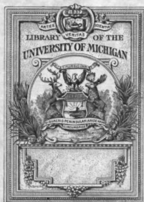
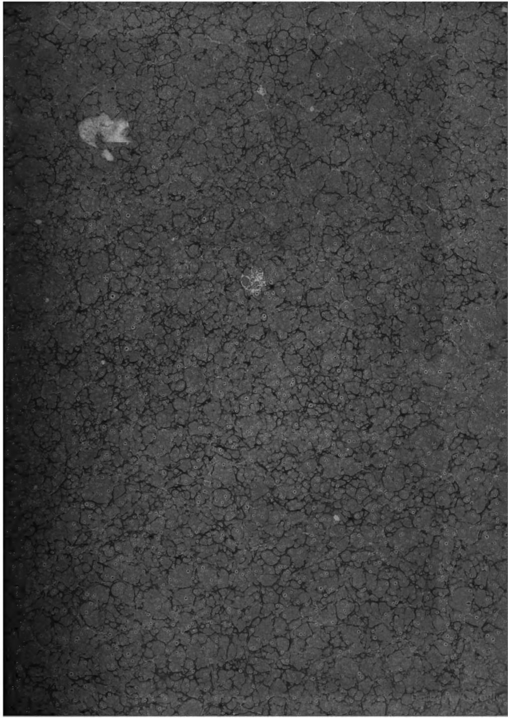


Digitized by Google



Digitized by Google



Digitized by Google

G
149
.T72

Digitized by Google

Digitized by Google

LE

TOUR DU MONDE

Digitized by Google

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Ce
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

Digitized by Google

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

2ME SEMESTRE DE 1860

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

PARIS, RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

LEIPZIG, 15, POST-STRASSE

—

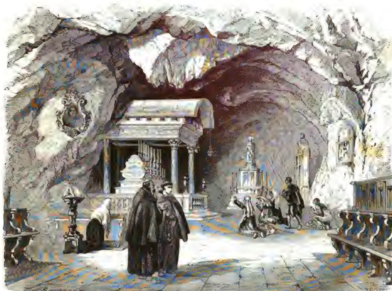
1860

Digitized by Google

Digitized by Google

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES.



Chapelle de Sainte-Rosalie, près Palerme (voy. p. 5). — Dessin de Rouargue.

UN MOIS EN SICILE[1],

(1843. — INÉDIT.)

PAR M. FÉLIX BOURQUELOT.

Arrivée en Sicile. — Palerme et ses habitants.

Parti la veille (4 septembre 1843) de Naples, notre bateau à vapeur, *l'Etna*, s'approche rapidement des côtes de la Sicile. Palerme est devant nous. A travers la pure transparence de l'atmosphère, nous contemplons la capitale de la Sicile se déroulant avec grâce au fond de son golfe arrondi. Les rayons du soleil levant glissent au-dessus de la masse confuse des maisons et dorent les clochers des églises et les pavillons des palais. Dans un bleuâtre lointain apparaissent des montagnes indécises, tandis qu'à l'ouest le mont Pellegrino,

1. La Sicile, la plus grande île de la Méditerranée (720 kilomètres de tour), paraît avoir été primitivement réunie au continent; un cataclysme soudain l'aurait, suivant d'anciennes traditions conformes aux indications de la science géologique, séparée du continent italien, et aurait donné passage à la mer qui coule entre la côte de Messine et les montagnes de la Calabre. La forme de l'île est à peu près celle d'un triangle allongé, dont les trois angles ont pour sommets le cap *Faro* (l'ancien Pelorus) au nord-est, le cap

Digitized by Google

aux arêtes roides et tranchées, aux flancs nus et sévères, contraste vigoureusement avec la richesse verdoyante de la vallée qu'il domine.

Les douaniers viennent se jeter désagréablement à travers ces premières impressions. Dès qu'ils ont achevé leur fastidieuse besogne, je descends dans une barque et elle me conduit vers la partie de la ville que termine une porte monumentale, la *porta Felice*, nom d'heureux augure! De là je me rends à pied à l'hôtel de France. (Les affaires avant les plaisirs!) Je vais au consulat, puis je porte çà et là mes lettres de recommandation. Il est trois heures après midi. La table d'hôte est servie. Ni les mets ni les convives ne m'intéressent. J'ai hâte de parcourir la ville, et, avant la fin du dîner, je pars.

L'aspect général de Palerme est plutôt d'une ville espagnole que d'une ville italienne. Sa forme est un carré légèrement allongé, dont un des petits côtés, au nord-est, est adossé à la mer. Son port est abrité par un môle qui s'avance d'environ 1400 mètres au sud et 800 à l'ouest. Elle se compose de quatre quartiers, séparés par deux grandes voies: celle du *Cassaro* ou *rue de Tolède* ou *Corso*, qui descend en ligne droite vers la mer, la *Strada Macqueda* ou *Nuova*, qui coupe le Cassaro à angle droit. Au point d'intersection, est la place appelée des *Quattro Cantoni*, encadrée de palais symétriques et décorée de fontaines et de statues.

Les rues del Cassaro et Macqueda sont, sinon aussi animées, au moins plus propres et plus régulières que la fameuse rue de Tolède à Naples. Comme dans beaucoup de villes de l'Italie, ce sont les galériens qui les balayent et qui les nettoient. On rencontre de distance en distance des fontaines, dont quelques-unes ont des proportions colossales. Des balcons en fer font saillie à toutes les fenêtres; dans la rue de Tolède et sur la place prétorienne, on en voit qui sont grillés et occupent toute la largeur des maisons à l'étage le plus élevé. Il paraît que des religieuses cloîtrées, dont les couvents sont à peu de distance, arrivent par des passages souterrains jusqu'à ces balcons et y jouissent du spectacle des fêtes et des processions solennelles. On m'a même raconté (faut-il le croire?) que de là maintes nonnes, pour la plupart filles de bonne maison enlevées de gré ou de force aux douceurs de la vie mondaine, échangent des regards et des signes avec de jeunes galants qui se logent aux environs, et qui épient avec patience pendant des jours entiers le moment favorable.

La vie des Palermitains se passe presque toute en plein air; les affaires, le travail, les plaisirs, tout a lieu dans la rue; on pourrait presque dire qu'on y dort, à voir tant de groupes d'hommes couchés la nuit sur les trottoirs, sur les marches des palais et aux portes des églises. Des artisans de divers métiers travaillent sur les balcons, ou le soir, devant leurs ateliers, à la lueur de petites lampes. Les maisons sont en communication aussi complète que possible avec l'air extérieur; l'œil pénètre sans obstacle dans les boutiques et dans les cabinets d'affaires; il n'est pas jusqu'au notaire qu'on ne puisse se donner le plaisir d'observer, de la rue, attablé au milieu de ses dossiers, dictant des actes à son unique clerc et causant avec ses rares clients.

On n'a point exagéré la sobriété des Siciliens; du pain et de l'eau pour les plus misérables, des figues d'Inde ou d'autres fruits communs pour les autres, du macaroni pour les mieux partagés, cela suffit. Le ciel est si splendide, la brise du soir si rafraîchissante, la campagne si belle! C'est aux peuples du Nord, enveloppés dans leurs tristes brumes, à aimer les longs et succulents festins.

Les Palermitains sont d'une nature facile et enjouée: ils ont beaucoup de vivacité dans le geste; ils paraissent fiers, querelleurs et méfiants. Toutes les portes ont des judas, à travers lesquels on examine attentivement les visiteurs avant d'ouvrir. La physionomie de presque tous les habitants est spirituelle; les femmes se distinguent par une certaine élégance naturelle très-agréable.

La principale distraction des Palermitains est la promenade du soir sur le quai appelé la *Marina*, qui s'étend au loin à droite en sortant par la porta Felice, et qui est véritablement un endroit délicieux. On y fait de la musique pendant trois mois de l'année. D'autres promeneurs préfèrent la rue de Tolède et la route de Monreale.

Les cafés sont de fort chétive apparence. Le café au lait y est servi dans l'état de préparation le plus avancé; les deux liquides sont mélangés d'avance dans des verres à boire, le sucre est râpé, le pain divisé en petites bouchées. On a des glaces d'espèces très-variées et de bonne qualité, non-seulement dans les cafés, mais dans de petites boutiques d'*aquaioli*, qui, à la différence de ceux de Naples, sont sédentaires.

Les cercles formés par souscription, où l'on trouve quelques journaux, où l'on joue, où les négociants viennent causer de leurs affaires, sont au rez-de-chaussée et ouverts comme les cafés.

Les théâtres, Carolino, di Santa Cecilia, San Ferdinando, sont assez fréquentés. Les prix y sont peu élevés. On y entre sans « faire queue, » on y circule à l'aise, sans se heurter des coudes et des genoux: Paris est la seule capitale de l'Europe où l'on s'obstine à mêler beaucoup de petits supplices au plaisir du spectacle.

Les monuments de Palerme.

Palerme a été tour à tour grecque, carthaginoise, romaine, arabe, normande, espagnole, etc. On peut lire sur ses monuments ses diverses aventures historiques.

Elle a conservé de l'antiquité grecque et romaine: les restes d'un bain, sous l'église de *Santa Maria la Guadagna*; les ruines d'un théâtre, sous le palais du sénat;

Boeo ou de Marsala (Lilybæum) à l'ouest, le cap *Passero* (Pachinum) au sud est. Diverses chaînes de montagnes, dont les principales sont les Pélores et les Nébrodes, continuation, à ce qu'il semble, des Apennins, traversent la Sicile de l'est au sud-ouest et descendent du centre au sud-est, tandis que l'Etna y forme un groupe indépendant. Elle est arrosée par plusieurs cours d'eau dont les plus importants, la Giarretta, le Platani, le Salso, le Cantara, le Belici, etc., sont plutôt des torrents que de véritables rivières.

Digitized by Google


MER TYRRHÉNIENNE
MER MÉDITERRANÉE
STROMBOLI
TRAPANI
PALERME
MESSINE
CALTANISSETTA
GIRGENTI
CATANE (Catania)
NOTO
Marsala
Salemi
Mazara
Alcamo
Termini
Cefalù
Mistretta
Polizzi
Nicosia
Bronte
Taormina
Aci Reale
Piana di Catania
Caltagirone
Vittoria
Terranova
Licata
Palma
Sciacca
Castelvetrano
Lentini
Augusta
Siracusa
Avola
Milazzo
I. Vulcano
I. Lipari
Reggio
CARTE
de la
SICILE
Dresser par A. Vuillemin

des bases de murailles, quelques statues, des inscriptions et des médailles.

Trois palais encore debout : *la Ziza*, *la Cuba*, et *Favara*, édifices quadrilatéraux bâtis en grandes pierres régulières et ornés de panneaux en ogives, rappellent la période sarrasine. Le plus joli des trois, Ziza (ce qui veut dire *fleur naissante* en arabe), est situé au nord-ouest de la ville. Une grande porte flanquée de colonnes donne sur un vestibule, où sont gravées des inscriptions cufiques et espagnoles; à la suite s'ouvre une salle carrée, voûtée en forme de rayon de miel et revêtue de mosaïques. Au fond une source verse sur des gradins de marbre blanc son eau limpide, qui passe gracieusement dans un canal et dans des bassins de même blancheur. Le toit aplati est environné d'un parapet dont les pierres portent une inscription en caractères cufiques.

Les principaux monuments de la domination normande sont : le pont de l'Amiral jeté sur l'Oreto par l'amiral Georges d'Antioche, l'église de la Maggione, construite par le chancelier Matteo de Salerne, l'église de *San Giovanni degli Eremiti*, fondée par le comte Roger, celles de *San Cataldo*, de *San Salvadore*, de *San Giovanni dei Leprosi*, la cathédrale, le palais royal et l'église de la Martorana.

Le palais royal doit à Robert Guiscard, à Roger, aux deux Guillaume, à Frédéric II et à son fils Mainfroi,



Types et costumes siciliens. — Dessin de Rouargue.

sa fondation et ses premiers accroissements. Peu de restes de la construction primitive sont aujourd'hui debout; les plus remarquables sont : la tour de *Santa Nimfa*, l'une des quatre dont les angles du palais étaient flanqués, et la chapelle dite *chapelle Palatine*. Ce dernier édifice se compose de trois nefs, dont les voûtes sont portées par des colonnes de granit à chapiteaux dorés. Les murailles, la coupole qui s'élève au-dessus de l'intersection des bras de la croix, les voûtes et les plafonds des nefs, sont ornés, dans toute leur étendue, de plaques de marbre blanc et de porphyre, de pierres dures, de mosaïques à fond doré, de caissons, de pendentifs, de peintures en couleurs brillantes, dont l'ensemble produit l'effet le plus éblouissant. On remarque dans la chapelle Palatine une très-belle chaire en marbre blanc, en porphyre et en mosaïque, soutenue par des colonnes historiées, un grand candélabre en marbre blanc porté par des lions, et une estrade pour le siége royal.

Les appartements du *palazzo reale* renferment des portraits en pied des vice-rois et des gouverneurs de la Sicile, des fresques exécutées par Vélasquez, et deux béliers en bronze d'un très-beau travail, qui viennent de l'antique Syracuse, et qui, dit-on, placés jadis sur une tour élevée, rendaient au souffle du vent des sons indiquant aux navigateurs l'état de l'atmosphère. L'observatoire construit en 1791 par l'abbé Piazzi, et où cet

Digitized by Google

astronome découvrit la planète Cérès, est une des curiosités du palais royal.

La cathédrale est peu distante de ce palais, avec lequel elle communiquait primitivement par un chemin couvert. Construite par l'archevêque Gauthier Offamilio et consacrée en 1185, elle a été refaite dans la plupart de ses parties à des époques postérieures. La façade principale et les grandes portes, avec des arceaux en ogive, des arabesques, des colonnes, et des inscriptions latines et arabes, donnent sur une place qui s'étend jusqu'à la rue du Cassaro. Une tour et une coupole surmontent l'édifice, que couronne dans toute sa largeur un feston dentelé. Deux larges arceaux à ogive unissent la cathédrale au beffroi. L'intérieur est à trois nefs; on y remarque les colonnes de granit égyptien qui décorent les piliers, des statues en marbre blanc d'Antonio Gagini, le plus célèbre sculpteur sicilien, né à Palerme en 1480, mort en 1573, de jolis bas-reliefs, des tableaux de Vélasquez et d'un autre artiste sicilien, Pietro Novelli, dit le Morrealese; j'y ai lu aussi le texte latin, écrit en caractères dorés sur marbre noir, d'une lettre que, suivant une tradition populaire, la mère du Christ aurait adressée aux habitants de Messine en réponse à une députation que ceux-ci lui avaient envoyée.

En général une dévotion très-vive, mais très-peu éclairée, est le trait caractéristique des Palermitains et des



Ruines à Girgenti (Agrigente) (voy. p. 11). — Dessin de Rouargue.

autres Siciliens. Ils ont des notions assez vagues sur Dieu et sur Jésus-Christ, mais ils savent les noms des saints les plus puissants, le détail des miracles et des vertus curatives de chacun d'eux, et c'est avec pompe et avec bruit qu'ils les honorent. A toutes les fêtes, et les fêtes sont fort souvent répétées, on tend les églises de draperies rouges et ornées d'or et d'argent, on les illumine de myriades de cierges, on expose dans les rues des images sacrées, on allume des lampions, on tire des fusées et des pièces d'artifice, et la musique, fort aimée des Siciliens, fait entendre ses joyeuses fanfares. La foule accourt, et promène à travers la ville, en chantant et en criant vivat, des reliques et des figures peintes ou sculptées.

Chaque ville de Sicile a adopté un saint qu'elle regarde comme son protecteur, qu'elle invoque dans le danger, dans les calamités, et qu'elle paye de ses bienfaits en amour, en honneurs et en présents. Palerme a choisi sainte Rosalie. C'était, dit la légende, une nièce du roi normand Guillaume le Bon, qui, renonçant à la vie mondaine, se retira dans une grotte solitaire du mont Pellegrino, et s'y voua à la contemplation et à la prière. Son corps, découvert en 1624, ayant été transporté à Palerme pendant qu'une peste terrible affligeait la ville, la peste cessa soudain. La grotte où elle a vécu et que la piété populaire a transformée en chapelle, est l'objet d'un pèlerinage très-célèbre (voy. p. 1). Sa fête annuelle,

qui commence vers le 10 juillet, et qui dure cinq jours, est une suite de cérémonies, de processions, de triomphes, de courses de chevaux libres, d'illuminations, de feux d'artifice, qui font le bonheur des habitants et attirent une multitude d'étrangers. La statue de la sainte traverse la rue du Cassaro sur un char colossal de plus de vingt-trois mètres de haut et de vingt-six mètres de long, traîné par des bœufs ou par des mules, orné de figures diverses et même de divinités païennes, et renfermant dans son sein des musiciens qui exécutent des morceaux de circonstance.

L'église du monastère de Santa Maria di Martorana fut fondée vers 1143 par l'amiral Georges d'Antioche. On y voit une mosaïque représentant le roi Roger, prosterné devant la Vierge, à laquelle il vient de remettre une charte qu'elle tient à la main; une autre mosaïque représente le même roi, en costume byzantin, vêtu de la dalmatique, recevant du Christ la couronne royale.

N'oublions pas que Palerme possède un musée de sculpture contenant des restes précieux d'antiquités, une collection géologique et plusieurs bibliothèques.

La cathédrale de Monreale.

Monreale est située à quatre milles au sud-ouest de Palerme. Qui n'a entendu parler de sa cathédrale? Je partis un matin par la porta Nuova, dans un *calesso* de louage. La route qui mène à Monreale par des pentes douces ménagées dans le versant des montagnes, est charmante : on l'a ornée de bancs, de fontaines et d'une allée de lauriers-roses; d'un côté se dressent des rochers qu'embellissent les eaux tombantes des sources et la verdure des aloès et des cactus, de l'autre s'étend un vallon, couvert à profusion d'oliviers, de figuiers, d'orangers, de citronniers, avec Palerme et la mer dans le lointain.

La ville de Monreale a une population de plus de 13000 habitants; on leur attribue une origine sarrasine; leurs mœurs sont différentes de celles des Palermitains.

Le couvent des bénédictins m'attira tout d'abord. L'escalier renferme des toiles de Vélasquez et de Pietro Novelli. Le cloître est d'une incomparable beauté. Des galeries, disposées en carré, s'ouvrant sur un jardin verdoyant, offrent à l'œil une série d'arceaux en ogives d'une courbure orientale, que soutiennent 216 colonnes accouplées, de formes variées à l'infini et ornées de deux en deux de mosaïques. Dans le jardin intérieur, des fontaines jaillissent du milieu des arbres et des fleurs et retombent dans des vasques de marbre. Avec le ciel et le soleil de la Sicile, l'effet est féerique; grandeur de l'ensemble, élégance du détail, harmonie de la nature et de l'œuvre humaine, tout se trouve réuni dans ce cloître, dû à la piété de Guillaume le Bon (vers 1174).

La vue de l'église de Monreale ne refroidit pas mon enthousiasme. Je ne parlerai pas de l'extérieur; une seule tour, au lieu de deux, orne aujourd'hui la façade, qui se distingue surtout par de belles portes en bronze du célèbre Bonanno de Pise. Mais l'intérieur est d'une magnificence merveilleuse. Seize colonnes de granit oriental divisent le temple en trois nefs; elles s'appuient sur des bases de marbre blanc et sur des socles carrés de marbre noir; leurs chapiteaux, en marbre blanc et très-ouvragés, revêtus de mosaïques à la partie supérieure, soutiennent des arceaux disposés en ogives rentrantes. Le pavé est formé de cercles de porphyre et de serpentin, d'arabesques en mosaïque et d'encadrements en marbre blanc. Des demi-coupoles terminent les trois nefs. Il n'y a point de voûtes, et des plafonds modernes en bois ont remplacé ceux qui existaient avant l'incendie de 1811. Tout le reste de l'édifice est couvert de mosaïques à fonds d'or, offrant des représentations très-variées, la figure colossale du Christ, celles d'une multitude de saints, des figures symboliques ou allégoriques, des inscriptions, et, au-dessus des siéges du roi et de l'archevêque, le roi Guillaume II recevant la couronne des mains du Christ, et le même prince offrant à la Vierge assise le plan du temple qu'il lui consacre. Les personnages portent le costume grec, et la plupart des inscriptions sont en langue et en écriture grecques. Il est probable que la décoration intérieure est due à des artistes byzantins. L'église de Monreale possède un autel d'argent richement sculpté, et, parmi ses monuments funéraires, une urne renfermant une partie des restes de notre grand roi saint Louis.

Je sortis enchanté et les yeux éblouis de l'église de Monreale, l'un des plus beaux spécimens d'un genre de décoration dont l'éclat n'a pas été aussi étranger qu'on le croyait naguère à nos contrées septentrionales. Une fête s'y préparait pour le soir; on couvrait les murailles de tentures d'or et d'argent, on suspendait aux voûtes une multitude de petits lustres. Malgré ces séductions, il fallut partir; j'avais à m'occuper des mesures nécessaires pour continuer ma route sur les côtes et dans l'intérieur de la Sicile.

De Palerme à Trapani. — Partenico. — Alcamo. — Calatafimi. Ruines de Ségeste.

La plupart des voyageurs prennent la mer et se font débarquer dans les villes principales du littoral, à Trapani, à Girgenti, à Syracuse, à Catane, etc. Mais alors ils ne voient point les campagnes et leurs habitants. Je préférai voyager par terre, malgré l'absence ou le mauvais état des routes, malgré les difficultés de l'alimentation et la nécessité de se faire accompagner par des mercenaires. Par l'intermédiaire du chancelier du consulat de France, je conclus avec un Sicilien, nommé Luigi Randesi, un traité qu'il signa d'une croix, et qui le constituait chef de la petite caravane organisée pour le voyage. Luigi s'engageait à m'accompagner dans ma tournée, à entretenir, pendant qu'elle durerait, trois mulets, un pour moi, un pour lui, un pour les bagages et pour le muletier chargé des bêtes; à me faire coucher dans les meilleures auberges, à me donner à déjeuner le matin, à goûter dans la journée, si je le désirais, et à dîner le soir; le tout moyennant trois piastres et huit carlins par jour (près de 20 francs).

Le 11 septembre, en me levant, je trouvai à la porte

Digitized by Google

de mon hôtel le guide Luigi, le muletier et les trois mules. On chargea, outre mon bagage, les provisions de bouche, les assiettes, les gobelets, les cuillers et les fourchettes. Luigi embrassa sa femme, son enfant, et nous nous mîmes en campagne, dans la direction de Trapani. Une peau de mouton me servait de selle, et je n'avais pour diriger ma monture qu'une corde assez rude; heureusement la route de Palerme à Trapani est *carrossable*, chose rare en Sicile.

Nous traversâmes de nouveau Monreale. Après cette ville, le pays, devenu montueux et aride, n'offre guère que des rochers gris ou rouges, bizarrement découpés, de sombres ravins, des arbres amaigris; ces lieux désolés, presque dépourvus d'habitants, ont de plus une réputation fort peu rassurante pour les voyageurs qui tiennent à leur vie ou à leur bourse.

Aussi, quand les montagnes s'entr'ouvrirent et nous laissèrent voir le golfe de Castellamare et la belle vallée dans laquelle il est creusé, mon guide Luigi, inquiet et tremblant depuis que nous avions rencontré plusieurs escopettes à l'entrée de l'auberge d'Urbani, commença à respirer.

« Nous sommes sauvés! s'écria-t-il, et maintenant que nous avons franchi ce pas difficile, nous pouvons compter sur un heureux voyage. »

Ces terreurs, qui se renouvelèrent souvent, étaient-elles sincères et fondées? Je n'en savais rien encore; mais elles s'accordaient avec les bruits que j'avais recueillis à Palerme. En traversant le village de Borghetto, je vis des voyageurs prudents qui s'étaient fait accompagner par des gendarmes, et à Partenico, où nous nous arrêtâmes pour passer la nuit, un brave capitaine de gendarmerie, qui logeait dans le même hôtel que moi, m'engagea de la façon la plus pressante à prendre la même précaution.

Partenico ou Paternico, quoiqu'elle renferme une assez nombreuse population, est une ville de l'apparence la plus misérable, où les cochons se promènent librement à travers les rues.

Le lendemain, malgré les instances du capitaine, notre caravane partit sans escorte.

La vallée de Castellamare me fit agréablement oublier les sombres paysages de la veille; la végétation y est d'une variété et d'une puissance prodigieuses. De temps à autre on aperçoit la mer, et l'on peut distinguer dans le lointain le petit cap appelé *Muro di Carini*, où s'élevait jadis la ville d'Icari détruite par Nicias, la patrie de la belle Laïs. Ce n'est pas, du reste, le type grec que cette contrée a conservé, mais le type arabe. Les environs d'Alcamo et Alcamo même, ville de 16 000 âmes, rappellent tout à fait l'Afrique par la disposition des habitations, par les traits, le teint, les allures des hommes, des femmes et des enfants. Cette petite cité n'est qu'une grande rue bordée d'églises et de couvents qu'entourent de vieilles fortifications. Ses habitants ont à tort ou à raison la réputation de coupeurs de bourse.

J'ai trouvé au delà d'Alcamo la route fermée par une chaîne et gardée par un agent du gouvernement, qui perçoit l'impôt du passage. Il en est de même pour tous les grands chemins de la Sicile, qui, sous le rapport des moyens de communication, en est restée au moyen âge.

On voyage pendant quelque temps dans une allée bordée d'amandiers, de caroubiers et d'oliviers, rafraîchie de place en place par des sources dont on a réuni les eaux dans des abreuvoirs à l'usage des mulets; puis on rentre dans les montagnes; les arbres disparaissent, une herbe jaunie ou les cendres noires de pailles incendiées pour servir d'engrais couvrent le sol, le *fiume Freddo* est complétement à sec, et ce n'est qu'en arrivant à Calatafimi qu'on revoit la verdure, les vignes et les arbres fruitiers.

A peu de distance de Calatafimi, au nord, sur une colline appelée *Barbara*, s'élevait jadis la ville d'*Egesta* ou Segesta. La tradition en attribue la fondation à Énée; il n'en reste plus qu'un temple, un théâtre et quelques débris informes.

A peine arrivé à Calatafimi, je me fis conduire aux ruines par un guide indigène. Un étroit sentier, pratiqué à travers un pays accidenté, souvent envahi par les vignes et les ronces, quelquefois bordé par une muraille de cactus, mène à une sorte de promontoire isolé, sur lequel se dresse majestueusement le temple de Ségeste.

Ce temple, d'ordre dorique, a la forme d'un parallélogramme de soixante mètres de long sur vingt-quatre de large; son enceinte se compose de trente-six colonnes (six sur chacun des petits côtés), inégalement espacées; à l'intérieur, l'herbe y pousse sans obstacle, et les troupeaux viennent brouter à l'ombre des colonnes. Dans cet état, le temple de Ségeste produit un effet des plus imposants. Cette ruine colossale, solitaire, silencieuse, ces montagnes nues et sans arbres qui l'entourent et la dominent, ces colonnes rougeâtres et à demi rongées par le temps, ce ciel d'un azur profond, ce soleil qui verse sur toute la nature des flots d'une lumière éblouissante, ont une harmonie dont la puissance saisit et laisse un éternel souvenir d'admiration.

Le soir est venu; il faut rentrer à Calatafimi. Cette ville, de plus de 8000 habitants, est la seule, avec Sperlinga, où les Français aient été épargnés lors du massacre des Vêpres siciliennes. A l'auberge, le brigadier de gendarmerie m'a conté tant de fâcheuses aventures arrivées récemment aux voyageurs dans les environs, que je me suis décidé à prendre une escorte.

Aucun brigand du reste n'a paru; nous avons laissé nos gendarmes aux Canalotti, et nous avons continué paisiblement notre route jusqu'à Trapani, dont nous avons franchi les ponts-levis par une pluie battante.

Trapani. — La sépulture du couvent des capucins.
Le mont Eryx.

C'est à Trapani (*Drepanon*, faux, faucille), que Virgile fait mourir Anchise. La population s'élève actuellement à près de 25 000 âmes. Le port est commode et assez fréquenté. Des statues ornent les quais. Une grande rue, pavée, comme toutes les autres, de dalles glissantes,

Digitized by Google

traverse la ville presque en entier; c'est sur cette rue que donnent le palais sénatorial, la *quadreria* ou musée de tableaux, qui renferme des toiles du Dominiquin, de Luca Giordano, de Carlo Maratta, etc., les cafés les plus élégants, c'est-à-dire les plus propres et les moins sombres, et les principales boutiques, celles entre autres où se vendent de petits ouvrages de nacre, d'ambre et de corail, produits de l'industrie locale. La population, fort laborieuse, se livre à la pêche du thon, à la fabrication du sel et au commerce de la soude et du vin.

Trapani possède, comme Palerme, un couvent de capucins où les cadavres sont conservés à l'air libre. Il est situé hors des murailles; j'y étais entré, trouvant toutes les portes ouvertes. Un frère, après m'avoir montré l'église, les ornements des moines et les reliques, me conduisit dans une salle où je distinguai, aux derniers rayons du soleil, toute une population immobile et muette d'hommes et de femmes diversement vêtus, dont les mains crispées, les visages desséchés, grimaçants, à demi rongés par les vers, portent l'empreinte horrible de la mort, et inspirent, non pas le respect, mais le dégoût. Au-dessus de chaque personnage, une inscription en papier indique le nom qu'il a porté pendant sa vie. Le frère m'expliqua comment on conservait ces restes humains; il m'apprit que chaque année, le jour des



Vue de Syracuse (voy. p. 13). — Dessin de Rouargue.

morts, les parents, les amis étaient admis à les voir, à assister à la messe et à entendre le sermon dans la chambre sépulcrale.

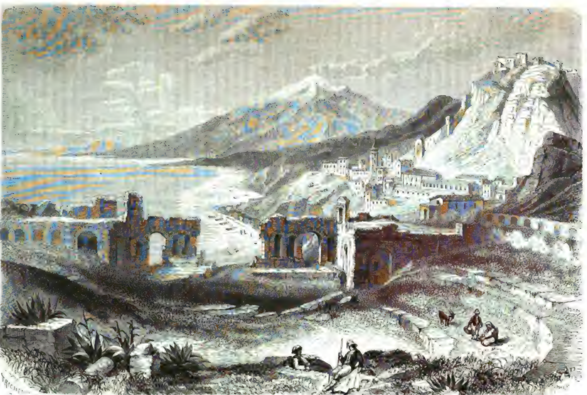
Aucun voyageur ne peut passer à Trapani sans visiter le mont Éryx, qui s'élève à peu de distance de la ville. Je gravis donc sur une mule les sentiers sinueux de la montagne. Un temple consacré à Vénus occupait autrefois le sommet; il était entretenu et gardé aux frais de dix-sept villes siciliennes, et mille prêtresses y servaient la déesse. Un grand puits, appelé *Pozzo di Venere*, deux grottes, une muraille de construction cyclopéenne, sont les seuls restes antiques que le mont Éryx ait conservés. La petite ville moderne qui y est bâtie s'appelle *San Giuliano*. Elle se compose de quelques rues étroites, en pente rapide, bordées de pauvres maisons, où l'on ne rencontre guère que des prêtres, des moines et quelques femmes cachées dans leur mante, longue pièce de laine ou de soie noire qui enveloppe la tête et le corps et forme le vêtement favori des Siciliennes.

De Trapani à Girgenti. — La Lettica. — Castelvetrano. Ruines de Sélinonte. — Sciacca.

On se rend à Agrigente par le chemin des côtes ou par Castelvetrano, ce qui est moins long d'une journée. Deux Siciliens, logés comme moi à la locanda *dell' Italia*, m'ont engagé à prendre la route de Castelvetrano, en m'offrant jusqu'à cette ville le bénéfice de leur compagnie.

Notre petite troupe se met en campagne, ayant

Digitized by Google



Taormine et l'Etna (voy. p. 14 et 15). — Dessin de Rouargue.

Digitized by Google

outre les précédents moyens de transport et de nouveaux mulets, une *lettica*, c'est-à-dire une voiture sans roues, portée par deux mules à l'avant et à l'arrière, et pouvant contenir deux voyageurs en face l'un de l'autre. Une troisième mule ouvre la marche et porte les bagages et le conducteur. Un muletier, à pied, armé d'un long bâton, dirige les bêtes et les anime de ses cris. Cette singulière voiture, dont on trouve des représentations dans des manuscrits français du quatorzième siècle, marche, comme on le pense bien, fort lentement; elle a de plus l'inconvénient de se pencher dans sa longueur suivant les accidents du terrain, et les sonnettes pendues au cou des bêtes font un bruit assourdissant.

La route n'a guère d'intérêt jusqu'à Castelvetrano, ville bâtie sur un rocher, à six kilomètres de la mer, et moins peuplée, mais plus étendue que Trapani.

Avant d'arriver aux ruines de l'antique Sélinonte, les plus importantes de la Sicile, avec celles de Ségeste, d'Agrigente, de Syracuse et de Taormine, je vais visiter en société de M. l'abbé Viviano, antiquaire instruit et obligeant, la carrière d'où ont été tirées les colonnes des temples de Sélinonte. On y trouve de nombreux tronçons de colonnes; ils ont plus de 3 mètres de diamètre. Les uns tiennent encore à la roche, dont ils ne sont séparés que dans leur hauteur, d'autres sont isolés et renversés sur le côté; d'autres, qu'on avait commencé à rouler vers Sélinonte, située à plus de 8 kilomètres, gisent à quelque distance de la carrière.

Sélinonte, dévastée deux fois par les armées de Carthage, ne s'est point relevée. Sur une colline, qu'occupait jadis l'Acropole, on voit des restes de murailles, de portes, d'amphithéâtres, d'escaliers descendant à la mer qui a encombré le port d'un sable mouvant, de tombeaux et de temples, portant encore la trace d'antiques peintures. Sur un plateau, séparé de l'Acropole par le fleuve Belici, il y avait trois temples disposés sur des lignes parallèles à peu de distance l'un de l'autre; ils sont aujourd'hui écroulés, mais quelques colonnes restées debout, des métopes retrouvées sur le sol, attestent leur ancienne magnificence. Le plus grand, long de 111 mètres, large de 49, avec 17 colonnes de côté et 8-6 de face, est un des plus vastes de l'antiquité grecque; il mérite bien le nom de *Pilieri dei Giganti* que les paysans donnent aux temples de Sélinonte. La plage est désolée par la mal'aria; une tour, connue sous le nom de *Torre de' Pulci*, et de misérables cabanes, sont les seuls réduits qu'osent occuper quelques paysans pâles et amaigris.

Mes compagnons me quittèrent au pont du Belici, et je continuai mon chemin dans la direction de Sciacca, tantôt dans les montagnes, tantôt sur le bord de la mer, quelquefois à travers des cantons couverts de vignes, de chênes verts, de sumacs, d'amandiers, d'oliviers, de pistachiers et de caroubiers.

Sciacca s'élève sur une éminence abondante en sources thermales sulfureuses qui domine le port, à la place qu'occupaient les *Thermæ Selinontinæ*, la patrie d'Agathocle. On y fabrique des vases d'une terre légère et poreuse qui rafraîchissent les liquides, comme les alcarazas espagnols.

Je franchis en une journée la distance de 42 milles qui sépare Sciacca de Girgenti, en m'arrêtant seulement pour le repas dans le pauvre village de Montallegro. On chemine tour à tour sur le sable ou sur les galets de la plage, et dans des pays déserts, ou des montagnes gypseuses et arides. Mais la mer, que l'on a souvent sous les yeux, est toujours belle, le ciel toujours splendide; de temps en temps on rencontre des rizières à demi inondées, de vastes et verdoyants pâturages, des ruisseaux bordés de lauriers-roses, ou, comme disent les Italiens, des *fiumi*, le *Calata-Belotta*, le *Platani*, et un lac qui porte le nom de *Gurgo di Marco*.

Au coucher du soleil, nous parvînmes au môle de Girgenti, et, une heure après, nous entrâmes dans la ville même.

Girgenti (Agrigente).

L'emplacement qu'occupe Girgenti n'est pas tout à fait celui où se trouvait jadis Agrigente. La ville antique, fondée 582 ans avant Jésus-Christ, et dont le nom grec *Acragas* est celui de l'un des deux cours d'eau qui baignent son territoire, était bâtie sur un point moins élevé et plus rapproché de la mer. La cité moderne, où l'on compte 18000 habitants, est sale, mal bâtie et mal pavée; une rue qui la traverse irrégulièrement dans toute sa longueur est seule abordable en voiture; les autres rues ne sont que des chemins étroits et boueux. Les femmes que l'on rencontre dans les rues (et il faut dire que l'aristocratie ne sort pas ou ne sort guère qu'en voiture), sont mal vêtues : aucune ne m'a paru jolie. Elles laissent leurs cheveux en liberté, après les avoir coupés assez près de la tête, et cette crinière touffue et inculte n'a rien de charmant. Leur peau brune et cuivrée se flétrit avant l'âge. Elles portent des mantes comme dans le reste de la Sicile; le plus souvent ces mantes sont courtes et de couleur blanche.

La population de Girgenti se compose en grande partie de propriétaires de terres, de fermiers et de journaliers. Les Agrigentins mènent une vie retirée, priant beaucoup, dépensant peu et n'apprenant rien. Leur ignorance est proverbiale.

Girgenti possède 46 églises, 15 monastères et 17 confréries.

La cathédrale, placée sur un sommet, passe pour avoir été construite avec les pierres d'un temple de Minerve. J'y remarquai deux toiles attribuées au Guide, un tombeau antique sans inscription ni sculptures, un éléphant en marbre blanc, haut de soixante-cinq centimètres, et un très-beau sarcophage servant aujourd'hui de baptistère, et sur lequel est représenté le drame de la mort d'Hippolyte.

Les restes de l'antique Agrigente sont épars dans la campagne. Je dus, pour les visiter, me faire accompagner par un guide pris dans la ville. Nous descendîmes par un joli chemin bordé d'oliviers et d'amandiers; nous traversâmes des champs fertiles, et après une demi-heure de marche, nous étions au milieu des tombeaux et des temples.

Digitized by Google

Le temple de Junon Lucine repose sur une roche élevée; des 34 colonnes cannelées d'ordre dorique qui l'entouraient, quelques-unes seulement subsistent, plus ou moins complètes. Dans le rocher sont creusées des chambres sépulcrales dont les habitants se servent pour serrer leurs récoltes.

A quatre cents pas environ, s'élève le temple dit *de la Concorde*, un des mieux conservés que possède la Sicile Au moyen âge, on en avait fait une chapelle chrétienne et on l'avait dédié à saint Grégoire; ce n'est qu'à la fin du dernier siècle qu'on l'a rendu sans partage au culte des arts. C'est un monument admirable par l'élégance et la noblesse de ses proportions (voy. p. 5).

On rencontre, en allant d'un temple à l'autre, des fragments plus ou moins considérables des murailles d'Agrigente; des tombeaux ont été creusés dans leur masse calcaire, à différentes hauteurs, et ordinairement en forme de bouche de four.

Le temple d'Hercule que l'on voit à la suite de celui de la Concorde n'est plus qu'un amas de ruines; une seule colonne est restée debout.

A quelques pas s'élevait le temple de Jupiter Olympien, qui, suivant Diodore, était le plus grand de la Sicile. Il ne fut jamais achevé. Des pans de murailles, des pierres colossales, des fragments de colonnes dont les cannelures peuvent contenir le corps d'un homme, des morceaux de figures dont la hauteur devait être d'au moins 12 mètres, permettent de juger encore aujourd'hui des dimensions de l'édifice.

Je signalerai enfin le temple de Castor et Pollux, dont il reste trois colonnes, et, en dehors des murailles, au sud, l'édifice carré à deux étages, qui a reçu le nom de *Tombeau de Théron*.

De Girgenti à Castrogiovanni. — Caltanizzetta. — Castrogiovanni. Le lac Pergusa et l'enlèvement de Proserpine.

Le 22 septembre, au lever du soleil, je quittai Girgenti, dont les abords, embellis par la verdure variée des cactus, des grenadiers, des oliviers, des amandiers, fourmillaient de gens des campagnes qui se rendaient à la ville, les uns à pied, les autres sur des mulets portant de volumineux pains de soufre, les autres dans de petites voitures découvertes et ornées de peintures aux couleurs brillantes.

Au delà du village *delle Grotte*, cette fraîcheur et cette vie disparaissent; on s'engage dans un pays montueux et aride, dont la principale industrie est l'exploitation des mines de sel et de soufre.

Après avoir déjeuné dans un *fondaco* assez malpropre de la petite ville de Regalmuto, nous traversons sans encombre Canicatti, dont on m'avait représenté la population comme fort adonnée au brigandage, et nous arrivons à Serra di Falco, où je reçois un témoignage de ces vertus hospitalières dont l'antiquité faisait honneur aux Siciliens.

Nous voici à Caltanizzetta. C'est une ville de 17000 habitants; on croit qu'elle occupe l'emplacement de l'antique *Niza*. Elle a été en partie renouvelée à la suite du désastre que les troupes insurrectionnelles de Palerme lui firent éprouver, en 1820, pour avoir refusé de prendre part au mouvement tenté en faveur de l'indépendance de la Sicile. On retrouve dans ses églises les images sanglantes du Christ et des damnés entourés de flammes que les Siciliens affectionnent particulièrement. Caltanizzetta possède des eaux minérales, et ses habitants font un assez grand commerce de sel et de soufre. Son territoire est abondant en vin, grains, huiles, amandes et pistaches. Une route carossable de quatorze milles d'étendue part de Caltanizzetta et va rejoindre celle qui unit Palerme à Messine.

On aperçoit longtemps Castrogiovanni avant de pouvoir y parvenir; il faut franchir bien des montagnes, traverser de nombreux ruisseaux, avant de gravir la route en zigzag qui conduit au sommet dans lequel s'enfonce cette ville, l'antique Enna, le point central, l'ombilic de la Sicile, comme disaient les anciens. Sa population, qui est de plus de 13000 âmes, a un aspect assez misérable. Les cochons et les poules vaguent à travers les rues. Les mendiants, hommes et femmes, sont à peine vêtus. Le costume des gens aisés a quelque caractère: les hommes portent la culotte courte et les chausses attachées avec des courroies de cuir; les femmes se couvrent, soit de la grande mante noire qui ne laisse voir que leur visage, soit de la mantille noire ou brune.

La cathédrale, en partie gothique, en partie construite à l'époque de la Renaissance, est soutenue à l'intérieur par des colonnes d'albâtre noirâtre très-artistement ornées. On y remarque un candélabre antique en marbre blanc, venu, dit-on, du temple de Cérès, une inscription mentionnant le martyr Primus, de très-belles stalles en bois du seizième siècle, un Christ de Cimabuë, et des tableaux du Fiammingo.

C'est aux environs d'Enna, sur les rives du lac *Pergus*, aujourd'hui *Pergusa*, que le dieu des enfers enleva la fille de Cérès. Les paysans montrent une grotte qui, disent-ils, est l'ouverture infernale, d'où Pluton s'élança sur la terre pour surprendre la jeune déesse.

De Castrogiovanni à Syracuse. — Calatagirone. — Vezzini.

Après avoir fait le tour du lac Pergusa, je repris le chemin qui, par Piazza et Calatagirone, devait me conduire à Syracuse.

Piazza était appelée dans l'antiquité *Plutea* ou *Plutia*, à raison de la richesse de son terroir. Ses habitants passent pour les descendants des Français qui y séjournèrent lors de la domination angevine. Ses campagnes, surtout du côté de Calatagirone, méritent encore aujourd'hui l'épithète d'*opulentissimes* qu'elles avaient reçue des anciens. Les monts et les vallons que l'on traverse sont tapissés d'herbe verdoyante, garnis de vignes, de roseaux, d'arbres du nord et du midi; la route, bordée par de grands chênes qui forment au-dessus d'elle une voûte ombreuse, rafraîchie par de petits ruisseaux qui, de place en place, descendent des sommets, est une des plus délicieuses que j'aie vues. Au delà du village de *Maccare*, où j'ai eu grand'peine à trouver à

Digitized by Google



La Marine à Messine (voy. p. 18). — Dessin de Rouargue.

Digitized by Google

déjeuner dans la salle d'un fondaco formant à la fois chambre à coucher, salle à manger, cave, etc., j'ai retrouvé les grottes sépulcrales creusées dans les rochers.

Calatagirone, située sur une hauteur conique, est peuplée de 22 000 habitants. J'ai vu dans ses églises des tableaux du Sicilien Nebrone, des fresques et des toiles de Paladino, une belle Vierge de Gagini, etc.

Les vignes, fort abondantes jusqu'à *Ramecchiere*, disparaissent ; on traverse un pays volcanique, au milieu duquel se dresse, sur un rocher escarpé, la ville de Vizzini, qui n'est accessible que par des sentiers étroits, péniblement pratiqués auprès des ravins, et où le voyageur se procure difficilement un gîte. Cependant elle renferme 12 000 habitants, et j'ai remarqué dans ses églises de beaux tableaux, entre autres quelques-uns du Tintoret et de Paladino.

Au delà, en cheminant vers Sortino, par Bocchieri, l'aspect du pays devient de plus en plus sombre.

Un petit bois, poussé, je ne sais comment sur les crêtes et les rochers, annonce l'approche de Sortino, bourg misérable, élevé lui-même sur un sommet qui semble inaccessible. J'y parvins cependant, après avoir guidé de mon mieux ma mule dans un chemin glissant, taillé en forme d'escalier et contourné de mille manières.

Lorsque je fus installé dans une pauvre locanda, il me fallut subir la curiosité qui m'avait accueilli dans toutes



Rocher de Scylla (voy. p. 16). — Dessin de Rouargue.

les petites localités de la Sicile; la porte et la fenêtre de ma chambre ne faisaient qu'une seule et même chose; je me vis obligé de m'emprisonner pour échapper aux regards de la foule indiscrète. Mais je n'en fus point encore quitte, et un petit guichet, pratiqué à plus de six pieds au-dessus du sol, servit d'observatoire aux enfants, montés les uns sur les autres pour contempler ma rare personne.

Les rives de l'Anapo, que nous suivîmes en allant à Syracuse, sont délicieuses de verdure et de fraîcheur.

Syracuse.

Mais voici que la mer se montre dans le lointain, et on aperçoit assise sur une langue de terre qui s'avance dans les flots, une ville que le guide appelle Syracuse. — Eh! quoi, se demande-t-on en pénétrant par plusieurs ponts-levis dans une petite place de guerre isolée du continent et entourée de fortifications à la moderne, est-ce bien là Syracuse? Qu'est devenu cette cité puissante qui s'étendait jadis sur un espace de sept lieues de tour, que Cicéron vante comme la plus grande des villes grecques et la plus belle de toutes les villes? Hélas! la majeure partie de la Syracuse antique n'est plus qu'un sol désert et couvert de débris; le reste, resserré dans l'île d'Ortygie, est un modeste chef-lieu de sous-intendance, où une population de 17 000 habitants semble se complaire dans un état de misère apathique.

La piété ignorante et grossière des modernes Syra-

cusains ne mérite que le nom d'idolâtrie. Ils ont des madones d'argent qu'ils couvrent de pierres précieuses et de diamants, et qu'ils mènent en grande pompe et au milieu d'un bruit étourdissant, visiter d'autres madones. Leurs passions, quand elles sont éveillées et quand la terreur les met en jeu, deviennent, comme on l'a vu en 1837, furieuses et sanguinaires.

Les femmes de la classe aisée ont peu de liberté; elles sortent rarement, et ne paraissent point dans les rues sans cacher, sous les plis de leurs mantes noires, des visages où l'on retrouve quelques traces de la beauté grecque. Quant aux femmes du peuple, qu'on voit occupées à laver le linge dans les eaux de la fontaine Aréthuse, leur teint hâlé et flétri, leurs corps à demi couverts de vêtements en guenilles, ne font naitre et ne rappellent aucun sentiment poétique.

La cathédrale, située au point culminant de l'ile, a pris la place du temple de Minerve, qu'ornaient jadis des peintures de batailles et des portraits de rois syracusains, et dont le fronton était surmonté d'un bouclier doré. Parmi les colonnes antiques que l'on a conservées, onze sont restées en partie engagées dans les murs latéraux du nouvel édifice, les autres coupent en deux la troisième nef. La façade est bien ordonnée; on remarque à l'intérieur quelques tableaux précieux, et un beau vase antique en marbre blanc qui sert de fonts baptismaux.

Deux colonnes cannelées, engagées dans le mur d'une maison près de la cathédrale, ont fait partie d'un temple de Diane, où Archimède traça la ligne des Équinoxes.

Le musée renferme des poteries antiques, des vases et instruments de bronze, quelques inscriptions, une tête de Jupiter olympien, une statue d'Esculape et une figure, malheureusement mutilée de Vénus, qui passe avec raison pour une des bonnes productions du ciseau grec.

Le sol de Syracuse a été beaucoup moins favorisé que celui d'Agrigente, quant à la conservation des monuments de l'antiquité. Cependant de précieux et imposants débris s'y offrent encore à la vénération du voyageur: il faudrait un long espace pour les décrire.

De Syracuse à Catane. — Lentini. — Catane.

De Syracuse à Catane, on rencontre les ruines d'Hybla-Mégara, les monts Hybléens, jadis célèbres par l'excellente qualité de leur miel, la presqu'ile de Magnisi, la ville d'Agosta, celle de Mellili, où l'on cultivait autrefois avec succès la canne à sucre, et Carlentini, petite ville d'où l'on voit le lac de Lentini, le plus étendu de toute l'ile.

La ville de Lentini (*Leontium*), située sur des escarpements, passe pour la plus ancienne de la Sicile. Sa population est d'environ 7000 habitants. Les grottes sépulcrales y sont très-communes. On récolte à Lentini du blé, de la soude, du réglisse, et l'on y fait d'excellent vin.

Après le passage du *fiume della Giarretta*, l'ancien Simèthe, dont le lit, à l'embouchure, abonde en ambre jaune, on se trouve dans une plaine immense que la mer borde d'un côté, et que dominent de l'autre les cônes des *monti Rossi* et de l'Etna.

C'est entre le volcan et les flots que s'élève Catane.

Le voisinage de l'Etna a été plusieurs fois funeste à cette ville. Le tremblement de terre de 1693 a fait périr 18 000 individus; ceux de 1783 et de 1828 ont ruiné les habitations et les édifices publics. Aussi Catane est-elle d'une régularité parfaite. Elle est coupée en quatre parties égales par des rues disposées en croix et pavées de grandes dalles de lave; ses places sont spacieuses, ses maisons bien bâties, et, dans les principales voies, sur des plans uniformes.

La population est de 56 000 âmes. Le port est peu étendu; une petite rivière, l'Amenano, venant de l'Etna, et passant sous la ville par des conduits de lave, s'y jette dans la mer. On fabrique à Catane des étoffes de soie estimées, de petits objets en ambre jaune, et de jolies figurines en argile cuite et peinte; les habitants font un assez grand commerce de laine, de cuir, de blé, de soufre, de vin, qui est excellent, et de neige de l'Etna, dont ils approvisionnent Naples et même l'Italie.

A Catane, comme dans la plupart des villes de la Sicile, la vie est généralement retirée; on se visite peu, et l'on ne se réunit guère. Les grandes distractions sont la promenade du soir, la *passegiata*, qui se fait sur le quai deux fois la semaine, vers neuf heures, et dure quelquefois jusqu'à minuit; les prises d'habits, pour lesquelles on prodigue le luxe et les collations, et les processions, surtout celle de sainte Agathe, patronne de la ville, qui sont encore plus bruyantes qu'à Palerme.

Les femmes portent de grands voiles blancs et brodés, rouges ou ponceau, et parfois relevés par un galon d'or. La mante des paysannes des environs, en laine ou en drap bleu, est assez courte, et leur sert de coussin, étant pliée, pour porter les fardeaux sur la tête. Les marins, contrairement à ce qu'on voit d'ordinaire, ont des ceintures et des bonnets bleu azur.

La cathédrale de Catane, dédiée à sainte Agathe, est surmontée de trois coupoles. Sur la place, dont elle borne un des côtés, on remarque une fontaine de marbre, que couronne un antique éléphant de lave portant sur son dos un obélisque en granit rouge d'Égypte.

Le musée du prince de Biscari renferme de nombreux objets d'antiquité, des statues, des poids, des lampes, des mosaïques, des vases gréco-siciliens, des armures du moyen âge, des costumes siciliens de différentes époques, etc.

Ascension de l'Etna.

Quand je partis pour monter l'Etna, le temps, quoique l'on fût au 5 octobre, était encore très-chaud. La belle rue *Stesicorea* ou *Etnea* conduit de suite à la *regione piemontana* dont les pentes modérées forment la première des trois régions de la montagne; c'est un véritable jardin. Après avoir traversé plusieurs villages, je parvins à Nicolosi, bourg de près de 3000 âmes de population, élevé sur le versant de l'Etna, à près de quatre lieues de Catane, et qui touche le pied des *monti Rossi*, cônes formés par l'éruption de 1669. J'y installai pour la nuit Luigi, le muletier et les mulets. Puis, muni de vête-

Digitized by Google

ments chauds, vers huit heures du soir je me mis en route, accompagné du guide Salvatore.

Nous suivîmes d'abord un chemin pratiqué sur le courant d'un fleuve de laves scoriacées, et nous arrivâmes bientôt à la seconde région, *regione selvosa*, ou région des bois. Sauf aux endroits que des coulées modernes ont recouverts, le sol, formé d'une terre poudreuse et grisâtre, est peuplé de chênes, de hêtres, de figuiers noirs, de pruniers sauvages, et dans les parties les plus élevées, de sapins, de pins et de bouleaux; des touffes de mousses, des fougères, des mauves, des orchys, des fraxinelles, croissent dans cette poussière féconde.

Nous prîmes un peu de repos dans une cabane où s'arrêtent les gens de Catane qui vont chercher la glace.

Le froid commençait à me pénétrer; Salvatore fit un peu de feu, je me couvris d'un second manteau, et nous repartîmes pour finir la traversée de la région des bois.

Tout à coup la végétation cessa, et je me trouvai au milieu d'un désert silencieux et sombre, où l'on n'entendait que le pas mesuré de nos mulets, où l'on ne distinguait, à la lueur de la lune, que les flancs pelés et les rudes arêtes de la montagne. Il fallut gravir alors un dôme de scories, appelé la *Montagnuola*, du sommet duquel partent deux bras ouverts du côté de la mer, et circonscrivant une vallée de six à sept kilomètres de diamètre qu'on nomme *val del Bove*. Cette gibbosité se termine par le *piano del Lago*, surface presque plane, où se trouvent la *torre del Filosofo* (à 2885 mètres au-dessus du niveau de la mer) et la *Casa inglese*. La tour du Philosophe, construction grecque ou romaine, se compose de quelques assises de laves et de briques.

C'est à la Maison anglaise, construite en 1811 par les officiers anglais, que nous fîmes notre seconde halte et que nous laissâmes nos montures, le reste de l'ascension ne pouvant se faire qu'à pied. Un peu de repos et de nourriture ayant rendu du ressort à mes membres et de la chaleur à mon sang, nous gagnâmes, sur une coulée de laves raboteuses et mobiles, le pied du cône supérieur du volcan, annexe éphémère que chaque éruption modifie, élève ou renverse tour à tour. De ce point restaient environ cent mètres à gravir, sur une pente très-rapide; je n'insisterai pas sur les difficultés, les fatigues, les dangers même de ce trajet, dont je vins à bout à grand'peine; enfin je pus m'asseoir harassé, les jambes déchirées, mais fier comme un vainqueur, sur un point du cercle solide qui termine l'Etna. Le soleil se levait. J'avais à côté de moi la fumée sortant du cratère, derrière une effroyable profondeur et les flancs noirs de la montagne, en avant l'horreur du chemin que je venais de parcourir et les immensités de la mer et du ciel.

Le panorama de tous côtés n'a de bornes que la portée de la vue; on estime à plus de 2000 milles la circonférence de l'horizon que l'œil peut embrasser. La mer et ses îles occupent la plus grande partie de la scène; la Sicile, au centre, présente aux regards sa surface triangulaire. On distingue le lac de Lentini, le cours du Simèthe, les montagnes de Madonia, Catane, Messine, Trapani et Palerme à demi cachée dans le brouillard. L'Etna lui-même paraît comme un monde; ses pentes verdoyantes, les villages dont il est semé à la base, ses crêtes arides, ses anfractuosités profondes, sa fumée, tout est visible; les tons les plus variés, les contrastes les plus bizarres, excitent à la fois l'intérêt et l'admiration.

J'approchai le plus possible des bords intérieurs du cône renversé au fond duquel est la bouche du volcan. Mais les vapeurs étaient trop épaisses pour qu'on aperçût rien.

La descente de l'Etna n'est qu'un jeu, en comparaison de la montée. Vers midi, j'étais dans l'auberge de Nicolosi, où je retrouvai Luigi et le muletier. Le soir nous couchâmes au village des Giarre.

Taormine. — Messine. — Retour à Naples.

Au delà des Giarre, le chemin suit constamment le bord de la mer. On traverse le fleuve *di Calatabiano*; puis on quitte les terrains volcaniques dont l'Etna est tout entouré, et l'on parvient à *Giardini*, village moderne situé au pied du mont Taurus, sur le penchant duquel est assise l'antique Taormine (*Tauromenium*), détruite par les tremblements de terre, et qui n'a plus qu'une population misérable de 3000 habitants. Il lui reste ses ruines: des aqueducs, des réservoirs, des naumachies, des tombeaux, des temples même, et les vestiges d'un théâtre, l'un des plus beaux de l'antiquité. Le théâtre est situé hors des murs fortifiés de la ville moderne, sur l'extrémité d'une éminence, et creusé en partie dans la roche vive. Il pouvait contenir 25 000 personnes. Tout dégradé qu'il est maintenant, il produit un effet saisissant. De ses gradins, on jouit d'une vue admirable : la mer azurée et les gracieuses découpures de ses côtes, les plaines verdoyantes et parsemées de villages qui s'allongent jusqu'aux flots, Giardini et Taormine dressant au pied et sur les flancs du Taurus leurs maisons, leurs églises et leurs vieilles tours, et au-dessus, dominant tout, la masse gigantesque de l'Etna! (voy. p. 9).

De Taormine à Messine, la route traverse des campagnes fertiles où les villages abondent, et côtoie fréquemment la mer.

A une certaine distance de Messine, la vie d'une grande ville se fait déjà sentir.

Disposée en amphithéâtre sur la côte qu'un étroit bras de mer sépare de l'Italie, construite à neuf, peuplée de près de 100 000 habitants, Messine paraît être un agréable séjour.

Deux grandes rues parallèles au quai, le Corso et la *via Ferdinanda*, la partagent d'une manière régulière. Le port, vaste, sûr et commode, est le plus fréquenté de toute la Sicile; une citadelle et plusieurs autres ouvrages fortifiés sont destinés à le protéger. Le quai, orné de statues et entre autres d'une figure de Neptune, est bordé d'édifices d'une construction élégante, mais inachevés.

La façade de la cathédrale, en marbres de diverses couleurs, est percée de trois portes ogivales, et ornée de bas-reliefs, de mosaïques, de colonnes très-ouvragées, de

Digitized by Google

pinacles, de statuettes et de peintures; malheureusement elle est gâtée par un mur moderne qui la surmonte, et par un clocher de mauvais goût qui l'avoisine à gauche. A l'intérieur, des colonnes antiques, avec des bases et des chapiteaux dorés, divisent l'édifice en trois nefs et soutiennent des plafonds en bois. Les mosaïques qui couvrent les demi-coupoles des absides et qui datent du quatorzième siècle, une chaire en marbre sculptée avec beaucoup d'élégance par Antonio Gagini, le maître autel, incrusté de pierres dures, et plusieurs mausolées intéressants, forment les principales richesses de la cathédrale de Messine. On y conserve aussi une boucle de cheveux qu'on dit avoir appartenu à la Vierge Marie, et une traduction en latin de la fameuse lettre qu'elle passe pour avoir écrite aux Messinois, et dont j'ai signalé une copie à Palerme (voy. p. 5).

La place, entourée d'édifices réguliers, est ornée d'une statue équestre de Charles II en bronze, et d'une fontaine agréablement disposée et sculptée, en 1547, par fra Giovanni Angelo, de Florence.

On célèbre à Messine, au 15 août, la fête de la *Vara*, où les processions, les chars gigantesques, les représentations mélangées de la Vierge, des saints, des divinités païennes, des princes sarrasins et normands, les illuminations, font la joie du peuple. La fête de la *Sagra Lettera*, le 5 juin, est aussi fort en honneur.

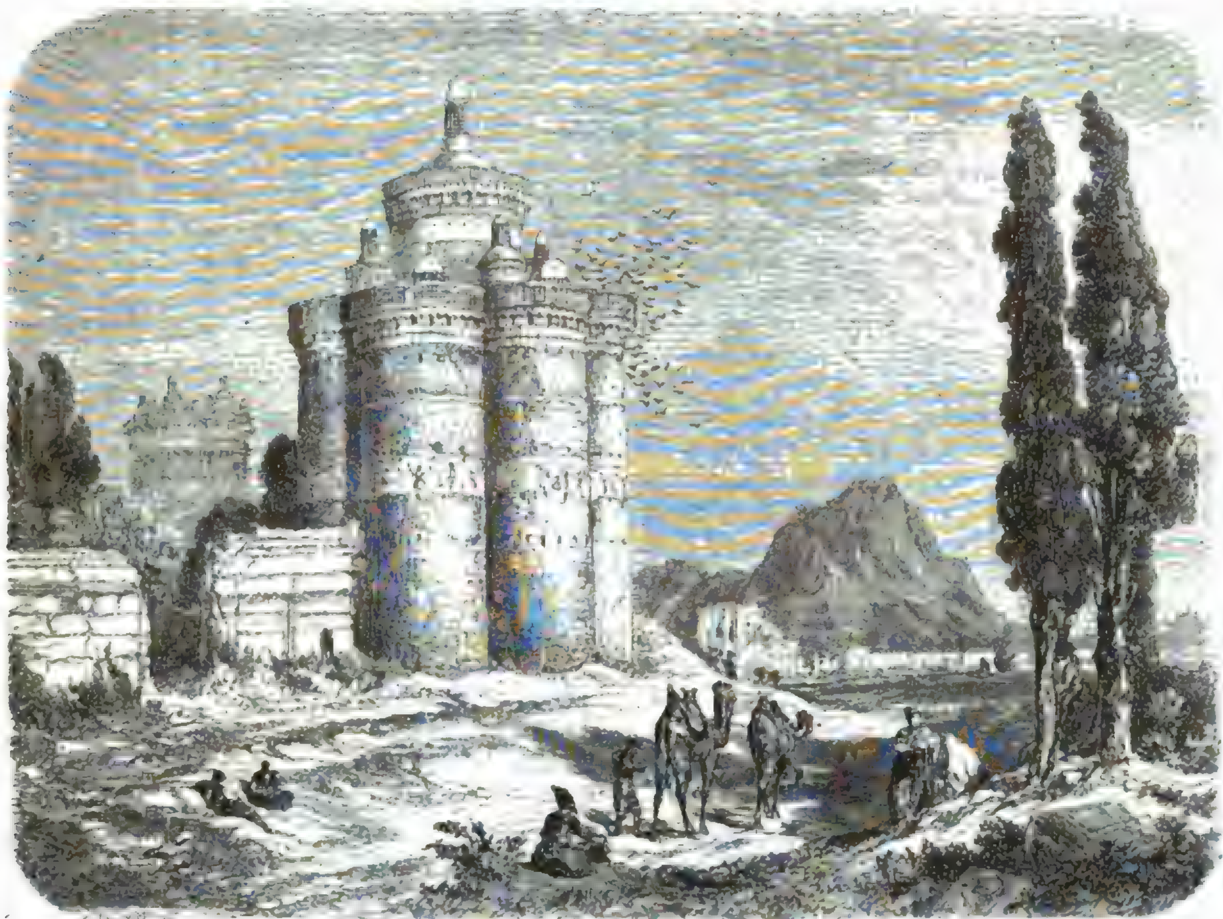


Stromboli. — Dessin de Rouargue.

Les Messinois passent pour être en général assez ignorants; la pêche, et surtout la pêche de l'espadon, est une de leurs industries favorites. L'ambition de la suprématie, qu'ils contestent à Palerme, a excité chez eux une haine vivace envers les Palermitains.

Cependant le temps fixé pour mon séjour en Sicile était écoulé. Après m'être séparé très-amicalement de mon guide et de mon muletier, je pris place sur un bateau à vapeur qui devait me ramener à Naples. Notre navire, forcé une première fois par la tempête de rentrer dans le port de Messine, passa enfin sans accident entre le gouffre bouillonnant de Charybde et le redoutable rocher de Scylla; nous laissâmes à gauche les îles Lipari, dont la principale, Stromboli, s'annonce au loin par les flammes ou les fumées de son volcan, et nous entrâmes le matin du 13 octobre dans la magnifique rade de Naples.

Félix Bourquelot.



Pigeonnier près d'Ispahan. — Dessin de M. Jules Laurens.

VOYAGE EN PERSE,

FRAGMENTS

PAR M. LE Cte A. DE GOBINEAU[1],

(1855-1858)

DESSINS INÉDITS DE M. JULES LAURENS[2].

Arrivée à Ispahan. — Le gouverneur. — Aspect de la ville. — Le Tchéhar-Bâgh. — Le collége de la Mère du roi. — La mosquée du roi. Les quarante colonnes. — Présentations. — Le pont du Zend-è-Roud.

.... A une heure de la ville, nous vîmes de loin apparaître le gouverneur, Tchéragh-Aly-Khan, sur un cheval turcoman blanc, superbement harnaché. Lui-même était vêtu d'un djubbèh ou robe couverte de cachemire, et à sa ceinture brillait un poignard enrichi de pierreries. Il s'arrêta d'abord pour faire ses compliments aux dames[3], ce qui nous parut extrêmement civilisé, et s'informa de leur santé avec beaucoup de

1. M. le Cte A. de Gobineau, premier secrétaire de la dernière ambassade française en Perse, est auteur d'un volume intitulé : *Trois ans en Asie* (de 1855 à 1858) (Paris, Hachette). C'est à cet ouvrage estimé que nous empruntons, avec l'autorisation de M. de Gobineau, les pages qui suivent. — Nous croyons devoir rappeler que MM. Eugène Flandin et Pascal Coste ont publié depuis 1851 : un *Voyage en Perse* (fait en 1840 et 1841); les *Monuments de la Perse ancienne* et les *Vues pittoresques de la Perse moderne* (Paris, Gide et Baudry).

2. M. Jules Laurens, attaché, par les ministères de l'intérieur et de l'instruction publique, comme peintre, à la mission en Orient de feu X. Hommaire de Hell, est parti de France pour l'Italie, la Grèce, la Turquie, les principautés danubiennes, et la Russie méridionale, en mai 1846; il a voyagé en Perse depuis le 6 novembre 1847 jusqu'au 15 mars 1849, et est rentré en France en juillet 1849.

3. M. de Gobineau dit ailleurs que le groupe européen se composait, sans parler de sa famille et de lui, « du ministre, de deux secré-

grâce, puis, continuant sa route, arriva jusqu'à nous. Il y avait devant nous un état-major nombreux d'employés militaires et civils, beaucoup d'artilleurs, beaucoup de ghoulams (cavaliers d'escorte), bref, toute une cavalerie qui s'étendait à perte de vue sur deux ou trois lignes, et formait véritablement un spectacle d'une variété et d'une richesse merveilleuses.

Tchéragh-Aly-Khan est un fort bel homme, d'une figure intelligente et distinguée, et de la plus noble politesse. Après avoir rendu ses devoirs au ministre, il commença la conversation avec aisance et facilité, ce qui ne l'empêchait pas, tout le long du chemin, de voir ce qui se passait, et de donner de temps en temps des ordres qui s'exécutaient immédiatement sans cris et sans trouble. Par son origine, il appartient à une tribu nomade des environs de Kermanschah, et comme cette tribu est ancienne, il est bien né. Mais la fortune ne l'avait pas traité d'abord aussi bien que la naissance, de sorte qu'il se trouva lancé dans la vie avec beaucoup d'intelligence, d'esprit, d'ambition, et pas un sou. Il prit le parti que prennent tous ses compatriotes dans d'aussi graves conjonctures, il quitta son pays pour voyager, et devint domestique. Sa bonne étoile le fit entrer en cette qualité au service de Mirza-Taghy-Khan, alors membre persan de la commission de délimitation des frontières turco-persanes. Il remplit auprès de ce personnage les fonctions de sa charge, qui consistaient principalement à tenir le kalian (pipe d'eau); mais il trouva moyen de se faire connaître comme valant mieux que son emploi, et rendit des services qui appelèrent sur lui l'attention de son maître. Quand celui-ci devint premier ministre à l'avénement du roi actuel, Tchéragh-Aly-Khan fut élevé à une charge publique, et s'en acquitta avec beaucoup de distinction. Après la chute de son protecteur, il resta au service du roi, et nous le trouvions gouverneur d'Ispahan, c'est-à-dire à la tête d'une des plus grandes provinces de l'empire.

Tout en marchant de la sorte en grande ordonnance, nous sortîmes de la montagne et nous aperçûmes la ville au fond d'un amphithéâtre ouvert du côté du nord et de l'est, mais entouré de hautes montagnes vers l'ouest et le sud : ce premier coup d'œil est très-beau. Ispahan se présente environné de jardins et tout rempli de bouquets d'arbres que dominent les dômes d'un assez grand nombre de monuments. Mais au lieu de regarder en l'air, nous eûmes bientôt assez à faire de regarder à nos pieds. La foule devenait énorme; toute la population était sortie à notre rencontre; elle avait infiniment meilleure mine, et paraissait beaucoup moins frondeuse et moins triste qu'à Schyraz. Nous marchions dans des chemins abominables, ou plutôt dans un réseau de sentiers, les uns bas, les autres élevés, tous défoncés. Un lièvre partit dans nos jambes, à la grande satisfaction des gens du peuple et des ghoulams, dont plusieurs, malgré la gravité de la circonstance, ne résistèrent pas à la tentation, et coururent après.

taires de la mission, d'un attaché, de deux drogmans, d'un peintre, d'une femme de chambre tourangelle, de cinq domestiques. »

Puis, nous franchîmes la porte, et là nous nous trouvâmes dans les champs cultivés, car cette porte s'ouvre sur un quartier qui n'existe plus que par ses ruines, au milieu desquelles poussent maintenant des légumes et des fruits. Nous arrivâmes au Zend-è-Roud, fleuve fameux où il y a, je crois, un peu plus d'eau l'été que dans le Manzanarès, mais guère davantage. Seulement il a la gloire de déborder en hiver et de se permettre quelquefois d'assez grands dégâts. Nous le passâmes sur un pont d'une architecture curieuse, et pas en trop mauvais état (voy. p. 21), puis nous entrâmes dans une longue avenue de platanes, avenue célèbre qui conduit au Tchéhar-Bâgh, et c'est dans cette réunion de palais que nous mîmes pied à terre. Nous étions logés dans un des plus beaux et des plus commodes, l'Imarèt-è-Sadr.

Ispahan est sans doute assez délabré. De six à sept cent mille habitants qu'il avait au dix-septième siècle, il n'en compte maintenant, dit-on, que cinquante à soixante mille; partant, les ruines y abondent, et des quartiers tout entiers ne montrent que des maisons et des bazars écroulés, où à peine quelques chiens errants se promènent. Tout a frappé cette ville depuis l'époque qui a mis fin à sa splendeur. Être prise d'assaut par une armée afghane est assurément une calamité au premier chef, et traverser toutes les phases de l'anarchie et de la guerre civile est peu propre à rien réparer. Malgré de telles destinées, Ispahan est encore une merveille. Cette réunion de palais, qu'on nomme le Tchéhar-Bâgh, et où nous étions logés, est probablement un lieu unique dans le monde; il n'est que la Chine dont les résidences impériales, avec leurs vastes jardins et leurs constructions multipliées, doivent peut-être beaucoup y ressembler. Je ne fais pas cette comparaison au hasard. Le style des plus anciens monuments d'Ispahan, l'ornementation, les peintures, portent le cachet évident du goût chinois, et rappellent les relations étroites que la conquête mongole et ensuite le commerce avaient créées entre les deux empires. Les longues avenues de platanes que décrit Chardin ont beaucoup souffert certainement, mais ce qui en reste porte témoignage de la beauté parfaite de ce qui a disparu. Le Tchéhar-Bâgh en contient encore de belles rangées qui sont comme un boulevard magnifique bordé de monuments dignes des arbres, et interrompues de distance en distance par de grands bassins d'eau formant autant de ronds-points. Le milieu des avenues est dallé, et, suivant l'usage des jardins persans, s'élève d'un pied environ au-dessus du sol, couvert de grandes herbes et de rares fleurs. Où l'on aperçoit bien que cette magnificence n'est plus que l'ombre du passé, c'est d'abord dans la solitude profonde de ces avenues que la population actuelle a désertées, et que d'ailleurs elle ne suffirait pas à remplir. Puis les eaux sont stagnantes dans les bassins où jadis elles couraient vives et fraîches; enfin, au lieu des jardins qui longeaient des deux côtés la chaussée principale et la séparaient des deux petites chaussées établies le long des bâtiments, on ne voit presque plus que des herbes, comme je l'ai dit, poussant désordonnées, et laissant encore apparaître çà et là quelques têtes de vieux

Digitized by Google

arbustes à demi morts. Enfin les dalles de la chaussée sont en grande partie brisées ou ont disparu. Malgré cette désolation, il y a bien de la grandeur et de l'élégance dans ces restes du Tchéhar-Bâgh.

Plusieurs des édifices qui longent ce boulevard sont cependant en bon état. Ils ont échappé à la destruction et on les voit aussi jeunes que jamais. Il en est ainsi du collége appelé *collége de la Mère du roi* et fondé par une princesse Séfévy. Ce monument merveilleux a même conservé, et c'est presque un miracle, sa porte couverte de lames d'argent ciselées. Autant que je me le rappelle, celui qui a accompli ce beau travail a écrit son nom dans un coin, et il était de Tébryz. On ne peut rien admirer de plus élégant que cette orfévrerie grandiose. Les dessins se composent d'enroulements de feuillages et d'inscriptions arrangées à la façon arabe, c'est-à-dire de manière à fournir le principal motif d'ornementation. Je regrette de ne pas me souvenir du nom de l'auteur de cette œuvre pleine de goût et de talent. Il faut dire aussi que l'artiste travaillait pour une personne qui voulait témoigner grandement de son respect pour la science.



La princesse qui fit faire cette porte et le collége où nous allons entrer, se proposa de créer pour l'étude et la méditation un lieu d'asile où rien ne pût les troubler. Elle voulut que les yeux satisfaits laissassent à l'âme une pleine liberté et tinssent l'intelligence en joie. Par la splendeur de la porte qui devait conduire dans le sanctuaire, elle indiquait dès l'abord quel lieu charmant son collége devait être.

En effet l'entrée n'annonce rien de trop; quand on l'a franchie, on se trouve dans un petit préau dallé, où se tiennent des marchands de fruits et des kalians, toujours

Digitized by Google

à la disposition des maîtres et des étudiants. De grands arbres projettent leur ombre sur l'arcade de la porte et sur les amoncellements de pêches, d'abricots, de melons, de pastèques et les monceaux de glace qui remplissent ce vestibule ouvert. De là on pénètre dans un grand jardin carré, formé de quatre massifs où dominent d'immenses platanes entourés de rosiers et de jasmins non moins énormes dans leur espèce. A l'extrémité des allées se présentent trois portes colossales qui donnent accès dans de vastes salles couvertes d'un dôme. Elles sont flanquées chacune de deux petits minarets terminés aussi en dôme, et le tout est revêtu d'émail bleu, brodé d'inscriptions koufiques et d'arabesques noires, blanches et jaunes. Pour se faire quelque idée de ses portes, il faut savoir que leur hauteur égale celle de nos plus hauts portails. Les quatre angles qui les réunissent sont formés de quatre corps de logis également revêtus d'émaux, mais beaucoup plus bas que les portes, et percés, comme des ruches d'une infinité de cellules. C'était là que, sans rétribution aucune, on logeait les étudiants accourus de toutes les parties du monde musulman pour entendre les savants professeurs; et une fois par semaine, la fondatrice venait, accompagnée de ses femmes, prendre le linge des habitants du collége et en apporter d'autre. Elle avait soin aussi de se faire rendre compte de tous les besoins de ses hôtes, voulant expressément qu'aucun souci, aucun ennui ne pût les distraire du but qu'ils avaient assigné à leur vie; et elle s'était donné pour tâche de leur en faciliter la poursuite autant qu'il était en elle. On ne peut s'imaginer, sans l'avoir vu, quel bijou est ce collége de la *Mère du roi* (voy. p. 24). C'est un vase d'émail, c'est un joyau au milieu des fleurs. Je comprends à merveille qu'on puisse s'y livrer avec passion à la vie contemplative; mais c'est bien le plus mauvais endroit du monde pour se convaincre que les biens terrestres ne sont rien; on dirait qu'il a été bâti pour prouver le contraire. Dans tous les cas, c'étaient et ce sont encore d'heureux savants que ceux dont l'existence s'écoule dans cet aimable séjour. Comme je l'ai dit en commençant, ce collége est en son entier, il n'y manque pas une brique; et quand on songe que tous les monuments d'Ispahan ont été un jour dans cet état parfait, on est comme ébloui d'une telle idée.

Il ne faut cependant pas s'imaginer qu'il y ait jamais eu un moment où cette grande capitale ne renfermât pas de ruines. Ce n'est pas une chose possible en Asie. Dans les contes qui nous parlent de Bagdad au temps des khalifes abbassides, à l'époque d'Haroun Arraschyd luimême, il est question de quartiers ruinés, compris dans les limites d'une cité qui n'avait pas alors d'égale dans le monde musulman ni chrétien, à l'exception de Constantinople et d'Alexandrie. Shah-Abbas le Grand lui-même, si jaloux de la beauté de sa grande ville et qui l'embellit de tant de merveilles, s'il fut un infatigable constructeur de palais, de caravansérails, de mosquées et de colléges, se soucia peu de relever les édifices de ses prédécesseurs. Seulement il est clair que, de son temps, les monuments debout dépassaient en nombre ceux qui se dégradaient, et que les maisons en construction ou nouvellement construites l'emportaient sur celles qu'on laissait s'écrouler.

Il ne faut pas non plus se plaindre trop amèrement des ruines, quand toutefois elles sont contenues dans de certaines limites. Leur présence fait partie nécessaire de la physionomie d'une cité persane, et je n'ai pas, au point de vue du goût, un culte si passionné pour la régularité, la symétrie et la belle ordonnance, pour les alignements corrects, les trottoirs bien raccordés et les coins de rue irréprochables, que je sois en droit de pousser des soupirs bien profonds à la vue de quelques bâtiments écroulés.

La mosquée du roi est grande et noble. Son dôme d'émail bleu travaillé d'arabesques jaunes à grands ramages est d'une rare magnificence. Cependant le voisinage de la place ou meydan lui fait du tort. Ce grand quadrilatère est si étendu, que tous les monuments qui le bordent, et la mosquée du roi comme les autres, semblent petits. C'est là que se donnaient, sous les Séfévys, et que se donnent encore aujourd'hui, mais avec beaucoup moins de splendeur, les fêtes publiques. Les rois, comme Shah-Abbas, assistaient aux solennités du haut d'une porte immense, appelée Aly-Kapy. C'est un belvédère de dimensions colossales, où pouvaient tenir toute la cour, les grands officiers, les grands moullahs, les envoyés étrangers, les chefs des tribus nomades.

De cette vaste tribune on découvre non-seulement la cité, mais toute la campagne aux environs. C'est d'un aspect grandiose. Rien ne m'étonna autant, parmi les tableaux et les objets variés qui s'étendaient de toutes parts, que de voir, autour du dôme de la mosquée royale, certains grands échafaudages qui y avaient été attachés. L'explication qu'on m'en fit acheva de me confondre. Le roi a ordonné, il y a plusieurs années, de réparer cette mosquée et de lui rendre sa magnificence première. C'était la seule fois où l'on eût parlé de restaurer des monuments, et c'est une pensée qui fait d'autant plus d'honneur au roi, qu'elle est tout à fait nouvelle dans son pays. Mais malheureusement l'exécution rentrait un peu trop dans les habitudes nationales. Les mandataires royaux avaient bien fait élever des échafaudages, mais on ne travaillait pas; seulement on touchait régulièrement les sommes allouées. Probablement on les touche encore et on les touchera longtemps après que la mosquée n'existera plus.

Les palais d'Ispahan ont été décrits trop de fois pour que j'y revienne. Je remarquerai seulement que le Tchéhèl-Soutoun, ou les Quarante-Colonnes, un des plus anciens et des plus splendides, est doublement intéressant comme offrant les exemples les plus frappants de l'appropriation du goût chinois à l'ornementation persane, et contenant les peintures les plus remarquables qu'on puisse voir en Perse (voy. p. 25). Sur le premier point, il y a beaucoup d'intérêt pour l'histoire de l'art à observer comment les artistes des Séfévys s'y sont pris pour associer des motifs d'architecture et un certain style d'arabesques empruntés au palais de Nanking, avec ce que la haute antiquité leur avait traditionnellement livré de sujets assyriens et perses. L'effet est extrêmement riche

Digitized by Google



Pont d'Allah-Verdi-Khan sur le Zend-e-Roud, à Ispahan. — Dessin de M. Jules Laurens.

Digitized by Google

et heureux, et c'est là qu'on peut s'assurer plus pleinement qu'ailleurs de cette grande vérité, qu'en fait d'art, les Persans d'aucun temps n'ont jamais rien inventé, mais qu'ils ont su tout prendre, tout garder, ne rien oublier, et fondre leurs acquisitions dans un ensemble si heureusement lié, qu'il a l'air de leur appartenir, et qu'on en jurerait, si l'analyse ne venait démontrer le contraire. Ce que les Persans ont possédé au plus haut degré, c'est l'esprit de compréhension, la puissance de comparaison, et une sorte de critique qui leur a permis de combiner avec bonheur des éléments parfaitement étrangers les uns aux autres. Je suis persuadé que c'est en étudiant les procédés de l'art persan que l'on arrivera à comprendre beaucoup de choses encore aujourd'hui parfaitement inconnues en ces matières. En se plaçant sur ce terrain, on pourrait pénétrer bien des mystères de l'origine de l'art byzantin et de l'art sarrasin. La Perse est comme un foyer où les idées et les inventions des pays et des pensées les plus lointains sont venues se confondre. A lui seul, le Tchéhèl-Soutoun me parait fournir bien des révélations.

Pour ce qui est de la peinture, les grandes fresques murales qu'on y remarque, et qui représentent surtout des batailles, sont d'une beauté incontestable comme couleur. Pour le dessin de l'agencement des figures, c'est à peu près complétement le style de nos plus anciennes tapisseries, ou, pour mieux dire, nos plus anciennes tapisseries se sont faites d'après ce style-là. J'en verrais volontiers la source dans les œuvres de la basse époque sassanide. Ce temps a encore un droit de paternité sur ce travail maigre et sec, mais de paternité malheureusement éloignée, et jamais, depuis le troisième siècle de notre ère, on n'a revu dans l'Asie centrale les œuvres grandioses et magnifiques qui ont illustré le règne des premiers descendants d'Ardeschyr. Telles qu'elles sont, cependant, les peintures du Tchéhèl-Soutoun ne sont pas méprisables, et on en tiendra grand compte lorsqu'on aura compris à quel point l'histoire de l'art asiatique, et je dis l'histoire moderne tout autant que l'histoire antique, est indispensable et de première nécessité pour l'histoire de l'art européen.

Toujours au point de vue critique, je signalerai encore à Ispahan un petit palais qui emprunte à la date de sa construction un intérêt particulier. Ce palais est moderne. Il existe dans le Tchéhar-Bâgh depuis une quinzaine d'années environ, et c'est un vrai bijou. Il contient une salle carrée, éclairée par en haut, formée d'une galerie circulaire soutenue par des colonnes plaquées de miroirs ajustés en losanges, ayant au centre un bassin d'albâtre oriental garni d'une quantité de jets d'eau à filets très-minces, et le tout orné des peintures, des sculptures en bois, des émaux ordinaires. Dans le plan, cet édifice est irréprochable. Il reproduit les meilleurs modèles du seizième et du dix-septième siècle, qui sont restés les prototypes de l'art national. Seulement, dans l'exécution des détails, on sent partout que les constructeurs du palais n'ont eu à leur disposition que des ouvriers adroits, et point d'artistes véritables. La faute en est à la pauvreté actuelle du pays, qui ne permet pas souvent d'entreprendre rien de semblable. Il en résulte que peu de gens habiles peuvent se former, faute d'occasions. Mais le seul fait que de nos jours on a pu imaginer et créer cette jolie résidence, prouve suffisamment que le goût n'est pas mort, et que si la situation présente se soutient et que les fortunes puissent suivre le mouvement ascendant qu'on remarque en toutes choses, dans une cinquantaine d'années les bons artistes auront reparu, si toutefois la rage de l'imitation européenne et d'avoir des appartements soi-disant à notre mode ne vient pas tout gâter, ce dont il ne faudrait pas jurer.

Nous ne fûmes pas tellement absorbés par l'admiration du Tchéhar-Bâgh que nous ne prissions aussi le temps d'aller à Djoulfâ. Nous avions des raisons de premier ordre pour visiter ce faubourg où Schah-Abbas le Grand avait établi les Arméniens attirés par lui en Perse et auxquels il accorda de grands priviléges. Nous devions rendre nos devoirs à Mgr Tylkyan et également au délégué du patriarche schismatique.

Nous passâmes donc le pont du Zend-è-Roud, avec lequel nous avions déjà fait connaissance à notre arrivée, et nous nous rendîmes dans l'ancien couvent des jésuites français. Le gouvernement des Séfévys avait été très-généreux à l'égard de ces missionnaires. Il leur avait accordé des maisons et des jardins où les bons pères pratiquaient, avec leur intelligence ordinaire, d excellentes méthodes de culture. Quand les malheurs qui ont accablé la Perse pendant le siècle dernier se furent déchainés sur Ispahan, la mission en souffrit naturellement. Son influence fut perdue. Le désordre du temps rendait sa situation difficile; elle cessa de se recruter D'autre part, la population chrétienne qui l'entourait et qui était uniquement composée d'Arméniens, fut dispersée. Tout périt. L'établissement fondé avec tant de peine disparut. Mais l'équité veut aussi qu'on remarque bien que les musulmans ne souffraient pas moins que les chrétiens au milieu de cette épouvantable anarchie, et, si Djoulfâ était frappé, Ispahan n'était pas en meilleur état. Enfin, la dynastie actuelle rétablit la paix, et, avec la paix, les envoyés de la propagande revinrent. Ils retrouvèrent les biens des jésuites. On les leur laissa prendre sans difficulté. Un petit troupeau assez faible se reforma autour d'eux, et aujourd'hui ils végètent, fort pauvres, mais tout à fait libres. Ce sont, comme je l'ai dit, des Arméniens catholiques ne sachant aucune langue européenne. Ils ignorent même le persan, et communiquent avec les autorités locales au moyen du turc. J'ai vu, entre leurs mains, l'ancienne bibliothèque des pères jésuites, qui m'a semblé intéressante, et j'ai regretté que le temps m'ait manqué pour la visiter en détail. Je dois avouer, à ma honte, que mes vénérables conducteurs ne paraissaient pas fort tranquilles sur mes intentions, et désiraient visiblement que j'abrégeasse mon séjour dans ce sanctuaire mystérieux. Ils ne savaient pas ce que contenaient ces volumes rangés sur deux tablettes depuis tant d'années sans que personne les eût jamais ouverts, mais ils se considéraient comme responsables du dépôt et n'aimaient pas à le laisser voir.

Digitized by Google

Un dîner à Ispahan. — La danse et la comédie.

Tchéragh-Aly-Khan et notre Mehmandar[1] nous annoncèrent qu'ils voulaient nous donner un dîner; mais, pour nous éviter la gêne des habitudes persanes, trop nouvelles pour nous, ils avaient l'intention de se régler sur notre mode. La chose convenue ainsi, on dressa le couvert au milieu du talar de notre palais. Bien qu'il dût y avoir une vingtaine de convives, la longue table se perdait dans l'immense espace. Comme d'ordinaire, le devant du théâtre était ouvert, soutenu par deux hautes colonnes peintes de couleurs vives; le grand voile d'usage, blanc, à dessins noirs, s'étendait en abat-jour sur la partie du jardin la plus rapprochée; nous avions vue sur un grand bassin d'eau courante et sur des massifs de platanes; de nombreux serviteurs bigarrés, vêtus, armés chacun suivant son caprice, et quelques-uns portant un arsenal complet, se tenaient par groupes au bas de la terrasse, ou circulaient dans le talar avec les plats, les kalians, ou bien servant.

La table avait été arrangée, avec l'aide de nos domestiques européens, un peu à la mode d'Europe, beaucoup à la façon persane : la ligne du milieu était occupée par une forêt de vases, de coupes, de bols de cristal bleu, blanc, jaune, rouge, remplis de fleurs; il y avait des fleurs partout; il y en avait à profusion. Pour nous, cet amoncellement de couleurs variées et désordonnées était un peu nouveau, mais non sans élégance; pour nos hôtes, la nouveauté consistait dans les cuillers et les fourchettes qui les attendaient et dont ils allaient faire l'épreuve. Ce dîner fut très-amusant : j'avais à côté de moi deux Persans, un frère d'Aly-Khan et un Ispahany; ils s'escrimaient de leur mieux à saisir quelque chose dans leur assiette avec les instruments inconnus dont on les avait gratifiés, et se complimentaient mutuellement lorsqu'ils avaient réussi à porter un morceau à leur bouche sans se piquer, ou même en se piquant. Ainsi que le prescrivaient les lois de la politesse, ils s'exclamaient à qui mieux mieux sur les avantages de notre méthode, sur ses mérites infinis, et sur la facilité avec laquelle ils la pratiquaient. Certains mets leur paraissaient surtout excellents, et parmi ceux-ci ils remarquèrent la moutarde : l'un d'eux en remplit son assiette et déclara qu'il n'avait jamais rien mangé de si bon. Comme, en somme, leur dîner se passait en une sorte de gymnastique qui ne devait pas les nourrir beaucoup, je les engageai tout bas à ne pas pousser la politesse plus loin et à se servir à leur guise, pour ne pas sortir de table affamés; ils firent beaucoup de façons, mais enfin ils adoptèrent un moyen terme : tenant de la main gauche leur fourchette en l'air, ils saisirent les morceaux avec la main droite, et remarquèrent que de même que la France et la Perse ne pouvaient que gagner à leur mutuelle amitié et à leur union, de même, en combinant les deux manières de procéder, on arrivait à la perfection. Ce qui est certain, c'est qu'ils dînèrent.

1. Personnage chargé par le gouvernement persan d'escorter l'ambassade pour lui faire honneur.

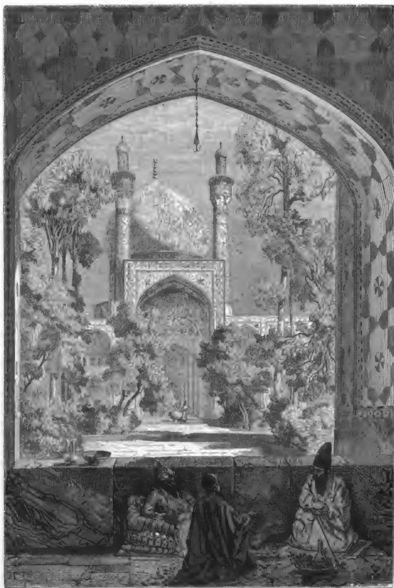
Au milieu du repas, on entendit un bruit argentin comme celui de petites sonnettes, et l'on vit entrer quatre jeunes garçons, habillés en femmes, avec des robes roses et bleues semées d'oripeaux; c'étaient des danseurs : ils portaient les cheveux longs, tombant sur les épaules et couverts de ces petites calottes dorées, appelées *araktjyns*, qu'on peut voir sur toutes les peintures persanes à sujets féminins. Ces danseurs n'étaient pas très-habiles, sans doute; mais je n'avais pas de point de comparaison, et ce spectacle me parut très-intéressant. On peut dire des Asiatiques, en général, qu'ils sont gracieux dans leurs mouvements. Pour les Persans surtout, c'est vrai, et particulièrement chez les enfants. Une des danses qu'on exécuta s'appelle la *hératy*, et s'accompagne d'un air portant le même nom et qui a beaucoup d'agrément; les musiciens, suivant l'usage, s'étaient assis par terre, dans un coin; l'un jouait d'une espèce de mandoline appelée *târ*, l'autre du dombeck, ou petit tambour à main, enfin un troisième du centour, instrument qui consiste en une série de cordes ajustées sur une table, et d'où l'on tire avec de petites baguettes des sons assez semblables à ceux de la harpe. Après la *hératy*, ce que nous vîmes de mieux, c'est une sorte de pantomime rhythmée, qu'on pourrait intituler *la Journée d'une élégante*. La jeune femme débute par se quereller avec son mari, puis elle a de l'humeur, puis elle boude, puis elle s'habille pour sortir, puis elle entre chez une de ses amies, à qui elle rend visite. On peut deviner que c'était un thème à déployer beaucoup de coquetterie d'allures et de gentillesse. Le jeune danseur chargé de ce rôle, ne s'en tira pas trop mal.

Après les danseurs vinrent les farces. Une troupe de comédiens joua des scènes populaires en patois d'Ispahan. On fut obligé de corriger et d'abréger beaucoup, car ces espèces de saynètes, qui représentent d'ordinaire les ruses des moullahs, les concussions des juges, les perfidies des femmes, les coquineries des marchands et les querelles de la canaille, sont composées avec une verve qui ne ménage rien et que rien n'arrête. Je doute que les tréteaux de Tabarin aient approché de cette liberté, et les plus virulents chapitres de Rabelais sont de l'eau de rose en comparaison. Cette fois, Tchéragh-Aly-Khan ne permit pas à la vivacité des acteurs de se donner carrière, et lorsqu'il les voyait s'échauffer et s'animer un peu, il intervenait; de sorte que tout resta dans les limites de la convenance. En somme, la soirée fut charmante, et nous fûmes très-satisfaits du dîner et du divertissement persans.

Les habitants d'Ispahan.

Les habitants d'Ispahan, sans être tout à fait aussi mal famés que les Schyrazys, ne jouissent pas non plus d'une réputation très-brillante. On dit la lie du peuple de cette ville une des plus mauvaises de l'empire. Elle fournit à toutes les autres cités les plus rusés et les plus voleurs des courtiers. Pour exprimer leur opinion sur ce sujet, les Persans rapportent un *hadys*, une tradition

Digitized by Google



Collége de la Mère du roi, à Ispahan (voy. p. 20). — Dessin de M. Jules Laurens.

Digitized by Google

sacrée dont l'authenticité n'est pas d'ailleurs à l'abri de toute critique. Son Altesse le Prophète, racontent-ils (Que le salut de Dieu soit en lui et qu'il soit exalté !), dit un jour : « O Seigneur du monde, faites que Bahreyn soit ruinée et qu'Ispahan prospère ! » Il indiquait par là que Bahreyn étant une ville habitée par des gens bons et vertueux, il était à souhaiter qu'elle disparût pour que sa population se répandît dans le reste de l'univers et y portât l'exemple et la contagion de ses mérites. Mais Ispahan, au contraire, laissant beaucoup à désirer, quant aux qualités de ses habitants, il était bon que ceux-ci se confinassent chez eux, et, contents de leur prospérité, n'allassent pas troubler le monde.

Il y a à Ispahan beaucoup de gens instruits dans tous les genres, des marchands riches ou aisés, des propriétaires qui vivent en rentiers et ne recherchent pas les emplois publics, enfin tout un fonds d'existences calmes, tranquilles et honnêtes, qui est comme le reflet de l'ancienne splendeur de la capitale des Séfévys. A beaucoup d'égards, mais en plus grand, je crois que l'on pourrait comparer Ispahan à Versailles.

Je garde à cette cité déchue un très-tendre souvenir. Elle n'est pas belle comme le Caire, mais délicieuse comme un rêve, et si elle n'a pas le sérieux et la majesté grave d'une ville construite en pierres de taille, il faut convenir que ses immenses édifices peints, dorés, couverts d'émaux, ses murs bleus ou à grands ramages, qui reflètent les rayons du soleil, ses vastes bazars, ses jardins immenses, ses platanes, ses roses, en font le triomphe de l'élégant et le modèle du joli. Ispahan n'a pu être conçu et exécuté que par des rois et des architectes qui passaient leurs jours et leurs nuits à entendre raconter de merveilleux contes de fées.

Il n'est jamais agréable de laisser un lieu où l'on est bien, mais il est plus désagréable encore de passer de ce bon logis dans un autre plus mauvais. En quittant Ispahan, nous allions constater par nous-mêmes la distance qui sépare les monuments de sa grandeur des ruines de sa décadence.



Une peinture indienne dans le palais des Quarante-Colonnes, à Ispahan (voy. p. 20). — Dessin de M. Jules Laurens.

D'Ispahan à Kaschan.

Le jour de notre départ nous ne fîmes que trois heures de marche, d'après le principe immuable qu'on ne doit jamais s'éloigner beaucoup au premier début d'un voyage.

La marche du lendemain fut aussi peu attrayante que celle de la veille. Jamais je n'ai vu désert si laid. Le ciel était couvert et le vent du sud-est, qui nous poursuivait, ne nous laissait ni la liberté de parler sans étouffer, ni la possibilité de nous entendre. Nous eûmes donc cinq heures de route fort désagréables. La nuit le fut plus encore. L'air était si singulièrement rafraîchi sur les hauteurs où nous nous trouvions, qu'enveloppés dans des couvertures de laine et des vêtements ouatés, nous étions transis de froid; pour comble d'agrément, le vent, ayant redoublé de furie, faisait un vacarme tel sous les tentes, que nous nous attendions à chaque instant à les voir emportées. Ce qui ne se réalisa pas pour nous arriva à nos Kavas arabes. Au petit jour, leur abri leur tomba sur la tête et on les tira avec peine de dessous l'amas de toile qui les étouffait. Pour s'habiller, il fallut poursuivre dans la plaine les vêtements dont le vent s'était emparé. Un des membres de la caravane fit le bonheur général par son obstination à rattraper à la course un faux-col que l'aquilon ne voulait pas lui rendre.

Décidément, il faisait moins que chaud, même de jour. Nous étions transportés soudainement dans un climat du Nord. Il n'y avait pas d'ailleurs trop à s'en plaindre. Les chevaux n'en marchaient que mieux. Après six heures, nous arrivâmes à Soôu et nous nous aperçûmes tout d'abord que notre veine d'infortune était épuisée pour quelque temps. C'est une charmante petite ville, avec des constructions à plusieurs étages et un beau caravansérail. Le pays est très-cultivé et très-boisé.

Digitized by Google

Presque au sortir de Soôu, nous rencontrâmes la grande caravane d'Ispahan à Téhéran qui, changeant ses allures ordinaires, celles d'une sage lenteur, se mit à notre pas et ne nous quitta plus. Tout cela était irrégulier et avait besoin d'explications. Voici ce qui arrivait.

Le gouverneur d'Ispahan, Tchéragh-Aly-Khan, avait reçu l'annonce de son rappel. Il allait quitter sa ville, et ses bagages, confiés à la caravane, avaient été expédiés sur Téhéran. Mais, à peine parvenu à Gyat, cette caravane avait appris que deux cents cavaliers bakthyarys s'étaient réunis dans la montagne pour fêter les bonnes prises que le ciel leur adressait : d'une part, un envoyé européen avec des caisses de cadeaux destinés au roi.... et l'imagination, Dieu merci, pouvait se donner carrière sur la richesse de ce contenu! et de l'autre, les dépouilles du gouverneur d'Ispahan, sans compter les menus suffrages représentés par les biens des marchands de la caravane. Notre Mehmandar, heureusement, avait été également prévenu; et c'était là le motif de ses préparatifs militaires. A Soôu, on avait craint d'être attaqué la nuit, et l'on avait retenu le matériel des tentes afin de tout escorter ensemble; sur la route, même de jour, on redoutait une embuscade. Enfin nous arrivâmes à Kohroud sans avoir vu l'ennemi. Les Bakthyarys, informés de la bonne tenue de notre monde, reconnurent que l'affaire pourrait être plus chaude que fructueuse, et s'en retournèrent chez eux. Une fois à Kohroud, il n'y avait plus de risques à courir; on se trouvait hors du rayon de leurs courses.

Le pays que nous traversâmes avait été réellement créé par la nature pour les expéditions du genre de celle dont nous avions été menacés. Ce n'est que défilés, descentes, montées, passages rudes et étroits. Plusieurs fois, nous nous trouvâmes mêlés aux gens de la caravane, qui croyaient ne pouvoir se tenir trop près de nous. On y voyait des moullahs sur des ânes, des femmes voilées dans des paniers, des marchands, des gens de toute sorte sur leurs chevaux. Pendant ce temps, et malgré la gravité des circonstances, Aly-Khan chassait au faucon, ce qui était aussi une manière d'observer le terrain. Il prit quelques perdrix. Nous mîmes pied à terre et nous fîmes une partie du chemin en marchant, remarquant et cueillant au milieu des rochers et des pierres de la route toutes sortes d'herbes et de plantes aromatiques. Nous avions avec nous un enfant arabe d'une dizaine d'années, Azoub, joli et bien élevé, fils d'un négociant de Bagdad. Il donnait la main à ma fille, l'aidait dans les petites difficultés du chemin, en cherchant à causer avec elle. C'étaient des mots français coupant des phrases arabes, et des rires d'oiseaux connus des enfants de tous les pays. Ainsi nous arrivâmes à Kohroud.

Toute cette journée avait été très-fraîche. Les Persans, avec leur amour immodéré pour le froid, étaient enchantés et nous vantaient Kohroud. Sans nous insurger contre cette opinion, nous en tirions des pronostics douteux pour le repos de la nuit, et nous eûmes malheureusement assez raison, car toutes les précautions possibles furent impuissantes contre la rigueur de la température. Aussi le signal du départ ne nous trouva pas récalcitrants, et, tout transis, nous montâmes à cheval, enchantés de nous éloigner de cette zone glaciale.

Après trois heures de marche employées à tourner dans une espèce de labyrinthe descendant qui nous conduisait hors des montagnes nous débouchâmes à l'entrée d'une plaine sans limites, vaste désert couvert de cailloux, où nous fûmes pris à partie par un soleil des tropiques. L'air était pour ainsi dire enflammé. On voyait miroiter l'atmosphère, comme il arrive vers la fin d'un bal, quand les bougies brûlent sans que la flamme remue. Mais il n'y avait pas à se plaindre, tout se passait suivant la règle : nous étions dans la plaine de Kaschan, un des lieux les plus brûlés et les plus brûlants de l'Asie. Pour distraction, nous avions à chercher des yeux la grande production du pays, les scorpions, et, en effet, on en voyait quelques-uns se promenant entre les pierres qui leur servaient de domicile.

Ainsi éprouvés par un changement de température beaucoup plus complet que nous ne l'avions désiré, nous sûmes d'abord un gré très-médiocre au Mehmandar et au gouverneur de Kaschan, Mirza-Ibrahim-Kan, d'une attention délicate dont le premier acte consista à nous faire faire neuf heures de marche sous l'œil de ce soleil. A la vérité, ce fut une marche triomphale. Tout ce qui possédait un cheval à Kaschan était venu au-devant de nous, et entre autres le fils du gouverneur, Mirza-Taghy-Khan, jeune administrateur de la plus belle espérance, mais peu chargé d'années : il n'avait que six ans.

Malgré la vue de tout le peuple de Kaschan, venu au-devant de nous, y compris la communauté juive, l'impatience nous prenait un peu d'une route aussi longue, quand, à la fin, nous arrivâmes, et la première vue de notre logis dissipa comme une fumée notre mécontentement. Des murmures nous passâmes à des sentiments de gratitude très-mérités. On nous avait fait éviter l'air brûlant de la ville et on nous mettait à une demi-heure de là dans un palais nommé Fyn et appartenant au roi.

Peu de jardins sont comparables à ceux de ce délicieux séjour. Les plus belles eaux, les plus limpides, les plus fraîches, y courent dans des bassins et à travers des canaux d'émail bleu. Il ne se peut rien voir de plus gai. Un de ces bassins est petit, profond de quatre à cinq pieds, peuplé de poissons rouges et encadré dans un pavillon de peinture. L'autre, carré, a bien cinquante pas de chaque côté et la même profondeur. Le tout avec les immenses platanes ordinaires et des fleurs à profusion. Au milieu du parc, une de ces constructions à jour que les Persans appellent koulah-é-fereughy, *un chapeau européen*, parce que la toiture est en effet bombée et à larges rebords, nous donnait la fraîcheur de son ombre. Auprès, s'étendaient les vastes bâtiments du harem.

Kaschan. — Ses fabriques. — Son imprimerie lithographique. — Ses scorpions. — Une légende. — Les bazars. — Le collége.

Le gouverneur nous avait fort engagés à voir Kaschan. En effet, nous n'y pouvions manquer, car Kaschan est une des grandes villes de l'empire.

Digitized by Google

Sa réputation est très-mélangée de bien et de mal, et il y a beaucoup de choses à en dire. C'est une des cités les plus manufacturières de la Perse. On y fabrique, à un bon marché extraordinaire, des soieries légères d'une si bonne teinture qu'on les lave sans inconvénient. On y fait aussi beaucoup de chaudronnerie, et, sous ce rapport, Kaschan partage avec Ispahan l'avantage de fournir la Perse occidentale de vases de cuivre de toutes les formes et de toutes les grandeurs, étamés ou non, simples ou gravés de figures et de fleurs. On y remarque entre autres des tasses et des plats couverts, de formes très-jolies, très-variées, et ornés de peintures bleues, rouges, vertes, simulant l'émail. L'inconvénient de ce genre de travail est de ne pas supporter l'eau. Mais l'effet en est agréable. Tout ce commerce est bien loin d'être aujourd'hui ce qu'il était il y a cent cinquante ans. Alors ce n'étaient pas seulement des soieries légères qu'on fabriquait à Kaschan, mais des damas, des étoffes brochées d'or et d'argent, surtout des velours d'une grande beauté. Ce qui ajoutait au singulier mérite de toute cette fabrication, c'était le bon marché extraordinaire des produits. Aujourd'hui il ne reste guère que l'échantillon de ce que les Kâschys ont su faire et pourraient faire encore.

S'ils ont une réputation de bons manufacturiers et d'ouvriers adroits, ils y ajoutent aussi celle d'être très-aptes à la littérature. Ils ont fourni beaucoup d'hommes remarquables dans la poésie, la philosophie, et surtout les sciences théologiques. Il y a à Kaschan une imprimerie lithographique qui produit d'assez bons ouvrages, et le nombre des hommes qui s'y occupent de cultiver leur esprit ne laisse pas que d'être considérable. Enfin, les Kâschys sont essentiellement gens de bonne compagnie. Mais, comme toute chose en ce monde a un revers, on les accuse d'être des guerriers plus que médiocres, et les anecdotes ne tarissent pas sur leur peu de vocation pour le maniement des armes. Jamais, dit-on, homme de guerre n'est sorti de leurs murs, et le gouvernement n'oserait pas composer un régiment de Kâschys. Kaschan est la ville favorite et comme la capitale des scorpions. En aucun pays de la Perse il ne s'en trouve autant. Ces insectes venimeux habitent dans tous les murs, y sortent de dessous toutes les pierres, à moins qu'on n'emploie des moyens particuliers pour s'en débarrasser. Ainsi, le gouverneur nous montra une maison qu'il venait de faire construire. Elle était fort belle, très-élégante et très-bien entendue; mais son principal mérite consistait en ce que les quatre coins avaient été soumis à un enchantement d'une telle force que jamais les scorpions ne pourraient y pénétrer sans qu'on le voulût. C'était assurément un avantage incontestable.

Il y a presque aux portes de la ville un vaste monticule formé par les décombres d'un édifice écroulé, qui est loin de jouir d'une si heureuse prérogative. Il a, tout au contraire, le privilége opposé, les scorpions y pullulent en telle abondance que si l'on y répand une goutte d'eau, à l'instant même on les voit accourir sortant de leurs trous par milliers. On raconte à ce sujet qu'un des anciens rois arabes, Schedad, célèbre dans la légende par sa puissance, sa richesse et surtout son orgueil, avait imaginé de faire un jardin qui effaçât les magnificences et les délices du paradis. Le jardin d'Irem, qu'il créa, fut, en effet, si beau que depuis des siècles il sert de point de comparaison aux poëtes et a donné lieu à des amplifications sans fin. Avoir un paradis, c'était un grand pas vers la qualité de Dieu; cependant cela ne suffisait point encore : pour faire bien les choses, pour les avoir complètes, il fallait un enfer. Qu'est-ce qu'une puissance qui ne peut pas châtier? Schedad ordonna donc aux génies soumis à son obéissance de lui composer un enfer si parfait, si complet dans toutes ses parties, que l'imagination la plus exagérée ne pût y apercevoir ni défaut ni oubli. Tous les instruments de torture y furent collectionnés, la poix et le bitume y coulèrent en fleuves de feu, on y organisa des amas d'eaux bourbeuses pour les noyades et des précipices sans fond pour les chutes. Dans des ronces accumulées de façon à écorcher les pieds des passants, on lâcha toute la famille des serpents grands ou petits, n'importe, pourvu qu'ils fussent reconnus pour bien venimeux, et l'on commença à se féliciter d'avoir fait une œuvre au-dessus de toute critique, quand quelqu'un fit observer qu'il n'y avait pas de scorpions. Un enfer sans scorpions ne pouvant se tolérer, on envoya un grand diable courir le monde pour en rapporter une cargaison. Il fit de son mieux. Il en remplit ses sacs en Syrie, en Afrique, dans l'Asie Mineure, partout où cette gent pullule, et fier de s'être bien tiré de sa mission, il s'en revenait à tire-d'aile, quand il apprit que Schedad venait de mourir, et que les travaux de l'enfer étaient abandonnés. Les scorpions, si précieux un moment auparavant, devenaient pour le génie un fardeau inutile. Il ne crut donc pas devoir les porter plus loin. Il secoua ses sacs à l'endroit où il était alors, et s'en alla. C'était la butte de terre placée aux portes de Kaschan, et voilà pourquoi il y a tant de scorpions dans ce lieu. Tout s'explique.

Il faut dire aussi que le mal appelle le remède. Ce fut un homme utile à son pays, sans aucun doute, celui qui combina un charme capable de défendre l'accès d'un logis à ces bêtes hideuses; mais il a été dépassé par l'inventeur du moyen de rendre inoffensif leur mortel venin. On nous amena un de ces sorciers. Il avait très-mauvaise mine, soit dit en passant, et plutôt l'air d'un grand coquin que d'un bienfaiteur de l'humanité; mais enfin, le ciel l'ayant fait ainsi, peut-être n'en valait-il ni mieux ni pis. On lui apporta des scorpions noirs et des scorpions blancs. Il se mit à jouer avec eux et nous les montra suspendus en grappes à ses doigts. Ensuite, il se fit piquer au visage. Puis, passant à quelque chose de mieux, il tira d'une boîte une phalange : c'est une énorme et horrible araignée qu'on nomme dans la langue du pays *Rotayl*, et dont la piqûre est toujours très-mauvaise et quelquefois mortelle, et il se fit mordre encore par cette bête. Nous levâmes la séance, enchantés de ses talents, mais rassasiés de tout ce monde-là.

Pour changer le cours de nos idées, nous allâmes visiter les bazars, que nous trouvâmes très-actifs et très-vivants. Ce n'est pas un des moindres charmes des villes

Digitized by Google

d'Asie que ces longues galeries couvertes, bordées de boutiques où toute la population se porte depuis le matin jusqu'au soir. Les boutiques de marchands d'étoffes toujours assiégées par des troupes de femmes, les ateliers de chaudronniers avec leur tapage étourdissant, les armuriers avec leur public de cavaliers, les libraires entourés de graves moullahs, les restaurateurs occupés du soir au matin à faire griller sur des charbons leurs appétissantes brochettes de *kébab* ou mouton rôti, et à cuire, dans des myriades de petits pots noirs, les soupes à la viande que les gens du peuple idolâtrent, tous ces attraits divers amènent un monde fou, au milieu duquel circulent lentement les hommes à cheval, les mulets et les chameaux chargés. Les Persans se passeraient de tout au monde plutôt que de cesser d'aller au bazar. Je n'en suis pas surpris, et, si j'étais à leur place, je penserais de même. C'est le domaine souverain de la conversation, de l'anecdote, du propos bon ou mauvais, et le grand réceptacle de tout ce qui se dit. Enfin c'est un lieu qui respire le désœuvrement et la bonne humeur d'un peuple heureux de n'avoir à faire que ce qu'il veut, et que la nature a cependant créé remuant.

Nous admirâmes beaucoup aussi le collége. Je lui trouve le mérite d'être construit tout nouvellement. L'architecture en est bonne et curieuse. Les jardins (car, en Perse, la science est assez péripatéticienne et ne se passe



Entrée de Kaschan. — Dessin de M. Jules Laurens.

pas de beaux ombrages) sont bien dessinés et bien entretenus. On nous dit que les professeurs étaient savants; sans avoir pu en juger, je n'ai pas de peine à le croire, vu la réputation littéraire de la ville.

De Kaschan à la plaine de Téhéran. — Koum. — Feux d'artifice. — Le pont du Barbier. — Le désert du Khavèr. — Houzé-Sultan. — La plaine de Téhéran.

Nous regrettâmes notre jardin de Fyn plus encore que l'Imarèt-è-Sadr d'Ispahan. Mais comme les regrets ne changent rien au train du monde, nous n'en partîmes pas moins de ce joli séjour, et nous fîmes dans le désert une journée que la sévérité des lieux et une chaleur raisonnable rendirent suffisamment austère. Nous marchâmes quatre heures, et nous arrivâmes à Schourab, très-triste endroit.

Le lendemain on ne fit que trois heures et demie jusqu'à Pamyngan.

A Koum, tout nous parut fort bien. Les bazars sont vastes, et il y a de belles maisons avec de grands jardins. La ville a un certain air provincial qui ne déplaît pas. Koum est une ville sainte. Sa mosquée, fort grande, est ornée d'un dôme tout doré et de construction moderne très-élégante. C'est là qu'est enterré Feth-Aly-Schach, en compagnie de Son Altesse Fathmèh, sainte très-vénérée des Persans. A ce titre, Koum jouit d'une bonne réputation dévote. Nous avions nos tentes préparées dans un

Digitized by Google



Une caravane persane au repos. — Dessin de M. Jules Laurens.

Digitized by Google

jardin assez délabré, rempli de chacals, mais agréable. Ce qui nous amusa infiniment, ce fut le feu d'artifice dont on nous régala le soir.

En Europe, un feu d'artifice est une espèce de représentation théâtrale que l'on trouve plus ou moins jolie, mais qui ne produit guère dans les assistants d'émotion bien vive. En Perse, où il s'en faut de beaucoup que l'art des artificiers soit poussé aussi loin que chez nous, un feu d'artifice passionne autant le public que les courses de taureaux en Espagne. On ne se tient pas à distance respectueuse. La foule veut être au beau milieu. Chacun s'empresse de prendre en mains un pétard, une chandelle romaine ou un soleil; j'ai vu des personnages graves, avec l'air d'hommes sages et *les plus larges barbes au milieu du visage*, se jeter avec frénésie dans l'entraînement universel et courir de côté et d'autre en secouant une pluie de feu qui les ravissait en extase. Il y a bien des moustaches roussies, des robes brûlées dans ces délicieuses parties; mais on n'y prend pas garde, et le souverain bonheur est là.

Les Persans tirent des feux d'artifice à propos de tout, et souvent à propos de rien. Les grands seigneurs les font très-compliqués; les pauvres se contentent de beaucoup moins, mais encore en veulent-ils. J'ai connu tel de nos gens qui portait toujours des fusées dans ses poches. Aussitôt qu'il avait un moment de loisir, il lançait sa fusée, et se pâmait d'aise.

A partir de Koum, le désert change d'aspect. Il a l'air plus rébarbatif de beaucoup que du côté d'Ispahan. De grandes roches apparaissant çà et là dans le paysage, lui donnent quelque faux air de ressemblance avec les environs du Mokkattam en Égypte. Nous allâmes coucher à Poul-è-Delak, ou le *pont du Barbier*.

C'est un pont d'une longueur assez considérable, jeté sur un cours d'eau saumâtre suffisamment large, mais peu profond. A l'autre rive se présente un caravansérail ruiné, et autour quelques masures; en face, un mamelon sur lequel étaient nos tentes. Le pays est triste, mais il a quelque chose de solennel et d'imposant.

Le lendemain, nous entrâmes dans ce qu'on appelle le désert de Khavèr, autrefois la mer de Khavèr ou d'Orient. La tradition veut qu'elle ait disparu le jour de la naissance du Prophète, et c'était une des marques qui devaient annoncer au monde ce grand événement. Il paraît certain qu'à une époque reculée, cette mer était en communication avec d'autres vastes amas d'eau qui s'étendaient dans l'ouest jusqu'au lac Zarèh, et tenaient la place occupée par les déserts de Yezd et de Kerman. L'hiver, c'est un marécage impraticable aux caravanes, qui longent alors le pied des montagnes à l'ouest pour gagner Ispahan. A la fin de juin, le terrain était complétement sec, c'était une boue raboteuse. Il y restait des flaques d'eau, baignant çà et là quelques buissons d'épines de chameau d'un vert pâle, et dans cette misère couraient de gros lézards gris, très-laids, mais se rendant encore plus ridicules par leur façon de porter la queue en l'air et légèrement penchée de côté.

Nous mîmes pied à terre à Houzé-Sultan. On n'y voit pas autre chose qu'un caravansérail en ruines, la maison de poste, et un grand puits dans une espèce de pyramide. La pyramide n'est pas mal et ne manque pas de caractère; mais l'eau ne vaut absolument rien. Du reste, pas un arbuste, pas un brin d'herbe, de la boue desséchée d'un côté, du sable de l'autre. Pour animer le paysage, il y avait une caravane au repos. Elle était presque uniquement composée de femmes et de moullahs. Tout ce monde s'en allait à Koum, non pas précisément en pèlerinage, mais pour y porter une quantité de grands coffres longs, étendus par terre au soleil et d'où s'exhalait une odeur fort étrange. C'étaient des morts. Les Persans ont une telle passion pour les Imans que, riches ou pauvres, dévots ou incrédules, ils ne se tiennent pas de se faire enterrer près des tombeaux de ces saints. Les plus riches aspirent à être envoyés à Kerbela pour avoir une demeure sur le fameux champ de bataille où furent massacrés les fils d'Aly par les partisans de Yésyd; d'autres se contentent de Meschel et y restent sous la protection de l'Iman Riza; enfin, les gens à fortune médiocre du nord-ouest vont à Koum, près de Baby Fathmèh ou Mme Fathmèh. C'est une passion universelle et, qui plus est, une mode; peu de personnes résistent à la fantaisie de stipuler dans leur testament que leurs héritiers les feront enterrer dans un des lieux sacrés.

Depuis peu, je pouvais remarquer la grande différence qui existe entre le début et la fin d'un voyage. Nous allions entrer dans deux jours à Téhéran, et on ne vivait plus comme naguère dans ce complet oubli de l'avenir, dans cette appréciation délicate et absolue du présent, qui est le commencement de la sagesse et le seul moyen d'être heureux. Entre Schiraz et Ispahan, le terme du voyage était si éloigné qu'on y songeait à peine et on n'en parlait pas. Toute la question était de savoir ce qui arriverait ou ce qui était arrivé dans la journée. Au plus on portait sa pensée sur le lendemain. Désormais, tout était gâté. On s'occupait bien moins de ce qu'on faisait que de ce qu'on ferait dans huit jours, et on ne jouissait plus de la vie présente. Il était donc temps d'en finir

Nous eûmes bientôt un avant-goût de la sensation au-devant de laquelle se précipitaient tous les esprits.

Nous rencontrâmes le docteur Cloquet avec un secrétaire de la mission ottomane. Il nous sembla retrouver l'Europe dans la conversation d'un homme profondément attaché à son pays et dévoué au service du roi de Perse, dont il était, du reste, on ne peut plus apprécié. Ces messieurs avaient apporté leurs tentes, de sorte que notre camp fut encore augmenté cette nuit-là. Le pays n'était pas beaucoup plus beau que la veille, et il était tout aussi sévère. Kenarégherd a une grande réputation comme terrain de chasse, et c'est à bon droit, car son sol saturé de nitre est particulièrement bon à attirer le gibier; mais il n'a pas d'autre mérite. Les cours d'eau qui le traversent de manière à en faire, à certains moments de l'année, un grand marécage, sont saumâtres, et l'air y est étouffant.

Nous partîmes le lendemain matin de bonne heure. Différents membres de la mission avaient pris les devants.

Digitized by Google

Je fis le chemin presque seul avec mon kaliandji et deux autres domestiques. Nos chameaux n'en pouvaient plus : tout marchait lentement.

Je traversai assez indifféremment une série de vallons et de collines qui se succédaient les unes aux autres, comme la veille, en se rassemblant, offrant toujours les mêmes caractères de stérilité et d'abandon; mais à un tournant, j'aperçus tout à coup une plaine immense, une vallée d'une largeur grandiose courant de l'est à l'ouest : c'était la plaine de Téhéran.

Au nord s'étendait une chaîne de montagnes dont les sommets étincelants de neige se relevaient à une hauteur majestueuse : c'était l'Elbourz, cette immense arête qui unit l'Hindou-Kousch aux montagnes de la Géorgie, le Caucase indien au Caucase de Prométhée; et au-dessus de cette chaîne, la dominant comme un géant, s'élançait dans les airs l'énorme cône pointu du mont Demavend, blanc de la tête aux pieds. On ne saurait rien imaginer de plus vaste ni de plus beau. A l'est, un soulèvement du sol, indépendant du reste, jeté dans la même direction, coupait en deux cette grande arène et venait expirer non loin du sentier que j'avais à suivre. A l'est encore et par derrière, commençaient, dans un lointain bleuâtre, ces plaines interminables qui touchent au Khorassan, conduisant à l'Indus, au Turkestan, à la Chine, à tout ce que l'imagination rêve et voudrait voir. Pas de détails qui arrêtent la pensée, c'est infini comme la mer, c'est un horizon d'une couleur merveilleuse, un ciel dont rien, ni parole ni palette, ne peut exprimer la transparence et l'éclat, une plaine qui, d'ondulations en ondulations, gagne graduellement les pieds de l'Elbourz, se relie et se se confond avec ces grandeurs. De temps en temps, des trombes de poussière se forment, s'arrondissent, s'élèvent, montent vers l'azur, semblent le toucher de leur faîte tourbillonnant, courent au hasard et retombent. On n'oublie pas un pareil tableau.

J'avais beau chercher Téhéran, je ne l'apercevais nulle part. En avançant, mes yeux démêlèrent au loin l'emplacement de Rey, l'ancienne Rhagès de la Bible, et le sol tourmenté que couvrent les ruines immenses de cette ville célèbre; je vis ensuite Schahbdoulasym, dont le dôme doré brillait au soleil au travers des massifs de verdure qui entourent cette jolie bourgade; mais Téhéran se cachait. C'est que la capitale persane est comme enterrée dans un pli de terrain qui ne permet de la découvrir que lorsqu'on y arrive.

Téhéran. — Notre entrée dans la ville. — Notre habitation.

Cependant, à mesure que j'avançais, les détails que l'éloignement avait d'abord dissimulés se révélaient les uns après les autres. Une multitude de grands jardins apparaissaient de toutes parts; des cultures variaient l'aspect du désert; des kanats, grands aqueducs souterrains, traversaient au loin la plaine; des ruines de villages et de tours s'accroupissaient çà et là; des arbres isolés s'élevaient sur les bords de quelques cours d'eau perdus. Enfin, j'arrivai le dernier à notre station.

On nous avait assigné pour demeure un kiosque appartenant à un des princes du sang et qu'entourait un jardin très-soigné et tout en fleurs. Comme, à dater de ce moment, nous n'étions plus en voyage, une grande tente dressée devant la porte nous servait de salon de réception pour les visites qui allaient se succéder. Nous devions faire le lendemain notre entrée solennelle dans la capitale, et nous savions que le roi, très-désireux de voir la mission, avait renoncé, pour ne pas retarder ce plaisir, à un voyage projeté dans le Khorassan. Toutes les attentions que l'on avait eues pour nous sur la route nous répondaient d'avance que nous serions accueillis avec toute la pompe imaginable.

Afin de ne pas être pris au dépourvu, dès le point du jour nous étions en uniforme et prêts à recevoir nos hôtes. Nous vîmes bientôt arriver à la file la légation ottomane, les quelques Européens résidant à Téhéran, puis des officiers militaires ou civils qui venaient complimenter le ministre de la part du roi, du premier ministre et du ministre des affaires étrangères. La tente était pleine de Persans en robes de cérémonie, les uns arrivant, les autres partant. Les kaliandjis circulaient au milieu de la foule, portant ou emportant leurs pipes, et c'est un spectacle qui ne manque pas d'éclat que de voir en bon ordre, dans un talar, une douzaine de ces serviteurs ayant entre les mains de beaux kalians, à la carafe de cristal et à la tête d'or simple ou d'or émaillé. Les pischkhedmets avec le thé entraient quand ceux-là sortaient, ou plutôt les précédaient; c'était un va-et-vient continuel. Quant à la conversation, elle se composait de souhaits de bienvenue, de compliments sans fin, de remarques sur notre voyage, de plaisanteries et de beaucoup de rires. Rien n'était plus différent de ce qu'on suppose en Europe au sujet de la gravité orientale. Mais c'est en Turquie et dans le contact avec les Turcs qu'on prend de telles idées, et la nation ottomane n'est pas un miroir qui montre l'Asie, c'est un rideau qui la cache.

Vers midi on nous informa que tout était prêt; nous montâmes à cheval. Nous formions un véritable corps de cavalerie. Après une demi-heure de marche, nous arrivâmes à une vaste tente en soie où différents grands personnages de la maison du roi nous attendaient. Nous mîmes pied à terre pour recevoir les compliments dont ils étaient porteurs, et on nous fit asseoir en face d'une grande table couverte de fleurs et de sucreries. Autour de la tente étaient rangés les coureurs du roi avec leurs bonnets pailletés de forme bizarre, les yessaouls en robes rouges, des ferrachs sans nombre; plus loin, un corps de cavalerie régulière, le seul qui existe en Perse, et qu'on appelle les ghoulams de la garde. Il est composé de deux escadrons de lanciers; venaient ensuite des bataillons d'infanterie et une foule de curieux. Dans ces sortes d'occasions, les spectateurs ne sont pas tous volontaires; c'est le gouvernement qui les invite à venir, en donnant avis aux marchands du bazar et au corps des métiers d'avoir à honorer les hôtes qui lui arrivent en se portant à leur rencontre. En somme, la multitude officielle et non officielle était très-grande.

Digitized by Google

Quand les kalians eurent été de nouveau apportés et remportés, et le thé de même, on se remit en route. Le roi ayant envoyé des chevaux richement caparaçonnés pour le ministre et les principaux membres de la mission, avec les djélodars portant comme de coutume la couverture brodée sur l'épaule gauche, tout ce train s'ébranla, et au bout de trois quarts d'heure, allant d'ailleurs avec une lenteur extrême, nous entrâmes dans Téhéran par la porte Neuve. Nous aperçûmes tout d'abord, sur la place qui précède la porte, le piquet ou mât destiné à la haute justice. Ordinairement des têtes y sont attachées en plus ou moins grand nombre; mais ce jour-là il n'y en avait pas. Un fou, bien connu de Téhéran, était monté sur la plate-forme et criait de toutes ses forces : « Ali! Ali! » Pendant trois ans, j'ai rencontré journellement cet homme dans les rues, qu'il parcourt en hurlant le même mot sans jamais se reposer. Il est de l'espèce la plus inoffensive, et ne prend garde à personne. C'est un pauvre diable qui a perdu, jadis, une petite fille qu'il aimait tendrement, et sa raison n'a pas résisté à l'excès du chagrin. La foule était grande et compacte sur le Marché-Vert, que nous traversâmes ensuite. La



Louty. Kurde pasteur. Derviche nomade. Bakthyary[1].

TYPES PERSANS. — Dessin de M. Jules Laurens.

baguette des ferrachs n'était pas de trop pour nous frayer un passage. C'étaient des cris, des rires, un mouvement à ne pas s'entendre, et cependant il était bien nécessaire de garder son sang-froid, vu l'état habituel des rues persanes : huit pieds de large, une ravine au milieu, et des trous profonds irrégulièrement semés tous les trois pas. En Europe, on se tuerait; en Perse, on n'en éprouve aucun inconvénient. Seulement, il faut avoir expérimenté cette vérité, qui, au premier abord, semble paradoxale, pour faire de gaieté de cœur une telle promenade avec tant de chevaux autour de soi et des cavaliers pareils pour les conduire.

La ville est longue; notre résidence est fort éloignée de la porte Neuve, de sorte que la cavalcade mit bien trois quarts d'heure, sinon une heure, à sortir de ce dédale. Une fois arrivés chez nous, on apporta de nouveau les kalians et de nouveau le thé, puis nos introducteurs prirent congé. Nous étions livrés à nous-mêmes.

Cte A. de Gobineau.

(La fin à la prochaine livraison.)

1. Louty, Bakthyary, noms de tribus; ils désignent habituellement des espèces de nomades assez mal famés.



VOYAGE EN PERSE. — Faubourg de Téhéran. — Dessin de M. Jules Laurens.

Digitized by Google

VOYAGE EN PERSE,

FRAGMENTS

PAR M. LE C[te] A. DE GOBINEAU,

(1855-1858)

DESSINS INÉDITS DE M. JULES LAURENS[1].

Une audience du roi de Perse.

Notre demeure, à Téhéran, est grande et belle. Assurément, ce n'est pas un monument de marbre. Il ne s'en fait pas en Perse. Mais elle est bien construite en briques crues avec des chaînes de briques cuites. Après avoir passé sous une voûte dans laquelle est pratiquée une chambre servant de corps de garde aux soldats qu'entretient chaque légation, on suit un corridor qui aboutit à une grande cour formant un carré long d'une assez belle étendue. Au milieu est une pièce d'eau en forme de T, le haut de la lettre longeant la façade ; des deux côtés, une rangée de platanes et des massifs d'arbrisseaux et de fleurs. Le terrain est dallé de grandes briques carrées. Les bâtiments qui entourent la cour sont exhaussés de trois ou quatre pieds et composés d'un rez-de-chaussée seulement ; c'est une série de chambres destinées pour la plupart aux gens de service. Au fond se présente le talar (la salle principale, le salon), percé de trois fenêtres à l'européenne et placé entre deux pavillons qui font saillie de chaque côté et sont ornés de niches garnies de stalactites dans le goût oriental. Les rebords des toits sont peints de couleurs brillantes et dentelés à la chinoise. De vastes terrasses en terre battue font le tour de la cour et recouvrent tous les bâtiments. Près du corps de logis principal, l'endéroun ou appartement intérieur, s'étend autour d'une cour séparée et longue un grand jardin, qui n'avait que le défaut de manquer d'arbres ; mais on en pouvait mettre, et c'est ce que nous fîmes bientôt. Enfin, pour terminer la description de notre demeure, elle occupe un vaste emplacement dans le quartier le plus salubre de la ville. Elle possède de l'eau en abondance et est tout au plus à cinq minutes de la porte de Schymyran, qui conduit aux montagnes. Nous étions donc très-bien partagés.

La plus importante affaire était désormais d'obtenir l'audience du roi et de voir le premier ministre. Le souverain ne nous fit pas attendre. Le troisième jour de notre arrivée, ayant reçu ses ordres, nous nous rendîmes en gala au palais, précédés des coureurs et des ferrachs royaux. Nous fûmes d'abord introduits dans un salon où se trouvaient le ministre des affaires étrangères, Mirza-Say-Khan, le général en chef de l'armée persane, Azyr-Khan, le beau-frère du premier ministre, ancien ambassadeur à Pétersbourg, et deux ou trois autres personnes de marque. On nous offrit le kalian (pipe d'eau) et le thé. Après un instant de conversation, le grand maître des cérémonies, tenant un long bâton couvert d'émail et incrusté de pierreries, vint nous chercher. Il portait, comme le ministre des affaires étrangères, non pas le bonnet noir ordinaire, qui n'est pas d'étiquette pour les grands fonctionnaires lorsqu'ils paraissent devant le roi, mais un turban à forme haute et bombée, jadis en usage à la cour de Séfévys. Il avait aussi de longs bas rouges en mémoire de ce que, du temps de Djenghyz, une des marques distinctives des khans mogols de premier rang était de paraître devant le Khaghan sans ôter leurs chaussures ; or, ces chaussures étaient des bottes rouges.

Après avoir traversé plusieurs cours et couloirs, nous arrivâmes à la porte d'un vaste jardin rempli de platanes, de fleurs et de bassins d'eau vive. Les bâtiments du palais, dont ce jardin est entouré, ont deux ou trois étages et sont ornés au rez-de-chaussée d'une série de peintures de grandeur naturelle, représentant des soldats réguliers, en uniforme rose, au port d'armes et le sourire sur les lèvres. Ce genre d'ornementation, qui rappelle beaucoup, par le style et les qualités de la peinture, les boutiques de la foire, n'est pas à l'abri de toute critique. On nous fit mettre là des galoches par-dessus nos bottes ; c'est toujours le traité de Turkmantchay qui le veut, et au détour d'une allée, le grand maître des cérémonies s'arrêta ; il se tourna vers un talar dont les colonnes étaient très-richement dorées et peintes, et s'inclina profondément en appuyant ses deux mains sur ses genoux et en les faisant glisser jusqu'aux pieds. Nous saluâmes à la manière européenne, et on nous fit quitter nos galoches, tandis que nos introducteurs quittaient leurs souliers pour marcher simplement sur leurs bas rouges.

Puis, élevant la voix au milieu de ce jardin, que nous vîmes alors bordé d'une haie de soldats, tandis qu'au pied du talar se tenaient des pages, des officiers, des domestiques de tous rangs, dans le plus profond silence, le grand maître des cérémonies proclama que Son Excellence le ministre de France demandait la faveur de s'approcher du roi. Bien entendu, cette requête fut beaucoup plus fleurie que je ne la donne ici, mais je ne me rappelle pas les termes exacts, et je me borne à en reproduire le sens.

Le roi, à ce qu'il paraît, car je ne voyais rien, fit un

1. Suite et fin. — Voy. p. 17.

Digitized by Google

signe, et nous avançâmes; à quinze pas plus loin, nouveau salut, et alors j'aperçus Sa Majesté. Elle était assise sur un trône fort élevé, qui me parut très-brillant. Le monarque lui-même était richement habillé, mais j'eus à peine le temps de faire cette observation, car sur un nouveau signe, nous approchâmes davantage et nous montâmes les degrés d'un escalier bordé de serviteurs du palais, qui nous introduisirent d'abord sur un petit palier bas et orné de glaces, puis dans le talar même, en présence du roi.

Sa Majesté avait alors vingt-cinq à vingt-six ans. La figure de Nasreddyn-Schah est belle et noble. Il porte la barbe coupée très-court, et de longues moustaches qui rappellent celles du roi de Sardaigne. Il a de beaux yeux intelligents. Il parle vite et brusquement pour dissimuler, dit-on, une timidité très-réelle. Le ministre de France prit place sur un fauteuil en face du roi, à une douzaine de pas. Le reste de la mission se tint debout. Au milieu du salon étaient aussi debout trois ou quatre princes du sang, oncles du roi. L'un tenait le sabre orné de pierreries, l'autre le bouclier, l'autre la masse d'armes. Ces divers ornements du trône étincelaient de diamants, d'émeraudes et de rubis. Le roi lui-même, couvert de pierres précieuses, était vêtu d'un koulydjèh, espèce de tunique courte en soie de couleur claire bordée de perles. Il portait de larges bracelets de diamants; la boucle de son ceinturon était de même, son sabre en avait encore, et encore l'agrafe de l'aigrette épanouie sur son bonnet.

Sa Majesté parla beaucoup de l'Empereur et de la France, et montra une grande connaissance de la géographie de notre pays. En sortant de son audience, nous saluâmes aux mêmes places où nous avions salué en arrivant, et nous nous rendîmes chez le premier ministre, qui nous attendait dans une autre cour du palais.

Nouvelles constructions à Téhéran. — Température. Longévité.

Autrefois, c'est-à-dire il y a trente ans, il était pour ainsi dire impossible de rester, même au printemps, dans la capitale. La fièvre ne manquait pas de saisir les résidents obstinés et en faisait prompte justice. L'air était empesté, l'eau mauvaise, et, quand on sortait des autres villes de Perse pour venir dans ces lieux décriés, on croyait aller à la mort. Tout s'est beaucoup amélioré. La ville, naguère sale et en décombres, s'est nettoyée et relevée ; on y construit beaucoup, et de belles et grandes maisons ; les bazars y deviennent magnifiques et nombreux. Il y a un an à peine que s'est élevé le caravansérail d'Hadjeb-Eddooulèh, que l'on peut appeler un des beaux monuments de la Perse, et qui pourrait être cité avec honneur à côté des plus élégantes constructions d'Ispahan. Enfin, le roi a fait bâtir autour du Marché-Vert, *Meydân-é-Sebz*, au centre de la ville, d'élégantes galeries ; cette place même, bien pavée, ornée d'un grand bassin carré, est rendue plus remarquable par la porte de la forteresse flanquée de deux tourelles couvertes du haut en bas de mosaïques en émail. Il ne se passe pas une année qui ne voie s'élever de toutes parts, au dedans et au dehors de la ville, de beaux édifices. Les ruines existeront toujours, puisqu'une ville persane sans ruines n'est pas possible, mais le terrain se déblaye, et la quantité d'eaux courantes et saines que le roi a fait venir de la montagne, a singulièrement amélioré les chemins. Les descriptions de Téhéran, publiées jusqu'à 1845, ne sont plus vraies.

Mais, comme pour lutter contre toutes les améliorations très-grandes et très-réelles qui se sont introduites sous le nouveau règne, le choléra, depuis huit ou neuf ans, fait de terribles ravages dans la Perse septentrionale, et principalement pendant l'été. Ce nous fut une raison de plus pour gagner la campagne.

Nous allâmes nous établir à Roustamabad, assez joli village à deux lieues au nord, très-voisin du palais de Niavérân, où le roi était fixé.

La Perse n'est pas cependant un pays malsain en lui-même. Le choléra est malheureusement un fléau qui se montre sous toutes les latitudes. Cependant, en Perse, il ne pénètre pas dans les montagnes, et comme les montagnes ne sont jamais bien loin, on peut le fuir en s'y réfugiant. La fièvre, il est vrai, est la souveraine de l'Asie ; elle existe en Perse, et existe partout. Les indigènes la prennent aussi bien que les étrangers, et on ne peut trop deviner la cause de l'intensité de ce fléau. Il est seulement à observer que, comme le choléra, il se guérit généralement sur les hauts lieux. Mais si on a été touché une fois, on garde une grande disposition à retomber sous son empire. Les variétés de ce mal sont très-nombreuses, et depuis la fièvre du Ghylan, qui emporte le malade au troisième accès, jusqu'aux fièvres intermittentes qui durent pendant des années, il existe des nuances infinies, mais toutes détestables. Ceci mis à part, les affections d'autre nature sont rares, et la population présente des cas très-nombreux de longévité. J'ai vu souvent, dans les villages, des paysans qui n'avaient guère moins de quatre-vingts à quatre-vingt-dix ans. Les centenaires ne passent pas non plus pour introuvables. Je ne puis que répéter ici ce que j'ai déjà dit du sud de la Perse ; tous les gens que j'ai observés dans les villes et dans les champs m'ont paru forts, bien portants et alertes.

Les nomades.

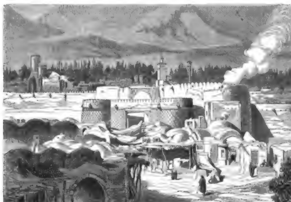
Les Persans aiment la locomotion. Les paysans eux-mêmes passent volontiers d'une province dans une autre. Il suffit qu'un villageois se trouve trop chargé de contributions pour qu'un beau soir il déménage. Il met son argent dans sa ceinture, sa femme sur un âne ; le bœuf et le cheval portent le mobilier. On rencontre souvent des familles rustiques circulant ainsi dans l'empire. Elles sont bien accueillies par les nouveaux concitoyens qu'elles viennent chercher, et qui sont bien aises du secours de ces bras pour la culture d'une terre toujours trop vaste.

Mais ces hommes en quête d'une résidence ne sont que des voyageurs temporaires. Il existe une classe d'êtres qui fait d'un déplacement constant à peu près le but de sa vie. Ce sont les derviches, qui, n'ayant le plus sou-

Digitized by Google

vent d'autre occupation, ne se bornent pas à parcourir la Perse, et vont, sans hésiter, à Calcutta, à Constantinople, au Caire, et cela d'autant plus aisément que leurs pérégrinations ne leur coûtent absolument rien. J'en ai vu et pratiqué beaucoup, et je les tiens, en général, pour très-intéressants à connaître. Il y a sans doute, parmi eux, bon nombre de vagabonds purs et simples; mais çà et là on rencontre une perle, et c'est assez pour leur donner de la valeur.

A pied, ou monté sur un âne, le philosophe nomade se met en route, s'arrêtant où il veut pendant des mois, des années, ou traversant les villes, sans que rien ni personne l'arrête; dans les déserts, il se joint aux caravanes; dans les pays où il croit n'avoir pas besoin de protection, il va seul, et personne ne lui demande pourquoi. Un ruisseau coulant entre deux pierres, avec un saule au-dessus, lui paraît offrir un repos agréable: il s'y assied et y demeure tant que ce séjour lui convient. J'ai rencontré ainsi, dans une masure en ruine, aux environs de Reï, l'ancienne Rhagès, un derviche venu de Lahore, qui passa là plusieurs jours. Le lieu lui avait semblé agréable. Un matin il disparut et je ne le revis jamais. Le but final de son voyage était, disait-il, Kerbela. C'était un homme d'une rare instruction, d'un langage recherché et fleuri, connaissant beaucoup les livres, ayant au moins soixante ans et l'expérience de beaucoup de catastrophes qu'il avait heureusement traversées. Son élégance était tout intellectuelle. Il était vêtu d'une robe de coton blanc tombant en lambeaux, les pieds et la tête nus, les cheveux flamboyants, la barbe grise en désordre, la peau calcinée et sillonnée de rides, mais l'air souriant et les yeux pleins de feu. Dans quelque lieu que ces gens s'arrêtent, ils racontent aux habitants, qui bientôt les entourent, ce qu'ils ont vu dans leurs pérégrinations,



La porte de Schah-Abdoulazim. — Dessin de M. Jules Laurens.

et les conclusions qu'ils ont tirées de toutes choses. Souvent ils font grande impression sur les esprits; et comme la religion est un des thèmes favoris de leurs entretiens et qu'ils y sont très-hardis, c'est à ces religieux errants qu'il faut attribuer ce mouvement continuel d'hérésies dont le monde musulman est tourmenté, surtout en Perse, et qui, à chaque moment, ranime, réveille, renouvelle ou apporte les notions de la théologie indienne au milieu de la loi du Koran.

Il est aussi d'autres voyageurs qui, d'après les idées européennes, paraissent plus dignes d'intérêt; ceux-là parcourent le monde oriental pour s'instruire. Ils sont assez nombreux. Rien ne les distingue extérieurement des derviches, si ce n'est qu'ils ne vont point la tête nue et ne portent point de longs cheveux. Ils sont peu curieux d'opinions théologiques ou de méditations sur les choses surnaturelles, ne s'occupent que des mœurs des pays qu'ils parcourent et des curiosités de l'art ou de la nature qu'ils peuvent y trouver. Mais les pèlerins les plus curieux que j'aie jamais rencontrés sont les derniers dont je parlerai ici.

Deux pèlerins. — Le culte du feu.

Je fus abordé un jour par deux hommes de taille médiocre, d'un noir bleuâtre, maigres, et ayant, comme tous les gens du sud de l'Asie, qui n'appartiennent pas aux races militaires, l'air riant, doux et soumis. Ils me parurent, au premier abord, être des Beloutches. Mais je me trompais, car l'un d'entre eux se réclama auprès de moi de la qualité de Français, qu'il attribua aussi à son compagnon. L'aspect de ces soi-disant compatriotes n'était pas propre à soutenir la validité de leurs prétentions, je fus bien vite convaincu de leur sincérité. Ils portaient de longs bonnets pointus en feutre, semblables à ceux des Ouzbeks. Bien qu'on fût au mois

Digitized by Google



Dans une cour, à Téhéran. — Dessin de M. Jules Laurens.

Digitized by Google

de juillet, ils étaient vêtus des lambeaux graisseux de ces longues robes fourrées en peau de mouton que l'on fabrique à Bokhara, et leur saleté dépassait non-seulement tout ce qu'on peut voir, mais même tout ce qu'on peut imaginer Explications faites, j'appris enfin que ces deux hommes, appelés l'un Kakscha et l'autre Mostanscha, étaient des Tamouls de Pondichéry. Ils prétendaient appartenir à la caste brahmanique et se donnaient pour agriculteurs. Dans leur opinion, le feu ayant créé toutes choses et ne pouvant dès lors être trop vénéré, ils avaient voulu faire acte de dévotion envers cet élément. Or, c'était une opinion courante parmi leurs compatriotes du pays de Pondichéry, qu'il existait quelque part dans le Turkestan un *Atesch-Kédèh* ou temple du Feu, d'une sainteté extraordinaire. De temps immémorial, l'usage d'y aller porter ses prières s'était maintenu, mais aucun de ceux qui avaient fait la route ne s'étant occupé de donner en détail l'itinéraire des pays traversés pour y arriver, personne ne savait autre chose de ce voyage, sinon que l'Atesch-Kédèh existait dans le Nord. Il paraît que ce renseignement suffisait aux fidèles; car, après bien d'autres, Kakscha et Mostanscha s'étaient mis en chemin.

Ils commencèrent par aller à Bombay, par terre, et de là, traversant le Kotch, ils arrivèrent aux bords de l'Indus. Ils remontèrent le fleuve, tantôt en cheminant sur ses rives, tantôt dans les embarcations là où ils en trouvèrent et où on voulut bien leur donner le passage gratis. Ils parvinrent ainsi jusqu'à Peschawer et, s'étant informés, ils apprirent qu'on ne connaissait pas d'Atesch-Kédèh dans le pays, mais qu'il n'était pas impossible qu'il y en eût à Kaschemyr. Ils partirent pour Kaschemyr. Dans cette ville, on leur dit que le culte du feu était inconnu ou du moins n'avait point de sanctuaire dans la vallée; mais qu'il était de notoriété publique que Balkh étant la mère des villes et ayant été fondée par Zerdescht ou Zoroastre, si un Atesch-Kédèh pouvait exister quelque part, ce devait être incontestablement là. Ils en tombèrent d'accord et partirent pour Balkh. Point d'Atesch-Kédèh; c'était à Bokhara qu'il fallait se rendre pour s'en éclaircir. Ils y allèrent et trouvèrent enfin, non pas ce qu'ils cherchaient, mais des renseignements positifs. On leur affirma que le sanctuaire de leur croyance existait à Bakou, sur la rive occidentale de la Caspienne, dans le pays des Russes (voy. notre premier volume, p. 125); et, en effet, les feux perpétuels que la nature y entretient sont un objet constant d'adoration de la part des sectaires.

Kakscha et Mostanscha reprirent leur route, sans avoir le moins du monde pensé à perdre patience, et s'acheminèrent vers Asterabad; mais c'était justement dans le temps que le gouverneur actuel de cette ville, Djafèr-Kouly-Khan, faisait une campagne longtemps différée, et devenue indispensable, contre les maraudeurs turcomans; de peur de tomber dans ce conflit et d'être faits esclaves d'un côté ou décapités de l'autre, les deux Tamouls se dirigèrent vers Mesched, et de là passèrent par Téhéran, où j'entendis leur histoire.

Je ne relève pas ce qu'il y a de singulier à voir le culte du feu et les Atesch-Kédèhs de la Perse en vénération sur la côte du Malabar et auprès de gens qui se prétendent de caste brahmanique; je constate seulement que cela est, et c'est une des marques les plus fortes que j'aie jamais rencontrées de la diffusion, et je puis ajouter de la confusion des idées persanes avec les idées hindoues. Pour achever ce récit, les deux pèlerins voyageaient avec une petite tente basse en toile blanche où l'on pouvait s'asseoir deux, mais non se tenir debout ni se coucher. Ils possédaient deux vases de cuivre pour faire cuire leurs aliments; car, circonstance particulièrement gênante dans une telle entreprise, il ne leur paraissait pas conforme à leurs devoirs religieux de rien manger qui eût été préparé par d'autres mains que les leurs, ce qui les privait naturellement des bénéfices de l'hospitalité commune. Leur mobilier était complété par un de ces jeux autrefois assez en vogue dans nos salons, et que l'on appelle un baguenaudier. Ils y paraissaient fort habiles, et les Persans prenaient plaisir à les voir faire. Ils avaient mis quatre ans pour arriver à Téhéran et prévoyaient, sans nul ennui, qu'à leur retour de Bakou, ils auraient à refaire exactement le même chemin et à voir s'écouler le même espace de temps avant d'arriver chez eux. Lorsqu'on leur eut expliqué qu'en passant par Ispahan et Schyraz pour s'embarquer à Bouschyr, leur voyage serait beaucoup plus rapide, ils ne parurent nullement touchés de cet avantage : un Asiatique comprend difficilement l'utilité de se hâter. Enfin, lorsqu'ils eurent passé une journée à répondre aux questions des gens de la maison joyeusement assis en cercle autour d'eux, et avec lesquels ils s'étaient mis tout d'abord sur le pied le plus amical, ils témoignèrent le désir de continuer leur route. On leur demanda quelle aumône pourrait leur être agréable et leur paraître généreuse, puisqu'ils avaient refusé toute nourriture, le kalian et même une tasse d'eau; ils se firent un peu prier et enfin répondirent que si, par l'effet d'une générosité surhumaine, dont leur cœur conserverait à jamais la mémoire, on voulait bien leur donner trente schahys, ils se considéreraient comme comblés. Trente schahys ne représentent pas tout à fait quarante sous.

C'est avec cette facilité, mais aussi cette patience, cette gaieté continuelle, cette curiosité douce, toujours portée à satisfaire celle d'autrui en se satisfaisant elle-même, que les Asiatiques circulent dans les pays les uns des autres, sans même savoir bien positivement où ils vont, ni souvent où ils sont. Les longs entretiens de tous les jours, de toutes les heures, où toutes les idées s'expriment, où tout se dit, où rien n'est considéré comme scandaleux quand la forme ne choque pas, exercent naturellement une influence irrésistible et donnent lieu à cette facilité de mœurs, à cette tolérance universelle dont l'Européen seul, avec ses opinions arrêtées, ses décisions tranchantes ou ironiques, est rigoureusement exclu, mais qui permet aux brahmanistes, aux musulmans, aux chrétiens, aux juifs arméniens de vivre pêle-mêle sans se choquer jamais, sauf les jours de crise politique.

Digitized by Google

La police. — Les ponts. — Le laisser aller administratif.

L'État persan n'existe pas en réalité, l'individu est tout. L'État? comment pourrait-il être, lorsque personne n'en prend aucun souci? La population, assez semblable, sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres, à celle de l'empire romain, méprise ses gouvernants, quels qu'ils soient, bons ou mauvais, déprédateurs ou bien intentionnés. Incapable de fidélité politique et de dévouement, pleine d'adoration pour le pays en lui-même, elle ne croit à aucun moyen de le conduire. Aussi tout le monde pillant sans honte comme sans scrupule, et profitant à qui mieux mieux des deniers publics, il n'existe en fait que peu ou point d'administration. La police qui se fait dans les villes est assez bien entendue, il faut le reconnaître, ne serait-ce que pour la singularité du fait. De toute antiquité, les villes d'Asie connaissent et pratiquent l'excellent système de surveillance qui consiste à entretenir des gardiens de nuit dans chaque rue. On n'entend pas de tapages nocturnes; il n'y a pas de désordres publics. Mais, en dehors de ce point-là, tous les autres sont réduits à néant. Une partie de la population urbaine ne paye jamais d'impôt, soit que des priviléges abusifs que rien ne justifie, sinon le long usage, aient légitimé un prétendu droit, ou que, par de fausses mesures, l'autorité royale l'ait consacré, ou enfin que simplement les contribuables, n'étant pas en humeur de payer, chassent les percepteurs ou ne consentent pas à les recevoir. J'ai vu des villes se donner cette position commode, et les gouverneurs n'y pouvaient rien, faute de troupes, de ressources ou de bonne volonté. Mais personne n'y prend garde.

Autrefois, la viabilité était très-perfectionnée en Perse. Les rois sassanides avaient créé, dans les provinces du Sud principalement, de magnifiques routes, des ponts, des caravansérails en grand nombre. Les différentes dynasties musulmanes continuèrent ce système, et jusqu'à la fin des Séfévys, dans le premier tiers du siècle précédent, les travaux existants furent conservés avec soin, et çà et là augmentés. Mais, depuis lors, tout est détruit, tout a disparu. Dans l'empire entier il n'existe plus un chemin, pas même pour aller de Téhéran à la résidence d'été du souverain, qui en est à deux lieues. A la vérité, tant que dure la belle saison, la nature du sol et la sécheresse soutenue du climat permettent de s'en passer en beaucoup d'endroits. L'habitude et l'adresse font le reste.

Il y a encore quelques ponts, la plupart construits par des particuliers. Comme on ne les répare point, il est d'usage de les économiser, en ne passant dessus qu'en cas de nécessité absolue. Un honnête voyageur me disait que c'était pécher que d'user les ponts sans besoin. Un homme consciencieux traverse à gué, et les caravanes n'y manquent jamais.

Il n'y a pas de forteresses; il n'y a pas d'arsenaux sérieux; il n'y a pas un magasin public; l'administration, quant à son personnel, n'existe que pour fournir à une partie nombreuse, il est vrai, de la population, des prétextes pour vivre aux dépens de l'autre; l'armée cause plus de concussions qu'elle ne rend de services. Cependant elle est utile encore, car elle peut, dans bien des cas, maintenir l'ordre, et surtout elle a puissamment contribué à tenir en échec d'abord, à ruiner ensuite la puissance des tribus nomades. Mais, en somme, en disant du gouvernement de la Perse qu'il n'existe pas, on n'exagère que de bien peu.

Les amusements d'un bazar persan.

Je ne crois pas qu'il y ait de lieu au monde où l'on s'amuse plus continuellement que dans un bazar de Téhéran, d'Ispahan ou de Schyraz. C'est une conversation qui dure toute la journée sous ces grandes arcades voûtées, où la foule se presse perpétuellement aussi bigarrée que possible. Les marchands sont assis sur le rebord des boutiques, où les marchandises s'étalent avec un art d'exposition que nous avons imité et perfectionné. Les loutys coudoient la foule, le bonnet de travers, la poitrine débraillée, la main sur le gâmâ. Les aveugles chantent. Un raconteur d'histoire s'est emparé du chemin et hurle à pleins poumons les douleurs ou les attendrissements, ou les paroles édifiantes d'un roman. Là, passent des Kurdes avec leur turban énorme et leur physionomie sombre et sérieuse. Au milieu d'eux se glissent, semblables à des anguilles, des mirzas, l'encrier à la ceinture, gesticulant comme des possédés et riant à grands éclats; dans leur marche précipitée, ils tombent sur une file de mulets chargés de marchandises, qui sont arrêtés à leur tour par de longs chameaux venant en sens inverse. La question pour la foule est de passer au milieu de ce conflit; ce qui est certain, c'est qu'elle y passe. Un derviche avec ses cheveux épars, son bonnet rouge brodé en soie de couleur de maximes édifiantes, le corps à demi nu, la hache sur le dos, et faisant sonner une grosse chaîne de fer, s'entretient familièrement avec un moullah, marchand de livres, ou un tourneur qui lui fabrique un tuyau pour son kalyan. Là-dessus passe un gentilhomme afghan à cheval, suivi d'une troupe de ses stipendiés. C'est la figure dure, sauvage, intrépide des lansquenets, et c'est aussi leur air débraillé. Turbans bleus collés sur la tête, habits de couleur sombre déguenillés, de grands sabres, de grands couteaux, de longs fusils et de petits boucliers sur l'épaule, de vrais pandours, et dans toute cette cohue des troupeaux de femmes. Elles errent deux à deux, quatre à quatre, très-souvent seules, toutes uniformément couvertes d'un voile de coton, rarement de soie, gros bleu, qui les entoure depuis le sommet de la tête jusqu'aux pieds. Le visage est étroitement caché par une bande de toile blanche qui s'attache derrière la tête, par-dessus le voile bleu, et retombant devant jusqu'à terre, rend impossible d'apercevoir ni de deviner les traits. Un carré brodé à jour à la hauteur des yeux, leur permet de voir très-bien et de respirer à travers ce *rou-bend* ou *lien de visage*. Sous le voile bleu appelé *tchader*, qui est surtout destiné à envelopper depuis la tête jusqu'aux genoux de la personne, se met encore un vaste panta-

Digitized by

lon à pied qui contient les jupes et qu'on ne revêt que pour sortir (voy. p. 44). Ainsi calfeutrées, enfermées, les femmes cheminent en traînant leurs petites pantoufles à talons avec un balancement qui n'a rien de gracieux, et viennent s'accroupir au bas de la boutique des marchands d'étoffes, faisant déplier des monceaux de pièces de toile, des soieries, des cotonnades, discutant, comparant, ne se décidant pas, et enfin se levant et s'en allant maintes fois sans avoir rien acheté, comme cela se pratique dans d'autres pays encore, et tout cela sans avoir soulevé le moindre bout de leurs voiles.

Et tandis que les marchands font assaut d'éloquence et de persuasion pour arrêter ces goûts si incertains et si changeants, tous les propos et les cancans de la ville débordent de boutique en boutique. Ici on parle politique et on blâme telle mesure récente du gouvernement ou telle résolution qu'on dit imminente. On raconte ce qui s'est passé la veille au soir ou le jour même dans le harem du roi et le point exact où en est la discussion de telle klanum avec son mari. La chronique scandaleuse court de bouche en bouche, peu voilée et s'exagérant tous les quarts d'heure. On emprunte de l'argent et on en prête. On retire telle pièce de vêtement qui était en gage depuis six mois et on va engager telle autre. On se querelle, on se menace, mais on ne se frappe pas, à moins de circonstances rares. C'est un tapage, des cris,



Persane. Guerrier kadjar. Guerrier. Paysan. Bourgeoise persane. Portrait d'un peintre. Moullah (prêtre, professeur). Chef wahabite.

TYPES ET PORTRAITS PERSANS. — Dessin de M. Jules Laurens.

des rires, des gémissements, des poussées à faire tomber les voûtes, et souvent aussi elles ne résistent pas. Car, bâties en briques crues en beaucoup d'endroits et cimentées à la grosse, elles s'écroulent avec fracas, surtout aux approches du printemps, et on ne peut nier qu'elles n'écrasent çà et là quelques causeurs.

Les fiançailles. — Le divorce. — La journée d'une Persane.

Les Persans, extrêmement réservés sur la partie féminine de leur propre famille, sont on ne peut plus goguenards à l'endroit des femmes qui ne leur sont pas parentes. Ils s'en donnent alors à cœur joie, et à les entendre on croirait qu'il n'y a de dames respectables dans l'Iran qu'autant qu'ils ont encore une mère, une femme et des sœurs.

Sans m'arrêter à ces rapports, probablement empreints de beaucoup d'exagération, je dois dire que les femmes persanes se marient très-jeunes. Dans les familles aisées, le père exige ordinairement du fiancé trente tomans pour le prix de l'épouse, c'est-à-dire 360 fr., ce qui n'est pas énorme, et le plus souvent cette somme est employée par les parents à l'usage de la jeune femme. Il n'y a donc pas lieu de dépenser d'éloquence pour plaindre le sort

Digitized by Google



Ferach (homme de police publique ou privée). Kaliandji (porteur de pipe). Soldat à l'européenne. Pichkadmeth (page).

GROUPE DE PERSANS. — Dessin de M. Jules Laurens

Digitized by Google

d'une victime vendue par un père barbare. Avant la cérémonie nuptiale, il s'écoule souvent plusieurs mois pendant lesquels le fiancé n'est pas censé être admis à voir sa future à visage découvert; mais, pour concilier sur ce point l'attitude que la coutume impose au père de famille et la légitime impatience du jeune homme, il est à peu près convenu que la mère de la jeune fille veut à celui-ci tout le bien possible, et par faiblesse lui fournit des occasions d'aller et venir dans la maison. Il en abuse et se livre à ce qu'on appelle le *namzéd-bazy*, ou *la vie de fiancé, le jeu de fiancé*. C'est-à-dire qu'il pénètre dans l'endéroun, saute par-dessus les terrasses, et entre et sort par les fenêtres à son gré.

D'ordinaire, les promis sont très-jeunes; l'homme a de quinze à seize ans; la fille de dix à onze. Mariés sur ce pied, on serait porté à croire qu'ils n'ont pas assez de raison pour conduire un ménage; mais la raison entrant peu en ligne de compte dans les affaires persanes, on admettra, sans trop d'indulgence, qu'ils sont déjà, sous ce rapport, à peu près aussi avancés qu'ils le seront jamais : de ce côté, il n'y a donc rien à dire. J'ai vu un ménage composé du père, de la mère, de la femme et du mari, livré à des angoisses extrêmes et tout le monde pleurant, parce que la jeune femme, âgée de quatorze ans, allait mettre au monde son premier-né. Le père déclamait contre sa femme, qui l'avait porté à exposer sa fille à un aussi grand danger. La mère perdait la tête d'inquiétude et courait çà et là, hors d'elle-même. Quant au mari, il s'était enfui dans un coin obscur pour échapper aux reproches qui pleuvaient sur lui de toutes parts et il pleurait à chaudes larmes. Quand les choses furent venues à bien par l'intervention des commères, il resta huit jours sans oser se montrer.

Dans les hautes classes, cette sorte d'enfantillage existe moins en réalité, mais on l'affecte. Car, à sept ou huit ans, un garçon épouse une femme pour avoir soin de lui. Elle lui appartient par un lien légal. Si, plus tard, elle ne lui plaît pas, il la répudie. C'est donc l'intérêt de celle-ci de tâcher de se l'attacher de bonne heure par la reconnaissance qui se forme très-vite, et qui néanmoins n'en est pas un lien plus solide.

Arrivée à vingt-trois ou vingt-quatre ans, il est assez rare qu'une femme n'ait pas eu déjà au moins deux maris et souvent bien davantage, car les divorces se font avec une excessive facilité; pas plus facilement toutefois que les mariages, car non-seulement on les conduit sans beaucoup de cérémonie, mais on a encore imaginé de les faire à terme, pour un an, six mois, trois mois et beaucoup moins; je n'ai pas besoin de dire que la considération publique n'a rien à voir avec ces sortes d'unions, qui sont jugées absolument comme on les jugerait en Europe. La différence est que rien ne fait scandale dans ce genre : la moralité asiatique ne blâme que ce qui s'affiche en public, et rien de ce qui se cache derrière les murailles de l'endéroun, où tout est permis.

Cette extrême facilité de faire et de défaire les alliances ne porte personne à avoir plusieurs épouses à la fois. On peut dire que les exemples de polygamie sont rares, et constituent presque des exceptions. Il y a telle ville, comme Démavend, par exemple, qui compte trois ou quatre mille âmes, où je n'ai trouvé que deux hommes ayant chacun deux femmes, et je dois dire qu'on ne leur en savait pas gré. Je parle des musulmans; car les nossayrys (ou Aly-Illays, sectaires) sont monogames. Ainsi, en admettant, comme on l'a dit, que la polygamie soit nuisible à la population, ce qui est un peu difficile à croire quand on voit les enfants de Feth-Aly-Schah donner à la troisième génération une tribu d'au moins cinq mille personnes, encore faut-il avouer que la polygamie ne saurait être comptable de la dépopulation de la Perse, puisqu'on peut dire presque à la rigueur qu'elle n'y existe pas. Il arrive quelquefois qu'un Persan, changeant de ville de temps à autre, aura une femme dans chacune de ces résidences, mais ces cas sont aussi des exceptions.

Les femmes sont très-rigoureusement cloîtrées dans l'endéroun, en ce sens que personne du dehors, aucun étranger à la famille n'y est admis. Mais, d'autre part, elles sont parfaitement libres de sortir depuis le matin jusqu'au soir et même depuis le soir jusqu'au matin dans beaucoup de circonstances. D'abord, elles ont le bain; elles y vont avec une servante qui porte sous son bras un coffret rempli des objets de toilette et des parures nécessaires, et elles en reviennent au plus tôt quatre ou cinq heures après. Ensuite, elles ont les visites qu'elles se font entre elles et qui ne durent pas moins longtemps. Puis elles ont leurs invitations pour les naissances, les mariages, les anniversaires, les fêtes publiques et particulières qui se renouvellent incessamment, sans compter les simples réunions plus fréquentes encore. Elles ont aussi les pèlerinages à des tombeaux situés à peu de distance dans de jolis paysages, auxquels elles sont fort exactes, et qu'elles ne voudraient pas négliger pour rien au monde.

J'ai rencontré des caravanes de pénitentes montées sur des mulets, sous la conduite d'un ou deux domestiques, et qui arrivaient du Mazenderan, c'est-à-dire de plus de quarante lieues. Elles paraissaient s'amuser beaucoup.

Il ne faut pas oublier que toutes ces femmes sont si exactement voilées et si semblables dans leurs vêtements extérieurs, qu'il est impossible à l'œil le plus exercé d'en reconnaître une seule. L'usage de prendre un mari pour faire un voyage en pèlerinage à Kerbela ou à la Mecque, lorsque le vrai mari ne peut accompagner sa femme, existe encore en Perse; mais, au retour, le mari par occasion cesse de rien être dans la famille.

Enfin, en mettant même à l'écart les invitations, le bain, les pèlerinages, les visites au bazar, les femmes sortent quand elles veulent, d'autant plus que les hommes restent très-peu au logis, et elles paraissent vouloir toujours sortir, car elles encombrent les rues en toute saison. A Dieu ne plaise que j'en conclue rien de défavorable et que je pense que cette perpétuelle locomotion, l'éducation très-libérale qu'elles reçoivent en certaines matières, la persuasion où elles sont qu'étant des êtres imparfaits elles ne sauraient être responsables de rien, enfin, l'incognito impénétrable qui les suit partout, les induisent à rien de fâcheux. Les Persans le prétendent,

Digitized by Google

mais ils sont si médisants! et je n'en crois rien. Je me borne à trouver que cette licence sans liberté, cette absence complète d'éducation morale est d'un fâcheux effet pour les maris plus encore que pour les femmes, et leur ôte complétement, dès la jeunesse, le goût de la vie de famille et d'intérieur.

Les femmes sont absolument maîtresses dans ces maisons où elles restent si peu. Elles y sont servies par des domestiques des deux sexes, et on admet libéralement que l'endéroun peut rester accessible aux visiteurs qui n'ont pas plus de dix-huit à vingt ans. Aucune inconséquence ne choque dans ce pays, et lorsque en particulier on fait remarquer celle-ci aux Persans, ils en rient de tout leur cœur et vous font là-dessus deux mille contes plaisants; mais ils concluent bientôt sérieusement en disant que c'est l'usage.

Les femmes n'étant, comme je viens de le dire, responsables de rien, sont extrêmement colères et violentes. Le Prophète avait découvert qu'il leur manquait quelque chose dans l'entendement, et il s'empressa d'en conclure, comme elles l'ont trop bien retenu, que leurs faits et gestes n'avaient pas de conséquence. Plein de cette idée, il déclara même que le manquement le plus grave qu'on peut avoir à leur reprocher devrait être prouvé par quatre témoins oculaires. C'était à peu près donner l'impunité au sexe faible et lui montrer beaucoup d'indulgence.

Les femmes persanes ont pris le jugement du Prophète au pied de la lettre : il y a plus de maris à plaindre qu'il n'y a de femmes victimes. Elles ont surtout une tendance marquée à faire usage de leur pantoufle, et cette pantoufle, toute petite qu'elle soit, est construite en cuir très-dur et armée au talon d'un petit fer à cheval d'un demi-pouce d'épaisseur. C'est une arme terrible, dont j'ai vu les déplorables effets sur la figure labourée d'un malheureux mari qui s'était attiré la colère d'une petite dame de treize ans.

La journée d'un Persan. — Les visites. — Formules de politesses.

Les heures qui ne sont pas données au bazar sont absorbées par les visites. Comme partout ailleurs, il y en a de toutes sortes d'espèces, les visites de cérémonie, de convenance, d'affaires, de plaisir.

Quand on veut aller voir quelqu'un, on commence, le plus souvent, par lui envoyer un domestique pour s'informer de ses nouvelles et lui faire demander si tel jour, à telle heure, on pourra venir le voir sans le déranger. Dans le cas où la réponse est favorable, on se met en route et l'on arrive au moment indiqué, qui n'est jamais très-rigoureusement défini et qui ne peut pas l'être, vu la manière dont les Persans calculent le temps. Une heure après le lever du soleil est une bonne heure pour aller voir quelqu'un, parce qu'il ne fait pas encore trop chaud; ou bien encore à l'*asr*, c'est-à-dire tout le temps de la troisième prière, dont, par parenthèse, les Persans se dispensent très-souvent. Quand quelqu'un doit venir à l'asr, on peut l'attendre depuis trois heures de l'après-midi jusqu'à six heures, et il ne se trouve pas en retard. Comme le temps ne compte pour rien, être en retard ne serait d'ailleurs pas un tort, ou bien c'en est un que tout le monde partage.

On se met donc en route avec le plus de serviteurs possible, le djelodâr marchant devant la tête du cheval, la couverture brodée sur l'épaule; derrière le maître vient le kalyandjy avec son instrument. On chemine ainsi, au pas dans les rues et les bazars, salué par les gens de sa connaissance, donnant aux pauvres. Parmi ceux-ci il en est quelquefois d'espèce singulière. Ainsi un de mes amis se vit un jour accosté par une femme dont le voile tout neuf et le rou-bend d'une grande propreté indiquaient l'aisance. Elle lui demandait un schahy (un sou) d'une voix lamentable. Sur l'observation qu'il lui fit, qu'elle ne semblait pas en avoir besoin, elle lui répondit qu'en effet elle était riche, mais qu'ayant un enfant malade, elle s'était réduite pour ce jour-là à vivre de charités, afin d'obtenir par son humilité la miséricorde céleste. D'autres mendiants, d'espèce plus réelle, se lèvent tout droit sur votre passage, criant à tue-tête : « Que les saints martyrs de Kerbela et Son Altesse le Prophète et le Prince des croyants (Aly) élèvent Votre Excellence jusqu'au comble de la prospérité et de la gloire! » Quelquefois Son Excellence est un très-simple bourgeois, qui n'en donne pas moins son aumône, et qui en est remercié par une prosopopée digne de l'exorde. Si le passant est un chrétien, le mendiant ne souffle pas mot du Prophète ni de son monde, mais invoque à grands cris les bénédictions de Son Altesse Issa (Jésus) et de Son Altesse Mériêm (Marie), sur le magnifique seigneur, la splendeur de la chrétienté, qui viendra sans nul doute au secours du plus petit de ses serviteurs.

On arrive enfin à la porte où l'on doit s'arrêter et l'on met pied à terre. Les domestiques marchant en avant, on pénètre par différents couloirs toujours bas et obscurs, et souvent on traverse une ou deux cours jusqu'à la maison. Êtes-vous d'un rang supérieur, le maître du logis vient lui-même vous recevoir à la première porte. En cas d'égalité, il vous envoie son fils ou l'un de ses jeunes parents. Alors a lieu un premier échange de politesses : « Comment Votre Excellence ou Votre Seigneurie a-t-elle conçu la pensée miséricordieuse de visiter cet humble logis? » De son côté, on répond, en s'exclamant sur l'excès d'honneur qui vous est fait : « Comment daignez-vous ainsi venir au-devant de votre esclave? Me voici dans une confusion inexprimable; je suis couvert de honte par ces excès de bonté. »

En devisant ainsi, on arrive jusqu'à la porte du salon où l'on doit entrer. Ici on fait assaut de civilités pour ne pas passer le premier. Le maître vous affirme que vous êtes chez vous, que tout doit vous obéir dans cette pauvre demeure; vous vous défendez avec modestie, vous jurez d'être résolu à n'en rien faire, puis vous quittez vos chaussures, votre hôte en fait de même, et vous entrez.

Vous trouvez généralement réunis tous les hommes de la famille, qui sont là pour vous faire honneur. Ils se tiennent debout, rangés contre le mur. Ils s'inclinent à

Digitized by Google

votre arrivée et vous répondent par un salut général. Puis le maître vous mène dans un coin de la salle, où il veut vous faire asseoir au haut bont, ce dont vous recommencez à vous défendre avec un surcroît de protestations. L'assistance sourit à cet aimable combat, qui prouve, de la part des deux acteurs, une excellente éducation. Enfin, vous prenez place et votre hôte également. Sur votre prière, ce dernier fait un signe à son monde, qui remercie et s'assoit de même. Quand chacun est casé, vous vous tournez d'un air aimable vers votre hôte et vous lui demandez si, grâce à Dieu, son nez est gras. Il vous répond : « Gloire à Dieu, il l'est, par l'effet de votre bonté! — Gloire à Dieu! » répliquez-vous.

Ensuite, vous vous inclinez vers le plus proche voisin, dont le rang d'ordre indique assez les droits particuliers à la considération, et, de la même manière, vous vous enquérez si, grâce à Dieu, sa santé est bonne. Sur une réponse qui est toujours affirmative et accompagnée d'un *gloire à Dieu*, d'un *par l'effet de votre faveur*, vous passez à un troisième, et ainsi de suite, tant qu'il y a d'assistants, ayant soin toutefois de nuancer votre question de manière à marquer une différence décroissante d'empressement, à mesure que vous descendez vers ceux qui sont placés le plus près de la porte. Là, vous ne faites plus guère de question, et une inclination aimable suffit.

Cette cérémonie ne laisse pas que de durer quelque



Dans l'*Enderoun* (appartement intérieur). Costumes d'intérieur et de sortie. — Dessin de M. Jules Laurens.

temps. Quand elle est finie, vous revenez à votre hôte, et il n'est pas mal de lui redire avec un air de tête tout à fait caressant, et comme si vous ne l'aviez pas vu depuis quinze jours : « Votre nez est-il gras, s'il plaît à Dieu? » Ce à quoi il réplique du même ton : « Il l'est, grâce à Dieu, par l'effet de votre miséricorde! » J'ai vu répéter la même question trois et quatre fois de suite par des gens très-polis, et j'ai entendu citer avec éloge l'exemple du feu Iman Djumé, ou chef de la religion à Téhéran, qui, lorsqu'il allait chez quelques grands seigneurs, ne manquait jamais de demander des nouvelles de leur nez, non-seulement au maître du logis, mais encore à tous les domestiques, et ne remontait pas à cheval sans s'être assuré de la façon la plus aimable que le nez du soldat en faction à la porte était tel qu'on pouvait le désirer. Pour ce motif, ce grand dignitaire ecclésiastique était si populaire et si chéri de tout le monde, que sa mémoire est encore vénérée.

Enfin, après l'épuisement de cette question, il y a un moment de silence, et le maître de la maison y met fin en observant d'une façon générale qu'il est à remarquer que le temps médiocrement beau la veille est subitement devenu admirable, ce qui ne saurait s'attribuer qu'à la fortune étonnante de Votre Excellence. Les assistants ne manquent pas de relever la profonde vérité de cette observation, et quelqu'un se trouvera là pour dire que ce qui est excellent rend excellent tout ce qui l'approche ou l'entoure ; que l'homme éminent en perfection doit être

Digitized by Google



1. Vase à rafraîchir. — 2. Debeh (poudrière) — 3. Vase à rafraîchir. — 4. Petit couteau. — 5. Agrafe. — 6. Kamah (petit sabre). — 7 et 9. Negare (baguettes et tambour). — 8. Kandjar. — 10. Debeh (poudrière). — 11. Gâteau. — 12. Cuiller. — 13. Vase. — 14. Verre. — 15. Vase et plat.

CHOIX D'ARMES, D'INSTRUMENTS ET OBJETS DIVERS PERSANS. — Dessin de M. Jules Laurens.

Digitized by Google

également entouré de perfections éminentes, et que partout où paraît Votre Excellence on ne saurait s'étonner de voir aussitôt régner l'équilibre complet des choses et le dernier degré du bien. Cette proposition soulève encore plus d'assentiments, et ce serait malheur qu'elle ne fût pas appuyée par une citation de quelque poëte.

On peut se confondre en démonstrations d'humilité, et il n'y a pas d'inconvénient à le faire. Mais il est mieux de répliquer que le temps ne s'est vraiment mis au beau que du moment où votre hôte a accepté votre visite, que ce n'est donc pas votre fortune, mais bien la sienne qui montre ici son ascendant, et, d'autant mieux, qu'un peu souffrant en montant à cheval, vous ne l'avez pas plutôt aperçu que vous vous êtes trouvé admirablement bien. Là-dessus, profitant du brouhaha qui s'élève pour applaudir au tour que vous avez donné à la conversation, vous amenez une anecdote qui ne manque jamais de porter les heureuses dispositions de l'assemblée à son comble. Votre hôte vous serre la main avec gratitude, vous lui serrez les mains avec tendresse, puis le kalian, le thé, le café, les sorbets circulent.

Je ne veux pas absolument faire l'éloge de cette manière excessive de comprendre la politesse; mais j'ai cru m'apercevoir que, spirituels comme sont les Persans, ils savaient facilement donner à tous ces compliments un peu exubérants une tournure qui allait à la plaisanterie; que de proche en proche, de ce terrain d'exagération, il sortait assez souvent des saillies et des mots qui ne manquaient ni de finesse ni d'agrément, qu'à force de subtiliser sur des absurdités, on rencontrait parfois des choses très-spirituelles, et enfin que, dans les occasions et avec des gens qui rendaient difficile ou impossible un entretien raisonnable, toutes ces occasions-là étaient, en définitive, moins plates, beaucoup plus animées et plus gaies que la conversation qu'on appelle chez nous de la pluie et du beau temps, bien que le fond en soit le même. Le plus grand mérite consiste donc dans la broderie, toute extravagante qu'elle soit, et peut-être parce qu'elle l'est.

Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'entre personnes qui ont quelque chose à se dire, ces formules se simplifient tout de suite; cependant, même d'ami à ami l'extrême courtoisie subsiste toujours, et cela dans toutes les classes de la société. J'ai vu des portefaix et des paysans se parler avec des égards qui semblaient bizarres pour nous. Les nomades seuls s'en dispensent. Aussi les Tadjyks les considèrent-ils comme des gens grossiers et indignes de vivre. Mais, je le répète, si, dans une réunion d'amis qui s'assemblent pour se réjouir, on ne se fait pas de ces interminables compliments, celui qui vous parle est toujours *votre esclave;* s'il a un bel habit ce jour-là, c'est toujours par l'effet de votre bonté, et s'il dit quelque chose qui plaise à la société, c'est par suite de votre miséricorde.

La peinture et la calligraphie persanes. — Les chansons royales. Les conteurs d'histoires. — Les spectacles : drames historiques.

La peinture est extrêmement déchue en Perse. Le roi Mohammed-Schah avait envoyé à Rome un artiste pour qu'il s'introduisît dans les secrets et les procédés de l'art européen, que les Persans reconnaissent volontiers comme très-supérieur au leur. Malheureusement le choix de l'étudiant ne paraît pas avoir été heureux. Le peintre n'a été frappé de rien et n'a rien compris. Le seul résultat de son voyage a été de rapporter une copie de « la Vierge à la chaise » qui a fait fortune, et est aujourd'hui reproduite partout.

Depuis longtemps on copie des gravures et des lithographies européennes.

Les Persans ont un goût singulier qui tient en quelque sorte aux arts du dessin, et qu'ils poussent jusqu'à la frénésie : c'est celui des beaux modèles de calligraphie. On donne cinq cents francs et au delà pour une ligne de la main d'un maître ancien, comme Émyry le derviche ou d'autres. Mais Émyry est le plus célèbre. Les maîtres modernes se payent naturellement moins cher, et sont cependant fort admirés. Tout le monde, d'ailleurs, tombe d'accord qu'on n'écrit plus aujourd'hui avec la même perfection et la même élégance que dans les siècles passés. Le style a changé. J'ai vu faire des folies pour des œuvres anciennes, qui, en effet, étaient fort belles.

Les chansons jouissent d'une grande faveur, mais il faut qu'elles soient nouvelles, et les dernières connues ont surtout la vogue. Beaucoup sont satiriques et souvent politiques. Parmi celles qui ne traitent que des charmes de l'amour et du vin, un grand nombre a la plus auguste origine. Le roi, sa mère et les dames de l'endéroun royal en produisent sans cesse, qui sont aussitôt répétées dans le bazar et dans les autres endérouns. Mais si l'on change les paroles, il est rare que l'on fasse de nouveaux airs, et c'est pourquoi, au dire des personnes compétentes, la musique est entrée dans une phase de décadence. Peu de gens en savent la théorie, et on se contente d'apprendre par cœur certaines séries de chants qui permettent pleinement de se tenir au courant des nouveautés.

Dans toutes les rues, on rencontre des conteurs d'histoires ambulants. Autrefois, les cafés leur servaient surtout de théâtre, comme en Turquie. Mais les cafés, invention toute récente en Perse, ont été supprimés par l'Emyr-Nyzam, parce qu'on y parlait politique et qu'on y faisait trop d'opposition. Ils n'ont pas été rétablis depuis. Dans un emplacement assez vaste, près du Marché-Vert, on a construit une sorte de hangar en planches, ouvert de tous côtés et garni de gradins, de façon à pouvoir contenir deux ou trois cents personnes accroupies sur leurs talons. Au fond du hangar, s'étend une estrade. C'est là que depuis le matin jusqu'au soir se succèdent et les conteurs et les auditeurs. Les *Mille et une Nuits* sont considérées comme un recueil classique, fort beau assurément, mais vieilli. On leur préfère les *Secrets de Hame*, vaste collection en sept volumes in-folio, contenant les récits les plus bariolés, tous à la gloire des Imans. C'est la source où l'on puise de préférence. Mais on recherche aussi beaucoup les anecdotes plaisantes, les répliques ingénieuses, les récits qui contiennent quelques mauvais propos sur les moullahs et les femmes, le tout entremêlé de vers et quelquefois de chant. La population

Digitized by Google

passe en grande partie sa vie à entendre ces récitations, qui ne coûtent pas cher aux oisifs, quand elles leur coûtent quelque chose.

Toutefois le charme qu'elles peuvent avoir, si grand qu'il soit, le cède complétement à celui des représentations théâtrales, avec lequel rien ne peut rivaliser. C'est une furie dans toute la nation; hommes, femmes et enfants ont les mêmes entraînements sous ce rapport, et un spectacle fait courir toute la ville. Dans tous les quartiers et sur toutes les places, se trouve une sorte d'auvent plus ou moins vaste destiné à cet usage. C'est là que se mettent certains personnages du drame, mais l'action se passe sur la place même, de plain-pied avec les spectateurs. Les femmes sont réunies en foule d'un côté et les hommes de l'autre, sans que ces deux parties de l'assemblée soient cependant très-rigoureusement séparées. Le spectacle est toujours un drame emprunté à la vie des Persans, l'histoire d'une persécution des califes abbassides. La plus célèbre de ces compositions est celle que l'on représente au mois de Moharrem et qui a pour sujet la mort des fils d'Aly et de leurs familles dans les plaines de Kerbela. Cette déclamation dure dix jours, et pendant trois ou quatre heures chaque fois. Ce sont des morceaux lyriques souvent fort beaux et très-pathétiques, ajustés les uns au bout des autres et récités avec passion. On n'y craint pas les longueurs, et les Persans n'ont jamais assez de la peinture détaillée des souffrances, des malheurs, des angoisses, des terreurs de leurs saints favoris. Toute l'assemblée sanglote à qui mieux mieux et pousse des cris de désolation. Chez le plus grand nombre ces démonstrations sont sincères, car il est difficile, en effet, de ne pas être ému, et j'ai vu des Européens saisis de tristesse; mais, pour quelques-uns, il y a affectation évidente, et ce ne sont pas ceux qui gémissent le moins haut.

De temps en temps, le moullah, qui est assis en face sur un siége élevé, prend la parole pour faire mieux comprendre à la foule combien les Imans ont souffert. Il entre dans les détails de leurs tourments, il paraphrase le drame, il maudit les califes oppresseurs et il entonne des prières. Aussitôt les auditeurs, et principalement les femmes, commencent à se frapper violemment la poitrine en cadence en chantant une sorte d'antienne et en répétant sans fin, avec des cris furieux: « Husseyn, Hassan! » Puis, l'entr'acte terminé, la pièce reprend. Bien que le fond soit le même depuis bien des années, on y change toujours quelque chose, et généralement on amplifie et développe les morceaux les plus pathétiques. Il n'est pas mal que les acteurs qui remplissent les rôles odieux fondent en larmes comme les spectateurs à l'idée de leur propre scélératesse. J'en ai vu un qui remplissait le rôle abominable du calife Yézyd et qui était tellement indigné de lui-même, qu'en proférant les menaces les plus atroces contre les saints Hassan et Husseyn, il pleurait au point de pouvoir à peine parler, ce qui portait à son comble l'émotion de la foule. Je ne sais si ces gens-là traitent une œuvre d'après les principes de Longin et autres critiques, mais il n'est pas possible de nier qu'ils produisent sur le public des effets dont nos plus beaux chefs-d'œuvre tragiques n'approchent pas. C'est le théâtre compris un peu à la manière des anciens Grecs.

Nous avons l'honneur, nous autres Français, de jouer un très-beau rôle dans la représentation de la mort des Imans, fils d'Aly. Un ambassadeur du roi Jean (quel roi Jean[1]? C'est ce qu'il n'est pas très-facile d'expliquer) se trouvait à la cour du calife Yézyd quand on lui annonça la famille sainte faite prisonnière à Kerbela. Il chercha à émouvoir le tyran en faveur de ces femmes et de ces enfants. N'ayant pu y réussir, et transporté d'indignation et de douleur, il se déclara musulman et schyyte et fut martyrisé.

J'ai parlé ailleurs des farces, ou saynètes. Je n'y reviendrai donc pas.

Épilogue. — Le Démavend. — L'enfant qui cherche un trésor.

J'ai passé quatre mois campé dans le désert au pied du volcan du Démavend. Nos tentes s'appuyaient à la jolie rivière de Lâr. Un tapis de hautes herbes et de fleurs agrestes s'étendait sous nos pieds. Des pics élancés touchaient le ciel de toutes parts. Nous n'avions d'autres visiteurs dans cette solitude profonde que des nomades qui, de temps en temps, passaient près de nous, dressaient leurs camps loin du nôtre et demeuraient là une ou deux semaines. Un jour des Alavends, tribu turque, vinrent planter trois ou quatre de leurs tentes noires de l'autre côté du ruisseau. Tandis que les hommes allaient chasser et que les femmes s'occupaient des travaux domestiques, un enfant de dix à douze ans, maigre, noirci par le soleil, à demi nu, ayant la figure la plus intéressante et la plus triste, s'approchait de la rive opposée à la nôtre. Il ne nous regardait pas, et tous les jours il revenait de même et ne nous regarda jamais. Il ramassait des pierres sur le bord, les tenait dans la main, et les considérait avec attention, puis les rejetait dans l'eau loin de lui. Quelquefois il examinait plus longtemps un de ces cailloux et, le mettant à part, il reprenait son travail et continuait à chercher. Le soleil torride, la pluie, le vent, le froid, rien ne le chassait, rien n'arrêtait son ardeur fiévreuse, et tant que le jour durait il ne se reposait pas. Il n'aurait pas cessé même la nuit, si une femme, sa mère sans doute, ou si son père n'était venu le chercher. On l'emmenait avec un peu de contrainte et il suivait à regret. Ce petit infortuné avait été frappé du soleil, et il avait perdu la raison; cet accident arrive fréquemment chez les nomades. Il ne songeait plus qu'à chercher un trésor de la nature duquel il ne pouvait rendre compte, mais pour lequel il oubliait tout ce qui au monde est réel.

J'oserai dire que cet enfant me représente un peu le génie dominant de l'Asie; dès l'aurore des âges, moins occupé de la vie positive et des choses matérielles que

1. Il est probable qu'il s'agit, non d'un roi français, mais du fameux *prêtre Jean*, prince tartare, suivant quelques auteurs, le grand lama suivant d'autres. On trouve une discussion remarquable sur ce mystérieux personnage dans l'introduction que le savant M. d'Avezac a mise en tête de la *relation des Mongols et des Tartares, par le frère Jean du Plan de Carpin.*

Digitized by Google

d'obéir à un élan qui le pousse d'une force merveilleuse vers l'inconnu. Il a sans doute ramassé dans le cours des ruisseaux bien des cailloux sans valeur, quelques-uns par hasard d'une merveilleuse beauté, mais plus souvent encore il a ramassé des monceaux de pierres auxquels il sentait qu'il ne devait pas s'attacher. Il a persévéré toujours, et toujours il persévère, et c'est là une puissance dont le reste du monde devrait être reconnaissant, puisqu'il lui doit, en somme, tout ce qu'il possède et a possédé jamais du haut domaine intellectuel[1],

C[te] A. de Gobineau.

1. « La Perse n'a fourni, en 1859, qu'un faible contingent de relations et de notices. C'est un pays qui a déjà été trop exploré pour donner lieu à des voyages de découvertes proprement dits, mais il n'est pas encore assez connu pour qu'il ne reste pas à en étudier la topographie, l'état économique, les institutions et les ressources. Une expédition russe, qui le parcourt en ce moment, promet une moisson plus riche que celle qu'avaient recueillie les précédents voyageurs. La grande échelle sur laquelle elle a été organisée, le mérite des hommes qui la composent ont permis un ensemble d'investigations auxquelles ne pouvait suffire un voyageur isolé. A la fin de septembre 1858, l'expédition avait atteint Hérat; elle avait jusqu'alors trouvé près du gouvernement persan le plus favorable accueil. A Hérat et aux environs, les voyageurs ont rencontré de nombreux restes d'antiquités. Partout se présentaient sur leur route des fragments de marbre et de serpentine travaillés, des briques émaillées et des vestiges d'inscriptions. Pendant le séjour de M. de Khanikoff à Téhéran, quelques-uns de ses compagnons avaient été faire dans les environs d'Astérabad une course qui n'a pas été sans profit pour l'histoire naturelle. Une partie de Mazandéran fut explorée, tant sous le rapport topographique que sous le rapport botanique et zoologique. On dressa, par des opérations géodésiques, un itinéraire détaillé d'Astérabad à Téhéran, en passant par Schahroud. Pendant leur séjour à Mechhed, les membres de l'expédition en étudièrent avec soin les monuments et explorèrent la riche bibliothèque de manuscrits que Iman Riza y a réunis. Tout le monde a entendu parler des célèbres mines de turquoises du Khoraçan. M. Gœbel y est descendu et s'y est livré à une exploration attentive du minéral qui fournit ces pierres précieuses. Le même naturaliste a visité Turbet, Cheïdari, Turmis, Kuchimisch, Sebswar et Kudjan ou Kabujan. Nous ne connaissons encore que d'une manière sommaire les richesses recueillies par l'expédition, mais ce qu'on nous en rapporte ne permet pas de douter que l'histoire naturelle n'ait beaucoup à gagner du voyage de M. de Khanikoff. » (Rapport de M. Alfred Maury sur le progrès des sciences géographiques pendant l'année 1859, lu à la grande assemblée générale annuelle de la Société de géographie de Paris.)



Le Démavend. — Dessin de M. Jules Laurens.



Vue de l'île Saint-Thomas. — Dessin de M. de Bérard.

VOYAGES AUX INDES OCCIDENTALES,

PAR M. ANTHONY TROLLOPE[1].

1858-1859.

DESSINS INÉDITS PAR M. A. DE BÉRARD.

M. Anthony Trollope est l'auteur de romans très-justement estimés : récemment chargé par le gouvernement anglais d'une mission relative aux communications postales entre la Grande-Bretagne et les Indes occidentales, il a consigné le résultat de ses observations dans un volume, où, à défaut de documents scientifiques ou géologiques nouveaux, on rencontre des appréciations, des descriptions, qui révèlent un esprit brillant et original, et dont le tour piquant prête un grand charme à des sujets d'ailleurs pleins d'intérêt. La situation des colonies anglaises, depuis le grand et généreux acte d'émancipation qui y a modifié la vie sociale et les conditions du travail, le tableau de la colonie espagnole exposée aux convoitises des Américains, celui des provinces de l'Amérique centrale par où s'effectuent les communications entre les États-Unis de l'Atlantique et les riches provinces baignées par l'Océan Pacifique, tous ces thèmes variés se développent dans l'ouvrage de M. Trollope avec élégance et clarté, à travers des anecdotes pleines d'esprit et des dissertations d'économie politique sans lourdeur.

1. *The west Indies and the Spanish main.* By Anthony Trollope. New édition, in-8. — London, Chapman and Hall's, 1860.

L'île Saint-Thomas. — La Jamaïque : Kingston; Sphanish-Town; les *réserves*; la végétation.

Parti le 17 novembre 1858 sur *l'Atrato*, paquebot de la *Royal Mail Steam Packet Company*, notre voyageur arriva le 2 décembre à l'île Saint-Thomas. Cette petite île, qui appartient au Danemark, est le relais principal de la Compagnie Royale dans les mers des Antilles. — Voulez-vous aller de la Demerara dans la Guyane anglaise, à l'isthme de Panama? il faut passer par Saint Thomas; de Panama à la Jamaïque ou à Honduras? par Saint-Thomas; de Honduras et la Jamaïque à Cuba ou Mexico? par Saint-Thomas; de Cuba aux Bohamas? toujours par Saint-Thomas. Sans s'y arrêter, M. Trollope partit immédiatement pour Kingston, le port principal de la Jamaïque. Quelques extraits feront connaître cette ville.

« Le port de Kingston est une grande lagune, formée par un long banc de sable qui s'étend dans la mer, commence à trois ou quatre milles au-dessus de Kingston et reste parallèle à la côte jusqu'à cinq ou six milles en dessous de la ville. Ce banc de sable se nomme « les Palissades » et à l'extrémité se trouve Port-Royal. C'est le siége de la suprématie navale de la Grande-Bretagne dans les Indes occidentales. C'est là qu'est le vaisseau-pavillon; on y trouve un dock, un hôpital, des piles d'ancres in-

Digitized by Google

valides et tous les accessoires habituels d'un semblable établissement. »

Kingston est une ville mal bâtie, sans trottoirs, sans éclairage : on ne songe pas à y marcher à pied, tant la chaleur y est accablante, mais cette ville a l'air encore moins morne que Spanish-Town, la capitale officielle de l'île, située à treize milles de Kingston et où l'on se rend par chemin de fer. C'est là que vit le gouverneur; là vivent aussi les satellites ou lunes qui entourent le luminaire central, c'est-à-dire les secrétaires et les ministres. Le conseil législatif et la chambre y tiennent leurs sessions.

La ville, malgré son lustre officiel, est une ville de morts : dans ses longues rues, on ne voit passer aucun habitant : çà et là, on n'aperçoit qu'une négresse assise à une porte ou un enfant solitaire qui joue dans la poussière.

« A la Jamaïque il vaut mieux, comme dit M. Trollope, être rat des champs que rat des villes. La contrée est admirable, et le voyageur est consolé par la nature de la cherté des voyages, de l'absence d'hôtels et du mauvais état des chemins. Une partie de l'île est consacrée à la culture de la canne à sucre : mais la plus grande portion est encore couverte de forêts vierges et de jungles. Çà et là, en voyageant, on aperçoit les jardins ou *réserves* des nègres. Ce sont des lots de terrain qu'ils cultivent, pour lesquels ils payent quelquefois un loyer, mais où assez souvent ils s'installent sans rien payer.

« Ces réserves sont très-pittoresques. Elles ne sont point remplies, comme un jardin de paysan en Angleterre ou en Irlande, de pommes de terre ou de choux, mais elles contiennent des cocotiers, des orangers, des mangos, des arbres à pain et une quantité d'autres arbres à la végétation luxuriante, d'une grande taille et d'une remarquable beauté. L'arbre à pain et le mango sont charmants, et je ne connais rien d'aussi beau qu'un verger d'orangers à la Jamaïque. Ils ont en outre le yam, qui est au nègre ce que la pomme de terre est à l'Irlandais. On n'en mange, comme pour la pomme de terre, que les racines, mais la partie supérieure, formée de tiges grimpantes, est soutenue comme nos vignes.

« Je n'oublierai jamais le jour où je vis pour la première fois la végétation tropicale dans toute sa splendeur : peut-être le plus précieux de tous les arbres est le bambou. Il croît ou en bouquets, comme les groupes d'arbres qu'on voit dans les parcs anglais, ou, ce qui est plus commun quand on le trouve à l'état indigène, en longues allées le long des cours d'eau. Le tronc des bambous est un large tube creux, et ils n'ont de feuilles qu'au sommet. Leur grande élévation, la grâce de leur courbe, l'extrême épaisseur de leur feuillage qu'ils marient en se groupant par centaines, produisent un effet que rien ne peut surpasser.

« Le cotonnier est presque aussi beau quand il est isolé. Le tronc de cet arbre s'élève majestueusement et a de magnifiques proportions : il est ordinairement droit et n'étend ses branches qu'à la hauteur où atteindrait la cime de nos arbres ordinaires. La nature, pour supporter une semblable masse, l'a armé de larges racines qui s'élèvent comme des contre-forts jusqu'à vingt pieds au-dessus du sol. J'en ai mesuré plus d'un qui avec ses racines avait plus de trente pieds d'épaisseur. Du sommet, les branches s'étendent avec une luxurieuse profusion et couvrent un espace immense de leur ombre.

« Mais ce qui donne le caractère le plus frappant à ces arbres, ce sont les plantes parasites qui les environnent et qui sont suspendues de leurs branches jusqu'au sol en lianes d'une force étonnante. Ces parasites sont de plusieurs sortes; le figuier est un de ceux dont les embrassements sont le plus vivaces. Souvent il est si développé que l'arbre lui même disparait et qu'on ne s'imagine plus qu'il soit au-dessous. Quelquefois les parasites étouffent l'arbre avant qu'il ait pu atteindre toute sa croissance; mais quand il a pu se développer à temps, ils ne font plus que l'orner. Chaque branche est couverte d'une merveilleuse végétation, de plantes de mille couleurs et de mille espèces. Les unes tombent en longues et gracieuses lianes jusqu'au sol, les autres pendent en boules de feuilles et de fleurs entremêlées. »

Les planteurs et les nègres. — Plaintes d'une Ariane noire.

Après la contrée, il faut bien parler des habitants. La race blanche et la race noire, désormais affranchie, se trouvent en présence : en lisant les jugements que porte sur elles M. Anthony Trollope, on sent trop qu'il obéit quelquefois, sans le savoir peut-être, à l'influence des planteurs avec lesquels il s'est trouvé naturellement plus en contact; il se rend l'écho de leurs regrets, de leurs passions; il oublie trop souvent que le mal ne peut s'effacer en un jour, et que l'esclavage est une très-mauvaise préparation à l'exercice de la liberté : ces restrictions faites, voyons comment M. Trollope apprécie noirs, hommes de couleur et blancs, et quelle idée il se fait de l'avenir de cette population mélangée.

« Aucun Anglais, aucun Anglo-Saxon ne serait ce qu'il est aujourd'hui sans cette portion d'énergie sauvage qui nous vient de nos ancêtres Vandales. N'est-il pas permis de supposer qu'un temps viendra où la race qui habitera ces îles charmantes, formée par la nature pour leur brûlant soleil, aura dans son sang une portion de l'énergie morale du nord, et devra sa force physique à des ancêtres africains? cette race alors ne sera pas plus honteuse du nom de noire que nous ne le sommes de celui de Saxon.

« Mais que faire, en attendant, de notre ami le noir, à son aise couché sous le cotonnier et refusant de travailler après dix heures du matin?

« Non, merci, maître, fatigué maintenant, pas besoin « d'argent. »

« Telle est la réponse que le planteur suppliant reçoit quand vers dix heures du matin il prie son voisin noir de retourner dans les champs de cannes et de gagner son second schelling, ou quand il le prie de travailler plus de quatre jours par semaine, ou le supplie à Noël de se contenter de dix jours de loisir. Ses cannes sont mûres, il faut les porter au moulin; mais qu'importe au nègre?

Digitized by Google

CARTE
DES GRANDES ET PETITES
ANTILLES
Dressée par A. Vuillemin.
Les colonies Européennes sont indiquées par ces signes
A .. Angleterre. D .. Danemark
F .. France. H .. Hollande
E .. Espagne. S .. Suède
GOLFE DU MEXIQUE
FLORIDE
ILES LUCAYES ou DE BAHAMA
OCÉAN ATLANTIQUE
Tropique du Cancer
DÉBOUQUEMENTS DE St DOMINGUE
Canal de St Nicolas
LA HAVANE
Ile de Pinas
GRANDES ANTILLES
JAMAÏQUE
Kingston
HAÏTI ou St DOMINGUE
PUERTO RICO
PETITES ANTILLES
Guadeloupe
Dominique
Martinique
St Lucie
Barbade
Grenade
Trinidad
MER DES ANTILLES
COSTA RICA
NOUVelle GRENADE
Maracaibo
VENEZUELA
Caracas
Cumana

« Non, moi plus travailler. »

« Et qui peut blâmer le noir ? il est libre de travailler, libre de ne pas le faire. Il peut vivre sans travail, s'étendre au soleil, sucer des oranges, manger des patates : oui, et peut-être monter à cheval, et porter un gilet blanc, et une chemise empesée le dimanche. Pourquoi se soucierait-il du planteur ? je n'irai pas nettoyer des cannes pour une demi-couronne par jour; pourquoi lui demanderai-je de le faire ? Je puis vivre sans cela : lui aussi. »

Le noir n'est pas voleur; les domestiques, qui sont tous noirs, ne dérobent jamais rien. M. Trollope assure qu'on peut impunément laisser sous leur main argent, clefs, tout ce qu'ils considèrent comme une véritable propriété. Mais les fruits de la terre n'ont pas ce caractère à leurs yeux : ils se les approprient sans scrupules et vivent volontiers de maraude. Leurs besoins sont aisément satisfaits, et sans grand préjudice pour personne, sur une terre qui sans culture prodigue à ses habitants les fruits les plus variés et les plus savoureux.

Le caractère de la population nègre a des côtés originaux, qui ne pouvaient échapper à un romancier tel que M. Trollope, habitué à rechercher ce qu'il y a de plus spontané dans les manifestations du cœur humain; le noir a, si l'on me permet le mot, une drôlerie, un sentiment du pittoresque, une naïveté, une vivacité dans la passion qui le rendent souvent fort intéressant : je ne puis résister au plaisir de citer une anecdote que raconte M. Trollope et où se peignent très-bien tous ces traits particuliers de la race.



Saint-Pierre, à la Martinique. — Dessin de M. de Bérard.

M. Trollope se trouvait dans une petite auberge de Port-Antonio, assis, après dîner, dans le salon.

« Je vis, dit-il, entrer une jeune demoiselle habillée tout de blanc. Elle était, ma foi, fort bien mise, et ni crinoline, ni rubans ne faisaient défaut. Elle appartenait à la race noire, et ses cheveux d'un noir de jais, cotonneux et pourtant ondés, étaient, suivant la mode, peignés en arrière. D'où elle venait et qui elle était, je l'ignorais et ne l'ai jamais appris. Elle était, je pense, en termes familiers dans la maison; je le présumai en la voyant remuer les livres et les petits ornements sur la table et arranger des tasses et des coquillages sur un rayon.

« Hélas ! » se mit-elle à dire quand je l'eus observée pendant une minute environ.

« Je savais à peine comment l'accoster : et pourtant il fallait être poli.

« Ah, oui, hélas ! » répéta-t-elle.

« Il était aisé de voir qu'elle avait un chagrin à raconter.

« Madame, lui dis-je (je ne savais, faute d'introduc« tion, comment commencer mon discours), madame, je « crains que vous n'ayez quelque chagrin.



Cataracte de Weinachts, Guyane anglaise. — Dessin de M. de Bérard.

Digitized by Google

« — Du chagrin! dit-elle; je suis dans la plus profonde « affliction. Hélas! enfin! le monde doit finir un jour. »

« Et tournant son visage droit sur le mien, elle croisa ses mains. J'étais assis sur un sofa; elle vint s'asseoir près de moi, croisant ses mains sur ses genoux et regardant le mur opposé.

« Oui, tout doit finir un jour pour nous tous, répon- « dis-je. Mais pour vous, tout commence à peine.

« — Ceci est un bien méchant monde, et le plus tôt « fini, le meilleur. Être ainsi traitée! briser ainsi le cœur « d'une jeune fille! il est brisé, complétement brisé, je « le sais bien. »

« Et en parlant ainsi, elle avait posé ses mains de façon à me laisser voir qu'elle n'avait pas oublié ses bagues.

« C'est donc l'amour qui vous tourmente?

« — Non! dit-elle brusquement, se tournant vers « moi et plongeant ses yeux noirs dans les miens. Non, « je ne l'aime pas un brin, — ni maintenant, ni jamais. « Non, si je le voyais là suppliant.... »

« Et elle frappa son petit pied par terre comme s'il y avait un cou imaginaire sous son talon.

« Mais vous l'avez aimé?

« — Oui. »

« Ici elle se mit à parler très-doucement, en remuant gentiment sa tête.

« Je l'ai aimé, oh! tant aimé! Il était si beau, si char- « mant. Jamais je ne verrai un tel homme : des yeux, « une bouche! et puis un si beau nez! C'était un juif, « vous savez. »

« Je ne l'avais jamais su et je l'appris peut-être avec une légère surprise.

« C'était bien fait, n'est-ce pas? Moi qui suis baptiste, « vous savez. On m'a expulsée de la congrégation, je le « sais bien. Mais je ne m'en souciais bien! »

« Et elle se mit à frapper gentiment une de ses mains avec l'autre en souriant; c'est une manie des femmes de couleur dans ce pays quand elles sont engagées dans une conversation agréable. A ce moment, je commençai à me sentir assez intime pour lui demander son nom.

« Joséphine est mon nom. Aimez-vous ce nom?

« — Il est presque aussi joli que celle qui le porte.

« — Jolie? non, je ne suis pas jolie. Si j'étais jolie il « ne m'aurait pas laissée là. Il a promis à une autre de « l'épouser; mais peut-être la trompera-t-il aussi. »

« Il était facile de voir que cette idée ne lui déplai- sait pas.

« Alors il vous reviendra?

« — Oui, oui, et je lui cracherai à la figure. »

« Et dans la furie de son esprit, elle exécuta positive- ment le simulacre de sa vengeance.

« Je voudrais qu'il revînt, je m'assiérais ainsi et j'é- « couterais. »

« Et elle croisa ses mains et prit un air de calme di- gnité qui lui convenait fort.

« J'écouterais chaque mot, comme cela, jusqu'à ce « qu'il eût fini, et puis je sourirais. »

« Et elle sourit.

« Et puis il m'offrirait sa main. »

« Et elle étendit la sienne.

« Et puis je lui cracherais à la figure et tournerais « le dos. »

« Et se levant majestueusement, elle sortit rapide- ment de la chambre.

« Comme elle fermait la porte derrière elle, je crus que l'entrevue était terminée, et que je ne reverrais plus ma jeune amie; mais je me trompais. La porte fut bientôt rouverte, et elle se rassit à côté de moi.

« Votre cœur, lui dis-je, vous permettrait de faire de « semblables choses, et à un homme qui a un si beau « nez? »

« — Oui; je me mépriserais maintenant, si je le re- « prenais, fût-il encore plus beau. Mais je suis sûre « d'une chose, je n'aimerai jamais aucun autre, jamais. « Il dansait si bien! »

La toilette des négresses. — Avenir des mulâtres.

Le goût de la parure est, comme on sait, très-déve- loppé dans la race noire. Il n'y a rien de plus étonnant que le costume des femmes: « Il est impossible de leur refuser, dit M. Trollope, beaucoup de goût et une grande faculté d'assimilation. En Angleterre, parmi nos femmes de chambre et même nos filles des champs, la crinoline, les fleurs artificielles, les longues tailles, les manches flottantes, sont devenues communes; mais elles ne les portent pas comme si elles y étaient habituées. Elles ont généralement dans leurs habits de dimanche quelque chose d'emprunté. Chez les négresses, rien de pareil. D'abord elles ne connaissent pas la honte; en- suite, elles ont généralement de belles proportions et sa- vent les faire valoir. Leurs costumes, les jours de fête et les dimanches, sont assurément merveilleux. Elles ne se contentent pas de calicots imprimés: il leur faut des mousselines et des soies légères, je ne sais à combien le mètre. Elles portent des robes d'une énorme ampleur. On peut voir, par un dimanche matin, trois dames occu- per toute la largeur d'une rue qui, le jour précédent, frottaient de la vaisselle ou portaient des pois sur leur tête dans la ville. Cela ne les empêche pas de se prome- ner dans leur belle toilette comme si elles n'avaient porté rien d'autre depuis l'enfance.

« Un dimanche soir, j'étais très-loin dans la campagne, à cheval, avec un planteur, qui me promenait dans sa pro- priété; je vis passer une jeune fille qui s'en revenait à pied de l'église. Elle était, des pieds à la tête, vêtue de blanc. Elle avait des gants et tenait un parasol ouvert. Son chapeau de paille était aussi clair, orné de den- telles blanches. Elle marchait avec une majesté digne d'un tel costume; par derrière venait sa suivante por- tant le livre de prières de la jeune personne sur la tête. Une négresse porte tout sur la tête, depuis la cruche remplie d'eau qui pèse cent livres jusqu'à une bouteille de pharmacien.

« Quand nous arrivâmes près d'elle elle se retourna et nous salua. Elle salua, car elle reconnut son maître, mais avec beaucoup de dignité, car elle avait conscience de sa

Digitized by Google

belle toilette. La fille qui suivait derrière avec le livre de prières fit la révérence ordinaire, en se baissant puis se relevant plus vite que la pensée.

« Qui est cette princesse ? dis-je à mon compagnon.

« — Vous voyez deux sœurs qui travaillent toutes deux « à mon moulin, dit mon ami. Dimanche prochain les « rôles vont changer. Polly aura le parasol et le cha- « peau, et Jenny portera le livre de prières derrière elle « sur sa tête. »

La race mêlée est celle qui paraît à M. Trollope destinée à recueillir l'héritage de la prospérité des anciens planteurs. « Le mulâtre, bien qu'il soit sous certains aspects une détérioration du nègre, sous d'autres du blanc, l'emporte aussi sur tous deux sous certains rapports. En règle générale, il ne peut pas travailler comme fait le noir. Il ne pourrait pas rester dans les champs de canne pendant seize heures sur vingt-quatre, comme fait l'esclave de Cuba ; mais il peut travailler sans danger sous un ciel tropical et faire une bonne journée. Il n'est pas sujet à la fièvre jaune comme le blanc, et il est aussi protégé par sa constitution contre les effets de la chaleur que le climat l'exige.

« Il n'y a pas encore eu, que nous sachions, de Galilée, de Shakspeare parmi les mulâtres. Il est possible même qu'il y en ait peu qui puissent se rendre un compte exact du génie de tels hommes. Mais nier que le mulâtre ait une large part de l'intelligence et de l'ambition de ses ancêtres blancs, c'est je crois une sottise et de plus une méchanceté ; parce qu'une telle assertion ne peut naître que d'un injuste désir de leur fermer les portes du progrès. »

Les hommes de couleur se rattachent par toutes les nuances possibles, d'une part au noir, de l'autre au blanc ; les neuf dixièmes ne peuvent pas cacher leur origine, mais il y a une petite fraction qu'un œil exercé seul peut distinguer de la race blanche : malheureusement la jalousie des planteurs et les préjugés maintiennent des barrières qui survivent aux lois qui consacraient jadis l'inégalité des races. L'avenir appartient pourtant aux hommes de couleur ; on en compte plus de soixante-dix mille tandis qu'il n'y a que quinze mille blancs, et si l'émancipation peut attirer encore dans les Indes occidentales des coolies ou des Chinois, elle n'y attire plus d'Européens. L'homme blanc a passé là, il y a laissé sa trace : il a maintenant d'autres provinces à conquérir.

« Heureusement, dit M. Trollope, les hommes de couleur sont capables des travaux les plus élevés comme les plus humbles. Ils y réussissent au grand dépit de la classe qui s'estime supérieure. Ils gagnent de l'argent et savent en jouir. Ils savent être hommes d'État, avocats, médecins. Qu'un étranger se promène dans les boutiques de Kingston, et il verra combien d'entre elles appartiennent à des hommes de couleur ; qu'il aille au parlement, et il verra quel rôle ils jouent dans les débats. »

Pour les blancs la Jamaïque n'est plus ce pays de Cocagne où l'on accumulait jadis, grâce au travail servile, des richesses colossales en peu d'années : ni ducs, ni comtes ne viennent plus gouverner l'île avec grand apparat. Le gouvernement n'en est guère plus recherché que celui de la Nouvelle-Zélande ou de la Colombie anglaise : la main d'œuvre fait défaut aux planteurs ; il y a trop de montagnes, de pays pastoral dans l'île, pour que les trois cent mille noirs qui s'y trouvent aujourd'hui soient forcés de venir demander du travail dans les champs de canne. Disons ensuite que la compétition de Cuba, du Brésil, de Porto-Rico, des États-Unis, où l'esclavage existe encore et prend chaque jour plus d'extension, est désastreuse pour la Jamaïque. Une récolte abondante à Cuba peut, dans certaines années, abaisser le prix du sucre à un taux ruineux pour le planteur de la colonie anglaise. L'abolition de l'esclavage aux États-Unis suffirait pour rendre aux Indes occidentales leur ancienne splendeur.

Les petites Antilles. — La Martinique. — La Guadeloupe. Grenada.

Quittons les grandes Antilles sans nous arrêter à Cuba où nous reviendrons un jour, et entrons dans les petites Antilles dont l'archipel s'étend en ligne recourbée depuis Porto-Rico jusqu'à la Guyane anglaise, à l'embouchure de l'Orénoque. Passons rapidement devant Saint-Thomas, Saint-Christophe, communément nommé Saint-Kitts et Nevis, petites colonies prospères qui exportent chaque année plus de sucre : de Nevis à Antigua on aperçoit l'îlot de Montserrat (voy. t. I, p. 177). Antigua a un excellent port, nommé English Harbour, qui autrefois servait de station navale. De là on arrive à la Guadeloupe, et, après avoir longé la Dominique, à la Martinique, qui est aussi française.

« Nous retrouvons dans ces îles, dit M. Trollope, les riches et sauvages beautés des admirables îles de la mer des Caraïbes. Les montagnes groupées dans les deux colonies françaises sont très-belles, et les collines sont couvertes jusqu'à leur sommet de la plus admirable végétation. Dans chacune de ces îles on est frappé par la grande supériorité des villes principales sur celles des colonies qui nous appartiennent : celle de la Guadeloupe se nomme Basse-Terre et la capitale de la Martinique est Saint-Pierre. Ces villes offrent un contraste avec Roseau et Port-Castries, les localités les plus importantes des deux îles adjacentes anglaises de la Dominique et de Sainte-Lucie. On débarque dans les ports français sur d'excellentes jetées, par des escaliers commodes. Les quais sont ombragés par des arbres, les rues propres et en bon état : les boutiques montrent que le commerce est prospère. Des conduits amènent de l'eau courante dans la ville. Les colons français, créoles ou Européens, considèrent les Indes occidentales comme leur pays. Ils ne tournent pas sans cesse un œil de regret sur la France. Ils se marient, ils travaillent, ils bâtissent pour la colonie et pour la colonie seulement. Chez nous il en est autrement. On considère nos colonies des Indes comme un logis temporaire qu'il faut déserter dès qu'on a gagné assez d'argent en faisant du sucre et de la mélasse. »

Digitized by Google



Une sucrerie à la Guadeloupe, ancien système. — Dessin de M. de Bérard.

Digitized by Google

La Dominique et Sainte-Lucie exportent chacune annuellement six mille tonnes environ de sucre, la Martinique jusqu'à soixante mille.

C'est depuis 1814 que la Martinique et la Guadeloupe, avec l'îlot insignifiant de Marie-Galante, ont été politiquement séparées de la Dominique et de Sainte-Lucie, bien que ces deux îles soient toutes françaises par le langage, les mœurs, la religion et même en partie par les lois.

Au delà de ce groupe intéressant, nous rencontrons Barbados qui est comme la sentinelle avancée de la chaîne des petites Antilles : Barbados, île tout anglaise, fière de sa richesse; puis Saint-Vincent qui jadis a, pendant quelque temps, appartenu à la France; on côtoie ensuite le petit archipel des Grenadines jusqu'à Grenada, le quartier général des fruits de la terre, comme l'appelle M. Trollope, où l'on mange les meilleurs ananas, oranges et mangos des Antilles. La capitale, Saint-George, est une ville bien bâtie : encore importante, bien que Grenada soit aujourd'hui bien déchue de son ancien rang. Nous arrivons enfin à la Guyane anglaise.

La Guyane anglaise. — Une sucrerie.

Cette colonie est divisée en trois provinces : Berbice, Demerara, Essequibo, qui prennent les noms des trois grandes rivières du pays. George-Town est la capitale de Demerara. La Guyane est une immense plaine de sol alluvial, d'une extrême fertilité : il n'y a d'autre limite à la production du sucre et du café que la quantité de main-d'œuvre disponible. Dès aujourd'hui la Guyane a quelque raison de se glorifier de ses efforts; elle exporte plus de sucre et de rhum qu'aucune autre colonie des Indes Occidentales. Barbados fournit à l'Europe cinquante mille tonnes de sucre; Trinidad et la Jamaïque moins de quarante mille; la Guadeloupe un peu plus de cinquante mille; la Guyane anglaise soixante-dix mille. Toute la contrée cultivée présente une particularité digne de notice. « Les transports se font par eau, non-seulement des sucreries à la ville, mais des champs aux sucreries et même de champ à champ. Tout le pays est coupé par des drains qui sont nécessaires pour l'écoulement des eaux superficielles; il n'y a point de pente naturelle, et sans des digues et des coupures, le pays serait submergé pendant la saison des pluies. Parallèlement aux drains circulent les canaux : il y en a ordinairement un entre deux drains. Ces canaux ne séparent pas seulement de vastes champs et ne se trouvent pas à une très-grande distance les uns des autres; ils traversent chaque parcelle de façon que les cannes, une fois coupées, ne sont jamais transportées qu'à très-petite distance. L'entretien de ces travaux est cher; mais



La Pointe-à-Pître, à la Guadeloupe. — Dessin de M. de Bérard.

Digitized by Google

leur construction a dû exiger un travail immense: c'est l'œuvre des Hollandais. On peut se demander si aucune autre race aurait eu assez de patience pour exécuter un tel travail. »

C'est à la Guyane qu'on applique le plus largement, dans la fabrication du sucre, les méthodes perfectionnées qui permettent aux producteurs coloniaux, depuis l'abolition du travail servile, de retrouver leurs anciens profits. Veut-on avoir une idée des procédés employés dans cette fabrication : voici la description qu'en donne M. Trollope.

« La canne est coupée après quatorze mois environ de croissance. On la porte au moulin où l'on en exprime le jus. La canne ne doit pas rester deux jours coupée avant d'être écrasée. Il faut l'envoyer au moulin le lendemain de la récolte, ou, si l'on peut, quelques heures après. A Demerera les cannes sont toujours transportées au moulin par eau ; à Barbados, dans des charrettes traînées par des mulets; à la Jamaïque, dans des wagons tirés par des bœufs ; de même à Cuba. Un moulin se compose de trois cylindres laminoirs. Les cannes passent entre deux de ces cylindres, le premier par exemple et celui du milieu ; et le résidu (qu'on appelle *trash* à la Jamaïque, *magasse* à Barbados et Demerara) revient entre le cylindre central et le troisième. Le jus descend dans une citerne. Les cylindres sont très-rapprochés, au point qu'il semblerait impossible d'y faire pénétrer les cannes ; elles passent avec facilité, quand le moulin est fort et en bon état ; avec difficulté dans le cas contraire (comme à Barbados). Les cannes donnent de soixante à soixante-dix pour cent de jus; quelquefois moins de soixante ; rarement au delà de soixante-dix.

« Le jus, qui est alors d'une couleur jaune sale, et qui a apparemment la consistance du lait, est amené du moulin par un tube dans une vaste chaudière où on opère la *défécation*, opération qui consiste à y ajouter de la chaux pour en détruire l'acidité. Dans cette première chaudière, il est chauffé légèrement ; puis on l'envoie dans d'autres chaudières où il est soumis à l'ébullition. On les nomme *taches* à Barbados. Auprès de chacune se tient un homme avec une grande écumoire, occupé à ramasser toutes les impuretés qui flottent à la surface. Il y a de trois jusqu'à sept de ces chaudières ; au-dessous d'elles est un dernier bouilleur; c'est là que le jus devient saccharin. Dans les taches, surtout dans les premières, la liqueur devient vert foncé. A mesure qu'elle se rapproche du bouilleur, elle s'épaissit et prend sa teinte bien connue, analogue à celle du tain.

« Près du dernier bouilleur se tient l'homme qui fait le sucre. C'est à lui de régler convenablement la chaleur. Quand la matière est à l'état convenable, on fait descendre dans la chaudière une autre chaudière qui s'y emboîte presque exactement ; le sucre s'y écoule et la remplit. Ce vase ainsi rempli est relevé ; au fond est une valve qui, une fois ouverte à l'aide d'une ficelle, laisse écouler le liquide chaud. Cette chaudière mobile est manœuvrée par une grue, et on l'amène en position pour faire écouler le sucre dans les grands réservoirs découverts où il se refroidit. A cette phase de l'opération, diverses méthodes sont mises en usage. L'ancienne routine consiste à faire simplement refroidir le sucre dans des réservoirs, puis à le verser dans des seaux à l'état demi-solide, et enfin dans ce que l'on nomme les *hogsheads*.

« Dans les nouvelles méthodes plus avancées, le sucre, en sortant de la chaudière mobile, coule dans des sacs qui le filtrent ; on l'élève ensuite à l'aide d'une pompe dans un grand réservoir où l'on opère le vide. Puis on le réchauffe, et on le met dans des boîtes rondes qu'on nomme centrifuges, dont les côtés sont faits en toile métallique. On imprime à ces boîtes un mouvement de rotation d'une vitesse extraordinaire ; les molasses sont exprimées ainsi à travers les parois et laissent le sucre desséché et presque blanc. Il est alors tout prêt à être mis dans les *hogsheads* et chargé à bord des navires.

« Mais avec le procédé ordinaire, les molasses se séparent du sucre dans le hogshead ; pour faciliter l'écoulement, on y plante des tiges qui communiquent avec des trous placés dans le fond, pour qu'il se forme ainsi des canaux que les molasses puissent suivre. Les hogsheads sont debout sur des poutres placées à un pied les unes des autres ; au-dessous est un noir abîme où les molasses tombent.

« Il y a bien des procédés intermédiaires entre le très-civilisé réservoir à évaporation dans le vide et le simple refroidissement : le sucre se fait très-rapidement quand les appareils sont bons. Un planteur de Demerara m'a assuré qu'il avait coupé ses cannes le matin et que son sucre était arrivé à George-Town dans l'après-midi. »

Barbados. — La Trinidad

Laissons derrière nous la Guyane anglaise, à laquelle M. Trollope promet un très-brillant avenir, et suivons-le dans ses voyages. Le voici d'abord à Barbados, qui, ainsi que nous l'avons dit, fait partie des petites Antilles :

« Barbados, dit-il, est une très-respectable petite île qui fait une grande quantité de sucre. Elle n'est pas pittoresquement belle, comme presque toutes les autres Antilles, et par conséquent présente peu d'attrait au voyageur. Mais cette absence même de beauté scénique l'a préservée du sort de ses voisines. Un pays qui est coupé en paysages, qui se vante de ses montagnes, de ses bois, de ses cascades, qu'on admire pour ses grâces sauvages, est rarement propice à l'agriculture. Une portion de la surface dans de tels pays défie toujours les efforts du cultivateur. De plus, une telle contrée sous les tropiques offre toutes les séductions possibles au nègre indépendant. A la Jamaïque, à la Dominique, à Sainte-Lucie, à Grenade, le nègre émancipé a pu chercher un établissement et devenir heureux ; à Barbados, il n'y avait pas un pouce pour lui.

« Il a donc été obligé de continuer à travailler et à faire du sucre, à travailler tout autant qu'il faisait étant esclave. Il en est résulté que la main d'œuvre a été abondante dans cette île, et dans cette île seulement ; et

Digitized by Google

que, pendant la crise des Indes occidentales, elle a tenu bon et continue à produire. »

L'ile n'a que vingt milles de long sur douze environ de large, et la population par hectare y est plus élevée que dans la Chine elle-même; l'île compte cent cinquante mille habitants, plus que les immenses plaines de la Guyane. Les nègres de Barbados sont très-intelligents, en partie sans doute parce qu'ils sont constamment appliqués au travail. Les *Bimo*, c'est le nom que se donnent les habitants blancs, gagnent beaucoup d'argent, bien qu'ils emploient des procédés bien plus grossiers que ceux de Demerara, de Cuba, de la Trinité, et même de la Jamaïque. Ils ne conservent la fertilité de leurs champs qu'à l'aide du guano; la terre est tellement épuisée que les cannes coupées ne repoussent plus aussi aisément que dans les autres Antilles; dès la deuxième année, le rendement diminue d'une manière très-sensible. L'habitude de brûler la magasse ou canne écrasée et de ne rien rendre au sol commence, sur ce point, à faire sentir ses effets. « Que dirait-on, en Angleterre, de quelqu'un qui brûlerait sa paille? A cela on dira que l'agriculteur anglais n'est pas dans la nécessité de brûler sa paille; il n'a pas besoin de faire cuire son froment, ni ses moutons ou ses bœufs, tandis que le fermier de Barbados est tenu à faire cuire sa récolte; mais pourquoi le fait-il avec le résidu même de ce que lui fournit sa terre? Il ne pourrait peut-être pas mettre de charbon directement sous ses chaudières, mais il pourrait les chauffer avec de la vapeur, ce qui reviendrait au même. Tout ceci s'applique non-seulement à Barbados, mais à la Guyane, à la Jamaïque et aux autres iles. Partout on brûle la magasse; mais nulle part l'engrais n'est aussi nécessaire qu'à Barbados; on ne peut pas y mettre en culture du sol vierge, quand on en a besoin, comme à la Guyane. »

« Trinidad est la plus méridionale des Antilles, et se trouve en face du delta de l'Orénoque; elle étend deux pointes semblables à deux cornes vers le continent, de façon à former une sorte de petite mer intérieure comprise entre la terre ferme et l'île, qui se nomme le golfe de Paria. C'est dans cette baie que sont situées les deux villes, Port-d'Espagne et San Fernando. Les détroits par où on arrive de l'Océan dans le golfe sont extrêmement pittoresques, surtout du côté de Port-d'Espagne. Cette ville elle-même est grande, très-bien située, avec des rues à angle droit, comme on le voit dans toutes les villes neuves. Tout a été préparé pour une population beaucoup plus grande que celle qui y réside actuellement, et on y voit à présent beaucoup de vides et de lacunes. Mais le temps viendra, et cela bientôt, où ce sera la meilleure ville des Indes occidentales anglaises. Il y a aujourd'hui à Port-d'Espagne un esprit d'entreprise commercial bien différent de la somnolence de la Jamaïque et de l'apathie des petites villes. »

L'intérieur même de l'île est très-peu connu, et il n'y a qu'une très-petite partie qui soit cultivée; tout récemment on a fait une reconnaissance scientifique, et l'on prétend y avoir trouvé beaucoup de charbon, mais les résultats de cette exploration n'ont pas encore été publiés.

On sait que cette colonie a, elle aussi, appartenu jadis à la France; elle en a conservé le langage, les manières et la religion. Il y a un archevêque catholique dans l'île; le gouvernement anglais lui paye des appointements, mais il ne les réserve pas à son propre usage et les emploie à des œuvres de charité.

La Nouvelle-Grenade. — Sainte-Marthe. — Carthagène. Le chemin de fer de Panama.

Après avoir touché encore une fois à Saint-Thomas, s'y être promené une fois de plus au milieu des Espagnols, des Danois, des nègres, des Yankees, population mêlée, médiocrement morale et intéressante, que l'amour de l'argent amène dans la station principale de la Compagnie Royale anglaise, M. Trollope partit pour la Nouvelle-Grenade et l'isthme de Panama. Ses observations sur ces régions, les moins connues peut-être du continent américain, méritent d'être rapportées fidèlement.

« La Nouvelle-Grenade est, comme on sait, la plus septentrionale des républiques de l'Amérique du Sud; c'est la plus rapprochée de l'isthme dont elle comprend une partie considérable, puisque le territoire du golfe de Darien et le district de Panama sont compris dans les limites de la Nouvelle-Grenade.

« Il n'y a pourtant pas longtemps que la Nouvelle-Grenade formait une partie seulement de la république de la Colombie, dont Bolivar fut le héros. Comme les habitants de l'Amérique centrale trouvèrent nécessaire de diviser leurs États en plusieurs républiques, ainsi firent ceux de la Colombie. Les héros et patriotes de Caracas et Quito ne voulurent pas consentir à être gouvernés par Bogota; et d'un État on en fit trois: la Nouvelle-Grenade, dont la capitale est Bogota; Venezuela, dont la capitale est Caracas, à l'est de la Nouvelle-Grenade, et la république de l'Équateur, située au sud, avec Guayaquil comme port principal sur le Pacifique, et Quito, comme capitale. Le district de Colombie était un des plus splendides apanages du trône d'Espagne à l'époque où ces apanages étaient dans leur plus grand éclat. La ville et le port de Carthagène, sur l'Atlantique, étaient admirablement fortifiés, comme aussi Panama, sur le Pacifique. Les villes d'ordre inférieur étaient populeuses, florissantes et pour la plupart assez civilisées. »

Voyons pourtant ce qu'elles sont aujourd'hui. Voici la description de Sainte-Marthe, le premier port où descendit M. Trollope:

« Sainte-Marthe est un misérable village, bien qu'on l'appelle une ville, où nous conservons, par une inconcevable cruauté, un consul anglais et une poste. Il y a une cathédrale du vieux style espagnol, avec l'autel placé, non dans le chœur, mais vers la porte occidentale, et, m'a-t-on dit, un archevêque. Il semble qu'il n'y a aucun commerce dans ce lieu, qui parait tout à fait mort. Quelques enfants noirs ou presque noirs courent dans les rues à l'état de nudité.

« Tous mes prédécesseurs, ici, sont morts de la fièvre, » me dit le consul d'un air de triomphe. Que « peut-on dire à un homme sur un sujet si sensiblement

Digitized by Google



Le Port d'Espagne, à la Trinidad. — Dessin de M. de Bérard.

Digitized by Google

« mortel? Et ma femme a été prise de la fièvre treize fois! « Cieux! quelle existence! »

C'est près de Sainte-Marthe que mourut Bolivar. En véritable Anglais, notre voyageur ne manqua pas d'aller visiter la petite et simple villa où le 17 décembre 1830, le célèbre héros de l'indépendance rendit le dernier soupir.

Carthagène, où il alla par mer en quittant Sainte-Marthe, est une plus belle ville, mais elle est aussi en pleine décadence. « Elle n'est ni si désolée ni si morte que Sainte-Marthe. Les boutiques y sont ouvertes sur les rues, comme dans toutes les autres villes; on voit quelques hommes et femmes à l'occasion sur la place, et il y a quelque commerce de volailles, sinon d'autre chose.

Je rencontrai à Carthagène une famille du pays qui faisait un voyage, de Bogota au Pérou. En regardant une carte, on devrait croire qu'un voyage de Bogota à Buenaventura, sur le Pacifique, est facile et court. La distance à vol d'oiseau (à vol de condor, devrait-on dire plus exactement ici) ne serait que de deux cents milles environ. Et pourtant cette famille, où l'on comptait une vieille femme, était venue à Carthagène, après être restée vingt jours en route; il lui restait à faire un long voyage de mer jusqu'à l'isthme et la traversée jusqu'à Panama, et à faire encore un voyage de mer sur le Pacifique. Le fait est qu'il n'y a aucun moyen de faire le voyage par terre, sauf par quelques chemins d'une extrême difficulté. Bogota est à trois cent soixante-dix milles de Carthagène, et on peut à peine faire le voyage en moins de quatorze jours. »



La baie de Panama. — Dessin de M. de Bérard.

De Carthagène, M. Trollope se rendit par mer à l'isthme et débarqua à Aspinwall, d'où part le chemin de fer qui va à Panama. Aspinwal a pris le nom d'un des négociants de New-York qui ont exécuté cette ligne si importante malgré sa petite étendue. C'est une petite ville misérable encore, malsaine, mal située, qui ne doit l'existence qu'au chemin de fer et à l'immense trafic dont elle est devenue le centre en peu d'années.

La construction du chemin de fer de Panama a été, malgré la petite distance de cette ville à Panama, une entreprise des plus ardues : la difficulté principale a été le défaut de main-d'œuvre.

« La ligne a été percée à travers une forêt continue, et sur la plus grande partie du trajet, le long de la rivière Chagres. Rien ne pouvait être plus malsain que de tels travaux, et en conséquence les hommes périssaient rapidement. Le taux élevé des salaires avait attiré ici beaucoup d'Irlandais, mais beaucoup y trouvèrent leur tombeau. On essaya des Chinois, mais ils étaient tout à fait incapables d'un tel travail, et, quand ils se trouvaient trop malheureux, ils avaient la mauvaise habitude

Digitized by Google

de se pendre. Les ouvriers les plus utiles étaient ceux qui venaient de Carthagène, mais on ne les obtenait qu'à très-grand prix.

« La ligne entière traverse des forêts et des taillis où l'on peut admirer l'épaisse végétation des tropiques, et elle présente par là beaucoup d'intérêt. Mais il n'y a rien de remarquable dans les paysages, pour ceux au moins qui ont déjà eu l'occasion de voir des forêts des tropiques. La végétation est si rapide, que les bandes de terrain adjacentes à la ligne, et qui ont environ vingt mètres de largeur de chaque côté, doivent être défrichées tous les six mois; abandonnées pendant un an, elles se couvriraient d'épais taillis de douze pieds de hauteur. Tous les quatre milles environ, on rencontre de grandes maisons en bois, maisons coquettes, bâties avec beaucoup de goût, où demeure un surveillant avec un certain nombre d'ouvriers. Ces hommes reçoivent leurs provisions et tout ce qui leur est nécessaire de la compagnie; car il n'y a ici ni villages où des ouvriers pussent vivre, ni boutiques où ils pussent faire leurs achats, ni main d'œuvre disponible à volonté.

« Panama est sans aucun doute devenue une ville importante pour les Anglais et les Américains, et le nom en est aujourd'hui familier à nos oreilles. C'est pourtant un lieu dont la gloire est déchue. C'était jadis une grande ville espagnole, bien fortifiée, avec trente mille habitants environ. Maintenant les fortifications ont à peu près disparu, les églises tombent en ruines, comme les vieilles maisons, et l'ancienne population espagnole s'est évanouie. Quoi qu'il en soit, c'est encore la première ville d'un État, et le congrès y siége. Il y a un gouverneur et des juges; mais sans les passagers de l'isthme, il ne resterait bientôt plus rien de Panama. »

Costa Rica : San José; le Mont-Blanco. — Le Serapiqui. Greytown.

A Panama, M. Trollope s'embarqua sur le vaisseau de guerre anglais *Vixen*, qui le conduisit à Punta Arenas, sur la côte de Costa Rica; de là, il fit un petit voyage par terre jusqu'à San José, la capitale de cet État, avec le capitaine du *Vixen*.

« Nous partîmes le premier jour sur un chemin de fer, car il y'a un *tramway* qui pénètre jusqu'à douze milles dans la forêt. Nous étions traînés sur ce chemin de fer par une excellente mule. On nous avait recommandé de passer la première nuit à un endroit nommé Esparza, où il y a une décente auberge. Mais avant de quitter Punta Arenas, nous apprîmes que don Juan Raphaël Mora, le président de la république, venait par le même chemin, avec une nombreuse retenue, pour inaugurer les premiers travaux du canal projeté par un Français, M. Belly. Il devait sur sa route rencontrer son confrère, président de la république voisine, le Nicaragua, à San Juan del Sur, et c'est à quelque distance de là que devait commencer ce grand travail. Il se proposait de passer la nuit avec sa troupe à Esparza. Nous nous décidâmes en conséquence à pousser plus loin, et en effet nous y trouvâmes don Juan. — Il y était arrivé quelques heures avant nous, et sa suite remplissait le petit hôtel. »

Les jours suivants, les voyageurs s'élevèrent peu à peu au sommet du plateau élevé où se trouve la capitale San José. C'est une ville à l'aspect assez ordinaire, avec quelques monuments, une place, des casernes, etc. : elle est située à quatre mille cinq cents pieds au-dessus du niveau de la mer; aussi, bien que sous les tropiques, et à dix degrés seulement de la ligne, elle jouit d'un bon climat, et la chaleur n'y est jamais excessive.

« Aucun climat ne peut être plus favorable que celui de Costa Rica. La canne à sucre y vient à maturité beaucoup plus vite qu'à Demerara ou à Cuba. Le sol, sans engrais, y fournit deux récoltes par an. Le café y vient très-bien : le sol est volcanique et d'une indescriptible fertilité; et on a tous ces biens sans cette intensité de chaleur qui dans toutes ces régions méridionales accompagne généralement la fertilité tropicale, et y rend le travail mortel pour les blancs. Je ne parle, bien entendu, que des parties centrales, qui sont à quelques milliers de pieds au-dessus du niveau de la mer. Le long des côtes de l'Atlantique comme du Pacifique, la chaleur est aussi grande et le climat aussi malsain que dans la Nouvelle-Grenade et les Indes occidentales. Il serait difficile de trouver une ville plus mal partagée sous ce rapport que Punta Arenas. Mais, bien que le plateau de San José et l'intérieur de la contrée en général soient si favorablement situés, je ne puis pas dire que la nation soit prospère. Ceux qui réussissent le mieux ici, comme commerçants et comme agriculteurs, sont les Allemands. Presque tous ceux qui font des affaires sur une échelle un peu grande sont des étrangers, c'est-à-dire ne descendent pas des Espagnols. Il y a ici des Anglais, des Américains, des Français; mais, je crois que les Allemands sont le mieux mariés au pays. Les meilleures terres à café sont entre les mains des étrangers, ainsi que les plantations de cannes et les scieries pour la préparation des bois : leur tâche est difficile; la main-d'œuvre est extrêmement rare et chère. Le peuple n'est pas paresseux comme sont les nègres, il aime l'argent et l'épargne, mais les habitants sont peu nombreux, ils possèdent tous de la terre, et sont à l'aise. Aux environs de San José, une journée d'homme vaut cinq francs, encore ne peut-on toujours l'obtenir à ce prix.

« Les habitants de Costa Rica sont naturellement d'origine espagnole, mais ici, comme dans toutes les contrées voisines, le sang est très-mêlé; le sang espagnol pur est, je pense, une rare exception. Cela se voit mieux dans la physionomie que dans la couleur, et se remarque surtout dans les cheveux. Il y a un mélange de trois races, de l'Espagnol, de l'Indien aborigène et du nègre; mais les traces de ce dernier sont relativement plus faibles. Les nègres, hommes ou femmes, tout à fait noirs, d'origine ou de famille purement africaine, sont très-rares.

« Aux environs de San José, il y a une montagne volcanique dont le nom est Irazu. On m'informa qu'elle fumait encore, bien qu'évidemment elle ne donnât point de lave. La contrée entière est remplie de pareilles monta-

Digitized by Google

gnes. Il y en a une, le Mont-Blanco, dont le sommet n'a jamais été atteint; telle est du moins la rumeur dans Costa Rica; très-distante, enveloppée d'autres montagnes, qu'on ne peut atteindre qu'en traversant d'épaisses forêts vierges; elle lance encore, et cela constamment, de la lave enflammée.

« On a fait différentes excursions pour monter sur ce Mont-Blanco, mais jusqu'ici en vain. Il n'y a pas longtemps, l'ascension fut tentée par un baron français, mais lui et son guide restèrent vingt jours dans les forêts et s'en revinrent, faute de provisions.

« Vous devriez faire l'ascension du Mont-Blanco, me « dit sir William Ouseley (sir William Ouseley était en « ce moment à San José, occupé à négocier un traité avec « le gouvernement de Costa Rica, vous êtes à l'aise, n'ayant rien à faire. C'est juste ce qui vous convient.

« C'est ainsi que sir William Ouseley faisait la satire de mes occupations habituelles; je résolus pourtant de me contenter de l'Irazu. »

Nous ne suivrons pas notre voyageur sur le sommet de cette montagne qui s'élève, dit-il, à onze mille cinq cents pieds au-dessus de la mer : nous n'y apprendrions rien autre que le récit de ses tribulations; les volcans ne sont décidément pas son fait, et sir William Ouseley se trompait.

De San José, M. Trollope se rendit à San Juan, communément appelé aujourd'hui Greytown; le voyage n'est pas très-facile : il faut franchir le faîte de la chaîne qui sépare les eaux du Pacifique de celles de l'Atlantique, passer la nuit dans de misérables *ranchos*, à sept ou huit mille pieds au-dessus du niveau de la mer; il y a une route jusqu'à un endroit nommé Desenganos, où les eaux des deux océans se divisent; mais sur le versant qui descend vers l'Atlantique, les mulets ne descendent plus qu'avec une extrême difficulté, dans des sentiers à peine praticables. Qui croirait que, faute d'une route, tout le café qu'on récolte sur les plateaux élevés de l'intérieur ne peut se rendre dans les ports de l'Atlantique, et va faire le tour du cap Horn, avant d'être dirigé sur l'Europe. En descendant du pays élevé, on arrive à la rivière Sérapiqui que les voyageurs descendent en canot, ainsi que la rivière San Juan où le Sérapiqui se jette.

« Le Sérapiqui est une belle rivière, très-rapide, mais pas assez pour être dangereuse. Il n'y a pas une maison, pas même une hutte sur ses bords, et la forêt descend jusque dans l'eau. Dans les grands arbres sont suspendus les singes bavards, qui agitent leurs vilaines têtes devant notre bateau ou poussent des cris de colère en voyant leur territoire envahi. Les perroquets volent au-dessus de nos têtes en faisant leur musique particulière. A trois heures, nous arrivions dans le San Juan. C'est la rivière par où le grand lac de Nicaragua se déverse dans la mer, le chemin suivi par toutes les compagnies de transit qui se sont établies d'un océan à l'autre dans le Nicaragua; les flibustiers ont tant fait que tout transit est banni de ses eaux : c'est aussi la ligne que M. Belly a choisie pour son canal. Elle a vu de terribles scènes de meurtre et de cruauté. Aujourd'hui, la rivière roule paisiblement, dans son lit large et peu profond, entre les ranchos et les dépôts de quelques sauvages colons qui sont venus chercher un asile sur ces bancs tristes, solitaires, et brûlés du soleil. »

« Le lendemain matin, nous atteignîmes Greytown, en suivant la rivière San Juan. Il y a un autre passage qui conduit à la mer par le Colorado, une branche qui, sortie du San Juan, rejoint l'Océan par un plus court chemin. On a songé à choisir cette ligne pour le canal projeté, de préférence au San Juan. Je crois ces deux lignes également impraticables. Le San Juan lui-même est si peu profond que nous touchâmes souvent le fond, même avec notre léger canot.

« Et que dirai-je de Greytown? nous y avons un consul général, dont le devoir est de tenir sous sa protection spéciale le roi de Mosquitie, comme certaines personnes se plaisent à appeler cette côte, ou de la côte des Mosquitos, comme on la nomme plus généralement. Bluefields, à quelque distance sur la côte, est la résidence préférée de ce tyran nègre; mais Greytown est la capitale de son territoire.

« De tous les endroits où j'ai jamais mis le pied, Greytown est, je crois, le plus misérable. C'est une petite ville de deux mille habitants, à peu près, placée à l'embouchure du San Juan, et de toutes parts entourée d'eau et de forêts impraticables. Une promenade d'un mille est impossible dans toute autre direction que la plage de la mer; mais ceci n'a que peu d'importance, parce que la chaleur continuelle fait qu'on ne songe point à prendre de l'exercice. Quelques Américains vivent ici, adorant le tout-puissant dollar comme font les Américains, et ouvrant des boutiques d'eau-de-vie et des comptoirs; on y trouve aussi quelques Anglais et quelques Allemands. En fait de femmes, je ne vis que quelques négresses, et une femme blanche, ou plutôt rouge, dans une boutique de rhum. La population indigène se compose d'Indiens-Mosquitos, quoiqu'il paraisse qu'on leur permette à peine de vivre à Greytown. On les voit se promenant dans leurs canots, vendant quelques œufs et des poules, attrapant des tortues, ou assez fréquemment en train de s'enivrer. »

De l'isthme américain, M. Trollope se rendit aux Bermudes, archipel composé de trois cent soixante-cinq îlots, encadrés par un dangereux récif sous-marin dans un espace de vingt milles de longueur et de trois milles de largeur. La gravure que nous donnons à la page suivante représente le principal mouillage de cette possession britannique.

Aug. Laugel.

Digitized by Google



Vue des Bermudes. — Dessin de M. de Bérard.

Digitized by Google



Costumes norvégiens d'Hitterdal. — Dessin de Pelcoq d'après le peintre norvégien Tiedeman.

VOYAGE DANS LES ÉTATS SCANDINAVES,

PAR M. PAUL RIANT.

I. LE TÉLÉMARK ET L'ÉVÊCHÉ DE BERGEN.

1858. — INÉDIT.

LE TÉLÉMARK.

Christiania. — Départ pour le Télémark. — Mode de voyager. — Paysage. — La vallée et la ville de Drammen.

En 1736, la France envoya, sous les ordres de M. de Maupertuis, une expédition scientifique au cercle polaire. L'abbé Outhier, chargé de la relation du voyage, fait partir l'expédition *en carrosse de voiture*. On déjeune à Louvres, on soupe à Senlis, et le long du chemin on ne perd pas une seule des curiosités de la Picardie et de l'Artois.

En 1860, devant les affiches des chemins de fer qui vous mènent de Paris à Copenhague en trente-six heures, il faut faire comme la vapeur et rayer d'un trait de plume ces distances qui n'en sont plus. Bientôt même la vieille terre des Goths et des Normands aura achevé son réseau de voies ferrées : les solitudes scandinaves, à peine troublées par le « shooting » et le « fishing » britanniques, verront aux vacances s'abattre par légions les touristes du continent et il ne sera plus permis d'écrire sur le Nord d'autre livre que le *Guide du voyageur*. Pour ceux qui aiment à trouver de l'imprévu, à découvrir des sites ignorés, il faut se hâter : les vieilles idées qui assignaient pour patrie aux ours la banlieue de Copenhague

Digitized by Google

s'en vont peu à peu et le canal de Gotha menace de devenir aussi banal que le Rhin ou la Loire.

Seuls, les *fjelds* (monts, plateaux) norvégiens feront peut-être exception pendant quelques années : l'âpreté particulière du sol, la configuration générale des montagnes, la longueur des distances, l'absence du confort le plus élémentaire, interdiront encore longtemps, aux touristes pressés, certaines excursions de longue haleine à la recherche de sites fameux par leur éloignement même.

Les deux parties de la Norvége qui offrent à la fois le plus de grandeur dans les paysages, le plus d'originalité dans les mœurs, sont le Télémark et l'évêché de Bergen.

La Norvége, longue et étroite bande de côtes qui étreint la Suède depuis le golfe de Varanger jusqu'à Gothembourg, se renfle dans la partie méridionale : c'est le centre de cette presqu'île secondaire qu'occupe le Télémark, avec ses grands lacs solitaires, ses montagnes abruptes, ses chutes immenses, et son peuple aux costumes bariolés.

. . . .

....Arrivés à Christiania dans les premiers jours de juin après un voyage assez long à travers les immenses forêts du Vermland et le long de la noble vallée de la Glommen, nous avions employé près d'un mois à parcourir les environs immédiats de la métropole norvégienne, admirablement assise au fond d'un des plus beaux *fjords* (golfes) de la côte, au pied de montagnes verdoyantes et à une heure des grands lacs de l'intérieur, grâce à quelques kilomètres de chemin de fer qu'on pourra prolonger plus tard.

Christiania, comme Stockholm, comme presque toutes les villes bâties en panorama, devrait n'être vue que de loin. Au bout de huit jours passés dans ses rues désertes, le long de ses bazars dégarnis, on a hâte de quitter cet immense village, aux monuments prétentieux, et on se prend à en vouloir aux habitants du désenchantement que l'on éprouve : ils ont presque gâté la nature.

Huit jours pourtant ne sont pas de trop avant de partir pour le Télémark, surtout si l'on veut, tout en parcourant le pays, se livrer aux divertissements favoris des Anglais, la chasse et la pêche. Comme on est sûr d'avance de ne trouver le long du chemin que du lait caillé et de la farine, il est nécessaire de se pourvoir de tout ce qui doit suppléer à l'insuffisance de ce menu quotidien.

Une petite voiture nationale non-suspendue, nommée du nom défiguré de « karriol » (et la seule que l'orgueil norvégien consente à raccommoder en cas d'accident), doit contenir votre personne et vos bagages. Le siége, en forme de sabot, repose sur une petite traverse en avant de l'essieu ; le cheval, attelé d'une façon particulière, tire à l'extrémité des brancards ; une forte malle est attachée à l'autre bout sur une planche, le gamin (skydskarl), qui ramène le cheval de poste, s'assied dessus. Entre ces deux points d'appui, le voyageur est mieux suspendu que dans bien des voitures à ressorts et l'on finit par s'habituer si bien à ce genre de locomotion qu'on arrive à faire des journées de seize ou dix-huit heures sans excès de fatigue.

On voudrait d'ailleurs voyager autrement qu'on serait obligé forcément d'y renoncer : les distances sont trop longues pour le voyage à pied ; les petits chevaux, habitués à tirer ces légers véhicules, se refusent au poids plus gênant du cavalier. Quant aux voitures civilisées, les routes en feraient bientôt raison.

La poste, du reste, n'est pas d'une cherté exorbitante et, n'étaient certains règlements parfaitement défavorables aux voyageurs, on n'aurait aucun droit de s'en plaindre [1].

Aussi, le 27 juin à cinq heures du matin, notre itinéraire étant arrêté pour huit jours, nos « forbuds [2] » étant envoyés et nos sacs chargés de la menue monnaie indispensable dans les montagnes, nous roulions sur la route de Télémark avec le projet d'aller le soir coucher à Kongsberg, chef-lieu du département de Bratsberg, l'un des plus riches de la Norvége en mines et en bois. La route qui y mène, admirablement percée en pleine montagne est, à quelques passages près, un chef-d'œuvre, chose rare dans le Nord, où l'on passe subitement de voies construites à grands frais à d'abominables traverses.

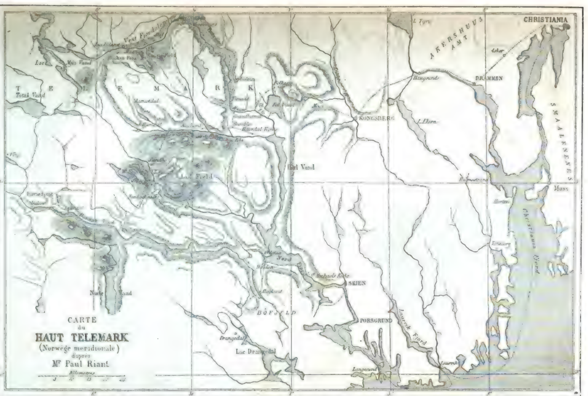
La route que nous suivons longe la rive droite du fjord de Christiania, dans un pays qui partout ailleurs serait un véritable parc : de grandes prairies semées de bouquets de pins et de frênes descendent jusqu'à la mer ; à droite des fermes rouges et blanches s'étagent sur la montagne, perdues dans la nappe indéfinie des sapins ; à gauche se découpent les mille bras du fjord. Chaque crique cache un petit débarcadère de bois avec quelque bateau à demi chargé. Le ciel est pur comme un ciel du midi, de grands églantiers couverts de fleurs bordent le chemin et s'accrochent aux rochers. A chaque chaumière, au bruit des chevaux, des marmots jambes nues accourent pour vous offrir des fraises. On se croirait sur quelque côte fleurie de la Méditerranée à deux pas de Nice ou d'Hyères, et l'on est en réalité sous le soixante-unième degré de latitude.

A Sandviken, petit port en miniature avec huit ou dix petits vaisseaux à l'ancre, la route quitte le fjord, qu'on n'aperçoit plus que dans un lointain bleuâtre, le paysage est toujours splendide, de longues files de paysans nous croisent avec de grands seaux pleins de lait et des charretées de légumes. Ils saluent en passant, mais de cette façon fière qui distingue les hommes libres des montagnes norvégiennes.

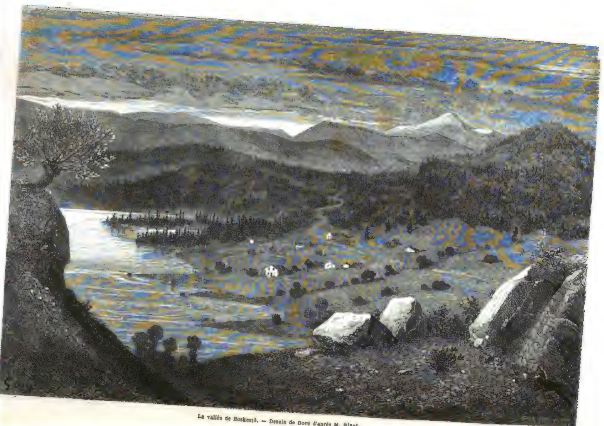
1. Le relais est une ferme tenue de loger les voyageurs et de leur fournir des chevaux pour un prix déterminé. Si la ferme reçoit une subvention de l'État, le fermier est obligé de fournir les chevaux sans faire attendre les voyageurs : c'est la station fixe. Mais le plus souvent la station est « non fixe. » La fourniture des chevaux est un impôt : chaque fermier doit, dans chaque paroisse, le payer à son tour. Il faut donc aller à trois ou quatre lieues chercher le cheval qui vous arrive au bout de trois heures d'attente, délai accordé au fermier. L'animal est fatigué, souvent à peine dressé ou vicieux ; son maître fait le relais avec vous et le défend contre le fouet avec une âpreté naïve qui se traduit en apostrophes interminables.

2. Quand on veut avoir ses chevaux prêts et faire un peu plus de trois relais par jour, il faut envoyer d'avance un courrier nommé forbudman, muni d'un certain nombre d'avis ; il vous précède d'une journée, et vous pouvez voyager à peu près tranquillement. Mais gare à vous si vous changez quoi que ce soit à votre itinéraire, si vous vous attardez à déjeuner ; les retards s'accumulent et se traduisent en incommodités désagréables.

Digitized by Google



Gravé chez Erhard R. Bonaparte 42
Digitized by Google



La vallée de Boskesjö. — Dessin de Doré d'après M. Riant.

Digitized by Google

C'est à trois lieues de Sandviken que commence la côte du Paradis, « Paradise Bakke, » ainsi nommée de l'admirable vue dont on jouit à son sommet; de là l'œil embrasse à la fois le fjord et le lac Tiri unis par la vallée de Drammen, riche, cultivée, animée par des scieries, par des fermes opulentes.

Au fond est la ville de Drammen. Après une descente d'une demi-heure, on en touche les faubourgs. Drammen, bâtie sur les deux rives d'un large cours d'eau, est un des entrepôts de bois les plus importants de la Norvége. La ville consiste en deux longues rues parallèles, bordées pendant trois kilomètres de maisons neuves en bois peint et découpé; le feu a passé par là, et en Norvége c'est un bienfait. Presque toutes les villes de Norvége payent à l'élément destructeur un tribut périodique. Tout brûle, mais tout est assuré, immeuble et mobilier : les compagnies anglaises payent les victimes en argent comptant, denrée rare en Norvége. Chacun rebâtit sa demeure au goût du jour, et Troie renaît de ses cendres, plus florissante que jamais. Le fait est que Drammen a un aspect fort opulent. Bourse, quais, maisons aussi vernies que les chalets d'Auteuil, vaisseaux au port, villas dans les faubourgs, rien n'y manque.... que de quoi manger; c'est ce qui arrive le plus souvent en Norvége, où l'œil est toujours satisfait avant l'estomac. A l'auberge, péniblement trouvée après une heure de recherche, une jeune et insolente « pige » nous refuse le pain et le sel sous prétexte que l'heure du dîner est passée.



Costumes du Telemark. — Dessin de Pelcoq.

A une raison aussi péremptoire, il n'y a rien à répondre. Le Norvégien, être flegmatique et intimement convaincu de sa propre sagesse, ne connaît point d'objection.

Digitized by Google

De Drammen à Kongsberg. — Le cheval norvégien. — Kongsberg et ses gisements métallifères.

Nous partons pour des lieux plus hospitaliers; d'immenses chantiers de planches et de poutres bordent la route. Il semble qu'il y a là de quoi approvisionner des villes entières : le bois s'élève en énormes monceaux; sans cesse de nouvelles poutres arrivent le long du fleuve, sont reconnues, rangées, empilées ou découpées en planches, vendues, embarquées à bord de gros clippers *ad hoc*, et c'est ainsi que se construisent les chemins de fer d'Espagne et les villas d'Alexandrie et du Caire.

Au bout d'une lieue, la vallée se rétrécit, et la route court plate et poudreuse jusqu'à Haugsund, gros bourg qui est comme la succursale de Drammen. C'est là qu'aboutissent en hiver les traînages de bois, les charrois de minerai, qui viennent des montagnes; en été, il y a moins d'animation.

Haugsund, comme Drammen, est séparé en deux parties qu'un pont de pierre unit. Un *gæstgiver* plus hospitalier que le premier, nous offre tout ce qu'il possède, mais, comme dans les posadas de la Manche, ce tout se réduit à peu de chose : une queue de saumon.

Le saumon est dans le Nord le pain du peuple, qui le mange de toutes les façons : cru, cuit, fumé, salé; c'est la grande ressource du voyageur, tant qu'il reste à quelques lieues de la mer.

A Haugsund apparaissent les premiers costumes télémarkiens, les corsages courts, les hautes jupes et les innombrables bijoux d'argent qui sont le luxe de ces populations encore un peu barbares.

D'Haugsund à Kongsberg, il n'y a qu'un relais, mais il est long : deux milles et demi, près de douze lieues de France. On frémit en pensant aux malheureux quadrupèdes qui font au grand trot ces distances énormes. Le cheval norvégien est de la hauteur d'un âne, il est presque toujours jaunâtre, excepté la queue et la crinière qui sont noires; une raie de la même couleur règne le long du dos; l'habitude locale est de tailler la crinière en brosse en ne laissant qu'une grosse touffe qui passe entre les oreilles et retombe jusqu'aux yeux. Cette crinière hérissée, cette petite tête, ce regard intelligent font penser aux chevaux naïvement dessinés des anciens bas-reliefs.

Si le cheval norvégien n'est pas d'une apparence satisfaisante au point de vue hippique, il est doué de qualités solides et d'un certain fond de gaieté patiente assez voisine du caractère de l'âne. Il répond plus à la parole qu'au fouet, s'arrête brusquement à ce son fortement accentué : « prrr, » qui ferait fuir ses congénères d'Europe. Le long du chemin, il se contente d'un peu de foin; l'avoine est inconnue ou sert à l'alimentation de l'homme. Quand il a soif, il va de lui-même à la source qu'il sent de loin au bord de la route et ne se regimbe que si vous le forcez à déroger à ses habitudes. Arrivé au relais, il s'étend, se couche et se roule dans la poussière pour sécher la sueur du voyage. Son maître ne le brutalise jamais et a pour lui une véritable affection. Malheur au voyageur qui surmène une bête dont le propriétaire est assis derrière la carriole. Il essuiera un feu roulant de raisonnements de toutes sortes. Quelquefois même le geste suivra la parole, et le Norvégien a la main lourde.

La route avant Kongsberg traverse d'admirables forêts, venues on ne sait comment sur des roches énormes. La mine a joué un grand rôle dans la construction du chemin, d'immenses quartiers rouges et noirs sont entassés pêle-mêle sur les flancs de la montagne; d'énormes arbres au feuillage vigoureux sortent de ces amas monstrueux : c'est un véritable chaos.

Peu à peu, la roche finit par l'emporter sur la végétation; les pins se rabougrissent, si bien qu'au sommet d'une interminable côte, il n'y a plus que des broussailles et des mousses, mais on a atteint la vallée de la Laagen qui se déroule à vos pieds comme un long ruban. Un nuage noir, semé de reflets rougeâtres par le soleil couchant, se balance au-dessus du fleuve. Plus bas encore apparaissent Kongsberg, ses usines royales et la chute de Larbrö, qui fournit à l'exploitation minière son puissant moteur.

Kongsberg est la seconde ville minière de Norvége et le centre des mines d'argent et de cobalt; c'est là que s'élabore le minerai recueilli à quelques lieues à la ronde.

Les mines d'argent forment une portion importante (un dixième) du revenu de l'État. Administrées sagement et en prévision d'un épuisement possible, elles ne rendent qu'une somme fixe par an. Elles ont été beaucoup plus riches, mais la première veine cessa subitement au siècle dernier, et ce ne fut qu'après un long intervalle qu'on trouva la veine actuelle.

Les mines de cobalt situées à quatre milles de Kongsberg sont en pleine exploitation.

La ville, groupée autour de l'église, domine un peu la chute et les scieries qu'elle alimente.

Le *Gæstgivegaard*, décoré du nom français d'Hôtel des Mines, est tenu par un jeune homme fort complaisant, qui met à notre disposition un phaéton pour aller aux puits même de la mine.

Ils sont à trois ou quatre lieues de Kongsberg, dans un pays stérile, plein de roches et de pins rabougris; la route, à peine faite, serpente dans ce dédale de pierres et d'arbres.

On se demande comment les équipages à quatre chevaux de la cour de Suède ont pu conduire par ces horribles sentiers le prince Napoléon qui, dans ses rapides voyages polaires, a visité les puits de Kongsberg.

Nous dépassons cinq ou six établissements mus par l'eau et destinés aux préparations successives du minerai avant son entrée dans l'usine de Kongsberg. Tout cela est fait avec ce luxe de charpente qu'on ne peut trouver qu'en Norvége ou en Amérique : de gigantesques viaducs amènent l'eau d'un côté et le minerai de l'autre. Bientôt les résidus terreux s'amassent en monceaux énormes et envahissent la charpente primitive, un second édifice se superpose alors au premier sans qu'on s'inquiète autrement ni de la matière ni de l'espace. A un détour de la

Digitized by Google

route, nous reconnaissons enfin la triste maison de bois peinte en brun et les hangars un peu délabrés que MM. Giraud et Karl Girardet ont poétisés de leur crayon d'artiste dans le voyage du prince.

Pour le moment, les ouvriers soupent sous le hangar; un gentilhomme, en chapeau noir, en bottes molles et en lunettes, fume à l'entrée de la mine une énorme pipe allemande; il se montre poli et prévenant; la conversation s'engage en anglais, mais au bout de quelque temps les connaissances un peu superficielles de notre interlocuteur dans l'idiome britannique nous forcent à parler norvégien. Il nous introduit dans une salle basse et nue où trois ouvriers, munis chacun d'une clef, ouvrent un grand coffre plein des échantillons les plus remarquables d'argent natif, puis on nous invite à descendre dans les mines.

A part quelques excavations immenses et partout célèbres, rien ne ressemble à une mine comme une autre mine; des échelles vermoulues, de longues galeries noires dont le silence n'est troublé que par le grondement des fleuves souterrains, un brouillard humide et noir, tout un monde enterré vivant, rien de moins fait pour parler aux yeux et émouvoir l'imagination; mais en Norvége ce serait humilier profondément la gloire nationale que de négliger les moindres détails des exploitations qui font la richesse du pays.

La mine de Kongsberg consciencieusement visitée, nous retrouvâmes avec satisfaction *la terre d'en haut*.

Le Norvégien en bottes nous attendait pour nous faire entrer dans l'habitation des mines et nous inscrire sur le registre des voyageurs: un toast à la vieille Norvége compléta la visite; en sortant, il nous montra dans une salle une vitrine garnie des échantillons minéralogiques de la contrée. L'argent se présente sous deux formes dans la mine : à l'état natif, il sort en longs fils [1] d'une gangue pierreuse, ou à l'état de sulfure; dans ce dernier cas, une gangue blanche feuilletée renferme de gros noyaux cristallins noirs. Un magnifique échantillon de ce genre décorait la cheminée. Nous voulions nous procurer quelques-uns de ces échantillons, mais ce n'est qu'en ville qu'on les achète. Là un souper passable, préparé par l'hôte, nous attendait. Nous devions partir le lendemain de grand matin pour les montagnes et, quoiqu'il fût dix heures du soir, nous envoyons nos cartes au fonctionnaire préposé à la vente des précieux cailloux; un quart d'heure après, nous allons nous-mêmes le trouver et, tout en exprimant un dévouement sans bornes à la France, il nous vend fort cher quatre petits morceaux d'argent.

Nous le quittons et, après avoir admiré de plus près la splendeur de Larbröfoss [2], nous revenons à l'hôtel, où nous trouvons toute préparée une vaste chambre contiguë à la salle de concert de la ville. Dans le Nord, où la construction est toujours en bois et par conséquent peu coûteuse, la poste-auberge, *gastgivegaard*, atteint dans les petites villes des proportions respectables; au rez-de-chaussée, il y a cabaret pour le peuple, restaurant et table d'hôte pour les fonctionnaires; le premier est occupé par une vaste salle de concert destinée aux solennités musicales ou chorégraphiques de l'endroit, et flanquée de deux ou trois vastes chambres au parquet de sapin, semé de petites branches vertes.

1. Les échantillons ressemblent à des chevelures; le plus long conservé à Copenhague a 1 mètre 50 centimètres de longueur et 60 centimètres de largeur.

2. *Foss* veut dire chute, cataracte.

Les montagnes du Télémark. — Leurs habitants. — Hospitalité des *gaards* et des *sæters*. — Une sorcière.

Kongsberg est la dernière étape de la civilisation de ce côté de la Norvége. A quelques heures seulement de Christiania, elle participe au mouvement de la capitale. Mais n'allez pas plus loin, si vous voulez vivre autrement que de vos propres ressources. Là commencent les âpres montagnes du Télémark qui enlacent les lacs Tinn, Mjös, Totak et Bandak et vont, s'entassant les unes sur les autres, former vers l'ouest l'inaccessible barrière du Hardanger fjeld, vaste désert de neige, où l'indigène même ne s'aventure pas sans horreur.

Pendant quelques milles encore on peut se servir de la carriole; c'est-à-dire que l'on trouve un ou deux sentiers assez larges pour lui livrer passage : frayés ou non, peu importe, dès qu'elle entre, elle va partout.

Le but principal d'une excursion en Télémark est la célèbre *chute fumante*, Rjukandfoss [1], la plus grande de l'Europe, je dis la plus grande et non la plus haute ni la plus forte; car la chute du Rhin à Schaffhausen et les rapides de la Glommen à Kongsvinger l'emportent sur le Rjukan en puissance d'eau, de même que le filet d'eau qui, à Gudvangen, dans l'évêché de Bergen, tombe de 4000 pieds dans la mer, l'emporte en hauteur; mais la célébrité du Rjukan vient à la fois de la masse imposante de ses eaux et de la hauteur immense d'où elles tombent, un lac précipité dans un autre, de mille pieds de hauteur.

Le lac Mjös, immense nappe à six branches, grossie des eaux qui tombent du Hardanger fjeld, vient se déverser par le Maan Elv dans le bassin du Tinn.

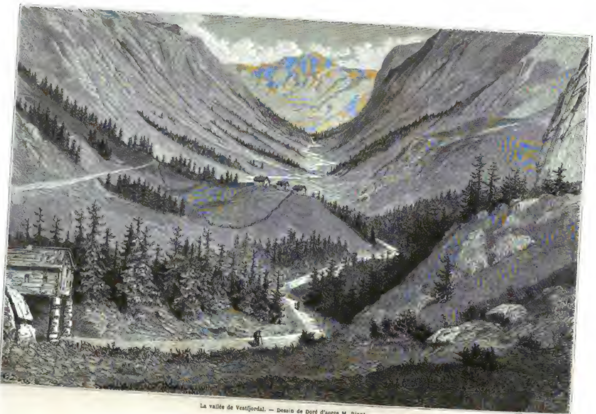
La vallée du Maan Elv peut avoir douze lieues: c'est au tiers environ qu'a lieu la dépression énorme qui produit la chute. Pour aller de Kongsberg au Rjukan, il faut passer de la vallée de la Laagen dans celle du lac Tinn et franchir une chaîne de montagnes assez abruptes; en faisant un coude et les tournant au sud, on suit une route assez bonne mais insignifiante. Nous devrons prendre le chemin le moins frayé et le plus pittoresque.

A quatre heures du matin, nous quittions Kongsberg et, après avoir suivi pendant une heure la Laagen chargée de bois flottés et bordée de grands sapins écorcés, nous entrons dans la montagne ou plutôt dans la forêt, car de tous côtés ce ne sont que sapins et rochers, rochers et sapins à perte de vue.

Au bout d'une autre heure, les pentes s'adoucissent et l'on entre dans une vaste prairie traversée par une

1. *Rjukan* est le vieux mot, presque islandais; le mot moderne est *Ryggende*.

Digitized by Google



La vallée de Vestfjordal. — Dessin de Doré d'après M. Riant.

Digitized by Google

petite rivière et bordée de hautes collines : c'est le *sæter* de Moen. Rien en général n'est tranquille et poétique comme un sæter ; c'est une petite ferme isolée, inhabitée l'hiver. Là, en été, une famille, quelquefois une jeune fille seule, garde dans les pâturages de la montagne des troupeaux de moutons et de vaches. Le mot sæter implique l'absence de culture; il n'y a autour de la ferme que de verdoyantes prairies.

Les gens de Moen sont doux et n'ont point l'air heureux. Ils nous vendent une de ces petites broches à pendeloques que, dans les longues veillées d'hiver, les paysans façonnent avec le filigrane naturel des mines de Kongsberg.

Après Moen, commence une longue montée sur un de ces plateaux tourbeux où depuis des siècles les sapins meurent et renaissent de leurs propres débris. Dans ces déserts marécageux, la route dépasse tout ce que l'imagination a jamais pu concevoir d'effrayant pour les voitures : lacets brusques, rochers laissés en travers, ponts vermoulus, pentes à pic, rien n'y manque.

Après une heure et demie de montée on arrive à Bolkesjö. Bolkesjö est une ferme de montagne importante, fondée il y a cent ans et encore tout empreinte du cachet original des vieux *gaards* norvégiens.

Du haut de la montagne au versant de laquelle les dix ou douze bâtiments de la ferme sont semés, on jouit



Intérieur d'auberge à Bolkesjö. — Dessin de Lancelot.

d'une vue magnifique sur le lac Fol qui occupe le fond de la vallée et sur les plateaux boisés de Hofvin, tandis que vers l'ouest se découpe la cime neigeuse du mont Gausta.

A Bolkesjö tout est encore vraiment norvégien. La chambre des hôtes, peinte depuis le parquet jusqu'aux solives d'arabesques rouges et noires aux tons brunis par le temps, est parée de deux vastes alcôves aux lits élevés; le long des murs sont des bahuts chargés de vieux pots danois à couvercle d'argent et de large vaisselle de cuivre et d'argent; de vieilles chaises de bois peintes comme les solives et de vénérables tables en racine de bouleau complètent la mise en scène.

C'est dans cet intérieur d'un haut style que le maître de la maison nous sert une façon d'œufs au lard. Toute l'argenterie de la famille est exhibée dans cette occasion solennelle, et s'il est permis de juger, par ce déploiement de luxe, de l'opulence relative de notre hôte, il doit être fort à son aise. Les paysans norvégiens, s'ils vivent avec frugalité, aiment à manger dans l'argent le peu qu'ils mangent : le contenant fait valoir le contenu. De là cette quantité de pots, de cuillers, d'assiettes fabriquées avec du métal fortement allié; le tout orné des dates les plus diverses et des formes les plus capricieuses.

Après le déjeuner continue la descente; la chaleur est toujours très-forte. La route n'en est plus une; c'est

Digitized by Google

un casse-cou. La grande nappe du lac Fol apparait à gauche, mais tout en bas, à deux ou trois cents pieds au-dessous de soi. On croit à chaque instant qu'on y roulera à pic, mais le chemin tourne brusquement et rentre dans la forêt. A droite, d'autres petits lacs tributaires du Fol brillent à travers les arbres. Tous sont solitaires : pas une barque, pas une maison au bord. Quelques roches seulement, quelques chevaux en liberté qui viennent s'abreuver à la rive. Ce silence nous étonne d'abord, mais on s'y fait. Les routes peuvent être étroites, on ne croise personne. En huit jours, nous ne trouverons pas une autre voiture que les nôtres.

Au bas de la montagne de Bolkesjö et presque au niveau du Fol, nous nous arrêtons un instant à Vik où le pays recommence à devenir cultivé. De larges prairies resplendissent au soleil et les clôtures reparaissent en travers des chemins. Dans un pays où il ne passe personne, à quoi bon clôturer les champs? Le long des routes, on se borne à construire des haies de bois pour limiter les héritages. Ces longues haies coupent en général les chemins. Une grande porte de bois pivotant sur un poteau de sapin barre la route. A chaque clôture, il faut que le *skydskarl* qui est assis derrière la carriole saute en bas pour aller ouvrir. En général, c'est un gros gamin, blond, lent et lourd. Il faut attendre qu'il ait vu la barrière, qu'il se soit laissé tomber de la valise, qu'il ait ouvert, puis, refermé la claie et enfin (ce qui est plus long), qu'il se soit hissé de nouveau à son poste. Pour peu qu'il y en ait une vingtaine par relai, on fait à peine deux lieues à l'heure.

A Kopsland, une dernière barrière ouvre sur de magnifiques prairies, arrosées par le Maan Elv, le même fleuve qui, après être tombé de neuf cents pieds au Rjukan, a traversé le lac Tinn, puis va se jeter, à Skien, dans la mer du Nord. Le Maan à cet endroit est fort large, toujours rapide et blanc d'écume. D'énormes sapins sont emportés avec une vitesse effrayante. Du reste, les bords du fleuve n'ont rien qui participe de la nature sévère et presque furieuse de ses eaux. Des massifs d'aulnes et de frênes s'étagent sur les dernières pentes des montagnes. Les prairies sont couvertes d'orchidées et de géraniums. Des bestiaux errent dans ces riches solitudes, conduits par quelque enfant à demi nu.

Deux petits chevaux commandés par les forbuds du matin nous attendaient dans le pré. Pendant qu'on les attelle, une misérable vieille en haillons nous adresse en chantant quelques paroles aiguës. Une poignée de shillings a peine à l'éloigner. Elle a l'œil hagard et l'on ne sait si les refrains qu'elle grince sont des malédictions ou des souhaits.

Interrogé sur cette apparition insolite, le skydskall répond que c'est une sorcière. L'heure malheureusement ne prêtait point au fantastique. Le soleil brillait dans toute sa gloire; sans quoi, on eût pu se croire transporté au temps des anciennes « sagor » et des évocations nocturnes jetées aux quatre vents.

Après avoir côtoyé quelque temps le Maan, la route le traverse. Les carrioles descendent à pic sur une petite plage de sable.

Cinq ou six sapins bruts, liés en radeau par des cordes d'écorce attendent au rivage et deux vieux Télémarkiens, coiffés d'un bonnet rond, viennent prendre les carrioles. On en met une sur le radeau; puis, l'un de l'aviron, l'autre du croc, dirigent tant bien que mal, à travers les rapides et les bois flottés, l'édifice chancelant de ce bac improvisé.

Vient ensuite le tour de la deuxième carriole, puis enfin celui des voyageurs eux-mêmes et des skydskail. On vacille en route, on a les pieds mouillés par l'écume du torrent, mais on passe. (De l'autre côté du fleuve est la blanche petite église de Grandherred, coquettement posée sur la rive.)

A l'autre bord, un coup de fouet au cheval : animal et voiture passent par-dessus le petit banc des rameurs, tombent dans l'eau, se relèvent, partent, et tout est dit.

Les lacs Tinn et Mjös. — Le Westfjord. — La chute de Rjukan. Légende de la belle Marie.

Après deux heures de trot sur une belle route le long du fleuve, on arrive au lac Tinn où toute voie de communication cesse. A peine y a-t-il au pied des hautes falaises du lac la place du petit gaard de Tinoset et du jardin mal soigné qui l'entoure. Un vieillard en enfance, deux femmes d'une saleté repoussante habitent la chaumière. Leur faire entendre qu'on veut une barque pour traverser le lac et des chevaux pour le surlendemain à quatre heures du matin est tout un travail. Ils comprennent, mais font comme s'ils ne l'avaient point compris, et, comme les bateaux ne viennent point, nous en sommes réduits à nous coucher sur l'herbe, à l'ombre d'un magnifique pin, en vue du lac.

A Tinoset, le Tinn se termine en pointe et se décharge par une chute dans la vallée inférieure. Les bois que le courant très-lent du lac a amenés à l'extrémité se forment d'eux-mêmes en un immense cercle qui occupe le fond du golfe sans toucher aux rives.

Au loin, on dirait sur l'eau une vaste tache d'huile. Peu à peu un bois, puis un autre, s'en détachent, d'autres les remplacent, mais le cercle formé par quelque tournant invisible reste le même, toujours parfait de rondeur.

Le proverbe : « Tout vient à point à qui sait attendre, » devrait être pris pour la devise du touriste en Norvége. Si vous brusquez le paysan, il devient malhonnête, grossier, et vous tourne le dos. Exposez gracieusement votre demande, et, sans vous assurer s'il a compris, car en général sa pénétration réelle ne répond pas à son apparente lourdeur, attendez patiemment le résultat de l'affaire ; il prendra son temps, consultera sa maisonnée et finira par arriver à vos fins. Ce ne sont certes pas les Normands, leurs pères, qui ont importé en Angleterre le dicton : *Time is money*.

Au bout d'une heure, nos bateliers arrivaient avec le bateau ; ils étaient deux avec un plus jeune, à la figure sympathique. Ils s'asseyent pour ramer à l'arrière. Un paquet de ramure de bouleau occupe l'avant. C'est là-

Digitized by Google

dessus que couvertures et sacs de voyage forment un lit sinon moelleux, du moins assez supportable.

En Norvége, où le voyage en barque est si usuel qu'à chaque relais de terre (*landskyde*) correspond presque toujours un relais d'eau (*vandskyde*), pour le lac, la rivière ou le golfe voisin, il n'y a pas d'autre manière de s'arranger. Si vous voulez apporter de la variété dans les différentes positions du corps et sortir d'une horizontalité fastidieuse, les rameurs vous rappellent à l'ordre, sous prétexte que la charge n'est plus équilibrée.

Le lac Tinn inaugure agréablement ce genre de voyage; il a sa physionomie spéciale qui ne manque pas de grandeur. Enfermé entre deux murailles de granit de deux mille pieds de haut, sa nappe tranquille éclairée par le pale soleil de dix heures du soir, se dore des tons les plus fantastiques; quelques îles de pins détachent leurs sombres silhouettes sur l'horizon étincelant; tandis que sur les bords quelques petites maisons de pêcheurs, accessibles seulement aux barques, se cachent dans les recoins de la montagne Nos rameurs viennent aborder à une de ces cabanes; un homme et une femme en sortent pour nous offrir des *hores*[1].

Cependant la nuit, ou ce qu'on est convenu d'appeler ainsi en Norvége, commence à tomber sur le lac : le silence devient encore plus profond et on n'entend plus que le choc des sapins flottés qui se rencontrent çà et là sur l'eau. A onze heures nous arrivons à Haakenœs, cap qui sépare le Tinn du Vestfjor, son bras occidental. Le maître de poste voudrait bien nous retenir chez lui, mais la nuit est si belle que nous préférons poursuivre notre excursion. La barque traverse le Vestfjord et à onze heures nous débarquions au pied de la petite église de Mœl : deux de nos bateliers prennent nos sacs sur leur dos, le troisième reste pour garder la barque, et nous entrons dans la vallée de Vestfjordal, formée par la continuation des rives du Westfjord est occupée par le cours impétueux du Maan.


Église d'Hitterdal (voy. p. 78). — Dessin de Wormser.

Rien de calme et de lumineux comme les nuits d'été dans ces montagnes : le soleil, qui quitte à peine la cime neigeuse du Gausta, effleure en ce moment la pente nord-ouest, et dans une heure il sera venu blanchir le versant oriental. Tout le reste de la vallée est noyé dans l'ombre, mais dans une ombre transparente qui laisse aux objets toute leur forme et en poétise les contours. Le fleuve gronde à droite derrière les bouleaux, et ses vagues argentées semblent éclairer la route de blancs reflets dès qu'elle vient côtoyer les rives.

Nous voulions, la nuit même, atteindre Dal, la ferme la plus importante et comme le cœur du pays; de Mœl à Dal il y a quatorze ou quinze kilomètres : à une heure du matin, après une véritable promenade dans cette magnifique vallée, nous frappions à la porte d'un gaard, et une grosse fille, éveillée en sursaut, nous ouvrait une chambre assez grande, ornée de deux lits antiques; et dans le Nord, où les auberges des villes n'ont jamais que des canapés couverts d'une mince couchette, les alcôves peintes des paysans sont de vraies bonnes fortunes.

Dal peut servir de centre à un grand nombre d'excursions : il se trouve à portée des sites les plus célèbres du haut Télémark, et partant est visité chaque année par un certain nombre d'étudiants de Christiania ou de touristes britanniques. M. Bayard Taylor, le spirituel voyageur américain, le seul homme qui ait consciencieusement parlé du caractère norvégien, y a passé en 1856. Il en fait une peinture charmante.

Il faudrait, pour bien jouir de la beauté hors ligne du Vestfjordal, se fixer à Dal trois ou quatre jours : on pourrait au bout de vingt-quatre heures se procurer les chevaux[1] que nous n'avons pas eu le temps d'attendre, et faire sans fatigue l'excursion du Rjukan. Au retour

1. Le hôre est une sorte de saumon qui habite les lacs et ne va point à la mer.

1. En été les chevaux norvégiens errent en liberté sur les fjelds déserts du plateau supérieur.

Digitized by Google



Le Rjukandfoss. — Dessin de Doré d'après M. Riant.

Digitized by Google

on franchirait les fjeds du Gausta, célèbre par la légende de la noce pétrifiée, dont on montre toutes les victimes, y compris le chien et le chat. Pour nous, trompés par des renseignements inexacts, et forcés d'être de retour le surlendemain à Tinoset sous peine de manquer à nos forbuds, nous fûmes désagréablement surpris d'apprendre que, faute de chevaux, il faudrait faire à pied l'excursion du Rjukan.

En somme, à six heures du matin, après avoir pris pour guide un de nos bateliers, otage salutaire de notre bateau resté à Mœl, nous partions pour le Rlukan, situé à vingt kilomètres de là en remontant la vallée.

La route ombragée de bouleaux côtoie les prairies arrosées par le Maan. A deux kilomètres de Dal et de sa petite église, nous avons la bonne fortune de trouver un paysan qui nous promet un cheval pour revenir le soir de Dal à Mœl. La perspective de ne point refaire à pied le chemin de la veille nous fait paraître moins long celui-ci. A six kilomètres de Dal commence la côte d'Ingolfsland.

La vallée se rétrécit; au fond le Maan, qu'on domine de plus de trois cents pieds, n'est plus qu'un large ruban d'écume bondissant çà et là à travers les sapins qui couvrent les deux pentes opposées de la montagne. Au sommet de la côte est le sæter d'Ingolfsland, la route le dépasse pour monter sur le fjeld et gagner la nappe supérieure du Mjösvand.

Il faut s'arrêter au sæter pour jeter en arrière un coup d'œil sur la vue splendide de la vallée qu'on vient de remonter, avec les fjelds du Tinn pour horizon et le Gausta à droite en premier plan

A gauche, se précipitent du sommet même du fjeld et serpentent le long de la montagne les longs bras d'une chute énorme qui tombe de rochers en rochers sans que l'œil perde un instant son cours écumant. Le torrent passe sous un hardi pont de bois, et roule et court, avant



Un chalet à Bamble. — Dessin de Lancelot d'après M. Riant.

de grossir le Maan, faire mouvoir une scierie à peine terminée.

Après le pont, jeté sur la chute, commence le sentier spécial du Rjukan, sorte d'escalier fort roide qui grimpe sur des roches branlantes. On dit qu'en général les chevaux passent par là, ce qui peut paraître paradoxal, mais ce qui n'a rien que d'ordinaire pour quiconque a vu descendre à des bêtes de somme les dix-huit cents marches de l'escalier de Vöring foss dans le Hardanger.

Pour le moment, c'est à pied que nous escaladons les marches naturelles qui, de roches en roches, nous mènent en trois quarts d'heure en vue de la chute qu'on aperçoit à travers les arbres.

Mais pour jouir de toute la grandeur du spectacle, il faut aller un peu plus loin et suivre, le long de la paroi presque polie de la montagne, une sorte de cran à peine accessible, véritable casse-cou, célèbre sous le nom de Maristien (passe de Marie).

Toute une légende se rattache à ce lieu : au temps jadis, on dit que le sentier fut découvert par la belle Marie de Vestjordal : c'est par là qu'à l'insu des siens elle allait retrouver dans le fjeld, au bord du Mjös, Eistein Halfoordsen son amant; mais un jour tout fut découvert, et Ejstein obligé de fuir la vengeance du père de Marie.

Les années s'écoulèrent, et le vieillard mourut. Désormais libre, Marie rappela l'exilé, qui, pour abréger la distance, voulut descendre dans la vallée par le sentier de sa bien-aimée, Marie l'attendait de l'autre côté du Rjukan : à la vue de son amant, elle pousse un cri joyeux; il veut s'élancer dans ses bras, le pied lui manque et le Rjukan renferme sur lui son abîme d'écume.

Marie devint folle; et depuis on la vit tous les jours errer le long de la passe fatale; et là, penchée sur le gouffre, elle semblait entretenir avec son amant invisible une douce conversation. Ses cheveux blanchirent : elle devint une vieille femme, et cependant jusqu'à sa mort

Digitized by Google

elle ne cessa d'errer comme une ombre blanche sur les rives du Rjukan.

Est-ce elle que, dans les pâles et brumeuses journées d'hiver, les paysans du Westfjordal voient encore se découper vaguement dans les nuages de la chute? on ne sait : toujours est-il que Maristien est un lieu célèbre, et tout bon touriste doit accomplir le périlleux pèlerinage, au risque de faire comme Ejstein. Du reste, au milieu du sentier, un gros bouleau, fortement enlacé par ses puissantes racines aux roches environnantes, permet de faire halte et d'admirer la chute, qu'on domine d'une hauteur énorme.

Qu'on se figure une immense muraille de granit à parois presque surplombantes, de dix-huit cents pieds de haut. C'est la fin de la rive droite du Westfjordal. La rive gauche suit quelque temps, quoiqu'à une moindre hauteur, cette muraille immense, puis tout à coup s'élève et en même temps se creuse pour former comme deux puits énormes dont la section serait deux demi-cercles. Le premier sert comme d'antichambre à la chute : il est évident que c'est elle qui autrefois l'a creusé, mais que, dévorant toujours la roche, elle a fini par quitter cet espace vide pour se retirer en arrière et en creuser un autre. Celui-ci, elle le remplit tout entier de la masse énorme de ses eaux, des nuages de vapeur d'écume qui remontent jusqu'au niveau même du fjeld, et aussi du tumulte des rapides, qui s'élancent du gouffre pour former le large ruban d'écume qui sillonne les sapins de la vallée. J'ai dit tumulte, l'expression est inexacte; ce n'est pas un véritable tumulte, mais plutôt un bruit régulier que fait entendre le Rjukan. Il se produit six coups distincts suivi d'un septième plus fort qui fait rebondir la chute tout entière jusqu'à mi-chemin de sa hauteur, comme si les eaux remplissaient quelque caverne énorme, et qu'à un instant donné, comprimées à l'intérieur, elles s'échappassent avec fracas.

En somme, le Rjukand, la reine des chutes du Nord, n'est point au-dessous de sa réputation. Le volume de ses eaux, un lac tout entier, la hauteur d'où elles se précipitent, neuf cents pieds, et surtout le site étrange qui l'encadrent, offrent un de ces spectacles qu'il est impossible de dépeindre et qu'on n'oublie jamais.

Du bouleau où nous étions accrochés, après une vaine tentative pour pousser plus loin, nous redescendons vers un rocher inférieur qui surplombe la chute et d'où l'on est censé voir le gouffre. A gauche, un petit sentier, frayé par les chèvres, mène on ne sait où, « à la mort » dit notre guide. Le mieux pour des gens que le sort d'Ejstein ne tente point est de revenir sur ses pas. Le retour du Rjukan est plus agréable que l'aller; l'espérance du gîte, la fraîcheur de la soirée et la sensation agréable de la descente, abrégent le chemin.

Dal. — Le livre des étrangers. — L'église d'Hitterdal. — L'ivresse en Norvége. — Le châtelain aubergiste. — Les lacs Silkegjord et Bandak. — Le ravin des Corbeaux.

A Dal, Ole Torgensen et la charmante Aasta, sa fille, nous attendaient. Pendant qu'on prépare le dîner, fort passable pour un dîner de Norvége, nous engageons avec le maître de céans une conversation en norvégien; le livre des étrangers en fait les frais; mille et un insulaires y ont inscrit leurs réflexions en prose et en vers; dans un espace de trente ans nous ne voyons que deux noms français, M. le comte de R. et M. C., de Cherbourg. Tous les voyageurs n'ont qu'une voix sur la fille du logis, type télémarkien des plus gracieux, visage avenant, toujours prêt à rire, costume reluisant des mille bijoux montagnards, longues tresses emprisonnées dans le petit châle roulé qui fait la coiffure du pays, et, pour compléter la description, pipe en racine de bouleau fumée le plus naturellement du monde. Elle nous vend quelques ceintures chargées de cuivre, puis nous apporte un coffret de bois d'où elle tire une cinquantaine de bijoux d'argent d'un travail rare. C'est l'hiver que les paysans découpent ces jolies choses dans l'argent de Kongsberg. Chacun, même le mendiant, a sa broche et ses boutons de filigrane. Les bijoux d'Aasta nous tentent : « Combien en voulez-vous? — Je ne veux pas te les vendre, monsieur. — Seulement ces boutons. — Ce sont des boutons de femme, ils ne t'iraient pas, monsieur, et puis c'est ma parure de fiancée, je la mets le dimanche pour aller à Mœlkirke, je ne voudrais pas m'en priver, c'est si long à faire. »

. . . .

Cependant le gigh et le cheval attendaient à la porte. Nous quittons Dal après de vigoureuses poignées de main à Ole Torgensen et à sa charmante fille. Vers minuit nous étions à Mœl; nos lits de feuillage de bouleau nous attendaient dans la barque, et par une nuit magnifique nous traversions le Tinn.

A quatre heures du matin un choc violent nous réveille; c'est la barque qui donne contre un sapin à Tinoset. Nos carrioles étaient là, et après une toilette sommaire dans l'eau du lac, nous roulions sur la route d'Hitterdal.

Arrivés à Bamble nous devions faire une pointe sur l'église d'Hitterdal, un des rares monuments de bois du treizième siècle qui subsistent encore en Norvége. Hitterdalkirke est à deux ou trois lieues de Bamble.

Un peu plus loin est Lysthuus, affreuse posada où l'eau même est inconnue et où l'on nous fait payer 3 francs, quatre œufs, seul comestible de l'endroit. Une note adressée au bailli (qui tous les huit jours visite le livre de poste) est la seule punition que l'étranger puisse infliger à ce chantage indigène. En repassant devant l'église d'Hitterdal nous nous arrêtons pour la visiter (voy. p. 75). C'est une sorte de pyramide de bois à cinq ou six toits superposés comme ceux d'une pagode. Les murs sont revêtus de tuiles de bois en forme d'écailles de poisson, et les toits couverts de petites planches sculptées. Une galerie couverte règne tout autour de l'église pour abriter le peuple. Un porche sculpté est à l'entrée du cimetière, et de l'autre côté de la route le clocher en bois à jour se détache sur les arbres du *præstegjeld*[1]. L'intérieur de l'église vient d'être sottement restauré à la luthé-

1. Presbytère.

rienne. Un vernis uniforme a remplacé la fresque naïve et de bons bancs confortables ont été substitués aux anciennes boiseries sculptées; seule la croix byzantine de l'autel en argent doré et la chaire du curé ornée des signes du zodiaque ont échappé au vandalisme local.

Mais l'extérieur est parfaitement conservé et surprend par son étrangeté. En somme, c'est avec la fameuse crypte de Sanct Mikaël, sur le Nordfjord, près de Skien, le monument le plus ancien de l'architecture catholique dans ces pays.

De retour à Bamble, où nous faisons reposer les chevaux, un vieil ivrogne endimanché vient nous prononcer un discours interminable. Rien de triste comme l'ivresse en Norvége, ivresse due à la bière et au brandevin. Après une surexcitation d'un moment, elle rend les gens presque idiots : et là, loin d'exciter le dégoût, les gens ivres ont l'air d'être les bienvenus. Les enfants vont les agacer et jouer avec eux; les bonnes gens sourient aux refrains grivois qu'ils fredonnent, et n'était la loi qui depuis quelques années punit de *peines corporelles* cet odieux vice, on verrait se reproduire en Norvége les tristes scènes du dimanche en Suède.

Le paysan est lourd et inintelligent. On pourrait lui appliquer un dicton propre aux habitants d'une certaine province de France : Habit de velours, ventre de son. Rien en effet n'est curieux comme le contraste de ces habits brodés, soutachés, couverts d'oripeaux, et cette nourriture grossière qui a fait donner au Télémark le surnom de *Pays du lait caillé*.

La route qui passe à Bamble et à Hitterdal est presque une grande route. Elle vient de Kongsberg et, traversant tout le Télémark, ne s'arrête qu'à Gugaard, au pied de l'infranchissable barrière du Hardanger fjeld.

Nous allons la suivre jusqu'à Sundbo pour tourner vers le sud dans les vallées plus riantes du Bandak.

Nous sommes au pied du Lid fjeld et nous traversons les vallées de Hitterdal, de Laurdal et d'Hjertdal, arrosées par l'Hitter Elv.

A Saunland, encore une église antique réservée au marteau des démolisseurs. Une belle grange neuve, bien peinte va la remplacer, à la plus grande satisfaction du premier magistrat de l'endroit. Cette vallée d'Hjertdal est assez animée. Les usines n'y manquent point. De plus, c'est le temps de l'exercice annuel, et les soldats campent le long de la route. Ils ont du pain (quel pain!) : nous l'achetons avec bonheur; c'est une rareté en Télémark.

Après Hjertdal, on monte assez longtemps pour gagner la crête dont le versant opposé descend à Sillegjord. L'œil, à droite, enfile la fertile vallée d'Aamotdal. Mais la route tourne à angle droit et descend à pic en face du mont Scorve, vers le lac Flaa. Rien n'égale la vue qui se déroule pendant cette descente d'une heure.

De beaux frênes ombragent le chemin. Entre les arbres apparaît la crête neigeuse du Scorve. Tout au fond de la vallée brille la nappe tranquille du Flaa. A droite, s'étale la croupe en éventail du Thors Nutten; à gauche, l'œil peut suivre à vingt lieues les sinuosités du lac Sillegjord, presque noyé dans la brume du soir.

A Sundbo, au bout du lac Flaa, on quitte la grande route du Hardanger pour entrer dans le canton de Sillegjord, tout parsemé de fermes opulentes, tout émaillé de prairies. C'est avec un plaisir assez naturel à la suite de trois jours de fatigues que nous entrons dans le village de Sillegjord.

Le gaard est infime. Où logerons-nous? Il y a là le presbytère, la maison du landsman, deux ou trois fermes de bonne apparence. Nos postillons jettent leur dévolu sur une sorte de château de bois dont l'avenue aboutit perpendiculairement à la route. Un portique à colonnes en décore la façade. De vastes communs précèdent une manière de parc anglais dont les pelouses descendent jusqu'au lac.

Nous n'avons que de vagues notions sur la nature du fonctionnaire qui occupe ce palais. Mais l'aplomb de nos skydkarls nous rassure et nos carrioles s'arrêtent au perron. Une servante nous reçoit et nous introduit dans un vaste salon orné d'un piano à queue et de deux énormes lauriers-roses en pleine fleur. De seigneur, point. Au bout de trois quarts d'heure, la même servante nous fait monter dans les mansardes, où deux lits et du thé nous attendent. La fatigue nous fait profiter sans réflexion de cette silencieuse hospitalité. Le lendemain, nous nous hasardons à parler de rétribution. On accepte, on demande même davantage. De seigneur, toujours point. Nous allons aux remises, nous faisons atteler.

C'était à croire ce castel inhabité, lorsque, tout à coup, au moment où nous prenions les guides, le piano de la veille rompt le silence et la Marseillaise, exécutée par des doigts novices, nous révèle l'existence de quelque princesse, héritière invisible du domaine.

Telle est l'hospitalité norvégienne. Autrefois gratuite, elle se fait payer (grâce aux Anglais) même chez les gens qui pourraient l'exercer autrement. Est-ce un excès de fierté qui fait fuir ces hôtes que le voyageur aimerait à voir? Je ne sais. En tout cas, si ce récit vient à tomber sous les yeux de la dame du logis, qu'elle y voie un regret plutôt qu'un reproche.

Nous voulions, de Sillegjord, gagner le Bandak avec l'intention de passer deux ou trois jours au milieu de ces sites romantiques qui sont en même temps le premier pays de chasse et de pêche de la Norvége. De Sillegjord au Bandak il y a quatre ou cinq lieues. La route d'abord plate et monotone monte bientôt sur un fjeld tout entouré de roches à pic. De ce cirque naturel où l'on entre par une vaste brèche, s'échappe une belle chute qui forme un lac. On monte encore, puis on tourne brusquement pour redescendre dans la vallée du Bandak. Même vue immense, même paysage splendide qu'à Sundbo. De tous côtés des prairies prêtes à être fauchées, des pentes fleuries d'églantiers, des fermes bien bâties et, à l'horizon, la nappe longue et sinueuse des Bandaks.

La route aboutit dans la cour d'un gaard de la plus belle apparence. Un monsieur en lunettes fume sa pipe sur le perron; c'est le maître de poste, et de jeunes élégants arrivent en phaéton pour dîner à Moën.

Le maître de poste est un gentleman fort complaisant.

Il nous fait renoncer à nos projets de séjour qui ne s'accordent point avec la bizarrerie des départs du *Saint-Olaf*, petit vapeur qui fait le service du Bandak. Nous convenons de laisser nos carrioles à la poste. Nos irons en barque jusqu'au bout du lac, à Dalen, où le *Saint-Olaf* est à l'ancre. Le lendemain nous reviendrons avec lui, et il prendra à bord nos carrioles qui se trouvent conduites au petit port d'embarquement. Nous déjeunons, et par une pluie d'orage, nous nous embarquons sur le lac.

L'orage dure deux heures. Le lac, enfermé entre deux hautes chaines de montagnes, résonne des coups multipliés du tonnerre. La pluie tombe à flots; mais la petite barque glisse sur l'eau et, deux heures après, aborde à Laurdal.

Rien de ravissant comme ce coin solitaire. Quelque riche bourgeois l'a choisi pour s'y bâtir une demeure confortable, au milieu d'un grand parc de sapins. A côté, une chute fait aller quelques scieries. En face, s'ouvre une vallée fertile; c'est un paradis en miniature.

Vers cinq heures du soir, nos bateliers nous déposaient dans une prairie inondée où finit le lac et où commence la vallée de Bandal.



Vue du lac Bandak. — Dessin de Doré d'après Riant.

Un groupe de cinq ou six maisons y forment le hameau de Dalen. Le *Saint-Olaf* est à l'ancre en rade. Nous faisons porter nos sacs à une maison de bois que nos bateliers décorent du nom de restaurant à la carte (*spise-korter*). En réalité, c'est une maison de paysan, et la carte se compose de l'hôre classique et des pommes de terre qui constituent en Norvége un repas de première classe. En attendant qu'on le prépare, nous partons à pied pour le fameux Ravnedjupet, *Ravin des corbeaux*, qui se trouve dans la vallée, à deux lieues de Dalen.

Le Ravnedjupet est célèbre dans les contes du Télémark; la tradition prétend que ce gouffre rejette sur ses bords, par la seule force du vent qui y tourbillonne, tout ce qu'on y jette.

En réalité Ravnedjupet n'est qu'un site horriblement sauvage, surtout alors qu'il n'est éclairé que par les lueurs tremblotantes du crépuscule norvégien.

Paul Riant.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

Digitized by Google



VOYAGE DANS LES ÉTATS SCANDINAVES. — Vallée du Flatdal. (Voy. p. 79). — Dessin de Doré d'après M. Riant.

VOYAGE DANS LES ÉTATS SCANDINAVES,

PAR M. RIANT.

LE TÉLÉMARK ET L'ÉVÊCHÉ DE BERGEN.

1858. — INÉDIT.

LE TÉLÉMARK (SUITE[1].)

Le Saint-Olaf et ses pareils. — Navigation intérieure. — Retour à Christiania par Skien.

C'est après une montée de deux heures le long d'Eidsborgskleven et au sortir d'un bois sombre que l'on arrive sur l'arête étroite du précipice béant. Un petit garde-fou naturel permet d'en sonder l'énorme profondeur. Au fond de la fissure gronde le torrent, et les roches sont disposées de façon que, si le vent d'ouest souffle, il forme, repoussé par la paroi de la montagne, un tourbillon effroyable. Le nom de Ravnedjupet vient-il de ce que les corbeaux accourent après la tempête se repaître des victimes qu'a dévorées l'ouragan, ou bien était-ce quelque lieu de supplice analogue au Ravnagja de Thingvellir en Islande? on ne sait; toujours est-il que Ravnedjupet comme le Rjukandfos est un site exceptionnellement pittoresque et qui récompense amplement des fatigues de l'excursion. De retour à Dalen où nous attendaient le souper et les soins obséquieux de l'hôtesse, toute fière des quelques mots d'anglais qu'elle écorchait horriblement, nous prenons quatre heures de repos, et à cinq heures du matin, insensibles aux prières de la bonne femme qui eût voulu nous garder huit jours, nous allons à bord du *Saint-Olaf*, souverain solitaire du Bandaksvand. *Le Saint-Olaf* est un de ces paquebots-omnibus qui desservent depuis deux ou trois ans les principaux lacs de l'intérieur. C'est presque toujours quelque vieille coque avariée qui ne peut plus tenir la mer et qu'un bonhomme de capitaine, fumant, prisant et chiquant, conduit de village en village; l'avant est rempli de marchandises et de paysans. Quelques fonctionnaires, un ou deux bourgeois, un touriste égaré sont assis à l'arrière; point de cabines; une petite pièce de six pieds sur toutes les dimensions en tient lieu; au centre traînent sur une table les numéros surannés du journal de la province, deux ou trois vieux officiers commentent, le verre en main, les télégrammes de Palestro et de Magenta, et portent un toast à Napoléon III en fredonnant *la Marseillaise*.

Ces « Dampskib » à volonté n'ont rien de régulier dans leur route; ils vont d'escale en escale et font le tour du lac pour regagner le dimanche leur point de départ.

Pour revenir au *Saint-Olaf*, nous passons dessus quatre ou cinq heures à admirer les sites toujours variés du lac. Vu le matin et en sens contraire, il affecte des aspects tout différents de ceux de la veille. De temps en temps, un nuage blanc rase l'eau, un rayon de soleil le traverse en passant obliquement derrière un promontoire; on dirait une bande d'argent relevée d'or; tantôt la nappe s'élargit entre des prairies fertiles, tantôt les montagnes s'élèvent, et le coup de canon dont *le Saint-Olaf* les salue, résonne mille fois d'une paroi à l'autre. A chaque instant on craint que le navire ne puisse passer entre ces murailles formidables. Nous arrivons au petit quai de bois où nos carrioles doivent nous attendre; elles n'y sont point, mais, grâce à la complaisance du capitaine et aussi à la lenteur d'un troupeau de vaches qui se refusent à venir à bord, notre maître de poste a le temps d'arriver au petit trot avec les dames de la veille et les voitures attendues; on hisse le tout à bord et la conversation s'engage avec les Norvégiennes.

Le paysan norvégien, longtemps annihilé par le Danois, revient peu à peu, depuis qu'il a recouvré son indépendance, à sa dignité d'autrefois. Rien de fréquent comme les familles où le grand-père, encore affublé du costume national, voyage avec ses petits-fils, parfaits gentlemen élevés en Angleterre et familiarisés avec tous les raffinements de la civilisation. M. B., qui sert de cavalier à ces dames, est du nombre : c'est un chasseur déterminé qui regrette le séjour forcé que ses fonctions l'obligent à faire à Christiania, où il va retourner. Il nous parle d'ours et nous offre des lettres pour des montagnards d'Hægland, fameux chasseurs qui habitent à six ou sept lieues de la pointe orientale du Bandak sur les bords du Langvand.

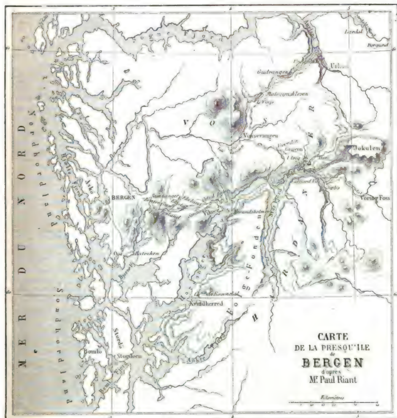
A midi nous arrivons à Strengnen au bout du lac, et si nous voulions, nous serions à Christiania le lendemain dans la journée; car une fois par semaine tous les petits steamers du Télémark se correspondent, et de lac en lac, de fjord en fjord, on arrive assez vite à destination. Il ne faut pas croire cependant que cette facilité de communication ait beaucoup civilisé les contrées qui en jouissent. Le pays est si abrupte, si sauvage, que ces lacs sont de vraies impasses sans route qui les longent ou les unissent. Quittez les stations intermédiaires à peine dignes du nom de villages, et vous retombez dans la barbarie traduite par l'absence du pain et la présence du lait caillé.

1. Suite et fin. — Voy. page 65.

A Strengnen commencent à disparaître ces costumes télémarkiens à formes antiques; les hautes culottes des hommes; les jupes rayées des femmes et ces petits châles enroulés en turban sur le front et descendant en pointe sur les épaules pour cacher les longues chevelures blondes des paysanes.

Nous entrons dans une baraque où un jeune couple affairé nous sert dans un salon de bois brut un dîner passable. Mme B. cherche à tirer d'un piano antique quelques sons harmonieux; puis nous nous séparons de nos compagnons d'un jour, qui retournent à Christiania après nous avoir décidés à partir pour la montagne.

Une chasse à l'ours n'a d'intérêt pour le lecteur que par les dangers mêmes qu'ont pu courir les chasseurs;



mais la vérité oblige à déclarer que sans chien et au mois de juin une expédition de ce genre est toujours complétement infructueuse.

Deux ou trois jours passés à Hægland sur le Langvand, dans une famille de chasseurs d'ours, de longues excursions pédestres sur les pentes du Böfjeld et jusqu'à Drangedal, les explorations minutieuses des hautes cavernes où dorment en hiver les énormes plantigrades n'eurent donc d'autre résultat que la découverte des traces fraîches d'une mère ourse et de ses petits, et les balles explosibles ne purent même trouver dans ces solitudes quelque élan égaré sur qui s'exercer. Malgré l'insuccès de la chasse, il est impossible de ne point garder un bon souvenir de ces montagnards au caractère ouvert et franc, de ces vigoureux jeunes hommes souvent balafrés dans leurs luttes avec les terribles bê-

Digitized by Google

tes, de leurs récits naïfs, de leur indomptable dureté à la fatigue.

Le dimanche soir nous quittions Hægland, et après un mille dans la plus sauvage des forêts de pins, nous débouchions sur la vallée du Nordfsjö; au loin brillaient d'un éclat singulier des toits resplendissants; nous approchons : c'étaient les toits de grandes serres; un peu plus loin, un château du meilleur style, des pelouses et des corbeilles de roses, de grands tilleuls et toute une colonie de femmes élégantes assises sous une véranda.... à trois lieues d'un pays à ours. Ces contrastes sont perpétuels en Norvége; les propriétaires d'usines, gens fort riches, condamnés à passer toute l'année dans ces déserts, s'y installent avec luxe et presque toujours avec goût. Ainsi Ulefoss, petit village, plein de scieries alimentées par une puissante chute, a deux de ces habitations princières.



Fjord de Gudvangen (voy. p. 89). — Dessin de Doré d'après M. Riant.

Il est onze heures du soir; à deux heures du matin, après avoir côtoyé le lac, nous entrons à Skien qui dort du plus profond sommeil, quoique le soleil soit déjà haut sur l'horizon.

Cette ville, placée entre la mer et le lac Nordfsjö, est l'entrepôt de tous les bois du Télémark. Le mouvement y est plus grand encore qu'à Drammen. Au pied d'une falaise à pic s'étendent de longs docks de bois, encombrés de marchandises; de tous côtés les chevaux traînent des poutres qu'ils ont retirées du fleuve pour les porter aux scieries. La ville n'a d'autre pavé que la sciure de bois, amassée là par les années; aussi est-il défendu d'y fumer sous les peines les plus sévères, un cigare oublié dévorerait des millions.

Digitized by Google

L'EVÊCHÉ DE BERGEN.

Quand on a vu le Télémark, la vallée de Gudbrandsdal, les villes commerçantes du sud, et qu'on a fait le pèlerinage moitié historique, moitié industriel de Frederikstad-Sarpborg, on peut sans regret quitter Christiania et chercher sous de plus hautes latitudes des paysages plus admirables encore : la côte ouest de Nor-



Église de Bakke (voy. p. 89). Dessin de Doré d'après M. Biant.

vége, depuis Stavanger jusqu'à Throndhjem, offrirait à elle seule un développement égal à celui des côtes françaises de Bayonne à Dunkerque, si la mer suivait, comme chez nous, des falaises presque rectilignes, au lieu d'enfoncer, comme elle le fait là-bas, ses mille bras dans un dédale de montagnes et de vallées, d'îles et de récifs.

Quand on quitte la grande mer pour entrer dans le golfe de Hardanger, à Rövær, il faut faire près de cent cinquante kilomètres avant d'atteindre Odde ou Eidfjord, l'une des extrémités du fjord.

Si l'on ajoute au caractère tout particulier de la côte occidentale, la hauteur énorme des falaises ou des pics qui bordent ces golfes innombrables, on comprendra pourquoi, dans son orgueil national, le Norvégien met son pays bien au-dessus des sites les plus vantés de la Suisse ; c'est la mer qui anime toutes ces montagnes ; c'est la mer qui vient baigner le pied de tous ces glaciers ; c'est

Digitized by Google

la mer dont les tempêtes viennent s'engouffrer dans ces formidables gorges et ajouter à leur sublime horreur.

Bergen occupe le centre de ce réseau de fjords ; bâtie à l'extrémité d'une presqu'île montagneuse, elle ne peut communiquer que par mer avec le reste du pays. Tous les efforts de l'art n'ont pu jusqu'à ce jour arriver à créer, dans le massif rocheux qui relie au continent la presqu'île de Bergen, une route carrossable. Comment suspendre un chemin au flanc de falaises de quatre mille pieds de haut? comment descendre des pentes où les plus hardis piétons ne s'aventurent qu'en tremblant?

De la nature toute particulière de ces contrées est résulté un système de voyage qui n'a pas son pareil en Europe : chaque île, chaque isthme a son tronçon de route et ses relais de poste ; au bord de la mer la même station fournit, ou des chevaux, ou des bateaux, suivant qu'on arrive ou qu'on débarque ; les carrioles se démontent et sont abandonnées sur ces esquifs à des tempêtes, comme on n'en voit que dans les fjords. Quant au voyageur, on n'en parle point. Pour se promener dans l'évêché de Bergen et courir la poste d'eau (Vand-Skyds), il faut avoir la confiance la plus entière dans l'*élément perfide* et dans le rameur norvégien, son *dominateur*; de plus ces excursions sont très-longues, tant à cause des distances en elles-mêmes que des détours énormes imposés à chaque pas par l'âpreté des lieux et la naïveté des communications. Aussi est-il impossible en une saison (l'été est si court en Norvége) de parcourir depuis Stavanger jusqu'à Bergen et Namsos tous les fjords de la côte ; du reste, les plus vastes et ceux dont le pittoresque est le plus voisin du sublime se touchent presque ; ce sont eux qui étreignent, l'un au nord, l'autre au sud, la presqu'île de Bergen : le premier est le Sognefjord, le second le Hardangerfjord. Quiconque les a parcourus jusque dans leurs dernières profondeurs n'a point à regretter la fatigue et les privations du voyage. Si l'on voulait faire plus complétement les excursions côtières, il faudrait disposer d'un yacht de plaisance, et, partant du Lysefjord, célèbre par un phénomène de réflexion solaire, aller de golfe en golfe jusqu'aux Lofoden.

Pour le touriste qui arrive de Christiania par terre, soit qu'il ait pris la route du Hallingdal, soit qu'il ait remonté la vallée de la Bægna ou Beina et ait passé le Fille fjeld, par le col de Nystuen, il arrive inévitablement au fond du Sognefjord, le plus septentrional des deux grands fjords.

Des sommets neigeux du Fille fjeld, à deux pas de Galdhöpiggen et du Jokul, les pics les plus élevés du massif des Horunger, il descendra par une pente très-rapide dans la vallée de Lærdal, gigantesque impasse où vient se perdre le dernier flot du Sognefjord.

La presqu'île de Bergen. — Lærdal. — Le Sognefjord.

.... A Tune commencent les vrais costumes du district de Lærdal : les hommes ont des culottes de peau jaune ; les femmes, un corsage de gros drap bleu, plissé aux épaules, garni de velours noir au collet, et fermé par un rang de boutons d'argent ; une jupe courte à carreaux et un large bonnet blanc, plissé par derrière en éventail, complètent le costume ; les jeunes filles, au lieu du bonnet, portent dans leurs cheveux blonds une couronne formée d'un foulard rouge roulé : rien de gai comme cette coiffure, dont la couleur vive tranche avec l'austérité du corsage. D'ailleurs les Lærdaliennes sont en général fort jolies et portent admirablement ces habits aux formes antiques.

A Qvien commencent d'énormes travaux faits pour endiguer deux torrents impétueux, puis l'on monte pendant trois heures avant d'atteindre Nystuen, sorte d'hospice bâti de temps immémorial au milieu des neiges éternelles, pour la plus grande sûreté du voyageur qui y trouve, sinon du pain, du moins un abri chaud et des lits immenses.

Sur la route de Christiania à Throndhjem, au col du Dovre, il y a aussi un de ces hospices remontant au treizième siècle ; mais il est plus vaste et rappelle mieux encore, par l'empressement silencieux des hôtes, par le confort de l'intérieur, par la vénérable antiquité du mobilier, certains hospices des Alpes.

A Nystuen, une tempête, qui, depuis deux jours, grondait vers la mer, et dont nous avions à peine, de l'autre côté du Fille fjeld, ressenti le contre-coup, nous réveille dès le matin par le bruit lugubre des rafales qui envoyaient contre les vitres des torrents d'eau mêlée de neige; aussi je ne sais comment nous faisons les deux milles qui séparent Nystuen de Maristuen, placé un peu plus bas vers la mer, dans un bois de bouleaux nains.

A Maristuen, la pluie cesse pour faire place à une bourrasque qui durera toute la journée. Depuis deux ou trois relais, de petits chiens, dressés en temps de neige à aller chercher du secours aux relais, courent devant les carrioles, arrêtant les chevaux par leurs aboiements quand le vent, trop violent aux tournants, pourrait être dangereux.

Il y a vingt ans, toute cette route, depuis Nystuen jusqu'à la mer, n'était qu'un casse-cou épouvantable, fameux par de lugubres accidents. A force d'art, de patience et d'argent, le génie norvégien a réussi à rendre à peu près sûre la moitié de la descente ; la route, supportée par d'immenses massifs de maçonnerie, percée à la mine à travers les roches surplombantes du précipice, est presque partout bordée de barrières en fer ; par deux fois elle traverse la vallée sur des viaducs établis à grands frais, et ce n'est point sans un sentiment de légitime reconnaissance pour les officiers de l'armée norvégienne, qu'on contemple, de l'autre côté des précipices, l'étroit sentier sans garde-fous et les ponts pourris que suivait l'ancienne voie.

Rien ne saurait peindre la grandeur du paysage : à chaque instant d'énormes chutes roulant sur les flancs grisâtres du fjeld vont grossir le torrent qui écume à quinze cents pieds plus bas dans le lit qu'il s'est creusé lui-même ; dans les gorges étroites le vent s'engouffre

avec plus de force encore qu'à Ravnedjupet, et grossit de ses mugissements la voix tonnante des rapides. Un peu avant Hœgg, on rejoint la route qui vient d'Hallingdal ; à la bifurcation, de longues files de charrettes dételées attendent, pour monter au fjeld, que l'ouragan soit passé.

Plus on descend vers la mer, plus la vallée se creuse et, comme le plateau supérieur garde le même niveau, les montagnes semblent grandir. Les deux rives se rapprochent et l'on se trouve au fond d'une sorte d'entonnoir qui semble sans issue ; c'est là que, sur le vert resplendissant d'une prairie en fleurs, se détache la silhouette noire de l'église, j'allais dire de la *pagode* de Borgund. Je ne sais si M. Holmboe, qui a fait sur les traces du bouddhisme en Norvége une très-savante étude, a établi un rapprochement entre cette vénérable construction de bois et les temples de l'extrême Orient. Le fait est que les toits pointus, les gouttières sculptées, les ornements bizarres de Borgund-Kirke, ont une physionomie tout à fait chinoise. Plus petite que l'église d'Hitterdal, elle doit être aussi plus ancienne; tout autour règne une galerie couverte aux piliers noircis par le temps. Les portes sont couvertes de ciselures naïves, de lions et de chiens entourés d'arabesques en relief; l'église étant presque abandonnée, l'intérieur a échappé aux sottes restaurations qui déshonorent celle d'Hitterdal, et l'œil suit avec plaisir les peintures un peu effacées qui couvrent les murs et les formes bizarres des tribunes et du comble tout à jour; çà et là le chiffre de la Vierge (S. M.), enlacé comme un rébus, ressort du milieu d'arabesques rouges et bleues; de grandes lampes d'argent, dues au ciseau de quelque orfévre hollandais, pendent du haut de la voûte; tout respire ce parfum vénérable d'un temps qui n'est plus, et dont chaque jour les traces vont disparaissant.

On dit qu'un souverain du continent a acheté une de ces rares églises de bois, et l'a transportée pièce à pièce dans un parc pour la soustraire au marteau de l'édilité locale. A voir l'abandon où est laissé Borgund, on se prend à souhaiter que la même fantaisie prenne à quelque autre royal amateur, qui la sauverait du sort d'Hitterdal.

Quand on sort de la porte sculptée qui ferme le cimetière de Borgund, on voit la route grimper perpendiculairement jusqu'au bord même de l'entonnoir montagneux qui ferme la vallée; à droite, au fond, le torrent passe dans une haute et étroite fissure et disparaît après un coude.

Au sommet du fjeld s'ouvre vers la mer une longue et étroite vallée. Pour y descendre, il faut regagner le lit du torrent. La route, chef-d'œuvre de hardiesse, suit, sans presque les toucher, les parois de la montagne. On dirait une vis élevée en l'air. La pente est assez douce, mais on a bientôt le vertige, après avoir décrit au grand galop des chevaux quelques tours de l'*Hélice de Vindhellen*.

Les Norvégiens sont fiers, et à juste titre, de ce beau travail. Un tunnel eût été plus court, peut-être moins coûteux. En tout cas, on eût perdu un paysage splendide.

Au bas de la côte, un lourd carrosse, traîné par deux des petits chevaux du pays s'arrête au relais, tant le vent est fort. Le soleil, du reste, brille de tout son éclat. Le vent soufflant avec violence sur les chutes qui tombent du plateau, les soulève à mi-chemin en gerbes étincelantes que le soleil irise en les traversant.

Après trois ou quatre heures de chemin dans la vallée, déjà plus fertile, nous arrivions à Lærdal. Lærdal n'est pas encore une ville et n'est plus un village. Si j'osais, je la comparerais à Étretat ; mais ici la grandeur du site jure un peu avec la petitesse de ce qu'y a bâti l'homme. Tête de la grande route de Christiania à Bergen, Lærdal deviendra important quand on lui aura creusé un port. Pour le moment, c'est une longue rue bordée de maisons blanches, alternant avec des masures. Au bout, est la mer, large d'un kilomètre à peine. C'est ici qu'on quitte la terre ferme pour prendre, soit le steamer hebdomadaire, soit la barque de poste qui vous mène à Bergen.

Le steamer ne part que le lendemain, et la tempête interdit toute espèce d'excursion nautique. En un jour on a le temps de voir Lærdal, d'explorer les hautes montagnes qui s'y baignent dans la mer, et même d'assister à la revue que, dans une sorte de champ de Mars, voisin de la ville, passe le contingent du canton. Les hôtels sont pleins d'officiers, et les rues de soldats qui jouent, chantent et grignotent ces biscuits enfilés, aliment ordinaire des robustes charpentes du Nord.

Un bon bourgeois de la ville, quelque chose comme le maire ou le sous-préfet, avait consenti à nous donner l'hospitalité, vu l'encombrement des auberges. Le café le matin, du saumon à midi et du thé le soir, le tout sans pain : voilà le menu des repas de la famille pendant une journée entière. Il sera facile, d'après cela, de juger de la frugalité du peuple.

L'honorable fonctionnaire qui nous traitait ainsi de son mieux, moyennant une légitime rétribution, ne se doutait point que l'estomac d'un touriste a besoin d'une alimentation plus solide. Le fait est que maîtresse et servante furent grandement scandalisées de nous voir exhiber les provisions de la route tout comme dans un gaard de paysan. Durdrekke surtout se livrait aux plus judicieuses réflexions.

Après avoir laissé aux Lærdaliennes une triste idée de la voracité française, nous regagnâmes à minuit le steamer *Framnæs* qui venait d'arriver en rade. *Le Framnæs*, bateau tout frais sorti des chantiers de Liverpool, étincelant de dorures et de glaces, fait depuis l'an dernier un service régulier entre Bergen et Lærdal. De Lærdal, où il prend les touristes venus de Christiania, il s'en va faire, de golfe en golfe, le tour du Sogn entier. Au fond de chacun de ces fjords secondaires, il s'arrête quelques heures.

Le long de la route défilent devant vos yeux les paysages les plus splendides, les coins les plus sauvages et les plus retirés du Sogn. Autrefois, pour faire le chemin qu'il vous fait parcourir en deux jours, il eût fallu toute une semaine. A chaque station où il s'arrête, des familles de paysans du Sogn, dans leurs habits de fête, montent à bord; chevaux et vaches suivent sans plus d'embarras.

L'étonnement de ces bonnes gens, à la vue des splendeurs du paquebot que beaucoup voient pour la première fois, est indescriptible.

Le fait est qu'un ethnographe érudit pourrait faire sur les paysans du Sogn de curieuses études. Il est impossible de ne pas être frappé de la ressemblance qui existe entre les plus beaux types anglais et normands et les types si purs du Sogn. Je dis anglais, je me trompe; je ne devrais parler que des familles anglaises où l'aristocratie a conservé la pureté de la race conquérante; plus d'une paysanne du Sogn porte la tête haute et fière comme les pairesses d'outre-Manche. Yeux d'un bleu profond, profils olympiens, tailles imposantes, rien ne manque à la ressemblance. Tous ces gens-là sont, à un degré antique, cousins[1] des membres de la haute chambre.... et ils le savent. Ils parlent de leur Ganger Rolf (Rollon de Normandie) comme s'il s'agissait d'un personnage d'hier; les pirateries de ses collègues deviennent de splendides conquêtes, et tout cela est raconté dans les veillées, célébré dans les chansons comme le siége de Troie chez les Grecs. On s'explique alors la fierté de ces laboureurs, de ces pêcheurs, qui n'ont pas voulu de nobles dans leur jeune constitution, parce qu'étant tous de la même race, ils remontaient tous aux mêmes héros, à ces contemporains d'Odin, grands guerriers, grands tueurs, peut-être grands mangeurs de chair humaine.

Les temps et les hommes se sont adoucis, mais la race, sous l'administration danoise, a changé et d'allures et de but; de son glorieux passé, il ne lui reste plus que ses *saga* (traditions), sa fierté, qui fait du peuple norvégien la démocratie la plus aristocratique du monde, et certains goûts de vagabondage maritime qui portent les petits clippers du Sogn à caboter plutôt dans la Méditerranée ou en Amérique que dans la mer du Nord.

Le matin nous avions pénétré au fond d'Aardalsfjord : des chutes immenses, de petites cabanes perdues dans les crevasses des falaises, une mer verte comme l'émeraude, de longues vallées terminées par des pentes neigeuses, que faut-il de plus pour faire trouver le temps trop court même sur le pont d'un bateau à vapeur? A midi nous étions au pied des glaciers du Justedal, devant la coquette église de Lyster. C'est là qu'aboutit un sentier presque fameux, qui vient de Lom et de Laurdal en Gudbrandsdal; les excursions annuelles de messieurs les étudiants de l'Université de Christiania l'ont illustré; les



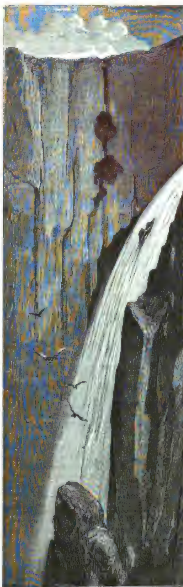
Route de Stalheim. — Dessin de Doré d'après M. Riant.

1. Beaucoup de familles norvégiennes tombées en paysannerie ont encore leurs écussons et leurs généalogies intactes. Un savant professeur de Copenhague, qui possède parfaitement l'histoire de notre Normandie, fut étonné de retrouver une conformité entière d'armes entre quatre familles répondant au nom latin de Sylvius Skog en Norvége, du Bois en Normandie, Boice en Angleterre, et Boyis en Suède (branche émigrée d'Écosse au seizième siècle).

princes de Suède même en ont fait le but de plus d'une excursion. Pour venir de Lom à pied, il faut traverser des plateaux neigeux de quarante lieues de large, sans une habitation, sans un arbre; le vent souffle, les guides perdent leur chemin et croient voir çà et là les traces des génies courroucés du fjeld; il faut aller de marais en marais, de précipices en précipices; enfin l'on arrive (car les nuits sont courtes et le *flatbröd* (pain plat, galette) national soutient les estomacs des jeunes Norvégiens), mais on arrive épuisé, mouillé et crotté de la tête aux pieds, comme les deux intéressantes casquettes à gland qui montent en ce moment sur le pont du *Framnæs*. Lyster n'est pas la seule église de ce fjord. A côté est celle d'Urnæs, qu'une savante publication allemande a jugée digne d'être comparée aux églises de Hitterdal et de Borgund; le fait est que l'intérieur de l'église d'Urnæs a encore été respecté et ne serait point sans intérêt pour l'archéologue et pour le peintre; mais l'extérieur n'a pas eu pour architecte l'homme de goût ignoré, le paysan de génie qui a dessiné les clochetons d'Hitterdal et les sculptures de Borgund.

Au retour, nous touchons de nouveau à Lærdal: nos carrioles, hissées à bord, seront confiées à l'honnêteté des passagers; une lettre envoyée d'avance à Bergen préviendra l'aubergiste de leur arrivée solitaire; nous les retrouverons dans la remise sans que rien manque à nos provisions, abandonnées à la bonne foi publique. Quel est le pays où l'on pourrait en faire autant!

Pour nous, légers de bagage, nous laisserons le *Framnæs* retrouver Bergen par mer, pour nous enfoncer de nouveau dans les montagnes


Le Vöringfoss. — Dessin de Doré d'après M. Riant.

à la recherche des sites du Hardanger et la cataracte de Vöring.

Le steamer, qui a intérêt à emmener avec soi tous les passagers, se garde bien de les conduire à l'entrée de la route qui mène par terre du Sogn au Hardanger; il laisse le voyageur au fond d'un fjord voisin, à Underdal, misérable hameau, où nous trouvons au bout d'une heure une barque et deux rameurs. Une famille norvégienne, qui se promène dans le Sogn, navigue de conserve dans une autre barque. La mer est devenue calme, l'eau est de ce beau vert émeraude qu'on ne trouve que dans le Nord. Le long des falaises géantes du fjord roulent des chutes sans nom qui seraient célèbres ailleurs. Tout au haut du fjeld, si haut que l'œil a peine à y arriver, apparaissent quelques sæters (chalets) suspendus à quatre mille pieds au-dessus de la mer. On dit qu'en hiver de terribles avalanches roulent le long de ces pentes abruptes pour se perdre en sifflant dans les profondeurs du fjord et que plus d'une barque a été victime de leur énorme chute.

Le Nærößjord est de tous les bras du Sogn le plus étroit et celui où les falaises atteignent le plus de hauteur. La barque légère qui file entre ces murailles de granit doit faire du haut des nuages l'effet d'une fourmi parcourant le fond d'une tranchée de drainage. Le site sauvage au milieu duquel est assise l'église de Bakke et les portes de Gudvangen, à l'extrémité même du fjord, atteignent même ce caractère de sublime que le crayon rend mieux que toutes les descriptions.

A Gudvangen même la mer n'est pas large comme la Seine. Sur un des bords sont bâties une douzaine de mai-

Digitized by Google

sons qui forment le village; en face, le long de la montagne, se précipite la plus haute chute d'Europe, celle de Keel, qui d'un seul jet tombe du plateau supérieur (1000 mètres) sur un rocher d'où elle s'éparpille en écumant dans la mer.

Gudvangen était encombré de voyageurs. La « madame[1] » qui dirigeait leur installation, ahurie par cette affluence inaccoutumée, ne savait auquel entendre; vers le soir elle finit par nous octroyer une tasse de thé, un matelas et un réduit quelconque pour l'étendre.

Le lendemain, deux stolekjærre (charrettes à siége) nous attendaient à la porte. Quand on n'a plus de carrioles, le maître de poste est tenu de vous fournir avec le cheval une lourde machine, composée d'une charrette à deux roues, avec un siége étroit suspendu par un ressort en bois sur le cadre même du véhicule. Le fond est destiné à vos bagages, le siége à votre propre personne qui y occupe la position du monde la plus triste et la plus resserrée. A chaque relai, on change de stolekjærre; ce n'est qu'une diversion au supplice; quelquefois une aristocratique courroie remplace le ressort de bois; on jouit alors de la dernière expression du comfortable.

En sortant de Gudvangen nous roulions dans la vallée de Nærödal, arrosée par un large torrent d'un vert limpide; à l'extrémité de la vallée, qui n'a pas deux lieues de long, les falaises se rapprochent. Le torrent de Nærödal est formé par deux énormes chutes qu'on ne voit point encore, cachées qu'elles sont dans les replis symétriques de la montagne; une pente abrupte, une sorte de dos d'âne escarpé les sépare. C'est là-dessus que la route monte en lacet et de telle sorte qu'à chaque tournant on domine ou la chute de droite ou la chute de gauche, enfermées dans le puits naturel au fond duquel elles tombent d'une hauteur immense (voy. p. 88).

A chaque tournant, les ingénieurs qui ont fait en maçonnerie cet admirable travail, ont posé des bancs de bois. C'est la dernière recherche de la civilisation dans le site le plus sauvage et le plus désert qu'il soit possible d'imaginer. Ce travail (Stalheimskleven) est analogue à l'hélice de Vindhellen, moins saisissant de hardiesse, plus pittoresque peut-être à cause des deux chutes qui attirent à chaque instant le regard et qu'on finit, au haut de la montée, par embrasser d'un même coup d'œil avec la vallée entière qui fuit jusqu'à la mer.

Vosse-Vangen. — Le Vöringfoss. — Le Hardangerfjord.

Une fois hors du bassin du Sogn, l'aspect du paysage et des gens eux-mêmes change. Le pays, dès qu'on a dépassé le lac Vinje et ses maisons aux toits empanachés d'arbustes, paraît plus fertile; d'immenses fermes se succèdent; on fait les foins dans des prairies qui s'étendent à perte de vue vers le sud. A droite et à gauche les montagnes ne sont plus que des croupes boisées, sillonnées d'énormes torrents. Quant aux costumes, ils changent aussi. Nous sommes dans la paroisse de Vangen et dans le district de Hardanger.

Vers midi nous arrivons à Vosse-Vangen; encore une petite ville toute neuve, bâtie, chose rare, au pied de son église (et non pas à deux ou trois kilomètres plus loin, comme c'est le plus fréquent). Vosse, au bord d'un lac, dans un pays fertile, à portée des excursions les plus vantées de l'évêché, est un séjour de prédilection pour les touristes; un hôtel, un vrai hôtel, y étale son enseigne. Vosse est propre; nous croisons une noce et nous profitons de la circonstance pour voir l'église, ancienne, assez curieuse, et assister aux apprêts de la cérémonie. La mariée, ruisselante de bijoux et d'ornements, est toute jeune; les gens de la noce sont endimanchés à qui mieux mieux. Du reste, là, comme partout, les vieux usages, les vieilles chansons, toutes les cérémonies graves ou burlesques qui entouraient de temps immémorial l'union des époux, tendent à disparaître, et j'ai peur que bientôt la présentation anglicane au ministre ne remplace les rites joyeux contemporains d'Odin.

J'oubliais d'ajouter à l'éloge de Vosse, que la pêche y est très-abondante, et plus facile peut-être que dans les districts du Nordland, où l'autorité locale abuse de la loi pour pressurer les étrangers.

C'est de Vosse qu'il est le plus facile d'atteindre le Hardanger, cette immense artère qui pénètre de cent cinquante kilomètres dans les terres et n'est desservie par aucun steamer; pas une route, pas un chemin de traverse n'y aboutit; c'est en barque qu'il faut y voyager si l'on veut ou y entrer ou en sortir, et encore pour cela il faut gagner Bergen et arriver au fjord par son embouchure.

Mais si l'on veut visiter les fonds mêmes du Hardanger, les chutes d'Odde, le Vöringfoss, les glaciers de Justedal, force est de passer à cheval les montagnes qui bordent la côte septentrionale du Hardanger.

En conséquence, après deux heures passées à Vosse nous tournions le dos à la grande route pour prendre une sorte de traverse qui unit le lac Vangen au lac Graven. Au bout de deux milles, franchis en pleine forêt, on débouche sur une vallée fertile; une ferme considérable est bâtie au bord d'un torrent endigué sur ses deux rives; des scieries, des moulins sont joints aux bâtiments du Gaard; c'est tout un village; un quart d'heure après, par un de ces contrastes si fréquents en Norvége, le site devient sauvage, une vallée aride, encombrée d'un chaos de rochers, s'ouvre à l'ouest avec des vues lointaines sur le Hardanger, la route descend à pic au fond du précipice et traverse le torrent sur un pont de pierre, jeté en face d'une chute énorme (Haltingfoss). Le paysage vaudrait à lui seul l'excursion. Du reste, une lieue plus loin, apparaît la maison blanche de Vasenden au bord du Gravensvand, petit bassin d'une lieue de large, entouré de collines verdoyantes; l'église de Graven et une sorte de maison bourgeoise, entourée d'un parc d'étables, sont de l'autre côté; une barque nous y dépose et nous attendons deux heures qu'on ait amené les chevaux de selle et le cheval de bagage (*klövhest*), qui doivent nous conduire jusqu'à Ulvig sur le Hardanger.

1. En Norvége on décore de ce titre tout français les femmes de la classe moyenne.

En Norvége les excursions équestres sont toujours à redouter ; les chevaux, petits, fort gros, ont l'allure incommode et lente; ils ne vont qu'au pas, pour cette bonne raison, que les guides suivent à pied sans vouloir hâter leur allure tout à fait placide Je ne parle point des selles qui ne tiennent qu'à grand renfort de ficelles et de bouts de cuir. Quant au *klövhest*, il porte deux espèces de bâts en corde d'écorce de bouleau, on met dessus les menus paquets et les couvertures de voyage, puis d'autres cordes viennent ficeler le tout et l'on pousse la bête, qui va toute seule, passant les torrents, se tirant des marais comme elle peut, n'ayant pour toute aide que son instinct et la sûreté extrême de son pied.

Enfin nous quittons Graven en songeant à l'histoire d'Halgrim et d'Hildegunda, qui, au temps de la peste noire, se trouvèrent seuls au monde dans ce petit coin de montagnes; le fléau n'avait épargné qu'eux. Halgrim, venant d'Ulvik, trouva Hildegunda folle de frayeur au milieu des cadavres des siens. « Ils se crurent le dernier homme et la dernière femme, dit la légende, s'épousèrent devant l'autel de Graven, et d'eux descendent tous les gens de par là. »

Le trajet de Graven à Ulvik prend quatre ou cinq heures à cheval; quand on a gravi la montagne et traversé un fjeld assez long, on descend vers le Hardanger au milieu d'un pays fertile, coupé de prairies et de grands massifs de chênes, de frênes et de pins.

Au bord de la mer, des fermes entourées de vergers en plein rapport, de grandes pommeraies, des prairies d'un vert luxuriant, indiquent un sol beaucoup plus riche que celui du Sogn. En général, le Hardanger, qui étend ses étroits replis jusque sous les montagnes du même nom, n'a point le même caractère que le Sogn; entouré de falaises moins hautes, il offre une foule de petits ports perdus dans les arbres, de maisons de pêcheurs cachées au fond des criques.

Mais si la nature même de ses rives est parfois moins sublime que celle du Sogn, les vallées qui y aboutissent sont plus larges et recèlent, à deux ou trois milles dans les terres, les sites les plus étranges, les paysages les plus grandioses. C'est sur les bords du Hardanger que s'ouvrent l'abrupte vallée de l'Heimdal, qui mène au Vöringfoss, puis les pentes d'Odde, dernier contre-fort du Hardangerfjeld, et enfin les âpres déchirures du glacier de Folgefonden, immense amas de glace, d'où sortent des milliers de chutes, et au pied duquel se cachent les plus fertiles coins de la Norvége, la ferme de Bondhuus, et l'antique baronnie de Rosendal, patrimoine des Rosenkrone.

Mais c'était au Vöringfoss (chute tourbillonnante), que nous voulions juger de la grandeur des scènes du Hardanger. De Ulvik à Eidfjord, petit port à l'entrée de la vallée d'Heimdal, il n'y a que dix lieues; quand le temps est calme et la nuit sereine, c'est une promenade sans rivale; à chaque instant derrière une pointe boisée s'ouvre quelque long fjord, dont l'œil, dans la brume bleuâtre, peut à peine distinguer le fond. Les larges torrents qui courent le long des bois solitaires troublent seuls le silence du soir, et l'on arrive à Eidfjord en regrettant presque que le chemin ait été si court. Il est onze heures du soir : la grande maison qui sert de relais d'eau est formée; on réveille les gens, qui nous donnent une vaste chambre où nous aurions dormi le mieux du monde, sans le voisinage de deux étudiants norvégiens en humeur de chanter, et de chanter *la Marseillaise*, avec des voix altérées par le brandevin.

Le lendemain, de bonne heure, un guide, que nous avait procuré l'hôte, nous attendait, le bâton à la main, et nous partions à pied pour aller faire le pèlerinage du Vöringfoss.

A ceux qui s'étonneraient qu'on fasse de si longues excursions, de véritables voyages, pour aller voir une seule chute, nous dirions que les deux ou trois cataractes renommées en Norvége sont placées dans des sites exceptionnellement sauvages et retirés, auprès desquels on passerait sans même les soupçonner, et que, de plus, c'est seulement au cœur des montagnes, loin des grandes routes, que l'on trouve encore les costumes et les mœurs norvégiens dans leur antique originalité. Enfin les chutes du Vöringfoss dans le Bergenstift, comme le Rjukanfos en Télémark, sont tellement imposantes et surpassent de si haut ce qu'on peut en dire, qu'à elles seules elles valent le voyage, récompensant amplement de tous les ennuis, de tous les dangers de la route.

Pour arriver au Vöringfoss il y a environ cinquante kilomètres à faire en pleine montagne par des sentiers pierreux; il faut ajouter à cette distance l'ascension d'un escalier de mille sept cent cinquante marches, à l'aide de blocs énormes le long d'une pente presque à pic.

A une lieue et demie d'Eidfjord, au bout d'une large vallée, on trouve un petit lac, l'Eidfjordvand, tranquille miroir d'un vert limpide, enfermé dans de hautes montagnes. Il y a deux bateaux à la rive, l'un d'eux appartient au propriétaire d'une cabane bâtie à quelques pas de là; nous montons dedans, et une heure après nous voyons les gros tilleuls et l'église rouge de Sæbo : à droite et à gauche, s'ouvrent d'énormes vallées, dont les torrents se précipitent dans le lac, du haut du contre-fort qui domine Sæbo, c'est celle de gauche qui mène au Vöringfoss. On traverse une petite plaine cultivée, puis le sentier escalade le remblai et vient côtoyer le torrent, qui court sur les roches et serpente à travers les bouleaux; le site est plus sauvage encore qu'avant le lac; les blocs de granit sont entassés par amas immenses : la vallée entière est une moraine. Au bout de sept à huit kilomètres sur un terrain presque plat, on passe la rivière sur un frêle pont de sapins, et sur la rive étroite on ne trouve plus pour sentier qu'une trace blanche laissée par les bêtes de somme sur de grandes roches polies. Là le torrent se précipite d'une centaine de pieds.

Un énorme amas de pierres a comblé la vallée. On l'escalade en passant sous des roches surplombantes, et, au-dessus, on se retrouve dans le même site qu'en bas. On a mis une heure à monter une marche de cet amphithéâtre gigantesque, et c'est à peine si d'en haut on aperçoit la dépression.



Vallée de l'Heimdal. — Dessin de Doré d'après M. Riant.

Digitized by Google

Au fond, du côté du Vöringfoss, la vallée est complétement fermée : une pente abrupte part du torrent et monte au fjeld, se creusant en une sorte de puits énorme; à gauche d'une fissure perpendiculaire, qui semble la trace d'un glaive géant dans ces murailles immuables, sort le torrent; c'est par là, à quelques pas, qu'est le Vöringfoss.

Nous voudrions y pénétrer, mais notre guide s'y refuse, prétendant qu'il n'y a point de chemin[1].

L'habitude du pays étant de monter sur le plateau supérieur pour aller voir la chute d'en haut, il faut en passer par là et gravir cet escalier monstrueux formé d'un lacet à tournants brusques. A mi-chemin de la hauteur se balancent de gros nuages; il faut les atteindre et les dépasser. La seule distraction en pareil cas, quand on a forcément le visage tourné vers l'intérieur du puits d'où l'on cherche à sortir, est de compter les marches et de vérifier les assertions locales; tout compte fait, il y en a mille sept cent cinquante. En deux heures d'une vigoureuse ascension on arrive au haut. Eh bien! ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'on fait faire aux chevaux du pays, et, qui pis est, leur chargement sur le dos, cette montée ou cette descente horrible. Au haut du fjord nous avisons un bonhomme avec son cheval chargé de foin; la malheureuse bête, qui connaît de quel supplice va être pour elle la descente, quitte à chaque instant le sentier pour remonter d'un bond au fjord; le bonhomme la reprend patiemment par la bride et finit par l'entraîner assez bas pour qu'elle ne puisse remonter; elle ne proteste plus alors que par de petits hennissements douloureux.



Femme du Sogn (voy. p. 88). — Dessin de Pelcoq d'après une photographie.

Il ne faut pas croire qu'après avoir escaladé l'escalier, on soit arrivé au Vöringfoss; devant vous s'étend une plaine immense bordée à l'horizon par les hauts fjelds du Jökul; plus près on voit serpenter le fleuve qui se précipitera de neuf cents pieds au moins dans l'Heimdal.

Quant à la chute elle-même, un gros nuage, qui, à deux lieues de là, se balance au flanc d'une montagne, en indique la place précise. Des détritus séculaires de brimbelles, de rubus, de bouleaux nains, ont formé sur les roches du plateau une sorte de terre noirâtre, toute couverte de petites plantes: le *linnea borealis, les rubus arcticus et paludosus*, et des fleurs charmantes du *Krokebœr*. Les eaux, en entraînant de larges morceaux de ce sol spongieux, ont mis à nu les roches, qui apparaissent çà et là par larges taches blanches. Dans les fonds se sont formées de véritables tourbières, où la marche est à chaque instant retardée. Aussi n'est-ce qu'au bout de deux heures qu'on arrive en vue du torrent; quant à la chute, on l'entend, on en voit la *fumée*, mais il faut toute l'expérience du guide pour vous amener, dans le dédale des bouleaux nains qui couvrent les rives, à une pierre surplombante, *seul* endroit d'où l'on puisse voir la chute. Le torrent, qui jusque-là coule sur le plateau, trouve tout à coup la fissure perpendiculaire qui s'ouvre en bas sur le fond de l'Heimdal, et s'y précipite d'un seul bond. La rive gauche du précipice est au niveau du fjord; la rive droite, qui fait face au spectateur, est de cinq cents pieds plus haute. De là roule une chute d'un moindre volume, qui, arrivée au niveau d'où s'élance le Vöringfoss, y est absorbée. La vitesse commune semble s'accélérer encore après leur réunion.

Le Vöringfoss est peut-être plus puissant que le Rjukandfoss, mais l'œil et l'esprit sont moins satisfaits: on ne peut pas contempler celui là pleinement comme on fait de celui-ci. Je dirai pourtant que le Vöringfoss est entouré d'un cadre plus imposant que le Rjukandfoss. Le paysage, empreint d'une grandeur plus sauvage, produit sur l'esprit une impression singulière. La subite disparition de cet énorme volume d'eau, qui ne laisse de son passage d'autre trace qu'un nuage léger, a quelque chose qui parle à l'imagination et qu'on ne saurait oublier[1].

1. Même aventure est arrivée à M. Bayard Taylor. Il est évident qu'à peu de frais on pourrait faire une route pour arriver par là au Vöringfoss, et que, dans l'état actuel du passage, des guides plus hardis que les lourds paysans du Hardanger frayeraient en quelques heures un sentier dangereux, mais praticable.

1. A l'exposition des beaux-arts de Copenhague, en 1859, un peintre danois avait exposé une vue admirable du fjeld du Vöringfoss. Désespérant de rendre la chute dans toute sa puissance, il avait peint seulement la désolation du fjeld, les petits lacs sombres bordés de bouleaux, et l'horizon blanchâtre du désert, tandis qu'à gauche il laissait deviner l'énorme abîme du Vöringfoss au-dessus duquel planait un grand aigle de lac d'un effet saisissant.

Digitized by Google

Le Vöringfoss a aussi sa légende comme le Rjukandfoss, mais une légende toute moderne. L'histoire n'est vieille que de deux ans. Un Anglais, que je ne nommerai point, ennuyé de ne pouvoir contempler à son aise le Vöringfoss, se fit descendre dans le gouffre avec un bateau de caoutchouc, une grande brosse et un pot de céruse. Arrivé au fond du précipice, il chercha un remou en aval, traversa le torrent, et sur l'autre rive, escaladant une centaine de pieds de roches, il vint, sur une magnifique paroi de granit, peindre son nom en lettres de deux mètres de haut; puis, heureux d'être le seul qui jusqu'alors eût joui du spectacle dans toute sa grandeur, il se fit remonter et retourna à Eidfjord comme il était venu, laissant ses guides émerveiller les pêcheurs du récit de cette équipée.

Les mille sept cent cinquante marches sont plus pénibles à descendre qu'à monter, et c'est avec un plaisir infini qu'on arrive au pont jeté au pied de la fissure sur l'Heim-Elf; ce pont que nous avions franchi en venant est d'une hardiesse et d'une solidité surprenantes. Sur les deux bords du torrent on a jeté un amas de roches; dans chacune de ces piles naturelles on a planté deux forts sapins inclinés vers le lit du fleuve, et au-dessus de l'angle laissé entre eux et la rive on a jeté deux demi-tabliers en bois brut fortement assujettis au rivage par des roches énormes. Restait à finir l'arche. Un troisième plancher formé de quatre longs sapins reliés ensemble par des cordes d'écorces est posé sur les deux premiers, et, pour consolider le tout, des pierres plates y forment une sorte de pavement général. C'est sur ces sortes de ponts qu'hommes, chevaux et souvent carrioles, passent le mieux du monde, si le vent n'est point trop fort dans la vallée.

A quatre heures du soir, après douze heures et plus de marche, nous étions revenus à Eidfjord-Vik, où du poisson frais et des pommes de terre nous récompensaient du jeûne de la journée.

Comme je l'ai dit plus haut, le Hardanger est une impasse. On y entre plus facilement qu'on n'en sort. Le mauvais temps insolite, prématuré, pressant notre départ pour le cercle polaire, il nous fallait, sous peine d'un long retard, atteindre en même temps que le paquebot de Hambourg l'extrémité du fjord, à soixante lieues d'Eidfjord, à Bergen. Nous avions vingt-quatre heures pour faire le trajet; quatre vigoureux rameurs se chargèrent de nous y mener.

C'est alors que nous pûmes reconnaître combien la poste d'eau norvégienne est un moyen barbare de locomotion. Le patient, obligé à une position horizontale et en tout cas à une immobilité presque complète, reçoit à plaisir la pluie et la vague. Provisions, couvertures et voyageurs, tout n'est bientôt plus qu'un triste amas de choses mouillées. Le brouillard nous ayant pris au sortir d'Eidfjord, nous ne pûmes traverser le Hardanger, et il fallut côtoyer sa rive gauche, contre laquelle toute la force de nos rameurs empêchait à peine les vagues de nous jeter. Le vent, la pluie, les rafales subites, rien ne manqua à notre odyssée; après douze heures d'efforts nous avions à peine fait six lieues, et nous abordions ruisselants à la petite île d'Heransholm, au pied du Folge jeld.

Ce lieu doit être enchanteur quand le soleil éclaire ses hauts sapins et son quai de pierres grises, ombragé de sorbiers. Aujourd'hui nous avons hâte d'entrer dans la maison où un vieux marin et sa femme nous aident à nous sécher. L'insuccès de notre tentative maritime nous fait renoncer à aller plus loin dans le fjord; nous le traverserons en droite ligne et nous gagnerons Bergen par les montagnes, comme faire se pourra.

De Vikoër à Sammanger et à Bergen.

Plusieurs voyageurs anglais parlent avec enthousiasme de l'hospitalité que le prêtre de Vikoër leur a largement offerte. J'aime à croire, pour l'honneur de la véracité britannique, que le fonctionnaire qui occupait la cure en 1847 a été changé. Le fait est que nos marins déposent nos paquets sous le porche d'une maison de bonne apparence qui paraît être la station. La pluie tombe à torrents; nous demandons du feu pour nous sécher; les servantes se concertent, nous font attendre une heure, puis enfin ramènent une sorte de bourgeois orné d'une énorme pipe: « Que voulez-vous? — Du feu pour nous sécher; nous venons d'essuyer treize heures de gros temps; nous irons ensuite à Bergen par terre. — Ce n'est pas ici la station (et il nous montre une maison de l'autre côté de la baie à une lieue de là). Je suis le prêtre et je ne reçois pas de voyageurs. — Nous ne demandons qu'à attendre une heure à couvert que la pluie diminue. — Non, non; allez à la station, ce sera bien mieux. »

En effet, après deux heures passées de nouveau sur le fjord et sous la pluie, nous débarquions à Sandmoën, transpercés, rompus et affamés. Voilà comment certains membres du clergé norvégien, clergé bien doté, bien payé et confortablement logé, entendent les devoirs de l'hospitalité. Il est heureux pour les voyageurs que le paysan n'imite point son curé, car je ne sais comment on pourrait traverser certains districts du pays.

A Sandmoën, tout en maudissant le prêtre de Vikoër, nous nous séchions au grand poêle du gjæstgifveren, qui mettait à notre disposition tout ce qu'il avait, pas grand chose il est vrai, car, dans ces vallées si fertiles dont le climat est celui d'Angleterre, et dont les productions sont les mêmes que celles de la Normandie, il n'y a pas même de pain.

Notre hôte cherche à nous détourner d'aller à Bergen par terre; il nous parle de vingt-quatre heures de chemin. Je mesure la distance sur la carte, je trouve six milles; j'insiste, il finit par se décider et nous trouver trois chevaux, deux guides et un chien. A neuf heures du matin, nous le quittions, comparant sa complaisance et sa franchise honnête avec l'aigreur du prêtre de Vikoër, et nous disions adieu au Hardanger, à ses tempêtes et aussi à ses jolis ports pleins de petits schooners à l'ancre, à ses églises cachées dans les arbres, aux vallées verdoyantes qui viennent déboucher sur ses rives.

A Sandmoën vont aussi cesser les costumes bariolés du Hardanger, les tailles courtes et les jupons rouges des femmes; de l'autre côté des montagnes, vers Bergen, nous trouverons d'autres types moins lourds, plus gracieux, mais aussi nous ne retrouverons nulle part en Norvége d'aussi solides gaillards, des charpentes aussi robustes que nos guides du Vöring et nos rameurs d'Eidfjord.

La vallée de Sandmoën est fort belle; elle contient en outre une admirable chute, Ostudfoss, derrière laquelle on peut se glisser par un étroit sentier. Rien d'imposant comme le mugissement des eaux qui tombent du sommet de l'étroite caverne d'où on les contemple. C'est à une lieue de Sandmoën, de l'autre côté du fleuve, qu'on passe à gué, que se trouve Ostudfoss.

Un peu après se dresse au fond de la vallée une énorme croupe en forme de tour, toute couverte de bouquets de bouleaux et de pins épars sur une prairie d'un vert tendre. L'ascension de la montagne prend une heure sous les arbres et par un sentier praticable; au sommet commence un fjeld interminable qui, pour le moment, est complétement noyé; des volées de bécassines partent des marais (changés en lacs) qui sont leur demeure habituelle. Les ruisseaux sont devenus des torrents et les torrents des fleuves impétueux.

Les chevaux norvégiens traversent tout cela comme ils peuvent, portant, outre le cavalier, le guide en croupe. Quelquefois l'eau les emporte, mais ils reprennent pied et touchent la rive sans autre accident que des bains un peu trop prolongés.

La traversée du fjeld dura quatre heures, et je crois que, sans leurs chiens, jamais nos guides n'eussent retrouvé le chemin dans les fouillis de bouleaux nains qui couvraient les roches; de temps en temps on s'arrêtait sous des abris établis là pour les traineaux qui l'hiver font en quelques heures cette route interminable en été.

En face de nous s'ouvrent trois vallées larges, solitaires, couvertes de grands bois et sillonnées de chutes nombreuses; au-dessus la neige des fjelds plus élevés se découpe en taches blanchâtres sur le gris uniforme du ciel. De chemin, plus de traces. Un sæter est perché tout en haut d'une roche; on y grimpe, et, vérification faite, c'est dans un marais qu'il faut s'engager, puis côtoyer un lac débordé, puis traverser une rivière également sortie de son lit, tant et si bien qu'on arrive à un gaard d'assez pauvre apparence et répondant au nom d'Ekeland; les gens qui l'habitent parlent patois; au bout d'un quart d'heure on finit par se comprendre; il s'agit de changer de chevaux; les nôtres vont s'en retourner; en aurons-nous de nouveaux? Un vieux bonhomme, qui lit la Bible dans un coin, se mêle à la conversation; il veut nous prouver que le chemin est long, le temps détestable, et qu'il vaut mieux coucher sous son toit (une baraque mal jointe encombrée de dix enfants en bas âge). Voyant que l'on ne se rend pas à ses raisons, il finit par dire qu'il a deux chevaux, mais que nos couvertures mouillées étant trop lourdes, il ne faut pas les prendre en croupe et qu'il nous faut rester ici: « Eh bien! faismoi un bâton, j'irai à pied; le cheval portera le bagage.... » Un des hommes de la maison, voyant que la ruse naïve ne réussit point, consent à prendre le bagage sur son dos pourvu « qu'on le paye comme un cheval, » et nous partons heureux de n'avoir point à passer la nuit dans cet intérieur par trop norvégien.

Le site aux environs d'Ekeland commence à être fort beau, et n'était l'inondation générale qui nous force à monter sur les roches pour éviter les prairies submergées, nous n'aurions pas à regretter d'être venus là. Nous traversons une troisième rivière d'une largeur fort respectable, et nous commençons à descendre une sorte d'escalier qui aboutit au fond d'un vaste cirque sur le versant opposé des montagnes.

Rien de sévère comme l'aspect de ce coin ignoré où nos guides même ont peine à trouver un chemin: au fond du cirque une chute d'un volume énorme, Braten foss, se précipite d'une hauteur d'au moins cinq cents pieds pour former une petit lac écumant, puis une large rivière que nous traversons un instant après. Pendant deux ou trois lieues le chemin est encore problématique; c'est dans l'eau que nous marchons, mais la vallée se resserre et devient plus profonde; le torrent grossi se contente de mugir au fond, et, sur sa rive gauche, que nous atteignons par une passerelle de bois, court un étroit chemin couvert de roches et suspendu sur l'abime. Les splendides horreurs de l'Heimdal sont dépassées. Cette étroite et profonde vallée, à peine nommée et toujours déserte, gigantesque fissure créée par l'effort des eaux, atteint les limites du sublime.

A l'extrémité elle vient se réunir à une autre arrosée également par un torrent écumeux; les deux masses se réunissent et forment en tombant la chute de Maar Kolum. Sur la rive gauche de la nouvelle vallée serpente un sentier que nous suivons pendant deux heures, et vers le soir nous arrivons dans des lieux plus civilisés. Un petit bonhomme tout de neuf habillé s'en va gaiement, jambes nues, ses souliers dans la main, et de grosses filles rieuses reviennent des foins; plus loin est un vrai gaard au bord d'un lac sombre et solitaire.

Il faut encore en côtoyer les rives; mais la pluie a cessé, et le paysage est si beau, qu'on peut oublier les fatigues de la journée. Le chemin suit une chaussée de roche presque partout recouverte par l'eau; de temps en temps il faudrait pouvoir rester à cheval, les jambes dans les mains, les brides aux dents, pour n'être point mouillé; mais l'important est d'arriver. Aussi, vers deux heures du matin, nous saluions avec bonheur la pauvre petite maison de Tosse, juchée au haut de la falaise qui borde la rive méridionale de Samnanger-fjord.

Les gens de Tosse sont pauvres, leur cabane est un galetas; cinq ou six êtres humains y dorment. Réveillés en sursaut, l'un allume une longue chandelle, et tous d'ouvrir leurs oreilles au récit animé que les trois guides font tout à la fois de leur traversée par le fjeld, des rivières grossies, du chien qui s'est noyé, et de ces Français qui ont perdu la tête, venant on ne sait d'où, allant on ne sait vers quel pôle; de feu, point. Les discours ter-

minés, une vieille en haillons nous montre le chemin d'un grenier fait de planches disjointes; deux bottes de paille, dans un cadre de bois, y attendent les rares hôtes de ces lieux; nous y dormons d'un profond sommeil, à côté de saumons en train de sécher et de morues déjà sèches.

Presque parallèle au Hardanger, le fjord de Sammanger s'étend de la paroisse de Sammanger jusqu'à celle de Oos. Deux milles à peine séparent Sammanger de Bergen; un ballon les traverserait en quelques minutes. L'absence de ce moyen perfectionné de locomotion amène inévitablement le voyageur à rentrer dans le canot national, c'est-à-dire entre deux eaux.

Rien ne repose des impressions désagréables causées par une surabondance d'eau de pluie et d'eau de mer, comme un bon feu, des visages souriants, un gai rayon de soleil par la fenêtre, et aussi la bonne grosse figure du gjæstgifveren de Hatwiken, qui vous assure que, dans une heure, chevaux et charrette vont être prêts, et que le soir vous serez à Bergen.

Je doute que le tronçon de grande route qui court de Oos à Bergen soit très-fréquenté des touristes; c'est



Une noce en Norvége. — Dessin de Pelcoq d'après le peintre norvégien Tiedeman.

pourtant un beau pays, et le chemin, qui domine de haut les mille replis des fjords, les myriades d'îles dont la côte est ceinte, et au loin la ligne bleue de la grande mer, est certainement un des plus pittoresques de Norvége.

De fort loin on voit Bergen, baignée par les eaux de deux fjords, appuyée sur deux fjelds, Bergen, après Drontheim, la cité classique des rois de la mer, vieille comme les antiques Sagas, riche comme la Hanse dont elle fit partie.

Plus près de la ville, des maisons de campagne, ceintes de grands parcs arrosés par les torrents qui bondissent du fjeld, montrent, par leur élégance presque somptueuse, que les négociants de Bergen courent parfois le monde et rapportent, qui de France, qui d'Angleterre, toutes sortes d'idées heureuses et d'inspirations artistiques. N'en déplaise à Christiania, Bergen, qui n'a ni palais grecs, ni église pseudo-byzantines, Bergen, vue des hauteurs du sud, a presque l'air d'une capitale, et c'est avec un certain sentiment de respect pour l'antique métropole commerçante du Nord qu'on pénètre dans l'avenue de frênes qui lui fait une entrée quasi royale.

Paul Riant.



Suez. — Le marché aux grains. — Dessin de Karl Girardet d'après un dessin de M. Guillaume Lejean.

VOYAGE DE M. GUILLAUME LEJEAN,

DANS L'AFRIQUE ORIENTALE[1].

1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LETTRE AU DIRECTEUR DU TOUR DU MONDE.

Khartoum, 10 mai 1860.

D'ALEXANDRIE A SOUAKIN.

L'Égypte. — Le désert. — Le simoun. — Suez. — Un danger. — Le mirage. — Tor. — Qosseir. — Djambo. — Djeddah.

Mon cher Directeur,

Je pars après-demain pour l'intérieur de la Nubie, et je viens régler avec vous un premier compte de souvenirs de voyage que j'aurai bien vite oubliés, si je ne vous les écris, tant j'ai l'esprit préoccupé de cette Éthiopie mystérieuse que je vais aborder.

Je n'ai guère fait que traverser l'Egypte, qui est aujourd'hui, grâce à la transformation opérée par Méhémet-Ali, une sorte de *tête de pont* de la civilisation européenne. Je ne vous reparlerai pas d'Alexandrie, du Caire, et des Pyramides après l'excellent livre de Maxime Du Camp, mais laissez-moi vous dire, au courant de la plume, mes impressions morales sur ce beau pays d'Égypte et sur quelques aspects de sa situation actuelle.

Vous connaissez cette curieuse légende du roi Chilpé-

1. Nous sommes obligé de nous contenter de cette indication générale, l'itinéraire que se propose de suivre M. Lejean ne nous étant pas encore bien connu.

Digitized by Google

ric à qui une vision prophétique montre ses descendants sous la forme successive de lions, de loups et de petits chiens. Je crois que le père de Méhémet-Ali eût pu avoir une pareille vision, et que son rêve n'eût guère menti. Le lion, ç'a été le *grand pacha*, l'un des plus puissants *pétrisseurs* de nations que les temps modernes aient vus. Méhémet-Ali a eu un grand malheur, c'est d'avoir eu pour panégyristes ses fonctionnaires européens, qui, n'ayant pas la liberté de blâmer certains faits et certains hommes, ont eu, à mon sens, le tort de ne pas se taire à propos. Le public d'Europe a répondu à un excès de louanges par une incrédulité excessive. J'avais besoin de voir l'Égypte pour apprécier Méhémet-Ali. Les trois piles du pont de Trajan, que j'ai admirées il y a trois ans en descendant le Danube, étonnent le voyageur plus encore peut-être que ne le ferait le monument s'il était resté entier : l'œuvre colossale du destructeur des mameluks impose encore une admiration du même genre, même après les ruines entassées par Abbas et Saïd-Pacha.

Méhémet-Ali a été par moments un souverain d'Orient; c'est dans un de ces moments-là qu'il a exterminé les mameluks, qui d'ailleurs le méritaient bien et qui avaient le tort de la provocation : ils avaient essayé de l'assassiner dans l'Hedjaz. On lui a reproché l'oppression des fellahs et les violences qui ont parfois signalé ses réformes, et deux grands écrivains, MM. de Chateaubriand et de Lamartine, sous l'impulsion d'une indignation plus généreuse qu'impartiale, ont dénoncé à l'Europe ce prétendu réformateur qui broyait les peuples sous prétexte de les civiliser. Je ne veux pas excuser ces violences, surtout envers ces doux et laborieux fellahs, qui sont vraiment les Bulgares de l'Afrique ; mais il faut bien se dire que l'Égypte n'a jamais été gouvernée autrement depuis les Pharaons ; qu'aujourd'hui, sous le philanthrope Saïd-Pacha, le fellah vit exactement sous le même régime que sous le *vieux*, et que le courbach sera longtemps encore, je le crains bien, une nécessité gouvernementale pour la race indolente et passive de l'Égypte. C'est dans ses admirables institutions qu'il faut étudier Méhémet-Ali; dans ses écoles d'où sont sortis ces médecins et ces savants qui honorent la jeune Égypte; dans ses établissements de bienfaisance, dans ses lois dont je ne citerai qu'une seule : « Quiconque achètera un esclave devra, au bout de neuf ans, lui donner la liberté, *après lui avoir fait apprendre au moins à lire.* »

Après le lion, le loup, qui est Abbas-Pacha ; puis est venu un charmant homme, tout imprégné de civilisation, doux, pacifique, d'humeur gaie et d'habitudes indolentes, fait pour vivre d'un million de rentes dans un palais du Nil, mais l'homme le moins propre au gouvernement d'un État en crise de transition. J'ai nommé Saïd-Pacha. Sous son règne, l'émancipation de l'Égypte a reculé, le commerce et le crédit public ont décliné, le budget a été mis au pillage pendant que les traitements des employés de tout grade, devenus flottants et illusoires, ont obligé nombre de fonctionnaires à vivre de concussion ; le Soudan, la plus belle, comme avenir, des conquêtes de Méhémet-Ali, a été désorganisé et presque abandonné ; les Abyssins et les bandits de toute nation insultent impunément les frontières, et l'Egypte va doucement à sa ruine sous la main d'un brave homme qui joue au soldat, donne des fêtes, et semble, en affaires, avoir pris pour devise la maxime anglaise : « Les soucis tueraient un chat. »

N'ayant pas un livre à faire sur l'Égypte, je me hâte de vous dire que le 7 février au matin je quittai le Caire, par la gare de Bal-el-Had, en compagnie de Georges, ce compatriote avec lequel j'avais d'abord projeté le voyage de la basse Nubie. Vous avez entrevu à Paris ce charmant garçon dont l'esprit ouvert à toute belle impression, la cordialité et l'inaltérable bonne humeur ont réalisé pour moi le type véritable du Français en voyage. Nous prenons nos billets et nous sommes poursuivis dans la gare par un employé arabe qui nous demande un *bakchich* pour nous avoir passé nos billets ; déjà ruinés de pourboire, nous refusons et nous recevons, dans le pur arabe d'Égypte, une malédiction que je me fais consciencieusement traduire : « Que les os de leurs pères brûlent en enfer ! » Georges est tout fier d'avoir été maudit dans la langue des kalifes, et dit avec raison que ce souhait est sinon plus aimable, du moins plus poétique que celui d'un cocher parisien en pareil cas.

Nous voilà, cinq minutes après, lancés en plein désert, à la vitesse très-modérée de six lieues à l'heure. Les chameliers arabes qui conduisent le long de la voie leurs lentes bêtes chargées de *guerbes* d'eau ou de *couffes* de sésame, n'en regardent pas moins avec stupéfaction cette file de quarante wagons emportés rapidement vers la mer Rouge par une force invisible et murmurent : « *Blis* (le diable) ! » Pour nous plus encore peut-être que pour eux, il y a dans ces *chars de feu* qui sillonnent le plus désolé et le plus immobile des déserts, une antithèse que toutes les phrases du monde ne feraient qu'affaiblir. Je me récite à demi-voix, comme une musique, les admirables strophes des *Orientales* qui commencent ainsi :

L'Égypte ! elle étalait, toute blonde d'épis,
Ses champs bariolés comme un riche tapis.
  Plaine que des plaines prolongent;
L'eau vaste et froide au nord, au sud le sable ardent,
Se disputent l'Égypte : elle rit cependant
  Entre ces deux mers qui la rongent....

Georges regarde le désert avec une attention silencieuse et passionnée que je ne tarde pas à partager. Ceux qui n'ont jamais vu le désert se figurent quelque chose comme une immense grève, et rien de plus inexact que cette comparaison. C'est bien une surface plate et sablonneuse, mais solidifiée par les pluies et balayée par les vents : elle présente au regard une croûte grise ou noirâtre que mon compagnon comparait assez justement à un immense dallage en bitume. Les lits de torrents desséchés (*ouadi*) qui rayent cette surface ne sont pas plus profonds que les sillons dessinés par la pluie sur la poussière de nos chemins. Partout, du reste, la stérilité

et le silence formidable du néant. Les vrais voyageurs se sont justement moqués du *lion du désert* et autres images de la même force : on ne conçoit guère que le lion habite de préférence des lieux où il ne trouverait pas à croquer un scarabée.

Pour compléter la mise en scène, le vent fraîchit, des nuages de sable s'élèvent des montagnes couleur de cendre qui bornent l'horizon au nord, une nuée d'un rouge de brique, coupée par le panache blanc de la locomotive, enveloppe la terre et le ciel, des milliers de petits cailloux viennent grésiller contre les portières du wagon : c'est un coup de *simoun* qui nous arrive. Confortablement pelotonnés sur nos banquettes, nous sommes à l'abri des dangers du fameux *vent-poison* si redouté des caravanes ; mais à la place du danger, qui a au moins de belles émotions, nous avons les inconvénients vulgaires qui ne donnent que l'impatience. Le sable entre par nos portières closes, comme si elles étaient grandes ouvertes ; nos malles, bien fermées, sont remplies, nos vêtements en sont tout imprégnés. Les Arabes disent de ce sable « qu'il traverse la coque d'un œuf. » M. Du Camp affirme qu'il en a trouvé dans les rouages de sa montre fermée à double boîtier. Le spirituel voyageur aura probablement ouvert sa montre pendant le coup de vent, sans y faire grande attention.

Cependant la route devient sinueuse, et nous voyons se profiler sur notre droite la masse noire-violette du superbe Djebel-Attaka, dont le pied baigne dans la mer Rouge. Un quart d'heure après, nous nous arrêtons sur la grève même, en face du « transit, » et nous courons, tête baissée, fouettés au visage par le sable, la pluie et les cailloux, nous réfugier à l'*hôtel de France*, sur la place du Marché aux grains. A l'extérieur, cet hôtel est une sorte d'échoppe arabe dont l'aspect ferait reculer le touriste le plus intrépide ; mais à l'intérieur, l'industrie de l'hôtelier actuel a créé une *locanda* assez confortable. Nous constatons avec une volupté plus aisée à comprendre qu'à décrire que la salle à manger, grâce à des croisées vitrées, est parfaitement à l'abri de tous les *simoun* possibles. C'est une particularité assez rare en Égypte pour être signalée, et au risque de paraître faire une réclame à l'*hôtel de France*, j'ajouterai que la table est satisfaisante et que les prix le sont encore plus.

Nous sortons pour jeter un coup d'œil sur la ville dont le nom, grâce à M. de Lesseps, retentit aux oreilles de tous les politiques européens depuis trois ans. Suez, sans le canal qui n'existe pas encore, mais qui y amène à flots des touristes anglais, des ingénieurs et des commerçants français, ne serait qu'une ruine fort désagréable à habiter. Elle a une enceinte irrégulière qu'un homme vigoureux renverserait à coups de pied, quelques habitations modernes confortables, toutes voisines de la gare et du port, notamment l'agence anglaise du transit (*Peninsular company*), quelques mosquées sans caractère monumental et deux ou trois places, dont la plus petite et la plus pittoresque est celle du Marché aux grains, dont j'ai pris le croquis joint à ces notes. A l'angle d'une ruelle qui mène au bazar, ruelle obscure et sale, mais d'un ton superbe pour un admirateur des effets vigoureux de lumière, s'élève une maison d'un riche négociant (grec, si je ne me trompe) aussi curieuse dans son genre que le sont chez nous les vieilles maisons de Gand ou de Nuremberg.

Une dernière curiosité de Suez, c'est la maison qu'habitait le général Bonaparte quand il vint à la mer Rouge. C'est une habitation qui fait face à la mer, sans aucun caractère monumental et que Clot-Bey trouva, il y a plusieurs années, en possession d'un brave musulman passionné pour la mémoire de son illustre locataire d'un jour. « Abounarberdi, dit-il au docteur, était assez puissant pour brûler toutes les mosquées ; il ne l'a pas fait ; que son nom soit béni ! Les rois du Garb (d'Occident) l'ont enfermé dans une île où il est mort ; *mais on dit que la nuit son âme vient se poser sur le fil de son sabre.* »

Suez a succédé à une ancienne ville romaine dont nous cherchons les ruines ; elles se réduisent à une grosse colline de sable et de poteries sans valeur archéologique, véritable *Monte Testaccio* égyptien appelé aujourd'hui la colline de Mouchelet-Bey, du nom d'un ingénieur qui y a établi sa tente. Pour nous dédommager, je propose à Georges une excursion aux ruines indiquées par la carte de M. Linant-Bey, comme étant celles d'une antique ville juive, à deux bonnes heures au nord-est et au delà de la baie. Des ruines juives ! Il y a de quoi affriander des amateurs même beaucoup plus étrangers aux antiquités hébraïques que M. de Saulcy. Nous voilà partis le matin, traversant le port à mer basse, et arpentant, les jambes nues, la vaste plage coupée de flaques limpides. Le but semble s'éloigner toujours ; ces plages unies sont si trompeuses à la vue. Nous nous décidons à rétrograder ; mais à la première flaque où je mets le pied, je constate un courant de menaçant augure.... Il faut savoir que dans cette baie étranglée de Suez, la marée monte comme un vrai mascaret : on dirait nos grèves du mont Saint-Michel. Nous pressons le pas pour arriver en vue de la ville, de manière à pouvoir héler une barque. Si nous n'y réussissons pas, nous sommes rejetés vers le désert montagneux de la côte d'Asie, et cela peut devenir inquiétant. Georges se livre, sur le sort de l'armée de Pharaon, à des plaisanteries que je trouve un peu inopportunes ; mais tout en riant, il trouve un passage, et nous gagnons un îlot d'où nous hélons les barques du port. La canaille arabe qui encombre le *divarf* fait de grands gestes et semble discuter vivement la taille, l'âge et le sexe des deux êtres égarés sur l'îlot ; mais nul ne bouge. A un appel plus furieux, un batelier démarre sa barque, et met le cap sur nous. L'eau monte, l'îlot décroît, l'homme arrive.... il n'est que temps. Nous sautons à bord : le fils d'Ismaël tend la main : « *El felous, haouagh* (l'argent, seigneurs) ! » Georges veut payer sans compter ; je trouve amusant de discuter le prix de notre sauvetage, et nous nous arrangeons à six piastres courantes (vingt-deux sols). On ne peut pas sauver les gens à meilleur marché.

Georges part le surlendemain pour remonter le Nil ;

j'ai encore trois jours à passer à Suez avant le départ du vapeur *Hedjaz*, qui doit m'emmener à Souakin. Je passe ces trois jours à flâner au désert et à observer pour la première fois des effets de mirage assez curieux. Tous les jours, dans l'après-midi, je suis certain de trouver le fort d'Aggeroud reflété dans les eaux d'un lac imaginaire. Un train vient à passer, la ligne noire des wagons, la ligne blanche de la fumée se réfléchissent également dans la nappe limpide. J'ai vu assez fréquemment se former le mirage : on voit d'abord passer un nuage invisible, — ici le lecteur m'arrête : *voir* passer un nuage *invisible?* Oui, et je vais tâcher de me faire comprendre par une image très-familière. Avez-vous vu quelquefois, au-dessus d'une marmite en ébullition, la vapeur d'eau parfaitement translucide et invisible signaler sa présence par le *flottement* qu'elle semble imprimer aux objets devant lesquels elle passe? Voilà le commencement du mirage. Quand ce nuage, à la fois invisible et ondé, devient opaque, son mouvement cesse, et vous n'avez plus sous les yeux qu'une belle nappe argentée qui réfléchit les objets les plus voisins, arbres, villages, rochers. Voilà le mirage simple. Quant à celui qui nous met sous les yeux des villes ou des forêts, soit imaginaires, soit hors de la portée de la vue, je n'ai jamais eu la chance d'en être témoin.



Port de Suez. — Dessin de Karl Girardet d'après un dessin de M. Guillaume Lejean.



Cimetière européen à Suez. — Dessin de Karl Girardet d'après un dessin de M. Guillaume Lejean.

Enfin, le 14, je monte à bord de l'*Hedjaz*, beau bateau à vapeur de la compagnie Medjidié, que je trouve encombré de *hadjis* allant à la Mecque; principalement de la suite de la princesse Nezli, tante du vice-roi et veuve du fameux Defterdar, dont j'aurai plus tard occasion de parler. Cette suite se compose de cent vingt à

cent cinquante personnes des deux sexes, et le noir y est en grande majorité. La vertu du troupeau est sous la garde d'une douzaine d'eunuques noirs, et le *kislar-aga* (capitaine des filles) est à la fois le chef de cette garde



Qosséir. — Dessin de Karl Girardet d'après un dessin de M. Guillaume Lejean.



Djeddah. — Dessin de Karl Girardet d'après un dessin de M. Guillaume Lejean.



Port de Souakin. — Dessin de Karl Girardet d'après un dessin de M. Guillaume Lejean.

indispensable et le premier officier de la petite cour; c'est un long nègre de plus de six pieds, d'une laideur inouïe, mais se faisant pardonner le scandale de son importance par ses allures *bon enfant*. Nous mettons de

Digitized by Google

longues heures à sortir de la baie-impasse de Suez; le 15, au matin, nous fouillons d'un regard curieux et admiratif les dures arêtes des derniers contre-forts du Sinaï, qui se perdent et se volatilisent en quelque sorte dans un ciel de saphir. Pas un brin d'herbe, du reste, sur ces côtes qui entourent, nous dit-on, quelques vallées intérieures d'un charme d'autant plus saisissant qu'il est plus inattendu. Le mont divin, vu de loin, n'a rien de cet aspect sourcilleux et formidable que l'imagination, pleine des récits de Moïse, aimerait à lui prêter : il a les lignes pures, froides et fières que j'ai admirées ailleurs, en Albanie par exemple.

A l'entrée de la baie se voit une petite ville, Tor, habitée par des Coptes (et non par des Grecs, comme l'a dit par inadvertance M. Charles Didier). Les deux peuples n'ont guère de commun que le culte et la finesse mercantile. A première vue et à part le costume, un habitant de l'Orient ne confondra jamais la longue figure à lame de couteau du paisible et un peu servile descendant des Pharaons avec le profil d'aigle des fils de Thémistocle. La population de Tor vit principalement d'un assez singulier commerce : elle vend aux pèlerins l'eau qu'elle tire des fontaines de Moïse et du Sinaï.

L'Hedjaz a le temps de flâner et ne le prouve que trop en s'arrêtant successivement à Qosséir et à Djambo. Qosséir est une petite ville de mine assez peu engageante, mais elle a beaucoup de barques, et quelques arbres qui ombragent un village voisin reposent l'œil fort agréablement. C'est, avec Suez, le seul port que possède l'Égypte sur la mer Rouge, depuis qu'elle a perdu l'Arabie. Méhémet-Ali avait de grands desseins sur Qosséir : il voulait en faire le débouché de toute la haute Égypte par Khéné, et avait commencé à faire creuser des puits entre les deux villes, mais on ne trouva que de l'eau saumâtre et le projet fut abandonné.

J'ai moins encore à dire de Djambo, où nous perdons un jour entier. Djambo est en terre arabe, même *en terre sainte*, et j'avoue que je ne vois pas sans émotion sortir des flots cette côte basse et un peu verdoyante, foyer d'une des plus brillantes civilisations qui aient éclairé le globe. Hélas ! qu'est devenue l'Arabie des kalifes ? Il ne reste aujourd'hui que les Arabes, c'est-à-dire une race belle, distinguée, brave, spirituelle, intelligente, romanesque, paresseuse et passablement anarchique. Aussi les Turcs, peuple d'esprit plus lourd, mais de bon sens pratique, ont mis la main sur le peuple arabe et l'ont soumis partout où ils s'en sont donné la peine. L'Égypte moderne est arabe, mais la forte main qui l'a lancée dans la brillante voie qu'elle parcourt aujourd'hui est celle d'un Turc de Macédoine, ce qui n'empêche pas d'ailleurs que l'impulsion une fois donnée, beaucoup d'Arabes (et j'en connais) ne soient les agents les plus énergiques et les plus intelligents de cette civilisation.

Terre sainte, ici, c'est malheureusement terre de fanatiques : on nous avertit de ne pas descendre à terre, ou nous serons assommés, même sous les yeux des kavas du gouverneur. Le Français étant, comme on sait, le brave des braves, un des nôtres, M. M..., se costume en Robinson, *empistoletté* de la tête aux pieds et veut descendre. Il est obligé de rentrer à bord, sans avoir occis de croquemitaines musulmans. Ceci nous fait faire des réflexions peu rassurantes sur Djeddah, la fameuse ville du massacre, où nous arrivons le lendemain. Nous jetons l'ancre à une heure de la ville, en dehors de récifs coralliques, et nous nous empressons de *déballer* la princesse et son noir bétail qui a empesté l'arrière depuis huit jours. Un de nos officiers, un jeune et aimable Vénitien, que l'irruption de ces dames a chassé de sa cabine, a voulu poser sa couchette près d'un réduit où cinq de ces femmes ont établi leur chambre à coucher avec des châles tendus le long du bastingage. Je ris encore de la grimace effroyable qu'il fait en emportant son lit loin de cette niche odorante : *bestie, non donne*, s'écrie-t-il en jurant.

Suivant le rite consacré, les hadjis revêtent, pour toucher la terre sacrée, un costume d'une éclatante blancheur, symbole de la pureté de l'âme. C'est un usage dont on ne peut s'affranchir qu'en payant un mouton, qui est donné aux pèlerins pauvres. Le médecin de la princesse, homme instruit et distingué dont la conversation a été une de nos meilleures distractions de voyage, musulman très-voltairien du reste, est le seul à payer le mouton. A Qosséir, le docteur a présenté un verre de vin à un noir *takrouri*, à dents aiguisées en pointe, venu par curiosité, je crois, visiter la *barque du feu ;* il lui a offert cinq piastres s'il voulait en boire. « Tu pourrais bien m'en offrir vingt-cinq, a répondu le noir, que je n en boirais pas davantage. » Je ne discuterai point l'importance de ces prescriptions d'abstinence, mais j'aime à constater tout triomphe de l'esprit sur les appétits, et à qui connaît la pauvreté des noirs, d'une part, et de l'autre leur passion pour les spiritueux, ce jeune nègre presque nu qui obéit à sa foi sans phrase et sans pose héroïque, doit paraître plus spiritualiste que le joyeux docteur. J'aurai plus tard occasion de dire comment les noirs, assez récemment convertis à l'islamisme, s'y attachent avec une ferveur devenue beaucoup plus rare chez les Turcs et les Arabes.

Nous débarquons donc à Djeddah, et la première chose qui frappe nos yeux, en touchant le quai, ce sont des notables indigènes à barbe blanche, qui semblent venus là pour préparer une ovation à quelqu'un. Ce n'est pas à la princesse déjà débarquée ; ce n'est pas à nous à coup sûr. Nous avons bientôt la clef du mystère : nous avions à bord, sans nous en douter, quatre des accusés du fameux massacre, revenus acquittés de Constantinople, faute de preuves.

C'est un début fort inquiétant ; mais je dois déclarer que j'ai passé huit jours à Djeddah, et que j'ai circulé fort librement sans être jamais insulté. Les voyageurs n'ont guère à visiter, dans cette ville et dans les environs, que le cimetière où l'on montre le tombeau de notre mère Ève (*Turbè ommou Aoua*) ; ce sont deux sépultures insignifiantes qui, selon les indigènes, marquent l'emplacement de la tête et des pieds de la première femme. Si vous leur objectez que, vu la distance de ces deux turbés, Ève aurait été assez grande pour franchir le Nil en

cinq enjambées et saisir délicatement un crocodile entre deux doigts, ils vous répondront que la mère du genre humain avait bien le droit d'avoir une stature un peu supérieure à celle de leur femme ou de la vôtre. C'est assez logique pour des Arabes.

Je quitte Djeddah le 28 février, et le lendemain, mes yeux fatigués des sables rougeâtres se reposent avec bonheur sur une plage basse, verdoyante, où la mer vient presque baigner des tapis de hautes graminées. Une jolie baie s'ouvre devant nous, le bateau double un cap où s'élève le dôme blanc d'un santon, et une demi-heure après nous débarquons sur le quai du Mufti, à Souakin, où la curiosité a attiré une foule de spectateurs à tuniques aussi blanches que leur peau est foncée.

Guillaume Lejean.

VOYAGE AU MONT ATHOS,

PAR M. A. PROUST.

1858. — INÉDIT

Salonique. — Juifs, Grecs et Bulgares. — Les mosquées. — L'Albanais Rabottas.

A l'extrémité de la péninsule Chalcidique, entre Orfano et le cap Felice, s'élève au-dessus de la mer une montagne, connue chez les anciens sous le nom d'*Athos*, et appelée depuis Αγιονορος ou *Monte-Santo*, à cause de sa population exclusivement composée de religieux. Ces religieux, sous les empereurs byzantins, ont aidé au mouvement des lettres et des arts qui prépara la Renaissance, et possèdent encore aujourd'hui de riches bibliothèques et une école de peinture.

J'avais formé, pendant mon séjour en Grèce, le projet de visiter leurs couvents, et, le 9 mai 1858, après m'être muni à Constantinople de lettres patriarcales, sans lesquelles on court le risque d'être mal accueilli des moines, je quittai Pera avec mon ami Schranz et le drogman Voulgaris. Schranz devait m'aider à reproduire les peintures par la photographie ; Voulgaris se chargeait de la linguistique et de la cuisine. Notre projet était de toucher à Salonique, et de là de gagner l'Athos par terre.

Le 10 nous entrions dans le golfe Thermaïque, et le lendemain nous doublions la pointe de Kara-Bournou.

Derrière cette pointe, au fond d'une large baie paisible comme un lac, Salonique[1], ceinte d'un cordon de murs bastionnés, s'étage en amphithéâtre sur les flancs arides du Cortiah. Cette ville, déchue de sa splendeur, a un air de coquetterie surannée assez étrange; ses maisons décrépites, ridées et replâtrées, semblent se pencher complaisamment pour refléter leur image dans la mer; agaceries perdues, car, à part quelques vieux courtisans qui viennent là par habitude chercher les soies de *Serrès* et le tabac de *Yenidjé*, la rade est vide. Nulle part le proverbe grec : *Là où l'Osmanli met le pied, la terre devient stérile*, ne trouverait une application plus juste. Le sol est sans culture, coupé de flaques d'eaux croupissantes, l'air chargé de miasmes putrides. Aussi, pendant les chaleurs de l'été, un grand nombre des habitants, fuyant les fièvres, se retirent à l'ouest de la ville dans un faubourg appelé Kalameria (beaux lieux). De ce côté, en effet, de joyeuses touffes de platanes, groupées selon le caprice des pentes, dessinent le cours du Vardar et respirent la vie, tandis qu'au levant de maigres cyprès cachent mal les cimetières, ce qui indique bien clairement que c'est de là que vient la mort.

La ville est partagée en deux par une rue qui s'étend de l'est à l'ouest, parallèlement à la mer. Cette rue est grande, régulière, bordée de boutiques à auvents, et terminée à chacune de ses extrémités par un arc de triomphe. C'est là l'endroit vivant, le quartier animé de la ville ; ailleurs le silence est complet, les rues sont désertes, étroites et taillées à pic dans le rocher. On ne s'explique cette préférence pour la ville basse que par la difficulté d'atteindre les quartiers hauts; car les immondices entraînées par la pente naturelle font de la première un véritable égout, et il n'est rien de plus sale que cette large rue et le bazar qui l'avoisine, si ce n'est la population qui l'anime. Cette population est en grande partie composée de juifs. « Le grand nombre de juifs, dit naïvement Hadji-Kalfa[1], est une tache pour la ville, mais le profit qu'on retire de leur commerce fait fermer les yeux aux vrais croyants. »

Au milieu des Bulgares et des Grecs, confondus par un costume noir comme un vêtement de deuil, on reconnaît les juifs à leur coiffure faite d'un mouchoir de coton roulé en turban, à leur veste bordée de fourrures, et surtout à ce nez proéminent qu'ils ont conservé

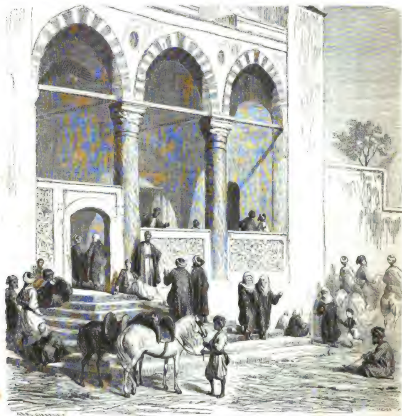
1. Salonique, ancienne Thermès ou Thessalonique. Philippe avait donné le nom de Thessalonique à sa fille en mémoire d'une victoire remportée sur les Thessaliens (θεσσαλος, Thessaliens; νικη, victoire), et Cassandre, gendre de Philippe, fit donner le nom de sa femme à la ville de Thermès.

1. *Hadji-Kalfa*, savant Turc de Constantinople, grand trésorier d'Amurat IV, a publié de nombreux ouvrages, entre autres une *Géographie* et une *Histoire de Constantinople*.

sous toutes les latitudes. Leurs emmes ont un accoutrement qui rappelle les modes du Directoire : un diadème en carton, recouvert de métal et serré sous la mâchoire par une étoffe légère, leur cache complétement les cheveux, fait saillir les joues et ressortir la pâleur mate de leur visage. Une robe de laine frangée en dents de scie, retenue sous les seins par une ceinture agrafée d'or, accuse les formes et laisse voir les pieds chaussés de babouches ou de brodequins lacés.

En butte au mépris de tous, hommes et femmes ont cet air inquiet qu'imprime la persécution.

Un hasard heureux nous avait fait arriver à Salonique le jour où les bergers descendent de la montagne pour se louer pendant le temps de la moisson : le bazar en était



Mosquée de Salonique. — Dessin de Girardet d'après M. A. Proust.

encombré. Nous profitâmes de cette foule pour perdre deux ministres anglicans qui, depuis le bateau, nous entretenaient avec ténacité de discussions religieuses à notre gré trop subtiles, et nous nous mîmes à la recherche des mosquées.

Salonique, qui compte au plus soixante mille habitants, n'a pas moins de trente-sept mosquées, parmi lesquelles on reconnaît dix anciennes basiliques appropriées au culte musulman par l'adjonction de minarets et de portiques sarrasins. Un Juif, qui tenait comptoir de *saraf* (banquier) au coin d'une rue, consentit à nous servir de guide, et nous mena à Saint-Démétrius (*Kassoumihié-Djami*), dans le quartier d'*Eski-Acapoussi*.

Cette basilique a été construite au commencement du huitième siècle sur le tombeau de saint Démétrius, marty-

risé à Salonique en 307. « De ce tombeau, dit l'historien Nicétas, jaillissait une source d'huile sainte. » Au jour même de l'entrée d'Amurat dans la ville, cette source se tarit. Les imans ont respecté le tombeau et le montrent aux étrangers dans un des angles de la mosquée, tolérance dont le mérite est atténué par le bénéfice qu'ils en retirent. L'église est précédée d'une petite cour carrée, ombragée de figuiers. Le narthex a deux entrées. (Le narthex est le vestibule, le *pronaon* des temples grecs. Cette disposition n'existe pas dans les églises du moyen âge, dont la nef communique directement avec la rue.) C'est dans le narthex que se tenaient les catéchumènes (κατηχουμενοι, qui se font instruire), les énergumènes (ενεργουμενοι, possédés) et tous ceux qu'on ne jugeait pas dignes d'approcher du sanctuaire. Les portes de l'église leur restaient ouvertes seulement pendant le sermon qui précédait la célébration du service divin : de là vient qu'il y a souvent dans les homélies grecques des discours adressés aux païens pour combattre leurs croyances et les attirer à la foi chrétienne, coutume qui semble s'être conservée dans les sermons de nos prédicateurs, qui parfois s'adressent à leurs ouailles comme à des infidèles. Le narthex est couvert par le γυναικωνιτης, galerie réservée aux femmes. « Le peuple était assis par ordre, dit saint Grégoire de Nazianze, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, et, pour être plus séparées, elles montaient à


Femmes albanaises, près d'un arabas, Vasilika (voy. p. 107). — Dessin de Villevieille d'après M. A. Proust.

une galerie haute, s'il y en avait. » (Il en est toujours ainsi dans les églises du rite grec.)

La basilique de Saint-Démétrius est partagée en trois nefs par deux rangs de colonnes qui soutiennent les galeries latérales. La principale nef est formée par seize colonnes de vert antique, et le sanctuaire par quatre colonnes de granit rouge d'Égypte. Les dalles sont de marbre blanc, les murs marquetés de porphyre, la charpente, apparente, en bois de chêne, sans peinture et sans ornement.

Tout près de là est *Ostendji-Effendi*, ancienne église de Saint-Georges, connue dans la ville sous le nom de Rotonde à cause de sa forme circulaire. On y conserve un bloc de vert antique sur lequel prêcha saint Paul. Ce monument, garni à l'intérieur de mosaïques, doit être un des plus anciens de la chrétienté. M. Cousinery le fait remonter au temps des dieux Cabires[1]. Cabires ou non, il est possible que ce temple soit païen, mais il est certain que les mosaïques qui l'ornent sont chrétiennes; mosaïques, du reste, assez médiocres et bien loin de valoir celles de Sainte-Sophie, petite église élevée par Justinien dans le quartier de *Soouk-Sou* (l'eau froide). Je

1. La forme circulaire n'est pas une preuve d'origine païenne. Sainte Hélène fonda sur le mont des Oliviers, à Jérusalem, l'église de l'Ascension. Ce monument est circulaire. (Voy. Lenoir, *Archéologie monumentale de l'histoire de France*.)

ne connais pas de vestige plus beau de l'art des mosaïstes que cette coupole, respectée par les Turcs peut-être à cause de son admirable pureté. Quinze figures de plus de trois mètres d'élévation occupent le pourtour. Elles représentent la Vierge entre deux anges et les douze apôtres. Au centre plane le Christ dans une gloire avec cette inscription : « Homme de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous levant les yeux au ciel? Jésus, qui en vous quittant s'est élevé dans le ciel, viendra de la même manière que vous l'y avez vu monter. » Ces figures se détachant sur le fond d'or par larges teintes d'un ton franc sont d'un effet décoratif merveilleux.

Après Sainte-Sophie, je citerai *Sarali-Djami-Si*, dans le quartier d'*Eski-Saraï*, remarquable par sa disposition en croix latine; *Eski-Djouma*, basilique à deux étages comme Saint-Jean-Studius de Constantinople; et l'ancienne église de Saint-Bardias, aujourd'hui *Kassendjilar-Djami-Si*, mosquée des chaudronniers. (L'*esnaf* ou corporation des chaudronniers et celle des tanneurs ont une grande importance à Salonique.)

La disposition de ces basiliques n'affecte que deux types, l'un à branches égales, voûté en coupoles; l'autre, sans coupoles et sans croix, de forme longue comme les basiliques de Rome. Toutes sont petites et la plus grande ne couvrirait pas le cinquième de la surface d'une de nos cathédrales. On n'y trouve pas la hardiesse des monuments du moyen âge, mais le plan en est plus saisissable et se rapproche plus, à ce titre, des conceptions de l'antiquité grecque si admirables par leur unité. Le jour y pénètre faiblement par de petites lucarnes, et donne un air de mystère à ces sanctuaires intimes d'une religion dont la morale austère ne s'accommodait pas encore des splendeurs que la foi affaiblie devait plus tard demander à profusion.

J'ai parlé de deux arcs de triomphe placés à chaque extrémité de la Grande-Rue, ancienne voie Egnatia. Ces deux monuments élevés, l'un à Auguste, l'autre à Constantin, sont en mauvais état et engagés à leur base dans des maisons qui empêchent d'en saisir les détails. Dans cette même rue, au-dessus d'une terrasse juive, paraissent cinq colonnes d'ordre corinthien avec des cariatides sculptées en bas-relief. Pokocke fait une description pompeuse de cette ruine, qui n'eut sans doute pour nous que le tort de se trouver trop près des chefs-d'œuvre d'Athènes. On pense que là était l'emplacement de l'hippodrome où Théodose fit massacrer les chrétiens, et que ces restes sont la tribune qui formait le fond du cirque. Les juifs appellent ces cariatides : *las Encantadas*, les Enchantées, et les Turcs : *Soureti-malek*, figures d'anges.

.... Depuis notre arrivée à Salonique nous n'entendions parler que des exploits d'un brigand albanais, appelé Rabottas, qui ravageait la Chalcidique. Les quelques tours de son métier qu'on racontait dans les cafés n'avaient rien de rassurant; cependant il n'y avait qu'une voix pour dire que c'était un honnête homme. Cette qualification d'honnête homme, accolée à celle de brigand, a pour nos oreilles quelque chose de malsonnant. En Turquie, cet assemblage d'épithètes semble tout naturel et l'est en effet. Il faut savoir que le raya[1] est à l'Osmanli à peu près ce que l'iloto était au Spartiate. Or le raya, qui ne peut supporter ni la surcharge d'impôts, ni l'enlèvement de sa fille ou de sa femme, ni autre injure du même genre, se retire dans la montagne pour fuir l'oppression. Jusque-là cet homme est parfaitement honnête; mais il arrive forcément qu'il ne peut vivre sur un rocher inculte de l'air du temps ; alors il pille les caravanes, rançonne les villages, et, son indépendance compromettant celle de beaucoup d'autres, il prend naturellement place dans la catégorie des brigands. Ce sont ces brigands qui ont poussé la Grèce à la résistance une première fois et qui, selon toute probabilité, l'aideront une seconde. En attendant il est prudent de s'en garder quand on voyage; le pacha nous donna à cet effet une escorte de deux *zaptiés* de sa garde, ou *bachi-bozouks*, et la Porte y adjoignit deux hommes armés pour protéger ses chevaux. Notre départ était fixé au 14 mai. Un marchand de Scio, qui allait au mont Athos pour affaires, nous demanda la permission de se joindre à nous. Nous la lui accordâmes, mais, faute d'un cheval, nous nous vîmes forcés de refuser la même faveur à un moine qui revenait du Sinaï et désirait regagner sa Thébaïde. Ce fut sans regret, car le P. Gédéon était bien la personnification du moine dont il est dit : ὁ ἀνάξιος, καὶ ἀνωφελὴς ἱερομόναχος, ὁ ἀνυπόδητος καὶ ῥακενδύτης καὶ ἀλόγων ἀλογώτερος, *l'indigne, l'inutile moine sacré, le va-nu-pieds, le déguenillé et le plus animal de tous les animaux*, et il n'avait certes pas médité cette parole de saint Ambroise : « Que la netteté de ton visage, de tes mains et de tes vêtements soit un signe de la pureté de ton cœur et de l'innocence de ta vie. »

Préparatifs de départ. — Vasilika. — Galatz. — Nedgeslar. — L'Athos Saint-Nicolas. — Le P. Gédéon.

Jean Belon, du Mans, dans son livre *Des singularités*, dit « que les Turcs sont gens qui savent le mieux charger et descharger bagages en allant par pays que nuls autres. » Les Turcs de Salonique ont compromis cette réputation d'équilibristes; car l'empressement maladroit qu'ils mettaient à charger les chevaux de bât nous fit perdre deux grandes heures, et la chaleur était déjà accablante quand la colonne se mit en mouvement.

Les deux zaptiés ouvraient la marche. L'accoutrement des *bachi-bozouks* varie selon le caprice de chacun. Ceux-là portaient la veste albanaise couleur lie de vin rehaussée de broderies noires, le pantalon large resserré au genou et le turban conique : un arsenal d'armes de toute sorte chargeait leurs ceintures. Les armes sont le luxe des Albanais, et leur vanité à cet endroit ne s'arrête qu'à la limite de leurs moyens pécuniaires, limite qui chez les bachi-bozouks n'est précisée que par leur plus ou moins d'aptitude au pillage. De nombreux καλη ωρα (bonne heure), καλη ημερα (bon jour), *augourler ola*

1. On appelle en Turquie *raya* tout sujet non musulman, tout individu qui fait partie de la race vaincue : Grec, Juif, Bulgare, etc., etc.

(que les augures soient bons), nous étaient adressés par les curieux que le bruit de ce convoi de *tchelebis* avait attirés sur leurs seuils.

Après trois heures de marche pénible dans les sables, sous un soleil de plomb, nous arrivâmes au *Kiarvan-Saraï* de Vasilika. Vasilika est un hameau de dix ou douze maisons au plus, relevé sur les ruines qu'en fit en 1821 Achmet-Bey. Quelques familles grecques l'habitent. Le sol est riche, fertile, planté de vignobles et de figuiers, et l'eau y descend en abondance de la montagne.

Sous cette oasis verdoyante, un groupe de femmes se reposaient près d'un arabas. Nous cherchions à les deviner sous leur voile transparent, quand, à la vue des Albanais, elles s'enfuirent, preuve du respect qu'inspirent les agents de l'autorité turque....

A mesure qu'on s'éloigne de la mer, les habitations deviennent rares, le myrte pousse librement dans cette terre féconde que méprise la charrue, et ce n'est qu'à Galatz qu'on retrouve l'agriculture et son cortége mugissant : Galatz est adossé au mont Disoron, au fond d'un cirque gigantesque. Ses maisons, éparpillées sur le rocher, et surmontées d'une énorme tour qui projette dans la vallée son ombre trapue et massive, lui donnent l'aspect d'une petite ville....

.... Le lendemain, quand nous partîmes, le brouillard enveloppait encore la montagne, mais le soleil ne tarda pas à devenir ardent comme la veille, et nous mîmes pied à terre à *Nedgesalar* pour prendre une tasse de ce café léger qu'on sait faire bon en Orient dans la plus pauvre cabane. Il nous fut servi par une grande fille assez laide, mais dans la plus jolie cafetière du monde, vraie merveille de poterie dont la forme ovoïde rappelait les anciens types grecs.

A partir de Nedgesalar le sentier va toujours en montant, et nous remarquions qu'en sens inverse de la végétation, qui se rabougrit et se ratatine par degrés à mesure qu'on approche des hauts sommets, les hommes ont les épaules plus larges, le regard plus fier et la démarche plus assurée, la tyrannie oisive qui courbe et flétrit ayant d'ordinaire le pied peu montagnard. Mais comme il n'y a pas de règle sans exception, nous n'avions pas fait un kilomètre, que la première partie de nos observations se trouva de tous points inexacte, et que nous entrâmes sous un couvert d'arbres, tels que nous n'en avions encore vu dans aucune vallée. On se ferait difficilement une idée de ces monstrueux colosses entrelacés et enchevêtrés les uns dans les autres comme les serpents de la tête de Méduse. Quelques-uns ont monté droits, unis, comme d'un seul jet, par l'échappée que leur laissaient les voisins; d'autres, moins heureux, refoulés par de plus forts, se sont contournés, tordus en rameaux courts, énormes, boursouflés aux extrémités, et la séve faisant irruption a ouvert dans leurs flancs de larges cratères béants ou mis à nu des excroissances informes. Sous cette végétation tourmentée fleurissent, comme en une serre chaude, le rhododendron à fleur pourpre, l'airelle rouge et l'amaryllis.

Au sortir de ce ligneux orage nous attendait un de ces spectacles géographiques qui surprennent sans émouvoir. L'Athos[1], semblable à un sphinx accroupi dans la mer, s'étalait à l'horizon dans toute sa longueur : jusqu'à lui les vallées se succédaient nombreuses comme les sillons d'un champ labouré; à droite, on découvrait toute la presqu'île de Pallène et, à gauche, Orfano, au bout d'un golfe arrondi au compas : tout, même au plus loin, était baigné d'une nappe de lumière limpide et transparente. On suit encore de là, à chaque pas, les traces de l'incendie de 1821. Les Turcs ont appliqué la sinistre parole de Makmoud : « Fer, feu, esclavage, » ont tout détruit jusqu'à Polyhieros (ancienne Olynthe).

Le soir, à neuf heures, nous traversions la rivière de Doutlitchai (de la mûre noire), quand un pappas qui passait par là nous dit que nous étions venus trop sur le sud-est, qu'il nous fallait gagner la plage de Gemati, et que près de là nous trouverions le village d'Agios-Nicolaos où nous pourrions passer la nuit. A minuit nous arrivions audit village, mais là, complication imprévue! les maisons étaient encombrées de vers à soie. On nous déblaya bien deux chambres de ces hôtes incommodes, mais on oublia d'en chasser les puces, punaises, pucerons et maringouins qui n'eurent garde de nous oublier, étant conviés à un festin assez rare pour eux. Je compris à ce moment la distance que mon ami C.... met entre ces deux mots : Voyage.... d'agrément; mais toute peine a sa récompense, et, ne pouvant dormir dans cette magnanerie, nous eûmes le loisir d'admirer aux premiers rayons du soleil les cocons rangés sur des claies comme autant de petites bulles d'or.

Une tartane qui chargeait du bois tout près de là, à *Vorvourou*, nous offrit de nous faire traverser le golfe de Monte-Santo. Nous attendions à l'ombre d'un platane que les vents nous fussent propices, quand nous vîmes arriver le P. Gédéon, haletant, essoufflé, ruisselant et les pieds gonflés. Il était venu de Salonique à pied en suivant la côte. C'était au fond un assez bon homme que ce P. Gédéon, malgré sa malpropreté, et cette malpropreté même était peut-être une vertu. Saint Basile n'a-t-il pas dit : « Que l'humilité du moine paraisse dans tout son extérieur, qu'il ait la tête mal peignée, l'habit sale et négligé. » Il nous donna de nombreux renseignements sur sa Thébaïde, nous dit d'abord qu'on y vivait très-vieux, d'accord en cela avec Élien qui constate que les habitants de l'Athos étaient appelés *Macrobi*, ensuite qu'il y avait au milieu de la montagne un village peuplé de moines, appelé Kariès, de Καρα, tête, et outre les vingt monastères qui garnissaient la montagne un grand nom-

1. Les anciens dont l'orologie était loin d'être parfaite prétendaient que de la cime de l'Athos on voyait le soleil trois heures avant son lever. Ce qui a pu accréditer cette erreur, c'est que cette montagne qui, d'après les calculs récents du capitaine Gautier, n'a en réalité que deux mille six cents mètres d'élévation, semble, par sa position isolée au-dessus de la mer, plus élevée qu'aucune montagne de l'Orient. Sophocle, Pline et Plutarque disent que son ombre atteignait la place publique de Mirina à Lemnos. (Voir à cet égard les calculs de Choiseul-Gouffier et les travaux de M. Delambre.—Choiseul-Gouffier, *Voyage dans l'Empire Ottoman*, vol. II, p. 246; Ed. Aillaud, 1852)

bre de skites[1], d'ermitages et de cellules, en tout environ neuf cent cinquante églises et chapelles; il ajouta que les moines qu'on appelle caloyers (Καλόγηροι, bons vieillards), n'étaient plus que trois mille de six mille qu'ils étaient autrefois, mais qu'il y avait des frères lais, des ermites et des profès, enfin que le séjour en était délicieux, et qu'on était fort bien accueilli par le conseil de Kariès, si l'on était bien recommandé, pourvu toutefois qu'on n'eût ni femme, ni chienne, ni chatte, ni aucun animal du sexe femelle, la règle étant inflexible à cet égard.

Le récit du P. Gédéon était coupé d'invocations à la Vierge qui, disait-il, avait appelé le mont Athos sa terre de prédilection.

Le couvent russe. — La messe chez les Grecs. — Kariès et la république de l'Athos. — Le voïvode turc. — Le peintre Anthimès et le pappas Manuel. — M. de Sevastianoff.

Le 17 mai, à deux heures de la nuit, nous jetions l'ancre devant le couvent russe, sur la côte occidentale de l'Athos. Aux premières lueurs de l'aube, des masses de têtes apparurent aux fenêtres des galeries hautes. On



Un juif de Salonique (voy. p. 104). — Dessin de Bida.

ne saurait voir rien de plus incohérent que la construction de ce monastère. C'est un mélange incroyable de redans, de bastions, de tours, tourillons et culs-de-lampe : tout cela lézardé, ébréché et jauni par le temps. Dans la longue étendue de ces murailles il n'y a aucune ouverture, mais seulement au-dessous de la toiture, des galeries de bois en saillie, étayées sur le mur par des arcs-boutants. Ces galeries, ajoutées depuis que les pirates ont cessé d'inquiéter les moines, sont peintes d'une couleur sang de bœuf qui rompt la monotonie du ton général. Cet amas de maçonnerie est entassé sur un rocher planté au milieu d'une verdure luxuriante.

Voulgaris que j'avais dépêché en ambassadeur revint suivi de deux caloyers, chargés de melons et de figues fraîches que nous envoyait l'higoumène.

Après avoir fait honneur à cet envoi, nous montâmes la pente ardue qui mène au monastère. Une porte double, verrouillée comme la porte d'une prison et surmontée d'une Vierge (παναγία πορταΐτισα) dont on distingue les

1. *Skites* a la même signification que cellules et vient de *Skete*, partie de l'Égypte habitée par des moines.

vêtements dorés à travers un treillage, donne entrée dans la cour principale. Au milieu de cette cour est le *Catholicon*, basilique à cinq coupoles percées d'ouvertures jumelles : tout autour, sur un double rang d'arcades superposées, les cellules. On nous conduisit d'abord à l'église, selon la règle de saint Basile : « Suscepti hospites ad orationem..., et postea cum eis sedeat. » C'était l'heure de la messe : les moines se rangeaient dans les stalles. Ces moines ou caloyers sont vêtus d'une robe brune retombant à plis droits, et, par-dessus, d'un vêtement également très-long, mais de couleur plus claire et serré à la taille par une ceinture de cuir noir, agrafée de cuivre. Ils ont les pieds chaussés de brodequins, et la tête couverte d'un bonnet jaune amadou en forme de gâteau de Savoie. Prenant à la lettre la parole de l'Écriture, « et le fer ne touchera pas à sa tête, » ils portent les cheveux et la barbe aussi longs qu'ils veulent croître. Quelques-uns roulent leurs cheveux en un chignon énorme qu'ils retroussent sous leur bonnet, mais un grand nombre, non contents de la longueur démesurée de leurs barbes, laissent retomber sur les épaules leur abondante crinière, ce qui, à la longue, par le frottement, rend leur lévite complétement imperméable et leur donne une apparence de porc-épic derrière laquelle disparaît toute expression de physionomie.



Une juive de Salonique (voy. p. 104). — Dessin de Bida.

Cependant parmi les vieillards qui entraient dans l'église d'un pas chancelant, je vis un jeune homme s'avancer d'un pas ferme : je ne crois pas avoir jamais rencontré d'expression plus pure de la beauté mâle : ses yeux brillaient comme des flambeaux au milieu de la pâleur mate de son visage, amaigri par le jeûne, et sa barbe retroussée par la ligne fière de ses lèvres se divisait sur sa poitrine, mêlant ses reflets bleuâtres aux tons plus sombres de sa chevelure. C'était un Grec de Zante, arrivé depuis peu sur la montagne.

Quand les assistants eurent psalmodié un psaume sur le rhythme lent et nasillard de l'Église grecque, qui est un récitatif plutôt qu'un chant, le prêtre commença la messe. Il fit d'abord trois signes de croix suivis d'une inclination. (Le signe de croix se fait chez les Grecs en portant la main de droite à gauche, parce que le Christ donna pour être crucifié sa main droite la première, et à l'aide des trois premiers doigts de la main réunis, pour indiquer qu'il n'y a qu'un Dieu en trois personnes. L'inclination remplace la génuflexion, qui n'est admise par l'Église d'Orient que le jour de la Pentecôte.) Il revêtit ensuite une aube de soie brochée, et se ceignit d'une ceinture large à laquelle

pend une sorte de sachet en losange appelé *hipognation*, de ἐπι sur, γονυ, genou. Après le *Confiteor* et l'*Introït*, le prêtre prit le pain[1], coupa le morceau de croûte qui porte la formule, *Jésus-Christ vainqueur*, ainsi disposée :

IC	X
NI	K

la mit dans le bassin, versa le vin et l'eau, recouvrit le bassin d'une croix et offrit le sacrifice.

Les Grecs ne disent pas la messe sur un autel de forme tumulaire comme le nôtre, mais sur une table recouverte d'un linge consacré appelé *antimension*. Ils attachent une idée de profanation à sacrifier dans le même sanctuaire qu'un autre prêtre, en sorte que dans ces monastères les chapelles et oratoires sont innombrables.

Après le service divin nous pûmes circuler librement dans l'église. Le plan de celle-ci est à branches égales; des fresques tapissent les murs jusqu'à la voûte, disposées dans cet ordre, à peu près invariable dans les églises du rite grec : au centre le Christ bénissant[2], portant ce monogramme : IHC XC. O παντοκρατωρ, Jésus-Christ tout-puissant; du côté de l'Orient la Vierge (παναγια, toute sainte), entre les anges Michel et Gabriel ; plus bas les prophètes ; dans les pendentifs, les évangélistes; au dedans du bêma la Cène; au-dessus du narthex, la Transfiguration; et sur les branches de la croix, les miracles de Jésus-Christ et les sujets de l'Ancien Testament. En dehors, sous la voûte du narthex, les ascètes, les stylites, les saints philosophes et les saints évêques.

Après une visite dans les cellules, meublées d'une simple estrade en bois sur laquelle couchent les moines, on nous conduisit au réfectoire où la communauté dînait d'un macaroni trop cuit noyé dans une sauce trop longue. Un caloyer lisait une homélie pendant le repas.

Ce monastère est habité par des caloyers russes[3] et grecs. Nous prîmes congé d'eux pour présenter le plus tôt possible nos lettres d'introduction à Kariès. Ce village est à quatre heures du couvent russe. On traverse jusqu'à une certaine hauteur des jardins et des plants d'oliviers entretenus par les moines, à l'aide d'un système d'irrigation très-ingénieux; l'eau est amenée des hautes assises du rocher par des troncs d'arbres creux ajustés bout à bout et étayés d'une branche à l'autre. Plus haut ce sont des bois de chênes et de châtaigniers d'une vigueur surprenante à cause du voisinage de la mer. Les historiens byzantins parlent fréquemment de cette végétation merveilleuse. « Ceux qui appellent l'Athos la terre de Dieu ne se trompent pas, » dit Cantacuzène. « La douceur de la température, dit Nicéphore Grégoras, la multiplicité des végétaux qui réjouissent la vue et embaument l'air, le chant des oiseaux, le murmure des eaux, le vol strident des abeilles, l'aspect de la grande mer, le calme des vallées, le silence et la solitude des bois, tout cela forme un tissu de voluptés qui ravissent les sens et élèvent vers Dieu l'âme recueillie dans de pieuses pensées. »

Kariès est caché dans un pli du versant oriental, au milieu de skites et d'ermitages accrochés à toutes les aspérités de la montagne. Les maisons sont basses, faites en bois, enduites d'un crépi rose ou blanc, et alignées sur les côtés d'une rue unique. Dans cette rue se tiennent, au fond de petites boutiques, ouvertes en tabatière, des moines qui vendent des rosaires, des gravures et des ustensiles de ménage sculptés par les ermites. C'est au bout de cette rue, dans une grande maison de modeste apparence, que siége le conseil qui gouverne la montagne.

Ce conseil est composé de vingt épistates représentant les vingt monastères. Un président, élu tous les quatre ans par cette assemblée, partage le pouvoir exécutif avec les représentants des quatre monastères de *Lavra*, *Iveron*, *Vatopédi* et *Kiliandari*. Ces quatre représentants administrent la montagne, et rendent compte de leur administration à l'assemblée générale qui, outre ces fonctions, juge les délits et les crimes. Les rescrits ou ordonnances doivent porter l'empreinte d'un sceau[1] dont chacun des quatre représentants possède un quart, ce qui fait que l'opposition d'un seul annule toute décision. Le gouvernement turc a reconnu cette petite république monacale après la prise de Constantinople, et s'en est déclaré le protecteur, moyennant un tribut annuel de 500 000 piastres versées entre les mains d'un aga qui réside à Kariès. La république entretient une garde de vingt Albanais chrétiens, destinés à faire la police de la montagne.

J'ai dit qu'il y a vingt monastères sur l'Athos. Dix-sept sont habités par des caloyers[2] grecs, un par des

1. L'usage des azymes est au nombre des dissidences qui séparent l'Église de Rome de l'Église d'Orient. Les catholiques disent que Jésus-Christ ayant fait la cène avec ses disciples, devait avoir employé du pain azyme, selon la coutume des Juifs qui font la pâque avec ce pain. Les Grecs disent, au contraire, que puisque l'époque de la pâque n'était pas venue, Jésus-Christ fit la cène avec du pain ordinaire, c'est-à-dire avec du pain inzyme.

Les principales dissidences sont, du reste, au nombre de trois : 1° la suprématie du pape; 2° la procession du Saint-Esprit, c'est-à-dire l'addition *filioque;* 3° le purgatoire.

La question des azymes peut être classée dans les différences d'usage qui sont : 1° les azymes; 2° le baptême par triple immersion; 3° la prêtrise chez les hommes mariés; 4° la communion chez les enfants; 5° la génuflexion; 6° l'abstinence du mercredi.

2. La main qui bénit est ainsi disposée : le pouce croisé avec le quatrième doigt, de manière que l'index reste droit, et le troisième recourbé; on forme ainsi le nom de Christ, IXC.

3. Il y a une opinion généralement accréditée qui veut que l'Église russe soit séparée de l'Église de Constantinople, et que le tzar en soit le chef. Cela n'est pas tout à fait exact. Dans les annotations du *Pedalium*, recueil des canons, l'Église d'Orient dit : « Il y a eu autrefois un patriarche de Russie, mais ce patriarche n'existe plus. » En effet, Ivan III avait pris le titre de patriarche de Russie, mais Pierre le Grand ne le conserva pas, nomma un conseil d'évêques qu'il appela *saint Synode dirigeant*, et prit le titre de Protecteur de l'Église. Il demanda la confirmation de ces mesures au patriarche de Constantinople, lui écrivit qu'il avait toujours reconnu sa primauté synodale sur l'Église orthodoxe, et le pria de l'aider de ses conseils.

1. Ce sceau est en argent coupé en quatre parties égales. Une cinquième volonté est nécessaire pour valider les actes : c'est celle du président qui possède la clef à vis qui réunit les quatre portions. Autour de ce sceau, représentant la Vierge, est l'inscription suivante en grec et en turc : *Sceau des Épistates de la communauté de la Sainte-Montagne.*

2. Les *caloyers* ou moines appartiennent au premier ordre du clergé grec, appelé ordre des *hiéronomaques*. Lorsque l'Église d'Orient se sépara de celle de Rome, elle divisa son clergé en deux

Digitized by Google

caloyers russes et grecs, et deux par des Serbes et des Bulgares.

Tous sont de l'ordre de Saint-Basile, mais ne sont plus gouvernés d'après les mêmes lois. Autrefois, ils avaient chacun un higoumène inamovible ; mais à la suite de discussions dont je n'ai pu savoir au juste la date, l'organisation fut modifiée, et aujourd'hui dix de ces monastères seulement, dits couvents de cénobites[1], ont conservé les anciens usages ; les dix autres ont pris la dénomination de couvents libres (ou διόρισμοι, distincts), et sont régis par un conseil d'épitropes renouvelé tous les quatre ans.

Les monastères des cénobites sont : *Iveron*, *Kiliandari*, *Dyonisios*, *Koutloumousis*, *Zographos*, *Philothéos*, *Grigorios*, *Xénophon*, *Esphigmenou* et *Roussicon*, couvent russe.

Les dix autres couvents se nomment : *Vatopédi*, *Lavra*, *Pantocrator*, *Xiropotamos*, *Dokiarios*, *Karacallos*, *Simopétra*, *Stavronikitas*, *Agios Pablos* et *Castamoniti*.

Les représentants des monastères de *Lavra*, *Vatopédi*, *Iveron* et *Kiliandari*, gouvernent les autres, non-seulement parce qu'ils sont les plus riches et les plus anciens, mais parce qu'ils portent le titre de monastères impériaux. (Sous les empereurs byzantins il y avait trois sortes de monastères : ceux qui relevaient directement de l'empereur, ceux qui relevaient des patriarches, et enfin ceux qui appartenaient aux évêques ou archevêques.)



Sceau du monastère de Kariès.

Les revenus de tous ces couvents sont produits par l'exploitation des bois, la vente des noisettes et des olives. Koutloumousis récolte à lui seul deux cent mille ocques de noisettes. *Lavra*, *Iveron* et *Philothéos* exploitent annuellement pour cinq cent mille piastres de bois. Outre ces produits, les monastères ont de vastes propriétés appelées *Métok*, en Valachie, à l'île de Thasos et sur le littoral de la Turquie d'Europe.

Le jour de notre arrivée à Kariès était la veille d'un changement de gouvernement. Les épistates étaient enfermés pour procéder aux élections, et il y avait absence total d'êtres vivants dans la cour du *Konack*. Au bout de quelques instants employés à nous promener dans le village, nous fûmes introduits dans une grande salle, sorte de galerie haute, ouverte sur la cour et garnie tout alentour de divans en estrades. Sur ces divans les membres de l'assemblée étaient assis à la manière turque vêtus d'un manteau à manches amples, ouvert à la poitrine sur une robe de soie bleue ou violette, selon leur hiérarchie, et coiffés d'un *kalimafki* de feutre noir taillé comme une toque d'avocat. Sur les murs, lavés à la chaux d'un ton jaunâtre, ces personnages étoffés s'enlevaient merveilleusement. Le président s'avança appuyé sur sa crosse (πατερίτζα), sorte de petite béquille noire garnie de nacre), et nous invita à prendre place sur le divan ; puis il ouvrit les lettres, et, quand il arriva à celle du patriache, il en baisa la signature. Un Albanais avait apporté un escabeau chargé de confitures sèches et de café, et quand chacun fut armé de sa tasse et du tchibouk de rigueur, tous nous firent des questions sur la France, sur Constantinople, et surtout sur le but de notre voyage à l'Athos. Il leur semblait étrange qu'on vint voir de pauvres moines, quand on vivait au milieu des splendeurs de l'Occident dont on leur avait dit merveille.

En notre qualité d'artistes, le président nous dit qu'il nous logerait chez le peintre Anthimès, une des lumières de la Sainte-Montagne. Avant d'aller chez notre hôte, nous montâmes faire visite à l'aga, qui habite la seconde aile du Konack. Ce pauvre musulman est là tout à fait dépaysé, n'ayant pour compagnons qu'un secrétaire et quelques Albanais de sa religion. C'est un jeune homme de trente à trente-cinq ans, ni beau ni laid, engraissé par l'oisiveté, hébété par la solitude. Il nous accueillit avec tout l'enthousiasme d'un homme ravi de voir d'autres visages que les profils liturgiques qui l'entourent ; mais cette expansion fut de courte durée, et il retomba dans son assoupissement, dont il ne sortira vraisemblablement que le jour où il sera appelé à d'autres fonctions, ou admis à faire valoir ses droits à la retraite.

Anthimès, notre hôte, était un tout autre homme, vif, alerte et remuant. Il habitait sa petite maisonnette en compagnie d'un pappas appelé Manuel, sorte de paria qui faisait la cuisine, cultivait le jardin, nettoyait la maison, aidait le peintre dans ses travaux, l'assistait à la messe et trouvait le temps de dormir et de boire quelquefois outre mesure, malgré ces nombreuses occupations.

Pendant que nous attendions le moment d'être admis auprès du conseil, j'étais allé jusqu'au Catholicon[1]. Là entrait en même temps que moi un jeune homme. Vêtus tous les deux comme on l'est au pays du macadam, nous nous devinâmes Français. Il était peintre, s'appelait Vaudin, et travaillait avec M. de Sévastiannoff. J'avais en-

ordres : les *hiéronomaques* et les *pappas*. Les premiers, voués au célibat, comprennent les *patriarches*, les *énarques*, *métropolitains*, *archevêques*, *évêques*, *archimandrites* et *caloyers*.

Les seconds, qui peuvent se marier, sont les pappas, nommés aussi journaliers.

Il y a quatre patriarches, qui occupent les trônes de *Constantinople*, *Alexandrie*, *Jérusalem* et *Damas*. Celui de Constantinople a la primauté synodale.

Les caloyers du mont Athos relèvent de ce dernier.

1. Κοινόβιον signifie proprement *communauté*.

1. On appelle Catholicon l'église de la Vierge. Le mont Athos est tout entier sous l'invocation de la Vierge, et dans chaque monastère l'église principale lui est dédiée.

tendu parler en Grèce des travaux de M. de Sévastiannoff[1] au mont Athos. Ma première visite fut naturellement pour lui. L'auteur des admirables reproductions photographiques que l'Institut a vues il y a quelque années, m'accueillit avec cette courtoisie et cette cordialité habituelles à l'aristocratie russe. Nous causâmes de la France en français, ce qui est une grande jouissance, et nous prîmes le thé en russe, ce qui est la bonne manière.

L'histoire du mont Athos est très-obscure depuis Jésus-Christ jusqu'au dixième siècle. Les moines font remonter à Constantin la fondation du monastère de Lavra, construit par saint Athanase l'Athonite. De ce saint Athanase il n'est question dans aucun historien; mais dans ce même monastère de Lavra, une fresque représente ledit saint Athanase recevant une chrysobulle des mains de l'empereur Nicéphore Phocas, c'est-à-dire vers 965. Cependant il est probable que certains monastères sont de fondation plus ancienne : ceux d'*Iveron* et de *Vatopédi*, par exemple, construits sur l'emplacement des villes de Dium et d'Olophisos, dont parle Hérodote et dont ne parlent pas les historiens byzantins.



Vue générale du mont Athos. — Dessin de Villevieille d'après M. A. Proust.

Quoi qu'il en soit, voici la version des moines : saint Athanase demanda à l'empereur la permission de construire un monastère sur l'Athos et éleva la grande Lavra ou Laure (Lavra signifie réunion, communauté, association); mais la montagne était occupée par des ermites. Ces ermites envoyèrent une députation à Constantinople pour protester contre l'envahissement de leur retraite. Leurs prières ne furent pas écoutées et les monastères se succédèrent sur les flancs de la montagne.

A. Proust.

(La suite à la prochaine livraison.)

1. M. de Sévastiannoff a reproduit à l'aide de la photographie : 1° un manuscrit du douzième siècle en caractères microscopiques; 2° des sermons de saint Grégoire le Théologien, de Jean Damascène; 3° un traité inédit de médecine; 4° la géographie de Ptolémée; 5° une liturgie de saint Jean Chrysostome sur parchemin; 6° des chartes en langues grecque et slave; 7° des fragments de la légende dorée.

Pendant que j'étais au mont Athos, M. de Sévastiannoff préparait de nombreux travaux. Son séjour devait être encore fort long sur la montagne, et l'infatigable voyageur avait le projet de compléter ce travail gigantesque par une excursion au Sinaï.

Digitized by Google



MONT ATHOS. — Le conseil des Épistates au mont Athos. — Dessin de G. Boulanger d'après M. A. Proust.

VOYAGE AU MONT ATHOS,

PAR M. A. PROUST[1].

1858. — INÉDIT.

Ermites indépendants. — Le monastère de Koutloumousis. — Les bibliothèques. — La peinture. — Manuel Panselinos et les peintres modernes.

Chose assez singulière! ces ermites relégués sur le haut du rocher ont trouvé des continuateurs, qui vivent loin des habitations, comme des bêtes fauves. Lorsqu'ils ne trouvent plus à se nourrir sur la montagne, ils descendent à la porte des monastères et échangent contre des légumes, de petits chapelets et des croix sculptées. Malgré l'aversion qu'ils témoignent aux moines, ceux-ci les vénèrent comme des saints. En venant du monastère russe, nous en vîmes un accroupi sur un rocher, véritable homme des bois, qui n'avait pour tout vêtement que sa barbe démesurément longue. Il est vrai que la légèreté de ce costume avait son excuse dans la chaleur de l'atmosphère.

J'ai parlé de la règle qui interdit à toute femme et à tout animal du sexe femelle l'entrée de la montagne. Il est probable que cette règle rigoureuse, dans laquelle on a cru voir un scrupule exagéré, a été une mesure toute politique pour chasser les habitants qui persistaient à rester sur la montagne, et en interdire l'entrée même aux bergers qui eussent été tentés d'y conduire leurs troupeaux.

Les monastères de l'Athos ont joué un rôle important sous les empereurs byzantins. C'est là que se recrutaient les patriarches. « On prit souvent, dit Gregoras, dans les monastères, pour les élever au patriarcat, des moines ignorants, car les princes choisissent pour les grandes places tels sujets qui leur soient soumis servilement. » Quelquefois cependant ces patriarches disposèrent de l'empire. J'aurai plus loin l'occasion de parler de la secte des Palamites, qui prit naissance sur l'Athos et agita longtemps la chrétienté orientale.

Nous pouvions observer chaque jour au couvent de Koutloumousis, à quelques minutes de Kariès, les habitudes des caloyers. Laissant le soin de l'agriculture et du jardinage aux frères lais, ces cénobites ne font absolument rien que prier. Le matin ils descendent de leurs cellules, chantent les matines, entendent la messe, vont au réfectoire, assistent aux vêpres à quatre heures, soupent à six, disent complies, se couchent avec le soleil et se relèvent au milieu de la nuit pour aller à l'église. Ces différents exercices sont annoncés par une simandre[2]. En dehors de l'eukologue (bréviaire), ils lisent peu. Il y en a cependant quelques-uns qui ont voyagé, vu, étudié et acquis une instruction sérieuse. Malgré cela les bibliothèques sont dans un état de désordre dont on ne peut se faire idée, et l'emploi de *cartophilax*[1] est une sinécure.

Mais si les moines ont négligé l'étude des lettres, ils ont continué les travaux de peinture, de gravure et de sculpture sur bois qui leur ont fait une si grande célébrité. Le catholicon de Kariès donne une suite de fresques de l'époque la plus savante de l'école athonite. Ces peintures sont de Manuel, surnommé Panselinos (πανσέληνη, pleine lune), né à Salonique vers le douzième siècle, date très-vague, mais que je n'ai pu avoir plus précise. Panselinos est considéré non-seulement comme le chef de l'école athonite, mais encore comme le maître de l'école byzantine tout entière. Les traditions de cette école ont été transmises dans un livre intitulé : Ερμηνεια της Ζωγραφικης *Guide de la peinture*[2], rédigé vers 1650, par le moine Denys, du couvent de Fourna, près d'Agrapha en Thessalie, et son élève Cyrille de Chio. Ce manuel donne les recettes pour peindre, la manière de représenter les sujets religieux et l'ordre dans lequel ils doivent être disposés. Rédigé dans le but d'empêcher la défiguration des compositions religieuses, il a lié les peintres dans un réseau de règles invariables, et fait disparaître de leurs œuvres toute inspiration individuelle.

On a cru voir dans les mosaïques et les fresques des premiers siècles chrétiens une inspiration immédiate, puisée dans les préceptes de la foi nouvelle. Il suffit d'observer attentivement ces compositions pour se convaincre qu'il n'y a dans ces longues figures au type grec, au geste pétrifié et aux draperies régulièrement plissées, qu'une appropriation maladroite des chefs-d'œuvre de l'antiquité aux besoins du nouveau culte. Ce reste de style d'emprunt, et cette maladresse même donnent à ces productions un mélange de science et de naïveté qui étonne et séduit. Y eut-il dès ce temps-là un traité de la peinture religieuse indiquant certaines règles de composition immuables? Cela n'est pas proba-

1. Suite. — Voy. page 103.

2. La simandre est un morceau de bois ou de fer suspendu à un chevalet, qui rend un son prolongé lorsqu'on le frappe à l'aide d'un marteau. Les cloches furent en usage de bonne heure en Occident, et les premières sont, je crois, attribuées à saint Paulin, évêque de Nole, au cinquième siècle; mais les caloyers de l'Orient, très attachés aux premiers usages du christianisme, se servent toujours de la simandre. Cet instrument est très-ancien; on en a trouvé plusieurs dans les ruines de Pompéi.

1. On doit cependant à l'archimandrite Porphiry, du couvent russe, une connaissance assez exacte d'un certain nombre de manuscrits et de chrysobulles renfermés dans quelques couvents de l'Athos. Il en a fait un catalogue en langue russe publié à Pétersbourg en 1847. Ce catalogue a été traduit en allemand par Miklowich dans sa bible slave (Vienne, 1851; in 8°). Le gouvernement français a envoyé deux personnes au mont Athos : M. Minas Minoïdes, qui a rapporté quelques manuscrits, et M. Lebarbier, de l'école d'Athènes, dont les recherches ont été incomplètes.

2. M. Didron a donné une traduction de ce livre en 1839.

ble ou s'il y en eut un, Manuel Panselinos s'en est souvent écarté, car, le *Guide* dont les peintres du mont Athos ont chacun un exemplaire entre les mains, est dédié à Manuel Panselinos et semble fait d'après son œuvre. Le peintre moine a donc fait au mont Athos le même travail qu'ont fait les peintres italiens d'après ces mêmes fresques byzantines, exilées en Italie par la querelle des iconoclastes. Il a conservé le style, et s'inspirant de la nature, peut-être même aussi des fragments de la statuaire grecque trouvés sur la montagne, il a donné plus d'ampleur aux contours, de réalité dans l'expression et de poésie dans la conception. Après lui, il y eut une sorte de renaissance qu'on suit jusqu'au dix-septième siècle à travers l'œuvre de peintres inconnus, désignés sur l'Athos sous le nom uniforme de Panselinos[1], et qui se termine à un artiste appelé l'*Albanais.*



Dressé par A. Vuillemin.

Depuis cette époque, l'art est tombé à un degré tel qu'on ne sait plus si les moines qui le pratiquent méritent le nom d'artistes. La première fois que j'allai dans l'atelier du peintre Anthimès, ce qui me frappa c'est que dans cet atelier il n'y avait pas de peinture, mais une suite de vases remplis de colle de poisson, de plâtre délayé, d'huiles, de mordant pour la dorure, enfin ce qui constitue le laboratoire d'un fabricant de couleurs. Je demandai à notre hôte de nous montrer quelqu'une de ses œuvres. « Nous ne faisons pas d'esquisse, me dit-il,

1. Cette qualification de *Panselinos* semble avoir sur le mont Athos la même signification que celle de *maestro* en Italie. Les moines vous désignant des peintures faites à deux ou trois siècles de distance, disent : « Cela est de Panselinos; » ce que l'on ne peut comprendre raisonnablement que de cette façon : « Cela est d'un maître. »

Digitized by Google

et travaillons immédiatement sur le mur; le guide nous indique les proportions du corps humain, la disposition des figures et leurs mouvements. Le P. Macarios, mon maître, tenait ses principes du P. Nectarios, qui les lui avait transmis; » puis, prenant un pinceau qu'il trempa dans du brun rouge délayé dans l'eau, il traça un Christ sur une feuille de papier. Le contour était ferme, sans hésitation, fait avec la dextérité d'un maître d'écriture, mais ce dessin mathématique était insipide, bien qu'il n'y eût aucune faute grossière.

Dans sa préface de la traduction du *Guide du moine Denys*, M. Didron raconte qu'il vit peindre un caloyer: « En une heure, dit-il, sous nos yeux, il traça sur le mur un tableau représentant Jésus-Christ donnant à ses apôtres la mission d'évangéliser et de baptiser le monde. Il fit son esquisse de mémoire, sans carton, sans dessin, sans modèle. Ce peintre, continue M. Didron, pourrait être mis certainement sur la ligne de nos meilleurs artistes vivants, surtout lorsqu'ils exécutent de la peinture religieuse. » Ceux-ci traitent assez mal la peinture religieuse au point de vue liturgique, cela est vrai. Pourquoi? Parce que l'inspiration est le mouvement et le dogme l'immobilité; mais mise à part la question de tempérament qui fait comprendre à chacun la traduction des choses divines de manière différente, ils cherchent, et ne trouveraient-ils que la centième partie de ce qu'ils cherchent, cette partie-là est l'inspiration, ce qui constitue l'art, tandis que ces plates médiocrités de l'Athos, faites machinalement d'après un système immuable, sont sans vie et sans âme. Je ne peux voir ce qu'il y a de commun entre de semblables choses et l'art. J'ouvre le *Manuel* et je trouve ceci: « Le corps d'un homme a neuf têtes en hauteur: divisez la tête en trois parties: la première pour le front, la seconde pour le nez, la barbe pour la troisième; faites les cheveux en dehors de la mesure de longueur d'un nez, divisez de nouveau en trois parties la longueur entre le nez et la barbe, etc., etc. A l'aide de ces principes et d'un compas on fait un *bonhomme*, on arrive même par l'habitude à le faire sans compas; mais on ne fait pas une œuvre d'art. Si le beau était absolu et s'appelait Michel-Ange, chacun devrait dessiner comme Michel-Ange. Ceux qui l'ont cru n'ont fait que des pastiches assez faibles; mais Rubens, qui avait étudié Michel-Ange et la nature, a fait des Rubens. Les moines du mont Athos ont essayé à faire toujours du Panselinos, d'après des lois transmises successivement, sans se retremper dans l'étude de la nature qui redonne la vie, et on ne peut mieux comparer leurs productions actuelles qu'à une traduction qui serait elle-même faite d'après un texte, résultat de cent traductions successives.



Saint Georges, fresque de Panselinos dans le Catholicon de Kariès. Dessin de Pelcoq d'après M. A. Proust.

Dans les fresques de Panselinos, il ne faudrait pas chercher ce qui nous attache et nous séduit dans les productions de l'esprit: un reflet de nos sensations. On sent au contraire là l'éloignement de toute préoccupation terrestre, et l'aspiration vers le divin ou plutôt le surhumain. Le *Saint Georges*, une des seules figures que l'obscurité du Catholicon de Kariès nous ait permis de reproduire par la photographie, est une des mieux conservées (voy. p. 116). Le procédé matériel de ces fresques est très simple. Un large trait noir entoure la figure; les traits sont nettement accusés, et l'ombre se partage également de chaque côté.

Le monastère d'Iveron. — Les carêmes. — Peintres et peintures. — Stavronikitas. — Miracles. — Un Vroucolakas. — Les bibliothèques.

Hadji-Linos, le président nouvellement élu, nous remit le 23 mai la lettre surmontée du cachet qui devait nous ouvrir les portes des monastères, et le 24 nous nous mîmes en route vers les couvents de la côte orientale: un Albanais de la garde nous servait d'escorte.

Après trois heures de marche sur une pente sablonneuse, entre deux haies de noisetiers et de caroubiers, nous arrivions à Iveron, laissant à notre droite Koutloumoussis encore noir d'un incendie récent.

Il n'est pas aisé de démêler un plan dans cet amas de constructions: aussi le plus court et le plus vrai est de dire qu'il n'y en a pas. L'ensemble de cette Babel d'architecture, encaissé dans un vallon sur le bord de la mer, est triste, et c'est à regret qu'on quitte les sen-

Digitized by Google



Monastère d'Iveron. — Dessin de Karl Girardet d'après une photographie.

Digitized by Google

tiers boisés de la montagne pour les porches sombres et humides, les cours froides et les galeries nauséabondes du monastère. Nous tombions là dans un couvent de cénobites, c'est-à-dire en plein jeûne, mais, grâce à un quartier de mouton que nous avait offert le voïvode de Kariès, nous pûmes satisfaire nos appétits de carnivores.

Les jeûnes sont très-fréquents chez les Grecs. Voici les époques des principaux carêmes, sans parler des abstinences en l'honneur de tel ou tel saint particulier à chaque couvent : deux mois avant Pâques, trente jours après la Pentecôte, quinze jours avant l'Assomption et quarante jours avant Noël. Le lait, le poisson et les œufs ne sont pas permis, en sorte que le menu se réduit aux olives, au caviar et à quelques racines et coquillages. Les Orientaux, habituellement très-sobres, souffrent peu de ce régime que nous ne pourrions supporter longtemps.

L'higoumène ne fit donc qu'assister à notre repas. C'était un bon homme sans façons, dépourvu d'instruction, mais ne manquant pas d'une certaine finesse qui lui tenait lieu d'esprit. Il nous fit, après le dîner, les honneurs de son petit État de la meilleure grâce du monde. D'abondantes explications nous étaient données par le logothète, personnage maigre, laid, mais instruit. Ce saint homme parlait avec une telle familiarité de Dieu, de la Sainte-Vierge et des saints qu'on eût pu le croire de la céleste famille, s'il n'avait pris soin de rappeler de temps en temps son origine terrestre par de bruyantes interruptions que répétaient les voûtes sonores et qui prouvaient surabondamment que l'abus des plantes crucifères est chose nuisible à la santé : le *cant* oriental autorise ces écarts que notre politesse réprouve.

J'ai déjà dit que la fondation d'Iveron me semblait devoir être très-ancienne. On retrouve, en effet, dans les murailles des fragments de sculpture antique provenant des ruines de la ville d'*Olophizos*, ce qui permet de supposer que la construction a précédé la querelle des iconoclastes qui respectaient peu l'antiquité dans ses chefs-d'œuvre. Le logothète nous dit que ce monastère avait été élevé en l'honneur de saint Jean le Précurseur, par trois Géorgiens ou Ibériens (Jean, Euthimius et Georges), των ἰϐήρων, des Ibériens); quant à la date de la fondation il l'ignorait. Cet établissement est immense et ne compte pas moins de trente églises rangées autour du catholicon. La disposition de ce dernier a été modifiée, car, à la suite d'un péristyle appuyé sur des arcs-boutants, une seule porte donne entrée dans le narthex qui se trouve, par cette économie, dans une obscurité presque complète. Il est du reste facile de voir que l'entrée principale a été murée, par le dessin transparent, sous le crépi du mur, d'une large arcade surmontée du *labarum*. Il n'y a pas là de nefs latérales : le vaisseau est en forme de trèfle. Une addition curieuse (particulière[1] aux églises de l'Athos) est celle d'absides semi-circulaires ménagées derrière le chœur pour servir de sacristie et de dépôt aux vases sacrés. Au-dessus des plaques de faïences émaillées qui recouvrent les murs jusqu'à hauteur d'appui, commencent les peintures. Les peintures de ce dernier ont été rafraîchies en 1846. Je dis rafraîchies, parce que le jour où un higoumène, ami de la propreté, trouve que la décoration de son église est ternie, enfumée par le temps, il fait venir de Kariès un maître-peintre. On l'héberge lui et ses élèves et, en peu de temps, il remet les fresques à neuf. Dans l'intérieur le mal n'est pas complet : le peintre a conservé les contours des anciennes images, et s'est contenté de les remplir d'un badigeon blafard ; mais sous le porche extérieur, sa verve, ne trouvant plus de bornes, s'est livrée aux excentricités les plus étranges, *sans sortir cependant des règles du Guide :* il y a là une série assez peu ragoûtante de décollations, où, sans respect pour la perspective, le sang jaillit jusqu'aux derniers plans, occupés par une architecture bizarre. Ces maîtres goujats ne craignent pas de recouvrir les inspirations de Manuel Panselinos ou de tout autre maître de leurs méthodiques barbouillages, sous prétexte de restauration. Cependant ces peintures, qui ne supportent pas un examen sérieux, sont d'un effet décoratif surprenant. Ce but de la décoration, qui est le premier auquel doive tendre la peinture murale, semble avoir échappé à notre époque. On est désagréablement impressionné, quand on pénètre dans un de nos monuments religieux redécorés à grands frais, de cette mésintelligence entre l'architecte, les peintres et les statuaires ; et la réunion dans un même cadre d'œuvres faites avec talent, mais sous des inspirations diverses, produit l'ensemble le plus discordant qui se puisse imaginer. Ici le *moi* disparaît ; chacun comprend son rôle et s'y tient. Les raccourcis audacieux ne viennent pas rompre la simplicité des lignes archichecturales, l'or s'y étale sans ambition, et la mosaïque mêle ses tons modestes aux nuances du marbre. L'ensemble est harmonieux, parce que l'inspiration est une, et ces fresques, plus que médiocres, apportent leur humble tribut au caractère monumental de l'édifice.

Ces peintures veulent joindre à ce côté matériel un autre rôle qui me semble moins complet : celui de l'enseignement. Il n'est pas un ornement, un agencement de détails qui ne soit combiné dans un sens mystique ou symbolique ; rébus impénétrable à l'œil et à la pensée dont le sens est aujourd'hui souvent perdu. *Les peintures des temples sont le livre des illettrés. Pour autres choses ne sont faites les ymages, fors seulement pour montrer aux simples gens, qui ne sèvent pas l'escripture, ce qu'ils doivent croire.* Ce but n'est pas rempli par les peintres byzantins, et leur iconographie est souvent très-abstraite. En voici un exemple pris dans une de leurs compositions familières. Dans le crucifiement, au pied de la croix, est ouverte une fosse remplie d'ossements sur lesquels coule le sang du Christ. Du milieu de cette fosse sort Adam enveloppé d'un suaire, il semble se ranimer au contact du sang divin. Que signifie cette allégorie? Une légende veut que l'endroit même où fut plantée la croix, sur le Golgotha, fut le lieu de la sépulture d'Adam, et l'idée, déduite de ce fait que le sang divin vient racheter l'homme qui a commis la première faute, est

1. On en voit cependant un autre exemple à Saint-Jean-Théotocos de Constantinople

belle; mais l'allégorie ne s'arrête pas là et, s'appuyant sur le texte d'une autre légende qui dit que la croix de Jésus-Christ a été taillée dans un arbre venu sur la tombe même d'Adam, veut que la faute du premier homme soit figurée par ce même bois sur lequel meurt le Sauveur de l'humanité. Il n'est pas facile de démêler dans ce double symbole la cause de l'effet, mais si on comprend cependant dans cette corrélation une pensée sublime, ce n'est pas toutefois chose faite pour les *simples gens*. La mort de l'Homme-Dieu est dans notre iconographie plus simple, mais aussi plus humaine; tandis que chez les Grecs la nature est calme et souriante le jour du crucifiement, chez nous, au contraire, les éléments se révoltent, la douleur est sur tous les visages, sentiment prosaïque qui interprète mal, ce me semble, le fait de la rédemption, mais qui est plus saisissable pour le vulgaire.

Pendant l'examen minutieux que nous faisions de ces peintures, l'higoumène ne cessait d'attirer notre attention sur des tableaux qu'il venait de recevoir de Russie. Rien n'est comparable au mauvais goût de cette sorte de bimbeloterie qui attire l'œil désagréablement. Les têtes et les mains seules sont peintes et ressortent maigrement d'un amas d'étoffes en relief surchargées de perles et de morceaux de métal. Les moines raffolent de ces afféteries et Pétersbourg en inonde les couvents.

On n'oublia pas de nous mener devant deux images de la Vierge en grande vénération sur la montagne. La première est au-dessus de la porte d'entrée, placée très-haut et peu visible à cause de l'épais treillage qui la recouvre. Un vieux caloyer assis sous le porche nous en conta l'histoire avec cette volubilité de *cicerone* qui ne tient aucun compte de la ponctuation. Voici le résumé de cette explication en quelques mots. Théophile, patriarche d'Alexandrie, l'ennemi de saint Jean Chrysostome, ayant fait brûler quelques monastères par suite de mésintelligence avec le moine Isidore, fit disperser les images. Une de ces images jetée à la mer fut poussée miraculeusement devant Iveron et recueillie par un caloyer appelé Gabriel : c'est cette image de la Vierge. La seconde est placée au fond d'une petite église dédiée aux saints apôtres : le panneau enfumé est entaillé à la hauteur du visage d'une large balafre dont s'échappent des gouttes de sang. Vers l'an 650, des pirates vinrent attaquer le monastère et y pénétrèrent. Leur chef, Éthiopien d'origine, s'avança jusqu'au fond de cette chapelle et frappa la Vierge au visage d'un coup de couteau qui fit jaillir le sang de la blessure. Le corsaire touché de ce miracle, se fit moine avec ses compagnons, et termina sa vie dans le couvent, donnant l'exemple d'une grande piété. On n'a su à ce nègre aucun gré de son repentir, car, outre qu'on l'a souvent peint sur les murs d'une façon peu indulgente pour son physique, on a eu l'idée de le faire figurer sous la forme d'une grosse horloge en bois. La présence de ce *Croquemitaine* s'explique mal dans un pays où il n'y a pas d'enfants.

Au milieu de ce monde d'images dont nous voulions reproduire une grande partie, les jours nous semblaient courts, malgré la bonne volonté du soleil qui s'attarde volontiers dans ce ciel sans nuages. Aussi nous ne sortions que rarement du couvent et profitions encore d'une partie des nuits pour faire des recherches dans les illustrations des manuscrits. Voulgaris, de son côté, imaginait des raffinements inconnus pour apprêter le même poisson, l'éternel *barbouni* (espèce de rouget) sous des aspects différents. A ceux qui voyageront en Orient, je recommande Voulgaris et le merle solitaire (*turdus musicus*) qu'il accommode très-délicatement avec la menthe hachée.

On a beaucoup chanté la vie monacale; on a célébré les louanges de ces associations qui, avec leur ferme croyance, ont laissé des monuments impérissables de leur génie. La foi du temps présent semble tendre vers un autre but et les moines d'aujourd'hui sont écrasés par ces constructions colossales du passé. Excepté aux heures de prière, ils restent peu dans le couvent et vont au dehors respirer un air plus pur que celui de leurs cellules.

Les frères lais se livrent aux travaux du jardinage, construisent des embarcations, vont à la pêche ou filent la laine pour la confection des vêtements. Pour ces différents travaux ils laissent leur lourde tunique et ne gardent qu'une culotte, costume qui, complété d'un chapeau de paille aux bords larges, leur donne la tournure de cosaques déguisés en planteurs. Plusieurs sont surveillés par des moines, car l'inviolabilité de la montagne fait que souvent, à côté de réfugiés politiques, se glissent des assassins, voleurs, ou autres gens d'humeur batailleuse.

Dans les couvents grecs l'hospitalité est toute gratuite et largement pratiquée à l'égard du premier venu qui frappe à la porte, musulman, juif ou chrétien : cependant il ne faut pas oublier que les Grecs sont maîtres en l'art de la diplomatie, et force était souvent de donner un *bakchich* par-ci, faire un portrait par-là, pour retirer de tel ou tel coin telle ou telle chose précieuse.

Parmi le peu d'étrangers qui ont séjourné ici, nous disait l'higoumène, plusieurs sont tombés malades, malgré la salubrité du climat. Cela n'a rien en effet qui doive surprendre. Il est évident que celui que n'attire là aucun intérêt artistique, ne doit pas tarder à être atteint d'un spleen précoce. Le régime monacal est mauvais, les appartements pratiqués dans les galeries extérieures sont intolérables dans le jour à cause de la chaleur, la propreté est douteuse, et les sentiers de la montagne sont peu praticables. Il ne resterait donc, outre l'accueil gracieux qu'on reçoit et le charme assez rare de la conversation des moines, que le spectacle de la nature, splendide dans ses effets les plus gigantesques, si la règle des couvents ne faisait fermer les portes au coucher du soleil et ne vous réduisait à la contemplation de l'horizon immense du haut d'un balcon accroché sous les toits comme un nid d'hirondelles. Une de nos distractions était, pendant la nuit, quand les simandres réveillaient les échos endormis du couvent, de voir apparaître successivement sur les galeries les moines à peine éveillés, se dirigeant vers l'église d'un pas chan-

celant, armés de petites lampes à la lueur tremblotante. Cela nous représentait, avec ces acteurs cassés par l'âge et vêtus de leurs tuniques longues comme des suaires, quelque chose comme une répétition du Jugement dernier, figuré dans les vieux almanachs.

Il nous prit fantaisie, un matin, de visiter le monastère de Stavronikitas (σταυρος, croix, νικη, victoire), à deux kilomètres à peu près d'Iveron. L'higoumène nous donna une barque avec deux moines. P. Nyphon et P. Pacôme avaient les bras solides et, en quelques coups d'avirons, ils nous débarquèrent sur une plage fleurie de myrte et de rosiers. Nous gagnâmes de là le monastère à pied. Sa construction, surmontée d'un donjon carré, flanquée de tourillons en culs-de-lampe et surveillée à l'entrée par deux échanguettes haut placées, offre un appareil militaire complet. On nous avait vanté à Kariès les peintures de Stavronikitas, mais le moment de notre visite était mal choisi; presque toutes les églises étaient fermées. On réparait l'intérieur de la cour et il pleuvait des moellons avec accompagnement continu de la scie et du marteau. Ce que nous vîmes de plus surprenant était un moine dormant au milieu de ce vacarme. Après avoir pris à la hâte quelques croquis, un entre autres dans le Catholicon, d'après une belle image de saint Nicolas[1], nous regagnâmes la barque. « Avez-vous vu, nous dit le P. Pacôme, l'image miraculeuse? » Nous ne l'avions pas vue, mais nous n'en eûmes aucun regret, étant déjà habitués à ces exhibitions qui se répètent dans tous les couvents et n'offrent le plus souvent rien de remarquable au point de vue de l'art.


L'higoumène d'Iveron. — Dessin de Pelcoq d'après une photographie.

Les miracles sont du reste fréquents dans l'Eglise d'Orient, et par ce moyen les prêtres entretiennent la superstition. Nous en eûmes une preuve le lendemain à Iveron. Il y a, à la porte des couvents, de petites chapelles funéraires, appelées *kimisis*, dans lesquelles on dépose les cadavres des moines. J'étais assis avec Schranz dans un de ces caveaux abandonnés depuis longtemps et encombré d'ossements. Nous étions là, absorbés dans des études phrénologiques, quand entra Ianni, notre cavas albanais :

« Voilà un crâne de *vroucolacas*[1] (possédé), dit-il, me désignant celui que je tenais à la main; il a les dents noires. — Cela prouve tout au plus qu'il les avait mauvaises, répliqua Schranz. — Vous n'avez donc jamais vu de vroucolacas, effendi? — Non. — J'en ai vu un, moi. Il y avait à Kavala un homme qui s'appelait Makalakis, qui avait le mauvais œil et qui toute sa vie avait fait du mal aux autres hommes. Quand il traversait le champ du voisin, le tabac montait sur pied, et les femmes qu'il regardait devenaient stériles. Un jour on le trouva mort près du *tsarchi*. Il était noir comme ceux qui meurent de la peste. « Voilà qui est mauvais, » dit le pappas. Pendant toute une année, Makalakis ne cessa de rôder autour des maisons voisines. On alla chercher le pappas, et on déterra Makalakis : son corps était toujours noir et ses chairs étaient fermes, comme s'il fût mort la veille. « Allons chercher l'évêque, » dit le pappas, et quand vint l'évêque, qui était un saint homme, les chairs se décomposèrent, mais les os restèrent noirs, et cela n'est pas naturel, effendi, et ce crâne que vous tenez là est celui d'un vroucolacas.

Comme nous en parlions le soir au logothète : « Cela est vrai, » nous répondit-il roidement. Nous n'eûmes garde d'insister. C'était un fort aimable homme du reste que ce logothète, n'eût été un grain de méfiance qui l'empêchait souvent de nous donner tous les enseignements que nous voulions de sa science. Nous passions une partie des soirées avec lui dans la bibliothèque du Catholicon. La facilité avec laquelle Schranz parla cinq ou six langues nous avait engagés à faire quelques recherches, mais c'eût été vrai travail de géants, et la poussière que renfermaient ces piles de livres ne tardait pas à rendre le séjour de l'étroite chambre intolérable. J'ai dit que les recherches

1. Saint Nicolas est en grande vénération chez les Grecs. Quand les empereurs byzantins se mettaient en campagne, ils se faisaient précéder d'un étendard en haut duquel était enchâssé un doigt de saint Nicolas.

1. Thévenot, parlant des moines du couvent de Niamounia à Chios, dit que quand ils meurent on les porte tout habillés dans une église dédiée à saint Luc, laquelle est hors du couvent, et on les met sur une grille de fer; si quelques-uns de ces cadavres ne se corrompent point, les autres moines disent que c'est signe qu'ils sont excommuniés. (Thévenot, *Voyage dans le Levant*, p. 180.)

jusqu'à ce jour avaient été peu fructueuses : Jean Belon[1], un des seuls voyageurs qui aient écrit sur l'Athos, dit que les prélats de l'Église grecque, ennemis de la philosophie, excommunièrent tous les prêtres et religieux qui tiendraient livres, et en écriraient, ou liraient autres qu'en théologie, et qu'ainsi plusieurs livres ont été ruinés et perdus. « Voulez-vous savoir positivement, dit M. Deschanel, dans son livre sur Sapho, comment furent perdues tant d'œuvres d'un si grand prix? écoutez un témoin irrécusable en cette question, un pape. Halcyonius, savant du seizième siècle, fait parler ainsi Jean de Médicis, qui fut plus tard Léon X. « J'ai entendu dire dans mon enfance à Démétrius Chalcondyle, homme très-savant dans les lettres grecques, que des prêtres chrétiens avaient eu assez de crédit auprès des empereurs byzantins pour obtenir d'eux la faveur de brûler en entier un grand nombre d'ouvrages des anciens poëtes grecs. On les remplaça (ajoutait-il, avec un peu de malice, ce me semble) par les poëmes de notre Grégoire de Nazianze, qui, s'ils inspirent des sentiments religieux, ne peuvent pas cependant prétendre à une élégance aussi attique. Si ces prêtres ont été honteusement impies envers les poëtes grecs, ils ont donné un grand témoignage de piété catholique. »

Il est cependant probable que des recherches minutieuses habilement dirigées amèneraient de précieuses découvertes[1].



La Phiale ou le Baptistère du couvent de Lavra (voy. p. 12[illegible]). — Dessin de Lancelot d'après une photographie.

Les mulets. — Philotheos. — Les moines et la guerre de l'indépendance. — Karacallos. — L'union des deux Églises. — Les pénitences et les fautes.

Le 2 juin nous prîmes congé de l'higoumène pour gagner Philotheos, à dos de mulet. Ce moyen de locomotion est le seul en usage chez les moines. L'équipement de ces animaux est de la plus grande simplicité : un bât surmonté de quatre pieux, placés comme les quatre points cardinaux, une couverture en laine, des étriers en corde, un bridon également en corde et une ou plusieurs clochettes selon le degré d'affection que les moines portent à l'animal. Après un certain temps d'étude, on arrive à être médiocrement bien sur ce siége, quand le sentier monte, mais quand il descend,

1. Belon, naturaliste du seizième siècle, dans son livre des *Singularités*, a consacré quelques pages rapides à *la description du mont Athos et des choses mémorables qu'on y trouve*. (Voy. Belon, *Singularités*, imprimé à Paris, par Benoist Prevost, 1555.)

1. M. de Villoison est le premier qui en ait tenté. Cet académicien, dit Choiseul-Gouffier, fit, en 1785, un assez long séjour au mont Athos. Il s'y rendit, muni de toutes les recommandations qui devaient le faire accueillir dans les monastères, et lui ouvrir les portes de leurs bibliothèques. Mais il ne suffisait pas d'y porter la passion du travail, il fallait encore joindre l'art de ne pas effaroucher la confiance. Comment a-t-il pu paraître pénible à un si savant helléniste de montrer quelque bienveillance pour les enfants de ceux dont les écrits faisaient ses délices et sa gloire? (Choiseul-Gouffier, *Voyages*.)

Digitized by Google

on est inévitablement fort mal. La route monte toujours d'Iveron à Philotheos et tout allait pour le mieux, quand le premier mulet arriva devant un ravin large d'un mètre environ, au fond duquel courait un torrent d'eau rapide. L'animal s'arrêta, regarda couler l'eau et ne bougea pas. Le P. Pacôme adressa au quadrupède quelques douces paroles, le P. Nyphon en vint aux reproches : immobilité complète. Enfin l'un des deux moines ayant l'idée de sauter de l'autre côté, l'animal l'imita et après lui tous ses compagnons, mais non sans douleur pour les cavaliers, dans la partie atteinte par le contre-coup. Cet exercice renouvelé plusieurs fois jusqu'à notre arrivée nous retarda, et peu s'en fallut que la herse du couvent ne fût levée et que nous ne fussions forcés de coucher dans le *xenodokion* (on appelle ainsi un hangar ou kervansaraï, placé en dehors du couvent, qui sert d'asile aux voyageurs attardés. Chaque soir, une demi-heure avant le coucher du soleil, les moines se réunissent et prient pour les égarés pendant que les simandres font résonner au loin les échos de la montagne. Un caloyer veille toute la nuit dans le xenodokion et donne des vivres aux hommes et de l'orge aux mulets en attendant l'ouverture des portes).

Philotheos a été fondé au dixième siècle, par trois caloyers de l'Olympe, Arsène, Denis et Philotheos. Le supérieur devait, je pense n'avoir pas beaucoup moins d'un siècle. Il avait pris une part active à la guerre de 1821, et quand il prononçait les mots d'indépendance et de liberté, son regard reprenait toute l'énergie et la fierté de la jeunesse : chose surprenante pour nous qui voyons le plus souvent les idées généreuses décroître avec l'âge et l'amour de la liberté traité d'inexpérience et de maladie de jeunesse. Il était de ceux qui, laissant leur retraite, descendirent dans la plaine tenant la croix d'une main et le fusil de l'autre. Ce fut, chose triste à dire, le petit nombre. « La pendaison d'un patriarche, dit un peu sévèrement Pouqueville, était pour quelques-uns d'eux une bonne fortune qui donnait l'espoir d'avancer aux higoumènes, parmi lesquels on choisit le haut clergé, et pourvu qu'on ne touchât pas à ses revenus, l'égoïsme monacal aurait appris sans regret le naufrage complet de la patrie » Les quelques moines qui prirent part à la lutte se mêlèrent aux Grecs, soulevés dans la Macédoine. Diamantis, à la tête de ses Albanais, vint les appuyer, s'établit dans la presqu'île de Pallène, en face de l'Athos et battit Yousouf-bey dans une première rencontre ; mais les Turcs revinrent commandés par Abouloudoub, pacha de Salonique : la lutte fut longue, sanglante, et les Grecs durent plier devant le nombre. La panique se répandit alors sur la sainte Montagne. Les moines laissèrent Kariès, embarquèrent leurs trésors et se fortifièrent dans les couvents de Zographos et de Hierophon. Abouloudoub n'osant attaquer de front ces remparts formidables, fit faire des propositions de paix aux moines, leur jurant que leurs propriétés seraient respectées, mais qu'il était de toute nécessité qu'il mît chez eux une garnison. Ces propositions furent écoutées et une fois que le pacha eut mis le pied dans les couvents, il les livra au pillage. Heureusement les moines avaient fait transporter tous leurs trésors, leurs reliques et une partie de l'artillerie à Lavra, ce qui donna le temps à l'amiral Combasis, qui croisait devant Thasos, d'embarquer toutes ces choses. Transportées à Égine, elles furent rapportées plus tard sur l'Athos. Il est à peu près certain que la résistance, si elle eût été bien organisée, pouvait être d'un grand secours à l'insurrection grecque. L'higoumène de Philotheos, et il n'est pas le seul[1], a le bon espoir que ce qui est différé n'est pas perdu. Je lui souhaite bien sincèrement de vivre assez longtemps pour voir ses vœux accomplis.

Le plan de Philoteos, avec ses nombreux ateliers rangés autour du Catholicon, prouve que, non-seulement les industries[2] mais les arts de tous genres étaient pratiqués dans les couvents, particulièrement l'orfévrerie et l'émaillerie. On y faisait aussi les mosaïques (psiphyses), les pâtes de verre, les terres cuites qu'on mêlait au porphyre et au marbre dans le pavage des basiliques. Aujourd'hui, outre la peinture, la gravure et l'architecture, ces deux premières tombées très-bas, la sculpture sur bois s'est seule maintenue et à un rare degré de perfection. Les moines fouillent en plein bois de vastes compositions avec une habileté inouïe ; j'ai vu au mont Athos des croix, des triptyques, des iconostases (barrière qui sépare le chœur de l'église), des stalles, vraies merveilles de patience et de fantaisie originale. Le P. Agatangelos, un maître en ce genre de travail, avait envoyé à l'Exposition universelle de 1855 un dessus de livre très-remarquable, qui fut très-remarqué et qui ne le cédait en rien au chef-d'œuvre enchâssé d'or qu'on montre dans le trésor de Kariès (voy. p. 125). Le *diaconicon* de Philotheos est cependant encore très-riche en orfévrerie. On nous fit voir la couverture d'un manuscrit slave en repoussé qui est certainement la perle la plus précieuse du couvent. Nous avions déjà pu à Kariès, grâce à l'obligeance des membres de l'épistasie, reproduire deux croix, l'une émaillée sur arabesques, l'autre en bois enchâssée d'or (celle dont je viens de parler). Il y a dans ce même trésor de Kariès un brûle-encens, très-curieux de composition, représentant la Religion menacée par la Philosophie. Cette allégorie est ainsi disposée : le manche recourbé est terminé par une tête de dragon qui cherche à atteindre de sa langue fourchue le temple qui contient l'encens. Beaucoup de ces chefs-d'œuvre ont été malheureusement détruits pendant les croisades. On sait les atrocités que se permirent les croisés après la prise de Constantinople en 1204, atrocités qui se reproduisirent dans tout l'empire. Les soldats rompirent les châsses et les reliquaires pour prendre l'or, l'argent, les pierreries. « Voilà ce que

1. L'hétairie a de nombreux affiliés dans les monastères. (Voyez pour cette association, l'introduction historique d'Alphonse Rabbe, aux *Mémoires sur la guerre de l'indépendance*, de M. Raybaud.) Cette vaste société secrète a été fondée par le poëte Rigas pour la régénération de la nation grecque.

2. Dans les monastères de l'Occident, réglés sur ceux de l'Orient, il en fut longtemps ainsi, et les moines ne cessèrent de construire eux-mêmes leurs habitations qu'au treizième siècle, époque à laquelle les confréries maçonniques prirent naissance.

vous avez fait, dit l'historien Nicétas, vous qui prétendez être savants, sages, fidèles à vos serments, amis de la vérité, ennemis des méchants, plus religieux et plus justes que nous autres Grecs et plus exacts observateurs des préceptes de Jésus-Christ. Les Sarrasins n'en ont pas usé de même que vous qui portez la croix sur vos épaules. Ils ont traité vos compatriotes avec humanité à la prise de Jérusalem. Ils n'ont point insulté aux femmes ni ensanglanté le temple. Comment nous avez-vous traités nous chrétiens, vous chrétiens? »

En quittant Philoteos nous descendîmes vers le couvent de Caracallos dédié aux apôtres Pierre et Paul par Jean-Antoine Caracallos. La montagne tombe de là presque à pic, et la vue s'étend du côté de l'Orient jusqu'à Samotraki, Imbros et Tenedos.

On nous installa dans une chambre dont les divans contre l'ordinaire étaient assez confortablement rembourrés, et nous allions nous y laisser aller aux douceurs du kief, quand survint le père orateur. Cet emploi n'existe pas dans les couvents, mais le P. Nectarios eût mérité qu'on le créât en sa faveur. Depuis l'âge de dix-huit ans ce cénobite habitait la montagne, et il était fort âgé. Au dire des caloyers, qui le considéraient comme un saint, il répandait déjà une odeur d'encens : étrange illusion de la foi ! Le dogme de la procession du Saint-Esprit était le thème favori du vieillard. Il n'était pas facile de suivre son raisonnement, mais il était très-clair que le P. Nectarios disait à ce propos d'assez vilaines choses sur le compte du monastère de Lavra son voisin.

Voici la raison du peu de considération dont jouit ce dernier auprès de ses confrères. En 1277, Lavra accueillit le patriarche Veccus. Or, Veccus venait d'excommunier les Grecs qui refusaient de reconnaître le pape. Les autres couvents furent d'autant plus irrités contre Lavra que les violences qu'avait exercées Michel Paléologue[1] au nom de cette excommunication avaient déjà aigri les esprits. Les fils de Michel Comnène, Nicéphore et Jean, forts de l'appui du clergé, se révoltèrent contre Paléologue, et la lutte fut ouvertement déclarée entre les partisans de l'union et ses adversaires. Le pape Nicolas envoya quatre légats en Orient : Barthélemy de Grossetto, Barthélemy de Sienne, Philippe de Pérouse et Ange d'Orviette munis d'instructions qui se terminaient ainsi : « Vous devez prendre garde que par une lettre que nous vous adressons nous vous donnons pouvoir d'excommunier tous ceux qui troubleront l'affaire de l'union, de quelque dignité qu'ils soient, de mettre leurs biens en interdit et de procéder contre eux spirituellement et temporellement, comme vous le jugerez à propos. »

On procéda temporellement contre les moines de l'Athos, et, dans beaucoup de couvents, des fresques représentent Nicolas III dirigeant en personne les incendiaires, allégorie que les moines ignorants prennent à la lettre. A l'extrémité de la montagne un monastère est appelé Kiliandari, parce que devant ses portes on massacra mille moines.

Le P. Nectarios n'était pas le premier qui nous parlait de cette question de l'union, si souvent débattue, approuvée, puis rejetée, et tout dernièrement encore remise sur le tapis par des livres et des brochures.

Personne n'ignore que les dissidences dogmatiques ont servi de prétexte au désir qu'avait l'Église de Constantinople de s'arracher à la domination du pape et que la différence des langues, jointe à la haine ancienne des Grecs et des Latins, rendit cette séparation facile. Depuis cette séparation, et il faudrait remonter jusqu'au cinquième siècle pour en trouver les premiers germes, les conciles assemblés successivement ne cessèrent de discuter[1].

Les excommunications volaient de Rome à Constantinople et de Constantinople à Rome. En 845, Nicolas excommunie Photius, Photius excommunie Nicolas. Deux cents ans après, le pape lance de nouvelles foudres contre Cerularius; Cerularius riposte par un anathème. Après le sac de Constantinople par les croisés en 1204, Innocent III écrit : « Dieu voulant consoler son Église a fait passer l'empire des Grecs superbéissants aux Latins humbles, superstitieux et désobles, pieux, catholiques et soumis. »

De ce jour les deux Églises sont devenues irréconciliables, et voici ce que dit à cet égard une autorité qu'on ne peut accuser de partialité pour les Grecs, l'abbé Fleury. « Deux raisons spécieuses, dit-il, engagèrent Innocent III à approuver les croisés. D'un côté on disait : Ce sont les Grecs qui ont le plus nui au succès des croisades. » D'ailleurs on disait : « Ce sont des schismatiques obstinés, des enfants de l'Église révoltés contre elle depuis plusieurs siècles qui méritent d'être châtiés. Si la crainte de nos armes les ramène à leur devoir, à la bonne heure, sinon il faut les exterminer et repeupler le pays de catholiques. » Mais on se trompa. La conquête de Constantinople attira la perte de la Terre-Sainte et rendit le schisme des Grecs irréconciliable. Cette conquête et les guerres qu'elle attira ébranlèrent tellement l'empire grec qu'elles donnèrent occasion aux Turcs de le renverser deux cents ans après. »

En effet, l'empire grec ne tarda pas à menacer ruine. Les empereurs s'adressèrent à Rome pour avoir des secours contre les infidèles. Les papes demandèrent l'union. Jean Paléologue alla à Rome et l'union fut consacrée à Florence, mais consacrée entre les évêques; le peuple n'en voulut pas et se souleva contre Jean à son retour dans Constantinople : l'empire s'écroula en 1453.

Depuis cette époque les choses en sont au même point et rien ne fait prévoir qu'elles doivent changer, car

1. Michel Paléologue avait fait aveugler les princes Manuel et Isaac, qui tenaient contre l'union, et cette exécution avait eu lieu devant Veccus, à qui les deux princes reprochaient qu'ils souffraient ce supplice pour la créance qu'il avait professée.

1. Le clergé grec est aujourd'hui très-ignorant, et quelques rares ministres de ce clergé seraient en état de discuter les questions de dogmes.

On pourra se faire une idée des griefs que lui reprochent ses adversaires en lisant *l'Église orientale*, par *Jacques Pitzipios. Rome, impr. de la Propagande*, 1855. La vraie dissidence, la seule, est la *suprématie du pape*; c'est elle qui a séparé, qui sépare et qui probablement séparera toujours les deux Églises.

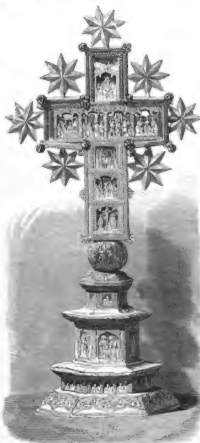
on entretient avec un grand soin l'animosité de part et d'autre. J'ai entendu un missionnaire, qui revenait d'Orient et devait être bien informé, parler des chrétiens grecs à peu près comme s'il eût été question de Cafres ou de Hottentots, et bon nombre de Grecs voient toujours dans les Latins les pillards de 1204.

Le P. Nectarios était de ces derniers. Heureusement le soleil ne tarda pas à se coucher et avec lui le vieillard et son monologue.

Le lendemain, pendant que nous étions occupés dans l'église à relever les peintures de l'iconostase, un gros moine à l'encolure de buffle ne cessait de passer et de repasser devant ces fresques en y apposant les lèvres et faisant force signes de croix. Comme cet exercice se prolongeait et ne laissait pas que d'être fort gênant, nous prîmes le parti de le prier de remettre la suite de ses dévotions à un autre moment; mais il nous répondit qu'il était tenu d'accomplir cette pénitence pendant deux heures, et il reprit son manége. Je ne pus savoir quelle faute lui avait valu cette punition.

Le 6 juin nous abordions au port de Lavra. Ce port est à l'extrémité orientale de la montagne dominée par le couvent de ce nom. Nulle part sur l'Athos il n'y a d'endroit plus sec. Le sol est crevassé et les couches de rochers mises à nu par le vent de la mer. A l'époque florissante des couvents, celui-ci était le premier, le plus vaste, le plus peuplé et le plus riche. Il n'est plus aujourd'hui qu'en troisième ligne. Ses longs portiques sont muets comme des tombeaux. Les tours et les bastions tombent en décomposition, et çà et là, aux galeries abandonnées pendent des touffes de lierre.

C'est à Lavra que débarqua notre habile peintre français Papety, en 1844. Il y fut assez mal accueilli, mais il s'en inquiéta peu et releva, d'après Panselinos, les dessins que possède aujourd'hui le Louvre. L'œuvre du maître est en effet là dans toute sa splendeur, œuvre complète qui comprend presque tous les sujets de la Bible et la vie de Jésus-Christ. Papety est le premier qui ait fait connaître ce génie sublime d'un coin de terre ignoré.



Croix sculptée en bois dans le trésor de Karyes. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

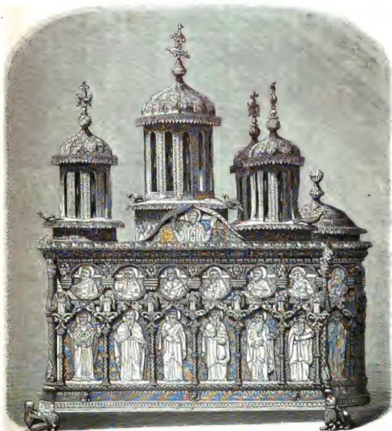
On peut faire à Lavra une étude complète de l'art byzantin par le rapprochement intéressant des fresques de la Trapeza d'une époque antérieure à Panselinos A deux pas des compositions du maître au jet ferme et grandiose, ces minces figures étroitement drapées s'enlèvent sur un fond d'or avec une roideur toute académique[1]. Je me sers du mot académique, n'en connaissant pas qui rende mieux ce fait de l'inspiration maladroite de l'antique.

J'ai dit que ce qui me semblait avoir été merveilleusement compris par les Byzantins est l'effet décoratif, effet rendu même alors que le côté technique de l'art leur fait défaut. Les compositions de Panselinos se recommandent surtout par le goût parfait qu'enseigne l'étude de l'antique, et il est impossible d'imaginer quelque chose de plus simple et de plus sûr que la décoration du Catholicon de Lavra; la facilité d'invention et le calme des lignes sont tels que l'ensemble paraît tout d'abord froid à nos yeux habitués aux raccourcis savants et aux perspectives puissantes des peintres de Venise, mais on ne tarde pas à se familiariser avec cette sobriété, et l'ordonnance générale paraît si complétement entendue qu'on est tenté de croire que Panselinos fut en même temps le peintre et l'architecte. La disposition des basiliques byzantines se prête

1. Voy. page 128 une de ces fresques de la Trapeza, représentant les patriarches portant leur postérité.

Digitized by Google

du reste on ne peut mieux à la décoration. (En France on connaît peu l'architecture byzantine, et je ne crois pas qu'il y ait de monuments autres que les églises de Souillac et de Périgueux qui soient purement de ce style[1], qu'on a confondu souvent avec le style roman. Celui-ci a en effet accolé à ses réminiscences romaines des emprunts faits aux Byzantins. Sans entrer dans les différences de détails, les églises du style roman cherchent dans leurs plans des proportions symétriques qui n'existent pas dans les basiliques byzantines. Dans ces dernières, au contraire, la partie circulaire surmontée de la coupole principale était très-développée comparativement au reste de l'édifice, ce qui du centre permet à l'œil une libre circulation dans toutes les parties.)



Coffret dans le trésor de Kariès. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

A Lavra, Panselinos a suivi le même ordre de décoration qu'à l'église de Kariès; mais la pluie n'a respecté qu'une faible partie de l'œuvre du maître dans le Catholicon de Kariès, resté découvert pendant soixante-dix ans. De grandes figures à mi-corps occupent la base des murs

1. De Salonique au mont Athos, on peut suivre l'architecture byzantine dans ses transformations, depuis la forme allongée jusqu'à la disposition en croix grecque adoptée sous Justinien, et appelée γαμμαδα : la combinaison des quatre *gamma* donne le chiffre *trois*, et rappelle ainsi la Trinité.

Ce dernier plan n'a pas subi de modifications bien sensibles, et les moines architectes le copient fidèlement aujourd'hui.

et sont séparées des figures de la voûte par une suite de compositions de dimensions moins grandes. Voici l'ordre : au fond de la grande coupole, le Christ ; au-dessous, les anges, archanges et chérubins ; à gauche en regardant le chœur : Jésus devant Pilate, la Passion (admirable composition divisée en trois parties) et la Résurrection ; au-dessous et au-dessus de la bande d'émaux qui surmonte les stalles, les saints guerriers martyrs, saint Georges, saint Démétrius, saint Procope, saint Théodore et saint Mercure (reproduits par Papety) ; à droite, Jésus devant les docteurs, le Massacre des innocents, l'Entrée de Jésus-Christ à Jérusalem et l'Annonciation ; au-dessus de la porte du narthex, la Mort de la Vierge.

Devant les portes de bronze du narthex, données par Nicéphore Phocas, s'élève sur de minces colonnettes, le baptistère appelé chez les Grecs la *phiale*[1]. Sur le bord du bassin, à côté de deux lions d'exécution médiocre, destinés à soutenir les cierges, des groupes d'oiseaux sculptés dans le marbre boivent au vase sacré, image de la communion. A la voûte est peinte la Vierge avec ce monogramme : η Ζωοδόχος Πηγή, la source qui donne la vie, et sur un des pendentifs, saint Athanase frappant un rocher d'où jaillit une source. Ce fait se rapporte à la légende suivante : pendant que saint Athanase construisait le monastère de Lavra les envoyés de Satan desséchèrent les cours d'eau : le saint s'adressa à la Vierge sa protectrice, qui lui remit une baguette en fer et lui ordonna d'en frapper un rocher. On montre la baguette dans le *diaconicon* et la source à quelques pas du monastère. Dans les nombreux miracles que les caloyers attribuent à saint Athanase, la force musculaire joue un grand rôle, et les légendes cessent d'être aussi miraculeuses quand on voit les tibias énormes du saint précieusement conservés dans une châsse d'un travail exquis.

Le président du conseil des Épitropes, le P. Melchisédek, nous montrait les reliques et les richesses du trésor avec un certain orgueil, car Lavra est toujours resté le couvent le plus riche en ornements de tout l'Athos. Il serait très-long d'énumérer ici les reliquaires, les croix, les ostensoirs qu'on nous fit passer devant les yeux. Je citerai seulement un tabernacle en or avec émaux champlevés reproduisant une basilique. Ce tabernacle ne sort de l'église qu'aux jours de grandes fêtes. On voulut bien nous laisser reproduire au soleil ce chef-d'œuvre, preuve de confiance que je devais à une consultation médicale, couronnée d'un plein succès. Les moines vivent dans la plus complète ignorance de la médecine et des médecins, ce qui ne les empêche pas de passer souvent la centaine : quelques-uns diraient que c'est là la raison. A notre arrivée dans le couvent, la communauté, qui relevait d'un long jeûne au caviar et aux olives, avait les yeux caves, le faciès mauvais, le pouls irrégulier et l'humeur maussade : une distribution générale de calomel fit merveille et le lendemain chacun avait le teint rose et frais, le sourire facile et la repartie joyeuse ; on nous eût, je crois, si nous l'avions demandé, donné le monastère, avec d'autant moins de regret qu'il a l'air de peser sur les épaules de ces pauvres moines. Tout autour de cette trop vaste habitation, ils ont élevé des skites et des cellules où ils se tiennent le plus habituellement. Rien n'est joli comme ce paysage rajeuni, où les sentiers tournoient dans des plants bien cultivés, coupés de cours d'eau.

Depuis que nous avions mis le pied sur l'Athos et que nous allions de couvent en couvent, nous endormant chaque soir derrière les ponts-levis au milieu du lugubre peuple des moines, il nous semblait que nous voyagions en plein moyen âge : à Lavrare nous trouvions l'Europe. La vieille foi de l'Orient est malade un peu partout, elle se meurt dans le monastère Saint-Athanase. C'était un couvent de cénobites, c'est aujourd'hui un couvent libre, dans trente ans ce ne sera plus un couvent : les moines s'ennuient. Ils ne lisent plus les vieux préceptes gravés sur les murs ; ils racontent les miracles d'un air de doute, regardent au loin les bateaux à vapeur passer dans la brume de l'horizon et vont plus volontiers à Constantinople qu'en pèlerinage à Sainte-Anne sur la cime de la montagne.

J'ai dit que l'Athos avait 2066 mètres d'élévation. Au-dessous de la région neigeuse est construite la chapelle Sainte-Anne où les moines vont chaque année, au mois d'août, adresser des prières à la Vierge.

L'Athos[1] a cela de commun avec les autres montagnes qu'il est très-fatigant d'y monter et qu'une fois en haut on n'y voit rien, que les images en relief de la chapelle Sainte-Anne..., chose extraordinaire, au milieu de la chrétienté grecque qui ne les tolère pas ordinairement, mais spectacle assez commun en toute autre partie du globe.

La conservation de ces bas-reliefs se rattache à la querelle des iconoclastes. Le culte des images depuis longtemps proscrit par les évêques d'Égypte, qui voyaient ainsi un moyen de faire disparaître les idoles, fut interdit en Orient par Léon l'Isaurien. Pendant l'été de l'année 726, indiction neuvième, dit Théophane dans ses *Annales*, il sortit une épaisse fumée, comme d'une fournaise ardente, entre les îles de Thera et Theresia de l'Archipel ; la mer, s'élevant à gros bouillons, jeta quantité de pierres ponces de tous côtés, sur les terres voisines d'Asie et d'Europe, et il parut une île nouvelle près de l'île d'Hiera. Quoique de pareils accidents arrivent de temps en temps, l'empereur Léon prit celui-ci pour un prodige et pour marque de la colère de Dieu irrité de l'honneur qu'on rendait aux images. Car il s'était mis dans l'esprit que c'était une idolâtrie. Donc, après la dixième année de son règne, l'an de J. C. 727, ayant assemblé le peuple, il dit publiquement que

1. Cette fontaine est appelée par Eusèbe *basilicæ lavacrum*. C'est là que les premiers chrétiens faisaient les ablutions exigées avant d'entrer dans le temple, usage conservé par Mahomet dans le Koran. Cette fontaine servait aussi de baptistère et était séparée de l'église, comme cela se voit encore dans certaines villes de l'Italie. La veille de l'Épiphanie on y fait la bénédiction solennelle de l'eau en mémoire du baptême de Jésus-Christ.

1. C'est dans cette partie élevée de l'Athos où se trouve la chapelle Sainte-Anne, que le sculpteur Demophile voulait tailler une statue gigantesque d'Alexandre tenant d'une main une ville et de l'autre la source d'un torrent.

faire des images était un acte d'idolâtrie; et que par conséquent on ne devait pas les adorer. Ce fut là l'origine de la querelle[1]. Saint Jean de Damas fut un des défenseurs les plus ardents du culte des images. Les empereurs persécutèrent ceux qui tenaient pour Jean. Constantin Copronyme ordonna que les églises fussent blanchies à la chaux, et assembla un concile qui condamna les idolâtres. En 787, le concile de Nicée condamna à son tour ces puritains, mais la querelle continua jusqu'en 842. Cette année, mourut l'empereur Théophile, laissant l'empire à son fils Michel sous la tutelle de Théodora Despuna. Théodora éleva au patriarcat Méthodius, défenseur des images, et la nuit du premier dimanche de carême les images furent rétablies solennellement. On nomma cette fête la fête de l'Orthodoxie, et l'Église grecque prit alors le nom d'Église orthodoxe. Depuis cette époque on célèbre ce même jour chaque année. On y chante à l'office de la nuit un hymne du confesseur Théophane de Jérusalem, en récompense de ses souffrances, et on y lit une légende qui contient l'histoire de l'hérésie des iconoclastes, mêlée de quelques fables.

Les statues et images en relief restèrent cependant proscrites à cause de leur ressemblance avec les idoles, et dans aucune église grecque on ne trouve de statues, excepté à la chapelle de Sainte-Anne. Les moines donnent pour raison de cette infraction à la règle la fréquence des orages qui n'a permis de conserver sur ce pic élevé que des images en bronze.

Malgré le désir qu'avait le P. Melchisédek de nous retenir à Lavra, nous en partîmes le 14 juin. Ce jour-là la chaleur était accablante; aucun souffle n'agitait l'air et les ombres semblaient clouées sur le sol. Les deux caloyers, qui devaient nous conduire en barque jusqu'au couvent de Pantocrator, montraient du doigt le ciel avec un hochement de tête qui ne présageait rien de bon. Il n'y avait pas une heure en effet que nous étions partis que les nuages envahirent le ciel, la mer devint livide et le vent hésitant fit battre la voile le long du mât. Les moines gémissaient disant que nous serions punis de notre imprudence; mais il était trop tard pour se plaindre : il eût été en ce moment dangereux de chercher la côte qui présentait une muraille inaccessible de rochers : chacun fit donc force de rames; une demi-clarté tombait encore sur la foule pressée des vagues et permettait de se diriger; mais l'obscurité ne tarda pas à devenir complète, et l'orage éclata avec un fracas épouvantable au-dessus de nos têtes; la bourrasque, augmentant de violence, arrivait par raffales furibondes qui nous faisaient croire à chaque instant que nous allions chavirer.

....Enfin, à neuf heures, nous arrivâmes devant le couvent de Pantocrator, mouillés, autant qu'on peut l'être, d'un mélange de l'eau de la mer et de l'eau du ciel, mais beaucoup plus de la première qui avait enlevé toute la partie supérieure d'un bordage et fort endommagé le gouvernail. On cria dans le couvent au miracle et nous vîmes le moment où on allait canoniser, séance tenante, les deux caloyers; car il est bien entendu que nous autres n'étions pour rien en cette affaire miraculeuse. Ce qu'on fit de plus sage fut de nous donner à chacun une bonne houppelande fourrée dans laquelle nous dînâmes, avec cette béatitude qu'on éprouve quand le vent mugit au dehors et qu'on est au dedans chaudement attablé avec de gais compagnons.

Ayant l'intention de revenir plus tard à Pantocrator, nous demandâmes aux Épitropes des mulets pour gagner Vatopédi dès le lendemain. Vatopédi est à trois quarts de lieue de Pantocrator.

Il était encore de bonne heure quand nous partîmes; la brume du matin était à peine transparente : les abeilles bourdonnaient dans l'herbe humide encore de l'orage de la veille et les papillons séchaient leurs couleurs éclatantes aux premiers rayons du soleil. Les moines circulent si rarement sur la montagne que les oiseaux peu habitués à voir des êtres de notre espèce, se penchaient curieusement sur les branches, et rien n'était plus gai que cette petite troupe sautant sans frayeur de branche en branche en secouant les dernières gouttelettes de rosée. Après deux heures de marche apparut, derrière un rideau de platanes, la face grisâtre du couvent.

Au-dessus de la porte d'entrée, trois moines grimpés sur un échafaudage, peignaient à fresque la muraille extérieure. L'un d'eux se retourna, c'était notre hôte, l'archimandrite Anthimès. L'occasion était trop belle pour la manquer, et nous nous mîmes en observation devant les trois peintres, qui en une heure achevèrent plus de deux mètres carrés de peinture avec une merveilleuse facilité. Voici comment ils procèdent. Ils revêtent le mur mis à nu d'une couche égale de chaux et de paille hachée menu et ne couvrent que ce qu'ils peuvent achever dans la journée. Cet enduit bien étalé, le maître mesure à l'aide d'un compas fait de deux morceaux de roseau la place que doit occuper chaque figure; puis, avec du brun rouge délayé dans la colle de poisson, il indique les contours; l'élève alors remplit ces lignes d'un ton plat sur lequel le maître relève les lumières et accuse les ombres : l'ombre toujours répartie également sur les côtés et la lumière au centre. Après l'indication générale des figures par teintes plates, l'ensemble n'est pas désagréable à l'œil; mais, à mesure que le peintre indique les détails et pose brutalement ses lumières, l'aspect devient heurté et criard. Cela tient, comme je l'ai dit, au sentiment peu artistique qui les guide, car les procédés que leur a transmis la tradition sont excellents.

Ces fresques représentaient les saints philosophes parmi lesquels Solon, Aristote, Sophocle et Platon : hommage à la philosophie païenne qu'on rencontre fréquemment dans les églises du rite grec.

Vatopédi n'est qu'un amas de toits ternes, de coupoles bronzées et de tours dentelées, entassement prétentieux que fait paraître mesquin le voisinage des hardis escarpements de la montagne. Sa situation est privilégiée. Placé au bord de la mer dans une gorge abritée des vents du midi par de hautes forêts, l'air y est le soir assez

1. Cette même querelle s'est produite depuis chez les Albigeois, les Hussites, les réformés et les Vaudois.

frais et le soleil vient égayer ses cours plus vastes que celles des autres couvents. Cet établissement est le plus peuplé de la montagne, par conséquent celui dont les environs sont les plus cultivés. Il ne faudrait pas croire cependant pour cela que les moines soient très-exigeants envers le sol qui donne à pleines mains tout ce qu'on lui demande. Quand les pentes ne sont pas trop roides, ils y montent et ensemencent; ailleurs ils laissent venir les arbres selon leur caprice, cueillent les fruits qui pendent aux branches basses et mangent les autres quand ils tombent.

A la fondation de ce mona-tère se r-ttache une anecdote qui, selon toute apparence, n'est qu'une fable. Les fils de Théodose, Arcadius et Honorius, venaient de



Peinture de la trapeza de Lavra : Les trois patriarches. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

Naples à Constantinople avec leur mère quand ils furent, à la hauteur d'Imbros, assaillis par une tempête. Arcadius tomba à la mer et fut retrouvé par les ermites du mont Athos couché sur une touffe de framboisier (βάτος, framboisier). Les ermites rtconnaissant à la beauté de l'enfant son origine royale, le portèrent à Constantinople, et, lorsque Arcadius succéda à son père, il fit élever, à l'endroit même où il avait été poussé par la mer, un couvent auquel il donna le nom de Vatopédi (de βάτος, framboisier; παιδίον, enfant).

A. Proust.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



MONT ATHOS. — La confession. — Dessin de Bida.

Digitized by Google

VOYAGE AU MONT ATHOS,

PAR M. A. PROUST[1].

1858. — INÉDIT.

La legende d'Arcadius. — Le pappas de Smyrne. — Esphigmenou. — Théodose le jeune. — L'ex-patriarche Anthymos et l'Église grecque. — L'isthme de l'Athos et Xerxès. — Les monastères bulgares, Kiliandari et Zographos. — La légende du peintre. — Beauté du paysage. — Castamoniti. — Une femme au mont Athos.

On nous cite une autre légende qui veut que le monastère de Vatopédi ait été fondé par un prince de Blakie et, chose assez singulière, un prince catholique. Ce qui le ferait croire, c'est que le couvent de Vatopédi a longtemps reçu des secours de Rome et que, dans un vieux pan de murailles est encastré un petit bas-relief représentant cette dotation à la Vierge par le prince.

L'école de théologie qu'y fondèrent au siècle dernier Eugène Boulgaris et Nicéphore Théodoxis donna à ce couvent une grande importance : les églises y sont nombreuses ; le catholicon, placé contre l'ordinaire à un des angles de la cour principale, est orné de fresques de Panselinos malheureusement retouchées; il y a quelques belles mosaïques[2] et entre autres un *tétramorphe* très-bien conservé. (Le tétramorphe est la réunion en un seul corps des quatre attributs des évangélistes : l'ange de Saint Matthieu, l'aigle de saint Jean, le livre de saint Marc et le bœuf de saint Luc, groupés sur un corps humain ailé.) J'ai parlé de cette méthode symbolique pratiquée souvent par les Byzantins : la source divisée en trois ruisseaux par exemple, ou le soleil, sa lumière et son rayon, figurant la Trinité. Cet usage répandu dans toutes les religions d'Orient vient des prophètes de la Judée qui voyaient, dans l'arche d'alliance, la verge d'Aaron et l'urne de la manne, les symboles de la Sainte Vierge; dans le serpent d'airain, Jésus-Christ en croix, et dans la mer et la nuée, le baptême.



Bas-relief du couvent de Vatopédi. — D'après le dessin de M. A. Proust.

Les Grecs qui viennent en pèlerinage à la Sainte-Montagne (pèlerinage que tout bon orthodoxe doit faire une fois en sa vie) débarquent à Vatopédi, que son commerce de bois met plus souvent en rapport avec les villes de l'Asie que les autres couvents. Un pappas de Smyrne, qui était allé à Kariès faire viser ses papiers, nous demanda de se joindre à nous pour visiter les couvents. Il voyageait avec ses deux fils : le plus jeune avait ces grands traits empreints de noblesse et de mélancolie que les habitants de l'Asie ont conservés plus purs que les Grecs de l'Attique, et portait la tête fièrement emmanchée sur le col avec un air de conviction qu'elle lui appartenait, tandis que nous, occidentaux civilisés, serrons la nôtre tellement dans des cravates et l'enfonçons si profondément dans nos habits qu'il semble que nous ayons peur de la perdre.

Un jour que nous allions visiter un skite à peu de distance du couvent et que ces pèlerins marchaient devant nous, je remarquai combien ils se fondent harmonieusement dans le paysage. Les chauds rayons du soleil ont déteint sur leur fontanelle jaunie et adouci les couleurs trop vives de leurs vêtements. Dans les pays du nord, quand la foule s'éparpille au grand air un dimanche d'été, elle a revêtu sa chemise reblanchie, ses souliers revernis et son chapeau aux reflets luisants; alors, sur la verdure mate, le soleil s'accroche à tous ces êtres comme à des paillettes d'or, et on croit entendre comme le bizarre concert de fausses notes dans la pastorale de Beethoven. Ils font fuir les oiseaux et mettre les bœufs en fureur, et cependant ils ont raison et contre les bœufs et contre les oiseaux ; car c'est un besoin sous notre ciel gris d'attirer sur nos bottes et notre chapeau un rayon de la lumière avare. Sous ce ciel d'Orient, au contraire, le soleil est ardent, la végétation vigoureuse, et il semble qu'on respire la santé dans l'air : les ermites de l'Athos ont vraiment un grand mérite à ne pas devenir épicuriens. Du reste, le skite que nous visitons ce jour-là ne ressemblait en rien à une trappe ; ses habitants tis-

1. Suite et fin. — Voy. pages 103 et 113.

2. Il est intéressant, dit M. Didron, dans son *Iconographie*, de constater que la mosaïque est byzantine et chrétienne. D'après la chronique arabe du patriarche Eutichius, les musulmans trouvèrent l'église de Bethléem, église élevée par sainte Hélène, ornée de *fsefya*. Edrisi, dans sa description de la mosquée de Cordoue, affirme que l'enduit qui recouvre encore les murs de la Kibla fut envoyé de Constantinople vers le milieu du dixième siècle à Abdérame III par l'empereur romain. Les Grecs appellent encore aujourd'hui la mosaïque ψηφωσις (psephises).

saient des chemises en chantant, au bord d'un torrent empourpré de lauriers-roses, et leur face réjouie, leurs larges épaules, leurs mains noueuses disaient assez : « Frère, il faut vivre et longtemps louer Dieu qui nous a faits si robustes sur un sol si prodigue. »

A quelques jours de là nous quittions Vatopédi avec le pappas, ses deux fils et l'higoumène d'Esphigmenou, qui rejoignait son couvent.

Ce dernier monastère est presque entièrement neuf, réédifié il y a peu d'années. On l'appelle Esphigmenou parce qu'il est placé dans une vallée étroite (σφίγγω, étrangler). Il a été dédié à Siméon par Théodose le Jeune et sa sœur Pulchérie ; Théodose est le saint Louis des Byzantins. Son palais était tenu comme un monastère, dit Théodoret ; il se levait de grand matin pour chanter, avec ses sœurs, à deux chœurs les louanges de Dieu ; il jeûnait souvent, souffrait patiemment le chaud et le froid et ne tenait rien de la mollesse d'un prince né dans la pourpre. Si quelque criminel était condamné à mort, il lui donnait sa grâce, car, disait-il, il est bien aisé de faire mourir un homme, mais il n'y a que Dieu qui puisse le ressusciter. » Les moines honorent beaucoup Théodose parce qu'il les craignait. « Un jour, racontent-ils, un moine à qui il avait refusé une grâce l'excommunia ; l'empereur, qui allait prendre son repas, dit qu'il ne mangerait point qu'il ne fût absous. Un évêque lui dit qu'il le déclarait absous ; mais Théodose ne voulut rien prendre avant qu'on eût recherché le moine et qu'il l'eût rétabli dans la communion. »

C'est à Esphigmenou que s'est retiré le patriarche Anthymos[1] qui a précédé le patriarche actuel sur le trône de Constantinople. Il n'est pas sans utilité de donner ici quelques détails sur ce qu'est un patriarche de Constantinople depuis 1453. Lorsque Mahomet II cherchait à s'emparer de Constantinople, l'empereur Constantin s'adressa à Rome pour en avoir des secours. Une partie du haut clergé grec, qui craignait par l'union proposée avec l'Église romaine que son importance ne diminuât, se rangea sous la bannière d'un mécontent, le moine Georges Scholarius Genadius. Genadius s'entendit-il secrètement avec Mahomet II ? Quelques historiens l'affirment, mais rien ne le prouve positivement, et il vaut mieux croire que le moine, après l'entrée des Turcs dans la ville, réclama simplement du vainqueur le poste de patriarche pour sauvegarder les intérêts des vaincus. Quoi qu'il en soit, Mahomet II revêtit Genadius, non-seulement de l'autorité spirituelle sur ses coreligionnaires, mais encore de l'autorité civile et judiciaire, et le proclama chef de la nation grecque, en sorte que le patriarche œcuménique de Constantinople est depuis cette époque juge souverain des affaires civiles et religieuses : c'est lui qui juge les procès, fait et défait les mariages, lève les impôts, vend les indulgences (diavatirion) et prélève des droits sur les objets en litige. Il est vrai qu'il a de lourdes charges envers la Porte et que son élection lui coûte cher ; mais si le pallium se vend à l'encan, c'est le raïa qui paye les enchères. On peut se faire une idée de la fréquence des élections, si l'on songe qu'il suffit pour destituer un patriarche d'une simple demande du synode des archevêques, qui tous désirent la place. Il n'y a pas aujourd'hui dans les couvents grecs moins de six patriarches destitués. Ces personnages, revêtus de pouvoirs aussi étendus sur la nation grecque, pouvaient faire beaucoup pour elle : ils n'ont rien fait que la tenir étroitement liée par le malheur et l'oppression. Que la puissance patriarcale soit entre les mains de Pierre ou de Paul, cela s'appelle toujours abus et despotisme[1]. Anthymos passe pour être dévoué à la Russie ; cela est possible, et on trouve de nombreux exemples de ce dévouement dans l'aristocratie des couvents de l'Athos. Les czars veulent-ils prendre Constantinople et rêvent-ils l'unité de ces deux éléments, les Slaves et les Grecs ? Les Anglais disent *oui* ; les Russes disent *non*. En admettant pour un instant la première de ces hypothèses, le clergé grec s'entendra-t-il avec le conquérant russe comme avec Mahomet II ? Cela n'est pas probable, car ce qu'il veut, comme toutes les puissances théocratiques, c'est l'État dans l'État, et Pétersbourg ne semble pas favorable à ce principe. En outre, il est permis de douter que le bon sens du peuple grec qui voit plus clair dans les affaires de son clergé depuis quelques années, et la partie même de ce clergé qui est vraiment nationale, permettent à ces quelques dignitaires utopistes de perpétuer un système dont notre siècle a fait justice et de *boyardiser* une nation[2] qui a prouvé qu'elle était digne d'être libre.

Anthymos, qui avait été déjà appelé deux fois au patriarcat, était au couvent d'Esphigmenou entouré d'un grand respect par les autres caloyers.

Le 23 juin, nous pliâmes bagages et envoyâmes chercher le pappas, qui passait avec ses deux fils tout son temps à l'église. Notre pèlerin était de très-bonne composition, toujours disposé à partir ou à rester. Je lui dis que nous allions le soir coucher à Kiliandari, et il monta sur son mulet. Il eût aussi bien été à l'occident qu'à l'orient, peu lui importait, pourvu qu'il allât coucher dans un monastère.

La vallée étroite qui remonte à Kiliandari cesse d'être une gorge au bout de quelques cents mètres, s'élargit à mesure qu'on avance et arrive à une petite plaine basse, jaunie de mousse et hérissée de rochers. Cette plaine est

1. Les patriarches déposés se retirent dans les couvents, comme autrefois les empereurs détrônés. Jean Cantacuzene se retira ainsi au couvent de Vatopédi et y vécut de longues années sous le nom de P. Joasaph.

1. Plusieurs patriarches, le P. Constantius entre autres, retiré aujourd'hui à Chalkis, sont respectables à tous les titres et pour leur science et pour leur intégrité ; mais la surveillance du synode et les exigences de la Porte, auprès de laquelle ils ont compromis leur indépendance par les abus simoniaques des élections, les rendent impuissants à faire le bien.

En 1821, le patriarche Grégoire était contraint d'excommunier la cause pour laquelle il versait son sang quelques mois plus tard.

2. Par peuple grec, j'entends désigner, non-seulement le royaume de Grèce, mais encore la population intelligente de la Turquie d'Europe et du littoral de l'Asie. Le Grec de la Grèce, que l'Europe a jugée très-sévèrement, parce qu'après quatre siècles de servitude elle n'est pas arrivée à un degré de civilisation immédiate et qu'elle n'a pas encore produit de nouveau des Homère, des Phydias, des Sophocle ou des Aristide, n'est qu'une très-petite partie de la grande nation

l'isthme que fit entailler Xerxès. Je ne tenterai pas de prouver le plus ou le moins de probabilité du percement. Juvénal y croyait peu :

« Creditur olim
« Velificatus Athos, et quidquid Græcia mendax
« Audet in historia. »
(J., *Sat.*, *X*, v. 173.)

Belon n'y croit pas.

Choiseul Gouffier se livre à ce sujet à un calcul assez compliqué, d'où il résulte qu'il aurait fallu à Xerxès soixante-deux mille journées d'ouvriers pour arriver à terminer ce canal. Voici le passage d'Hérodote à cet égard, liv. VII, chap. XXI et suiv. (traduct. Larcher.) — « On avait fait des préparatifs environ trois ans d'avance pour percer le mont Athos, parce que dans la première expédition la flotte des Perses avait essuyé une perte considérable en doublant cette montagne. Il y avait des trirèmes à la rade d'Éléonte dans la Chersonèse. De là partaient des détachements de tous les corps de l'armée, que l'on contraignait à coups de fouet de percer le mont Athos, et qui se succédaient les uns aux autres. Les habitants de cette montagne aidaient aussi à la percer. Bubarès, fils de Mégabyze, et Artachès, fils d'Artée, tous deux Perses de nation, présidaient à cet ouvrage....

« .... Voici comment on perça cette montagne : on aligna au cordeau le terrain près de la ville de Sané, et les barbares le partagèrent par nations. Lorsque le canal se trouva à une certaine profondeur, ceux qui étaient au fond continuaient à creuser, les autres remettaient la terre à ceux qui étaient sur les échelles; ceux-ci se le passaient de main en main jusqu'à ce qu'on fût venu tout au haut du canal; alors ces derniers le transportaient et le jetaient ailleurs. Les bords du canal s'éboulèrent, excepté dans la partie confiée aux Phéniciens, et donnèrent aux travailleurs une double peine....

« .... Xerxès, comme je le pense sur de forts indices, fit percer le mont Athos par orgueil, pour faire montre de sa puissance, et pour en laisser un monument. On aurait pu, sans autant de peine, transporter les vaisseaux d'une mer à l'autre, par-dessus l'isthme; mais il aima mieux faire creuser un canal de communication avec la mer, qui fût assez large pour que deux trirèmes pussent y voguer de front. »

Le percement de cet isthme large de 1200 mètres au plus serait aujourd'hui très-facile, le sol n'étant élevé que de quelques pieds au-dessus du niveau de la mer. On ne s'explique guère pourquoi Xerxès entreprit ce travail qui ne lui épargnait qu'un trajet de 12 ou 13 lieues et le forçait quand même à aller passer à la pointe de l'Athos pour doubler les caps Felice et Palliouri qui forment avec celui-ci comme les trois dents d'une fourchette. Si l'on admet le percement, il faut admettre la raison d'*orgueil* qu'en donne Hérodote; la raison d'utilité était nulle.



Albanais, soldat de la garde des Épistates. — Dessin de Villevieille d'après M. A. Proust.

Kiliandari est à peu de distance en dedans de cet isthme à l'extrémité de la montagne. Le porche qui sert d'entrée est sombre, mais l'intérieur de la cour avec son double rang d'arcades superposées a un air de propreté et d'animation qui réjouit. La marqueterie en briques du catholicon contribue à égayer cet ensemble. Au-dessus des murailles la montagne développe sa ligne verte et les arbres se penchent jusque sur les toits. Ce tableau heureux de lignes est sans doute fort beau, mais à la longue ces montagnes deviennent étouffantes et on voudrait pour beaucoup un de ces plats horizons de nos plaines au bout d'une route droite comme un I qui laisse voir au loin le clocher du village coiffé de son bonnet d'ardoise.

Les moines de Kiliandari, Serbes et Bulgares, ont un vêtement plus sombre que celui des caloyers grecs, mais qui toujours, à une faible nuance près, a l'apparence du feutre usé : leurs mains, leurs visages, prennent sous l'ardeur du soleil cette même teinte, et je me surprenais parfois contemplant avec admiration le pantalon de Nankin de Schrany dont le jaune d'or rompait un peu la monotonie du ton général.

Les Bulgares, peuple tranquille et laborieux, for-



Vue du couvent d'Esphigmenou. — Dessin de Karl Girardet d'après une photogra, hie.

Digitized by Google

ment une branche de la famille slave, répandue dans le nord de la Turquie d'Europe; les Serbes habitent la principauté de Servie, la Bosnie, l'Herzégovine et le Monténégro. Bien qu'ils aient une langue particulière, ils célèbrent les offices en langue grecque. Longtemps ils ont possédé une liturgie en esclavon : cette concession leur avait été faite par Photius pour les empêcher d'écouter les propositions d'union que leur faisaient les légats du pape en 865. Étienne Dunschan, roi de Servie, déclara en 1351 les Serbes indépendants de l'Église grecque et nomma patriarche le métropolitain de Servie, mais en 1737 le patriarche de Constantinople obtint de la Porte la suppression de son rival et depuis nomma les évêques. La langue grecque fut alors imposée dans les églises[1].

La bibliothèque de Kiliandari est riche en manuscrits slaves (M. de Sevastianoff y a fait de précieuses découvertes), et ses jardins dédiés à saint Tryphon, patron des jardiniers, sont les mieux cultivés de la montagne. Saint Sabbas est le fondateur de ce monastère. On montre dans le catholicon ses reliques[2]. Devant le bema, entre deux cierges toujours allumés, est une Vierge peinte sur bois qu'on appelle la παναγια τριχερουσα. Cette image est chargée d'annulaires et d'ex-voto. C'est par sa vertu, disent les moines, que Jean Damascène, qui avait eu la main droite coupée par les iconoclastes, vit renaitre son bras mutilé.

Les moines de Kiliandari sortent peu, travaillent toute la journée à des travaux manuels ou restent dans leurs cellules à prier, et font vœu de pauvreté dans la plus stricte acception du mot. Notre Albanais, Janni, tenait les couvents slaves en grand mépris, parce que le vin n'y est pas bon et que ces cénobites sérieux n'ont jamais le plus petit mot pour rire.

De Kiliandari à Zographos, le second couvent bulgare, le pays est boisé de sapins. De ces arbres résineux s'échappait une odeur aromatique qui faisait dire au pappas que de ce saint lieu s'exhalait une odeur d'encens. D'un couvent à l'autre la distance est de quatre milles au plus, mais le sentier se recourbe et revient si souvent sur lui-même, qu'on fait plus du double pour atteindre le pic aigu où se dresse Zographos à une hauteur prodigieuse.

Ce nom de Zographos a pour origine une légende poétique. Vers l'an 895, Léon le Sage fit élever un couvent au mont Athos et en confia la décoration au plus habile peintre de la montagne. Le *maestro* couvrit en peu de temps les murs de fresques, mais arrivé à l'endroit où il devait représenter saint Georges, son talent lui fit défaut, et jour et nuit il travaillait et grattait sans cesse ce qu'il venait de faire, ne pouvant arriver à un résultat qui le satisfit. Un matin, qu'il revenait découragé à son travail, il vit dans le fond de l'église au milieu d'un cadre étincelant d'or et de pierreries une image si parfaite du saint, qu'il tomba la face contre terre et se mit en prières. Un moine, qui entrait à ce moment, reconnut le saint Georges pour l'avoir vu au Sinaï où il était en grande vénération. Chacun s'émerveilla de ce miracle et le couvent prit le nom de Zographos (couvent du peintre). Quelque temps après, le miracle ayant été répandu dans tout l'empire, un moine du Sinaï vint à Athos et s'approchant du saint, lui reprocha son infidélité en le menaçant du poing. Saint Georges saisit la main du moine insolent et lui coupa le doigt avec les dents.

Nous restâmes deux jours à Zographos non pas tant pour les bibliothèques et les églises riches en manuscrits et en peintures, que pour la splendeur du paysage. Placé, comme je l'ai dit, sur un pic aigu, ce couvent semble avoir voulu atteindre le ciel et s'être arrêté en chemin. Les hautes forêts qui l'entourent, baignées de torrents, gardent leur fraicheur sous le soleil brûlant; nul bruit ne trouble cette solitude que le clapotement métronomique d'un moulin qui moud en philosophe la maigre pitance des moines. La vue change à chaque instant du jour. A midi, l'œil suit les molles ondulations de la montagne, compte les cônes et plonge jusque dans l'intensité des ombres; le soir, sous la lumière décroissante, les bois se colorent diversement, mais c'est surtout le matin que le spectacle est admirable quand la vallée sort du brouillard comme une jeune fille qui lève son voile. Cette comparaison était-elle venue à l'esprit du fils aîné des pappas? Je ne sais; toujours est-il qu'il se confessait souvent; mais je crois que c'était plutôt le péché d'envie qu'il avait commis. On ne saurait en effet envier gîte mieux placé, et volontiers on renverrait cette triste population de moines pour s'y établir. Il est vrai qu'à y bien réfléchir on serait assez mal en ce nid d'aigle, depuis qu'ayant perdu l'habitude de marcher pieds nus et de se vêtir de peaux de bêtes, l'homme a lié son existence à celle d'un tailleur et d'un bottier.

Le 27 juin nous redescendions vers la mer.

Castamoniti, où nous fîmes halte pendant la chaleur, est à peine un couvent, un peu plus qu'un skite, quelque chose comme un petit hameau vermoulu, perdu au milieu d'une forêt épaisse. Les caloyers nous virent arriver chez eux d'un air surpris : les pèlerins viennent rarement jusque-là, et ils ont grand tort; car rien n'est en même temps plus sauvage et plus riant que ce petit coin. La nature y a complaisamment disposé les racines en sièges commodes tapissés de mousse; la vigne sauvage s'allonge en guirlandes et unit les arbres l'un à l'autre, l'oranger au cyprès, le chêne à l'olivier, le mélèze au platane; au-dessus, dans le feuillage, on entend une merveilleuse musique, la musique amoureuse des oiseaux; les

1. Les Bulgares sont en effet peu satisfaits des évêques grecs. A ce propos un catholique a dit : « Si les Grecs refusent l'union, nous ferons à Constantinople un empire latin en séparant les Bulgares du patriarche œcuménique. Quelques Bulgares, oui; tous les Bulgares, non. Ils sont Slaves et l'action russe est puissante sur eux. Les convertirait-on qu'on ne pourra établir un empire latin à Constantinople pas plus qu'on n'y établira un empire russe. Le Bulgare est le bœuf de la Turquie : c'est le Grec qui mène la charrue. »

2. Je n'ai pas parlé dans le cours de ce récit des reliques nombreuses que conservent les couvents de l'Athos (morceaux de la vraie croix, fragments des vêtements de Jésus Christ, etc.); nomenclature qui eût été trop longue

sources jaillissent entre les rochers, et se mariant aux ruisseaux, créent de petits torrents joyeux qui bondissent dans la vallée; d'un bord à l'autre les fleurs étendent les unes vers les autres leurs larges feuilles languissantes.... Tout enfin respire la vie et l'immortalité, et semble dire à ces moines que leur règle est un non-sens; tout, jusqu'à ces insectes qui par une cruelle raillerie campent avec leur famille sur un poil argenté de leur barbe.

« Est-ce que jamais une femme n'a mis le pied sur la montagne? me demandait lady Franklin.

— Une seule fois, milady, et c'était une de vos compatriotes, elle débarqua sur le rivage devant Iveron; alors les simandres s'agitèrent, les moines prièrent, les portes grincèrent sur leurs gonds et de la plus haute tour le plus sage cria : *Vade retro, Satanas*, et elle disparut. Mais depuis ce jour les bigoumènes surprennent de jeunes diacres beaux comme Adonis et pâles comme des statues de marbre interrogeant du regard l'horizon.... »

Dokiarios. — La secte des Palamites. — Saint-Xénophon. — La pêche aux éponges. — Retour à Kariès. — Xiropotamos, le couvent du Fleuve-Sec. — Départ de Daphné. — Marino le chanteur.

Le soir nous arrivions au-dessus du couvent de Dokiarios sur la côte occidentale. Il y avait plus d'un mois que nous n'avions vu coucher le soleil : le jour baissait lentement et à travers la douce transparence du crépuscule, les teintes se fondaient dans une nuance uniforme qui ne laissait plus voir que le dessin largement accusé des masses d'arbres et des agglomérations de rochers. Dans le ciel refroidi les vapeurs du couchant s'amoncelaient et une troupe de nuages noirs et lourds, se pressant en vain les uns contre les autres pour cacher le soleil, prenaient les formes les plus grotesques et me rappelaient une de ces conspirations obscures qui cherchent en vain à étouffer la vérité. Quand le soleil fut éteint, le monastère brilla de mille petites lueurs pâles, mais le chemin par lequel on y descend devint fort sombre, et de plus, étroit, pavé de petites pierres roulantes, rondes comme des pois, il était peu praticable. Un mulet tomba! il n'y eut qu'un cri, nous crûmes nos clichés photographiques brisés. .. C'était le pappas qui avait failli se rompre le cou. Fort heureusement il était tombé sur la tête; mais son turban qui l'avait protégé, s'était enfoncé jusqu'au-dessous du nez, en sorte qu'il avait la plus singulière tournure du monde. Il criait qu'il était certainement mort, et chacun de nous riait tellement que personne n'avait la force de lui arracher son éteignoir. Quand les moines arrivèrent nous avions l'air de jouer à colin-maillard : ils durent nous prendre pour une bande de fous. On rassura le pappas, on lui promit une neuvaine et nous nous mîmes à table.

Cassien dit, en parlant des moines d'Égypte, que Serène, les traitant un dimanche, leur donna une sauce avec un peu d'huile et de sel frit, trois olives, cinq pois chiches, deux prunes et chacun une figue. Ce menu, que Cassien traite de douceurs peu ordinaires aux moines, eût été en effet menu de festin à côté du souper qu'on nous servit à Dokiarios. Nos provisions étaient épuisées; depuis douze jours nous faisions le pilaf sur un vieil os de jambon qui avait perdu tout parfum originel; jusque-là cependant l'ordinaire des couvents avait été copieux sinon succulent; ce soir-là il était insuffisant. « Ces hommes sont des saints, dit le pappas après le souper, on les a accusés de gloutonnerie, Dieu voit leur abstinence. » A ce mot de gloutonnerie nous fîmes tous un geste de surprise. Qui donc a pu porter une telle accusation?... Le moine Barlaam.

Voici ce qu'était ce moine qui nous valait si maigre chère.

En 1339 vint à Salonique un moine appelé Barlaam, Catalan d'origine. Après avoir étudié les Pères de l'Église grecque, il tint plusieurs conférences où il tenta de réunir les deux Églises. En ce même temps, il y avait au couvent de Dokiarios un caloyer appelé Grégoire Palamas qui était un homme saint entre tous et disait avoir vu de ses yeux l'essence divine.

Palamas fit de nombreux sectateurs qui comme lui prétendirent être arrivés à l'état de sublime quiétude. Barlaam les nomma Omphalopsyques (qui ont l'âme au nombril) et les accusa de renouveler l'hérésie des Massaliens condamnés à Antioche vers la fin du quatrième siècle. A ce reproche se joignit celui d'intempérance. La querelle s'étant envenimée de part et d'autre, Barlaam demanda à l'empereur Andronic la réunion d'un concile afin de convaincre les Athonites de leurs erreurs. Ce concile se tint à Sainte-Sophie le onzième jour de juin 1341. L'empereur le présidait en personne. Barlaam fut condamné. Palamas triomphant fit élever au siége patriarcal un de ses disciples appelé Calliste, homme grossier et sans instruction. Mais cette élection ayant créé un schisme dans l'Église grecque, Cantacuzène fut forcé de congédier Calliste.

Il y a un fait certain, c'est que, comme nous l'avons éprouvé, le reproche d'intempérance serait aujourd'hui très-mal fondé à l'égard des caloyers de Dokiarios.

Dès le lendemain nous prenions une barque qui nous menait à Saint-Xénophon. Nous y fûmes reçus par un vieux caloyer, originaire de Corfou, qui avait fait la campagne d'Égypte et celles de Grèce de 1821 à 1829. Son corps était troué de balles, mais il ne s'en portait que mieux, car la seule chose, avouait-il naïvement, qui le retint à la terre était le désir de prendre sa revanche. Il nous montra dans le catholicon construit nouvellement, quelques curiosités arrachées à l'ancienne église : deux beaux fragments de mosaïque représentant saint Georges, *l'honneur de la Cilicie* (*Ciliciæ decus*), et saint Démétrius, les restes d'un retable en bois sculpté et un ostensoir émaillé. Ce dernier objet, de forme rectangulaire, est décoré de têtes de saints sur un fond d'entrelacs et d'arabesques.

Pendant notre inspection, on avait servi le dîner sur une des galeries hautes qui dominent la mer. Le père cuisinier avait reçu sans doute des instructions spéciales de notre vieux cicerone, car la table était servie avec un luxe inaccoutumé. Sur une nappe rehaussée de pailletons d'or et de franges de soie, telle qu'en brodent les



Intérieur de la cour principale du couvent slave de Kiliandari. — Dessin de Lancelot d'après une photographie.

Digitized by Google

femmes de Calamatta, un plat de dorades parfumées au genièvre fumait au milieu d'un rempart de figues, de pastèques et de raisins, vrais produits de Chanaan. Le repas fut gai : le caloyer commença le récit de ses campagnes et le pappas égrena son chapelet d'épithètes à la louange de la Sainte-Montagne. Le vin de Santorin est bon quand il est dépouillé, le vin de Ténédos ne lui cède en rien, mais celui de Corinthe leur est certainement bien supérieur : ce fut l'avis général. Le caloyer en était à sa cinquième campagne, et le pappas, à bout d'épithètes terrestres, en empruntait au ciel et parlait du paradis à faire croire qu'il en revenait. On allait attaquer une outre de vin de Chypre, quand nous entendîmes sous la galerie un bruit mesuré de rames. C'étaient des pêcheurs d'éponges qui exploraient la côte. Ce spectacle coupa court à la joie générale; car on ne peut se figurer quel horrible métier que celui de ces hommes. Nous en vîmes rester sous l'eau plus d'une minute, reparaître et replonger encore, répétant cet abominable exercice pendant plusieurs heures. Ces plongeurs ont l'apparence de noyés; les yeux injectés de sang, les paupières gonflées, les joues bleuies et les lèvres pâles comme celles des morts. Sur le pont, deux hommes, enveloppés de larges mantes, examinaient attentivement ce que rapportaient leurs limiers amphibies...

Le soir, le bon vieux père, qui ne voulait nous laisser ignorer rien des distractions de son bienheureux séjour, nous mena à la pêche aux flambeaux. Cette pêche est la même que celle qui se fait dans la baie de Naples et sur certaines côtes de France. On allume un feu de bois résineux à la tête d'une embarcation légère et on perce d'un trident, les poissons que l'on surprend endormis. Pendant l'été, les caloyers font cette pêche et salent pour l'hiver les poissons en très-grande abondance sur cette côte.



La recolte des noisettes au mont Athos. — Dessin de Villevieille d'après M. A. Proust.

Le lendemain, nous allâmes visiter les ruines du monastère d'Archangelos : en allant là, nous rencontrâmes un grand nombre de moines qui récoltaient les baies de lauriers dont ils fabriquent une huile très-estimée par les Turcs, et les noisettes qu'ils transportent à Constantinople.

A notre retour au couvent, nous nous séparâmes de notre compagnon le pappas. Lui continuait sa route par le couvent russe; nous, nous retournions à Kariès.

Après de nouvelles visites dans les couvents qui entourent la capitale, dans les skites, les ermitages et les cellules, nous fîmes dans les ateliers de gravures[1], une collection complète d'images qui devait nous servir à l'iconologie de la Grèce; nous achetâmes des chapelets,

1. Ces gravures anciennes sont sur cuivre. La lithographie a été introduite depuis peu de temps par les Russes.

rosaires, cuillers en bois, kalimafki, chemises de laine (les moines ne portent que celles-là) et bouteilles clissées à la résine que fabriquent les ermites et qu'on vend chaque samedi au marché de Kariès; puis nous reprimes notre pèlerinage, nous dirigeant vers le couvent du *Fleuve-Sec* (Xiropotamos), placé au-dessus du petit port de *Daphné*.

Nous étions au 1er juillet : les images du passé, ce commencement de spleen, commençaient à nous assaillir. Les couvents de la côte occidentale étaient peu intéressants : *Agios Pablos*, *Agios Dyonisios*, *Agios Gregorios* n'avaient, nous disait-on, que des églises neuves, des peintures refaites et des bibliothèques vides. *Simo-Petra* (la Pierre de Simon) ne nous avait rien montré que sa position hardie sur un rocher aigu. Nous primes le parti de rester à Xiropotamos qui nous offrait de nombreux sujets d'études. Mais, malgré la conversation savante du P. Calliste, un des épitropes les plus instruits de la montagne, malgré les plaisanteries du P. Bimataris, infortuné sans barbe, qui n'avait pas été élevé dans le Seraï, mais en avait connu les exigences, malgré nos occupations de tous les jours, malgré le plaisir de la chasse, malgré les douceurs de la pleine-eau et les charmes de la pêche, les faces mornes de ces moines nous semblaient ennuyées et ennuyeuses, et chaque nuit nous surprenait causant des différents modes de suicide.

Un matin que nous étions allés attendre des chacals au gué, nous vimes paraitre à l'horizon, à la pointe du cap Felice, la voile rayée d'une tartane; elle eut longtemps l'air d'hésiter..., enfin elle mit le cap sur Daphné....

Le 9, nous faisions voile pour Salonique.

Notre tartane était montée par trois hommes et un enfant.

Le patron, ancien corsaire, faisait par pénitence un commerce peu lucratif avec les moines, espérant, par l'intercession de ces saints personnages, se faire bien venir de la *Panagia*, leur protectrice. En revanche, les bons pères le tenaient en grande estime et l'honoraient d'une confiance toute particulière.

« Sous la conduite de Tsavellas, nous avait dit le P. Calliste, vous pourrez dormir tranquilles. »

Cette promesse était au figuré, car les cancrelas, espèce hideuse, promenant sur nos mains et notre visage leurs extrémités froides et velues, firent de notre première nuit un long cauchemar.

Aux premières lueurs de l'aube, nous étions sur le pont, nous croyant déjà dans le golfe Thermaïque, mais la fortune nous réservait de dures épreuves : nous étions encore en vue de l'Athos, les voiles pendaient immobiles le long des mâts, la mer était sans rides, et l'équipage dormait profondément.

« Holà ? Pallikari ! » cria Voulgaris.

Personne ne bougea, à l'exception d'un des marins qui, se retournant d'un autre côté, murmura en se rendormant cette complainte :

Deux à deux les petits oiseaux
Sur les branches de myrte
Chantent doucement.
Le ciel resplendit joyeux ;
Mais dans mon cœur pleure
La douleur amère.

« Voilà, me dit Schrany, un écumeur de mer bien sentimental.

— Eh ! Cortaki ! qui t'a appris cette chanson ?

— Qui m'a appris cette chanson ? répéta le matelot en se soulevant sur le coude, c'est Marino.

— Qui ? Marino ?

— Marino le chanteur. Si vous avez été au couvent russe, effendi, vous avez vu Marinetto. Ce doit être le plus beau de la montagne ; c'était le plus beau de Zante. Personne ne dansait mieux le *Romaika*, et ne tournait plus galamment un compliment à une jolie fille.

— Et pourquoi s'est-il fait moine, ce don Juan ?

— Oh ! cela est une triste histoire, mon maitre. Marino aimait Cortaïna, la perle de la rue des Roses, et Cortaïna aimait Marino ; mais un jour, Marinetto partit pour un lointain voyage, vers l'Arabie.

« Trois fois les champs refleurirent, trois fois le rossignol chanta, Marino ne revenait pas.

« La première fois, Cortaïna commença à pâlir, la seconde fois elle se mit à pleurer, la troisième fois elle se coucha.

« Un matin, ceux qui étaient sur la plage virent venir un caïque chargé d'ambre.

« — Lève-toi, lui dit sa mère, voici ton fiancé.

« — Ma mère, je ne peux plus me lever, mais quand « il viendra ne l'afflige pas ; sers-lui à souper et donne-« lui cette alliance, afin qu'il puisse se marier ailleurs, « et se faire de nouveaux parents et de nouveaux amis. »

« Lorsque Marino vint à la maison, il sentit une odeur d'encens, et il vit les voisins qui se voilaient le visage.

« — Quelqu'un est-il mort ? » s'écrie-t-il.

« Aucun ne répondit.

« Il entra dans la maison et vit la mère qui s'arrachait les cheveux.

« Voilà pourquoi, effendi, Marino s'est fait moine.

— L'as-tu vu depuis ?

— Non ; et je ne veux pas le voir. C'est un mauvais cœur, il a oublié sa mère. La pauvre vieille file la laine pour vivre ; mais les larmes troublent sa vue, et sans le patron qui, voyez-vous, est un bon homme au fond, elle serait morte de faim.

— Allons, fainéant, cria Tsavellas, debout et laisse là tes histoires. Voici la brise, et ce soir, avec l'aide de la *Panagia*, nous serons à Zagora.

— A Salonique, vous voulez dire.

— A Zagora, j'ai bien dit. On ne va pas toujours où l'on veut, effendi. »

Ant. Proust.

VOYAGES D'UN NATURALISTE

(CHARLES DARWIN).

L'ARCHIPEL GALAPAGOS ET LES ATTOLLS OU ILES DE CORAUX.

1838. — INÉDIT.

L'ARCHIPEL GALAPAGOS.

Groupe volcanique. — Innombrables cratères. — Aspect bizarre de la végétation. — L'île Chatam. — Colonie de l'île Charles. — L'île James. — Lac salé dans un cratère. — Histoire naturelle de ce groupe d'îles. — Mammifères; souris indigène. — Ornithologie; familiarité des oiseaux; terreur de l'homme, instinct acquis. — Reptiles; tortues de terre; leurs habitudes.

(Lors du voyage de circumnavigation entrepris par le vaisseau de Sa Majesté britannique *le Beagle*, en 1838, sous les ordres du capitaine Fitz Roy, M. C. Darwin offrit son concours pour la partie scientifique, et spécialement pour les recherches d'histoire naturelle et de géologie. Agréé par l'Amirauté, il fit partie de l'expédition, et publia sous forme de journal, à son retour, les nombreuses observations qu'il avait recueillies, et qui font autorité dans le monde savant. Il a exploré la plus grande partie de l'archipel Galapagos, peu connu jusque-là, et en a signalé le premier les singulières particularités. Ce chapitre et celui où il décrit et explique la formation des *atolls* où îles de coraux de l'océan Pacifique, sont parmi les plus intéressants d'un livre qui abonde en faits curieux. M. Darwin ne se contente pas d'observer la surface des choses : il les approfondit, les rapproche, les compare, et, aidé de sa science et de sa perspicacité, en tire les inductions les plus lumineuses. Ce caractère particulier de son talent fait de lui un observateur hors ligne, et conserve à son ouvrage tout l'attrait de la nouveauté.)

« L'archipel Galapagos consiste en dix principales îles, dont cinq de plus grandes dimensions que les autres. Elles sont situées sous l'équateur à environ six cents milles à l'ouest des côtes de l'Amérique du Sud[1]. Toutes sont formées de rocs volcaniques. Quelques fragments de granit, altérés et en partie vitrifiés par la chaleur, peuvent à peine faire exception. Plusieurs des cratères qui dominent les plus grandes îles sont immenses et s'élèvent à plus de mille mètres. Sur leurs flancs s'ouvrent d'innombrables orifices. Je n'hésite pas à affirmer qu'il doit y avoir dans tout l'archipel au moins deux mille cratères. Ils se composent de laves et de scories, ou de couches de tuf finement stratifié ayant l'aspect du grès : ces couches, d'une symétrie admirable, ont eu pour origine des éruptions de boue volcanique, sans mélange de lave. Une circonstance remarquable, c'est que les lèvres ou bords de chacun des vingt-huit cratères qui ont été explorés, s'abaissent brusquement au sud; parfois ils sont tout à fait brisés et font brèche. Comme tous ces cratères se sont probablement formés dans la mer, et que les vagues poussées par les vents alizés et les grosses houles de l'océan Pacifique réunissent leurs forces sur les côtes méridionales des îles, cette singulière uniformité de brisure, dans des cratères composés d'un tuf friable, s'explique aisément. Quoique cet archipel soit placé directement sous l'Équateur, le climat est loin d'y être aussi chaud qu'il l'est en général sous cette latitude, ce qui semble dû en partie à la température singulièrement basse des eaux qu'amène là le grand courant du pôle austral. Il ne tombe de pluie dans les îles que pendant une courte saison, et encore rarement et avec irrégularité. Aussi les régions inférieures sont-elles très-stériles, tandis qu'à une hauteur de trois à quatre cents mètres l'air est humide et la végétation passablement abondante, surtout dans les parties sous le vent qui, les premières, reçoivent et condensent l'humidité de l'atmosphère.

Le 17 septembre, au matin, nous abordâmes dans l'île Chatam. Son profil se dessine arrondi et peu accentué, brisé çà et là par des monticules, débris d'anciens volcans. Rien de moins attrayant que le premier aspect. Un noir chaos de laves basaltiques, jeté au milieu de vagues furieuses, couvert de broussailles rabougries donnant à peine signe de vie. Le sol, desséché sous l'ardeur du soleil de midi, embrasait l'air étouffé et suffocant comme l'haleine d'une fournaise. Les arbustes mêmes nous semblaient exhaler une senteur désagréable. Quoique je fisse diligence pour recueillir le plus de plantes possible, je n'en réunis que fort peu, si petites et si misérables qu'elles eussent mieux figuré dans une flore arctique que dans celle de l'Équateur. A très-peu de distance les buissons paraissaient aussi nus que nos arbres en hiver, et je fus quelque temps à découvrir que non-seulement presque chaque plante avait toutes ses feuilles, mais que la plupart étaient en fleurs. L'arbuste le plus commun est du genre des *euphorbiacées :* un acacia et un grand cactus d'un port bizarre, sont les seuls arbres qui fournissent un peu d'ombre. Après la saison des pluies la verdure se montre sur quelques points, mais pour disparaître bientôt. *Le Beagle* fit le tour de l'île Chatam et jeta l'ancre dans plusieurs baies. Une nuit, je couchai sur

1. Elles appartenaient alors à la République de l'Équateur, qui, en 1855, les a vendues aux États-Unis.

un rivage où s'élevaient d'innombrables cônes, noirs et tronqués. Du sommet d'une petite éminence, j'en comptai soixante, tous terminés par un cratère plus ou moins parfait, composé souvent d'un simple cercle de scories rouges cimentées ensemble. Ils ne dépassaient la plaine de lave que de vingt à trente mètres; aucun n'avait été très-récemment actif. La montagne, indiquée dans le dessin ci-dessous, a 1000 à 1200 mètres de haut. C'est un volcan à cime plate, avec de récentes coulées de lave sur les flancs supérieurs : la base est parsemée de petits



L'île Chatam, dans l'archipel Galapagos. — Dessin de E. de Bérard d'après un croquis inédit de Ph. King, midshipman à bord du *Beagle*.

cratères. La surface entière de l'île semble avoir été perforée comme un crible par des vapeurs souterraines. La lave, soulevée dans son état fluide, a formé çà et là de gigantesques boursouflures. Ailleurs, les cimes de cavernes de semblable formation se sont affaissées laissant béantes des fosses circulaires à bords escarpés. La coupe régulière de ces nombreux cratères donnait au pays un aspect artificiel qui me rappela vivement les parties



Baie de la Poste, dans l'île Floriana, archipel Galapagos. — Dessin de E. de Bérard d'après l'atlas de *la Vénus*.

du Staffordshire où abondent les fonderies de fer. Le jour était d'une chaleur brûlante, et c'était un rude labeur que de gravir à travers un labyrinthe de broussailles ce sol inégal et tranchant, mais je fus bien récompensé de ma peine par l'étrangeté de ce site cyclopéen. Je rencontrai dans ma course deux grosses tortues de terre, pesant bien au moins chacune cent kilogrammes. L'une d'elles mangeait un morceau de cactus; à mon approche elle leva la tête, me regarda et s'éloigna avec une majestueuse lenteur; l'autre poussa un sifflement

Digitized by Google

aigu, et retira sa tête sous sa carapace. Ces énormes reptiles, encadrés de lave noire, de broussailles nues, de grands cactus, m'apparaissaient comme des animaux antédiluviens. Quelques rares oiseaux à plumage terne, ne s'inquiétaient pas plus d'eux que de moi. Le 23, *le Beagle* fit voile pour l'île Charles. L'archipel Galapagos a été longtemps fréquenté, d'abord par les boucaniers, et plus tard par les pêcheurs de baleines. Mais il n'y a guère plus de six ans qu'une petite colonie s'y est fondée. Les habitants, au nombre de deux ou trois cents, sont presque tous gens de couleur, bannis pour crimes politiques de la république de l'Equateur, dont Quito est la capitale. Ils se sont établis à quatre milles et demi dans l'intérieur des terres, à une élévation d'environ trois cent cinquante mètres. Pour nous y rendre nous traversâmes des broussailles pareilles à celles de l'île Chatam; plus haut les bois devinrent verts et dès que nous eûmes franchi la crête de l'île, une vivifiante brise du sud nous souffla au visage, et nos yeux se reposèrent avec délices sur une végétation vigoureuse. Dans cette haute région croissent en abondance de robustes graminées et des fougères herbacées; il n'y en a pas d'arborescentes. Nulle part je ne vis un seul individu de la famille des palmiers, ce qui me surprit d'autant plus qu'à trois cent soixante milles au nord l'île des Cocos emprunte son nom à la multiplicité de ces fruits. Les maisons, irrégulièrement bâties sur un



L'île Charles, dans l'archipel Galapagos. — Dessin de E. de Berard d'après l'atlas de *la Vénus*.

plateau, sont entourées de cultures de patates et de bananes. On ne saurait se figurer avec quel plaisir nous contemplions de la boue noire après avoir été si longtemps aveuglés par le sol poudreux du Pérou et du Chili septentrional. Bien que pauvres, les habitants trouvent moyen de vivre. Il y a dans les bois beaucoup de porcs et de chèvres sauvages; mais la principale nourriture animale est la chair de tortue. Le nombre de ces reptiles a fort diminué dans l'île, et cependant deux jours de chasse suffisent pour assurer l'alimentation de la colonie le reste de la semaine. Autrefois un seul vaisseau en enlevait jusqu'à sept cents, et l'équipage d'une frégate, il y a quelques années, amena en un jour deux cents tortues sur la plage. Le 29 septembre, nous doublâmes l'extrémité sud-ouest de l'île d'Albemarle; un calme plat nous retint dans ses eaux, entre elle et l'île de Narborough. Toutes deux sont couvertes d'immenses déluges de laves noires et nues, qui ont débordé incandescentes des cimes de vastes cratères, et se sont étendues à plusieurs milles sur le rivage. Des éruptions ont eu lieu de mémoire d'homme, et nous vîmes un petit jet de fumée s'élever en spirale au-dessus des plus hauts sommets de l'île d'Albemarle, où nous jetâmes l'ancre le soir dans l'anse de Bank, qui n'est autre chose que la brèche d'un cratère de tuf. Le lendemain matin, j'allai à la découverte; au sud se trouvait un autre cratère de forme elliptique, d'une symétrie

Digitized by Google

remarquable ; son axe avait un peu moins d'un mille, et sa profondeur atteignait environ cent soixante-cinq mètres. Au fond brillait un lac dont le centre était occupé par un tout petit cratère faisant îlot. Le jour était d'une chaleur accablante ; l'eau paraissait limpide et bleue. Je descendis en courant la pente cendreuse ; à demi suffoqué, j'essayai d'étancher ma soif, Hélas ! c'était de la saumure !

Sur les rochers de la côte fourmillaient de grands lézards noirs, longs de cent vingt à cent trente centimètres : une autre laide espèce de ces sauriens, d'un brun jaunâtre, habite les collines ; nous en rencontrâmes plusieurs. Ils s'écartaient gauchement de notre chemin, et regagnaient leurs trous. Toute la partie nord de l'île d'Albemarle est d'une complète stérilité.

Le 8 octobre, nous touchâmes à l'île James, baptisée il y a longtemps, ainsi que l'île Charles, du nom des Stuarts. M. Bynoe, moi et nos domestiques, fûmes déposés à terre pour y passer une semaine, munis de provisions et d'une tente, tandis que *le Beagle* allait faire de l'eau. Nous y trouvâmes des Espagnols, venus de l'île Charles, pour sécher du poisson et saler de la viande de tortue ; à environ six milles de la côte, à une élévation de près de sept cents mètres, ils avaient construit une hutte qu'habitaient deux hommes, dont l'emploi était d'attraper des tortues, tandis que leurs compagnons pêchaient sur la plage.

Je leur fis deux visites, et reçus d'eux une nuit l'hospitalité. De même que dans les autres îles les régions supérieures se parent d'une verte et florissante végétation, grâce aux nuages qui restent bas et entretiennent l'humidité. Le terrain est même assez spongieux pour que de robustes cypéracées s'y développent et couvrent de grands espaces, où niche et multiplie un très-petit râle d'eau. Tant que nous restâmes sur ces hauteurs nous n'eûmes d'autre nourriture que la chair de tortue. Le plastron rôti avec ce qu'il contient (*carne con cuero*, à la façon des Gauchos) est un mets savoureux, et les jeunes tortues font d'excellente soupe ; mais la viande en elle-même me semble médiocre.

Un jour, nous fîmes avec les Espagnols une excursion dans leur bateau baleinier à une *salina*. Une fois débarqués nous eûmes à franchir une rugueuse couche de lave, qui entourait presque complétement le cratère de tuf, au fond duquel est le lac salé. L'eau n'a que trois à quatre pouces (huit à dix centimètres) de profondeur et repose sur un lit de sel blanc, admirablement cristallisé. Le lac, tout à fait circulaire, est bordé d'une frange de plantes grasses d'un vert brillant ; les parois presque à pic du cratère sont revêtues d'arbustes, et tout le site est à la fois pittoresque et curieux. Peu d'années auparavant, l'équipage d'un navire frété pour la pêche des veaux marins, attira son capitaine dans ce lieu écarté, et l'y assassina. Nous vîmes son crâne gisant au milieu des broussailles.

Pendant la plus grande partie de notre séjour le ciel fut sans nuages. Si le vent cessait une heure de souffler, la chaleur devenait intolérable ; deux jours de suite le thermomètre s'éleva sous la tente à 93°, mais en plein air, exposé au vent et au soleil, il ne dépassait pas 85°. Enfoui dans du sable de couleur brune il monta immédiatement à 137°, et je ne sais où il se fût arrêté, l'échelle n'allant pas au delà de ce chiffre. Le sable noir était encore plus chaud, et nous brûlait à travers l'épaisseur de nos bottes.

L'histoire naturelle de ces îles est éminemment curieuse. La plupart de leurs productions organiques sont des créations aborigènes et ne se rencontrent nulle autre part.

Parmi les races mammifères terrestres, une souris (*mus galapagoensis*) peut être considérée comme indigène. Autant que j'ai pu m'en assurer, elle est particulière à l'île Chatam, la plus orientale du groupe, et se rattache à une division de la famille des souris caractéristique de l'Amérique. A l'île James se trouve un rat assez distinct de l'espèce commune pour que M. Waterhouse ait cru devoir le classer à part ; mais comme il appartient à une des divisions de la famille des rongeurs de l'ancien monde et que depuis cent cinquante ans cette île est fréquentée par des vaisseaux, je penche à croire que, primitivement importés, les aïeux de ce rat ont fait souche d'une variété, résultat du changement de climat, de nourriture et de sol. Il se peut aussi que la souris de Chatam soit une modification de l'espèce américaine : car j'ai vu, dans une des parties les moins fréquentées des Pampas, une souris native habiter le toit d'une hutte nouvellement bâtie ; sa transportation à bord d'un navire n'est donc pas chose improbable.

J'ai obtenu vingt-six espèces d'oiseaux de l'intérieur des terres, tous spéciaux à l'archipel, sauf un pinson de l'Amérique du Nord (*dolychonyx oryzivorus*) qui, sur ce continent, étend son vol jusqu'au 54e degré de latitude septentrionale. Il fréquente en général les marais. Les autres espèces se composent : 1° d'un faucon, dont la curieuse structure tient du busard et du groupe américain de polybores, qui se repaissent de charogne : il se rattache à ces derniers par les habitudes et le son de la voix ; 2° de deux hiboux, représentants de la chouette blanche d'Europe à oreilles courtes ; 3° d'un roitelet ou troglodyte, de trois tyrans-gobe-mouches et d'un ramier ; 4° d'une hirondelle qui ne diffère de la *progné purpurea* des deux Amériques que par sa petitesse et la couleur terne de son plumage ; 5° de trois espèces de merles ou oiseaux moqueurs, type essentiellement américain. Le reste forme un bizarre assemblage de pinsons, ayant tous des rapports entre eux, et néanmoins différant assez les uns des autres pour qu'on en distingue treize groupes, divisés en quatre sous-groupes. Il faut en excepter le cactornis, importé de l'île de Bow, et qu'on voit souvent grimper le long des fleurs du grand cactus. Les autres espèces de pinsons confondues ensemble picorent par bandes sur le sol aride des terres basses. Les mâles sont d'un noir de jais, et les femelles généralement brunes. Un fait curieux est la parfaite gradation des becs dans les différents genres des *geospiza* : ce qui semblerait indiquer que, par suite de la disette primitive d'oiseaux dans l'archipel, la nature a modifié une seule espèce pour des buts divers. On peut aussi

conjecturer que le faucon busard a petit à petit dérogé de sa coutume de se nourrir d'une proie vivante qu'il attaque et tue, et qu'il en est arrivé à se repaître de cadavres comme le polybore du continent américain.

Je n'ai pu réunir que onze espèces d'échassiers et d'oiseaux aquatiques, dont trois seulement sont aborigènes, y compris un râle qui ne quitte pas les humides sommets des îles, et une mouette, que j'ai été surpris de trouver particulière à cet archipel, vu les habitudes errantes de cet oiseau. La proportion minime de trois espèces nouvelles de palmipèdes et d'échassiers sur onze, comparées aux vingt-cinq espèces nouvelles sur vingt-six habitant l'intérieur des terres, s'explique par le grand parcours des oiseaux aquatiques dans toutes les parties du globe. La même loi s'étend aux coquillages de mer et d'eau douce, et à un moindre degré aux insectes de cet archipel. La plupart des oiseaux de terre ou de rivages, importés et aborigènes, se distinguent de leurs congénères par leur petitesse et la teinte foncée de leur plumage. Sauf un roitelet à gorge d'un beau jaune et un tyran-gobe-mouche à huppe et poitrine écarlates, aucun ne se pare des brillantes couleurs qui semblent l'apanage des régions équatoriales. Oiseaux, plantes, insectes, ont l'aspect grêle, terne, misérable, et le caractère du désert, comme dans le sud de la Patagonie. On peut en conclure que le haut coloris des productions des tropiques ne tient ni à la chaleur, ni à la lumière de ces zones, mais à quelque autre cause, peut-être à des conditions d'existence plus favorables à la vie.

Les oiseaux de l'intérieur sont étonnamment privés, surtout les merles moqueurs, les pinsons, les roitelets, les gobe-mouches, les pigeons et les busards. Tous s'approchaient assez pour qu'on pût les tuer d'un coup de badine ou les abattre, comme je l'ai moi-même essayé, avec un chapeau ou un bonnet. Un fusil est presque inutile ici; avec le bout du canon je poussai un faucon perché sur une branche, et le fis déguerpir. Un jour que j'étais couché à terre, un merle vint se poser sur le bord d'une écuelle faite d'écaille de tortue que je tenais à la main, et se mit tranquillement à boire; je levai le vase sans qu'il s'envolât. J'ai tenté d'attraper ces oiseaux par les pattes, et peu s'en est fallu que je ne réussisse. Il paraît qu'autrefois ils étaient encore plus familiers qu'à présent. Cowley dit en 1684 : « Les tourterelles sont si peu craintives qu'elles se posent sur nos chapeaux et nos épaules, de manière qu'on peut les prendre vivantes. Elles n'avaient nulle terreur de l'homme, jusqu'à ce que quelqu'un des nôtres, ayant tiré sur elles, les eût mis en défiance. » Dampierre dit aussi, à la même époque, qu'un homme pouvait facilement en tuer six à sept douzaines en se promenant le matin. Aujourd'hui quoique très-privées, elles ne perchent pas sur la tête des gens et ne se laissent pas massacrer en si grand nombre. Il est surprenant qu'elles ne soient pas devenues tout à fait sauvages, car depuis que les boucaniers et les baleiniers fréquentent ces îles, les matelots qui parcourent les bois pour trouver des tortues, se font un méchant plaisir d'abattre les pauvres oiseaux. Dans l'île Charles, colonisée depuis six ans, je vis un jeune garçon assis près d'une source, une baguette à la main; il s'en servait pour tuer les tourterelles et les pinsons à mesure qu'ils venaient boire. Il en avait déjà un petit tas qu'il destinait à son dîner. C'était, disait-il, sa façon habituelle de s'approvisionner. Il semble que les oiseaux de cet archipel n'ayant pas encore appris que l'homme est de tous les animaux le plus dangereux, s'en préoccupent aussi peu que les ombrageuses pies se préoccupent en Angleterre des vaches et des chevaux au pâturage. Une preuve que cette familiarité ne tient pas à l'absence des rapaces dans les îles Galapagos, c'est que la même disposition existe chez les oiseaux des îles Falkland, où se trouvent des renards, des milans, des hiboux. Cependant l'oie des montagnes y bâtit son nid sur des îlots, montrant par là qu'elle connaît le danger du voisinage du renard, mais elle se laisse approcher par l'homme. Cette confiance contraste fortement avec les habitudes de la même espèce dans la Terre de Feu où, persécutée depuis des siècles par les sauvages habitants, elle est devenue si défiante, qu'il est aussi difficile d'en tirer une que de chasser l'oie sauvage en Angleterre, tandis qu'aux îles Falkland un chasseur peut en un jour abattre plus que sa charge de ce gibier. Au dire de Pernety, en 1763, le petit *opetiorhynchus* venait presque percher sur son doigt, et cependant il ajoute qu'il était dès lors impossible de tuer le cygne à col noir. Cet oiseau de passage apportait probablement avec lui la sagesse qu'il avait puisée en pays étrangers.

On peut conclure de ces faits et de beaucoup d'autres analogues, que la terreur de l'homme chez les oiseaux est un instinct particulier, qui ne s'acquiert qu'au bout d'un certain temps, même quand il y a persécution, et qui se transmet par l'hérédité, à travers des générations successives. Ainsi en Angleterre où, comparativement, très-peu de jeunes oiseaux sont pourchassés, les petits, même au sortir du nid, ont peur de l'homme. Au contraire, quoique rudement poursuivis et massacrés par lui aux îles Falkland et dans l'archipel Galapagos, ils n'ont pas encore appris cette terreur salutaire. Quels dégâts ne doit donc pas faire dans un pays l'introduction de toute nouvelle bête de proie, avant que les instincts des animaux indigènes se soient adaptés à la ruse ou à la force du nouveau venu.

La classe des reptiles est, sans contredit, celle qui donne le caractère le plus tranché à la zoologie des îles Galapagos. Il y a peu d'espèces, mais les individus sont extraordinairement nombreux. Un petit lézard se rattache à un genre de sauriens de l'Amérique du Sud; deux espèces (probablement plus) de l'*amblyrhynchus* forment un ordre particulier à cet archipel. On y trouve en grand nombre un serpent identique au *psammophis temminckii* du Chili, à ce que m'apprend M. Bibron. Il y a, je crois, plus d'une espèce de tortues de mer, et deux ou trois espèces terrestres. Les crapauds et les grenouilles ne s'y rencontrent nulle part; j'en fus d'autant plus surpris que les taillis humides des hautes régions tempérées me semblaient leur convenir à merveille. Je me rappe-

lai la remarque faite par M. Bory de Saint-Vincent, qu'aucuns de ces batraciens n'habitent les îles volcaniques des grands océans. Cela semble vrai pour la mer Pacifique, et même pour les grandes îles de l'archipel Sandwich; mais dans l'océan Indien, l'île Maurice fait en apparence exception : j'y ai vu en quantité le *rana mascariensis* : elle habite également les Séchelles, Madagascar et Bourbon. Si l'on en croit les rapports de divers voyageurs, il n'existait en 1669 d'autres reptiles à Bourbon que des tortues, et on avait essayé en 1768 d'introduire des grenouilles à Maurice. L'absence d'espèces indigènes de cette famille dans les îles océaniques est d'autant plus remarquable que les lézards y fourmillent sur les moindres îlots. Cette différence ne peut-elle avoir pour cause la facilité avec laquelle les œufs de ces sauriens, protégés par des coquilles calcaires, surnagent et sont transportés à travers l'eau salée, tandis que le frai gélatineux des grenouilles se dissout et se disperse?

La *testudo nigra*, ou tortue noire se trouve sur toutes les îles de l'archipel Galapagos, ou du moins sur le plus



Archipel Galapagos. — Aiguade de l'île Charles. — Dessin de E. de Berard d'après l'atlas de *la Vénus*.

grand nombre. Elle fréquente de préférence les hauteurs humides, mais elle vit aussi dans les parties basses et stériles; elle atteint parfois des dimensions gigantesques. Le vice-gouverneur de la colonie nous dit en avoir vu plusieurs si grosses qu'il fallait sept à huit hommes pour les enlever de terre. Quelques-unes ont donné jusqu'à deux cents livres de chair. Les vieux mâles sont les plus gros et se reconnaissent à la longueur de la queue : les femelles rivalisent rarement de grosseur avec eux. Les tortues qui habitent les îles où il n'y a point d'eau, ou qui se tiennent dans les terrains arides et bas, font leur principale nourriture du succulent cactus : celles qui hantent les régions supérieures se repaissent des feuilles de différents arbres, d'une espèce de baie acide et âpre, appelée guayarita, et aussi d'un lichen verdâtre et filamenteux (*usnera plicata*) qui pend par tresses aux branches des arbres. Elles aiment beaucoup l'eau, en absorbent de grandes quantités, et se vautrent volontiers dans la boue.

Traduit par Mlle A. de Montgolfier.

(La fin à la prochaine livraison.)

Digitized by Google



Archipel des Galapagos : Oiseaux : *Pyrocephalus nanus* (en haut), *Tenagra Darwin* (ailes déployées), *Sylvicola aureola* (au-dessus à droite), *Coctarnis assimilis* (sur la pierre). — Reptiles : *Leiocephalus Grayi*. — Dessin de Rouyer d'après l'atlas du voy. de l'*Aventure* et du *Beagle*.

Digitized by Google

VOYAGES D'UN NATURALISTE,

(CHARLES DARWIN).

L'ARCHIPEL GALAPAGOS ET LES ATTOLES OU ILES DE CORAUX[1].

1858. — INÉDIT.

L'ARCHIPEL GALAPAGOS[2].

Tortues de terre; leurs habitudes: lézard aquatique se nourrissant de plantes marines; lézard terrestre herbivore, se creusant un terrier — Importance des reptiles dans cet archipel où ils remplacent les mammifères. — Différences entre les espèces qui habitent les diverses îles. — Aspect général américain.

Les sources, que possèdent seules les plus grandes îles de l'archipel Galapagos, sont toujours situées au centre et à une hauteur considérable. Les tortues des basses terres, sont donc obligées de faire de longs voyages pour se désaltérer. De là, ces sentiers larges et bien battus qui divergent en tous sens des sources vers les bords de la mer. Ce fut en les suivant que les Espagnols découvrirent pour la première fois les fontaines. Lorsque je débarquai à l'île Chatam, je ne pouvais imaginer quel était l'animal qui voyageait si méthodiquement le long de ces chemins choisis et nettement tracés. C'est un curieux spectacle de voir aux abords des sources plusieurs de ces énormes reptiles, une compagnie montant à la file, empressée, le cou tendu, et une autre s'en retournant après avoir bu son soûl. Dès qu'elle arrive à l'eau, la tortue, sans s'inquiéter des regardants, y plonge sa tête jusque par-dessus les yeux, et avale goulûment de grandes gorgées; dix environ à la minute. Les habitants assurent qu'elle passe trois ou quatre jours dans le voisinage, avant de redescendre vers les basses régions : mais ils diffèrent sur la fréquence de ces visites, que règle probablement le genre de nourriture de l'animal. Il est cependant certain que les tortues peuvent exister même sur les îles où l'on ne trouve d'autre eau que celle qui tombe du ciel pendant le peu de jours pluvieux de l'année.

Je crois qu'il est avéré que la vessie de la grenouille agit comme réservoir et entretient l'humidité nécessaire à la vie de l'individu : il en est de même de la tortue. Quelque temps après sa visite aux sources la vessie est dilatée par la présence du fluide qui décroît, dit-on, graduellement et devient de moins en moins pur. Quand les colons, parcourant les basses terres, sont surpris par la soif, ils tirent parti de cette circonstance, et boivent le contenu de la vessie. Dans une tortue que je vis tuer, cette eau était tout à fait limpide, et n'avait qu'une très-légère amertume; néanmoins, celle que renferme le péricarde passe pour la meilleure, et se boit la première.

Les tortues, qui se dirigent vers un point fixe, cheminent de jour et de nuit, et arrivent beaucoup plus tôt au but qu'on ne le supposerait. En marquant d'avance quelques individus, les habitants ont constaté qu'elles font à peu près huit milles (douze à treize kilomètres) en deux ou trois jours. J'en vis une que j'observais, faire cinquante-cinq mètres en dix minutes, ce qui suppose environ trois cents mètres à l'heure, ou six à sept kilomètres par jour, en lui accordant un peu de temps pour manger en route. Dans la saison où les mâles et les femelles se rassemblent, le mâle pousse un mugissement rauque qui s'entend d'assez loin, et annonce aux chasseurs qu'il peut les prendre par paire. En octobre, lors de mon passage, c'était l'époque de la ponte. Sur un sol sablonneux, la femelle dépose ses œufs ensemble et les recouvre de sable, mais sur un terrain de roc, elle les laisse tomber indifféremment dans le premier trou venu; mon compagnon en trouva sept dans une fissure. Ils sont blancs, sphériques, plus gros que les œufs de poule. Les petits, à peine éclos, sont dévorés en grand nombre par les busards. Les vieilles tortues meurent en général d'accident, souvent par suite de chutes dans des précipices, du moins plusieurs habitants des îles me dirent n'en avoir jamais trouvé de mortes sans quelque cause évidente. Ils croient que ces animaux sont complétement privés du sens de l'ouïe. Il est certain qu'ils n'entendent pas marcher derrière eux, même très-près. C'était toujours pour moi un sujet d'amusement, quand je surprenais une grosse tortue, cheminant pas à pas,

1. Une histoire de l'archipel Galapagos offrirait à la curiosité des épisodes singuliers. Voici l'un des plus récents :

Le 10 novembre 1848, une goëlette d'environ cent tonneaux, partie de Valparaiso et se dirigeant vers la Californie, jeta l'ancre devant l'île Saint-Charles pour y renouveler sa provision d'eau. Les passagers, au nombre de treize, descendirent à terre et s'y livrèrent, pendant quelques heures, aux plaisirs de la chasse et du bain. Quand ils voulurent retourner à bord, ils s'aperçurent que la goëlette s'éloignait vers la pleine mer. Un canot courut après, mais le subrécargue et le pilote, qui étaient restés sur le navire, refusèrent de s'arrêter. Les malheureux passagers, volés et abandonnés, furent obligés de vivre plusieurs mois, au milieu des privations les plus cruelles, dans cette île qui servait de lieu de déportation à la république de l'Équateur. La goëlette et les voleurs furent pris longtemps après devant les îles Sandwich. Un récit très-dramatique de ces événements a été publié par l'un des passagers, M. Ernest Charton (frère du directeur du TOUR DU MONDE) sous ce titre : *Vol d'un navire dans l'océan Pacifique.*

2. Suite et fin. — Voy. p. 139.

de voir avec quelle promptitude, aussitôt que je la dépassais, elle rentrait sa tête et ses pattes, poussait un long sifflement, et s'affaissait à terre avec un bruit sourd. Il m'est souvent arrivé de monter sur leur dos; je frappais quelques coups sur l'arrière partie de la carapace, elles se relevaient et marchaient, mais il m'était très-difficile de me maintenir en équilibre. La chair, tant fraîche que salée, est d'une grande ressource; on tire de la graisse une huile parfaitement claire. Quand un des habitants attrape une tortue, il pratique une incision dans la peau près de la queue, pour voir s'il y a une certaine épaisseur de graisse sous la plaque dorsale; si l'animal ne se trouve pas gras à point, on le relâche, et il guérit de cette étrange et cruelle opération. Il ne suffit pas pour s'assurer des chersites ou tortues de terre, de les retourner sur le dos, comme on fait des thalassites, ou tortues marines. Les chersites parviennent souvent à se remettre sur leurs pattes.

L'amblyrhinchus, genre de lézard remarquable, ne s'étend pas au delà de cet archipel. Il y en a deux espèces, l'une terrestre, l'autre aquatique. Cette dernière (*A. cristatus*) a été décrite par M. Bell, qui, d'après sa courte et large tête, ses fortes pattes d'égale longueur, jugea que ses habitudes devaient être particulières, et différentes de celles de son plus proche allié, l'iguane. Il est très-commun dans toutes les îles du groupe, et vit exclusivement sur les plages rocailleuses de la mer. On n'en trouve jamais au delà de huit ou neuf mètres du rivage. C'est une créature stupide, lente à se mouvoir, d'un aspect hideux, d'un noir sale. Il a habituellement un mètre de long, quelquefois un peu plus, et pèse de quinze à vingt livres. Ceux de l'île d'Albemarle sont les plus gros. La queue est aplatie de côté, et les doigts des quatre pattes sont en partie palmés. On les voit nager à quelques centaines de mètres de la côte. Le capitaine Collnett dit dans son voyage : « Ils vont pêcher à la mer par troupes, et se sèchent au soleil sur les roches; ce sont des alligators en miniature. » Ils ne vivent cependant pas de poisson. Ce lézard nage avec beaucoup de rapidité et d'aisance. Il imprime à son corps et à sa queue un mouvement ondulatoire, tandis que ses pattes restent immobiles et se collent à ses côtés. Un des hommes du bord en prit un, et le rejeta à la mer après l'avoir attaché à une lourde sonde : il croyait l'avoir infailliblement tué. Au bout d'une heure, il tira la corde, et l'animal revint à la surface, aussi alerte et aussi vivace qu'auparavant. Les membres et les pattes sont admirablement conformés pour ramper sur les masses de lave raboteuses et déchirées, qui partout forment la plage. On voit souvent un groupe de six ou sept de ces hideux reptiles, étalés sur les roches noires, à quelques pieds au-dessus du ressac, se chauffant au soleil, les pattes étendues.

J'ai ouvert l'estomac de plusieurs et l'ai trouvé très-dilaté par les débris d'une herbe marine (*ulvæ*), qui s'épanouit en minces feuillets d'un vert brillant ou d'un rouge sombre. Je ne me rappelle pas avoir jamais remarqué cette algue en nombre sur les roches à hauteur des marées, et j'ai tout lieu de penser qu'elle croît au fond de la mer, à quelque distance des côtes. C'est là sans doute le but des excursions maritimes de ces lézards aquatiques. L'estomac ne contenait absolument que des algues. M. Bynoe, cependant, y a trouvé une fois un fragment de crabe, mais qui pouvait s'y rencontrer par hasard, de même que j'ai vu une chenille au milieu de feuilles de lichen dans la panse d'une tortue. Les intestins de l'amblyrhinchus sont comme ceux des autres herbivores, larges et développés. Son genre de nourriture, la conformation de sa queue et de ses pattes, le fait notoire de l'avoir vu nager volontairement dans la mer, prouvent jusqu'à l'évidence ses habitudes aquatiques; cependant il existe sous ce rapport une étrange anomalie : si cet animal est effrayé, rien ne peut le décider à entrer dans l'eau. Pourchassé et traqué jusqu'à un petit promontoire, il se laissera plutôt saisir par la queue que de sauter à la mer. Il ne paraît pas disposé à mordre, mais, ému de frayeur, il lance par chacune de ses narines une goutte de fluide. J'en ai jeté un à plusieurs reprises dans une des grandes flaques d'eau que laisse la marée en se retirant, il revenait invariablement droit au point où j'étais. Il nageait près du fond avec un mouvement rapide et gracieux; parfois il s'aidait de ses pattes sur le sol inégal. Arrivé près du bord, et encore sous l'eau, il tentait de se cacher sous des touffes d'herbe marine, ou dans quelques crevasses. Jugeait-il le danger passé, il regagnait la terre sèche, et s'y traînait hors de vue le plus vite qu'il pouvait. J'attrapai plusieurs fois le même lézard, en l'acculant à l'extrémité d'une roche surplombant la mer, et le rejetai aussi souvent à l'eau, d'où il est toujours sorti de la même façon. L'explication de cette apparente stupidité est peut-être que ce reptile ne se connaît point d'ennemis à terre, tandis qu'en mer il doit souvent devenir la proie des nombreux requins. Un instinct fixe et héréditaire lui fait sans doute regagner le rivage comme son plus sûr refuge.

Pendant notre visite dans ces îles, je vis très-peu de jeunes individus de cette espèce, et aucun qui eût moins d'un an. Je questionnai les habitants sur le lieu où le lézard aquatique dépose ses œufs; ils l'ignoraient, quoiqu'ils connussent très-bien les œufs du lézard terrestre.

Ce dernier (*A. demarlii*) a la queue ronde et ses pattes ne sont pas palmées. Au lieu d'être, comme l'autre, commun à toutes les îles, il n'habite que la partie centrale de l'archipel, les îles Albemarle, James, Barrington et les Infatigables; je ne le vis ni n'en entendis parler dans les îles situées au sud et au nord. Quelques-uns habitent les hauteurs, mais ils sont en majorité dans les terres basses et stériles qui avoisinent la côte. Leur nombre est tel que dans l'île James, où nous passâmes quelques jours, nous eûmes de la peine à trouver, pour y dresser notre tente, un endroit qui ne fût pas miné par leurs terriers. Comme leurs confrères marins, ils sont fort laids, d'un jaune orangé en dessous, et en dessus d'un rouge brun. L'abaissement de l'angle facial leur donne l'air singulièrement stupide. Un peu plus petits que l'espèce marine, ils pèsent de six à quinze livres. Ils sont lents et à demi torpides. Quand on ne les effraye pas,



Côtes de l'île Albermarle, dans l'archipel Galapagos. — Dessin de E. de Berard d'après une aquarelle de sir Charles Lyell communiquée par M. Darwin

Digitized by Google

ils rampent sur le ventre et la queue, s'arrêtent souvent, et sommeillent pendant une ou deux minutes, les yeux clos, les pattes de derrière étendues sur le sol. Ils creusent quelquefois leurs terriers entre des fragments de lave, mais de préférence sur les plateaux unis du tuf friable et gréseux. Les trous ne paraissent pas très-profonds, et pénètrent sous terre à angle court, de sorte qu'en marchant sur ces garennes de lézards, on enfonce à chaque pas dans le terrain qui cède, au grand ennui du marcheur fatigué. Pour faire son terrier, l'amblyrhinchus met en jeu alternativement un seul côté de son corps : une patte de devant gratte le sol et pousse les débris à la



Iles à coraux (voy. p. 151) : Oeno, dans l'archipel Pomotou. — Dessin de Bérard d'après un croquis inédit du lieutenant Smyth. Voyage du capitaine Beechey (communiqué par sir Charles Lyell).

patte de derrière, qui est placée de manière à les rejeter hors du trou ; quand un côté est las, l'autre reprend la tâche et ainsi de suite. J'en observai un à l'œuvre jusqu'à ce que la moitié de son corps fût enfouie ; je m'avançai alors et le tirai par la queue, ce qui parut fort l'étonner. Il se dégagea aussitôt, et me regarda en face d'un air inquisiteur, comme s'il m'eût dit : « Pourquoi donc m'avez-vous tiré la queue? »

Ils mangent de jour et ne s'écartent guère de leurs terriers, où, en cas d'alarme, ils se réfugient avec l'al-



Iles à coraux (voy. p. 151) : Village de Vanou, dans l'île de Vanikoro. — Dessin de E. de Bérard d'après l'atlas de l'*Astrolabe*.

lure la plus gauche. La position latérale de leurs pattes ne leur permet de marcher vite que dans les descentes; ils ne sont pas du tout craintifs. Quand ils observent attentivement quelqu'un, ils agitent leurs queues, se dressent sur leurs pattes de devant, et impriment à leur tête un mouvement rapide et vertical, pour se donner l'air formidable; mais en réalité ils ne le sont pas le moins du monde. S'avise-t-on de frapper du pied, leur queue s'abaisse, et ils regagnent leurs trous en toute hâte. J'ai souvent vu les petits lézards, qui se nourrissent de mouches remuer la tête de la même façon, quand leur attention était captivée; mais j'ignore dans quel but.

Digitized by Google

Si on tient un amblyrhinchus et qu'on l'agace avec un bâton, il y enfonce ses dents très-avant. J'en ai cependant attrapé plusieurs par la queue, sans qu'ils aient jamais fait mine de me mordre. Si l'on en place deux à terre et qu'on les maintienne en présence, ils s'attaquent et se mordent jusqu'au sang.

Ceux qui habitent les basses terres, et c'est le grand nombre, ont à peine une goutte d'eau à boire en un an, mais ils consomment beaucoup du savoureux cactus dont les branches sont souvent brisées et dispersées par le vent. Je me suis maintes fois amusé à en jeter un morceau au milieu de deux ou trois de ces lézards assemblés ; il fallait alors les voir se le disputer et en emporter chacun un fragment, comme des chiens affamés se disputent un os. Les petits oiseaux les connaissent pour très inoffensifs. J'ai vu un pinson gros bec becqueter le bout d'une tige de cactus, qui est une friandise fort recherchée de tous les animaux des basses régions, tandis qu'un amblyrhinchus mangeait l'autre bout ; ensuite le petit oiseau sauta, avec la plus complète insouciance, sur le dos du reptile.

J'ai aussi examiné l'estomac de plusieurs individus de l'espèce terrestre ; je l'ai trouvé plein de fibres végétales et des feuilles de différents arbres, principalement de l'acacia. Sur les hauteurs ils se nourrissent des baies acides et astringentes du guayavita, et j'ai vu sous ces arbustes d'énormes tortues et des lézards prendre leurs repas en bonne harmonie. Pour arriver aux feuilles d'acacia, l'amblyrhinchus grimpe le long des troncs bas et rabougris ; souvent ils broutent par couple sur la même branche à plusieurs pieds de terre. Leur chair cuite est blanche et assez goûtée des estomacs sans préjugés. Humboldt remarque que, sous les tropiques, dans l'Amérique du Sud, tous les lézards qui habitent les terrains secs passent pour un mets délicat. Au dire des habitants des îles Galapagos, ceux qui vivent sur les hauteurs boivent de l'eau, mais les autres ne quittent pas leurs terriers bas et stériles pour monter, comme les tortues, jusqu'aux sources. Lors de notre passage, les femelles avaient dans le corps de nombreux œufs gros et de forme oblongue qu'elles déposent dans leurs terriers, et qu'on recherche comme nourriture.

Ces deux espèces d'amblyrhinchus ont des rapports généraux de structure et d'habitude. Toutes deux sont herbivores, quoique se nourrissant de végétaux très-différents. Leur nom leur a été donné par M. Bell à cause de leur court museau. Par le fait, leur bouche se rapproche de celle de la tortue. Il est curieux de rencontrer une race si bien caractérisée, se divisant en espèces terrestre et marine, et confinée dans un si petit coin du globe. L'espèce aquatique est de beaucoup la plus remarquable, parce que c'est le seul lézard existant qui se nourrisse des productions végétales de la mer. Si l'on considère les milliers de sentiers frayés par les grosses tortues de terre, le grand nombre de tortues de mer, les innombrables terriers creusés par l'amblyrhinchus terrestre, les groupes de l'espèce marine qui couvrent les côtes rocheuses des îles, on admettra que dans nulle autre partie du monde l'ordre des reptiles ne remplace d'une façon aussi providentielle les mammifères herbivores. Ces faits reportent en esprit le géologue aux époques secondaires où des lézards, égalant en grosseur nos baleines, fourmillaient dans la mer et sur la terre. Il est à observer, en poursuivant le même ordre d'idées, qu'au lieu de posséder une végétation vigoureuse et humide, cet archipel est extrêmement aride et remarquablement tempéré pour une région équatoriale.

Les quinze espèces de poissons de mer que j'ai pu me procurer sont des genres nouveaux. J'ai recueilli seize espèces de coquillages terrestres (dont deux variétés très-marquées), toutes, à l'exception d'un hélice qu'on trouve à Tahiti, sont particulières à cet archipel. Un naturaliste qui m'avait précédé, M. Cuming, a rassemblé quatre-vingt-dix coquillages de mer, sur lesquels quarante-sept sont inconnus partout ailleurs : fait merveilleux, quand on réfléchit à la vaste distribution de ces coquillages sur toutes les côtes.

J'ai pris beaucoup de peine pour réunir des spécimens d'insectes. Sauf la Terre de Feu, je n'ai jamais visité pays si pauvre sous ce rapport ; même dans les régions humides, j'en ai trouvé fort peu, quelques diminutifs de diptères et d'hyménoptères et vingt-cinq espèces de coléoptères, dont plusieurs variétés nouvelles.

Plus heureux pour la botanique, j'ai rapporté cent quatre-vingt-treize plantes, tant cryptogames que phanérogames ; cent de ces dernières sont des espèces nouvelles.

Enfin, le trait le plus saillant de l'histoire naturelle de cet archipel, c'est que les espèces des diverses îles diffèrent entre elles. Le vice-gouverneur m'assura qu'il pouvait distinguer avec certitude au premier coup d'œil une tortue venant de telle ou telle île. Je ne fis pas d'abord grande attention à ce dire, ne pouvant imaginer que des îles situées en vue les unes des autres, séparées par une distance de cinquante à soixante milles, formées des mêmes roes, placées sous la même latitude, s'élevant à une hauteur à peu près égale, pussent avoir des hôtes différents. Mais il ne me fut plus permis de douter lorsque, comparant les nombreux spécimens d'oiseaux moqueurs tués par moi et par plusieurs de mes compagnons dans les diverses îles, je découvris entre eux, à ma grande surprise, des différences assez tranchées pour caractériser des genres distincts. La même observation s'appliquait aux reptiles, aux insectes, aux plantes. Néanmoins, tout entouré que j'étais d'espèces nouvelles, les plaines tempérées de la Patagonie, les chauds et arides déserts du Chili septentrional, reparaissaient devant mes yeux, évoqués par le son de voix des oiseaux, par leur plumage, par de légers et innombrables détails de structure, rappelant les types américains, quoique séparés du continent par une mer découverte, large de cinq à six cents milles.

L'archipel Galapagos est donc à lui seul un petit monde, ou plutôt un satellite de l'Amérique du Sud, d'où lui sont venus quelques colons nomades, et qui a donné son empreinte générale aux productions indigènes. Si l'on considère la petitesse des îles, on s'étonne d'y trouver au-

tant de créations nouvelles, circonscrites dans aussi peu d'étendue. En voyant chaque hauteur couronnée de son cratère et les limites des cratères de lave encore aussi nettes, on est conduit à penser qu'à une époque récente, au point de vue géologique, l'Océan se déroulait là sans entraves; et on se trouve en présence, comme espace et comme temps, de cette mystérieuse énigme, la première apparition d'êtres nouveaux sur la terre. Comment tant de force créatrice a-t-elle été dépensée pour peupler ces rocs nus et stériles? Comment cette force a-t-elle agi d'une façon diverse, et pourtant analogue, sur des points aussi rapprochés? Les espèces nouvelles ont-elles été créées isolément? ou sont-ce des variétés de quelques types originaux, créés primitivement ou importés, et que des conditions autres ont modifié[1]?

Trad. par Mlle A. DE MONTGOLFIER.

LES ATTOLES OU ILES DE CORAUX.

Ile Keeling. — Aspect merveilleux. — Flore exiguë. — Voyage des graines. — Oiseaux. — Insectes. — Sources à flux et reflux. — Chasse aux tortues. — Champs de coraux morts. — Pierres transportées par les racines des arbres. — Grand crabe. — Corail piquant. — Poissons se nourrissant de coraux. — Formation des attoles. — Profondeur à laquelle le corail peut vivre. — Vastes espaces parsemés d'îles de corail. — Abaissement de leurs fondations. — Barrières. — Franges de récifs. — Changement des franges en barrières et des barrières en attoles.

Le 1er avril, nous arrivions en vue de l'île Keeling ou île des Cocos, à environ deux cent quarante lieues (six cents milles) de la côte de Sumatra. C'est une de ces îles à lagunes, dites *attoles*, à formation de corail, et de la même nature que l'archipel de Low, près duquel nous avions passé. A peine le vaisseau paraissait-il à l'entrée du chenal qu'un résident de l'île, un Anglais, M. Liesk, venait à bord et nous mettait au courant, en quelques mots, de l'histoire de la colonie. Il y avait environ neuf ans qu'un individu d'assez piètre valeur, un M. Hare, transportait là une centaine d'esclaves malais, y compris les enfants. Peu après, le capitaine Ross, qui deux ans auparavant avait exploré ces parages, vint s'établir dans l'île avec sa famille; M. Liesk, second sur le vaisseau, l'accompagna. Les esclaves malais abandonnèrent immédiatement leur îlot pour aller se joindre aux gens de M. Ross, et cette désertion finit par nécessiter le départ du premier colon.

Les Malais, aujourd'hui libres de nom, le sont personnellement de fait, bien que traités en général comme esclaves. Leur habituel mécontentement, la versatilité qui les fait constamment passer d'une île à l'autre, peut-être aussi quelque erreur d'administration, rendent l'état des choses assez peu florissant. Le cochon est le seul quadrupède domestique de l'île, dont tout le commerce, toute la prospérité roulent sur sa principale production végétale, le coco. L'huile extraite des noix s'exporte, les fruits mêmes, envoyés à Singapoure et à l'île Maurice, servent principalement à faire du currie. Canards, volailles, cochons, ceux-ci couverts d'un lard épais, se nourrissent de coco, et il n'y a pas jusqu'à un colossal crabe de terre qui ne soit pourvu par la nature des moyens d'ouvrir ce fruit et de s'en repaître.

Le cercle de récifs qui forme la lagune est couronné, dans presque toute son étendue, d'une guirlande d'îlots très-étroits, qui, au nord, sous le vent, laissent un passage aux vaisseaux pour pénétrer à l'intérieur du mouillage. Dès l'entrée, le spectacle est ravissant. L'eau, calme, limpide, transparente, peu profonde, repose sur un lit blanc, uni, fin. Le soleil dardant ses rayons verticaux sur cette immense plaque de cristal, de plusieurs milles de largeur, la fait resplendir du vert le plus éclatant; des lignes de brisants, frangées d'une éblouissante écume, la séparent des noires et lourdes vagues de l'Océan, et les festons réguliers et arrondis des cocotiers, épars sur les îlots, se détachant sur la voûte azurée du ciel, achèvent d'encadrer ce miroir d'émeraudes, tacheté çà et là par des lignes de vivants coraux.

Dès le lendemain matin, j'étais sur la rive de l'île de la Direction, bande de terre ferme, large à peine de quelques centaines de mètres. Une blanche marge calcaire, d'une réverbération fatigante sous cet ardent climat, la sépare de la lagune; à l'extérieur, elle est défendue par un rebord large et plat, en roche de corail solide, qui apaise et arrête la violence de la haute mer. Sauf quelques sables près de la lagune, le sol n'est qu'une accumulation de fragments de coraux arrondis, et il faut le climat des régions intertropicales pour produire une végétation vigoureuse sur ce terrain désagrégé, sec et rocailleux. Rien de plus élégant néanmoins que les cocotiers, vieux et jeunes, dont les palmes vertes s'unissent au-dessus de fériques petits îlots, qui les encadrent d'un anneau de sable argenté.

L'histoire naturelle de ces îles est curieuse, grâce à son indigence même. C'est à peine si trois ou quatre espèces d'arbres, semés par les vagues, se mêlent aux bouquets de cocotiers, et l'un d'eux offre seul un bon bois de construction. Une *guilandina* croît sur l'un des îlots, et ma collection d'une vingtaine d'espèces de plantes, dont dix-neuf appartiennent à différents genres, et à non moins de seize familles, doit renfermer à peu près toute cette modeste flore qui semble un refuge de déshérités. Du côté du vent, le ressac jette des semences et des plantes; M. Keating, qui a résidé un an sur ces écueils, cite le kimiri, natif de Sumatra et de la péninsule de Malacca, la noix de coco de Balci, que distinguent sa forme et sa grosseur; le dadass, que les Malais plantent avec la vigne

1. Ces questions, soulevées ici en passant par le savant voyageur, ont été examinées et approfondies par lui dans un récent et remarquable ouvrage sur l'*Origine des espèces*.



Iles à coraux : Baie de Manevai dans l'île de Vanikoro. — Dessin de E. de Bérard d'après l'atlas de l'*Astrolabe*.

Digitized by Google

vierge, parce qu'entortillée à la tige elle se suspend aux épines. Le savonnier, le ricin, des troncs de palmier sagou, diverses graines inconnues aux habitants de ces écueils, des masses de teck de Java et de bois jaune, d'immenses cèdres rouges, blancs, le gommier bleu d'Australie, tous dans un parfait état, et jusqu'à des canots de Java, viennent échouer contre ces récifs. L'on suppose, vu la direction des vents et des courants, que ces épaves sont, pour la plupart, poussées par la mousson du nord-ouest, jusqu'aux côtes de la Nouvelle-Hollande, d'où les vents alizés du sud-est les ramènent. Les graines feraient ainsi de six à huit cents lieues sans per-



Iles à coraux : Récifs et piton de l'île de Borabora. — Dessin de E. de Bérard d'après l'atlas de *la Coquille*.

dre leur pouvoir de végétation. Si un petit nombre des plus délicates périt dans la traversée, entre autres le mangoustan, les semences robustes, surtout celles des plantes grimpantes, conservent leur vitalité. Que de végétaux semés çà et là par l'immense Océan! Presque toutes les plantes que j'ai rapportées de ces îles appartiennent aux espèces riveraines des Indes orientales. Certes, si des oiseaux attendaient les graines sur la plage pour les attirer hors de l'eau et les picorer, et qu'elles trouvassent un sol plus favorable à leur croissance que ces blocs de coraux épars, le plus isolé des atoles fournirait bientôt une flore tout autrement riche.

Digitized by Google

La liste des animaux terrestres est plus bornée encore que celle des végétaux. Quelques rats ont été apportés de l'île Maurice sur un vaisseau naufragé, et les seuls oiseaux de terre sont une bécasse et un râle ; les échassiers, après les palmipèdes, sont les premiers colons de ces régions lointaines.

Tout ce que j'ai rencontré en fait de reptiles, c'est un petit lézard, et, à part les araignées, qui sont nombreuses, je n'ai pu recueillir que treize espèces d'insectes, dont un coléoptère ; enfin, sous des blocs isolés de corail pullule seule une petite fourmi. Mais si, de cette terre stérile, nous reportons nos regards vers la mer, nous y verrons affluer la vie. Il y a de quoi s'enthousiasmer à contempler le nombre infini d'êtres organiques dont regorgent les mers tropicales ; de beaux poissons verts et de mille teintes diverses chatoient dans les creux, dans les grottes, et les couleurs de plusieurs des zoophytes sont admirables.

Les longues et étroites bandes de terre qui forment les îlots, s'élèvent seulement à la hauteur où le ressac peut lancer des fragments de coraux, où le vent peut entasser des sables calcaires. Au dehors un rebord de corail plat et solide brise la première violence des flots, qui, autrement, balayeraient ces écueils et tout ce qu'ils produisent. Ici l'Océan et la terre semblent se disputer l'empire : si celle-ci commence à prendre pied, les citoyens de l'onde maintiennent leurs droits antérieurs. De tous côtés l'on voit diverses espèces du crabe ermite promener sur leur dos la coquille dérobée à la plage voisine : d'innombrables hirondelles de mer, des frégates, des fous, fixent sur vous leurs yeux stupides et colères, planent dans l'air, surchargent les branches des arbres, infestent les bois de leurs nids. Parmi cette population ailée je n'ai distingué qu'une charmante créature; une mignonne hirondelle de mer, d'un blanc de neige. Vous épiant de son brillant œil noir, elle voltige doucement, toujours tout près, et sous cette gracieuse et délicate enveloppe on serait tenté d'imaginer quelque sylphe léger qui vous observe et vous suit.

Dimanche, 3 *avril*. — Après le service j'accompagnai le capitaine Fitz-Roy à l'établissement situé à la pointe d'un îlot couvert de hauts cocotiers; le capitaine Ross et M. Liesk y vivent dans une espèce de grange ouverte aux deux bouts, et tapissée de nattes d'écorces tressées. Les maisons des Malais bordent la lagune, et le tout a un air de désolation profonde : pas un coin de jardin pour rappeler la vie de famille et la culture. Tous les natifs parlent le même idiome et appartiennent à l'archipel indien; ils viennent de Borneo, des Célèbes, de Java, de Sumatra. Leurs traits, surtout leur couleur, les rapprochent des habitants de Tahiti; quelques-unes des femmes rentrent davantage dans le type chinois : et l'expression générale des figures, le son des voix de celles-ci me plaisaient assez. Cette population semble pauvre; les maisons sont dépourvues de mobilier, mais l'embonpoint des enfants fait l'éloge du régime de noix de cocos et de chair de tortue.

Sur cette même île se trouvent les puits, où les vaisseaux s'approvisionnent d'eau douce. Au premier aperçu on s'étonne d'en voir le niveau descendre et monter suivant le mouvement des marées. On est allé jusqu'à imaginer qu'ils se remplissaient d'eau de mer que les sables avaient la vertu de filtrer et de dessaler. Ces puits, à flux et reflux, sont communs aussi sur quelques-unes des îles basses des Indes occidentales. Le sable comprimé, ou le corail poreux, boivent l'eau salée comme ferait une éponge; mais la pluie qui tombe à la surface descend naturellement jusqu'au niveau de la mer environnante, refoulant un volume égal d'eau salée. Celle-ci s'élève ou s'abaisse avec la marée, la couche supérieure d'eau douce suit le mouvement, et pour peu que la masse soit compacte, il n'y a pas mélange. Il en arrive autrement partout où le terrain consiste en gros blocs séparés par des interstices; là, si l'on creuse un puits, on arrive à l'eau saumâtre.

Après dîner nous eûmes la curieuse représentation d'une petite scène superstitieuse, jouée par les femmes des Malais. Une énorme cuillère de bois, affublée de vêtements, et qu'on a fait séjourner dans le sépulcre d'un mort, devient inspirée, et danse et gambade à la pleine lune. Les cérémonies préparatoires terminées, la cuillère magique parut, portée par deux femmes, et commença à se démener convulsivement, tandis que femmes et enfants chantaient à qui mieux mieux. Je trouvai le spectacle grotesque, mais M. Liesk m'affirma que la plupart des Malais croient ces mouvements surnaturels.

La danse n'avait commencé qu'au lever de la lune, et il y avait plaisir à la contempler. La placide lumière de l'astre nous arrivait à travers les branches des cocotiers doucement agitées par la brise du soir. Ces nuits des tropiques sont si délicieuses qu'elles feraient presque oublier un moment les chers souvenirs de famille et de patrie, auxquels se rattachent les meilleurs sentiments de notre âme.

. . . .

Le 6 avril, j'accompagnai le capitaine au fond de la lagune : le chenal y tournoie entre des coraux délicatement ramifiés. Nous vîmes plusieurs tortues auxquelles deux barques donnaient la chasse. L'eau peu profonde est si limpide que la tortue, qui y plonge et disparaît instantanément, est presque aussitôt retrouvée. Le canot à voile la suit, l'homme, debout à l'avant, s'élance sur la carapace, s'attache des deux mains au cou de l'animal, et se laisse emporter jusqu'à ce qu'il soit maître de la tortue épuisée. Il était amusant de voir les deux bateaux se devancer l'un l'autre, et les hommes s'élancer la tête la première dans l'eau à la poursuite de leur proie. A l'archipel des Chagos, sur ce même océan, les naturels, à ce que raconte le capitaine Noresby, emploient un odieux moyen pour enlever la carapace à la tortue vivante. Ils recouvrent de charbons incandescents l'écaille, qui se retourne et qu'ils arrachent avec un couteau, laissant l'animal regagner la mer, où au bout de quelque temps, la carapace se reforme, trop mince pour être d'aucun usage, tandis que la pauvre créature se traîne toujours languissante et malade après cette barbare exécution.

Arrivés au bout de la lagune, nous traversâmes l'étroit îlot, pour voir, du côté du vent, la large mer se briser sur la côte. Je ne puis dire pourquoi, ni à quel point ce spectacle me paraît imposant : ces élégants cocotiers, ces lignes de verdoyants buissons, cette marge plate, infranchissable barrière, semée de blocs épars, enfin cette frange de vagues écumantes, qui se ruent alentour des récifs. L'Océan, comme un invincible et tout-puissant ennemi, lance ses flots, et il est repoussé, vaincu, par les moyens les plus simples. Ce n'est pas qu'il épargne les roches de corail, dont les gigantesques fragments jetés sur la plage proclament sa puissance ; il n'accorde ni paix ni trêve; la longue houle, enflée par le doux mais incessant travail des vents alizés, soufflant toujours d'une même direction sur cet espace immense, soulève des vagues presque aussi hautes que celles qu'accumulent les tempêtes de nos zones tempérées; on reste convaincu à voir leur incessante rage, que l'île du roc le plus dur, de porphyre, de granit, de quartz, serait démolie par cette irrésistible force, tandis que ces humbles rives demeurent victorieuses. Un autre pouvoir a pris part à la lutte. La force organique s'empare un à un des atomes de carbonate de chaux et les sépare de la bouillonnante écume, pour les unir dans une symétrique structure. Qu'importe que la tempête arrache par milliers d'énormes blocs de rochers! que peut-elle contre le travail incessant de myriades d'architectes à l'œuvre nuit et jour? Nous voyons ici le corps mou et gélatineux d'un polype vaincre, par l'action des lois vitales, l'immense pouvoir mécanique des vagues de l'Océan auxquelles ne résisteraient, ni l'art de l'homme, ni les ouvrages inanimés de la nature.

Nous ne retournâmes à bord qu'assez tard, étant restés dans la lagune à examiner les champs de corail et la coquille géante du chama qui retient, jusqu'à la mort du mollusque, la main assez hardie pour s'aventurer sous son écaille. Je fus surpris de voir, presque en tête de la lagune, un large espace, d'environ deux kilomètres carrés, couvert de coraux, à branches délicates, tous morts et putréfiés bien que debout. Je finis cependant par m'expliquer ce fait. La plus courte exposition à l'air, sous les rayons du soleil, suffit pour tuer ces zoophytes; aussi la limite de leur croissance s'arrête-t-elle à la hauteur des plus basses marées du printemps : or, selon quelques vieilles cartes, l'île qui s'allonge du côté du vent était jadis divisée par de larges canaux, ainsi que l'attestent les arbres, plus jeunes aux places de jonction. Lors du premier état du récif, chaque forte brise, lançant un plus grand volume d'eau sur la barrière, tendait à exhausser le niveau de la lagune. Maintenant, au contraire, non-seulement l'eau n'est plus accrue par les courants extérieurs, mais elle est repoussée par la force du vent. De là vient, comme la chose a été observée, qu'en tête de la lagune, la marée ne s'élève pas autant par les fortes brises que durant le calme. Cette différence de niveau, quoique peu considérable, a entraîné la mort des coraux parvenus à leurs dernières limites.

A quelques milles de Keeling, M. Ross a trouvé, enfouie sur la côte extérieure d'un petit attole, dont la lagune est presque entièrement remplie de boue de corail, une diorite, un fragment de pierre verte arrondi et plus gros qu'une tête d'homme. Le capitaine et ceux qui l'accompagnaient ont été également surpris de la trouvaille, conservée depuis comme curiosité. En effet, dans ces parages où l'on ne rencontre pas une particule qui ne soit calcaire, le fait devient surprenant. L'île n'a été que fort peu visitée, un naufrage juste à cette place est chose improbable; faute de meilleure explication, j'en suis venu à croire que ce caillou, engagé dans les racines d'un arbre apporté par la mer et jeté à la côte, s'était enterré à cet endroit. J'ai vu, avec plaisir, mon hypothèse confirmée par Chamisso, le naturaliste distingué qui accompagnait Kotzebue. Il dit que les habitants de l'archipel de Radak, groupe d'attoles dans le milieu de l'océan Pacifique, cherchent des pierres pour aiguiser leurs outils dans les racines des arbres échoués sur la plage. Il est évident qu'il n'est pas exceptionnel d'en trouver, puisque les lois attribuent la propriété de ces pierres aux chefs, et infligent un châtiment à quiconque tenterait d'en dérober. L'éloignement de toute terre qui n'est pas l'œuvre des madrépores, est attesté par la valeur même qu'attachent au moindre caillou les habitants, qui sont pourtant de hardis navigateurs.

J'allai un autre jour visiter l'île de West, l'une des plus fertiles, où les cocotiers s'entourent de jeunes plants vigoureux, qui fleurissent à leur ombre, et dont les longs rameaux se recourbent et s'arrondissent en berceaux gracieux. Pour connaître le charme de ces ravissants bocages, il faut s'être assis là, et y avoir savouré le breuvage frais et délicieux qu'offre le lait de coco. Une large baie du sable le plus pur, le plus blanc, d'un niveau parfait, et que l'eau ne recouvre qu'aux grandes marées, allonge de petites anses dans les bois touffus de l'île; ce champ, qui a l'éclat d'un lac, et au-dessus duquel se balancent les tiges souples et les ombres mobiles des cocotiers, est de l'aspect le plus singulier et le plus agréable.

J'ai parlé du birgos, crabe nourri de noix de coco, et qui, très-commun sur toute la surface de ces îles, y parvient à une monstrueuse grosseur. S'il n'est pas de la tribu des pagures voleurs, il se rapproche fort de cette espèce. Ses deux pattes de devant sont terminées par de fortes et pesantes tenailles; la dernière paire est munie de pinces plus faibles et beaucoup plus étroites. Je n'aurais pas cru possible que ce crustacé ouvrît une noix de coco recouverte de toutes ses enveloppes ; mais M. Liesk m'assura l'avoir souvent pris sur le fait.

L'animal déchire d'abord l'enveloppe, fibre à fibre, toujours vers l'extrémité où se trouvent trois petits yeux; il se met ensuite à marteler de ses rudes tenailles, frappant sur le même creux jusqu'à ce qu'une ouverture soit faite. Tournant alors sur lui-même, il extrait de la noix, à l'aide de ses pinces postérieures fort minces, toute la substance blanche albumineuse. C'est un des plus curieux exemples d'instinct dont j'aie ouï parler; on n'eût jamais imaginé qu'il entrât dans le plan de la nature d'établir des rapports entre la structure du crabe et celle

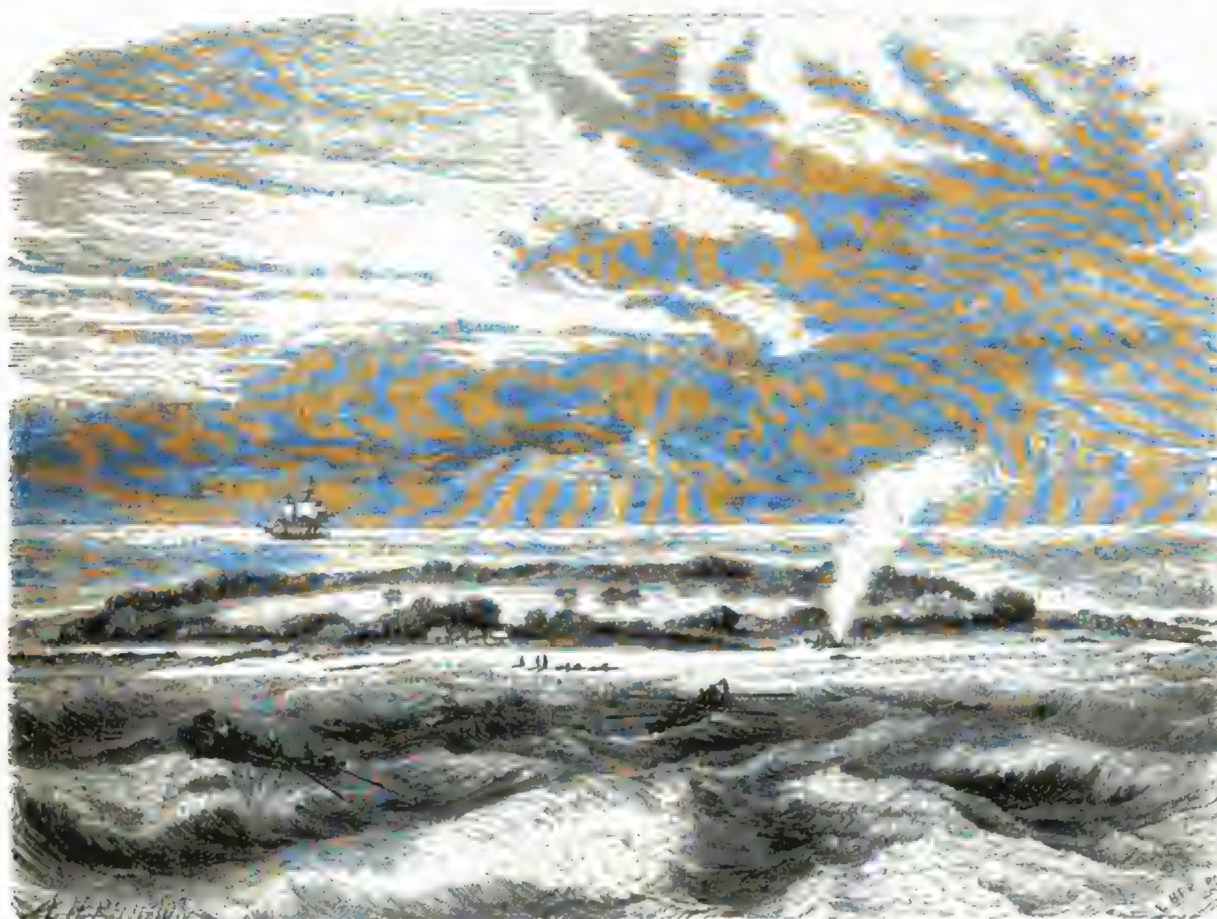


Iles à coraux : Rade et pic de l'île de Borabora. — Dessin de E. de Bérard d'après l'atlas de *la Coquille*.

Digitized by Google

du coco. Le birgos, qui passe le jour à terre, se rend, dit-on, toutes les nuits à la mer, sans doute pour humecter ses branchies, et ses petits vivent quelque temps sur la côte où ils éclosent. Ces crabes habitent de profonds terriers sous les racines des arbres; ils y accumulent des quantités surprenantes de fibres de cocos épluchées, qui leur servent de lit. Les Malais s'emparent de ces masses fibreuses qu'ils emploient en façon de câbles. Les birgos sont excellents à manger, et sous la queue des plus gros on trouve une masse de graisse qui, fondue, donne un quart de bouteille d'huile très-limpide. On a prétendu que ce crabe grimpait au haut des cocotiers pour en dérober les fruits. Je doute que cela soit possible. Sur le pandanus, la chose deviendrait plus aisée; mais M. Liesk m'a affirmé que, dans ces îles, le birgos se contente des cocos tombés à terre.

Le capitaine Moresby m'apprend que ce crabe habite aussi les îles de Chagos et de Séchelles, bien qu'on ne le trouve pas dans l'archipel voisin des Maldives. Il abondait jadis à l'île Maurice, où l'on n'en voit presque plus. Dans l'océan Pacifique, cette espèce, ou une d'habitudes semblables, habite une seule île de corail au nord du groupe de la Société. En preuve de l'étonnante force des pinces de ce crustacé, le capitaine me raconta qu'ayant voulu en confiner un dans une épaissse boite à biscuit en fer-blanc, dont il avait solidement assujetti le dessus avec du fil



Iles à coraux : île de Witsonday, dans l'archipel Pomotou. — Dessin de E. de Bérard d'après Beechey.

de fer, le prisonnier parvint à s'évader en retournant les bords du couvercle, laissant le solide métal traversé de petits trous faits comme avec un emporte-pièce.

A ma grande surprise, j'ai découvert que deux espèces de corail du genre millepore (*M. complanata et alcicornis*) avaient le pouvoir de piquer. Leurs branches ou armures, au lieu d'être visqueuses au sortir de l'eau, sont rudes au toucher, et exhalent une forte et désagréable odeur. Frottées ou appuyées contre l'épiderme de la peau, au visage, au bras, elles occasionnent une sensation analogue à celle que donne l'ortie, ou plutôt la physalie de Portugal. Plusieurs animaux de cette classe, l'aplysie des îles du Cap-Vert, une actinée ou anémone de mer, une coralline flexible alliée aux sertulaires, possèdent ce moyen d'attaque ou de défense, et, dans la mer des Indes, on trouve jusqu'à une algue piquante.

Deux espèces de poissons du genre scare, communs ici, se nourrissent uniquement des polypes du corail; tous deux sont d'un splendide moiré vert et bleu : l'un ne quitte pas la lagune, l'autre les brisants extérieurs. M. Liesk en a vu des bancs entiers brouter, avec leurs fortes mâchoires, les sommités des branches de corail. J'ai ouvert un de ces poissons et j'ai trouvé les intestins dilatés, pleins d'une substance jaunâtre calcaire et d'une boue sableuse. La dégoûtante et gluante hollothurie, dont se régalent les Chinois, se repaît aussi de coraux

et l'appareil osseux de l'intérieur de son corps semble parfaitement adapté à cette nourriture.

. . . .

C'est dans la matinée du 12 avril que nous sommes sortis des lagunes pour passer à l'île de France. Je suis heureux d'avoir visité les attoles; ces formations sont une des merveilles du monde. D'après les sondages du capitaine Fitz-Roy, qui, avec une ligne de plus de six mille pieds de longueur, ne trouvait plus de fond à une demi-lieue du rivage, l'île semblerait être formée par une haute montagne sous-marine, dont les flancs à pic sont plus escarpés que ceux du cône volcanique le plus abrupt. Le sommet, arrondi en soucoupe, a près de dix milles (plus de trois lieues et demie) de diamètre, et, de cette masse énorme, pas un fragment, pas un atome qui ne porte l'empreinte de la composition organique. Qu'est-ce que la dimension des pyramides et des plus gigantesques ruines à côté de ces montagnes de pierre, accumulées par l'action seule de plusieurs espèces de si menus, de si délicats petits animaux?

(Le savant naturaliste range ces écueils en trois grandes classes : les attoles, les barrières et les franges de coraux. « Les îles à lagunes qui, de leur nom indien, s'appellent attoles, dit-il, ont excité un étonnement sans bornes chez la plupart des voyageurs qui ont traversé la mer Pacifique. » Dès l'année 1605, Pyrard de Laval s'écriait : « C'est une merveille de voir chacun de ces attolons, environné d'un grand banc de pierre tout autour, n'y ayant point d'artifice humain. » L'esquisse de l'île de Whitsunday, prise de l'admirable voyage du capitaine Beechey, donne une faible idée du spectacle singulier que présente un attole. Celui-ci est l'un des plus petits, et ses îlots étroits sont rapprochés en cercle comme les perles d'un bracelet).

Les premiers voyageurs imaginèrent que les polypes du corail bâtissaient d'instinct ces grands cercles, pour se protéger dans la lagune intérieure. Mais les espèces massives, dont la croissance, aux bords externes, garantit seule l'existence des récifs, ne peuvent vivre dans les eaux tranquilles de l'intérieur de l'attole, où d'autres coraux délicatement ramifiés s'épanouissent. L'hypothèse exigerait donc que des espèces, de famille et de genre distincts, se fussent concertées ensemble pour un intérêt commun; or, il n'y a pas d'exemple dans toute la nature d'une telle combinaison. La théorie la plus généralement admise ensuite fut que les attoles sont fondés sur des cratères sous-marins; ce à quoi s'opposent également la forme, l'étendue de quelques-uns de ces écueils, le nombre, le rapprochement, la position relative des autres. Une troisième opinion, plus spécieuse, fut avancée par Chamisso. Selon lui, la croissance des coraux étant d'autant plus vigoureuse qu'ils sont plus exposés au flux et au reflux de la haute mer, ceux du bord extérieur s'élancent toujours les premiers de la fondation commune, et déterminent ainsi la structure circulaire du récif. Ici, comme dans la théorie des cratères, une importante considération est négligée : ces zoophytes (de nombreux sondages l'ont prouvé) ne peuvent vivre et construire au-dessous de trente mètres de profondeur; sur quelles bases auraient-ils donc fondé leurs solides édifices?

On ne saurait admettre que, dans ces insondables et vastes mers, à de si grandes distances de tout continent, là où les eaux sont si limpides, les sables, se disposant par masses à flancs escarpés, se soient groupés çà et là, ou allongés en lignes de plusieurs centaines de lieues, pour préparer des fondements aux polypiers. Il est tout aussi improbable que des forces expansives aient soulevé, à travers ces espaces immenses, d'innombrables bancs de rochers, afin de les placer juste à la distance où les polypes peuvent s'établir, c'est-à-dire de vingt à trente mètres au-dessous de la surface des eaux. Si donc les fondations sur lesquelles les coraux élevèrent les attoles ne sont pas des dépôts de sable, si, pour atteindre la hauteur voulue, le sol n'a pu se rehausser, il a fallu qu'il s'abaissât. C'est l'unique solution probable. Ainsi donc, montagne après montagne, îles après îles, sont lentement descendues sous les vagues, offrant successivement de nouvelles bases à l'établissement des coraux. J'oserais défier d'expliquer autrement les faits; toutes les îles étant à fleur d'eau, toutes bâties par les polypes du corail, il a fallu à toutes une base établie à la même profondeur.

Avant de nous occuper de la singulière formation des attoles, voyons un peu ce que sont les barrières de coraux. Quelques-unes s'étendent en droite ligne devant les rivages d'un continent ou d'une grande île, d'autres en environnent de plus petites; toutes sont séparées de la terre par un large canal assez profond, et analogue aux lagunes de l'intérieur des attoles; structure vraiment curieuse!

Par exemple, à l'île de Bola-Bola (mer Pacifique), la barrière de récifs s'est convertie en terre; mais la ligne blanche d'énormes brisants, semés çà et là de petits îlots bas, isolés, couronnés de cocotiers, sépare les sombres vagues de l'Océan de la placide surface du canal intérieur, dont les claires eaux baignent le plus souvent une bordure de terres d'alluvion parées des plus splendides productions des tropiques. Ce ruban diapré de vives couleurs s'étend au pied des sauvages et abruptes montagnes centrales.

Ces ceintures de coraux, sont de longueurs diverses. Celle qui fait face à la Nouvelle-Calédonie d'un côté, et la cerne aux deux bouts, n'a pas moins de cent trente à cent quarante lieues. Chaque récif (à des distances qui varient d'un kilomètre jusqu'à seize et dix-huit), enclôt une, deux ou plusieurs îles rocheuses de différentes hauteurs; l'un d'eux en renferme environ une douzaine.

La profondeur du canal n'est pas moins variable; en moyenne, elle est de dix à trente brasses, mais peut aller jusqu'à cinquante-six. A l'intérieur, c'est le plus souvent en pente douce que le récif s'allonge sous le canal-lagune; rarement, il s'y plonge, comme un mur vertical de deux à trois cents pieds. A l'extérieur, de même que dans les attoles, le roc escarpé, monte invariablement à pic, du fond de la mer. Étrange construction! nous

voyons une île, s'élevant comme un château fort sur une haute montagne sous-marine, protégée par un gigantesque rempart de rochers de corail, toujours escarpé au dehors, parfois au dedans, dont le sommet se termine par une large plate-forme, et dont la base est, de distance en distance, percée de brèches, qui ouvrent aux plus grands vaisseaux l'accès de ses larges fossés.

Du reste, en tout ce qui concerne le récif de corail en lui-même, nulle différence de forme, de contours, de disposition entre une barrière et un attole. Comme le remarque fort bien le géographe Balbi : une île, entourée d'une barrière de coraux, n'est autre chose qu'un attole, qui, au centre de sa lagune, voit s'élever une autre terre; supprimez celle-ci et l'attole est parfait.

. . . .

Nous arrivons aux franges de récifs dont s'entourent les îles et les continents dès qu'ils ne sont pas bordés d'un sol d'alluvion. Lorsque le terrain s'enfonce brusquement sous l'eau, ces récifs, de peu de largeur, éloignés à peine de quelques mètres de la rive qu'ils contournent, forment alentour seulement une frange, un étroit ruban. Si la plage descend sous l'eau en pente douce, le récif s'étendra plus loin : quelquefois il s'écartera à plus d'un ou deux kilomètres du rivage; alors on pourra s'assurer à l'aide de la sonde, qu'au dehors du récif la pente du fond s'est prolongée, jamais le corail ne s'établissant plus bas qu'à trente mètres au-dessous du niveau de la mer. Entre ce genre de récif, ceux des barrières, ceux des attoles, il n'existe pas de différence essentielle; seulement, comme les franges ont moins de largeur, elles ont formé moins d'îlots. La croissance des coraux, toujours plus énergique au dehors, le rejet des sédiments constamment à l'intérieur, élèvent davantage le bord externe du récif, et, entre son arête et le rivage, coule, sur un fond de sable, un canal de quelques pieds de profondeur.

. . . .

Nulle théorie sur la formation des coraux, à moins qu'elle n'explique les barrières, les franges et les attoles, ne saurait être satisfaisante. Nous avons été amenés à croire à l'abaissement de vastes espaces parsemés d'îles, lesquelles ne s'élèvent pas au-dessus de la hauteur où le vent et les vagues peuvent jeter des débris, et qui cependant sont construites par des zoophytes, auxquels, pour asseoir leurs édifices, il faut des bases d'une profondeur limitée. Supposons qu'une île frangée de récifs s'enfonce insensiblement ou de quelques pieds à la fois, les masses de coraux vivants que baigne le ressac de la haute mer, stimulés par le violent choc des vagues du large, qui leur apportent leur nourriture, auront bientôt regagné la surface. L'eau cependant continuant d'empiéter peu à peu sur la rive, et l'île s'abaissant de plus en plus, de plus en plus rétrécie, l'espace entre elle et le récif s'élargira constamment, et le canal ainsi agrandi, sera plus ou moins profond, à raison de l'abaissement du terrain, de l'accumulation de sédiment, et de la croissance des coraux à branches délicates, les seuls qui puissent vivre dans ces lagunes. Voilà comment les terres, se reculant des récifs qui leur servaient de franges, ceux-là conservent, tout en s'en trouvant écartés, la forme des rivages qui leur ont servi de moules : voilà comment la frange des récifs devient une barrière, distante parfois de quinze lieues des rives qu'elle environne.

Si au lieu d'île, c'est un continent qui s'abaisse, le résultat est le même sur une plus vaste échelle. Les montagnes deviennent peu à peu des îlots, encerclés au loin par la barrière qui, lorsque ces pinacles eux-mêmes disparaissent, devient un attole, environnant une lagune immense.

En tirant perpendiculairement de l'arête saillante des nouveaux récifs, une ligne qui arrive aux fondements de rochers qui supportaient l'ancienne frange, on verra que cette ligne dépasse la petite limite à laquelle les coraux peuvent vivre, juste du nombre de pieds dont les terres sont descendues : les petits architectes, à mesure que s'abaissaient la fondation primitive, ayant bâti sur la base formée par les premiers coraux et par leurs fragments consolidés.

Trad. par Mme Sw. Belloc.

BIOGRAPHIE.

BRUN-ROLLET

Brun-Rollet (Antoine), voyageur en Afrique, sur le nom et les travaux duquel les derniers voyages entrepris aux sources du Nil ont ramené l'attention du public, est né dans la petite ville de Saint-Jean de Maurienne en 1810. La France peut donc le réclamer pour un de ses enfants. Pauvre à son entrée dans la vie, il ne reçut que l'éducation des pauvres, et il dut refaire lui-même plus tard toutes ses études. Il fut aidé dans cette tâche par ses relations avec M. Belley, archevêque de Chambéry. Naturellement porté à l'enthousiasme, il prit en dégoût la vie étroite imposée à son pays; il n'aspira plus qu'à émigrer sous un autre ciel, et, n'ayant pas assez de ressources pour aller à Paris, il saisit une occasion qui se présenta d'aller tenter la fortune plus loin et partit pour l'Égypte.

M. Brun-Rollet remonta le Nil, pour la première fois,

en octobre 1831, et arriva à Collabad, sur les confins de l'Abyssinie, le 21 mars 1832. Encouragé par les résultats de cette excursion, il prit pour point de départ et pour centre d'opérations Khartoum, capitale de la Haute-Nubie, au confluent du Nil Bleu et du Nil Blanc. Ensuite il fit, sous le nom de *marchand Yacoub*, de longues et nombreuses pérégrinations en dehors des frontières des domaines turcs, et pénétrant jusqu'au delà du 4e degré sud à Béténia, il recueillit des données exactes sur les Denkas, les Barys, les Chellouhs et une infinité d'autres tribus indépendantes échelonnées le long du Nil Blanc, et dont on connaissait à peine les noms.

Le livre qu'il publia à Paris en 1855 sous ce titre : *le Nil Blanc et le Soudan, Études sur l'Afrique centrale, mœurs et coutumes des sauvages*, etc., etc., fit faire un grand pas à la question si controversée des sources du Nil. Il lui valut d'être admis dans la Société de géographie et d'être nommé consul de Sardaigne dans le Soudan oriental, en remplacement de M. Vaudey, assassiné en 1854 sur le Nil Blanc. Cette position officielle devait l'aider puissamment dans les excursions qu'il méditait et qu'il entreprit aussitôt après son retour dans le pays, avec la résolution d'aller aussi avant que possible. Quelques mois après son départ de Khartoum pour le Sud, il adressa, des bords du Misselad ou Bahr-el-Gazal, au ministère des affaires étrangères, à Turin, un rapport daté du 1er février 1856. Il avait parcouru le lac de deux cents kilomètres de long par lequel le Nil Blanc communique avec le Misselad, et remonté sans difficulté déjà pendant cent soixante kilomètres, cette belle et large rivière, qui se dirige vers les monts Kombirat et lui paraissait être le vrai Nil.



Brun-Rollet. — Dessin de Fath d'après une photographie

Il essuya dans cette exploration de telles fatigues, que sa constitution, éprouvée cependant par de longues années de séjour dans les régions du haut Nil, ne put y résister. Rentré malade à Khartoum, il y mourut le 27 septembre 1857, inscrivant ainsi un nom de plus sur le martyrologe de la géographie africaine.



Voyageurs yakoutes. — Dessin de Victor Adam d'après le comte de Rechberg.

VOYAGE AU PAYS DES YAKOUTES

(RUSSIE ASIATIQUE),

PAR OUVAROVSKI[1].

1830-1839.

Le bonheur et le malheur marchent de front avec l'homme.
Le blé se change en farine lorsqu'on le moud.

Djigansk. — Mes premiers souvenirs. — Brigandages. — Le paysage de Djigansk. — Les habitants. — La pêche. — Si les poissons morts sont bons à manger. — La sorcière Agrippine.

Sur la rive gauche du grand fleuve la Léna, à cent *kœs*[2] de la ville de Yakoutsk[3], près de la mer de glace, se trouve Djigansk[4]. C'est là que résidait mon père, en qualité de chef du cercle; c'est là que je suis né.

Lorsque Djigansk perdit son titre de cité, mon père dut retourner à Yakoutsk; je n'avais alors que quatre ou cinq ans. A cet âge la mémoire d'un enfant est peu développée : il me reste toutefois quelques souvenirs de ce

1. Le livre curieux dont nous donnons ici la traduction est à la fois une biographie et une relation de voyage. Son titre est littéralement : *Uvariskai akhtyta*, etc. : *Souvenirs d'Ouvarovski*, écrits par lui-même en yakoute, et publiés par Otto Bœhtlingk, avec les Voyages du Dr A. T. von Middendorf dans l'extrême Nord et la Sibérie orientale (*Reise in den æussersten Norden und Osten Sibiriens*). Saint-Pétersbourg, in-4, t. I, part. I.

Le récit d'Ouvarovski est précédé d'une dédicace dont voici le début et la fin : « *Au gracieux Otto Nicolaïevitch* [*Bœhtlingk*]. — T'occupant d'étudier les langues de divers peuples, tu vins me trouver au mois de mars (1847), et après m'avoir informé que tu te proposais d'écrire sur l'idiome des Yakoutes, tu me demandas mon concours pour ce travail...; tu me demandas aussi des mémoires en yakoute sur mon origine, ma naissance et ma vie. Ta bienveillance à mon égard me faisait un devoir d'accomplir ton désir. J'ai composé dans cette vue les souvenirs que tu recevras avec cette lettre.

« Je suis convaincu de l'inutilité de cet écrit; tu le liras bien pour donner un exemple, mais personne ne t'imitera. Ce travail n'en était pas moins difficile : car auparavant aucun livre n'avait été composé en yakoute; il n'existait en cette langue qu'un traité religieux, appelé catéchisme, encore n'était-ce qu'une mauvaise traduction du russe. Je me félicite d'être le premier qui ait écrit dans la langue de mes chers Yakoutes. »

Le voyage d'Ouvarovski doit avoir eu lieu de 1830 à 1839, ainsi qu'il ressort du rapprochement de diverses dates disséminées à travers sa relation. Il écrivait en 1847, et il y avait huit ans qu'il habitait Saint-Pétersbourg; c'était donc en 1839 qu'il avait quitté la Sibérie, au retour de sa seconde mission dans les districts d'Oudskoï. Ses voyages avaient duré neuf ans; c'est ce qu'il appelle ses neuf années d'épreuves et de malheur. Il avait parcouru tout le pays des Yakoutes et des Tongouses. Ceux qui ont visité cette contrée, avant ou après lui, ont mis tout au plus quelques mois à la traverser, courant en poste sur les routes ou remontant les fleuves. Ouvarovski, au contraire, a été forcé, en qualité de collecteur d'impôts, de parcourir divers districts dans tous les sens; d'aller chercher les nomades au fond des déserts, et d'étudier leur industrie.

2. Le *kœs* ordinaire correspond à peu près au myriamètre; il vaut dix verstes, c'est-à-dire dix fois mille soixante-six mètres. Le kœs d'un piéton est de sept à huit verstes, et le kœs d'un cheval au trot est de treize à quatorze verstes. (*Note du traducteur.*)

3. En yakoute *Djokourkai*.

4. Ou Shigansk, en yakoute *Ædjigæn*.

temps éloigné. Mon père était obligé par son emploi de faire annuellement de longs et pénibles voyages qui duraient jusqu'à neuf mois : pendant son absence je pleurais avec ma mère d'impatience et d'ennui.

Deux fois je faillis perdre la vie : la première fois, je voulus traverser une rivière sur un arbre et je fis une culbute dans l'eau ; la seconde, je tombai dans une marmite où cuisaient des aliments pour les chiens.

Un matin d'été, m'étant levé de bonne heure, je fus mortellement effrayé à la vue d'un brigand à mine farouche, qui se tenait sur la porte de la maison, l'arme au bras. J'appris qu'il montait la garde pour empêcher que ses compagnons ne missent par mégarde nos biens au pillage.

C'était une bande de quatorze à quinze voleurs qui s'étaient évadés d'Okhotsk[1], où ils étaient condamnés à faire bouillir du sel. Sur leur chemin, ils avaient volé les bagages de plusieurs marchands. Ils avaient descendu l'Aldan jusqu'à la Léna, et étaient venus à Djigansk sur des embarcations. Arrivés de nuit, ils avaient surpris dans le sommeil les soldats et les cosaques, leur avaient lié les pieds et les mains, et les avaient enivrés de façon à leur faire perdre connaissance. Après les avoir enfermés dans la prison, ils s'étaient partagés en plusieurs bandes et s'étaient mis à piller la ville.

Le même jour, vers l'heure où l'on trait les vaches (entre neuf et dix heures), ils s'étaient rassemblés tous dans notre maison, après avoir fait leur coup de main.

Ces hommes féroces et terribles étaient privés de nez et portaient des marques bleues sur le visage[2]. Leur teint sanguin paraissait encore plus noir à la chaleur du brasier. Mais à l'arrivée de mon père et de ma mère, ils changèrent subitement de mine et quittèrent leurs manières farouches pour prendre un air bienveillant, quoique le sang d'une de leurs victimes fumât encore. Ils remercièrent mes parents avec effusion de ce qu'ils assistaient de leur bien les pauvres gens.

Il n'était jamais rien arrivé de pareil dans le pays des Yakoutes[3]. Le chef des brigands, Géorgien de naissance, ne semblait pas être ému le moins du monde de ce qui s'était passé. C'était un homme de haute stature. Il avait suspendu à sa ceinture toute sorte d'armes, et était vêtu d'un pantalon rouge, dont les coutures étaient couvertes de galons d'argent. Il m'avait pris dans ses bras et me régalait de toute sorte de friandises, tandis que je pleurais.

Mes parents ne pouvaient qu'être reconnaissants d'avoir été épargnés dans ce jour qui avait vu tant d'infortunes ; leur ruine n'aurait pas été douteuse, si les voleurs avaient voulu piller notre maison. Après avoir pris un copieux déjeuner, ils partirent vers le midi, et se rembarquèrent sur la Léna, emportant un riche butin.

Il est impossible de décrire les pleurs et la desolation de toutes les autres familles de la ville, qui étaient au nombre de plus de trente. Le soir, à leur retour de la forêt où elles s'étaient enfuies, elles trouvèrent leurs demeures dépouillées du bas en haut.

Le même été (je ne me rappelle pas au juste combien de mois plus tard), les brigands furent atteints à soixante-dix kœs de Djigansk par des soldats envoyés de Yakoutsk. On ne retrouva qu'une minime partie du bien volé ; le reste s'était gâté ou avait été gaspillé de côté et d'autre.

Pour le simple spectateur, les environs de Djigansk manquent de toute espèce d'agrément et de variété. On rencontre presque partout une prairie resserrée entre deux collines et bordée d'épais fourrés, où un chien ne trouverait pas à passer le museau. On ne peut faire dix pas dans les bois sans enfoncer jusqu'au genou dans un terrain mobile et fangeux. En fait de baies, on n'y trouve que l'airelle rouge, la camarine noire (*empetrum nigrum*), la groseille rouge, le raisin d'ours et le fruit de l'églantier.

L'hiver dure huit mois, pendant lesquels on ne peut quitter les vêtements chauds ; si l'on ajoute deux mois pour le printemps et l'automne, il en reste à peine deux autres pour le triste été.

La neige forme une masse plus haute que les maisons ; le vent souffle avec une telle violence que l'on ne peut se tenir sur ses jambes ; le froid vous coupe la respiration, et le soleil ne se montre presque pas durant deux mois d'hiver. Pour être sincère, si l'on m'avait donné le choix, ce n'est pas Djigansk que j'aurais choisi comme lieu de naissance.

Les habitants de Djigansk sont Tongouses et au nombre de quatre ou cinq cents hommes[1]. Ils vivent de chasse et parcourent une mer de neige de plus de deux cents myriamètres de circuit. Ils recueillent les précieuses cornes d'animaux dont on fait des peignes (les dents de mammouth), et tuent des rennes, des alezans moreaux, des zibelines, des renards à gorge foncée, des renards rouges, des renards des glaces, des écureuils, des hermines, des ours noirs, des ours blancs.

Quel que puisse être un pays, il est rare qu'il manque de tout agrément. Durant deux mois d'été, les habitants de Djigansk voient presque toujours le soleil à l'horizon. Ceux qui n'y sont pas habitués trouvent à peine le temps de dormir.

Les eaux des environs de Djigansk sont sans égales

1. En yakoute *Lamí*. Okhotsk, chef-lieu du district de ce nom (voy. p. 165), dans le gouvernement russe de l'océan Pacifique, est une ville de trois mille habitants. Située originairement à l'embouchure de l'Okhota, sur le bord de la mer d'Okhotsk, elle a été transportée, en 1815, sur la rive droite du Koukthoui. La plupart des maisons sont bâties en bois. Elle a une école de navigation, des chantiers où l'on construit des bâtiments marchands, un port militaire, qui fait aussi un grand commerce avec le Kamtschatka et l'Amérique, enfin une rade vaste et commode.

2. Ils avaient été stigmatisés avec un fer chaud.

3. Ce peuple s'appelle dans sa propre langue *Sakha* selon Ouvarovski, et *Socha* selon Sauer. Le pluriel est *Sakhalar*.

1. Selon Sauer, secrétaire de l'expédition de Billings, *Djigansk*, qu'il appelle *Gigansk*, avait encore le titre de cité en 1789; elle avait deux églises, deux maisons appartenant au gouverneur, sept maisons de particuliers et quinze huttes. Elle était le siége d'un tribunal de district (*zemikoi-sond*). Le district de Gigansk, étendu de six mille verstes des bords de l'Iana à ceux de l'Anabara, était habité par 1449 Yakoutes hommes, 489 Tongouses hommes, en tout 1938 tributaires, taxés pour cette année à 56 peaux de marte zibeline, 262 peaux de renard et 1169 roubles d'argent (4676 fr.). En 1784, les tributaires étaient au nombre de 4834. En 1788, il y avait dans ce district et celui de Zakhisvosk 750 Russes hommes y compris les exilés.

tant pour la quantité que pour la qualité des poissons qu'elles nourrissent ; on y prend des *salmo nelma*, des ablettes, des esturgeons, des sterlets, des *tscher*, des *muksun*, des *omul*, des *salmo lavoretus*.

On gaspille sans profit ces poissons excellents, et cela pour deux causes, d'abord parce que l'on manque de sel et ensuite parce que c'est l'habitude. Les Tongouses creusent, près du lieu où ils pêchent, une fosse profonde d'une brasse environ, dont ils revêtent d'écorce le fond et les parois. Les poissons y sont encaqués après qu'on leur a ôté les intestins et les arêtes. On les laisse consumer jusqu'à ce qu'ils deviennent bleus et tombent en bouillie. Dans cet état, ils sont un des mets favoris des Tongouses. J'avoue que dans mon enfance j'en mangeais très-volontiers en public et en privé, et que j'en mangerais encore si l'occasion s'en présentait.

De grands médecins écrivent que l'usage des poissons morts depuis un jour cause un violent malaise. Mais comment pourrais-je croire que cette opinion soit vraie, moi qui sais que des milliers de personnes se nourrissent de ces poissons pourris et atteignent néanmoins un âge avancé. Quoique j'en aie moi-même passablement mangé, je ne m'aperçois pas que je m'en sois trouvé plus mal. Que l'on dise au Tongouse : « Ne mange pas de poisson pourri, c'est un aliment malsain ; » il rira et répondra : « Et le poisson que tu viens de tuer pour le manger ne se consume-t-il pas également dans ton estomac ? »

Au milieu du siècle dernier vivait à Djigansk une Russe[1], nommée Agrippine (Ogröpönö), que ma grand'mère connaissait de vue. Elle passait pour sorcière : on estimait heureux ceux qu'elle aimait ; ceux, au contraire, à qui elle en voulait se tenaient pour infortunés. Ses paroles étaient respectées, comme si elles fussent venues du ciel. S'étant ainsi acquis la confiance des hommes, elle se bâtit, entre les rochers, à quatre kœs en amont de Djigansk, une hutte où elle se retira dans sa vieillesse. Personne ne passait près de là sans lui aller demander sa bénédiction et lui porter un présent. Malheur à qui manquait à ce devoir ! elle ne tardait pas à l'en punir. Se métamorphosant en corbeau noir, elle soulevait contre lui de violents tourbillons de vent, faisait tomber ses bagages dans l'eau, et le privait de la raison. Maintenant même qu'elle est morte, les voyageurs continuent à suspendre des dons dans les lieux où elle vécut. Son nom est encore connu non-seulement des habitants de Djigansk, mais aussi de tous les Yakoutes des environs d'Yakoutsk. On dit d'une femme folle qu'elle a été frappée par Agrippine de Djigansk. La tradition rapporte que cette sorcière atteignit l'âge de quatre-vingts ans ; qu'elle était grosse, mais de taille peu élevée ; que son visage était marqué de la petite vérole ; que ses yeux étaient brillants comme l'étoile du matin, et que sa voix avait un son clair, comme la glace que l'on frappe. Le souvenir d'Agrippine n'est pas effacé dans les contrées septentrionales.

1. *Nutcha* en yakoute.

Mon premier voyage. — Killæm et ses environs. — Malheurs. Les Yakoutes. — La chasse et la pêche.

Ainsi que je l'ai déjà dit, j'étais encore bien jeune lorsque notre famille quitta Djigansk pour aller s'établir à Yakoutsk. J'emportai suivant l'usage, dans une bouteille, de la terre de mon lieu de naissance, pour la délayer dans de l'eau et la boire quand je souffrirais du mal du pays ; mais n'ayant jamais regretté Djigansk, je n'ai pas eu l'occasion de me remplir l'estomac de terre noire. Depuis je n'ai jamais revu cette ville, et Dieu sait si j'y retournerai jamais !

A deux kœs et demi au nord d'Yakoutsk est une contrée appelée Killæm, où mon père et ma mère avaient bâti à la russe une jolie maison qu'ils habitaient avant de s'établir à Djigansk. Tout près de là s'élevait la maison de mes aïeuls maternels, qui étaient fort avancés en âge.

Ni à Djigansk, ni dans le trajet, je n'avais vu de campagne ouverte, ou de plaine liquide qui se prolongeât à perte de vue, ou de chaîne de montagnes et de collines qui s'étendît le long d'un fleuve, et fût du haut en bas couverte d'un fourré impénétrable. Mon oreille n'avait jamais été charmée par les chants de l'alouette, ou les mélodies des oiseaux musiciens ; je n'avais entendu que le croassement du corbeau et de la corneille, ou la voix de la pivoine. En fait de plantes, je ne connaissais que le roseau sans parfum.

D'après cela, jugez de mon étonnement lorsque j'arrivai à Killæm. A mes yeux se déployait une immense prairie d'un kœs de large et de plusieurs kœs de long, couverte d'un tapis de verdure que l'air agitait, et aussi unie que la surface d'un lac. Les innombrables fleurs dont elle était parsemée lui donnaient l'aspect d'un tissu vert et jaune. On voyait çà et là des bosquets de mélèze et de bouleau disposés comme par une main d'artiste. Au milieu de cette prairie serpentaient les eaux claires d'un fleuve rapide, qui coulait sur le sable pur entre des rives noires et escarpées. Sur la rive opposée croissait du foin touffu et nourrissant, où couraient une centaine de faux, dont les lames brillaient comme de l'argent aux rayons du soleil. Dans cette plaine pâturaient un grand nombre de bêtes à cornes et de chevaux, qui prenaient leurs ébats en toute sécurité et erraient à leur gré. De distance en distance étaient réunies, par groupes de cinq ou de dix, les maisons des Yakoutes, enduites de terre grasse, ou leurs yourtes d'été, coniques et blanches, qui avaient l'air d'être peintes. Les croisées, en verre ou en pierre spéculaire, reluisaient comme des pierres précieuses. Au fond de ce paysage s'élevait, comme une haute colline, notre maison bâtie sur une éminence.

La beauté de ce tableau, jointe à son immensité, ravissait mon esprit d'enfant qui ne s'était jamais rien représenté de semblable. Je me figurais que cette contrée n'avait pas de limites, et la joie que j'éprouvais à ces pensées était si grande qu'il est impossible de l'exprimer par des paroles.

A peine étions-nous dans le pays, que le malheur visita notre maison. Un jour, en sortant de table, mon père, qui jusqu'à l'âge de soixante-douze ans n'avait jamais été malade, s'affaissa sans connaissance sur le banc fixé au mur, et au bout de quelques instants rendit son âme à Dieu.

Cette perte inopinée causa à ma mère un extrême chagrin. Après les funérailles, elle se trouva dans une situation tout à fait précaire ; mon père laissait des dettes pour huit ou neuf cents roubles[1], ce qui passait alors pour une grosse somme. Après avoir vécu neuf ans à Djigansk, mes parents n'avaient retrouvé à Killæm qu'une minime partie de leur bétail ; tout le reste était passé de différentes façons dans des mains étrangères. Notre maison avait été dévastée jusqu'à la désolation.

Lorsque sa douleur se fut un peu calmée, ma mère songea à mettre de l'ordre dans nos affaires, et par ses soins notre bétail s'améliora beaucoup pendant les cinq années de notre séjour à Killæm.

La vie que nous y menions manquait de toute espèce d'agrément : la rigueur du froid ne permettait pas que l'on sortît dans la campagne désolée ; nous étions cinq mois sans quitter la maison.

Pendant que nous vivions ainsi, je fis connaissance avec un grand nombre de Yakoutes, qui m'aimaient comme leur enfant, et je leur rendais bien leur affection.



Une sorcière tongouse. — Dessin de Victor Adam d'après le comte de Rechberg.

J'appris à fond leur langue, et je me familiarisai avec leur manière de vivre et de penser. J'écoutais avec plaisir leurs contes, leurs chansons, leurs vieilles traditions; j'aimais à prendre part à leurs solennités, à leurs festins, et aux jeux qu'ils célèbrent en été. Je me conciliai ainsi l'affection non-seulement des Yakoutes, mais aussi de leurs femmes, de leurs filles et de leurs enfants. Ils avaient tant de confiance en moi, que je n'aurais pu agir à l'encontre de leur manière de voir, quand même je l'aurais voulu.

Les divertissements ne me manquaient pas. Les lacs de la contrée sont remplis en été de diverses espèces de canards; et les bois, de lièvres, de coqs de bruyère, de lagopèdes et de perdrix. Au printemps, après la débâcle des glaces, et en automne, lorsque les nouvelles couvées sont en état de voler et partent pour les pays chauds, on est troublé dans son sommeil par les cris des oies, des canards, des cygnes, des grues, des cigognes et d'une foule de petits oiseaux. Pendant bien des années j'ai fait une si rude guerre aux bêtes fauves, que peu d'hommes en ont tué plus que moi. Lorsque j'avais envie de chasser, les distances n'étaient rien pour moi ; je ne m'effrayais pas de passer trois jours sans dormir, je ne connaissais pas la fatigue. En automne, je me couchais sur le flanc, sans autre oreiller qu'un tronc d'arbre, et n'ayant pas même une fourrure ou une couver-

1. Le rouble vaut quatre francs.

Digitized by Google



Port d'Okhotsk (voy. la note 1, p. 162). — Dessin de Victor Adam d'après l'atlas du Voyage dans la Russie asiatique commandé par le commodeur Billings.

Digitized by Google

ture pour me garantir de la neige ou de la pluie. Lorsque je pêchais, je pataugeais toute la nuit dans l'eau froide, où les filets étaient tendus. L'habitude que j'avais contractée dès mon enfance de supporter les plus rudes fatigues, me fut très-utile dans la suite.

Yakoutsk. — Mon premier emploi. — J'avance. — Dernières recommandations de ma mère.

Lorsque nous fûmes forcés d'habiter Yakoutsk, ma mère fit transporter dans cette ville chacune des pièces de notre maison de Killæm et la fit reconstruire dans un bon emplacement qu'elle avait choisi; j'entrai au service de l'empereur, en qualité de copiste au tribunal supérieur de Yakoutsk. Nous avions pour supérieur un M. N..., homme de petite naissance et médiocre écrivain, mais qui passait pour indispensable. Se trouvant dans une belle position, il n'appréciait pas la peine de ses subordonnés. Nous étions occupés chaque jour à écrire sans interruption, depuis le grand matin jusqu'à la nuit, en tout dix-sept heures, et nos appointements s'élevaient à deux roubles de cuivre[1] par mois. Après avoir ainsi travaillé durant deux ans, je devins chef de mon bureau, et trois ou quatre ans plus tard j'eus la direction de sept bureaux. Peu après je fus nommé chancelier privé du gouverneur et l'on mit sous mes ordres dix personnes pour m'aider dans mes pénibles fonctions. Mais comme la moitié de mes subordonnés étaient des ivrognes accomplis et le reste de petits enfants que j'avais à instruire, toute la besogne me restait sur les bras. Je travaillais vingt heures par jour, et je ne gagnais que cinq roubles de cuivre par mois. Mais l'affection de mes supérieurs, la considération publique, et surtout la satisfaction de ma mère, me donnaient des forces, et j'avais en outre la conscience d'être utile.

Ayant perdu son mari et ses douze enfants, à l'exception d'un seul, ma mère ne vivait plus que pour moi. Mais voilà qu'au temps où elle aurait pu jouir du repos, elle fut atteinte d'une maladie mortelle, qui s'aggrava de jour en jour. Je restai près d'elle, sans sortir et sans dormir, les neuf jours et les neuf nuits qui précédèrent sa mort. Les dernières paroles d'adieu qu'elle m'adressa furent nombreuses, très-nombreuses. La veille de son trépas elle me dit :

« Ne reste pas à Yakoutsk; cette ville est remplie de Russes qui te portent envie. Les indigènes te conserveront sans doute leur affection; mais c'est précisément ce qui excitera la jalousie de tes ennemis. Tu ne pourras t'éviter de répondre à leurs provocations, tu perdras ta liberté et tu tomberas dans l'infortune. Vends ta maison et tes biens, et pars pour la Russie. Là tu verras l'empereur; ce sera ton bonheur. Je vais te laisser seul sur la terre; mais tu connais mes principes, ne les abandonne pas, ils feront ta consolation dans l'adversité. Ne manque pas d'assister ton prochain de tes biens, de tes conseils, de ton travail. C'est le devoir de tout homme. Je mourrai demain; au lever du soleil envoie chercher le prêtre, et fais appeler tous nos parents et toutes mes connaissances. »

C'était un jour d'automne; l'ecclésiastique étant arrivé dès l'aurore, ma mère confessa ses péchés, reçut l'eucharistie, et fit ses adieux à toutes les personnes qui s'étaient rendues à son appel. Ensuite elle m'embrassa; je sentis sur mes épaules le froid de son haleine, et peu après tous les assistants s'écrièrent : « Elle est morte ! » Ma mère venait de rendre subitement le dernier soupir.

Avec elle, je perdis tout ce qui faisait mon bonheur sur terre. N'ayant plus ni frère ni sœur, et n'ayant jamais été marié, je n'ai eu personne pour me consoler dans mes jours d'abattement, ou pour se réjouir avec moi dans mes moments d'expansion. Je suis pour tout le monde un étranger; quelque part que j'aille, je ne suis qu'un hôte!

La contrée de Yakoutsk n'avait plus de charmes à mes yeux; ce qui m'avait paru beau ne réveillait en moi que des idées tristes. Et puis la prospérité des Yakoutes décroissait d'année en année, par suite de la faiblesse des administrateurs. Toutes ces circonstances réunies m'affermirent dans la résolution de quitter ce pays. Mais je fus quelque temps retenu par le gouverneur, dont je dirigeais la chancellerie et qui m'aimait comme un fils.

Irkoutsk. — Voyage. — Oudskoï. — Mes bagages. — Campement.

Dès que le chancelier fut mort, je vendis ma maison et mes biens, je payai mes dettes et je me rendis à Irkoutsk[1], où je fus placé dans la chancellerie du gouverneur, avec quatre-vingts roubles d'appointements par mois. J'y passai tranquillement un an et demi, n'ayant d'autres soucis que de remplir mon facile emploi.

Je me proposais de partir pour la Russie, lorsque arriva un M. X..., qui avait été nommé gouverneur de Yakoutsk. Ayant appris que j'étais versé dans la langue des Yakoutes et familiarisé avec leurs mœurs, il me proposa de m'emmener avec lui. Je n'avais guère envie d'accepter; pourtant comme ce personnage était un homme de tête, je me décidai à l'accompagner, dans l'intérêt des Yakoutes plutôt que dans le mien; car je présumais bien que mes nouvelles fonctions me donneraient plus de peines que de profits; et la suite montra que je ne m'étais pas trompé dans ces prévisions.

Dès que le gouverneur fut arrivé au lieu de sa résidence, il remarqua une foule d'abus, et donna congé à plusieurs employés qu'il remplaça par d'autres. Lui-même il donna l'exemple, et pendant les cinq à six années qu'il passa dans ce pays, il n'épargna aucun effort et alla jusqu'à s'épuiser, pour préparer un avenir aux Yakoutes. Son administration fut un bienfait pour ce peuple. Il y a déjà quinze ans qu'il a cédé sa place à d'autres; cependant son nom est toujours cher à ses anciens subordonnés. Heureuse la ville qui a un tel gouverneur !

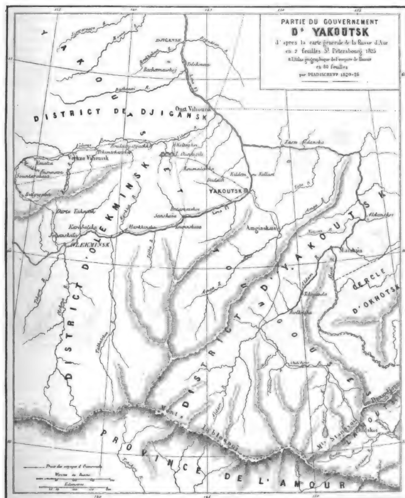
Au sud-ouest de Yakoutsk, à une distance de plus de cent kœs, est situé le district d'Oudskoï, qui a environ cinq cents kœs de circuit, et est renommé pour l'abon-

1. Le rouble de cuivre ou d'assignation vaut 1 fr. 14 c.

1. En yakoute *Ourkouskai*

dance de son gibier. Il touche à la mer d'Okhotsk, à l'empire de Chine, et aux districts de Nertchinsk[1], d'Olkminsk et de Khangangy.

Comparativement à l'immense territoire de Yakoutsk, ce n'est qu'un coin de désert. Ce désert ne renferme dans toute son étendue que quatre à cinq cents Tongouses



Gravé chez Erhard R. Bonaparte 42

nomades ; il n'est pourtant pas sans importance, vu ses ressources et sa situation particulière.

Un grand nombre de Russes et de Yakoutes y vont acheter à vil prix le produit de la chasse des indigènes, à

1. Nertchinsk, chef-lieu du district de ce nom dans le territoire transbaïkalien, est une ville de deux mille âmes, située sur la rive gauche de la Schilka, au confluent de la Nertcha, d'où dérive son nom. Érigée en ville en 1781, elle a deux églises, un observatoire

Digitized by Google

qui ils donnent en échange des denrées surfaites. De là, toute sorte de vexations et de fraudes, qui causaient la ruine des habitants du cercle d'Oudskoï. Ces circonstances, ainsi que diverses autres affaires compliquées, nécessitèrent l'envoi d'un commissaire à Oudskoï : ce fut moi que l'on choisit pour cette mission.

Deux mois avant mon départ, je fus chargé de beaucoup d'écritures; cette besogne et les préparatifs de mon voyage furent le commencement des fatigues infinies que j'eus à supporter pendant un an et demi dans le cours de ma lointaine expédition.

Mes bagages se composaient de trois costumes d'hiver, de quatre costumes d'été, de sucre, de thé, de biscuits russes, de viandes, de poudre, de plomb, d'armes, d'un peu de rhum, d'eau-de-vie, de beurre russe et yakoute : le tout emballé dans des sacs de cuir du poids de cent livres, ou dans des caisses de bois et d'écorce de bouleau. Lorsque les ballots furent enveloppés de telle façon que l'eau n'y pût pénétrer, on en attacha plusieurs ensemble avec de fortes courroies de cuir, de manière pourtant que la charge d'un cheval n'excédât pas deux cents livres.

On était déjà en février, et le froid n'en était pas moins rigoureux. Le liquide avec lequel les Russes mesurent la température[1] était au-dessous du chiffre trente lorsque je quittai Yakoutsk avec les deux cosaques qu'on avait mis sous mes ordres. Monté dans un traîneau attelé de deux chevaux, j'allai jusqu'à Amga, qui est éloigne de vingt kœs. Là, après avoir chargé nos bagages sur le dos de sept bêtes de somme, qui étaient toutes prêtes, nous montâmes à cheval et nous continuâmes notre route sous la conduite de deux guides.

Comme les chevaux étaient trop gras et impatients du joug, ils se débarrassaient sans cesse de leur fardeau. Pour ce motif, nous jugeâmes à propos de les ménager



Bazar de Nertchinsk. — Dessin de Victor Adam d'après le comte de Rechberg.

le premier jour, et après avoir parcouru trois kœs, nous fîmes halte dans un lieu où nous voulions passer la nuit.

Les conducteurs commencèrent par décharger les bêtes de somme, puis ils détournèrent avec des pelles la neige qui couvrait le sol, et ramassèrent du bois sec pour allumer du feu. Ensuite ils remplirent de neige la bouilloire à thé et une grosse marmite, et les mirent bouillir devant le brasier.

Lorsque la chaleur du thé nous eut réchauffé le sang, les guides s'occupèrent de préparer nos lits; ils amassèrent de petites branches d'arbre qu'ils mirent en tas,

et une école des mines. La contrée est fameuse par ses mines de plomb, qui rendent annuellement sept cent mille kilogrammes de plomb argentifère, dont on extrait quatre mille kilogrammes d'argent; elle a aussi des mines d'or, de mercure, d'étain, qui sont également exploitées, au compte du gouvernement, par les déportés et les forçats.

Le sort de ces condamnés, dit le voyageur M. A. Castrén, est plus supportable qu'on ne le croit généralement. Le gouvernement alloue aux simples convicts deux pounds (quarante kilogrammes) de farine et huit francs par mois; ceux qui ont un métier, comme les menuisiers, forgerons, scieurs de long, tailleurs de pierre, reçoivent, outre la provision ordinaire de farine, quinze kopecks (soixante centimes) de salaire par jour de travail. Les ouvriers sont tenus de pourvoir eux-mêmes à leur entretien et à leur logement; la subvention de l'État est naturellement insuffisante, mais les hommes laborieux et rangés trouvent presque toujours à faire de petits profits accessoires. Les mieux partagés sous ce rapport sont les mineurs, qui, d'après les règlements, peuvent disposer à leur gré d'une semaine sur quatre. Quant aux artisans, ils ont chaque jour à faire une certaine tâche, après quoi ils font tel usage que bon leur semble du temps qu'ils ont de reste. Dès leur arrivée à Nertchinsk, les forçats sont délivrés de leurs chaînes et mis en liberté : ils ne sont plus qu'esclaves de leur besogne. Ceux qui ont mené une vie honnête pendant vingt ans sont exemptés de travail et jouissent des privilèges des déportés, entre autres du droit de cultiver la terre sans payer d'impôt; mais les condamnés, qui se rendent coupables d'un nouveau crime ou d'un grave délit, sont astreints à travailler un certain temps dans les fers.

(*Nordiska resor och forskningar*, Voyages au Nord et études septentrionales, t. II, Helsingfors, 1855, p. 415, 416.)

1. Le thermomètre de Réaumur.

Digitized by Google



Colonie ou village yakoute. — Dessin de Victor Adam d'après Gabriel Sarytchew.

Digitized by Google

sur lesquels ils étendirent d'abord les housses de nos montures, ensuite des peaux d'ours. Pendant ce temps, nous prenions le repas du soir, et dès que nous eûmes fini, nous nous dépouillâmes en toute hâte de nos vêtements et nous nous mimes au lit. Nos bottes, nos bas, nos gants étaient moites de sueur; nos guides les enfoncèrent dans la neige afin qu'elle en absorbât l'humidité; de cette façon ils séchèrent beaucoup mieux que s'ils eussent été étendus dans un appartement, près du feu. Nous nous endormîmes aussitôt que nous eûmes échauffé nos couches et nos couvertures. Le lendemain matin nous nous habillâmes en toute hâte, après nous être frottés de neige, en grelottant; puis on prit du thé et on se remit en route. Nous voyageâmes de la sorte jusqu'à ce que la neige fondit.

Le froid. — La rivière Outchour. — L'Aldan. — Voyage dans la neige et dans la glace.

Je dois remarquer ici qu'une des plus grandes incommodités d'un voyage d'hiver, c'est de se déshabiller par un froid pénétrant pour se coucher; mais ce qui est encore beaucoup plus pénible, c'est de se lever le matin, de se laver avec de la neige, et de remettre ses nombreux vêtements. Il faut avoir un rude tempérament, un corps de glace, pour endurer ces souffrances sans devenir malade.

Je ne bois d'aucune liqueur enivrante, et par conséquent j'ignore de quelle utilité elles peuvent être; mais je suis convaincu que sans thé l'on ne pourrait résister à ces fatigues. Je ne parle pas ici des Yakoutes ni des Tongouses, parce que ces peuples nés et élevés dans les frimas peuvent voyager trois jours sans rien manger.

Après trois ou quatre journées de marche, nous atteignîmes la rive gauche du grand fleuve Aldan, vis-à-vis l'endroit où il reçoit la rivière Outchour. Nous fimes halte dans une *yourte* (hutte) de Tongouse, où nous apprîmes qu'il se trouvait sur notre chemin un espace de dix kœs couvert de six empans de neige, et qu'il était impossible de franchir cette étendue et de continuer le voyage. Cette nouvelle nous jeta dans une grande perplexité; nos instructions ne nous permettaient pas de retourner sur nos pas, et pour éviter la neige, il aurait fallu faire un détour de vingt kœs, et faute de fourrage, remplacer nos chevaux par des rennes. Mais ces derniers n'auraient pu traîner que de légers fardeaux, et nous n'avions pas de magasins pour serrer le surplus de nos effets. En conséquence, nous résolûmes de remonter l'Outchour. Pendant les deux jours que nous passâmes dans la yourte, nous fîmes des raquettes ou patins à neige, et nous laissâmes sans fourrage les deux chevaux qui n'étaient pas chargés. Le troisième jour nous franchîmes l'Aldan, et à peine étions-nous dans le lit de la rivière gelée, que la profondeur de la neige ralentit la marche des chevaux.

Un des guides, qui avait mis ses patins, tirait par la bride les deux chevaux sans bagages. Ceux-ci se cabraient sur les pieds de derrière et en retombant brisaient la dure croûte de la neige. Nous suivions leur trace, avec toutes les autres montures attachées l'une derrière l'autre.

Nous fîmes à peine un demi-kœs en marchant depuis le matin jusqu'au soir, et il ne nous fallut pas moins de dix jours pour traverser l'étendue de neige qui se trouvait sur notre chemin; nous ne fîmes à cheval qu'une petite partie de cette route, car on avait peine à se tenir en selle, à cause des violentes secousses que l'on recevait, et l'on éprouvait une fatigue insupportable. Baignés de sueur, comme nous étions, nous préférions chausser nos patins et glisser sur la neige.

La rivière Outchour coule entre des rochers à pic, au pied desquels se trouve çà et là une étroite lisière qui borde l'abîme. Il est impossible qu'un cheval chargé gravisse cette pente escarpée. Aussi, quand nous avions choisi notre station de nuit, étions-nous obligés de décharger nos bagages dans le lit du fleuve, et de tirer les chevaux hors du précipice, pour qu'ils pussent chercher en liberté l'herbe sous la neige; ils ne pouvaient arriver jusqu'au gazon, et étaient réduits à brouter des rameaux de bouleau ou de saule.

A peine avions-nous passé les neiges, qu'un autre obstacle se présenta : resserrées dans leur lit de rocher par la glace épaisse de douze à treize empans, les eaux de l'Outchour l'avaient brisée et s'étaient répandues sur sa surface, jusqu'à la hauteur du genou d'un cheval; dans d'autres endroits, elles s'étaient gelées et avaient formé un verglas sur lequel glissaient les chevaux non ferrés, et où les rennes même n'avaient pas le pied ferme. Pour que le chemin fût moins glissant, deux de nos hommes y faisaient des entailles avec des coignées et des couteaux, ou bien y répandaient de la terre sèche ou du sable dont ils avaient fait provision. Dans un endroit où l'on avait négligé de prendre ces précautions, nos seize chevaux s'abattirent, et dans leur chute les ballots se détachèrent et se défirent. Il fallut perdre la plus grande partie de la journée à les remettre en ordre.

Dans le cours de notre voyage, nous passâmes près de quelques montagnes qui présentaient un coup d'œil merveilleux. L'eau, qui s'était amassée à leur sommet, avait rompu l'enveloppe de glace qui la pressait et s'était congelée en coulant le long de la pente. Lorsque le clair soleil du printemps était sur son déclin, ses rayons tombaient en plein sur cette surface polie, qui prenait les couleurs de l'arc-en-ciel, ou resplendissait, comme si elle eût été couverte de pierres précieuses. Au pied de ces montagnes, le fleuve était toujours si rapide, qu'il ne gelait jamais.

L'Ægnæ. — Un Tongouse qui pleure son chien. — Obstacles et fatigues. — Les guides.

Au mois d'avril nous commençâmes à suivre la rive droite de l'Ægnæ, affluent de gauche de l'Outchour. Un jour, nous aperçûmes au loin un objet noir qui restait immobile sur le bord de la rivière. Nous le prîmes d'abord pour un animal; mais en approchant, nous reconnûmes que c'était un Tongouse, qui était assis et pleurait; il se leva et nous salua à sa manière; lorsque

nous lui eûmes demandé le sujet de sa douleur, il nous fit le récit suivant :

« Hier, en me rendant au bois, je rencontrai quelque part des vestiges de renne sauvage. Ravi de cette découverte, je retournai chez moi pour préparer mes armes et mes munitions. Après m'être reposé, je sortis avec mon chien, vers le milieu de la nuit, quand la neige qui était tombée pendant la journée fut devenue ferme. Arrivé à l'endroit où j'avais découvert les traces de renne, j'attendis deux heures en fumant du tabac, et à la pointe du jour, dès que l'on put distinguer une piste, je lâchai mon chien et je le suivis sur mes patins. Je parcourus ainsi l'espace de plus d'un kœs, franchissant fleuves et montagnes. Les rennes, meurtris aux pattes, commençaient à laisser des traînées de sang sur la glace; leur fuite se ralentissait sensiblement; les sauts de mon chien étaient moins espacés, et je finis par entendre ses aboiements; il était clair que j'approchais du gibier. Mais tout d'un coup le limier poussa un cri d'agonie; je frémis, comme si mon cœur se fût entr'ouvert, je redoublai de vitesse, et à la distance d'environ deux portées de fusil, je vis par terre deux lambeaux de chair, noirs et sanglants. Au moment où le chien avait atteint le troupeau de rennes, il les avait poussés dans un ruisseau et s'était mis à courir tout autour pour les empêcher d'échapper. Mais pendant qu'il était ainsi occupé, des loups affamés étaient descendus de la montagne, l'avaient saisi par la tête et la queue et l'avaient mis en pièces. Sur ces entrefaites les rennes s'étaient dispersés de côté et d'autres. Mon chien était vieux de sept neiges; dès l'âge de six mois il allait à la chasse et pendant six ans il ne m'a pas laissé un seul jour souffrir la faim. L'élan, le renne sauvage, la zibeline et beaucoup d'autres animaux tombaient infailliblement sous mes coups, quand il avait une fois découvert leur piste. On me le rendrait au prix de cinq rennes de trait, que je ne le céderais pas pour dix. J'étais riche quand je l'avais, maintenant je suis le plus pauvre des hommes. Je ne sais si j'oserai reparaître devant ma famille; ma femme et mes enfants l'attendent pour le caresser; leurs lamentations me déchireront le cœur comme un couteau émoussé. »

Il n'était pas en ma faculté d'assister ce Tongouse; je poussai donc plus loin, après l'avoir consolé, en lui représentant que le passé ne revient plus, et que rien n'est plus sûr que de mettre son espoir en Dieu.

En quittant les bords de l'Ægnæ, nous avions à gravir une montagne haute et escarpée pour regagner les rives de l'Outchour. Lorsque nous eûmes fait deux petits kœs, nous rencontrâmes une grande troupe de voyageurs ; ils nous informèrent que la neige était épaisse de treize empans sur la montagne et qu'en conséquence il était impossible d'en faire l'ascension. Arrivés à l'endroit difficile, nos gens, ayant chaussé leurs patins, prirent parmi les chevaux et les rennes de tous les voyageurs, dix bêtes de chaque espèce que l'on débarrassa de leur fardeau et que l'on conduisit sur la montagne pour s'y frayer un passage; le lendemain matin nous exécutâmes notre pénible ascension, et nous arrivâmes le premier mai à la foire d'Outchour. J'y levai le *yassak* (tribut, en yakoute *œlbugæ*) et je remplis quelques autres missions dont j'avais été chargé par le gouvernement. Dès que nos chevaux, fatigués jusqu'à l'épuisement, eurent recouvré leurs forces, nous nous remîmes en route pour Oudskoï, le premier juin, emmenant avec nous dix rennes que nous avions achetés.

Le lieu de réunion, sur les rives de l'Outchour, est éloigné d'Oudskoï de cinquante kœs environ, qui en valent bien soixante-dix, vu la difficulté du trajet. Le voyageur ne fait que traverser des cours d'eau et gravir des montagnes. Quand il pleuvait, nous chassions nos bêtes dans les rivières pour les forcer à passer à la nage; d'autres fois nous les traversions sur un radeau construit par nous. La contrée offre tantôt des champs de pierres aiguës, tantôt des marécages sans fond, qui ne sèchent jamais.

Quand un cheval s'abat dans cette bourbe, il ne peut plus se relever; nos dix-sept chevaux étant tombés tous à la fois, les guides entrèrent dans la vase jusqu'à la ceinture, traînèrent les bagages à quelque distance, et les déposèrent l'un sur l'autre dans un lieu sec. Ensuite ils refirent les ballots qui s'étaient défaits en tombant, et rechargèrent les bêtes de somme. A peine celles-ci eurent-elles fait vingt pas, qu'elles firent une nouvelle chute, et qu'il fallut recommencer. Une fois je me mis moi-même dans la fange, et je soulevai au-dessus de l'eau les têtes de trois chevaux qui s'étaient abattus. Au même instant, un quatrième cheval qui était près de moi s'embourba tellement qu'il ne put se relever et fut suffoqué après avoir plongé deux ou trois fois sous l'eau. Nos fatigues furent encore accrues par l'ardeur du soleil, qui nous brûlait de ses rayons, et par les nuées de moucherons qui nous empêchaient de respirer. Il fallait boire et manger en compagnie de ces hôtes incommodes; on n'avait pas plutôt servi quelque mets ou versé quelque liquide dans un vase, qu'ils s'y précipitaient et le remplissaient avant qu'on eût pu le porter à la bouche.

On doit dire à la louange des guides yakoutes qu'ils supportent, sans montrer la moindre mauvaise humeur, les peines qui les attendent à chaque pas, et cela pour un salaire très-faible, qui ne monte pas à la moitié de ce qu'il devrait être.

A cette occasion je dois faire une autre remarque. A la fin d'une de ces journées où il a souffert de la boue, de l'eau, de la chaleur, des cousins, des guêpes, des taons, et exécuté à la sueur de son front des travaux qui demandent une grande exertion de force, le guide veille au campement jusqu'à minuit, et, pendant que les chevaux se rafraîchissent, il s'occupe à réparer les harnais qui se sont brisés pendant la journée ou à raccommoder ses vêtements. Ensuite il *empige*[1] les chevaux et les laisse pâturer à leur gré, les surveillant de demi-heure en demi-heure, de peur qu'ils ne s'accrochent à un arbre et ne deviennent la proie des bêtes car-

1. Terme de palefrenier, qui signifie mettre des entraves aux pieds des chevaux.

nassières. Il ne lui reste guère que deux heures pour dormir. C'est une vie de souffrances continuelles.

Ascension du Djougdjour. — Stratagème pour prendre un oiseau. — La ville d'Oudskoï. — La pêche à l'embouchure du fleuve Ut. — Navigation pénible.

A plus de dix kœs des rives de l'Outchour, nous rencontrâmes la chaîne du *Djougdjour* (la grosse montagne; les monts Yablonnoï ou Stanovoï des Russes), que l'on considère comme la ceinture ou l'épine dorsale de la Sibérie. Ne s'affaissant nulle part et s'élevant jusqu'aux nues, elle s'étend sans interruption, sur une longueur de plusieurs milliers de kœs, jusqu'à la mer Glaciale, où elle s'abaisse et se termine. Il était midi passé lorsque nous arrivâmes au pied de cette chaîne; nous fîmes halte pour y passer la nuit et faire reposer nos montures. Le lendemain matin, avant que le soleil fût levé et que la chaleur se fît sentir, nous nous mîmes à monter à pied; nos chevaux s'avançaient un à un, sans charge et sans être attachés l'un à la suite de l'autre; aucun d'eux ne s'accrocha à une branche du fourré, ne tomba dans une crevasse de rocher, ou ne culbuta dans les ravins creusés par les eaux; au moindre faux pas qu'ils eussent fait, ils auraient été précipités dans un abîme sans fond et auraient été perdus sans retour. Après avoir ainsi grimpé quatorze heures, nous



Traîneau en Sibérie. — Dessin de Victor Adam d'après Gabriel Sarytchew.

atteignîmes le sommet du Djougdjour, qui est incomparablement la montagne la plus élevée du pays.

Il y faisait extrêmement froid, et il ne s'y trouvait ni cousin ni guêpe. Nous fûmes transis pendant les deux heures que nous nous y arrêtâmes pour faire souffler nos bêtes. De cette hauteur, les autres montagnes, qui nous avaient paru si élevées, ressemblaient à d'insignifiantes collines. Les nombreux fleuves, qui descendaient des deux versants du Djougdjour, luisaient comme de menus fils d'argent. Les nuages, chassés comme des brouillards, se déchiraient en effleurant la cime de la montagne, et restaient flottants le long du faîte.

Nous mîmes beaucoup moins de temps à descendre qu'à monter; le voyage, qui avait duré seize heures environ, avait tellement épuisé nos forces et celles des chevaux et des rennes, que nous ne pouvions plus nous remuer. Nous fîmes halte dès que nous eûmes trouvé un lieu de campement au pied de la montagne. Nous venions de décharger nos bêtes, d'allumer des bouzes pour éloigner les moucherons, et de prendre une tasse de thé, lorsque mon chien, que j'avais laissé en liberté, revint du milieu du bois, et par ses aboiements nous fit comprendre qu'un animal se trouvait dans les environs. Je ne sais ce que devint la fatigue dont j'étais accablé, la sueur dont j'étais baigné, la faim et la soif que je ressentais; mais

Digitized by Google

sans réfléchir que l'animal dépisté pouvait être un ours ou quelque autre bête féroce, je m'élançai à sa poursuite avec le plus jeune de mes cosaques et un des guides. Armés d'un couteau et d'un fusil, dont nous examinâmes la charge et l'amorce, nous suivîmes la trace du chien jusqu'au sommet du Djougdjour. Là nous découvrîmes un mouton sauvage[1] sur la saillie d'un rocher à pic, saillie qui n'était pas plus large qu'un lit. Ayant trouvé une anfractuosité boisée, nous nous glissâmes d'arbre en arbre jusqu'à une centaine de pas de l'animal, et nous fîmes feu tous à la fois. Nous l'avions tué. S'il eût été possible, nous aurions suspendu l'un de nous à un long câble et nous l'aurions descendu vers le gibier, après lui avoir mis une corde en main : il aurait attaché l'une des extrémités aux cornes du mouton et aurait pris l'autre entre ses dents, après quoi nous l'aurions hissé en haut. Mais l'animal, en expirant, tomba sur le côté, glissa de dessus la pierre et roula dans un abîme incommensurable. Le bruit occasionné par le choc de ses cornes contre les parois du rocher fut bruyamment répété par l'écho. Laissant à chaque angle de pierre un lambeau de sa chair, il fut anéanti avant d'arriver au fond du précipice. Ce fut un bonheur pour nous que la chasse finît de cette façon; car si le gibier fût resté sur place, l'un de nous eût peut-être fait une semblable chute en l'allant chercher.

A notre retour, je fus spectateur d'une chasse dont je n'avais pas idée. Nos limiers, qui étaient en avant, poursuivirent des oiseaux qui allèrent se percher sur les branches d'un bouleau peu élevé. Aussitôt j'armai mon fusil et j'allais faire feu, lorsque mon guide m'arrêta en me disant qu'il était inutile de perdre la poudre et le plomb, que nous prendrions bien ces oiseaux avec la main. Ayant coupé une longue baguette qu'il dépouilla



Argali, mouton sauvage[1]. — Dessin de Victor Adam d'après Pallas.

de ses scions, il attacha à l'une de ses extrémités un lacet de cheveux qu'il présenta avec précaution à l'oiseau perché sur la branche la plus basse, et lorsque le sot animal tendit la tête pour examiner l'objet de plus près, notre homme le prit dans le nœud coulant et le tira à lui. Après lui avoir tordu le cou, il prit successivement tous les autres de la même façon. Cet oiseau, que les Yakoutes appellent *karaky* et les Russes *dikouta*, est plus gros que la poule de coudrier et plus petit que la gelinotte de bois bariolée à laquelle il ressemble pour le plumage et pour le goût de sa chair. Il est passablement épais et il a le cou assez court. Je n'ai jamais trouvé d'oiseaux de ce genre que sur la route d'Oudskoï, encore ne l'y voit-on que rarement. Il est vraisemblable que les oiseaux et les quadrupèdes, connaissant sa stupidité, lui font la chasse et détruisent l'espèce.

Depuis le jour que nous avions quitté le Djougdjour jusqu'à celui de notre arrivée à Oudskoï, nous prîmes

1. L'argali ou mouton sauvage (*ovis fera Siberica* de Pallas) est à peu près de la taille du daim; son corps est partout couvert d'un poil court, qui, gris fauve en hiver, devient roussâtre en été. Il a sur le dos une raie jaune roussâtre qui ne change pas de couleur, comme le reste du pelage. Les cornes du mâle sont grosses, longues et recourbées. « C'était tout ce que je pouvais faire que d'en soulever une paire d'une seule main, » dit le frère Rubruquis, qui, le premier des voyageurs européens, a mentionné cet animal qu'il appelle *artak*. Les cornes de la femelle sont minces, à peu près droites, et assez semblables à celles de nos chèvres domestiques.

A la différence du renne, l'argali habite en hiver les régions montagneuses et en été les plaines et les vallées; cette singularité s'explique par ce fait, que le vent balaye la neige sur les sommets élevés et la pousse dans les basses régions qui en sont entièrement couvertes. Doué d'une grande agilité, il saute de rocher en rocher pour brouter les lichens, le gazon peu abondant, et les feuilles ou les jeunes pousses des arbustes. La femelle porte deux fois l'an, au printemps et en automne, et souvent elle donne naissance à deux petits à la fois; quand elle a mis bas, elle reste seule avec ses agneaux. La chair et surtout la graisse de l'argali sont très-recherchées des chasseurs sibériens. C'est à Gmelin et à Pallas que l'on doit presque tout ce que l'on sait de cet animal.

chaque soir nos quartiers de nuit près d'un coude de la rivière où nous tendions trois filets que nous portions avec nous. Le lendemain matin nous trouvions deux ou trois poissons de l'espèce *charioub* (*salmo thymallus*), qui venaient bien à point; car sans cela nous n'aurions eu pour toute nourriture que du gruau et du beurre rance.

La ville d'Oudskoï (*Ut* en yakoute), où nous arrivâmes au milieu de l'été, est située sur la rive gauche du fleuve Ut, dans une contrée où la haute montagne s'abaisse et forme une vallée passablement large. Elle est à neuf kœs de la mer d'Okhotsk. Sa population se compose d'un ecclésiastique, d'un marguillier, d'un capitaine de cosaques qui est gouverneur et a sous ses ordres plus de cinquante hommes; d'une dizaine de paysans, de six à sept cosaques, de trois à quatre Yakoutes, enfin de trois à quatre cents Tongouses, qui n'ont pas de demeure fixe, mais qui errent l'hiver et l'été, et se transportent de lieu en lieu pour chasser. Ayant mission d'étudier les mœurs et l'industrie de ce peuple, je fus forcé de parcourir toute la contrée; après avoir pris un peu de repos, je m'embarquai donc avec deux cosaques et deux guides, et je descendis le fleuve Ut qui se jette dans la mer.

A son embouchure stationnent deux ou trois Tongouses, qui prennent une immense quantité de *kœtæ* (espèce de truite), de chiens de mer, et font des provisions d'huile de baleine. Chaque année les flots poussent à l'entrée du fleuve une ou deux baleines longues de six à sept brasses. On tue à coups de fusil les gros chiens de mer et à coups de bâton leurs petits, qui restent à sec lors de la basse marée. On taille en courroies une partie de leur peau, et on met le reste sécher à la fumée, pour en faire des semelles de souliers. Il n'est guère d'animaux qui donnent d'aussi bon cuir. On trouve aussi dans ces parages beaucoup d'oies, de canards, et surtout une innombrable quantité de bécasses de mer de diverses espèces. Lors du reflux, ces bécasses descendent vers la mer et se posent sur les petits îlots; mais, ne trouvant pas suffisamment de place, elles s'entassent les unes sur les autres. J'en ai tué jusqu'à cinquante-cinq d'un seul coup de fusil quand elles prenaient leur volée.

Après avoir passé quatre jours en ce lieu, je retournai vers la place-frontière d'Oudskoï, accompagné de six hommes, portés par deux nacelles en peuplier creusé. Le premier jour, nous ne pûmes avancer qu'à coups de gaffes ferrées, vu la force du courant; le soir et toute la nuit il tomba de la pluie, et le lendemain matin l'eau atteignait l'épais fourré qui couvre les rives. Dans cette saison il pleut quinze jours sans discontinuer. De peur d'être arrêtés trop longtemps, si nous faisions halte, et d'être bientôt à bout de provisions et de forces, nous résolûmes de n'épargner aucun effort pour remonter le fleuve. Pendant cinq jours nous nous avançâmes d'arbre en arbre le long de ses bords; nous étions exténués, nous n'avions plus de vivres, et nous étions encore éloignés d'Oudskoï de trois kœs par eau, d'un et demi à travers le bois. Nos guides affirmant que les trois ruisseaux qui serpentaient dans la forêt ne nous empêcheraient pas de passer, je m'armai d'un fusil et d'une hache, et au soleil levant je partis à pied avec un cosaque et un guide. Nous voulions parcourir le bois et rentrer le soir avec du gibier pour ceux des nôtres qui restaient dans les embarcations. Mais nous ne pûmes exécuter ce projet; à peine avions-nous fait un quart de kœs que nous rencontrâmes un ruisseau débordé. Nous perdîmes la moitié de la journée à remonter vers la source, que nous traversâmes ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Le soir au coucher du soleil, trouvant un autre cours d'eau, qui avait plusieurs kœs de long et qu'il était impossible de tourner, nous passâmes la nuit sur la rive, exposés à la pluie et n'ayant aucune couverture. On alluma à grand'peine un feu de bois humide, qui brûlait mal et donnait beaucoup de fumée, mais peu de chaleur. Nous fûmes toute la nuit à grelotter; le lendemain à la pointe du jour, nous fîmes un radeau avec quatre ou cinq baliveaux, afin que deux d'entre nous pussent passer à la fois sur la rive opposée. Nous n'eûmes fini qu'à midi; mais comme le bois dont nous nous étions servis était imprégné d'eau, le radeau ne pouvait porter qu'une personne; le guide seul y monta afin de se rendre à Oudskoï, pour envoyer une nacelle à notre rencontre. Mais lorsque l'embarcation fut au milieu de la rivière, elle se sépara en deux et le guide tomba à l'eau, poussant des cris de détresse qui nous perçaient le cœur; car, bien que nous fussions tout au plus à dix brasses de lui, nous n'avions ni la force ni les moyens de lui porter secours. Heureusement il savait nager, et, à notre grande joie, il revint à la surface de l'eau. Le courant l'ayant porté sur un bas-fond, il se remit debout, et après s'être reposé, étant dans l'eau jusqu'au cou, il repartit pour Oudskoï. Resté seul avec mon cosaque, j'allumai du feu en plusieurs endroits pour écarter les ours. Au lever du soleil nous eûmes la joie de voir arriver deux hommes dans une barque. Ils nous transportèrent sur l'autre rive, et vers minuit nous rentrâmes à Oudskoï, n'ayant pas un seul fil sec dans nos vêtements, et n'ayant rien mangé depuis deux jours. Nous avions voyagé sept jours de suite avec des habits mouillés; aucun de nous pourtant ne fut malade.

Notre seconde excursion fut encore plus pénible. C'était en septembre; les nuits devenaient froides, et les eaux, moins profondes, commençaient à se couvrir de glace. Je m'embarquai de nouveau avec mes deux cosaques et trois guides pour aller trouver à dix kœs une assemblée de Tongouses. Lorsque je revins à Oudskoï, il neigea dans le premier lieu où je m'arrêtai; les guides, en se levant la nuit, ne retrouvèrent pas un seul de nos dix rennes, qui avaient été dispersés par un loup. Ils se mirent tous trois à leur recherche, et je restai seul avec mes cosaques; ils furent absents trois jours pendant une pluie continuelle mêlée de neige. Les vivres, dont nous nous étions pourvus pour six à sept jours, étaient entièrement épuisés; la place, que nous occupions, s'était changée en mare, et nous étions dans

une triste position. Le quatrième jour nos guides ramenèrent six rennes, qu'ils avaient eu bien de la peine à trouver; quant aux autres, ils en avaient perdu la trace. Nous partîmes le même jour, après avoir eu toutes les peines du monde à faire dégeler notre tente, qui était couverte de neige et d'un verglas épais de trois doigts.

Le mois de septembre est, comme je l'ai fait remarquer, peu propice aux voyages. Une mince couche de glace, recouverte de neige, s'étendit sur les rivières remplies d'herbes, sur les fleuves qui sortent des lacs et sur les eaux fangeuses; n'étant pas assez forte pour supporter une lourde charge, elle rompt dès que l'on y pose le pied; parfois les rennes disparaissent et le voyageur tombe à l'eau, s'il ne prend de grandes précautions.

A peine avions-nous quitté le lieu du campement, que j'enfonçai dans l'eau; trempé jusqu'aux os, je voyageai depuis midi jusqu'à la nuit noire et pendant six à sept heures je ne fus qu'un glaçon : mes bras et mes pieds étaient tellement transis que je ne les sentais plus; je m'attendais à être atteint d'une grave maladie; mais un grand brasier, du thé et de chaudes couvertures me remirent parfaitement. Le surlendemain nous arrivâmes à la place-frontière (*Oudskoï*); j'y passai environ dix jours à faire mes préparatifs, après quoi j'entrepris mon grand voyage, avec mes deux cosaques, deux guides et trente rennes. C'était à la fin de septembre où toutes les eaux sont gelées et où la neige tombe en grande abondance.

Boroukan. — Une halte dans la neige. — Les rennes. — Le mont Byraya. — Retour à Oudskoï et à Yakoutsk.

Nous nous rendîmes à Boroukan, qui est à cinquante kœs au sud-est d'Oudskoï, et à trois ou quatre jours de voyage de l'embouchure du fleuve Amour, qui se décharge dans la mer. Il y a cinquante kœs de Boroukan à la source du Byraya, et trente kœs du Byraya au fleuve Silimdji, qui est à soixante kœs d'Oudskoï.

Le premier jour de notre voyage, nous fîmes halte après n'avoir parcouru que deux kœs. Aussitôt on déchargea les rennes et on les mit en liberté, après leur avoir suspendu au cou un billot long d'une brasse et gros comme le bras, disposé de manière à leur frapper les genoux et à les empêcher de courir s'ils s'enfuyaient quand on voudrait les reprendre. Ensuite un guide sonda la neige avec une longue perche pour chercher un sol ferme. Tandis que mes deux cosaques et moi nous détournions avec des pelles la neige épaisse, un des guides fendait du bois en petits morceaux pour allumer le feu; l'autre coupait une trentaine de perches, les dépouillait de leurs branches et les apportait dans l'emplacement que nous avions mis à découvert. Après avoir dressé trois perches liées ensemble par l'un des bouts, on disposa les autres tout autour et on les recouvrit de larges peaux de rennes, tannées et cousues l'une avec l'autre. On ménagea en haut une petite ouverture pour laisser passer la fumée, et on entoura de neige cette tente conique, ne laissant qu'un étroit passage, par où l'on pouvait à peine entrer en rampant. Ensuite on joncha le sol d'une multitude de petites branches, sur lesquelles on étendit une couche de fourrures. Au milieu de la tente, on alluma du feu avec les éclats de bois fendu et l'on fit fondre de la neige dans la marmite et la théière. Les préparatifs de notre souper nous prirent beaucoup de temps; il était minuit lorsque nous nous mîmes au lit. Le feu jetait une fumée si épaisse et si irritante pour les yeux, que l'on ne pouvait rien voir dans la yourte.

En nous levant le matin, avant l'aurore, nous tirâmes nos vêtements de dessous la neige où nous les avions mis pour qu'elle absorbât l'humidité, et nous prîmes du thé dès que nous fûmes habillés. Quand il fut jour, les guides se munirent de leur *lazo* pour aller arrêter les rennes. Voici la manière dont ils s'y prennent : ils s'enroulent autour de la main droite une corde mince, longue de plus de vingt brasses, de telle façon que le peloton ne soit pas plus gros qu'une soucoupe à thé. A une distance de plus de dix brasses, ils lancent aux cornes de l'animal le lazo dont ils tiennent les deux extrémités dans la main gauche. La corde part avec la rapidité d'une flèche, siffle et atteint toujours son but. Quand le renne se sent pris, il reste immobile et se laisse attacher par la tête. En hiver les Tongouses se gèlent souvent les doigts pendant cette opération, quoiqu'ils soient habitués à toutes les rigueurs de la température.

Lorsque les guides eurent ramené les rennes, ils les chargèrent, et nous partîmes au lever du soleil, après avoir enroulé les peaux, emballé les vases et les gibecières. C'est de cette façon que je voyageai tout l'hiver, pendant sept mois, sans coucher une seule nuit sous un toit. Ce n'est que dans trois lieux de réunion, où je fis une halte de deux jours, que je trouvai environ dix yourtes tongouses.

La surface de cette immense contrée, qui a plus de deux cents kœs d'étendue, est couverte d'épaisses forêts, de montagnes rocheuses et de cours d'eau; nulle part on ne trouve de chemin. Les guides tongouses connaissent le nom de chaque fleuve, de chaque rivière et découvrent facilement, sans s'égarer, le but où ils se rendent. Dans beaucoup d'endroits, où la neige est profonde d'une brasse, ils chaussent leurs patins et partent en avant, avec des rennes non chargés, pour frayer le chemin. On traverse à pied trois ou quatre verstes de broussailles impénétrables, en s'ouvrant passage avec une serpe. Dans ces régions impraticables, on ne fait guère qu'un kœs par jour.

C'est au milieu de l'hiver que je franchis le Byraya, montagne extrêmement élevée, au pied de laquelle j'avais passé la nuit. Je n'en atteignis le sommet que vers le crépuscule du soir. Cette ascension fut des plus pénibles : sur notre route nous eûmes à détourner avec des pelles la neige profonde d'une brasse et recouverte d'une croûte dure. Nous rencontrâmes un bloc de pierre vertical, haut d'une brasse; l'un de nous l'escalada avec la plus grande peine, et tira en haut l'un des guides au moyen d'une corde. Il fallut décharger les rennes et les hisser en l'air, un à un, en déployant la plus grande somme possible de forces. Quand toutes les bêtes fu-

Digitized by Google

rent en haut, nous montâmes nous-mêmes l'un après l'autre le long d'un câble. On n'oublie jamais les fatigues d'une telle journée. Nos provisions de bouche étaient à peine suffisantes; malgré le froid, nous étions tout en nage dans nos vêtements de peau; le vent était si violent que l'on ne pouvait se tenir debout. Je ressemblais à un Tongouse qui a longtemps souffert; le vent et le grand air pendant le jour, la fumée et l'ardeur d'un brasier pendant la nuit, m'avaient donné un teint de Giliak. On ne me reconnaissait pour Russe qu'à la couleur des cheveux et à la forme du nez.

Je transpirai beaucoup en montant; ne pouvant m'empêcher d'avaler de la neige en place d'eau, je fus saisi d'un refroidissement et je me sentis pris d'une grande fièvre en arrivant au campement. Le sang me monta à la tête, j'avais le visage en feu, et j'éprouvais des frissons. Dépourvu de médicaments et privé de toute espèce de secours, je me trouvai dans une triste position, ainsi exposé à un vent froid et sifflant sur une haute montagne, au milieu de l'hiver. Je voyais déjà l'ombre de la mort, mais je n'étais pas effrayé, n'ayant ni famille ni parent à laisser dans la misère. Je regrettais seulement que mes peines et celles de mes compagnons dussent avoir si peu d'utilité; je mourrais avant d'avoir pu communiquer à mes supérieurs le résultat des mes explorations, et presque au moment d'achever mon grand voyage et de m'en retourner.

Je ne raconterai pas la lutte que je soutins toute la nuit contre la mort; mes deux cosaques et les deux guides veillèrent près de moi, plaignant sincèrement mon sort, et prenant garde que je ne me découvrisse; car si je m'étais refroidi, c'en eût été fait de moi. Le matin, je



Campement de Tongouses. — Dessin de Victor Adam d'après Gabriel Sarytchew.

m'endormis, et à mon réveil j'étais baigné de sueur, comme si je fusse sorti de l'eau. Le soir, je n'éprouvais plus qu'un mal de tête, et le lendemain je me remis en route. Je décrirai, quand je trouverai un moment de loisir, ce que je vis et entendis durant cette fièvre.

Au bout de six mois, j'avais rempli ma mission et je retournais à Oudskoï.

La contrée que j'eus à traverser est difficile à explorer, à cause de ses chemins impraticables, des ses bois impénétrables, de ses montagnes inaccessibles et de ses nombreux cours d'eau; mais elle est riche en animaux de toute espèce, dont voici les noms : panthère, ours, loup, glouton, lynx, renard noir, renard charbonnier, zibeline, écureuil, lièvre, loutre, élan, renne sauvage, chevreuil, daim, mouton sauvage, musc, sanglier, écureuil volant, chauve-souris, souris de toute sorte, hermine; et parmi les oiseaux : cigogne blanche, cygne, canard, plongeon, oie, grue, gelinotte de bruyère, poule de coudrier, perdrix blanche, canard noir, karaky, bécasse.

Il me fallut encore quinze jours pour terminer mes affaires, puis je repartis pour Yakoutsk au mois d'avril.

Dans cette saison le voyage est difficile et périlleux; l'ours sort de son repaire, et lorsqu'il est affamé, se jette sur le premier être vivant qu'il rencontre. Lorsqu'il est le plus fort, il n'y a pas moyen d'échapper; il lui faut de la chair et du sang; celui qui n'en a pas à lui jeter doit voyager avec la plus grande circonspection, s'il ne veut payer de sa propre personne.

Traduit par E. Beauvois.

(La fin à la prochaine livraison.)

Digitized by Google



Chamans akoutes. — Dessin de Victor Adam d'après le comte de Rechberg.

VOYAGE AU PAYS DES YAKOUTES

(RUSSIE ASIATIQUE),

PAR OUVAROVSKI[1].

1830-1839

Vilouisk. — Sel tricolore. — Bois pétrifié. — Le Sountar. — Nouveau voyage.

Il est d'autres dangers qui tiennent à la nature du chemin; en avril la glace nage sur tous les fleuves; les eaux qui descendent des montagnes gonflent non-seulement les grandes rivières, mais encore les ruisseaux qui débordent en bouillonnant dans les fourrés épais. Lorsque l'on passe à travers un de ces courants, l'eau jaillit jusque par-dessus la selle, même quand elle ne baigne d'abord que les pieds de l'animal. Un jour mon renne glissa en posant le pied sur une grosse pierre ronde qui était sous l'eau, et s'abattit: l'eau rapide me couvrit les

1. Suite et fin. — Voy. p. 161.

épaules, et si je ne m'étais appuyé sur un bâton et accroché à la selle du renne, j'aurais perdu l'équilibre et été entraîné en un clin d'œil; ni la présence d'esprit, ni la force, ni l'agilité n'auraient pu me sauver.

En d'autres endroits, les rennes sautent tous à la fois dans la rivière, et il faut que le voyageur se laisse glisser adroitement, de manière à tomber à califourchon sur l'un des quadrupèdes. On répète jusqu'à dix fois par jour ces pénibles manœuvres; et quand vient le soir, on ne trouve pas même un lieu sec pour s'y reposer; le sol, détrempé par l'eau qui descend de la montagne, n'est qu'une boue épaisse où l'on enfonce jusqu'aux genoux. Il ne faut pas songer à y dresser une tente ou à y faire du feu. Aussi ne se donne-t-on pas même la peine de chercher un lieu de campement; on coupe deux gros arbres que l'on étend par terre; puis on place en travers de jeunes mélèzes, sur lesquels on se fait un lit et où l'on dépose les ballots. Préparer son repas est alors un tour d'adresse dont le mérite revient tout entier à la nécessité.

En repassant au lieu de réunion, près de l'Outchour, je m'y arrêtai quatorze à quinze jours, et j'arrivai à Yakoutsk au milieu de l'été, après avoir lutté dix-sept mois contre des difficultés inouïes.

Un mois après l'on m'envoya à Olekminsk (en yakoute Aïannach), qui est à une distance de soixante kœs. A peine de retour, je partis au milieu de l'hiver pour Vilouisk (en yakoute Bulu), d'où je revins par Sountar et Olekminsk, après avoir fait un trajet de deux cent trente kœs. Je dois dire en passant quelques mots de la ville de Vilouisk.

Elle est située à soixante kœs à l'ouest d'Yakoutsk, sur un fleuve appelé Vilioui. Entre ces deux villes se trouve un désert de près de quarante kœs. Les environs de Vilouisk, peuplés de trente mille hommes, sont très-abondants en eaux, en bois, en pâturages, en gibier, en poisson, en quadrupèdes, en oiseaux des forêts. Aussi n'est-il pas de contrée où les habitants jouissent de plus d'aisance; on n'y connaît ni la disette, ni la faim, et on peut dire sans exagération que ce pays est plein des bénédictions de Dieu. Je le savais déjà; car, cinq ans auparavant, j'avais visité ce district, en compagnie du gouverneur.

Vilouisk est en outre remarquable par trois phénomènes naturels.

Sur les bords de la rivière Kæmpændæi[1], on voit s'élever en hiver une énorme masse de sel de trois couleurs; blanc, clair et transparent; jaune rouge, et bleu d'azur. Il est deux fois plus salé que les autres sels. Il n'y a que les habitants de Vilouisk, qui en fassent usage; on n'en transporte ni à Yakoutsk ni ailleurs, parce qu'il passe pour trop cher, je ne sais pourquoi. Cet excellent sel fond rapidement par les pluies de printemps et d'été, mais il en reparaît d'autre l'hiver suivant.

Les rives des fleuves et des rivières sont jonchées de précieuses pierres transparentes, qui n'ont pas de nom en yakoute; si quelque connaisseur visitait ces lieux, il y pourrait faire une précieuse collection.

La troisième curiosité consiste en une quantité considérable de bois pétrifié. On rapporte que des arbres entiers, avec leurs racines et leurs branches, sont tombés dans le fleuve, sur les bords duquel ils étaient suspendus, et ont été changés en pierres; j'en ai vu de mes propres yeux et j'ai même acheté un tronçon de bouleau, qui, avec les bulbes madrées de sa racine, est tellement pétrifié, que l'on en peut faire jaillir des étincelles.

Dans la contrée de Sountar, à cent kœs au sud-ouest de Djokouskai, le blé croît extraordinairement bien. Les ecclésiastiques du pays n'achètent jamais de farine pour leur consommation. C'est par routine que les Yakoutes négligent de cultiver le blé, qui serait une richesse pour leur pays.

Ces voyages perpétuels détérioraient insensiblement ma santé; le froid excessif de l'hiver et les chaleurs de l'été me causaient des maladies dont je n'avais jamais souffert. Comme j'étais sur le point de demander ma retraite, il vint de Russie une commission chargée d'imposer un nouveau tribut aux Yakoutes; elle devait faire des excursions dans tous les lieux habités par ce peuple et par les Tongouses; ses instructions portaient aussi qu'elle visiterait le pays d'Oudskoi. Mais comme il lui aurait fallu beaucoup de temps pour faire ce long et pénible voyage, et que les frais de transport de plus de dix personnes, y compris l'interprète, le secrétaire et les cosaques, se seraient élevés à plus de mille roubles (4000 fr.), il fut décidé que je partirais seul pour Oudskoi.

J'étais parfaitement au fait des fatigues sans fin qui m'attendaient dans ce voyage. Comme il n'y avait que quelques mois que j'étais de retour, je n'avais pas oublié et je n'oublierai jamais ce que j'y avais souffert. De plus, j'étais si faible qu'il était bien douteux que je fusse en état de supporter ces nouvelles épreuves. J'avais le cœur rempli de sombres pressentiments en songeant que je n'étais pas encore libre de quitter Yakoutsk, et que j'avais sans doute encore longtemps à y rester. Cependant je ne pus, vu l'importance de la mission qui m'était confiée, refuser de la remplir. Comme je m'étais fait une loi de ne jamais me soustraire à un ordre impérial ni à ma destinée, je domptai mon esprit et mon corps, et je partis une seconde fois pour Oudskoi, accompagné d'un cosaque.

Ce voyage dura sept mois, pendant lesquels j'eus beaucoup à souffrir; le jour, je supportais les mêmes fatigues que j'ai déjà décrites; la nuit, je rédigeais sans interruption les renseignements que l'on m'avait ordonné de recueillir. D'après mes instructions, j'avais à décrire la manière de vivre de tous ceux qui portent le nom de Tongouses, et à supputer la quantité de gibier tué par

1. Kaptindei. Voyez *De Gmelin*, t. I, p. 341, des *Voyages* traduits par Keralio. Ce voyageur dit que le sel s'élève en un endroit à quatre pieds au-dessus de la surface de l'eau; et qu'à sept lieues à l'est, sur la rive droite, du Kaptindei il y a une colline de sel haute de trente toises, longue de cent vingt pieds.

eux dans les dix années précédentes. Il fallait donc dresser la liste de tout ce qu'ils abattent dans leurs chasses, depuis l'hermine jusqu'à l'ours, depuis le coq de bruyères jusqu'à la cigogne blanche. La nature du gibier formait la base du nouveau tribut. Après avoir rempli cette mission et réglé beaucoup d'autres affaires, je revins, et je donnai ma démission aussitôt après mon retour.

Voilà le tableau de ma vie : on n'y trouvera ni grande action, ni découverte; ce n'était pas dans ma destinée! Je ne parlerai donc plus de moi; mais il me reste à dire quelques mots sur le pays et la nation des Yakoutes.

Description du pays des Yakoutes. — Climat. — Population. Caractère. — Aptitudes. — Les femmes yakoutes.

La contrée présente deux aspects différents : à l'est et au sud de Yakoutsk, elle est couverte de hautes montagnes rocheuses; à l'ouest et au nord, c'est une plaine où il croit des arbres épais et touffus; le sol, étant composé de terreau, possède une force de végétation sans égale. Au premier mai la pointe du gazon est à peine visible sous la neige, mais à la fin du même mois, tout ce qui porte le nom d'arbres a développé ses feuilles larges ou aciculaires, et la campagne est couverte de verdure. Dans les iles du fleuve, le foin s'élève, dans l'espace d'un mois, jusqu'à la hauteur d'un homme à cheval. La chaleur du soleil ne dégèle la surface de la terre qu'à trois ou quatre empans de profondeur. Au-dessous tout est gelé jusqu'à cinquante brasses larges. On n'a pu descendre plus bas.

On rencontre une innombrable quantité de cours d'eau, dont l'étendue et la profondeur sont considérables. Les rivières seraient parfaitement appropriées à la navigation, si leurs rives étaient habitées. Mais il n'y a pas de villes, et les eaux n'ont à porter que des barques faites de sept planches, ou des canots de bois ou d'écorce, qui peuvent tenir deux ou trois personnes. Les lacs très-nombreux nourrissent toutes sortes de poissons. Les gens laborieux peuvent toujours vivre de la pêche. A cette occasion, je dois mentionner, en passant, un phénomène curieux : entre Yakoutsk et Viliouisk, il y a un lac de sept kœs de large; les Yakoutes qui habitent sur ses rives m'ont raconté qu'ils se souvenaient d'avoir vu en sa place un terrain sec; un jour l'incendie d'un pré ou la foudre mirent le feu aux arbres du bois, qui brûlèrent avec leurs racines et le gazon jusqu'à la profondeur de trois ou quatre empans. En deux ou trois ans, les neiges et les pluies formèrent dans la place consumée un amas d'eaux qui, à force d'être remuées par les vents, se creusèrent un lit de deux ou trois brasses. Les habitants ne pouvaient concevoir comment il était venu des poissons dans ce lac, qui ne communiquait avec aucun autre. Voici l'explication que je crus pouvoir leur donner, et ils s'en montrèrent satisfaits. Les mouettes et les hirondelles de mer, qui fréquentent ce lac, ont avalé ailleurs des œufs de poissons; ces oiseaux ayant le gésier chargé de plus d'aliments qu'il n'en peut porter, les évacuent avant de les avoir digérés; le frai éclôt quand il se trouve de nouveau mis en contact avec l'eau, et voilà d'où viennent les poissons.

L'intensité du froid est très-grande dans ce pays, plus grande, je crois, que dans toute autre contrée de la Sibérie. L'instrument[1] avec lequel les Russes mesurent la température varie, pendant quatre mois de l'hiver, de quarante à quarante-neuf degrés. Malgré la rigueur du froid, l'homme n'éprouve d'autre incommodité que la toux et le rhume, et les indigènes ne cessent pas de sortir et même de voyager. Dans les endroits que frappent les rayons du soleil, la chaleur n'est pas moins excessive en été que le froid en hiver; alors on ne peut plus se remuer; il est impossible de marcher nu-pieds sur le terrain sablonneux. Aussi les Yakoutes se passent-ils de chaussures plutôt en hiver qu'en été. Le chaud est beaucoup plus préjudiciable que le froid à la santé de l'homme; il cause des diarrhées de sang qui emportaient beaucoup de Yakoutes dans le temps que ceux-ci vivaient de lait en été. Il est à regretter que les médecins russes ne connaissent aucun remède pour guérir cette maladie.

Le pays des Yakoutes est tellement étendu, que la température est loin d'être la même partout; à Olekminsk, par exemple, le blé réussit très-bien, parce que la gelée blanche y arrive plus tard; à Djigansk, au contraire, la terre ne dégèle qu'à deux empans de profondeur; la neige y tombe dès le mois d'août.

La population yakoute s'élève à cent mille hommes, et au double si l'on compte les femmes. Ils sont tous baptisés selon le rite russe, à l'exception de deux ou trois cents peut-être; ils pratiquent les commandements de l'Église; ils se confessent annuellement, mais peu d'entre eux reçoivent la communion, parce qu'ils n'ont pas coutume de jeûner. Ils ne sortent pas le matin avant d'avoir prié Dieu, et ne se couchent pas le soir sans avoir fait leurs dévotions. Lorsque la fortune leur est favorable, ils louent le Seigneur; quand il leur arrive du malheur, ils pensent que c'est une punition que Dieu leur inflige en punition de leurs péchés, et sans se laisser abattre, ils attendent patiemment un meilleur sort. Malgré ces louables sentiments, ils conservent encore quelques croyances superstitieuses et notamment la coutume de se prosterner devant le diable; lorsque surviennent les longues maladies et les épizooties, ils font faire des conjurations par leurs chamans et offrent en sacrifice une pièce de bétail d'un pelage particulier.

Les Yakoutes sont de moyenne stature, mais on peut les regarder comme des hommes robustes; leur visage est un peu plat, leur nez de grosseur proportionnée, leurs yeux sont bruns ou noirs, leurs cheveux noirs, lisses et épais; ils n'ont jamais de barbe; leur teint n'est ni blanc ni noir; la couleur de leur peau change trois ou quatre fois par an : au printemps par l'effet de l'air, en été par celui du soleil, en hiver par celui du froid et de la flamme du feu. En automne ou à la fin de l'été, le travail de la fauchaison ou la disette les fait maigrir; en été, avant la fenaison, ou à la fin de l'automne, l'abondance du lait, de

1. Le thermomètre de Réaumur.

Digitized by Google

la crème, des kymys et des viandes leur donne de l'embonpoint.

Ne faisant jamais la guerre, par suite de leur caractère pacifique, ils ne peuvent passer pour des héros; mais on doit les tenir pour issus de bonne race, vu l'agilité et la vivacité de leurs mouvements, l'affabilité de leurs paroles et leur sociabilité.

Ajoutons qu'ils sont très-intelligents. Il leur suffit de s'entretenir une heure ou deux avec quelqu'un pour connaître ses sentiments, son caractère, son esprit. Ils comprennent sans difficulté le sens d'un discours élevé, et devinent, dès le commencement, ce qui va suivre. Il y a peu de Russes, même des plus artificieux, qui soient capables de tromper un Yakoute des bois.



Femme yakoute. — Dessin de Victor Adam d'après Hempel et Geissler.

Le peuple yakoute est le seul qui donne à boire et à manger pour rien aux voyageurs; et c'est en quoi la bonté des Yakoutes se manifeste clairement. Entrez dans la tente de l'un d'eux, il vous offrira tout ce qu'il a de provisions; restez-y une semaine, restez-y même un mois, il vous rassasiera toujours, ainsi que votre cheval. Il tient non-seulement pour une honte, mais aussi pour un péché, de recevoir aucun payement en retour de l'hospitalité qu'il vous donne. « C'est Dieu, dit-il, qui donne le boire et le manger, afin que tous les hommes en puissent profiter; je suis pourvu de vivres, mon voisin ne l'est pas, je dois partager avec lui ce qui vient du Créateur. » Si vous tombez malade dans sa tente, tous les membres de la famille se relayeront pour vous veiller et pourvoir à vos besoins dans la mesure de leurs moyens.

Ils honorent leurs vieillards, suivent leurs conseils et professent que c'est une injustice ou un péché de les offenser et de les irriter. Quand un père a plusieurs en-

fants, il les marie successivement, leur bâtit une maison à côté de la sienne et partage avec eux ce qu'il possède en bétail et en biens. Même séparés de leurs parents, les enfants ne leur désobéissent en rien. Quand un père n'a qu'un fils, il le garde avec lui et ne s'en sépare que dans le cas où il perd sa femme et se remarie avec une autre qui lui donne des enfants.

Le Yakoute estime sa richesse en proportion du bétail qu'il possède; l'amélioration de ses troupeaux est sa première pensée, son premier désir; ce n'est qu'après y avoir réussi, qu'il songe à amasser de l'argent et d'autres biens.

Il est grand amateur de brandevin et de tabac : qu'on lui donne de l'un et de l'autre, il ne demandera pas à manger. Quand vous voyagez, entrez avec autant de vin que vous voudrez dans la tente d'un Yakoute, vos vases seront vides quand vous en sortirez. Il n'y a qu'un arti-



Poteaux des frontières du pays des Yakoutes et de la Chine[1]. — Dessin de Victor Adam d'après Folk.

fice qui puisse sauver votre provision. Aussitôt que vous arrivez chez un riche Yakoute, donnez-lui un œsmunæ (deux bouteilles de brandevin); avec cette liqueur, il s'enivrera parfaitement, lui, sa famille et dix camarades, et se tiendra satisfait; si vous ne lui en donnez qu'un verre, adieu votre brandevin. Le lendemain, en voyant vos bouteilles vides, vous vous rappellerez trop tard ce dicton : il a tout avalé.

Le Yakoute n'a pas d'égal pour la patience à supporter le besoin; ce n'est rien pour lui que de travailler trois ou quatre jours sans rien manger. Pendant trois mois, il ne vit que d'eau et d'écorce de pin, et pense qu'il en doit être ainsi. Les pauvres gens passent pour des gloutons aux yeux des Russes, parce qu'ils mangent beaucoup

1. Les limites de la Chine et de la Russie d'Asie sont marquées par de hauts poteaux de bois, érigés sur un piédestal en pierre, et portant d'un côté une inscription chinoise, de l'autre une inscription russe.

Digitized by Google

quand ils ont une bonne nourriture. Mais, à mon avis, quand on s'expose à supporter la faim comme eux, pendant plusieurs jours ou même plusieurs mois, on peut bien montrer quelque avidité pour peu que l'on se trouve à une bonne table.

Tous les peuples sont sujets à la colère; elle n'est pas étrangère aux Yakoutes, mais ils oublient facilement les griefs qu'ils ont contre quelqu'un, pourvu que celui-ci reconnaisse ses torts et s'avoue coupable.

Les Yakoutes ont d'autres défauts, qu'il ne faut pas attribuer à des dispositions innées; quelques-uns d'entre eux vivent de bétail volé; il est vrai que ce ne sont que des malheureux; quand ils ont pris, sur la chair d'une bête volée, de quoi manger deux ou trois fois, ils abandonnent le reste; cela montre que leur seul mobile est la faim, dont ils ont souffert pendant des mois et des années. De plus, quand on découvre le voleur, les princes (kinæs, du russe kniaz) le font frapper de verges, selon l'ancienne coutume, au milieu de l'assemblée. Celui qui a subi une telle punition en conserve la flétrissure jusqu'à sa mort; il ne peut plus être témoin, et ses paroles ne sont d'aucune valeur dans les réunions où délibère le peuple; on ne le choisit ni pour prince, ni pour *starsyna* (du russe *starchina*, ancien). Ces usages prouvent que le vol n'est pas devenu une profession chez les Yakoutes; le voleur est non-seulement puni, mais il ne recouvre jamais le nom d'honnête homme.

Le Yakoute est processif; un parent ou un étranger achète à crédit par exemple une vache qu'il ne paye pas, sous prétexte qu'il use du bénéfice de la compensation. Le vendeur le poursuit devant le chef et le prince; l'affaire passe ensuite par tous les degrés de juridiction, jusqu'à ce que les frais aient absorbé la valeur de vingt vaches et quelquefois tous les biens des plaideurs. Mais ce n'est pas toujours de leur propre mouvement qu'ils se jettent dans la voie ruineuse des procès; ils y sont souvent poussés par des gens malintentionnés, qui trouvent profit à faire des écritures.

Il suffit qu'un Yakoute veuille devenir maître dans quelque art pour qu'il y parvienne; il est tout à la fois orfèvre, chaudronnier, maréchal, charpentier; il sait démonter un fusil, sculpter des os, et avec un peu d'exercice, il est capable d'imiter tout objet d'art qu'il a examiné. Il est à regretter qu'ils n'aient pas de maîtres pour les initier à des arts plus élevés; car ils seraient en état d'exécuter des travaux extraordinaires.

Ils excellent à manier le fusil; ni le froid, ni la pluie, ni la faim, ni la fatigue ne les arrêtent dans la poursuite d'un oiseau ou d'un quadrupède. Ils chasseront un renard ou un lièvre deux jours entiers, sans avoir égard à la fatigue ou à l'épuisement de leur cheval.

Ils ont beaucoup de goût et d'aptitude pour le commerce, et savent si bien faire valoir la forme et la couleur de la moindre peau de renard ou de zibeline, qu'ils en tirent un prix élevé.

Les crosses de fusil qu'ils fabriquent, les peignes qu'ils taillent et ornent, sont des ouvrages achevés. On doit aussi remarquer que leurs outres de peau de bœuf ne se corrompraient jamais, quand elles resteraient dix ans pleines d'aliments liquides.

Parmi les femmes yakoutes, il y en a beaucoup qui ont de jolis visages; elles sont plus propres que les hommes; comme tout leur sexe, elles aiment les parures et les beaux atours. La nature ne les a pas dépourvues de charmes. Elles dissimulent leur inclination pour tout autre que leur mari, et elles ont à cœur de conserver leur réputation intacte. On ne doit donc pas les compter au nombre des femmes mauvaises, immorales et légères. Elles honorent à l'égal de Dieu, le père, la mère et les parents âgés de leur mari. Elles ne se laissent jamais voir tête et pieds nus. Elles ne passent pas devant le côté droit de la cheminée et n'appellent jamais par leurs noms yakoutes les parents de leur mari. La femme qui ne répond pas à ce portrait est regardée comme une bête sauvage, et son mari passe pour fort mal loti.

Traduit par E. BEAUVOIS.

DE SYDNEY A ADÉLAÏDE[1]

(AUSTRALIE DU SUD).

NOTES EXTRAITES D'UNE CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE.

1860.

... Le 1er mars dernier (1860), jour et mois correspondant, ne l'oubliez pas, au 1er septembre de notre hémisphère, je quittai Sydney, m'acheminant vers le sud dans une charrette à deux chevaux. Une bonne route parallèle à la côte nous conduisit d'abord jusqu'à Campbell-Town. En y arrivant nous apprimes, à notre grand regret, que le pont de Camden avait été enlevé par les dernières crues; il fallut nous lancer dans un chemin de traverse; quel che-

1. Sydney, chef-lieu de la Nouvelle-Galles méridionale, fondée en 1787 dans une baie magnifique connue sous le nom de port Jackson. Population 100 000 habitants; latitude sud 33° 51', longitude est 148° 40'.

Adélaïde, chef-lieu de la province de l'Australie du sud, fondée en 1836 sur la côte orientale du golfe Saint-Vincent, par 34° 58' de latitude et 136° 15' de longitude. Sa population est de 30 000 à 35 000 âmes.

min! Jamais je ne l'oublierai; en partant au point du jour, et ne nous arrêtant qu'à la nuit, nous faisions tant bien que mal nos quinze kilomètres. Mme de Sévigné, mettant vingt journées, au temps du grand roi, pour se rendre de Paris à Grignan, allait d'un meilleur train. Nous arrivâmes le dimanche à Picton, que la pluie continuelle avait mis dans un état de désordre impossible à décrire. C'était un chaos de voitures embourbées, de chariots dans la vase jusqu'à l'essieu, d'hommes démoralisés déclarant qu'ils ne voulaient pas aller plus loin, offrant à tout passant et à tout prix leurs chevaux, leurs voitures et tout leur matériel. On se riait de notre prétention de pousser en avant; mais nous avions pris la vieille devise des Douglas : « Jamais en arrière; » et nous avancions..., non sans grande peine, il faut bien l'avouer. Nous traversâmes le Bargo, moitié flottant, moitié roulant; et bien nous fîmes, car les prudents qui nous blâmaient, la pluie venant de plus belle, eurent huit jours devant eux pour prendre toutes leurs précautions avant de pouvoir guéer la rivière. La malle arrive trop tard pour suivre notre exemple, et, brandissant nos fouets, en signe de triomphe railleur, nous partons pour Benima, où nous arrivons le mercredi au soir; nouveau contre-temps, du magnifique pont de pierre de cette place il ne reste aucun vestige! Que faire? Il y a bien un petit bateau de passage; un canotier hardi nous promet de nous passer avec notre bagage; mais les chevaux, mais notre charrette? On fera passer les animaux à la nage, et on traînera la machine à la remorque. Celle-ci fut assez docile, grâce à une ou deux barriques vides; mais il n'en fut pas de même des quadrupèdes rétifs, et ce ne fut pas sans efforts qu'on les décida à se lancer dans les eaux écumantes. Pendant ce temps, les bourgeois de la localité nous regardaient d'un air narquois et raillaient *les chercheurs d'or*. Nous passons à leur nez et à leur barbe. Nous arrivons à Goulburn le vendredi, par des chemins affreux, si tant est que cela puisse s'appeler des chemins. Après une halte de deux heures dans ce chef-lieu du comté d'Argyle, nous nous remettons en marche pour Queanbeyan que nous atteignons le dimanche. Là je laisse mes compagnons et la charrette et en me dirigeant sur une ligne d'arbres encochés, j'arrive en deux jours aux mines. J'eus une semaine tout entière à donner à l'examen des mineurs et de leurs travaux avant l'arrivée des bagages, qui mirent neuf jours à venir de Queanbeyan. Rude besogne, par ma foi, pour leurs conducteurs! Il leur fallut décharger plusieurs fois le wagon, faire passer les colis à force de bras par-dessus des troncs d'arbres, puis la charrette; plus d'une fois ils furent sur le point de tout abandonner, bagage et wagon.

Dans mon exploration, pendant mes huit jours de solitude, je vis des mineurs travaillant au bord de la rivière sur une étendue de douze kilomètres environ, les uns heureux, remplissant leur pinte de poudre d'or par jour, les autres, et comme toujours c'est le plus grand nombre, ne faisant rien, bien qu'au milieu des *placers* les plus riches.

J'allai aussi visiter la *ville* de Kiandra, qui est située à environ deux kilomètres des plus beaux *claims*. Elle ne possède qu'un seul hôtel; il est tenu par un Yankee entreprenant qui se vante de pouvoir loger cent personnes. En y arrivant, je pus remarquer une vingtaine d'hommes qui, se précipitant sur un individu, lui coupèrent les cheveux, lui attachèrent les mains derrière le dos, et lui placardèrent sur les épaules un écriteau de voleur. La bande augmenta en un clin d'œil et deux cents personnes au moins furent à l'œuvre avant la fin de l'opération. Qui avec des courroies ou des étrivières, qui avec des sangles ou des ceintures, tous s'en donnaient à cœur joie sur les épaules du drôle. Je n'ai jamais entendu huer quelqu'un de la sorte; enfin quelques âmes charitables s'interposèrent, et le malheureux, étrillé de façon à s'en ressouvenir, put s'échapper.

.... Le dimanche qui, même dans les *placers*, devrait être un jour de repos, est ici le pire de toute la semaine : combats de chiens, boxes, querelles, jeu, ivresse, débauche de la plus honteuse espèce, tout est réservé pour le jour du Seigneur. Pendant tout le mois que je restai aux *placers*, je ne vis pas une seule fois célébrer le dimanche. Il faut reconnaître cependant que la nuit qui le suit et celle qui le précède sont les plus calmes de toute la semaine; on n'y entend pas surtout ces lamentables violons et autres instruments criards que la vieille Europe s'acharne à importer avec elle partout où elle va dresser son foyer ou sa tente!

Le district aurifère, l'Eldorado de la Nouvelle-Galles, s'étend sur les comtés de Murray, de Beresford, de Wallace et de Wellesley. Il forme une ligne onduleuse le long du thalweg des hautes vallées du Morrumbidge et de la Snowy, creusées l'une et l'autre entre les Alpes australiennes à l'ouest, la chaîne côtière de la Nouvelle-Galles à l'orient, et descendant, la première au nord et vers l'intérieur du continent, la seconde au sud et vers le détroit de Bass. Au point de partage des eaux de ces vallées, je n'étais qu'à trois ou quatre jours de marche de la ville d'Eden et de Twofold-Bay, où j'étais sûr de trouver un prompt passage pour Sydney. Mais les aventureux habitants de Kiandra me parlèrent d'une route récemment frayée par quelques-uns d'entre eux dans la double direction de Melbourne et d'Adélaïde. Contournant par le nord-ouest la base des Alpes australiennes, elle aboutit à Albury sur le fleuve Murray, parcouru à cette époque de l'année par des bateaux à vapeur. Il y avait là une occasion tentante de voir les plaines de l'ouest, d'étudier les progrès de la colonisation le long des plus grands cours d'eau du continent australien et de vérifier les merveilles de cette Australie du sud, objet de tant de récits et de tant de jalousie de la part des vieux colons de Sydney...; j'y cédai.

Les Alpes australiennes. — Le bassin du Murray. — Ce qui reste des anciens maîtres du sol.

Pendant que mon wagon, mes bagages et la plupart de mes gens filaient vers Twofold-Bay, je leur tournai le dos en ne prenant avec moi que deux hommes, trois che

vaux et une demi-douzaine de mâtins et de *pointers* que de pauvres diables de mineurs m'avaient cédés à grand prix, dans les *diggings, et seulement pour m'obliger*. Je m'acheminai, à petites journées, à travers les mille vallées qui rayonnent autour des flancs nord et nord-ouest des monts Kosciusko, Balh-Hill, Maragoura, Tennent, Talbingo et Manesranges, etc., et qui portent au Morrumbridge et au Murray les eaux de ces Alpes des antipodes. Vous pouvez pointer sur la grande carte de Keith-Johnston la ligne semi-circulaire qui me conduisit de Cooma à Albury par Numit et Bago, localités bien peu connues de vos géographes. Cette ligne parcourt certainement quelques-uns des plus beaux sites que renferme le continent australien; car nulle part, sur cette terre, où la nature semble encore en travail de formation, on ne saurait trouver un ensemble aussi complet de vrais paysages, d'eau et de rochers, de montagnes, de gazons et de bois.

Aussi je me réserve de vous décrire une autre fois, et avec les détails qu'elle mérite, cette partie de mon voyage. Je ne veux aujourd'hui que vous retracer à la hâte les principales impressions qu'elle m'a laissées.

Il y a trente-six ans à peine que les premiers pionniers, partis de Sydney, pénétrèrent dans ces régions; il n'y en a pas vingt-cinq qu'elles furent explorées scientifiquement par Mitchell, et cependant il faudra moins de temps encore pour que l'état originel de la contrée ne se retrouve plus que dans le livre de ce voyageur. Bientôt les



Australie du sud. — Types indigènes. — Dessin de G. Fath d'après Petermann.

chercheurs d'or, les *bushmen*, la dent et le pied des troupeaux, la charrue et la hache du *squatter* auront tout changé, — je suis loin de dire tout embelli.

Ce qui m'a le plus frappé, c'est le petit nombre d'indigènes et le peu de gibier que j'ai rencontré sur une ligne de plus de 400 kilomètres, parcourue en chasseur, ma meute en quête et l'œil aux aguets. Animaux et hommes sauvages s'éteignent et fondent ici comme ailleurs au souffle fatal de la colonisation européenne. Les tribus de plusieurs centaines d'individus, que Stuart et Mitchell visitèrent sur les affluents supérieurs du Murray, ne sont plus représentées que par des groupes épars de sept ou huit malheureux affamés. J'ai en vain aussi cherché à découvrir quelqu'un de ces *bocages de la mort*, qui jadis marquaient le centre de parcours, la terre patrimoniale de chacune de ces grandes tribus, et dont la plume et le crayon de Mitchell nous ont tracé de si remarquables tableaux. Ces poétiques sépultures ont disparu à leur tour; les descendants ont manqué aux aïeux pour entretenir les *tumuli* de gazon et les petits sentiers sablés qui circonscrivaient, sous l'ombre des eucalyptus et des mélaleucas, les cases de ces échiquiers funéraires. Les pousses de quelques printemps, les pluies d'un petit nombre d'automnes auront suffi pour tout envahir, tout recouvrir ou tout niveler. Si l'on veut voir aujourd'hui une sépulture indigène, il faut aller la chercher dans les déserts dénudés de l'ouest. Là, de loin en loin, quatre branches brutes, fichées en terre et croisées à leur sommet, supportent la dépouille mortelle

Digitized by Google



Sépultures australiennes dans les bois. — Dessin de Lancelot d'après Mitchell.

Digitized by Google

d'un Australien, ayant pour suaire une peau de kanguroo qui le défend mal contre l'inclémence de l'air et les insultes des oiseaux de proie, jusqu'à ce que la décomposition cadavérique livre ces lamentables restes aux chiens sauvages, accourus à cette curée des quatre aires de l'horizon.

.... Les aborigènes ont de nombreux vices, il est vrai, mais, nous devons l'avouer, il en est beaucoup qu'ils doivent au contact du monde civilisé; ils sont cruels, durs dans leurs rapports de famille, en un mot, possèdent en grand nombre de ces défauts qui distinguent les tribus sauvages et barbares. Cependant, d'après les observations recueillies depuis vingt ans par tous les directeurs et inspecteurs que l'administration anglaise leur a donnés, les Australiens possèdent des qualités qui pourraient servir d'éléments à la constitution d'un caractère moral d'un ordre plus élevé. Ils ont l'intelligence vive, observent et étudient avec finesse les objets inconnus; leur pouvoir d'imitation est extraordinaire; ils peuvent représenter les objets dans leur exacte proportion, et quand ils examinent un dessin, aucun détail ne leur échappe. Très-habiles à manœuvrer la lance et le boomerang, ils déploient une vraie sagacité dans l'emploi surtout de cette arme de jet, dont le principe scientifique a, jusqu'à ce jour, échappé aux explications de la science.

Rien ne peut égaler l'adresse avec laquelle ils jettent cette arme bizarre qui après avoir frappé le but revient tomber aux pieds de celui qui l'a lancée.

Leurs facultés perceptives sont donc très-développées; mais l'absence des facultés réflectives, et surtout le manque d'esprit de suite dans leurs idées, est le plus grand obstacle à leur civilisation; obstacle sérieux mais non insurmontable, et nous pourrions citer de nombreux cas où l'intelligence supérieure des blancs, aidée de leur dévouement, a su relever des tribus sauvages bien plus dégradées encore.

M. Thomas, le directeur actuel des aborigènes dans le district de Victoria, qui a beaucoup étudié ce sujet, dit que les enfants des deux sexes parviennent aisément à lire et à écrire; qu'ils apprennent facilement par cœur des morceaux de poésie et de chant; qu'ils aiment beaucoup les leçons orales traitant de la géographie, et qu'ils comprennent parfaitement l'usage des cartes.

Un jeune aborigène a eu, deux ans de suite, le prix de géographie à l'école normale de Sydney; mais il était d'une ignorance complète en arithmétique. Les filles comprennent vite les travaux d'aiguille et de couture, et les garçons tout ce qui a trait à l'agriculture et à l'élève des bestiaux.

Comme on a exagéré leurs défauts, on n'a pas manqué d'exagérer leur laideur et leur type. Certes, ce ne sont ni des Apollons ni des Antinoüs; mais parmi nos deux cent cinquante et quelques millions de congénères qui se prétendent fils de Japhet ou de Prométhée, combien y a-t-il de types qui puissent servir de modèle à un statuaire? combien de têtes vraiment belles? Je n'ose répondre.

.... Le teint des Australiens est brun de rouille ou couleur de chocolat; leur grandeur moyenne varie entre cinq pieds quatre pouces et cinq pieds sept pouces (1m,62 à 1m,72), leur tête est petite, leurs cheveux sont longs, couleur noire de poix, lisses et gros, parfois aussi bouclés et fins; ils ont généralement les lèvres grosses, le nez large et aplati, le front en arrière, mais une denture superbe et de grands yeux vifs. L'abdomen prédominant et les membres grêles dont nos peintres caricaturistes les ont tant gratifiés, ne sont guère leur apanage que dans leur bas âge et quand ils sont mal nourris.

Je le répète, dans tout travail qui exige l'emploi des facultés perceptives, l'aborigène est supérieur au blanc. Les enfants nés de parents européens et élevés en Australie semblent acquérir à un haut degré cette extraordinaire faculté de perception qui caractérise les indigènes.

Jusqu'à présent on a été injuste, inhumain à leur égard. Les blancs ne se sont pas fait faute de les tuer en grand nombre sans plus de souci que du gibier : on les a expulsés des endroits qu'ils occupaient, on leur a pris leur terrain de chasse sans se préoccuper le moindrement de leurs moyens d'existence. Il faut dire qu'ils étaient peu nombreux, sans chefs, et qu'ils fuyaient à l'approche des blancs. Ils n'ont pas, comme les nouveaux Zélandais, résisté les armes à la main aux envahissements des colons. Eussent-ils été plus puissants, les Européens seraient arrivés à composer plus équitablement avec eux. Dans les deux millions cinq cent mille kilomètres carrés de la province de Victoria, il est à peine un endroit où un aborigène puisse trouver le repos; le bétail, dit-on, ne veut pas rester là où habitent les noirs, et trop souvent le blanc n'a pas hésité à sacrifier les quelques noirs qui s'opposaient à l'installation de ses bœufs et de ses moutons.

Navigation sur le Murray. — Frontières de l'Australie du sud. — Le lac Alexandrina. — Le Kanguroo rouge.

Ayant trouvé à Albury un petit steamer qui, pour la première fois, avait pu remonter jusque-là, je m'y embarquai, et après huit jours d'une navigation régulière sur le Murray, nous franchîmes le cent quarante et unième méridien de longitude, qui forme la ligne de démarcation entre la colonie de Victoria et celle de South-Australia. Nous fîmes aussi nos adieux à la Nouvelle-Galles qui, jusque-là, avait été limitée par la berge de droite de la rivière. L'abondance de beurre, d'œufs, de lait, etc., que nous trouvâmes à la première escale, après avoir franchi la limite de ces deux provinces, me démontra clairement la supériorité de l'esprit industrieux des colons du sud sur celui de leurs voisins de l'est.

Au delà de ce point, le fleuve se replie vers le sud, en se dirigeant directement vers la mer. Les falaises de roches, qui bordent son cours inférieur, sont de plus en plus rapprochées et de plus en plus élevées. Elles consistent en grès jaune, alternant avec des couches de calcaire, remarquables par leur horizontalité. Lentement désagrégées par l'action de l'atmosphère pendant


CARTE
de
L'AUSTRALIE
indiquant
L'ETAT DES DÉCOUVERTES
opérées dans cette contrée au 1er Janvier 1859
dressée par A. Vuillemin
1859
Kilomètres
NOUVELLE HOLLANDE
AUSTRALIE SEPTENTRIONALE
AUSTRALIE OCCIDENTALE
AUSTRALIE MÉRIDIONALE
Golfe de Carpentarie
C. York
C. Lévêque
Trinity Bay
Halifax Bay
Perth
C. Leeuwin
King George Sound
Arch. de la Recherche
I. Kangourou
Lancaster Bay
Port Philippe
Dét. de Bass
TASMANIE
(Terre de V. Diemen)
Sydney
I. Melville
Dét. Clarence
C. Londonderry
Flinders B.

des siècles, leur stratification toutefois s'est ajustée au niveau de l'eau avec une précision mathématique. Ces roches sont percées de trous en tout sens, creusés, dans le but d'y nicher, par les kakatoès blancs, aussi bien que par d'autres oiseaux. Sur la saillie d'une de ces roches, fort près de l'eau et dans un voisinage très-solitaire, je ne fus pas peu surpris de voir un lapereau sautillant deçà et delà. Il faut croire que quelques sujets de cette espèce ont été mis en liberté en cet endroit par un naturaliste philanthrope, et qu'ils se sont multipliés.

Le onzième jour de notre navigation nous débouchâmes avec le fleuve dans le lac Alexandrina. Il est difficile de calculer la distance parcourue par la vapeur, tant à cause des innombrables méandres que décrit le Murray, qu'à cause des arrêts que l'on fait en route; néanmoins on estime généralement la portion navigable du Murray à environ deux mille kilomètres, ce qui est suffisant, je pense, pour faire de ce fleuve un cours d'eau respectable.

Le lac Alexandrina, dans lequel il débouche, présente la plus belle nappe d'eau douce que j'aie jamais vue. Car, agitée comme elle l'était sous l'effort d'un vent qui soufflait assez rudement pour tourner le cœur à qui n'avait pas pied marin, on l'eût prise pour tout autre chose qu'un bassin continental. Il mesure quarante à cinquante milles de long sur douze à quinze de large, et ses bords s'abaissent et s'effacent à l'horizon de manière à rappeler les grèves de la mer.

Goolwa, qui commande l'entrée et la sortie du Murray, est le point de cette navigation intérieure le plus rapproché d'Adélaïde; c'est une ville naissante de peu d'étendue et sans prétentions. Au port Elliot, situé dans la baie Encounter, il y a une voie ferrée fort bien faite, qui dessert à bon marché les navires en chargement pour l'exportation, ainsi que ceux qui apportent à la colonie les produits du dehors. Cette voie ferrée mérite d'être étudiée; elle traverse sept milles de pays assez favorables à sa construction, qui est formée de rails de fer placés sur des traverses de bois. Elle est desservie par des chevaux. Deux de ces animaux peuvent y mouvoir quatorze tonnes au trot, et elle n'a coûté que quarante-sept mille francs par kilomètre.

.... C'est dans le trajet de ce port à Adélaïde, trajet que je fis non par la grande route, mais à petites journées, à travers champs et avec force zigzags, comme un homme venu de loin pour étudier le pays, que je tuai pour la première fois un kanguroo rouge (*macropus giganteus*), tout à la fois le plus grand spécimen de son espèce et le plus grand animal de l'Australie; il est aussi le plus rare. Quand les chiens approchent d'une bande de ces animaux, *le vieil homme*, comme l'appellent les *Bushmen*, c'est-à-dire le plus vieux mâle, s'arrête, s'appuyant contre un tronc d'arbre, s'il s'en trouve dans le voisinage, et se tenant dressé sur ses jambes de derrière, il attend tranquillement l'attaque. Il est peu de vieux chiens qui osent se lancer franchement sur lui, car les kanguroos se servent si habilement de leurs pieds de derrière qu'un chien qui attaque sans précaution vient s'y embrocher comme sur un épieu, et se trouve rejeté au loin, le ventre ouvert et les entrailles pendantes. Ces kanguroos sont si vigoureux que, s'il se trouve une mare dans le voisinage, ils saisissent les plus gros dogues entre leurs pattes antérieures, et bondissent à l'eau où ils piétinent le chien jusqu'à ce qu'il soit noyé. Dans l'occasion dont il s'agit, j'étais en chasse avec une laisse de chiens superbes, dans le *Bush* qui couvre les falaises de la presqu'île d'York, entre les golfes Spencer et Saint-Vincent. Mes chiens firent lever un *forestier rouge*, le plus grand que j'aie jamais vu. Pendant trois kilomètres environ, nous eûmes une chasse splendide; ayant alors fait face aux chiens, mon vieux kanguroo en éventra un, puis se dirigea en droiture vers la grève; il y avait bonne brise nord; Fango, un énorme griffon au poil rude, pressait le kanguroo qui filait toujours vers la mer; j'étais bien loin de penser au parti qu'il allait prendre. A mon profond étonnement, mon *vieil homme* de la falaise, peu élevée à l'endroit où il se trouvait, saute sur la plage, traverse résolûment le ressac qui battait violemment la côte; Fango le suit, se jette à l'eau. Aussitôt en dehors du ressac, le kanguroo ayant la tête et les épaules hors de l'eau se retourne, et attend, calme et tranquille, mon chien qui nageait courageusement pour l'atteindre. Il savait bien ce qu'il faisait, le vieux rusé; il avait l'œil sur Fango, et avant que celui-ci eût pu lui sauter à la gorge, il le saisit avec ses pattes antérieures, le tenant très-soigneusement sous l'eau. Ceci se passa en moins de temps que je ne mets à l'écrire. L'air grave et tranquille du *vieil homme* passe tout ce qu'on peut imaginer; je ne puis mieux comparer son occupation qu'à celle d'une blanchisseuse plongeant et replongeant dans l'eau son linge qui remonte toujours à la surface. Mais cela ne pouvait durer; mon chien allait se noyer; j'entrai sans hésiter dans le ressac, tenant un fusil élevé le plus possible au-dessus de ma tête pour le garantir de l'eau : je ne pouvais, du reste, tirer que de très-près, n'ayant que du plomb dans mes canons. Je m'avançai tant que je pus, j'avais de l'eau jusque sous les bras, quand je me décidai à tirer; j'ajustai soigneusement, mais sans aucun résultat que de changer la scène. Le kanguroo abandonna mon chien et vint à moi, bondissant et éclaboussant. « Attention! pensai-je, si je ne te tue pas, tu me noieras. » Je gardai mon fusil à l'épaule, l'attendant très-sérieusement, je vous assure, et quand il fut assez près, si près qu'il touchait mon canon, j'appuyai le doigt sur la gâchette : il tomba roide mort. Fango, remis de son bain un peu forcé, m'aida à amener *le vieil homme* sur la plage, et ce ne fut pas sans peine.

La colonie de l'Australie du sud. — Adélaïde. — Culture et mines.

En visitant la colonie de l'Australie du sud, je m'attendais à y rencontrer l'association d'une industrie intelligente avec de sérieuses applications pratiques, le tout sans les détails insignifiants, inséparables d'une communauté restreinte. J'avais connu, pendant nombre d'années, de très-intelligents colons de ce pays qui m'avaient



Sépulture australienne au désert. — Dessin de Doré d'après un ouvrage intitulé : *The Rambles at the Antipodes* (Excursion aux antipodes).

Digitized by Google

paru singulièrement enthousiastes dans leurs appréciations des nombreuses vertus de leur colonie. Je ne me sentais guère entraîné à leur donner pleine confiance, car l'exagération de leurs éloges me portait à réagir intérieurement. Ces colons me semblaient par trop entraînés par leurs sentiments personnels, et, bien que j'aime l'enthousiasme, je m'en méfie.

Mais la seule vue d'une portion fort limitée de l'Australie du sud me convainquit qu'il y avait réellement dans cette colonie les éléments capables d'exciter les sympathies et de justifier les éloges de quiconque est l'ami des terres australiennes. Dès le premier pas que je fis en dedans de sa frontière, je fus à même de constater un développement remarquable de patiente et laborieuse industrie. Le même esprit règne dans toute la colonie. Les ressources ne sont peut-être pas à comparer avec celles d'un voisinage plus favorisé, mais quelles qu'elles soient, elles sont développées avec autant d'intelligence que d'activité. Aussitôt que l'on arrive au lac Alexandrina, des terrains en pleine culture, des habitations confortables, des moulins à vapeur, des centres de populations prospères apparaissent de toutes parts, et l'on se sent dans un pays où tous les besoins d'un peuple civilisé peuvent facilement trouver satisfaction.

Rarement j'éprouvai une sensation plus agréable que celle que me procura la vue soudaine de Villianga, un charmant hameau situé à mi-route de Goolwa à Adélaïde. Nous avions chassé tout le jour et sans beaucoup de succès à travers une contrée misérable et stérile; notre patience était à bout comme nos forces. Les broussailles de gommiers, une incessante succession de coteaux poussiéreux, n'avaient été qu'imparfaitement compensés par quelques belles échappées et par une abondance de ces belles fleurs sauvages que l'Australie semble réserver aux parties de son sol les plus ingrates, lorsque soudain, au déclin du soleil, les tristes broussailles parurent s'évanouir et le spectacle qui s'offrit à nous ne ressembla à rien de ce que j'avais vu depuis mon départ d'Angleterre. Du haut de la colline où nous étions, on aperçoit une étendue de pays de plusieurs milles de rayon; et du nord au sud, de l'est à l'ouest, jusqu'à la mer qui borne l'horizon, ce ne sont que terres cultivées. A trente milles de là, les brumes d'une grande ville indiquent l'emplacement d'Adélaïde, et de tous côtés les flancs émaillés des légères collines, les clôtures qui s'étendent dans la plaine, les jardins bordés de haies, les vergers plantureux, les habitations confortables signalent la présence d'une race agricole active et industrieuse, qui a su échapper aux griffes du plus détestable des propriétaires, le gouvernement. Là des moissons verdoyantes dont la tendre coloration contraste avec les blondissantes céréales qui, semées en hiver, se parent pour la moisson prochaine; ici un champ fraîchement labouré dont les teintes sombres décèlent la richesse du sol; plus loin, des prés, des foins en meules embaument l'air, tout, en un mot, révèle un grand pays agricole.

Depuis longtemps mon regard ne s'était pas reposé sur une aussi grande étendue de terres cultivées. Ce fut comme la réalisation d'un rêve; car, à Sydney, pendant des années, je m'étais efforcé, dans mon humble sphère, d'attirer l'attention de mes voisins sur la possibilité d'entrer dans cette voie, avec un pays aussi plein de ressources que le leur, et de leur démontrer la nécessité d'en finir avec le vieux système de monopole et d'exiger du sol le meilleur produit possible. J'appuyais surtout, de mon mieux, sur la culture variée, l'extension des terres cultivées, du jardinage, le développement des vergers, les essais de viticulture; mais en vain, et ici je trouvais mes idées réalisées et les résultats pratiques de tout ce que j'avais prêché théoriquement.

A partir de ce jour, je visitai les localités les plus intéressantes de l'Australie méridionale, et rien n'est venu détruire cette première impression. C'est l'Angleterre, mais l'Angleterre sans ses monstrueuses anomalies d'extravagantes richesses, auxquelles des misères profondes servent de cadre. C'est l'Angleterre avec un beau climat, un sol vierge, avec la liberté sans ses antiques abus; c'est l'Angleterre avec des institutions plus généreuses, avec des citoyens plus libres.

Le système territorial de l'Australie du sud est basé sur une division de quatre-vingts acres, servant de base fixe, et toute la superficie du pays est divisée en lots de même grandeur. C'est une étendue bien calculée. Un bon agriculteur sait qu'avec le travail intelligent d'une année il peut mettre de côté deux mille francs, et ses efforts tendent à réaliser cette somme.

Chaque jour il apprend à utiliser ses connaissances agronomiques dans un nouveau climat, et il connaît de mieux en mieux le terrain où il pourra fonder un établissement. Après l'acquisition de la terre il peut encore avoir besoin de travailler afin d'enclore son terrain, d'acheter un attelage de bœufs ou une paire de chevaux. Enfin il arrive à posséder un établissement à lui, et il se met courageusement à l'œuvre pour devenir un fermier indépendant. La première récolte lui laissera probablement des ressources, la deuxième le mettra à même d'acheter une ou deux parcelles attenantes à la sienne, et ainsi, graduellement, il arrive à être un propriétaire aisé et un agriculteur considérable, sans toutefois que la progression lui tourne la tête et l'entraîne à des erreurs, mais cependant avec assez de rapidité pour soutenir son énergie. C'est ainsi que le nombre croissant de pareils hommes a amené l'Australie méridionale au point de prospérité où elle se trouve, et l'on pourra avantageusement comparer cette race d'industrieux travailleurs avec n'importe quelle autre au monde. Pour démontrer la différence de cette colonie avec Victoria sa voisine, il me suffira de citer la dépense d'hôtel que je fis la dernière fois que je fus à Melbourne, où je payais cinq francs soixante centimes pour chaque repas. Dans le premier hôtel de l'Australie du sud, je payai deux francs cinquante centimes pour un repas plus abondant et de meilleure qualité.

Deux choses me frappèrent dans mes excursions au

travers du pays, le nombre des moulins et celui des enclos formés de haies vives.

Je considère que l'existence de nombreux moulins est un symptôme de vitalité dans une colonie dont toutes les tendances se dirigent vers l'agriculture. Quant aux haies, il est curieux de voir combien Victoria en manque, en la comparant avec les colonies limitrophes. Dans l'île de Tasmanie, tout le pays est divisé par des haies épaisses d'églantiers, dont l'effet charme et la vue et l'odorat, l'air en est embaumé. Dans l'Australie du sud l'on se sert de l'acacia épineux que fournit, je pense, l'île des Kanguroos et qui forme d'excellentes haies. Il pousse vite, et, bien mené, il forme une palissade épaisse qui garantit admirablement les jardins et les vergers. Son seul inconvénient est d'être facilement détruit par le feu, même à l'état vert. La généralité des haies ajoute encore ici à l'apparence cultivée du pays, et vous fait faire un triste retour sur la nudité des poteaux et des pieux qui bornent les propriétés dans les banlieues de Sydney et de Melbourne.

Quelques avantages que l'on puisse trouver dans les districts ruraux de cette colonie, on ne saurait cacher les désagréments de ses villes. Adélaïde est située assez avantageusement, même judicieusement, et toutefois, pendant plusieurs mois de l'année, elle est complétement inhabitable, et en cela aussi mal appropriée à la résidence de l'homme que Melbourne, que l'on vante tant et pour les mêmes causes. D'abord la poussière y est insupportable; on me décrivait une fois Adélaïde comme une ville où, dès le matin, on devait se laver la bouche avant de pouvoir parler, et où, pendant le jour, on entendait ses paupières crier quand on clignait des yeux. Je n'en avais rien voulu croire, mais mon expérience personnelle me fit reconnaître que l'état poudreux d'Adélaïde, tel que l'on me l'avait décrit, n'était que légèrement exagéré.

Sans cet inconvénient, la ville serait agréable, et l'on conçoit difficilement que dans une agglomération d'habitants comme celle que l'on trouve dans nos villes d'Australie, telles que Melbourne, Sydney, Adélaïde ou Hobart-Town, l'on n'ait jamais songé à adopter des mesures tendant à faire disparaître les inconvénients de la saleté et de la poussière.

La population d'Adélaïde commence à donner le bon exemple d'élever des plantations en ville. Les particuliers peuvent planter devant leurs propriétés, et la municipalité a fait garnir le pourtour de la ville et les places d'arbres d'ornement.

Adélaïde est bâtie dans une vaste plaine limitée par le Torrens qui l'alimente d'eau. Cette rivière est insignifiante, pendant l'été surtout, et n'a guère plus d'eau à cette époque que les torrents algériens ou andalous; toutefois, si peu abondante que soit l'eau, elle ne tarit pas et est d'assez bonne qualité. D'un côté Adélaïde est abritée par une rangée de coteaux d'une grande beauté. Ces collines sont distantes entre elles de cinq milles à peu près; la plus haute mesure, dit-on, deux mille pieds. Elles courent depuis les plaines de la côte jusqu'au district de Burra, pendant l'espace d'une centaine de milles, et présentent partout un charmant aspect. Légèrement ondulées, tantôt couvertes de bois, tantôt arrondies en dômes, accidentées de mille manières pittoresques, jamais elles ne fatiguent l'œil qui se repose sur la succession de leurs contours. Que le soleil se lève, qu'il plane au zénith ou qu'il se couche, elles présentent mille beautés de lumière et d'ombre, auxquelles s'ajoutent les caprices des nuages qu'entraîne le vent; puis, çà et là au milieu des cultures, des parcelles d'un vert intense ajoutent aux aspects d'un paysage où l'on sent l'action de la main de l'homme.

Les jardins des environs d'Adélaïde sont plus nombreux que dans les autres colonies; très-étendus, bien cultivés, ils sont d'un bon rapport. Pendant la saison, les fruits abondent, depuis la grosse groseille jusqu'à l'orange. Il y a de grands jardins plantés d'oliviers, mais, à ma grande surprise, on n'utilise pas leurs fruits, qui tombent et noircissent le sol où ils pourrissent; les frais pour l'extraction de l'huile ou pour conserver les olives sont encore si élevés qu'on est forcé de perdre la récolte, et à ce sujet un jardinier m'avoua avoir offert toute la sienne à qui pourrait l'utiliser, et n'avoir pas trouvé d'amateur.

Les orangers sont, au contraire, cultivés avec succès par plusieurs colons. J'en ai vu chez un seul propriétaire une plantation de sept acres, et, bien que jeunes encore, les arbres sont vigoureux et commencent à rapporter abondamment. La culture n'en est pas très-developpée, mais aussitôt que l'usage de ce précieux fruit s'étendra, les jardiniers qui y ont consacré leurs soins en retireront de bons revenus. La vigne aussi est cultivée sur une grande échelle; on connaît le beau raisin qu'expédie Adélaïde; on n'en a pas vu de pareils dans les autres parties de l'Australie. La fabrication du vin prend de l'extension, et la qualité des produits est aussi bonne que celle des meilleurs crus de la Nouvelle-Galles méridionale. Peut-être ont-ils un goût de terroir trop prononcé. Mon opinion est que les vignes sont plantées dans une terre trop forte, et le colon, habitué à faire fructifier la meilleure terre possible, applique les mêmes principes à la culture de la vigne que ceux qui conviennent à celle du blé et de la pomme de terre. Mais ce sont là des défauts que le temps et l'expérience corrigeront. Enfin, à l'honneur de cette jeune colonie, on doit constater qu'elle a déjà mis en culture au moins 15 000 hectares de plus que chacune de ses deux aînées, la Nouvelle-Galles et Victoria, bien plus riches et bien plus peuplées.

Les chemins de fer et le télégraphe progressent assez lentement. Une ligne ferrée relie Adélaïde avec le port et s'étend jusqu'à Gawler-Town, à vingt-cinq milles dans l'intérieur, dans la direction des grandes mines de cuivre de Burra.

Le télégraphe électrique qui communique avec Victoria doit se relier avec Sydney; son installation laisse bien quelque chose à désirer; mais il faut un peu d'indulgence pour l'application d'une découverte si récente

de la science du vieux monde, dans un monde né d'hier en quelque sorte.

Le point le plus intéressant à visiter dans l'Australie méridionale est la belle mine de cuivre de Burra. Située au nord d'Adélaïde, elle est éloignée de cette ville d'à peu près cent milles. On peut s'y rendre en voyageant toujours en plaine le long de la ligne des charmants coteaux dont je vous ai parlé. Les premiers vingt-cinq milles se font en chemin de fer, et puis on prend la voiture, qui vous mène par une route assez bonne en général, mais parfois détestable. La mine de Burra présente une scène des plus animées. Neuf cents hommes et enfants y sont employés par la Compagnie à extraire la gangue et à la travailler pour la livrer au commerce. Une autre compagnie se charge de la fonte, elle achète la matière première à la compagnie minière et la réduit en cuivre pur pour être expédié. Les mines par elles-mêmes sont de grande étendue, le gisement des filons varie entre une profondeur de quelques mètres et celle de cent dix ; et le système des galeries peut présenter un développement de près de six milles. Cette mine a déjà donné aux actionnaires plus que soixante-deux fois le



Restes d'un voyageur retrouvé par ses compagnons dans les déserts du lac Torrens. — Dessin de Doré d'après *the Rambles at the Antipodes.*

capital premier, et elle progresse encore! Il y a d'autres mines à Kapunda et dans d'autres localités, mais aucune ne saurait être comparée en rendement et en étendue avec celle-ci. J'ai encore bien des observations à vous communiquer sur l'Australie méridionale et sur les entreprises récentes tentées, avec un égal enthousiasme, et par les particuliers et par le gouvernement local pour l'exploration de l'intérieur du continent; entreprises qui viennent d'illustrer les noms des voyageurs Stuart, Babbage, Warburton, Hack, du gouverneur Mac-Donel lui-même, et qui ne sont ni sans grandes fatigues, ni sans grands dangers, témoin ce pauvre Coulthard, mort de soif dans le désert, où il s'était égaré, et retrouvé plusieurs semaines après, sa main de squelette encore étendue sur une cantine en étain, où il avait gravé ses dernières impressions d'agonie!!! Laissez-moi terminer cette lettre en vous affirmant qu'en dépit des richesses minérales que j'ai contemplées de mes yeux ou touchées du doigt depuis quelques mois, je vivrai et je mourrai dans la conviction que le vrai bonheur est étroitement associé aux opérations agricoles, au bon marché et à l'abondance des simples biens dus à la fécondité de notre mère la terre.

Traduit par F. de Lanoye.



Oasis d'Éderi (Fezzan). — Dessin de Rouargue d'après Barth (premier volume)

VOYAGES ET DÉCOUVERTES AU CENTRE DE L'AFRIQUE.

JOURNAL DU DOCTEUR BARTH[1].

1849-1855

Henry Barth. — But de l'expédition de Richardson. — Départ. — Le Fezzan. — Mourzouk. — Le désert. — Le palais des démons. — Barth s'égare ; torture et agonie. — Oasis. — Les Touaregs. — Dunes. — Afasselez. — Bubales et mouflons. — Ouragan. — Frontières de l'Asben. — Extorsions. — Déluge à une latitude où il ne doit pas pleuvoir. — La Suisse du désert. — Sombre vallée de Taghist. — Riante vallée d'Auderas.

Dans un premier voyage, le docteur Henry (Heinrich) Barth, né à Hambourg, avait exploré le nord de l'Afrique, une partie du désert, visité l'Égypte et vu Constantinople, après avoir franchi l'Asie Mineure. Il venait de publier le premier volume de ses pérégrinations, et commençait à l'université de Berlin un cours sur la géographie ancienne et moderne du bassin de la Méditerranée, lorsqu'en 1849 il apprit que M. James Richardson allait partir de Londres pour l'Afrique centrale chargé d'une mission qui intéressait à la fois la science et l'humanité (il s'agissait d'ouvrir le Soudan au commerce européen et de substituer au trafic des hommes celui des richesses naturelles du pays des noirs). Le gouvernement britannique permettait à un Allemand de se joindre à cette expédition ; et Barth, qui entendait toujours ces paroles que lui avait dites un esclave du

1. Un des géographes de notre temps, qui ont le plus d'autorité, M. Vivien Saint-Martin, a très-justement apprécié en ces termes le voyage du docteur Barth : « Cette exploration restera comme l'une des plus importantes et des plus remarquables dans l'histoire des découvertes africaines. » En effet, complétant au nord, à l'est et au sud du Bornou les découvertes de Denham, Oudney et Clapperton (1822), reliant à l'ouest les travaux de Lander (1830) à ceux de Caillé (1828), Barth et ses compagnons ont comblé d'immenses lacunes et tracé sur la carte d'Afrique des itinéraires qui ne s'élèvent pas à moins de cinq à six mille lieues.

Une traduction française des *Voyages* de Barth, par M. Paul Ithier, se publie en ce moment à Bruxelles et à Paris (Bohné, rue de Rivoli, 170). Les deux premiers volumes ont paru.

Digitized by Google

Haoussa « Plût à Dieu que vous pussiez voir Kano! » s'offrit avec joie pour accompagner le voyageur. Néanmoins son père se désola de cette résolution. Pénétrer au centre de l'Afrique, ce pays des monstres, où la faim, la soif, le vent, le soleil et la fièvre tuent ceux qu'ont épargnés les bêtes féroces et l'homme, souvent plus cruel que la brute, c'était vouloir partager le sort de Mungo-Park et de ses trente-huit compagnons; c'était aller à la mort comme Peddie, Gray, Ritchie, Bowdich, Laing, Oudney, Clapperton, Richard Lander. Les supplications paternelles furent si pressantes, qu'Henry Barth écrivit pour se désister de sa demande; mais il était trop tard, on avait compté sur sa parole, et il dut partir avec son compatriote Overweg [1] qui avait résolu de partager ses fatigues et ses travaux.

Ils arrivèrent à Tunis le 15 décembre 1849, ensuite à Tripoli, et, en attendant leur départ pour le centre, firent une excursion dans les montagnes qui entourent la régence; puis ils revinrent à Tripoli, d'où ils partirent le 24 mars 1850.

Engagée dans le Fezzan, cette province tripolitaine au sol aride parsemé d'oasis, et qui n'est à vrai dire que la falaise souvent désolée d'une mer de sable où elle jette ses promontoires, l'expédition arriva le 18 avril au pied d'un plateau rocailleux, annoncé par un tas de pierres, auquel chaque pèlerin qui traverse pour la première fois ce lieu sinistre doit ajouter la sienne.

Après avoir souffert du froid, par une nuit sombre et humide, nos voyageurs atteignirent, vers le milieu du jour, le point culminant de ce terrible hammada [2] qui s'élève à 478 mètres au-dessus du niveau de la mer. Là, ils furent assaillis d'un vent furieux du nord-nord-ouest qui renversa leurs tentes, et laissa toute la caravane à découvert sous une pluie torrentielle. Le surlendemain commença la descente par un défilé rocailleux, formé d'un grès tellement noir à sa surface qu'on l'aurait pris pour du basalte, si le clivage n'en avait montré la véritable nature.

Un phénomène aussi curieux que rare dans ces contrées est la ville d'Édéri, perchée au sommet d'un groupe de rochers en forme de terrasse escarpée. Cette situation a donné à cette ville une grande importance jusqu'au jour où elle a été détruite par Abd-el-Djèlil, le terrible chef des Oulad-Sliman, qui, chassé de la régence de Tripoli en 1832 ou 33, passa comme le simoun sur toutes les oasis du Fezzan. On dit qu'il n'abattit pas moins de six mille palmiers autour d'Édéri; c'est au milieu des débris épars de cette ancienne plantation qu'est situé le village actuel d'Édéri.

L'expédition traversa ensuite quelques oueds fertiles, séparés les uns des autres par des falaises escarpées, des nappes de sable, des bandes de terrain noir revêtu de couches salines et blanchâtres, jusqu'au moment où elle découvrit la plantation de Mourzouk, tellement éparpillée qu'on ne saurait dire avec exactitude où elle commence, où elle finit.

La capitale du Fezzan repose au fond d'un plateau entouré de dunes, à quatre cent cinquante-six mètres au-dessus du niveau de la mer. Malgré ce que la situation de Mourzouk a de pittoresque, on est frappé tout d'abord de son extrême aridité, et l'impression triste qui en résulte augmente si l'on y réside quelques jours; ce n'est qu'à l'ombre épaisse des dattiers que la culture de quelques fruits est possible (grenades, figues et pêches); les légumes, y compris les oignons, y sont extrêmement rares, et le lait de chèvre est le seul que l'on y trouve.

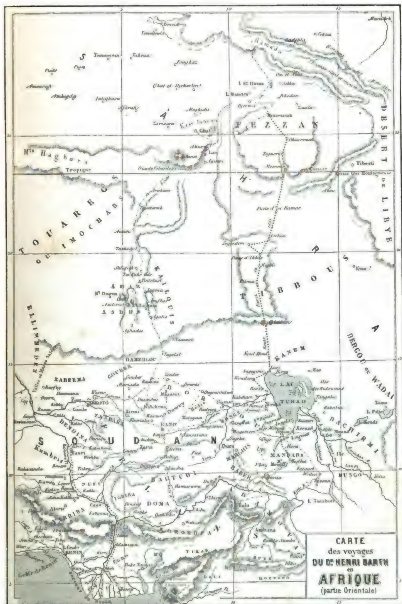
L'enceinte de la ville n'a pas trois kilomètres; c'est trop encore pour les 2800 âmes qu'elle renferme, ainsi que le prouve la solitude des quartiers éloignés du bazar. Une voie spacieuse, appelée *dendal*, qui de la porte de l'est s'étend jusqu'au château, caractérise la ville, et montre qu'elle a plus de relations avec la Nigritie qu'avec les territoires arabes.

« Mourzouk, dit le docteur Barth, n'est pas, comme Ghadamès, habitée par de riches trafiquants; c'est moins le siége d'un commerce considérable, qu'un lieu de transit. Pour nous c'était la première station de notre voyage, et notre véritable point de départ, aussi ne demandions-nous qu'à en sortir; mais qui peut jamais quitter à son heure une ville africaine, presser des individus pour qui le temps n'existe pas? Notre départ qui devait avoir lieu le 6 juin, fut décidé pour le 13; on se mit en marche effectivement le jour indiqué. Mais après avoir séjourné à Tasaoua pour s'entendre avec deux chefs des Touaregs, ces pirates voilés et silencieux du désert, il fallut retourner sur ses pas, rentrer à Mourzouk; et c'est le 25 juin que, revenue à Tasaoua, notre petite caravane s'ébranla d'une manière définitive, franchit des montagnes de sable, et entra sur un terrain plus ferme dont les hauteurs sont couronnées de tamarix, région dont un cours d'eau violent semble avoir entraîné la portion terreuse qui réunissait les collines, à présent isolées. Nous retrouvons bientôt le sol caillouteux de l'hammada, puis la succession de vallées verdoyantes et de lieux arides qui ont précédé notre arrivée à Mourzouk.

« Nous avions atteint l'Oued-Elaven, large dépression venant du nord, lorsque nous découvrîmes, à deux cents pas de notre camp, une mare qui formait un centre de vie dans cette région solitaire; tout un monde s'y baignait et folâtrait; une nuée de pintades et de gangas voltigeait au-dessus de la masse animée, en attendant qu'ils pussent remplacer les baigneurs. Là, de nouvelles difficultés s'élèvent de la part des Touaregs chargés de nous conduire à Seloufiet; nos serviteurs eux-mêmes nous disent que nous nous trompons en croyant que la route de l'Ahir nous est ouverte, et nous déclarent qu'il nous faut envoyer demander aux chefs du pays la permission d'y entrer. Bref, tout en persistant dans notre itinéraire, nous consentons à passer par Ghat, et à y rester six jours; on nous promet en échange de partir ensuite immédiatement pour l'Asben.

« C'est en nous dirigeant vers Ghat, au moment où

1. Prononcez *Oferreg*.
2. El hammada, nom souvent employé dans le nord de l'Afrique pour désigner un plateau pierreux.



Gravé chez Erhard R. Bonaparte 42

Digitized by Google

nous entrions dans la vallée de Tanesof, que nous vîmes se dresser en face de nous, le mont Iniden ou des Démons, admirablement éclairé par le soleil couchant; sa cime perpendiculaire, avec ses tours et ses créneaux, se découpait en blanc sur le ciel, au-dessus d'une base puissante dont on distinguait les strastes de marne rouge. A l'ouest, l'horizon était formé par des dunes que le vent balayait, et dont il répandait le sable sur toute la surface du val.

« Le lendemain matin, nous marchions vers la montagne enchantée, que les récits fantastiques de nos gens revêtaient d'un incroyable prestige. Malgré les avertissements des Touaregs, ou peut-être parce qu'ils me disaient de ne pas risquer ma vie en escaladant ce palais des démons, je résolus de tenter cette entreprise sacrilége. Ne pouvant obtenir de guides, je partis seul pour ce séjour infernal, bien persuadé que c'était autrefois un lieu consacré au culte, et que j'y trouverais des sculptures, des inscriptions curieuses. Malheureusement je n'emportais avec moi que du biscuit et des dattes, la plus mauvaise nourriture qu'on puisse avoir quand l'eau vient à manquer. Je franchis les dunes, j'entrai dans une plaine entièrement nue, jonchée de cailloux noirs et d'où surgissaient des monticules de même couleur; je traversai le lit d'un torrent tapissé d'herbes, et qui allait rejoindre la vallée; c'était l'asile d'un couple d'antilopes



Mourzouk, capitale du Fezzan. — Dessin de Rouargue d'après Barth (premier volume).

qui, sans doute inquiètes pour leurs petits, ne s'éloignèrent pas à mon approche, mais dressèrent la tête et me regardèrent en agitant la queue. Je me trouvai en face d'un ravin, le palais enchanté semblait fuir; je changeai de direction, un précipice me barra le passage. Le soleil était dans toute son ardeur, et ce fut accablé de fatigue que j'atteignis le sommet de la montagne, dont le faîte crénelé, seulement de quelques pieds de large, ne m'offrit ni sculptures ni inscriptions.

« La vue s'étendait au loin; mais je cherchai vainement à découvrir la caravane. J'avais faim, j'avais soif; mes dattes et mon biscuit n'étaient pas mangeables, et ma provision d'eau était si restreinte, que j'en bus seulement une gorgée pour ne pas la tarir. Malgré ma faiblesse il fallut bien redescendre, et je n'avais plus d'eau quand je me retrouvai dans la plaine. Je marchai quelque temps et finis par ne plus savoir la direction qu'il fallait prendre. Je déchargeai mon pistolet et ne reçus pas de réponse. Je m'égarai davantage; il y avait de l'herbe à l'endroit où j'étais arrivé; j'aperçus de petites cases fixées aux branches d'un tamarix; la joie au cœur, je m'empressai de les atteindre: elles étaient désertes. Je vis passer au loin une file de chameaux; c'était une illusion : j'avais la fièvre. Vint la nuit, un feu brilla dans l'ombre, ce devait être le prix de la caravane; je déchargeai de nouveau mon pistolet, pas de réponse. La flamme s'élevait toujours vers le ciel, m'indi-

Digitized by Google

quant où était le salut, et je ne pouvais profiter du signal. Je tirai une seconde fois, tout resta silencieux ; je confiai dès lors ma vie à l'Être plein de miséricorde, et j'attendis la lumière avec impatience. Le jour parut, tout reposait dans un calme indicible; je repris mon pistolet, j'avais mis une double charge, et la détonation, roulant d'écho en écho, me sembla devoir réveiller les morts; personne ne m'entendit. Le soleil que j'avais appelé de mes vœux, se leva dans toute sa force, la chaleur devint effrayante; je rampai sur le sable pour chercher l'ombre des branches nues du tamarix; à midi j'en avais à peine assez pour y poser la tête; la soif me torturait, je m'ouvris la veine, bus un peu de mon sang, et perdis connaissance. Revenu à moi, lorsque le soleil fut derrière la montagne, je me traînai à quelques pas du tamarix et j'attachais sur la plaine un regard plein de tristesse, lorsque retentit la voix d'un chameau; c'est la musique la plus délicieuse que j'aie jamais entendue.

Après vingt-quatre heures d'agonie, Barth fut sauvé par un des Touaregs faisant partie de la caravane et qui était à la recherche du voyageur.

On passa six jours dans la double oasis de Ghat et de Barakat, dont les champs, où l'orge et le blé cèdent la place au millet, annoncent l'approche de la Nigritie. Nos voyageurs y trouvèrent des jardins bien tenus, entourés de palissades, des tourterelles et des ramiers sur toutes



Gorge d'Aguéri. — Dessin de Lancelot d'après Barth (premier volume).

les branches, de jolies habitations couronnées d'une terrasse, des hommes qui travaillaient avec activité, des faubourgs pleins d'enfants, et presque chaque femme un bambin sur les épaules; enfin une population noire, parfaitement constituée, et bien supérieure à la race mélangée du Fezzan. Mais il fallut reprendre le chemin du désert qui, dans cette zone, est un vrai chaos de rochers.

« Cette région n'est pas remarquable seulement par les formes de ses roches, mais encore par le passage fréquent qui s'y opère du grès au granit. Nous parvînmes, le 30 juillet, à la jonction de deux ravins formant une sorte de carrefour dans ces masses confuses. Le Ouadey, qui croisait notre route, large à peine de vingt mètres, se resserre un peu plus loin entre des parois gigantesques de plus de mille pieds de haut, de façon à ne plus former qu'une étroite crevasse serpentant dans le labyrinthe de blocs gigantesques, crevasse que les pluies d'orage doivent changer parfois en véritable cataracte, à en juger par un bassin creusé au débouché de ce sauvage canal, et plein, au moment de notre passage, d'une eau fraîche et limpide. Ce carrefour, ces défilés forment la vallée d'Aguéri, signalée depuis longtemps aux géographes européens sous le nom d'Amais.

C'est à regret que je m'éloigne de cette gorge curieuse où j'ai l'intention de revenir le lendemain, quand les chameaux viendront s'y abreuver.

Digitized by Google

« Mais des nouvelles alarmantes ne me permettent pas de réaliser ce désir ; on nous annonce qu'une expédition est projetée contre nous par Sidi-Jalef-Sakertaf, puissant chef qui a réduit en servitude un grand nombre d'Imghad établis dans le voisinage. C'est l'éternelle question du tribut qu'au nom du droit des plus forts les Touaregs prélèvent sur les caravanes qui traversent le désert On s'arrange, et pleins d'ardeur, nous suivons une issue méridionale de la vallée, dont les flancs s'abaissent peu à peu. Le granite, apparaissant d'abord sous forme d'arêtes peu saillantes, finit par occuper tout le district ; notre chemin suit des défilés tortueux ; on traverse de petites plaines encaissées par des blocs de granite, généralement nues et quelquefois ornées de mimosas qui croissent entre les rochers.

« Nous arrivons au mont Tiska, d'une hauteur d'environ deux cents mètres, environné de cônes moins élevés et qui marque la fin des sillons rocailleux. Le sol est alors uni, bien qu'il monte graduellement, et la plaine se déroule à perte de vue, sans que rien n'en interrompe l'aride monotonie. Le lendemain nous partons de bonne heure pour atteindre la région des collines de sable, que nous apercevons à une distance de cinq ou six milles, et qui promet un peu d'herbe à nos chameaux affamés.

« Deux jours après nous atteignions le puits d'Afalesselez : pas d'ombre ; quelques buissons de tamarix rabougris sur des monticules de douze à quinze mètres d'élévation et couverts de sable ; le terrain est souillé d'excréments de chameaux et de bien d'autres vilenies, car ce lieu désolé est, pour les caravanes, de la plus grande importance, en raison de l'eau qu'on y trouve et qui est potable, malgré ses vingt-cinq degrés de chaleur.

« Du sable, des cailloux, de petites crêtes de grès quartzeux, le granite se mêlant au grès rouge ou blanc, quelques mimosas à un intervalle d'un ou deux jours de marche, des pointes aiguës, brisant la ligne des grès, des vallées arides, tel est le pays que nous traversons. Il est néanmoins habité par de grands troupeaux de bubales, qui, poursuivis par nos hommes, gravissent les rochers plus facilement que nos chasseurs, et disparaissent bientôt. L'ovis tragélaphe est également très-commun dans les parties montagneuses du désert, et s'y rencontre souvent en compagnie du bubale.

« Le 16 août nous descendions une crête rocheuse couverte de gravier, d'épais nuages avaient crevé sur nous, des tourbillons de sable, chassés par un vent qui fouettait la pluie avec rage, avaient mis la confusion dans nos rangs, lorsque les esclaves de la caravane qui nous accompagnait saluèrent avec orgueil le mont Asben. Le grès et l'ardoise avaient peu à peu remplacé le granite, et cet endroit formait une ligne de démarcation entre deux zones différentes.

« Depuis lors, nous avions fait trois journées de marche, et nous suivions les détours d'une vallée remplie d'herbe nouvelle ; quatre hommes, puis une troupe d'individus légèrement armés, apparurent tout à coup sur une éminence et vinrent à notre rencontre. J'étais le premier de la caravane, je mis pied à terre, et me dirigeai vers la bande, attentif à la scène que j'avais sous les yeux. Quelle ne fut pas ma surprise en voyant deux des quatre individus, qui s'étaient montrés d'abord, exécuter avec nos Kélouis une danse guerrière, que les autres regardaient tranquillement. J'approchai ; les danseurs se précipitèrent vers moi, et, saisissant la corde de mon chameau que je tenais à la main, réclamèrent le payement d'un tribut. Le doigt sur la gâchette de mon fusil, j'appris à temps le motif de leur façon d'agir. L'endroit où ils étaient, quand nous les aperçûmes, joue un rôle important dans l'histoire du pays où nous venions d'entrer. Lorsque les Kélouis, alors de pur sang berbère, prirent possession de la patrie des Goberaoua, il fut convenu, dans ce lieu, entre les rouges conquérants et les noirs indigènes, que ceux-ci auraient la vie sauve, et que le principal chef des Kélouis ne pourrait se marier qu'avec une femme de la race vaincue. En souvenir de cette transaction, lorsque passe une caravane à la place où s'est tenue la conférence, les esclaves se réjouissent et prélèvent sur leurs maîtres un faible tribut qui leur est accordé.

« Cet incident aurait été pour nous plein d'intérêt, sans l'inquiétude qui assiégeait notre esprit ; la surveille, trois inconnus s'étaient approchés de notre caravane, disant qu'ils n'attendaient, pour nous tuer, que les compagnons qui devaient les rejoindre. Que ne nous a pas fait souffrir cette gente rapace qui habite la frontière de l'Asben, et dont les impôts forcés, en réduisant nos ressources, devaient nous causer plus tard une série de tribulations qui faillirent compromettre le succès de l'entreprise ? »

Enfin, après dix jours de pillage et de menaces, de lutte avec ces audacieux bandits et l'insatiable engeance des marabouts convertisseurs, avec l'inondation causée par une pluie diluvienne, à cette latitude où les savants ont déclaré qu'il ne doit pas pleuvoir, nos voyageurs virent apparaître l'escorte envoyée par le chef An-nour, pour les conduire à Tin-Tellust. La réception du vieux chef fut loin d'être hospitalière, mais du moins elle ne manqua ni de franchise ni de loyauté.

« Je ne lui pardonne pas, dit Henri Barth, d'avoir poussé l'avarice jusqu'à ne pas m'offrir à boire lorsque je le visitai par une chaleur affreuse, mais je ne peux m'empêcher de l'estimer comme homme d'État, et de rendre justice à la droiture et à la fermeté de son esprit. Enfin je n'eus qu'à me louer de sa conduite, lorsqu'il fut décidé que je partirais pour Agadez, où réside le chef suprême du pays. »

L'Asben ou l'Ahir[1] peut être appelé la Suisse du désert, et la route que suivit Barth, pour se rendre à Agadez, traverse une région extrêmement pittoresque ; à chaque instant la montagne se déchire et laisse voir des

1. L'Asben, immense oasis, était autrefois le pays des Goberaoua, la plus noble partie des noirs du Haoussa, qui paraissent avoir eu, dans l'origine, quelque parenté avec les races du nord de l'Afrique. La domination berbère s'était déjà implantée au quatorzième siècle dans plusieurs de ses villes. Léon l'Africain dit positivement que l'Asben était, lors de son voyage, occupé par les Touaregs ; ce sont eux qui ont baptisé la province du nom d'Ahir. Nous avons vu que les vainqueurs épousèrent les femmes indigènes, ce qui fondit la gravité des Berberes avec la joyeuse insouciance du nègre, et modifia le type originel des deux peuples.

gorges sinueuses, des bassins fertiles, des pics détachés qui dominent le paysage.

« Le 7 octobre, au départ, nous trouvâmes la vallée Tiggeda qu'animaient, à la fraîcheur du matin, de nombreux vols de pigeons. Une montée rocailleuse est franchie, et nous sommes dans la vallée d'Erazar-en-Asada, bordée à l'est par la masse imposante du Dogem. La végétation tropicale laisse à peine aux chameaux la liberté de se mouvoir ; je retrouve, comme essence dominante, le cucifère que je n'avais pas vu depuis Seloufiet, mais je le revois avec toute l'exubérance qu'il a bientôt lorsqu'on l'abandonne à lui-même ; il est accompagné de mimosas d'espèces nombreuses, entrelacés de grandes lianes qui forment au-dessus d'eux une voûte épaisse.

« Au sortir de la forêt, le sentier gravit des ravins tapissés d'herbe, et nous atteignons le point culminant de la passe, environ sept cent soixante mètres au-dessus du niveau de la mer. Laissant à notre gauche le pic majestueux du Dogem, formé probablement de basalte, ainsi que le groupe entier du Baghzem, nous arrivons dans une plaine caillouteuse couverte d'un épais fourré de mimosas, où l'on trouve la piste fréquente des lions, extrêmement communs dans ces lieux déserts, mais qui, d'après ce que j'ai pu voir, ne sont pas très-féroces.

« Nous entrons dans la vallée de Taghist, jonchée de pierres basaltiques de la grosseur de la tête d'un enfant, et dont l'enceinte rocheuse est complétement dénudée. Mohammed-ben-Abd-el-Kerim, originaire du Touat, et qui introduisit l'islamisme dans la partie centrale du Soudan, a consacré cet endroit lugubre à la prière.

« De ce terrain pierreux, nous passons dans la célèbre vallée d'Auderas, où j'ai vu trois esclaves attelés à une espèce d'araire et conduits, comme des bœufs, par celui qui les avait achetés. C'est, j'imagine, l'endroit le plus méridional de la partie de l'Afrique située au nord de l'équateur, où la charrue soit en usage ; dans toute la Nigritie elle est remplacée par la houe. Le ciel était pur, la vallée, ceinte de coteaux abrupts, ornée de cucifères, garnie d'herbe, fourrée d'arbrisseaux touffus et variés, déployait devant nous sa beauté luxuriante. Ainsi que toutes les vallées qui lui succèdent, le val d'Auderas peut produire non-seulement du millet, mais encore du froment, de la vigne, des dattes, et à peu près tous les genres de légumes ; on dit qu'il renferme cinquante jardins près du village d'Ifarghen. Il nous fallut trop tôt quitter cet endroit délicieux, gravir des rochers, suivre un chemin inégal, longer la vallée de Téloua, qui revêt une légère croûte de natron, l'un des articles importants du commerce nigritien.

« Nous campons dans la vallée Boudde, où je rencontre, pour la première fois, le *pennisetum distichum*, plante dont les aiguilles vous lardent, et sont, avec les fourmis, pour celui qui voyage au centre de l'Afrique, l'une des incommodités les plus communes et les plus irritantes. Il faut un instrument pour retirer ces dards empennés qui s'insinuent dans la chair, où ils causeraient des plaies douloureuses si on ne les en arrachait ; aussi, malgré leur peu de délicatesse, les nomades indigènes ne sont-ils jamais sans leurs pinces. Nous fuyons cette peste, et nous montons pendant une heure avant de gagner le plateau caillouteux où la ville d'Agadez est construite. Le soir, j'étendais mon tapis dans la maison qu'y possédait An-nour, et bientôt, plongé dans un profond sommeil, je rêvai des découvertes que me promettait la zone mystérieuse où j'allais pénétrer. »

Agadez. — Sa décadence. — Entrevue de Barth et du sultan. — Pouvoir despotique. — Coup d'œil sur les mœurs. — Habitat de la girafe. — Le Soudan; champ du Damergou. — Architecture. — Katchéna; Barth est prisonnier. — Pénurie d'argent. — Kano. — Son aspect, son industrie, sa population. — De Kano à Kouka. — Mort de Richardson.

Agadez est construite sur un terrain plat, où s'élèvent des tas d'immondices, accumulés par la négligence des habitants. Siége autrefois d'un commerce considérable, qui s'est déplacé vers la fin du siècle dernier, à l'époque de la prise de Gogo par les Touaregs, sa population est tombée de soixante mille âmes à sept ou huit mille. La plupart des maisons sont en ruines ; les vingt ou vingt-cinq habitations qui composent le palais sont elles-mêmes délabrées ; des soixante-dix mosquées d'autrefois il n'en reste plus que dix, et les nombreux vautours que l'on voit sur le mur d'enceinte ne perchent le plus souvent que sur des décombres. Pas un riche commerçant ne visite le marché d'Agadez, dont les Touati sont restés en possession ; gens de petit négoce qui attendent, pour troquer leur mince pacotille, que le millet soit à bas prix, afin de l'écouler en détail quand la valeur s'en accroît. Pas de numéraire, pas de cauris ; du calicot, des tuniques servent à l'échange, surtout du millet, qui, à vrai dire, est la monnaie courante, et a remplacé l'or qui venait autrefois de Gogo.

Le lendemain de son arrivée, Barth se dirigea vers le palais, dont les bâtiments réservés au prince étaient du moins en bon état, et fut introduit dans une salle de douze à quinze mètres carrés, au plafond bas, formé de nattes posées sur des branches, que soutenaient quatre colonnes massives en pisé. Entre l'une de ces colonnes et l'angle du mur était assis Abd-el-Kader, le sultan, homme vigoureux d'une cinquantaine d'années, indiquant par la couleur de sa robe grise, et celle de l'écharpe blanche dont le bas de sa figure était voilé, qu'il n'appartenait pas à la race des Touaregs.

Bien qu'il ne connût pas l'Angleterre, même de nom, le sultan accueillit le docteur avec bienveillance, lui exprima son indignation des traitements que la caravane avait subis à la frontière d'Ahir, et plus tard lui envoya des lettres qui le recommandaient aux gouverneurs de Kano, de Katchéna et de Daoura. Quant à celle que Barth lui avait demandée pour le gouvernement anglais, et où il aurait assuré sa protection aux Européens qui, à l'avenir, se rendraient au Soudan, il ne tint pas sa promesse, soit qu'il n'eût pas compris ce que désirait Barth, soit que, dans sa position précaire, il ne se crût pas assez fort pour établir des relations avec les chrétiens. Déposé quelques années auparavant, remonté sur le trône depuis peu, il devait, deux ans plus



Vallée d'Auderaz. — Dessin de Rouargue d'après Barth (premier volume).

Digitized by Google

tard, la résigner de nouveau en faveur de celui qui l'en avait déjà dépossédé : vicissitudes qui prouvent l'insuffisance du pouvoir absolu pour protéger ceux qui l'exercent. Le souverain d'Agadez a non-seulement la facilité d'emprisonner les chefs les plus puissants de l'Ahir, mais il a sur eux droit de vie et de mort, et dispose d'atroces oubliettes hérissées de lames tranchantes, où il peut faire jeter les coupables, quel que soit le rang qu'ils occupent.

Nous regrettons de ne pouvoir donner sur l'intérieur et la vie privée des Agadézi tous les détails que nous transmet le docteur Barth. Citons du moins ce passage : « Mohammed me présenta chez l'une de ses amies, qui habitait une demeure spacieuse et commode. Je trouvai cette dame vêtue d'une robe de soie et coton, et parée d'une grande quantité de bijoux d'argent. Vingt personnes composaient sa maison ; parmi elles, six enfants entièrement nus, chargés de bracelets et de colliers d'argent, et six ou sept esclaves. Son mari vivait à Katchéna et venait la voir de temps à autre ; mais je ne crois pas qu'elle attendît ses visites à la manière de Pénélope. J'ai d'ailleurs tout lieu de croire que les principes du pays n'ont rien de sévère, à en juger par cinq ou six jeunes femmes qui vinrent me faire visite, sous prétexte que le sultan avait quitté la ville ; deux d'entre elles étaient assez jolies, avec leurs beaux cheveux noirs qui retombaient sur leurs épaules en nattes épaisses, leurs yeux vifs, leur



Vue d'Agadez. — Dessin de Lancelot d'après Barth (premier volume).

teint peu foncé, leur toilette qui ne manquait pas d'élégance ; mais elles devinrent tellement importunes que je finis par m'enfermer pour échapper à leurs obsessions. J'eus, pour égayer ma retraite, la visite de charmants petits oiseaux qui fréquentent l'intérieur des maisons d'Agadez, et que j'ai revus à Tombouctou. »

Après une absence d'environ deux mois, Barth rejoignit ses compagnons dans la vallée Tin-Teggana. Ils y campaient avec An-nour, et y séjournèrent malgré eux pendant six semaines. Le 12 décembre, nos voyageurs se remirent en marche, traversèrent une région montagneuse, entrecoupée de vallées fécondes, où apparurent le balanite égyptien et l'indigo ; ils franchirent une zone caillouteuse, rayée de crêtes basses formées principalement de gneiss, puis une rampe de hauteur médiocre, et atteignirent la plaine qui fait transition entre le sol rocailleux du désert et la région fertile du Soudan, plaine sablonneuse qui est le véritable habitat de la girafe et de l'antilope leucoryx. Bientôt elle se couvre de buissons, et un peu plus loin de bou-rékkéba (*avena forskalii*); on y voit des bandes d'autruches, de nombreux terriers de fenecs, surtout dans le voisinage des fourmilières, et ceux de l'oryctérope d'Éthiopie, qui ont une circonférence d'un mètre à un mètre vingt, et sont faits avec une grande régularité.

Le fourré devient plus épais, le terrain s'accidente,

Digitized by Google

les fourmilières se multiplient; on descend une rampe abrupte d'environ trente mètres, la végétation change d'aspect, les melons abondent, le dilou, espèce de laurier, domine dans les bois, puis apparait une euphorbe, assez rare dans le pays, et dont le suc vénéneux sert à empoisonner les flèches. Les plantes parasites se montrent, mais sans vigueur; un lac est rempli de vaches qui viennent s'y baigner à l'ombre des mimosas dont les bords sont couverts, les grandes herbes du sentier arrêtent les chameaux, et la caravane aperçoit à l'horizon les champs du Damerghou[1]. Nos voyageurs passent auprès d'un village où se présente, pour la première fois, ce genre d'architecture qui, à part certaines modifications peu importantes, est le même dans tout le centre de l'Afrique. Entièrement construites avec les tiges du sorgho et celles de l'asclépias géante, les cases de la Nigritie n'ont pas la solidité des maisons de l'Ahir, dont la charpente est formée de branchages et de troncs d'arbres; mais elles sont infiniment plus jolies et plus propres. On est frappé, en les examinant, de l'analogie qu'elles offrent avec les cabanes des aborigènes du Latium, dont Vitruve, entre autres, nous a donné la description. Plus remarquables encore sont les meules de grains, éparses autour des huttes, et qui consistent en d'énormes paniers de roseaux, posés sur un échafaudage de soixante centimètres d'élévation, afin de les protéger contre les souris et les termites.

Arrivés à Tagelel, bourgade soumise au vieil Annour, qui les y avait accompagnés, nos voyageurs se séparèrent, non-seulement du vieux chef de Tin-Tellust, mais encore les uns des autres : Richardson pour suivre la route de Zinder, Overweg celle de Maradi, et Barth pour se rendre à Kano, en passant par Katchéna, ville énorme dont l'enceinte, de vingt à vingt-deux kilomètres d'étendue, renferme à peine huit mille âmes. C'était autrefois le séjour de l'un des princes les plus riches et les plus célèbres de la Nigritie, bien qu'il payât un tribut de cent esclaves au roi de Bornou en signe d'obédience.

Pendant deux siècles, le dix-septième et le dix-huitième, Katchéna parait avoir été la première ville de cette partie du Soudan; l'état social, qui s'est développé au contact des Arabes, y atteignit son plus haut degré de civilisation; la langue, sa forme la plus riche, sa prononciation la plus pure, et ses habitants, par leurs façons polies et raffinées, la distinguèrent des autres villes du Haoussa. Mais cet état de choses fut totalement changé, lorsque, en 1807, les Foullanes, entraînés par le réformateur Othman dan Fodiye, s'emparèrent de la province. Tous les riches marchands se réfugièrent à Kano, les Asbenaoua y transportèrent leur commerce de sel, et Katchéna, malgré sa position avantageuse et salubre, n'est aujourd'hui que le siége d'un gouverneur. Celui-ci, par caprice ou par soupçon, voulut envoyer Barth à Sokoto, résidence de l'émir Aliyou; il employa d'abord la persuasion pour parvenir à son but, et, voyant l'inutilité de sa parole artificieuse, il retint le voyageur et le garda prisonnier pendant cinq jours. Mais, grâce à l'énergie dont il devait donner tant de preuves, Barth se trouva libre, et put enfin se diriger vers le célèbre entrepôt du Soudan central.

« C'était pour nous, dit-il, une station importante, non-seulement au point de vue scientifique, mais à celui de nos finances. Après les exactions des Touaregs, les marchandises qui devaient nous attendre à Kano formaient nos seules ressources. Pour ma part, j'avais à payer, en arrivant dans cette ville, cent douze mille trois cents cauris, et ce fut avec un amer désappointement que je reconnus le peu de valeur des objets qui étaient mon seul avoir. Mal logé, la bourse vide, assailli chaque jour par mes nombreux créanciers, raillé de ma misère par un serviteur insolent, on peut se figurer ma situation dans cette ville fameuse qui occupait depuis si longtemps mon esprit. Il fallut cependant aller faire ma visite au gouverneur.

« Le ciel était pur, et la ville, avec ses habitations variées, ses pâturages verdoyants où paissaient des bœufs, des chevaux, des chameaux, des ânes et des chèvres, ses étangs couverts de pistia, ses arbres magnifiques, sa population aux costumes si divers, depuis l'étroit tablier de l'esclave jusqu'aux draperies flottantes de l'Arabe, formaient le tableau animé d'un monde complet en lui-même, tout différent à l'extérieur de ce qu'on voit en Europe, mais exactement pareil au fond. Ici, une file de magasins remplis de marchandises étrangères et indigènes, des acheteurs, des vendeurs de toutes les nuances, qui s'efforcent de gagner le plus possible et de se tromper mutuellement; là-bas, des parcs où sont entassés des esclaves demi-nus, mourant de faim, dont le regard désespéré cherche à découvrir le maître auquel ils vont échoir. Ailleurs, tout ce qui est nécessaire à l'existence : le riche prenant ce qu'il y a de plus délicat; le pauvre se baissant, les yeux avides, au-dessus d'une poignée de grains. Puis un haut dignitaire, monté sur un cheval de race au brillant harnais, suivi d'un cortége insolent, effleure un pauvre aveugle qui risque à chaque pas d'être foulé aux pieds.

« Dans cette rue, est un charmant cottage, au fond d'une cour entourée d'une palissade de roseaux; un allélouba, un dattier, protégent cette retraite contre la chaleur du jour; la maîtresse du logis, vêtue d'une robe noire serrée autour de la taille, les cheveux soigneusement retroussés, file du coton en surveillant la mouture du millet; des enfants nus et joyeux se roulent dans le sable, ou courent à la poursuite d'une chèvre; à l'intérieur, des vases en terre, des sébiles de bois, luisant de propreté, sont rangés en bon ordre. Plus loin, une courtisane sans famille, sans refuge, au rire bruyant et forcé, aux colliers nombreux, la chevelure à demi retenue par un diadème, balaye le sable de sa jupe aux vives couleurs, attachée lâchement au-dessous d'une poitrine

1. Le Damerghou, province frontière du Soudan, peut avoir soixante milles de longueur sur quarante de large. Son territoire onduleux, excessivement fertile, pourrait nourrir une population compacte, et a été jadis beaucoup plus habité qu'il ne l'est à présent. District en dehors de l'Ahir, auquel il est soumis et dont il est le grenier, il est peuplé de Haoussaoua et principalement de Bornouens.

luxuriante. Derrière elle, un malheureux couvert de plaies, ou déformé par l'éléphantiasis. Sur une terrasse découverte, un atelier de teinture avec ses nombreux ouvriers. A deux pas, un forgeron finit une lame, dont le tranchant surprendrait le plaisant qui voudrait rire des outils grossiers de celui qui la termine. Dans une ruelle peu fréquentée, des femmes étendent des écheveaux de coton sur une haie.

Plus loin, c'est une caravane qui apporte la noix favorite, du sel qu'emportent des Asbenaoua, une longue file de chameaux chargés d'objets de luxe et qu'on dirige vers Ghadamès, ou bien un corps de cavaliers qui vont, bride abattue, annoncer au gouverneur la nouvelle d'une attaque ou d'une razzia. Dans la foule bigarrée, tous les types, toutes les nuances[1] : l'Arabe olivâtre, le Kanouri à la peau foncée, aux narines flottantes, le Foullane aux traits fins, à la taille souple, aux membres délicats, le Mandingue à la figure aplatie, la virago de Noupé, la jolie femme du Haoussa, élégante et bien faite. Partout la vie humaine sous ses aspects les plus divers, sous ses formes les plus riantes et les plus sombres. »

Convenu avec le chef de l'expédition de se trouver à Koukaoua dans les premiers jours d'avril, Barth voulait partir de Kano le 7 mars ; mais si l'on se rappelle ses embarras financiers, les lenteurs désespérantes des Africains, et si nous disons que la fièvre était venue se joindre à toutes ces difficultés, on comprendra la somme d'énergie qui fut nécessaire au voyageur pour tenir sa promesse.

« Il m'était surtout difficile de m'éloigner de Kano, dit Barth, personne avec qui faire le voyage, une route infestée de voleurs, un seul domestique sur lequel je pusse compter, et la fièvre tellement forte, que la veille de mon départ je ne m'étais pas levé de mon tapis. Néanmoins, j'étais plein d'espoir, et c'est avec la joie d'un oiseau qui retrouve la liberté, que je m'enfuis de ces murailles pour m'élancer vers l'horizon.

« La première chose qui me tira de la rêverie où j'étais plongé fut une bande d'esclaves conduits sur deux files, et attachés l'un à l'autre par une grosse corde passée autour du cou. Ils sont généralement bien traités dans le pays, et il est rare qu'ils cherchent à s'évader, mais encore plus rare qu'ils soient nés dans ces lieux, excepté chez les Touaregs, où l'élève de l'esclave paraît être l'objet de grands soins. J'en augure que le mariage est peu encouragé par les maîtres, je crois pouvoir dire qu'il est rarement permis ; considération grave, puisque, pour réparer les pertes que la mortalité fait naître, il faut avoir recours à de nouvelles razzias, où l'homme est le bétail qu'on pourchasse. L'un de mes serviteurs, ayant été jadis capturé dans l'une de ces maraudes, me fut pris dans le Bornou par un homme qui le réclamait comme sa propriété ; sa mère devint captive à son tour, et sa sœur ne tarda pas à subir le même sort. Pareil fait est journalier sur la frontière ; et si l'on y ajoute les révolutions de palais, qui sont fréquentes, on devinera les calamités qui pèsent sur ces malheureuses provinces.

« A peine avions-nous quitté Benza-ri que j'entendis le bruit du tambour, accompagné de chants significatifs : c'était Bokhari, l'ancien gouverneur de Khadéjà, qui, déposé par son suzerain dont il excitait les soupçons, remplacé par son frère, accueilli par le gouverneur de Mashéna, se mettait en marche pour ressaisir le pouvoir. Il s'empara de la ville, tua son frère, lutta contre les forces réunies de l'empire, sema la désolation jusqu'aux portes de Kano, fut vainqueur, et n'imagina pas autre chose que de se faire marchand d'esclaves sur une immense échelle.

« Inquiets pour notre petite bande, composée de trois hommes et d'un adolescent, nous traversâmes en silence un paysage qui n'était pas fait pour nous distraire de nos préoccupations ; la culture avait cessé, d'immenses plaines déroulaient devant nous leur tapis monotone d'asclépias, où de loin en loin s'élevait un balanite solitaire. »

Aux environs de Chefoua, grande ville entourée de murs, de nombreux troupeaux animent la campagne ; à Ouelleri, où la petite caravane faillit manquer d'eau, l'aspect de la contrée s'améliore ; nos voyageurs brûlent Mashéna, traversent des pâturages, un pays bien boisé, et aperçoivent une bourgade, qu'ils se pressent d'atteindre : elle est complétement déserte ; l'état du pays indique une récente catastrophe. « Il n'est à la ronde si mince gouverneur qui, aussitôt qu'il a des dettes, ne fasse une razzia chez ses voisins, quand il ne trouve pas plus court de vendre ses propres sujets. »

1. La population fixe de Kano (environ trente mille habitants), se compose de Haoussaoua, de Kanouris ou Bornouens, de Foullanes et de gens de Noupé. On y trouve beaucoup d'Arabes de janvier en avril, époque où la population s'élève à soixante mille âmes par l'afflux des étrangers. — Le principal commerce de Kano consiste en étoffes de coton vendues sous forme de tobé, espèce de blouse ; de turkédi, longue écharpe, ou draperie bleu foncé, dont les femmes s'enveloppent ; de zenné, sorte de plaid aux couleurs voyantes ; de litham noir dont les Touaregs se voilent le bas de la figure : produits qui s'écoulent, au nord jusqu'à Mourzouk, Ghat et même Tripoli ; à l'ouest jusqu'à l'Atlantique en passant par Tombouctou ; à l'est dans tout le Bornou, y faisant concurrence à l'industrie indigène, tandis qu'au sud ils envahissent l'Adamaoua, et n'ont de limites que la nudité des nègres. On exporte de ces tissus pour trois cents millions de cauris, et l'on comprendra l'importance de cette somme quand on saura qu'avec cinquante mille de ces coquilles une famille entière peut vivre et s'habiller pendant un an. Ajoutons que le Haoussa est l'une des régions les plus fertiles de la terre, et sa population l'une des plus heureuses du globe, toutes les fois que son gouvernement est assez énergique pour la protéger contre ses voisins. — La province de Kano compte cinq cent mille habitants (moitié esclaves, moitié hommes libres). Le gouverneur peut mettre sur pied sept mille chevaux (il en a levé jusqu'à dix mille), et vingt mille fantassins. — Son revenu se compose, outre les présents qu'il reçoit des étrangers, d'un impôt foncier de deux mille cinq cents cauris (cinq francs) par famille, et d'une taxe de sept cents cauris par cuve de teinture, qui sont au nombre de plus de cinq mille à Kano seulement. Son autorité n'est pas absolue. A part le droit d'appel de ses décisions à l'émir de Sokato, si toutefois la plainte peut arriver jusque-là, il est assisté d'un conseil dont il est obligé de prendre l'avis dans toutes les affaires importantes. Ce conseil est formé du ghaladima, ou vizir, qui le préside et qui est parfois plus puissant que le gouverneur lui-même, du maître des écuries, charge importante dans ces contrées barbares, du commandant militaire, du chef de la justice, de celui des esclaves, du trésorier et du maître des bœufs, espèce d'intendant chargé du matériel de guerre (le bœuf étant la bête de somme du pays). — La classe élevée est arrogante, l'étiquette de la cour très-sévère ; les Foullanes qui, peu à peu, ont envahi la province et ont fini par s'en rendre maîtres, épousent les jolies filles de la nation conquise, mais ne donnent pas les leurs aux vaincus.



Vue de Kano, entrepôt du Soudan central. — Dessin de Lancelot d'après Barth (premier volume).

Digitized by Google

Le docteur s'arrêta à Boundi pour visiter le Ghaladina, grand dignitaire de l'empire, dont le pouvoir a considérablement diminué, mais qui est un intrigant, et qu'il eût été dangereux d'avoir contre soi. Il promet un guide, ne tient pas sa promesse, et la petite caravane s'esquive au point du jour, pendant que la ville est endormie. Elle suit la grande route, s'engage dans la forêt, traverse un nouveau champ d'asclépias, retrouve l'odieux panisetum et entre dans une région où domine entièrement le crucifère. Un groupe de tamarins annonce un lieu humide; c'est le bord du Ouani, qui est une branche du Ouaoube; nos voyageurs le traversent, aperçoivent la ville de Zourrikolo, et se trouvent dans le Bornou proprement dit[1].

Le lendemain apparurent des baobabs, et quelques dattiers égarés dans cette région plantureuse. « L'air était d'une transparence admirable; je laissais aller ma bête à sa guise, rêvant au pays natal des végétaux, qui ornent maintenant des contrées si différentes des leurs, quand je vis sur la route un homme de race blanche, ayant un costume opulent, des armes de prix et que suivaient trois cavaliers, porteurs de mousquets et de pistolets. J'allai à sa rencontre; il me demanda si j'étais le chrétien qui devait arriver de Kano, et sur ma réponse affirmative, il m'apprit que M. Richardson était mort, et que tous ses bagages avaient été saisis. J'espérais que la nouvelle était fausse, et je voulais piquer des deux, laissant en arrière ma petite escorte; mais il me restait quarante heures de marche, les Touaregs infestaient une partie de la route, et la prudence ne me permettait pas d'exécuter ce projet. »



Dendal ou boulevard de Kouka, capitale du Bornou. — Dessin de Lancelot d'après Barth (premier volume).

Arrivée à Kouka. — Difficultés croissantes. — L'énergie du voyageur en triomphe. — Ses serviteurs. — Un vieux courtisan. — Le vizir et ses quatre cents femmes. — Description de la ville, son marché, ses habitantes. — Le dendal. — Excursion. — Ngornou. — Le lac Tchad.

« Quatre jours après la triste communication qui m'avait été faite, j'atteignais la muraille d'argile blanche qui entoure la capitale du Bornou, et qui, de loin, se distingue à peine du sol qui l'avoisine. Je franchis la porte et surpris vivement des individus qui s'y trouvaient rassemblés, en leur demandant le chemin de la résidence du cheik; je traversai le petit marché, où il y avait foule, je suivis le dendal, et j'arrivai droit au palais qui borde ce grand boulevard; une mosquée insignifiante et les maisons des hauts fonctionnaires entourent la place palaciale dont le seul ornement est un arbre à caoutchouc, mais qui est animée à certaines heures du jour par une foule de courtisans montés sur

1. Noyau du grand empire central de l'Afrique, depuis la chute du Kanem, qui n'en est plus qu'une province, le Bornou est limité à l'est par le Tchad, à l'ouest et au nord-ouest par la rivière de Yo.

Digitized by Google

des chevaux richement caparaçonnés. Je fus, du reste, frappé de l'étendue de la double ville, et du grand nombre de cavaliers somptueusement vêtus que je rencontrai sur ma route.

« Les esclaves du cheik me regardèrent, bouche béante, sans répondre à mes questions, jusqu'à ce que l'intendant, qui avait entendu parler de moi, me fit entrer chez le vizir. » Après avoir reçu un bon accueil de cet important personnage, Barth fut conduit à la résidence qui avait été préparée pour les membres de la mission, avant qu'on eût appris leur détresse. Si le voyageur avait subi à Kano tous les inconvénients de la pauvreté, ses embarras devenaient bien autrement sérieux, maintenant qu'il avait à répondre non-seulement de ses dettes, mais encore de toutes celles de l'expédition. « Plus de quinze cents dollars étaient dus par M. Richardson ; je n'en possédais pas un seul, je n'avais pas un burnous, pas un objet de valeur; j'ignorais si le gouvernement britannique m'autoriserait à poursuivre notre voyage, et l'on m'avait annoncé que le cheik attendait mes présents. »

Néanmoins, à force d'activité et d'énergie, s'étant fait rendre tout ce qui avait appartenu à M. Richardson, excepté la montre que le cheik avait prise, l'intrépide voyageur contracta un emprunt au taux de soixante pour cent, remboursable à Mourzouk, fit taire ses créanciers, paya les serviteurs du défunt; puis l'honorabilité de l'expédition à couvert, il s'occupa avec plus de ferveur que jamais de recueillir les renseignements qui lui étaient fournis, et dont il était en mesure de faire une ample récolte[1]. « Parmi les visiteurs que je mettais à contribution et que je questionnais avec fruit, dit-il, se trouvait un vieux courtisan de la dynastie déchue, qui, à force d'intrigue, avait sauvé sa tête ; fripon émérite, auquel on imputait des vices totalement inconnus dans ces contrées, mais qui possédait à merveille l'histoire des anciens rois, et parlait le kanouri avec une élégance que je n'ai retrouvée chez personne. Profond politique, il avait marié l'une de ses filles au vizir, l'autre au compétiteur de celui-ci, et n'en fut pas moins étranglé avec son gendre, en 1853, pour de vieux péchés, il est vrai, dont il était seul responsable. J'avais encore pour instituteurs les étrangers, les pèlerins, et quelques indigènes restés fidèles aux croyances de leurs pères.

« Mais les plus intéressantes de toutes mes relations furent celles que j'eus avec le vizir. D'une intelligence supérieure, d'un esprit cultivé, El-Haj-Beshir, depuis son voyage à la Mecque, envisageait le monde sous un nouveau jour, et le cheik n'avait pu mieux faire que de le choisir pour premier, ou plutôt pour seul ministre du royaume. Malheureusement il était avide de richesses, qu'il aimait pour elles-mêmes, et plus encore pour l'entretien de ses quatre cents femmes. C'était, disait-il, au point de vue de la science qu'il avait rassemblé ces dernières. Un auditeur crédule aurait pu croire qu'il envisageait son harem comme une collection de médailles, d'un intérêt particulier sans aucun doute, mais destiné à graver dans sa mémoire les différents types de la race humaine. Si par hasard, en causant, je venais à parler d'une tribu dont il ignorait le nom, El-Beshir donnait immédiatement des ordres pour qu'on lui trouvât un échantillon féminin de l'espèce qui lui manquait. Un jour, comme nous regardions ensemble l'une de mes gravures, représentant une Circassienne, il me dit avec une satisfaction non déguisée qu'il possédait un spécimen vivant de cette belle race; et quand, au mépris de l'étiquette musulmane, je lui demandai si elle était aussi jolie que celle du livre, il ne me répondit que par un sourire, pardonnant et punissant à la fois l'indiscrétion que j'avais commise. Il semblait porter à chacune d'elles un intérêt sincère, et je me souviens de la douleur que lui causa la perte d'une de ses femmes, décédée pendant mon séjour à Kouka. Pauvre El-Beshir! il fut mis à mort en 1853, laissant après lui soixante-treize fils vivants; nous ne comptons pas les filles, et ne parlons pas des enfants morts en bas âge, et dont le nombre est considérable dans les harems. »

La capitale du Bornou est composée de deux villes, entourées de murailles distinctes : l'une, habitée par les gens riches, est bien construite et renferme de vastes demeures; l'autre est formée de ruelles étroites, où s'entassent de petites maisons. Un espace de huit cents mètres, qui sépare les deux cités, est traversé, dans toute sa longueur, par une grande artère faisant communiquer entre elles les deux parties de la ville. Cet endroit, très-populeux, offre à l'œil un mélange intéressant de grands édifices et de cases au toit de chaume, d'épaisses murailles en terre et de palissades de roseaux, variant, suivant leur âge, depuis le jaune éclatant jusqu'au noir le plus foncé.

Dans la banlieue, de petits villages, des hameaux, des fermes détachées, entourées de murs. Une foire se tient chaque lundi, entre deux de ces bourgades, où l'habitant des provinces de l'est apporte, à dos de bœuf ou de chameau, son beurre et ses grains, surmontés de sa femme qui est perchée sur les sacs; où l'Yédina, ce pirate du Tchad, qui attire les regards par ses traits délicats et sa souplesse, vient avec du poisson séché, de la viande d'hippopotame et des fouets du cuir de cet amphibie. « Les denrées sont abondantes; mais quel tourment et quelle fatigue pour faire ses provisions de la semaine! Pas de numéraire : la bande de coton qui servait autrefois de monnaie a été remplacée par des cauris[1], dont mon ami El-Beshir fait hausser ou tomber le cours au gré de son humeur spéculative, et d'après les besoins de sa collection gymnologique. Le petit fermier ne con-

1. Par ces mots, Henry Barth comprend les différentes routes suivies par les caravanes, et dont il donne l'itinéraire, la topographie des lieux dont il dresse la carte, l'histoire du pays dont il fait la chronique, enfin l'étude comparée des divers langages dont il rapporte le vocabulaire.

1. *Cyprea moneta*, coquillage blanc, qui sert de monnaie courante au Bengale et dans tout le centre de l'Afrique : il en fallait deux mille cinq cents pour valoir cinq francs, pendant que le docteur se trouvait à Kano; il est facile d'imaginer l'embarras causé par une monnaie aussi encombrante, et la patience qu'il faut avoir pour régler un compte, lorsque la somme s'élève à quelques centaines de francs.

sent pas à les recevoir, et ne prend pas votre argent. Il faut donc échanger son dollar pour des cauris, acheter une chemise avec ses coquilles, se débattre avec les changeurs, marchander avec les vendeurs, puis troquer la chemise obtenue pour du millet, du froment ou du riz sauvage, rebut des éléphants, et naturellement de très-mauvaise qualité.

« A l'exception du lundi, où le marché se tient pendant les heures les plus brûlantes du jour, ainsi qu'il arrive dans toute cette partie du Soudan, la ville est d'un calme plat ; aucune industrie, pas de ces grands ateliers de teinture, que l'on voit à Kano, pas de travail. Les femmes y sont affreuses : de grosses têtes, la face courte et carrée, le nez aplati, les narines tombantes, ornées d'une perle rouge ou d'un grain de corail ; ce qui n'empêche pas ces créatures d'avoir autant de coquetterie que les plus jolies femmes du Haoussa, de vaguer dans les rues, en traînant derrière elles la queue de leur jupe, les épaules négligemment couvertes d'un fichu aux couleurs voyantes, dont elles retiennent les deux cornes du bout des doigts, en agitant les bras d'un air provocateur. Ce qu'il y a de mieux dans toute leur personne, est l'ornement d'argent qu'elles portent derrière la tête, et qui, lorsque les cheveux sont relevés en casque, ne manque pas d'élégance. Mais toutes les femmes n'ont pas le moyen d'avoir cet ornement ; et plus d'une sacrifie ses intérêts les plus précieux au désir de se le procurer.

« Toute l'animation de la ville se porte vers le Dendal, grand boulevard qui, traversant les deux cités, conduit aux deux palais, et qui se retrouve, sur une plus ou moins grande échelle, dans toutes les villes du pays. On y voit chaque jour une foule considérable : cavaliers et piétons, esclaves et hommes libres, étrangers et indigènes, qui vont faire leur cour au cheik ou au vizir, s'acquitter d'un message, leur demander justice, solliciter une place, ou leur porter des présents. J'ai moi-même suivi bien des fois ce grand chemin de la fortune, hanté par l'ambition ; mais soit au point du jour, soit à une heure avancée, lorsque les habitants revenaient chez eux, ou qu'assis devant leurs portes, ils médisaient de leur prochain, ou se racontaient des histoires merveilleuses. J'étais sûr, alors, de trouver seuls les puissants que j'allais voir ; et le vizir en profitait pour causer avec moi d'un sujet scientifique, tel que la rotation du globe, ou le système planétaire.

« Il y avait trois semaines que j'étais arrivé, lorsque le 14 avril au soir, le cheik Omar et son vizir quittèrent la ville pour aller passer quarante-huit heures à Ngornou ; c'était pour moi une bonne occasion de promenade et le lendemain matin je partis pour les rejoindre.

« La route qu'il me fallut suivre a cette monotonie qui caractérise les environs de Kouka : de l'asclépias géante, puis des buissons de crucifères, et des arbres qui, d'abord épars, finissent par former un bois peu élevé. A deux lieues de Ngornou, le bois cède la place à une immense plaine où l'on cultive des haricots et du grain ; toutefois à l'époque où je la voyais, elle était couverte de l'éternelle asclépias que l'on arrache au commencement de la saison des pluies, qui reparaît pendant la sécheresse, et dont la tige a bientôt quatre mètres et plus.

« J'arrivai à Ngornou, la ville de *la Bénédiction*, vers deux heures de l'après-midi. Les rues étaient désertes, mais les cours pleines de tentes que l'on avait dressées pour recevoir les courtisans ; et de tous côtés des chevaux magnifiques, regardant par-dessus les palissades, nous saluaient au passage. Excepté la demeure royale, je ne vis guère de maisons bâties en pisé ; néanmoins la ville a un air d'aisance et de propreté remarquable; les clôtures sont bien entretenues, les huttes spacieuses, les cours ombragées de baobabs. Je cherchai vainement à pénétrer jusqu'au cheik, impossible de voir le vizir, et fatigué de la foule, je résolus de faire le lendemain une excursion au bord du Tchad.

« Parti de bonne heure, je me réjouissais de la perspective délicieuse qui allait s'offrir à mes yeux. Je rencontrai beaucoup d'esclaves, allant couper de l'herbe pour les chevaux ; mais au lieu du lac, une plaine immense, dépourvue d'arbres, s'étendait aussi loin que la vue pouvait atteindre. L'herbe devint de plus en plus fraîche, plus épaisse et plus haute ; un bas-fond marécageux, décrivant une courbe tantôt saillante, tantôt rentrante, gêna de plus en plus notre marche, et après avoir lutté pendant longtemps pour sortir de cette fondrière, cherchant en vain à l'horizon quelque surface miroitante, je revins sur mes pas, barbotant dans la fange, et me disant pour me consoler que j'avais au moins vu l'indice de l'élément humide. Quel aspect différent présenta la contrée lorsque, dans l'hiver de 1854-55, plus de la moitié de Ngornou fut détruite par l'inondation, et qu'il se forma au midi de cette ville une mer profonde où s'engloutit la plaine jusqu'au village de Koukiya ! La couche inférieure du sol, composée de calcaire, paraît avoir cédé l'année précédente et fait baisser le rivage de plusieurs pieds, d'où l'épanchement des eaux. Mais à part cet événement géologique, tout à fait exceptionnel, le caractère du Tchad est évidemment celui d'une immense lagune dont les bords changent tous les mois, et dont il est impossible par conséquent de dresser la carte avec exactitude.

« Le lendemain je me dirigeai vers le nord-est, accompagné d'un chef du Kanem et d'un garde à cheval du cheik. Après une demi-heure de marche nous atteignîmes le marécage, et mouillés parfois jusqu'aux genoux, bien que nous fussions à cheval, nous arrivâmes au bord d'une belle nappe d'eau, entourée de papyrus et de roseaux de différentes espèces, ayant de quatre à cinq mètres de hauteur. Franchissant une eau plus profonde remplie de grandes herbes, nous gagnâmes une autre crique, où j'aperçus deux petits bateaux plats d'environ quatre mètres de longueur, faits du bois léger du fogo, et manœuvrés par deux hommes qui s'éloignèrent dès qu'ils nous aperçurent. C'étaient des Bouddouma ou Yedina, en quête de proie humaine. Des habitants d'un village voisin coupaient des roseaux pour réparer le toit de leur case, et comme ils ne pouvaient apercevoir l'ennemi, que

Digitized by Google

cachaient les grandes herbes, nous les avertîmes de se tenir sur leurs gardes, et nous poursuivîmes notre marche.

« Le soleil était brûlant; toutefois une brise rafraîchissante vint rider la surface du lac et rendre la chaleur supportable. Nous aurions pu boire en nous baissant un peu, tant nous étions immergés; mais l'eau très-chaude, et remplie de matières végétales, n'avait rien qui nous engageât à y porter les lèvres. Elle est néanmoins aussi douce que possible, et l'on a commis une erreur en disant que le Tchad devait avoir une issue, ou bien être salé. J'affirme le contraire : il est sans écoulement; et je ne vois pas d'où ses eaux tireraient leur salaison, dans un district où le sel manque tout à fait, où l'herbe en est tellement dépourvue que le lait des brebis et des vaches qui la paissent est insipide et malsain. Dans les cavités qui entourent le rivage, où le sol est fortement imprégné de natron, il est certain que l'eau doit avoir un goût saumâtre; mais à l'époque de l'année où celle-ci est noyée par le débordement du lac, il est probable que son âcreté n'est plus sensible.

« De la crique de Melléla, nous prîmes à l'ouest, et après une marche d'une heure, moitié dans l'eau, moitié



Vue du lac Tchad. — Dessin de Rouargue d'après Barth (deuxième volume).

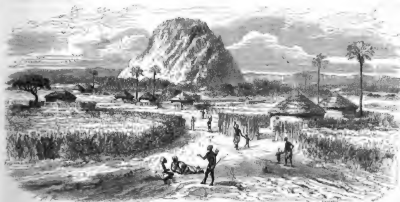
dans la plaine herbeuse, nous arrivâmes à Madouari. Le nom de ce village ne me disait rien alors; il me rappelle aujourd'hui un tombeau. Madouari, du reste, au lieu d'être resserré comme la plupart des villes et des villages du Bornou, s'éparpillait au milieu d'une profusion de balanites et de baobabs, et tout y respirait l'aisance. Je fus conduit chez Fouli-Ali, dans la maison où dix-huit mois plus tard expirait Overweg, et dont le propriétaire devait périr trois ans après victime de la révolution de 1854. Quelle différence entre l'accueil joyeux que je reçus à cette époque, et celui qui m'attendait, lorsque je revins avec M. Vogel, en 1855, alors que la veuve du pauvre Fougo sanglotait à mon côté, pleurant la mort de son mari et celle de mon pauvre compagnon!

« Le lendemain matin nous étions à cheval au point du jour; il faisait un temps superbe; au loin se dessinait une ligne pure, que rien ne venait briser; la plaine marécageuse s'étendait à notre droite, où elle se fondait avec le lac, et ravissait mes yeux en me présentant un horizon sans limites. »

Traduit par Mme Loreau.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Digitized by Google



Village margbi. — Dessin de Houargue d'après Barth (deuxième volume).

VOYAGES ET DÉCOUVERTES AU CENTRE DE L'AFRIQUE.

JOURNAL DU DOCTEUR BARTH[1].

1849-1855

Départ. — Aspect désolé du pays. — Les Chouas. — Mabani. — Le mont Délabéda. — Forgeron en plein vent. — Dévastation. — Orage. — Baobab. — Le Mendif. — Les Marghis. — L'Adamaoua. — Mboutouli. — Proposition de mariage. — Installation de vive force chez le fils du gouverneur de Soulleri. — Le Bénoué. — Yola. — Mauvais accueil. — Renvoi subit.

Dans sa dernière excursion, l'un des chefs de la frontière du Marghi, 'ayant enlevé les habitants de plusieurs bourgades auxquels prétendait le gouverneur de l'Adamaoua, celui-ci envoya un message au cheik du Bornou, afin de protester contre cet acte de violence, beaucoup moins dans l'intérêt des captifs que pour établir son droit de propriété. Barth allait explorer l'Adamaoua, il fut mis, par le cheik, sous la protection du chef de l'ambassade, et partit pour le sud le 29 mars 1851.

« Toujours très-pauvre, dit le voyageur, et pis que cela, fort endetté, j'avais nourri l'espoir d'emporter mes bagages avec un seul chameau; ce fut impossible et de nouveaux embarras s'ensuivirent. Pour comble de misère, nos cauris, c'est-à-dire notre seul avoir, n'avait pas cours dans cette contrée. Overweg, qui m'accompagna jusqu'à ma seconde étape, offrit en vain ses coquilles en échange de quelques aliments, et ne parvint à se procurer une chèvre qu'en la payant avec la chemise de l'un de ses domestiques.

1. Suite. — Voy. page 193.

« Deux jours après notre départ, nous nous arrêtons à Ou'lo-Koura, village qui appartient à la mère du cheik. Tout le pays, à cette époque de l'année, prend un aspect lugubre; entrecoupé de bas-fonds qui, pendant les pluies, forment de vastes étangs, il est couvert de masakoua (*holcus cernuus*) lorsque les eaux se retirent; mais dépouillés de leurs récoltes, ces bassins argileux, d'un noir foncé, donnent au paysage un air de désolation indicible.

« Le lendemain la perspective est différente, sans devenir plus agréable : un sol aride et nu, couvert çà et là de halliers d'où surgissent des tamarins épars; puis une forêt épaisse convertie en marais dans la saison pluvieuse; aujourd'hui qu'elle est à sec, des gens du voisinage y creusent des rigoles afin d'emplir une fosse qui leur sert d'abreuvoir. Ce sont des Chouas[1]; l'un d'eux est aussi

1. On appelle *Chouas* tous les Arabes fixés dans le pays et compris dans le chiffre de la population. Divisés par clans nombreux, ils sont deux cent cinquante mille dans le Bornou, et peuvent fournir vingt mille hommes de cavalerie. Agriculteurs une partie de l'année, la plupart ont des villages qu'ils habitent pendant la saison des pluies et du travail agricole, Nomades le reste du temps, ils errent avec leurs troupeaux.

blanc que mes mains, et ses traits ont la distinction qui caractérise sa race. Il est rare que ces Arabes aient plus d'un mètre soixante centimètres; mais leur gracilité les fait paraître de plus grande taille qu'ils ne le sont réellement. J'ai rencontré quelquefois des Foullanes vigoureux; je n'ai pas vu de Choua robuste.

« De la forêt, nous entrons dans une plaine où sont plusieurs villages, et nous retombons dans un bassin d'argile noire, dont le sol desséché conserve la piste de nombreuses girafes. Nous sommes dans le Gamerghou, pays industrieux, où j'aperçois le premier champ de coton que nous ayons vu depuis Kouka. Le district d'Oujé, qui fait partie de cette province, et qui renferme un grand nombre de villes importantes avec marché considérable, est assurément l'un des plus riches du Bornou : au sud de Maidougouri, la plaine entière est un champ de millet ou de sorgho, interrompu seulement par de nombreux villages, parsemés de baobabs et de figuiers; c'est l'endroit le plus riant que j'aie traversé depuis le Haoussa. Une rivière, qui prend naissance aux environs d'Alaouo, serpente dans la plaine, et va tomber dans le Tchad en passant à Dikoua. Nous la franchissons deux fois pour atteindre Mabani, ville étendue, située sur une colline de sable, et qui, après en avoir couvert le sommet et le versant méridional, en entoure la base et remonte sur une autre colline; Mabani peut avoir neuf ou dix mille habitants, dont les huttes confortables indiquent l'aisance. Le commerce et l'industrie paraissent y fleurir, si l'on en juge par les deux cents boutiques de la place du marché, et par ses ateliers de teinture.

« Après Mabani, des champs fertiles, de beaux arbres, une herbe épaisse, de l'indigo, des bandes de travailleurs, du bétail auprès des mares, des villages dans toutes les directions, des fermes détachées, qui témoignent de la sécurité des habitants; et parmi les céréales, des papayers dont le fruit délicieux a le goût de la crème, et, qui, de la grosseur d'une pêche, a malheureusement le noyau trop développé.

« Dans la bourgade où nous nous arrêtons, je ne vois pas une seule case ayant des murs en pisé; c'est une preuve que la pluie n'y est jamais excessive. En sortant de ce village, nous apercevons, au sud, le mont Délabéda, qui me fait éprouver ce que j'ai ressenti à la vue des Alpes tyroliennes. Mais notre départ n'était qu'une feinte : une heure après, nous campions à Fougo-Mozari, près d'Oujé, dont le marché attirait mon escorte. Placé à la frontière des tribus païennes, et par cela même très-important pour la vente des esclaves, ce marché est digne de sa réputation. Il pouvait y avoir cinq ou six mille acheteurs, et leur nombre eût été plus grand sans la crainte inspirée par les tribus indépendantes qui se trouvent dans le voisinage.

« Le mont Délabéda, qui frappe de nouveau nos regards, annonce le commencement d'une région montagneuse. Sous un tamarin luxuriant un forgeron travaille avec activité, l'apprenti fait mouvoir le soufflet, l'ouvrier emmanche une hache, et le maître finit une lance. J'apprends qu'il tire son fer du Boubanjidda, qui fournit le meilleur du pays. A partir du district de Chamo, où nous entrons, le millet est rare et le sorgho généralement cultivé. Quelques marchands indigènes, armés de lances et poussant devant eux des ânes chargés de sel, se joignent à nous, car il y a tant de pillards un peu plus loin, qu'il faut être nombreux pour ne pas avoir à les craindre. Le pays témoigne à chaque pas des malheurs qu'il a subis : des traces d'ancienne culture, des huttes en ruines, se rencontrent çà et là au milieu de la forêt; et des jongles, où l'herbe domine cheval et cavalier, recouvrent la place où fut la demeure de l'homme. Le terrain, formé d'une argile noire et marécageuse, est rempli de trous qui en rendent le parcours extrêmement difficile. J'y remarque des ruches souterraines où l'on trouve un miel de nature particulière. Après trois heures de marche dans ce pays dévasté, nous atteignons les restes d'un village autrefois considérable, et qui n'est plus habité que par quelques indigènes nouvellement convertis. Nous n'avons qu'une seule case, pour nous tous et je vais camper au dehors; mais je ne suis pas couché qu'une tempête effroyable éclate, bouleverse ma tente et qu'une pluie torrentielle met à flots mes bagages. Le lendemain nouveau déluge; nous étions dans le district de Molghoy, où les portes des cases, qui ont à peine trente centimètres d'ouverture, annoncent qu'il est nécessaire de s'y protéger contre la violence de la pluie.

« Bien qu'ils aient embrassé l'islamisme, les indigènes n'ont pour tout vêtement qu'une lanière de cuir passée entre les jambes, et qui souvent leur paraît superflue. J'ai été frappé de leurs formes harmonieuses, de leurs traits réguliers, que ne défigure aucun tatouage, et qui, chez beaucoup d'entre eux, n'offre rien du type nègre. La différence qu'offre la teinte de leur peau m'a également surpris; elle est chez les uns d'un noir brillant, chez les autres couleur de rhubarbe, sans qu'il y ait entre ces deux tons de nuance intermédiaire; toutefois c'est le noir qui prédomine. Je me suis arrêté devant une jeune femme qui avait près d'elle son fils, âgé de huit ans; ils formaient à eux deux un groupe digne du ciseau d'un grand artiste; l'enfant, surtout, ne le cédait en rien au diskophoros antique; sa chevelure était courte et frisée, mais non laineuse; il était d'un rouge lavé de jaune, ainsi que toute sa famille, et portait plusieurs rangs de perles de fer autour des bras et des jambes.

« Nous rentrons dans la forêt; les clairières sont couvertes de pas d'éléphants de tous les âges, des fleurs remplissent l'atmosphère de leur parfum, et de temps en temps nous suçons la pulpe du toso[1], ou nous mangeons la racine du katakirri. La marche devient de plus en plus difficile; on n'aperçoit que des mimosas de grandeur médiocre; çà et là un baobab, dépourvu de feuilles, étend ses branches nues à la place où était un

1. Fruit du *bassia parkii*; le toso se compose presque entièrement d'un noyau de la couleur et du volume de la châtaigne, entouré d'une pulpe très-mince, revêtue d'une peau verte. Il est fort commun dans ces parages; les naturels préparent avec l'amande du noyau une grande quantité de beurre qui leur sert à la fois pour la cuisine et comme médicament.

village ; il semble par son attitude exprimer son désespoir, car il aime la demeure du nègre, qui le recherche à son tour : ses feuilles naissantes et son fruit légèrement acide permettent aux indigènes d'assaisonner leur nourriture, et de donner un peu de saveur à leur boisson.

« L'herbe est grossière et ne forme plus que des touffes éparses ; le chemin est abominable ; il suffirait d'en détourner un instant les yeux pour tomber dans un trou plein de vase. La forêt devient moins épaisse, des bouquets d'arbres lui succèdent, et nous entrons dans une prairie qui s'étend jusqu'à la chaîne du Mandara. Le ton vert de la plaine, qui tranche avec le brun des montagnes, est d'un effet charmant, sous le ciel pur où le soleil brille. Nous gagnons le district d'Isségé ; des moutons et des chevaux couvrent les pâturages, des femmes travaillent dans les champs. Les indigènes ont évidemment souffert des rapines de leurs voisins, mais ne sont encore ni vaincus ni ruinés. Des hommes vigoureux et de grande taille, ceints d'une lanière de cuir, et portant une pique, mêlée à leurs instruments d'agriculture, s'approchent fièrement ou vont s'asseoir à l'ombre, et paraissent nous signifier que cette terre leur appartient. Quelque léger que soit leur costume, j'ai tout lieu de croire qu'ils se sont habillés pour la circonstance ; car, tombant à l'improviste au bord d'une mare, nous faisons fuir, à la grande frayeur de mon cheval, une espèce de virago totalement nue. Il est vrai que chez ces tribus naïves, on estime qu'un vêtement, si étroit qu'il puisse être, est plus essentiel pour l'homme que pour la femme.

« Sur le toit des cases séchait un poisson qui m'étonna par sa taille ; on me répondit qu'il venait d'un grand lac, situé à peu de distance, et que j'allai visiter. Les abords en sont tellement couverts de roseaux, qu'il me serait difficile de dire quelle étendue il peut avoir. Une masse de granit, d'environ cinq mètres de hauteur, formait la seule éminence qui s'élevât dans la plaine ; j'y montai, l'horizon était splendide : en face de moi, comme je l'ai dit précédemment, se déployait la chaîne du Mandara, tandis qu'au sud apparaissaient des montagnes plus hautes et de formes plus variées. Je vis alors pour la première fois le Mendif, que Denham a fait connaître à l'Europe, et qui a donné lieu à tant de conjectures. Ce n'est qu'un simple cône isolé, dont la base, où s'éparpille le village du même nom, a tout au plus dix ou douze milles de circonférence ; sa couleur blanchâtre, qui pourrait faire supposer qu'il est de formation calcaire, est due tout bonnement à la fiente de l'immense quantité d'oiseaux qui s'y réunissent ; sa véritable couleur est noire, m'ont dit les naturels ; la double pointe qui le termine est la preuve que c'est un ancien volcan, et sans doute il est formé de basalte. Je ne crois pas qu'il ait plus de cinq mille mètres au-dessus du niveau de la mer, ce qui ferait un peu moins de quatre mille mètres au-dessus de la plaine. Enchanté d'avoir atteint cette région, et plein de projets pour l'avenir, je remontai à cheval et repris la route du village. Tout en marchant, celui qui m'accompagnait me donna des détails sur les habitudes des Marghis, tribu assez nombreuse pour lever trente mille soldats.

« C'est, me dit-il entre autres choses, la coutume parmi ses compatriotes de se lamenter à la mort d'un jeune homme, et de se réjouir de celle d'un vieillard ; j'en acquis la preuve dans la suite de mon voyage. Les Marghis se vantent, peut-être avec raison, d'être supérieurs à leurs puissants voisins ; il est, du reste, avéré que l'inoculation est très-répandue chez eux, et que dans le Bornou elle est exceptionnelle.

« Nous arrivions le surlendemain à Kofa, l'un des villages dont la mise à sac avait motivé l'ambassade que j'accompagnais. Des prairies émaillées de fleurs, de vastes champs de sorgho, des arbres vigoureux, toute l'exubérance de séve des régions tropicales ; mais une route de plus en plus dangereuse, une alarme continuelle, des habitants sur le point de tomber sur nous en se croyant attaqués. Le sentier monte peu à peu ; on voit à l'ouest différents groupes de montagnes qui séparent le bassin du Tchad de celui du Niger ; une gorge rocailleuse, encaissée par des blocs de granit, est franchie ; nous dominons une plaine immense, et nous gagnons les murs d'Ouba, dont les quartiers de l'est, où sont établis les vainqueurs, ressemblent à une colonie algérienne. Nous étions dans l'Adamaoua, ce royaume musulman greffé sur les païens, et que je désirais tant connaître. Je rêvais au sort des races de cette partie du monde, lorsque je reçus la visite du gouverneur, accompagné d'une suite nombreuse. Son costume et celui de ses compagnons n'avait ni élégance, ni propreté. Je demandai à quelle époque les Foullanes avaient, pour la première fois, émigré dans cette province ; on me répondit que les grands-pères de la génération présente l'avaient habitée comme éleveurs de troupeaux. Ils sont devenus les premiers du royaume ; mais la race vaincue leur disputera longtemps la possession du sol.

« Nos chameaux étaient pour la population un objet de curiosité ; on en voit rarement dans cette région plantureuse, dont cet habitant du désert ne supporte pas le climat. Plus grande encore fut la surprise du gouverneur et de ses courtisans, lorsqu'ils virent ma boussole, mon chronomètre, mon télescope, et l'impression minuscule de mon livre de prières. Les Foullanes sont pleins d'intelligence, mais d'un esprit malicieux ; ils n'ont pas cette excessive bonté des vrais nègres, et c'est par le caractère, bien plus que par la couleur de la peau, qu'ils diffèrent de la race noire. A Bagma, où nous arrivâmes le surlendemain, je fus frappé de la dimension des cases, dont un certain nombre a vingt mètres de longueur sur quatre ou cinq de large.

« De gras pâturages, après un sol aride, des montagnes que nous laissons à notre gauche, partout le déleb qui caractérise le district, une herbe épaisse d'où sortent de nombreuses fleurs violettes, et nous arrivons à Mboutoudi, qui entoure le pied d'une colline de granit, ayant six cents mètres de circonférence, et à peu près cent de hauteur. Ville importante avant la conquête, Mboutoudi n'a plus maintenant qu'une centaine de cases, et si ce n'é-



Halte dans une forêt du Marghi. — Dessin de Rouargue d'après Barth (troisième volume).

Digitized by Google

tait sa situation remarquable, elle resterait inaperçue. Malgré mon état de faiblesse, je voulus gravir la montagne, ascension difficile à cause de l'escarpement du roc, mais qui méritait d'être essayée. Quelques indigènes me suivirent, et bientôt je fus accompagné de la plus grande partie du village. Dans le nombre étaient deux jeunes Foullanes, qui tout d'abord m'avaient regardé avec une extrême bienveillance; l'une avait quinze ans, l'autre neuf. Elles étaient couvertes d'une espèce de tunique montante; les païens, au contraire, bien qu'ils eussent fait leur toilette, ne portaient qu'une bande de cuir passée entre les jambes, à laquelle se rattachait une feuille; les femmes avaient, en outre, sous la lèvre inférieure, l'ornement du métal que l'on voit chez les Marghis, dont ces tribus partagent les croyances religieuses et certainement l'origine.

« Parvenu au sommet de la montagne, j'écrivais sous la dictée des indigènes un vocabulaire de leur dialecte, puis je revins à ma case; mais je n'y eus pas de repos : ces gens simples avaient fini par croire que j'étais leur divinité, qui leur consacrait un jour par pitié pour leurs malheurs, et c'était à qui solliciterait ma bénédiction. La nuit vint me débarrasser de la foule, mais non des deux jeunes filles, dont l'aînée me demanda en mariage dans les termes les plus nets. La pauvre créature avait raison de se mettre en quête d'un mari, car ses quinze



Village mosgou. — Dessin de Rouargue d'après Barth (troisième volume).

printemps équivalaient aux vingt-cinq étés d'une Européenne.

Le lendemain nous poursuivions notre route au milieu des pâturages boisés, de vastes champs de millet et d'arachides, qui sont pour les habitants de Ségéro ce que la pomme de terre est dans certaines parties de l'Europe. J'aime, le matin, ou après le repos du soir, à croquer ces pistaches souterraines, mais je n'ai jamais pu avaler plus de deux ou trois cuillères de la bouillie qu'on fait avec ces amandes. Il faut dire que les cuillères des indigènes sont de la dimension d'un bol. Ici la nature pourvoit à tous les besoins : les plats, les bouteilles et les verres poussent sur les arbres; le riz croît spontanément dans la forêt, et le sol produit sans labeur, non-seulement du grain et des arachides, mais du manioc, des patates douces et une grande variété de calebasses. Nous passons à Saraou, puis à Bélem, où j'ai la visite de trois adolescents d'une grande beauté de corps et de visage. Chose remarquable, les Foullanes sont très-beaux jusqu'à leur vingtième année; leur physionomie prend ensuite quelque chose du singe, qui défigure leurs traits, véritablement circassiens; les femmes sont bien plus longtemps belles.

La forêt et les champs cultivés se succèdent jusqu'au bord d'un petit lac entouré de grandes herbes, foulées de tous côtés par les hippopotames. Les nuages s'accumu-

Digitized by Google

lent, et nous atteignons Soulleri à la lueur des éclairs. Impossible de nous faire ouvrir la maison du gouverneur. En désespoir de cause, nous forçons la porte du fils, qui demeure en face. Je m'empare d'une grande salle, j'étends ma natte sur les cailloux dont le sol est jonché, suivant la coutume, et je tombe dans un profond sommeil, tandis que l'ouragan se déchaine au dehors, et que le maître de la case tempête à l'intérieur, laisse mes compagnons sans souper, nos chevaux sans abri, et qui pis est sans provende.

« Le lendemain matin, l'air et le ciel étaient purs, les plantes ravivées par l'orage, mes compagnons de mauvaise humeur de l'accueil qu'ils avaient reçu, et moi plein d'enthousiasme en pensant que j'allais voir la Bénoué. Des fourmilières nombreuses, placées en lignes, et formant un spectacle curieux, annonçaient la proximité de l'eau; nous traversâmes un village d'où l'on me fit apercevoir l'Alantika, dont le vaste sommet forme le territoire de sept tribus indépendantes. Aux champs cultivés succède une plaine marécageuse, déchiquetée par des fosses remplies d'eau, et qui, tous les ans, est complétement submergée. Une petite éminence, qui a l'air d'avoir été faite de main d'homme, s'élève du milieu des grandes herbes, et porte les cabanes des passeurs, d'où s'échappe une nuée d'enfants, de petits garçons bien faits et endurcis à la fatigue. Un quart d'heure après, la rivière coulait sous nos yeux de l'orient à l'occident. Çà et là, dans la plaine, on apercevait des montagnes détachées; en face de nous, derrière une pointe de sable, tombait le Faro, dont la courbe majestueuse venait du sud-est, où je le remontais par la pensée jusqu'à l'Alantika. En aval de son embouchure, le Bénoué s'inclinait légèrement vers le nord, baignait le côté septentrional du Bagélé, disparaissait au regard pour traverser la région montagneuse des Bachama, longer l'industrieux Korafa, puis rejoindre le Niger, et se précipiter avec lui dans l'Océan.

« Il est rare que le voyageur ne soit pas trompé dans son attente, quand il est en face des lieux qu'il s'est retracés, mais la réalité dépassait tous mes rêves, et ce fut l'un des moments les plus heureux de ma vie. Né sur les rives de l'Elbe, j'ai toujours eu de la prédilection pour le bord des rivières, et malgré l'étude exclusive de l'antiquité, qui m'absorba trop longtemps, j'ai conservé cet instinct de mon enfance. Dès que j'en eus le pouvoir, associant les voyages à l'étude, ce fut ma joie de remonter au lit des sources, de les voir grossir, former des ruisseaux, puis des fleuves, et de les suivre jusqu'à la mer. Plus tard, poursuivant ma course aventureuse au cœur de la terre inconnue, mon plus vif désir fut de jeter quelque lumière sur les cours d'eau qui l'arrosent; le Bénoué se plaçait au premier rang de mes préoccupations, et je voyais se confirmer la théorie que je m'étais faite à son égard : j'acquérais la certitude que, par ce grand chemin tout frayé, on arrivait jusqu'au centre de la Nigritie; je me disais que l'influence et le commerce de l'Europe feront disparaître de ces contrées les guerres de religion et l'esclavage, c'est-à-dire la chasse à l'homme, et qui sèment le désespoir chez ces païens, où le bonheur germe spontanément.

« Après avoir franchi la rivière, nous passons dans une plaine boisée que l'on prendrait pour un parc; de chaque côté de la route, des ossements de cheval marquent la ligne suivie par le gouverneur quand il revint de saccager le Mbana. Traversant un district populeux, nous approchons du Bagélé, dont les flancs soutiennent dix-huit villages, qui, grâce à leur situation, et aux piques à double lame de ceux qui les habitent, n'ont pas été conquis. Le pays s'anime de plus en plus; nous traversons une bourgade, où les femmes, croyant voir dans nos chameaux des êtres sacrés, passent sous leur ventre pour en obtenir les bonnes grâces, et nous arrivons à Yola[1].

« C'était un vendredi, Lowel, le gouverneur, se trouvait à la mosquée, et personne n'était là pour nous recevoir. Le lendemain, Lowel était à la campagne; lorsqu'à son retour, nous allâmes au palais, nous fîmes le pied de grue pendant une heure, et je revins chez moi sans avoir pu offrir le burnous de drap ponceau que j'avais trouvé dans les bagages de M. Richardson. J'eus heureusement, pour me distraire, la visite de deux Arabes, dont l'un, natif de Moka, avait exploré la côte orientale de l'Afrique, et vu Madras et Bombay. Vint enfin notre jour d'audience; le gouverneur, que nous trouvâmes dans la grande salle d'une espèce de château fort, parut satisfait de la lettre que le cheik m'avait donnée pour lui; mais les dépêches que lui remit le chef de l'ambassade l'ayant exaspéré, sa colère se tourna contre moi, il m'accusa d'intentions perfides, et pour la seconde fois il me fallut remporter mes présents. Inquiet et malade, je revins à ma case, après deux heures d'attente passées d'abord sous une pluie diluvienne, puis sous un soleil dévorant; et le lendemain je fus invité à déguerpir, sous prétexte que je ne pouvais rester dans la province qu'avec l'autorisation du sultan de Sokoto.

« Malgré ma fièvre et la chaleur accablante (c'était au milieu du jour), je fis faire les préparatifs de départ; je montai à cheval, me cramponnai à ma selle, et, rappelé de deux évanouissements successifs par la brise qui commençait à souffler, je repris la route de Bornou, à laquelle la pluie des jours précédents avaient rendu toute sa fraîcheur[2]. »

1. Yola, capitale de l'Adamaoua ou *Adamora*, est située à quatre degrés au sud de Kouka, sur le Faro, affluent du Bénoué, qui lui-même tombe dans le Niger, à quelques journées seulement de l'embouchure de ce fleuve immense. — Le Bénoué, grossi du Faro, est navigable, pour de grandes embarcations, jusqu'au centre de l'Adamaoua, et fournirait le moyen de pénétrer, par le sud, au cœur de l'Afrique; d'où l'importance de l'exploration que le docteur voulait faire de cette province.

La ville de Yola, nouvellement construite par les Foullanes, dans une plaine marécageuse, n'a pas moins de trois milles de l'est à l'ouest; mais chaque hutte est placée au milieu d'une vaste cour, parfois d'un champ de sorgho, et malgré son étendue, elle compte à peine douze mille habitants. Pas d'industrie; l'esclavage sur une échelle immense; il est des propriétaires dont les esclaves en chef ont sous leurs ordres jusqu'à un millier d'hommes. On dit que le gouverneur reçoit par an un tribut de cinq mille esclaves, outre le bétail et les chevaux qu'il prélève.

2. Le Fombina, que les Foullanes appellent Adamaoua, en l'honneur d'Adama, père du gouverneur actuel, s'étend du sud-ouest

Les Ouélad-Sliman. — Situation politique du Bornou. — La ville de Yo. — Ngégimi ou Ingégimi. — Chute dans un bourbier. — Territoire ennemi. — Razzia.

« J'arrivai malade à Kouka, et la saison des pluies commençait. Dans la nuit du 3 août, une averse fit de ma chambre une véritable mare, endommagea mes bagages, et aggrava ma fièvre d'une façon désastreuse. Les étangs, formés dans tous les coins de la ville, devinrent d'autant plus pernicieux qu'ils renfermaient tous les genres d'immondices et de charognes, et j'aurais dû me retirer dans un endroit plus sain; mais il fallait vendre les marchandises arrivées en mon absence, payer nos dettes, et faire les préparatifs de nouvelles explorations. Toutefois, je me hâtai d'en finir; le gouvernement envoyait des Ouélad-Sliman dans le Kanem, soi-disant pour reconquérir les districts orientaux de cette province; et, me joignant à ce corps expéditionnaire, je quittai la ville au commencement de septembre.

« Je n'ignorais pas que les Ouélad-Sliman sont les plus francs voleurs du globe; mais nos instructions nous ordonnaient d'explorer la marche orientale du lac, et nous ne pouvions y parvenir qu'en nous réunissant à ces bandits.

« Si le Bornou tire un bénéfice réel de sa position au centre du Soudan, il lui doit en échange d'avoir à lutter sans cesse avec l'un ou l'autre des pays qui l'entourent. Au nord il est menacé par les Turcs, au nord-ouest pillé par les Touaregs, à l'ouest et au midi les Foullanes convoitent cette région fertile en esclaves, à l'est l'empire barbare et puissant du Ouaday brise la frontière et déborde sur ces riches provinces, qu'il a envahies en 1844. Mais à l'époque de mon départ l'heure était favorable pour le Bornou: la guerre civile déchirait le Ouaday; Bokhari, l'exilé de Kadéjà, venait de battre le sultan de Sokoto; et dans l'Adamaoua le gouverneur avait trop de ses propres affaires. Aussi mon ami El-Beshir rêvait-il de marcher sur Kano, pendant que mes compagnons iraient piller le Kanem.

« Le 11 septembre, monté sur un cheval magnifique, présent du vizir, je sortis de la ville accompagné d'Overweg, et pris les devants sur notre escorte qui devait partir le 12. Rien ne me rend heureux comme l'espace, une tente commode, une belle et bonne monture, et je sentais les forces me revenir au grand air. Le lendemain au réveil, j'oubliai les moustiques, et je regardai le paysage pendant longtemps; c'était le plus modeste qu'on pût voir, mais il avait tant de calme et de sérénité que j'éprouvai un sentiment délicieux, et me sentis pénétré de gratitude envers la Providence. Après avoir traversé les champs de millet du Daouerghou, franchi des collines de sable, rencontré des Kanembous nomades, et enlevé le mouton le plus gras d'un troupeau, malgré mes efforts et les cris du berger, nous entrâmes dans la ville de Yo, dont les rues étroites, horriblement chaudes, et sentant le poisson, me parurent un séjour intolérable.

« A l'extérieur, la rivière coulait à plein bord vers le Tchad, et je ne me doutais pas que je camperais un jour dans son lit desséché. Sur les deux rives, des crucifères, de belles acacies, des tamarins splendides chargés de pélicans et d'oiseaux de toute espèce; du coton, du froment au pied des arbres; peu de céréales et de bétail; beaucoup de poisson, qui forme la principale nourriture des habitants. Des hommes se baignent dans la rivière, des femmes y puisent de l'eau, des groupes d'indigènes la traversent à la nage, leurs habits noués sur la tête, ou bien assis sur une planche que soutiennent deux calebasses. Tandis que nous regardons ce spectacle animé, les termites dévorent mes sacs de cuir. Passe une caravane chargée de dattes, nos bandits se rassemblent, tombent sur les arrivants, et se partagent la cargaison; le soir, ils pillaient un troupeau, et c'est ainsi que nous marquons notre passage.

« Le 23, ayant laissé derrière nous tout vestige de culture et gravi des collines de sable, nous apercevons les eaux du Tchad que les pluies ont fait déborder. Toute la plaine est couverte de capparis sodata, dont les indigènes retirent un sel fade, moins mauvais, pourtant, que celui des environs de Kotoko où il est extrait de la bouse de vache. Nous entrons le lendemain dans la célèbre Ngégimi, et nous sommes tout désappointés de ne voir qu'un pauvre village, quelques huttes éparses, dépourvues de tout confort, dont les habitants, qui ont faim, nous demandent du millet en échange de leurs maigres volailles. Deux ans après, ces malheureux devaient être capturés par les Touaregs, et ceux qui échappèrent à l'esclavage furent contraints, par l'inondation, d'aller s'établir sur une colline de sable, où je les retrouvai plus tard. Quant à Woudie, saccagée par les Touaregs en 1838, quelques dattiers indiquent seuls l'endroit où fut cette ville, l'une des anciennes résidences du roi de Bornou. Je pensais au sort de cet empire de Kanem, autrefois si brillant [1]; j'avais sous les yeux d'immenses rizières, de gras pâturages, le sol le plus fertile du monde, et cependant un pays désolé: des villages en ruines, des villes croulantes, des pasteurs craintifs, dont mes bandits enlevaient le bé-

au nord-est, sur un espace d'environ deux cents milles sur quatre-vingts. C'est assurément l'une des plus belles provinces de la Nigritie: rivières nombreuses, vallées fécondes, montagnes peu élevées, gras pâturages, végétation luxuriante, papayer, sterculier, pandanus, baobab, hyphéné, bombax, élaïs et bananiers; beaucoup d'éléphants gris, noirs et jaunes; le rhinocéros dans la partie orientale, le lamentin dans le Bénoué, le bœuf sauvage très-commun dans la région de l'est; et parmi les animaux domestiques fort nombreux, une variété indigène de bêtes bovines, petite espèce d'un mètre de haut, et de couleur grise, totalement différente de celle que les Foullanes ont introduite dans le pays.

1. Le Kanem, gouverné depuis le commencement du neuvième siècle par les Séfouas, dont la dynastie occupa le trône du Bornou jusqu'en 1835, s'étendait, au commencement du treizième siècle, depuis les bords du Nil jusqu'aux territoires de Burgou et d'Yorouba; au sud jusqu'à Mabina, au nord sur la totalité du Fezzan. Cet état de prospérité dura plus de cent ans; mais à la fin du quatorzième siècle la guerre civile éclata, les Séfouas furent chassés de la capitale et allèrent s'établir dans le Bornou, qui, dès les premières années du seizième siècle, reprit le Kanem et le subjugua d'une manière définitive. Depuis lors, s'affaiblissant par la lutte privée de ses habitants contre le Bornou, pillé par les Touaregs, disputé à ses maîtres par le Ouaday, qui en possède aujourd'hui la partie orientale, le Kanem est l'une des régions les plus dévastées du Soudan.

tail; mais j'ai l'espoir que nos travaux aideront à rappeler la vie dans ces contrées fertiles.

« Nous voyons des bruyères entre les pâturages, des lagunes salées parmi les collines de sable ; le terrain devient de plus en plus marécageux, il manque sous les pieds de mon cheval, et celui-ci tombant m'entraîne dans la vase, où il reste immobile. On conçoit l'aspect que je devais offrir avec mon burnous blanc, et la peine qu'il me fallut prendre pour retirer ma bête, car nos larrons me regardaient faire sans m'aider le moins du monde.

« Toujours détroussant et pillant, notre escorte, diminuée par de nombreuses désertions que les querelles avaient fait naître, approchait du territoire ennemi.

« Le 11 octobre nous traversions l'une de ces vallées étroites, qui déchirent la plaine sableuse, et nous dressions nos tentes au bord du plateau qui domine le puits d'El-Ftaim. De là nous partions le lendemain, pour entrer dans un pays d'où la trace de l'homme a complétement disparu.

« Jusqu'ici nos maraudeurs n'avaient fait que prélever la dîme sur les troupeaux et les biens; mais le brigandage allait devenir plus sérieux. On s'arrêta pour délibérer ; le chef harangua la bande, et lui intima ses ordres : combat à outrance, pas de quartier aux vaincus ; et promesse de dédommagement à quiconque perdrait son cheval ou son chameau. Deux porte-étendard coururent devant l'armée en agitant leur bannière blanche; les cavaliers sortirent des rangs, et jurèrent de vaincre ou de mourir.



Chef mosgovien. — Dessin de Rouargue d'après Barth (troisième volume).

« Au coucher du soleil on dressa les tentes, il fut ordonné de garder le silence et de ne pas faire de feu, dans la crainte d'être aperçu; mais la nuit arrivée, une raie flamboyante se dessina au sud-est, prouvant que l'ennemi savait que nous approchions, et se réunissait pour le combat. Nous partîmes aussitôt, et ne fîmes halte qu'au jour, sur un terrain couvert de broussailles. Les cavaliers poussèrent en avant pour faire une reconnaissance, et nous restâmes, Overweg et moi, avec soixante-dix chameaux du train, montés par de jeunes gars, dont quelques-uns n'avaient pas plus de dix ans; mais dès qu'il fit grand jour, il devint impossible de retenir la petite troupe, et il fallut partir. Bientôt nous descendîmes dans la vallée de Gesgi ; la troupe se débanda : nos jeunes rapaces avaient aperçu des moutons, et les poursuivaient, tandis que leurs aînés saccageaient un hameau. Un peu plus loin est la vallée d'Hendéri-Siggési. Dans la coulée, à quarante mètres de profondeur, des bosquets de dattiers, des champs de froment dont la brise agitait les épis; sur le plateau, du millet prêt à être coupé : de riches moissons, de la verdure, un village en flammes, des habitants en fuite, scène émouvante dont j'ai tenté de faire l'esquisse.

Digitized by Google

« Des malheureux avaient cherché un asile au plus épais du fourré, quelques-uns de nos massacreurs les aperçoivent, jettent leur cri de guerre et se précipitent au fond du val; les réfugiés sortent du bois, tombent sur leurs assaillants désunis, leur prennent deux chameaux et disparaissent. Nous perdons de vue nos brigands que nous finissons par revoir dans une vallée plus profonde, chassant devant eux un troupeau de moutons.

« Après les avoir rejoints, nous arrivons dans une petite vallée, garnie d'une profusion de mimosas, et contenant, dans sa partie la plus basse, des puits qui servent à irriguer une belle plantation de coton. A peine les chevaux sont-ils abreuvés, qu'on repart en toute hâte, pour ne s'arrêter que le soir. Il y avait trente-quatre heures que j'étais à cheval; dévoré par la fièvre, épuisé par la fatigue, je m'évanouis en mettant pied à terre, et tous mes compagnons crurent que j'allais mourir. La bande s'était fortifiée dans son douar avec ses bagages, et les sacs remplis du grain qu'elle avait dérobé; mais elle n'était pas tranquille.

« Pendant la nuit j'entends nos Sliman pousser leur cri de guerre : un corps d'ennemis nombreux se dirigeait vers le camp. J'appris cette nouvelle avec l'indifférence d'un homme écrasé par la fièvre, et ne songeai même pas à me lever. Des coups de feu retentissent, Overweg m'annonce la défaite de nos hommes, monte à cheval et s'éloigne; je prends mes armes, on selle ma bête, et je me dirige vers le couchant, tandis qu'on attaque le douar du côté opposé. Mais bientôt la fusillade recommence derrière moi; nos gens s'étaient ralliés et fondaient sur l'ennemi, occupé de son butin. J'avertis Overweg, et nous retournons au camp : plus de bagages, aucun vestige de ma tente. Cependant les Arabes continuent leur poursuite, ressaisissent le bétail, et à peu près tout ce



Intérieur d'une habitation mosgovienne. — Dessin de Rouargue d'après Barth (troisième volume).

qui nous appartient. La perte se borne, en fin de compte, à nos provisions de bouche, à nos ustensiles de cuisine, et au livre d'heures de M. Richardson, que je regrettai vivement.

« Nouvelle attaque des indigènes au coucher du soleil; ils sont battus de nouveau; mais en dépit de cette victoire, l'anxiété de nos gens est extrême; ils partiraient immédiatement, s'ils n'avaient peur d'être surpris au milieu des ténèbres. Les chevaux sont sellés, chacun veille, et le cri des sentinelles résonne à chaque instant. Le plus effaré de la bande est un juif renégat, qui se croit à sa dernière heure, et cherche partout un rasoir pour se couper les cheveux d'une manière orthodoxe avant de mourir. Le jour paraît sans qu'on ait vu l'ennemi; et c'est à qui prendra le pas sur son voisin, dès que le soleil donne le signal du départ.

« Quinze chameaux, trois cents têtes de gros bétail et quinze cents chèvres ou moutons furent pris dans cette campagne. Nous eûmes cinq morts et un assez grand nombre de blessés. On parlait de retourner à Bourka-Drousso, mais rencontrant une caravane qui se dirigeait sur Kouka, nous nous séparâmes de nos bandits, quels que fussent nos regrets de laisser derrière nous la partie la plus intéressante du Kanam, ce pays aux vallées fécondes, aux cités populeuses, telles que Njimiyé, Aghafi et tant d'autres, qui, célèbres autrefois, n'existent plus que dans le récit de l'expédition d'Edris. »

Nouvelle expédition. — Troisième départ de Kouka. — Le chef de la police. — Aspect de l'armée. — Dikoua. — Marche de l'armée. — Le Mosgou. — Adishen et son escorte. — Beauté du pays. — Chasse à l'homme. — Erreur des Européens sur le centre de l'Afrique. — Incendies. — Baga. — Partage du butin.

« Dix jours après mon retour à Kouka, je partais de nouveau pour aller rejoindre, cette fois, une véritable armée. Le cheik et son vizir avaient déjà quitté la ville;

Digitized by Google

on ne savait pas la direction qu'ils devaient prendre, mais on citait le Mandara dont le gouverneur, protégé par ses montagnes, aurait eu des velléités de rébellion. A parler franc, les coffres, ou plutôt les chambres à esclaves de ces messieurs étaient vides, et il importait de les remplir, quel que fût l'endroit qui en fournît les moyens.

« L'armée avait passé Ngornou lorsque j'arrivai au camp, où l'on me fit dresser ma tente auprès de celle de Lamino. Jadis voleur de grand chemin, ce larron émérite, devenu chef de la police du royaume, était fort précieux pour le vizir qui n'aurait pas eu la force d'adopter une mesure rigoureuse. L'ex-bandit, au contraire, n'avait pas de joie plus vive que de torturer ou de mettre à mort; cela ne l'empêchait pas d'être fort tendre à ses heures, et je m'amusais beaucoup de l'air sentimental dont il parlait de sa favorite, qui le suivait dans cette expédition. Il n'était pas le seul qui eût amené ses amours; la plupart des courtisans avaient avec eux une partie de leurs harems, et lorsque l'armée s'arrêta sous les murs de Dikoua, la diversité des abris qui surgirent tout à coup, l'aspect varié des combattants, le nombre des chevaux, souvent d'une beauté remarquable, la quantité prodigieuse des bêtes de somme, chameaux et bœufs, qui portaient les provisions, les meubles, les femmes voilées et richement vêtues des dignitaires, formaient un spectacle des plus intéressants.

« La ville de Dikoua, elle-même, l'une des plus grandes cités du royaume, et l'ancienne résidence des chefs du pays, méritait de fixer nos regards. Ses murs de dix mètres de hauteur et d'une épaisseur considérable, ses habitations importantes, chacune entourée d'une cour spacieuse, m'impressionnèrent vivement. Partout des arbres magnifiques, des palissades bien entretenues, et recouvertes d'une liane de la plus grande beauté. Devant le palais du gouverneur, un arbre à caoutchouc, dont la cime de douze à quinze mètres de rayon, qui jadis abritait le grand conseil, n'entend plus aujourd'hui que le caquet des oisifs. Au dehors, le Yaloué traverse une forêt luxuriante, et de vastes champs de coton produisent la matière première de l'industrie des habitants.

« Quelques jours après, nous campions le soir à côté de Zogoua. J'avais à peine dressé ma tente que cet affreux Lamino vint me chercher pour me mettre en présence de deux scélérats, dont il avait fait passer la tête dans une machine, formée de grosses pièces de bois, et qu'il avait condamnés à se déchirer mutuellement avec un long fouet d'hippopotame. J'eus beaucoup de peine à lui faire entendre que cette vue m'était désagréable, et je lui donnai, afin de me débarrasser de lui, une poignée de clous de girofles pour sa bien-aimée, dont je connaissais les talents culinaires. Enchanté du présent, il me répéta combien il adorait cette femme : « Un « amour réciproque, ajouta-t-il, avec un tendre sou- « rire, est le plus grand bien qu'on puisse avoir en ce « monde. » déclaration qui m'ébouriffait toujours et me paraissait fort ridicule, émanant d'une pareille masse de chair.

« Zogoua est la dernière ville du côté du Bornou; et nous allions pénétrer chez l'ennemi.

« Le 10 décembre nous étions à Diggéra où nous restâmes cinq jours. C'est là que pour la première fois j'eus un véritable échantillon de ces canaux, à peu près stagnants, qui caractérisent la partie équatoriale de l'Afrique, et justifient les contradictions apparentes des voyageurs au sujet de la direction des eaux de cette contrée. Ces canaux sont de deux sortes : les uns, en rapport immédiat avec la rivière, se dirigent souvent dans le même sens qu'elle; les autres, complétement indépendants, sont des espèces de drains collecteurs qui se forment au fond des plis de terrain. C'est à ce dernier système que se rattache le canal vaseux de Diggéra, bien qu'on m'ait affirmé qu'il va rejoindre le Tchad. Le soir, nous en causâmes chez le vizir; une discussion tellement scientifique en résulta, qu'elle eût fermé la bouche à ceux qui méprisent l'intelligence des habitants de cette contrée.

« Nous n'étions plus alors qu'à un jour de marche de la capitale du Mandara, et il était urgent pour nos amis, de savoir ce qu'ils voulaient faire. On leur avait dit, quelques jours avant, que le chef de cette province était décidé à la résistance; cette nouvelle les avait profondément abattus, et ce fut avec la joie la plus sincère qu'ils virent arriver un serviteur du rebelle, accompagné d'un présent de dix belles esclaves et apportant l'offre d'une entière soumission; tel fut du moins le rapport officiel. Un indigène m'affirma au contraire que loin de se soumettre, l'impérieux vassal ne parlait du Bornou qu'avec dédain. Toujours est-il que le vizir m'apprit d'un air triomphant l'heureuse issue de l'affaire du Mandara, et ajouta que le cheik allait retourner à Kouka, tandis qu'à la tête du gros de l'armée, il se dirigerait vers le Mosgou.

« Je n'ignorais pas quel était le but de l'expédition, mais nous pouvions en diminuer les horreurs, et nous nous décidâmes à accompagner le vizir. C'était d'ailleurs l'unique moyen d'étudier la communication qu'établit le Bénoué entre le bassin du Tchad et le Niger.

« On se mit en marche, et ce fut pour moi un plaisir indicible; nos hommes, se déployant sur une immense étendue, émaillaient la plaine de leurs groupes si variés : la grosse cavalerie aux vêtements bourrés de ouate, ou revêtue de la cotte de maille, et du heaume; les Chouas simplement couverts d'une tunique flottante, montés sur de petits chevaux sans figure, mais robustes; les esclaves pimpants et vaniteux, parés de burnous écarlates, ou d'étoffes de soie aux couleurs diverses; les Kanembous entièrement nus, sauf leur tablier de cuir, avec leurs grands boucliers, leur faisceau de lances et leur coiffure barbare; et à l'arrière-garde, les chameaux et les bœufs. Tous pleins d'ardeur, se dirigeaient vers la région inconnue du sud-est.

« Je suivais avec enivrement cette multitude qui ne semblait réunie que pour une partie de plaisir. Çà et là un troupeau de gazelles effarouchées entraînait à sa poursuite les Kanembous et les Chouas, qui, animés par les cris des spectateurs, se disputaient la bête;

Digitized by Google

une perdrix, une pintade prenait son vol, et, abasourdie par les clameurs de la foule, tombait d'elle-même entre les mains des soldats. En certains endroits le sol, pareil à un immense échiquier, témoignait du nombre d'éléphants qui avaient dû s'y réunir, et dont ces trous marquaient la piste. Le jour suivant, les buissons se rapprochèrent, au fourré succéda la forêt, puis elle devint moins épaisse, fut remplacée par des champs de riz sauvage, et l'on dressa les tentes auprès d'une belle nappe d'eau, qui nous permit d'ajouter du poisson à nos rôtis de lièvre et d'éléphant.

« Dès l'aurore toute l'armée était en rumeur, et les chefs revêtaient leur plus beau costume. Nous entrions dans le Mosgou, et nous retrouvions les Foullanes qui, s'avançant toujours, et subjuguant les païens, sont venus jeter ici les fondements d'un nouvel empire. Nous nous arrêtons pour recevoir le chef mosgovien Adishen, dont les cavaliers nus, montés sur de petits poneys sans selle et sans bride, ont l'aspect le plus sauvage. A peu de distance, nous rencontrons le chef des Foullanes avec deux cents hommes, dont les tuniques, les châles, le harnachement annoncent un degré supérieur de civilisation, mais qui sont loin d'avoir grand air. Lorsque les tentes sont dressées, Adishen se présente chez le vizir, se plaint des Foullanes et sollicite la protection du cheik. On l'affuble d'une chemise noire, d'une riche tunique de soie, d'un grand châle égyptien; on le salue du nom de gouverneur, et le voilà fonctionnaire du Bornou, seul moyen pour lui de conserver l'existence; mais au prix de quels sacrifices!

« Nous avons atteint la région du déleb, variété du *borassus flabelliformis*, qui s'étend du Mosgou jusqu'à la frontière du Kordofan. Quel dommage d'être avec ces odieux chasseurs d'hommes, qui, sans égard pour la beauté de ce pays et le bonheur de ceux qui l'habitent, répandent la dévastation, uniquement pour s'enrichir. De vastes champs de céréales, parsemés de villages, de grands arbres à la cime étalée, dont les branches soutiennent la provision de foin pour la saison pluvieuse; des mares creusées de main d'homme, auxquelles il ne faudrait que des canards et des oies pour me rappeler celles de mon pays natal; des greniers soigneusement construits, de larges sentiers bordés de haies bien tenues, des tombeaux, annonçant le respect des morts, que le vainqueur, plus civilisé, abandonne aux hyènes. Absorbé par ce tableau, je ne m'aperçois pas que l'armée a pris les devants; quelques Chouas passent au milieu des arbres, et je me hâte de les rejoindre. Dans la plaine où nous arrivons, des cavaliers battent les haies des villages; ici un indigène fuit à toutes jambes ceux qui le poursuivent; là-bas c'est un malheureux qu'on arrache de sa case, plus loin un troisième, qui s'est blotti dans un massif de figuiers, sert de point de mire aux flèches et aux balles, tandis qu'un certain nombre de Chouas s'efforcent de contenir les troupeaux qu'ils ont pris.

« J'entends enfin le tambour, le son me guide; j'apprends que les païens ont brisé la colonne du vizir, et dispersé l'arrière-garde. Pauvres gens! ce n'est pas la bravoure qui leur manque; s'ils avaient un chef et des armes, ils tiendraient en respect leurs dangereux voisins; mais ils n'ont que des lances, pas même de flèches.

« On avait pris mille esclaves, coupé froidement la jambe à cent soixante-dix hommes, laissant à l'hémorragie le soin de les achever. Nous arrivons à Demmo; près de ce village passe une rivière importante, dont la rive opposée longe une forêt splendide. Quelle fausse idée nous avons tous de ces régions africaines! A la place de cette chaîne massive des monts de la Lune, quelques montagnes éparses; au lieu d'un plateau desséché, de vastes plaines d'une fécondité excessive, et traversées par d'innombrables cours d'eau.

« Nos gens regardent avec dépit cette rivière qui les empêche de poursuivre leur gibier. Ils n'en prennent pas moins un nombre considérable de femmes et d'enfants, sans parler du bétail; et nous campons sur les ruines de ce village, dont une heure auparavant la population était riche et heureuse.

« Nous ne trouvons plus que des hameaux déserts, que nos pillards brûlent en toute sécurité. A Baga, la besogne est déjà faite; mise à sac l'année précédente, il ne reste plus que des ruines; tout ce que la flamme a pu détruire a disparu; les cours intérieures du palais, autrefois remplies de hangars, ont seules conservé leurs cases, dont les tourelles en pisé témoignent d'un art que je ne m'attendais pas à trouver dans le Mosgou. Il n'y a de chambres closes que pour le vizir et son harem; le temps est froid, et rien n'est douloureux comme d'entendre les gémissements de ces pauvres Mosgoviens, arrachés de leur demeure, et laissés nus au dehors par cette nuit rigoureuse. Nous n'en restons pas moins plusieurs jours dans cet endroit glacial, l'usage voulant qu'on partage le butin sur le territoire ennemi.

« Bien que l'expédition n'eût pas été fructueuse, elle ramena dix mille têtes de gros bétail, et environ trois mille esclaves, y compris de vieilles femmes ne pouvant plus marcher, de véritables squelettes, horribles à voir dans leur entière nudité. Le commandant en chef reçut pour sa part le tiers du produit de la chasse, plus la totalité des gens pris sur le territoire d'Adishen, et qui constituaient une espèce de tribu. »

Entrée dans le Baghirmi. — Refus de passage. — Traversée du Chari. — A travers champs. — Défense d'aller plus loin. — Hospitalité de Bou-Bakr Sadik. — Barth est saisi. — On lui met les fers aux pieds. — Délivré par Sadik. — Maséna. — Un savant. — Les femmes de Baghirmi. — Combat avec des fourmis. — Cortége du sultan. — Dépêches de Londres.

Rentré à Kouka le 1er février, notre voyageur s'en éloigna de nouveau le 4 mars 1852. Toujours dénué de ressources, luttant contre la misère qui s'ajoutait à la fièvre, à la fatigue, à mille dangers, à mille obstacles, il entrait le 17 mars dans le Baghirmi [1], région où pas un Européen n'avait encore pénétré.

1. Le Baghirmi est un plateau légèrement incliné vers le nord, et situé à trois cents mètres au-dessus de la mer. Son étendue est

Digitized by Google

« Je me trouvais en avant, dit Barth, lorsque j'aperçus, entre les feuilles, une eau transparente dont la brise agitait la surface. C'était la grande rivière du Kotoko.

« Des bateliers apparaissent, nous allons à leur rencontre, ils refusent de nous passer avant d'en avoir reçu l'autorisation. Je suis suspect; le sultan fait la guerre, je pourrais en son absence renverser le trône, asservir le pays, et le chef du village m'en interdit l'entrée. Je retourne sur mes pas, afin de donner le change aux passeurs; mais le lendemain matin je me présente au bac de Mélé; un bateau se détache du bord, et nous voguons sur le Chari, qui, en cet endroit, n'a pas moins de six cents mètres de large et quatre ou cinq de profondeur. Nos chevaux, nos chameaux, nos bœufs nagent à côté de la barque; nous abordons sur l'autre rive, où nous recevons bon accueil, et où je suis agréablement surpris de la taille et de la figure des femmes; néanmoins, nous nous empressons de quitter le village, en nous félicitant du succès que nous avons obtenu.

« Nous n'avons pas fait un mille, que nous apercevons un serviteur du chef; nous prenons à travers champs et passons une rivière à gué. Une ligne de hameau, presque interrompue, borde cette langue de terre féconde; çà et là des groupes d'indigènes sortent d'une épaisse feuillée, des troupeaux nombreux couvrent la prairie marécageuse, où l'on voit une foule d'oiseaux : le pélican,



Chef kanembou. — Dessin de Rouargue d'après Barth (troisième volume).

le marabout immobile, et voûté comme un vieillard, le grand dédégami au plumage azuré, le plotus au cou de serpent, des ibis, des canards de différente espèce, et tant d'autres. Quelles sources de joies inépuisables pour le chasseur! Toutefois je ne pense qu'à une chose : on m'empêchera d'aller plus loin! Je ne devrais pas m'arrêter; mais le soleil est si ardent et l'ombre si fraiche! Tandis que je me repose, un homme, accompagné de sept autres, me signifie que je ne peux pas continuer mon voyage, qu'il me faut la permission de l'autorité supérieure; bref, je suis interné à Bougoman.

« Nous nous retrouvons sur le bord du Chari; en face

actuellement de deux cent quarante milles du nord au sud, et de cent cinquante de large. On y trouve, seulement dans la partie septentrionale, quelques montagnes détachées, qui séparent les deux bassins du Fittri et du Tchad. Le sol, silico-calcaire, produit du sorgho, du millet, qui forment la principale nourriture des Soudaniens; du sésame, du poa, dont se nourrissent une grande partie des habitants; une énorme quantité de riz sauvage; des haricots, du corchorus olitorius, des melons d'eau, du coton, de l'indigo. On n'y cultive de blé que dans l'intérieur de Maséna, et pour l'usage particulier du sultan. La population de Baghirmi, proprement dit, n'excède pas quinze cent mille âmes. Le tribut est payé, par les musulmans, en grain, en bandes étroites de calicot et en beurre; par les païens, en esclaves. La lance et une espèce de serpe constituent les seules armes du pays; pas de flèches, pas de boucliers, à peine quelques armes à feu. — Monarchie entièrement absolue, étiquette sévère; les Baghirmayés ne peuvent approcher du souverain, appelé *banga*, qu'en se découvrant l'épaule gauche et en se saupoudrant la tête de poussière; mais ils jouissent d'une liberté de parole beaucoup plus grande que celle qui est accordée à une foule de citoyens de l'Europe.

Digitized by Google



Entrée du sultan de Baghirmi dans Maséna, sa capitale. — Dessin de Rouargue d'après Barth (troisième volume).

Digitized by Google

est la ville qui doit me servir de prison ; elle paraît délabrée, mais renferme de beaux arbres, où le déleb et le cucifère dominent. C'est le jour du marché ; une foule d'individus attendent les passeurs ; ils disparaissent les uns après les autres ; mais mon tour n'arrive pas. Je dépêche à la ville le cavalier qui m'escorte, et je m'impatiente au soleil qui me dévore. Une heure après mon homme revient, l'oreille basse ; on ne veut pas me recevoir, malgré l'ordre qui m'interne.

« Nous sommes repoussés de nouveau à Bakada, village divisé en quatre bourgades, où nous arrivons le soir. Je continue jusqu'au troisième groupe de cases, et je trouve enfin l'hospitalité chez Bou-Bakr Sadik, vieillard aimable, qui m'a laissé le plus doux souvenir. Il avait fait trois fois le pèlerinage de la Mecque, vu les grands vaisseaux des chrétiens, et se rappelait les moindres détails des lieux qu'il avait traversés. De plus il n'était personne qui pût comme lui, et dans un arabe aussi pur, m'initier à l'histoire et au caractère de cette région. Avec quelle chaleur il me retraçait la lutte que son pays soutint contre le Bornou pendant plusieurs années ! Il y avait pris part, et ajoutait avec orgueil que le cheik n'avait eu la victoire qu'après avoir appelé à son secours le pacha du Fezzan. Avec quelle joie enthousiaste il me disait comment ses compatriotes avaient repoussé les Foullanes, et fait contre eux une expédition victorieuse ! Puis avec quelle tristesse il me dépeignait la grandeur et la prospérité du Baghirmi, avant qu'Abd-el-Kerim Saboun, le sultan du Ouaday, n'eût pillé ses trésors, fait son roi tributaire, et capturé une partie de ses habitants. « Des districts entiers, couverts de moissons et de villages, me « disait-il d'une voix navrante, sont transformés en solitudes incultes ; les puits sont desséchés, les canaux sont « taris, la vermine dévore tout dans les champs, et la disette est venue. » Il est certain que le pays semble être châtié par la colère céleste : je n'ai vu nulle part autant d'insectes destructeurs ; il y a surtout un gros ver noir, et un scarabée jaune, qui valent à eux seuls toutes les sauterelles d'Égypte.

« L'individu que j'avais expédié au lieutenant de la province ne revenait pas, et sans la parole instructive de Sadik j'aurais perdu patience. L'excellent homme, d'une activité sans pareille, travaillait tout en causant, et je m'amusais beaucoup de lui voir, non-seulement raccommoder ses habits, mais confectionner des objets de toilette pour une de ses épouses qui habitait Maséna, et qu'il avait le projet d'aller voir. Posait-il son aiguille, il tirait de l'indigo pour teindre sa tunique, râpait quelque racine médicinale, ou ramassait les grains de millet qu'il avait laissés tomber la veille.

« Quand Sadik eut terminé ce qu'il destinait à sa femme, il partit pour la capitale, me promettant de revenir le lendemain ; trois jours passèrent, mon hôte n'était pas arrivé ; je n'y tins plus, et fis mes préparatifs pour quitter Bakada.

« Nous marchions depuis quatre jours à travers la forêt et les jongles, ne sortant de la vase que pour souffrir de la soif ; tout cela dans l'espoir d'arriver à Jogodé, place importante, d'où je devais ensuite gagner facilement le Chari. Mais au lieu d'atteindre cette ville, nous nous retrouvons à Mélé, sur la route que nous avions prise pour venir, et où des émissaires du lieutenant de la province m'attendaient depuis le matin avec la mission de m'interdire le passage. Toutes mes paroles furent inutiles ; les gens du gouverneur me saisirent brusquement, et j'eus les fers aux pieds. On s'empara de mes armes, de mes bagages, on prit ma montre, mes papiers, ma boussole et mon cheval ; on me porta sous un hangar, où furent placés deux sentinelles. Ce n'était pas assez : il me fallut subir les homélies de ces fatalistes qui m'exhortaient à la résignation, sous prétexte que tout vient de Dieu. J'avais par bonheur le premier voyage de Mungo Park, et l'exemple de cet homme illustre m'aida puissamment à supporter cette épreuve.

« J'en étais là, pensant au moyen de faire pénétrer les lumières européennes dans cette partie du monde, lorsque le soir du quatrième jour mon vieil ami arriva, au galop de mon cheval, et transporté d'indignation à la vue de mes fers, me les fit ôter sur-le-champ. Tout ce qui m'appartenait me fut rendu, à l'exception d'un pistolet qu'on avait envoyé au gouverneur ; et le lendemain matin je partais avec Sadik.

« Après deux jours de marche, nous aperçûmes tout à coup une large dépression de terrain, garnie de verdure, et parsemée de décombres : c'était Maséna, dévastée comme le reste de la province. Il fallut attendre la permission du chef ; on nous l'apporta, et nous franchîmes l'enceinte croulante, qui, bien moins étendue qu'elle ne l'était jadis, est beaucoup trop large pour la ville qu'elle renferme. Nous traversons de grands pâturages et nous arrivons à la partie habitée.

« A peine sommes-nous établis, qu'on vient me saluer de la part du lieutenant-gouverneur ; je lui envoie plusieurs mètres d'indienne, un châle, des essences, du bois de santal qui est fort apprécié à l'est du Bornou, et je lui fais dire que je ne peux aller le voir que lorsque mon pistolet m'aura été rendu. On me promet de me restituer cette arme lorsque j'entrerai chez le lieutenant, et je vais faire ma visite, accompagné de mon vieil ami. Je trouve un homme affable, vêtu d'une simple tunique bleue, et qui peut avoir la cinquantaine. Il s'excuse des mesures que l'on a prises à mon égard, me rend mon pistolet, et me prie d'attendre avec patience l'arrivée du sultan.

« Le départ du chef avait entraîné celui de la cour, et la ville était déserte ; mais il y restait un homme dont la société fut pour moi d'un prix inestimable. Faki Sambo, grand et mince, la barbe rare, la figure expressive, bien qu'il fût aveugle, était versé non-seulement dans toutes les branches de la littérature arabe, mais il avait lu Aristote et Platon. Je n'oublierai jamais qu'étant allé le voir, je le trouvai à côté d'un monceau de manuscrits, dont il ne pouvait plus que toucher les feuillets, et je me rappelai tout à coup ces paroles de Jackson : « Un jour on « corrigera nos éditions des classiques d'après les textes « rapportés du Soudan. » Faki Sambo possédait en outre

la connaissance intime des pays qu'il avait habités. Ses ancêtres, qui étaient Foullanes, avaient émigré dans le Ouaday; et son père, auteur d'un ouvrage sur le Haoussa, l'avait envoyé en Égypte, où il avait fait de longues études à la mosquée d'El-Azhar. Revenu dans son pays, après avoir séjourné au Darfour, et s'être mêlé à une expédition qui s'étendit jusqu'au Niger, il avait joué un rôle important dans le Ouaday, jusqu'au moment où il en fut exilé. Wahabi dans l'âme, il se plaisait à m'appeler de ce nom, à cause de mes principes, et venait me voir tous les jours; il me parlait des temps glorieux du kalifat, de la splendeur qui brillait alors de Bagdad au fond de l'Andalousie, dont l'histoire et la littérature lui étaient familières. Nous prenions du café qui lui rappelait sa jeunesse, et dont il ne manquait jamais de presser la tasse contre chacune de ses tempes.

« J'avais aussi la visite d'un bambara, d'origine nègre, qui, autrefois employé aux mines d'or de Bambouk, avait fait le commerce du Touat à Agadez, à Kano, et à Tombouctou; après avoir été dévalisé deux fois par les Touaregs, il s'était installé à Médine, avait pris part à différentes batailles, rempli diverses missions à Bagdad, et autres lieux, et venait à Maséna (où l'article est commun) chercher des eunuques pour la mosquée de Médine.

« Il y avait encore Sliman, un shérif voyageur établi à la Mecque; puis un jeune homme qui voulait m'accompagner à Sokoto, pour y continuer ses études; enfin les malades qui venaient me consulter, et dont quelques-uns m'intéressaient vivement; une dame surtout, mère d'une fille qui paraissait enchantée de mes visites, et se montrait fort curieuse à l'endroit de mon ménage de garçon. Elle était charmante ; on l'eût trouvée jolie, même en Europe, n'eût été la couleur de son teint, dont le noir de jais me paraissait alors un élément presque essentiel de la beauté féminine.

« Les femmes du Baghirmi sont généralement belles; moins élancées que les Foullanes, elles ont plus de noblesse, les membres mieux faits, et des yeux dont l'éclat est célèbre dans toute la Nigritie. Quant à leurs vertus domestiques, je n'ai pas eu le temps de m'en instruire; je sais seulement que le divorce est commun dans le pays et que les duels en matière d'amour y sont nombreux. Le fils du lieutenant-gouverneur, lui-même, était en prison à cette époque, pour avoir blessé dangereusement l'un de ses rivaux. Enfin les maris ne sont pas toujours contents; Sadik se plaignait du peu d'économie de sa femme, et il y avait parfois chez les autres des disputes assez graves. Sliman était le seul qui parût satisfait; d'humeur ambulante et volage, il ne se mariait jamais que pour vingt-neuf jours, ce qui le rendait fort érudit en fait de mœurs féminines.

« Ma grande affaire à moi était de me défendre contre de grosses fourmis noires, dont l'obstination m'aurait beaucoup amusé si leurs attaques avaient été moins personnelles. Une fois, mon lit se trouvant sur leur chemin, elles m'assaillirent avec fureur; je tombai sur elles, écrasant, chassant, brûlant sans repos ni trêve ce flot qui coulait toujours, et cela pendant deux heures, avant d'avoir pu le détourner. Disons cependant à la décharge de ces fourmis qu'elles purgent les maisons de toute espèce de vermine, et que si, dans leur avidité excessive, elles enfouissent une quantité de grain considérable, leurs silos forment pour les indigènes un fonds de réserve souvent précieux.

« Pendant que je luttais contre ces légions dévorantes, la place que l'armée assiégeait dans le sud-est finit par être prise; et après la nouvelle, cent fois démentie, de sa prochaine arrivée, le sultan apparut sous les murs de la capitale, escorté de huit cents hommes de cavalerie (les autres corps avaient rejoint leurs foyers respectifs). A la tête du cortége est le lieutenant-gouverneur, entouré de cavaliers. Vient ensuite le Barma, suivi d'un homme portant une lance de forme particulière, ancien fétiche apporté de Kenga-Mataya, qui fut la résidence primitive des rois du Baghirmi. Après le Barma, le Facha ou général en chef, seconde autorité du royaume, et qui jadis avait un immense pouvoir; enfin le sultan, vêtu d'un burnous jaune, monté sur un cheval gris, dont il est difficile d'apprécier le mérite, grâce aux draperies sous lesquelles disparaît l'animal; c'est même tout au plus si les deux parasols, l'un vert, l'autre rouge, que l'on porte de chaque côté du noble palefroi, permettent de voir la tête de son auguste cavalier. Six esclaves, dont le bras droit est revêtu de fer, éventent le sultan avec des plumes d'autruche, emmanchées d'une longue hampe; autour d'eux se pressent les capitaines et les grands de l'État, groupe chatoyant et bigarré où l'œil se perd. Je compte néanmoins une trentaine de burnous de toute couleur, au milieu d'une foule de tuniques bleues ou noires, d'où sortent des têtes découvertes. Derrière ce groupe est le timbalier, porté par un chameau; à côté de lui, on voit un bugle et deux cors. Mais ce qui surtout caractérise le défilé de cette cour africaine, ce sont les quarante-cinq favorites du sultan, montées sur de magnifiques chevaux drapés de noir, placées en file, et chacune entre deux esclaves.

« L'infanterie est peu nombreuse, mais toute la ville est venue saluer le retour de l'armée triomphante. Néanmoins, suivant l'usage, le sultan va camper au milieu des ruines de l'ancien quartier, et ce n'est que le lendemain, vers midi, qu'il fait son entrée solennelle. Cette fois les favorites, qui ont regagné le sérail dès le matin, sont remplacées par de la cavalerie, et derrière le chameau du timbalier apparaissent quinze chevaux de bataille, qui n'y étaient pas la veille. Enfin sept chefs des vaincus, menés en triomphe, ajoutent à l'effet du défilé. Celui de Gogomi, d'une taille majestueuse, et qui gouvernait une peuplade importante, éveille entre tous la sympathie des spectateurs par son air calme et souriant. Tout le monde sait dans la foule que la coutume est de tuer les chefs prisonniers, ou pis encore, de les mutiler d'une manière infâme, après les avoir livrés aux caprices et aux railleries du sérail.

« Le cortége traversa lentement la ville aux acclamations des hommes, aux applaudissements des femmes.

Digitized by Google

Une heure après, le sultan me faisait dire qu'il avait ignoré tout ce que j'avais souffert; et comme preuve de sa bienveillance à mon égard, il m'envoyait un mouton, du beurre et du grain.

C'était le 6 juillet, l'un des jours les plus heureux de ma vie : le soir, on m'apportait des dépêches de Londres qui, après quinze mois de misère et d'anxiété, m'autorisaient à poursuivre nos explorations, et me fournissaient les moyens d'atteindre le but qui m'était proposé. En outre, il m'arrivait une quantité de lettres particulières où la valeur de mes efforts était reconnue; et je recevais ainsi la plus douce récompense qu'un voyageur puisse espérer.

« Le lendemain, un officier du palais vint me prendre pour me conduire à l'audience du sultan. Introduit dans une cour intérieure du palais, j'y trouvai deux longues files de courtisans assis devant une porte de roseaux couverte par un rideau de soie. Invité à prendre place au milieu de l'assemblée, et ne sachant à qui m'adresser, je demandai tout haut si le sultan Abd-el-Kader était présent. Aussitôt une voix claire, partant de derrière le rideau, répondit affirmativement. Comprenant que cette voix était celle du sultan lui-même, je débitai en arabe mon compliment officiel, que Faki-Sambo, placé à mes côtés, traduisait, phrase par phrase, en langue du pays.

« Ayant d'abord répété ce que tant de fois déjà j'avais dit aux autres princes du Soudan, je rappelai qu'au temps de la génération précédente un de mes compatriotes, Raiz-Khalid (le major Denham), s'était proposé de venir offrir ses hommages au sultan alors régnant,



Une razzia à Barea (Mosgou). — Dessin de Rouargue d'après Barth (troisième volume).

mais que les hostilités qui existaient à cette époque entre le Bornou et le Baghirmi l'avaient empêché de réaliser son projet. J'ajoutai que malgré mes intentions amicales, j'avais été fort mal traité dans ce dernier pays, où l'on avait méconnu mon caractère d'envoyé d'une puissance étrangère et amie. Je conclus en déclarant que, si on ne s'y était opposé, mon plus vif désir aurait été d'être le témoin des grandes choses faites par S. M. Abd-el-Kader pendant sa dernière expédition. Ce discours achevé, je fis apporter les présents et j'en expliquai l'usage; puis profitant de l'impression favorable que leur vue produisait sur mon auditoire, je réclamai de nouveau l'autorisation de retourner à Kouka, où me rappelaient de puissants motifs. Je me retirai avec une réponse favorable.

« Deux messagers royaux vinrent le lendemain me dire que le sultan me priait d'accepter, comme souvenir de sa part, une jeune esclave dont ils me décrivirent les charmes en termes très-chaleureux. Abd-el-Kader mettait en même temps à ma disposition un chameau et deux cavaliers pour me conduire au Bornou. En acceptant cette escorte avec reconnaissance, je déclarai aux deux hérauts que, bien que mon existence solitaire me fut souvent pénible, ma religion et les lois de mon pays me défendaient de recevoir une esclave en cadeau. En échange de cette gracieuseté, je demandai seulement quelques échantillons des produits du pays. Cinq semaines après je rentrais à Kouka. »

Traduit par Mme H. Loreau

(La fin à la prochaine livraison.)

Digitized by Google



Vue du marché de Sokoto. — Dessin de Hadamar d'après Barth (quatrième volume).

Digitized by Google

VOYAGES ET DÉCOUVERTES AU CENTRE DE L'AFRIQUE.

JOURNAL DU DOCTEUR BARTH[1].

1849-1855.

De Katchéna au Niger — Le district de Mouniyo. — Lacs remarquables. — Aspect curieux de Zinder. — Route périlleuse. — Activité des fourmis. — Le Ghaladima de Sokoto. — Marche forcée de trente heures. — L'émir Aliyou. — Vourno. — Situation du pays. — Cortége nuptial. — Sokoto. — Caprice d'une boîte à musique. — Gando. — Khaltlou. — Un chevalier d'industrie. — Exactions. — Pluie. — Désolation et fécondité. — Zogirma. — La vallée de Foga. — Le Niger.

La mort d'Overweg, arrivée à la fin de septembre 1852, avait changé les plans du docteur Barth; au lieu de retourner dans le Kanem, et d'explorer le nord-est du lac Tchad, comme il en avait eu le projet, notre voyageur se tourna vers le Niger, afin de visiter la région inconnue qui s'étendait entre la route de Caillé et la zone où Lander et Clapperton ont fait leurs découvertes. Toujours nécessiteux, en dépit de sa qualité de chef de l'expédition, Barth s'éloigna de Kouka le 25 novembre, avec l'espoir de pénétrer à Tembouctou.

Le 9 décembre il avait quitté les plaines monotones du Bornou, pour entrer dans les districts fertiles du Haoussa, et le 12, il se dirigeait au nord-nord-est, vers la province montueuse du Mouniyo.

Le sentier serpente, monte et descend au milieu d'une série de vallées siliceuses, dont les flancs sont couverts de buissons et couronnés de villages : on y voit des céréales, des travailleurs, et du bétail qui le soir se rassemble autour des puits. Le Mouniyo, à qui appartiennent ces vallées, a la forme d'un coin, dont la pointe se projette vers le désert; habité par une population fixe et laborieuse, passablement gouverné, il contraste d'une manière frappante avec le territoire des tribus nomades qui l'avoisinent. N'oublions pas, qu'autrefois, tout le pays qui sépare du Kanem cet éperon du Soudan, renfermait des provinces populeuses, appartenant au Bornou, et qu'il y a tout au plus cent ans que ces régions sont dévastées par les Touaregs. Les gouverneurs du Mouniyo, plus énergiques et plus braves que leurs voisins, ont su, non-seulement se défendre contre les Berbères, mais ont entamé le district de Diggéra, qui est soumis à ces derniers. Le chef de cette province indépendante, peut, dit-on, mettre en campagne quinze cents hommes de cavalerie, et neuf ou dix mille archers; son revenu est de trente millions de coquilles (cent cinquante mille francs), sans compter la dîme qu'il prélève sur les grains.

Au lieu d'aller directement à Zinder, Barth prit à l'ouest pour visiter Oushek, l'endroit où l'on cultive le plus de froment de la partie occidentale du Bornou, et qui offre un mélange curieux de végétation plantureuse et de stérilité. « Au pied d'une montagne, dit le voyageur, est un espace aride; à la lisière de ce terrain désolé, on trouve un sol onduleux, des dattiers, des tamarins, des étangs, une herbe épaisse, une eau copieuse à une profondeur de trente à cinquante centimètres. Nous entrons dans la ville par des champs de blé, des carrés d'oignons, des cotonneries, à tous les degrés de développement. Ici on écrase les mottes, on irrigue le sol, tandis que chez le voisin les épis sont en fleurs. Partout une végétation luxuriante; mais des amas de décombres empêchent de saisir l'ensemble du village, qui s'égrène dans les plis du sol; le principal groupe entoure le pied d'une éminence, couronnée par la maison du chef; et tandis que les cases sont faites de roseaux et de tiges de millet, les tourelles où l'on serre les grains sont construites en pisé et s'élèvent à trois mètres de hauteur.

« Après Oushek, un plateau sableux couvert de roseaux, entrecoupé de vallons fertiles; un éperon de la chaîne qui vient du sud-sud-ouest, puis une plaine ondulée, tapissée d'herbe et de genêt; un fourré de mimosas, de grosses touffes de capparis, en approchant des montagnes; et de loin en loin quelques traces de culture. Le soleil est brûlant; je me sens malade, et suis forcé de m'asseoir. Dans la nuit, un vent froid du nord-est nous couvre des arêtes plumeuses du pennisetum, et nous nous levons dans un état de malaise indicible. La nuit suivante est plus froide encore; mais il ne fait pas de vent. Le pays est le même; on y voit moins de culture, et le cucifère domine. En sortant de Magajiri, au pied d'une colline rocheuse, des cotonniers, des corchorus entourent un grand lac de natron; nous n'osons pas franchir cette surface d'un blanc de neige, dont l'épaisseur n'a pas trois centimètres, et qui recouvre un sol noir et fangeux. »

Plus loin, à Badamouni, des sources nombreuses arrosent des champs fertiles, et vont alimenter deux lacs, réunis par un canal. Malgré ce détroit qui les fait communiquer, l'un de ces lacs est formé d'eau douce, l'autre est saumâtre, et renferme du natron. Dans cette zone toutes les vallées, toutes les chaînes de montagnes se dirigent du nord-est au sud-ouest, et c'est également l'orientation de ces deux lacs si remarquables. Le papyrus en couvre les bords, vers le point où ils se réunissent; mais à l'endroit où l'eau devient saumâtre, cette plante est remplacée par le koumba, dont la moelle est comestible. « Mes deux compagnons, nés sur les rives du Tchad, reconnaissent immédiatement cette espèce de

1. Suite et fin. — Voy. pages 193 et 209.

roseau, qui croît d'une façon identique à la place où le grand lac touche aux bassins de natron dont il est environné. Chose curieuse ! tandis que le lac d'eau douce parfaitement calme, est un miroir d'un bel azur, l'autre a la couleur verte de la mer, se soulève, et roule ses vagues écumantes sur le rivage, où elles déposent une profusion d'algues marines.

« J'arrivais le surlendemain à Zinder, où je devais trouver les valeurs indispensables pour continuer mon voyage. Un rempart et un fossé entourent la ville; nous passons devant la demeure d'El Fasi, l'agent d'El Béchir, et nous gagnons les deux chambres qui nous sont assignées. Grâce à leurs murailles d'argile, mes bagages y sont à l'abri de l'incendie qui, nulle part, n'éclate plus souvent qu'à Zinder. L'aspect de la ville est curieux : une masse de rochers s'élève du quartier de l'ouest; et hors des murs, se trouvent des crêtes pierreuses, se dirigeant dans tous les sens. Il en résulte une infinité de sources qui fertilisent des champs de tabac, et donnent à la végétation une richesse toute locale. Des bouquets de dattiers, des hameaux de Touaregs, qui font le commerce de sel, animent le paysage. Au sud, on voyait un immense terrain, dont le vizir avait fait un jardin d'acclimatation. Je crains bien qu'à la mort de cet homme remarquable, ce coin de terre ne retourne à l'état sauvage. On peut donner le plan de la ville, mais non dépeindre le mouvement tumultueux dont elle est le centre, quelque borné qu'il soit, comparé à celui de nos cités européennes. Zinder n'a pas d'autre industrie que la teinture à l'indigo; et néanmoins son importance commerciale est si grande qu'on peut l'appeler avec raison la porte du Soudan.

« Ayant reçu mille dollars, prudemment renfermés dans deux caisses de sucre, où personne ne se doutait de leur présence, je fis une partie de mes achats : burnous blancs, jaunes et rouges, turbans, clous de girofle, coutellerie, chapelets, miroirs que l'arrivée des caravanes mettait à bon marché; et sans attendre une caisse de coutellerie fine et quatre cents dollars, que devait m'expédier le vizir, je quittai la ville le 30 janvier 1853.

« La route qu'il nous fallait prendre n'avait rien de rassurant; nous allions traverser les marches du Haoussa, où les Foullanes[1] et les tribus indépendantes sont en lutte perpétuelle. Nous rencontrâmes d'abord des marchands de sel de l'Ahir, dont les campements pittoresques animaient le pays, mais n'ajoutaient pas à la sûreté des chemins. Cependant le 5 février, nous arrivions sans encombre à Katchéna, où je m'installai dans le local qui m'avait été désigné. La maison était grande; mais tellement pleine de fourmis qu'étant resté sur un banc d'argile pendant une heure, il n'en fallut pas davantage à ces maudites créatures pour traverser la muraille, construire des galeries couvertes qui arrivèrent jusqu'à moi et attaquer ma chemise, où elles firent de grands trous.

« Cette fois le gouverneur, reçut avec un plaisir non équivoque le burnous, le caftan, le bonnet, les deux pains de sucre, et surtout le pistolet que je lui offris; il voulut en avoir un second, je fus obligé de céder; et les portant sans cesse, il effraya désormais tous ceux qui l'approchèrent, en brûlant des capsules à leur barbe. Fort heureusement le ghaladima de Sokoto, inspecteur de Katchéna, était en ce moment dans la ville, pour recueillir le tribut. C'était un homme simple, franc et ouvert, ni très-généreux, ni fort intelligent, mais d'humeur bienveillante et de caractère sociable. J'achetai des étoffes de soie et coton des fabriques de Noupé et de Kano, et très-impatient de quitter la ville, j'attendis que le ghaladima voulût bien partir, afin de profiter de son escorte. Enfin le 21 mars toute la ville fut en mouvement; le gouverneur nous accompagnait jusqu'aux limites de son territoire, et nous avions une suite nombreuse, en raison des périls de la guerre; pour le même motif, au lieu de prendre à l'ouest, il fallut aller au sud. Le printemps commençait, la nature était en fête; une végétation magnifique : l'allébouba, le parkia, le baobab, le cucifère et le bombax; une contrée populeuse et bien cultivée, des pâturages couverts de troupeaux, des champs d'yams et de tabac. Dans le district de Majé : du coton, de l'indigo, des patates sur une immense échelle. Après Kourayé, ville de cinq à six mille âmes, nous trouvons encore plus de fertilité, si la chose est possible; le figuier banian, l'arbre sacré des anciens indigènes, se montre dans toute sa splendeur, et le bassiaparkia, le millet, le sorgho abondent. Le terrain se mouvemente; nous traversons quelques rivières desséchées, où le granite apparaît, et le 24 on s'arrête devant Koulfi, ne voyant pas trop comment franchir les fossés qui en défendent la triple enceinte. Nous étions sur la limite qui sépare les mahométans des païens; la culture disparaissait peu à peu; des villes abandonnées témoignaient de la triste influence de la guerre; mais des troupeaux annonçaient que la campagne n'était pas entièrement déserte. A Zekka, ville importante, ayant murailles et fossés, nous nous séparâmes du gouverneur de Katchéna, et de ceux qui

1. Les Foullanes, qui, suivant le peuple qui les désigne, portent les noms de Félans, Foulbé, Fellata, ou Foulhas, composent une famille humaine d'un brun rouge, et la plus intelligente des tribus africaines. L'Orient a dû être leur berceau, mais les premiers chroniqueurs les trouvèrent établis près de la côte occidentale. Depuis cette époque, ils n'ont cessé de rétrograder vers le centre, où leurs progrès sont de plus en plus rapides. Ce fut d'abord une émigration de pasteurs, puis des établissements isolés, des villages sans lien politique et sans pouvoir, malgré la décadence des empires où ils étaient placés. Il en était ainsi depuis quatre siècles, quand, en 1802, le chef des Gober ayant réprimandé les Foullanes, au sujet de leurs prétentions naissantes, le cheik Othman dan Fodiyo, irrité de l'insolence du chef païen, souleva ses compatriotes, leur insuffla son fanatisme, et, en dépit de ses premières défaites, jeta les fondements d'un vaste empire. Son fils, Mohammed Bello, non moins distingué par son amour de la science que par son courage et ses qualités d'homme de guerre, consolida les conquêtes d'Othman; et, malgré la faiblesse d'Aliyou, qui n'a de Mohammed que la bienveillance et les bonnes intentions, l'État féodal des Foullanes comprend toujours un espace de dix-huit cents kilomètres de longueur sur six cents kilomètres de large. Il est vrai que la révolte est partout, et que les grands vassaux, non moins que les indigènes, semblent à la veille de se partager l'empire.

Digitized by Google

étaient chargés du tribut; car la route allait devenir plus dangereuse, et ne permettait pas qu'on y aventurât les biens du trésor.

« Au sortir d'une forêt épaisse, on trouve les ruines de Moniya; nous devions nous y arrêter; mais l'armée hostile y avait campé la veille, et nous rentrâmes dans la forêt pour n'en sortir qu'à neuf heures du matin. Zyrmi, que nous atteignîmes le jour suivant, est une ville considérable, dont le gouverneur était autrefois chef de tout le Zanfara. Cette province, peut-être la plus riche de cette région vers le milieu du siècle dernier, est divisée aujourd'hui en autant de gouvernements qu'elle renferme de villes fortes, et il est difficile de reconnaître les districts soumis aux Foullanes, des territoires qui sont restés aux païens.

« Après Badaraoua, marché important fréquenté par huit ou dix mille individus, le péril se compliqua de la proximité des Touaregs, qui ont des établissements dans toutes les villes du Zanfara.

« Le 31 mars, difficulté d'un autre genre : nous étions en face du désert de Goundoumi; on ne peut le franchir que par une marche forcée, et Clapperton, cet esprit énergique, s'en souvenait comme de la traversée la plus accablante qu'il eût faite dans ses voyages. Nous commençâmes par nous égarer, en allant trop au sud, et nous perdîmes un temps précieux au milieu d'un fourré inextricable. Remis dans la bonne voie, nous marchâmes à travers la forêt pendant toute la journée, toute la nuit, sans voir aucune trace humaine, et jusqu'à la moitié du jour suivant, où nous trouvâmes des cavaliers que l'on envoyait à notre rencontre, avec des outres pleines d'eau, afin d'aller secourir les traînards. Ceux-ci étaient nombreux; et une femme était morte de lassitude, car la nécessité de garder le silence, pour ne pas trahir notre passage, nous avait privés des refrains joyeux qui d'ordinaire nous soutenaient en pareil cas.



Bac sur le Niger, à Say. — Dessin de Rouargue d'après Barth (quatrième volume).

« Nous fîmes encore deux milles, et nous aperçûmes le village où campait l'émir Aliyou, qui allait combattre les gens du Gober. Il y avait trente heures que nous marchions sans avoir repris haleine; jamais je n'ai vu mon cheval aussi complétement épuisé; les hommes, dont j'étais suivi, tombèrent en arrivant. Quant à moi, trop surexcité pour sentir la fatigue, je cherchai dans mes bagages ce que j'avais de plus précieux, afin de le donner à l'émir, qui devait partir le lendemain, et dont le succès de mon entreprise dépendait entièrement. La journée s'écoula, je n'osais plus espérer d'audience, quand le soir le prince m'envoya un bœuf, quatre moutons gras et deux cents kilogrammes de riz, en me faisant dire qu'il attendait ma visite. Aliyou me serra les mains, me fit asseoir et m'interrompit quand je voulus m'excuser de n'être pas venu à Sokoto avant d'aller à

Digitized by Google

Koukaoua. Je lui dis alors que j'avais deux choses à lui demander : sa protection pour me rendre à Tembouctou, et une lettre de franchise garantissant la vie et les biens des Anglais qui visiteraient ses États. Il accueillit ma double requête avec faveur, me dit qu'il ne pensait qu'au bien de l'humanité, et, par conséquent, n'avait d'autre désir que de rapprocher les peuples. Le lendemain, je doublai les présents que je lui avais faits la veille, et je pus distinguer ses traits qui m'avaient échappés dans l'ombre. C'était un homme robuste, de taille moyenne, ayant la face ronde et grasse de sa mère (une esclave du Haoussa), et non pas le noble visage du grand Mohammed Bello, dont il reniait les habitudes, car il me reçut la figure découverte, ce que n'aurait pas fait son père, qui conservait son litham jusqu'au fond de ses appartements.

« Le 4 avril, en possession de la lettre de franchise dont j'avais dicté les termes, et de cent mille cauris que le prince m'avait fait remettre pour me défrayer en son absence, je m'établissais à Vourno, séjour ordinaire de l'émir. Ma surprise fut grande en voyant le mauvais état et la malpropreté de la ville, que traverse un cloaque plus dégoûtant même que tous ceux d'Italie. Hors des murs, le Goulbi-n-rima formait plusieurs bassins d'eau croupissante au milieu d'une plaine où mes chameaux cherchèrent vainement pâture. Les frontières de trois provinces : le Kebbi, l'Adar



Vue des monts Hombori. — Dessin de Lancelot d'après Barth (quatrième volume).

et le Gober, dont Vourno fait partie, se rejoignent dans cette plaine aride, qui, après la saison pluvieuse, est d'un aspect tout différent.

« La ville devenait de plus en plus déserte; chaque jour quelques notables allaient retrouver l'émir; mais ces guerriers, pour la plupart, ne songent qu'à leur bien-être, et vendraient leurs armes pour une poignée de noix de kola. Je n'ai vu dans aucun lieu de la Nigritie moins d'ardeur belliqueuse, et plus de découragement; presque tous les dignitaires semblent persuadés que leur règne touche à sa fin; peut-être ont-ils raison. Le 7 avril, les rebelles avaient fait une razzia entre Gando et Sokoto, et quelques jours après, c'était Gondi qu'attaquaient les révoltés. Pendant ce temps-là, au lieu de fondre sur les Gobéraouas, l'émir s'enfermait à Kauri-Namoda, refusant la bataille qui lui était offerte; et les Azénas assiégeaient une ville à un jour de marche de ces conquérants dégénérés.

« La situation n'était pas moins déplorable à l'occident qu'à l'orient; et si l'on considère la faiblesse d'Aliyou, l'audace des gouverneurs insoumis, la rivalité des chefs de Sokoto et de Gando, la révolte du Kebbi, du Zaberma, du Dendina, qui coupait la route du fleuve, on comprendra que les marchands arabes aient déclaré que mon voyage était impossible. Mais un Européen peut accomplir ce qui paraît impraticable aux indigènes; et ceux

Digitized by Google

d'ailleurs qui me conseillaient d'abandonner mon entreprise auraient eu de l'avantage à m'y faire renoncer.

« En l'absence de l'émir, je recueillai des renseignements topographiques, j'étudiai l'histoire de ces contrées et je fis quelques promenades, entre autres une excursion à Sokoto. La première partie de la route franchie, de vastes rizières, de petits villages émaillent la vallée, qui se rétrécit graduellement, et finit par n'être plus qu'une ravine, dont le sentier escalade le flanc rocailleux ; c'est le chemin qu'a suivi tant de fois Clapperton, de Sokoto à Magariya. Jusqu'ici le baobab est le seul arbre qui ait orné le paysage ; vient ensuite le kadasi, puis le tamarin, et parfois, au sommet des fourmilières, une fraiche cépée de serkéki. Le sol argileux est fendu par la sécheresse, et le buphaga attend vainement les troupeaux qui le nourrissent de leur vermine. Au point culminant du sentier, nous apercevons Sokoto ; et, descendant au fond d'une vallée, aussi fertile qu'insalubre, nous tombons au milieu d'un cortége de noces. L'épousée est à cheval à côté de sa mère, et suivie d'un nombre considérable de servantes, qui ont sur la tête le mobilier du jeune ménage. Apparait le Bougga, rivière de Sokoto ; je n'y vois qu'un filet de vingt-cinq centimètres de large, dont l'eau est, dit-on, malsaine ; les gens riches de la ville la boivent néanmoins, sans le savoir, et la payent fort cher sous le nom pompeux qui la leur dissimule. Le quartier principal, celui-là même où résida Bello, est entièrement dégradé ; on peut juger du reste. Des femmes aveugles qui remontent de la rivière, chargées d'une cruche d'eau, témoignent de l'insalubrité de la ville, où la cécité est fréquente. La maison du gouverneur est en assez bon état, et le quartier qui l'entoure est passablement peuplé. Ce gouverneur est le chef des Syllébaouas, qui habitent les villages voisins, et cette différence de nationalités, d'où résultent des intérêts divergents, est l'une des causes qui ont fait adopter à l'émir la résidence de Vourno. Quant au marché, quelle que soit la décadence de la ville, c'est toujours une chose intéressante que ces groupes nombreux de trafiquants et d'acheteurs, d'animaux de toute espèce, de bêtes de somme et de boucherie, éparpillés sur la côte rocheuse qui descend dans la plaine. Outre les denrées fort abondantes, on y voit du fer de qualité supérieure, une foule d'objets en cuir de la fabrique de Sokoto, dont les brides sont renommées dans toute la Nigritie, et beaucoup d'esclaves, qui sont d'un prix élevé : à côté de moi on paye un jeune homme trente-trois mille cauris, c'est un dixième de plus que le poney que je marchande.

« Le lendemain, j'étais de retour à Vourno, où l'émir fit sa rentrée le 23 avril. Sans être glorieuse, l'expédition avait réduit à l'obéissance quelques humbles villages, protégés par l'ennemi. Toujours bienveillant pour moi, Aliyou m'avait fait prier de venir à sa rencontre. Je le trouvai aux portes de la ville, et je le suivis au palais. Le jour même, je lui fis cadeau, entre autres choses, d'une boite à musique, l'un des objets qui donnent aux habitants de cette région la plus haute idée de notre industrie. Dans sa joie, il appela son grand vizir pour lui montrer cette merveille ; mais la boite mystérieuse, affectée par le climat, et les secousses du voyage, resta muette, à notre grande déception. Toutefois, je parvins au bout de quelques jours à la raccommoder. Ce bon Aliyou en fut tellement ravi, qu'il me donna immédiatement une lettre pour son neveu, le chef de Gando, et la permission de partir, que j'attendais avec impatience.

« Je quittai Aliyou le 8 mai, et le 17 nous arrivions à Gando. C'est la résidence d'un autre chef foullane, non moins puissant que l'émir, et dont la protection m'était d'autant plus indispensable que ses États renferment les deux rives du Niger. Malheureusement Khalilou était un homme sans énergie, bien plus fait pour être moine que pour gouverner un peuple, et qui, depuis dix-sept ans qu'il occupait le trône, vivait dans une réclusion absolue ; les mahométans eux-mêmes ne l'apercevaient que le vendredi, et l'on me déclara que je ne serais pas admis à contempler sa pieuse figure. En effet, tous mes efforts pour obtenir une audience furent en pure perte, et il fallut envoyer mes présents par un intermédiaire. Celui qui s'en chargea était un chevalier d'industrie, qui, après avoir échoué dans ses entreprises, avait fini par s'établir à Gando, où, de son autorité privée, il s'était fait consul des Arabes, et où, grâce à la faiblesse du prince et au déplorable état des affaires, il avait acquis une extrême influence.

« D'abord enchanté de mes présents, Khalilou découvrit, au bout de quelques jours, par les yeux du consul, qu'ils étaient inférieurs à ce que j'avais offert au prince de Sokoto ; bref je ne pouvais sortir de la ville qu'en faisant de nouveaux dons. Il y eut débat, dispute sérieuse ; enfin je sacrifiai une paire de pistolets, montés en argent ciselé, et j'eus l'espoir de continuer mon voyage. Chacun doutait que je pusse gagner le Niger ; cependant, à force de peine et de cadeaux, extorqués par le consul, j'obtins une lettre de Khalilou qui garantissait aux Anglais le parcours de ces provinces, et ordonnait aux fonctionnaires de leur prêter assistance. En surcroît des embarras que me suscitaient le pouvoir et la mendicité des gens de cour, j'étais exploité d'une manière indigne par l'Arabe qui me servait d'intendant, et qui avait toute la rapacité de sa race, toutes les ruses de l'emploi ; c'était une escroquerie, un chantage perpétuel dont j'étais exaspéré. Mais au milieu de tous ces déboires j'eus la bonne fortune de posséder l'ouvrage d'Ahmed Baba, dont un savant m'avait prêté le manuscrit, et qui jetait de vives lumières sur l'histoire des contrées que j'avais à parcourir. Quel dommage de n'avoir pas pu tout copier ! Gando est renfermé dans une vallée si étroite qu'on se heurte immédiatement à la montagne, et l'on ne pouvait s'éloigner des murs sans rencontrer l'ennemi. Quant à la ville en elle-même, le séjour n'y est pas sans charme ; un torrent la coupe du nord au sud, et une végétation exubérante en couvre les deux bords. On y trouve peu de commerce, en raison des troubles politiques ; toutefois les habitants, forcés de subvenir à leurs propres besoins, fabriquent d'excellentes cotonnades, mais dont la nuance est loin d'avoir l'éclat des étoffes de Noupé et de Kano.

« Le 4 juin, nous avons sous les yeux les vallées profondes du Kebbi, qui, après la saison pluvieuse, forment de vastes rizières. A Kombara, le gouverneur m'envoie ce qui constitue un bon repas soudanien, depuis le mouton jusqu'aux grains de sel et au gâteau de dodoua. La pluie tombe à torrents, détrempe les sentiers, grossit les rivières. Nous passons à Gaoumaché, grande ville autrefois, et qui n'est maintenant qu'un village à esclaves. A Talba, le son du tambour annonce des dispositions belliqueuses; nous sommes près de Daoubé, siége de la révolte, et dont le territoire perd chaque jour quelque centre d'industrie. Yara, qui, le mois dernier, était riche et laborieuse, est actuellement déserte; et sans y penser, je porte la main à mon fusil en traversant ses décombres. Mais la vie et la mort sont intimement liées dans ces régions fertiles, et nous oublions les ruines en saluant des rizières ombragées d'arbres touffus, dominés par le déleb. Un homme est assis tranquillement à l'ombre de ces palmiers dont il savoure les fruits. Qui peut voyager seul dans un pareil endroit? Ce doit être un espion? Et mon Arabe, toujours courageux quand il n'a rien à craindre, veut absolument tuer ce voyageur solitaire; j'ai beaucoup de peine à l'en dissuader.

« En dépit des bruits et des tambours de guerre, nous ne cessons de traverser des plantations d'yams et de coton, de papayers, dont le feuillage se montre au-dessus des murailles; un horizon calme, un pays intéressant dépeuplé par la guerre. Nous nous arrêtons à Kola, siége d'un gouverneur qui dispose de soixante-dix mousquets; c'est un homme important dans la situation du pays, et qu'il est bon de visiter. J'y gagne une oie grasse, que me donne la sœur du chef, et qui apporte à mon régime un changement nécessaire. Plus loin, les trois fils du gouverneur de Zogirma viennent me saluer au nom de leur père. Cette dernière ville est plus considérable que je ne le supposais, et je suis étonné de la résidence du chef, dont le style rappelle l'architecture gothique. Zogirma peut avoir sept ou huit mille habitants, que les discordes civiles ont affamés; et c'est à grand'peine que je m'y procure du millot.

« Le 10, nous entrons dans une forêt, dont les arbres en fleurs remplissent l'air de parfums; deux étangs nous y fournissent une eau excellente, qui, en 1854, faillit causer la mort de tous les gens de mon escorte. C'est un endroit insalubre; nous y restons vingt-quatre heures, parce que l'un de nos chameaux s'est égaré; et le fait paraît si extraordinaire que dans le voisinage on disait, en parlant de moi: « Celui qui a passé tout un jour dans le désert pernicieux. »

« On voit des pistes d'éléphants dans tous les sens; une végétation qui ne laisserait jamais deviner qu'on est à la lisière d'un pays stérile. Nous débouchons dans une série de vallées peu profondes, traversées par des réservoirs d'eau stagnante, et vers quatre heures nous sommes dans la vallée de Fogha. Sur une éminence quadrangulaire, ayant dix mètres d'élévation, et formée de décombres, est un hameau qui ressemble aux anciennes villes d'Assyrie; les habitants extraient du sel de la fange noire d'où surgit le monticule. D'autres hameaux de même nature succèdent à celui-ci; nous sommes frappés de la misère de cette population, que pillent sans cesse les gens du Dendina. Le lendemain, après avoir fait deux ou trois milles sur un sol rocailleux, fourré de broussailles, je vois miroiter la surface de l'eau, et, marchant encore une heure sans la perdre de vue, nous arrivons en face de Say, à l'endroit où l'on passe le grand fleuve du Soudan. »

Le Niger. — La ville de Say. — Région mystérieuse. — Orage. — Passage de la Sirba. — Fin du rhamadan à Sebba. — Bijoux en cuivre. — De l'eau partout. — Barth déguisé en schérif. — Horreur des chiens. — Montagnes du Hombori. — Protection des Touaregs. — Bambara. — Prières pour la pluie. — Sur l'eau.

« Le Niger, dont tous les noms: *Dhiouliba*, *Mayo*, *Eghirréou*, *Isa*, *Kouara*, *Baki-n-roua*, ne signifient autre chose que *le Fleuve*, n'a pas plus de sept cents mètres de large au bac de Say, et coule en cet endroit du nord-nord-est au sud-sud-ouest avec une rapidité de trois milles par heure. Le bord d'où je le contemple est élevé de dix mètres au-dessus du courant, la rive droite est basse, et porte une grande ville dont les remparts sont dominés par des cucifères. Beaucoup de passagers, Foullanes et Sonrays, accompagnés d'ânes et de bœufs, traversent le fleuve. Arrivent les canots que j'ai fait demander; ils sont composés de deux troncs d'arbres évidés et réunis, qui forment une embarcation de treize mètres de longueur, sur un mètre et demi de large. C'est avec une émotion profonde que je franchis cette eau dont la recherche a été payée de tant de nobles vies[1]. La muraille de Say forme un quadrilatère de quatorze cents mètres de côté; mais elle est trop large; et les cases, toutes en roseaux, excepté la maison du gouverneur, y composent des groupes disséminés. Un vallon, bordé de cucifères, coupe la ville du nord au sud; rempli d'eau, après la saison pluvieuse, il rend la cité malsaine et intercepte les communications entre les différents quartiers. Ceux-ci, dans les grandes crues du fleuve, sont entièrement submergés; la population est alors obligée d'en sortir. Les provisions n'abondent pas au marché de Say; on y trouve peu de grain, pas d'oignons, pas de riz, malgré la nature du sol qui s'y prêterait à merveille; mais beaucoup de cotonnade, un excellent débouché pour les tissus noirs; et ce sera pour les Européens la place la plus importante de toute cette partie du Niger, dès qu'ils utiliseront cette grande route de l'Afrique occidentale.

« Le gouverneur, évidemment né d'une esclave, et dont les manières rappelaient celles du juif, me dit qu'il verrait avec joie un vaisseau européen venir approvisionner sa ville des objets qui lui manquent. Fort étonné de ce que je ne faisais pas de commerce, et pensant qu'il fallait un motif bien grave pour entreprendre un pareil voyage, en dehors de l'appât du gain, il s'alarma des projets insidieux que je devais avoir, et m'invita à partir. C'était ce que je demandais; le lendemain je quittais le Niger, qui sépare les régions explorées de la Nigritie

1. Voy. le remarquable ouvrage de M. de Lanoye, intitulé *le Niger*.

Digitized by Google

d'une contrée totalement inconnue, et je me dirigeais avec bonheur vers la zone mystérieuse qui s'étendait devant moi.

« Nous avions traversé l'île basse où la ville de Say couve la fièvre, laissé derrière nous la branche occidentale du fleuve, alors entièrement desséchée, lorsque de gros nuages venant du sud, accompagnés d'un tonnerre effrayant, crevèrent sur nous, tandis que le sable roulé par la tempête couvrait la campagne de ténèbres et nous obligeait de nous arrêter. Au bout de trois heures nous nous remettions en marche, à travers une couche d'eau de plusieurs pouces, que la pluie avait déposée sur le sol. Tout le district, d'une fertilité médiocre, a été colonisé par les Sonrays; il dépend de la province de Gourma, et les indigènes sont en guerre à la fois avec les colons et avec les Foullanes. Nous passons à Champabaouel, résidence du gouverneur de Torobé; la ville est presque déserte, et les remparts sont cachés par les broussailles. Après avoir traversé une rivière, nous entrons dans un district bien cultivé, dont les troupeaux appartiennent aux Foullanes, qui considèrent la vache comme l'animal le plus utile de la création. Un fourré de mimosas; çà et là un baobab, un tamarin, varient l'aspect des lieux; on voit de nombreux fourneaux, de deux mètres de hauteur, qui servent à fondre le fer. Le sol devient inégal, se tourmente, est brisé par des crêtes



Village sonray. — Dessin de Lancelot d'après Barth (quatrième volume).

de rocher; le gneiss et le micaschiste dominent, de belles variétés de granite apparaissent, et nous arrivons au bord de la Sirba, rivière profonde, encaissée par des berges de six à sept mètres d'élévation. Pour la franchir, nous n'avons que les bottes de roseaux que nous nous hâtons d'assembler; le chef et tous les habitants du village sont assis tranquillement sur la rive, d'où ils nous regardent avec un vif intérêt. La partie masculine des spectateurs a la figure expressive, les traits efféminés, de longs cheveux nattés, qui retombent sur les épaules, la pipe à la bouche, et pour costume une chemise et un large pantalon bleus. Quant aux femmes, elles sont courtaudes, mal faites; elles ont la poitrine et les jambes nues, de nombreux colliers, et les oreilles chargées de perles.

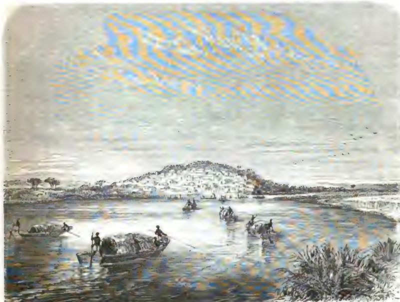
« De l'autre côté de la rivière, la trace des éléphants et des buffles se rencontre à chaque pas; l'orage nous surprend au milieu des jungles, qu'il transforme en nappe d'eau, et nous franchissons trois torrents qui se précipitent vers la Sirba. Un village, entouré de haies vives, interrompt la solitude; nous voyons des champs de maïs, puis la forêt se referme; le granite, le gneiss et le grès percent la terre, et nous entrons dans un district bien peuplé, dont le sol argileux fatigue beaucoup les chameaux. Nous atteignons enfin les murs de Sebba; le gouverneur qui, devant sa porte, explique à la foule

Digitized by Google

divers passages du Koran, me loge dans une case toute neuve, aux murailles admirablement polies, et réjouissante à voir. Mais comme il arrive trop souvent ici-bas, où l'apparence vous séduit et vous trompe, cette jolie case est un nid de fourmis qui dévastent mes bagages. Le lendemain se termine le rhamadan; au point du jour, la musique annonce la fête; les Foullanes sont vêtus de chemises blanches, en signe de la pureté de leur foi, et le cortége du gouverneur se compose de quarante cavaliers, probablement tout ce que la ville possède. J'ai à soutenir une attaque religieuse de la part du cadi, qui voudrait me faire passer pour sorcier, et je crois prudent de distribuer quelques aumônes aux gens de la procession.

« Le 12 juillet, nous arrivons à Doré, capitale du Libtako. Le pays est sec, des bandes de gazelles parcourent une plaine aride qui borde la place du marché : on voit sur cette dernière quatre ou cinq cents personnes, des étoffes, du sel, des noix de kola, des ânes, du grain et des vases de cuivre, métal dont sont formés les bijoux des habitants. Je remarque deux jeunes filles qui ont dans les cheveux un ornement de cuivre représentant un cavalier, l'épée à la main et la pipe à la bouche; car pour les Sonrays, le tabac fait le charme de la vie, toutefois après la danse.

« Le voisinage des Touaregs a entretenu, chez les habitants du Libtako, une ancienne bravoure, très-renommée jadis, et qu'ils emploient aujourd'hui à des querelles intestines.



Vue de Kabra, port de Tembouctou. — Dessin de Rouargue d'après Barth (quatrième volume).

« Un lacis de rivières et de marécages nous entrave à chaque pas. Des buffles en quantité; une mouche venimeuse, très-rare à l'est du Soudan, tourmente mes bêtes et les menace. Des averses perpétuelles, de l'eau partout! On ne se figure pas, en Europe, ce que c'est que de parcourir cette contrée dans la saison pluvieuse, de transporter les bagages à travers les marais, d'où les chameaux ont assez à faire de se retirer à vide. Il m'est arrivé plus d'une fois de penser que mon cheval, malgré toute sa vigueur, ne sortirait pas de la fange, d'y tomber avec lui, et de ne savoir comment faire pour l'enlever du bourbier. C'est une pluie tellement violente que je lui ai vu en une nuit détruire le quart d'un gros village, et tuer onze chèvres dans une seule maison.

« Jusqu'ici, j'avais conservé ma qualité de chrétien; mais nous allions entrer dans la province de Dalla, soumise au chef fanatique de Masina, qui n'aurait jamais permis à un mécréant de franchir son territoire, et je me fis passer pour un Arabe, qui plus est pour un schérif. Cependant la dispute que nous eûmes avec notre hôte, au sujet d'une meute de chiens qui ne voulaient pas nous céder la place, annonçait le peu de ferveur de la population; car tout bon musulman réprouve la race canine; les Foullanes ne s'en servent même pas pour guider

Digitized by Google

leurs troupeaux, qu'ils conduisent à la voix. Tous ces chiens étaient noirs, les volailles noires et blanches; et un grosver noir (je n'en avais rencontré aucun depuis mon voyage dans le Bagirmi) dévastait les récoltes.

« Le 5 août, la route devient de plus en plus marécageuse, des cônes détachés apparaissent au nord; on n'aperçoit que des pasteurs foullanes; peu de culture, puis les constructions pittoresques des villages sonrays et la silhouette bizarre de la chaîne des Hombori. Sans l'avoir vue, il m'aurait été impossible de me figurer cette rampe, dont les pitons les plus élevés n'ont que deux cent cinquante mètres au-dessus de la plaine. Rien ne me frappa d'abord dans l'aspect de ces montagnes que de loin je prenais pour des collines; mais bientôt mon attention fut puissamment captivée. Sur une pente adoucie, composée de quartiers de roche, s'élève une muraille perpendiculaire, dont le sommet, couronné d'une terrasse, est habité par des indigènes que rien n'a pu vaincre. Quelques moutons, du millet, des corchorus, prouvent que ces fiers montagnards descendent parfois de leur retraite. A partir de là, c'est une double série de crêtes fantastiques, surgissant le long de la plaine, et ressemblant aux ruines des châteaux du moyen âge.

« En sortant de ce défilé remarquable, nous arrivons exténués à Bone, où l'on refuse de nous recevoir; nous sommes près de Nouggéra, hameau sacré, d'où sortit la famille du chef d'Hamda-Allahi, et nous nous hâtons de fuir pour ne pas tomber entre les mains de ce fanatique. Des Touaregs campaient dans le voisinage; c'est à eux que j'allai demander appui. Le chef, à la peau blanche, aux traits nobles, à la physionomie agréable, mit une de ses tentes de cuir à ma disposition, et nous envoya du lait et un mouton tout préparé. Le lendemain nos tentes de toile figuraient au milieu de celles de mon hôte, et j'étais assiégé par une quantité de femmes d'un excessif embonpoint, rappelant surtout celui qu'on attribue par erreur à la célèbre Vénus callipige. Qu'il fallut de patience, en face des lenteurs d'une pareille escorte, et des perfidies de mon Arabe, qui profitait de l'occasion pour trafiquer à mes dépens! J'arrivai néanmoins à Bambara, village dont les produits agricoles sont distribués dans toute la province, grâce aux affluents et aux canaux du Niger. Il fallut y passer quelques jours, en dépit de l'inquiétude que j'avais d'être reconnu, et malgré les présents qui me furent arrachés par notre hôte, par le fils de l'émir, par trois cousins de celui-ci, et trois Arabes de Tembouctou, dont j'avais à m'assurer les bonnes grâces. Bambara est situé sur une eau morte du fleuve. Ce marigot, d'une largeur considérable, était presque desséché à cette époque; mais trois semaines plus tard, il devait être couvert d'embarcations, allant à Tembouctou par Délégo et Sarayamo, et à Diré par Kanima. La prospérité de la ville dépend donc de la pluie, et comme il n'en tombait pas, toute la population, l'émir en tête, vint me prier d'user de mon influence pour obtenir du ciel une ondée copieuse. J'éludai l'oraison, mais j'exprimai l'espoir que le Seigneur écouterait des vœux aussi justes. Le lendemain une petite pluie vint me faire bénir des habitants, ce qui ne m'empêcha pas d'être fort satisfait de m'éloigner.

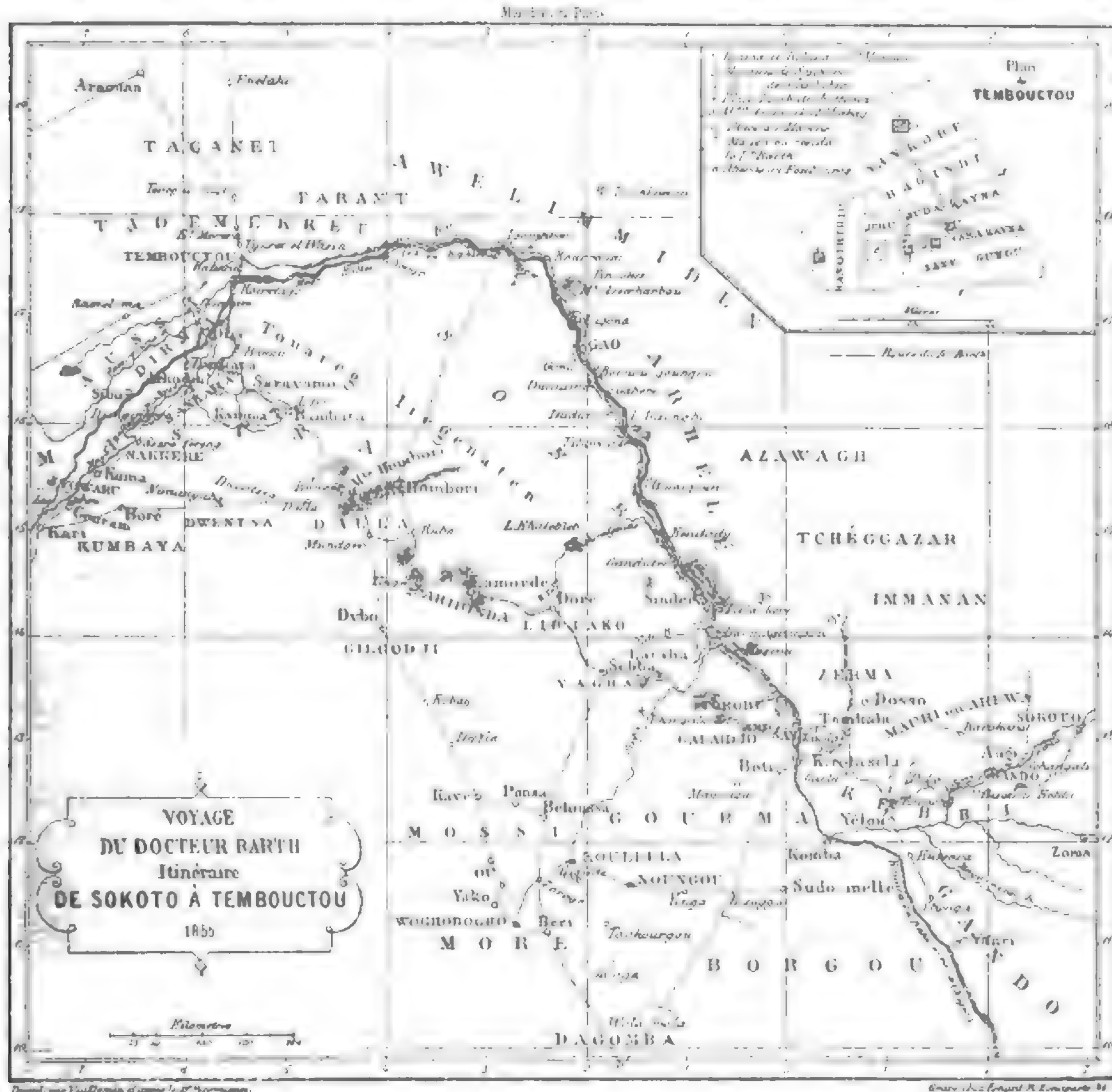
« Un terrain onduleux, du granite, çà et là une rampe sablonneuse d'où nous voyons la surface agitée du lac Niengay. Des dunes, des marécages, des mimosas, du capparis, de l'euphorbe vénéneuse, du riz partout; un labyrinthe de canaux et de criques où s'épanche le fleuve, et dont personne n'a jamais eu l'idée. A Sarayamo, je suis en ma qualité de schérif contraint de faire la prière; « Que Dieu vous donne la pluie! » ajouté-je. Le soir il tonne; je suis en faveur, on me prie de recommencer le lendemain; je les exhorte à la patience, et je suis forcé de joindre ma bénédiction au vomitif que j'administre au chef, qui, par parenthèse, fut très-scandalisé lorsqu'il apprit plus tard mon titre de chrétien.

« Le 1er septembre je m'embarque sur l'un des canaux du Niger, et je vogue enfin vers Tembouctou. La nappe d'eau qui nous porte a environ cent mètres de large; elle est tellement remplie d'herbe que nous paraissons glisser sur une prairie. C'est au reste dans le lit de ce canal, que les chevaux et les vaches trouvent la plus grande partie de leur nourriture. Au bout de quatre à cinq kilomètres, nous entrons dans une eau découverte, et les bateliers, dont les chants célèbrent les hauts faits du grand Askia[1], nous promènent, de détours en détours, entre des rives couvertes de cucifères, de tamarins, de genêts et d'herbe que paissent tantôt des gazelles, tantôt du bétail. Des alligators annoncent une eau plus étendue, et le canal où nous débouchons n'a pas moins de deux cents mètres de large: des hommes et des chevaux sur le bord, des pélicans, des rémipèdes sans nombre; le voyage est délicieux. Les zigzags se multiplient, les rives se dessinent d'une façon plus régulière; l'ombre descend à la surface de l'eau, qui brille aux dernières clartés du jour, et dont la largeur est de trois cent quarante mètres. Des feux nous attirent, et nous nous arrêtons au fond d'une crique, où s'éparpille un village. Il m'est impossible de distinguer le moindre courant. Dans ce lacis fluvial, l'eau se dirige tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre, avec incertitude, et finit généralement par se décider pour le nord-nord-ouest. Après deux cents ans de guerre, ces bords, autrefois si animés, sont devenus silencieux; et nous laissons derrière nous la place où fut Gakoira, Sanyare, et tant d'autres villages. Un bouquet d'arbres, chargés d'oiseaux, surgit de la rive; nous revoyons le fleuve. Il coule ici du sud-ouest au nord-est sur une largeur de seize cents mètres; ses flots majestueux, resplendissant tout à coup sous la lune, qui se lève dans un ciel noir tout sillonné d'éclairs, inspirent aux gens de mon escorte un respect mêlé de crainte. »

1. **Mohammed ben Aboubakr**, fondateur de la dynastie des Askia, peut-être le plus grand de tous les souverains de la Nigritie, est un exemple du développement intellectuel dont un nègre est capable. Né dans une île du Niger, au milieu du seizième siècle, il détrône le fils de Sonni Ali, sultan des Sonrays, prend le pouvoir, étend ses conquêtes du centre du Haoussa jusqu'au bord de l'Atlantique, et du douzième degré de latitude nord jusqu'à la frontière du Maroc. Il gouverne les vaincus avec justice et bonté, s'attache même

Kabara. — Visites importunes. — Dangereux passage. — Tinbouctoue, Tomboctou ou Tembouctou. — El Bakay. — Menaces. — Le camp du cheik. — Irritation croissante. — Sus au chrétien! — Les Foullanes veulent assiéger la ville. — Départ. — Un preux chez les Touaregs. — Zone rocheuse. — Lenteurs désespérantes. — Gogo. — Gando. — Kano. — Retour.

« A peine le soleil commence-t-il à paraître, qu'ayant traversé le Niger, nous nous trouvons en face de Tasakal, petit village mentionné par Caillé. Excepté quelques bateaux pêcheurs, tout est désert autour de nous. L'eau se divise, nous prenons l'embranchement sur lequel est situé Koromé, tandis que le fleuve s'éloigne vers l'est, de l'autre côté des îles Day, qui nous séparent de lui. Le canal se divise à son tour, la branche que nous suivons n'est plus qu'un ruisseau, traversant une prairie ; mais elle se rélargit peu à peu, forme un bassin d'une régularité parfaite, et après huit mois et demi d'efforts nous sommes à Kabara, qui sert de havre à Tembouctou. La maison que j'occupe au sommet de la côte, où



la ville est située, comprend deux grandes salles, une quantité de pièces plus petites, et un premier étage ; la cour intérieure, avec son assortiment de moutons, de canards, de pigeons, de volailles de toute sorte, rappelle le temps où les Foullanes n'avaient pas encore exploité le pays.

« Dès que le jour vient à paraître je me hâte de quitter ma chambre où l'on étouffe. A peine rentré de la promenade, je reçois un chef touareg qui réclame un présent ; je refuse, il insiste, et me répond qu'en sa qualité de bandit il peut me faire beaucoup de mal. Je suis, en effet, hors la loi, et le premier scélérat venu, qui me soupçonnera d'être chrétien, peut me tuer impunément. Toutefois, après une vive altercation, je me débarasse

les musulmans, dont il a chassé les princes, fait naître partout l'aisance, protége les savants, et répand dans ses États les principes les plus avancés de la civilisation arabe. Malheureusement le harem, ce germe de dissolution, engendre les querelles de famille, les discordes civiles, et Mohammed, devenu le jouet et la victime de ses fils, est contraint d'abdiquer en 1529, après trente-six ans de règne.



Camp touareg. — Dessin de Lancelot d'après Barth (cinquième volume).

Digitized by Google

du Touareg. Il n'est pas parti que la maison est encombrée de gens qui arrivent de Tembouctou, à pied, à cheval, portant des robes bleues, serrées à la taille par une draperie, des culottes courtes et des chapeaux de paille terminés en pointe. Tous ont des lances, quelques-uns des épées et des mousquets; ils s'asseyent dans la cour, remplissent les chambres, se regardent, et se demandent qui je puis être. Deux cents de ces individus passent chez moi dans le courant de la journée; et le soir, l'émissaire que j'avais envoyé à Tembouctou revient avec Sidi Alaouate, l'un des frères du cheik. On lui a confié que je suis chrétien, mais sous la protection toute spéciale du souverain de Stamboul. Par malheur je n'ai d'autre preuve de cette assertion qu'un vieux firman, qui date de mon premier séjour en Égypte, et n'a aucun rapport avec mon voyage actuel; néanmoins l'entrevue n'a rien de désagréable.

« Le lendemain nous franchissons les dunes qui s'élèvent derrière Kabara; l'aridité des lieux contraste d'une manière frappante avec la fertilité des bords du fleuve. C'est un désert, infesté par les Touaregs, qui deux jours avant y ont assassiné trois négociants du Touat. Le peu de sécurité de la route est tellement avéré, qu'un hallier, situé à mi-chemin, porte le nom significatif de : *Il n'entend pas*, c'est-à-dire qu'il est sourd aux cris de la victime. Nous laissons à notre gauche l'arbre du Ouéli-Salah; un mimosa que les indigènes ont couvert de haillons dans l'espoir que le saint les remplacera par des habits neufs. Nous approchons de Tembouctou; le ciel est nuageux, l'atmosphère pleine de sable, et la ville se distingue à peine des décombres qui l'entourent; mais ce n'est pas le moment d'en étudier l'aspect : une députation des habitants se dirige vers moi, pour me souhaiter la bienvenue. Il faut payer d'audace, je mets mon cheval au galop, et vais à leur rencontre. L'un d'eux m'adresse la parole en turc; j'ai presque oublié cette langue, que je dois savoir, moi, prétendu Syrien; cependant je trouve quelques mots à répondre, et j'évite les questions de l'indiscret en entrant dans la ville. Je laisse à ma gauche une rangée de cases malpropres, et je m'engage dans des ruelles qui permettent tout au plus à deux chevaux de passer de front; mais le quartier populeux de Sané-Goungou m'étonne par ses maisons à deux étages, dont la façade vise à l'ornementation. Nous prenons à l'ouest, et, passant devant la demeure du cheik, nous entrons en face dans celle qui nous est destinée.



Arrivée à Tembouctou. — Dessin de Lancelot d'après Barth (cinquième volume).

« J'avais atteint mon but; mais l'inquiétude et la fatigue m'avaient épuisé, et la fièvre me saisit immédiatement. Néanmoins l'énergie et le sang-froid étaient plus nécessaires que jamais; le bruit courait déjà qu'Hammadi, le rival d'El Bakay, avait informé les Foullanes de la présence d'un chrétien dans la ville. Le cheik était absent; son frère, qui m'avait promis son appui, non sa-

tisfait de mes cadeaux, élevait des prétentions exorbitantes; mon hôte prétendait pouvoir disposer de mes bagages, ainsi que je disposais de son local : exactions sur exactions. Le lendemain, toutefois, la fièvre ayant cessé, je reçus la visite de gens honnêtes, et pus prendre l'air sur ma terrasse, d'où j'embrassais du regard la ville. Au nord, la mosquée massive de Sankoré donne à cette partie un caractère imposant; à l'est, le désert; au sud, les habitations des marchands de Ghadamès; puis des cases au milieu de maisons construites en pisé, des rues étroites, un marché au versant des dunes, le tout formant un coup d'œil plein d'intérêt.

« Le lendemain la nouvelle d'une attaque projetée contre ma demeure, par ceux qui s'opposent à mon séjour, me coupe la fièvre; une attitude un peu ferme suffit à dissiper les nuages. Le frère du cheik essaye de me convertir, et me défie de lui démontrer la supériorité de mes principes religieux; lui et ses élèves entament la discussion; je les bats, ce qui me procure l'estime de la partie intelligente des habitants et l'amitié du cheik. La fièvre m'avait repris le 17; ma faiblesse augmentait de jour en jour, quand le 26, à trois heures du matin, des instruments et des voix m'annoncèrent l'arrivée d'El Bakay; ma fièvre s'en accrut; mais mon protecteur me tranquillisa le soir même. Il blâmait hautement la conduite de son frère à mon égard; m'envoyait des vivres, avec la recommandation de ne rien prendre de ce qui ne sortirait pas de sa maison, et m'offrait le choix entre les diverses routes qui me permettaient d'arriver à la côte. Si j'avais su alors que je devais languir huit mois à Tembouctou je n'aurais pas eu la force d'en supporter l'idée; mais l'homme, fort heureusement, ne prévoit pas la durée de la lutte, et marche avec courage au milieu des ténèbres qui lui dérobent l'avenir.

« Ahmed El Bakay, d'une taille au-dessus de la moyenne, et bien proportionnée, avait cinquante ans, la peau noirâtre, mais la figure ouverte, l'air intelligent, le port et la physionomie d'un Européen. Une courte robe noire, un pantalon de même couleur, ainsi que le châle qui était posé négligemment sur sa tête, formaient tout son costume. Il se leva pour venir à moi, et sans phrases, sans formules préliminaires, nous échangeâmes nos pensées avec un entier abandon. Le pistolet que je lui donnai fit tomber l'entretien sur l'industrie européenne; il en connaissait la supériorité, et me demanda s'il était vrai que la capitale de l'Angleterre eût plus de cent mille habitants. Il me parla ensuite du major Laing, le seul chrétien qu'il eût jamais vu; personne à Tembouctou, n'ayant eu connaissance du séjour de Caillé, grâce au déguisement qu'avait pris l'illustre Français.

« Tembouctou, située à neuf kilomètres du Niger, par dix-huit degrés de latitude nord et très-probablement entre le cinquième et le sixième méridien à l'ouest de Paris, a la forme d'un triangle dont la pointe se dirige vers le désert, et qui s'étendait autrefois à un kilomètre au delà des limites actuelles. Sa circonférence est aujourd'hui de quatre kilomètres et demi; ses anciens remparts détruits par les Foullanes en 1826, n'ont pas été relevés. La cité se compose de rues droites et de rues tortueuses, non pavées, mais dont la chaussée est faite de sable durci; quelquefois un ruisseau en parcourt le milieu. On y trouve neuf cent quatre-vingts maisons en pisé, bien entretenues, et deux cents cases en nattes dans les faubourgs, au nord et au nord-ouest, où sont des monceaux de décombres accumulés depuis des siècles. Plus de traces de l'ancien palais ni de la Casbah; mais trois grandes mosquées, trois petites et une chapelle. Tembouctou se divise en sept quartiers, habités par une population fixe de treize mille âmes, et une population flottante de cinq à dix mille de novembre en janvier, époque de l'arrivée des caravanes. Fondée au commencement du onzième siècle par les Touaregs, sur un de leurs anciens pâturages, Tembouctou appartient au Sonray dans la première moitié du quatorzième. Reprise au milieu du quinzième par ses fondateurs, elle leur est bientôt enlevée par Sonni Ali, qui la saccage, la tire de ses ruines, et y fait affluer les marchands de Ghadamès. Déjà marquée, en 1373, sur les cartes catalanes, non-seulement entrepôt du commerce de sel et d'or, mais centre scientifique[1] et religieux de tout l'ouest du Soudan, elle excite la convoitise de Mulay Ahmed, tombe, en 1592, avec l'empire d'Askia, sous la domination du Maroc, et demeure jusqu'en 1826 au pouvoir des Roumas (soldats marocains établis dans le pays). Viennent ensuite les Foullanes, puis les Touaregs qui chassent les Foullanes en 1844. Mais cette victoire, en isolant Tembouctou des bords du fleuve, amène la famine. Un compromis a lieu, en 1848, par l'entremise d'El Bakay : les Touaregs reconnaissent la suprématie *nominale* des Foullanes, qui ne peuvent tenir garnison dans la ville; les impôts y sont perçus par deux cadis : l'un Sonray, l'autre Foullane; et le gouvernement (ou plutôt la police) est confié à deux maires sonrays, comprimés à la fois par les Foullanes et les Touaregs, entre lesquels se place l'autorité religieuse, représentée par le cheik, Rouma d'origine.

« J'avais, comme on l'a vu, l'entier appui du cheik; mais le conflit des pouvoirs qui s'exercent dans Tembouctou devait neutraliser l'influence de cet homme généreux, et menacer mes jours, malgré sa protection. Le mois de septembre s'était bien passé; je n'attendais plus qu'une occasion pour fixer mon départ, lorsque le 1er octobre arrivèrent des cavaliers appartenant au gouverneur titulaire; ces soldats avaient l'ordre de me chasser de la ville, et de me tuer si je faisais résistance. Plus moyen de partir; El Bakay s'y opposait formellement, pour ma sécurité d'abord, ensuite pour ne pas avoir l'air de plier devant les Foullanes; il résolut même d'aller camper hors des murs, afin de prouver à tous qu'il ne dépendait ni de la population ni de ses vainqueurs; et le 11 nous quittâmes la ville un peu avant midi. En dépit de mes inquiétudes, je me trouvai bien du changement d'air et de la scène paisible que j'avais sous les yeux. Dès le

1. Ahmed Baba donne une liste considérable des savants de Tembouctou, et il avait lui même (au seizième siècle) une bibliothèque de seize cents manuscrits.

matin les tentes ouvraient leurs rideaux de laine, aux couleurs variées, on trayait les chamelles, les chèvres, les vaches qui paissaient sur la colline; toute la nature s'éveillait, et les essaims de pigeons blancs, qui avaient dormi sur les arbres, lissaient leurs plumes et prenaient leur volée. Le soir le bétail revenait des pâturages, les esclaves poussaient devant eux les ânes chargés d'eau; les fidèles, groupés dans les buissons, psalmodiaient la prière, guidés par la voix mélodieuse du maître; puis un chapitre du Koran était chanté par les meilleurs élèves, et le son harmonieux de ces beaux vers se répandait au loin, répété par l'écho.

« Deux jours après, nous rentrâmes à Tembouctou; la division se mit dans la propre famille du cheik; on persistait à vouloir me chasser. El Bakay sortit de nouveau de la ville et m'emmena cette fois à Kabara. Les Foullanes en profitèrent pour envoyer de nouvelles forces à Tembouctou; nous y revînmes, mais pour retourner au camp. J'y retrouvai un calme parfait : El Bakay me laissait libre, ou venait causer avec moi de choses toujours intéressantes. Il avait, ainsi que les gens de sa suite, un intérieur paisible et doux. Je ne crois pas qu'il y ait en Europe d'individu plus affectueux pour sa femme et ses enfants, que mon hôte ne l'était pour les siens; je dirai même qu'il poussait trop loin la condescendance aux volontés de son auguste épouse. La plupart de ces tribus mauresques, aujourd'hui métis, n'ont qu'une seule femme, de même que les Touaregs; seulement chez ces derniers l'épouse est libre, va et vient, a le visage découvert, tandis que, vêtue de noir, la femme du Maure est toujours voilée, et que celle des riches ne quitte jamais la tente. La vie que nous menions aurait pu être favorable aux intrigues; mais les femmes étaient chastes, et l'on aurait infailliblement lapidé l'épouse convaincue d'adultère. Toutefois le cheik étant le chef de la religion, il est possible que la bonne tenue observée dans son camp soit un fait exceptionnel.

« La guerre et les discordes civiles, pendant ce temps-là, redoublaient de furie, et ma position devenait chaque jour plus périlleuse; les Foullanes ne pouvant m'arracher de force au cheik, essayaient de la ruse pour me faire tomber entre leurs mains; les Ouélad-Sliman, qui assassinèrent le major Laing, avaient fait serment de me tuer. De nouveaux soldats étaient entrés dans la ville, où nous étions revenus, et avaient l'ordre de m'en expulser à tout prix. J'avais espéré commencer l'année près de la côte; janvier finissait, et je me trouvais toujours dans la même alternative.

« Le 27 février, le chef des Foullanes exprima enfin à El-Bakay, d'une manière franche et nette, le désir de me voir chasser du pays : refus péremptoire du cheik; nouvelle demande, nouveau refus, nouvelles luttes, une situation de plus en plus intolérable : le commerce en souffrance, la population inquiète. Les particuliers s'assemblent, discutent les moyens de se débarrasser de moi; les Tébous approchent, les Foullanes veulent assiéger la ville, l'irritation est au comble.

« Le 17 mars, dans la nuit, Sidi Mohammed, frère aîné d'El Bakay, fait battre le tambour, monte à cheval, et me dit de le suivre avec deux de mes serviteurs, pendant que des Touaregs, qui nous soutiennent, frappent leurs boucliers et répètent leur cri de guerre. Nous trouvons le cheik à la tête d'un corps nombreux d'Arabes, de Sonrays, voire de Foullanes, qui lui sont dévoués. Je le supplie de ne pas faire couler le sang à cause de moi; il promet aux mécontents de me garder hors de la ville, et nous allons camper sur la frontière des Aberaz, où nous souffrons horriblement des insectes et de la mauvaise nourriture. Enfin, après trente-trois jours de résidence au bord de la crique de Bosébango, il fut décidé que nous partirions le 19 avril.

« Le 25, après avoir traversé divers campements de Touaregs, nous suivions les détours du Niger, ayant à notre gauche un pays bien boisé, entrecoupé de marais, et animé par de nombreuses pintades. C'est là que nous rencontrâmes le vaillant Ouoghdougou, ami sincère d'El Bakay, magnifique Touareg, ayant près de deux mètres, d'une force prodigieuse, et dont on rapportait des prouesses dignes de la Table ronde. C'est sous son escorte que je gagnai Gago, aujourd'hui bourgade de quelques centaines de cases et qui fut au quinzième siècle la capitale florissante et renommée de l'empire sonray.

« Après m'être séparé en ce lieu de mes protecteurs, et ne conservant autour de moi qu'une suite composée encore d'une vingtaine de personnes, je repassai sur la rive droite du fleuve et la descendit jusqu'à Say, où j'avais traversé le Niger l'année précédente. Sur tout ce parcours de près de cent cinquante lieues, je ne rencontrai qu'un sol fertile et des populations paisibles au milieu desquelles tout Européen pourrait passer en toute sécurité, en leur parlant comme je le fis, des sources et de la terminaison de leur grand fleuve nourricier; questions qui préoccupent de temps à autre ces bons nègres autant peut-être qu'elles ont tourmenté nos sociétés savantes, mais dont ils ne possèdent pas les premiers éléments.

« Rentré à Sokoto et à Vourno au milieu de la saison des pluies, j'y reçus l'accueil le plus généreux de l'émir, mais à bout de forces et de santé, j'étais presque incapable d'en profiter. L'avenir m'apparaissait de plus en plus sombre.

« La guerre venait d'éclater tout autour de moi et devant moi; le sultan de l'Asben avait été déposé; le cheik du Bornou avait perdu le pouvoir, et l'on avait étranglé mon ami El Béchir.

« Le 17 octobre, j'arrivais à Kano : on m'y attendait; mais ni argent, ni dépêches; aucune nouvelle d'Europe. C'était là que je devais payer mes serviteurs, acquitter mes dettes, rembourser mes créances, échues depuis longtemps. J'engageai tout ce qui me restait, y compris mon revolver, en attendant que j'eusse fait venir la coutellerie et les quatre cents dollars qui devaient être à Zinder; mais ceux-ci avaient disparu pendant les troubles civils. Kano sera toujours insalubre pour les Européens; ma santé déjà mauvaise, s'altéra davantage, mes chameaux, mes chevaux tombèrent malade, et je perdis

entre autres, le noble animal qui depuis trois ans avait partagé toutes mes fatigues. »

L'énergie du voyageur triompha encore une fois de toutes ces difficultés; le 24 novembre il partait pour Kouka, où le cheik Omar avait ressaisi le pouvoir; de nouveaux embarras l'y attendaient, et ce ne fut qu'après quatre mois de séjour dans cette ville que Barth reprit la route du Fezzan, mais cette fois par Bilma, voie plus directe, autrefois suivie par Denham et Clapperton.

Arrivé à Tripoli, à la fin d'août, Barth s'y arrêta quatre jours, s'embarqua pour Malte, de là pour Marseille, traversa Paris, et entra dans Londres le 6 septembre 1855. Rappelons qu'il avait exploré le Bornou, l'Adamaoua, le Baghirmi, où nul Européen n'était jamais entré. Non-seulement il avait visité sur une largeur de mille kilomètres, la région qui s'étend de Katchéna à Tembouctou, et qui, même pour les Arabes est la partie la moins connue du Soudan, mais il avait noué des relations avec les princes les plus puissants des bords du Niger, depuis Sokoto jusqu'à la ville interdite aux chrétiens. Il avait donné cinq ans de sa jeunesse à cette entreprise surhumaine, enduré des privations et des fatigues inouïes, bravé les climats les plus meurtriers, le fanatisme le plus implacable, triomphé du manque absolu d'argent en face d'une cupidité sans frein. Il avait altéré une santé miraculeuse, et payé cinq mille francs à l'Angleterre le périlleux honneur de lui rapporter des lettres de franchise pour ses marchands. Des cinq hommes intrépides qui ont pris part à cette expédition, il revenait seul, chargé de matériaux précieux dans tous les genres : cartes détaillées, dessins, chronologies, vocabulaires, histoire des pays et des races, itinéraires et tables météorologiques; depuis le sol jusqu'aux nuages, ses études avaient tout embrassé. Quel est, dira-t-on, la récompense de tant d'intrépidité, d'abnégation et de savoir? Barth nous répond par ces lignes si simples : « Je laisse beaucoup à faire à mes successeurs, même dans la voie que j'ai suivie; mais j'ai la satisfaction de sentir que j'ai ouvert aux esprits éclairés de nouveaux horizons sur la terre africaine, et préparé l'établissement de rapports réguliers entre l'Europe et ces contrées fertiles, qui lui étaient peu ou point connues. »



Vue générale de Tembouctou. — Dessin de Lancelot d'après Barth (cinquième volume).

Traduit par Mme H. Loreau



WOGAN. — Portrait en pied de l'auteur en costume de voyage. — Dessin de J. Pelcoq d'après une photographie.

Digitized by Google

VOYAGES ET AVENTURES DU BARON DE WOGAN

EN CALIFORNIE.

1850-1852. — INÉDIT.

Arrivée à San-Francisco. — Description de cette ville. — Départ pour les placers. — Le claim. — Première déception.

Dans les derniers jours de 1850, *l'Isthmus*, bateau à vapeur de la Compagnie Américaine sur l'océan Pacifique, débarquait sur le quai de San-Francisco une trentaine de passagers qu'il amenait de Panama. Parmi ces voyageurs que le besoin d'aventures, de spéculations ou la fièvre de l'or amenait en Californie se trouvaient quatre Français, poussés loin de leur patrie par les contre-coups des convulsions politiques. Partis de différents points du sol natal, des rangs sociaux ou des partis existants, ils s'étaient liés les uns aux autres par le contrat d'une de ces associations industrielles que faisaient éclore en ces temps agités les bouillonnements de la société européenne d'une part, et de l'autre, la réputation exagérée des mines d'or de la Californie; il ne s'agissait de rien moins que de l'exploitation d'une machine nouvelle, qui, appliquée au lavage des terres aurifères, devait donner de merveilleux résultats, autant du moins que l'avaient annoncé beaucoup de journaux grands et petits, sur la quatrième page desquels les amateurs de collections pourraient bien trouver encore son dessin : coupe, profil et élévation.

Un des quatre associés est l'auteur des pages suivantes, extraites d'un journal tenu aussi régulièrement que les circonstances le lui ont permis et qu'il se propose de publier en entier si l'échantillon qu'il en donne aujourd'hui pouvait éveiller l'intérêt des lecteurs!

A cette époque, San-Francisco n'était pas encore la grande cité qui s'intitule pompeusement, à l'heure présente, la *Reine du Pacifique*. Sa population, qui dépasse aujourd'hui 100 000 âmes, atteignait à peine alors au quart de ce chiffre. Son développement rapide, incessant, est dû tout entier à la rare énergie de sa population, qui possède toutes les qualités de ses nombreux défauts. Rien n'a pu l'abattre : ni les plus graves excès, ni les désordres administratifs les plus scandaleux, ni les désastres effroyables d'immenses incendies, ni les secousses monétaires, ni les découragements, ni les paniques. San-Francisco a triomphé de tout, et ses immeubles recherchés subissent une hausse progressive qui témoigne des promesses de l'avenir. Tout y subit l'influence de l'heureuse impulsion de sa jeunesse; tout s'y installe et prospère. On sent que les métaux précieux, l'agriculture, le commerce, l'industrie doivent faire, par leur concours intelligent, la grandeur de la Californie.

Aucune des conditions modernes de la civilisation ne manque à la métropole de ce pays. Le gaz et l'eau ont des conduits dans toutes les rues, des omnibus circulent partout, d'élégants équipages et de nombreuses voitures de place sillonnent tous les quartiers. Francs-maçons, sociétés de bienfaisance, caisses d'épargne, congrégations, sociétés bibliophiles, vastes chantiers de construction, immenses ateliers de fonderie, scieries mécaniques, télégraphie, presse, théâtres, marchés regorgeant en tout temps de légumes, de gibier, de fruits magnifiques, tout est là réuni.

L'émigration arrive de toutes parts, et s'installe à demeure dans ce pays si désert et si désolé il n'y a pas vingt ans! Il est devenu une patrie!

Mais en 1850, la tumultueuse effervescence des éléments discordants venus de tous les points du globe pour fonder cet avenir, faisait ressembler San-Francisco à un immense creuset en ébullition, plutôt qu'au berceau d'un grand État, et après un séjour de quelques heures nous avions hâte de quitter ce théâtre de sanglantes collisions et ce foyer de toutes les mauvaises passions. Nous nous embarquâmes à bord d'un pyroscaphe qui faisait les voyages de la ville aux districts aurifères.

Après avoir traversé la rade de San-Francisco en frayant notre route au milieu des navires aux couleurs de toutes les nations, nous gagnâmes l'embouchure du Sacramento pour remonter le cours de ce fleuve.

Le paysage de ses bords nous offrit les plus riants aspects; de chaque côté s'étendaient de verdoyantes savanes, ou de jolis bois peuplés de nombreux troupeaux de cerfs; une suite de collines couvertes de bouquets de chênes égayait la perspective; à l'horizon une chaine de hautes montagnes servait de cadre au tableau.

Nous naviguions, suivant de l'œil ce panorama délicieux depuis quelques heures, lorsque nous aperçûmes à une distance d'environ un mille en avant de nous, un brick anglais de commerce qui paraissait à l'ancre; nous hélâmes pour l'engager à nous laisser le passage libre; il répondit avec son porte-voix en anglais : *I am aground in the middle of the passage, the other part of the river being obstructed by a sand bank.* (Je suis échoué au milieu du chenal et tout le reste du courant est obstrué de bancs de sable.) Ceci ne faisait pas l'affaire de notre capitaine yankee qui prit le parti de passer quand même, par-dessus le corps de l'Anglais s'il le fallait; effectivement, à peine avait-il échangé avec nous un regard d'intelligence, qu'il commandait au chef mécanicien d'opérer un mouvement rétrograde, puis imprimant à la vapeur toute sa puissance, notre steamer s'élança dans l'espace jugé libre entre la rive et le bâtiment échoué. Le choc

ut terrible, mais le Yankee passa emportant avec lui une partie du bordage de tribord du pauvre bâtiment anglais.

Quant à nous, nous y perdîmes notre bastingage et le tambour de notre roue de bâbord, quelques voyageurs peu habitués à la mer y perdirent.... leur équilibre et roulèrent pêle-mêle parmi les denrées de toute espèce qui encombraient le pont. Nous arrivâmes sans autres accidents à San-Sacramento, qui était notre première étape en Californie.

Sacramento, la seconde ville de cette région, doit, comme San-Francisco, son origine aux mines d'or; elle est située sur la rive gauche du fleuve dont elle porte le nom.

Aussitôt après notre débarquement, nous nous mîmes en quête d'une charrette et d'un attelage pour transporter nos bagages aux *placers*[1] de Grass-Valley, où nous avions l'intention d'expérimenter notre machine.

Quelques heures après nous suivions, la carabine sur l'épaule, notre véhicule portant l'avenir de notre association et avançant péniblement sous les efforts de quatre mulets.

A la fin du jour nous fîmes halte dans un lieu découvert pour y passer la nuit, et, le lendemain avant l'aube, nous nous remîmes en route. Le pays que nous traversions était inhabité, ce n'était alors que rarement que nous apercevions le long de quelque cours d'eau une habitation isolée.

Nous suivions quelquefois des portions de route qui jadis avaient dû être fort belles. Ces vestiges étaient encore l'ouvrage des missionnaires, qui, au temps de leur puissance, avaient voulu relier les diverses missions entre elles afin de rendre les communications plus faciles. Le pays devenait de plus en plus accidenté à mesure que nous avancions, ce qui retardait beaucoup notre marche.

De onze heures à une heure nous faisions ordinairement halte pour laisser passer la grande chaleur et reposer nos mules.

Nous apportions la plus grande prudence, le soir, dans le choix du lieu de notre campement et le jour dans l'ordre de notre marche, le pays étant infesté par des vagabonds, chercheurs d'or occultes, qui au lieu d'interroger laborieusement le sein de la terre, trouvaient plus commode et moins fatigant de se procurer ce précieux métal en dévalisant les voyageurs.

Enfin nous parvînmes au village de *Rough-and-Ready* (brusque et prêt), dans la vallée où s'élève Nevada-City; là nous eûmes pour la première fois devant les yeux l'aspect d'un *placer* de mineurs. Au fond d'un ravin qui semblait avoir été bouleversé par un ouragan, une grande quantité d'arbres avaient été arrachés du sol; au milieu d'excavations profondes, on voyait les mineurs courbés sur leurs pics avec lesquels ils retiraient les couches de terre aurifère pour aller les laver à près d'un mille de distance; plus loin un autre plus heureux, plongé dans l'eau glacée jusqu'aux reins, lavait la terre dans un plat de fer battu pour en extraire l'or.

De chaque côté du ravin étaient échelonnées les habitations des mineurs, consistant en tentes de toutes formes et en cabanes de planches de cèdre.

Après avoir contemplé quelque temps ce spectacle si nouveau pour nous, nous continuâmes notre route pour Grass-Valley, où nous arrivâmes le surlendemain. Quoique plus considérable, ce placer avait le même aspect à peu de chose près que celui de Rough-and-Ready.

A peine étions-nous arrivés que nous fûmes entourés par un flot de curieux, nous regardant avec étonnement déballer notre précieuse machine; nous dressâmes aussi notre tente sous un massif de verdure qui nous fut indiqué par des Suisses, avec lesquels nous visitâmes le placer dans toute son étendue avant de nous livrer au repos dont nous avions tant besoin.

Vers minuit, nous fûmes tous réveillés par la tempête. La foudre grondait avec fracas, et sa voix altière se répercutant dans les échos des trois montagnes qui dominaient le placer, semblait plus terrible encore; notre tente résista au choc du vent, grâce à ses cordages neufs et à ses piquets de fer, mais non à la pluie qui s'infiltrait, fouettée par le vent, en masses épaisses, brouillard qui eut bientôt traversé nos couvertures et nos vêtements, et nous trempa jusqu'aux os. Le jour arriva enfin, et ayant allumé un immense feu avec les branches sèches que la tempête avait brisées, nous pûmes réchauffer nos membres engourdis; ce n'était pas tout, il fallait monter la machine et la faire fonctionner; dans ce but, nous choisîmes un *claim*[1], où nous fîmes nos premières expériences qui n'amenèrent aucun résultat satisfaisant. Enfin m'étant penché sur le récipient où était placé le mercure, je pus constater que l'or passait par-dessus sans s'y amalgamer; nous fûmes consternés à cette découverte et pensâmes, d'un commun accord, que notre mercure, que nous avions eu l'obligeance de prêter au capitaine de *l'Isthmus* pour remplacer le sien perdu pendant une tempête sur les côtes du Mexique, avait été détérioré; nous recommençâmes avec persévérance, mais chaque fois que nous passions le mercure à la peau de chamois, il n'y restait aucune parcelle d'or. Après avoir constaté généralement que la machine, par elle-même, était impropre au lavage des terrains aurifères, nous nous sentîmes plus ou moins découragés. Mes trois compagnons proposèrent de dissoudre la société, de partager le matériel et le reste des fonds qui se trouvaient en caisse; j'acceptai l'offre, heureux de pouvoir enfin vivre seul de cette vie d'aventure et de liberté à laquelle j'aspirais. Ces messieurs partirent donc pour San-Francisco, et moi je restai à Grass-Valley le temps nécessaire pour recueillir assez de poudre d'or, et me procurer ainsi les moyens de me livrer à la vie d'excursions que j'avais projetée.

1. On donne le nom de *placer* à toute localité où, par suite de la richesse des terrains aurifères, il s'est établi des camps ou postes pour l'exploitation de l'or. Cette dénomination est synonyme d'exploitation.

1. Le claim est une étendue de terre de dix pieds carrés auquel a droit tout mineur d'un placer.

Digitized by Google

La solitude. — Mineur et chasseur.

Je me mis donc en quête des choses les plus nécessaires pour travailler ; d'abord j'achetai d'un Américain qui retournait à New-York, une cabane et tous les outils à l'usage du mineur. Je choisis un claim dans le haut de la vallée, où j'étais seul avec mes pensées. Ma cabane n'était ni vaste ni élégante, mais elle était commode, ce qui était le principal pour moi ; mes lecteurs ne seront peut-être pas fâchés d'en avoir la description. D'abord elle était située sur le bord gazonné et fleuri d'un ruisseau et adossée à un cèdre qui n'avait pas moins de vingt pieds de diamètre à sa base ; ma villa, bien moins large ne mesurait pas huit pieds sur les quatre faces ; sa maçonnerie consistait en branches de cèdre. Le toit était formé avec des planches du même bois, fendues à la hache, et qui, superposées les unes sur les autres comme des ardoises, me garantissait assez bien des intempéries de l'air. Au milieu j'avais un petit poêle de tôle, et pour batterie de cuisine un unique poêlon qui me servait aussi bien pour faire la soupe que pour rôtir mon gibier ; dans le fond de la cabane était mon lit de camp, formé de quatre pieux enfoncés en terre, et joints par quatre traverses sur lesquelles était clouée de la toile ; quant à la literie, elle se composait d'un sac de campement rempli de feuilles de chêne ; au-dessus

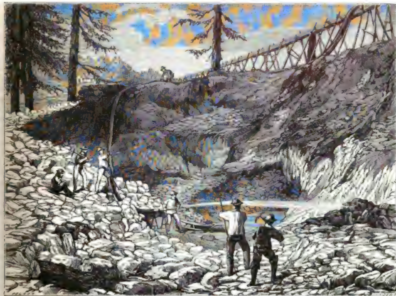


Grass-Valley. — Dessin de J. Pelcoq d'après un croquis de l'auteur.

de ma couche, à la tête, était placée, comme une égide, une miniature représentant les traits d'un être chéri ; de chaque côté étaient suspendus ma bonne carabine et mon revolver. Derrière ma cabane j'avais défriché un jardin que j'avais entouré d'une palissade de branches, et j'y avais semé des fleurs et des légumes de France, qui y poussaient merveilleusement ; près du jardin il y avait un petit four haut d'un pied et demi, dans lequel je faisais du pain que je trouvais délicieux. Le mineur auquel j'avais acheté ma cabane m'avait cédé aussi quelques provisions englobant entre autres denrées une quarantaine de livres de farine avariée, mais qui n'en était pas moins d'une immense valeur pour moi. J'avais découvert à environ un mille de mon habitation une petite société de quatre mineurs canadiens d'origine française, avec lesquels je me liai bientôt d'amitié ; quoique d'une éducation inférieure, c'étaient d'honnêtes jeunes gens ; j'ai toujours eu à me louer des relations que nous eûmes ensemble et j'ai été assez heureux pour faire leur fortune. Je crois déjà avoir dit la composition de mon lit ; or, un jour, par une belle après-midi de soleil, j'étais monté sur la colline, avec mon sac de campement et mon fusil sur l'épaule. Ayant trouvé une excavation remplie de feuilles sèches, j'y entrai jusqu'à la ceinture et me mis avec les pieds et les mains à en remplir mon sac ; je revins à mon

Digitized by Google

gîte après avoir tué sur la montagne quelque menu gibier. Quand j'y arrivai, il était nuit close, et après un léger repas je me jetai sur mon lit de camp. La fatigue amena bientôt le sommeil. Vers les trois heures du matin, quand le sommeil fut devenu plus léger, je sentis quelque chose qui parcourait mon lit de campement et qui remuait d'une manière peu rassurante ; pensant que c'était un rat, je portai la main dessus au travers du sac, et, frissonnant d'horreur, je sentis la forme d'un serpent qui porta la tête vivement vers ma main; d'un bond je fus hors de ma case et me dirigeai vers celle de mes voisins les Canadiens, auxquels je racontai ma mésaventure, et les engageai à me suivre à ma cabane. Rentré avec eux, je vidai le contenu de mon sac, d'où je vis s'échapper un serpent à sonnettes de la plus belle venue, qui alla se cacher sous un tronc d'arbre abattu près de mon jardin. Je voulus en approcher pour le considérer à mon aise ; mais le monstre oubliant que je l'avais réchauffé dans mon sein, se rua sur ma baionnette que je lui présentais, et se mit à mordre le canon de mon fusil; craignant qu'il ne me mordît moi-même, je mis le doigt sur la détente de ma carabine, et le coup ayant fait balle, il fut littéralement coupé en deux. Après l'avoir mesuré, nous pûmes constater sa longueur, qui dépassait quatre pieds deux pouces. Je lui coupai la queue à laquelle était adaptée une douzaine de petits



Un claim ou atelier de mineur. — Dessin de J. Pelcoq d'après les *Reports of explorations*.

grelots d'écaille, qui rendaient un son sec quand ils étaient mis en mouvement; c'est ce que l'on appelle vulgairement la sonnette du serpent.

Il paraîtrait que, sans y faire attention, j'avais fait entrer ce serpent dans mon sac de campement, chose facile à cette époque de l'année où ils sont engourdis par le froid et roulés sur eux-mêmes.

Dans ces contrées, nous avions encore un autre genre d'ennemi à craindre, qui n'avait pas besoin d'être introduit dans le logis, et qui savait bien y venir sans invitation, si l'on oubliait de fermer sa porte. Un certain soir de dimanche, comme je travaillais dans mon jardin, car je ne m'occupais de sa culture que tous les septièmes jours, je vis l'ombre d'une bête ressemblant à notre loup cervier d'Europe, et bondissant hors de ma case pour regagner la forêt ; ayant saisi mon fusil que j'avais près de moi, je le déchargeai sur l'animal qui, se sentant piqué par le plomb, lâcha un dindon sauvage que j'avais tué la veille tout en travaillant à mon claim; c'était un coyotte, animal très-commun dans ces contrées; il rôde constamment autour des placers pour se nourrir des détritus de toute sorte que les mineurs jettent sur la voie.

....On m'avait souvent parlé d'un marais très-giboyeux qui devait se trouver à six milles au sud de Nevada-City, Je fus tenté d'aller le visiter, et comme je venais de faire

Digitized by Google

l'acquisition d'un mulet, en prévisions des longues excursions que je projetais, je résolus d'emmener avec moi cet animal pour faire l'essai de ses qualités.... ou de ses défauts.

Ma peau d'ours ployée en quatre me fit un bât des plus confortables, que je fixai sur le dos du quadrupède avec une sangle de la tente que mes coassociés avaient abandonnée à Grass-Valley lors de leur départ; je confectionnai un bridon et des étrivières par le même moyen. Dans cet équipage, je pris le chemin du marais, où je ne serais certes pas arrivé avant l'aube du jour sans la rencontre d'un mineur qui eut l'obligeance de me mettre dans mon chemin.

A cent mètres environ du bord, on apercevait dans la pénombre un buisson de roseaux sous lequel j'allai m'embusquer.

A chaque instant des canards et des sarcelles venaient effleurer mon visage de la pointe de leurs ailes; j'en abattis même plusieurs avec le canon de mon fusil; mais ce n'était point à la race emplumée que j'en voulais. Je visais à mieux que cela. De temps en temps, j'étais obligé de faire changer de place mon mulet, car le fond n'étant pas très-solide, je courais risque de le voir s'embourber, si je n'avais eu recours à cette précaution. Il y avait près de trois quarts d'heure que j'étais dans cette position, et le jour commençait déjà à paraître, quand mon attention fut attirée par un bruit vague venant de la montagne à laquelle était adossé le marais; j'avais à peine eu le temps d'ajouter deux balles à celles qui étaient déjà dans mon fusil qu'une magnifique troupe de cerfs et de biches apparut sur la lisière de la forêt; à leur tête, à dix pas environ, marchait un superbe cerf dix cors, qui, s'arrêtant avec l'air inquiet, leva sa belle tête en l'air en reniflant; je compris à son inquiétude que j'avais été éventé, et dans la crainte de les voir rentrer sous bois, je fis feu de mes deux coups; je ne pus juger de leur effet, car je me sentis lancé dans l'espace et ne m'arrêtai qu'au fond du marais: c'était mon scélérat de mulet qui, effrayé par l'explosion de mon arme à feu, avait jugé à propos de faire un vigoureux écart et de se séparer de moi.

Aussitôt que j'eus pu me mettre sur mes pieds, je l'aperçus qui pointait vers la forêt; je me mis immédiatement à sa poursuite et pus enfin l'atteindre, grâce à son bridon dans lequel il s'était pris une jambe, ce qui le forçait à galoper sur les trois qui lui restaient libres.

Quoique je fusse couvert de vase et trempé jusqu'aux os, je me dirigeai à l'endroit de la forêt où m'avait apparu le troupeau et j'y trouvai avec une joie extrême un très-beau cerf étendu sur le sol, le flanc traversé par une de mes balles. C'était une fiche de consolation dans mon malheur; je fus plus vite consolé que séché, car mon amadou s'étant ressenti du bain forcé que je venais de prendre, je ne pus allumer de feu pour me sécher et je dus charger le soleil de ce soin. Étant parvenu avec beaucoup de peine à charger intact ce cerf sur mon mulet, je me dirigeai vers Nevada-City, où je me proposais de vendre mon gibier.

J'y arrivai vers le midi, juste au moment où les mineurs rentraient de leur claim pour dîner; je m'avançai bravement au milieu de l'unique rue du village en criant en anglais: *Venison at one dollar a pound*. Cette bonne idée fut couronnée de succès, car à peine étais-je arrivé au bout de la rue, qui n'avait pas six cents mètres de long, que j'avais tout vendu à raison d'un dollar[1] la livre, et me trouvais avoir gagné huit cents francs en poudre d'or.

Une autre bonne aubaine se présenta: deux frères Nantais; MM. Dep..., qui y tenaient une taverne et auxquels j'avais vendu un des gigots de mon cerf, m'invitèrent à dîner et me dirent au dessert que si je voulais m'engager à leur fournir du gibier pendant toute l'année, ils s'engageraient eux-mêmes à me le prendre tout à des prix débattus entre nous; j'acceptai pour tout le temps que je resterais à Grass-Valley, sans me lier cependant pour un temps déterminé, et notre parole de Breton remplaça l'acte sur papier timbré.

Dans ce village comme dans tous les placers, l'or et l'argent monnayés n'étaient point employés; dans les transactions commerciales, toute denrée était vendue et payée en poudre d'or; aussi voyait-on sur le comptoir de chaque marchand une balance servant à peser la marchandise et une autre d'un plus petit modèle pour en peser le prix. Chaque mineur était nanti d'une bourse en cuir en guise de porte-monnaie, où était renfermée la poudre d'or qu'il consacrait à ses menus achats.

Ce ne fut que quelque temps avant le coucher du soleil que je pus me mettre en route pour Grass-Valley, porteur d'une somme assez ronde.

Départ pour l'intérieur.

Des semaines, des mois s'écoulèrent ainsi entre les travaux du claim et les plaisirs de la chasse; ceux-ci, chose étrange, me rapportant en général plus de profit que ceux-là. Puis vint un moment où je ne pus plus résister au désir impérieux qui me poussait vers les déserts de l'Est; en conséquence, après avoir mis ma cabane sous la surveillance des Canadiens et déposé ma petite fortune entre leurs mains loyales, je fis un beau matin mes derniers préparatifs de départ. Ma peau d'ours et mon hamac furent ployés en quatre sur le dos de mon mulet et fixés au moyen d'une sangle; j'y plaçai mon bissac qui contenait mes provisions, et, par-dessus le tout, je m'installai moi-même; je donnai un dernier regard d'amour à mon paisible ermitage, à mes fleurs chéries qui allaient peut-être dessécher sur leurs tiges, privées de mes soins empressés, un amical serrement de main à mes voisins les Canadiens, et le cœur heureux et rempli d'émotions aventureuses, je me mis en route. Je m'étais confectionné une espèce de caban avec des peaux de coyottes, car ma pauvre chemise de laine rouge de matelot était bien usée. Dans cet équipage, je ressem-

1. Le dollar est une monnaie des États-Unis dont le cours ordinaire du commerce est fixé à la valeur de cinq francs, terme moyen.

blais assez à Robinson, seulement le parapluie de peau me manquait; je l'avais remplacé par un capuchon de la même étoffe que mon vêtement, et le trouvais infiniment plus commode pour la marche ou le repos, la veille ou le sommeil.

Le début de mon voyage se passa sans incidents dignes d'être rapportés; la journée était belle, le soleil resplendissant dorait la cime des arbres de la forêt. Je voyageais sous un dôme de verdure naturelle, où des myriades d'oiseaux voltigeaient en chantant et paraissaient peu effrayés de ma présence; je fis environ quarante-cinq à cinquante milles dans ma journée sans rencontrer d'Indiens; le calme des sombres et profondes forêts de cèdres géants, orgueil de la Sierra-Nevada (*Taxodium giganteum*), faisait pénétrer en moi un sentiment de repos et de bonheur que je n'ai réellement éprouvé que là. Mon âme semblait s'y reposer avec abandon des peines de la vie.

Vers les six heures j'arrivai près d'un joli petit ruisseau ombragé de saules et de jeunes chênes. La position me sembla charmante pour y établir mon campement; de chaque côté, le ruisseau était bordé d'un beau tapis de gazon émaillé de fleurs fraiches comme l'aurore; après avoir déchargé mon vieux camarade d'aventures et l'avoir laissé paître sur ces bords charmants, je m'étendis moi-même sur le gazon, humant avec délices les senteurs embaumées de la forêt. Quand je fus un peu reposé, je pris un bain sous un de ses arceaux naturels de branchages et de fleurs, et dans cette baignoire qu'eût enviée plus d'une jolie naïade, je réparai mes forces en rendant à mes membres la souplesse que leur enlève toujours une course de la longueur de celle que j'avais parcourue; car, pour ménager mon mulet et plus encore par goût de chasseur, j'avais fait la route à pied.

Mon premier soin fut d'allumer du feu, de plumer deux colins ou perdrix californiennes, qui, une fois vidées, furent embrochées sur une branche de chêne déposée elle-même sur deux fourches piquées en terre devant le brasier; comme elles étaient fort grasses, je mis ma poêle dessous pour en recevoir la graisse. J'eusse fait un repas délicieux, si, pour le compléter, j'avais eu une chopine de cidre de Bretagne; je dus remplacer ce nectar national des vieux Kimris par l'eau du ruisseau, qui était au moins fraiche et limpide, qualités qu'ont toujours dans ces régions les eaux qui descendent des montagnes Rocheuses. Le soir, je disposai mon hamac entre deux branches de cèdre, ne voulant pas trop me fier aux délices d'une nuit passée sur le gazon, au bord d'un ruisseau dont le doux murmure devait bercer délicieusement. Je coupai avec ma hache une bonne quantité de branches de la même essence, qui entretinrent pendant toute la nuit un magnifique foyer, sauvegarde contre les visites indiscrètes des bêtes féroces.

Je me réveillai avec l'aurore; les oiseaux chantaient dans les bosquets et donnaient à mon cœur, par leurs doux accords, cette quiétude, ce courage si nécessaires à l'homme perdu dans les forêts, à plusieurs milliers de lieues de sa patrie. Tout ce qui m'entourait était si beau, si suave, que j'ai souvent regretté de n'être pas né dans ces régions primitives, pour y vivre dans une continuelle contemplation des beautés de la création.

L'ours gris. — Reconnaissance des sauvages. — Captivité. — Jugement. — Le poteau de la guerre. — L'Anglais chef de tribu. — Délivrance.

.... Après bien des jours de marche, bien des dangers courus à la rencontre des hommes et des animaux de ces régions, peu fréquentées des Européens, dangers dont la fréquence me fit presque une habitude quotidienne, je traversai l'extrémité sud du groupe de montagnes d'où s'écoule à l'ouest le fleuve Humboldt, et remontant entre les lacs Nicollet et Sévier, je pénétrai dans la partie de la Sierra-Wah où la recherche de l'or et l'hégire des Mormons ont fait naître depuis mon passage les cités de Fillmore et de Cédar. Mais alors les sombres *cañons*, ou passes de ces montagnes, les forêts gigantesques de leurs flancs n'étaient parcourus que par des bêtes fauves et par des hommes non moins sauvages appartenant aux nombreuses subdivisions des Indiens Pah-Utahs.

Campé une nuit sur le bord d'un cours d'eau que je reconnus plus tard pour un affluent du Rio-Verde, je fus réveillé par des rugissements d'ours, mais d'un diapason qui n'avait rien de rassurant. A la pointe du jour, je rechargeai mes armes et y mis des lingots de fer trempé à la place des balles de plomb; je ne sais ce qu'il y avait dans l'air, mais j'éprouvais une espèce de pressentiment qui n'était pas de bon augure, un serrement de cœur qui voulait dire: Prends garde à toi. Je suivis ce conseil, et, à neuf heures environ, je continuai mon voyage; la rivière longeant la direction de ma route, je la côtoyai jusqu'au milieu du jour, et j'allais m'enfoncer dans la forêt, quand mon attention fut réveillée par des cris lointains; j'approchai mon oreille de terre à la façon des Indiens, et j'entendis distinctement des cris confus. D'un bond, je me jetai dans un buisson de cerisiers et de saules qui bordaient la rivière, et tapi comme un renard qui a senti le chasseur, ma carabine en main, j'attendis. Au bout de quelques minutes, j'aperçus une bande d'Indiens de tout sexe et de tout âge accourant vers la rive opposée, et sautant à l'eau comme des grenouilles. Je crus à une attaque et me mis sur la défensive; mais je reconnus bientôt mon erreur, car les pauvres Indiens paraissaient trop effrayés pour qu'il me fût possible de croire que c'était à moi qu'ils en voulaient. Hommes et femmes nageaient à l'envi; seulement comme ces dernières portaient presque toutes sur leur dos un ou deux enfants ficelés dans des écorces de bouleau, elles nageaient bien moins vite que les hommes, qui, une fois arrivés sur le rivage, prirent la fuite. Trois seulement y restèrent, encourageant de la voix et du geste les pauvres squaws à se presser; je m'attendais à voir apparaître de l'autre côté de la rive un parti d'Indiens ennemis, et je me disposais à battre en retraite de mon côté, quand j'entendis retentir le cri formidable qui m'avait tenu éveillé pendant la nuit, à une distance très-rapprochée; au même moment, je vis rouler du haut du talus une énorme

Digitized by Google



Forêt de *Taxodium giganteum* ou pins géants. — Dessin de Lancelot d'après les *Reports of explorations.*

Digitized by Google

masse d'un gris sale, qui, s'étant relevée pour se jeter à l'eau, devint bientôt un ours gris, effroyable bête, la terreur des cœurs timorés, et le roi des animaux de ces régions; il nageait avec une telle vigueur qu'il fut bientôt très-près de la dernière des squaws, pauvre jeune mère traînant à la remorque deux petits jumeaux, qui criaient quand ils n'avaient pas la bouche remplie d'eau. Les Indiens, de leur côté, lançaient des flèches empoisonnées; mais la distance qui les séparait étant encore trop grande, l'ours n'en fut pas atteint.

Devant cette scène déchirante, je ne pus rester spectateur calme et égoïste; je sortis de ma cachette, et après avoir appelé et forcé les Indiens, fort disposés d'abord à la fuite en me voyant, à continuer ferme le jeu de leurs arcs, je plaçai ma bonne carabine dans la fourche d'un saule pour plus de précision dans mon tir, et j'ajustai à cent vingt mètres; ma balle atteignit l'horrible tête du monstre, et je le vis la tremper dans l'eau de la rivière, qui devint rouge de sang. Sa course se ralentit visiblement. Ayant ensuite saisi un Indien qui me paraissait le mari de l'infortunée squaw, je le poussai à l'eau pour le contraindre à aller porter secours à cette malheureuse, qui, paralysée par la peur et arrêtée par son fardeau, avait beaucoup de peine à nager. Je fus cependant obligé de le menacer de mon revolver pour l'y forcer. J'épaulai ma carabine, et une autre balle



Un cañon ou passage de la Sierra-Wah. — Dessin de Lancelot d'après les *Reports of explorations*.

de fer arriva encore dans la tête du *grizly-bear*[1], et l'arrêta assez à temps pour permettre à l'Indienne de gagner la rive. En y mettant les pieds elle tomba presque asphyxiée. Je fis signe aux trois Indiens, père, frère et mari de cette infortunée, de la porter dans la forêt et de la mettre en sûreté. Enhardi par mon premier succès, je voulus faire plus intime connaissance avec un gibier si terrible; je coulai vivement deux lingots dans ma carabine, et l'ayant jetée en bandoulière, je m'élançai sur un des saules qui bordaient la rive, j'y étais à peine installé et n'avais pas encore eu le temps de me fixer à une de ses branches au moyen de ma ceinture, dans la crainte que mes pieds ne vinssent à glisser, que le monstre dressé le long du tronc du saule, la gueule fumante, me couvrait déjà de son haleine fétide. A cette époque, j'ignorais encore que les *grizly-bears* ne montent pas sur les arbres; aussi, dans ma crainte et dans le but de l'arrêter, je lui déchargeai à un mètre de distance, successivement, mes deux coups de feux dans son énorme gueule béante, une de mes balles lui traversa la machoire, en sortant par le cou, l'autre s'enfonça dans son large poitrail; il poussa un rugissement terrible, et en faisant un violent effort pour m'atteindre, il retomba sur le dos au pied du saule. Cependant il se redressa presque

1. Grizly-bear, ours gris.

Digitized by Google

aussitôt. Le temps me manquait pour recharger ma carabine; je voulus me servir de mon revolver; mais dans la vivacité de mes mouvements il s'était pris de telle façon dans ma ceinture avec des branches de saule, que je ne pus immédiatement l'en retirer. Je ne perdis cependant pas la tête, et ayant saisi ma hache, j'en assenai un violent coup sur la tête de l'assaillant. Un de ses yeux fut atteint et son sang vint m'inonder. Il tomba à terre et y resta environ trois secondes, se tordant dans les convulsions de la rage. Pendant ce temps, je parvins à dégager mon revolver, et me voyant maître de la place, puisqu'il devenait évident que l'ennemi ne monterait pas à l'assaut, je pris tout mon temps pour viser et lui crever l'autre œil. Dès lors, je pus facilement venir à bout de la terrible bête. Privée de la vue, elle tournait constamment autour de mon tronc de saule en déchirant l'écorce de ses puissantes dents et de ses griffes. Enfin, un dernier coup de carabine mit fin à son agonie qui s'était prolongée durant plus de vingt minutes, pendant lesquelles il avait mis à découvert les racines de mon saule. Il en avait arraché de si énormes morceaux que l'arbre en avait éprouvé de violentes secousses.

L'ours gris est, par sa force, le roi ou le tyran des animaux des montagnes Rocheuses et des grandes prairies américaines; il n'est pas rare d'en rencontrer pesant cinq cents kilos. Ils ne montent pas sur les arbres comme ceux des autres espèces et ne sont pas aussi intelligents. Leurs longs poils sont d'un gris rougeâtre, et leurs oreilles pointues, leurs yeux féroces tirent sur le brun rouge; leurs pattes dépassent onze pouces de long, et chaque griffe, recourbée en croissant, en a six. Je coupai à ma victime ces formidables défenses et lui cassai les dents à coups de hache, afin de m'en faire un trophée comme les Indiens. Je lui ouvris le ventre pour suivre, en vrai chasseur, le trajet de mes balles dans son corps : le cœur et les poumons avaient été traversés trois fois. J'étais ainsi occupé quand mes Indiens et leurs squaws arrivèrent et se mirent à danser une ronde échevelée autour de nous, en chantant une chanson dont je crus reconnaître le caractère gastronomique dans certains mots indiens qu'ils prononçaient souvent. Je les laissai faire, et m'étant assis sur les flancs rebondis de mon ours, je me joignis au chœur. Voyant ma bonne volonté, ils vinrent me prendre par la main et m'entraînèrent dans leur ronde; je cédai de bonne grâce, et ils en parurent enchantés.

Au moment de nous séparer, un de ces Indiens qui savait un peu d'espagnol, me fit un discours emphatiquement sentencieux qu'il termina par cet aphorisme de circonstance : « La reconnaissance est une vertu peau-rouge; l'ingratitude a le visage pâle. » Je m'éloignai ne sachant que répondre à une parole aussi sensée.... Deux jours plus tard j'aurais pu le faire; car deux jours plus tard j'étais bel et bien abandonné dans le désert et dévalisé de mes menus bagages par l'Indien même dont j'avais sauvé la femme et l'enfant, et qui avait tenu à m'accompagner en qualité de guide. Ce n'est pas tout; le lendemain au lever du soleil, je rêvais bien moins à ce mode indien de gratitude qu'à la patrie dont j'étais séparé par plusieurs milliers de lieues, quand je fus tout à coup tiré de mes douces pensées par le sifflement d'une flèche qui vint s'enfoncer dans la terre à un pas de moi. L'inclinaison qu'elle avait gardée me porta à jeter les yeux du côté d'où elle pouvait être partie, mais je ne pus apercevoir l'auteur de cette agression. A quelques instants de là, une autre la suivit, paraissant toujours venir du même point, qui était une éminence escarpée, couronnée par un plateau élevé de soixante mètres sur ma droite. Cette seconde flèche était venue s'enfoncer dans le tronc de cèdre où j'étais appuyé et à quelques pouces de mon épaule; ceci devenait compromettant. Je me levai et allai me cacher derrière un tronc d'arbre, m'en servant comme d'un bouclier contre mon agresseur invisible; en avançant tout doucement la tête entre les branches, je vis effectivement un Indien, que je reconnus pour mon ingrat voleur, qui, le corps caché derrière un bloc de rocher, cherchait à découvrir l'endroit ou je m'étais embusqué. La pointe rougeâtre de ses flèches me fit juger qu'elles étaient empoisonnées; mon parti fut alors bientôt pris : je l'ajustai, et ma balle l'atteignit un peu au-dessus de l'aisselle droite. Il s'affaissa sur la roche et y resta suspendu le haut du corps et les bras pendants. Ayant alors jeté ma carabine en bandoulière, je grimpai vers lui en m'accrochant aux aspérités des rochers et aux racines; mais comme le passage était difficile, il s'écoula assez de temps pour lui permettre de revenir à lui avant que j'eusse atteint le haut du rocher. Avec une agilité qui me surprit, dans un homme aussi grièvement blessé, il gagna le plateau sans qu'il me fût possible de lui envoyer mon second coup de feu, embarrassé que j'étais par la difficulté du terrain. Quand je fus arrivé sur le plateau, il était déjà à près d'un quart de mille, fuyant dans la plaine. Le suivre eût été une folie. Je me contentai de lui envoyer, en forme de souhait de bon voyage, une balle conique de mon coup à grande portée, mais sans l'arrêter, car il avait trop d'avance sur moi.

Je descendis, et en passant à côté de la roche homicide où je l'avais frappé, je la trouvai encore teinte de son sang. Après avoir fait un mauvais déjeuner, je repris, triste et préoccupé, ma route au travers de la forêt. Le lendemain, vers onze heures, un bruit vague et confus attira mon attention; peu rassuré, j'attachai mon oreille au sol et pus me convaincre bien vite qu'un parti de guerre indien était sur mes traces, car la brise m'apportait le son de leurs voix encore lointaines. La fuite était impossible. Me cacher eût été chose inutile, et m'eût attiré le mépris des Indiens. Me confiant donc dans ma bonne étoile, j'attendis de pied ferme, le dos appuyé à un arbre et la face à l'ennemi. Quelques minutes après, ils étaient à soixante pas de distance de moi. Alors commencèrent à tomber à mes côtés plusieurs flèches dont je fus garanti par les arbres qui me couvraient. Mon premier mouvement fut de me défendre à l'aide de mon revolver et de ma carabine; mais quand je les vis se rapprocher peu à peu et m'assaillir de leurs traits empoisonnés, je songeai à me rendre; car je rêvais à la patrie, douce pensée qui me conseilla la prudence. Je déposai mes armes au

pied de l'arbre que j'avais choisi comme point d'appui, et me dirigeai vers eux. Ils me reçurent les flèches sur la corde de l'arc, prêts à recommencer une nouvelle décharge. Un féroce cri de guerre accueillit ma résolution, et je fus immédiatement entouré, couché sur le sol et garrotté des pieds et des mains.

J'adressai successivement la parole à celui qui me parut être le chef de la bande, mais il me répondit en langue indienne quelques paroles que je ne pus comprendre. Après beaucoup de mots et non moins de gestes échangés entre eux, je crus comprendre qu'il était question de me porter ou de me détacher les jambes; le chef penchait pour le premier moyen, mais la bande, peu disposée à faire une telle corvée, voulait le second, et elle l'emporta heureusement. Les liens de mes jambes furent donc détachés, et je me mis en route à travers la forêt au pas gymnastique, entraîné par ces Indiens.

Vers les deux heures, nous fûmes arrêtés dans notre course par une rivière qu'ils se disposèrent à traverser à la nage; un des plus robustes de la bande fut désigné pour me porter sur son dos, où je fus attaché avec des lanières de peau de buffle. J'avoue que ce ne fut pas sans crainte que je vis commencer cette opération, d'autant plus qu'ayant toujours les mains liées, le danger devenait imminent, si mon Indien n'était pas habile nageur. Je fis tout ce que je pus pour faire comprendre au chef que je savais nager, et que s'il voulait me faire détacher, je pourrais aussi bien qu'eux traverser à la nage; mais soit qu'il ne comprît pas mes signes, ou qu'il se défiât de moi, tout fut disposé pour mon passage; mon sac, mes armes, tout le butin, pris avec moi, fut attaché en forme de ballot dans ma peau d'ours et lancé à l'eau en même temps que nous. Je m'aperçus bien vite que mon Indien était bon nageur, et nous arrivâmes rapidement à l'autre bord, où nous attendîmes au milieu d'une petite anse bordée de joncs et de plantes aquatiques. Comme il faisait très-chaud, je fus bientôt sec, car ils n'avaient pas pris la précaution de me retirer mes vêtements de peau; nous suivîmes encore le cours de la rivière environ une heure; puis nous rencontrâmes un affluent dont nous suivîmes le cours, et vingt minutes après nous trouvions, cachés dans les saules qui bordaient cette rivière, trois canots indiens construits en branches de saule et recouverts en écorce de bouleau d'un travail fort ingénieux; nous y étant installés, nous remontâmes la rivière à coups de pagayes, et, après deux heures de voyage, je pus distinguer à deux milles environ devant nous une immense prairie, couverte de ce que j'aurais pris pour un grand nombre de meules de foin, si je n'avais vu sortir du sommet de plusieurs d'entre elles un filet de fumée bleue qui m'indiquait assez que c'étaient les cases d'une tribu. Dès que nous atteignîmes l'anse principale où étaient attachés des pirogues et des canots avec des amarres en corde végétale, nous fûmes aperçus des habitants, des cris de joie accueillirent notre arrivée, et plus d'un millier de femmes, d'enfants et de vieillards accoururent sur le rivage. Les plus impatients de me voir se jetèrent à l'eau avec des contorsions des plus grotesques, et entourèrent notre canot par-dessous lequel les enfants plongeaient comme de jeunes marsouins.

Je fus saisi et porté à terre au milieu d'une foule considérable. Nous entrâmes dans une large rue, formée par deux rangs de huttes; le grand chef arriva bientôt, et je compris vite qu'il donnait des ordres pour éloigner la foule, devenue tellement compacte que je me sentais étouffé comme dans une ceinture vivante. Le chemin que nous parcourions montait, et je découvris la hutte du chef, qui était beaucoup plus haute et plus vaste que les autres; sur son sommet une foule d'Indiens des deux sexes étaient montés pour mieux jouir du coup d'œil. Cependant, au lieu d'y aller directement, mon escorte prit à droite au travers d'un dédale de huttes, et s'arrêta devant l'une d'elles, où on me fit entrer, suivi seulement du grand chef et de trois Indiens, chefs inférieurs; la fumée épaisse qui remplissait la hutte m'empêcha d'abord de distinguer les objets qui s'y trouvaient, mais ayant été conduit au fond, je trouvai, couché sur une natte, l'Indien que j'avais blessé l'avant-veille d'un coup de feu. Sa squaw était près de lui avec tous ses parents. Le chef me demanda en espagnol si je connaissais cet Indien, je fis signe que oui; ayant levé une peau de buffle qui le couvrait, il me montra du doigt la blessure produite par ma balle. On y avait appliqué une espèce d'emplâtre de feuilles écrasées. Interrogé sur l'origine de cette blessure, je ne crus pas devoir dissimuler que j'en étais l'auteur.

Mon crime étant avéré, je fus conduit à la hutte du conseil, accompagné d'une foule considérable; plus vaste que les autres cases de la tribu, elle ne différait en rien des autres par sa construction qui était de branches de chêne piquées en terre et enduites de terre glaise. Les Indiens de cette tribu étaient d'une grande taille, bien faits et vigoureux, avec des nez aquilins et des mentons très-saillants; les femmes y possédaient, en général, le genre de beauté qu'on retrouve dans toutes les tribus indiennes; les vieilles femmes seules étaient assujetties aux travaux les plus durs, et comme dans la plus grande partie des autres tribus, les jeunes jouissaient de la considération galante de chacun. D'après ma carte, ce village, appartenant à la grande tribu des Timpabaches, subdivision des Pah-Utahs, était situé sur les bords du San-Juan, rivière tributaire du Rio-Grande, branche mère du Colorado de l'Ouest.

Entré dans la case du chef, j'y trouvai rassemblés les quatre principaux chefs qui, assis au fond de la hutte, m'y attendaient; ils étaient fraîchement tatoués, à en juger par l'éclat des couleurs qui resplendissaient sur leurs traits farouches. Chacun d'eux avait son tomahawk posé à côté de lui, et portait des plumes d'aigle dans la chevelure; leur cou et leurs poignets étaient ornés de dents humaines et de griffes d'ours; autour de leurs reins pendaient des queues de loup et de renard; des trophées de guerre ornaient l'intérieur de la hutte du conseil. C'étaient des crânes humains avec leur chevelure, des armes de toute espèce prises dans les combats, des peaux d'ours et de tigre, et une chose qui me frappa

singulièrement, ce fut de retrouver parmi ces dépouilles, celle d'un monstrueux serpent que j'avais tué quelque temps avant de pénétrer dans la Sierra-Wah : je ne me trompais pas, c'était bien son affreuse tête percée de mes deux coups de feu.

Au centre brûlait un brasier homérique, dont la fumée sortait par l'ouverture pratiquée, comme toujours, au sommet de la hutte.

Deux Indiens armés de leur tomahawk, gardaient la porte du conseil, et comme les cris de la foule curieuse semblaient gêner les chefs, ils donnèrent ordre qu'une peau d'ours fût jetée en guise de portière sur l'ouverture. D'abord ils commencèrent par la cérémonie du calumet, le chef le plus âgé ayant décrit un cercle sur la terre et l'ayant entouré de signes cabalistiques, y fit apporter un charbon ardent auquel il alluma le calumet national qu'il offrit au grand manitou, au soleil, à la terre et aux quatre points cardinaux; les autres chefs le regardaient faire d'un air fort sérieux. Ensuite le calumet leur fut remis à tour de rôle; nul d'entre eux ne s'en servit de la même manière, car chacun d'eux s'était engagé par serment devant le manitou de fumer d'une façon unique pendant le cours de son existence. A mon grand regret le calumet ne me fut point offert; mais à sa place on me montra un tomahawk teint du sang ennemi, qui était, je crois, l'arme du bourreau. Un guerrier le leva avec ostentation



La case du jugement. — Dessin de J. Pelcoq d'après un croquis.

sur ma tête; heureusement il sut s'arrêter dans son mouvement; car j'avais les bras toujours attachés derrière le dos, et ma tête eût volé en morceaux, s'il l'avait laissé retomber sur elle.

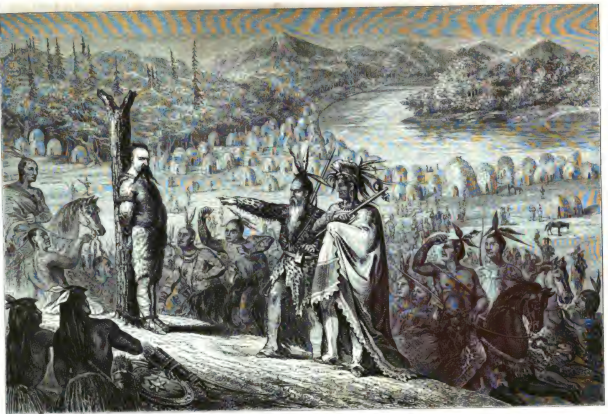
Cette cérémonie achevée, on alla replacer le tomahawk de guerre au-dessus d'une affreuse peinture tracée sur une écorce de bouleau fixée aux parois de la hutte. Cette peinture représentait grossièrement le soleil, astre dans lequel les Timpabaches croient que le grand esprit réside.

La squaw de l'Indien blessé par moi fut ensuite introduite, et celui des chefs qui avait ouvert la séance l'interrogea sur ce qu'elle savait au sujet du fait qui m'était reproché; je vis bien d'abord que la pauvre squaw me plaignait au lieu de me charger; je lus dans ses yeux et dans ses gestes qu'elle plaidait ma cause autant que sa position d'épouse du blessé le lui permettait.

Je compris aussi qu'elle racontait la scène du combat contre l'ours, et comment je les avais sauvés tous d'un péril certain. A la déposition de la squaw, une teinte de bienveillance éclaira le visage des membres du conseil, et après un débat assez animé, le grand chef m'adressa en espagnol les questions suivantes :

« Pourquoi le visage pâle est-il venu dans ces régions déclarer la guerre aux Timpabaches? Qu'il réponde. Le grand chef de cette nation attend qu'il se justifie s'il le peut.

Digitized by Google



Le poteau de la guerre. — Dessin de J. Pelcoq d'après un croquis de l'auteur.

Digitized by Google

— Le visage pâle, répondis-je, n'a point déclaré la guerre; il a, au contraire, été attaqué, et il s'est défendu.

— Alors, ajouta-t-il, qu'il montre la blessure que lui a faite son agresseur.

— Je n'ai pas reçu de blessure, mais j'ai dû en faire une pour sauver ma vie.

— Le visage pâle n'avait pas ce droit; après avoir été brave devant l'ours gris, il devait être clément et fuir devant les flèches du Timpabache qui ne l'eussent pas atteint. Il a versé le sang, son sang doit être versé. Le grand chef le Serpent à cornes et son conseil pensent que le visage pâle a mérité la mort. »

A ces mots l'Indienne prononça quelques paroles que je ne compris pas, et, soulevant la peau d'ours qui formait la portière de la hutte du conseil, elle s'éloigna. Après son départ, un nouveau conciliabule s'éleva dans le conseil des chefs; je crus un moment que les avis étaient partagés sur mon sort; mais bientôt, tranchant définitivement la question, le premier chef se fit apporter de nouveau le tomahawk de guerre, me le posa sur la tête en prononçant quelques paroles en langue indienne, les yeux fixés sur l'image du soleil dont j'ai déjà parlé plus haut. Je compris que mon arrêt de mort venait d'être prononcé.

Je songeai à la patrie et aux êtres chers auxquels il faudrait dire un éternel adieu.

Au fond de la hutte existait le tronc d'un chêne auquel je fus attaché par le cou au moyen d'une forte corde de cuir, fixée elle-même à un anneau d'or massif, dont le poli intérieur faisait supposer qu'il avait servi à plus d'une victime. On apporta une botte de joncs secs sur lesquels plusieurs Indiens se couchèrent en fumant et en fredonnant une complainte de mort qui finit par m'endormir, accablé que j'étais par la fatigue, l'émotion et la faim, car il m'avait été impossible de la rassasier avec un morceau de galette de gland doux cuite sous les cendres que mes gardiens m'avaient offert lors de leur repas du soir.

.... Deux jours et deux nuits se succédèrent sans apporter de grands changements à ma situation.

Dans la matinée du troisième jour, mon attention fut attirée par un tumulte inaccoutumé de voix, d'allées et venues dans le camp. Pendant la nuit, j'avais été constamment tenu éveillé par un pressentiment sinistre; bientôt les quatre chefs se présentèrent majestueusement équipés, suivis par une centaine de guerriers, la chevelure ornée de plumes d'aigle; les uns étaient armés d'arcs et de boucliers de bois dur recouvert de peau d'ours gris peinte de diverses couleurs, et d'autres de fusils à silex. On remit au grand chef le tomahawk de guerre dont j'ai déjà parlé, et il ouvrit la marche funèbre. On me délia les jambes, et je fus conduit la corde au cou hors de la hutte; je compris que l'heure de ma mort était venue.

En vrai soldat, je me résignai et marchai avec toute la fierté et l'assurance que mon âme put obtenir de ma chair émue. Arrivés hors de la hutte, les Indiens de mon escorte montèrent sur des chevaux magnifiquement caparaçonnés de peaux d'ours, de tigres et de bisons; tous avaient appendu aux mors de leur bride des chevelures à plusieurs desquelles adhérait encore la peau de la tête ou même le crâne.

L'immense prairie qui entourait les wigwams des Timpabaches était couverte d'Indiens. J'eus bientôt découvert, à la diversité de leurs accoutrements et à leur nombre, qu'il y avait là plusieurs tribus réunies; je fus conduit au centre de cette savane par mon escorte de guerriers, qui tous, armés de leurs tomahawks, avaient beaucoup de peine à éloigner la masse populaire que la curiosité jetait sur mon passage.

Au milieu de la prairie s'élevait une espèce de monticule de gazon, surmonté par le tronc d'un jeune chêne fourchu; c'était le poteau de la guerre; j'y fus immédiatement attaché par les mains et les pieds.

J'étais dans cette position depuis quelque temps, quand le grand chef s'avança vers moi, accompagné d'un personnage qui, bien qu'affublé à la manière indienne, avait cependant le type européen. C'était un homme de soixante-cinq ans environ, à la taille haute et au torse robuste. Il portait une barbe rousse très-longue, contre l'habitude des Indiens qui se l'arrachent; ses vêtements en peau de panthère non tannée ajoutaient encore à sa physionomie sauvage; il portait un rifle en bandoulière, une hache et un revolver dans la ceinture.

« Le grand chef des Timpabaches ici présent, me dit-il en bon anglais, me charge de vous dire qu'il vous a condamné à mort; sa sagesse lui a conseillé cette résolution pour plusieurs motifs: le premier et le plus concluant est votre qualité d'Américain; le second est la blessure mortelle faite par vous sur le territoire des Timpabaches à un Indien de sa tribu. En considération, cependant, du bien qu'il a entendu raconter de vous, il veut bien vous faire grâce des supplices qui sont dus à de tels actes, châtiments cruels que je n'approuve pas et auxquels, moi, Indien de cœur et Anglais de nation, je me serais opposé probablement.

— Je vous remercie, lui dis-je, de ce sentiment qui vous honore, mais dites bien au grand chef qu'il se trompe quant à ma nationalité : je ne suis point Américain; et, si j'ai blessé un de ces Indiens, ce n'a été qu'à mon corps défendant, et poussé à bout par son ingratitude envers moi qui l'avais sauvé lui et sa famille de la dent et des griffes de l'ours gris. Du reste, n'est-il pas dans la nature de l'homme de défendre son existence quand elle est menacée? »

Sans me répondre directement, mon étrange interlocuteur reprit :

« Sir, votre position m'attriste beaucoup, n'avez-vous donc pas une famille à regretter, une femme, une mère, une sœur, qui pleureront votre mort?

— Oui, répondis-je, et tous éprouveront une douleur profonde quand ils ne me verront pas revenir au foyer de mes pères; mais au moins ignoreront-ils où et comment j'aurai perdu l'existence; à part cela, la mort ne m'effraye pas, le malheur m'a appris à la mépriser. Quand je me décidai à faire cette excursion au delà des montagnes Rocheuses, j'étais déterminé au sacrifice

Digitized by Google

de ma vie : la mort n'est pour moi qu'un accident vulgaire et prévu. Du reste, je suis soldat, et à ce titre je saurai montrer à ces barbares qu'un Français peut savoir mourir aussi bravement qu'un guerrier indien. »

A ces mots, je vis l'émotion gagner la prunelle de ce chasseur d'hommes, qui paraissait si féroce à première vue.

« J'ai tout essayé, dit-il, pour obtenir votre grâce de ces Indiens, mais il y a contre vous, dans le conseil des chefs, un parti puissant. L'Indien que vous avez blessé était le beau-frère d'un des guerriers les plus influents de la tribu.

— Je vous en remercie encore, lui répliquai-je ; mais permettez-moi de vous demander un seul et dernier service avant de mourir, celui de tâcher de faire abréger mon supplice et de vous charger de faire remettre un médaillon que j'ai là sur mon cœur à une de vos compatriotes que j'ai laissée en France, lors de mon départ pour l'Amérique. Je ne veux pas que cette image, qui me rappelle les traits de la plus chère des femmes, soit profanée après ma mort par ces barbares. Vous irez sans doute un jour à Sacramento, ou même à San-Francisco ; là vous pourrez trouver, en le cherchant, un Français digne de recevoir mon dépôt sacré, avec recommandation d'annoncer à cette femme que je suis mort dans les placers.

— Cette mission, pour moi, est sacrée, me répondit-il, je ferai exprès le voyage pour accomplir votre dernier vœu, et je promets sur mon honneur de gentleman anglais et de chef indien de m'acquitter religieusement de cette sainte mission.

— Alors, écartez ma vareuse, et vous trouverez ce médaillon. »

M'ayant demandé la permission de l'ouvrir, il y attacha son regard humide de larmes, et me dit :

« Je vous trouve bien malheureux de quitter pour toujours cette créature dont le regard attristé semble présager d'avance les dangers qui vous attendaient dans votre périlleux voyage. »

Quelques larmes roulant sur la fourrure de mon vêtement furent ma seule réponse. Dans l'intérieur de la boite de métal où je gardais cette chère relique, j'avais écrit son nom ; après l'avoir lu, l'étranger me demanda avec vivacité si ce nom était aussi le mien, et si je n'étais pas d'origine anglaise.

— Oui, et certes j'en suis fier, lui répondis-je ; mes aïeux ayant suivi la fortune des Stuart, abandonnèrent fortune et patrie pour accompagner en France leur roi exilé. »

Il ne me laissa pas achever :

« Mais alors, s'écria-t-il, vous descendez de ce Wogan, dont la valeur a été célébrée par l'auteur de *Waverley*[1] ; et ; s'il en est ainsi, moi, descendant de Lennox duc de Richmond, je ne puis voir couler devant mes yeux le sang d'un homme dont les ancêtres ont prodigué le leur pour la cause de mes aïeux. Comptez donc sur Lennox, à la vie et à la mort ! »

A ces mots, l'homme dont je venais si étrangement d'apprendre le nom, s'éloigna, suivi des principaux guerriers de sa tribu. J'attendis peut-être un quart d'heure, l'âme et la pensée tournées vers ma patrie, quand je fus tiré de mes réflexions par une rumeur subite qui se fit entendre dans le camp et se communiqua aux guerriers qui entouraient le poteau de mort où j'étais attaché. C'étaient les cris de guerre des tribus qui s'apprêtaient au combat. De l'éminence où j'étais enchaîné, je vis distinctement le brave Lennox groupant autour de lui la tribu qui l'avait adopté pour chef et l'adossant à la lisière de la forêt, tandis que les Timpabaches gardaient le centre de la plaine.

Quelque temps après, je vis les chefs de chaque tribu se rendre au milieu de la savane ; leur conférence, cette fois, ne dura qu'un instant ; ils s'avancèrent vers moi, et Lennox à leur tête, coupant mes liens avec son poignard, me rendit la vie et la liberté. Je tombai dans ses bras et le pressai sur mon cœur avec l'émotion de la reconnaissance.

Au bout de quelques instants, l'arène du combat se chargea des apprêts d'une fête à laquelle furent convoquées toutes les tribus présentes. Tous leurs chefs réunis, ayant mon libérateur et le grand chef à leur tête, vinrent me prier de séjourner encore quelques jours dans cette tribu, et d'assister à un festin qui allait être offert par la nation des Timpabaches.

.... C'est ainsi que la rencontre inopinée d'un homme, aujourd'hui bien connu en Californie par ses goûts aventureux et son influence sur les Indiens, m'arracha providentiellement à une mort certaine. Lennox ne s'en tint pas là ; grâce à sa protection, je pus, en toute sûreté, descendre le Rio-Colorado jusqu'au Rio-Virgin, remonter cette rivière et enfin regagner la région des mines, et Grass-Walley, où l'on me croyait mort depuis longtemps.

B^on DE WOGAN[1].

1. « Le capitaine Wogan, dont le caractère entreprenant est si bien dépeint dans l'histoire de la rébellion par Clarendon, avait d'abord été attaché au parlement, mais il avait abjuré ce parti lors de l'exécution de Charles Ier. Dès qu'il eut appris que le comte de Glencairn et le général Middleton avaient arboré l'étendard royal dans les highlands d'Écosse, il prit congé de Charles II qu'il avait accompagné à Paris. Il revint en Angleterre, leva un corps de cavalerie à ses frais dans les environs de Londres, traversa le royaume qui, depuis si longtemps, était sous la domination de l'usurpateur, et par des démarches habiles, il parvint à joindre, sans avoir perdu un seul homme, un corps de highlanders alors sous le drapeau des Stuart. Après avoir fait la guerre pendant plusieurs mois et acquis, par ses talents et son courage, une grande réputation, il eut le malheur d'être blessé dangereusement, et aucun secours de l'art ne fut capable de prolonger sa glorieuse carrière. » *Waverley*, chap. XXVIII.

1. M. de Wogan, ancien officier de spahis, ancien chef d'un des bataillons de la garde mobile, en 1848, est aujourd'hui directeur du télégraphe à Saint-Sever (Landes).



Types d'Indiennes du Colorado. — Dessin de J. Pelcop d'après les *Reports of explorations*

Digitized by Google



ROYAUME D'AVA. — Grande pagode de Rangoun. — Dessin de Français d'après une photographie.

Digitized by Google

VOYAGE DANS LE ROYAUME D'AVA

(EMPIRE DES BIRMANS)

PAR LE CAPITAINE HENRI YULE,

DU CORPS DU GÉNIE BENGALAIS.

1855.

Départ de Rangoun. — Frontières anglaises et birmanes. — Aspect du fleuve et de ses bords.

Lord Dalhousie, gouverneur général de l'Inde, ayant décidé l'envoi d'une ambassade près de la cour d'Ava, les membres de la mission, à laquelle il voulut bien m'adjoindre en qualité de secrétaire, se réunirent à Rangoun dans le courant de juillet 1855. Cette ville est célèbre par sa belle position commerciale et maritime au débouché de la navigation intérieure du Pégu et de l'Ava, ainsi que par sa grande pagode, un des sanctuaires les plus renommés de l'Indo-Chine.

Le 1er août, au point du jour, toute l'ambassade, portée sur les bateaux plats *le Sutlege* et *le Panlang*, remorqués par *le Bentinck* et *le Nerbudda*, quitta cette ville et gagna le bras principal de l'Irawady.

Après avoir traversé les provinces anglaises d'*Enzada* et de *Prome*, on nous annonça l'approche d'une députation birmane qui devait nous servir d'escorte.



Bateau à voile sur l'Irawady.

A quelques heures au nord de Prome, des piliers blancs élevés sur chaque rive du fleuve nous indiquent la ligne frontière des possessions anglaises et birmanes. Les canons des forts saluent notre passage.

Entre le fleuve et la base des chaînes qui bordent son bassin s'étendent des bandes de terrain où se déploie cette richesse de végétation qu'impriment au paysage les bois où les grands arbres se mélangent aux palmiers élancés. Les villages sont assez nombreux, agréables d'aspect; le plus souvent la masse sombre d'un monastère domine de ses triples étages les cabanes et les arbres; puis en arrière, pour dernier plan, se dressent des collines qui, couvertes d'un gazon sec, sont couronnées de pagodes auxquelles conduisent des sentiers tortueux.

Une course au sommet d'une des premières collines des terres d'Ava nous procure une vue magnifique de la contrée et du cours du fleuve. Dans le lointain nous n'apercevons pas de villages, mais des routes se dirigeant vers l'intérieur, et de temps à autre apparaissent quelques-uns de ces chariots indigènes (*neat*) qu'entraînent de leur trot rapide des bœufs rouges, vigoureux et en parfait état.

Ces animaux, quoique beaucoup plus petits que les bœufs de l'Inde centrale et du Deccan, sont beaucoup plus forts, plus grands que les bœufs du Bengale; je n'en ai peut-être jamais vu en meilleure condition. Ces bœufs sont loin de se livrer à des excès de travail. La principale raison de leur parfait état tient probablement à ce que, les indigènes ne consommant pas de lait, les veaux ne sont pas privés de leur aliment naturel.

Les terres qui avoisinent la frontière sont excessivement ondulées, et les fonds seuls sont cultivés. Le nom de charrue ne peut s'appliquer à l'instrument qu'on emploie dans les cultures sèches; c'est plutôt une sorte de râteau avec trois larges dents d'acacia. Près d'Ava, surtout dans les rizières, les paysans se servent de charrues qui rappellent un peu plus les charrues indoues.

Les terres, bien qu'imparfaitement labourées, étaient proprement tenues et leurs sillons plus réguliers que dans la plupart de nos champs de l'Inde. Ce mode de culture n'en excita pas moins le mépris d'un robuste Hindoustan du Doab, zémindar dans notre cavalerie irrégulière. « C'est à Dieu et non pas à leur travail qu'ils doivent leur nourriture, » disait-il. Les paysans se plaignaient beaucoup de la sécheresse; ils n'avaient pas récolté de riz depuis plusieurs années, et n'espéraient pas même une récolte cette année encore.

Nous trouvâmes enfin à *Menh'la*, chef-lieu de district,

Digitized by Google

la députation annoncée depuis plusieurs jours. Elle se composait du Woondouk[1] Moung Mhon; du gouverneur de Tseen-goo, petit vieillard original; de Makertich, gouverneur du district de Maloon. Ce dernier, d'origine arménienne, s'habille comme les Birmans; son teint est peut-être un peu plus foncé que celui des indigènes, dont il se distingue par des traits plus aquilins. Il y avait en outre des scribes et des officiers.

La députation était escortée de cinq ou six canots de guerre; c'était la première fois que nous rencontrions ces immenses embarcations; l'avant en est très-bas et très-fin; l'arrière, très-élevé, se recourbe au-dessus de l'eau; les rameurs, au nombre de quarante à soixante, sont deux sur chaque banc : tout l'extérieur du canot est doré, et toutes les rames le sont aussi. Les matelots, vigoureux et robustes, portaient tous leur conique chapeau de bambou; dans quelques canots ils étaient vêtus de mauvaises jaquettes noires d'uniforme. Des bandes de mousseline et des *filets* couverts de clinquant ornent les poupes élevées des canots de guerre, où flotte avec grâce une grande bannière blanche bordée d'argent, sur laquelle s'étale le blason de l'empire, un paon grossièrement dessiné. Souvent, à côté de l'oiseau oriental, une carafe européenne sert de pomme au mât de bambou auquel s'attache le pavillon. C'est un ornement très en faveur chez les Birmans, et parfois même une modeste bouteille à eau de Seltz domine la pointe extrême des pagodes. Un court mâtereau dressé à l'extrémité de la poupe des canots de guerre porte le *htee*[2], cet emblème royal et sacré. Ce n'est pas à l'arrière, comme en Europe, mais à l'avant du canot, sur une espèce de petite plate-forme, que se place le personnage le plus important du bord.



Canot de parade.

Nous débarquâmes et nous nous rendîmes à la résidence de Makertich. C'est une élégante construction en bambou, élevée sur piliers et entourée d'une palissade de même bois, selon la mode du pays. Une chambre tout à jour d'un côté, garnie de tapis indiens, servait de pièce de réception. Au fond de la salle, on voyait rangés sur un râtelier les fusils de la garde du gouverneur, qui habite, dans un coin de la cour, un petit corps de bâtiment, d'où les femmes regardaient curieusement les *Kalàs* (étrangers); les communs et les corps de garde étaient appuyés sur la clôture elle-même.

Dans la soirée, en compagnie de Makertich, nous allâmes faire un tour dans la ville, qui est toute neuve, et ne date que de l'entrée en fonction de ce gouverneur; elle n'a que six mois d'existence. C'est certainement la ville la plus propre et d'aspect le plus prospère que nous ayons rencontrée sur le fleuve depuis notre départ de Rangoun : une longue voie perpendiculaire à la rivière, et que viennent croiser trois autres rues, compose cette jeune cité. Les maisons ne sont pas situées au bord de la rivière; les Birmans négligent presque universellement les avantages d'une telle position; une large zone couverte de grands arbres s'étend toujours entre l'eau et leurs habitations; des *simul* (l'arbre à coton des Anglo-Hindous), des tamarins, de nombreuses variétés de figuiers forment un ombrage impénétrable aux rayons du soleil. Les rues sont larges, bien entretenues, bien drainées. Un groupe de monastères et de pagodes entouré d'un bosquet de tamarins, de palmiers et de talipots, s'élève sur le bord du fleuve, et nous remarquons dans plusieurs de ces édifices religieux l'absence de la forme conique ou mieux de cette forme en poire qui est le modèle stéréotypé de toutes les pagodes du Pégu.



Bateau de commerce.

Le lendemain 13 *août* nous nous remîmes en route, après une visite matinale de notre escorte, ennuyeux cérémonial qu'il fallut subir pendant tout le voyage. Le woondouk et sa suite étaient dans deux barges remorquées par les canots de guerre; ces barges étaient peintes tout en blanc, couleur royale; les parasols d'or des dignitaires se dressaient aux coins de la cabine, devant laquelle était une verandah tendue en drap grossièrement brodé.

Les bateaux, nombreux à *Menh'la*, offraient quelques

1. *Woondouk*, ministre de second ordre. Dans le *Hlwot-dau*, grand conseil de la couronne, il y a quatre *woon-gyi*, assistés chacun d'un woondouk. *Woon*, gouverneur ou ministre ; ce mot signifie littéralement fardeau. *Woon-gyi*, grand woon ; *woondouk*, soutien du woon.

2. Le *htee* est l'ornement en fer doré qui couronne le dôme de toutes les pagodes.

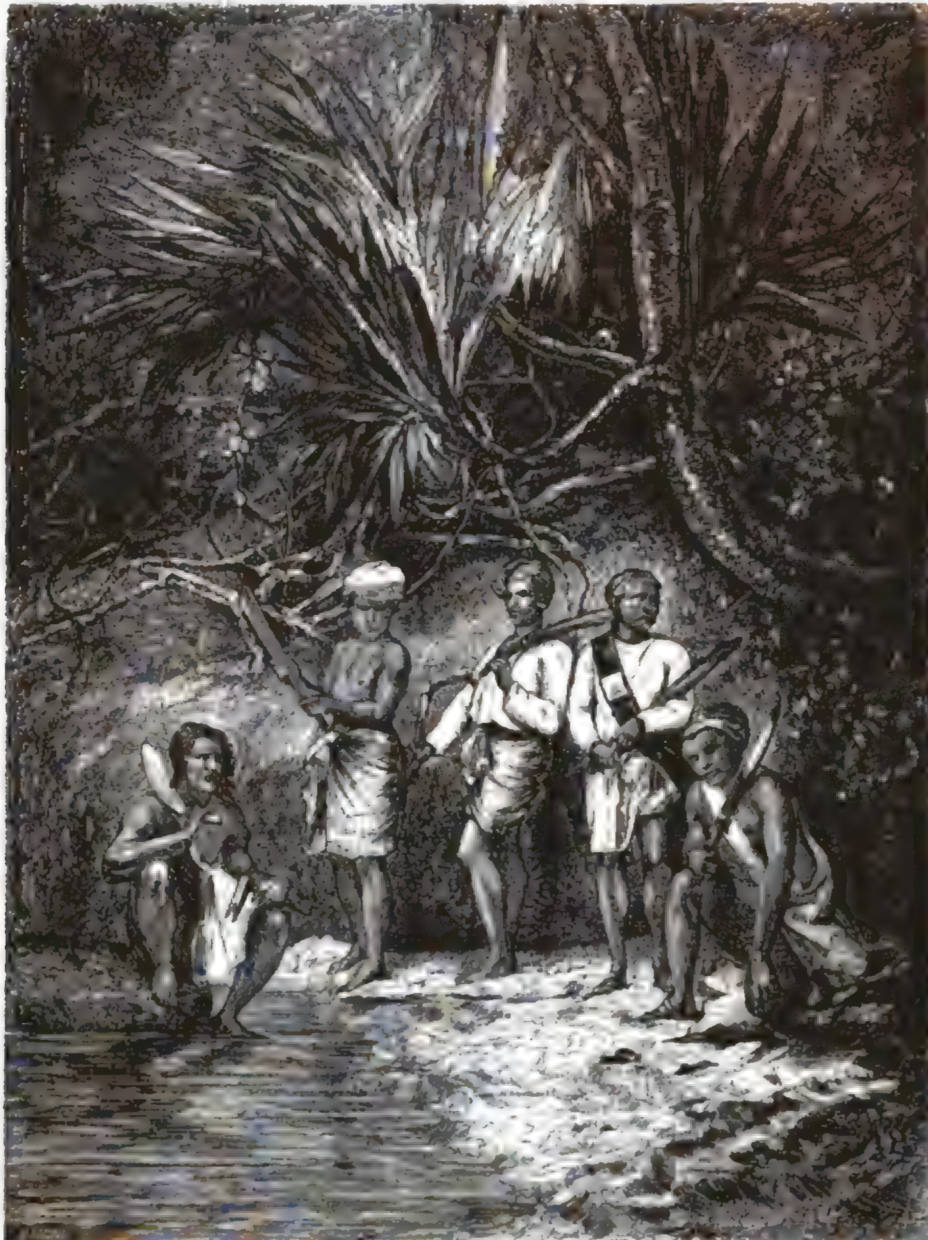


Gravé chez Erhard R. Bonaparte 42.

Digitized by Google

bons spécimens des grandes embarcations de l'Irawady; il y en avait de 120 à 130 tonneaux.

On se sert sur la rivière de deux sortes de barques différant complétement l'une de l'autre. Les plus grandes, les *hnau*, sont aussi les plus employées : quelle que soit leur grandeur, le modèle pour toutes est le même. La quille se compose d'un tronc d'arbre qu'on creuse et qu'on élargit à l'aide du feu, quand le bois est vert encore; c'est simplement un canot. Sur cette espèce de quille on monte les membrures et les clins. Les courbes de l'avant, toujours très-bas, sont magnifiques, très-évidées, et ressemblent beaucoup à celles de nos steamers modernes. L'arrière s'élève beaucoup au-dessus de l'eau, et ses lignes d'eau sont très-fines. On y trouve toujours un banc élevé, ou plutôt une espèce de plate-forme soigneusement sculptée servant au timonier. Le gouvernail est un large



Birmans dans une forêt. — Dessin de J. Pelcoq d'après une photographie.

aviron attaché à la hanche de bâbord; il se manœuvre à l'aide d'une petite barre qui vient en travers du banc du pilote.

Ce qu'il y a de plus curieux dans ces navires, c'est la mâture et la voilure. Le mât se compose de deux espars; attachés à deux morceaux de charpente et fixés à la quille, ils sont disposés sur ces pièces de bois de façon à pouvoir s'abaisser et même se démonter à volonté. Cette même mâture sert aux fameux pirates d'Ilanon, dans l'archipel Indien; quand ces écumeurs de mer sont poursuivis, ils se réfugient dans une crique et abaissent leurs mâts, qui pourraient trahir leur retraite. Il me semble qu'il y a entre les races indo-chinoises et les habitants de l'archipel Indien de nombreux points de ressemblance qui doivent fixer l'attention des ethnologistes.

Ces deux mâtereaux, réunis par des traverses qui for-

Digitized by Google

ment une espèce d'échelle, se rejoignent au-dessus de la vergue, et se terminent en un mât unique.

La vergue est formée d'un ou de plusieurs bambous d'une longueur énorme, très-flexibles; elle est attachée au mât par de nombreuses drisses, de manière à se courber en forme d'arc. Le long de la vergue court une corde dans laquelle passent des anneaux servant à attacher la voile, qui, à la manière d'un rideau, se tire des deux côtés du mât. Il y a de plus un hunier installé de la même manière. La voile est de cette toile de coton légère qui sert aux vêtements des indigènes. S'il n'en était pas ainsi, il serait impossible à ces bateaux de porter l'immense voilure qui les caractérise. A Menh'la, un de ces bateaux se trouvait près du rivage, je pus mesurer sa vergue; elle avait, tout en négligeant sa courbure, cent trente pieds (trente-neuf mètres) de long, et la surface de la voilure ne pouvait pas être au-dessous de quatre mille pieds carrés (367 mètres).


Pattshaing ou Tambour-harmonica.

Ces bateaux ne peuvent marcher que vent arrière; mais pendant la saison des pluies, le vent est presque toujours favorable à la remonte d'Irawady. Une flottille de ces bateaux filant devant le vent, avec le soleil dorant leurs immenses voiles blanches, ressemble à de gigantesques papillons effleurant l'eau.

Au-dessus de *Menh'la* le courant est très-violent, nos steamers remorqueurs n'avançaient qu'à grand'peine. Sur notre gauche se dressaient d'abruptes collines de grès rouge : au pied de ces rochers, qui s'entr'ouvrent çà et là pour former de charmants vallons herbeux, apparaissaient de magnifiques arbres qui projetaient leurs ombres sur les remous de la rivière. La pagode de Myenka-taoung, déjà signalée par Crawfurd en 1824, se dresse encore à l'extrémité de la falaise, suspendue au-dessus des eaux qui minent la base des rochers sur lesquels elle est assise. C'est là qu'en 1056 fut assassiné Chaulu, roi de Pagán.


Pattshaing à baguettes.

Nous nous arrêtons à Men-goon (le site du palais rustique), grand village de deux à trois cents maisons. La population entière est sur le rivage, drapeaux et bannières flottant au vent, un corps de musique jouant à tout rompre; des bateaux dorés, d'autres embarcations moins éclatantes, mais ayant le même aspect « centipède, » circulent autour de nos vaisseaux; les rameurs poussent des hurlements ou chantent en chœur, ce qui est la même chose; deux ou trois individus ressemblant à des démons dansent avec frénésie sur les bancs des canots; l'excitation générale donne à ce spectacle un caractère étrange et bizarre.

Un peu au-dessus de Men-goon, le fleuve change d'aspect, il s'étend en un immense chenal de deux à cinq milles de large (trois mille deux cents à huit mille mètres), embrassant de nombreuses îles d'alluvion; et il conserve cet aspect jusqu'au confluent du *Kyendwen*.

Dans tout ce parcours, des berges élevées, des falaises escarpées de *grès ou d'argile rouge* encaissent la rivière à l'orient. Près du fleuve les terrains sont ravinés et tourmentés; plus loin le sol s'élève en longues pentes ou en collines ondulées. La végétation a perdu ici son caractère tropical : rare et rabougrie en quelque sorte, elle ne se compose guère que d'une variété de *zizyphus jujuba*, *acacia cathechu*, entremêlés de ces euphorbes décharnés et de ces pâles et maladifs *madars* qui se rencontrent dans tous les endroits stériles et desséchés de l'Inde, depuis le Peshawer jusqu'au Pégu.

Hâtons-nous de dire que ces falaises stériles s'ouvrent de temps à autre pour laisser entrevoir, dans l'intérieur des terres, de jolis vallons perpendiculaires au fleuve; au débouché de tous, de verdoyants bosquets de palmiers et de grands arbres ombragent de riants petits villages dont la verte ceinture de champs cultivés et de haies bien entretenues forme un charmant contraste avec les collines stériles et nues qui les environnent.

Sur la rive droite, ces hautes terres disparaissent près Memboo, à dix-huit milles (vingt-neuf kilomètres) de Menh'la; une immense plaine d'alluvion s'étend jusqu'aux derniers contre-forts des monts Aracan; c'est la province de Tsalen, une des plus riches de l'empire birman.

De Men-goon, nous gagnons Magwé; entre ces deux localités, sur des collines dénudées, brillent les blanches pagodes de Kwé-zo, auxquelles on arrive par d'interminables escaliers.

Digitized by Google

La ville de Magwé. — Musique, concert et drames birmans.

Magwé, peuplée de huit à neuf mille âmes, est la plus grande ville que nous ayons encore vue en ce pays. Il y avait sur la plage deux ou trois cents bateaux de toute forme et de toute grandeur. Selon le wondouk, la ville renferme trois mille maisons, et ce chiffre ne nous sembla nullement exagéré.

En approchant de Magwé, nous vîmes un joli spécimen de pont birman : les Birmans sont bien plus avancés que les Hindous dans ce genre de construction; il est rare de ne pas rencontrer de pont là où les débordements empêchent la circulation.

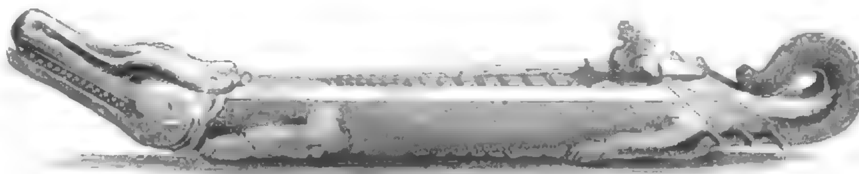


Harpe birmane.

La longueur de ces ponts est souvent excessive; leur construction ne m'a jamais semblé varier. Des pilotis en bois de teck de douze à treize pieds de long, des traverses qui se fixent aux pieux par des mortaises, un plancher solide, une balustrade souvent élégamment sculptée, voilà tout ce qu'on exige d'un ingénieur birman. Les pilotis, enfoncés sans l'aide du mouton, résistent pourtant au courant.

Les chaumières des faubourgs étaient en bon état; presque toutes avaient un large porche en treillage, qui, recouvert de plantes grimpantes, formait un frais berceau d'ombre et de verdure.

Les principales maisons de la grand'rue étaient occupées par des soldats dont les armes étaient rangées le long des verandahs. De nombreux chevaux circulaient dans les rues; c'était la monture de la milice du pays, convoquée sans doute pour notre arrivée.



Harmonica birman.

Les boutiques étaient veuves de leurs marchandises, et la population avait un air d'inquiétude qui est peu dans le caractère des Birmans; notre présence semblait les préoccuper.

Nous ne rencontrâmes aussi que très-peu de femmes, ce qui n'est pas l'habitude du pays. C'est la seule fois que nous nous soyons aperçus de ce manque de confiance; mais les femmes ne se montrèrent plus en grand nombre que dans le voisinage de la capitale.

En sortant de la ville, nous nous trouvâmes dans une campagne ouverte, ondulée et divisée en enclos par des haies de jujubiers morts. La principale culture était le sésame. L'aspect des routes et des champs nous montrait un degré de civilisation auquel nous ne nous attendions pas.

Du bord de notre bateau à vapeur, nous avions remarqué une masse sombre de toitures s'étageant les unes sur les autres; c'étaient deux immenses monastères, d'une construction solide et simple, une chapelle (*thein*) et enfin une pagode. Le tout, y compris de vastes terrains, était entouré d'une grossière palissade de bois de teck de sept à huit pieds de haut.

Le *thein* était le monument le plus remarquable et le plus richement sculpté que nous ayons encore rencontré : ce n'est que dans les environs d'Amarapoura que nous avons vu des monastères le surpassant; plutôt encore par la richesse que par le goût de l'ornementation.

M'étant mis à en faire un croquis, je fus aussitôt entouré d'une foule de moines et de profès, tous très-joyeux, mais aussi très-questionneurs. Quand je demandais à l'un d'eux de poser pour que je pusse le représenter dans mon dessin, il s'approcha à toucher mon visage, et je ne pus lui faire comprendre qu'il était trop près.

Le soir, nous fîmes connaissance avec le drame birman, distraction qui prendrait grande place dans ma narration, s'il me fallait raconter ceux dont nous avons été journellement gratifiés pendant tout notre voyage.

Le gouverneur avait ordonné une exhibition de marionnettes et un drame régulier et classique; comme c'était la première fois qu'on nous faisait une politesse de ce genre, le major Mac Phayre, l'ambassadeur, y exigea notre présence.

Nous avions un orchestre birman au grand complet, composé d'instruments très-curieux, et qui, je crois, sont particuliers à la Birmanie.

Le principal instrument, tant au point de vue du volume que du son, est le *pattshaing* ou tambour-harmonica. C'est une espèce de châssis circulaire, en forme de baquet, d'environ trente pouces (soixante-quinze centimètres) de haut sur quatre pieds et demi (un mètre cinquante centimètres) de diamètre. Ce châssis consiste en espèces de douves curieusement sculptées, qu'on maintient les unes près des autres à l'aide d'un tenon qui s'introduit dans une mortaise taillée dans un cercle. A

Digitized by Google

l'intérieur sont suspendus verticalement dix-huit à vingt tambourins, dont le diamètre varie de six à vingt-cinq centimètres. Pour accorder l'instrument, on modifie le son de chaque tambour, quand cela est nécessaire, en étendant avec le pouce un peu d'argile mouillée au centre de la peau d'âne. Le musicien, accroupi à l'intérieur, joue de cet instrument avec les doigts ou la paume de la main, et parvient à en tirer certains effets musicaux. Un autre instrument ressemble beaucoup au *patthsaing*, mais, au lieu de tambours, il contient des tamtams, et les musiciens se servent de baguettes pour toucher ce clavier, qui donne des sons d'une douceur et d'une mélodie charmantes. Le reste de l'orchestre se compose de deux ou trois clairons à large pavillon, d'une misérable trompette d'un son, de cymbales, et quelquefois d'un immense tam-tam; invariablement il y a des castagnettes de bambou qui battent fort bien la mesure, mais qui aussi se font par trop entendre.

Les Birmans ont en outre des instruments pour la musique spéciale de salon ou de concerts; les principaux sont la harpe et l'harmonica aux touches de bambou et quelquefois d'acier.

Nous avons vu à Amarapoura un de ces derniers instruments; c'était l'œuvre des augustes mains du roi Tharawady, qui, comme Louis XVI, était plus adroit mécanicien qu'habile monarque.

Enfin une longue guitare cylindrique à trois cordes, ayant la forme d'un caïman, dont elle porte d'ailleurs le nom, clôt la liste de l'instrumentation birmane.

Revenons au drame. Le sol, couvert de nattes, sert généralement de scène. Les personnages distingués se placent sur des estrades, la *plèbe* s'accroupit, se plaçant de son mieux dans tous les espaces libres. Au milieu de la scène il y a toujours un arbre, ou simplement une grosse branche d'arbre; comme l'autel dans les tragédies grecques, c'est le centre de l'action, c'est le seul décor; on a toujours répondu à mes questions à ce sujet que c'était en prévision du cas où l'on aurait une forêt ou un jardin à représenter; mais je suis convaincu que cet arbre avait une signification symbolique qui, avec le temps, s'est perdue.

L'éclairage, à l'huile minérale, consiste en quelques vases de terre qu'un des acteurs remplit de temps à autre et qui lancent leurs lueurs rougeâtres autour de l'arbre symbolique. L'orchestre, sur un des côtés de la scène, a près de lui une espèce de chevalet d'où pendent une foule de masques grotesques. Le coffre qui renferme les costumes de la troupe lui fait face; invariablement ce coffre fait fonction de trône à l'usage des rois, toujours très-nombreux dans ces drames.

De fait, rois, princes, princesses, ministres et courtisans sont les seuls personnages qui y figurent. Quant à l'intrigue, s'il y en a une, elle est très-difficile à découvrir. Le héros est le plus souvent un jeune prince, qui a toujours pour valet un bouffon, comme celui de nos anciennes comédies; le Crispin de Magwé remplissait parfaitement son rôle de comique, ainsi qu'en témoignaient les éclats de rire de l'audience. C'était le seul acteur digne de ce nom, et son jeu était souvent si hautement épicé, que pour le comprendre il n'était pas besoin de connaître la langue dont il se servait. L'interminable prolixité du dialogue dépassait toutes les bornes; je ne pense pas que personne pût comprendre ni ce qu'il signifiait ni sa raison d'être; ce qu'il y a de certain, c'est que l'action marchait si lentement qu'il eût fallu plusieurs semaines pour arriver au dénoûment.



Pagode à Pagan.

Une partie du dialogue était chantée; dans ces moments, les attitudes, les gestes et certaines lamentations prolongées avaient un caractère très-comique, mais dont on se lassait bientôt. Des danseurs et des danseuses viennent souvent jouer des intermèdes ou même prendre part à l'action. Les rôles de femmes, dans les villes éloignées de la capitale, étaient joués par de jeunes garçons.

Les marionnettes sont encore plus populaires que les drames : les représentations de ces acteurs de bois ont lieu sur des théâtres assez élevés, ayant souvent neuf mètres de développement, ce qui permet de transporter la scène selon les exigences du sujet; le plus communément, on voit un trône à un bout, c'est la cour; à l'autre extrémité des branches d'arbre représentent une forêt. Les pièces que jouent ces marionnettes sont, comme celles des acteurs vivants, très-prolixes, et elles m'ont paru avoir une tendance au surnaturel, car on y voit des princesses

Digitized by Google



Représentation théâtrale dans le royaume d'Ava. — Dessin de W. Hausecullier et Hadamard d'après H. Yule.

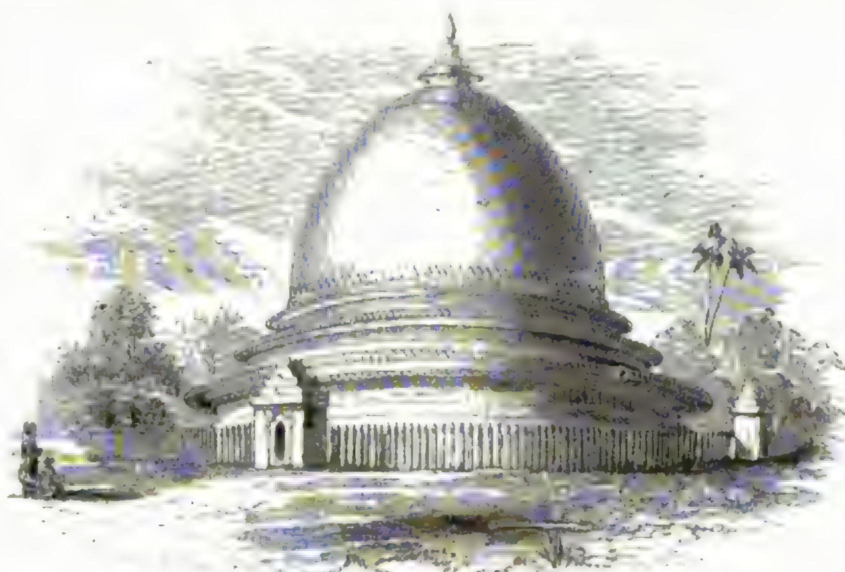
Digitized by Google

enchantées, des dragons, des esprits (*hàts*), des chariots volants, etc. Ces marionnettes jouent souvent aussi des mystères qui se rapportent à l'histoire de Gautama, et qu'on ne pourrait laisser représenter par des acteurs.

Sources de naphte ; leur exploitation. — Un monastère et ses habitants.

La ville de Ye-nan-Gyong, que nous atteignîmes le 13, révèle la nature de son industrie et à la vue et à l'odorat ; on y sent partout l'odeur nauséabonde du pétrole ; la plage est couverte de vases de terre qui ruissellent d'huile ; de toutes parts on voit fumer des poteries. Nous montâmes sur les collines qui entourent la ville ; un sol de sable ou de pierre, à peine assez d'herbe pour ne pas accuser une stérilité absolue, çà et là quelques euphorbes rabougris, du bois pétrifié en abondance, tel est l'aspect désolé du pays.

Le 15 août fut consacré à visiter les mines ; nos chevaux n'étaient pas mauvais ; mais je n'en puis dire autant de leur harnachement. Après avoir chevauché pendant trois milles (cinq kilomètres) à travers des ravins et des collines escarpées de grès en pleine désagrégation, nous arrivâmes sur une hauteur au centre de l'exploitation. C'est un plateau irrégulier qui forme une espèce de péninsule au milieu des ravins.



Dagobah ou pagode en forme de cloche.

Les puits sont, dit-on, au nombre de cent ; mais il en est qui sont abandonnés. Leur profondeur est variable, suivant qu'ils sont percés à la partie supérieure du plateau ou sur ses flancs. Nous en avons mesuré plusieurs à l'aide de longues cordes qui servent à puiser l'huile, et nous avons trouvé cinquante-quatre, cinquante-sept, quatre-vingt-un et jusqu'à quatre-vingt-onze mètres. Cette exploitation occupe une surface d'environ deux cent soixante hectares.

Un treuil grossier, monté sur un tronc d'arbre, posé lui-même sur des branches fourchues, est tout le matériel employé. On laisse descendre un pot de terre, il se remplit d'huile, puis un ouvrier, homme ou femme, tirant la corde, descend la pente de la colline jusqu'à ce que le vase arrive à l'orifice du puits. Les Birmans se servent de cette huile pour l'éclairage ; on l'emploie aussi pour préserver les bois de construction des atteintes des insectes ; c'est souvent même un médicament. Ce pétrole, qui depuis quelques années [illegible] largement importé en Europe, sert à l'éclairage, au graissage des machines, et la substance solide est employée à la fabrication des bougies.

Cette huile, de couleur verdâtre, a la consistance de la mélasse ; son odeur n'est pas désagréable quand on est en plein air, et qu'elle est en petite quantité.

Le travail dans ces puits, d'où s'échappent des gaz délétères, n'est pas sans danger, surtout quand on approche du niveau de l'huile. Le capitaine Macleod, qui vit travailler au percement de l'un d'eux, rapporte que les ouvriers ne restent au fond du puits que de quatorze à vingt-huit secondes ; encore en sortent-ils très-épuisés.

Cette exploitation fournit par mois vingt-sept mille *viss* (quarante-cinq mille kilogrammes de pétrole), il en revient mille au roi, mille au seigneur du district, et environ neuf mille aux ouvriers. Par suite de la demande du marché européen, cette substance vaut actuellement, à Londres, de mille à onze cents francs la tonne. La production totale annuelle de tous les puits, y compris ceux de la région sud, est d'environ douze mille tonnes.

Dans la soirée j'allai avec le major Phayre faire une promenade dans les environs : un chemin bien entretenu nous conduisit, à travers des collines arides, jusqu'à un petit vallon ombreux s'ouvrant sur la rivière ; il avait son monastère et sa pagode. Les écoliers du monastère s'attroupant autour de nous, un vieux *poon-gyi* [1] vint sous le *zayat* [2] comme s'il voulait nous parler. Ces moines n'adressent jamais la parole les premiers : c'est la seule classe dans le Pégu avec laquelle il soit agréable de parler, parce qu'ils ne sont jamais quémandeurs.

Nous invitâmes le vieux poon-gyi à venir visiter les steamers ; mais il nous refusa en lorgnant soupçonneusement un *avocat de Penang* (un bâton), que l'un de nous avait à la main. « Je crains d'être battu, » nous dit-il.

Ce peuple semble croire que parler birman implique une communauté de foi avec eux. On demandait invariablement à l'ambassadeur : « Est-ce que vous adorez les pagodes ? » Comme en parlant au poon-gyi il avait em-

1. *Poon-gyi*, grande gloire, nom qui, dans la Birmanie, sert à désigner les prêtres de Bouddha.

2. *Zayat*, espèce de portique ou d'abri public, qui, servant aux voyageurs, aux promeneurs, etc., se trouve dans presque toutes les pagodes.

ployé les termes de respect qu'on emploie à l'égard des prêtres, un des assistants aux dents noires lui dit d'une façon assez impertinente : « Quoi! est-ce que vous adorez les poon-gyis; pourquoi alors n'avez-vous pas rendu à celui-ci les hommages que vous lui devez? — Parce qu'aujourd'hui n'est pas un jour de culte, » répliqua l'envoyé. Cette réponse excita un rire général dans tout l'auditoire.

La ville de Pagán. — Myeen-Kyan. — Amarapoura.

A mesure que nous approchons de *Pagán*, le fleuve semble grandir. La rive orientale est magnifique de végétation. Ce n'est qu'une succession continue de vallons richement boisés, de bouquets d'élégants palmiers abritant des villages; c'est un contraste frappant avec la rive opposée, qui ne présente qu'une série de collines stériles, dénudées, dont l'apparence est d'autant plus désolée que les îles qui surgissent à leurs pieds sont couvertes d'une épaisse verdure.

Nous voici enfin à Pagán; d'abord un dôme immense apparaît, c'est le *Tsetna-phya*; ensuite des pyramides éclatantes qui, étagées les unes sur les autres, surmontent des toitures resplendissantes de dorures; des temples sombres, étranges, avec leurs bases carrées, d'où s'élance un clocher en forme de mitre; puis enfin des coupoles blanches, noires, bizarres, fantastiques, se dessinant au milieu des maisons, des palmiers, des champs et des jardins.

Voici venir les canots de guerre, les parasols dorés, les rameurs qui hurlent, les danseurs frénétiques, la musique assourdissante; c'est le gouverneur de Pagán, le *Myit-sing-woon*, espèce de grand shérif de l'Irawady.


Intérieur d'une pagode.

Les temples apparaissent de plus en plus nombreux, les villages se montrent de toutes parts; de tous côtés, sous des arbres majestueux, une population qui fourmille; enfin nous laissons tomber l'ancre devant Pagán, et, comme d'habitude, près du théâtre.

L'escorte du Myit-sing-woon était la plus nombreuse que nous ayons encore vue. Dans son canot il avait cinquante hommes armés d'épées; une vingtaine portaient des fusils de tout calibre, mais tous à deux coups, plusieurs même de ces équipages portaient un uniforme. Nous comptâmes trente canots, qui en moyenne avaient trente hommes à bord. Enfin environ deux cents cavaliers, montés sur des petits chevaux campagnards, parmi lesquels il y avait plus d'une jument suivie de son poulain, nous attendaient sur la plage. Notre mouillage était des plus pittoresques. Près de nous, sur le bord du fleuve, s'élevait un temple, petit, il est vrai, mais d'une construction très-originale : son dôme avait la forme d'un œuf, le gros bout en l'air, et était surmonté d'une simple flèche.

Cet œuf pose sur une terrasse de *chunam* ou chaux qui est faite avec des coquillages ou du corail blanc; elle descend jusqu'à la rivière par une série de murs en talus, dont les parapets sont couronnés d'un cordon de trèfle mystique. En arrière une châsse de bois sculpté et doré, et un *thein* en brique avec son clocher pyramidal, s'étagent l'un derrière l'autre. Ce thein est d'une richesse et d'un fini d'exécution rares actuellement chez les Birmans.

De la rivière, cet ensemble d'architecture était si fantastique, si étrange, qu'en le voyant, on aurait pu se croire dans un monde nouveau.

Pagán nous causa à tous un profond étonnement. Aucun des voyageurs qui nous avaient précédés ne nous avait préparés au spectacle de ruines aussi vastes, aussi intéressantes. C'est à Pagán, dans les décombres de la vieille cité, que le 8 février 1826, l'armée des Birmans, commandée par le malheureux Naweng-Chuyen (le roi du coucher du soleil), livra son dernier combat aux Anglais envahisseurs.

Les ruines de Pagán couvrent, le long du fleuve, un espace de treize kilomètres de long sur trois kilomètres de large. Le nombre des temples ruinés ou en bon état est de huit cents, peut-être même de mille. Il y en a de toute espèce : pagodes en forme de cloche, en forme de bouton, en forme de potiron ou d'œuf; *Dagobahs*, *Chaityas*, *Bo-phyas*[1], tout s'y trouve réuni, avec toutes les variantes que comportent d'ailleurs ces différents types. Ces constructions, presque toutes sur le même plan, affectent la forme cubique : à l'intérieur une grande chambre avec des voûtes gothiques; à la principale entrée, grand porche qui fait saillie; à l'orient, deux portes latérales; le plan a la forme d'une croix; le bâtiment s'élève en terrasses successives pour se terminer par une flèche, le plus souvent une espèce de pyramide renflée vers le milieu. Ces constructions sont en briques revê-

1. *Dagobah* est le nom donné aux temples de Ceylan; il signifie, en sanscrit, réceptacle des reliques. On suppose généralement que notre expression de pagode est une corruption de ce mot. *Chaitya* désigne les temples bouddhistes; *Bo-phya* est le nom des pagodes en forme d'œuf ou de potiron.

Digitized by Google

tues de plâtre. Les murs intérieurs et les chapelles ont un revêtement pareil, richement décoré de fresques d'un travail soigné.

Tel est en général le type de ces pagodes, dont la superficie varie de quatre-vingts à huit cents mètres carrés.

Ce qu'il y a de plus remarquable sans contredit dans ces temples, ce sont les chapelles à idoles, colossales statues de neuf mètres qui se ressemblent toutes; la seule différence qui existe entre elles est dans leur attitude : les unes prient, les autres prêchent, celles-ci donnent leur bénédiction. Posées sur un piédestal en bois sculpté en lotus, elles font face à l'entrée des chapelles, qui toutes sont ornées de magnifiques grilles de sept mètres de haut : ces grilles en bois sont très-curieusement fouillées; des guirlandes de feuillage d'un fini précieux s'enroulent autour de chaque traverse; les voûtes sont treillissées et semées de rosaces d'or.

L'immense niche où se trouve la statue a parfois plus de quinze mètres d'élévation; tout autour court une dentelle de métal doré, soigneusement découpée : au sommet de la voûte, à l'abri des regards du spectateur, se trouve une fenêtre dont le jour est dirigé sur la tête et les épaules de l'idole, qui, couverte d'or, semble ruisseler de lumière. Ce rayonnement éclatant au fond d'une chapelle sombre saisit le spectateur et produit un effet étrange.

Ces pagodes sont, je crois, toutes construites en *kucha-pukka*, c'est-à-dire en briques cimentées de vase. On se représente difficilement des monuments de ce genre, atteignant une hauteur de soixante mètres; il faut dire que ces constructions sont presque des masses solides, si bien que les corridors et les voûtes ressemblent plutôt à des excavations qu'à de grandes nefs. Ces travaux sont d'ailleurs exécutés avec un tel soin, le joint des briques est si bien fait, qu'il est difficile d'introduire entre elles la



Maison de l'ambassade, à Amarapoura.

lame d'un couteau. Toute cette maçonnerie est couverte de plâtre; la nature même de cette construction exige qu'il en soit ainsi.

Là où le plâtre a résisté, les monuments sont en bon état; quand il a disparu, les monuments tombent en ruine. Il va sans dire que tous les ornements sont exécutés en plâtre; ils sont d'un goût et d'un fini qu'on rencontre rarement dans ce pays et dans les Indes.

Myeen-kyan, ville importante entre Pagân et la capitale du royaume, fait un grand commerce; c'est le principal marché à riz de la Birmanie. Les rues étaient très-animées : ici on battait le riz, là on le vannait, plus loin, on l'emballait et on le mettait à bord de grandes barques de cinquante à cent tonneaux, qui emportaient aussi des balles de coton destinées à la Chine. Celui que nous avons vu était sale et court de laine.

Les habitants se pressaient en foule pour voir les navires; ils regardaient par les sabords ouverts, questionnant, plaisantant sur tout ce qu'ils voyaient; qu'on fût à sa toilette ou non, ils ne se dérangeaient point.

Les eaux du fleuve étaient si hautes et inondaient tellement les champs et les prés, qu'il nous fut impossible de juger de l'importance du Kyendwen, un des affluents de l'Irawady : nous remarquâmes au confluent de ces deux rivières un petit *kyoung* (monastère), bâti sur pilotis : il avait été construit, nous dit-on, pour les mariniers.

Au delà de cette ville nous fûmes témoins de la fabrication indigène du salpêtre. Comme aux Indes, il se recueille ici sur le sol; pendant la saison sèche, on racle la terre à une profondeur de quinze centimètres environ; puis on met ce qu'on a ainsi ramassé dans des espèces de filtres d'osier garnis d'argile à l'intérieur et qu'on monte sur des châssis de bois. On les recouvre de balles de riz, puis on verse de l'eau sur le tout. Cette eau, passant lentement à travers l'appareil, vient tomber dans un vase en

Digitized by Google



Vallée des puits de bitume. — Dessin de Karl Girardet d'après H. Yule.

Digitized by Google

terre qui sert de récipient. On répète les lavages deux fois et on porte les eaux mères à la cuisson.

Celle-ci s'opère dans de larges vases peu profonds, juste assez élevés au-dessus du sol pour qu'on puisse faire un petit feu : ces chaudières sont en fonte de Chine, métal connu par ses qualités tenaces et ductiles. Le salpêtre vient se cristalliser sur les parois des vases, d'où on le retire en les raclant avec un couteau de bois.

La plus grande partie du salpêtre est vendue au roi ; c'est un commerce libre ; cependant, si on en vendait de grandes quantités pour l'exportation, il est probable qu'on l'arrêterait à la frontière. Ce qui ne se vend pas au roi sert à faire des pièces d'artifices, car les Birmans excellent dans la pyrotechnie.

Le 29 août, nous rencontrâmes une flotte de bateaux de guerre qui accompagnait une députation nouvelle envoyée à notre rencontre. Le chef vint à bord, c'était Nan-ma-dau-woon, le gouverneur du palais de la reine ; au commencement de la guerre, il était gouverneur de Dalla, et avait été à la tête de la députation envoyée à Calcutta. Il portait une longue robe d'organdi et avait sur l'épaule un *tsal-wé*[1] d'or à douze rangs. C'était le fonctionnaire le plus distingué que nous eussions rencontré. Son canot avec ses cinquante-six rameurs était un spécimen modèle du genre.

Le spectacle avait un grand caractère. La flottille de canots se divisa en deux bandes, l'une restant sur la rive droite, l'autre traversant la rive gauche ; les vapeurs avançaient lentement pendant tous ces préparatifs ; nous comptâmes trois cents canots ; ils avaient en moyenne un équipage de trente hommes, le tout formant un total de neuf mille hommes, qui nous accompagnaient de leurs chants et de leur musique habituelle.

M. Spears, négociant anglais résidant depuis longtemps à Amarapoura, vint à bord avec Antonio Camaretta, Portugais de Goa, un des employés de confiance du gouvernement birman ; il est actuellement receveur des douanes dans la capitale et maître de la garde-robe du roi.

Nous débarquâmes à Sagaïn, juste en face du vieil Ava ; un bois épais, quelques pagodes blanches, quelques monastères en ruines, des remparts couverts d'herbes et de broussailles, indiquent seuls l'ancienne capitale du royaume. Aussitôt arrivés, le padre Abbona, prêtre piémontais, vint nous voir ; nous eûmes de nombreux rapports avec lui dans la suite.

Le patron du canot de guerre qui avait amené le vieux woon, et qui était monté à bord avec lui, nous avait beaucoup amusés le long de la route. C'était un gaillard gros et gras, d'un aspect désagréable, qui se prélassait avec des airs d'importance, ainsi qu'il convient à qui possède un abdomen puissant et un *putso* battant neuf. Sa vanité subit ici un léger échec, et nous eûmes un curieux exemple de la manière dont cela se passe en Birmanie. Au moment du mouillage, plusieurs canots, qui auraient dû être au large, se trouvèrent gêner notre manœuvre. Un des chefs prononça quelques paroles, et tout aussitôt deux de ces licteurs nus qui suivent tout personnage de marque, et dont les insignes caractéristiques sont un long et vigoureux rotin et des chapeaux en laque rouge, se précipitèrent sur notre pilote, au moment où il débarquait dans toute sa gloire, le saisirent par sa houppe de cheveux, lui lièrent les pieds et les poings, et sans souci du *putso* neuf et de son importance, le jetèrent, après l'avoir fort malmené, sur un tas de briques situé derrière notre demeure.

Dans la soirée, nous explorâmes la ville et ses environs. Cette ville, qui plus d'une fois fut la capitale du royaume, est fermée par une enceinte en briques tombant en ruines et entourant, au milieu d'épais bouquets de magnifiques tamariniers, quelques rares maisons. Les boutiques, plus rares encore, ne contenaient rien d'intéressant.

Paysage. — Arrivée à Amarapoura.

Les chemins des environs de la ville auraient eu parfois un aspect tout anglais, n'étaient des haies de cactus qui nous rappelaient à la réalité. M. Oldham et moi, après avoir gravi fort péniblement environ trois cents marches très-roides, par un escalier ressemblant beaucoup à celui qui décorait le fronton du temple de la Renommée dans les livres de notre enfance, nous arrivâmes à un temple ruiné, qui lui-même ne nous paya pas de notre fatigue ; mais du haut de ses terrasses nous eûmes une de ces vues qu'on n'oublie jamais. Il n'est rien sur les bords du Rhin qui puisse s'y comparer. Ici l'Irawady fait un coude brusque et s'infléchit presque à angle droit. Tantôt, étincelant comme une zone d'argent, il baigne des îles verdoyantes comme de sombres émeraudes, et semble se perdre dans les montagnes bleues qui apparaissent à l'horizon ; tantôt il rayonne ardent sous les feux du soleil, comme un fleuve d'or liquide. Devant nous, Amarapoura, enveloppée d'une vapeur légère qui couvre ses maisons de clayonnage et ses pagodes de plâtre, de cette estompe mystérieuse qui permet à l'imagination de rêver de palais de marbre, de pagodes de porphyre et d'or. Derrière ses lagunes, c'est la merveilleuse Venise ! A nos pieds des arbres splendides (il n'est pas d'arbres comme ceux de la Birmanie), d'où se détachent des pagodes, des temples éclatants de dorure ; plus loin, large comme un lac, s'étend une nappe d'eau où se reflètent la profonde verdure des coteaux et les nuages blancs qui courent dans le ciel ; puis encore le fleuve, que sillonnent les canots de guerre tout dorés et dont la musique et les chants arrivent jusqu'à nous ; plus loin encore les collines nues, abruptes, désolées de Sagaïn, où, sur chaque mamelon, se dresse un sombre monastère ou un blanc *Bo-phya* ; puis des îles, des temples, des villages, des collines nues, et, comme Cybèle, couronnées de tours, puis enfin de l'autre côté de l'Irawady, le vieil Ava, sombre

1. Le *tsal-wé*, chaîne d'or à plusieurs rangs, est l'insigne qui distingue les nobles birmans ; il se porte attaché sur l'épaule gauche, traverse la poitrine, et vient se fixer sur le dos, derrière le bras droit. D'après le major Phayre, ce serait une modification du fil ou cordon brahmanique des Hindous.

Digitized by Google

forêt où surgissent encore quelques blanches pagodes.... splendide spectacle qui ne sortira jamais de ma mémoire !

En allant visiter la pagode de Khoung-moo-dau, nous traversâmes plusieurs villages habités chacun par des corps d'état distincts : dans l'un, des fabricants de papier ; dans l'autre, des forgerons; un troisième ne renfermait que des marbriers. Ces derniers sculptent une quantité innombrable de gautamas en marbre. Ils polissent merveilleusement ces statues du Bouddha, se servant à cet effet d'une pâte faite avec du bois fossile. On demandait, pour un gautama d'un mètre de haut, deux cent trente-sept dollars ; un petit gautama portatif, de vingt centimètres environ, tout rehaussé d'or, ne valait que vingt et un dollars.

30 *août*. — Vers midi arriva une autre immense flottille de canots de guerre ; elle escortait le magwé-mengyi, qui venait au-devant de l'envoyé anglais. Ce fonctionnaire jouit d'une haute réputation de modération et d'honnêteté ; il a la préséance sur tous les membres du *hlot-dau* (conseil royal). Un certain air sensuel, combiné avec son air intelligent et rusé, le fait ressembler aux portraits de quelques rois du moyen âge.

L'entrevue fut très-cordiale ; on causa de différents sujets, et enfin on vint à parler du système planétaire, que le major Phayre chercha à leur faire comprendre, sans y pouvoir réussir toutefois ; c'était trop complétement opposé à la théorie des Birmans, qui admettent l'existence d'une montagne centrale (Myen-mo) dont la hauteur est de plusieurs millions de kilomètres, et autour de laquelle sont solidement attachées quatre grandes îles (l'Europe et l'Asie sont situées sur l'île du sud). Le soleil éclaire ces quatre terres en tournant autour de l'immense Myen-mo. Après quelques discussions sur ce thème, le woon-gyi, se tournant vers le major Phayre, lui demanda quels étaient les peuples qui croyaient à ce système.

« Les Anglais, les Français, les Portugais, les Américains, répondit celui-ci.

— Tous les blancs, alors. Il faudra que j'en parle au P. Abbona, » répondit le woon-gyi.

Dans la soirée M. Camaretta arriva avec une nombreuse suite de valets qui portaient une trentaine de plats d'argent massifs, contenant des ragoûts et des sucreries que le roi et la reine envoyaient à l'ambassade.

C'étaient les premiers spécimens de la cuisine indigène soumis à notre appréciation ; aussi tous les plats furent-ils soigneusement dégustés. Il y avait, entre autres, une espèce de vol-au-vent de volaille et de porc, dont la pâte était de farine de riz, qui fut déclaré comparable aux meilleurs produits de l'art culinaire français. Les sucreries, préparées sous la direction de Son Altesse la princesse Pakhan, propre sœur du roi, étaient dignes d'une si haute provenance.

Partis le 1er septembre pour la capitale, nous trouvâmes le fleuve tellement débordé, qu'on fut obligé de faire jalonner devant nous le chenal par des canots de guerre, jusqu'à ce que, quittant l'Irawady, nous fîmes notre entrée dans le Myit-ngé ou lac d'Amarapoura, au milieu d'une forêt d'embarcations de toute espèce, parmi lesquelles apparurent bientôt les bateaux du roi. L'un d'eux était vraiment une embarcation royale; la proue représentait une tête de paon, et sur le pont s'étageaient les uns sur les autres de nombreux pavillons; le tout ruisselait d'or. Les tours et détours de la rivière étaient si fréquents que les collines de Sagaïn avaient l'air de danser autour de nous.

Enfin, après avoir traversé un dédale de canaux plus étroits les uns que les autres, si étroits que la *Nerbudda* avec ses tambours brisait les branches des arbres du rivage, nous arrivons au but de notre voyage, à cet interminable pont de bois qui traverse le lac pour aller rejoindre Amarapoura. Le pont et la berge étaient couverts de monde, et plus d'un curieux, pour mieux voir, n'avait pas craint d'entrer dans l'eau jusqu'à mi-corps.

Des éléphants nous attendaient au débarcadère, mais le major Phayre ayant préféré marcher, nous nous acheminâmes pédestrement entre deux haies de soldats d'assez piètre apparence, tous armés de sabres et de fusils du vieux modèle français. Les réguliers, ou pour mieux dire les quasi-réguliers, ceux qui sont de service dans la capitale, avaient des jaquettes rouges de drap grossier, des ceinturons en étain et de vastes chapeaux à grands bords, en forme de cloche ; ces coiffures sont en bambou tressé et recouvert de laque verte ou dorée. Les irréguliers étaient vêtus chacun selon sa fantaisie. De temps en temps apparaissaient sur le second rang des pelotons de cavalerie. Les cavaliers, montés sur de maigres chevaux, armés de courtes lances et de *dhas* ou cimeterres, faisaient triste figure. Quelques officiers étaient splendides, au point de vue de la parade s'entend. Encastrés entre leurs pommeaux d'or prodigieusement élevés, avec d'immenses quartiers de selle en buffle doré ou couverts de dragons fantastiques, ils faisaient un effet merveilleux. Ce quartier de selle, qui a quelquefois un mètre de diamètre, est certainement ce qu'il y a de plus curieux dans l'accoutrement des cavaliers birmans; c'est peut-être un reste des anciennes armures.

Nous arrivâmes à notre résidence, située à environ trois kilomètres de notre flottille; ce qui n'était rien moins que commode ; mais il nous fallut nous résigner. Les précédents règlent tout en Birmanie; le colonel Symes, le capitaine Canning, pendant leur séjour à Amarapoura, avaient demeuré là, ce fut raison suffisante pour nous y loger.

Notre habitation, dont la superficie était d'environ cinq cents mètres carrés, était entourée d'une palissade de bambous. A l'extérieur existaient des abris servant à environ six cents soldats placés là pour nous protéger, ou plutôt pour nous surveiller. Notre demeure, dans le fait, n'était rien autre qu'un large bungalow avec de nombreux pignons et non moins de larmiers, qui, ainsi que nous pûmes bientôt nous en assurer par expérience, laissaient facilement pénétrer l'eau dans les chambres. La charpente était en bois de teck, les murs et planchers en bambou.

Digitized by Google

Une immense chambre de plus de vingt-cinq mètres de long nous servait de salle à manger : de grands vases de Chine garnis d'arbres artificiels couverts de fleurs et de fruits la décoraient. Ces derniers imitant des mangues, des pêches, des ananas ou autres fruits, étaient bons à manger ou au moins destinés à l'être, car on les remplaçait tous les jours; c'étaient des sucreries ou des pâtes de fruits suspendues aux branches par des fils de fer. Les arbres, assez bien imités d'ailleurs, formaient une décoration agréable.

Le plancher de la salle était couvert de tapis chinois en teutre imprimé; nous avions aussi des tables, des chaises, un *punka* orné de grandes lanternes chinoises dans lesquelles on mettait tous les soirs de petites bougies indigènes en cire jaune, et qui n'éclairaient guère mieux que des veilleuses.

Le long de ce salon régnait une verandah ayant vue sur un grand portique, immense abri circulaire avec un toit conique supporté par un seul mât placé au centre. Sous cet immense parapluie se trouvaient et le théâtre,



Types de grands seigneurs et hauts fonctionnaires birmans. — Dessin de Morin d'après H. Yule.

et les marionnettes, et la musique destinée à nos plaisirs, ou plutôt à ceux de notre garde d'honneur, car ils ne nous causèrent jamais que des insomnies.

Dans notre portique-théâtre et sur la verandah brillaient d'énormes jarres d'argent massif où deux hommes auraient logé sans peine; d'immenses cuillers, aussi en argent, permettaient de se désaltérer avec l'eau qu'elles contenaient : c'était d'un aspect vraiment royal.

Amarapoura, en pali, « la ville immortelle, » n'a aucune prétention à l'antiquité; elle a été fondée par Mentaragyi Phra, fils de ce grand Alompra, qui, vers le milieu du siècle dernier, affranchit la Birmanie du joug des Péguans. D'après le P. San-Germano, Mentaragyi prit possession de son palais le 10 mai 1783. La ville fut abandonnée par son successeur en 1822; cet acte fut considéré comme de mauvais augure; ce fut ce qui amena, disent les Birmans, les désastres de 1824-1826. Les résidences royales, à chaque changement, avaient toujours remonté la rivière, de Prome à Pagán, de Pagán à Panya, de là à Ava, puis à Amarapoura : cet abandon des antiques coutumes amena la mauvaise chance et les revers.

(La suite à la prochaine livraison.)

Digitized by Google



Le palais du roi et l'éléphant blanc. — Dessin de Naviet d'après H. Yule.

VOYAGE DANS LE ROYAUME D'AVA

(EMPIRE DES BIRMANS),

PAR LE CAPITAINE HENRI YULE,

DU CORPS DU GÉNIE BENGALAIS[1].

1855

Amarapoura ; ses palais, ses temples. — L'éléphant blanc. — Population de la ville. — Recensement suspect.

Amarapoura est bâtie sur un terrain légèrement élevé au-dessus de la rivière et qui, dans la saison des pluies, forme une longue péninsule rattachée à la terre ferme par le nord. Des chaussées revêtues de briques, ou des ponts de bois d'une longueur énorme, la font communiquer avec les rivages est, sud et sud-ouest. Pendant la saison sèche l'Irawadi ne baigne que le faubourg occidental.

La ville proprement dite, placée au point le plus large de la péninsule, a la forme d'un carré dont chaque côté peut avoir seize cents mètres environ; un mur de briques de trois mètres cinquante centimètres à quatre mètres, garni de créneaux et appuyé sur des terrassements, l'entoure de toutes parts. Chacun des côtés du carré a trois portes et de treize à quatorze bastions. A environ trente mètres du mur, un fossé de cinq à six mètres de profondeur, avec une escarpe et une contrescarpe en briques, en défend les approches. Toutes ces défenses sont d'ailleurs de peu d'importance : il n'y a de canons nulle part, et, défendues par les Birmans, toutes ces fortifications n'offriraient pas plus de résistance que des chevaux de frise.

Les rues vont d'une porte à l'autre, et, se coupant à angles droits, divisent la cité en ilots rectangulaires.

Suivant le caractère propre à toutes les vieilles cités des Birmans, et qui se retrouve dans Pégu, Sagaïn,

1. Suite. — Voy. page 257.

Digitized by Google

Toungoo, Tavoy, etc., le palais occupe le centre de la ville, et ses murs affectent un parallélisme parfait avec les remparts de la cité. Il y a trois enceintes, et de plus une haute palissade en troncs de teck, à laquelle vient s'ajouter un épais mur de briques. Du côté de l'est, où se trouve l'entrée publique, s'étend une esplanade d'environ cent vingt-cinq mètres, qui se termine par un autre mur en briques avec double porte. Chaque face du palais a une grille, confiée à la garde d'un officier qui, chargé de veiller à la sûreté du roi, prend le titre de commandant de la porte du nord, de la porte du sud, et ainsi de suite.

Après avoir franchi le dernier mur, on se trouve devant le Myé-nan (palais de terre), ainsi nommé à cause de son sol en terre battue : c'est la grande salle des audiences. Construite sur une terrasse en briques recouvertes de plâtre, de quatre-vingts mètres de long sur trois mètres de hauteur, sa façade est couronnée d'un triple pignon, et sur les ailes soutenues par des colonnettes s'étage un double toit; cette construction, tout en bois, est dorée. La salle d'audience a de dix-huit à vingt mètres de profondeur; à son extrémité se trouve le trône; audessus du trône, au centre du palais et de la ville, autant qu'aient pu y réussir les géomètres birmans, s'élève un élégant *phya-sath* (clocher de bois) semblable à ceux des monastères, et sur lequel brille un *htee* doré, privilége que le roi seul partage avec les établissements religieux. Le phya-sath aussi avait été doré, mais, lors de notre visite, il ne conservait plus de trace de son ancien éclat.

Au nord du palais, se trouve le palais du *seigneur éléphant blanc*, derrière lequel sont les appartements ordinaires de Sa Seigneurie. Près de sa demeure se trouvent les écuries où l'on renferme les éléphants vulgaires.

L'éléphant blanc actuel occupe sa haute position depuis plus de cinquante ans. Je croirais volontiers que c'est celui dont parle le P. Sangermano, et qui fut pris en 1806, à la grande joie du roi, qui venait de perdre celui qu'il possédait.

C'est un éléphant énorme; il a plus de trois mètres de haut, une tête superbe, des défenses magnifiques. Malheureusement son corps est long, efflanqué, mal fait. Il nous parut dans un mauvais état de santé. Son regard est faux et désagréable, et ses gardiens semblent se méfier de son caractère : ils nous ont toujours conseillé de ne pas nous approcher de sa tête; le petit anneau rougeâtre qui entoure son iris ressemble, dit-on, à un « cercle des neuf pierres précieuses » (talisman). A peu près uniforme, sa couleur rappelle celle des taches que l'on voit sur les oreilles et sur la trompe des éléphants ordinaires; en somme il mérite bien son nom d'éléphant blanc.

Ses *paraphernalia* royaux, qu'on déploie quand il arrive des visiteurs, sont magnifiques : son *driving-hook* [1], qui avait environ un mètre, était incrusté de perles dans toute sa longueur; çà et là cerclé de rubis, son manche était de cristal avec des ornements d'or. La tiare, de drap écarlate, ruisselait de gros rubis et de diamants splendides; son front était orné de « cercles des neuf pierres précieuses » qui détournent les mauvaises influences.

Quand il était en grand costume, comme les grands dignitaires birmans, comme le roi lui-même, il portait sur sa tête une plaque d'or où se lisaient tous ses titres, et entre ses yeux resplendissait un croissant de grosses pierres précieuses. A ses oreilles pendaient d'énormes glands d'argent, et il était harnaché de bandes écarlates tissées d'or et de soie et embossées d'or pur.

Il a un fief qui lui appartient en propre, un *woon* (ministre), quatre ombrelles d'or, et une maison composée de trente personnes. Avant d'entrer dans son palais, les Birmans ôtent leur chaussure.

On annonce souvent la prise d'éléphants blancs; il y a alors grand émoi à la cour; mais la plupart du temps, vérification faite, il se trouve que ce n'est de leur part qu'une prétention à ce titre, au grand regret du roi, qui saluerait la venue d'un véritable éléphant blanc comme la consécration par la nature de ses droits légitimes à la royauté; car il n'est pas sans quelques remords, parait-il, au sujet de l'usurpation qui l'a placé sur le trône de son frère. En 1831 on avait pris un de ces éléphants suffisamment blanc pour qu'on lui assignât un apanage. Mais le gouvernement étant alors obligé de payer les dernières indemnités de la paix de Yandabo, on fut obligé d'y appliquer les revenus du nouveau *Senmeng* (seigneur éléphant). Une députation présenta en grande pompe, au pachyderme, une lettre du roi, écrite sur une longue feuille de palmier. Le roi le priait de ne pas s'offenser si on le privait de son revenu pour payer les *kalàs* (étrangers), et on lui donnait l'assurance que le tout lui serait remboursé avant deux mois.

Je n'ai pu m'assurer si les Birmans intelligents ont conservé leur antique superstition pour les éléphants blancs, ou s'ils ne voient là qu'une sorte d'attribut traditionnel de la royauté; quelque chose comme les chevaux café au lait qui conduisent la reine d'Angleterre quand elle ouvre ou proroge le parlement.

Devant le soubassement de la salle d'audience se trouvent une vingtaine de canons remarquables soit par leur grandeur, soit par leur exécution. J'y remarquai entre autres deux pièces de bronze de 24, que certains détails semblent désigner comme d'origine birmane, et qui font grand honneur à l'intelligence de ce peuple. Quelques pièces de petit calibre imitant des dragons hérissés, la gueule ouverte, les ailes éployées, sont d'un fini remarquable; ces dernières ont, dit-on, été prises aux Siamois.

Un peu plus loin on voit une énorme pièce d'artillerie amenée de l'Aracan, à la fin du dernier siècle, après la conquête de ce pays. Semblable à la Mons-meg d'Edimbourg, elle est formée de barres de fer longitudinales entourées de massifs cercles de fer, très-imparfaitement soudés. Cette pesante machine a environ huit mètres soixante-dix centimètres de long; son diamètre extérieur à la culasse est de quatre-vingts centimètres, mais son calibre n'est que de trente.

1. Sorte d'aiguillon à crochet qui remplace le fouet du cocher entre les mains du mahout ou cornac.

Digitized by Google

Immédiatement à la sortie du palais, on trouve le *yoom-dau* (maison de ville), et le *tara-yoom*, chambres de conseil ou de justice; à l'ouest du palais est l'*anouk-yoom*, où un magistrat spécial juge les délits des femmes du palais; non loin de là aussi est la prison publique : c'est, comme les maisons de la ville, un assemblage de huttes en nattes et de barrières de bambou. Les prisonniers sont obligés de se nourrir, de sorte que ceux qui ne peuvent payer ou attendrir leurs geôliers, meurent de faim. Ils sont très-maltraités. Le roi, il est vrai, a ordonné de nourrir les prisonniers et s'imagine que ses ordres sont exécutés, mais il n'en est rien. Un jour, en sortant de son palais, Sa Majesté avisa un bouffon très-activement occupé à piocher; à la demande du roi sur ce qu'il faisait : « Je cherche, répondit le bouffon, un de ces nombreux ordres qui émanent journellement du palais et du conseil suprême et dont on n'entend jamais plus parler. »

Les rues sont très-larges et assez propres par un temps sec; on n'y rencontre pas de ces mauvaises odeurs si insupportables dans les villes indiennes. Il n'y a cependant aucune police attachée au nettoyage des rues; les chiens sont les seuls êtres qui s'occupent de ce soin. L'écoulement des eaux se fait à la grâce de Dieu; aussi, quand il pleut, la boue arrive à une profondeur impraticable; il est même des quartiers de la ville dont elle interdit l'accès.

Amarapoura ne s'est jamais relevée de l'incendie qui, pendant les guerres civiles de 1831, la consuma complétement, à l'exception toutefois du palais du roi. Aussi la population y est-elle clair-semée; les habitations sont rares; on rencontre souvent de grands espaces déserts.

La plupart des maisons, construites en bambou, sont exhaussées sur des pieux. Le long des rues principales, à quelques pieds des maisons, court un rang de palissades bien faites et blanchies à la chaux; les pieux qui les soutiennent sont couronnés de pots de fleurs, et souvent entre la palissade et la maison fleurissent des arbustes.

Le *yaja-mat* (palissade du roi) a pour but d'empêcher la foule d'encombrer irrespectueusement le passage du monarque, et même de le voir; car il faut dire qu'en Birmanie « le droit qu'a un chien de regarder un roi » ne semble pas encore bien établi. Ce système de palissades donne une apparence de propreté à la ville; mais comme elles cachent les boutiques et les habitants, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus intéressant pour un étranger, elles jettent par cela même un grand caractère de monotonie sur tout l'ensemble. De fait, quand nous nous rendions au palais en grand apparat, n'eût-ce été de nos éléphants qui nous servaient de monture et nous permettaient de voir derrière les barrières, nous ne nous serions jamais doutés du nombre de personnes, hommes, femmes, enfants, occupés à nous épier.

Aux portes de la ville s'élèvent des corps de garde construits en bois et ouverts de toutes parts. Les portes semblent avoir été taillées au travers des bastions, et n'ont d'autres ornements que de grossières moulures en plâtre; ces bastions, blanchis à la chaux, rompent toutefois la monotonie que la couleur de la brique imprime au reste de la muraille. Au-dessus des portes s'élèvent des pavillons à triples toits pour les entrées principales et à doubles toits pour les autres; de moindres pavillons couvrent les bastions. Dans le passage des portes les plus fréquentées stationne une foule de petits détaillants dont le commerce consiste en sandales, peignes de bois, cuillers, ciseaux, crayons de stéatite, etc. Des échoppes de pareils articles se groupent aux angles des palissades du palais, et à sa principale porte on trouve la plupart des marchands de *para-beiks* (tablettes noires) et de crayons de stéatite, qui constituent tout le matériel à écrire des Birmans dans leurs transactions ordinaires.

Les demeures des princes, des ministres d'État et autres dignitaires occupent généralement les emplacements tracés par les rues rectangulaires qui divisent la ville. Ces palais, entre autres celui du prince héréditaire, sont vastes, construits en bois et semblables aux monastères, mais d'un style moins orné; leurs doubles et triples toitures (permises seulement à la famille royale) sont recouvertes de tuiles petites et minces. Les autres habitations sont faites de nattes de bambou encadrées de bois de teck, avec des pignons et des larmiers en teck et des toits de chaume. Çà et là, dans de larges espaces sous les remparts, on rencontre les greniers royaux.

On compte, suivant le major Allan, dans l'enceinte des murs, cinq mille trois cent trente-quatre maisons, ce qui donne un chiffre de vingt-six mille six cent soixante-dix âmes; toute la capitale, y compris les faubourgs, contiendrait dix-sept mille six cent cinquante-neuf maisons, qui pourraient fournir une population de quatre-vingt-dix mille âmes. Le woondouk nous apprit un jour que le nombre des habitants s'élevait à dix millions! nombre, suivant lui, fort exact, car il correspondait à celui des pièces d'étoffes distribuées lors de l'avénement du roi à chaque homme, femme et enfant d'Amarapoura; mais, pour nous, ce nombre fabuleux ne pouvait, hélas! que nous donner une idée approximative du chiffre effrayant des *pots-de-vin* prélevés par les fonctionnaires chargés de la fourniture des étoffes.

Le faubourg de l'ouest, qui couvre la péninsule au delà des murs d'Amarapoura, est de beaucoup le plus peuplé. Les rues y sont percées avec la même régularité que dans la ville, quoique moins larges, et sont animées d'une activité qui augmente à mesure qu'on s'éloigne du foyer royal; les principales sont garnies des mêmes palissades que dans la cité et près du fort; elles constituent le quartier qu'habitent les étrangers. On dit que les natifs ne peuvent, sans l'autorisation du roi, élever des demeures en briques ou pierres; du reste leurs habitudes et leurs préjugés les en éloignent, et comme cette prohibition ne s'étend pas aux étrangers, les quartiers qu'habitent ceux-ci, à l'exception des Chinois, sont en partie construits en briques. Ce sont des maisons à deux étages, assez basses et de médiocre apparence, percées d'étroites fenêtres et sans verandahs. Il n'y a qu'un marchand anglais, demeurant actuellement à Amarapoura, M. Thomas Spears, qui ait toujours su maintenir son crédit auprès des rois qu'il a vus se succéder, en se tenant à l'écart des intrigues

Digitized by Google

locales. Quelques agents des maisons de Rangoun viennent habiter temporairement le quartier des étrangers. Nous vîmes plusieurs aventuriers français pendant notre séjour, mais on ne peut pas les considérer comme établis dans le pays. Nous devons citer particulièrement M. Camaretta, Portugais de Goa, qui demeure dans le pays depuis une trentaine d'années et a été employé par le gouvernement birman sous Tharawadi, père du roi actuel; il fut même nommé en 1839 *shabunder* (surintendant) du port de Rangoun. Il jouit d'une haute faveur auprès de Mendoon-Men, qu'il a connu enfant, et le poste de confiance qu'il occupe auprès de lui le rend l'objet de l'envie des employés birmans. Il paraît dévoué au roi, et s'il lui cache de désagréables vérités, au moins ne l'abuse-t-il point par de basses flatteries. Il est à cette heure akouk-woon ou receveur des douanes de la capitale, et jouit de



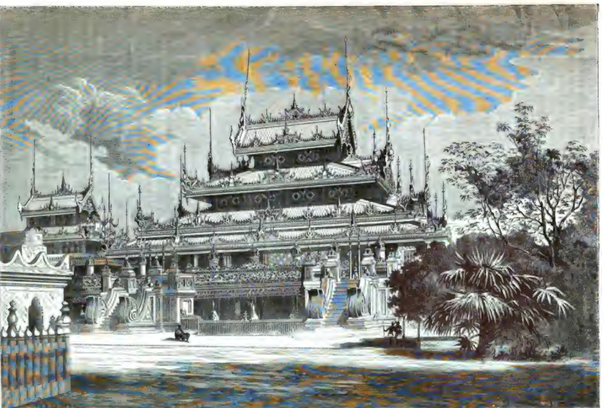
Sculptures comiques dans le monastère royal, à Amarapoura. — Dessin de Lancelot.

l'estime des étrangers. Les Arméniens fréquentaient autrefois en grand nombre la cour birmane; on en compte actuellement une douzaine de familles qui s'occupent de commerce. Ils sont généralement ennemis de l'Angleterre et grands partisans de la Russie; mais on ne saurait dire s'ils sont les émissaires du tzar dans ces régions lointaines. Makertich, l'un d'eux, nous escorta de Maloon à la capitale. Gouverneur du district de Maloon, il remplit aussi le poste de kalâ-woon ou surintendant des étrangers de l'ouest.

A quelques exceptions près, les maisons d'Amarapoura ne sont que des huttes. Près de la rivière et là où le terrain est sujet aux inondations, elles sont bâties sur pilotis et s'élèvent au-dessus de l'eau comme les habitations des insulaires malais.

Le bambou est la seule matière employée dans ces constructions. Pilotis, murs, revêtement et poutres, planchers et toitures, chevilles et liens, ustensiles et mobilier, tout est bambou. L'emploi de cette canne défraye

Digitized by Google



Vue du Maha-Toolut-Boungyot, monastère royal, à Amarapoura. — Dessin de Lancelot d'après H. Yule.

Digitized by Google

toute la fabrication, on pourrait dire toute l'industrie du pays : échafaudages, échelles, jetées et ponts, appareils de pêche, roues d'irrigation et écopes, rames, mâts et vergues, flèches et lances, chapeaux et casques, arcs, cordes et carquois, jarres à huile, jarres à eau, marmites, tuyaux de pipes, tuyaux à eau, boites à vêtements, boites de luxe, plateaux, instruments de musique, torches, balles, cordages, soufflets, nattes, papier, etc., tout cela n'est de même que bambou.

Le tissage des soies que la Chine importe à l'état grége occupe les bras d'une population nombreuse dans les faubourgs et dans la banlieue de la capitale, particulièrement des Munnipoorians ou Kathé, comme les appellent les Birmans. Cette race descend des infortunés qui furent enlevés de leur pays natal par les Birmans, au temps du roi Mentaragyri et de ses prédécesseurs; elle constitue la majeure partie de la population de la capitale, et se trouve répandue dans presque tous les districts de la Birmanie centrale. C'est une race opprimée ; on en peut juger par ce mot que je recueillis de l'un d'eux : « Si un Birman a cinq enfants, on en prend un pour le service du roi ; à un Kathé, on les prend tous les cinq ! »

A part le bazar des soieries et celui où l'on vend les objets en laque, qui proviennent généralement de Pagán et de Nyoungoo, les magasins de cette capitale offrent peu d'intérêt pour l'étranger.

L'objet le plus remarquable du faubourg du nord est le *Ye-nan-dau* ou palais d'eau du roi. C'est un monument dans le style monacal, construit en bois, avec une pyasath ou flèche en bois ; il s'élève sur pilotis du sein des eaux du lac intérieur. A l'époque de l'inondation il doit être d'un aspect très-pittoresque. C'est là que le roi siégeait jadis pour assister aux courses des bateaux de guerre, mais depuis la perte des provinces du bas Irawady, d'où provenaient les meilleurs rameurs, ces jeux sont tombés en désuétude.

Deux routes conduisent au *Maha-myat-muni*, le temple de la célèbre idole de bronze qui, en 1784, fut apportée de l'Aracan. Il est à environ trois kilomètres de la ville. Sur les routes qui y conduisent se presse la foule des adorateurs journaliers du dieu ; le chemin est bordé sur toute sa longueur de boutiques de vêtements à bon marché, et surtout de marbriers et de fondeurs de cloches à qui les dévots assurent un débit considérable de leurs marchandises.

Une de ces routes est une chaussée remblayée, soigneusement entretenue et garnie de parapets en briques sur toute son étendue. C'est le long de cette chaussée qu'on rencontre les plus splendides modèles de l'architecture birmane et que les artistes de l'Indo-Chine ont déployé toutes les ressources du goût le plus luxueux.

Grâce aux photographies du capitaine Tripe, je puis donner au lecteur une idée assez exacte des plus remarquables d'entre ces constructions, le *Maha-Toolut-boungyo* (p. 277) et le *Maha-comiye-peima* (p. 281).

Ces deux monuments ont été construits, l'un par la reine douairière actuelle, l'autre par sa fille, la femme du roi régnant : ils sont modernes, ce qui explique leur parfait état de conservation, malgré la détérioration rapide de ces constructions tout en bois.

Dans leur enceinte sont de nombreux monastères et des chapelles ; au centre se trouve un *kyoung* ou sanctuaire immense d'environ cent mètres de long ; le premier et unique étage s'étale en forme de large terrasse sur laquelle les constructions dressent leurs quadruples toits. A partir du balcon, tout est doré ; larmiers, balustres et toits sont couverts de sculptures. Mais c'est surtout dans deux petits bâtiments situés près du kyoung central que les artistes birmans ont déployé tout le luxe que pouvait suggérer leur imagination.

Dans le Maha-Toolut-boungyo, le sanctuaire conserve la forme affectée aux monastères, mais il est sculpté comme le serait une châsse d'ivoire, et il ruisselle d'or et de lumière. Les traverses du soubassement sont dorées, aussi bien que les escaliers et les parapets de briques qui conduisent à la terrasse, ce que je n'avais jamais vu.

Les larmiers, découpés en gigantesques couronnes impériales, sont supportés par des dragons fantastiques qui, la tête penchée, semblent ronger les pieux qu'ils enserrent de leurs griffes puissantes, tandis que leur queue se déroule flamboyante : il nous semblait les voir s'agiter.

Les quadruples toits, couverts de zinc, rayonnaient comme s'ils eussent été d'argent, et les murs incrustés de mosaïques, de verre et de dorure, étincelaient comme une mer de lumière couverte d'un filet d'or.

Les échelles même qui servent à monter d'un toit à l'autre pour les réparations quotidiennes étaient couvertes d'or et de verreries.

Le long du soubassement régnaient des sculptures assez originales, offrant les types de différentes races : des Birmans, des Chinois, un Anglais. Ce dernier, avec son chien et son fusil, formait une caricature qui ne manquait pas de vérité. A l'intérieur, on voyait aussi des scènes fort curieuses d'animaux conversant entre eux et nous rappelant les illustrations de La Fontaine par Grandville (voir page 276).

Le Maha-comiye-peima, dont le plan général ressemble à la construction dont nous venons de parler, nous fut annoncé comme plus fastueux encore par les Birmans ; nous ne voulûmes pas les croire d'abord, mais il fallut nous rendre à l'évidence.

Dans ce monument, les trois clochers ne sont pas dorés, sans doute par suite des guerres civiles de 1852. Le contraste de l'harmonie éteinte du bois de teck avec les masses d'or produit un effet charmant. Les soubassements, au lieu d'être complétement dorés, sont incrustés de panneaux de laque écarlate, avec des bordures sculptées et dorées. Les piliers se rattachent les uns aux autres par des filigranes d'or en forme de croissant, d'un travail et d'un goût exquis. Les encorbellements qui soutiennent les larmiers des terrasses n'ont pas le style de ceux du Toolut-boungyo ; ce sont des hommes à têtes d'animaux : éléphants, taureaux, etc. Ces statues, toutes dans différentes attitudes de danse, sont couvertes de dorures et de mosaïques en glaces et en cristaux.

Digitized by Google

Le balcon de la balustrade est merveilleux. Ce ne sont pas, comme d'ordinaire, des pilastres en bois tourné ou des panneaux sculptés, mais de larges bandes sculptées, s'enlaçant très-artistement les unes dans les autres; à leurs points de rencontre saillissent des sculptures représentant des êtres appartenant au monde des rêves, qui, si elles laissent à désirer au point de vue de l'exécution, n'en sont pas moins très-mouvementées; le long et au bas de ce balcon règne un larmier d'un goût exquis: il consiste en bandes sculptées qui, rappelant le travail du balcon, s'enroulent autour d'écussons.

Des serpents enlacés, écaillés de verres de couleur, avec des bouquets de fleurs en mosaïques de verre de glace, sortant de leur gueule, forment les rampes des escaliers, qui sont dorés. Les piliers sont couronnés de *htees* qui sont loin de produire l'effet des couronnes impériales du Toolut-boungyo. Les murs des étages supérieurs sont diaprés et fleuris de mosaïques en cristallerie; les larmiers et le faite des toits sont en bois sculpté d'une main-d'œuvre exquise.

On ne peut regarder ces *kyoungs* sans un profond sentiment d'étonnement. On se demande comment un peuple qui, au point de vue des instruments de travail, a si peu de ressources, en est arrivé à produire des monuments d'un goût et d'un travail aussi précieux.

L'idole colossale apportée du temple d'Aracan est un Gautama dans sa posture habituelle, c'est-à-dire accroupi sur un *raja Palén*. Cette statue a environ trois mètres cinquante centimètres. Sa face est brillante et polie, mais le reste du corps n'a plus forme humaine, recouvert qu'il est d'une épaisse couche d'or en feuilles, don des fidèles.

Audience du roi. — Présents offerts et reçus. — Le prince héritier présomptif et la princesse royale. — Incident diplomatique.

Cependant les jours s'écoulaient, et nous étions entrés dans la mauvaise saison. Il pleuvait à torrents; la pluie pénétrait à flots dans notre résidence. Le *tsare-dau-gyi* (scribe royal), chargé de la surveillance, se contentait de sourire à nos observations et se remettait à fumer gravement son cigare. On l'avait sans doute choisi à cause de son impassibilité devant toute réclamation. Ce devait être un des membres de cet universel ministère des *fins de non-recevoir* qu'on retrouve dans tous les pays. Quand M. Edwards s'adressa au woondouk à ce sujet, celui-ci lui répondit en riant, qu'à Rangoun, les Anglais avaient logé l'ambassade birmane dans une résidence jouissant des mêmes avantages. Il ne faisait donc que s'en tenir strictement au précédent que nous avions établi.

Enfin, après d'ennuyeuses discussions d'étiquettes, notre entrevue avec le roi ayant été fixée au 13 septembre, ce jour-là, de grand matin, le *Nan-ma-dau-Phra-Woon*, le woondouk *Moung-Mhon* et le *tara-thoongyi*, grand juge et, de plus, joyeux compagnon, accompagné d'une suite d'officiers, vinrent nous prendre pour nous conduire au palais.

Ils étaient dans leurs robes d'apparat, et si singulièrement travestis que nous eûmes quelque peine à les reconnaître tout d'abord. Leur coiffure, grande mitre de velours écarlate, encerclée à sa base d'une couronne de clinquant, se repliait en arrière sous la forme d'une volute bizarre. Leur robe de même étoffe, à larges manches et brodée de brocart, ressemblait à une lourde chape de prêtre romain. Il est de bon ton, parait-il, d'avoir la mitre très-serrée sur la tête, à peu près comme les coiffes des bonnets des paysannes normandes; chaque dignitaire avait à la main un instrument en ivoire ressemblant à un couteau à papier, et à l'aide duquel il ramenait son bonnet sur le front tout en repoussant les quelques cheveux qui s'échappaient de dessous sa coiffure. Le *tsal-wé*, avec le nombre de rangs que comporte le grade de chacun, et une trompe acoustique complétaient ce costume officiel.

Le temps s'était heureusement remis au beau. Les embarcations des navires de guerre, les vêtements rouges de nos soldats, les pavillons et les flammes qui flottaient au vent, les dignitaires birmans dans un canot de guerre tout doré avec leurs cinquante matelots qui ramaient en cadence; le blanc clocher d'Ananda se détachant du milieu de la verdure de magnifiques cotonniers et de palmiers élancés; au loin les montagnes du pays des Shans, étageant les unes sur les autres leurs rampes azurées: tout cet ensemble formait, pendant notre passage du lac, une scène très-belle et très-pittoresque.

En débarquant nous passâmes au milieu de soldats ayant l'air plus ou moins belliqueux; ce qui nous amusa beaucoup fut de voir ces guerriers juchés sur de petits tabourets (il avait beaucoup plu la veille et les rues étaient remplies de boue) et les officiers eux-mêmes accroupis sur des siéges, naturellement plus élevés, et ayant près d'eux leur boite de bétel, leur crachoir, etc. Je ne remarquai pas un seul bel homme parmi tous ces disciples de *Mars*. Les femmes regardaient curieusement à travers les interstices des palissades qui garnissent toutes les rues; d'autres membres du beau sexe dominaient dans la foule, d'ailleurs silencieuse; il y en avait beaucoup d'agréables et qui étaient mises avec goût; mais elles ont en général l'aspect très-fatigué et de vilaines bouches. Enfin notre escorte, arrivée à l'entrée du palais, la baïonnette au bout du fusil, s'arrêta et se mit en rang pour nous laisser passer.

Au même instant arriva le cortége de l'héritier présomptif: incident, sans aucun doute, préparé de longue main pour déployer, par occasion, aux yeux des sujets birmans la majesté de leurs souverains. Le prince trônait sur une massive litière dorée, entouré de huit immenses parapluies d'or déployés au-dessus de lui. Aussitôt qu'il fut entré on ferma les portes sur lui; il nous fallut attendre.

Au bout de quelque temps, le woondouk ayant envoyé annoncer notre arrivée, nous entrâmes après nous être débarrassés de nos épées; nous étions obligés d'en passer par là; c'est la stricte étiquette du palais; les gardes du roi peuvent seuls entrer avec des armes, privilége interdit à l'héritier présomptif lui-même.

Les dignitaires, en passant par la porte d'entrée, *Ywé-aau-yoo-Taga* (la porte royale des élus), ôtèrent leurs chaussures et nous demandèrent inutilement d'en faire

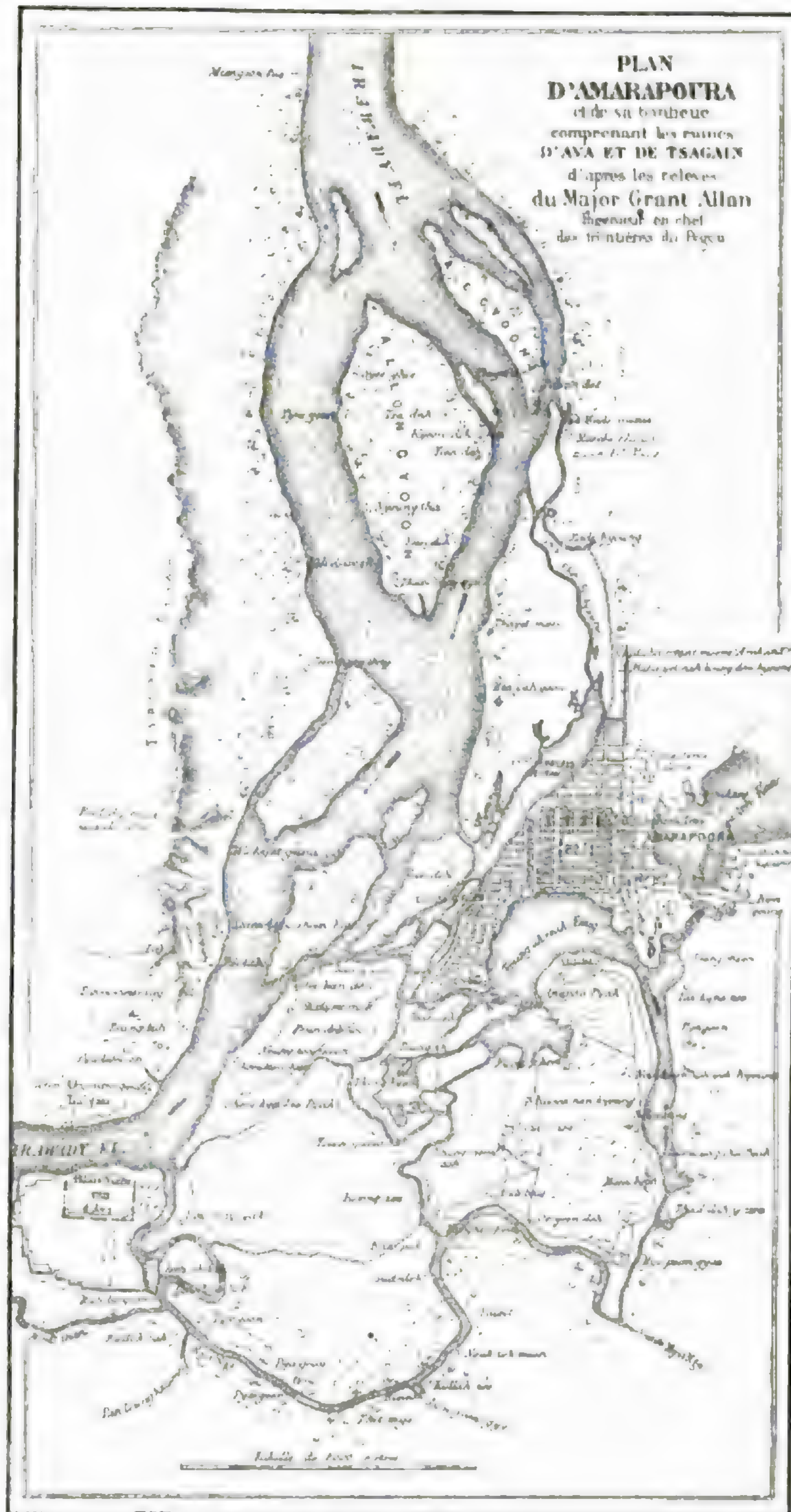
Digitized by Google

autant ; puis, à mesure que nous approchâmes de la grille intérieure, ils firent quatre fois le *shikho* (acte de soumission qui s'exécute en mettant les mains sur le front et en inclinant la tête jusqu'à terre), nous engageant encore à les imiter : second refus de notre part.

Arrivés enfin à la salle d'audience, nous dûmes laisser nos souliers à la porte.

Les longues ailes de cette salle ressemblaient aux transepts d'une cathédrale. Devant nous s'étendait ce que nous pouvions considérer comme le chœur, où, au lieu d'un autel, se trouvait le trône, placé sous la grande flèche aux étages sans nombre qu'on aperçoit de tous les côtés de la ville. Cette espèce de chœur est entouré d'immenses colonnes, dont la base est recouverte de laque et d'ornements rouges. Il y a aussi des rangs de colonnes le long des transepts ; à part la base des colonnes, fûts, chapiteaux, panneaux, tout ruisselle de dorures.

Le trône ressemble exactement à ceux qui, dans les temples, supportent les idoles de Gautama. Sa forme singulière rappelle assez deux triangles réunis par leur sommet : ces deux triangles représentent le feu et l'eau qui, dans la cosmogonie bouddhiste, sont les symboles de la destruction et de la régénération. Le mortel privilégié qui siége sur un trône de ce genre représente donc le maître de l'univers : telle est la modeste prétention du souverain d'Ava.



Ce trône, auquel le roi arrive par une porte de treillis doré, est garni de coussins et de carreaux de velours écarlate : c'est une espèce de mosaïque d'or, d'argent et de fragments de glaces. Tout autour se trouvent quelques niches, où l'on voit des statues représentant, dit-on, les progéniteurs de la race humaine, puis cinq bâtons dorés avec des pennons, autres emblèmes royaux.

Nous étions accroupis sur des tapis anglais d'Axminster ; le reste de la salle était simplement recouvert de nattes ; seulement, plusieurs hauts dignitaires avaient leurs tapis particuliers. Il n'y avait personne devant nous, excepté une double rangée de jeunes princes vêtus de brocart d'or et d'argent et de *putso* (jupons) éclatants. Il y en avait quatre d'un côté, les fils du roi, cinq de l'autre, les fils de l'héritier de la couronne.

Celui-ci, l'*Einshe-men* lui-même, assis devant eux sur une espèce de litière sculptée, était vêtu de brocart d'or ; sa mitre ressemblait à celle des autres officiers, elle était seulement beaucoup plus riche et couverte de pierreries. Il ne se tourna jamais vers nous, mais l'usage fréquent qu'il faisait d'un miroir témoignait assez de sa curio-



Détails intérieurs du Maha-comye-peyma, à Amarapoura. — Dessin de Navlet d'après H. Yule

Digitized by Google

sité. Devant et autour de nous se trouvaient les ministres et quelques vieux princes du sang, à l'aspect sensuel et aux mâchoires saillantes. Leurs tiares constellées de joyaux et leurs vêtements de pourpre les faisaient ressembler à des abbés mitrés du moyen âge.

Dans les transepts, se tenaient une foule d'officiers inférieurs et plusieurs *tsaubwas*, princes Shans tributaires; nous fûmes frappés de l'aspect de ces derniers et de leurs manières beaucoup plus distinguées que celles des Birmans.

En s'accroupissant, l'ambassadeur posa la lettre du gouverneur général sur un tabouret doré, recouvert de mousseline. Chacun des officiers avait près de lui une espèce de petite étagère dorée avec des plateaux où se trouvaient du tabac, du bétel, du thé conservé et autres curieux condiments, le tout fort proprement arrangé dans des soucoupes d'or et accompagné de tasses en or et de bouteilles contenant de l'eau musquée.

Nous attendîmes pendant environ vingt minutes l'arrivée du roi; tout ce que nous apercevions nous intéressait au point de nous faire oublier la position incommode où nous nous trouvions faute de siéges.

Enfin un bruit de musique qui semblait venir des cours intérieures annonça l'arrivée de Sa Majesté : un détachement de soldats entra dans la salle d'audience, se plaça dans les entre-colonnements et s'agenouilla, chaque homme tenant son fusil entre les genoux, et ses mains croisées dans l'attitude de la prière.

Nous vîmes, à travers la grille dorée, le roi montant à son trône; il en gravissait lentement les degrés, se servant de son sabre à fourreau d'or comme d'une canne. Nous crûmes d'abord que c'était affaire d'étiquette, mais M. Camaretta nous assura que le vêtement du roi, couvert de pierreries, pesait plus de cinquante kilogrammes. La reine venait immédiatement derrière son époux.

Le roi resta un moment debout; puis, après avoir épousseté les coussins avec son éventail, s'assit à la gauche du trône. La reine se plaça à la droite du roi, un peu en arrière, lui présentant de temps à autre quelques-uns de ces menus objets, de ces articles indispensables à une personne de haut rang : la boîte à bétel, le crachoir d'or, etc. Entre Leurs Majestés s'élevait l'image sacrée d'une oie ou d'un cygne sur un piédestal d'or.

Après s'être servie de son éventail, et avoir éventé son mari, la reine se fit apporter par une de ses suivantes un cigare allumé qu'elle mit aussitôt dans sa royale bouche. Ce n'est pas manquer à l'étiquette, pour un étranger comme pour un sujet, que de fumer devant le souverain.

De la distance à laquelle nous étions du roi, il nous parut d'une taille assez forte. Ses traits, où se reflétait la physionomie nationale, quoique adoucie, indiquaient plus de distinction qu'on n'en trouve d'ordinaire chez ses sujets, et semblaient empreints de bonté et d'intelligence; ses mains étaient remarquables de finesse et de délicatesse. Sa longue tunique de soie claire disparaissait, à la lettre, sous la profusion de joyaux qui la décoraient. Sa coiffure ou couronne avait la forme d'une tiare, semblable à un *morion* hindou, s'élevant en pointe, terminée par un ornement haut de plusieurs pouces et relevé en forme d'ailes au-dessus de chaque oreille. Le front était orné d'une plaque d'or. Cette couronne s'appelle *tharapeo*.

Le costume de la reine était beaucoup moins majestueux, ce qui tenait sans doute au caractère de sa coiffure que peu de femmes auraient portée à leur avantage. Imaginez-vous un bonnet ajusté étroitement à la forme de la tête, cachant les cheveux et les oreilles, et se dressant en spirale recourbée en avant, comme la corne du rhinocéros, ou comme certaines volutes pétrifiées des collections minéralogiques, le tout accompagné de deux longues barbes tombant le long des joues. Le reste du costume de Sa Majesté avait quelques points de ressemblance avec celui de l'époque de la reine Élisabeth. Les manches et la taille paraissaient formées d'une série de morceaux d'étoffe tailladée, et le cou était entouré d'une collerette aussi tailladée et descendant jusqu'à la ceinture; au-dessus de la taille le corsage était plastronné de larges pierreries. La robe aussi bien que la coiffure était roide de diamants. La reine est la *demi-sœur* de son époux, comme l'a toujours voulu la coutume de temps immémorial, parmi les races royales de Birmanie, ainsi que chez celles d'Aracan et du Pégu, au temps de l'indépendance de ces contrées.

Parmi les jeunes filles qui se tenaient en arrière du trône, était la fille du roi, attifée à peu près comme la reine. Une autre charmante petite fille, les cheveux ornés de fleurs et qui regardait à la dérobée les *kalàs* ou étrangers, était l'enfant de l'héritier présomptif. Une fois le roi entré, nous nous découvrîmes, et au même moment toute l'assemblée des natifs se mit la face contre terre, les mains croisées sur le haut de la tête. Les deux rangées de petits princes agenouillés en file devant nous doublèrent leurs rangs, et les deux atwen-woons qui étaient à nos côtés se traînèrent, prosternés qu'ils étaient, jusqu'à la moitié de la distance qui nous séparait du trône, établissant ainsi un rempart entre le roi et nous.

Une dizaine de brahmanes en étoles et en mitres blanches ornées de feuilles d'or entrèrent alors dans les stalles voisines du trône et commencèrent un chant choral en sanscrit, bientôt suivi d'un chant pareil en birman: ce n'était, à proprement parler, qu'une litanie, ou énumération des dieux hindous, des sages et des créatures saintes dont on invoque la bénédiction et l'intercession en faveur du roi. Les chants terminés, notre ami le tara-thoongyi ou grand juge, qui était à notre gauche, lut au roi une adresse énonçant que les offrandes que Sa Majesté se proposait d'offrir à certaines pagodes de la capitale étaient prêtes, et un des fonctionnaires dit : « Qu'on les dédie ! » Sur ce, les chants recommencèrent. Car, aussi bien que la cérémonie du *A-beit-theit* ou des lustrations solennelles, ils forment un préliminaire indispensable des offrandes aux pagodes qui inaugurent toujours l'ouverture d'une séance royale. La lettre du gouverneur général fut alors retirée de son enveloppe et lue à haute voix par un than-dau-gan ou receveur de

Digitized by Google

la voix royale. Le même fonctionnaire lut également la liste des présents offerts au roi et à la reine. Le modèle de chemin de fer que sir Macdonald Stephenson avait remis à l'ambassadeur, pour cette circonstance, fut le seul des présents exhibé dans la salle, et ne causa pas peu d'intérêt aux Birmans.

Trois questions furent alors, suivant la coutume, faites à l'ambassadeur, comme venant du roi. Sa Majesté ne remua pas les lèvres, bien qu'elle parût intimer sa volonté en inclinant la tête. Ce fut un atwen-woon qui, en se détournant à moitié, demanda :

« Le roi d'Angleterre va-t-il bien? » Puis, sur la réponse affirmative de l'ambassadeur, le than-dau-gan répéta à haute voix : « En raison de la haute et parfaite gloire de Votre Majesté, le roi d'Angleterre est bien, et je souhaite, en toute humilité, qu'il en soit de même de Votre Majesté. »

Puis une série de demandes et de réponses ayant eu lieu entre l'atwen-woon et l'ambassadeur, le than-daugan, terrible paraphraseur, les interpréta à peu près de la sorte : « En raison de la haute gloire et excellence de Votre Majesté, il y a cinquante-cinq jours que ces étrangers ont quitté l'Angleterre (le Bengale, avait dit le major Phayre) et ils sont heureusement arrivés à tes pieds d'or et en toute obéissance, etc.

« La pluie et l'air ont été propices sur leur passage, et au delà comme en deçà des frontières ils n'ont trouvé que d'heureuses populations. »

Alors des présents nous furent offerts. Le major Phayre reçut une coupe d'or portant les signes du zodiaque relevés en bosse, un beau rubis, un *tsal-wé* à neuf rangs et un beau putso, les autres officiers eurent une coupe d'or simple, un anneau, un putso, ou un anneau et un putso seulement.

Enfin le roi, s'appuyant sur la reine, se leva pour partir; ils traversèrent le treillis doré qui formait le fond de la niche royale. La musique joua derechef, les portes se refermèrent, et l'on nous annonça que nous pouvions nous retirer : annonce accueillie avec plaisir, car l'attitude forcée dans laquelle nous siégions et à laquelle maints d'entre nous tentaient de se dérober, nous avait attiré plus d'une fois le visible déplaisir du vieux nanma-dau-woon.

En descendant du palais nous jetâmes un coup d'œil sur les danseurs et les jongleurs qui opéraient dans la cour; ensuite on nous invita à aller voir le *seigneur éléphant blanc*. Nous le contemplâmes casé dans un vaste appartement situé au nord de la salle d'audience; puis, suivant la même route que dans la matinée, nous arrivâmes à la résidence, quelque peu fatigués, vers les quatre heures.

15 *septembre*. — Le roi, par l'entremise du woondouk, nous a fait informer qu'il était charmé des présents que nous lui avions apportés, et surtout d'un candélabre en cristal coloré en rouge. Il désirait aussi savoir si quelqu'un d'entre nous pouvait mettre son maître des cérémonies à même de se servir de l'appareil photographique. Le major Phayre, vu les difficultés, suggéra que l'on pourrait envoyer un des familiers de la cour en apprendre la manipulation à Calcutta, ce qui eut lieu plus tard. Mais tous les efforts du capitaine Tripe, l'habile photographe attaché à l'ambassade, n'amenèrent qu'un résultat négatif. Cette incapacité de leurs artistes n'empêchait pas toutefois les Birmans de s'extasier devant les résultats obtenus par le capitaine Tripe, surtout quand il s'agissait de la reproduction de leurs monuments et de leurs monastères, si chargés de riches sculptures.

Leur goût, sous ce rapport, contraste avec l'inhabileté des Hindous à reconnaître même les portraits les plus ressemblants, les dessins aussi bien que les gravures européennes étant pour eux lettre close. Ce trait distinctif de l'aptitude des Indiens et des Birmans ne me paraît pas avoir jamais été signalé.

La coïncidence de notre arrivée avec celle de la pluie avait été fort remarquée, et, à ce propos, le roi fit observer, en daignant sourire, qu'il espérait que nous prolongerions notre séjour, car son royaume avait encore besoin d'eau.

17 *septembre*. — Ce jour fixé pour notre visite à l'Einshe-men, l'héritier présomptif, nous fournit une occasion de naviguer sur le lac. Accompagnés du woondouk et de quelques officiers, nous le traversâmes pour gagner la porte sud de la cité où nous attendaient des éléphants, ainsi qu'une escorte de quinze hommes de notre cavalerie irrégulière. Aux abords du palais du prince, le plus grand de la ville et le seul qui soit honoré d'un triple toit, se tenait un fort détachement du régiment Madeya, qui nous accompagna et forma la file de chaque côté de notre cortége.

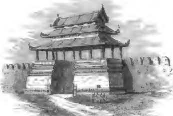
L'ambassadeur fit avancer son tonjon jusqu'à la porte, et nous descendîmes de nos éléphants aussi près que la foule nous le permit; là nous fûmes reçus par un des woons du prince, sur l'avis que le woondouk lui donna de notre arrivée. Ce personnage, homme très-obèse, ne parut pas comprendre, ne répondit rien, et tout en mâchant son bétel se contenta de promener ses regards sur nous. A la fin il dit lentement : « Tous sont-ils arrivés? alors ouvrez la porte. » Les larges portes de bois roulèrent sur leurs gonds et le palais du prince nous apparut : construction immense, modestement ornée dans le style monastique et entourée d'une clôture palissadée. Les sons d'un orchestre nous arrivaient de l'intérieur, et à toutes les fenêtres, sous toutes les verandahs, se pressait une foule de têtes curieuses. Deux petits canons bien montés défendaient l'entrée.

Défilant entre deux lignes de fusiliers en jaquette verte, nous parvînmes à l'entrée de l'escalier où, suivant ce qui était convenu, nous laissâmes nos souliers. Parvenus au sommet, on nous fit d'abord passer le long de verandahs où dansaient des bayadères ; puis nous pénétrâmes dans une salle grande, élevée, et si obscure que l'on n'y voyait rien au premier abord, mais nous y discernâmes ensuite une foule parmi laquelle se trouvaient des gens en uniforme armés de sabres à large pointe. Ni or ni couleurs n'ornaient les murs et les piliers de cette salle. Nous nous assîmes sur un tapis au centre, à une

Digitized by Google

dizaine de mètres du mur du fond où se trouvait, à six pieds d'élévation, une porte à panneaux dont les interstices laissaient filtrer une lumière plus brillante

Le bétel et l'eau à boire furent placés devant nous, et après un quart d'heure, que le silence, l'obscurité et notre position gênante nous firent paraître bien long, la porte glissa et nous laissa voir le prince et sa reine (ainsi qu'on l'appelle) s'asseyant sur le plancher surélevé de l'appartement intérieur, au ras de la porte.


Une porte à Amarapoura.

Cette scène, vue d'un premier plan obscur dans la vive lumière de l'appartement intérieur, et encadrée par l'ouverture de la porte au milieu de laquelle ces deux illustres personnages étaient immobiles, nous fit l'effet d'un tableau, et d'un tableau d'un caractère aussi rare que singulier.

Le prince, vêtu de brocart, coiffé d'une mitre chargée de joyaux et cachant complétement ses cheveux, nous apparut comme le type mogol le plus accentué, et nous fit une impression bien moins agréable que celle que nous avions gardée de son royal frère.


Canon birman.

La princesse, habillée à la mode de sa parente, la grande reine, était coiffée et costumée d'une façon plus avenante que celle-ci. Ses oreilles ornées de joyaux étaient dégagées. C'était une jeune femme gracieuse et modeste, d'une physionomie aimable et intelligente, et qui semblait quelque peu décontenancée et gênée dans les plis encombrants de sa robe. Elle est la *demi-sœur* de son époux sans être la sœur de la reine.


Danse des éléphants.

Un silence de quelques minutes, pendant lequel l'assemblée parut les adorer, suivit leur arrivée, et lorsqu'une attente suffisante pour établir la dignité du prince se fut écoulée, un des woons se permit d'attirer l'attention de Sa Hautesse sur nous, en rampant vers la porte et en relevant la face pour saisir un signe. Le prince ne parut pas le remarquer, mais ensuite il se détourna et fit signe à un officier, plus rapproché de nous, de commencer. Le personnage prit alors sur un siége, où l'ambassadeur l'avait déposée, la liste des présents que le gouverneur général offrait au prince, et lut un discours préliminaire qui informait Sa Hautesse que l'ambassadeur arrivé à la cour apportait des présents pour l'Einshe-men, ajoutant que la reine d'Angleterre les lui offrait *respectueusement*. Sur quoi le major Phaydre se leva et dit à mi-voix au woondouk que le lecteur devait rectifier ce sens de son discours. Après quelque échange de sourdes paroles, l'ambassadeur répéta : « Je quitte la salle si la rectification n'est immédiatement faite. » Alors le woondouk dit au lecteur : « Ce sont des présents royaux d'un roi, et vous ne devez pas vous servir du mot *respectueusement*. » L'officier rectifia sa phrase.

Pendant cet incident le prince, tout en conservant son immobilité, parut sensiblement ému; la sueur perlait sur son front. Le questionnaire d'étiquette épuisé, les présents distribués, le prince se leva, sa charmante compagne le suivit; les portes se fermèrent et les dérobèrent à notre vue. En somme cette cérémonie, dépourvue de la splendeur barbare de la séance royale, ne nous parut relevée que par la gracieuse apparition de la princesse. En traversant la cour, nous inspectâmes les canons que nous jugeâmes de fabrique européenne, quoi qu'en pût dire le woondouk; puis nous nous arrêtâmes sous un abri où nous attendaient des rafraîchissements auxquels nous fîmes mine de goûter. Là le woon du prince s'excusa du manque de convenance survenu pendant la lecture du discours, incident que l'on devait attribuer uniquement au lecteur habitué à la formule en usage. Le major Phayre, toutefois, exigea du woon la promesse que le pauvre diable serait réprimandé.

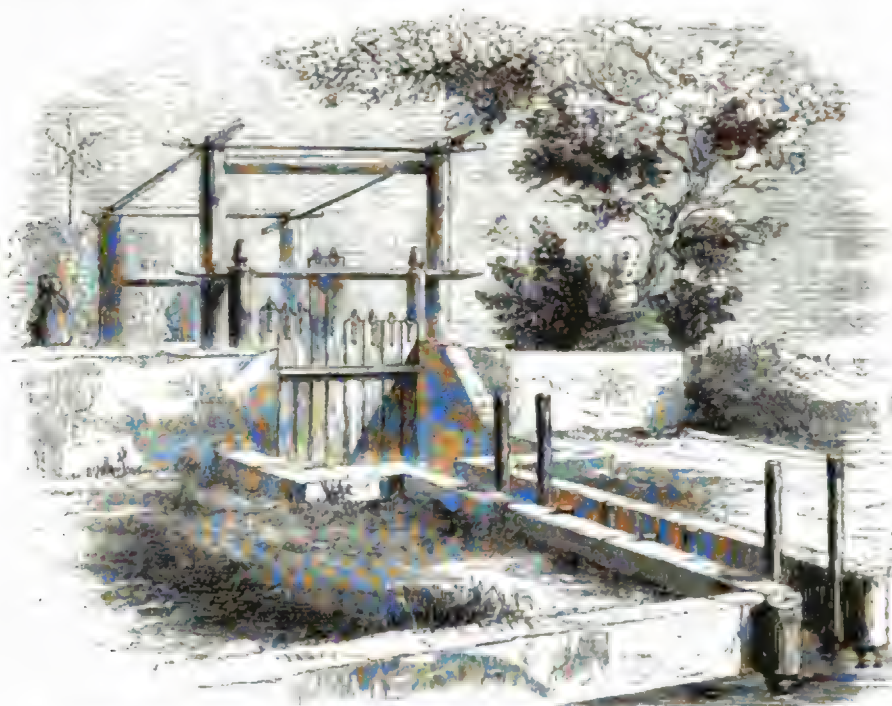
Digitized by Google

Le 20 septembre, je partis avec M. Oldham, qui se dirigeait sur l'Irawady pour visiter les couches de houille qui se trouvent situées à soixante-dix milles de la capitale. Le lendemain, le major Phayre eut avec le roi une entrevue, dont le major a bien voulu me communiquer les détails par écrit.

« Nous fûmes conduits, dit-il, dans la partie ouest du palais, et en approchant d'une allée qui paraissait devoir mener au jardin, je vis une foule de gens assemblés sous un bâtiment circulaire, où il y avait concours de danse et de musique. C'était la cour, et comme le roi était présent, je retirai mes souliers, et m'avançai en compagnie du woondouk, de M. Spears et de deux ou trois officiers birmans. En pénétrant dans l'assemblée, j'aperçus le roi assis sur un sofa exhaussé sur une estrade. On me fit avancer pour me placer parmi les ministres qui se tenaient à quelque distance du roi. Il y avait foule, et tout le monde était accroupi à terre, à l'exception des danseurs. Hors du bâtiment se tenaient les gardes en vestes rouges, avec leurs casques rouges en papier mâché, et leurs fusils, crosse à terre, entre leurs jambes croisées.

« On me fit savoir bientôt que le roi désirait me voir en particulier, et l'on me fit passer dans un autre appartement. Les gardes étaient groupés dans une verandah attenante. En entrant, je vis le roi mi-couché sur un sofa, habillé dans le costume du pays, avec un putso de soie, une ceinture de couleurs éclatantes, et une veste en coton, descendant à la hanche : sa tête était recouverte d'un simple bonnet.

« A l'autre extrémité de la chambre, on voyait dans un vase une imitation de fleurs de lotus ; à la gauche du roi,



Canal d'irrigation dans le royaume d'Ava. — D'après une gravure de l'édition anglaise.

à quelque distance, une demi-douzaine de ses fils, bambins ou adolescents au-dessous de seize ans, se vautraient sur le tapis.

« Dans l'antichambre, une troupe de musiciens exécutait une douce musique sur des instruments à cordes. En m'asseyant près du vase à lotus, je m'aperçus que j'avais été suivi par un des awten-woons, et par quelques officiers et pages qui se blottirent dans un coin de la chambre, ce qui rendait l'audience aussi peu confidentielle que possible. Dès que nous fûmes assis, le roi leva la main et la musique cessa. Il me dit alors de regarder le vase au lotus, ce que je fis ; et alors je vis les boutons s'épanouir et de l'un d'eux un oiseau s'échapper. Le roi sourit et paraissait s'attendre à ma surprise aussi bien qu'à mon admiration, sentiments que je ne manquai pas de manifester. Un de mes voisins me dit que chaque bouton avait contenu un oiseau prisonnier, mais qu'à l'exception de celui-ci, les autres avaient trouvé moyen de s'échapper.

« Alors commença une conversation par demandes et réponses, qui se suivirent, autant qu'il me souvienne, dans l'ordre suivant :

LE ROI. Connaissez-vous la littérature birmane ?

L'AMBASSADEUR. J'en connais quelques ouvrages, Sire.

LE ROI. J'ai entendu parler de vous il y a trois ans. Avez-vous lu le *Mengula-Thoot ?*

L'AMBASSADEUR. Je l'ai lu, Sire.

LE ROI. L'avez-vous bien compris ?

L'AMBASSADEUR. Je l'espère, l'ayant lu dans une traduction birmane (l'original est en pali).

LE ROI. Combien de préceptes contient-il ?

L'AMBASSADEUR. Trente-huit.

LE ROI. Très-bien ; vous les rappelez-vous ?

« Et comme le major hésitait et cherchait à excuser

son défaut de mémoire, le roi se mit à énumérer l'un après l'autre ces préceptes contre l'orgueil, la colère, les mauvaises pensées, etc., accompagnant le tout de commentaires et citations qui auraient mieux convenu à un prédicateur en chaire qu'à un souverain parlant au représentant d'une grande puissance, puissance voisine et redoutée. »

Religion bouddhique.

Pour bien comprendre l'importance des questions et des sentencieuses paroles adressées en cette occasion par Sa Majesté birmane à l'ambassadeur anglais, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur le bouddhisme, qui forme le fond des croyances religieuses du roi d'Ava et de la presque universalité de ses sujets.

Cette religion, qui compte encore, après vingt-cinq siècles d'existence, de deux cents à trois cents millions de fidèles, est née dans la vallée du Gange, six cents ans avant Jésus-Christ, lorsque Rome avait des rois et que l'Asie occidentale était soumise à Nabuchodonosor.

Gautama (le Bouddha) est un personnage historique, et quelle que soit l'idée de divinité que lui attribuent ses adorateurs, on doit l'admettre comme un grand et patriotique réformateur, qui s'éleva contre les pratiques extérieures des brahmanes, et leur substitua un code de morale plus pure.

Çakya-Mouni, Çakya-Sinha ou Gautama, le fondateur de cette doctrine, était le fils d'un souverain de Kapilawastu, petite principauté sise au nord du Gange, entre Gorakpour et Aoude, et descendant des Suryavas ou enfants du Soleil. Né en l'an 623 avant Jésus-Christ, sa jeunesse se passa dans les plaisirs. A vingt-neuf ans, la réflexion vint lui démontrer la brièveté de la vie humaine et l'illusion de ses joies; aussitôt il abandonna ses palais, ses jardins, son faste et ses plaisirs, son épouse et son enfant, pour adopter la vie de l'ascète mendiant. Pendant six ans, il se soumit à toutes les privations, et alors, après de profondes méditations à un endroit qui s'appelle encore aujourd'hui Bouddha-Gaya, il fut miraculeusement investi des attributs qui le constituèrent Bouddha ou *être éclairé*. Il consacra le reste de sa vie à parcourir les Indes, expliquant les lois de l'existence, la vertu des actions méritoires, et prêchant comme la fin de toute existence, la béatitude ou l'anéantissement absolu, rendu en sanscrit par le mot *nirwana* et en birman par celui de *nigban*. A l'âge de quatre-vingts ans, il mourut entre deux arbres de sâl, dans un bois à Kusinara, cinq cent quarante-trois ans avant Jésus-Christ.

Sans entrer dans l'exposition des diverses phases du bouddhisme, de ses doctrines et des spéculations métaphysiques de ses docteurs, on peut dire que cette religion se caractérise par sa tendance à faire mépriser à l'homme les choses extérieures et à l'inciter à atteindre, par ses propres efforts, par le seul développement de ses facultés morales et intellectuelles, jusqu'à l'état divin du nirwana.

L'existence d'un Être suprême et de sa providence ne paraît pas ressortir clairement et universellement des idées de Çakya et de ses apôtres. Ce qu'il y a de certain, c'est que ni les Birmans ni les Cingalais n'admettent l'Adi-Bouddha ou Être suprême des Népaulais et des anciens bouddhistes théistes de l'Inde.

La récompense et la punition se perpétuent dans la succession des existences qui passent par tous les degrés de la vie animée; c'est là vraiment la clef de voûte du système, bien qu'il n'y ait pas, ce semble, de juge ni de directeur moral. Un destin infaillible et inexorable, qu'on pourrait appeler la force opérante de la nature, régit la destinée ascendante ou descendante de toute créature, suivant le mérite ou le démérite de la série de ses existences passées. Ceux mêmes qui ont atteint le bonheur céleste en voient la fin et doivent recommencer les vicissitudes infinies de la transmigration. Anitya, Dukha, Anatta, le *Passager*, la *Souffrance* et l'*Irréel*, sont les conditions de toute existence, et le vrai bien est d'en être délivré par la conquête du nirwana, état qui peut être l'absorption dans la suprême essence, suivant les bouddhistes déistes, ou, suivant d'autres docteurs, le néant absolu; ce serait, d'après le savant sanscritiste Hodgson, le *lieu* et le *mode* dans lesquels vivent les éléments de toutes choses, en leur dernier état d'abstraction et purifiés de toutes les modifications particulières que nos sens et notre intelligence peuvent comprendre.

Le Bouddha est un être qui, dans le passé infini des âges, a conçu le désir d'atteindre ce suprême degré, afin d'acquérir la possibilité de délivrer d'autres créatures des misères de la continuité de l'existence. Il aurait pu atteindre sa liberté, il y a des myriades de siècles; mais son libre arbitre l'en a détourné, l'a entraîné dans le cours des existences successives, et par amour pour ses semblables il a accepté d'innombrables renaissances, enduré des souffrances et des afflictions et subi des épreuves comparables aux efforts qu'il faudrait pour arracher la terre à sa base. A chaque renaissance, son désir s'emploie à ces fins; à sa dernière renaissance dans la famille humaine et sous les signes manifestes de sa haute destinée, il embrasse la vie ascétique, atteint le but suprême et se trouve investi du pouvoir et de la sagesse d'un Bouddha. Alors les mondes innombrables de l'espace, la vue infinie du passé avec celle de toutes ses préexistences, aussi bien que celles des autres êtres, et même les pensées des hommes se dévoilent à la vue. Il est dégagé des passions et des émotions humaines. Il possède l'infaillible sagesse pour diriger les créatures dans les sentiers qui mènent au nirwana; la nature et ses influences, le ciel et ses habitants lui obéissent. Mais il est sujet à la souffrance, à la maladie, et, quand sonne son heure, à la mort; même après avoir acquis la qualité de Bouddha, il souffre jusqu'au trépas les peines terrestres que lui valent ses démérites antérieurs.

La vie normale de ses disciples est l'ascétisme et la mendicité. Ses conditions premières sont, comme dans l'Inde, la continence, la pauvreté, l'humilité; suivent l'abstraction du monde, l'amour de toutes les créatures vivantes, la pratique de certains préceptes moraux, et de nombreuses cérémonies rituelles.

Digitized by Google

Les ascètes bouddhistes ont droit à l'adoration des laïques. Ce sont de véritables moines, bien qu'ils assument parfois le caractère de prêtre, en accomplissant certaines cérémonies qui passent pour attirer des grâces sur ceux pour lesquels on les accomplit, en pratiquant certains devoirs, comme de lire quelques-uns des livres sacrés au peuple et d'instruire la jeunesse. Toutefois, leur principale affaire est, et a été dès l'origine, de travailler à leur propre rédemption.

La doctrine touchant les laïques est obscure; ils constituent néanmoins le complément nécessaire du système. L'ascète dépend d'eux pour sa subsistance, leur prêche la doctrine, et les reconnait capables d'atteindre à quelques mérites et de s'élever dans l'échelle de la félicité future. Mais on n'atteint le but final qu'en adoptant la vie monastique.

Le culte des pagodes s'explique difficilement, bien qu'il ait pu prendre naissance à l'origine dans le respect dû aux reliques de Gautama ou de ses apôtres dont elles recueillirent les restes sacrés[1]. Mais à cette heure la pagode elle-même, indépendante de toute relique, semble être l'objet du culte. On offre à la pagode des fleurs, des cierges et des feuilles d'or, et ceux qui font acte d'adoration devant elle acquièrent des mérites qui porteront leurs fruits aussi sûrement que si le Bouddha était présent dans le symbole sacré.

La morale du bouddhisme, plus pure que celle du brahmanisme, a des maximes qui rappellent les préceptes de l'Évangile. En Birmanie, la réputation des moines tend à se maintenir sur un bon pied, et cependant leur système de morale n'influe guère sur le caractère du peuple. Ce qui prédomine, dans le système, est l'appel à la tendresse du cœur, et pourtant il n'y a pas de pays, si ce n'est peut-être la Chine demi-bouddhiste, où la vie soit sacrifiée plus aveuglément, plus cruellement, soit dans l'application des pénalités, soit dans la perpétration des crimes privés.

Visites aux grands fonctionnaires. — Les dames birmanes.

Le 24 septembre, l'ambassadeur accompagné du docteur Forsyth, du major Allan et de M. Edwards, rendit une visite de cérémonie aux quatre woon-gyis et au vieux Moung-Pathea, nan-ma-dau-woon ou contrôleur du palais de la reine mère, et que nous connaissions sous le nom de Dalla-Woon, d'après le poste qu'il occupait en qualité de gouverneur de ce district au commencement de la guerre. Nous voulûmes lui faire honneur en tant que chef de l'ambassade qui était allée à Calcutta, mais aussi à cause de l'estime que nous avions pour lui.

La première course fut pour le magwé-mengyi, le plus considéré des woon-gyis ainsi que le plus intelligent. Il vint à la rencontre de l'ambassadeur jusqu'au bas de l'escalier et l'introduisit dans la salle de réception que l'on avait évidemment décorée à notre intention. Des tapis recouvraient le plancher, et il y avait des chaises disposées autour d'une table qui occupait le centre de la pièce. Un large rideau de soie séparait cette partie de la salle de l'autre qui servait d'appartement aux femmes. Relevé par un de ses coins, ce rideau permettait de voir les dames de la famille accroupies sur des tapis.

Bon nombre de Birmans respectables par leur âge, et bien vêtus, siégeaient çà et là dans la salle et dans la verandah; à l'extérieur, il y avait une foule de gens respectueusement accroupis et qui paraissaient être des voisins que la curiosité avait poussés à assister à l'entrevue.

Peu d'instants après l'arrivée des visiteurs on servit le déjeuner. Deux bandes d'une longue étoffe remplaçaient la nappe; les plats, couteaux, fourchettes, tasses et soucoupes, aussi bien que le thé, étaient servis à l'anglaise, et un Indien, ancien domestique d'un officier, remplissait le rôle de majordome.

D'abord on servit pain et beurre, muffins et tartes; et comme les domestiques en rapportaient, le woon-gyi s'écria plaisamment : « Allons, allons, ils connaissent les mets anglais, qu'on apporte maintenant les mets birmans ! » et nous pûmes compter cinquante-sept plats où les sucreries et les friandises les plus variées étaient accumulées à profusion.

A la demande du major Phayre, la femme du woon-gyi, dame d'un certain âge, fut priée de vouloir bien s'asseoir à table avec nous. On plaça une chaise à côté de l'ambassadeur; mais la respectable dame, qui n'avait pas l'aisance de manières de son mari, demanda qu'on l'écartât de la table avant de vouloir s'y asseoir, ce qui ne suffit qu'à demi pour la mettre à l'aise, car elle ne tarda pas à ajuster son vêtement de façon à pouvoir croiser ses jambes sous elle. Elle avait de fort belles bagues ornées de diamants de grand prix.

Le woon-gyi parlait volontiers et avec assez de gaieté, commençant par les questions d'usage chez les Birmans, sur l'âge des personnes présentes, si elles étaient ou non mariées, et il s'étonna fort que l'ambassadeur et le major Allan fussent restés garçons. « Quand vous vous marierez, dit-il, j'espère que vous amènerez vos femmes ici. »

Après le déjeuner, on apporta le dessert, à la birmane, dans une série de plateaux, remplis de petits plats en or et en argent, contenant des noix de bétel, du bétel préparé, du chunam, du thé confit et mariné, du gingembre salé en tranches minces, de l'ail frit, des noisettes dépouillées de leur coque et des noix de terre rôties. Les convives birmans semblèrent se délecter du bétel et du thé mariné plus que de toute autre friandise, et le vieux Camaretta en fit autant. Les cigares terminèrent la fête.

Notre seconde visite officielle fut pour le mein-loung-mengyi, qui emprunte son titre à un district septentrional du royaume. C'est un personnage, approchant de la soixantaine, édenté et d'assez pauvre mine. Sa vieille

1. Ce culte et l'adoration des reliques n'ont commencé que lorsque la pureté primitive de la doctrine bouddhique, toute spiritualiste à l'origine, était déjà très-altérée par suite de l'ignorance superstitieuse des populations. M. Barthelemy Saint-Hilaire a donné récemment, en France, une étude complète du bouddhisme. Beaucoup de détails curieux sur cette religion ont été réunis dans les notes de l'article *Fa-hian*, à la fin de notre volume des *Voyageurs anciens*.

Digitized by Google

épouse, de manières plus simples et plus distinguées que lui, fit les honneurs d'un déjeuner à peu près pareil à celui qu'on nous avait servi chez le magwé-mengyi, et de temps à autre elle nous signalait certains plats. Ignorant la coutume de se serrer la main au moment où l'ambassadeur la quittait, elle lui mit amicalement la main sur l'épaule en l'assurant du plaisir que lui avait fait sa visite.

A quelques détails près nos autres visites ressemblèrent aux deux premières. Je dois mentionner seulement le déjeuner que nous offrit le pakhan-mengyi, parce que sa femme y assista, avec ses deux sœurs et sa mère. Leurs manières étaient aussi distinguées que réservées; plus jolies que ne le sont d'ordinaire les Birmanes, elles possédaient réellement la délicatesse et la grâce.

Elles portaient le *tamein* national, jupe étroite en soie rayée, des jaquettes en fine mousseline blanche, et des ornements d'un éclat qu'auraient envié des femmes plus civilisées. Leurs cylindres d'oreilles étaient d'or; le cercle en était fermé et serti d'un diamant, rubis ou émeraude, entouré de brillants de moindre grosseur. Le collier était formé d'une étroite chaîne d'or, simple ou ornée de perles fines, et garnie de deux rangs de dia-



Jeunes dames birmanes. — Dessin de Morin d'après H. Yule.

mants, l'un fixe et l'autre en pendeloque. A leurs doigts scintillaient des bagues de prix; nous y remarquâmes notamment des rubis de la première grandeur.

Deux des dames présentes se ressemblent singulièrement, et étaient caractérisées par un front fuyant, type de la race d'Alompra. Elles étaient filles de Mekaramen, oncle du roi Tharawadi et que le colonel Burney signale, dans sa relation, comme très-curieux de tout ce qui se rapporte aux sciences européennes.

La vieille mère, femme très-disposée à la conversation, qui avait longtemps vécu à Rangoun et aimait à montrer l'habitude qu'elle avait acquise des manières anglaises, était la veuve de Moung-Shwé-Doung, autrefois le woong ou ministre de la princesse royale, actuellement régnante. Elle se rappelait fort bien Jan-Ken-ning (le major John Canning) pour l'avoir vu à Rangoun.

Parmi ces femmes, on nous en indiqua une d'un aspect charmant et tout féminin, comme étant la femme d'un tsaubwa, ou prince shan, de Monè. Elle était pour le moment dans la capitale « en congé. » Nous eûmes ainsi l'occasion de voir la haute société birmane en famille, et l'impression qu'elle nous laissa fut des plus favorables.

(La fin à la prochaine livraison.)

Digitized by Google



Le temple du Dragon. Dessin de Lancelot d'après H. Yule.

VOYAGE DANS LE ROYAUME D'AVA

(EMPIRE DES BIRMANS)

PAR LE CAPITAINE HENRI YULE,

DU CORPS DU GÉNIE BENGALAIS[1].

1855

Comment on dompte les éléphants en Birmanie.

Le 26 septembre, plusieurs d'entre nous allèrent voir dompter des éléphants, spectacle dont les Birmans sont aussi passionnément épris que les Espagnols le sont d'un combat de taureaux.

On a construit dans ce but une arène à l'orient de la ville, sur les bords d'un des lacs. Tout auprès s'élève, à l'usage du roi, un pavillon en bois ordinairement appelé le palais de l'Éléphant.

C'est là une des institutions fondamentales de Birmanie, et on en trouve des descriptions dans les livres des plus anciens voyageurs.

L'arène consiste en un enclos d'environ cent yards de diamètre et entouré d'un mur très-épais de vingt-cinq pieds de haut. A une vingtaine de pieds en dedans de cette première enceinte s'en trouve une seconde, formée de poutres massives, mais espacées de façon à permettre à un homme d'en traverser aisément les intervalles. Au centre de l'enclos s'élève un petit réduit, palissadé de même, destiné aux spectateurs. Le mur extérieur est percé de deux portes; leurs battants sont composés de deux lourdes pièces de charpente verticalement ajustées sur pivot et s'emboltant, une fois fermées, dans une rainure creusée dans le seuil. Des battants de même nature sont disposés de distance en distance le long des faces

1. Suite et fin. — Voy. pages 257 et 273.

Digitized by Google

parallèles du mur d'enceinte et de la palissade, de manière à former, à un moment donné, du couloir qui se trouve entre deux de ces portes, une cage de vingt pieds de long qui se ferme avec rapidité. Un escalier conduit au haut du mur, qui paraît être la place favorite des spectateurs de tout rang ; c'est là que des places avaient été préparées pour les personnes de l'ambassade.

Une fois arrivés, nous vîmes un groupe d'environ deux douzaines d'éléphants femelles, les unes montées par leurs cornacs, les autres libres, réunies en une masse compacte dans la plaine, à quatre cents mètres environ de l'enclos, et gardant avec soin au centre de leur troupe deux éléphants mâles sauvages qu'elles avaient attirés. Ces femelles paraissaient fort bien comprendre leur rôle, et poussaient graduellement leurs victimes du côté de l'arène. Quand elles furent arrivées à l'entrée, une femelle avec son mahout (cornac) passa dans l'intérieur de l'enclos, suivie peu après par le plus grand des deux mâles. On ferma l'entrée et on dirigea le reste de la troupe vers une autre porte. Le nouveau captif était adulte, mais paraissait maigre et faible, suite naturelle d'une abstinence forcée. Il courut autour des palissades pour y chercher une issue; puis paraissant reconnaître le passage qui s'était fermé derrière lui, il s'élança de toutes ses forces contre ses poutres qui servaient de portes et, en s'agenouillant, il s'efforça de les arracher de leurs gonds. Les coups et les cris des gens qui se tenaient derrière la palissade, aussi bien que les aiguillons dont le perçaient ceux qui s'introduisaient entre les poutres, lui firent lâcher prise. Se retournant pour leur donner la chasse, il se précipitait la tête la première contre les poteaux dont les intervalles permettaient à ses persécuteurs de s'esquiver, et, de son choc puissant, ébranlait toute la construction, à la grande joie des spectateurs, mais non sans dommage pour lui-même. Après qu'on eut ainsi longtemps harcelé la pauvre bête pour abattre ses forces et son courage, et dès qu'il eut trahi son épuisement, un des principaux mahouts l'excita à le poursuivre et l'entraîna dans le couloir que formait le passage d'entrée. Les portes se fermèrent aussitôt, l'homme s'échappa au travers des poteaux et l'éléphant se trouva dans une cage qui ne lui permettait pas de se retourner. Alors on commença à lui attacher les jambes de derrière et à lui mettre des liens autour du cou. Afin de l'empêcher de s'en débarrasser, on lui jeta autour de l'oreille un nœud coulant, fait d'une corde de cuir, et dont l'extrémité retombait du côté opposé du cou. Toutes les fois qu'il essayait de saisir le collier avec sa trompe, le premier obstacle qu'il rencontrait était cette corde ; en tirant dessus il se blessait, et son attention distraite permettait aux mahouts de continuer à le charger d'entraves. Pendant cette opération, le malheureux éléphant se ruait avec une vaine fureur sur les poteaux qui l'entouraient, les déchirant et les faisant voler en éclats avec ses défenses, labourant la terre et rugissant avec rage.

On lui ajustait un second collier et on le fixait fort et ferme, tandis qu'il était couché, haletant de fatigue : tout à coup il se redressa sur son train de derrière et retomba sur le flanc.... Il était mort !

On employa une autre méthode pour réduire le second éléphant, animal de moindre taille. A un signal donné, il fut abandonné par les femelles qui l'entouraient, et neuf ou dix mâles lui donnèrent la chasse, montés par des mahouts armés de lazzos en cuir. On parvint à lui en lier un à une de ses jambes de derrière, et on en fixa solidement les extrémités à un pieu fiché en terre. Il fut ainsi réduit au parcours d'un cercle d'environ quarante yards (trente mètres) de rayon. Les vieux éléphants commencèrent à l'assaillir, le chargeant à coups de trompe, le poussant et se le renvoyant jusqu'à ce que la fatigue commençât à le gagner. Deux éléphants l'entourèrent alors, leurs mahouts lui ajustèrent des liens autour du cou et le menèrent sous un abri où il fut attaché à des piquets pour y rester jusqu'à ce que le régime de la ration congrue lui fit comprendre la nécessité de l'obéissance.

Quelques jours plus tard, on nous amena, à la résidence, deux éléphants danseurs qui nous divertirent grandement. Un d'eux, jeune sujet de six pieds de haut, n'avait qu'une instruction incomplète; son art consistait à lever successivement ses jambes, au commandement de son mahout, et à marcher sur ses genoux, ou pour mieux dire sur les paturons de ses jambes de devant. A l'ordre qu'on lui donna de marcher comme les dames d'honneur du palais, il s'avança vers nous avec ses seules jambes de devant, traînant derrière lui celles de derrière (p. 284).

Le plus âgé, un vieux mâle, était plus versé dans son art. Son mahout lui hurlait à l'oreille des ordres auxquels l'éléphant répondait par un grognement d'assentiment d'un effet assez comique. Son pas le plus brillant consistait à lever une patte et à lui faire décrire un cercle avant de la remettre à terre. Les efforts des mahouts n'étaient pas ce qu'il y avait de moins divertissant; leurs danses, leurs cris, leurs encouragements, leurs applaudissements contrastaient plaisamment avec la maladresse de leur élève. A la fin il commença à remuer alternativement ses quatre pattes et à les jeter tantôt à droite, tantôt à gauche ; la gravité de sa tête et de ses yeux, l'étrangeté de ses lourds mouvements complétaient le spectacle, qui eut un grand succès de rire parmi tous les assistants, Anglais, Bengalais et Birmans.

Excursions autour d'Amarapoura.

Pendant que le major Phayre, avec une patience ultra-diplomatique, et dans le désir d'atteindre enfin le but réel de sa mission, la conclusion d'un traité d'alliance et de commerce, se pliait complaisamment aux excentricités de la cuisine des Woongyis, et, ce qui était bien autrement méritoire, aux incessants examens métaphysico-religieux que lui faisait subir le roi, j'exécutai plusieurs excursions autour de la capitale, en compagnie de notre géologue, le docteur Oldman, que les Birmans qualifiaient du titre pompeux de *professeur des roches*. La première, dirigée au nord, nous conduisit successivement à Mengoun, sur la rive droite du fleuve, à Madeya, localité importante de la rive gauche, aux carrières de marbre blanc de Tsengo-myo, puis aux cavernes ou

Digitized by Google

grottes de Malé, et enfin à la ville de Tsampenago, chef-lieu d'un canton fertile, borné à l'orient par la belle rangée de collines qui sépare l'Irawady du district des mines de rubis. De là nous redescendîmes le grand fleuve jusqu'au confluent du Myit-Nge, et pûmes contempler encore une fois, du haut d'un pic que nous évaluâmes à environ dix-sept cents pieds, le magnifique panorama qu'arrose cette petite et sinueuse rivière à son débouché dans les vastes plaines où dorment, au milieu de la plus épaisse verdure, Sagaïn et Ava, les vieilles capitales abandonnées.

Cette exploration permit au docteur de dresser une carte géologique de toute la section du bassin de l'Irawady comprise entre les 22ᵉ et 23ᵉ parallèles, et de recueillir, sur ces contrées, étudiées scientifiquement pour la première fois, des observations auxquelles mes lecteurs me sauront gré, à coup sûr, de faire quelques emprunts.

Mengoun, qui fut notre première étape, à seize kilomètres d'Amarapoura, porte dans le pays le surnom caractéristique de *folie* du roi Mentaragyi. Cet aïeul du roi actuel employa les trois derniers quarts d'un règne de quarante ans, les sueurs et les bras non rétribués de milliers de ses sujets, et des sommes incalculables, à entasser les unes sur les autres, jusqu'à une hauteur de cinq cents pieds, des masses énormes de briques et de mortiers : Pélion sur Ossa! On prétend qu'une prédiction avait lié la fin de sa vie avec celle de son œuvre architecturale; mais il laissa celle-ci inachevée, et vingt ans après lui, le terrible tremblement de terre de 1839 fit de son temple de Mengoun la montagne de débris que la photographie nous a permis de reproduire fidèlement (p. 203).

Vis-à-vis de ce témoignage du néant de l'homme et de ses œuvres, une pagode en miniature, proprette et sans fêlure, bien plus ancienne que le géant écroulé, rappelle involontairement l'apologue du chêne et du roseau.

Géologie de la vallée de l'Irawady. — Les poissons familiers. Le serpent hamadryade [1].

« La formation géologique du pays arrosé par l'Irawady est assez simple. Depuis le delta de la rivière, jusque dans le voisinage de la vieille capitale d'Ava, le cours de la rivière ne présente que des roches de formation tertiaire. Tantôt l'Irawady s'écoule dans des gorges formées par ces roches, comme au-dessus de Prome; tantôt le courant traverse des plaines étendues qui semblent desséchées comme des lits d'anciens lacs. La direction générale de ces roches suit le cours de ce fleuve, bien qu'en certains endroits leurs strates aient fait obstacle au courant, qui a dû percer des couches assez épaisses d'argile bleuâtre, entre des grès durs, et se faire un lit encaissé, comme on le voit au-dessus de Prome.

« Si tel est le caractère général du sol, il faut remarquer pourtant que les couches sont souvent disloquées, contournées et brisées.

« Appuyée sur les crêtes de ces couches bouleversées se trouve une série de strates de grès et de conglomérats, moins consolidées que les précédentes, mais aussi moins contournées. Souvent sablonneuses, quelquefois calcaires, ces strates sont chargées de fer introduit par voie de filtration. On y rencontre aussi d'innombrables ossements fossiles de mastodontes, d'éléphants, de rhinocéros, de tapirs, à cerfs, et de tortues.

« On peut fixer l'âge géologique des terrains les plus anciens à l'époque éocène. Les terrains modernes, par leur analogie et l'identité de leurs fossiles, paraissent devoir se rapporter à l'époque miocène.

« Près de la capitale, on rencontre des chaînes de roches métamorphiques et cristallines dans une direction nord et sud, et formant une série de collines distinctes. Il est à présumer qu'elles sont antérieures à la formation des couches tertiaires qui les entourent. Après s'être déposées, ces couches ont été bouleversées par des éruptions volcaniques qui, ayant brisé les roches anciennes, les ont sillonnées, par intervalles, de longues dykes, et ailleurs les ont recouvertes de leurs matières en fusion. Rien n'indique que ces formations trappéennes soient antérieures aux couches que l'on peut attribuer à l'époque miocène. Elles doivent sans doute leur origine aux mêmes forces souterraines qui, de nos jours, couvent et grondent encore sous le sol birman, qu'elles ébranlent de fois à autres, et qui en 1839 notamment, secouèrent, comme des gerbes de blé mûr, les gigantesques pagodes de Pagán et de Mengoun. Le même laboratoire incandescent d'où jaillirent, dans les anciens âges, les étincelants rubis du district de Momeit et les pépites d'or que roulent tous les cours d'eau de la Birmanie, entretient ces vastes réservoirs d'huile minérale qui font aujourd'hui la principale richesse du bassin de l'Irawady et ces volcans de vase bouillante qui chaque jour hérissent de cônes nouveaux la plaine de Membo (p. 301).

« En redescendant le fleuve, je fus témoin d'un incident qui m'étonna, je le confesse, plus que tout ce que j'avais pu voir encore dans cet étrange pays.

« Arrivé à la proximité d'une petite île qui partageait le cours du fleuve, le pilote se mit à pousser de toutes ses forces le cri *tet! tet! tet! tet!* et comme je lui en demandai la signification, il me répondit tranquillement qu'il appelait les poissons. Effectivement je ne tardai pas à voir bouillonner l'eau sur les deux côtés du bateau, puis surgir à la surface une masse serrée de gros poissons au nez blanc, ressemblant, par la forme de la tête du moins, au chien de mer, et dont plusieurs atteignaient trois et quatre pieds de longueur. J'en comptai plus de quarante autour du bateau, dressant presque verticalement hors de leur élément une moitié au moins de leur corps, et tenant leur bouche aussi ouverte que possible. Les gens du bateau, prélevant des poignées de riz dans les plats préparés pour leur propre dîner, s'empressèrent de les présenter à ces hôtes singuliers, et chaque poisson, dès qu'il avait reçu sa portion, plongeait pour l'avaler, puis se hâtait de reparaître le long du bord. Les bateliers continuaient leur incessant *tet! tet! tet!* et se penchant par-dessus le plat-bord, caressaient de la main le dos de ces heureux poissons, absolument comme on

1. Tout ce chapitre est emprunté au journal du docteur Oldman.

Digitized by Google

fait à des chiens favoris. Cette scène se prolongea pendant une bonne demi-heure de navigation, et le seul effet produit par le contact des mains des bateliers sur leurs aquatiques convives, me parut être une surexcitation d'appétit et de familiarité. On me dit que, durant le mois de mars, il y a dans ces parages une grande fête et un grand concours de gens. Chacun s'efforce alors de capturer un poisson, non pour en faire une friture ou une matelote, mais pour lui rendre la liberté dès qu'on lui a décoré le dos d'une couche bien appliquée de feuilles d'or, ni plus ni moins que si c'était une idole. En effet, je remarquai sur plusieurs poissons des traces de dorure. Jamais spectacle ne m'a autant amusé et intéressé que celui-là. J'aurais bien désiré enrichir ma collection ichthyologique d'au moins un spécimen de ces hôtes privilégiés du fleuve. Mais au premier mot hasardé à ce sujet, tous les assistants, saisis d'horreur, crièrent au sacrilége, et je crus prudent de me tenir coi et muet sur ce point.



Rives de l'Irawady, près des mines de rubis. — D'après H. Yule.

.... Le lendemain, comme je revenais de visiter un gisement de houille peu éloigné du fleuve, j'aperçus en travers du sentier un grand serpent de l'espèce des *hamadryades* (genre naja). Un homme de ma suite, porteur d'un fusil à deux coups, se disposait à faire feu sur la bête, quand tous ses camarades l'arrêtèrent par un concert de gestes et de cris. Le serpent, mis en éveil par le bruit, leva la tête, nous regarda un instant, puis s'évada sain et sauf. Je demandai avec assez d'impatience au chasseur pourquoi il n'avait pas tiré sur ce reptile; la réponse me frappa, comme venant à l'appui d'un fait avancé par le naturaliste Mason dans son livre sur Tenasserim[1]; fait que j'avais jusque-là révoqué en doute. Mes gens affirmèrent que si le serpent avait été blessé,



Petite pagode à Mengoun. — D'après H. Yule.

1. Les natifs de Tenasserim décrivent un serpent venimeux, dont la taille atteint dix à douze pieds, et qui, d'une couleur plus foncée que la *cobra* commune, est presque entièrement noir. Je ne l'ai jamais rencontré, mais la description qu'on m'en a faite con-

Digitized by Google



Grand temple de Mengoun, depuis le tremblement de terre de 1839. — Dessin de K. Girardet d'après H. Yule.

Digitized by Google

il nous aurait fait face et nous aurait poursuivis; qu'il valait donc mieux l'avoir laissé aller paisiblement. L'animal avait bien trois mètres de longueur.

Les Shans et autres peuples indigènes du royaume d'Ava.

Ma seconde excursion fut dirigée au sud-est de la capitale, sur la frontière des petits États shans, tributaires d'Ava.

Les Shans ou Tais, comme ils se nomment eux-mêmes sont, de toutes les races indo-chinoises, la plus répandue et probablement la plus nombreuse. Entourant les Birmans du nord-ouest au sud-est, ils forment un chainon continu depuis les confins du Munnipour (si tant est que les habitants de cette vallée ne soient pas de la même race) jusqu'au cœur du Yunan, et depuis la vallée d'Assam jusqu'à Bankok et à Cambodje. Partout ils professent le bouddhisme, partout ils ont atteint à un degré de civilisation assez élevé, et partout ils parlent une même langue sans grandes variantes, circonstance remarquable au milieu de cette diversité d'idiomes que l'on trouve parmi tant d'autres tribus, en dépit du voisinage et de la parenté. Cette identité caractéristique dans la langue des Shans, tendrait à prouver qu'il y a longtemps qu'ils ont atteint le degré de civilisation où ils sont arrivés, et que jadis ils ont dû constituer un peuple homogène, avant leur dispersion.

Les traditions siamoises, aussi bien que celles des Shans septentrionaux, ont gardé le souvenir d'un ancien royaume considérable fondé par leur race, au nord du présent empire birman, et le nom de « Grands-Tais » appliqué au peuple de ces pays vient corroborer la tradition. Des germes de désunion ont dû briser l'unité de cette race, la fractionner en petites principautés, et le royaume de Siam renferme peut-être, à cette heure, le seul État indépendant de cette famille. Tous les autres sont tributaires d'Ava, de la Chine, de la Cochinchine ou de Siam.

Les États, dont je parlerai sommairement, occupent une étendue de terrain que l'on peut comprendre en masse entre le quatre-vingt-dix-septième et le cent unième méridien, le vingt-quatrième et le vingtième degré de latitude. Ce territoire se termine à l'ouest par la chaîne qui forme la frontière orientale de la Birmanie pure. A l'est, il est borné par le Mekhong ou grande rivière de Cambodje; au nord, par la vice-royauté de Yunan : il comprend les Koshanpris ou neuf États shans qui, successivement, ont passé sous la domination des Chinois et des Birmans, et qui maintenant appartiennent aux premiers. Au sud, il joint, pendant quelque distance, le territoire des Karens rouges, et, à partir de là, le Mekhong forme la frontière des principautés tributaires de Siam.

La suzeraineté des Birmans est plus ou moins reconnue dans ces pays ; dans les États contigus à la Birmanie propre, c'est une réalité active et tyrannique; vers l'est elle tend à se relâcher, et vers l'extrême orient et le nord-est, bien que ces États payent hommage à Ava, l'influence chinoise prédomine.

Toutes ces contrées sont sillonnées de chaînes de montagnes, dont la direction est nord et sud, comme celles des principales rivières, le Salouen et le Mekhong. Le Menam, ou rivière de Siam, prend sa source dans ces régions. Le caractère général de ces fleuves est torrentiel; ils sont profondément encaissés et sujets aux débordements.

Les montagnes sont habitées par des tribus plus ou moins sauvages et connues sous plusieurs dénominations. La plus considérable, peut-être, est celle des Laouos, que les Shans considèrent comme les restes sauvages des anciens aborigènes. On prétend que leur langue ne ressemble aucunement à celle des Shans. Quelque barbares qu'on les dise, ils paraissent adonnés à l'agriculture, soignant fort bien l'indigo, la canne à sucre et le coton, que leur achètent les marchands chinois du Kiang-hung, du Kiang-tung et des États limitrophes. Ils travaillent le fer, sont bons forgerons, et fabriquent des *dhas* ou sabres et des fusils à mèches. Ils sont de taille médiocre, mal bâtis et laids; ils ont le nez plat, le front bas et le ventre gros. Ces caractères feraient penser que les Laouos ne sont que le type dégénéré de la race des Shans, telle qu'elle existait avant d'avoir été modifiée par l'action de la civilisation bouddhiste. Les tribus les plus considérables, les plus sauvages et les plus indépendantes de ces Laouos, se trouvent dans la partie nord et ouest de Muang-Lem. Ils ne permettent à personne de pénétrer chez eux; et on dit qu'ils guettent, saisissent et décapitent les voyageurs, pour emporter leurs têtes en manière de trophées, comme font les Garows, les Kookis et autres sauvages, voisins de notre frontière du Sylhet.

La contrée habitée par les Karen-nis ou Karens rouges, qui se sont maintenus indépendants des Birmans et des Shans, comprend cette masse montagneuse qui sépare le Sitang du Salouen et s'étend entre la latitude de Toungoo et le vingtième degré trente minutes. On les croit de race shanne ; cependant il ne m'a guère été possible de trouver d'autres preuves de cette parenté, que l'usage qu'ils font de la braie pour vêtement. On attribue leur dénomination de *rouges* à leur teint, qui, étant naturellement clair, rougit plus qu'il ne brunit à l'action du hâle; mais je crois que la couleur de leurs pantalons

corde assez avec le caractère générique des *hamadryades* pour m'autoriser à le regarder comme une variété du genre. « L'hamadryade, dit le docteur Crantor, est excessivement farouche, toujours prête à se jeter sur quiconque l'attaque et à poursuivre tout ce qui l'irrite. » C'est là un grand trait d'analogie avec le serpent de Tenasserim. Un Birman fort intelligent m'a raconté qu'un de ses amis étant venu à heurter un jour une nichée de ces serpents, battit immédiatement en retraite, mais il avait été aperçu et la mère furieuse se lança immédiatement à sa poursuite. L'homme s'enfuit de toutes ses forces à travers coteaux, vallons, clairières et halliers; la terreur lui donnait des ailes. Arrivé sur les bords d'une petite rivière, il n'hésite pas à s'y jeter, dans l'espoir de faire ainsi perdre sa piste à son terrible ennemi. Mais, hélas ! en atteignant la rive opposée, il y retrouve la furieuse hamadryade, la tête haute, les yeux en feu et dilatés par la rage, toute prête enfin à enfoncer ses crochets mortels dans ses chairs palpitantes. Désespéré, il saisit son turban et, par un mouvement instinctif, le lance au reptile, qui, se jetant comme un éclair sur cet objet inanimé, le couvre de furieuses morsures, et trompe ainsi sa colère et sa vengeance; après quoi il regagne tranquillement son repaire. Mason, *Histoire naturelle de la Birmanie*, p. 345.)

Digitized by Google

rouges est pour beaucoup dans ce surnom, les Shans portant le pantalon bleu.

Le nom que se donnent les Karen-nis est Koyas, et les Shans les appellent Niangs. Leur tradition veut qu'ils soient les descendants d'un corps d'armée chinois qui s'endormit et que l'armée laissa derrière elle dans une retraite. Il est singulier que les Kyens de Yoma-doung aient la même tradition sur leur origine, à la différence, toutefois, que l'armée était birmane et non chinoise.

Les Karens rouges sont de petite taille, avec des jambes grêles et de gros ventres; leur malpropreté est notoire. Ils vivent dans un état de société qui n'est cependant pas la sauvagerie, et bien des Shans se sont établis sur leur territoire, trouvant leur régime social plus doux que celui des Birmans. Leurs seuls actes religieux consistent à apaiser les esprits malins qui frappent de maladie, et les sacrifices qu'ils leur font sont considérables. Ils se servent, dans leurs transactions commerciales, d'une monnaie d'argent assez grossière et des poids en usage en Birmanie; leur agriculture est remarquable sous plus d'un rapport.

Tout leur pays est montagneux, et dans la partie sud de leur district il y a des pics de deux mille cinq cents mètres d'élévation. Leurs villages sont généralement situés sur des collines arrondies ou planes. La population est considérable. Dans une partie de leur pays, entre le Salouen et le Me-pon, on voit les cultures s'étendre jusqu'au sommet des coteaux, les vallées se dérouler en terrasses à la mode chinoise, les routes sillonner le pays, et les villages nombreux à ce point que d'un coup d'œil on peut en embrasser huit ou dix. Leur plus fort village est Ngouèdoung, dont les habitants sont en majeure partie des Shans fugitifs.

Ces Karens rouges sont la terreur des districts avoisinants de la Birmanie, où ils vont faire des razzias et enlever les habitants, qu'ils échangent comme esclaves contre des buffles et des bœufs chez les Shans siamois. Ce sont aussi les recéleurs des esclaves que font entre elles les petites communautés karennes sur les frontières du côté de Toungoo. Les villes voisines leur payent redevance pour se garantir de leurs incursions, qui s'étendent assez loin pour forcer les habitants de Nyoung-Ynoué, à trente-deux kilomètres de leurs frontières, à se tenir constamment en garde contre eux.

Les principautés shannes peuvent être divisées en cis-salouennes et trans-salouennes. Le premier des États cis-saluens, en quittant le pays des Karen-ni, qui forme sa frontière sud, est celui de Mobyé.

Ce petit État, dans le voisinage des Karens rouges, a été tellement dévasté par eux, qu'il ne reste plus au *tsauboua* ou prince, que l'espace compris dans les murs de sa ville. A la fin, n'ayant pu obtenir de secours de son suzerain d'Ava, il cessa de lui payer tribut et transféra son allégeance à ses redoutables voisins.

Puis vient l'État de Mokmé ou Moung-mé, à cinq jours de marche de Moyé et à trois jours de la frontière des Karen-ni; il est tellement harassé par les razzias des Karens rouges, que tous les chefs de villages leur payent redevance. La ville de Mokmé peut contenir trois cent cinquante maisons.

A deux jours de marche nord de Mokmé se trouve la capitale de l'État de Moné, qui est le centre du gouvernement des Birmans sur les principautés shannes; aussi les Birmans y sont nombreux. Le territoire est assez étendu au delà du Salouen. La ville, qui est située à cinq cents mètres au-dessus du niveau de la mer, est la plus grande de toutes les cités shannes; elle peut contenir huit mille âmes. Elle est bâtie au pied des collines qui bordent la fertile vallée de Nam-toueen, tributaire du Me-pon. A cinquante-six kilomètres nord-ouest de Moné se trouve le Nyoung-Ynoué. C'est le plus occidental de tous ces États et ce fut jadis un des plus grands et des plus importants. Mais les déprédations des Karens rouges, la tyrannie des Birmans, les dissensions intérieures ont tellement réduit la puissance de son tsauboua, qu'elle ne s'étend guère que sur une centaine de familles.

La ville ne contient pas plus de cent cinquante maisons. Elle est située dans un bassin d'alluvion assez étendu et se trouve à cinq cent cinquante mètres au-dessus de la mer. L'ensemble de ce bassin paraît avoir été le lit d'un lac assez semblable à la vallée de Munipour; il en reste des traces dans le centre de ce terrain, où se trouve un petit lac de vingt-deux kilomètres d'étendue, peu profond, et qui tend à se dessécher graduellement.

Bien que le nombre des habitations soit fort réduit sur le territoire du tsauboua, cependant la population de la vallée est considérable et paye un tribut direct à la cour d'Ava. On y cultive principalement le riz, la canne à sucre, le maïs, etc.

C'est dans ce district que se trouve le lac Nyoung-Ynoué, à la surface duquel flottent d'innombrables îles naturelles, formées de racines de roseaux et d'herbes entremêlées et recouvertes d'un peu de terre. Elles servent de bateaux de pêche; on y construit même des chaumières : elles tremblent sous les pieds, et, par un temps d'orage, tournent à tout vent; il y en a d'assez grandes pour qu'on y voie trois à quatre chaumières. Une énorme vieille femme, qui habitait un de ces îlots, où nous descendîmes pour déjeuner, s'amusa beaucoup de la peur que manifestait un homme de notre suite en mettant le pied sur ce sol mouvant.

Les tsaubouas de toutes ces petites principautés, même quand ils sont dans la dépendance la plus absolue de la Birmanie, tranchent de la royauté; ils épousent leurs demi-sœurs, ils ont, comme le *Phra* d'Ava, leur *Einshé-men*, leurs *Atwen-woons*, *Thandaut-ens*, *Nakhangyis*, etc. Leurs palais ont le triple toit, le htee sacré et le parasol blanc; en un mot, tous les insignes de la royauté.

Le pouvoir que les Birmans exercent sur ces principicules est en raison de la distance; les plus voisins du centre du royaume sont tyranniquement opprimés; les tributs qu'envoie le Kiang-hung, situé sur les frontières de Chine, est une simple affaire de forme. Les contingents que tous ces tributaires réunis doivent aux Birmans en temps de guerre, peuvent s'élever à vingt mille hommes.

Il est à remarquer que tous les voyageurs s'accordent

Digitized by Google

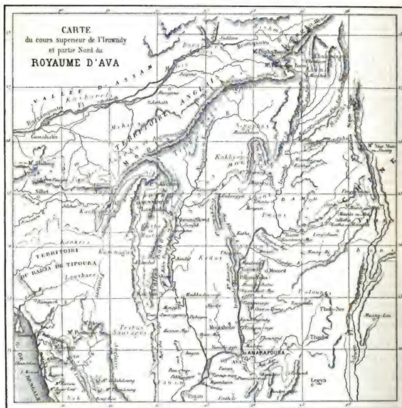
à mentionner quel sentiment amer tous les Shans tributaires nourrissent contre les Birmans, et à signaler les éloges exagérés qu'ils donnent à la justice, à la modération et à la bonne foi des Chinois.

Ne pourrait-on pas appliquer à cette double appréciation la moralité d'un apologue bien connu :

Notra eunemi, c'est notre maitre.

Les femmes chez les Birmans et chez les Karens.

Une des plus brillantes pages de l'histoire des missions modernes est celle qui raconte leurs succès chez les Karens du pays birman. Plus de cent mille membres de ces tribus éparses ont, depuis une trentaine d'années, été amenés à la connaissance de l'Evangile, et actuellement on compte dans leurs rangs environ vingt mille com-



Grave chez Erhard. R. Bonaparte 42

muniants, dont la foi naïve et simple, mais inébranlable, fait l'admiration des voyageurs chrétiens qui ont pu parcourir le pays. Ces faits sont connus, grâce surtout à une dame des Etats-Unis, à qui ses travaux missionnaires parmi les Karens de la Birmanie ont acquis une juste célébrité.

« Environ trente-cinq mille femmes karennes, dit Mme Mason, ont, nous en avons la douce espérance, renoncé à leurs superstitions pour embrasser la doctrine du Christ ; mais parmi les Birmans on en trouverait tout au plus un millier qui aient subi l'influence de l'Évangile, et cependant la longue expérience que j'ai des mœurs du pays me donne la conviction que le pays birman ne pourra efficacement être entraîné dans les voies de la conversion que lorsque les femmes y seront entrées.

« Ici, la femme ne ressemble en rien à ces créatures



Vallée l'Irawady au confluent du Myit-Nge (voy. p. 291). — Dessin de Paul Puet d'après H. Yule.

Digitized by Google

douces, timides et indolentes qui se renferment dans les zènanahs de l'Inde, tremblant à la voix ou sous le regard du maître, et n'exerçant sur ses déterminations aucune espèce d'empire. La femme birmane jouit au contraire d'une influence immense. Aux charmes de sa personne, elle unit en général l'énergie de la volonté, et c'est elle, en réalité, qui donne aux mœurs du pays leurs caractères les plus distinctifs. Il suffit d'un désir exprimé par la femme d'un chef de village, pour que le fier montagnard aille porter au loin le pillage et la mort, et dans la capitale même de l'empire on a vu des guerres désastreuses qui n'avaient pas d'autre cause que celle-là.

« La Société des traités religieux fournit ses traités, la Société biblique donne des Bibles, la Société des Missions envoie ses agents et construit des *zayats* (chapelles du pays); mais tout cela en vue des hommes, et qu'en résulte-t-il? Un Birman entre dans le zayat, écoute, réfléchit, revient encore, puis, après avoir bien pesé ses impressions, il dit un jour à sa famille : « Cette religion est la vérité; je suis décidé à adorer désormais le Jésus-Christ qu'elle prêche. » Mais à peine a-t-il laissé tomber ces mots, que sa mère se précipite sur lui, lui arrache sa touffe de cheveux, ou menace de se suicider; sa sœur le maudit, sa maîtresse l'injurie, ou bien, s'il est marié, sa femme lui jette l'enfant qu'elle nourrit, s'enfuit et va chercher ailleurs un autre mari. Nous, chrétiens, nous connaissons les promesses faites à celui qui, pour obéir à l'Évangile, abandonne mère, femme ou enfants, et cependant combien d'hommes parmi nous seraient résolus à confesser toujours Jésus-Christ, au prix de pareils sacrifices? Bien des Birmans, touchés par la prédication de la vérité, souffriraient, j'en suis sûr, la prison, et monteraient courageusement sur les bûchers plutôt que d'en renier la profession; mais se peut-il imaginer une épreuve plus intolérable que les persécutions malicieuses et incessantes d'une femme *païenne*, livrée aux emportements d'une colère qu'aucun frein moral ne vient réprimer?

« Chez les Birmans, les femmes, loin de vivre en recluses, comme dans d'autres contrées de l'Orient, fréquentent tous les lieux de réunion, et il est évident que ce sont elles qui donnent le ton partout. Pleines d'aisance et de grâce, polies, actives et très-rusées, elles exercent, surtout dans leur pays, une sorte de fascination presque irrésistible, et comme cette prépondérance même les rend souverainement hautaines et égoïstes, il est rare qu'elle n'aboutisse pas au mal. Aux régates, aux combats de taureaux, à la table de jeu, la femme tient toujours le premier rang. Elle s'occupe des affaires, elle fait le commerce, elle bâtit des maisons, ou du moins elle dirige toutes les opérations de ce genre; qu'on juge, d'après cela, du bien que cette partie de la population pourrait faire si son cœur était un jour gagné à la cause de la vérité. La femme peut être appelée l'*éducateur* du Birman. C'est elle qui apprend à l'enfant tout ce qu'il croit des sorcières et des esprits. C'est elle qui le mène chaque soir chercher dans sa robe du sable pour le porter à la pagode. C'est elle qu'on voit franchissant de longues distances et montant d'interminables escaliers pour déposer son offrande devant les idoles. C'est elle qui foule aux pieds le *livre blanc* (l'Évangile) et met la feuille de palmier entre les mains de son fils. C'est elle, comme je l'ai déjà dit, qui plus d'une fois a soufflé le feu de la révolte et qui, d'un mot, causera la ruine d'un empire. »

Fêtes birmanes. — Audience de congé. — Refus de signer un traité. — Lettre royale. — Départ d'Amarapoura et retour à Rangoun.

A mon retour, la capitale était animée par les apprêts des fêtes qui se succèdent dans ce moment de l'année, à l'occasion de la fin du carême bouddhiste. On fabriquait dans la ville toutes sortes d'offrandes. Dans les faubourgs, les potiers d'étain confectionnaient des quantités de reliquaires fantastiques et des lanternes énormes, contenant des chandelles de cire de plus de deux pouces d'épaisseur. Les offrandes les plus riches étaient promenées à travers la ville. Ici, un groupe de dévots transportait une gigantesque imitation de feuilles de ces palmiers que les poongys portent comme parasol. Elle était en papier aux couleurs brillantes, ornée de quantité de cahiers de feuilles d'or. Là, un autre groupe voiturait un tabernacle en clinquant, semblable aux tazéeas des mahométans shiites au Mohurrum; plus loin, un immense dragon de cent pieds de long au moins était très-adroitement manœuvré dans les rues; il serpentait et rampait, attaquant parfois les passants de ses défenses avec une férocité très-habilement imitée.

Il est peut-être utile de noter, à ce sujet, qu'une des plus grandes fêtes célébrées chez les Birmans tombe le 12 avril, date qui correspond au dernier jour de leur année civile et religieuse.

Pour laver les impuretés du passé et commencer la nouvelle année libre de souillure, le soir du 12 avril, les femmes ont coutume de jeter de l'eau sur chaque homme qu'elles rencontrent, et les hommes ont droit de leur riposter. On peut imaginer si cette licence engendre une gaîeté folle, principalement parmi les jeunes femmes qui, armées de longues seringues et de flacons, entreprennent de jeter de l'eau sur chaque homme qui passe, et, à leur tour, reçoivent celle qu'on leur jette avec une parfaite bonne humeur. Mais il est défendu d'employer de l'eau sale, et il n'est personne, homme ou enfant, qui ait le droit de porter les mains sur une femme. Lors même qu'une femme refuserait de prendre part au jeu, elle ne doit point être molestée, car elle est supposée avoir pour excuse la maladie.

Je n'ai pas passé cet anniversaire sur le territoire d'Ava, mais je puis en parler d'après le témoignage de deux Anglais qui vinrent après nous à Amarapoura, et qui furent invités par un des woons à participer chez lui à l'amusement national.

A leur entrée dans la maison du haut et puissant fonctionnaire (un de nos vieux amis), les deux voyageurs reçurent chacun une bouteille d'eau de rose, dont ils versèrent une partie dans les mains de leur hôte, qui la répandit aussitôt sur ses vêtements, de la plus fine mousseline à fleurs. La dame du logis parut alors à la porte,

Digitized by Google

donnant à comprendre qu'elle ne pouvait elle-même participer au jeu; mais, sur son invitation, sa fille aînée, une charmante enfant, encore dans les bras de sa nourrice, retira d'une coupe d'or un peu d'eau de rose, mêlée avec du bois de sandal, et en répandit sur son père ainsi que sur chacun des voyageurs. Ce fut le signal, et le jeu commença; les étrangers s'y étaient préparés en s'habillant tout de blanc.

Aussitôt une quinzaine de jeunes femmes se précipitant des appartements intérieurs dans la salle, et entourant le woon et les deux invités, les inondèrent sans merci. Si l'un d'eux se montrait contrarié d'avoir la face changée en gouttière, ces jeunes filles riaient de tout leur cœur. Les mêmes scènes se passaient au dehors. A la fin, tous les partners de ce jeu aquatique étant fatigués et complétement trempés, il fut loisible à chacun de rentrer chez soi pour changer d'habits.

Une heure après, nos compatriotes retournèrent à la maison du woon et furent régalés d'une danse et d'un spectacle de marionnettes, qui durèrent jusqu'à la naissance du jour. La nouvelle année était inaugurée.

.... Nous touchions au terme fixé à Calcutta pour le retour de notre mission. Le major Phayre, comprenant que toute insistance pour obtenir du roi la ratification du fameux traité était désormais superflue, demanda son audience de congé. Elle fut fixée au 21 octobre.

Les souwars de la cavalerie irrégulière et la moitié des Européens nous escortèrent jusqu'au palais pour voir l'éléphant blanc; la musique nous accompagna, le roi ayant manifesté le désir de l'entendre. La réception eut lieu dans le même emplacement et avec les mêmes circonstances qu'auparavant; les bayadères du roi tournaient dans la myé-nan, et les belles musiciennes, avec leurs mitres en tête et leurs robes bariolées, jouaient sur leurs instruments dans les verandahs. Au bout de vingt minutes, le roi entra et se jeta, à moitié couché, sur un sofa. Il portait un simple tsalwé de vingt-quatre rangs à la manière accoutumée. Après quelques minutes de silence, il demanda à l'ambassadeur : « Quand partez-vous?

L'AMBASSADEUR. Sire, après-demain.

LE ROI. Combien de jours vous faudra-t-il pour descendre le fleuve?

L'AMBASSADEUR. Nous pourrions faire le trajet en trois jours, mais je désire m'arrêter à Pagán et dans d'autres localités.

LE ROI (à l'atwen-woon). Veillez à ce que tout soit prêt et à ce que rien ne manque à leur bien-être.

L'ATWEN-WOON. Les ordres de Votre Majesté seront portés sur le haut de notre tête.

LE ROI (à l'ambassadeur). Avez-vous lu les livres et traités religieux que je vous ai envoyés?

L'AMBASSADEUR. J'ai parcouru le Maha-radza-weug, Sire, mais je n'ai pas eu le loisir de l'étudier.

LE ROI. Ne les mettez pas de côté, mais étudiez-les, vous en retirerez grand fruit.

L'AMBASSADEUR. Je le ferai, Sire.

LE ROI. Toute votre suite se porte bien?

L'AMBASSADEUR. Oui, Sire.

LE ROI. J'espère que vous n'avez manqué de rien depuis votre arrivée?

L'AMBASSADEUR. Non, grâce à Votre Majesté.

LE ROI. Si vous désiriez quelque chose, dites-le au woondouk, et il veillera à ce que vous soyez satisfait. »

L'ambassadeur ayant ensuite présenté quelques-uns des nôtres qui devaient rester dans le voisinage de la Birmanie comme inspecteurs ou commandants des frontières, le roi, de ce ton débonnaire et doucement sententieux qui lui était propre, et que durent, sans aucun doute, posséder jadis Édouard le Confesseur en Angleterre et le bon roi Robert en France, déclara au major Phayre qu'il était bien heureux du choix que le gouverneur général avait fait de ces messieurs, « car, ajouta-t-il sagement, on devrait toujours placer sur la frontière des hommes judicieux et modérés. Il est aisé de se fâcher et difficile d'y remédier. La haine peut naître d'un seul mot, et cependant avec de l'attention on peut empêcher une querelle de s'élever. Il est aisé de se lier d'amitié pour quelque temps, mais il est difficile d'y persévérer. Tous nos soins tendront vers cet objet. »

L'AMBASSADEUR. Sire, nous aussi, nous nous y efforcerons.

LE ROI. Comme les deux États n'en font qu'un, si quelqu'un désirait venir des pays anglais dans mon royaume, serait-il libre de le faire?

L'AMBASSADEUR. Certainement, Sire.

LE ROI. Si vous pouvez me procurer quelques-unes des reliques bouddhiques qui se trouvent dans l'Inde, ainsi que les coffrets originaux qui les contiennent, écrivez pour m'en informer. Ce sont là des objets que nous vénérons.

L'AMBASSADEUR. Je ferai tout mon possible pour satisfaire le vœu de Votre Majesté.

LE ROI (à M. Camaretta). Voyez à ce que tout soit prêt pour le voyage.

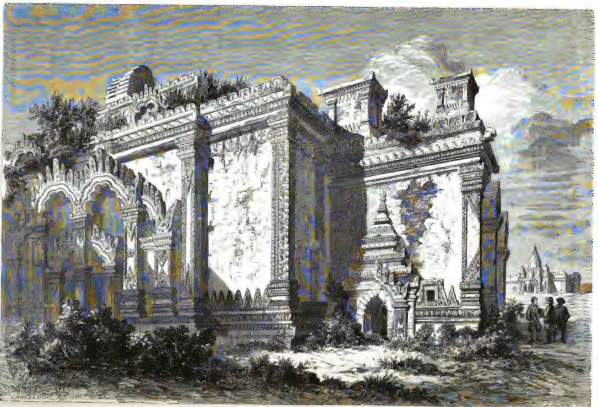
(A l'ambassadeur). Désirez-vous me dire autre chose?

L'AMBASSADEUR. Rien de plus que de remercier Votre Majesté de toutes les bontés qu'elle nous a témoignées depuis que nous sommes entrés dans son royaume.

LE ROI. La reconnaissance honore les hommes, et ceux qui l'oublient, les Birmans les considèrent comme des êtres avilis. A présent, la capitale est bien boueuse; en été, la chaleur est gênante; l'hiver est la meilleure saison pour y venir. Je considère les membres de l'ambassade comme mes propres nobles, et plus tard s'ils revenaient ici, même sans le major Phayre, je serais heureux de les recevoir dans mon palais. Le kala-woon vous accompagnera jusqu'à la frontière, et j'espère qu'Allan, le commandant de Prome, et lui se lieront d'amitié. »

En ce moment M. Grant, notre artiste photographe, ayant apporté au palais le portrait de l'éléphant blanc, un des atwen-woons remit l'épreuve au roi, qui la regarda avec soin et dit : « C'est une gravure. » Quand on lui eut affirmé le contraire, il s'écria : « Les étrangers dessinent de vrais portraits; nos artistes ne dessinent que pour plaire. Qu'on apporte notre portrait de l'éléphant blanc. »

Digitized by Google



Temple ruiné de Pagan. — Dessin de Lancelot d'après H. Yule.

Digitized by Google

Le dessin de l'artiste birman fut apporté et offert à l'ambassadeur de la part du roi, qui, se levant alors brusquement de son sofa, disparut à travers les longues colonnades aux portes dorées. Ce fut la dernière fois que nous le vîmes.

Sa Majesté nous avait paru excitée et mal à l'aise pendant l'entrevue, montrant peu de sa vivacité habituelle. Constamment occupé à garnir sa bouche de pân qu'il rejetait bientôt, Mendoun-Men faisait allumer son cigare qu'il laissait éteindre pour de nouveau le faire rallumer. Avant notre sortie du palais, il nous fit dire par M. Camaretta qu'il souffrait du mal de tête, ce qui nous expliquait sa retraite précipitée.

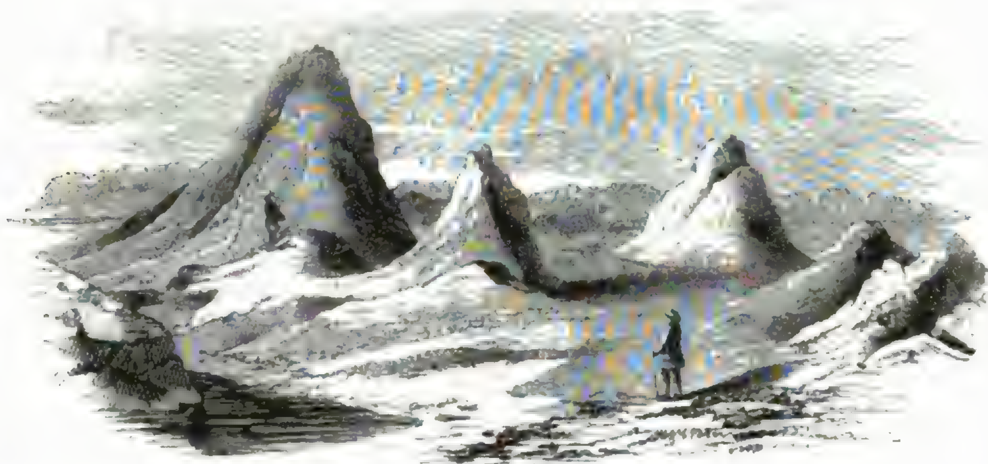
Après son départ nous nous entretînmes avec les atwen-



Salses ou volcans de boue, à Membo. — D'après H. Yule.

woons et goûtâmes de quelques rafraîchissements. Ces messieurs étaient très-polis, nous assurant qu'ils se sentaient malheureux de l'idée de notre départ; ce qui, je l'espère, n'était pas de leur part une politesse banale, mais un sentiment réel.

Le 21 octobre, les quatre woongyis vinrent déjeuner avec nous et nous faire leurs adieux. Ici nous récapitulerons leurs noms : le premier était le vieux Magwé mengyi, dont la physionomie rappelait celle des Médicis; puis le Mein-loung mengyi, vieillard corpulent et jovial, dont la figure rayonnait de cordialité. Le troisième, le pabéwoon, ou maître d'artillerie, connu sous le nom de Myadoung mengyi, était maigre, gravé de la petite vérole, fin et de belles manières; il nous accabla de ques-



Cônes volcaniques dans la plaine de Membo. — D'après H. Yule.

tions sur notre artillerie, son calibre et la portée des pièces. Le dernier, le pakan-woongyi, était le plus jeune des quatre piliers de l'État; c'était un personnage bilieux d'aspect, avec de grands yeux noirs et des manières froides et compassées. Il avait été prêtre jusqu'au jour où le roi l'avait appelé à la cour.

Ils restèrent avec nous jusqu'à midi et furent en général fort aimables. Les trois woongyis les plus âgés se montrèrent, comme toujours, gais, plaisants et de belle humeur. Le vieux seigneur de Mein-loung parut s'intéresser fort au progrès de la guerre de Crimée, et demanda même la permission d'écrire mes réponses à ses questions. Toutes se rapportaient à la distance de l'Angleterre à Sébastopol, à Saint-Pétersbourg, et de ces villes

aux Indes, au nombre des navires de guerre, des hommes et des canons employés de part et d'autre. Un tsa-ye-gyi, ou secrétaire, se hâtait de transcrire mes réponses sur son noir agenda avec son crayon de stéatite, lorsque l'on nous annonça le déjeuner.

Le maître d'artillerie, de son côté, voulait surtout savoir pourquoi la guerre traînait en longueur et pourquoi nous la faisions. Comme je m'efforçais de lui expliquer que la puissance de la Russie s'étendait trop et menaçait la tranquillité de l'Europe, cette réponse provoqua une explosion de rires, dus, sans doute, à ce qu'ils en firent une application à leur usage et au nôtre.

Pendant ce temps le Magwé-mengyi eut une conférence particulière avec le major Phayre, relativement à la politique des frontières.

Enfin ils partirent en nous promettant d'envoyer sous peu la lettre royale sur laquelle, en vérité, nous ne comptions plus. On avait apporté à bord tous nos effets, et nous attendîmes jusqu'au coucher du soleil sans voir arriver cette missive. Alors l'ambassadeur ne jugea pas nécessaire de différer plus longtemps notre départ.

Le régiment birman, de garde à l'ambassade, et qui porte le nom de Leyta-gyoung, se forma pour nous escorter, mais nous n'avions pas gagné le lac que l'on nous annonça la venue de la procession chargée de la lettre royale; nous fîmes donc halte, mais avant qu'elle ne nous rejoignît, le soleil était couché.

La tête du cortége se composait de gens revêtus du plus fantastique costume de guerre, de quelques fantassins et de la musique. La lettre était portée par un makhangyi installé sur un éléphant caparaçonné d'un howdah doré et flanqué de deux grands boucliers d'or. Huit ombrelles dorées abritaient la lettre, qu'en ces occasions on ne confie pas à de hauts dignitaires, afin de rendre par là le respect que l'on témoigne à ce papier plus évident.

Comme la nuit nous gagnait, et que nous avions plusieurs milles à franchir, l'ambassadeur proposa d'embarquer la lettre sur la chaloupe de *la Zénobie*, et de la suivre dans les canots des steamers qui se trouvaient sur le lac. On accepta; le woondouk prit le précieux papier des mains du vieux nakhangyi, et le remit à l'ambassadeur en lui disant : « Ceci est la lettre royale de Sa Majesté au gouverneur des Anglais. » L'ambassadeur la reçut, la passa au secrétaire, qui la déposa sur un plateau doré et la porta à bord de la chaloupe, où l'on arbora aussitôt le pavillon de la Compagnie des Indes.



Paysans birmans en voyage. — D'après H. Yule.

L'enveloppe de ladite lettre, d'une apparence étrange, consistait en deux tubes d'ivoire longs de quinze pouces, enveloppés eux-mêmes dans un fourreau de velours écarlate et chargé de plusieurs sceaux représentant le paon et le palais sacré. L'ambassadeur en remit l'ouverture au moment où nous aurions quitté la frontière, et alors nous y vîmes que le roi avait évité toute allusion au traité qu'on avait présenté à sa signature, bien que le major Phayre eût espéré, d'après une conversation confidentielle avec le magwé-woongyi, que quelques mots d'explication auraient été donnés à ce sujet.

Le 22 octobre, nous dérapâmes enfin du mouillage où nous étions restés si longtemps, et notre petite flottille commença à descendre le fleuve. Le P. Abbona, MM. Camaretta, Spears, le vieil Arménien Makerlich, le woondouk et le manmadau Phra Woon insistèrent pour nous suivre au moins jusqu'à notre première station, où nous accompagna aussi le myo-woon d'Amarapoura, par ordre exprès de son souverain. Le bon vieux nanmadau Phra Woon, assis sur notre pont, ne cessait de compter les grains d'ambre de son petit rosaire, en répétant sans cesse d'une voix étouffée : *Aneytya! Dokha! Anatta!* mots *palis* qui expriment le caractère borné, transitoire, du bonheur terrestre, et le néant des affections humaines.

Une douzaine de bateaux de guerre nous fit ainsi cortége jusqu'au coucher du soleil, moment solennel où nous jetâmes l'ancre pour prendre un dernier congé de nos amis, dont les discours d'adieux nous touchèrent profondément. Le vieux Woon, s'essuyant les yeux avec

Digitized by Google

les pans de son *putso*, nous déclara que sa femme ne se consolerait pas plus que lui du départ du major Phayre. « Je prierai Dieu journellement, ajouta-t-il, pour le major, pour le gouverneur général, pour votre souverain et pour vous tous enfin, demandant à sa toute-puissance de vous mettre à l'abri des maladies, des démons et de tous les malheurs possibles. Cette prière, je l'ai déjà faite ce matin avant de quitter la ville avec vous. Quand je vais y rentrer, le roi et la reine vont me demander, selon leur habitude, ce que vous avez dit et pensé. Que dois-je leur répondre?

— Que nous sommes tous on ne peut plus reconnaissants de la bienveillance dont Leurs Majestés ont comblé la mission pendant tout son séjour dans leurs États. » Telle fut la réponse du major, qui véritablement n'était que l'interprète fidèle des sentiments de tous ses compagnons. L'ancre fut ensuite levée et nous reprimes notre voyage, non pourtant avant que le woondouk eût fait accepter à chacun de nous une énorme caisse de confitures birmanes.

La baisse des eaux avait donné au pays que nous traversions un aspect tout nouveau. Des îles étendues et de hauts bancs de sable s'élevaient en des endroits où, lors de notre arrivée, nous n'avions vu que des arbres à demi submergés et des maisons inondées. Le chenal du fleuve était néanmoins bien mieux défini, et le paysage sur l'une et l'autre rive plus frais, plus verdoyant, et plus fréquenté.

Le 23, dans la matinée, nous nous retrouvâmes devant les ruines de Pagán. La journée fut employée à visiter d'abord une manufacture de laque, principale industrie de ce district, puis à revoir en détail la grande pagode de Shwé-Zergoug qui s'élève non loin de là.

C'est un des temples les plus célèbres de la contrée. Tout Birman est tenu d'y venir en pèlerinage, au moins une fois en sa vie. Suivant le colonel Burney[1], il a été fondé par Nauratha Men-zan, quarante-deuxième roi de Pagán, vers l'an 1064 de notre ère, et fut achevé par un de ses généraux, qui monta sur le trône après un fils de Nauratha. On y garde dans une châsse un *fac-simile* d'une dent de Gautama; dent que le roi envoya chercher en Chine avec une grande armée. La sainte relique (une véritable défense d'éléphant), éludant l'invitation, tint à rester en Chine, et le roi de Pagán fut obligé de se contenter d'un miraculeux duplicata.

Après cette halte dans ce lieu que Karl Ritter appelle la Thébaïde birmane, nous dûmes encore nous arrêter le lendemain à Menhlà, chez le gouverneur Makertish, qui avait préparé, pour fêter notre passage, un festival où ne figurèrent pas moins de quatre-vingt-quinze jeunes filles, divisées en trois corps de ballets, chantant et dansant.

Le 27, au milieu du jour, nous passâmes devant les piliers qui marquent les frontières de la Birmanie britannique et du territoire que les guerres de 1824 et de 1852 ont laissé au royaume d'Ava; trois jours plus tard, le 30 octobre, nous rentrions à Rangoun.

1. *Burney's journal to Ava*, 1830.

Coup d'œil rétrospectif sur la Birmanie.

Ptolémée paraît être le premier géographe de l'Occident qui ait parlé d'une manière précise des contrées arrosées par l'Irawady. Sa *Chersonèse d'or* ne peut être cherchée ailleurs que dans la saillie formée par le delta du grand fleuve, et l'on doit, comme l'a fait le savant Gosselin, identifier avec Tenasserim la ville de *Thinæ* du géographe Alexandrin, retrouver sa *Tugma metropolis* dans la vénérable cité de Tagoung, et *Tharra*, ville centrale de la Chersonèse, dans la moderne Tharawadi, ou peut-être mieux encore dans Tharra-Khettara, un des anciens noms de Prome. A l'orient, sur les confins des *Sinæ*, Ptolémée place les tribus des Kakobæ et des Kadopæ, appellations différant bien peu de celles de Kakoos et de Kadouns que se donnent eux-mêmes dans leurs dialectes les Kakhiens et les Karens d'aujourd'hui. On voit qu'il est difficile d'être plus exact et mieux renseigné sur les régions de l'extrême Orient que ne l'était Ptolémée vers l'an 175 de notre ère.

Quant au nom de Chersonèse d'or sous lequel il les désignait à ses contemporains, on a rattaché son origine à la profusion de métal précieux répandu sur les édifices religieux de cette partie de l'Indo-Chine; mais il est plus probable qu'il est dû à quelque rapport exagéré sur les richesses minéralogiques de ces contrées; car la dorure des temples et même l'architecture religieuse n'y ont été introduites qu'avec les doctrines bouddhiques au commencement du cinquième siècle.

De Ptolémée, il faut descendre jusqu'à Marco Polo pour trouver dans un auteur européen une mention précise de ces mêmes régions. Le voyageur vénitien cite Pagán sous le nom chinois de *Mien, grande et noble cité, capitale du royaume*. Peu après le passage de Marco-Polo, la vallée de l'Irawady subit le joug d'un détachement de la grande invasion mongole, et quand, à la faveur des discordes intestines qui brisèrent l'unité de l'empire fondé par les fils de Tchenkis, les Indo-Chinois repoussèrent leur domination, le nom d'Ava apparaît pour la première fois dans l'histoire.

Vers l'an 1500, le territoire birman ne rayonne guère que de trente à quarante lieues autour de cette métropole; puis, quatre-vingts ans plus tard, il est englobé tout entier, à titre de vasselage, dans les limites de l'empire du Pégu, qui couvre toute l'Indo-Chine, depuis le golfe du Bengale jusqu'aux rives du Cambodje. Deux siècles de luttes, de révoltes, de guerres, auxquelles se mêlent des aventuriers européens, naissent de cet état de choses; enfin vers 1750, les Péguans, après avoir assiégé et renversé Ava de fond en comble, mettent fin à sa dynastie nationale. Elle comptait une série de trente-neuf rois.

On sait comment, l'année suivante, un Birman de basse extraction, c'est-à-dire Shan ou Karen d'origine, recommença, à la tête d'une poignée d'hommes, la guerre de l'indépendance, et immortalisa son nom d'Alompra, par l'expulsion des étrangers et la reconstitution de la Birmanie dans une puissance et des limites qu'elle n'avait jamais possédées avant lui.

Digitized by Google

La suprématie de ce nouvel empire sur les autres États de l'Indo-Chine ne se soutint pas longtemps après la mort de son fondateur, survenue en 1760. Dès 1786, les Siamois firent éprouver plusieurs échecs au quatrième fils et successeur du grand Alompra. Puis, avec le siècle actuel naquirent, entre les gouvernements d'Amarapoura et de Calcutta, des dissentiments qui, dès 1824, se traduisaient en hostilités ouvertes. Deux ans après, la guerre se terminait sous les murs de la capitale birmane assiégée, par la cession aux Anglais des provinces d'Assam, d'Araccam, de Tavai et de Merghi : une moitié de l'empire! Vingt ans s'écoulèrent encore, et une violation inconsidérée de ce malheureux traité, par le huitième successeur d'Alompra, n'eut d'autre résultat que d'amener sa déposition, précédée de l'annexion du Pégu tout entier au territoire britannique. Depuis lors, les frontières sud de la Birmanie ne descendent pas au-dessous du dix-neuvième degré trente minutes de latitude.

Le roi actuel de ce pays déchu, l'ex-prince de Mengoun, que les Anglais aiment à proclamer comme *le plus respectable descendant* d'Alompra, n'est pas de force à reconstituer l'œuvre de son glorieux aïeul. C'en est fait du rôle historique de la Birmanie. Elle glisse rapidement



Statue gigantesque de Bouddha, à Amarapoura. — Dessin de Lancelot d'après H. Yule.

sur la pente rapide où se précipitent, à l'heure actuelle, les mœurs, les institutions, les hommes et les choses de l'antique Orient. Il en est de ces vieilles sociétés, ayant pour base l'esclavage des multitudes et pour couronnement la déification d'un despote, *fils du ciel* ou *descendant du soleil*, comme de ces gigantesques idoles bouddhiques, imposées à l'adoration de la foule et dont le revêtement d'or ne sert qu'à voiler les irréparables fêlures et les raccordements de plâtre.

Traduit par F. DE LANOYE.

Voir : *Recherches sur la géographie des anciens*, par R. F. J. Gosselin, vol. III, Paris, 1813. — *Marco Polo*, édition de la Société de géographie de Paris. — *Voyages de César-Frédérick, dans Purchass*, vol. II, 1717. — *Id., de Nicolo Conti dans Romusio*, vol. I, 340. — *History of the Discovery and conquest of India by the Portuguese*, London, 1695, vol. II, 134-8. — Valentin, *Description of the Dutch east Indies*, 1726, vol. V, p. 126. — Dalrymple, *Oriental repertory*. — Symes, *Account of an ambassade to Ava*, 1800, in-4. — Hiram Cox, *Journal a residence in the Burman empire*, London, 1821, in-8. — J. Crawfurd, *Journal of an ambassady to the court of Ava*, 1829, in-8. — Burney, *Journal to Ava*, 1830. — *Id. Historical Review of the political relations between the British government in India and the empire of Ava*, 1834. — Rév. docteur Mason, *Natural productions of Burma*, Maulmain, 1850. — Colonel Hannay, *A journey to the upper Irawady in 1835-36* (manuscrit).

Digitized by Google



Zanzibar vue de la mer. — Dessin de E. de Bérard d'après nature.

VOYAGE AUX GRANDS LACS DE L'AFRIQUE OCCIDENTALE,

PAR LE CAPITAINE BURTON.

1857-1859

AVANT-PROPOS.

But de l'expédition. — Le capitaine Burton.

Détendue à l'est et à l'ouest par une côte aux effluves mortels, et par une population que démoralise un commerce infâme, l'Afrique est restée jusqu'à ces derniers temps ce qu'elle était pour les anciens : une terre mystérieuse dont les tribus centrales sont encore retranchées de la grande famille humaine. En vain la civilisation antique s'est épanouie dans l'une de ses vallées fertiles, en vain Carthage et Rome y ont établi leur puissance, l'Arabe ses mosquées, le traitant ses comptoirs, cet isolement s'est maintenu jusqu'à nos jours. Au delà du littoral conquis, le vainqueur ou le négociant a trouvé le Sahara, le colon du sud les Karrous, et les chasseurs de la Cafrérie se sont arrêtés aux marches du Kalahari. De tous ces récits du désert qui, depuis l'anéantissement de l'armée de Cambyse, se continuent chaque année au retour des caravanes, il résulte que toutes les fois qu'on nomme l'Afrique, c'est un espace entièrement nu, un flot de sable, une terre anhydre que l'on évoque dans la pensée de l'auditeur : l'habitat du chameau et de l'autruche a fait oublier celui de l'hippopotame et du crocodile; aussi accueillit-on avec surprise, il y a quatre ans, l'annonce d'une mer intérieure, dont les missionnaires de Mombaz avaient entendu parler dans leurs voyages[1]. Bien que l'existence de grands lacs équatoriaux en Afrique eût été soupçonnée depuis deux mille ans, cette communication n'en eut pas moins tout l'attrait de la nouveauté, et le mémoire que publièrent à ce sujet le révérend Erhardt et le docteur Rebmann reportèrent l'attention des géographes sur la partie est de l'Afrique, située entre l'équateur et le quinzième degré de latitude méridionale. Les hommes les plus compétents d'Europe ne crurent pas à la réalité de cette Caspienne de trente mille lieues carrées, et pensèrent que M. Erhardt confondait en un seul plusieurs lacs distincts, désignés sur les anciennes cartes portugaises, et mentionnés par les nôtres. Toutefois la question offrait trop d'intérêt pour qu'on ne cherchât pas à la résoudre. D'ailleurs le problème toujours pendant des sources du Nil, celui des neiges contestées du Kénia et du Kilimandjaro se rattachaient à la vérification du rapport des révérends. Une expédition fut donc résolue.

En 1856, la Société géographique de Londres confia au capitaine Burton, officier à l'armée du Bengale, la mission d'atteindre les grands lacs africains, d'en relever la position, de décrire le pays situé entre la côte et les vastes nappes d'eau qu'il s'agissait de reconnaître, d'en étudier l'ethnographie et les ressources commerciales. Un voyage en Arabie, où l'aventureux capitaine avait fait preuve d'autant de savoir que d'intrépidité, un séjour dans la ville d'Harar, interdite jusqu'à lui aux chrétiens, un projet d'exploration au centre de l'Afrique, arrêté au début par une attaque des Somalis, avaient désigné Burton au choix de la société, qu'il justifiait

1. Voy. notre tome I, p. 12 et suivantes.

Digitized by Google

amplement. Le capitaine, ne se dissimulant pas les difficultés de l'entreprise, demanda qu'on lui adjoignit le capitaine Speke, attaché, comme lui, à l'armée des Indes; et le 16 juin 1857, à midi, ces courageux explorateurs se dirigeaient vers la côte africaine, à bord d'une corvette de dix-huit canons, appartenant au saïd Méjid, fils de l'iman de Mascate, allié de la France et de l'Angleterre. Voici le récit du capitaine Burton.

RÉCIT.

Zanzibar. — Aspect de la côte. — Un village. — Les Béloutchis. — Ouamrima. — Fertilité du sol. — Dégoût inspiré par le pantalon. — Vallée de la mort. — Supplice de M. Maizan. — Hallucination de l'assassin. — Horreur du paysage. — Humidité. — Zoungoméro. — Effets de la traite.

« Après la dépense de poudre qui, dans ces parages, annonce tout ce qui fait événement, depuis la naissance d'un prince jusqu'au départ d'un évêque, nous quittons le port de Zanzibar. Plus sûre que rapide, *l'Artémise* nous permet de contempler pendant longtemps les mosquées et les maisons blanches des Arabes, les cases des indigènes, les cocotiers du rivage, et les plantations de girofliers qui zèbrent les collines rutilantes. Le souffle embaumé de l'océan Indien pousse le navire, le soleil fait étinceler autour de nous l'azur des flots où la mer est profonde, et le vert brillant des canaux, situés entre les îles de Koumbéni et de Choumbi, la première chargée de grands bois, la seconde couverte d'un épais fourré. Puis la grève se confond avec l'océan, la bande rouge des récifs disparaît sous les vagues, la terre passe de l'émeraude au brun et au violet, la cime des arbres paraît flotter sur l'onde, et, quand arrive le soir, une ligne obscure, pareille au contour vaporeux d'un nuage, est tout ce que nous apercevons de Zanzibar.

« Le lendemain (17 juin 1857), vers six heures de l'après-midi, *l'Artémise* jetait l'ancre à la hauteur de Wale-Point, promontoire effilé, bas et sablonneux, situé à cent trente-cinq kilomètres de la petite ville de Bagamayo, par six degrés vingt-trois minutes de latitude sud. Il y a quelque chose qui vous intéresse dans l'aspect de la Mrima, ainsi que les habitants de Zanzibar appellent cette portion de la côte d'Afrique. L'océan Indien, que brise au couchant une raie d'écume, chargée de détritus de coralines et de madrépores, découpe le rivage, y forme des criques, des bayous, des marigots, où après avoir épuisé leur furie contre des diabolitos, des banquettes de sable et de rochers noirs, des masses d'un conglomérat bruni par le soleil, et de fortes estacades disposées en croissant, les vagues s'endorment au sein d'eaux mortes, pareilles à des nappes d'huile. Bien qu'à peine au-dessus du niveau de la mer, les pointes et les îlots, formés par ces courants, n'en sont pas moins chargés d'une végétation luxuriante. Des forêts de mangliers couvrent les bords des lagunes; à la marée basse, l'amas conique de racines qui supporte chaque arbre est mis à nu, et montre les jeunes scions terminés par des grappes d'un vert brillant. Les fleurs lilas, et les feuilles charnues d'une espèce de convolvulus retiennent le sable qui est d'un blanc pur, et des huîtres sont appendues à la base des palétuviers. Au-dessus de l'océan, le rivage forme une épaisse muraille de verdure, et des groupes de vieux arbres chauves, inclinés par les moussons, indiquent la position des établissements qui s'éparpillent sur la côte. Çà et là des monticules dénudés percent le manteau vert du sol, en varient la couleur uniforme de leur teinte rubigineuse, et derrière l'alluvion qui, sur une largeur de trois à cinq milles, compose le littoral, se dresse une ligne bleue qu'on aperçoit même de Zanzibar : ce sont les dunes qui constituaient jadis le fond de la baie, et qui maintenant servent de frontière aux indigènes. A cette esquisse, ajoutez le bruit des vagues, le cri des oiseaux de mer, le bourdonnement perpétuel des insectes, qui s'apaise au coucher du soleil; et dans le profond silence des nuits du tropique, le mugissement du crocodile, le cri du héron nocturne, les clameurs et les coups de feu des habitants, qui, aux grognements qui se font entendre, reconnaissent que l'hippopotame franchit la berge, pour aller visiter leurs récoltes.

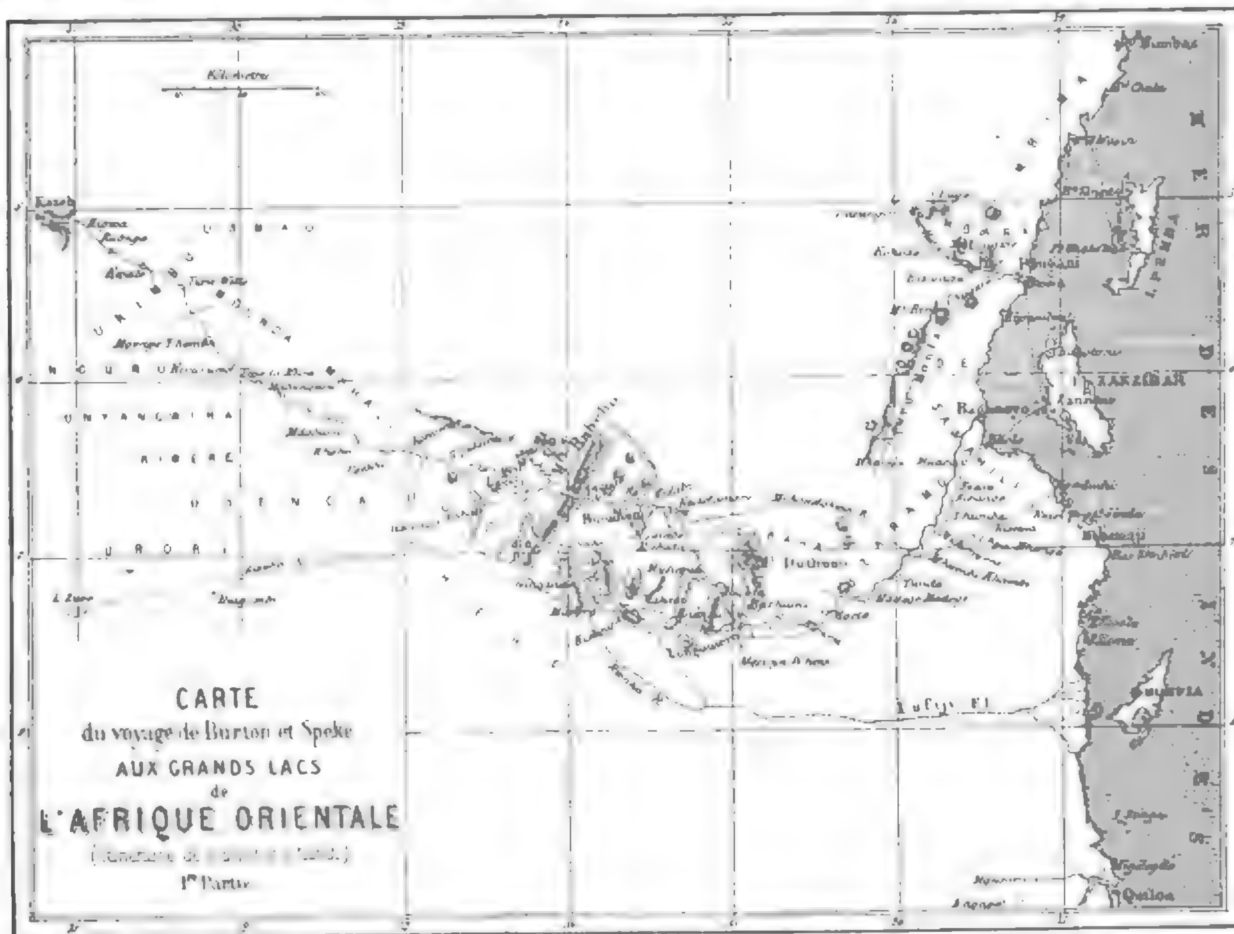
« Vous abordez au milieu des exclamations des hommes, des cris aigus des femmes, des remarques naïves des enfants; un chemin étroit, frayé au travers d'une jungle épaisse, entremêlée de champs de millet, gravit une côte escarpée et vous conduit à une palissade; à l'intérieur de cette enceinte, vous trouvez une douzaine de cases faites avec de la boue et des branches de mangliers, divisées en plusieurs compartiments, et séparées de leurs voisines par une série de grandes cours, soigneusement closes, occupées par les enfants et par les femmes. Il n'y a pas de fenêtres à ces cases, mais le toit, composé de nattes grossières, est assez élevé pour que l'aération des chambres soit tolérable; un hangar, formé à l'extérieur par la projection de la couverture, abrite un large banc en pisé, recouvert de nattes, et sert d'atelier, de boutique et de parloir. Autour des habitations les plus considérables, une masse de cabanes constitue les communs. Tel est Kaolé, type du village maritime de cette partie de la côte, où depuis Mombaz, jusqu'au sud de Quiloa, chaque établissement n'a d'autre édifice en maçonnerie qu'un fort quadrangulaire, bâti avec de la coraline, et dont la partie basse, employée comme magasin par les Banians, est couronnée d'une terrasse à créneaux, où veillent les gens du guet.

« Dans les villes de garnison, la majeure partie des habitants se compose de soldats et de leurs familles. Descendants de Béloutchis qui vinrent s'établir à Maskate, mais pour la plupart natifs de l'Oman, où ils étaient takirs, marins, journaliers, portefaix, barbiers, mendiants et voleurs, ces vauriens furent enrégimentés par Ben-Hamed, l'aïeul du saïd actuel, et depuis lors ils sont employés à contenir la partie la plus remuante des sujets de Sa Hautesse. Braillards et turbulents, ces garnisaires, qui ont conservé le nom de Béloutchis, sont une copie effacée des Bachi-Bouzouks, et bien inférieurs, comme enfants perdus, aux Arnautes et aux Kourdes. Leur vie se passe à boire tant qu'ils peuvent, à fumer, à jaser, à se disputer; les plus jeunes se battent entre eux,

Digitized by Google

brûlent de la poudre, et jouent tout ce qu'ils possèdent; les barbes blanches racontent les merveilles du Béloutchistan, dont les neiges, les fruits savoureux, les eaux transparentes ne trouvent que des incrédules. Le reste de la population est composée de Ouamrima[1], tribu de sang mêlé arabe et africain, dont la vie s'écoule au milieu d'une abondance relative ayant deux sources : le détroussement à l'amiable des caravanes qui reviennent de l'intérieur, et le rapport de vastes champs de légumes et de céréales, dont les produits alimentent l'île de Zanzibar et s'exportent jusqu'en Arabie[2].

« Les Ouamrima sont gouvernés par des chefs dépendant de Zanzibar, et dont le nombre est partout en raison inverse de l'importance des localités qu'ils exploitent. Ces tyranneaux jouissent, à l'égard des trafiquants, du privilége d'exaction dans toute son étendue, et le concèdent à leurs administrés, qui pillent les caravanes déjà mises à rançon, d'où l'horreur des étrangers qui, en modifiant les bases du négoce, pourraient porter atteinte à ce régime lucratif. Il en résulte qu'à peine étions-nous dans Kaolé, notre escorte fut saisie d'effroi en pensant aux difficultés du voyage, et déclara qu'il ne nous fallait pas moins de cent gardes, plusieurs canons et cent cinquante mousquets pour pénétrer dans l'intérieur. Je ne partageais pas les craintes de mes braves, mais je savais que nous entrions sur cette terre inconnue dans une saison fatale; chaque minute de retard augmentait les chances de fièvre; et malgré cela



nous n'étions, le 2 juillet, qu'à notre première étape. Enfin, après avoir commencé avant le jour nos préparatifs de départ, et cela pour la troisième fois, nous nous trouvâmes, à huit heures du matin, sur un sen-

1. Dans la langue des tribus de la côte de Zanguebar, et dans les idiomes qui s'y rattachent, le nom éveillant une idée première ne s'emploie qu'avec un préfixe qui en modifie l'acception : *Ou* signifie région, contrée : *Ouzaramo*, région de Zaramo; *M* indique l'individu : *Mzaramo*, un habitant de l'Ouzaramo; pour former le pluriel, l'*M* est remplacé par *Oua* (racine de *Ouatou* qui signifie peuple) : *Ouazaramo*, tribu du Zaramo; enfin la Syllabe *Ki* annonce quelque chose appartenant à la contrée ou à la peuplade qui l'habite, et désigne principalement l'idiome : *Kizaramo*, langage parlé dans l'Ouzaramo.

2. Ces champs sont cultivés par des esclaves, tandis que les maîtres se livrent à la débauche; et la partie féminine de la population étant beaucoup plus nombreuse que la partie masculine, on comprend ce qui advient de cette différence numérique. Les Ouamrima sont, au demeurant, fort peu dignes d'intérêt et ne valent guère mieux au physique qu'au moral. Chez le métis arabe, la partie supérieure du visage, y compris les narines, appartient bien à la race sémitique, mais il a la mâchoire proéminente et allongée, les lèvres tuméfiées et pendantes, et le menton faible et fuyant. Oisif et dissolu, quoique intelligent et rusé, cet hybride a peu d'instruction : on le met à l'école de sa septième à sa dixième année, il y apprend à déchiffrer le Coran, à tracer d'anciens caractères arabes qu'il applique au langage de la côte, et qui ne se rapportant pas à cet idiome, sont inintelligibles. Quelques prières complètent son bagage scientifique; c'est bien le plus ignorant de tout l'Islam; néanmoins il est assez fanatique pour être dangereux. Son unique point d'honneur paraît être de porter un turban et une longue tunique jaune en témoignage de son origine arabe, origine dont les caractères s'effacent chez lui avec tant de rapidité, qu'à la troisième génération il ne diffère presque plus du négroïde indigène,

Digitized by Google

tier qui traverse des jungles, des champs de millet, des bourbiers noirs, couverts de riz ou de roseaux, et qui, dans les endroits où le terrain s'élève, serpente sur un sable rouge et copalifère. Des kraals, fortifiés par une clôture d'épines, et la crainte que les caravanes ont de camper dans les villages, témoignent du peu de sécurité du chemin. Le sentier s'élargit, devient moins rude, quitte l'ancien littoral de la baie, descend dans la vallée du Kingani, et remonte pour atteindre l'établissement de Nzasa, premier district de l'Ouzaramo indépendant. Nous y perdons trois jours. Le lendemain, nouvelle halte à Kiranga-Ranga. J'en profite pour visiter les environs. Partout une fertilité incroyable : du riz, du maïs, du manioc en abondance, et dans les endroits non cultivés, du smilax, des buissons de carissa, des mûriers, des hibiscus. Près de la rivière, le mparamousi (*taxus elongatus*) élève sa ramée dont la brise agite les tresses noueuses, tandis que plus bas tout est paisible; des souches de bombax portent jusqu'à cinq tiges, ayant chacune trois mètres de circonférence; le msoukoulio, inconnu à Zanzibar, forme un amas de verdure auprès duquel les plus beaux chênes d'Europe ne paraîtraient que des nains.

« A Kiranga, débutèrent les ondées qu'on essuie régulièrement entre les deux saisons pluvieuses, et je refusai de m'y arrêter plus d'un jour, malgré les instances des chefs, dont Saïd-ben-Sélim, qui dirigeait notre caravane, satisfaisait tous les désirs. Le lendemain nous entrions sur le territoire de Mouhogoué, l'un des plus redoutés de l'effrayant Ouzaramo. Toutefois, notre passage n'eut d'autre résultat que de faire accourir les femmes, très-curieuses de nous voir, et très-surprises de notre aspect. « Voudriez-vous de ces blancs « pour maris? leur demanda notre orateur. — Avec de « pareilles choses sur les jambes! Fi donc! » répondaient-elles à l'unanimité.



Portrait de feu l'iman de Zanzibar. — Dessin de E. de Bérard d'après nature.

« Après Mouhogoué, on ne sort des jungles que pour trouver de grands arbres qui s'élèvent d'un sable rouge, et l'on ne débouche de la forêt qu'en arrivant au district de Mouhonyéra, c'est-à-dire au bord du plateau qui forme la terrasse méridionale du Kingani. L'homme est rare dans cette région malsaine où abondent les animaux sauvages. Les hyènes se font entendre aussitôt que le soleil est couché, et nos guides se préoccupent des lions. Pendant le jour, de petits singes gris, à face noire, nous regardent avec un sérieux imperturbable; puis leur curiosité satisfaite, ils glissent de la branche où ils étaient immobiles, et s'éloignent en bondissant comme des lévriers qui jouent. La plaine, d'un vert sombre, et qui se déploie sous la brume, offre les pires couleurs du Gujerat et du Téraï; à l'ouest un cône peu élevé brise l'horizon qui est d'un bleu livide, et au nord de ce monticule se dresse une muraille, coiffée de nuages, où l'œil fatigué se repose.

« L'endroit où nous arrivons le jour suivant est désigné par les Arabes sous le nom de vallée de la mort et de séjour de la faim. Nous descendons à travers un hallier où s'éparpillent quelques champs de sorgho, et nous gagnons, après trois heures de marche, un affluent à demi desséché du Kingani; l'eau en est détestable, une odeur putride s'échappe de la terre brune et moite; de gros nuages,

et qu'il est traité de *gentil* par les natifs de l'Oman. Les Ouamrima purs, ceux chez qui a disparu la trace du sang paternel, sont encore plus apathiques et plus débauchés que ces métis; leur peau est d'une couleur de bronze obscur, lavée de jaune; ils portent le fez et une draperie autour des reins qui leur descend à mi-cuisse. Il est rare qu'ils paraissent en public sans armes, tout au moins sans une canne, et le parasol est pour eux un objet de prédilection; on les voit rouler des tonneaux, porter une caisse ou travailler sur la grève à l'ombre de ce meuble favori. Les femmes sont affublées de l'ancien fourreau des Européennes qui leur écrase la poitrine, et qui a le tort de ne pas remédier à l'étroitesse de leurs hanches. Elles sortent le visage découvert, ont des colliers de dents de requin, et, en guise de boucles d'oreilles, un morceau de bois, un cylindre de feuilles de coco, un morceau de copal, voire des brins de paille; enfin elles portent dans l'aile gauche du nez soit une épingle, soit un fragment de racine de manioc. Leur coiffure est des plus compliquées, et leur tête ruisselle, ainsi que leurs membres, d'huile de coco ou de sésame. A l'époque où leur toison est douce, où les contours de leurs visages sont arrondis, où leur peau a cette vie, leur figure cette expression qui n'appartiennent qu'à la jeunesse, beaucoup d'entre elles ont des traits chiffonnés, une grâce piquante, un regard insouciant et joyeux, un quelque chose qui pourrait devenir on ne peut plus séduisant. Plus tard, elles sont en général d'une laideur indescriptible. La plupart des enfants ont le costume gracieux de l'Apollino, et sont doués de cette gentillesse follichonne et amusante que l'on trouve chez les jeunes chiens. Les hommes ont une prudence qui va jusqu'à la couardise, et un amour de la dissimulation et de la ruse poussé à l'excès. Ils mentent sans nécessité, sans but, avec la certitude que la vérité sera découverte, et quand même la franchise leur serait plus profitable. Les serments les plus solennels sont pour eux vides de sens, et l'épithète de menteur, qui revient souvent dans leurs discours, ne leur semble pas une insulte. Ils sont aussi traîtres que fourbes, et ne connaissent pas même le nom de la gratitude,

Digitized by Google



Port de la ville de Zanzibar. — Dessin de E. de Bérard d'après nature.

Digitized by Google

fouettés par un vent furieux, lancent d'énormes gouttes de pluie qui s'enfoncent comme des balles dans le sol détrempé; les arbres gémissent, en se courbant sous la tempête, les oiseaux s'éloignent avec des cris perçants, et les bêtes fauves se précipitent dans leurs tanières. Le capitaine Speke a la fièvre; plusieurs de nos hommes sont malades, nous sommes tous épuisés; cependant, en dépit de notre fatigue, nous marchons le lendemain pendant sept heures. A la croisée de la route de Mbouamaji, cinquante indigènes nous barrent le chemin, et sont appuyés d'une réserve qu'on entrevoit sur la gauche. L'affaire s'arrange, nous passons, et je ne peux qu'admirer les formes pures et athlétiques de ces jeunes guerriers qui, dans l'attitude la plus martiale, tiennent leur arc d'une main, et de l'autre un carquois rempli de flèches dont le fer aigu vient de recevoir une nouvelle couche de poison.

« Après une nuit passée à Tounda, au milieu d'une végétation excessive, je m'éveille abattu, la tête me fait mal, les yeux me brûlent, j'ai dans les extrémités des frémissements douloureux; la fatigue, le froid, le soleil, la pluie, la mal'aria, l'inquiétude, se réunissent pour m'accabler. Saïd-ben-Sélim, pris d'un violent accès de fièvre, implorait quelques heures de repos; un instant de plus à Tounda pouvait nous être fatal; je fis placer le malade sur un âne, et donnai l'ordre de ne s'arrêter qu'à Dégé-la-Mhora, village où fut assassiné le premier Européen qui ait pénétré aussi avant sur cette côte meurtrière. En 1845, M. Maizan débarquait à Bagamayo, en face de Zanzibar; de là il se rendit presque seul à Dégé. Fort bien accueilli d'abord par le chef Mazoungéra, celui-ci, quelques jours après, le fit arrêter, et, lui reprochant les dons qu'il avait faits à d'autres chefs, lui déclara qu'il allait mourir à l'instant même. L'intrépide voyageur fut attaché à un baobab; Mazoungéra lui coupa les articulations pendant que retentissait le chant de guerre, et que le tambour battait une marche triomphale. Puis entamant la gorge de sa victime, et trouvant que son couteau était émoussé, l'infâme s'arrêta pour en aiguiser le tranchant, se remit à l'œuvre, et arracha la tête avant que la décollation fût complète. Ainsi mourut à vingt-six ans un homme plein de cœur, de savoir et d'avenir, dont le seul défaut était la témérité, ainsi qu'on appelle trop souvent l'esprit d'initiative, quand la fortune ne sourit pas au courage.

« Malgré les efforts du saïd, pour satisfaire aux justes réclamations de la France, on ne parvint pas à saisir le coupable. Mais dans la croyance des indigènes, après la mort de M. Maizan, le chemin de la côte à Déjé-la-Mhora fut intercepté par un dragon animé de l'esprit du martyr, et le cruel Mazoungéra est, depuis lors, accompagné du spectre de sa victime. Les tourments qu'il en éprouve l'ont poussé à fuir la scène du meurtre; il erre maintenant sur les bords du grand lac, où il a traîné sa folle douleur; et sa tribu, qui n'a cessé de décliner depuis la mort du jeune Français, marche rapidement à une ruine complète. »

Arrivés le 13 juillet sur un territoire où les Ouazaramo, se confondant avec diverses tribus, ne sont plus à craindre, nos voyageurs poursuivirent leur marche sous des averses diluviennes, des brumes pénétrantes, déchirées par des coups de soleil foudroyants; ils franchirent des halliers, des fondrières où l'on enfonce jusqu'aux genoux, parfois jusqu'aux épaules, quittèrent le marécage pour des savanes entrecoupées de ravines profondes, retrouvèrent la forêt et les jungles, et accablés de fatigue, bourrelés d'inquiétudes, n'en continuèrent pas moins leur route périlleuse. « Chaque matin, dit Burton, m'apportait de nouveaux tourments, chaque jour me faisait penser que le lendemain serait pire encore, mais l'espérance est au fond du désespoir, et nous ne renonçâmes pas un instant à la mission que nous avions acceptée. »

C'est ainsi que la caravane traversa le district de Douthoumi, arrosé par la rivière du même nom, qui tombe dans le Mgazi. Une chaîne de montagnes, dont la crête dentelée et les pics voilés de nuages annoncent la formation primitive, s'élève au nord du district, et va rejoindre, à quatre journées de marche, les montagnes de l'Ousagara. Le vent du nord-est, comme celui du nord-ouest, se refroidit en balayant cette crête nuageuse, et tombe en rafales glacées dans la plaine, où le thermomètre descend à 18° pendant la nuit. Plus malsains, dit-on, que la vallée même, les cônes situés au pied de la montagne ne sont pas habités; la forêt en garnit le sol rocailleux, et tout ce que le voyageur a pu rêver d'horrible sur l'Afrique, se réalise : c'est un mélange confus de buissons épineux et de grands arbres, couverts de la racine au sommet par de gigantesques épiphytes; un amas d'herbes tranchantes, un réseau de lianes énormes qui rampent, se courbent, se dressent dans tous les sens, étreignent tout, et finissent par étouffer jusqu'au baobab. « La terre exhale une odeur d'hydrogène sulfuré, et l'on peut croire, en maint endroit, qu'un cadavre est derrière chaque buisson. Des nuages livides, chassés par un vent froid, courent et se heurtent au-dessus de vous, et crèvent en larges ondées; ou bien un ciel morne couvre la forêt d'un voile funèbre; même par le beau temps, l'atmosphère est d'une teinte blafarde et maladive. Enfin, pour compléter cet odieux tableau qui, du centre du Khoutou, se déploie jusqu'à la base des monts de l'Ousagara, de misérables cases, groupées au fond des jungles, abritent quelques malheureux, amaigris par un empoisonnement continu, et dont le corps ulcéré témoigne de l'hostilité de la nature envers la race humaine.

« Dans le Zoungoméro, où commence la grande vallée de la Mgéta, les premières lueurs du jour apparaissent à travers un brouillard laiteux. Des cumulus et des nimbes viennent de l'est, envahissent les hauteurs de Douthoumi, et quand la pluie est imminente, une ligne épaisse de stratus coupe la montagne et s'étend au-dessus de la plaine. A toutes les phases de la lune, il pleut deux fois par vingt-quatre heures, et lorsque les nuages éclatent, un soleil ardent aspire la putridité du sol. L'humidité imprègne, oxyde, corrode tout, depuis le papier jus-

Digitized by Google

qu'au métal ; le bois pourrit, le fer se ronge, les habits se trempent, la poudre se délite, le cuir devient gélatineux et le carton se liquéfie. Le Zoungoméro n'en est pas moins un centre commercial important, et plusieurs milliers d'hommes le traversent chaque semaine. Ses bourgades y sont formées de cases où l'eau s'infiltre, où l'on est en compagnie de volailles, de pigeons, de rats, de souris, de serpents, de lézards, de sauterelles, de blattes, de moustiques, de mouches, d'araignées hideuses, sans parler des essaims d'abeilles qui souvent en chassent les habitants, et de l'incendie que l'on peut toujours y craindre. Mais le sorgho y abonde, par conséquent la bière; le chanvre et le datura y croissent naturellement, et ajoutent leur charme à ceux de l'ivresse. Il n'en faut pas davantage pour que le Zoungoméro soit le rendez-vous d'une armée de flibustiers qui, le sabre ou la lance au poing, l'arc tendu, ou le mousquet à l'épaule, s'établissent dans les maisons, prennent les femmes, les enfants, s'emparent de tout, mettent le feu aux villages et en vendent les habitants à la première caravane qui passe. On est sur le sentier de la traite, et quel que soit le degré de misère des indigènes, le voyageur ne peut pas leur témoigner sa pitié : il ne trouve d'aliments à aucun prix; s'il n'entre pas de vive force dans une case, il restera sans abri malgré l'orage; s'il n'impose pas de corvée, on ne lui prêtera nul secours ; enfin, s'il ne brûle et ne pille, il mourra de faim au milieu de l'abondance. Telle est la réaction de ce trafic odieux, qui détruit tout ce qu'il y a de bon dans le cœur de l'homme. »

Personnel de la caravane. — Métis arabes, Hindous, jeunes gens mis en gage par leurs familles. — Anes de selle et de bât. — Chaîne de l'Ousagara. — Transformation du climat. — Nouvelles plaines insalubres. — Contraste. — Ruine d'un village. — Fourmis noires. — Troisième rampe de l'Ousagara. — La Passe terrible. — L'Ougogo. — L'Ougogi. — Épines. — Le Zihoua. — Caravanes. — Curiosité des indigènes. — Faune. — Un despote. — La plaine embrasée.

« Au moment de quitter le Zoungoméro, je passe en revue tous nos gens; que le lecteur me permette de les lui présenter. Ils se composent de Saïd-ben-Sélim, métis arabe de Zanzibar, qui a été chargé, malgré lui, par Sa Hautesse, de conduire notre caravane. Il est suivi de quatre esclaves, sans compter la jeune Halimah, dont l'embonpoint excessif et la physionomie carline absorbent la pensée de notre chef, toutes les fois que par hasard il la détourne de lui-même. Vient ensuite Mabrouki, mon valet de pied, esclave d'un chef arabe qui me l'a prêté moyennant cinq dollars par mois. C'est le type du nègre à encolure de taureau : front bas, petits yeux, nez épaté, large mâchoire, pourvue de cette force musculaire qui caractérise les puissants carnivores. Il est à la fois le plus laid et le plus vain de toute la bande, et sa passion pour la parure est sans borne ; maladroit et paresseux, d'un caractère détestable, il passe d'un excès de colère ou d'orgueil à un excès d'abattement et de servilisme. Bombay, son compatriote, après des lubies infiniment trop prolongées, revint à ce qu'il était au début : un serviteur actif et honnête. Valentin et Gaétano, métis hindous et portugais, appartiennent à cette race de parias qui, dès leur enfance, s'en vont gagner quelques roupies en qualité de bonnes d'enfants et de marmitons dans les cités opulentes de l'Inde anglaise. Ces deux hybrides ont pour défauts un orgueil de caste et un mépris des hérétiques et des infidèles, qui les mettent souvent en péril, le besoin de paraître et de dominer, un penchant irrésistible au vol et au mensonge, une prodigalité du bien d'autrui excessive et une ténacité particulière à tout ce qui leur appartient, une faiblesse physique déplorable et une voracité qui les conduit à l'indigestion quotidienne. Mais tous deux ont leur mérite : il n'a fallu que quelques jours à Valentin pour connaître la langue du pays, pour apprendre à se servir du chronomètre et du thermomètre, de manière à nous être utile; et non moins adroit qu'intelligent, il fait aussi bien une couture qu'une sauce au carri. Gaétano a des soins curieux auprès d'un malade, et un mépris absolu du danger ; il retournera seul, pendant la nuit, chercher sa clef qu'il aura laissée dans les jungles ; il se jette dans une mêlée d'indigènes, sans s'inquiéter de leur fureur et ne manque jamais de transformer leur colère en gaieté. Certes il m'a causé bien de l'exaspération ; mais il avait eu d'horribles accès de fièvre, qui avaient pris la forme cérébrale ; et comme il devenait chaque jour plus étourdi, plus sale, plus prodigue, plus enclin à faire prendre le feu, et à l'entretenir avec mon beurre fondu, objet précieux et rare, je ne peux m'empêcher de l'absoudre en mettant ses torts sur le compte de la fièvre.

« Sa Hautesse nous a donné huit Béloutchis qui sont responsables de nos jours et de nos biens. Ils portent l'ancien mousquet, le sabre du Katch, le bouclier hindou, orné de son clinquant, une dague acérée, une provision de mèches, de briquets, de poudre et de plomb, judicieusement distribuée sur leur personne. Leur chef, le jemadar Mallok, est privé d'un œil, et justifie le proverbe qui suspecte la loyauté des borgnes. Il a de beaux traits, mais quelque chose autour des lèvres qui inspire la défiance, un œil qui ne regarde jamais en face, et qui répand des larmes de crocodile. Parmi les Béloutchis sont deux vétérans. Sans barbes grises, une caravane se considère comme n'étant pas en règle; mais je ne sais pas à quoi servent les nôtres, si ce n'est à paralyser l'élan de notre jeunesse. De plus, j'ai huit esclaves appartenant à M. Ramji, qui me les a loués, et qui nous servent d'interprètes, de guides et de soldats; ils ne quittent jamais leurs mousquets, ni leurs vieux sabres qui ont appartenu jadis à la cavalerie allemande. Tous les huit s'intitulent *mouinyi*, c'est-à-dire maîtres, parce que dans le principe ils ont été donnés en gage au banian Ramji par leurs familles, et que si leurs parents ont oublié de les racheter, ils n'ont cependant pas été vendus. Mal-appris et vaniteux, ils refusent toute besogne, excepté l'achat des vivres ; s'arrogent le droit de commander aux porteurs, et le privilége de voler tout ce qui les tente. Ils boivent sec, nous ont mis plus d'une fois dans l'embarras par leurs façons cavalières avec les

Digitized by Google

emmes, et ne répondent à la moindre observation que par la menace de déserter.

« Nos cinq âniers sont encore de plus tristes sujets.

« Au dernier rang, fort peu au-dessus des ânes, même de leur propre aveu, sont les trente-cinq Ouanyamouézi qui forment le corps des porteurs; garçons efflanqués pour la plupart et difficiles à bâter. Chacun d'eux a son caprice, tous ont horreur des caisses, à moins qu'elles ne soient assez légères pour qu'on puisse en mettre une à chaque bout d'une longue perche, ou bien assez lourde pour exiger deux hommes, et se balancer entre eux. Du calicot, de l'indienne, des étoffes de soie et coton aux couleurs voyantes, des grains de verre et de porcelaine[1], du fil de laiton forment la majeure partie du chargement.

«Enfin, au départ, trente ânes, cinq de selle, vingt-cinq de bât, complétaient la caravane. Il n'en reste plus que vingt, et leur décroissement rapide commence à nous inspirer de graves inquiétudes. Ce n'est pas qu'il soit agréable de les monter; en Afrique, maître aliboron joint à son entêtement proverbial les quatre péchés capitaux de la race chevaline : il bronche, s'effraye, se cabre et se dérobe. Saisi d'impatience dès qu'il vous a sur le dos, il rue, pirouette, s'emporte, se gonfle et se dresse jusqu'à ce qu'il ait rompu ses sangles; il est affolé par le vent, et se précipite sous les arbres dès que le soleil prend de la force. Livré à lui-même, il dédaigne le sentier, recherche les trous avec obstination, et si vous avez besoin de faire plus de deux milles à l'heure, ce n'est pas assez de l'homme qui le tire par la bride, il en faut un second pour le frapper jusqu'à ce que l'on arrive. La



Un village de la Mrima, page 306. — Dessin de Eug. Lavieille d'après Burton.

rondeur de ses flancs, la brévité de son échine, son manque d'épaules, joints à la roideur de ses jambes droites, et au maigre bât sur lequel vous êtes perché, en font bien la plus détestable monture qu'on puisse imaginer. Ce n'est rien encore auprès des tribulations que nous causent les ânes de somme. Mal chargés par les esclaves, qui ne se donnent pas la peine d'équilibrer les fardeaux, ces derniers tombent dans chaque fondrière, roulent au fond de chaque ravin; et les Béloutchis s'asseyent en murmurant au lieu de venir à notre aide. »

Le 7 août 1857, l'expédition se remettait en marche, et se dirigeait vers les montagnes dont le premier gradin est à cinq heures du Zoungoméro central. A quatre ou cinq milles, sur la gauche de la route, s'élèvent des cônes disposés en ligne irrégulière; au pied de l'un de ces cônes jaillit une source thermale, désignée sous le nom de *Fontaine qui bout*. L'eau jaillit d'un sable blanc, çà et là tacheté de rouille, parsemé de gâteaux et de feuillets de tuf calcaire, et où gisent des blocs erratiques, noircis probablement par les vapeurs de la source. Le terrain environnant est brun, jonché de fragments de grès et de quartzite. Un rideau boisé ferme à l'ho-

1. Il existe quatre cents variétés de ces perles, dont plusieurs ont chacune trois ou quatre noms différents. Les plus communes, celles qui font l'office de la monnaie de billon, sont en porcelaine bleue; les plus recherchées sont rouges (de l'écarlate recouvert d'émail blanc) et s'appellent samsam; on les nomme aussi *kimaraphamba* (qui rassasie), parce que les hommes cèdent leur dîner pour les obtenir, et *ravageurs-des-villes*, parce que les femmes ruinent leurs maris pour en avoir. Il est difficile de deviner ce que deviennent ces ornements; depuis des siècles on a importé des milliers de tonnes dans le pays; chaque indigène a sur lui tout son avoir, et cependant le tiers à peine de la population en possède une quantité suffisante.

Digitized by Google

rizon une vaste plaine, dont le sol bourbeux, tapissé d'herbe, est aussi mobile que l'onde. L'aire de la fontaine a environ soixante mètres de diamètre, et la chaleur et la mobilité du sol empêchent d'approcher du point d'ébullition. D'après les indigènes, il arrive parfois que l'eau s'élance en jets puissants, et que des pierres calcaires sont projetées à une grande hauteur.

« Après avoir fait trois longues étapes, laissé derrière elle les pauvres villages du Khoutou, salué le dernier cocotier, franchi neuf fois le lit sableux, ou traversé les eaux bourbeuses de la Mgéta, la caravane gravit le premier degré de la chaîne de l'Ousagara. Aucune voix humaine, aucun vestige d'habitation : l'infernal trafic de l'homme a fait de ces lieux un désert, où l'on n'entend que les cris et les rugissements des bêtes sauvages, la transformation du climat est cependant merveilleuse; la force et la santé nous revenaient comme par magie. Plus de bourrasques fouettant des pluies diluviennes, plus de brouillards voilant un sol putréfié, plus de vapeurs fétides : un ciel bleu, un air balsamique à la fois doux et vivifiant, une végétation d'un vert franc et varié, un horizon baigné d'azur. De beaux arbres, parmi lesquels se remarque le tamarin, succèdent aux fourrés d'épines. Le soleil est radieux, sa clarté s'épanche sur des blocs de quartz blancs, jaunes et rouges, et la brise de mer agite le feuillage, où des plantes grimpantes ont suspendu leurs girandoles. Une foule de singes babillent et jouent à cache-cache derrière les troncs élancés, tandis que l'iguane expose à la chaleur son armure écailleuse. Les colombes roucoulent dans les bosquets, des faucons planent auprès des nues, et, dans les airs au versant des collines au fond des plis de terrain, la vie éclate et se révèle par des myriades de voix joyeuses. Le soir, le murmure de l'eau se mêle aux soupirs de la brise, et le mugissement de la grenouille-taureau, le jappement du renard, le cri du héron nocturne retentissent de loin en loin à travers un silence d'une mélancolie indicible; la lune répand sa douce lumière sur des collines rougeâtres; des étoiles sans nombre scintillent au-dessus du paysage endormi; et pour mieux faire sentir le charme de ce tableau paisible, on entrevoit la ligne fangeuse du Zoungoméro, surplombé d'un ciel morne, voilé de brume, tourmenté par le vent, inondé par des nuages qui n'osent pas approcher de la montagne. »



Jihoue la Mkoa ou la roche ronde. — D'après Burton.

Le lendemain, nos voyageurs reprennent leur course; le sentier se dévide sur des coteaux escarpés, au sol rouge, parsemés de roches, maigrement tapissés d'herbe, et dont l'aloès, le cactus, l'euphorbe, l'asclépias géante et les mimosas rabougris annoncent l'aridité; cependant le baobab y est encore majestueux, et l'on y voit de beaux tamarins, qui ont donné leur nom à ce district. Des squelettes parfaitement nettoyés, çà et là des cadavres tuméfiés de porteurs, qui sont morts de faim ou de la petite vérole, attristent la route.

Quatre jours après, l'expédition atteignait le plateau qui couronne la montagne, en descendait les douze étages, et retrouvait bientôt les ravins fangeux, le sol fétide, les ondées et la fièvre, tandis que la désertion se mettait dans les rangs des porteurs.



La fontaine qui bout. Source thermale dans le Khoutou. — D'après Burton.

Le 21 août, les voyageurs traversaient la plaine longitudinale qui, s'inclinant à l'ouest, sépare le Roufouta de la chaîne du Moukondokoua. Le 22, ils étaient frappés de l'un de ces contrastes qui vous surprennent en Afrique, « où il est rare que la beauté et la grâce ne soient pas brusquement remplacées par le hideux et le grotesque. Cette fois de grandes lignes d'azur, brisées par les cimes castellées des rocs, fermaient l'horizon ; la plaine, dorée par le soleil, ressemblait à un parc ayant ses feuilles d'automne; des groupes d'indigènes

Digitized by Google

s'occupaient d'agriculture, et quelques-uns de charmer les nuages pour attirer la pluie. Des baobabs, des palmyras, des tamarins, des sycomores[1] s'élevaient du milieu des massifs, entretenus par la rosée; des tourterelles gémissaient sur les branches, des pintades émaillaient la prairie; le pipit babillait dans les chaumes; la plus mignonne, la plus jolie des hirondelles rasait la terre, et opposait son vol rapide aux orbes du vautour. Des bandes de zèbres, des troupeaux d'antilopes regardent curieusement la caravane, et, terrifiés tout à coup, bondissent et s'enfuient comme dans un rêve. Au détour du chemin, nous tombons au milieu d'une masse de roseaux fétides, et le sentier, perçant le fouillis des jungles, traine ses replis tortueux vers le Myombo, qui vient des highlands du Douthoumi. En sortant d'un hallier, nous trouvons les débris d'un village; les huttes en sont fumantes; le sol est jonché de filets, de tambours, d'ustensiles. Deux spectres, cachés dans les broussailles, errent aux environs de ces ruines, où la veille était leur demeure, et qu'ils n'osent plus visiter : le démon de l'esclavage règne dans cette solitude qu'il a faite.

« La rosée nous transit; la fange du sentier permet à peine de se soutenir, et bêtes et gens sont affolés par la morsure d'une fourmi noire qui a plus de vingt-cinq millimètres de longueur; sa tête de bouledogue est pourvue de mâchoires puissantes qui lui donnent la faculté de détruire les rats, les serpents et les lézards. Elle habite les lieux humides, creuse ses galeries dans la vase, infeste les chemins, et, comme toutes ses congénères, elle ne connait ni la crainte ni la fatigue. Rien ne peut lui faire lâcher prise lorsque, ramassée sur elle-même, elle vous tord les chairs et vous transperce de ses mandibules, qui vous lardent comme une aiguille rougie. La tsétsé habite ces jungles; nous la rencontrerons jusqu'au bord du Tanganyika, et son suçoir aigu traverse la toile de nos hamacs. Le nombre de nos ânes diminue rapidement; nos bagages sont moisis, les provisions manquent, la maladie s'aggrave; c'est tout ce que nous pouvons faire que de nous tenir sur nos montures; bientôt il faudra qu'on nous porte. »

Au bout de huit jours, la caravane ayant gagné le Roubého, troisième rampe de la chaîne de l'Ousagara, trouve un endroit salubre, à sept cent soixante mètres au-dessus des vallées pestilentielles; plus haut la dyssenterie et la pleurésie affectent les indigènes. Mais, excepté pour les termites, qui semblent n'être qu'une masse d'eau organisée, la sécheresse ne permet pas qu'on y séjourne. Il faut poursuivre sa marche; la lune est levée depuis longtemps lorsqu'on arrive exténué, la figure lacérée par les épines, les membres coupés par le tranchant des herbes, les pieds rompus et foulés par les chutes au fond des trous de rats et d'insectes.

Le jour suivant, on fait encore double étape, et l'on gagne le bassin d'Inengé, un entonnoir où s'engouffrent tantôt les rayons d'un soleil dévorant, tantôt les vents glacés qui passent au-dessus des crêtes brumeuses. « Tremblants de fièvre, saisis de vertige, nous contemplons avec abattement le sentier perpendiculaire : une échelle dont les racines et les quartiers de roche forment les degrés. Mon compagnon est si faible qu'il lui faut trois personnes pour le soutenir; je n'ai encore besoin que d'un seul appui. Les porteurs ressemblent à des babouins escaladant les murs d'un précipice, les ânes tombent à chaque pas; la soif, la toux et l'épuisement nous forcent à nous coucher, tandis que le cri de guerre retentit de colline en colline, et que des indigènes, armés de flèches et de lances, affluent comme un essaim de fourmis noires. Après six heures d'efforts inouïs, le faite de la Passe terrible est gagné, et nous reprenons haleine au milieu de plantes aromatiques et d'arbrisseaux verdoyants. »



Sycomore africain. — D'après Burton.

Le 12 septembre, nouvelle ascension, moins longue mais aussi rude; elle conduit au sommet du Petit-Roubého, qui s'élève à dix-sept cent quarante mètres au-dessus du niveau de la mer, et qui forme la séparation des eaux de cette région.

Le surlendemain, commença la descente de la chaîne; la piste borde une côte boisée, franchit une savane, émaillée d'arbres plus sombres que les ifs des cimetières. La vue s'étend sur des rochers, des crêtes, des ravins; elle découvre l'Ougogo, et le désert qui le précède. Au couchant sont des plaines brûlées par le soleil; une atmosphère épaisse et mouvante les fait ressembler à une mer jaune, parsemée d'îles, et zébrée par

1. Le sycomore, dans l'Afrique orientale, est un arbre magnifique; le tronc, composé d'une réunion de tiges soudées entre elles comme les piliers multiples d'une cathédrale, supporte une cime étalée dont le périmètre a quelquefois plus de cinq cents pieds; dans l'Ousagara, au versant inférieur des montagnes, son lieu de prédilection, un régiment s'abriterait sous son épais feuillage.

Digitized by Google

la ligne noire des jungles. « Rien d'attrayant dans l'aspect de l'Ougogo : une terre sauvage, habitée par une population menacante, dont la pensée rembrunit l'horizon. Nos Béloutchis sont d'une humeur atroce; gais comme des grives quand l'air est tiède et qu'ils sont rassasiés, ils deviennent bourrus et querelleurs dès qu'ils ont faim et froid, et nous sommes toujours entre ces deux extrêmes : des journées étouffantes, des nuits glaciales; un ciel de feu, un vent de bise qui vous transperce. »

Le district d'Ougogi, où entrait la caravane, forme la partie orientale du plateau d'Ougogo, et se trouve à mi-chemin de la côte et de la province d'Ounyanyembé. Sa population mixte est formée de Ouahéhé, de Ouagogo et de Ouasagara, qui prétendent à la propriété du sol. Le grain y abonde, ainsi que le bétail, quand les razzias ne l'ont pas enlevé. On s'y procure facilement des vivres; mais le beurre y est rance, le lait tourné, le miel aigri, l'œuf gâté par suite de l'incurie des naturels. Située à huit cent quarante mètres au-dessus du niveau de la mer, cette province jouit d'un climat chaud et salubre, qui, après e froid pénétrant et les coups de soleil de l'Ousagara, parut délicieux à nos voyageurs. L'appétit leur revint, les malades se débarrassèrent de la fièvre et des affections de poitrine; mais le pays est sec, le manque d'eau ramena les marches forcées, et les épines reparurent avec l'aridité du sol : les unes molles et vertes, les autres droites et rudes, et qui servent d'aiguilles aux indigènes; celles-ci courbées en croissant, dos à dos comme les bras d'une ancre, celles-là courtes et trapues, barbelées comme des hameçons, accrochent, déchirent, retiennent les habits les plus forts, pénètrent les étoffes les plus épaisses.


L'Ougogo. — D'après Burton.

Le 26 septembre, après une longue journée de marche, le capitaine arrivait au Zihoua, dont le nom signifie étang[1]; on le lui avait dépeint comme pouvant porter un vaisseau de ligne, il n'y trouva qu'une nappe d'eau peu profonde, ayant environ deux cent cinquante mètres de large, et dont le lit argileux est percé d'un côté par le granit. L'année suivante, quand l'expédition repassa au mois de décembre, le Zihoua n'offrait qu'un sol profondément craquelé par la sécheresse. Toutefois c'est un lieu de rendez-vous pour les caravanes, et le pays qui l'environne est plein d'éléphants, de girafes, de zèbres, qui vont s'y abreuver la nuit. Dans le jour, des rémipèdes s'y rassemblent, et le soir une quantité d'oiseaux le visitent. Lorsqu'il est desséché, on en est réduit à une eau crue et bourbeuse, que l'on puise à un ou deux milles dans des trous de six à huit mètres de profondeur. Tant qu'il n'est pas à sec, on ne peut y boire qu'en payant un droit assez élevé, et à dater de ses bords, le tribut qu'on exige des voyageurs est frappé rigoureusement, d'après le caprice du chef.

Comme elle débouchait sur le plateau d'Ougogo, l'expédition fut saluée par le son du tambour et des clochettes, et par les cris frénétiques de deux caravanes, arrêtées à Kifoukourou. L'une d'elles était composée de mille porteurs, dirigés par quatre esclaves appartenant à un Ar be; la seconde était celle de Saïd-Mohammed, qui avait rencontré nos amis deux jours auparavant, et qui les attendait.

« Ces Arabes de la côte voyagent d'une façon confortable. Les chefs avaient avec eux leurs femmes, beautés opulentes, vêtues, comme les tulipes, d'étoffes jaunes panachées de rouge, et qui, lorsque nous passions, tiraient leurs voiles sur des joues que nous n'avions nulle envie de profaner. Une multitude d'esclaves portaient une masse d'effets, de médicaments, de provisions de toute espèce; une avant-garde nombreuse, toujours la pioche et la cognée à la main, dressait les tentes, qu'elle entourait d'un fossé d'écoulement et d'un rideau de feuillage. Leur literie était complète, et leurs volailles mêmes les suivaient, portées dans des cages d'osiers. »

Dès l'instant où nos voyageurs entrèrent dans l'Ougogo, ils furent assaillis par un essaim de curieux; hommes, femmes et enfants se pressaient sur leurs pas. « Quelques-uns, dit Burton, nous suivaient pendant plusieurs milles en poussant des cris animés, parfois en nous prodiguant les injures, et dans le costume le plus inconvenant. J'ai su plus tard que des métis arabes, qui nous avaient précédés, avaient répandu sur nous des propos qui nous valaient ces invectives. Suivant nos détracteurs, nous laissions derrière nous la sécheresse, nous jetions des sorts au bétail, nous semions la petite vérole, et nous

1. Situé à trois cent trente mètres au-dessus du niveau de l'océan, le Zihoua occupe la partie la plus basse du Marenga-Mkali, petit désert placé entre l'Ougogi et l'Ougogo, et qu'il ne faut pas confondre avec le district de l'Ousagara qui porte le même nom.

Digitized by Google

devions revenir l'année suivante prendre possession du pays. Heureusement pour nous que plusieurs petits Ouagogo vinrent au monde sains et saufs, pendant notre passage; si par malheur un enfant ou un veau fût mal venu, je ne sais pas comment se serait opéré notre retour.

« Le 5 octobre, nous partions de Kifoukourou et nous arrivions au centre du Kanyényé, défrichement qui peut avoir dix milles de diamètre; c'est une aire d'argile rouge, émaillée de petits villages, d'énormes baobabs, de mimosas rabougris, où les troupeaux abondent, où le sol est aussi cultivé que le permet son caractère nitreux, et où l'eau potable est rare, la majeure partie de celle qu'on y trouve étant imprégnée de soufre. Nous y passâmes quatre jours, dont la caravane profita pour faire provision de sel, et le capitaine Speke pour tuer quelques antilopes, des pintades et des perdrix. De nombreux éléphants habitent la vallée qui sépare l'Ougogo des montagnes des Ouahoumba; mais c'est en général un triste pays de chasse. Dans tous les endroits cultivés la grosse bête a fui devant les flèches et la cognée des habitants; elle abonde, il est vrai, dans les plaines boisées du Douthoumi, dans les jungles et les forêts de l'Ougogi, les steppes de l'Ousoukouma, les halliers de l'Oujiji; mais sans parler des miasmes putrides qui s'y exhalent, le manque de nourriture, la difficulté d'y avoir de l'eau ne permettent pas de séjourner dans ces régions mortelles. Pas de chariots qui servent à la fois d'abri, de véhicule et de magasins, comme dans les plaines du sud; pas de vaisseaux du désert, pas d'autre moyen de transport que



Barton et ses compagnons en marche. — Dessin de Eug. Lavieille d'après un croquis humoristique de Burton.

l'homme, indocile, entêté, défiant et peureux, dont il faut supporter la sottise et flatter les caprices; enfin vous ne trouvez pas dans l'Afrique orientale cette variété qui distingue la faune du Cap. La liste des animaux que nous rencontrâmes n'est pas longue : nous avons aperçu les cornes du pazan, le caama, le steinbok, le springbok et le pallah, qui furent tués de loin en loin; toutefois le souyia, une petite antilope fauve, à cornes minuscules et de la taille d'un lièvre, et le souangoura, un peu plus gros que le springbok, sont moins rares. L'ornithologie ne se montre pas beaucoup plus riche; les oiseaux qui la composent ont, pour la plupart, une livrée sombre, et leur ramage, plus bruyant qu'harmonieux, est peu agréable pour un Européen, peut-être parce qu'il lui est étranger.

« Le 10 octobre, nous nous trouvâmes sur une grande plaine herbeuse, rayée de cours d'eau ensablés qui se dirigent vers le sud, et que borde une végétation aromatique; le soir nous entrions sur un terrain mouvementé qui limite la plaine à l'ouest, et gravissant une côte pierreuse et couverte d'épines, nous nous arrêtions sur le plateau qui la couronne. Les ânes tombaient, les gens maugréaient, la soif et le manque d'eau avaient aigri tout le monde. Transis par le froid (le thermomètre marquait à peine douze degrés centigrades), nous repartîmes au point du jour, et nous arrêtâmes dans une clairière du district de Khokho. Les Béloutchis refusaient d'escorter nos bagages, et confiaient aux échos leurs griefs en quatre langues différentes, pour que personne ne pût en ignorer; ils allaient même jusqu'à parler de désertion.

« Suivant les Arabes, ce territoire est l'un des plus

difficiles à franchir, en raison des caprices de Mana-Miaha, son chef. Quand ce tyranneau est à jeun, c'est un bourru intraitable; quand la boisson l'a déridé, il ne veut plus s'occuper d'affaires. L'une de ses manies est de faire travailler, à ses champs, les caravanes qui passent à l'époque des semailles; il nous fit grâce de cette corvée; mais il fallut cependant subir le délai de rigueur : l'étiquette s'opposait à ce que nous pussions voir le despote le jour de notre arrivée; le lendemain matin sa femm était souffrante; plus tard Sa Hautesse faisait ses libations. Le troisième jour le sultan accorda une audience à nos délégués, les reçut de très-mauvaise grâce, et me taxa, pour ma part, à six charges de marchandises. La quatrième journée fut employée par les Arabes à discuter le prix de leur passage avec les courtisans; le tribut apporté, distribué, selon la coutume, en lots séparés, ayant chacun leur destinataire, Sa Hautesse indignée du peu de valeur d'un morceau d'indienne qu'on osait lui offrir, saisit une grande cuiller de bois, et chassa les marchands de son auguste présence. Le cinquième jour s'écoula dans une noble oisiveté; on vint nous dire que Leurs Seigneuries étaient en face de leurs pots de bière, et nous comprîmes que toute la cour était ivre, depuis le sultan jusqu'aux ministres. Le lendemain on essaya du même procédé, mais comme je déclarai que nous partirions le jour suivant, quelle que fût la décision de Sa Hautesse, nos présents furent acceptés, et deux ou trois coups de mousquet nous apprirent que nous étions libres de continuer notre route. Je fus heureux de quitter cet endroit maudit : pendant le jour nous souffrions



Chaîne côtière de l'Afrique occidentale. — Dessin de Eug. Lavieille d'après Burton.

d'une chaleur suffocante, nous étions harcelés par la tsétsé, par des abeilles et des taons d'une persistance incroyable, et assaillis par des légions de fourmis noires que l'eau bouillante parvenait seule à écarter. Les nuits étaient froides; chaque matin nous trouvions quelque objet de prix endommagé par les termites, et ma pauvre monture, la seule qui eût survécu aux fatigues de la route, fut tellement lacérée par une hyène que je fus obligé de m'en défaire. Enfin quinze des porteurs que nous avions loués et payés, à Ougogi, désertèrent en nous laissant, il est vrai, la charge qui leur était confiée.

« La marche suivante fut longue, et ce fut à grand'peine que nous atteignîmes le kraal où nous dressâmes nos tentes; nous étions sur la frontière du Mdabourou, le premier district important de l'Ounyanzi. Le Mdabourou est une dépression fertile d'un rouge de brique, traversée par une rivière profonde, coulant au sud, et où l'on trouve cinq réservoirs, qui fournissent une eau copieuse, même en été. Au-dessus des jungles qui entourent ce district, apparaissent des cônes de médiocre hauteur, et plus loin à l'horizon, la crête ondulée d'une rampe que la distance vaporise et fait ressembler à une mer d'azur.

« De Mdabourou trois lignes principales traversent le désert qui sépare l'Ougogo de l'Ounyamouézi, et qui a reçu des indigènes le nom de plaine embrasée. On n'y trouve pas d'eau, si ce n'est après les pluies; mais la torche et la cognée diminuent rapidement les souffrances qu'il impose. Il fallait, il y a quinze ans, douze marches ordinaires et plusieurs marches forcées pour le franchir; actuellement on le traverse en une semaine. La première

Digitized by Google

moitié est la plus sauvage, et l'on dit que, même en cet endroit, des hameaux de Ouakimbou s'élèvent tous les jours au nord et au sud de la route. C'est le 20 octobre que nous commençâmes le transit de ce plateau brûlant, dont la largeur est d'environ deux cent vingt-cinq kilomètres de l'est à l'ouest, et que nous apercevions depuis notre départ de Khokho. Dès les premiers pas, nous nous trouvâmes dans un fouillis de gommiers et de mimosas, auxquels se mêlent le cactus, l'aloès, l'euphorbe, une herbe rigide, que broutent les bestiaux quand elle est verte, et que brûlent les caravanes quand elle est sèche, pour favoriser la pousse nouvelle[1]. Le second jour nous atteignîmes le ravin de Maboungourou, déchirure profonde, jonchée de blocs de syénite, qui renferme parfois un torrent infranchissable; même à l'époque de sécheresse où nous nous y arrêtâmes, elle contient des auges remplies d'eau de pluie, où les crustacés abondent, ainsi que plusieurs espèces de silures. On voit au midi cet horizon bleu qui ressemble à l'océan; plus près de nous la preuve incontestable de l'action plutonnienne qui se révèle dans toute la partie orientale de l'Ounyamouézi, et qui se montre au nord jusqu'aux rives du lac Nyanza. Des roches en dos d'âne, ayant tantôt quelques mètres de circonférence, et tantôt plus d'un mille; des masses coniques, des tours solitaires, formant de longues avenues, ou composant des groupes nombreux, quelques-unes, droites et minces, sont plantées çà et là comme des quilles de géants; quelques autres, fendues par la moitié, surgissent de la plaine même, ou comme il arrive dans les formations gypseuses, elles hérissent de petites crêtes ondulées, formées de rocailles. L'une de ces aiguilles rendit, sous le choc, un son métallique, et de nombreux quartiers de roche, placés en équilibre, me rappelèrent la tradition des pierres branlantes. De loin, à travers le hallier, on croit voir des édifices de construction cyclopéenne, et quand la clarté de la lune se joue parmi ces roches couronnées de cactus, dorées par le soleil, zébrées de noir par la pluie, entourées de lianes rampantes, ces masses granitiques ajoutent puissamment à l'effet du paysage.

« Nous marchions depuis le matin; c'était tout au plus si nous avions pris deux ou trois heures de repos; l'ombre des collines s'allongea sur la plaine, le soleil se coucha dans des flots de pourpre et d'améthyste, la lune argenta le réseau de brindilles et d'épines que déchire le sentier, nous franchîmes une clairière; peut-être aurions-nous trouvé asile près d'un étang, où les grenouilles chantaient l'hymne du soir; mais les cors et les cris des porteurs nous annonçaient toujours que nous étions loin de l'avant-garde. Enfin, doublant un amas fantastique de rochers, et franchissant une petite crête rocailleuse, nous trouvâmes à sa base un *tembé*, ou village quadrangulaire, près duquel brillaient les feux de la caravane.

« Jihoué la Mkoa, dont le nom signifie roche ronde (c'est là que nous étions arrivés), est la plus volumineuse des masses de syénite grise que l'on trouve dans ce désert. Son grand axe n'a pas moins de trois kilomètres, et le point culminant de son sommet, en dos d'âne, s'élève à quatre-vingt-dix mètres au-dessus de la plaine. On trouve de l'eau de mare au pied de son versant méridional; des trappes à éléphants, recouvertes avec soin, entourent ces fosses, et le chef de nos garnissaires y disparut comme par magie.

« Le lendemain, en dépit de la fatigue de la veille, le chef de la caravane qui nous accompagnait proposa une marche forcée; les nuages qui venaient de l'ouest présageaient de l'eau, et, disait-il, annonçaient l'approche de la grande masika, ou saison pluvieuse. Nous franchîmes donc la roche ronde, et, traversant une forêt parsemée de quartz, nous atteignîmes, après trois heures de marche, quelques villages nouvellement bâtis, où les caravanes s'approvisionnent à des prix fabuleux. Nous étions le 25 à Mgongo-Thembo, nouveau défrichement, où le commerce attire une population croissante; il fallut s'y arrêter un jour; plusieurs de nos gens ne pouvaient plus marcher, nos ânes ne se relevaient que sous le bâton, et nos mangeurs les plus intrépides aimaient mieux le repos que la nourriture.

« Le 27, nous atteignîmes une grande plaine tapissée d'un pâturage jauni, où l'avant-garde nous attendait, afin que la caravane apparût dans toute sa puissance. Nous traversâmes une clairière émaillée de grands villages, enclos d'euphorbe, entourés de champs de maïs, de manioc, de millet, de gourdes, de pastèques, et dont les nombreux troupeaux se rassemblaient autour des mares. Les habitants sortirent en foule de leurs demeures, vieux et jeunes se coudoyèrent pour mieux nous voir: l'homme abandonna son métier, la jeune fille suspendit son piochage, et nous fûmes suivis d'une escorte nombreuse, qui piaillait, criait, hurlait sur tous les tons. Les hommes presque nus, les femmes vêtues d'une courte jupe, de la taille à mi-cuisse, la pipe à la bouche et les mamelles flottantes, frappaient sur leurs houes avec des pierres, demandaient des colliers, et manifestaient leur surprise par un feu roulant d'exclamations aiguës: spectacle dégoûtant fait pour vous rendre anachorète.

« Enfin le kirangozi agita son drapeau rouge, et les tambours, les cors, les larynx de ceux qui le suivaient commencèrent un affreux charivari. A mon grand étonnement (j'ignorais que ce fût la coutume dans cette province), le guide entra sans façon dans le premier de ces villages, et y fut suivi de tous les porteurs. Chacun se

1. Le sol de ce plateau est formé d'un détritus de quartz jaunâtre, que blanchit parfois du feldspath réduit en poudre. Dans les endroits fertiles, la couche supérieure est composée d'un terreau brun, parsemé de galets; et près des crevasses et des torrents abonde un conglomérat siliceux d'origine moderne. Sur les plis du terrain, et dominant les arbres, reposent des blocs de granit et de syénite que l'on aperçoit de Mdabourou. Les eaux y prennent leur pente vers le midi; elles s'y accumulent dans des étangs peu profonds, que la chaleur dessèche et transforme en gâteaux de vase. Le transit de cette plaine rayonnante et craquelée devient alors excessivement pénible pour les caravanes, et les animaux sauvages qui ne supportent pas la soif, tels que les éléphants et les buffles, y meurent en grand nombre à cette époque.

Digitized by Google

précipita dans les divers logements qui divisaient le tembé, et s'y installa avec autant d'égards pour soi-même que de mépris pour les propriétaires peu satisfaits. Quant à nous, placés sous une remise ouverte à tous les vents, nous remplîmes du matin jusqu'au soir le rôle de bêtes curieuses. »

Coup d'œil sur la vallée d'Ougogo. — Aridité. — Kraals. — Absence de combustible. — Géologie. — Climat. — Printemps. — Indigènes. — District de Toula. — Le chef Maoula. — Forêt dangereuse.

Le plateau que l'expédition venait de franchir s'étend de la vallée d'Ougogi (trente-trois degrés cinquante-quatre minutes longitude est) au district de Toula, qui constitue la marche orientale de l'Ounyamouézi (trente et un degrés trente-sept minutes longitude est). Située sous le vent d'une rampe, dont l'altitude force le mousson du sud-est à déposer les vapeurs qu'il transporte, et placée trop loin des grands lacs pour en ressentir l'influence, cette région est d'une aridité qui rappelle les Karrous et la plaine du Kalahari. Pas de rivières dans l'Ougogo ; les eaux pluviales y sont emportées par de larges *noullahs*, dont les bords d'argile se fendent pendant la sécheresse, et forment des polygones pareils à ceux du basalte. Les salines nitreuses et les plaines torréfiées y présentent quelques-uns des effets de mirage observés dans l'Arabie déserte ; les chemins n'y sont que des pistes, frayées à travers les buissons et les champs ; les kraals de petits enclos malpropres, autour d'un arbre où s'appuient les marchandises ; les cabanes de ces kraals, de pauvres hangars faits d'épines et couverts de chaume ; le manque de bois empêche qu'il en soit autrement, et, par le même motif, c'est la bouse de vache qui sert de combustible dans le pays.

Le sous-sol y est presque partout composé de grès, souvent couvert d'un sable rutilant, parfois d'une couche d'humus peu épaisse, et en général d'une argile ferrugineuse, jonchée de nodules de quartz, diversement colorées de masses de carbonate de chaux, ou de détritus siliceux, qui offrent plus de ressemblance avec le sable d'une allée qu'avec le riche terreau de la zone précédente. La manière dont l'eau s'y distribue, ou plutôt s'y conserve après la saison des pluies, divise cette région en trois grands districts : à l'est le Marenga-Mkali, épais fourré, où de misérables villages s'éparpillent au nord et au sud de la route. Au centre, l'Ougogo, le plus populeux et le mieux cultivé de la province, divisé en nombreux établissements, séparés les uns des autres par des buissons et des taillis, rempart verdoyant dans la saison pluvieuse, épineux pendant la sécheresse, et qui, dans tous les temps, s'oppose à la circulation de l'air. Enfin le Mgounda-Mkali, partie déserte, où la végétation n'est abondante que sur les collines, moins arides que les plaines.

Le vent d'est, qui vient des montagnes, souffle avec violence dans l'Ougogo pendant presque toute l'année, et la température y change brusquement sous l'influence des vents froids qui alternent avec des courants d'une chaleur singulière. « En été, le climat ressemble à celui du Sind : même ciel embrasé, mêmes nuits d'une fraîcheur pénétrante, mêmes ouragans poudreux. Quand le vent du nord, passant au-dessus de la chaîne des Ouahoumba, rencontre les rafales de l'Ousagara, échauffées par un sol brûlant, les molécules argileuses et siliceuses de cette terre désagrégée, les détritus des plantes carbonisées par le soleil surgissent en puissants tourbillons, qui parcourent la plaine avec la rapidité d'un cheval au galop, et qui, chargés de sable et de cailloux, frappent comme la grêle tout ce qu'ils rencontrent. Vers le milieu de novembre quelques ondées préliminaires, accompagnées de bourrasques furieuses, s'abattent sur cette région calcinée, et la vie qui paraissait éteinte renaît et déborde : c'est la saison des semailles, des fleurs, des chants et des nids.

« La caravane qui passe pour la première fois dans l'Ougogo se plaint des trombes, des nuées d'insectes, des revirements de température qu'elle y rencontre ; mais l'air y est salubre, et ceux qui reviennent de l'intérieur prodiguent leurs éloges au climat qu'ils avaient maudit.

« Dans l'est et dans le nord de la province, la race est vigoureuse et de couleur aussi claire que les Abyssiniens. La petitesse de la partie postérieure de la tête, relativement à la largeur de la face, jointe à la distension du lobe des oreilles, donne aux Ouagogo une physionomie particulière. Ils s'arrachent les deux incisives du milieu de la mâchoire inférieure ; quelques-uns se rasent la tête, la plupart se font une masse de petites nattes comme les anciens Égyptiens, et les enduisent, ainsi que tout leur corps, de terre ocreuse et micacée ; une couche de beurre fondu, brochant sur le tout, fait l'orgueil des puissants et des belles. Le haut du visage est souvent bien ; mais les lèvres sont épaisses et d'une expression brutale ; le corps est heureusement proportionné jusqu'aux hanches, le reste est défectueux. Même chez les femmes la physionomie est sauvage, la voix forte, stridente, impérieuse, et les paupières sont rougies et souvent altérées par l'ivresse.

« Comparé à ceux de leurs voisins, le costume des Ouagogo leur donne un certain air de civilisation ; il est aussi rare de voir parmi eux un vêtement de pelleterie, que de rencontrer plus à l'ouest quelque lambeau de cotonnade. Enfin leur curiosité, même impudente, prouve qu'ils sont perfectibles ; le voyageur n'excite pas cette émotion chez les peuplades abruties, dont rien n'excite l'intérêt.

« Bien qu'il soit occupé par les Ouakimbou, le district de Toula, où entra la caravane au sortir de l'Ougogo, est regardé comme faisant partie de l'Ounyamouézi, dont il forme la frontière orientale.

« Après les fourrés épineux du Mgounda-Mkali, dont les jungles vous enserrent de tous côtés, cette vaste plaine, où se succèdent les bourgs et les champs de légumes et de céréales, apparaît comme une terre promise ; le village insignifiant où nous arrivâmes fit à nos hommes l'effet d'un paradis, et le 1er novembre ils se

Digitized by Google

sentaient de force à traverser le hallier qui nous séparait de Roubouga.

« Nous venions de nous arrêter à l'ombre, après avoir franchi ce dernier territoire, lorsque je vis arriver Maoula, chef d'un gros village voisin. Dans ses prétentions à l'homme policé, il ne pouvait pas permettre à un blanc de passer sur ses domaines sans lui soutirer un peu d'étoffe, sous prétexte de lui offrir un bouvillon. Comme la plupart des chefs de la Terre de la Lune, c'était un grand vieillard décharné, anguleux, ayant de gros membres, la peau noire, huileuse et ridée; une quantité de petits tortillons enduits de graisse, de beurre fondu, d'huile de ricin, pendillaient autour de sa tête chauve; une odeur d'encens bouilli s'exhalait du vieux morceau d'indienne qui lui enveloppait les hanches et de l'espèce de manteau qui lui tombait des épaules. Une quantité d'anneaux de fil de laiton roulé autour d'une masse de poil de buffle ou de zèbre, lui couvraient les deux jambes; et quatre petits disques, taillés dans une coquille blanche, ornaient les cothurnes de ses sandales. Il nous salua d'un air bienveillant, nous conduisit à son village, donna des ordres pour qu'on nettoyât des cases à notre intention, et nous quitta pour aller chercher son bouvard. Il revint quelques instants après, nous faisant amener l'un de ses taureaux, qui s'échappa, furieux comme un buffle, et dispersa tout le monde sur



Paysage dans l'Ousagara. — Dessin de Eug. Lavieille d'après Burton.

sa route, jusqu'au moment où deux balles du capitaine Speke l'étendirent sur le sable. Le vieux Maoula reçut en échange un morceau d'étoffe rouge, deux pièces de calicot, et demanda tout ce qu'il aperçut, y compris des capsules, bien qu'il n'eût pas de fusil; en outre, il fit tous ses efforts pour nous retenir, dans l'espérance que je guérirais son fils de la fièvre, et que je jetterais un sort à l'un des chefs du voisinage, qui lui était hostile. Le soir, on vint me dire que la palissade était entourée d'une troupe de nègres furieux; je sortis du village, et découvris en dehors de l'estacade une longue rangée d'hommes paisiblement assis, bien qu'ils fussent armés en guerre. Je fis déposer nos marchandises en lieu sûr, et me promis de quitter le lendemain notre vieux chef, sans plus me mêler de ses querelles du voisinage que de la santé de son fils.

Depuis Zangomero jusqu'aux frontières de l'Ounyanyembé, sur une ligne de plus de cent vingt lieues, nous avions traversé bien des têtes de vallées s'ouvrant au sud, et portant leurs eaux au Loufidji, ce fleuve que, dès 1811, le capitaine Hardi, de la marine de Bombay, a signalé comme une des grandes artères de l'Afrique centrale. Que de fatigues seront épargnées à ceux de nos successeurs qui pourront profiter de cette voie naturelle!

Traduit par Mme H. Loreau.

(La suite à la prochaine livraison.)

Digitized by Google



Paysage dans l'Ouanyamouezi. — Dessin de Lavieille d'après Burton.

VOYAGE AUX GRANDS LACS DE L'AFRIQUE ORIENTALE,

PAR LE CAPITAINE BURTON[1].

1857-1859

Arrivée à Kazeh. — Accueil hospitalier. — Snay ben Amir. — Établissements des Arabes. — Leur manière de vivre. — Le Tembé — Chemins de l'Afrique orientale. — Caravanes. — Porteurs. — Une journée de marche. — Costume du guide. — Le Mganga. — Coiffures. — Halte. — Danse.

« Avant d'arriver dans l'Ounyanyembé, nous avions à franchir une forêt que de nombreux vols et d'horribles assassinats ont rendue l'effroi des caravanes. On y dévalisa l'un de nos porteurs qui était resté en arrière, puis on lui cassa la tête à coups de bâton. Si triste que fût l'événement, c'était nous en tirer à peu de frais, si l'on considère qu'un seul Arabe se plaignait d'avoir perdu, à différentes reprises, cinquante charges d'étoffes et cinquante porteurs.

« De cette forêt nous entrâmes dans les rizières des districts de l'Ounyanyembé; et après avoir couché dans un sale petit village, appelé Hanga, il ne nous resta plus que deux marches à faire pour nous rendre à Kazeh.

« Quatre mois et demi après notre départ de la côte, le 7 novembre 1857, j'arrivai à Kazeh, principal établissement des Arabes dans ces parages, et chef-lieu de l'Ounyanyembé.

« Nous étions partis au point du jour; les Béloutchis avaient leur costume d'apparat, sans lequel il est rare qu'un Oriental voyage; mais on devait bientôt remballer cette belle parure pour l'échanger plus tard contre un nombre plus ou moins grand d'esclaves. A huit heures nous fîmes halte près d'une petite bourgade, afin que les traînards pussent nous rejoindre, et lorsque, drapeau au vent, la caravane serpenta dans la plaine au son des cors, au bruit des voix, ou plutôt des clameurs qui dominaient l'artillerie, elle présenta un coup d'œil vraiment splendide. La foule, qui se pressait aux deux côtés du chemin et qui rivalisait avec nous d'acclamations bruyantes, était vêtue avec un luxe auquel nous n'étions plus habitués. Quelques Arabes se trouvaient au bord de la route; ils me saluèrent avec la gravité musulmane, et nous accompagnèrent pendant quelques instants. Parmi eux étaient les principaux négociants de l'endroit: Snay ben Amir, Seïd ben Medjid, bel et jeune Omani de noble race, Mouhinna ben Soliman, qui, malgré son éléphantiasis, pénétrait à pied, tous

1. Suite. — Voy. page 305.

Digitized by Google

les ans, jusqu'au centre de l'Afrique; enfin Seïd ben Ali qui, la taille mince, les formes grêles, mais bien proportionnées, les traits fins, la barbe blanche, la tête chauve, surmontée d'un fez rouge, offrait le type accompli du vieil Arabe. Au lieu de nous conduire au tembé qui avait été mis à ma disposition, le guide alla tout droit chez un négociant indien pour lequel le Saïd de Zanzibar m'avait donné des lettres. L'Indien était absent, mais Snay ben Amir vint à ma rencontre, et m'installa dans la maison d'Abaïd, qui se trouvait en voyage. Après m'avoir laissé un jour de repos, afin que je pusse régler avec mes porteurs, dont l'engagement était fini, tous les marchands de Kazeh, au nombre de dix ou douze, vinrent me faire une visite.

Comme le Zoungoméro dans le Khoutou, l'Ounyanyembé est un lieu de réunion pour les trafiquants, et le point de départ des caravanes qui, de là, se répandent dans l'intérieur. Sa position au centre de l'Ounyamouézi (la célèbre Terre de la Lune), dont il forme le district principal, la sécurité relative qu'il offre à ses habitants, ont déterminé les Omanis à y fonder un entrepôt. Quelques-uns même y séjournent parfois pendant plusieurs années, tandis que leurs agents battent la campagne pour recueillir des marchandises.

« On m'avait prédit un mauvais accueil de la part de ces Arabes; la façon dont ils me reçurent fut au contraire des plus encourageantes; nous rencontrions enfin des cœurs de chair, après n'avoir trouvé que des cœurs de roche. Tout ce dont j'avais besoin, tout ce que j'indiquai, même d'une façon indirecte, me fut immédiatement envoyé, et la moindre allusion au payement aurait été considérée comme une injure. Snay ben Amir, surpassant tous les autres, joignit aux citrons, au café, aux douceurs que dans ce pays on ne trouve que chez les Arabes, deux chèvres et deux bœufs. Il avait commencé par être couliseur à Mascate, et à l'époque dont nous parlons, c'est-à-dire seize ans après ce début, il était l'un des plus riches négociants de l'Afrique orientale. Contraint par sa santé de renoncer à la vie active, il s'était fixé à Kazeh, où il remplissait les fonctions d'agent commercial et de procureur civil, et ses magasins d'étoffes, de rassade et d'ivoire, ses baracons à esclaves, composaient un village. D'une extrême obligeance, ce fut lui qui me procura des porteurs, qui les enrôla, qui se chargea de mes marchandises et fit tout préparer pour mon départ; enfin je dois à sa conversation instructive, une foule de renseignements sur la contrée que j'avais à parcourir. Il avait navigué sur le Tanganyika, visité les royaumes de Karagouah et d'Ouganda, situés au nord du lac, et l'ethnologie, les mœurs, les différents idiomes de cette région ne lui étaient pas moins familiers que ceux de l'Oman, son pays natal. C'était un homme pâle, entre deux âges, avec de grands traits, les yeux caves, le regard perçant, la taille haute, les membres décharnés : l'ensemble de Don Quichotte. Il avait beaucoup lu; sa mémoire était miraculeuse, sa pénétration excessive, et sa parole d'une facilité, d'une élégance dont j'étais surpris et charmé; bref, il était du bois dont on fait les amis; généreux et discret, à la fois plein de courage et de prudence, toujours prêt à risquer sa vie pour sauvegarder l'honneur, et ce qui est rare en Orient, aussi honnête que brave.

« Les Omanis ont, dans l'Ounyanyembé, une existence beaucoup plus facile et plus large qu'on ne pourrait le croire; leurs maisons, bien qu'à un seul étage, sont grandes et solidement construites; leurs jardins spacieux et bien plantés; on leur envoie régulièrement de Zanzibar, non-seulement tout ce qui est nécessaire à la vie, mais une quantité d'objets de luxe. Ils vivent au milieu d'une foule de concubines et d'esclaves parfaitement dressés au service; d'autres esclaves de toutes les professions leur viennent de la côte avec les caravanes; et comme en Orient les hommes les mieux élevés savent tous manier l'aiguille, il est rare que le besoin d'un tailleur se fasse sentir à Kazeh.

« L'habitation des Arabes, dans la Terre de la Lune, est tout simplement le tembé africain, modifié d'après les exigences de la vie musulmane. La verandah profonde et ombreuse, qui en ceint l'extérieur, abrite une large banquette où les hommes vont jouir de la fraîcheur du matin et de la sérénité du soir; c'est là qu'ils font la prière, qu'ils travaillent et qu'ils reçoivent leurs connaissances; sous la verandah est une porte semblable à une herse, qui donne accès dans un vestibule, où deux divans en terre battue, ayant des coussins de même matière, composent tout le mobilier; des nattes en recouvrent l'argile et sont remplacées par des tapis lorsqu'on attend des visites. Un couloir, qui tourne immédiatement pour tromper le regard des curieux, conduit de ce vestibule dans une cour, entourée de chambres et qui, chez les indigènes, est fermée par une estacade ou une palissade de roseaux. Pas de fenêtres à ces chambres, où l'air pénètre seulement par de petits œils de bœuf, qui au besoin font l'office de meurtrières. De la pièce d'honneur, où couche le maître du logis, on passe dans une salle complétement noire qui sert de magasin; le harem et les servitudes complètent ce genre d'habitation, le plus triste assurément qu'ait inventé les hommes. De l'intérieur des cellules qui le composent, le regard n'aperçoit que des murailles, et la petite cour où l'eau ruisselle durant la saison des pluies. Pendant le jour, une clarté douteuse contraste péniblement avec le rayon qui jaillit de la porte; et le soir il n'est pas de luminaire qui puisse éclairer ces murs terreux, gris ou rougeâtres. On y suffoque, ou l'on y subit les rafales du vent qui s'y engouffre. Chez les indigènes, la toiture laisse passer l'eau, et chaque solive du plafond, chacune des fentes de la muraille est habitée par des myriades d'insectes.

« Toutefois, pour des hommes qui vivent sous la verandah, et qui ont introduit le luxe dans la partie qui leur est personnelle, on conçoit que le tembé ne soit pas désagréable; je me suis trouvé fort bien dans celui d'Abaïd; et maintenant que le lecteur me sait confortablement installé à un jet de pierre de mon ami Snay ben Amir, il ne sera peut-être pas fâché d'avoir un aperçu des chemins que nous avons suivis pour en arriver là. Depuis son enfance, il entend parler des chameaux, des litières, des mules ou des ânes qui composent une cara-

Digitized by Google

vane; mais le transport à dos d'homme qui caractérise un voyage dans cette partie de l'Afrique a été moins souvent décrit.

« Les routes, cette première attestation du progrès chez un peuple, n'existent pas dans l'Afrique orientale; les plus fréquentées ne sont que des pistes de vingt ou trente centimètres de large, tracées par l'homme dans la saison des voyages, et qui, suivant l'expression africaine, meurent pendant la saison des pluies, c'est-à-dire s'effacent sous une végétation opulente. Dans la plaine déserte, le sentier se divise en quatre ou cinq lignes tortueuses; dans les jungles c'est un tunnel, dont la voûte branchue arrête le porteur en accrochant son fardeau; près des villages, il est barré par une haie d'euphorbe, une estacade, un amas de fascines. Où la terre est libre, il s'allonge de moitié par mille détours. Dans l'Ouzarama et le Khoutou, il se traine au milieu de grandes herbes, versées pendant la saison des pluies, brûlées pendant la sécheresse; il contourne des enclos, traverse des marécages, des rivières au lit vaseux, aux berges escarpées où l'eau vous monte jusqu'à la poitrine; partout il est miné par les insectes et les rongeurs qui le transforment en un piége perpétuel. Dans l'Ousagara, il disparait au fond des ravins, s'arrête en face de montagnes abruptes, où il se métamorphose en échelle de racines et de quartiers de roche, que ne peuvent ni monter ni descendre les bêtes de somme. Le plus mauvais est encore celui qui borde les rivières, ou celui qui serpente sur le sol pierreux et déchiré qu'on trouve à la base des collines; le premier, envahi par une herbe touffue, est un repaire de voleurs; le second est une série de crevasses profondes, renfermant un ruisseau engourdi, brisé par des flaques de vase, et plus difficile à franchir qu'un torrent. De l'Ousagara jusqu'à l'Ounyamouézi, le chemin perce des halliers, parcourt des forêts, où les fondrières l'interrompent, et où la plupart du temps on ne le reconnaîtrait plus sans les arbres écorcés ou brûlés qui en marquent les bords. Ici est une barricade, plus loin une plate-forme soutenue par des souches; là-bas un petit arbre, arraché et replanté, couronné d'un croissant d'herbe, est coiffé d'énormes coquilles d'escargots, et de tout ce que peut inventer une imagination barbare. Dans l'Ouvinza et près de l'Oujiji, la piste cumule tous les inconvénients à la fois; ruisseaux, ravins, halliers, grandes herbes, rochers à pic, marais, crevasses et cailloux. On ne sait laquelle choisir des voies transversales qui pullulent dans les endroits habités; où elles n'existent pas, la jungle est impénétrable, et le conseil donné au voyageur, de préférer les lieux élevés pour y camper le soir, devient une ironie dans cette partie de l'Afrique; il lui serait plus facile de se creuser un terrier que de s'ouvrir un chemin dans ce réseau d'épines et de troncs d'arbres.

« On croit généralement dans l'île de Zanzibar que les caravanes ne traversent pas cette région; l'idée est juste, si on entend par caravanes ces longues files de chameaux et de mulets qui franchissent les déserts de l'Arabie et de la Perse; elle est fausse, si l'on applique cette qualification à une bande d'individus qui voyagent dans un but commercial. Les Ouanyamouézi ont toujours visité la côte, et lorsque la guerre ou les discordes de tribu à tribu leur en ont coupé la route, une nouvelle ligne s'est ouverte sur un point différent. Chez un peuple dont tout le confort et le luxe dépendent de l'échange, le trafic ne s'étouffe pas plus que la vapeur ne se comprime. Jusqu'à ces dernières années, tous les négociants faisaient porter leurs marchandises par des mercenaires de la côte ou de l'île de Zanzibar; le transport en est maintenant effectué par les Ouanyamouézi, qui considèrent le portage comme une preuve de virilité. On les voit, dès l'âge le plus tendre, se charger d'un petit morceau d'ivoire: porteurs de naissance, comme les chiens chassent de race. « Il couve ses œufs, » disent-ils en parlant d'un homme dont la vie est sédentaire; et « qui a vu le monde n'est pas vide de sens, » est de tous leurs proverbes celui qu'ils répètent le plus souvent. Néanmoins, en dépit de cet amour des voyages, ils ont la passion du sol natal, et rien ne prévaut contre le désir du retour, quand une fois il s'est emparé de leur esprit. Un Mnyamouézi débattra son engagement avec l'opiniâtreté d'un juif, et après deux ou trois mois de fatigues, s'il rencontre une caravane qui revienne à son village, un mot l'entraine et lui fait abandonner tous les fruits de son travail. Au départ, quel qu'ait été l'empressement qu'ils aient mis à s'engager, la présence de nos hommes ne tient qu'à un fil tant qu'ils ne sont pas loin de chez eux; ils ont toutefois leur point d'honneur, et celui qui déserte laisse honnêtement à terre le fardeau qui lui a été confié.

« Trois sortes de caravanes parcourent l'est de l'Afrique; les unes se composent uniquement de Ouanyamouézi, d'autres sont dirigées et accompagnées par des métis ou par des esclaves de confiance, tandis que les troisièmes sont commandées par les Arabes. Dans les premières, qui sont de beaucoup les plus nombreuses, il n'y a pas de désertion, pas de murmures, et le trajet s'accomplit aussi vite que possible. On marche depuis le lever du soleil jusqu'à dix ou onze heures du matin; quelquefois même on continue la route dès que la grande chaleur est passée. L'épaule des porteurs est mise au vif par le poids du fardeau, leurs pieds sont déchirés; ils n'en vont pas moins, parfois tout à fait nus, à travers les épines et les herbes tranchantes, réservant leurs habits pour se parer en arrivant. Ils n'ont pas de couvertures, et la plupart couchent par terre. Ceux qui ont le plus besoin de confort emportent, en surcroît de leur charge et de leurs armes, une peau de bête qui leur sert de tapis, une marmite, une caisse d'écorce où leurs vêtements sont pliés, un tabouret et une petite calebasse de beurre fondu. Ils ont à souffrir du climat, de la mauvaise nourriture, de l'excès de fatigue; d'affreuses épidémies, surtout la petite vérole, les déciment lorsqu'ils approchent de la côte, et cependant, malgré leur aspect décharné, ils supportent mieux le voyage qu'on ne pouvait s'y attendre.

« Commandés par les Arabes, ces mêmes porteurs mangent beaucoup, travaillent peu, désertent fréquemment, sont remplis d'insolence, multiplient les haltes et se plaignent sans cesse. Réduits chez eux à ne faire

Digitized by Google



Noirs de l'Ousumboua. — Dessin de Gustave Boulanger d'après Burton.

Digitized by Google

qu'un seul repas, dès que c'est le maître qui paye, ils sont insatiables et emploient mille ruses pour extorquer des aliments. Ils ont des fureurs de viande : on tue un bœuf, le guide réclame la tête, la caravane s'empare du reste, à l'exception de la poitrine, qui est pour le propriétaire. Puis, quand ils sont bien gorgés, les plus hardis prennent la fuite, les autres ne tardent pas à les suivre, et le chef de l'expédition échoue sur la route comme un vaisseau désemparé.

« Entre ces deux extrêmes, sont les caravanes dirigées par les Ouamrima et les esclaves du maître, qui ont avec les porteurs une confraternité réelle. Ces caravanes ne sont jamais affamées comme les premières, ni gorgées d'aliments comme les autres. On y endure moins de fatigue, on y a plus de confort dans les haltes, et moins de mortalité dans les rangs.

« La nôtre se rapproche beaucoup de celle des Arabes, avec cette différence que nous ne sommes pas suivis et soutenus comme ces derniers, par les gens de notre maison. A quatre heures du matin, l'un de nos coqs bat des ailes et salue le point du jour; tous les autres lui répondent. J'appelle mes Goanais pour qu'ils me fassent du feu; ils sont transis (le thermomètre indique à peu près quinze degrés centigrades), et ils s'empressent de m'obéir. Nous prenons du thé, du café quand il s'en trouve, des gâteaux avec de l'eau de riz, ou bien encore un potage qui ressemble à du gruau. Les Béloutchis, pendant ce temps-là, chantent leurs hymnes autour d'un chaudron placé sur un grand feu, et se réconfortent avec une espèce de couscoussou, des fèves grillées et du tabac.

« A cinq heures, le murmure des voix commence; c'est un moment critique : les porteurs ont promis la veille de partir de grand matin et de faire une marche pénible; mais par cette froide matinée, ce ne sont plus les hommes qui avaient trop chaud le soir précédent; peut-être, d'ailleurs, plus d'un a-t-il la fièvre. Puis dans toutes les caravanes, il y a de ces paresseux à la voix haute, à l'esprit de travers, dont le plus grand plaisir est de contrecarrer toute chose; s'ils ont résolu de ne pas bouger, ils resteront devant les tisons à se chauffer les pieds et les mains, sans détourner la tête, ou à fumer en vous regardant sous cape. Si la bande est unanime, vous n'avez plus qu'à rentrer sous votre tente. Si au contraire il s'y manifeste quelque division, vous parviendrez à galvaniser vos gens; le caquet s'anime, les voix s'élèvent, et bientôt les cris volent de toute part : « Chargeons! en route! en voyage! » et les fanfarons d'ajouter : « Je suis un âne! un bœuf! un chameau! » le tout accompagné du bruit des tambours, des flûtes, des sifflets et des cors. Au milieu de ce vacarme, les Ramji lèvent nos tentes, reçoivent quelques légers paquets et s'enfuient quand ils peuvent. Kidogo me fait l'honneur de me demander le programme du jour, et la caravane se répand dans le village. Nous montons sur nos ânes, mon compagnon et moi, si nous en avons la force; quand il nous est impossible de nous soutenir, deux hommes nous portent dans nos hamacs suspendus à de longues perches. Les Béloutchis, veillant sur leurs esclaves, arrivent les uns après les autres, et ne songent qu'à s'épargner une heure de soleil. Le jemadar a mission de rassembler l'arrière-garde avec le concours de ben Selin, qui, froid et bourru, est tout disposé à faire jouer son rotin. Quatre ou cinq fardeaux déposés à terre par leurs porteurs, qui ont déserté ou sont partis les mains vides, reviennent de


Huttes à Msene. — Dessin de Lavieille d'après Burton.

Digitized by Google

droit aux hommes de bon vouloir, c'est-à-dire aux plus faibles.

« Quand tout le monde est prêt, le guide se lève, prend sa charge qui est l'une des plus légères, son drapeau rouge, déchiré par les épines, et ouvre la marche, suivi du timbalier. Notre guide est splendidement vêtu d'une bande écarlate de drap, fendue au milieu pour laisser passage à la tête, et qui flotte au gré du vent Un bouquet de plumes de hibou, quelquefois de grue couronnée, surmonte la dépouille d'un singe à camail, ou la peau d'un chat sauvage, qui lui couvre le chef et lui retombe sur les épaules, après lui avoir entouré la gorge. La queue d'un animal quelconque, attachée de manière à faire croire qu'elle lui est naturelle, une broche en fer, terminée par un crochet, décorée d'un fil de perles mi-parties, et une quantité de petites gourdes huileuses contenant du tabac, des simples et des charmes, sont les insignes de ses fonctions. Tous ceux qui composent la caravane lui doivent obéissance, et pour s'assurer de leur docilité, il leur a fait présent d'une brebis ou d'une chèvre, dont il ne tardera pas à recouvrer la valeur : on lui doit la tête de chaque animal que l'on tue, soit en chemin, soit au bivac, et tous les cadeaux qui se font à la fin du voyage sont sa propriété exclusive. Quiconque passe devant lui, quand l'expédition est en marche, est passible d'une amende, et il enlève une flèche au délinquant pour le reconnaître à la fin de la journée.

« La caravane s'ébranle. En tête viennent les porteurs d'ivoire, les plus chargés et les plus fiers de tous ; à l'une des extrémités de chaque défense est une clochette, à l'autre bout sont les bagages de celui qui la porte. Après l'ivoire, l'étoffe et la rassade ; puis la plèbe des porteurs chargés de matières légères: dents de rhinocéros, cuir, sel, tabac, houes en fer, caisses et ballots, etc. Avec ces derniers, marchent les esclaves du Ramji, leur mousquet à l'épaule, les femmes, les enfants qui ont toujours leur petite charge, ne serait-elle que d'une livre; enfin les ânes, qui portent leur faix sur un bât en peau de buffle ou de girafe. Il est rare de trouver une caravane qui n'ait pas son mganga (sorcier, docteur et prêtre); le saint personnage ne dédaigne pas les fonctions de porteur; mais en vertu de son caractère sacré, il sollicite le plus mince de tous les fardeaux; et comme tous ses pareils, mangeant beaucoup, travaillant peu, c'est un homme gras et robuste, au crâne luisant, à la peau fine et douce.

« Tout le monde est mal vêtu; qui voyagerait en toilette serait certainement raillé. S'il vient à pleuvoir, chacun défait la peau de chèvre qui lui sert de manteau, en fait un petit paquet, et la met entre sa charge et son épaule. Au reste il y a dans leur costume beaucoup moins de draperie que d'ornements, et c'est la coiffure qui est leur plus grande préoccupation. Les uns s'entourent la tête de la crinière d'un zèbre, dont les poils roides leur font une auréole; d'autres préfèrent un morceau de queue de bœuf qui se dresse, comme chez la licorne, à trente centimètres au-dessus du front; il y a les coiffes en peau de félin ou de singe, les rouleaux, les bandelettes d'étoffe rouge, blanche ou bleue, les touffes et les couronnes de plumes d'autruche, de grue et de geai. Pour le reste du corps on a les bracelets de toute espèce, les colliers et les ceintures; enfin les petites clochettes, que la fine fleur des élégants porte aux genoux ou à la cheville.

« Une fois en marche, le bruit est la distraction normale; c'est à qui rivalisera avec le tambour et les cornets, et chacun de siffler, de glapir, de hurler, d'imiter le chant des oiseaux, les cris des bêtes féroces, et de proférer des paroles qui ne se disent qu'en voyage; le tout avec redoublement aux environs des bourgades. Mais si en route on fait le plus de bruit possible, afin d'imposer aux voleurs, on garde le silence dans les kraals pour ne pas leur révéler sa présence.

« A huit heures, si l'on découvre une place ombreuse ou un étang, le drapeau rouge se déploie et le son du barghoumi, qui ressemble de loin à celui du cor de chasse, annonce une courte halte. Les fardeaux sont déposés; on se couche ou l'on flâne, on jase, on boit, on fume, on tousse, on crache, on suffoque, ainsi qu'il arrive à tous les fumeurs de chanvre.

« Si la marche se prolonge jusqu'à midi, la caravane s'attarde, elle se débande et souffre cruellement. Dès qu'on s'arrête, les premiers cherchent l'ombre et se pelotonnent sous un buisson. Le murmure des voix grossit; les clochettes, les tambours, les cors annoncent que l'avant-garde est logée; le bourdonnement arrive à son comble, la bande est au complet; on se précipite vers le kraal; les égoïstes s'emparent des meilleures places ou des meilleures cases, si l'on est dans un village; les querelles qui en résultent menacent d'être sérieuses, mais le couteau rentre dans la gaine sans avoir été rougi, et la lance est employée en guise de bâton. Les plus énergiques, pendant ce temps-là, abattent des arbres et réparent les abris.

« Quand les logements sont prêts, les ânes déchargés, les morceaux de bois entassés pour le feu, les cruches remplies d'eau, on s'occupe du dîner. C'est plaisir d'entendre le chant des marmitons, celui des femmes qui écrasent ou décortiquent le grain, et le bruit que fait l'esclave en pilant le café, dont il croque une bonne part. Trois pierres ou trois mottes d'argile, placées en triangle, forment un fourneau bien supérieur à ceux de nos camps et de nos piqueniques champêtres; ce trépied supporte une marmite qu'entoure un petit groupe de convives, en dépit du soleil. Dans leur pays nos hommes jeûnaient; mais, comme tous les peuples sobres, ils ont la faculté de réparer le temps perdu. La marmite ne s'emplit que pour se vider, se remplir et se revider sans cesse. Ils dévorent en deux jours les provisions de la semaine, puis ils font les mécontents. Je leur donnais double ration, et les misérables, qui avaient l'air de chanoines à côté de leurs confrères, osaient crier famine. Toutefois, quand ils auront la barbe blanche, ils raconteront à la jeunesse surprise les prodigalités de l'homme blanc qui les gorgea de grain pendant un long voyage, ils vanteront ses monceaux d'étoffe et de rassade, parleront de ses largesses, et regarderont en pitié les caravanes de la jeune Afrique.

Digitized by Google

« Entre leurs douze repas ils fument, chiquent, mâchent des cendres, ou de la terre rouge qui provient d'une fourmilière. Ne leur demandez rien au monde; celui que vous prieriez d'ouvrir un ballot se plaindrait amèrement, et tous ceux qui n'auraient pas la bouche pleine joindraient leurs murmures à ses cris. Donc la journée s'écoule autour de la gamelle, à savourer une pâte épaisse qui colle aux dents, à croquer du sorgho, à manger des rats cuits dans leur jus, des racines grillées, des herbes bouillies, jusqu'à ce que la panse soit gonflée comme le jabot d'une dinde à l'engrais.

« Quant à nous, le capitaine Speke et moi, notre menu alterne et va du bifteck de chèvre et d'un pain détestable détrempé dans du bouillon de haricots, à des tranches succulentes d'une venaison délicate, au riz au lait, aux poulets gras, aux perdrix et aux jeunes pintades.

« Arrive le soir; on parque les vaches, on entrave les ânes, qui s'égarent tous les deux jours, on fait le compte des fardeaux; puis quand les vivres ont été abondants et que la lune brille, le tambour fait rage, les mains battent avec force, et le chant monotone, que la foule dit en chœur, appelle à la danse toute la jeunesse des environs. L'exercice est laborieux; mais ces Africains ne sont jamais las quand il s'agit de plaisir. C'est d'abord une simple ronde, où chacun se balance avec lenteur; peu à peu le cercle s'anime, les bras s'agitent, les corps se baissent, touchent le sol et rebondissent, le groupe se condense, le mouvement s'accélère, et une sorte de galop infernal emporte ce tourbillon satyriaque aux gestes délirants. Lorsque la frénésie est à son comble, le chant s'arrête, et les danseurs éclatant de rire, se jettent par terre pour reprendre haleine et se reposer. Les vieillards regardent ce spectacle avec une admiration profonde, et se rappellent l'époque où ils prenaient part à la fête; trop émus pour applaudir ou pour crier leurs bravos, ils laissent échapper des « très-bien! parfait! » qu'ils profèrent d'une voix attendrie. Quant aux femmes, elles dansent entre elles et refusent de se mêler au cercle des hommes, ce qui est facile à concevoir.

« Lorsqu'on ne danse pas, et qu'il n'y a plus moyen de manger, les porteurs chantent et babillent pendant que les Béloutchis et le reste de l'escorte se disputent et parlent de bombance. A huit heures, le cri « sommeil! sommeil! » se fait entendre, et chacun s'empresse d'obéir, excepté les femmes, qui parfois se relèvent à minuit pour jaser. Peu à peu la caravane s'endort, et le tableau devient imposant; la flamme qui se projette au milieu des ténèbres dont la forêt s'enveloppe, éclaire, parmi les troncs noueux et feuillus, des groupes de bronze variés de forme et d'attitude; un ciel, d'un bleu foncé, pailleté d'or, forme au-dessus de nos têtes une voûte profonde, limitée par la nuit; à l'ouest, un croissant lumineux surmonté d'Hespérus qui étincelle, renferme dans ses bras une sphère grise qu'il entraîne. Tout est calme et revêtu de cette sublimité que la nature imprime à ses œuvres; c'est à de pareilles nuits que le Byzantin a emprunté le croissant et l'étoile de ses armes.

Séjour à Kazeh. — Avidité des Béloutchis. — Saison pluvieuse. — Yombo. — Coucher du soleil. — Jolies fumeuses. — Le Msénè. Orgies. — Kajjanjéri. — Maladie. — Passage du Malagarazi.

» Le lendemain de notre arrivée à Kazeh, les porteurs séparèrent leurs bagages des nôtres, et sans nous dire un mot, sans nous faire un signe, ils partirent pour se rendre dans leurs foyers. Le surlendemain nos Béloutchis, leur jémadar en tête, se présentèrent en grand costume et réclamèrent la gratification qu'ils ne devaient recevoir qu'à la fin du voyage. Sur mon refus d'accéder à leur demande, ils se rabattirent sur le sel et les épices, reçurent de moi plus qu'ils n'avaient jamais possédé, se plaignirent de mon avarice et mendièrent du tabac, une chèvre, de la poudre et des balles. Toutes ces choses obtenues, ils me soutirèrent encore quelques pièces d'étoffe pour payer l'étamage de leur marmite et la réparation de la batterie de deux mousquets; puis n'étant pas contents, ils vendirent un baril de poudre qui leur était confié.

« Les esclaves, à leur tour, établirent leurs prétentions; Ben Sélim et Kidogo s'en mêlèrent; c'était à qui se montrerait le plus avide et le moins soumis. Je réunis les Arabes pour en conférer avec eux; l'affaire entendue, on me conseilla de temporiser. Sur ces entrefaites, la pluie débuta par des torrents d'eau et une *averse de pierres*; c'est ainsi que la grêle est nommée dans cette région. Tous nos hommes tombèrent malades; j'étais moi-même plus mort que vif, et ne savais plus quand nous pourrions nous en aller. Enfin, le 15 décembre, je me fis placer dans ma litière, et dis adieu à Snay ben Amir, dont les bontés s'étaient accrues en raison de mes embarras. Deux heures après j'arrivais à Yombo, petit village récemment établi et formé de tentes circulaires entourées d'arbres, parmi lesquels je revoyais le palmyra. Cette bourgade pittoresque est située dans un endroit malsain, et l'on ne peut y avoir de vivres qu'à dose homœopathique; mais le soir, toute la population revenait du travail en chantant, et j'écoutais avec plaisir ce récitatif simple et doux. Le coucher du soleil dans la Terre de la Lune est un instant plein de charme; la brise s'épanche en ondes embaumées, comme si elle était produite par un immense éventail, et partout la vie éclate et se révèle avec douceur : les petits oiseaux chantent l'hymne du soir et satinent leur plumage, les antilopes reviennent à leur buisson, le bétail folâtre et bondit, et l'homme se livre au plaisir. Toutes les femmes du village, depuis l'aïeule jusqu'à la jeune fille de douze ans, s'asseyont en rond et prennent leurs grandes pipes à foyer noir; elles paraissent y puiser de profondes jouissances; la fumée qu'elles aspirent lentement s'exhale de leurs narines; de temps à autre elles se rafraîchissent la bouche avec des tranches de manioc, ou un épi de maïs vert, cuit sous la cendre; puis quelque sujet d'entretien fait déposer les pipes, et un babil général brise tout à coup le silence. Parmi ces fumeuses, j'en ai remarqué trois qui auraient été belles en tous pays : le type grec dans toute sa pureté, le regard souriant, des formes sculpturales, le buste de la Vénus coulée en bronze. Un jupon court de fibres de baobab est leur unique vête-

Digitized by Google

ment, et certes, elles ne perdent rien à ignorer l'usage de la crinoline et du corsage. Ces ravissants animaux domestiques me souriaient avec grâce chaque fois que je leur présentais mes hommages; et quelques feuilles de tabac que je me plaisais à leur offrir m'assuraient une place d'honneur dans ce cercle, auquel, comme à beaucoup d'autres mieux vêtus, la fumée du narcotique tenait lieu d'idées, de contenance et de conversation.

« Le 30 décembre nous entrions dans le Msénê, lieu d'entrepôt des Arabes de la côte, qui, par antipathie pour leurs frères de l'Oman, ont déserté l'Ounyanyembé. Comme le nom de cette dernière province, celui de Msénê désigne l'ensemble d'un certain nombre d'établissements qui n'ont de commun entre eux que le voisinage. Au nord se trouvent les bourgs de Kouihanga et d'Yovou, qui appartiennent aux indigènes. Défendus par une



Nègres porteurs. — Dessin de Gustave Boulanger d'après Burton.

forte estacade, un fossé profond et une épaisse haie d'euphorbe, ces villages sont composés de cabanes pareilles à de grandes ruches, et séparées les unes des autres par des champs entourés de palissades.

« Le district de Msénê est doublement insalubre, en raison des eaux stagnantes qui l'environnent et de la malpropreté de ses villages; mais l'humidité du climat rend d'autant plus fertile ce sol gras et noir, formé des débris d'une végétation exubérante; les fleurs y croissent spontanément, les arbres y déploient leur plus riche feuillage, le riz y pousse avec une rapidité inconnue dans l'est de la province, et la quantité de manioc, de sorgho, de maïs et de millet qu'on y récolte, permet l'exploitation des grains; les tomates et le piment s'y recueillent à l'état sauvage, ainsi qu'une quantité de fruits prodigieuse; on s'y procure à bon marché des légumes

Digitized by Google

d'espèces diverses, des pastèques, d'excellents champignons, du lait, de la volaille et du tabac. Quant à l'industrie des indigènes, elle se borne à la fabrication de nattes communes, d'un peu de cotonnade, de fourneaux de pipes et d'objets en fer.

« Comme on doit s'y attendre, d'après la population qui l'occupe, Msénè est un lieu de débauche où l'orgie est en permanence. C'est l'unique endroit de cette région où l'on tire du palmyra une boisson fermentée, et chaque jour tout le monde y est ivre, depuis le chef et son conseil, jusqu'au dernier esclave; le tambour ne cesse de battre, et la danse remplit tous les instants que n'absorbe pas le festin. Les gens de la côte ne peuvent pas s'arracher aux délices de cette Capoue africaine, et ce fut avec une difficulté incroyable que je parvins à remettre les nôtres en marche après douze jours de résidence. Chacun d'ailleurs



Noir de l'Ouganda. — Dessin de Gustave Boulanger d'après Burton.

s'effrayait du voyage, et se sentait moins disposé que jamais à en affronter les périls. Sur la route que nous allions suivre, les villages sont plus rares, plus mal construits, et fermés aux caravanes. Comme dans le Guzérat et le Deccan, la terre après la pluie n'est plus qu'une fange noire et visqueuse; le ciel disparaît sous des nuages violacés, qui fondent en averses torrentielles, et au milieu de cette couche d'herbe en décomposition, les sentiers linéaires sont criblés de trous qui, à chaque pas, menacent de vous engloutir.

« Huit jours après notre départ du Msénè, la caravane arrivait à Kajjanjéri, l'effroi des voyageurs. Là, saisi de frisson, le corps paralysé, les membres traversés d'aiguilles brûlantes et me refusant leur concours, le tact perdu, tandis que la douleur s'exaspérait, je vis s'entr'ouvrir les sombres portes qui mènent à l'inconnu. On se

Digitized by Google

procura néanmoins des hommes pour porter mon hamac, et le 3 février nous nous arrêtions à Ougaga, petit bourg où nous avions à débattre le passage du Malagarazi[1].

« Le moutouaré, ou seigneur des eaux, nous demanda un prix exorbitant, renvoya ses pirogues, et finit par nous octroyer le droit que nous réclamions, en échange de quatorze pièces d'étoffe et d'un bracelet d'airain, c'est-à-dire de moitié des objets qu'il avait stipulés d'abord; l'affaire conclue, on nous passa, et nous nous trouvâmes sur la rive droite du Malagarazi. »

Tradition. — Beauté de la Terre de la Lune. — Soirée de printemps. — Orage. — Faune. — Cynocéphales, chiens sauvages, oiseaux d'eau. — Ouakimbou. — Ouanyamouézi. — Toilette. — Naissances. — Éducation. — Funérailles. — Mobilier. — Lieu public. — Gouvernement. — Ordalie.

« Une ancienne tradition nous représente l'Ounyamouézi ou Terre de la Lune, comme ayant formé jadis un grand empire, sous l'autorité d'un seul chef; d'après les indigènes, le dernier de ces empereurs mourut à l'époque où vivaient les grands-pères de leurs grands-pères, c'est-à-dire il y a environ cent cinquante ans, ce qui n'a rien d'impossible. Aujourd'hui, ce n'est plus qu'un territoire morcelé, dont chaque fraction est soumise à un tyranuscule indépendant. Mais si les provinces qui la constituent n'ont plus entre elles de lien politique, la Terre de la Lune n'en est pas moins restée le jardin de cette région, et repose agréablement la vue par sa beauté paisible; les villages y sont nombreux, les champs bien cultivés; de grands troupeaux de bêtes bovines, à bosse volumineuse comme les races de l'Inde, se mêlent à des bandes considérables de chèvres et de moutons, et donnent à la campagne un air de richesse et d'abondance. Il y a peu de scènes plus douces à contempler qu'un paygage de l'Ounyamouézi vu par une soirée de printemps. A mesure que le soleil descend à l'horizon, un calme d'une sérénité indescriptible se répand sur la terre: pas une feuille ne s'agite, l'éclat laiteux de l'atmosphère embrasée disparaît, le jour qui s'éloigne en rougissant couvre d'une teinte rose les derniers plans du tableau que le crépuscule vient enflammer; aux rayons de pourpre et d'or succède le jaune, puis le vert tendre et le bleu céleste qui s'éteint dans l'azur assombri. Le charme de cette heure est si profond, que les indigènes, assis au milieu de leur village, ou couchés dans la forêt, en sont vivement émus.

« La saison des pluies commence plus tôt dans l'Afrique centrale que sur la côte, et débute, dans la Terre de la Lune par des orages d'une violence excessive. Les éclairs d'une intensité aveuglante, s'entre-croisent pendant des heures, dissipent entièrement les ténèbres, et se colorent des nuances les plus vives, tandis que la foudre, en ses roulements continus, semble venir de tous les points du ciel. Quand la pluie doit se mêler de grêle, un bruit tumultueux se fait entendre, l'air se refroidit subitement, et des nuages d'un brun violet répandent une étrange obscurité. Les vents se répondent des quatre coins de l'horizon, et l'orage se précipite vers les courants inférieurs de l'atmosphère. Dans le Mozambique, les Portugais attribuent ces foudres terribles à la quantité de substances minérales qui sont éparses dans la contrée; mais cette région n'a pas besoin d'autre batterie que son sol fumant pour produire ces décharges électriques. On y éprouve dans la saison pluvieuse, la même sensation qu'au bord de la Méditerranée lorsque règne le sirocco. Il est rare que la pluie s'y prolonge plus de douze heures, elle tombe en général pendant la nuit, et les averses du matin n'empêchent pas le jour d'être brûlant et desséché.

« La faune de l'Ounyamouézi est la même que celle de l'Ousagara et de l'Ougogo: le lion, le léopard, l'hyène d'Abyssinie, le chat sauvage en habitent les forêts; l'éléphant, le rhinocéros, le buffle, la girafe, le zèbre, le quagga y parcourent le fond des vallées et les plaines; dans chaque étang de quelque étendue on trouve l'hippopotame et le crocodile; les quadrumanes y sont nombreux dans les jungles; celles de l'Ousoukouma renferment des cynocéphales jaunes, rouges et noirs, de la taille d'un lévrier, et qui d'après les indigènes, sont la terreur du voisinage; ils défient le léopard, et quand ils sont nombreux on assure qu'ils n'ont pas peur d'un lion. Enfin le colobe à camail y fait admirer sa palatine blanche, qu'il peigne et brosse continuellement; très-glorieux de cette parure, dès qu'il est blessé, prétendent les Arabes, il la met en pièces afin que le chasseur n'en profite pas. On parle également de chiens sauvages qui habiteraient les environs de l'Ounyanyembé, et, qui chassant par troupes nombreuses, attaqueraient les plus grands animaux, et se jetteraient même sur l'homme.

« Vers l'époque de l'année qui correspond à notre automne, les étangs et leurs bords, sont fréquentés par des macreuses, des sarcelles grasses, d'excellentes bécassines, des courlis et des grues, des hérons et des jacanas; on trouve quelquefois dans le pays l'oie d'Égypte et la grue couronnée qui paraît fournir aux Arabes un mets favori; plusieurs espèces de calaos, le secrétaire, et de grands vautours, probablement le condor du Cap, y sont protégés par le mépris que les habitants font de leur chair. Le coucou indicateur y est commun; des grillivores et une espèce de grive, de la taille d'une alouette, y sont de passage, et rendent de grands services aux agriculteurs par la guerre qu'ils font aux sauterelles. Un gros bec sociable y groupe ses nids aux branches inférieures des arbres, et une espèce de bergeronnette s'aventure dans les cases avec l'audace d'un moineau de Paris ou de Lon-

1. On a eu tort de représenter cette rivière comme sortant du lac d'Oujiji; d'après les voyageurs qui ont parcouru cette région, elle prend sa source dans les monts d'Ouroundi, à peu de distance de la rivière de Karagouah; mais tandis que cette dernière va tomber dans l'Oukéréoué, le Malagarazi prend son cours vers le sud-est, jusqu'à ce que, repoussé par la base de l'Ouroundi, il tourne à l'ouest pour aller se jeter dans le Tanganyika. Ainsi qu'il arrive généralement dans les terrains primitifs et de transition, le cours de cette rivière est brisé par des rapides qui rendent impossible la navigation. Au-dessous d'Ougaga sa pente devient plus prononcée, des bancs de sable, des îlots verdoyants le divisent, et comme à chaque village on remarque un ou plusieurs canots, il est probable qu'on ne peut pas le franchir à gué.

Digitized by Google

dres. Différentes espèces d'hirondelles, quelques-unes toutes mignonnes et d'une grâce particulière, y séjournent pendant l'été. L'autruche, le faucon, le pluvier, le corbeau, le gobe-mouche, la fauvette, le geai, la huppe, l'alouette, le roitelet et le rossignol y sont représentés, mais en petit nombre, ainsi que les chauves-souris. Quant aux ophidiens, outre le dendrophis, l'expédition ne rencontra qu'un serpent gris ardoise, à ventre argenté, qui abonde dans les cases, où il détruit les rats, et n'est pas venimeux. Les marécages sont remplis de grenouilles, dont l'affreux concert ressemble à celui qu'on entend dans le nouveau monde; les lacs et les rivières contiennent des sangsues que les indigènes regardent comme habitées par des esprits, et qui par ce motif sont inviolables. Des myriapodes gigantesques sont communs dans les forêts et dans les champs, surtout pendant les pluies, et rien n'est plus hideux que l'aspect de ces articulés noirs à pieds rouges, traînant la masse de parasites dont ils sont couverts. A certaines époques il y a beaucoup de papillons dans le voisinage des eaux, où abondent également les libellules. Des nuées de sauterelles s'abattent de temps à autre sur le pays; mais leur apparition n'a rien de régulier. Au printemps, des vols de criquets à ailes rouges s'élèvent de terre, couvrent les plantes, et disparaissent au commencement des pluies; la variété noire, que les Arabes appellent *âne de Satan*, n'est pas rare, et sert comme aliment aux indigènes. Une mouche de la taille d'une petite guêpe et fatale aux bestiaux, infeste les bois de l'Ounyamouézi; enfin certaines parties de la contrée sont couvertes de fourmilières, qui en vieillissant acquièrent la dureté du grès.

« Parmi les tribus qui occupent la Terre de la Lune deux seulement méritent de fixer l'attention : les Ouakimbou, venus du sud-ouest, il y a quelque vingt ans, et les Ouanyamouézi, originaires de la province. Les premiers se livrent à l'agriculture, élèvent du bétail, joignent à cela un peu de commerce, et quelques-uns font le voyage de la côte; mais tous ces travaux ne parviennent pas à les enrichir.

« Les Ouanyamouézi, propriétaires du sol, industrieux et actifs, ont sur leurs voisins une supériorité réelle et forment le type des habitants de cette région. Leur peau, d'un brun de sépia foncé, a des effluves qui établissent leur parenté avec le nègre; ils ont les cheveux crépus, les divisent en nombreux tire-bouchons, et les font retomber autour de la tête, comme les anciens Égyptiens; leur barbe est courte et rare, et la plupart d'entre eux s'arrachent les cils. D'une taille élevée, ils sont bien faits et leurs membres annoncent la vigueur; on ne voit de maigres, dans la tribu, que les adolescents, les affamés et les malades; enfin ils passent pour être braves et pour vivre longtemps. Leur marque nationale consiste en une double rangée de cicatrices linéaires, allant du bord externe des sourcils jusqu'au milieu des joues, et qui parfois descendent jusqu'à la mâchoire inférieure; chez quelques-uns une troisième ligne part du sommet du front, et s'arrête à la naissance du nez. Ce tatouage est fait en noir chez les hommes, en bleu chez les femmes; quelques élégantes y ajoutent de petites raies perpendiculaires, placées au-dessous des yeux; toutes s'arrachent deux incisives de la mâchoire inférieure; le sexe fort se contente d'enlever le coin des deux médianes supérieures. Hommes et femmes se distendent les oreilles par le poids des objets qu'ils y insèrent. Quant au costume, les riches ont des vêtements d'étoffe, les autres sont couverts de pelleteries. Les femmes, à qui leur fortune le permet, portent la longue tunique de la côte, le plus souvent attachée à la taille; celles des classes pauvres ont sur la poitrine un plastron de cuir assoupli, et leur jupe, également en cuir, s'arrête au-dessus du genou; chez les jeunes filles la poitrine est toujours découverte, et il est rare que les enfants ne soient pas entièrement nus. Des colliers nombreux, des fragments de coquillages, et des croissants d'ivoire d'hippopotame qui ornent la poitrine, des perles mi-parties, des grains de verre rouge enfilés dans la barbe (quand elle est assez longue pour cela), des anneaux d'airain massif, des bracelets de fil de laiton, de petites clochettes en fer, des étuis d'ivoire, forment les divers compléments de la toilette, et sont quelquefois réunis chez les merveilleux. En voyage, on porte une corne à bouquin en bandoulière; au logis un petit cornet la remplace, et contient des talismans consacrés par le mganga.

« Les Ouanyamouézi ont peu de formalités civiles ou religieuses. Quand une femme est sur le point d'accoucher, elle se retire dans les jungles, et revient au bout de quelques heures avec son enfant sur le dos, et souvent une charge de bois sur la tête. Lorsque la couche est double, ce qui heureusement est plus rare que chez les Cafres, l'un des jumeaux est tué, et la mère emmaillotte une gourde qu'elle met dormir avec le survivant. Si l'épouse meurt sans postérité, le veuf réclame à son beau-père la somme qu'il avait donnée pour l'avoir; si elle laisse un enfant, celui-ci hérite de la somme.

« La naissance, toutes les fois que les parents en ont le moyen, est célébrée par une orgie; du reste, pas de cérémonies baptismales. Les enfants appartiennent au père, qui a sur eux un droit absolu, et peut les tuer ou les vendre sans encourir le moindre blâme. Ce sont les bâtards qui succèdent au père, à l'exclusion des enfants légitimes, qui, suivant l'opinion reçue, ayant une famille, ont moins besoin de fortune. Aussitôt qu'un garçon peut marcher, on commence à lui faire soigner le bétail; quand il a quatre ans on lui donne un arc et des flèches, et on lui apprend à s'en servir; sa dixième année révolue, on lui confie la garde du troupeau; il se considère comme majeur, se cultive un carré de tabac, et rêve de se bâtir une cabane dont il sera le propriétaire; il n'est pas dans la tribu un bambin de cet âge qui ne puisse suffire à ses besoins. La position des filles n'est pas moins remarquable; dès qu'elles ont passé l'enfance, elles quittent la maison paternelle, se réunissent à leurs contemporaines, ce qui fait par village un groupe de huit à douze, et s'occupent en commun de la construction d'une grande case, où elles reçoivent qui bon leur semble. S'il arrive que l'une d'elles soit sur le point d'être mère, le coupable doit l'épouser sous peine d'amende.

Digitized by Google

Si elle meurt en couches avant le mariage, le père de la défunte exige que l'amant lui paye sa fille. Tout jeune homme se marie dès qu'il a le moyen d'acheter une femme, ce qui lui coûte d'une à dix vaches, et l'épouse est tellement sa propriété qu'il a le droit, en cas d'adultère, de réclamer des dommages-intérêts au séducteur; toutefois il ne peut vendre sa femme que lorsque l'état de ses affaires l'exige. Après les bacchanales des épousailles, le mari va s'établir chez la nouvelle épouse, jusqu'à ce qu'il lui plaise d'habiter la demeure d'une autre, car la polygamie est générale parmi ceux qui peuvent s'en donner le luxe. On comprend qu'avec de pareilles mœurs les liens de famille soient assez lâches et qu'il y ait peu d'affection entre les époux; tel revient de la côte chargé d'étoffe, qui refusera un lambeau d'indienne à sa femme; et celle-ci, malgré sa fortune personnelle, laissera, s'il lui plaît, son mari mourir de faim. Dans la gestion des affaires domestiques, l'homme est chargé des troupeaux et de la basse-cour, la femme des champs et des jardins; mais chacun des deux cultive sa provision de tabac, ayant peu d'espoir d'en obtenir de son conjoint. Les veuves qui ont quelque fortune la dépensent gaiement à satisfaire leurs caprices les plus extravagants; elles reçoivent des cadeaux en échange, d'où il résulte que pas un esclave venu de la côte ne possède un chiffon lorsqu'il quitte l'Ounyanyembé.

« Le tembé, remplacé dans l'ouest par la hutte africaine, est l'habitation ordinaire de l'Ounyamouézi oriental. On en trouve de spacieux et d'assez bien construits; mais aucun n'est d'une propreté satisfaisante. Les murs, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, sont décorés de grandes lignes d'ovales faits avec un mortier de cendre, d'argile rouge, ou de terre noire.



Habitation de Snay ben Amir à Kazeh. — Dessin de Lavieille d'après Burton.

« Les Ounyamouézi fabriquent avec l'argile de grossières figures d'hommes et de serpents; on voit aussi dans leurs villages de rudes essais de sculpture, et des croix dans certains districts; mais ces objets qui au premier abord paraissent être des idoles, ne sont que de pure ornementation. L'ameublement est le même que dans les autres provinces : une couchette, formée de branches dépouillées de leur écorce, soutenues par des fourches et recouvertes de nattes et de peaux de vache, occupe la plus grande partie de la première pièce; le foyer se trouve vis-à-vis de la porte, et à la muraille sont fixés de grands coffres où l'on renferme le grain; on y voit en outre des gourdes et de petites caisses de bois blanc suspendues au plafond, des vases de terre noire, de grandes cuillers de bois, des pipes, des nattes et des armes accrochées au tronc branchu d'un arbre placé dans une encoignure à côté des pierres à moudre le grain. Mais ce qui caractérise surtout les villages de la Terre de la Lune, ce sont deux ihouanzas bâtis en général aux deux extrémités du bourg; l'un appartient aux femmes, et l'on ne peut y pénétrer, l'autre est celui des hommes, et les voyageurs y sont admis.

« L'ihouanza est une case plus grande, plus solidement construite que ses voisines, et dont les murailles sont mieux polies, mieux décorées. Des talismans, suspendus au linteau de la porte, en protégent le soleil. On retrouve à l'intérieur le lit de camp, fait cette fois avec des planches, comme celui de nos corps de garde, les trois cônes du foyer et la pierre à moudre; des flèches, des lances, des bâtons sont attachés aux solives et remplissent les coins. C'est là que tous les hommes du bourg vont passer leur journée, souvent la nuit, même après leur mariage, et dépensent le temps à jouer, boire, manger,

Digitized by Google



Jeunes dames à Kazeh. — Dessin de Gustave Boulanger d'après Burton.

Digitized by Google

fumer du tabac et du chanvre, à causer et à dormir entièrement nus, pêle-mêle comme une meute dans un chenil.

« La séparation, comme on le voit, est complète entre les deux sexes; ils ne mangent pas même ensemble; un bambin serait désolé qu'on lui vît partager le repas de sa mère. Avant leurs étroites relations avec les Arabes, les Ouanyamouézi ne goûtaient pas à la volaille, dont ils mettaient la chair au nombre des viandes impures; aujourd'hui encore ils ne mangent pas d'œufs; mais il en est, parmi ces dégoûtés, qui s'accommodent de charogne. Certains d'entre eux, qui ne voudraient pas toucher à du mouton, se repaissent de léopard, de rhinocéros, de chat sauvage et de rat; quant aux scarabées et aux termites, ils sont appréciés de tout le monde. Du reste, il est rare que les Ouanyamouézi mangent de la viande, à moins d'être en voyage; de la bouillie et quelques plantes que leur fournissent les jungles forment leur nourriture ordinaire; ils y ajoutent du miel et du petit-lait pendant la belle saison. Les chefs se vantent néanmoins de ne consommer que des aliments substantiels, entre autres du bœuf; et depuis le premier jusqu'au dernier de la tribu, aucun ne s'avoue rassasié tant qu'il n'est pas abruti par l'excès des aliments.


Coiffures des indigènes de l'Ounyanyembe.

« L'extension que le commerce a prise depuis quelque temps dans ces parages a modifié la manière de vivre des naturels, mais d'une manière fâcheuse; ils ne sont plus aujourd'hui ni probes, ni hospitaliers, et n'ont acquis aucune qualité en échange de leurs vertus primitives; leur industrie n'a fait aucun progrès, leur intelligence commerciale ne s'est pas même développée au contact des Arabes; ils emploient l'âne comme bête de somme, et n'ont pas encore eu l'idée de s'en servir comme monture; pas un n'a su adopter la charrue, dont ils connaissent l'usage, et bien que leur idiome soit riche, ils se contentent, dans leurs chansons, d'une douzaine de mots qu'ils répètent à satiété.

« Comme nous l'avons dit plus haut, la Terre de la Lune est gouvernée par une foule de petits chefs dont le pouvoir est héréditaire, et qui, assistés d'un conseil, n'en exercent pas moins une autorité despotique. Outre les produits du domaine privé, ces chefs tirent leur revenu des présents que leur font les voyageurs, de la confiscation des biens, dans les cas de félonie et de sorcellerie, de la vente de leurs sujets et du droit d'aubaine. C'est à eux qu'appartiennent l'ivoire que l'on trouve dans les jungles, et tous les effets des esclaves décédés. L'exemple suivant pourra donner un aperçu de leur manière de vivre. Foundikira, l'un des principaux chefs de la province, faisait partie d'une caravane, en qualité de porteur, et se dirigeait vers la côte, lorsqu'il apprit la mort de son père; il déposa immédiatement son fardeau et revint dans son pays, où il hérita des biens paternels, y compris les veuves du défunt, eut trois cents cases pour loger ses esclaves, et se trouva en outre possesseur de dix épouses et de deux mille têtes de gros bétail. Dédaignant de réclamer des étrangers le droit de passage que lui accordait la coutume, et n'en recevant pas moins des cadeaux importants, il vécut avec une certaine pompe jusqu'en 1858; à cette époque la bonne chère et les années l'ayant rendu malade, toute sa famille fut accusée de tramer sa mort par des procédés magiques. On eut recours au mganga. Celui-ci prit une poule, lui tordit le cou, après lui avoir fait boire un philtre mystérieux, l'ouvrit et en examina l'intérieur. Si, en pareille épreuve, la chair noircit près des ailes, ce sont les enfants et les petits-cousins du malade qu'elle dénonce; l'échine vient-elle à s'altérer, prouve la culpabilité de la mère et de la grand'mère; la queue celle de l'épouse, les cuisses accusent les concubines, et les pattes condamnent les esclaves. Lorsque la catégorie qui renferme le criminel est ainsi révélée, on rassemble les prévenus, on administre une nouvelle dose d'élixir à une seconde poule, que le mganga jette au-dessus du groupe incriminé; le malheureux sur qui elle tombe est déclaré coupable, soumis à la torture, et suivant le caprice du docteur, il est tué à coups de lance, décapité ou assommé; le plus souvent on lui serre la tête entre deux planches, jusqu'à ce que la cervelle ait sauté; il existe pour les femmes un empalement spécial, et d'une horreur sans nom. A la première atteinte du mal de Foundikira, dix-huit individus périrent de la sorte. Si la maladie se prolonge, d'autres victimes sont immolées par vingtaines, et si le chef meurt, le magicien lui-même le suit dans la tombe.

Région insalubre et féconde. — Aspect du Tanganyika. Ravissements. — Kaouélé.

« La route qui se déploie devant nous traverse un pays jadis populeux et fertile, que les Ouatouta ont ravagé, et dont ils ont fait un désert. On m'a prévenu que ce serait une rude épreuve; en effet, le début est peu encourageant. Le district de Mpété, dans lequel nous entrons,

Digitized by Google

sur la rive droite du Malagarazi, est des plus insalubres; les moustiques nous y attaquent, même pendant le jour; au bord de la rivière nous ne traversons que des marécages, et les montagnes que nous escaladons sont séparées les unes des autres par des torrents fangeux. Impossible, néanmoins, de ne pas admirer la puissance féconde de cette terre, toujours inondée de pluie ou de soleil. La province de Jambého, située sur l'autre rive, est certainement l'une des plus fertiles du globe; ses villages, dont les huttes ressemblent à des nids, ses champs de patates et de millet qu'on aperçoit à la sortie des jungles, produisent l'effet du jour après une nuit ténébreuse. Nous passons le Malagarazi, et nous suivons la rive gauche de l'un de ses affluents, le Rousougi, qui, à cette époque de l'année, peut avoir cent mètres de large; un lit de terre rouge en forme le fond; et, comme il arrive en général dans ces parages, les berges en sont profondément déchirées par des ravins qui rendent la marche excessivement pénible. Un gué se présente, nos hommes s'y précipitent avec joie, et leurs cris et leur nombre les protégent contre les crocodiles, qui prennent la fuite. Nous passons, comme à l'ordinaire, assis sur les épaules de deux porteurs, les pieds sur celles d'un troisième; et après avoir franchi de nouveaux marais, de nouveaux torrents, de nouvelles jungles, gravi, descendu, escaladé une quantité de roches, de côtes abruptes, de racines et de troncs d'arbres, nous atteignons l'Ouvoungoué, rivière basse et fangeuse, qui entoure une végétation impénétrable. Il faut recommencer la lutte contre les joncs, les roseaux, les herbes tranchantes, auxquels se joint une variété de fougère que nous n'avions pas encore vue; sombre manteau qui recouvre une série d'ondulations monotones, où le sentier s'égare et se brise. Dans tous les endroits où le sol est à découvert, une argile rouge, qui rappelle la surface du Londa, remplace les grès et les granites de l'est, et l'inclinaison vers le lac devient sensible. Des massifs de petits bambous et de rotin rabougri poussent dans ces jungles; le bauhinia et le smilax y abondent; du raisin minuscule, de la saveur la plus acerbe, y apparait au versant des collines; en certains endroits le sol présente des cavités d'où s'élancent des arbres gigantesques; et bien qu'on n'aperçoive pas une âme, des plantations et des champs de sorgho annoncent que les environs sont habités.

« Le 10 février, vers la fin de l'après-midi, l'expédition, n'en pouvant plus, s'arrêta au flanc d'une colline après avoir traversé un marais. Le ciel, voilé d'un côté de nuées obscures, et de l'autre resplendissant de lumière, nous annonçait un orage; mais à l'horizon apparaissait une rampe azurée, dont le soleil dorait la crête, et qui était pour nous ce qu'un phare est au marin en détresse. Le surlendemain nous traversions une forêt peu épaisse; une montagne pierreuse et maigrement couverte fut escaladée à grand'peine; l'âne de mon compagnon y trouva la mort. Quand nous en eûmes gagné la cime : « Quelle est cette ligne étincelante qu'on voit là-bas? » demandai-je à Sidi-Bombay. « C'est de l'eau, » répondit-il. La disposition des arbres, le soleil qui n'éclairait qu'une partie du lac, en réduisaient tellement l'étendue, que je me reprochai d'avoir sacrifié ma santé pour si peu de chose; et maudissant l'exagération des Arabes, je proposai de revenir sur nos pas, afin d'aller explorer le Nyanza. M'étant néanmoins avancé, toute la scène se déploya devant nous et je tombai dans l'extase.

« Rien de plus saisissant que ce premier aspect du Tanganyika, mollement couché au sein des montagnes, et se chauffant au soleil des tropiques. A vos pieds des gorges sauvages, où le sentier rampe et se déroule; une bande de verdure, qui ne se flétrit jamais, et s'incline vers un ruban de sable frangé de roseaux, que déchirent les vagues. Par delà cette bordure verdoyante, le lac étend, sur un espace de vingt à vingt-cinq milles, ses eaux bleues, où le vent d'est forme des croissants d'écume. A l'horizon, une muraille d'un gris d'acier, coiffée de brume vaporeuse, détache sa crête déchiquetée sur un ciel profond, et laisse voir entre ses déchirures des collines qui paraissent plongées dans la mer. Au midi, le territoire et les caps de l'Ougouha, dominés au loin par un groupe d'îlots, varient cette perspective océanesque. Des villages, des champs cultivés, de nombreuses pirogues, enfin le murmure des vagues, donnent le mouvement et la vie au paysage. Pour rivaliser avec les plus beaux sites connus, il ne manque à ce tableau que des villas et des jardins, où l'œil puisse se reposer de l'exubérance de la nature.


Coiffures des indigènes de l'Oujiji.

« J'oubliai tout : dangers, fatigue, incertitude du retour, et chacun partagea mon ravissement. Le jour même je m'assurai d'une embarcation, et le lendemain, 14 février, nous longeâmes la côte orientale du lac, en nous dirigeant vers le district de Kaouélé.

« Impossible de décrire la beauté du paysage, les formes variées et pittoresques des montagnes, que rougissaient

les premières lueurs du matin. Mais plus j'approchais de notre destination, plus j'étais étonné de ne rien voir qui indiquât un centre populeux; c'était à peine si je découvrais quelques misérables bouges, entourés de sorgho et de cannes à sucre, et protégés contre le soleil par des massifs d'élaïs et de bananiers. D'après ce que m'avaient dit les Arabes, je m'attendais à trouver un port, un marché plus importants qu'à Zanzibar, et je devais à la carte des missionnaires de Mombaz des idées préconçues, relativement à la *ville d'Oujiji*. Peu à peu les hippopotames se montrèrent plus timides, et les pirogues plus nombreuses; notre barque fut poussée dans une trouée, faite au milieu d'un fouillis de plantes aquatiques, et s'arrêta sur un fond de galets où elle n'était plus à flots. Tel est le débarcadère, le quai du *grand Oujiji*.

« Nous fîmes à peu près cent pas au milieu d'un tumulte qui défie toute description. Suivis d'une foule d'indigènes à peau noire, si surpris que les yeux leur en sortaient de la tête, nous passâmes à côté du bazar, c'est-à-dire d'un plateau dépouillé d'herbe et flanqué d'un arbre tortu. Là, entre dix et trois heures, lorsque le temps le permet, un certain nombre d'indigènes vendent et achètent en faisant un bruit qui s'entend à plusieurs milles à la ronde, et souvent un coup de dague ou de lame y fait éclater la guerre de tribu à tribu. On y trouve du poisson, des légumes, des bananes, des melons d'eau, surtout du vin de palme, quelquefois des chèvres, des moutons et de



Maison des étrangers à Kaouele. — Dessin de Lavieille d'après Burton.

la volaille; de temps en temps on y brocante un esclave, ou un morceau d'ivoire. Les gens laborieux y apportent leur ouvrage, et filent ou épluchent du coton en attendant les chalands. De ce plateau, on me conduisit à une maison délabrée, que le propriétaire avait abandonnée aux esclaves et aux tiquets. Toutefois, situé à huit cents mètres du bourg, ce tembé avait le double avantage d'être à portée des vivres et dans une position délicieuse. Le lac est agréable à contempler de ses bords; il n'en est pas de même lorsqu'on navigue sur ses eaux; la monotonie des nuances fatigue le regard, tout y est vert et azur, et la ligne continue des montagnes fait naître une idée de réclusion.

« La capitale de l'Oujiji, qui est une province et non pas une ville, ainsi qu'on l'avait cru d'abord, était en 1857 le bourg de Kaouélé. Les Arabes le visitèrent pour la première fois en 1840, dix ans après qu'ils eurent pénétré dans l'Ounyamouézi; leur intention était d'y établir un centre commercial, mais ils trouvèrent le climat insalubre, la population dangereuse, et l'Oujiji n'est fréquenté que pendant la belle saison, de mai en septembre, par des caravanes qui n'y séjournent pas. »

Traduit par Mme Loreau.

(La fin à la prochaine livraison.)

Digitized by Google



Navigation sur le lac Tanganyika. — Dessin de Lavieille d'après Burton.

VOYAGE AUX GRANDS LACS DE L'AFRIQUE ORIENTALE,

PAR LE CAPITAINE BURTON[1].

1857-1859

Tatouage. — Cosmétiques. — Manière originale de priser. — Caractère des Ouajiji; leur cérémonial. — Autres riverains du lac. Ouatouta, vie nomade, conquêtes, manière de se battre, hospitalité.

« Beaucoup de Ouajiji sont défigurés par la petite vérole ; la plupart ont la peau couverte d'ampoules et d'éruptions de différente nature, et ils sont tous victimes d'une démangeaison chronique provenant, d'après les Arabes, de ce qu'ils se nourrissent de poisson gâté. Ils abusent du tatouage, sans doute pour se protéger contre l'humidité de l'atmosphère et la fraîcheur des nuits ; quelques-uns des chefs portent les cicatrices d'affreuses brûlures faites avec intention, sans préjudice des lignes, des cercles, des étoiles, qui décorent le dos, les bras et la poitrine de la plèbe. Hommes et femmes mettent leur joie et leur orgueil à ruisseler d'huile, et il est évident qu'ils n'envisagent pas la propreté comme une vertu. Il est rare qu'ils laissent pousser leur chevelure ; quelquefois, la tête est complétement nue ; mais la suprême élégance est de tailler les cheveux en petites houppes de fantaisie : croissants, pompons, cimiers et crêtes surgissant d'un crâne bien rasé. Divers enjolivements s'ajoutent à ces grains de beauté ; une fontange faite d'un parfilage de bois est très-bien portée par les deux sexes. Pas le moindre vestige de moustaches ni de favoris, qui sont arrachés avec des pinces ; il paraît d'ailleurs que le climat de cette région ne convient pas à la barbe. Celui qui peut avoir de la terre rouge, homme ou femme, s'en barbouille le visage, et se badigeonne la tête d'une couche de chaux, qui donne à la physionomie un cachet à la fois hideux et grotesque ; mais tout le monde n'est pas assez riche pour se procurer ces cosmétiques. Les chefs portent des étoffes coûteuses, qu'ils soutirent aux caravanes ; les femmes riches affectionnent la tunique dont se parent celles de la côte ; quelques-unes l'ont en drap bleu ou rouge. Dans la classe inférieure le costume des hommes se réduit à une peau de chèvre, de mouton, de léopard, de daim ou de singe, nouée sur l'épaule, et dont la queue et les jambes flottent au gré du vent. Les femmes sans fortune suppléent à l'indienne qu'elles ne peuvent pas

1. Suite et fin. — Voy. pages 305 et 321.

Digitized by Google

acheter par une petite jupe de peau ou d'écorce ; quelques-unes se contentent, pour se voiler, d'un paquet de fibres végétales ou d'un rameau feuillu. Toutefois la jupe est d'un usage plus général ; c'est même dans l'Oujiji que nous voyons ce vêtement devenir d'un emploi régulier. Fait avec l'écorce intérieure de différents arbres, surtout avec celle du mrimba et du sagouier raphia, on lui donne la teinte chamois en l'aspergeant d'huile de palme, et on y fait des mouchetures noires pour imiter celles de la robe du léopard ou du chat sauvage. C'est surtout de l'Ouvira et de l'Ouroundi que les Ouajiji tirent ce vêtement, qu'ils appellent *mbougou*.

Méridien de Paris

CARTE
du voyage de Burton et Speke
AUX GRANDS LACS
de
L'AFRIQUE ORIENTALE
2e Partie

Gravé chez Erhard

Bien qu'il soit très-solide, il n'est jamais lavé ; quand il est par trop sale, on enlève cet excès de crasse avec du beurre ou de la graisse.

« Outre les ceintures et les bracelets de fil de fer et de laiton qui couvrent les bras et les jambes, outre les colliers de rassade de toute grosseur, les anneaux massifs de métal et d'ivoire, communs à toutes ces tribus, les Ouajiji portent des chapelets de petites coquilles roses, et comme tous les riverains du lac, des croissants, des ronds, des cônes enfilés par la pointe, et qui, formés des dents les plus blanches de l'hippopotame, produisent beaucoup d'effet sur leur peau noire.

« Une autre particularité de leur costume est la petite pince en fer ou en bois qu'ils suspendent à leur

Digitized by Google

cou, et dont l'usage est vraiment très-original. Il est rare que ces riverains du lac fument, prisent ou chiquent à l'instar de tout le monde. Chacun d'eux porte une gourde ou un pot minuscule de terre noire, qui renferme du tabac en poudre. Au moment d'en user, le priseur met de l'eau dans son petit pot, l'exprime du tabac qui s'en imprègne, verse le liquide dans sa main et le renifle; c'est alors que la pince devient indispensable pour serrer les narines; autrement on les boucherait avec les doigts. Il faut beaucoup de pratique pour parler d'une manière intelligible avec cette espèce de drogue, que l'on garde pendant quelques minutes.

« Presque amphibies, ces habitants des bords du lac sont parfaits nageurs, pêcheurs habiles, et vigoureux ichthyophages. Il faut les voir à l'air frais du matin, raser l'onde, comme des oiseaux d'eau qui folâtrent, se tenir debout dans leur étroite pirogue, darder leur esquif dans tous les sens, avancer, reculer, tourner, chavirer, disparaître, et se retrouver en équilibre dans leur canot avec une promptitude miraculeuse.

« Pour la pêche, ils ont une grande variété de filets, appropriés à l'espèce et à la grosseur du poisson qu'ils désirent; le *crates*, particulièrement cité dans un ancien périple, et toujours en usage sur la côte de Zanguebar, se retrouve chez ces lagoniens. Ils emploient la nasse avec succès, mais ils ne paraissent pas narcotiser le poisson comme on le fait dans l'Ouzaramo, et près de la côte, où l'on emploie pour cet objet le suc de l'asclépias et de l'euphorbe.



Le capitaine Burton sur le lac Tanganyika. — D'après lui-même.

« Les Ouajiji passent pour les plus intraitables des habitants de cette région; à l'exemple de leurs chefs, ils sont d'une insolence, d'une cupidité révoltante; ils exigent un salaire pour le moindre service, voire pour vous indiquer le chemin; et vous raillant à votre barbe, ils vous singent avec une ironie sanglante. Rien ne se fait parmi eux sans une querelle préliminaire; aussi prompts à frapper qu'à répondre, ils se battent jusque dans leurs canots. Ils n'hésiteront pas à donner un coup de dague ou de lance à un voyageur, à leur hôte même, et n'y regarderont à deux fois, pour frapper un étranger, que si l'effusion du sang peut allumer la guerre.

« Ils ont néanmoins un curieux cérémonial. Dès que le chef apparaît, il bat des mains, et les applaudissements éclatent parmi tous ceux qui l'entourent. Les femmes se font mutuellement la révérence, et plient le genou jusqu'à terre. Lorsque deux hommes se rencontrent, ils se saisissent par les bras, se les frottent simultanément l'un à l'autre en répétant à diverses reprises : « Es-tu bien? es-tu bien? » Les mains descendent alors sur l'avant-bras, et les salueurs de s'écrier : « Comment vas-tu? comment vas-tu? » Enfin les paumes des mains se rejoignent et se frappent plusieurs fois, ce qui est une marque de respect commune à ces tribus centrales. Les enfants ont les manières et la physionomie peu attrayantes de leurs auteurs; ces affreux bambins dédaignent toute civilité, et, passant leur vie en dispute, ils égratignent et mordent comme des chats sauvages. Au demeurant, c'est une race peu affectueuse, chez qui les relations de famille me paraissent assez froides; la seule marque de tendresse que j'aie observée entre père et fils, est de se gratter et de se pincer mutuellement, sans doute à cause de cette démangeaison pandémique dont j'ai parlé plus haut; comme chez les singes, toutes les fois que les poings se reposent, les ongles s'exercent. Néanmoins, en un jour de tempête, lorsqu'il y a danger de mort, le Mjiji rompt le silence de ses compagnons, qui songent tous à leur foyer, et s'écrie : « Oh! ma femme! »

« En aucun lieu du monde on ne voit autant d'individus des deux sexes parcourir les villages en chancelant et en divaguant d'une langue épaisse; quand ils ne sont pas ivres, c'est qu'ils n'ont rien à boire. A l'ivresse produite par le vin de palme, qui est leur boisson favorite, se joignent les effets du chanvre, dont l'usage est universel, même à bord des pirogues; et la toux, les cris convulsifs qui s'ensuivent, rapprochent beaucoup plus ces fumeurs avinés de la bête que de l'homme.

« Malgré l'extension que le commerce a prise chez eux depuis quinze ou vingt ans, les Ouajiji n'ont fait aucun progrès dans l'art des échanges: ils ignorent les lois les plus simples de la vente et de l'achat, et le crédit est pour eux lettre close. Ils ne marchandent que ce qui frappe leurs regards, et en fixent le prix, non suivant la valeur de l'objet, mais d'après le besoin ou le désir qu'ils en éprouvent. Outre l'ivoire, les esclaves, les cotonnades, les jupes d'écorce et l'huile de palme, on trouve sur leurs marchés des faucilles de la même forme que les nôtres, de petites clochettes de parure, des bracelets, des houes

et des couteaux à double tranchant, dont la gaine en bois est proprement jointe avec des lanières de rotin.

« Au sud des Ouajiji habitent les Ouakaranga, tribu moins énergique et dont la condition sociale est inférieure à celle de leurs voisins, tout en s'en rapprochant beaucoup.

« Les Ouavinza, qui semblent réunir les défauts des Ouanyamouézi à ceux des Oujiji, forment une peuplade fuligineuse de teint, maigre et de mauvaise mine, pauvrement vêtue de petites jupes de cuir ou d'un tablier infiniment trop étroit. Ils complètent ce costume en y ajoutant par derrière un chasse-mouche, qui fait l'office de caparaçon et leur donne l'air d'avoir une queue.

« Les Ouatouta, dont le nom seul éveille la terreur parmi les riverains du lac, sont une horde pillarde qui s'établit, dans l'origine au sud du Tanganyika. Après avoir dévasté le Maroungou et l'Oufipa, dont ils enlevèrent presque tous les bestiaux, ils tournèrent à l'est du lac et se dirigèrent vers le nord. Appelés par le chef de l'Oungou pour combattre le puissant chef des Ouarori, les Ouatouta vainquirent non-seulement ces derniers, mais s'emparèrent du territoire de l'imprudent qui avait imploré leur assistance. Chassés à leur tour de l'Oungou par le fils du dépossédé, ils s'étaient retirés sur la rive méridionale du Malagarazi, lorsqu'en 1855 le chef de l'Ouvinza réclama leur aide pour s'emparer de l'Ouhha, dont le chef venait de mourir. Les Ouatouta s'empressèrent de répondre à cette demande, franchirent le Malagarazi et ravagèrent tout le territoire compris entre le fleuve et la rive nord du lac; puis alléchés par l'espoir



Habitation au bord du lac Tanganyika. — Dessin de Lavieille d'après Burton.

du butin, ils attaquèrent le Msénè, l'un des centres commerciaux des Arabes, et il ne fallut rien moins que le feu continu de ceux-ci pendant huit jours, pour repousser les assaillants. Malgré cet échec, les Ouatouta se replièrent sur l'Ousoui, qu'ils attaquèrent au commencement de 1858. Quelques mois plus tard, ils marchèrent sur l'Oujiji, après avoir pillé le Goungou, et se disposaient à s'emparer de Kaouélé, dont les Arabes étaient absents. Mais ces derniers revinrent en toute hâte défendre leurs marchandises, et, grâce à leurs nombreux mousquets, triomphèrent des envahisseurs. Aujourd'hui (1859) le territoire de cette race turbulente est limité au nord par l'Outoumbara, au sud par le district de Msénè, à l'ouest par le méridien de Ouilyankourou, à l'ouest par les highlands de l'Ouroundi.

« D'après les Arabes, les Ouatouta dédaignent l'agriculture et n'ont pas de résidence fixe. Ils errent d'un lieu à un autre, campent sous les arbres, où ils déroulent tout simplement une natte, et recherchent les pâturages les plus fertiles, afin d'y conduire leurs troupeaux. Un petit nombre portent le vêtement d'écorce, mais ils se bornent en général au plus humble tribut qu'on puisse payer à la décence. Pour exécuter leurs razzias, ils se réunissent par bandes nombreuses, sont suivis d'une quantité de bœufs chargés des femmes, des enfants, des bagages, et dont les cornes sont ornées des bracelets et du fil de laiton qui constituent l'avoir de leurs propriétaires. Les femmes portent les armes de leurs maris et prennent, dit-on, part au combat. D'une bravoure incontestable, ces bandits méprisent la javeline et les flèches; ils se battent de

près avec de courtes lances qu'ils gardent à la main, et, suivant l'expression des Arabes, « ils manœuvrent comme « les Francs. » Formant un corps de plusieurs milliers d'individus, ils marchent sur quatre ou cinq lignes de profondeur et s'efforcent d'envelopper l'ennemi. Il est rare qu'ils se débandent; en cas d'échec ils se retirent, et leur défaite n'est jamais une déroute. Pas de cri de guerre parmi eux, pas de tumulte au moment du combat; les ordres se transmettent par le sifflet, et le silence est observé dans les rangs. Le chef, dont l'enseigne est un tabouret d'airain, s'assied pendant la bataille. Il est assisté d'un conseil de quarante ou cinquante membres qui l'entourent pendant le combat; son pouvoir est du reste fort limité, si l'on en croit la tribu, qui se vante de son autonomie.

« Après la lutte, les Ouatouta ne s'occupent ni des blessés, ni des morts, et n'emportent comme trophée de leur victoire aucun des restes de leur ennemi. Hospitaliers, en dépit de leurs brigandages, ils accueillent l'étranger avec honneur, et lui demandent tout d'abord s'il les a vus de loin, c'est-à-dire s'il a entendu parler de leurs prouesses; la réponse négative est, dit-on, un *casus belli* envers la tribu à laquelle appartient l'ignorant.

« Citons pour mémoire, parmi cette population lacustre, les habitants de l'Oubouha, gens inoffensifs, dont le district est simplement une clairière au milieu des jungles, et qui, malgré leur pauvreté, préfèrent la rassade à toute autre chose. Ils sont laids, crépus et noirs, s'habillent de peaux de bêtes ou d'écorce, et ne quittent jamais leurs armes, ce qui ne les empêche pas d'être opprimés



Le bassin du Maroro (voir la carte). — Dessin de Lavieille d'après Burton.

par leurs voisins. Enfin il faut noter les Ouahha qui, dispersés par les Ouatouta, se sont réfugiés les uns entre l'Ounyanyembé et le Tanganyika, les autres dans les montagnes de l'Ouroundi. Beaucoup mieux de visage que les précédents, la peau infiniment plus claire, ils n'en sont pas moins méprisés. Suivant les Arabes, ils viennent des régions du sud, où la traite a son siége le plus ancien dans l'est de l'Afrique. Du reste, ils se vendent fort cher à Msénė, et leurs chefs de noble origine, descendent à ce qu'il paraît des rois de l'Ounyamouézi[1]. »

1. C'est parmi les sauvages riverains de l'extrémité méridionale du Tanganyika que le jeune voyageur allemand Roscher, qui venait d'explorer les rives encore ignorées du Nyassa et l'espace non moins inconnu qui sépare ce lac du Tanganyika, a été lâchement assassiné pendant son sommeil au commencement de la présente année (1860).

Installation à Kaouélé. — Visite de Kannéna. — Tribulations. — Maladies. — Sur le lac. — Bourgades de pêcheurs. — Oussanya. — Le chef Kanoni. — Côte inhospitalière. — L'île d'Oubouari. Anthropophages. — Accueil flatteur des Ouavira. — Pas d'issue au Tanganyika. — Tempête. — Retour.

« Mon premier soin, dès que je fus installé dans la maison d'Hamid, à Kaouélé, fut d'en purifier l'intérieur en y brûlant de la poudre et de l'assa fœtida; j'en réparai la toiture, et avec l'assistance d'un ouvrier de la côte, je me fis en bois, deux espèces de divans qui me servirent de siége et de table; enfin j'établis une banquette d'argile tout autour de la chambre. Mais ce dernier meuble ne fut qu'à l'usage des fourmis, dont les légions s'y pressaient chaque matin; la toiture, malgré la couche supplémentaire dont nous l'avions enduite, n'en laissa pas moins

Digitized by Google

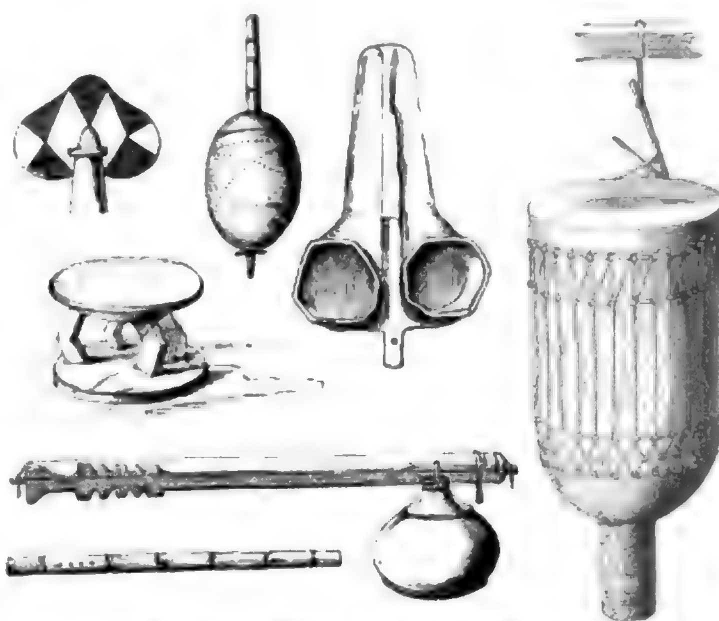
filtrer l'eau comme une passoire, le plancher se parsema de flaques profondes, des masses de boue se détachèrent du plafond et des murailles, et la moitié de l'édifice s'écroula par une violente averse.

« Le lendemain de mon installation dans cette demeure, j'avais reçu la visite de Kannéna, chef de Kaouélé, feudataire de Rousimba, sultan de l'Oujiji. Il y avait deux mois, que le chef précédent était mort, laissant un fils dans sa dixième année; Kannéna, l'un de ses esclaves, avait su plaire aux nobles veuves et s'était fait adjuger la tutelle du mineur. Il se présenta vêtu de drap fin, coiffé d'un turban de soie, qu'il avait emprunté à l'un de mes Béloutchis, afin de produire sur moi une impression favorable; il en fut pour ses frais; je n'ai jamais vu personne qui me déplût davantage : un courtaud ramassé, bouffi, la peau noire tatouée d'une façon grotesque, les pieds larges et plats, emmanchés de gros moignons, le front bas, étroit, les sourcils froncés, l'air maussade, un nez de silène, des lèvres informes et pendantes, une bouche perfide. Cet ignoble personnage fut néanmoins d'une politesse remarquable; il me présenta, comme délégués du grand Rousimba, pour la perception du tribut, deux gentilshommes couverts de tabliers d'écorce, les plus étroits, les plus crasseux qu'on pût voir, et portant chacun une hache d'arme en miniature.

« Lorsque j'eus expédié le laiton et la rassade qui m'avaient été demandés, et qu'en échange j'eus reçu du grain (environ le dixième de la valeur de mes présents), Kannéna parla de commerce, et pour engager les affaires, il me fit porter bientôt une dent d'éléphant de soixante-dix à quatre-vingts livres. Je la lui renvoyai aussitôt, et lui dis que je ne faisais pas de trafic. J'avais tort; je conseille à mes successeurs de se faire passer pour négociants; c'est la seule manière d'expliquer son voyage aux indigènes, qui autrement se perdent en conjectures à votre égard, et s'effrayent de vos intentions; pas de meilleur prétexte pour pénétrer dans des lieux inconnus, et c'est un motif pour qu'on vous fasse bon accueil, puisqu'on a intérêt à vous attirer dans le pays.

« La réponse que je fis à Kannéna éveilla donc la défiance dans l'esprit des Ouajiji : « Les fainéants! » s'écria ce peuple mercantile; et je fus prié de déguerpir beaucoup plus vite que je ne l'aurais voulu. J'offris de donner, pour ne rien vendre, ce que les autres payaient pour droits de trafic; on exigea quatre bracelets et six pièces de cotonnade; je m'exécutai; Kannéna et ses gens n'en montrèrent pas moins de mauvaise humeur. Un vieillard qui me renseignait sur le pays fut menacé de la verge; les deux ânes qui me restaient reçurent maint et maint coup de lance; tous les effets du jémadar furent volés impunément; les veuves du feu chef, à qui appartenaient les seules vaches qu'il y eût dans le village, nous retirèrent peu à peu la ration de lait qu'elles nous donnaient dans le principe, et l'on en vint à dévaliser les Béloutchis eux-mêmes, pour les punir de nous avoir amenés dans le pays. Nos héros parlèrent d'abord de tout pourfendre, et mirent flamberge au vent; mais la réflexion leur fit sentir les avantages de la paix, et ils finirent par m'importuner, au point que je rachetai les objets qu'on leur avait dérobés.

« Cela ne suffit pas : mes insatiables réclamèrent une gratification; je la leur avais presque promise; d'ailleurs j'étais mécontent de la plupart, et, dans ce pays exceptionnel, toute mauvaise action attend sa récompense. On ne déplait, disent les Orientaux, qu'à l'individu qu'on a le pouvoir d'offenser, et qui n'a pas celui de vous punir : premier mérite. Secondement, l'offenseur peut être amené à résipiscence par les présents qu'il reçoit, tandis qu'un homme dont vous êtes complétement satisfait ne peut qu'être gâté par les cadeaux et les louanges. Il fallut donc se soumettre : les Béloutchis reçurent quarante-cinq pièces de cotonnade, qui furent immédiatement converties en esclaves; huit jours après, ceux-ci avaient pris la fuite, laissant à leurs propriétaires le regret de les avoir perdus, et le vain désir de les remplacer.


Instruments et ustensiles des Ouajiji. — D'après Burton.

« Dès les premiers jours l'humidité du climat nous éprouva beaucoup; peut-être aussi l'abondance des vivres entraina-t-elle quelques excès de notre part; toujours est-il que j'étais presque aveugle et d'une faiblesse à ne pouvoir ni parler ni me soutenir; le capitaine Speke joignait, à une ophthalmie douloureuse, une contraction des muscles du visage qui le forçait à mâcher latéralement comme un bœuf qui rumine. Valentin avait de même la bouche de travers, et presque perdu la vue; Gaëtano s'était donné la fièvre à force d'indigestions; les Béloutchis, trop paresseux pour se construire une case, se plaignaient de grippe, de douleurs de poitrine, et avaient le caractère aussi malade que les poumons et la

gorge ; mais nos travaux étaient en souffrance, et il fallait secouer sa léthargie.

« D'après les renseignements qu'on nous avait donnés, les eaux du lac se déchargeaient au nord par le canal d'une rivière importante ; et malgré l'effroi qu'inspiraient à Kannéna lui-même les peuplades qui habitent ces parages, j'étais bien résolu à visiter cet intéressant cours d'eau. Je finis par obtenir que le chef nous permît de l'accompagner dans une croisière qu'il se disposait à entreprendre, et je lui promis une récompense considérable s'il nous conduisait jusqu'à l'issue en question ; comme gage de cette promesse, je lui jetai sur les épaules deux mètres de drap écarlate, qui firent trembler ses lèvres de joie, en dépit de ses efforts pour cacher son ravissement. J'avais loué deux canots, l'un de soixante pieds de longueur sur quatre de large, l'autre à peu près le tiers de cette dimension ; outre la somme exorbitante que j'avais déboursée pour le loyer de ces pirogues, il fallut donner au capitaine et à l'équipage, non-seulement le pain quotidien, mais quatre-vingts pièces de cotonnade, et une profusion de grains de verre bleus et de perles de porcelaine rouge, qui sont les plus estimées dans le pays. Après des querelles sans nombre, il fut décidé que nous aurions trente-trois hommes pour manœuvrer le grand canot, vingt-deux pour le second, beaucoup plus qu'il n'en fallait pour notre agrément personnel ; nous y ajoutâmes nos deux Goanais, les deux porte-fusils, et trois Béloutchis. Le 9 avril apparut Kannéna, suivi de ses gardes et de ses mariniers, accompagnés de leurs femmes et de leurs filles, dont l'infernal charivari me grince encore dans les oreilles. Les équipages avaient été réunis, payés et rationnés, mais chacun ne pensant qu'à ses propres affaires, on ne put s'entendre au sujet de la cargaison ; il fallut charger et décharger les pirogues, courir après les rameurs qui s'étaient dispersés, attendre qu'on eût fait ses adieux aux parents, aux épouses et au vin de palme, et ce ne fut que le 11, à quatre heures de l'après-midi, que les pagaies nous éloignèrent de l'île de Bangoué, où l'embarquement avait eu lieu. A peine avait-on quitté le rivage que les expérimentés déclarèrent que les canots étaient trop chargés, et nous fûmes ramenés au fond de la crique. On s'installa sur le sable ; vint une bourrasque effroyable qui renversa ma tente, sans réveiller mes Goanais, dont ma voix, jointe au bruit du vent, ne put rompre le sommeil, et je me rendormis moi-même en bénissant, sous mon enveloppe imperméable, le nom de Mackintosh.


Riverains du Tanganyika, côte ouest. — D'après Burton.

« Le lendemain l'onde était calme, et la flottille se mit en marche à sept heures du matin. Nous côtoyons d'abord un promontoire de terre rouge, où des blocs de grès forment un immense pouddingue ; la côte s'abaisse peu à peu, est couverte de galets, puis d'un sable doré, et sur la pente qui descend au bord de l'eau apparaissent les bourgades des pêcheurs. Placés à l'embouchure des ravins qui déchirent la montagne, ces chétifs établissements sont loin d'être salubres ; la terre y est voilée d'une herbe épaisse et fétide ; ici un bourbier noir, là un ruisseau torrentiel, ou à demi desséché, traverse un groupe de six ou huit cases en forme de ruches, crasseuses et humides, dont les trois pierres du foyer, quelques nattes et des engins de pêche composent l'ameublement. On les reconnaît de loin aux palmiers et aux bananiers qui les entourent, et à de grands arbres, dont la cime étalée supporte les filets et abrite les pirogues que l'on a retirées de l'eau, par crainte de la tempête.


Riverains du Tanganyika, côté sud. — D'après Burton.

« Le 14, nous aperçûmes Ouafanya, situé à la limite méridionale de l'Ouroundi, et qui, dans cette région inhospitalière, est le seul port ouvert aux étrangers ; nous y abordâmes, on tira nos canots sur la grève, nos tentes furent plantées sous un arbre, au sommet d'un monticule, et nous fûmes aussi bien que le permettait une foule insolente et curieuse, dont les rires nous éclataient au visage. Comme tous leurs voisins, les gens d'Ouafanya sont adonnés à la boisson, et leur ivresse est querelleuse et violente ; ils ont néanmoins pour chef un nommé Kanoni qui les tient en respect, et qui au moment de notre arrivée se rendait à sa case avec une certaine pompe. Il était précédé de son étendard (une poi-

gnée de longue filasse attachée à une lance, comme la queue de cheval des Turcs, et suivi de quarante ou cinquante guerriers vigoureux, armés de piques, de fortes dagues à double tranchant, d'arcs roides et lourds, et de flèches aiguës. Nous lui payâmes le tribut d'usage et nous reçûmes en retour l'inévitable chèvre.

« Malgré l'insalubrité du climat, qui passe alternativement d'un froid humide à une chaleur moite et suffocante, les pirogues, dont l'équipage est nombreux et bien armé, s'arrêtent à Ouafanya pour y acheter des provisions; les chèvres et la volaille y sont grasses, le manioc, le sorgho à bas prix, et l'huile de palme abondante. C'est là qu'on trouve les meilleures pagaies, et l'on y achète les jupes d'écorce un tiers de moins que dans l'Oujiji.

« L'inhospitalité des peuplades qui habitent plus au nord, ne permettant pas d'ouvrir avec elles des relations commerciales, ni de franchir leur territoire, c'est à Ouafanya qu'on s'éloigne de la côte pour traverser le lac. A cette latitude le Tanganyika est divisé par l'île d'Oubouari, celle que probablement a indiquée l'historien portugais de Barros. On découvre cette île deux jours avant d'y arriver; mais à cette distance, elle n'est qu'un point vaporeux, en raison de l'humidité de l'atmosphère; d'Ouafanya, elle présente un profil clair et net, dont la direction est au nord-est, et la pointe septentrionale à quatre degrés sept minutes latitude sud. Oubouari est un rocher de vingt à vingt-cinq milles géographiques de longueur, sur quatre ou cinq de large à l'endroit de sa plus grande étendue; le grand axe en est renflé en dos d'âne, et tantôt la roche s'incline en pente douce vers la surface du lac, tantôt elle se



Le bassin du Kisanga (voir la carte). — Dessin de Lavieille d'après Burton.

dresse en falaise abrupte, déchirée par des gorges plus ou moins étroites; verte du sommet à la base, l'Oubouari est enveloppée d'une végétation peut-être encore plus riche que celle du rivage; en maint endroit le sol y paraît soigneusement cultivé; mais les étrangers n'y abordent qu'avec défiance; ils croient toujours que les fourrés y cachent d'âpres chasseurs en quête de proie humaine. Néanmoins le 19 avril, nous en gagnâmes la côte orientale; nous descendîmes sur la ligne étroite de sable jaune qui borde tous les rivages de cette région, et nous étant dirigés vers Mzimou, nous y trouvâmes une foule d'insulaires accourus pour échanger de l'ivoire, des esclaves, des chèvres, du grain et des légumes, contre du sel, des colliers, du cuivre et de l'étoffe. Les Ouabouari forment une race particulière et peu avenante; un manteau d'écorce, imitant la peau du léopard, couvre l'épaule des hommes, dont les cheveux sont retenus par une torsade faite avec de l'herbe, et qui, au lieu du fil de laiton en usage parmi toutes ces tribus, portent des bracelets et des ceintures d'écorce de rotang. Les femmes séparent leur chevelure en deux touffes latérales, et sont vêtues d'une peau de chèvre ou d'un petit jupon d'écorce; celles des chefs sont chargées d'ornements, et comme les dames d'Ouafanya, elles ne sortent pas sans une canne à pomme de bois ou d'ivoire, et qui a cinq pieds de long.

« Dans la soirée, nous doublâmes la pointe septentrionale de l'île, et le lendemain, après avoir relâché à Mtouhoua, nous nous dirigeâmes vers la côte occidentale du lac, située environ à quinze milles d'Oubouari. A Mourivoumba, l'endroit où nos canots abordèrent, les montagnes, les crocodiles, la mal'aria et les indigènes sont également redoutés; trop indolents pour tirer parti



Végétation de l'Ougogi. — Dessin de Lavieille d'après Burton.

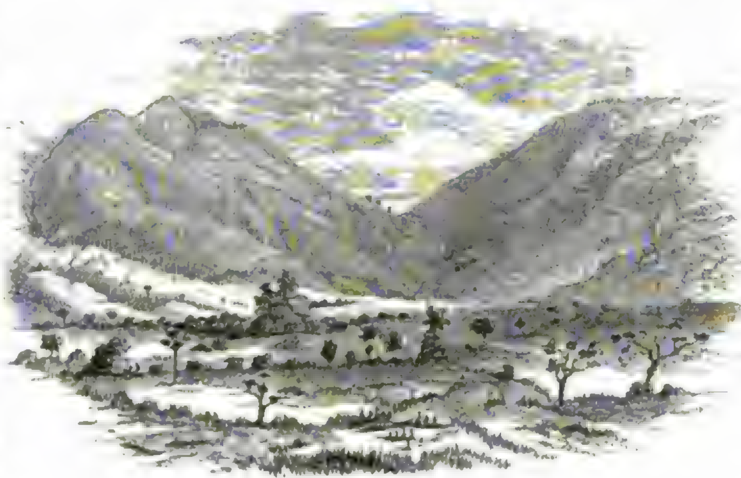
Digitized by Google

du sol le plus fertile du monde, ces malheureux sont anthropophages; ils se nourrissent de charogne, de vermine, de larves et d'insectes, plutôt que de se livrer à l'agriculture ou à l'élève du bétail, et poussent la paresse jusqu'à manger l'homme cru; au moins sur la côte, les Ouadoé le rôtissent.

« Le 24 avril, nous quittions ces cannibales, que leur faiblesse et leur timidité rendent moins dangereux pour les vivants que pour les morts, et nous continuâmes à longer la côte occidentale du lac. Après dix heures de course nous atteignîmes la partie sud de l'Ouvira, dont les habitants sont polis, et où le négoce reprend son cours. La foule salua notre arrivée par des chants et des acclamations accompagnés du son des cors, des tambours, des flûtes et des timbales. Les capitaines de nos pirogues répondirent à cet accueil flatteur par une danse analogue à celle des ours, qu'ils exécutèrent sur la grève, tapissée de nattes pour la solennité. Nos rameurs, pendant ce temps-là, découvrant leurs mâchoires par une grimace qui voulait être un sourire, frottaient leurs pagaies contre les flancs des pirogues. Cet usage vient sans doute de l'habitude où l'on est dans cette région de se saluer en se frictionnant les côtes avec les coudes.

« Nous avions atteint la dernière station où les marchands arabes aient pénétré. En face de nous, se dressaient les montagnes inhospitalières de l'Ouroundi, qui paraissent se prolonger au delà des bords du lac, et c'est à peine si le Tanganyika avait encore sept ou huit milles de largeur. Les trois fils du chef étant venus me visiter, je les questionnai au sujet de la rivière; ils la connaissaient tous les trois, et voulaient m'y conduire, mais ils m'affirmèrent, avec tous ceux qui étaient présents, que le Rousizi, au lieu de sortir du lac, y apporte ses eaux; ainsi tombait l'espoir que j'avais eu de découvrir en cet endroit la source cachée du Nil. Je ne renonçais pas, cependant, à l'intention d'explorer la côte septentrionale du lac; mais lorsque je voulus réaliser ce désir, personne ne consentit à venir avec moi; les fils du chef se récusèrent quand je les mis en demeure d'exécuter leur promesse, et Kannéna s'enfuit de ma tente, dès que je lui rappelai ses engagements. Il fallait s'y résigner et revenir au point de départ.

« Le 6 mai nous touchions à la côte orientale de l'île. Le 10, le ciel était sombre, la chaleur étouffante, de sourds grondements accompagnés d'éclairs livides, s'échappaient des nuages, serrés en ligne vers le nord, et qui, à l'ouest, décrivaient un arc au-dessus des montagnes. Le tonnerre seul interrompait le silence; tout présageait la tempête. Nous n'en quittâmes pas moins la baie de Maimou au coucher du soleil; pendant deux heures nous côtoyâmes le rivage, puis nos pirogues furent lancées hardiment vers la rive opposée, et les montagnes de l'ouest diminuèrent rapidement à nos yeux. Un vent froid traversa tout à coup l'obscurité croissante, et les éclairs de plus en plus vifs semblèrent rendre les ténèbres palpables; le tonnerre, répété par les mille échos des gorges voisines, éclata et rugit de tous les points du ciel; les faisceaux de lances, plantées dans les pirogues, la pointe haute, appelaient la foudre; les vagues se soulevèrent, la pluie tomba en larges gouttes, puis en nappes torrentielles. Les rameurs, bien qu'aveuglés par les éclairs et l'averse, n'en restèrent pas moins fermes à leur poste; mais de temps à autre le cri : « Oh! ma femme! » proféré d'une voix gémissante, annonçait l'agonie intérieure; Bombay, voltairien quand le ciel était calme, passa la nuit à se rappeler ses prières; et protégé par mon mackintosh, je me demandais avec Hafin quel souci avaient de notre péril ceux qui en toute sécurité dormaient sur le rivage. Par bonheur, la pluie fit tomber le vent et les vagues, sans quoi notre esquif eût infailliblement sombré.

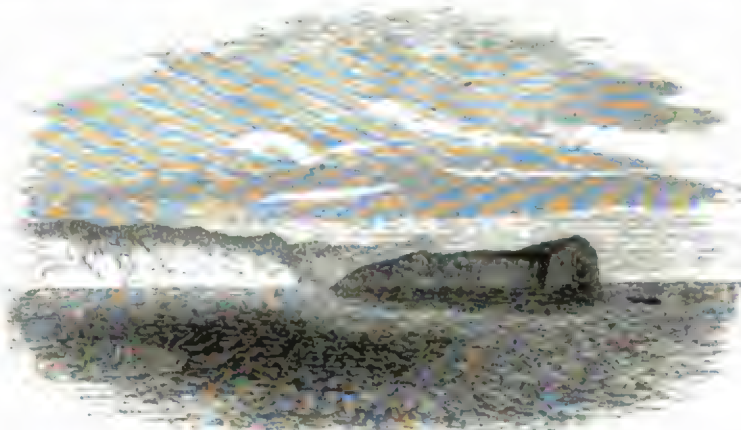


Passe de l'Ouragara. — D'après Burton.

« Le Tanganyika, dont le nom signifie réunion des eaux, s'étend du troisième degré vingt-cinq minutes au septième degré vingt minutes latitude de sud. Sa longueur totale est d'environ deux cent cinquante milles géographiques, et sa plus grande largeur de vingt à vingt-cinq milles. D'une forme irrégulière, il suit une ligne parallèle à celle de l'action volcanique, dont l'effet s'est manifesté de Gondar au mont Njésa, paroi extérieure du Nyassa. Les montagnes qui l'entourent forment une enceinte continue, dont l'élévation peut varier de six cents à neuf cents mètres, et dont les versants inférieurs sont couverts d'une végétation épaisse. Situé à cinq cent soixante-quatre mètres au-dessus du niveau de la mer, il se trouve à six cents mètres au-dessous du plateau adjacent (l'Ounyamouézi) et de la surface du Nyanza d'Oukéréoué, différence de niveau qui empêcherait toute connexion entre ces deux lacs, alors même qu'ils ne seraient pas séparés par des montagnes. L'eau du Tanganyika paraît douce et pure au voyageur qui a été pendant longtemps réduit à l'eau saumâtre ou fangeuse de la route; mais les riverains lui préfèrent celle des fontaines qui sourdent sur ses bords. Ils prétendent que l'eau du lac n'étanche pas leur soif; ils ajoutent qu'elle corrode le

Digitized by Google

cuir et le métal avec une puissance exceptionnelle. La teinte de cette masse transparente est normalement de deux couleurs : l'une, un vert de mer; l'autre, un bleu tendre. Pendant le jour, la nuance en est généralement claire et laiteuse, comme on le remarque dans les mers des tropiques; le vent s'élève-t-il, bientôt les vagues se gonflent, écument, surgissent d'un fond trouble et verdâtre, et l'aspect en est aussi menaçant que possible. Les vents périodiques qui soufflent sur le Tanganyika sont le sud-est et le sud-ouest. La brise de terre et de mer s'y fait sentir presque aussi distinctement que sur les rivages de l'océan Indien. Le vent du matin vient du nord, pendant le jour il est variable, et le soir un souffle léger s'élève des eaux. Les courants de l'atmosphère y sont nombreux, et leur action brusque est souvent désastreuse; les rafales, qui se heurtent en se croisant, gonflent les vagues et les entraînent en certains endroits à six ou sept mètres du point ordinaire; c'est peut-être ce phénomène que les Arabes ont pris pour des effets de marée. Les indigènes n'ont pas trouvé le fond du lac; les Arabes n'y sont parvenus que près des rives. Ces dernières plongent dans l'eau bleue par une pente rapide, et forment sous l'eau des bords une couche de sable et de galets. On aperçoit quelques récifs dans le voisinage de la côte, mais on ne rencontre ni écueils, ni bas-fonds une fois qu'on est en pleine eau; et bien que les îles soient assez nombreuses à la marge du lac, il paraît ne s'en trouver qu'une seule dans la nappe centrale. »


Rocher de l'Éléphant près du cap Gardafui.

Trois jours après, toute la flottille arrivait saine et sauve à Kaouélé, d'où nos voyageurs partaient le 26 mai pour reprendre la route qui les avait amenés de la côte. Le 20 juin ils rentraient à Kazeh, où Snay ben Amir les recevait avec sa générosité ordinaire. Là, tous les membres de la caravane subirent l'influence du climat : fièvre tierce ou quotidienne, maladies de foie et de poitrine, rhumatismes, ophthalmies, surdité, ulcérations, prurigo. Burton, cependant, payant à chacun de ces maux un tribut plus fort qu'aucun de ses compagnons, fut cloué pendant plusieurs mois sur un lit de douleurs. Le délai qui s'ensuivit forcément permit au capitaine Speke de pousser une pointe de trois cent soixante kilomètres, droit au nord, jusqu'au Nyanza d'Oukéréoué, qui, d'après les Arabes, était plus étendu que le Tanganyika. Speke était de retour le 25 août, et le 26 septembre la caravane se remettait en marche à travers les jungles, les marais, les torrents, les forêts, les déserts, les vallées et les montagnes où serpente le sentier que nous connaissons. Enfin le 3 février les voyageurs se retrouvaient au bord de l'Océan, et ils débarquaient à Zanzibar le 4 mars 1859.

Traduit par Mme H. Loreau.

Bien que dans la relation, dont nous venons d'offrir un extrait aux lecteurs du *Tour du monde*, le capitaine Burton, cédant à un sentiment dont nous ne sommes ni les appréciateurs ni les juges, ait cru devoir garder le silence sur les découvertes personnelles du capitaine Speke, ce sont celles-ci surtout qui ont éveillé l'attention du monde savant; car, plus spécialement que les autres résultats de l'expédition des deux Anglais, elles se rattachent au problème imposé depuis deux mille ans aux investigations des géographes : *la recherche des sources du Nil.*

Lorsque le 3 août 1858, après vingt-cinq jours de marche pénible, à travers une région que jamais encore n'avait foulée un pied européen, le capitaine Speke, du haut d'une colline, découvrit l'immense nappe d'eau de l'Oukéréoué, il put, d'un seul coup d'œil, reconnaître la véracité des assertions de ses guides arabes. Il avait devant lui *un lac beaucoup plus vaste que le Tanganyika, si large, de l'est à l'ouest, qu'on ne pouvait en distinguer les deux rives, et si étendu, du sud au nord, que personne n'en connaissait la longueur.*

Le capitaine Speke trouva deux degrés trente minutes pour la latitude de l'extrémité sud de cette mer intérieure, et s'assura que son niveau dépassait de onze cent quarante mètres celui de l'Océan. D'après des renseignements obtenus d'un grand nombre de ses riverains, son extension au nord de l'équateur ne peut être non plus au-dessous de deux degrés et demi, et de cette extrémité septentrionale s'échappe un cours d'eau qui, prolongé d'un degré ou deux encore, doit forcément rejoindre soit le Nil Blanc dans les environs de Kondokoro ou de Bélénia, derniers points atteints par les voyageurs venus d'Égypte ou de Nubie, soit un des nombreux canaux encore inexplorés qui viennent rejoindre le Bahr-el-Abiad, dans le voisinage du lac Nu. La relation suivante qui nous est adressée de Khartoum par notre collaborateur M. Lejean, se relie à cette hypothèse, en réduisant le Saubat, dans lequel pendant longtemps on a voulu voir un des bras principaux du haut Nil, aux proportions d'un affluent assez modeste.

FRAGMENT D'UN VOYAGE AU SAUBAT

(AFFLUENT DU NIL BLANC)

PAR M. ANDREA DEBONO[1].

1855

.... Le 23 décembre 1854 je quittai Khartoum avec une *dahabié* et un *sandal* montés par soixante-sept personnes, pour tenter la fortune au Saubat, jusqu'alors à peu près inconnu. J'arrivai le 1er janvier, après une navigation absolument dépourvue d'incidents, à l'embouchure de cette rivière. Le vent était favorable, mais le Saubat fait tant de détours qu'il me fallut plusieurs fois marcher à la cordelle. Nous voyageâmes toute la nuit, et le 2 à midi



Dernier établissement égyptien dans le Fazogl. — Dessin de Lancelot d'après Russegger.

j'atteignais l'établissement que j'avais formé l'année précédente, et où m'attendait mon agent, M. Terranova. Après avoir réglé en cet endroit mes affaires commerciales, je repartis le 4, et naviguai trois jours dans les mêmes conditions que j'ai dites en commençant, tantôt à la voile, tantôt à la cordelle. Les villages des Dinkas, qu'on ne voit pas à l'entrée du fleuve parce que les marais empêchent les noirs d'habiter sur cette partie du Saubat, commencèrent dès le 4 et les jours suivants à se montrer sur la droite.

Le 8, les villages dinkas disparurent pour faire place à ceux des Schelouks, peuples qu'il ne faut pas confondre avec ceux qui habitent sur le fleuve Blanc. Ceux du Saubat obéissent à un sultan qui demeure dans la tribu même : ils ont des cases en paille et des pirogues faites d'un seul tronc d'arbre, qui leur servent, lors des in-

1. « Je vous envoie le fragment d'un voyage sur le Saubat (affluent de droite du Nil Blanc), par M. Andrea Debono, négociant maltais établi à Khartoum pour la traite de l'ivoire. Il y a deux ans, les *Annales des Voyages* ont publié une relation de ce voyage écrite par M. Terranova, agent de M. Debono : mais vous pourrez voir, en comparant les deux relations, que le genre d'intérêt qu'elles offrent est tout à fait différent.

« Je regrette de ne pouvoir vous envoyer le journal entier de M. Debono, quoique je l'aie entre les mains : l'ensemble présente un caractère très-curieux et très-dramatique. M. Debono, surpris

cursions de leurs terribles voisins les Nouers, à se sauver sur le fleuve avec leurs familles et leur mobilier, tant que dure la razzia.

Le 10, les nombreux détours du fleuve, qui avaient presque cessé depuis deux jours, recommencèrent à ralentir notre navigation. Le lendemain, je trouvai sur la rive gauche un grand rassemblement de Nouers, et comme j'entrai en relation avec eux pour un achat de bétail, ils me proposèrent de me réunir à eux pour écraser toutes les autres tribus du Saubat, leur enlever leurs enfants et leurs troupeaux, et partager les profits. Ils prétendaient former une masse de cinquante mille guerriers, et ajoutaient qu'ils pouvaient sextupler ce nombre, sans compter les femmes et les enfants qui les suivent toujours à la guerre, suivant l'usage du pays. Il est vrai qu'alors le vaincu perd non-seulement la bataille, mais encore sa famille et son bétail. Sans discuter leurs exagérations, je leur répondis que je n'étais pas venu au Saubat pour faire la guerre, mais pour acheter de l'ivoire; et me voyant résolu à refuser leur étrange proposition, ils se bornèrent à me demander ma neutralité dans la guerre qu'ils allaient faire aux Schelouks, ce que je leur promis aisément. Ils étaient persuadés qu'avec le secours d'une troupe d'hommes armés de fusils, ils seraient invincibles.

Nous continuâmes à voyager sans autres incidents, le



Contrée des Schelouks sur le Saubat. — Dessin de Lancelot d'après Russegger.

cours du fleuve continuant à être sinueux. Le 15, le chef d'un village où je m'arrêtai pour acheter une dent d'éléphant me dit qu'un des hommes du sandal, que j'avais envoyé en avant, avait tué involontairement d'un coup de feu un de ses hommes, et il me pria de donner quelques verroteries au père du défunt, qu'il me présenta. Cet homme me parut médiocrement affligé, et je soupçonnai une fraude, d'autant plus qu'une femme dit à mon drogman que le défunt avait été frappé par les Nouers, et non par mes hommes. Je donnai cependant les ver-

par la baisse subite des eaux et emprisonné par ce contre-temps, pendant onze mois, parmi des tribus peu sûres, harcelé et attaqué par les noirs, a failli plusieurs fois périr avec la jeune femme et l'enfant qui partageaient sa vie aventureuse. Sa relation, que j'ai dû abréger beaucoup en la traduisant, est proprement un journal de commerce écrit au jour le jour, et sans prétentions à la publicité; il offre par cela même une haute garantie de sincérité et d'exactitude.

« Le Saubat, sur lequel tous les géographes ont jusqu'ici adopté l'hypothèse qui l'identifie avec le fleuve d'Énarea (S. d'Abyssinie) est le moins connu des grands affluents du fleuve Blanc. Tous les renseignements que j'ai pu avoir sur ce grand cours d'eau me confirment dans une pensée : c'est qu'il a sa source fort loin au sud-sud-est, qu'il reçoit une grande partie de ses eaux d'un ou deux canaux de dérivation du fleuve Blanc, et qu'il n'a aucun rapport avec le fleuve précité d'Énaréa, que je regarde, jusqu'à preuve du contraire, comme se rendant dans la mer des Indes sous le nom de Djouba (Ouebi Sidama, Jub, etc.). »

Khartoum; août 1860. G. Lejean.

Digitized by Google

roteries demandées, et le soir, ayant rejoint le sandal, je pris des informations qui me convainquirent que la réclamation était fondée. La femme qui avait dit le contraire avait probablement obéi à un sentiment de jalousie.

15 *janvier*. — Arrivée chez le *Djak* ou chef de la tribu; il me fit présent d'une dent d'éléphant du poids de vingt livres, et d'une peau de tigre. Pour ne pas demeurer en reste de politesse, je lui donnai sur-le-champ un habillement complet, c'est-à-dire une chemise, un tarbouch et une paire de chaussures. Je restai quelques jours chez ce chef, qui me pria instamment de lui laisser un poste permanent pour le protéger contre les Nouers. Je lui promis de satisfaire à son vœu lorsque je repasserais en cet endroit, à mon retour, mais j'ajoutai qu'en ce moment j'avais besoin de tout mon monde pour aller en avant. Il m'en dissuada en me disant que plus loin je risquerais de trouver le fleuve à sec; mais comme je savais le penchant des noirs à mentir à tout propos, je n'en crus rien, et l'on verra plus loin si j'eus raison.

19 *janvier*. — Départ après midi, avec la *dahabié*, pour me rendre chez le vieux sultan des Schelouks. Le soir, je laisse à gauche le premier affluent du fleuve, nommé *Nuol Dei*.

20 *janvier*. — Nous continuons à marcher tout le jour par un bon vent, en laissant à droite les Nouers, à gauche les villages des Schelouks. Le bras du fleuve appelé *Djibba* reste sur notre droite. Le lendemain, à onze heures, nous rencontrons le troisième bras, nommé *Nikana*, et une heure plus loin un village, où nous nous arrêtons un instant pour faire nos achats.

22 *janvier*. — Nous arrivons chez le vieux sultan Luol Anian, et je trouve le sandal, que j'avais envoyé en avant. Ce n'est que le jour suivant que je puis voir le roi : vers midi, il arrive près de la barque portant à la main une branche verte et suivi de beaucoup de ses gens. Il ne se prête qu'avec défiance à entrer dans la dahabié, n'ayant jamais vu jusque-là de barques de cette espèce. Ici, comme chez le Djak, le chef échangea avec moi quelques présents et me demanda de l'aider contre les Nouers qui faisaient des razzias terribles sur son territoire, enlevant les bœufs et massacrant tout ce qui était capable de porter une lance. J'éludai sa demande, et il me répéta ce qui m'avait déjà été dit de la prochaine baisse des eaux. Mais d'une part il y avait plus de dix pieds d'eau à l'endroit où je me trouvais, et il me semblait impossible qu'un pareil fleuve pût se dessécher tout à coup; d'autre part, je voulais arriver aux montagnes des Berris, qui, selon mon estimation, ne devaient pas être fort loin. Je savais qu'en 1852 le missionnaire D. Angelo Vinco y était allé de Bélénia, et rapportait avoir passé un fleuve étroit et profond, qui ne pouvait être que le Saubat; et ce fut cette idée fixe d'aller chez les Berris qui me décida à partir sans retard.

26 *janvier*. — Arrivée chez le second sultan, nommé *Adam Adaboukadj*. Je m'y arrête deux jours, nous échangeons les présents d'usage, et le 28, je continue ma route. Je passe devant un bras du fleuve qui va rejoindre le *Nikana*; le lendemain, je me trouve en face de deux autres bras considérables, remontant l'un vers les Djebbas, l'autre dans la direction des Bondjaks. Je suis ce dernier.

1er *février*. — A peine arrivé dans le *Bondjak*, je rencontrai successivement plusieurs écluses faites par les noirs en travers de la rivière, et garnies de nasses pour prendre le poisson. L'eau avait, dans cette partie, six à sept brasses de profondeur. Les noirs essayèrent de me détourner de franchir les écluses, en me disant qu'avant un mois je me trouverais à sec dans ce canal; mais leur intérêt était trop évident pour me permettre de croire à leur dire. J'aurais voulu éviter de détruire les travaux de ces braves gens : cependant j'avais besoin de passer à tout prix; je fis donc faire à la première écluse une ouverture suffisante pour donner passage aux deux barques et rien de plus, et je la franchis, poursuivi par les clameurs des noirs, qui s'empressèrent de rétablir la clôture derrière nous.

Les écluses suivantes furent franchies de même. Nous naviguâmes ainsi du 1er au 9 février, et à cette dernière date nous atteignîmes les derniers villages des Bondjaks, au delà desquels j'appris qu'il n'y avait plus d'habitations sur le fleuve. J'ouvris des relations avec les chefs de la tribu, et en même temps je fis demander l'autorisation d'envoyer un agent au sultan des Bondjaks, qui demeurait dans l'intérieur, au village de Nikana. Je passai plusieurs jours au même lieu dans une inaction forcée.

1er *mars*. — Je reçois un chef qui me dit : « Entre nous autres rois, on se fait des présents et non des achats. » Et il m'offrit en effet quelques présents, que je rendis généreusement. Il m'apportait en outre une réponse affirmative à ma demande, et je fis immédiatement choix des gens qui devaient accompagner à Nikana mon agent Terranova.

Mon « ambassadeur » et sa suite se mirent en route au matin, traversèrent plusieurs villages, et le soir ils arrivèrent au village royal. Le sultan leur assigna immédiatement un terrain pour planter leur camp, et fit défense à tous ses sujets d'aller voir les étrangers avant qu'il ne leur eût fait lui-même sa visite. Ils n'en furent pas moins assiégés par des curieux qui n'avaient jamais vu de blancs, et qui exprimaient par leurs gestes à quel point la couleur et le costume des nouveaux venus leur paraissaient étranges et même ridicules; mais le roi, informé de cette curiosité indiscrète, en punit les auteurs par la perte de tous leurs bestiaux.

Au matin, le sultan fit envoyer à Terranova et à ses gens une grande jarre de lait et un bœuf pour leur nourriture, et fit tendre de peaux de panthères tout l'espace compris entre la tente de mes hommes et sa case royale. Puis il arriva avec une suite de deux cents hommes, dont quelques-uns portaient des siéges pour son usage; il s'assit en appuyant ses deux pieds sur deux de ses chefs couchés à terre, et leur cracha à la figure. Bien loin de s'offenser, les deux siéges vivants se frottèrent respec-

zed by Google

fneusement toute la figure avec le royal cosmétique; puis l'autocrate daigna demander à mon agent par quel motif il avait quitté son pays pour venir jusque chez les Bondjaks. Terranova lui répondit qu'il n'avait eu d'autre intention que de venir faire le commerce avec sa tribu. « Les sultans font des présents et pas de commerce, » répondit le roi, comme l'avait déjà fait son subordonné les jours précédents; et il accompagna cette fière parole du don de deux fort belles dents d'éléphant, en retour desquelles Terranova lui fit quelques cadeaux. Mon agent crut l'occasion favorable pour lui demander l'autorisation d'établir dans le village un poste fixe pour le commerce de l'ivoire; le roi lui dit que cette denrée manquerait jusqu'à la saison prochaine, et lui fit comprendre qu'il ne tenait nullement à avoir près de lui un établissement permanent de ce genre.

1er *avril*. — J'essaye de sortir de l'espèce de prison où la baisse des eaux m'a enfermé; mais à peine avons-nous commencé à marcher que nous touchons à un banc de sable. La barque, remise à flot avec beaucoup de peine, touche une seconde, puis une troisième fois; nous sommes forcés de passer la nuit à l'endroit où nous sommes restés ensablés.

Le lendemain 2, grands débats avec les noirs que j'ai réunis pour dégager les barques; ils demandent à être payés d'avance. L'arrivée d'un chef envoyé par le sultan complique encore les difficultés : ce digne homme va trouver un des chefs réunis en face de nous et l'engage à tomber avec tous ses hommes sur ma troupe pendant qu'elle est dans l'eau, occupée à dégager la barque, lui promettant une victoire facile et de gros profits. Le chef, loin d'écouter ce conseil de brigand, en avertit notre drogman; je fais aussitôt mettre mon monde sous les armes, et pointer ostensiblement un canon chargé à mitraille pour effrayer les groupes, qui, en effet, se reculent un peu, et j'obtiens pour ce jour un peu de tranquillité.

3 *avril*. — Les noirs, en tenue de guerre, continuent à s'attrouper autour des barques. Je ne voulais nullement ouvrir le feu contre eux, mais d'autre part il m'importait beaucoup de les intimider. Voici le parti auquel je m'arrêtai : je leur fis dire que j'étais venu pour faire le commerce et nullement pour me battre, mais que j'avais des armes à feu plus redoutables que leurs lances, car elles perçaient leurs boucliers; et pour en donner la preuve, je fis poser deux boucliers l'un sur l'autre, et je fis tirer un coup de fusil. La balle les traversa tous deux. Je pus constater avec plaisir que cet avertissement leur inspirait des réflexions salutaires, et je n'eus plus à craindre de trahison. Je maintins cependant bonne garde toutes les nuits; mon agent et moi nous faisions nous-mêmes le quart pour empêcher nos Barbarins de s'endormir, car, musulmans et par conséquent fatalistes, ces gens ne prennent aucune précaution et laissent tout aller, comme ils le disent, « à la garde de Dieu. »

Nous perdîmes en ce lieu plusieurs jours, et ce fut seulement le 8 que je pus faire exécuter, par nos hommes et par les noirs payés à grand renfort de verroteries, un barrage à travers la rivière pour maintenir nos barques à flot. Voici l'opération que j'exécutai, et dont je donne ici le détail pour ne pas avoir à y revenir. Mon dessein était d'arriver, de quelque manière que ce fût, au point de la rivière où les eaux étaient encore assez hautes pour me permettre de passer. Pour cela, je m'imaginai de faire un premier barrage, puis un second au-dessous, et de rompre ensuite le premier pour faire passer par la brèche mes deux barques au courant de l'eau. Du second barrage, je passai à un troisième, et ainsi de suite, comme à travers autant d'écluses. Un travail aussi colossal m'eût été impossible à exécuter dans tout autre pays; mais à cette époque la verroterie n'était pas encore aussi dépréciée parmi les noirs qu'elle l'est aujourd'hui; il ne m'en coûta qu'un certain nombre de caisses de cette denrée, ce qui ne laissa pas que d'être encore extrêmement ruineux pour moi. En outre, tant de dépenses et d'efforts furent en pure perte.

9 *avril*. — La solitude s'est faite autour de nos barques : je ne vois plus à peu près personne. Je ne tarde pas à en apprendre la cause. Les Nouers ont exécuté une razzia sur les Bondjaks, et leur ont enlevé du bétail; à l'approche de ces terribles ennemis, les Bondjaks se sont retirés sans essayer de résistance. Ces Nouers sont la terreur de tous les riverains du fleuve Blanc, même des Schelouks, et il suffit de deux Nouers pour mettre en fuite la population d'un village tout entier.

12 *avril*. — Première pluie attendue avec bien de l'impatience : les eaux montent d'une demi-brasse, mais cette hausse ne se soutient pas, les eaux redescendent, et j'en suis pour ma fausse espérance. Les jours suivants se passent dans les mêmes alternatives.

Le 1er mai, je me décide à aller à la découverte; je remonte le fleuve par terre, et au bout d'une demi-heure je trouve un lit parfaitement à sec : le peu d'eau qui fait flotter mes barques n'est retenu que par mon dernier barrage. Je visite nos magasins : nous n'avons de vivres que pour un mois, et nul espoir de sortir de cette impasse avant bien longtemps!

Tel est, en définitive, l'aspect réel du Saubat, de ce fleuve que l'Allemand Russegger, voyageur exact et consciencieux pourtant, a confondu avec le vrai Nil Blanc, et que des géographes encore plus récents regardent comme le cours inférieur du Godjob de l'Énaréa. Il est difficile de concevoir comment ce dernier fleuve, qui roule déjà dans ses montagnes natales une plus grande masse d'eau que le Nil d'Abyssinie, pourrait, après avoir recueilli les tributs que doivent lui verser les hautes régions de Singiro et de Kaffa, devenir, dans les plaines des Schelouks, ce chenal épuisé où mes embarcations sont restées engravées tant de mois!

4 *mai*. — J'ai reçu une visite inattendue, celle du chef qui, le mois précédent, avait conseillé à ses compatriotes de m'attaquer et de piller mes barques. Il arriva sans armes, dans une barque montée par trois hommes seulement. Je prenais mon repas quand il se présenta, et j'affectai de ne faire aucune attention à lui. Cette ré-

ception inaccoutumée l'inquiéta : je le vis changer de couleur, son visage passant du noir à une teinte plombée. Quand j'eus fini, je me tournai vers lui en demandant au drogman ce que pouvait vouloir cet homme. Il prit alors la parole pour me dire qu'il était venu se justifier de certains mauvais bruits et notamment des intentions qui lui avaient été imputées d'avoir voulu me faire la guerre. Je lui répondis que je ne voulais pas entendre parler de semblable chose, que je ne craignais pas la guerre, mais que j'étais venu pour trafiquer paisiblement, et pour lui prouver qu'il n'était pas de taille à m'effrayer, je fis tirer un de mes canons chargé d'une pièce de bois en guise de boulet. Les noirs ayant ramassé ce projectile, que l'explosion avait lancé fort loin, j'interpellai le chef et lui demandai si les lances de ses hommes portaient à pareille distance. Son attitude me prouva qu'il avait compris la leçon et en profiterait.

Il entreprit une longue justification pour me persuader qu'il était resté étranger à un complot tramé par les autres chefs, qu'il révéla à mon drogman, et qui consistait tout simplement à tomber sur nous durant la saison des pluies, lorsque l'humidité empêcherait nos terribles



Belenia, village berri sur le fleuve Blanc. — Dessin de Lancelot d'après Werne.

fusils de faire feu, et à nous massacrer sans danger. (Pour parer à ce péril, je fis soigneusement envelopper de peaux les batteries de nos fusils pendant que durèrent les pluies.)

Mon conspirateur avait été trahi de la façon la plus inattendue. Une esclave dinka qu'il avait s'était empressée de tout révéler à mon drogman ; c'était le roi lui-même qui avait donné l'ordre de tomber sur nous, de nous égorger tous, sans excepter Terranova, son hôte ; de brûler nos corps et d'en jeter les cendres au vent, « afin que nos cadavres ne restassent pas dans sa terre. » Sachant que ces noirs croient à la sorcellerie, je lui déclarai que je savais tout cela par des moyens magiques, et que je voulais bien lui pardonner ses perfidies passées, mais qu'il eût à y regarder à deux fois si, à l'avenir, il s'avisait encore de conspirer contre moi. Il me fit, pour me rassurer, le serment le plus solennel en usage chez ces peuples, « sur la race de ses bœufs, » et nous nous séparâmes assez bons amis pour la forme....

Andrea Debono.

Digitized by Google



Habitants de la Havane. — Dessin de Pottin.

VOYAGE A L'ILE DE CUBA,

PAR M. RICHARD DANA[1].

1859

Départ de New-York. — Une nuit en mer. — Première vue de Cuba. — Le Morro.

Le samedi, 12 février 1859, je quitte New-York sur le paquebot poste américain *Cahawba;* nous passons devant les hauteurs de Neversink. La nuit descend sur la mer, triste, froide et neigeuse; nos signaux, l'un rouge, l'autre blanc, le troisième vert, brillent dans le brouillard; la chaudière jette sa rouge lueur, gaie ou terrible, suivant l'humeur du spectateur; les longues lames lèvent ou abaissent la poupe et la proue et balancent le navire à droite et à gauche; les cloches commencent à sonner sur leur ton étrange les demi-heures; l'humidité et la nuit chassent tout le monde sous le pont : notre première nuit de mer est commencée.

Le lendemain, nous ne faisons aucune rencontre, nous voyons seulement le steamer *Columbia*, en route pour Charleston, qui disparaît bientôt derrière l'horizon. Nous passons le cap Hatteras; il fait nuit et le phare de Hatteras lance sa brillante aigrette de lumière jusqu'à trente milles de distance sur cette mer, où tant de marins ont trouvé leur tombeau. Nous approchons bientôt du Gulf-Stream. On jette un seau à la mer pour en ti-

1. *To Cuba and back.* — By Richard Henry Dana. Londres, 1859. — M. Richard Dana est un auteur américain qui a conquis aux États-Unis une immense popularité par un petit livre intitulé : *Deux ans devant le mât*, où se trouve dépeinte l'existence d'un simple matelot. M. Dana avait voulu mener lui-même cette vie d'aventure, et ce sont ses propres souvenirs qu'il consigne dans ce curieux volume que tout le monde a lu en Amérique et en Angleterre. Son livre actuel sur Cuba est le deuxième ouvrage sorti de sa plume; nous en présentons une sorte de résumé, où de longs extraits littéraux sont reliés par quelques parties abrégées.

Digitized by Google

rer de l'eau, elle marque 42° Fahrenheit; quinze minutes après on le jette de nouveau, et elle marque déjà 72°. Nous sommes dans le Gulf-Stream[1]. Dès le lendemain, nous l'avions déjà franchi : deux fois encore nous le traversons pour arriver en face du cap de la Floride.

Rien ne peut peindre la beauté des nuits en mer dans ces latitudes méridionales, ces clairs de lune, la mer sereine, ces brillantes étoiles, les légers nuages emportés par les vents alizés, la douceur de l'air et ces sensations qui s'emparent sous les tropiques de celui qui vient de quitter la neige et les glaces de la Nouvelle-Angleterre. Il y a dans la clarté du ciel bleu et chaud des tropiques, quelque chose qui enlève l'étranger au sentiment de la réalité. D'où viennent ces navires, qui sortent de la mer à l'horizon? où vont-ils quand ils s'y enfoncent de nouveau, à l'autre bout du ciel? Ces taches bleues qu'on aperçoit, sont-ce bien des îles à l'ancre au fond des mers, avec des hommes, des enfants, des chevaux, des machines, des écoles, des journaux, ou flottent-elles et sont-elles seulement visitées par les habitants de l'air?

Le 17 février, nous apercevons pour la première fois les hauteurs de Cuba : la première qui se montre, est le Pain de Matanzas; nous voici à soixante milles de la Havane. Nous ne pouvons y arriver avant la nuit, et aucun navire ne peut passer devant le *Morro* après le coucher du soleil. Nous apercevons la côte septentrionale de Cuba, ce ne sont pas des bancs de sables, des plaines unies comme le long de nos États du sud; le pays ondulé descend vers la mer et s'étage dans le lointain en lignes de plus en plus élevées. « Voilà le Morro! »

Voilà bien, en effet, le Morro, un majestueux rocher qui s'élève perpendiculairement de la mer, avec ses murs, ses parapets et ses tours sur le sommet, ses bannières et ses signaux flottants et le phare élevé qui le domine. La colline n'est pas très-haute, mais domine entièrement la mer. Tout près est la cité, étendue le long de la côte, avec ses maisons qui descendent jusqu'aux récifs de l'Océan. Où est le port? où sont les quais? les voilà. Nous arrivons devant l'entrée, profonde et étroite, qui sépare le Morro de la Punta; et par l'entrée nous voyons le port étendu devant nous avec ses innombrables mâts. Mais la nuit descend, le canon qui donne le signal du coucher du soleil s'est fait entendre, nous entendons mourir les dernières fanfares des trompettes dans les fortifications, et le phare commence à jeter sa lueur sur la mer silencieuse, des lumières étincellent dans la cité; il est trop tard pour pénétrer dans le port. Lentement et comme à regret, le vaisseau tourne sa proue vers la mer, la machine souffle lourdement, nous sommes balancés sur la mer. La Croix du Sud est au-dessus de l'horizon; et toute la nuit deux flots de lumière découpent leurs lignes sur la mer, l'une d'or, venant du phare; l'autre d'argent, de la lune. Quel enchantement! qui peut regretter le délai qui nous retient où nous sommes, et le voisinage d'un quai vulgaire de débarquement?

Aspect de la Havane. — Les rues. — La volante. — La place d'Armes. — La promenade d'Isabelle II. — L'hôtel Le Grand. — Bains dans les rochers

Au lever du soleil, nous faisons notre entrée; de tous côtés on entend les trompettes et tambours, du Morro, de la Punta, de la longue Cabaña, de la Casa Blanca. Quel monde de vaisseaux! les mâts sont serrés en véritable forêt, le long de la ville, la proue tournée vers les maisons, comme des chevaux à la mangeoire; pendant que d'autres vaisseaux à l'ancre remplissent presque entièrement tous les passages vers les baies qui s'étendent plus loin. Voilà le pavillon à raies rouges et jaunes de l'Espagne : le pavillon tricolore de la grande nation; les croix de Saint-Georges de la Grande-Bretagne; les étoiles et les raies de la grande république, quelques pavillons de la Hollande, du Portugal, des États du nord de l'Italie, du Brésil et des républiques de l'Amérique centrale. Nous avançons prudemment à l'ancre, et venons prendre place dans la baie de Régla; l'officier de santé inspecte le navire, on examine les passeports; et peu de temps après, me voilà installé dans une *volante*, conduit par un postillon nègre, dans les rues étroites de cette surprenante cité.

Les rues sont si serrées et les maisons bâties si près les unes des autres, qu'on croit être plutôt entre deux murs que dans une rue. Il semble impossible que deux voitures puissent passer de front : elles le font pourtant, mais il y a constamment des embarras de voitures. Dans certains endroits, des voiles sont tendues sur la rue entière, de maison en maison, et l'on passe sous une longue tente. Quel étrange véhicule que la volante! une paire de longs et minces timons; à un bout, une paire d'immenses roues, à l'autre, un cheval avec sa queue tressée, relevée et attachée à la selle; une chaise ouverte appuyée sur les timons, à un tiers de la distance des roues au cheval; sur le cheval, un nègre avec de grandes bottes de postillon, de longs éperons et une brillante jaquette : voilà la volante. C'est un véhicule commode pour celui qui s'y trouve, mais il doit être sensiblement pénible pour le cheval. Nous rencontrons en passant des volantes de maître, distinguées par de riches ornements d'argent et la livrée des postillons; quelques-unes ont deux chevaux : l'argent, la livrée, et les longs timons, qui se balancent, une étrangeté générale, leur donnent quelque chose de plaisant. Dans la plupart, on voit un monsieur à demi couché, le cigare à la bouche; dans

1. « Les eaux de l'Océan se réchauffent naturellement dans le golfe du Mexique et la mer des Antilles; elles donnent ainsi naissance à un torrent d'eau chaude qui, sous le nom de *Gulf-Stream*, va se précipiter sur les récifs de l'archipel de Bahama, coule le long de la côte de Floride, et conserve une direction parallèle à la côte d'Amérique, en ne s'éloignant que fort peu, jusqu'à la hauteur du cap Hatteras. Là, rencontrant le courant d'eau froide venu du nord et le grand banc de Terre Neuve, il s'élargit, gagne en surface, s'élève vers le nord, puis sa bande ainsi plus étendue va rejoindre les Açores, d'où elle se courbe vers le sud, revenant à la côte d'Afrique et recommençant le même circuit. » (Alfred Maury, *la Terre et l'Homme*. Hachette, 1857.)

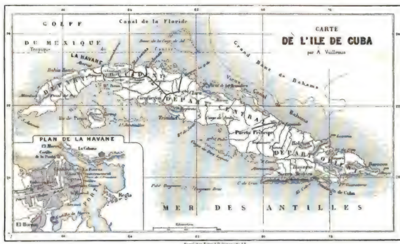
d by Google

d'autres, un flot gonflé de mousseline bleue ou rose, étendu des deux côtés jusqu'aux timons, et, derrière, quelque indice d'une tête vivante.

Voici la place d'Armes avec son jardin plein de riches fleurs devant le palais du gouverneur. A un des coins est la chapelle élevée sur l'endroit où, sous les auspices de Christophe Colomb, la messe fut pour la première fois célébrée dans l'île. Nous arrivons au *Paseo de Isabel Segunda*, grande avenue qui s'étend de la ville à la baie, avec deux promenades parallèles pour les voitures et deux autres pour les piétons, toutes bordées d'arbres en pleine floraison. Nous voici arrivés au théâtre de Tacon, et la volante s'arrête devant une ligne de grandes maisons dont la hauteur contraste avec les autres maisons de la ville, qui sont uniformément à un étage. Nous sommes à l'hôtel Le Grand.

Le Grand est un Français; son hôtel est un restaurant avec des chambres pour les voyageurs. Le restaurant est excellent, les chambres sont médiocres. Les lits n'ont point de matelas : on dort sur une toile tendue, sous un filet à mosquites. Il faut fermer les fenêtres la nuit, parce que le changement de température qui précède l'aube pourrait être dangereux. On vous prévient aussi qu'il ne faut pas marcher pieds nus sur le parquet, à cause d'un petit insecte nommé *nigua* qui pénètre dans la chair, y fait ses œufs, et occasionne des tourments souvent insupportables.

Après dîner, je me promène le long du *Paseo de Isabel Segunda*, pour voir la promenade qui commence à cinq heures environ et finit à la nuit tombante. La voiture la plus ordinaire est la volante, mais il y a des équipages dans le style anglais, avec des domestiques en livrée. J'ai un faible pour la volante à deux chevaux. Le



postillon, les longs timons qui oscillent, l'argent prodigué dans les harnachements, donnent à l'ensemble un style qui éclipse le respectable équipage anglais. Les dames se promènent en grande toilette, décolletées, sans chapeau. Les domestiques, sur les voitures, sont tous nègres. On se promène le long du *Paseo de Isabel*, à travers le champ de Mars, et puis sur le *Paseo de Tacon*, qui mène jusqu'à la campagne, en ligne droite.

A huit heures je m'arrête sur la place d'Armes, un grand carré qui s'étend devant la maison du gouverneur, pour entendre la musique militaire de la retraite. La lune est claire et s'avance au milieu du champ étoilé et étincelant du ciel; l'air est pur et embaumé; la musique lance ses accords sous les palmiers et les mangos; les promenades sont encombrées de monde, et l'on se presse autour des voitures pour saluer les dames. Peu de dames se promènent à pied sur la place : ce sont sans doute des étrangères. L'étiquette ne permet pas aux dames de marcher en public à la Havane.

Je rentre lentement, pour voir la ville de nuit. Le soir est l'heure brillante des boutiques. On fait ses achats quand le gaz est allumé. Les volantes et les voitures vont en tous sens, s'arrêtant à la porte des magasins. Les gardiens se tiennent au coin des rues, chacun tenant une longue pique et une lanterne. Les cafés sont ouverts. C'est aussi l'heure des visites.

Une étrange habitude est observée dans toutes les maisons. Dans la chambre principale sont placées deux rangées de chaises, face à face, trois ou quatre de chaque côté, et toujours à angle droit avec le mur qui fait face sur la rue. En passant, on aperçoit ces rangées de chaises. La famille et les visiteurs y prennent place méthodiquement. Comme les fenêtres sont ouvertes, profondes et très-larges, sans glaces, avec des barreaux très-espa-

cés, on peut inspecter tout cet arrangement intérieur dans tous les salons havanais, étudier la toilette des dames, et savoir qui elles reçoivent.

On se lève de bonne heure pour jouir des meilleures heures de la journée. On m'avait appris qu'il y a des bains creusés dans le roc, près de la Punta. Je pars pour m'y rendre à six heures, et me promène sous les arbres vers le Presidio. Quel est ce son retentissant? Est-ce la cavalerie qui marcherait à pied, les sabres trainants? Non; c'est une foule de malheureux qui se forment en ligne devant le Presidio. Ce sont les forçats! Chacun a une bande de fer rivée autour de la cheville, une autre autour de la ceinture, et une chaine s'attache par les deux bouts à ces deux bandes. Ils ont ainsi le libre usage de leurs bras et même de tout le corps, la chaine est seulement un poids et une marque dont ils ne peuvent se



Coolies chinois, à Cuba. — Dessin de Pelcoq d'après une photographie.

débarrasser. On la garde nuit et jour, en travaillant, en mangeant, en dormant. Dans certains cas, deux condamnés sont enchainés ensemble.

J'arrive aux *Baños de Mar*. Ce sont des compartiments dont chacun a environ douze pieds carrés et six ou huit pieds de profondeur, et coupés dans la falaise avec des escaliers de pierre; chaque compartiment a deux ouvertures par où les flots entrent et sortent librement. Cet arrangement est nécessaire, parce que les requins sont si abondants, que le bain en pleine mer est fort périlleux. La beauté du rocher, le va-et-vient de l'eau, donnent beaucoup d'agrément à ces bains, et l'eau, qui est celle du Gulf-Stream, a une température de 72° Fahrenheit. Les bains sont voûtés au sommet et fermés en partie du côté de la terre, mais ouverts du côté de la mer, pour laisser la vue libre : et pendant qu'on se baigne, on voit

Google



Vue générale de la Havane, capitale de Cuba. — Dessin de Lancelot.

Digitized by Google

les lourds navires flotter sur le Gulf-Stream, ce grand chemin de la mer Équinoxiale. L'eau dans les bains se tient à une profondeur de trois à cinq pieds, et ils sont assez grands pour qu'on puisse un peu y nager. Le fond est en sable et en coquilles. Ces bains ont été construits aux frais de l'État et sont libres. Quelques-uns sont réservés aux femmes, et d'autres *per la gente de color*.

Coolies chinois. — Quartier pauvre à la Havane. — La promenade de Tacon.

Je ne fus pas longtemps à la Havane sans remarquer dans les rues et les maisons des hommes de complexion indienne, avec de grossiers cheveux noirs. Je demandai si c'étaient des natifs indiens ou des hommes de sang mêlé. Non; ce sont des coolies. Leurs cheveux portés longs et leur costume ne m'avaient point révélé les Chinois; pourtant leurs formes et l'expression de leurs yeux auraient dû me l'indiquer. Ce sont les victimes de ce nouveau commerce dont nous entendons tant parler. On m'informe qu'il y en a deux cent mille à Cuba, et qu'ils y ont été importés dans l'espace de sept ans. J'ai rencontré les nouveaux et derniers venus en costume chinois, la tête rasée; mais la plupart portent ensuite des pantalons, des jaquettes et des chapeaux de paille, et laissent pousser leurs cheveux.

Je me rendis, peu de jours après mon arrivée, au *Jesus del Monte*, pour présenter une lettre d'introduction à l'évêque. Le chemin, en passant par la *Calzada de Jesus del Monte*, traverse une partie misérable, je dirais volontiers la plus misérable de la Havane, par des lignes sans fin de bouges à un étage en bois et en pisé, à peine habitables pour des nègres, et entremêlés d'une quantité de cabarets. Chevaux, mulets, ânes, poules, enfants, grandes personnes, tout le monde entre par la même porte; et par derrière on découvre d'horribles amas d'ordures. L'aspect des hommes, les chevaux attachés aux portes, les mules avec leurs paniers de fruits et de feuilles qui descendent jusqu'à terre, tout me parle de Gil Blas et de ce que j'ai lu sur la vie en Espagne. Les petits négrillons s'en vont tout nus, aussi peu soucieux de vêtements que des petits chiens. Mais c'est ce qu'on voit dans la ville entière. Ce matin, dans la grande salle de l'hôtel Le Grand, je voyais une dame, tout habillée de blanc et en grande toilette, tenir par la main un petit négrillon nu de deux à trois ans, blotti dans les plis de sa robe.

Nous commençons à nous élever sur les hauteurs de *Jesus del Monte*. Les maisons ont meilleure apparence : elles ont toujours un seul étage, mais sont hautes et en pierre, avec des pavés de marbre et des toits en tuiles, des cours pleines de gazon et d'arbres; et par les grilles des grandes fenêtres, hautes et larges, on voit un mobilier élégant, une double rangée de fauteuils, et des dames bien mises faisant jouer l'éventail.

Arrivé au sommet, on jouit d'une vue admirable. Voilà la Havane, ville et faubourg; le *Morro*, avec ses batteries et son phare; la ligne de fortifications qu'on nomme la *Cabaña* et *Casa Blanca*; le château d'*Ataves*, tout auprès, un parfait cône tronqué, fortifié au sommet; le château *del Principe*, plus lointain et plus élevé, et autour de tout cela « le désert gris et mélancolique du vieil Océan. » Non, non! il est toujours jeune! l'Océan bleu, brillant; il donne la joie au cœur, il inspire! Ai-je jamais contemplé une vue aussi grandiose? La vue de Quebec, du pied des cataractes de Montmorency, peut rivaliser avec celle-ci, mais ne la dépasse pas. Pour moi, je préfère la Havane, car rien, pas même le Saint-Laurent, si large qu'il soit, ne peut remplacer cette mer, l'horizon sans bornes, la vue des voiles qui brillent dans la distance, les larges contours du port, et ces longs bras qui l'embrassent.

Je reviens par le *Paseo de Tacon*, que je parcours dans toute sa longueur : cette promenade, bien plantée, n'a pas moins de trois milles d'étendue; elle s'étend depuis le champ de Mars, qui est hors des murs, à un grand jardin où il y a une fontaine et une statue, et qui est tout rempli des arbres et des fleurs les plus admirables. Aucune ville en Amérique ne possède une aussi belle avenue. Comme beaucoup d'autres choses à la Havane, elle porte le nom du général Tacon, dont l'énergie a tant fait pour la belle colonie espagnole.

Les surnoms à la Havane. — Matanzas. — La Plaza. — Limossar. L'intérieur de l'île. — La végétation.

Les Cubains ont un goût prononcé pour les noms bien ronflants. Chaque boutique, jusqu'à la plus humble, a son nom particulier. On leur donne les noms du soleil, de la lune, des dieux, des déesses, des demi-dieux et des héros; des fruits, des fleurs, des pierres précieuses; des noms favoris de femmes, avec des additions pleines de fantaisie; et enfin les noms de toutes les perfections possibles, de tous les plaisirs des sens et de l'esprit. Les prisons et les hôpitaux ont tous leurs noms plus ou moins patriotiques : les douze canons du Morro ont ceux des apôtres. Chaque ville a le nom d'un apôtre ou d'un saint, ou de quelque objet sacré. Le nom complet de la Havane, en l'honneur de Christophe Colomb, est *San Cristobal de la Habana*; celui de Matanzas est *San Carlos Alcazar de Matanzas*. Il est singulier que l'île elle-même ait défié toutes les tentatives faites pour en changer le nom. Elle avait été solennellement baptisée de celui de *Juana*, d'après la fille de Ferdinand et d'Isabelle; puis de *Ferdinand*, d'après ce monarque lui-même; puis de *Santiago d'Ave Maria*, mais on est toujours revenu au nom indien de Cuba. Pour satisfaire les goûts hyperboliques de la race qui l'a conquise, on se contente de dire, dans les cérémonies et les grandes occasions, *la siempre fidelisima isla de Cuba*.

Comme il n'y a pas de plantations à voir à la Havane, je pris le parti d'aller à Matanzas; tout autour de cette ville, les travaux sont en pleine activité dans cette saison. Un bateau à vapeur quitte la Havane tous les soirs à dix heures, et arrive à Matanzas avant le jour : la distance par mer est de cinquante à soixante milles.

Le steamer part ponctuellement à dix heures et sort du port. Les eaux noires sont illuminées par la lumière phosphorescente. Le câble qui retient les vaisseaux à l'ancre se dessine comme un filet d'argent. Chaque ba-

d by Google

teau, qui glisse silencieusement de vaisseau à vaisseau, de rivage à rivage, laisse un sillon d'argent derrière son gouvernail, et soulève à l'avant un flot argenté, pendant que les rames soulèvent de l'argent liquide qui s'écoule et retombe dans la profondeur opaque de l'eau. Une fois sorti du port, je m'endors et ne me réveille qu'à trois heures du matin dans la baie de Matanzas.

Nous mettons à l'ancre à un mille environ de la jetée : de petits bateaux viennent nous chercher et nous conduisent à la ville. Matanzas diffère de la Havane par le genre de constructions, les voitures, les coutumes, la largeur des rues, et a moins l'air d'une ville des tropiques. Elle a environ vingt-cinq mille habitants, et est située au point où deux petites rivières, le Yumuri et le San Juan, qu'on traverse par de beaux ponts de pierre, se jettent dans la mer. La ville se trouve ainsi divisée en trois parties. Les vaisseaux restent à l'ancre à deux ou trois milles de la cité; celle-ci est sur un terrain uni et brûlant, mais les collines environnantes sont pittoresques et fertiles. A l'ouest de la ville s'élève une chaine qui borde la mer, et qu'on nomme le *Cumbre;* on va y admirer de très-beaux points de vue.

Dans ma première promenade, je rencontrai une troupe de coolies portant, sous un soleil ardent, des pierres pour bâtir une maison, sous les yeux d'un surveillant assis à l'ombre. Ils sont nus jusqu'à la ceinture, avec des pantalons de coton courts qui s'arrêtent au genou. Quelques-uns de ces hommes sont fortement, un ou deux même puissamment constitués, mais beaucoup paraissent très-frêles. On m'informe, ce que j'avais déjà entendu dire à la Havane, que l'importateur de coolies reçoit deux mille francs par tête de l'acheteur, et que celui-ci doit donner aux coolies vingt francs de gages par mois, qu'ils peuvent réclamer tous les mois, si cela leur convient; ils sont tenus au service pour huit ans, et, pendant cette période, assujettis aux travaux ordinaires qu'on demande aux esclaves. Ils sont, dit-on, plus intelligents et peuvent faire un travail plus varié que les noirs. Il ne serait pas bon de fouetter un coolie. Ils ont, sur la dignité de leur personne, des opinions qui ne leur permettent pas de se soumettre à la dégradation d'un châtiment corporel. Si un coolie est fouetté, il faut que quelqu'un meure, ou le coolie lui-même, car ils sont terriblement enclins au suicide, ou celui qui a ordonné la punition, ou quelque autre personne, ce qui revient à peu près au même dans leurs étranges principes de châtiment indirect. Néanmoins, la valeur de la main-d'œuvre à Cuba est telle, qu'un habitant est prêt à donner deux mille francs en argent comptant, pour la chance de pouvoir imposer huit ans de travail à vingt francs par mois à un homme qui parle une langue étrangère, qui adore d'autres dieux, qui considère le suicide comme une vertu, et qui est gouverné par des lois morales tout autres que celles de son maître, sans compter que sa valeur est encore diminuée par les chances de mort naturelle, de maladie, d'accidents, de fuite, de punition imposée par les lois du pays, qu'il peut d'autant plus facilement violer qu'il ne les connait ni ne les comprend.

La *Plaza* est, dans le style ordinaire, un jardin clos avec des murailles; devant s'élève le palais du gouvernement. C'est ici, dans ce lieu si beau et en plein soleil de midi, que tomba, il y a quatorze ans, sous le feu des soldats espagnols, le patriote et poëte, l'un des rares poëtes populaires de Cuba, Gabriel de la Concepcion Valdez. Accusé d'être à la tête d'un mouvement organisé pour délivrer les esclaves, qui jeta la terreur à Cuba en 1844, il fut condamné à mort et fusillé. Son nom et son histoire sont populaires à Cuba. Il était surtout connu sous le nom de Placido, sous lequel il écrivait. C'était un homme de talent et un brave, mais c'était un mulâtre!

Je pars en chemin de fer pour Limossar; en quittant Matanzas, nous nous élevons sur un plan incliné; la baie et la cité s'étendent au-dessous de nous. La baie est profonde sur le bord occidental, sous les hauteurs du Cumbre, et c'est là que les vaisseaux se tiennent à l'ancre; ailleurs, elle est peu profonde, et l'eau y est d'un vert clair. Des bateaux à rames et à voile font le trajet entre les navires et les quais.

Je vais maintenant voir pour la première fois l'intérieur de Cuba. On ne saurait avoir un jour plus favorable. L'air est transparent et n'est pas excessivement chaud. Des nuages doux flottent à demi-hauteur dans un ciel serein; le soleil est brillant, et la luxuriante flore d'un été perpétuel couvre tout le pays. Partout s'élèvent ces étranges palmiers! je ne puis m'y habituer. Beaucoup d'autres arbres ressemblent aux nôtres, et l'on croirait qu'ils peuvent venir dans notre pays. Mais le palmier royal a l'air tropical par excellence : il ne peut croître hors d'une étroite ceinture qui court autour du globe. Son tronc, long, mince, si droit et si uni, emmaillotté depuis le pied dans le bandage serré d'une toile grise, montre un cou d'un vert foncé, et au-dessus une crête et un plumage de feuilles de la même couleur. Il ne donne pas d'ombre, et ne porte pas de fruits estimés de l'homme. Il n'a aucune beauté particulière pour faire pardonner son inutilité. Pourtant il a quelque chose de plus que la beauté, il exerce sur le regard une fascination étrange, et on sent, quand on l'a vu, qu'on ne peut plus l'oublier.

Quels sont ces bouquets qui semblent du maïs tendant à prendre les proportions d'un arbuste? La tige parait devenue tronc, la délicate pellicule externe une écorce, et les grains de maïs se transforment en melons? Ce sont les bananiers et les plantains, comme le montrent, quand on approche, leurs grappes de fruits verts et jaunes. Et là-bas, cet arbre penché, avec ses longues feuilles qui tombent à terre, et des fruits verts comme des melons? J'interromps mon voisin qui fume son dixième cigarrito, pour lui en demander le nom. C'est le cocoa! Ce melon vert deviendra la dure noix que nous cassons avec un marteau.

Les champs de canne à sucre. — Une plantation. — Le café.
La vie dans une plantation de sucre.

Nous arrivons bientôt à des champs de canne à sucre, qui de loin ressemblent à des champs de blé gigantesque. Ils s'élèvent à huit ou dix pieds de hauteur et sont très-

fourrés. Une armée pourrait s'y cacher. Le sol porte toutes les traces d'une intense fertilité.

Là-bas, au bout d'une avenue de palmiers, dans un nid d'arbres ombreux, est un groupe de bâtiments blancs entouré d'une mer de champs de canne à sucre, avec une haute cheminée qui vomit des filets de fumée noire. C'est une plantation de sucre, le premier *ingenio* que j'aperçoive. Des chars traînés par des bœufs, chargés de cannes, traversent lentement les champs; et autour des maisons, dans les champs, dans toutes les attitudes du travail, on voit les nègres, hommes, femmes, enfants, les uns coupant les cannes, les autres chargeant les chars; c'est une scène d'activité industrielle sous le soleil d'un jour accablant et plein de langueur.

Les groupes de maisons blanches à un étage deviennent plus fréquents, quelquefois ils sont très-rapprochés



Avenue de palmiers devant une habitation de Cuba. — Dessin de E. de Berard.

les uns des autres; tous ont le même caractère, ils ne diffèrent que par la végétation qui les entoure. Les uns ont de larges avenues de palmiers, de mangos, ou d'orangers, et sont entourés de jardins, abrités sous des bouquets d'arbres; d'autres brillent sous le soleil ardent, sur une plaine unie de cannes; à peine une petite oasis de verdure s'élève aux alentours.

Je commence à sentir que je suis bien dans Cuba; dans la riche, tropicale Cuba, qui fait du sucre et est cultivée par des esclaves : la vie cubaine doit être étudiée dans les plantations. J'arrive à la station, où je dois m'arrêter pour aller à la plantation de señor C.... On me montre à une petite distance, sous de grands arbres, une maison où l'on arrive entre des orangers. Tout autour de moi, je ne vois qu'une riche verdure, sur un sol doucement ondulé; çà et là, une haute colline à l'horizon,



Cathédrale de la Havane. — Dessin de Navlet.

Digitized by Google

et d'un côté une chaîne lointaine de basses montagnes. On n'entend d'autre son que le chant des oiseaux; des fleurs sauvages, de toute forme et de toute odeur, couvrent le sol et les buissons. Voici la fameuse terre rouge si renommée pour sa fertilité. Il semblerait que l'avenue a été couverte de briques pulvérisées, et la poussière elle-même a une couleur rouge. Voici la haute maison à un seul étage, avec ses longues, hautes piazzas. Ici la haute muraille, peinte de blanc, qui enceint un grand carré, ne s'ouvre que par une porte, et donne à l'habitation l'air d'un fort; là-bas sont les cases des noirs; plus loin la fabrique de sucre, la cheminée qui fume, et les chars avec leurs bœufs. Par la porte, je puis apercevoir deux messieurs à table, et deux négresses, dont l'une sert, et l'autre est occupée à chasser les mouches. Le nègre qui m'accompagne et porte mon bagage, met la main à son chapeau, et attend qu'on lui donne la permission d'entrer sur la piazza : car dans les plantations les nègres ne peuvent approcher la porte de la maison sans en avoir reçu la permission. Ma lettre d'introduction lue, on me reçoit avec la plus cordiale hospitalité.

La plantation où je suis se nommait le Labyrinthe « El Labarinto : » pendant trente ans elle a été un *cafetal* (plantation à café) très-prospère. Les causes qui ont amené la chute des cafetals à Cuba ont agi ici comme ailleurs : et on a créé maintenant une plantation de cannes à sucre à la place, sous le nom nouveau de *la Ariadne*.

La conversion des plantations à café en plantations à sucre, du *cafetal* en *ingenio*, a très-sérieusement affecté les conditions sociales et économiques de l'île de Cuba. Le café doit venir à l'ombre; en conséquence, un cafetal était une plantation d'arbres; l'économie et le goût à la fois avaient amené les planteurs, qui presque tous étaient des réfugiés de Saint-Domingue, à choisir des arbres fruitiers, avec des arbres dont le bois était recherché, aussi bien que ceux qui étaient remarquables par leur beauté. Sous ce manteau d'arbres croissait le caféier, plante toujours verte, et presque toujours en fleurs, avec des baies de teintes changeantes, qui deux fois l'année, donnent les grains de café. Pour exploiter la plantation, il fallait y percer, à des intervalles assez nombreux, des avenues assez larges pour les voitures. La plantation était par conséquent découpée comme un jardin, avec des avenues, des sentiers, sous l'ombre des arbres les plus admirables; l'espace qui séparait les avenues était un immense verger, à l'ombre duquel s'élevait, jusqu'à cinq ou six pieds de hauteur, la plante à café. Le travail consistait à soigner la plante, à recueillir le café, et les fruits; on cultivait en outre des légumes, on élevait des moutons, des chevaux et des bœufs. C'était de l'horticulture, sur la plus vaste échelle possible. Il fallait beaucoup de temps pour créer le jardin, les Cubains disent volontiers « le paradis d'un cafetal : » une fois achevé, c'était un séjour délicieux et aimé. On n'avait besoin d'aucune aide mécanique, on se passait de la vapeur, de la science; il suffisait de connaître les sols, la culture de quelques plantes et de quelques arbres.

Il a fallu vingt ans et plus pour démontrer aux Cubains, que le Brésil, les Antilles, qui sont à une latitude plus méridionale que Cuba, et les États de l'Amérique centrale, peuvent produire le café avec plus d'avantage. Les ouragans successifs et terribles de 1843 et 1845, qui détruisirent et ravagèrent tant de cafetals, joints au système colonial de la métropole, qui n'accordait aucune protection efficace à Cuba, ont mis fin à l'ère des plantations à café. Ces motifs n'ont sans doute fait que hâter une résolution nécessaire. Les mêmes causes qui produisaient l'infériorité de Cuba, au point de vue de la production du café, lui ont assuré une supériorité marquée pour la production du sucre. Les plantations détruites ont été consacrées à la culture de la canne; et graduellement, d'abord dans les parties occidentales et septentrionales, puis chaque jour plus avant du côté de l'est et du sud sur l'île entière, les ravissants cafetals ont été abattus, les arbres coupés, la charrue a passé sur les avenues et les sentiers, et le pays dénudé n'est plus qu'une mer de cannes.

La vie dans une plantation de cannes à sucre.

La canne à sucre ne s'accommode point de l'ombre. Pour en rendre la culture profitable, il faut la cultiver aussi en grand que possible. Avoir des arbres fruitiers, serait une mauvaise économie pour le planteur. La plupart des fruits, surtout l'orange, qui s'exporte le plus, arrivent à maturité au milieu de la saison sucrière, et tous les bras sont alors requis. La canne ne mûrit qu'une fois l'année. Tout le travail doit être accompli pendant la période où elle commence à être assez mûre pour être portée au moulin et le moment où la chaleur et les pluies commencent à la gâter. Dans la Louisiane cette période ne dépasse pas huit semaines. A Cuba, elle est de quatre mois pleins. Cette différence donne à Cuba un grand avantage. Pourtant ces quatre mois sont encore trop courts; et pendant ce temps la cheminée fume et les fourneaux sont allumés jour et nuit.

Une plantation de sucre n'est ni un jardin, ni un verger. Ce n'est plus le séjour aimé dont s'enorgueillissait la famille du planteur. Aussi les plantations souffrent-elles des maux de l'absentéisme, et les propriétaires habitent aujourd'hui les environs de la Havane, de Matanzas, ou même New-York. L'esclavage a perdu par là ce qu'il avait encore de patriarcal. Le maître n'est plus le chef de la famille à la fois juge, médecin, prêtre, père, comme nous le représentent quelquefois les avocats de l'esclavage. Des surveillants, des administrateurs sont aujourd'hui placés entre lui et les esclaves. Les sentiments que fait naître une existence commune, les souvenirs de l'enfance, de longues et intimes relations, un amour partagé pour la maison, la terre, les animaux domestiques, les oiseaux; — les sympathies qui s'éveillent par les naissances, les maladies, par la mort même, les devoirs religieux accomplis en commun; — tout ce qui pouvait améliorer les rapports sociaux, tout cela disparait de plus en plus.

Je découvre que l'ingénieur qui a le soin de la

d by Googl

machine à vapeur de la sucrerie est un Américain : il appartient à une classe de machinistes que la culture du sucre amène tous les ans à Cuba. Ils quittent les États-Unis en automne, s'engagent pour la saison, mettent les appareils en bon état, restent quatre ou cinq mois occupés, puis s'en reviennent au printemps dans leur pays. Ce sont des gens fort habiles, et capables de faire toutes les réparations nécessaires : ils sont très-bien payés, mais sont constamment occupés pendant quatre mois, sans aucune distraction ni récréation. Celui avec qui je fais connaissance connait très-bien Cuba, où il est déjà venu plusieurs fois : il m'apprend que dans toutes les plantations, pendant la saison sucrière, les noirs n'ont que quatre heures de sommeil sur les vingt-quatre heures, une heure pour dîner, une demi-heure pour déjeuner. La nuit est divisée en trois périodes de trois heures, les noirs ont, par tiers, leur tour de sommeil.

Les employés les plus importants dans une plantation sont le *mayoral* et le *mayordomo*. Le premier a la surveillance générale des noirs et doit établir parmi eux une stricte discipline. Le majordome est l'homme d'affaires de la plantation. Sous les ordres du mayoral sont un certain nombre de *contra-mayorales*, qui correspondent à ce qu'on nomme les *drivers* dans les plantations des États-Unis. L'un d'eux accompagne toujours un groupe de nègres à l'ouvrage, dans les champs ou ailleurs, les surveille, les dirige, et les fait travailler. Ils portent constamment sous le bras un fouet court, le signe de leur office. Ce sont presque toujours des nègres, et généralement les noirs ne montrent pas plus d'humanité dans ces fonctions que les blancs de bas étage.

Chaque soir, le majordome distribue des provisions aux noirs, sous la surveillance de l'administrateur. Les feux s'allument ensuite dans les cases, et on y prépare le repas du soir. J'allai les visiter avant que le quartier nègre ne fût fermé. Une haute muraille entoure une cour carrée où sont les cases. Il n'y a qu'une porte d'entrée, qui se ferme à la nuit ; quitter le quartier après la fermeture serait un délit très-grave. Les huttes sont simples, mais assez bien disposées. Dans quelques-unes est allumé un feu autour duquel, même dans cette saison chaude, les nègres aiment à se grouper. Cette visite laissa une étrange impression dans mon esprit. Rentré dans ma chambre à coucher, dans le silence de la nuit, je m'endormis en songeant que j'étais, à Cuba, l'hôte d'un planteur, au milieu de tous les effets de cet étrange système où un homme s'arroge tous les droits sur d'autres, amenés à travers l'Océan. J'entendais encore le chant des nègres chargeant les chars dans les champs de canne et leurs ondulations barbares : *Na-nu*, *A-ya*, — *Na-ne*, *A-ya*.



La Volante, voiture de la Havane. — Dessin de Victor Adam.

Une fois je me réveillai au milieu de la nuit, et de loin j'entendis le bruit des travailleurs occupés dans les champs, sous la clarté des étoiles.

Le Cumbre. — Le passage. — Retour à la Havane.

Revenu à Matanzas, je vais visiter la montagne du Cumbre. Je pars à cheval avec un noir pour guide ; nous nous élevons peu à peu au-dessus de la ville. La baie, les maisons, le port, sont à nos pieds ; le *Pan* s'élève, dans la distance, à la hauteur de mille mètres. L'Océan est devant nous, et derrière la paisible vallée de l'Yumuri ; je reviens par cette pittoresque vallée, sans avoir le temps de visiter aucune des cavernes à stalactites qui y sont très-nombreuses et très-profondes.

Pour retourner à la Havane, je ne pris pas la route de mer, mais le chemin de fer qui unit ces deux villes. Bien

que la distance à vol d'oiseau soit seulement de soixante milles, la ligne a environ cent milles à cause des nombreux détours qu'elle fait pour atteindre les plus importantes plantations. Le voyage est plus long, mais il gagne aussi en intérêt. Je ne puis me lasser de cette scène étrange, et je contemple avec un intérêt qui ne se refroidit pas les stations avec leurs groupes de noirs, de marchands de fruits, les amas de sucre et de mélasse qui y sont accumulés; les ingenios brillant sous les rayons du soleil, avec leurs cheminées élevées; les champs interminables de cannes; les bœufs lents qui traînent les chars; les intervalles de sol non défriché; les jungles ornées de fleurs sauvages; les bouquets de cocoa aux branches pendantes et pleureuses; les palmiers; les orangers roides, avec leurs pommes d'or, çà et là les restes d'un cafetal, avec des çafiers sauvages et non coupés, sous des bosquets luxuriants de bananiers. L'œil peut-il jamais se fatiguer de ce spectacle?

Un peu plus tard, dans l'après-midi, le caractère de la vue commence à changer. Les ingenios et les champs de cannes deviennent moins fréquents, puis disparaissent entièrement, et les maisons ont plutôt l'air de villas que de fabriques. Sur les routes on voit des files de mulets et de chevaux chargés de paniers de fruits, ou balayant le sol avec le ourrage vert dont ils sont chargés; tout cela



Vue de Matanzas. — Dessin de Lancelot d'après F. Mialhe.

se dirige vers la Havane. Bientôt on voit le château d'Atavar et le Principe, puis le port et la mer, la forêt de mâts, la longue ligne des fortifications, les maisons bleues, blanches et jaunes; il me semble que je suis revenu chez moi après une très-longue absence; je n'ai pourtant été que pendant quelques jours sur les plantations, mais les impressions que j'y ai reçues ont été si nouvelles et si étranges!

La population de Cuba. — Les noirs libres. — Les mystères de l'esclavage. — Les productions naturelles. — Le climat.

Il faut présenter maintenant les résultats les plus importants de mes observations sur l'état actuel de l'île de Cuba. Les renseignements que j'ai reçus ont été quelquefois contradictoires, mais par cela même il est plus aisé de les contrôler les uns par les autres.

Il y a trois classes de personnes à Cuba, sans compter les esclaves; ce sont les Cubains, les Espagnols et les étrangers des autres nations. Par Cubains, j'entends les créoles ou les personnes nées à Cuba. Par Espagnols, les Péninsulaires ou natifs de la vieille Espagne. La troisième classe comprend les Américains, les Anglais, les Français, les Allemands. Cette dernière classe est nombreuse, possède beaucoup de richesses, et se compose de marchands, de banquiers et de commerçants. Les Espagnols composent l'armée et la marine, remplissent



Paysage dans l'île de Cuba. — Loma (côte) de Candela. — Dessin de Paul Huet d'après F. Mialhe.

Digitized by Google

toutes les fonctions publiques : la justice, l'administration, l'éducation, le fisc, les postes, la police, le haut clergé leur appartiennent, et on y compte en outre une nombreuse et riche classe de marchands, de banquiers, de boutiquiers et d'ouvriers.

Le nombre des esclaves n'est pas connu avec exactitude. Le recensement de 1857 le fixe à trois cent soixante-quinze mille; mais on ne peut se fier à ce chiffre. Comme les esclaves sont taxés pour l'impôt, le gouvernement a beaucoup de peine à obtenir une statistique exacte. Presque tout le monde, à Cuba, s'accorde à dire qu'il y a au moins cinq cent mille esclaves; quelques-uns élèvent le chiffre jusqu'à sept cent mille. Je suis moi-même disposé à croire que celui de six cent mille se rapproche le plus de la vérité.

Les noirs libres, d'après le recensement de 1857, sont au nombre de cent vingt-cinq mille; mais ce chiffre est trop faible. La population blanche comprend sept cent mille âmes. Il y a à peu près un noir libre pour trois esclaves; et leur nombre total est un peu supérieur à celui des blancs.

Le fait qu'il y a un noir libre sur quatre indique suffisamment que les lois qui sont faites en Espagne favorisent l'émancipation. Elles favorisent aussi le noir émancipé. L'étranger qui visite la Havane verra un régiment de mille volontaires noirs, paradant avec les troupes de ligne et les volontaires blancs ; quand on songe que le port des armes est considéré comme un honneur et un privilége, et n'est pas permis aux blancs créoles, excepté à un très-petit nombre qui sont en faveur, la signification d'un tel fait ne peut échapper à personne.

Tout esclave a le droit de se présenter devant un magistrat, de se faire estimer, et, en payant la somme fixée, de recevoir des papiers qui établissent sa liberté. L'évaluation est faite par trois assesseurs ; le maître de l'esclave en nomme un, le magistrat les deux autres. L'esclave n'est pas obligé de payer toute la somme à la fois, mais il peut payer par petites sommes qui ne doivent pas être au-dessous de vingt-cinq francs. Il y a une autre prescription qui, au premier abord, ne paraît pas très-importante, mais qui est, je suis incliné à le croire, la protection pratiquement la plus efficace et la meilleure garantie donnée aux noirs contre leurs possesseurs : c'est le droit de vente forcée. Un esclave peut, après s'être fait estimer, forcer son maître à le transférer à quiconque voudra payer la somme déterminée. Pour exercer ce droit, il n'a pas besoin de rendre compte de ses griefs ; il suffit qu'il exprime le désir du transfert et que quelqu'un soit disposé à l'acheter. Cette loi de transfert est appliquée très-fréquemment et est un frein perpétuel imposé aux maîtres d'esclaves.

D'après une autre loi, les noirs sont baptisés et enterrés suivant les rites chrétiens. Mais on n'applique pas les articles qui commandent de leur donner une instruction religieuse, et de les conduire aux offices. Dans la plupart des districts ruraux, les nègres ne voient jamais un prêtre ni une église.

L'Église célèbre rarement les mariages des noirs ; comme dans le dogme catholique le mariage est un sacrement qui noue un lien indissoluble, le maître l'évite pour ne pas être gêné dans les ventes et les hypothèques ; en conséquence, les mariages sont ordinairement faits par le maître lui-même, et naturellement ils n'ont aucune valeur légale ; aussi ce lien n'est-il que bien peu respecté.

Il est, au reste, très-difficile pour un étranger de se rendre un compte exact de la situation relative des noirs et des blancs. Si quelqu'un, venu du Nord, s'attend à trouver ici des chaînes, à voir le sang couler ; si, muni de lettres pour les planteurs les plus riches, il se mêle à leur existence, écoute leurs anecdotes à table en déjeunant et en dînant avec des dames, il n'entendra parler d'aucune cruauté, d'aucune violence ; il sera peut-être assez naïf pour croire qu'il a vu ce qui s'appelle l'esclavage. Il ne sait pas que cette large plantation, avec ses cheminées qui fument, et que son hôte ne visite pas, a passé aux créanciers du dernier propriétaire, qui a fait faillite, et qu'elle est aujourd'hui sous la charge d'un homme d'affaires qui doit en tirer le plus qu'il pourra dans le moindre temps possible, et vendre les esclaves comme il pourra. Il ne sait pas que cette autre plantation, qui appartient à un jeune débauché qui passe la moitié de son temps à la Havane, est un séjour de licence et de cruauté. Il ignore peut-être que ces grands chiens enchaînés à la maison qu'il visite, sont des bouledogues cubains, dressés à la chasse aux nègres. Il ne sait pas que les aboiements qu'il a entendus une nuit étaient le signal d'une poursuite où tous les blancs du voisinage ont pris part, et que la semaine dernière, tous les propriétaires du canton ont été obligés de s'ériger en comité de surveillance et de police. Il ne sait pas que cet homme de mauvaise mine qui est venu hier, et que les dames ont reçu froidement, avec une aversion mal déguisée, était un chasseur de nègres de profession. Il n'a jamais vu la *Sierra del Cristal*, la chaîne qui s'étend dans la partie orientale de Cuba, habitée par des fugitifs, et où les blancs osent à peine s'aventurer. Dans les villes, il ne va pas visiter hors des murs les endroits où les blancs de bas étage fouettent pour quelques réaux les domestiques noirs, hommes ou femmes, qui ont encouru une punition.

Disons quelque chose des ressources matérielles de la belle colonie espagnole. Cuba contient certainement plus de bons ports que toute la côte américaine aux latitudes supérieures à celles de Norfolk. Le sol y est très-riche, et il n'y a point de grandes plaines de sable, ni le long de la mer, ni dans l'intérieur. Les rochers de coraux forment le rivage, et l'herbe et les arbres descendent jusqu'au bord même des falaises. La surface du pays est diversifiée par des montagnes et des collines, et est très-bien boisée et suffisamment irriguée. L'île a des mines de cuivre et de fer ; elle produit aussi du charbon bitumineux qu'on peut employer dans les manufactures, du marbre, des bois durs en abondance, tels que l'acajou, le cèdre, l'ébène, le *lignum vitæ*, le bois de fer. Les Cubains se vantent de n'avoir dans leur île ni bêtes

féroces ni reptiles venimeux. En fait d'animaux dangereux ils n'ont que le scorpion, la tarentule et le nigua : mais la morsure du scorpion et de la tarentule, bien que très-douloureuse, ne cause pas la mort. Le nigua est très-désagréable; si on le laisse longtemps sous la peau, il ne peut plus être extirpé et rend une opération nécessaire.

Quant au climat, je n'ai aucun doute que dans l'intérieur, surtout sur les terres rouges, il ne soit agréable et sain, été comme hiver; mais sur le bord des rivières, dans le pays bas en terres noires, dans les savanes, la fièvre intermittente règne ainsi que la fièvre aiguë. Les cités sont désolées par la fièvre jaune, et dans les dernières années le choléra les a aussi visitées. Dans les villes, l'année, au point de vue de la salubrité, peut être divisée en trois parties : pendant les quatre mois d'hiver, les villes sont saines; pendant les quatre mois d'été, elles sont malsaines; les quatre autres mois d'automne et de printemps ont un caractère intermédiaire. Il y a toujours quelques cas de fièvre jaune pendant l'hiver, mais on y fait peu d'attention et ils ne résultent que d'une imprudence excessive. On estime que vingt-cinq soldats sur cent meurent de cette maladie pendant les premières années de leur acclimatation; pendant l'année du choléra, il en est mort soixante sur cent. La température moyenne de l'île est de 70° Fahrenheit l'hiver, et 83° l'été. L'île est visitée quelquefois par de violentes tempêtes, mais elles n'y sont pas aussi fréquentes que dans les Antilles. Il y a de forts orages l'été, et de grandes sécheresses l'hiver, bien qu'ordinairement la rosée suffise à entretenir l'humidité nécessaire à la végétation dans l'intervalle des saisons de pluie.

Le steamer qui doit m'emmener, *le Cahawba*, vient d'arriver. Quand une fois le départ est décidé, on trouve un caractère plus étrange et plus pittoresque à la ville que l'on va quitter; je regardais pour la dernière fois les enseignes familières, les noms des rues, l'*Obria pia*, *Lamparilla*, *Mercaderes*, *San Ignacio*, *Obispo*, et les jolis et fantastiques noms des boutiques. Il me semblait que les rues étroites avaient bien leur avantage, puisqu'on s'y trouve mieux à l'ombre, et qu'on peut les tendre avec des draperies d'un côté à l'autre, bien qu'on y rende ainsi l'air étouffant. Aucune ville n'a de plus belles avenues que celles de l'Isabel et de Tacon; et je ne reverrai plus les palmiers dans les pays du Nord. Voici la Dominica : quel charmant endroit le soir, après la *retreta*, pour prendre le café ou le thé près de la fontaine, dans la grande cour; c'est le seul lieu public, avec les théâtres, où l'on voie les dames hors de leurs volantes. Il faut quitter tout cela.

Tout le long du quai, où sont rangés les navires et où se fait tout le travail des chargements et des déchargements, est une longue et haute galerie, où l'on est abrité contre les rayons du soleil. Avant qu'elle fût construite, on dit que l'on a vu des ouvriers tomber morts, sur le quai, sous les coups du soleil.

Je trouve à bord du *Cahawba* ma cargaison d'oranges d'Iglesia, mes confitures de la Dominica et mes cigares de Cabaña; tous les passagers sont réunis; le pont est couvert de montagnes d'oranges; l'ancre est levée, le steamer sort du port avec le pavillon étoilé flottant. Le ciel est rougi à l'occident par le soleil couchant; les tambours et les trompettes résonnent dans les fortifications, pendant que nous passons devant la Casa Blanca, la Cabaña, la Punta et le Morro. Le ciel s'assombrit, le vaisseau monte et descend sur la vague, la lanterne du Morro jette son rayon sur les eaux, et les rives de Cuba s'évanouissent dans la profondeur de l'horizon.

Après le thé, tout le monde est sur le pont. La nuit est claire, mais je n'ai jamais vu autre chose que des jours et des nuits claires sur mer et sur terre, depuis que j'ai passé le Gulf-Stream, en allant à Cuba. La Croix du Sud est visible à l'horizon, et l'étoile du Nord se montre au-dessus de l'horizon, du côté du septentrion. L'air de Cuba, sur la montagne ou la plaine, l'air d'aucun pays ne peut être comparé à celui de l'Océan, à cet air vigoureux et salin ! Comme on le boit avec avidité ! Que j'aime aussi ce puissant mouvement qui me berce et ferme peu à peu mes yeux! La nécessité seule du sommeil peut cependant me déterminer à goûter quelque repos dans la splendeur de ces nuits équinoxiales.

Nous arrivons le troisième jour, par un temps frais, devant la côte de la Caroline du Nord; mais, comme nous restons dans le Gulf-Stream, nous ne voyons pas la terre. Nous voilà sur la grande route du commerce de toute la partie centrale de l'Amérique, et cependant combien peu nous voyons de navires : pas un seul pendant trois jours. Le lendemain, nous sortons du Gulf-Stream; le temps est plus froid; un jour après, nous voyons la lumière de Barnegat, à quatre heures du matin, puis les hauteurs de Neversink; la longue côte de New-Jersey est étendue devant nous; le port de New-York n'est plus qu'à quatre ou cinq heures. Sur la plage sableuse de Long-Island sont les débris du *Black-Warrior*, récemment naufragé, l'ancien second de notre *Cahawba*. Bien loin à l'horizon, du côté de l'orient, et à peine discernable, est *l'Europa*, en route pour Liverpool. Bien loin de la côte, jusqu'à vingt ou trente milles du port, la mer est tachée de petits bateaux qui font leur pêche pour le marché de New-York; et des bateaux remorqueurs guettent, en lançant un peu de vapeur, bien loin dans la pleine mer, les vaisseaux qui arrivent. Un pilote vient nous chercher et nous amène dans le port.

Aucun port n'a une aussi belle entrée que celui de New-York : on a devant soi l'île de Staten, les hauteurs de Brooklyn, la vue lointaine des îles de la rivière Hudson, les faubourgs populeux qui s'étendent dans toutes les directions, la large baie, les clochers élevés et les hautes maisons de la ville, et la forêt entrelacée des mâts des navires.

Il n'y a pas encore de neige sur la campagne et sur le sommet des maisons, mais les arbres dépouillés de feuilles, le gazon desséché, les lourds paletots et les fourrures forment un contraste saisissant avec les chapeaux de paille, les habits de toile blanche, les persiennes abaissées et les moissons jaunies par le soleil que je voyais il y a cinq jours seulement.

Nous entrons dans notre dock avec le calme et la précision qui marquent tous les mouvements du *Cahawba*. Une troupe de cochers de New-York est réunie sur le quai; ils ont l'air de gens qui ont volé leurs voitures et leurs chevaux, et qui voudraient voler notre bagage. Pas d'agents de la police en vue. Tout le monde prédit une bataille. Pendant quelques minutes il n'y a d'autre inconvénient que celui de cris violents qui réclament des voyageurs et du bagage; mais bientôt les cochers se pressent sur le pont; on leur donne l'ordre de reculer; l'équipage tâche de les repousser, puis on échange des injures et bientôt des coups. L'un des assiégeants, renversé par un coup violent, tombe évanoui et est porté à terre par ses camarades, sur le quai; puis ils reviennent et continuent leurs menaces contre l'équipage. Les officiers du navire sont accoutumés à tout cela, et sont déterminés à se protéger eux et leur équipage, à leurs risques et périls.

Pendant la traversée, nous avions vanté patriotiquement notre pays à plusieurs passagers cubains; et toutes les comparaisons, jusqu'à présent, avaient été favorables à notre patrie; mais ici nous n'avions décidément pas l'avantage. Les étrangers s'inquiétaient beaucoup plus



Paysage dans l'île de Cuba (Loma de la Givora). — Dessin de Paul Huet d'après F. Mialhe.

que nous. Nous savions qu'il ne s'agissait que d'une rixe pour obtenir une charge, et que tout cela finirait par quelques coups, peut-être par une malle ou deux perdues. Les étrangers voyaient là une insurrection des basses classes. Une vieille dame surtout, qui avait une immense quantité de bagages, était dans un état de trépidation extraordinaire, et n'osait confier ni elle-même ni ses malles aux chances d'un conflit.

Mais c'est l'esprit de notre peuple de se jeter dans des difficultés pour se donner le plaisir d'en sortir. L'affaire est bientôt calmée; la foule s'éclaircit à mesure que les passagers choisissent leur voiture et quittent le bateau; une heure ou deux après avoir touché le quai, le pont est silencieux, la machine vomit ses dernières bouffées de fumée; le capitaine et le lieutenant ont reçu les poignées de main et les adieux de tout le monde; et la société réunie pendant cinq jours pour ne plus jamais se revoir sur mer ou sur terre, se disperse dans les rues de la grande cité, les uns pour aller vers les collines neigeuses de la Nouvelle-Angleterre, les autres pour se répandre dans le vaste monde du *far west*.

Traduit par M. A. Laugel.

Digitized by Google



Grenoble et les Alpes dauphinoises. — Dessin de Karl Girardet d'après une photographie de MM. Muzet et Bajat.

EXCURSIONS DANS LE DAUPHINÉ,

PAR M. ADOLPHE JOANNE.

1850-1860.

I

Le pic de Belledonne.

Avant d'entrer à Grenoble, la route de Paris gravit un petit escarpement au pied duquel coule l'Isère et que domine le village de Saint-Martin-le-Vinoux. Du sommet de cette côte on découvre un des plus beaux paysages de la France. Jamais je n'ai pu me lasser de l'admirer. Les vastes plaines du Drac et de l'Isère, bien que trop souvent ravagées par ces rivières qui les fécondent, sont couvertes d'une végétation si luxuriante et si variée; les hautes montagnes, entre lesquelles elles s'étendent ou se resserrent tour à tour, présentent des aspects si divers, des formes si différentes, des teintes si opposées et si harmonieusement fondues ensemble, que la critique la plus difficile ne trouverait aucun trait, aucune couleur à modifier dans ce merveilleux tableau. Rien n'y manque de ce qui peut charmer les yeux : eaux abondantes et rapides, vertes prairies, vergers touffus, immenses forêts où toutes les essences prospèrent également, rochers bizarres souvent visités par les nuages, neiges et glaces que ne parviennent point à fondre les plus fortes chaleurs de l'été, et dont la blancheur fait paraître plus bleu l'azur d'un ciel déjà méridional.... Heureux ceux qui savent apprécier ces chefs-d'œuvre de la création! Quant à moi, je retournerais chaque année à Grenoble, si je le pouvais, ne fût-ce que pour contempler, n'importe à quelle heure du jour, le panorama qu'offre aux touristes qui ont le bonheur de la gravir, la petite côte de Saint-Martin-le-Vinoux.

Quelques minutes après avoir dépassé ce village si

bien situé, en contourne le dernier escarpement du mont Rachais, pour entrer à Grenoble par la porte de France. Le paysage change tout à coup; il est moins varié, mais plus grandiose. La gravure placée en tête de cet article me dispense de le décrire. Au-dessus du groupe pittoresque des maisons et des monuments publics de Grenoble se dresse la grande chaîne des Alpes dauphinoises, étincelante de neiges et de glaces éternelles, et dont les crêtes dentelées atteignent la hauteur de deux mille cinq cents à trois mille mètres.

Tout enfant, je m'étais senti attiré par ces montagnes. Mon instinct ne me trompait pas : je pressentais, en les admirant pour la première fois, que je passerais sur leurs sommets quelques-unes des plus belles heures de ma vie. Bien des années cependant devaient s'écouler avant que je pusse satisfaire ces désirs de ma jeunesse. Devenu homme, je les avais vus s'accroître au lieu de diminuer. Ce n'était pas un caprice, c'était une passion ; plus je m'y abandonnais, plus elle me possédait. J'en avais fait l'expérience dans les Alpes de la Suisse et du Tyrol ; toutefois, par suite de circonstances inutiles à rappeler ici, je n'avais pas encore escaladé les Alpes du Dauphiné. Stupide vanité! diront les promeneurs des plaines. On n'entreprend de pareilles courses que pour s'en vanter au retour. Erreur profonde ! Loin de moi la prétention d'excuser ni d'encourager des expéditions dangereuses où l'on compromet par orgueil, non-seulement sa vie, mais l'existence des guides que l'appât du gain détermine à vous accompagner. On n'est absous de pareilles tentatives que si elles ont pour but une observation ou une découverte scientifique. Elles méritent un blâme sévère toutes les fois que l'amour-propre est leur seul mobile. Mais, quand on aime vraiment la nature, quand on sait en comprendre les charmes, les splendeurs, les harmonies, les enseignements, on éprouve des jouissances infinies à s'élever sur les hautes montagnes. La santé de l'âme y gagne autant que celle du corps. On y prend, en fatiguant ses membres pour les fortifier, ces bains d'air vivifiant que recommandait avec tant d'éloquence Jean-Jacques Rousseau; les sentiments s'y épurent comme l'atmosphère; les idées y grandissent ; on y découvre, à mesure qu'on monte, des beautés inconnues de ceux qui se contentent de les contempler des vallées ou des plaines ; tout change, en effet, formes, couleurs, aspects, horizons ; on éprouve enfin un plaisir indéfinissable à dominer, à perdre de vue, en paraissant se rapprocher du ciel, ces bas-fonds de la terre, où la triste humanité se livre à son travail forcé, plus occupée malheureusement à satisfaire de mauvaises et honteuses passions qu'à développer les facultés intellectuelles et morales qui devraient être la source unique de ses plaisirs et de son bonheur !

Le 11 septembre 1852, le temps paraissant assuré pour le lendemain, je résolus de tenter l'escalade de la plus haute sommité de la chaîne des Alpes dauphinoises qui dominent la rive gauche de l'Isère. Cette sommité, — on ne la voit pas de Grenoble, — se nomme le pic de Belledonne. La carte du dépôt de la guerre, dont j'avais eu la précaution de me munir, lui donne une élévation totale de deux mille neuf cent quatre-vingt-un mètres. C'était tout ce que je savais. Vainement j'avais feuilleté et refeuilleté le petit nombre d'ouvrages publiés soit à Paris, soit à Grenoble, sur le Dauphiné. Aucun d'eux ne consacrait une seule ligne à cette montagne. Seulement, un botaniste qui ne l'avait pas gravie, mais qui s'était aventuré jusqu'à sa base, m'avait appris que l'ascension de Belledonne était possible. Je devais aller coucher au village de Revel, où je trouverais un guide nommé Marquet.

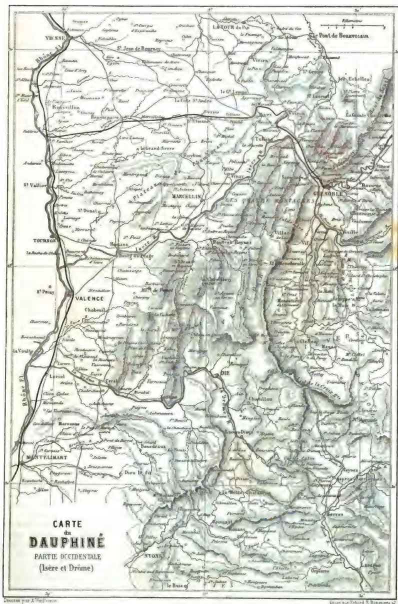
Vers quatre heures de l'après-midi je partis donc pour Revel avec un jeune compagnon qui désirait tenter aussi l'aventure. Nous remontâmes jusqu'à Domène la rive gauche de l'Isère, dans la célèbre vallée du Graisivaudan, si belle à cette époque de l'année, mais trop infectée par les mares pestilentielles où rouit le chanvre. Aussi hâtions-nous le pas pour fuir l'odeur désagréable et malsaine qui nous poursuivait depuis notre départ de Grenoble, et, malgré les admirables paysages que nous offraient incessamment les deux versants de la grande vallée, nous vîmes s'ouvrir avec plaisir, à Domène, le vallon latéral que nous devions remonter.

De ce vallon sort un torrent qui descend du lac Robert et d'autres petits lacs supérieurs. L'entrée en est étroite et boisée. Au lieu de s'engager dans cette gorge pittoresque, le chemin s'élève en zigzags au-dessus de la rive droite. A chaque contour on découvre de plus beaux points de vue sur la vallée du Graisivaudan. Quand on a gravi ce premier escarpement, on se trouve dans une grande vallée aux pentes fortement inclinées, parsemée de bois et de cultures variées, dominée par un cirque immense de montagnes dentelées qui relie Chanrousse à Belledonne. Le premier plan est charmant. Sur un promontoire de rochers, à la base duquel le torrent creuse incessamment son lit encaissé, apparaissent au milieu d'un bouquet d'arbres les ruines d'un vieux château. Mais nous étions trop pressés d'arriver au village que nous voyions à une petite distance pour aller explorer le manoir de Revel.

Le guide qui nous avait été indiqué, M. Marquet, était heureusement chez lui, lorsque nous nous présentâmes à son débit de tabac. Je le trouvai, au premier abord, intelligent, complaisant et grand amateur de courses alpestres. Il paraissait aimer avec passion *ses* montagnes; plusieurs fois déjà il était monté au sommet du Belledonne. Le temps, complétement au beau, ne devait nous inspirer aucune inquiétude pour le lendemain. En conséquence, nos petites conventions furent bientôt réglées, à notre satisfaction commune. Nous partirions à trois heures du matin, afin d'arriver à la cime avant dix heures. Restait cependant une question importante à résoudre : où pourrions-nous trouver à dîner, un gîte pour la nuit et des provisions pour notre expédition.

Le village de Revel, situé à quinze kilomètres seulement de Grenoble et peuplé de plus de neuf cents habitants, ne possède aucune auberge. Quand on veut y coucher, il faut demander l'hospitalité au boulanger, M. Belot,

d by Google



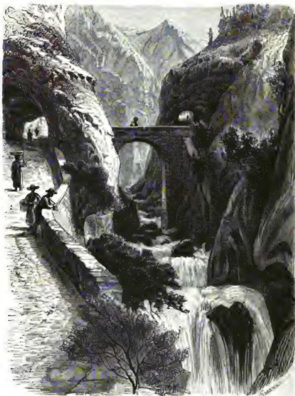
CARTE
du
DAUPHINÉ
PARTIE OCCIDENTALE
(Isère et Drôme)

Dressé par A. Vuillemin

Gravé par Erhard R. Bonaparte 42

qui l'accorde avec un empressement et une amabilité dont on doit lui garder une reconnaissance éternelle, mais qui malheureusement manque de tout ce qui lui serait nécessaire pour équilibrer le résultat avec sa bonne volonté. La maison de M. Belot mérite une courte description. Le rez-de-chaussée consistait en une pièce, tout à la fois ou tour à tour boutique, cuisine, salle à manger, cabaret et four. Au fond, un escalier de bois, noirci par la fumée comme les murs et le plafond, donnait accès à une grande salle d'un aspect non moins sombre, mal éclairée d'ailleurs par une fenêtre dont les vitres étaient en partie brisées. De longs bancs de bois et de tables en bois, qui portaient les traces trop évidentes de très-nombreuses libations, en formaient tout le mobilier. Une chambre, ouvrant sur cette salle, servait de logement à toute la famille composée alors du père, de la mère et de deux enfants.

Mme Belot était une petite femme active, intelligente

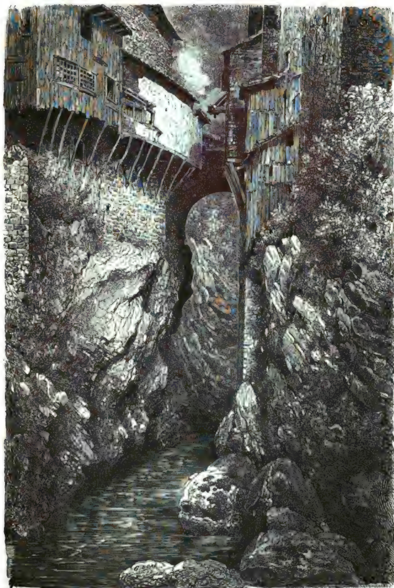


Les Grands Goulets. — Dessin de Karl Girardet d'après M. A. Muston.

et complaisante jusqu'au dévouement. Soit qu'elle se fût privée des deux paillasses sur lesquelles elle couchait, soit qu'elle en eût emprunté d'autres à quelque voisine, en moins d'une demi-heure elle nous eut installé à chacun un lit aux extrémités supérieures des deux tables, et mis un double couvert au milieu de l'une d'elles. En attendant le dîner, qu'elle nous promettait toutefois le plus tôt possible, nous descendîmes dans la rue pour respirer à notre aise l'air extérieur, car l'atmosphère de cette pièce avait été tellement viciée, pendant je ne sais combien d'années, par une si grande variété d'odeurs et d'émanations fétides, et s'y renouvelait en outre si difficilement, qu'on s'y sentait prêt à suffoquer. Mais le rez-de-chaussée nous présenta un spectacle qui devait nous y retenir assez longtemps.

C'était le samedi, jour important pour le boulanger et

Digitized by Google



Pont-en-Royans. — Dessin de Doré d'après une photographie de Baldus.

Digitized by Google

la population de Revel. Ce jour-là, en effet, M. Belot cuit son pain et celui de ses pratiques. Or, les paysannes les plus riches du village profitent de cette circonstance pour faire cuire, les unes, un morceau de viande, les autres, des légumes, toutes des *pognes*. La pogne (le paysan prononce généralement *pougne;* cependant la prononciation varie selon les villages) est en automne le régal favori des Dauphinois ou plutôt des Dauphinoises, car le sexe masculin préfère à tout le jeu de boules. Je comprends cette passion, mais je ne la partage pas. Malgré les divers efforts que j'ai faits pour l'adorer, la pogne m'est restée à peu près indifférente. C'est une sorte de galette dont les bords sont assez relevés pour pouvoir contenir une bouillie jaunâtre, fabriquée avec un peu de lait, un peu de sucre, et beaucoup de potiron. L'ensemble manque de goût; cependant, à part sa fadeur, il n'a rien de particulièrement désagréable.

Sept ou huit villageoises, l'aristocratie financière du village, étaient groupées devant la gueule du four de M. Belot. Le boulanger, pour le moment l'arbitre de leur destinée, semblait comprendre la hauteur de la mission qu'il était appelé à remplir. Le monde entier avait cessé d'exister pour elles; elles n'avaient plus qu'une seule pensée : leur pogne serait-elle cuite à point, de manière à satisfaire tout à la fois les yeux, l'odorat et le goût. En vérité, leur physionomie révélait une si poignante inquiétude et un mélange si expressif d'espérance et de crainte, qu'elles se transfiguraient à mes propres yeux. Ce n'étaient plus de grosses, laides et malpropres paysannes avides d'un gâteau préféré, je voyais en elles de véritables artistes tremblant pour la réalisation de leur rêve favori, pour la réussite d'une œuvre dont dépendait leur fortune ou leur réputation. M. Belot s'élevait presque au sublime quand il ôtait à demi la plaque qui fermait la gueule du four afin de s'assurer si son expérience ne le trompait point. Sa pose, ses gestes, ses regards semblaient leur dire : C'est pour calmer votre impatience que je consens à jeter un coup d'œil furtif sur vos pognes, car je suis certain du succès de l'opération. Malgré son sang-froid et son assurance, elles se dressaient toutes sur la pointe des pieds pour tâcher d'apercevoir au fond du four entr'ouvert l'état inquiétant ou consolant de la pâte qu'elles avaient pétrie avec tant d'amour.

L'heure si vivement attendue arriva enfin. Tous les yeux se fixèrent sur le même point; les poitrines étaient haletantes; l'anxiété atteignait son paroxysme. M. Belot, complétement maître de lui, enleva la cendre brûlante qui fermait hermétiquement la porte mobile du four, retira cette porte qu'il déposa à terre, et, saisissant avec vivacité sa meilleure pelle, il la plongea d'un air triomphant jusqu'au fond de l'antre brûlant. L'habile boulanger de Revel avait eu raison de dédaigner les appréhensions de ses pratiques. Jamais pogne mieux réussie n'avait réjoui leurs yeux charmés. Évidemment il tenait à se distinguer devant les étrangers auxquels il avait accordé l'hospitalité. Un cri d'enthousiasme et de joie s'échappa de toutes les bouches, et nous mêlâmes d'instinct nos applaudissements à ceux de la foule, sûrs que, cette fois du moins, on pouvait se fier à son approbation

Cette fournée, à jamais mémorable dans l'histoire de Revel, ne pouvait évidemment pas se passer d'une célébration solennelle. A la demande de son mari, Mme Belot apporta sur la table une bouteille de liqueur et douze petits verres. Il nous fallut trinquer avec les paysannes à la santé du boulanger, qui buvait à la nôtre, en nous remerciant de nos éloges, dont il paraissait vraiment heureux et fier. Ce tableau villageois avait, dans sa vulgarité, un caractère primitif que le souvenir a revêtu d'une certaine poésie.

Cependant les paysannes emportèrent leurs pognes, et nous remontâmes dans notre galetas. Le dîner fut excellent, grâce à un énorme gigot cuit à point, dont nous devions emporter le lendemain les restes dans notre expédition, et à une grosse pogne qui nous parut un peu fade. La nuit, au contraire, devait être terrible. La salle où nous étions couchés sur deux tables ressemblait à une arche de Noé : non-seulement elle servait d'asile à la volaille de la maison, mais un grand nombre d'animaux nuisibles, quoique domestiques, y venaient prendre leurs ébats. Il y avait des souris, il y avait des rats, il y avait des araignées, des papillons de nuit, peut-être des chauves-souris, à coup sûr des myriades de ces jolis, mais exécrables, petits insectes que Töpffer a surnommés kangurous. A peine notre chandelle fut-elle éteinte que le sabbat commença. Les rats se distinguèrent par leurs évolutions fantastiques, auxquelles je m'efforçais vainement de donner un sens. Ils couraient à droite, ils couraient à gauche comme des insensés, ils dansaient sur les bancs et sur les tables, ils grimpaient le long des murs, ils se promenaient, je crois, au plafond. Pour comble de malheur, deux ivrognes s'étaient attablés dans la boutique, et, comme tous les ivrognes, se répétaient incessamment les mêmes banalités sans se comprendre; plus ils buvaient, plus ils criaient, moins ils s'entendaient. Mme Belot n'osa pas les mettre à la porte avant que l'horloge du village eût sonné minuit, puis la pauvre femme, qui devait se lever avec le jour, lava et rangea un peu trop bruyamment sa vaisselle, et elle monta enfin, vers une heure du matin, dans la petite chambre séparée de notre salle par une mince cloison, que faisaient vibrer les ronflements de son mari. Ses deux enfants, affligés pour le moment de la coqueluche, pleuraient ou criaient en fausset; elle dut les apaiser et les endormir. Enfin je l'entendis tomber épuisée sur je ne sais quel grabat. Bien que les rats et les souris, un moment troublés par son passage, se fussent empressés de réparer le temps perdu, vaincu par la fatigue, à demi-asphyxié d'ailleurs, je fermai les yeux et m'assoupis dans cet état de veille qui n'est ni la vie ni la mort, où l'on conserve le sentiment de l'existence, mais où l'on perd la force de manifester sa volonté. Tous les bruits se confondirent en une vague rumeur qui devint une note monotone. Je regardais, sans la voir, la fenêtre par laquelle glissait un faible rayon lumineux, je devins même insensible aux caresses sans cesse répétées des kangurous, et, quand un rat, plus

zed by Google

hardi que ses compagnons, se permit de venir chanter je ne sais quelle romance tout près de mon oreille, je voulus en vain le prier poliment de s'éloigner....

Je ne dormais pas cependant, car, dès que le pas de Marquet retentit dans la rue, je l'entendis. Dix minutes après, nous étions, mon compagnon et moi, aux deux côtés de notre guide. La lune s'était couchée, si mes souvenirs ne me trompent pas, et, bien que le ciel fût sans nuages, l'obscurité était profonde, surtout au sortir du village, le chemin que nous suivions serpentant sous de grands arbres. Nous marchions déjà depuis assez longtemps lorsque quatre heures sonnèrent à l'horloge de Revel. Bientôt l'aurore aux doigts de rose — jamais elle n'avait mieux mérité cette qualification — nous apparut à l'horizon, et peu à peu tous les objets dont nous étions entourés sortirent des ténèbres pour s'éclairer de cette lumière vague et terne qui précède le véritable jour.

Nous gravissions des pentes douces couvertes de cultures variées. Chaque champ est entouré d'une haie et souvent séparé du champ voisin par une ligne de grands arbres. De distance en distance, en nous retournant, nous apercevions, à travers les brumes du matin, qui en cette saison s'élèvent de tous les bas-fonds, la grande vallée où l'Isère, libre encore de toutes digues, déroulait ses longs et gracieux rubans d'argent.... Cependant, à mesure que nous nous élevions, les cultures devenaient plus rares et plus maigres. Nous entrâmes dans une forêt composée en grande partie de sapins, puis les arbres eux-mêmes disparurent peu à peu, et deux heures environ après notre départ de Revel, nous atteignîmes la région des pâturages.

L'arête gazonnée sur laquelle monte le sentier s'appelle les *prés Raymond* (un chemin partant de Lancey vient y aboutir par la Combe qui porte le nom de ce dernier village). On y découvre déjà, quand on se retourne, une vue admirable, mais il faut savoir se ménager le plaisir de la surprise. En face de nous, en continuant à monter, nous remarquions alors deux montagnes dépourvues de végétation, souvent labourées par la foudre, et paraissant tour à tour grises, jaunes, rouges, noires, selon qu'elles étaient éclairées ou dans l'ombre. On les désigne sous les noms de la *Petite* et de la *Grande Lance*. A gauche s'enfonce une gorge étroite, pittoresque, noire de sapins, la *Grande Combe*. Bientôt nous dépassâmes les derniers arbres rabougris qui végètent à cette hauteur, et à la région des pâturages succéda la région des roches où la vie végétale et animale continue toutefois à se manifester. Les plantes y sont nombreuses, fortes et belles; de charmants oiseaux, moins farouches que ceux qui habitent les vallées ou les plaines, y chantent en sautillant de bloc en bloc; des papillons y voltigent de fleur en fleur avec une sécurité vraiment superbe. L'homme seul y est rare, mais on s'en console aisément; on en rencontre cependant de distance en distance : ici, un berger provençal qui veille de loin et de haut sur les moutons confiés à sa garde; là, un chasseur de chamois tout occupé à contempler les pointes les plus ardues pour y découvrir le gibier qu'il n'atteindra que dans quatre ou cinq heures; ailleurs, un robuste et brave montagnard, à l'œil vif, au teint basané, au jarret de fer, qui cherche des pierres précieuses ou des herbes médicinales, car la montagne, si pauvre qu'elle paraisse, a ses richesses. Ces déserts de pierres sont possédés par des propriétaires qui en retirent des loyers assez considérables. Au mois d'août 1860, je gravissais, avec un berger provençal, les sentiers ardus et rocheux qui conduisent aux Sept-Laux. Quand nous arrivâmes au premier des lacs, j'aperçus des moutons parqués dans une petite presqu'île. Au signal qu'il donna, les bergers, chargés sous ses ordres de la garde des troupeaux, laissèrent libre l'isthme étroit qu'ils occupaient avec leurs chiens. Les moutons, impatients de liberté, avides surtout de nourriture, se précipitèrent aussitôt sur les rochers où croissaient quelques touffes d'herbes, et se dispersèrent dans toutes les directions. On les comptait au passage pour constater leur nombre, car plus d'un par semaine tombe dans un précipice, où il se tue. De quelque côté que se portassent mes regards, je ne voyais que des pierres, de l'eau, de la neige et des glaces éternelles. Pourtant ce désert nourrissait pendant trois mois de l'été deux mille moutons de la Crau, et il était affermé par bail authentique deux mille cinq cents francs par an, pour une période de six années.

Cependant Marquet s'était baissé, et, ramassant une pierre, il la lança sur un tas déjà considérable d'autres pierres qui s'élevait au fond d'un petit ravin entièrement aride et nu. A la gravité de son maintien, à la solennité de son geste, je compris qu'il venait d'accomplir une sorte d'acte religieux.

« Que faites-vous? lui demandai-je.

— Prenez cette pierre, me répondit-il, en m'en offrant une autre qu'il venait de ramasser, et jetez-la sur ce tas où je viens d'en jeter une; c'est la *pierre du Mercier*. »

Plus d'une fois dans les Alpes de la Suisse, de la Savoie ou du Tyrol, j'avais été sollicité par mes guides de rendre ainsi les derniers devoirs à quelque victime de la fureur des éléments ou de la perversité des hommes. Cette pratique, aussi touchante dans l'intention qu'absurde dans la forme, ne m'étonna donc pas; je m'empressai de m'y soumettre, et, quand ma pierre se fut arrêtée sur le tas ainsi formé par tous les voyageurs qui avaient avant moi traversé ce passage, je demandai à Marquet quel était le mercier mort au fond de ce ravin solitaire, et comment il avait péri.

« Nul ne le sait, me répondit-il; chacun raconte à ce sujet une histoire différente. Selon les uns, il a été assassiné par des voleurs qui s'emparèrent du petit pécule qu'il rapportait de ses voyages. A en croire les autres, il est mort dans une tourmente de neige. »

Au delà de la pierre du Mercier, le désert devient de plus en plus sauvage. Continuant à monter, on traverse le torrent qui descend du pic de Belledonne, et bientôt, trois heures après avoir quitté Revel, on atteint le *lac du Crozet*, situé à une hauteur de dix-neuf cent trente-six mètres. Pour ceux qui ne connaissent pas les Alpes de la Suisse, l'aspect de ce lac est saisissant. Ses eaux, qui changent de couleur plusieurs fois par jour ou même par

heure, selon l'état du ciel, sont généralement d'un vert noir. Il est encaissé entre des rochers aux teintes sombres que dominent : à gauche en montant, la Grande Lance ; à droite, le Colon, dont le sommet a deux mille trois cent quatre-vingt-treize mètres ; en face, les rochers de la Praz, qui ressemblent à d'énormes tours. Aucun arbre ne croît dans ce bassin désolé, où l'on trouve souvent de la neige au milieu de l'été. Toutefois les botanistes récoltent des plantes rares entre les blocs de pierre que les avalanches, les pluies et la foudre ont fait rouler des sommités ou des pentes voisines. Au moment où nous longeâmes la rive droite du lac, longue d'environ quatre cents mètres, aucune brise n'agitait la surface de l'eau, calme et sombre comme celle de la mer Morte ; mais, quand la tourmente descend de la montagne, elle y soulève des vagues énormes qui se brisent avec une fureur inutile contre leurs digues infranchissables. Heureusement, il ne nous fut pas permis d'assister à ce grand et imposant spectacle, car le beau temps nous était nécessaire pour jouir du splendide panorama que nous promettait le sommet de Belledonne.

A l'extrémité supérieure du lac du Crozet, le sentier que nous avions suivi cesse d'être praticable aux chevaux ; il disparaît même entièrement. On passe où l'on veut, c'est-à-dire où l'on peut, en remontant la gorge sauvage au fond de laquelle les eaux des lacs Domeynon



Sainte-Croix et les ruines du Château de Quint. — Dessin de Karl Girardet d'après M. A. Muston.

se frayent un passage à travers les rochers jusqu'au lac du Crozet. Après trente minutes de marche environ, on découvre sur la droite un vallon élevé (les pâturages de la Praz), souvent visité par les botanistes, qui sont certains d'y trouver un grand nombre de plantes rares. Mais, quand on veut faire l'ascension de Belledonne, il ne faut pas se laisser séduire par les gazons et les fleurs de ces prairies alpestres. On doit, inclinant sur la gauche, s'élever, de rochers en rochers, au haut de la pente escarpée d'où le torrent se précipite en formant une cascade. Cette chute mérite, à un double titre, d'attirer l'attention. Quand il a plu abondamment sur la montagne ou quand le soleil a fait fondre les neiges, elle offre vraiment un bel aspect ; en outre ses eaux se divisent : une partie va se jeter dans l'Isère par la Combe de Lancey ; l'autre arrose au contraire la vallée de Domène, après avoir formé cette magnifique cascade de l'Oursières que ne manquent pas d'aller admirer tous les baigneurs d'Uriage.

L'escarpement gravi, on se trouve dans un vallon supérieur haut de deux mille deux cent cinquante trois mètres, et dont le fond est occupé par deux petits lacs, le *Petit* et le *Grand Domeynon*. Ces lacs sont souvent gelés, même au milieu de l'été. Des plaques de neiges plus ou moins épaisses s'étendent çà et là sur leurs bords, et entre les blocs de roches noirâtres que portent les pentes supérieures. Au nord la *Grande Lance* dérobe aux Gro-

Digitized by Google



Pic de Saint-Geniz. Pic de Chamaloc. Vallée de Roumeyer. La Dent de Die. Rochers du Glandaz. Plateau du Glandaz.

DIE ET LA VALLÉE DE ROUMEYER; VUE PRISE DES HAUTEURS DE SAINT-JUSTIN. — Dessin de Français d'après M. A. Muston.

Digitized by Google

noblois la vue de Belledonne; au sud se dresse la *Grande Voudène*, qui atteint deux mille sept cent quatre-vingt-neuf mètres; au nord-est se montrent, au-dessus d'une muraille presque à pic, couverte de neige et de glace, les trois pics de *Belledonne*, dont le plus élevé, haut de deux mille neuf cent quatre-vingt un mètres, est à sept cent vingt-huit mètres au-dessus du grand lac Domeynon. Dès lors on se plait à contempler cette pointe, longtemps cachée, qu'il faut atteindre; à peine si le sifflement d'une marmotte ou l'apparition soudaine d'un chamois (on en rencontre souvent dans ces parages) parviennent à détourner l'attention : c'est là qu'est le terme de tous les efforts, la récompense de toutes les fatigues, la réalisation de toutes les espérances. Quelques pas encore et nous admirerons le panorama que nous sommes venus chercher si haut, car aucune vapeur ne trouble la sérénité du ciel.

Mais ces derniers pas sont plus nombreux qu'on ne le croirait d'abord; ils sont plus pénibles, surtout si l'on suit le chemin que je me suis tracé. Dès que nous eûmes atteint l'extrémité supérieure du vallon de Domeynon, je demandai à Marquet quelle direction il se proposait de prendre. Il me montra de la main les montagnes qui s'élevaient à notre droite et qui paraissaient en effet d'un abord relativement facile.

« Combien de temps nous faudra-t-il, lui dis-je alors, pour arriver au sommet de Belledonne en faisant ce long détour que vous m'indiquez?

— Une heure et demie, me répondit-il.

— C'est bien long. Pourquoi ne monterions-nous pas en suivant la ligne droite?

— La pente est trop roide. »

Il s'agissait en effet de gravir une pente de quarante-cinq degrés environ, recouverte d'une couche épaisse de cette neige grenue et durcie qui n'est plus de la neige à proprement parler, mais qui n'est pas encore de la glace et qu'on appelle dans les Alpes le nevé.

« Essayons.

— Je n'oserais pas y conduire des voyageurs. Ce serait une trop grande responsabilité.

— Si les voyageurs vous y conduisent, les suivrez-vous?

— Peut-être. »

J'avais exploré assez de glaciers dans les Alpes de la Suisse, de la Savoie et du Tyrol pour savoir que je ne courais aucun danger en tentant de gravir cette pente de neige un peu trop roide. Puisque ce n'était pas un glacier, il n'y avait aucune crevasse à redouter. D'ailleurs, avec une pareille inclinaison, les crevasses, étant toujours visibles, sont faciles à éviter. Le seul risque auquel on s'exposait était une chute. Or on peut tomber partout si l'on manque de prudence ou de solidité. Mon parti fut bientôt pris. J'en avertis mon compagnon qui n'hésita pas à me suivre. En me voyant si résolu, Marquet hocha la tête et s'assit sur un bloc de rocher.

Le nevé se trouvait dans d'excellentes conditions; il n'était ni trop dur ni trop ramolli. En y enfonçant quatre ou cinq fois de suite avec vigueur l'extrémité de mon gros soulier ferré, je formais facilement un degré qui offrait toute la solidité désirable. Mon compagnon n'avait qu'à monter cet escalier improvisé que je traçais parfois en zigzag pour diminuer la roideur de la pente. Nous nous élevions rapidement, et déjà nous avions atteint la moitié environ de la rampe, lorsque Marquet se décida à profiter de mon chemin. Il fut bientôt auprès de nous, c'est-à-dire derrière nous. Nous arrivâmes ainsi à la file, non sans fatigue mais sans accident, sur un vaste plateau de nevé en pente douce, d'où une demi-heure nous suffit pour nous élever jusqu'à celui des pics de Belledonne que couronne une croix de bois. Le grand pic, haut de quelques mètres seulement au-dessus du point où nous étions parvenus, est si escarpé qu'aucun être humain n'a pu le gravir.

Quelques nuages avaient malheureusement, pendant la dernière partie de notre ascension, monté du fond des vallées sur un certain nombre de sommités qu'ils nous cachaient. Toutefois le panorama que nous découvrions encore répondait entièrement à nos espérances. J'en connais peu de plus grand, de plus varié, de plus beau. Un pareil tableau ne saurait ni se peindre ni se décrire. Je ne ferai donc pas ici une tentative inutile. J'indiquerai seulement en quelques lignes les points les plus importants ou les plus éloignés qu'embrassaient nos regards.

Au-dessous de nous, dans la direction du nord-ouest, s'enfonçait un véritable glacier, aux pentes escarpées, sillonné de crevasses, et descendant jusqu'à un petit lac — *le lac blanc* — dont les eaux arrosent le sauvage et pittoresque vallon de Mury; puis, au-dessus de la grande vallée du Graisivaudan se redressait avec un élan superbe le curieux massif auquel la Grande Chartreuse a donné son nom. Nous en reconnaissions aisément tous les pics principaux; le Casque de Néron, la Pinéa, Chamechaude, le Grand Som, la Dent de Crolles, le Granier. Entre ces deux dernières montagnes, apparaissait le lac du Bourget, dominé à gauche par la chaîne du Mont-du-Chat, à droite par la Dent de Nivolet et le massif des Beauges. Des brumes nous dérobaient la vue du Jura, de la vallée du Rhône et de Lyon. Mais, à la droite des Beauges le Mont-Blanc, qui nous montrait sa plus haute cime et les Aiguilles Verte et du Dru, cachait dans les nuages ses autres Aiguilles. Les montagnes de la Suisse, du Piémont et de la Savoie comprises entre le Mont-Blanc et les Grandes Rousses étaient trop enveloppées de nuages pour que nous pussions bien distinguer leurs profils, et parvenir à les reconnaître. M. Antonin Macé, qui a été plus heureux que nous [1], croit avoir vu le Mont-Rose et le Saint-Gothard, le Grand Saint-Bernard, le Mont-Iseran, le Petit Saint-Bernard, le Mont-Thabor et le Mont-Cenis. Je serais désolé de le contredire, car il fait autorité. Cependant il m'est difficile d'admettre que, du sommet de Belledonne, on aperçoive le massif du Saint-Gothard. A l'est, au contraire, le ciel était encore libre de nuages. Nous dominions la vallée de l'Eau-d'Olle au fond de laquelle se tapissaient

1. *Le pic de Belledonne*. Grenoble. Maisonville. 1858.

d by Googl

quelques hameaux, et la vallée de l'Oisans; mais, ce que j'admirais surtout, parce que ce grand et magnifique spectacle était complétement inattendu, c'étaient les glaciers des Grandes Rousses qui nous faisaient face quand nous nous retournions du côté de l'est ou du sud-est. Leur étendue m'étonnait; rarement, même en Suisse, j'avais eu sous les yeux une masse aussi imposante de glaciers. Plus au sud, le massif du Pelvoux, non moins richement couvert de neiges et de glaces éternelles, attirait et retenait également notre attention. Enfin, en continuant à nous tourner du sud à l'ouest, nous cherchions et nous parvenions à distinguer, au milieu d'un monde de montagnes inconnues, Taillefer, le Mont-Aurousse, l'Obiou, le Mont-Aiguille à la forme si caractéristique (voir la gravure de la page 380), le Grand Veymont, la Moucherolle, le massif de Saint-Nizier, les chaines de l'Ardèche, du Vivarais, du Forez....

Oui, l'homme est trop petit, ce spectacle l'écrase :
Il sent, dans les transports de sa première extase.
Sa raison s'égarer.
En vain il veut parler, sa voix tremblante expire:
Ébloui, haletant, il regarde, il admire,
Et se prend à pleurer.

II

Le Dauphiné.

L'ascension de Belledonne est donc, comme le récit qui précède essaye de le prouver, l'une des courses les plus intéressantes que les touristes puissent entreprendre dans toute la chaine des Alpes. Sans aucun danger, facile même, elle montre les hautes montagnes sous tous leurs aspects, depuis la région des vignes jusqu'à celle des neiges éternelles, avec leurs climats de la Provence et de la Sibérie, leurs cultures aussi variées que leurs climats, leurs forêts d'essences diverses, leurs pâturages d'été, leurs rochers sillonnés par la foudre, leurs torrents impétueux, leurs lacs suspendus au-dessus des abimes, leurs solitudes glacées. C'est là un tableau complet, d'autant plus admirable qu'un très-petit nombre de pics offrent un panorama aussi étendu et aussi beau. Cependant l'ascension de Belledonne était bien rarement faite à l'époque où je résolus de la tenter; aucun ouvrage publié, soit à Paris, soit dans le Dauphiné, ne la recommandait ou ne l'indiquait, et les voyageurs qui allaient de Grenoble à Chambéry, ignoraient même, en traversant la vallée du Graisivaudan, le nom de cette remarquable montagne; ils couraient où court toujours la foule, qui n'aime pas les aventures nouvelles, aux pics de la Savoie ou de la Suisse, dont la réputation était déjà plus qu'européenne. Depuis 1853, il est vrai, grâce surtout à MM. Maisonville, l'intelligent éditeur de la *Revue des Alpes*, et Antonin Macé, professeur d'histoire à la faculté des lettres de Grenoble[1], Belledonne, enfin mieux connue, est plus souvent visitée; mais sa renommée n'a guère dépassé les limites de la province dont elle sera toujours l'une des principales merveilles. Le Righi, ou telle autre montagne de la Suisse, est au contraire aussi célèbre sur les bords du Mississipi, de l'Amazone, du Gange ou du Volga, que sur les rives de la Tamise ou de la Seine.

Je visitais un jour l'établissement thermal de la Motte sous la conduite d'un vieux médecin qui se montrait fort peu satisfait des impressions que trahissaient ma physionomie et mon langage. Son mécontentement était tel qu'il était prêt à dépasser les bornes de la politesse.

« Mais enfin, monsieur, me criait-il aux oreilles d'un ton aigre et ironique dont le sens caché ne m'échappait pas, comment voulez-vous juger notre vallée en vous bornant à la traverser? Il faudrait pour la connaitre y passer au moins huit jours.... Ce pays-ci, monsieur, ajouta-t-il (en donnant à sa voix un accent qui signifiait, je le compris fort bien : Vous êtes un sot, en trois lettres, mon fils), ce pays-ci est bien plus beau que la Suisse.

— Connaissez-vous la Suisse? lui répondis-je avec le plus grand calme.

— Non, monsieur, mais.... »

Il allait continuer, je l'interrompis.

« Il n'y a pas de mais, toute discussion serait inutile entre nous. J'ai fait, moi, de nombreux voyages en Suisse et j'ai sur vous l'immense avantage de juger par comparaison. La Suisse, croyez-moi, est plus belle que votre beau pays. »

Il n'en crut rien; mais, le saluant le plus poliment que je pus, je l'abandonnai à ses folles illusions.

Non, le Dauphiné n'est pas aussi beau que la Suisse, car aucune région du globe ne peut rivaliser avec ce petit coin de terre où la nature semble avoir pris plaisir à réunir toutes ses plus surprenantes beautés, mais le Dauphiné est la plus belle partie de la France; il l'emporte de beaucoup sur le Jura et sur les Pyrénées, il l'emporte même sur l'Auvergne et le Velay qui ont cependant un caractère plus accentué, plus original, plus saisissant. Il possède une grande vallée et des gorges que la Suisse elle-même pourrait lui envier; quelques-uns de ses glaciers étonnent par leur magnificence et par leur étendue les touristes qui reviennent de l'Oberland bernois ou de Chamonix. Si les versants de ses montagnes sont parfois trop arides, trop dépouillés, les forêts qu'ils ont heureusement conservées peuvent encore montrer des arbres merveilleux de force, d'élévation, de couleur; il donne naissance à de grandes rivières dont les affluents forment dans leurs vallées d'admirables cascades; ses eaux minérales guérissent ou soulagent un nombre considérable de maladies; le poisson et le gibier y abondent; son sol recèle des mines qui enrichiront un jour une population plus industrieuse et plus éclairée; ses principales sommités présentent à ceux qui les gravissent d'immenses et splendides panoramas; son ciel a parfois déjà les teintes chaudes de latitudes plus méridionales; enfin sa plus haute cime, voisine du Pelvoux, le point culminant de la France entière, atteint quatre mille cent mètres au-dessus du niveau de la mer.

1. *Excursion dans les environs de Grenoble : le pic de Belledonne*. Grenoble. 1858. 1 vol. in-18 de 100 pages. 1 fr. 25 c.

Si cette grande et belle province de l'ancienne France, presque rivale de la Suisse et de la Savoie, supérieure à tous égards aux Pyrénées, est beaucoup moins connue et surtout plus rarement visitée, c'est, il faut le dire, la faute de ses habitants. Non-seulement les Dauphinois n'avaient jamais rien su faire, ni livres, ni chemins, pas même des auberges, pour attirer et retenir les étrangers dans leur pays (c'est à peine s'ils ont le sentiment de sa beauté), mais ils ne font même rien pour s'y plaire eux-mêmes. La plupart des familles nobles et riches y habitent des masures à demi-ruinées, dont les prétendus parcs ressemblent à des vergers de fermes mal entretenus. Cet abandon, dans lequel on laisse même les maisons décorées du nom de châteaux, frappe au premier aspect les observateurs les plus superficiels. Où la propreté la plus vulgaire manque complétement, il serait insensé de chercher le confortable. Les cours, les corridors, les escaliers de la moitié au moins des maisons de Grenoble étaient encore en 1860 des dépôts publics d'immondices. Cet état de choses qui indigne les étrangers, la population ne le voit pas, ne le sent pas; elle s'y est accoutumée. Les habitants des villes, à plus forte raison les paysans, n'ont guère plus de soin de leur personne que de leurs demeures. Il y a sans doute des exceptions, et de nombreuses, mais ces trop justes reproches s'adressent à l'immense majorité. Entrez-vous dans une auberge? vous avez peine, si affamé que vous soyez, à vaincre la répugnance que vous inspirent l'aspect et l'odeur de la



Le Mont-Aiguille vu de Clelles. — Dessin de Daubigny d'après M. A. Muston.

salle où l'on vous introduit. Avant la découverte de la poudre insecticide, dont l'inventeur est un Dauphinois, et dont l'usage n'est pas encore assez répandu, tous les lits étaient de véritables ménageries. Montez-vous dans une voiture? les coussins sont déchirés, les vitres cassées, les portières brisées; heureux surtout si vous n'avez pas pris une place de coupé, car trois rustres, puants et grossiers, viennent s'asseoir devant les ouvertures par lesquelles vous espériez admirer le paysage, et, non contents de vous priver d'air et de lumière, vous envoient au visage.... la fumée de leur mauvais tabac. L'incurie des administrations est encore plus inconcevable que l'apathie des habitants; je n'en citerai qu'un exemple; il suffira. A six kilomètres de Grenoble, se trouve, sur la rive gauche de l'Isère, un village qui doit sa réputation aux fromages qu'il ne fabrique pas, et aux curiosités naturelles qu'il a le bonheur de posséder sur son territoire. C'est Sassenage. Ces curiosités vraiment belles, — des *Cuves*, c'est-à-dire des grottes d'où sort un torrent, des cascades et de beaux points de vue, — y attirent chaque année un grand nombre de Dauphinois et d'étrangers, qui enrichissent, ou du moins qui aident à vivre par leurs dépenses, une partie de la population. Eh bien! le croirait-on? la commune de Sassenage n'a jamais eu l'idée de faire quoi que ce soit dans son intérêt pour faciliter aux visiteurs l'accès des Cuves. Le sentier de la rive droite du Furon est d'une roideur désespérante; celui de la rive gauche devient tellement impraticable



Pontaix. — Dessin de Karl Girardet d'après M. A. Muston.

Digitized by Google

cable que les chèvres hésiteraient à y passer. D'ailleurs, aucun pont ne réunit les deux rives du Furon et du torrent qui sort des Cuves. Des enfants vous apportent, il est vrai, des planches qu'ils jettent devant vous sur les cours d'eau, mais ces planches sont étroites, mal consolidées, humides, glissantes; il est presque dangereux de s'y aventurer. La belle cascade du Furon reste invisible pour ceux qui ne risquent pas leur vie sur le sentier de la rive gauche. Personne à Sassenage n'a eu l'esprit et la prévoyance de couper les branches des arbustes qui la dérobent aux regards. Nulle part, en Europe, on ne trouverait, en vérité, des populations et des administrations plus insouciantes. J'ai raconté, peut-être un peu trop longuement mon ascension de Belledonne, mais les détails dans lesquels je suis entré avaient pour but de montrer combien il est pénible, impossible même de voyager actuellement encore dans le Dauphiné. En effet, on y manque de livres, de moyens de transport, de guides, d'auberges, de mulets, de provisions, de propreté, en un mot, de tout ce que l'on trouve surabondamment en Suisse, et même dans certaines parties de la Savoie et des Pyrénées.

Les livres ne tarderont pas à venir. Ils sont déjà venus, grâce aux chemins de fer. Les publications à l'usage des voyageurs, si rares autrefois, abondent déjà aujourd'hui. La *Revue des Alpes*, fondée par M. Maisonville, imprimeur libraire, l'*Écho du Dauphiné et du Vivarais*, publié par M. Merle, et qui se décidera bientôt à s'occuper des deux belles provinces dont il a pris les noms pour se faire un titre, les excellents itinéraires de M. Antonin Macé [1], les guides aux Sept-Laux et à la Grande Chartreuse de M. Jules Taulier, les travaux géologiques de M. Lory, les remarquables monographies de MM. Aristide Albert et Roussillon sur l'Oisans, ont déjà appelé l'attention publique sur les principales curiosités du Dauphiné. Les belles photographies de M. Baldus, de Paris, et de MM. Muzet et Bajat, de Grenoble, ont produit des résultats aussi heureux pour les contrées qu'elles reproduisent que pour leurs habiles et consciencieux éditeurs. Enfin, en attendant la publication de l'*Itinéraire du Dauphiné et des Alpes maritimes*, pour lequel je me suis assuré la collaboration de MM. Élisée Reclus et A. Muston, j'ai obtenu de MM. le directeur et les éditeurs du *Tour du Monde* trois livraisons de cette belle et intéressante publication afin de faire connaître à leurs nombreux abonnés ou souscripteurs les régions les plus rarement explorées ou les moins souvent décrites des départements de l'Isère et de la Drôme.

Toutefois la publicité ne suffira pas pour attirer dans ce beau pays les armées de touristes qui partent chaque année de toutes les capitales du monde civilisé et vont envahir la Savoie, la Suisse, les Pyrénées. Il faut absolument que la population se décide à tenter quelques efforts d'amabilité, de politesse et surtout de propreté en faveur des étrangers. Les dépenses matérielles resteront peut-être improductives pendant une assez longue période, mais peu à peu, les pertes seront couvertes et les bénéfices augmenteront chaque année. Toute la question est là. Les voyageurs s'empresseront d'accourir dans le Dauphiné dès qu'ils seront certains d'y trouver ce qu'ils vont chercher ailleurs : bon souper et bon gîte. Si j'avais eu l'honneur d'être directeur de la compagnie des chemins de fer du Dauphiné, j'aurais immédiatement convoqué tous mes actionnaires et je leur aurais tenu à peu près ce langage: « Messieurs, autorisez-moi à construire à vos frais vingt hôtels modestes, confortables, propres, aux prix modérés, dans vingt localités désignées par une commission spéciale, puis, les constructions achevées, les cuisiniers à leurs fourneaux, les sommeliers à leur poste, — sans habit noir et sans cravate blanche, — j'annoncerai au monde entier cette grande nouvelle par toutes les voies de la publicité, et je vous promets que vos recettes ne tarderont pas à s'augmenter dans une proportion qui vous étonnera. » Et si, au lieu d'être directeur, j'avais eu la chance d'être simplement actionnaire, j'aurais battu des mains à une semblable proposition et voté avec enthousiasme des remerciments au directeur qui aurait eu l'heureuse idée de me la soumettre.

Aujourd'hui rien n'est encore fait, sauf, je le répète, quelques bons livres de MM. Antonin Macé, Lory, Taulier, A. Albert, Roussillon, etc. Les auberges manquent presque partout; les guides sont rares, les voitures publiques impossibles, les chemins souvent impraticables, les habitants peu empressés. Qu'importent cependant toutes ces petites misères de la vie humaine aux touristes qui aiment la grande et belle nature des Alpes, si leur âge et leur santé leur permettent de braver tous les ennuis, de surmonter toutes les difficultés: qu'ils aillent donc visiter le Dauphiné; ils y seront amplement récompensés de leurs privations et de leurs fatigues; ils auront en outre la satisfaction d'y faire de véritables découvertes. Certaines régions de notre belle France n'ont encore été explorées par aucun voyageur, décrites dans aucun livre. Le massif de la Grande Chartreuse lui-même, si rapproché de Grenoble, n'est fréquenté que sur deux ou trois points. Les massifs du Villard-de-Lans, de Belledonne, des Grandes Rousses, du Pelvoux, du Devoluy, et tant d'autres dont l'énumération serait trop longue, attendent encore leur de Saussure. Je n'ai pas la prétention d'indiquer ici aux voyageurs futurs toutes les vallées, toutes les montagnes, tous les passages du Dauphiné qui me semblent vraiment dignes d'une exploration; je veux seulement, pour piquer leur curiosité, dans leur intérêt, leur montrer, avec l'aide du crayon de M. A. Muston et de nos plus habiles artistes, Français, Karl Girardet, Daubigny, etc., quelques-unes de ses curiosités naturelles les plus pittoresques et les moins connues.

III

Les Goulets.

Du sommet de Belledonne transportons-nous à Pont-en-Royans, à l'entrée des Goulets. La course est un peu

1. *Le Pic de Belledonne, les Montagnes de Saint-Nizier, le Dauphiné et la Maurienne, les Chemins de fer du Dauphiné*. In-18. Chez M. Maisonville.

d by Google

longue, mais rien de plus charmant, rien de plus beau même que le pays que l'on parcourt de Grenoble à Pont-en-Royans. Ce pays en effet est la vallée du Graisivaudan. Le chemin de fer vous conduit d'abord à Moirans, où vous prenez une diligence qui, en quelques heures, vous mène à Saint-Marcelin en suivant, sans la côtoyer toutefois, la rive droite de l'Isère. On peut du reste prendre aussi la route de la rive gauche, non moins pittoresque, non moins intéressante. C'est un enchantement continuel, une succession ininterrompue de paysages toujours divers, le paradis des artistes dauphinois. Plus on descend la vallée de l'Isère, plus la nature change d'aspect et de couleur; il semble que l'on ait franchi les Alpes et que l'on soit déjà parvenu sur le versant italien; on se rapproche sensiblement du Midi. Les montagnes se sont abaissées, il est vrai, mais toutes les teintes de la terre et du ciel sont plus vives, les contrastes entre les rochers et la verdure plus saisissants; si la végétation n'a pas plus de force, elle a évidemment plus d'éclat. Paysagiste, je préférerais le Royannais à la vallée du Graisivaudan. En quelque lieu que l'on se place, on a sous les yeux un tableau trop complet et trop parfait pour qu'on ait besoin d'y modifier un ton ou une ligne.

Pont-en-Royans est un chef-lieu de canton de mille quatre-vingt-douze habitants, situé à trois cents mètres au-dessus de la mer, sur un torrent appelé la Bourne qui descend du Villard-de-Lans par la vallée de la Choranche. Quand je dis *sur*, c'est pour parler la langue des géographes; cette expression, qui doit se traduire par « au bord de, » manque ici complétement de vérité. Jetez, en effet, les yeux sur le dessin de M. Doré qui reproduit une belle photographie de Baldus (page 373), et vous conviendrez sans peine que *au-dessus* donnerait une idée plus juste de la position extraordinaire qu'occupe l'ancienne capitale du Royannais. La plupart de ses maisons, soutenues par des échafaudages aussi pittoresques que les constructions, dominent, à une grande élévation, les belles eaux de la Bourne dont les excellentes truites servent trop souvent de régal aux aigles pêcheurs domiciliés dans les rochers voisins. Autrefois l'unique rue de Pont-en-Royans était bordée d'un côté par les habitations ainsi suspendues au-dessus de l'abîme, et de l'autre par le rocher. Peu à peu on a enlevé une partie du rocher, et des maisons se sont bâties sur l'emplacement ainsi conquis à l'aide du pic et de la poudre; d'autres, plus pressées ou plus hardies, ont grimpé sur les terrasses supérieures, s'étageant en amphithéâtre partout où il y avait une place assez large pour les supporter. Bref, il serait difficile de trouver, non-seulement dans le Dauphiné, mais dans toute la France, un lieu plus incommode à habiter. Pourquoi l'a-t-on donc choisi? me demanderez-vous. La solution de ce problème n'est, hélas! que trop facile à trouver: c'est que l'espèce humaine a autant de vices que de vertus. Elle s'est installée, fortifiée dans ce défilé pour se défendre plus facilement contre des attaques injustes ou méritées. Les anciens souverains du Royannais étaient probablement, comme tant d'autres, des brigands de grand chemin qui de temps en temps s'élançaient de leur repaire, aujourd'hui ruiné et presque aussi inaccessible que les aires des aigles, leurs voisins, leurs maîtres ou leurs émules, pour aller piller dans les plaines du Rhône les voyageurs obligés de traverser leur territoire. Au dix-huitième siècle, quand la royauté eut interdit toute déprédation à la noblesse féodale, l'industrie drapière, libre de se développer sans crainte, prit un grand développement à Pont-en-Royans. Toutes les fabriques qui ont fait jadis la prospérité et la gloire de ce bourg ont cessé d'exister; les habitants que n'occupe pas la culture des terres tissent de la soie ou tournent des boules et d'autres objets de bois. La civilisation moderne a pénétré toutefois dans cette gorge sauvage et pittoresque; une partie de la rue est garnie de trottoirs; bientôt même on plantera sur les promenades publiques, à l'instar de Paris, des arbres tout venus, emmaillottés, avec des cuvettes, et qui, après avoir végété deux années, rendront leur dernière sève dans les derniers mois de la troisième année, toujours comme à Paris.

La Bourne, qui passe sous le pont auquel l'ancienne capitale du Royannais a dû la première partie de son nom, descend d'une vallée étroite, rocheuse, pittoresque, bien digne d'une exploration complète; toutefois nous n'y jetterons qu'un coup d'œil en passant; notre but c'est la vallée de la Vernaison, surtout la partie de cette vallée qui se trouve comprise entre les Grands et les Petits Goulets.

La Vernaison prend sa source au sud-est du village du Rousset près du col, haut de huit cent quatre-vingt-onze mètres, auquel ce village a donné son nom, coule du sud au nord, arrose une vallée supérieure longue de seize kilomètres environ, large à peine d'un kilomètre, reçoit au-dessous du village de Tourtres les eaux d'un petit affluent descendu par Saint-Martin de Saint-Julien, et, inclinant au sud-ouest, pénètre dans une montagne calcaire par une fissure étroite et profonde qu'elle a eu la patience de creuser, et où, jusqu'à ces dernières années, elle s'était promis de passer toujours seule. Ce défilé franchi, elle bondit capricieusement dans une petite vallée appelée la vallée des Échevis, et fermée à son extrémité inférieure comme à son extrémité supérieure. Elle a triomphé de ce nouvel obstacle en employant le procédé qui lui avait déjà si bien réussi; elle l'a *scié*, qu'on me permette cette expression. A peu de distance de ce second défilé, elle se jette dans la Bourne, au-dessus de Pont-en-Royans. Ces deux passages curieux, dont l'entrée était jadis interdite à l'homme, s'appellent les *Grands* et les *Petits Goulets* (de goulots). Les deux vallées supérieures de la Vernaison, ainsi que les montagnes qui les dominent, forment la région désignée par les géographes sous le nom de *Vercors*.

Adolphe JOANNE.

(La suite à la prochaine livraison.)



Roumeyer et le mont Glandaz. — Dessin de Français d'après M. A. Muston.

Digitized by Google



Entrée de la vallée de Roumeyer. — Dessin de Karl Girardet d'après M. A. Muston.

EXCURSIONS DANS LE DAUPHINÉ,

PAR M. ADOLPHE JOANNE[1].

1850-1860.

Le Vercors et le Royannais, distants de dix ou douze kilomètres à peine, ne pouvaient communiquer ensemble que par les montagnes qui les séparaient. Il fallait, parvenu à l'entrée des Grands ou des Petits-Goulets, escalader la montagne de l'Allier, s'élever jusqu'à plus de mille deux cents mètres et redescendre. Le sentier était escarpé, difficile, dangereux même, surtout du côté de Pont-en-Royans, au-dessous du col de Chatelus. On avait dû tailler çà et là des degrés dans les rochers, tant la pente était roide. Chaque année, malgré cette précaution, des mulets tombaient avec leur chargement dans les précipices. L'hiver, les communications devenaient souvent impossibles. Elles étaient en toute saison si lentes, si pénibles, si coûteuses, que le Vercors se dépeuplait; les habitants ne pouvant tirer parti, faute de voies de communication, des richesses naturelles de leur territoire qui se trouvait enfermé de tous côtés entre des montagnes trop difficiles à franchir.

Dès l'année 1829, des ingénieurs avaient conçu le hardi projet d'ouvrir une route de voitures dans ces deux massifs de rochers à travers lesquels la Vernaison avait su se creuser patiemment un passage, dont elle s'était, avec un égoïsme bien digne d'un châtiment exemplaire, réservé la jouissance exclusive. Ces projets, plusieurs fois abandonnés et repris, furent enfin approuvés par l'administration départementale. L'adjudication des travaux eut lieu le 9 septembre 1843, et, en 1851, la Vernaison, justement humiliée, vaincue, punie, vit enfin passer avec elle et au-dessus d'elle, non-seulement des piétons et des mulets, mais des voitures, dans ces deux défilés où elle se riait si orgueilleusement depuis tant de siècles des fatigues et des dépenses qu'occasionnait à la population du

1. Suite. — Voy. page 369.

Vercors et des Échevis le voyage de Pont-en-Royans. Cette route serait à elle seule une des merveilles du Dauphiné, quand bien même les gorges qu'elle traverse ne mériteraient pas une égale admiration.

Le pont de Pont-en-Royans franchi, on gravit une rue étroite, pittoresque, à l'extrémité supérieure de laquelle on découvre, en se retournant, l'ancienne capitale du Royannais dominée par les ruines de son vieux château. La route redescend alors dans une petite vallée que la Vernaison ravage trop souvent, comme pour donner une dernière preuve de sa force avant de mêler ses eaux à celles de la Bourne. Cette vallée traversée, on en remonte la rive gauche à travers d'agréables vergers, et bientôt on aperçoit en face de soi, au-dessous d'un vaste cirque de montagnes chenues, l'ouverture ou plutôt la sortie des Petits-Goulets qu'on ne tarde pas à atteindre. Le torrent s'élance, en formant une petite cascade, d'une fente étroite entre deux parois de roches calcaires presque perpendiculaires, dont quelques maigres bouquets d'arbustes, venus on ne sait comment sur la pierre, font ressortir les teintes grisâtres. Pour faire passer des voitures dans ce défilé où l'homme n'avait jamais mis le pied, les ingénieurs ont dû employer le pic et la mine, et percer la montagne. Cinq tunnels, longs de soixante-dix mètres, soixante-quinze mètres, vingt-cinq mètres, soixante-quinze mètres et quarante-cinq mètres environ, s'y succèdent à des distances inégales. Dans les intervalles la route est en certains endroits protégée contre les éboulements des parois supérieures par le rocher qui surplombe, taillé en forme de berceau. De ces galeries, on voit, à cent cinquante mètres au-dessous de soi, la Vernaison dont les eaux rapides et écumeuses continuent à creuser leur lit profondément encaissé. Sur la rive opposée se dresse une montagne calcaire, non moins curieuse par ses formes que par sa couleur, et dans laquelle s'ouvre une sorte de grotte naturelle d'une configuration singulière. Au delà du quatrième tunnel on est sorti de la gorge des Petits-Goulets pour entrer dans cette vallée d'Échevis qui, avant le percement de la route actuelle, ne pouvait communiquer que par les montagnes avec les vallées voisines. Ce n'est pas un paradis terrestre assurément; elle est même un peu trop nue; mais, au débouché de ce défilé rocheux, et toujours un peu sombre bien qu'il soit assez large, on revoit déjà avec plaisir le ciel et la verdure. Les premières pentes de la vallée sont couvertes de champs et de vignes, parsemées de mûriers, de châtaigniers et de noyers. On y désirerait plus de gazon et plus d'arbres. Au-dessus des terrains cultivés s'étendent de vastes forêts dominées par des rochers à pic, que couronnent çà et là des bouquets de sapins. L'ensemble est gracieux mais un peu froid.

Après être descendue par une pente douce au bord de la Vernaison, la route traverse ce torrent sur un pont de pierre d'une seule arche, puis monte aux Grands-Goulets le long et au-dessus de la rive droite. La longueur de cette rampe est de cinq mille cinq cents mètres; sa pente moyenne de cinq centimètres par mètre. A quinze minutes du pont se trouvent le presbytère et l'église, entourés de quelques maisons. Les autres habitations de la commune, assez éloignées l'une de l'autre, se cachent sous les arbres à fruits qui les protégent pendant l'été des rayons trop ardents du soleil. Les figues y mûrissent en plein vent et la vigne exposée au midi y produit un vin estimé. En gravissant cette longue rampe, presque toujours tracée en zigzag, on découvre sous tous ses aspects la vallée d'Échevis, dont le calme profond, et l'isolement complet, maintenant plus apparent que réel, font rêver une longue retraite dans ses solitudes les plus boisées avec un petit nombre d'amis préférés.

Quand on a atteint le dernier lacet, à une hauteur de six cents mètres environ au-dessus de la mer, de trois cents mètres au-dessus de la sortie des Petits-Goulets, on commence seulement à apercevoir l'entrée des Grands-Goulets, car la vallée, dans sa partie supérieure, incline légèrement à l'est. Le paysage prend alors un caractère plus grand et plus alpestre. Toute culture a disparu. D'immenses parois de rochers, ici grises, là jaunâtres, dominent la route d'où l'on découvre comme d'une terrasse la Vernaison qui se brise en écume à une grande profondeur contre les blocs de pierre qui interceptent son cours. Sur la rive gauche, de beaux massifs de pierre, aux formes et aux accidents bizarres, se dressent presque à pic au-dessus de bois escarpés. Avant de pénétrer dans la gorge mystérieuse dont on ne voit encore que l'ouverture, il faut traverser un premier tunnel de soixante mètres environ de longueur. Ce souterrain est précédé et suivi de remarquables travaux d'art. Sur ce point, en effet, le rocher surplombait tellement que toute base manquait aux ingénieurs; ils durent donc creuser dans cette paroi, — plus éloignée à son extrémité inférieure qu'à son extrémité supérieure de la paroi qui lui fait face, — des trous profonds destinés à recevoir les barres de fer qui supportent le tablier de la route, espèce de pont latéral ainsi suspendu sur l'abîme. Tout en admirant l'œuvre de la nature, on ne peut s'empêcher de songer avec émotion à l'audace et à l'adresse qu'ont déployées dans ce curieux passage les ouvriers mineurs pour accomplir la tâche difficile et périlleuse dont ils s'étaient chargés. On les descendait du haut de la montagne au fond, ou plutôt au milieu, du précipice, avec des cordes auxquelles étaient attachés deux bâtons en croix qui leur servaient de siége. Sur ce frêle support, ils flottaient en l'air comme des moucherons suspendus à un fil, et se balançaient au-dessus du torrent, essayant d'atteindre, dans un de leurs élans, sous l'espèce de grotte que formait le rocher, une aspérité assez saillante pour qu'ils pussent s'y cramponner. Après avoir ainsi conquis, au risque de leur vie, une base solide d'opérations, ils y plantaient un crochet de fer auquel ils s'amarraient, et commençaient aussitôt à creuser des trous de mines. « Les mineurs qui préparaient ainsi les chantiers avaient acquis une telle habitude de ce genre de travail, a dit un des ingénieurs, que, vers la fin de l'entreprise, ils ne prenaient même plus la peine, quand ils avaient mis le feu à une meche, de faire remonter la corde à laquelle

d by Googl

ils étaient attachés; ils se contentaient de frapper le rocher du pied avec assez de force pour aller presque toucher la paroi opposée, et, pendant cette émouvante excursion dans le vide, la mine avait le temps de produire son effet; à leur retour, tout danger avait disparu. Une fois, cependant, une pierre coupa, comme l'eût fait un couteau, la corde de l'un de ces imprudents travailleurs qui tomba dans l'abîme, d'où ses camarades ne retirèrent quelques heures après qu'un cadavre défiguré. »

A partir de ce point, les travaux d'art se multiplient tellement, que leur simple énumération deviendrait fastidieuse. Ce ne sont plus que tunnels, galeries, encorbellements, pour me servir de l'expression technique. La gorge se rétrécit. De distance en distance on aperçoit au fond de l'abîme, à cent cinquante mètres au-dessous de soi, dans une sinistre obscurité, l'écume blanche de la Vernaison qui continue sans repos son œuvre de percement; d'autres fois on entend mugir le laborieux torrent sans le voir, tant les ténèbres où il se cache sont profondes. Des deux côtés de la route, entre les tunnels, se dressent, à une grande hauteur, de magnifiques rochers aux superbes teintes d'un gris bleuâtre, complétement dépourvus de végétation, et dont les échos répètent incessamment les plaintes lamentables des eaux. Ici, une petite cascade tombe en se jouant capricieusement dans le gouffre qui dérobe ses derniers ébats aux regards du voyageur attristé de sa fin précoce; là, des tapis de mousse et des bouquets d'arbustes voilent avec un art charmant la nudité trop crue de la pierre; ailleurs, dans un détour, on embrasse d'un coup d'œil la gorge que l'on a déjà parcourue et celle où l'on va s'engager. Le passage le plus saisissant est celui que représente notre dessin (voir la page 372). On s'est rapproché du torrent qui se calme ou plutôt qui n'est pas encore devenu furieux; mais les deux parois se resserrant encore plus, on pourrait craindre qu'elles ne finissent par se toucher. Il a fallu faire passer la route de la rive droite sur la rive gauche. Au delà du pont, les tunnels, devenus plus nombreux, se succèdent à de plus courts intervalles. Même dans le milieu du jour, quand le ciel est sans nuages, une faible lumière se glisse à peine à travers les branches des arbustes qui sont parvenus à croître sur les escarpements des rochers que l'homme a su percer aussi pour s'ouvrir un passage. Si le soleil a disparu derrière un épais rideau de vapeurs, une nuit presque complète règne au fond de cette solitude où la voix gémissante du torrent couvre tous les autres bruits de la terre. On ne peut se défendre d'une émotion indéfinissable.... Malgré les beautés merveilleuses de ce paysage, peut-être unique, on se sent presque fatigué d'admirer; on éprouve le besoin de respirer un air plus libre, de revoir le soleil, des arbres, de la verdure, des êtres animés; on se trouve heureux enfin quand, au sortir d'un dernier souterrain, on débouche dans une vallée supérieure brillamment éclairée, dont les versants boisés sont éloignés l'un de l'autre de plus d'un kilomètre, et dont les terres cultivées témoignent de la présence de l'homme.... A deux cents mètres plus loin, en se retournant, on aperçoit à peine dans la montagne l'ouverture des Grands-Goulets, à demi cachée par des guirlandes de broussailles....

IV

Les gorges d'Omblèze.

Des Grands-Goulets, on peut aller à Die par la Chapelle-en-Vercors, le col de Rousset et Chamaloc; mais la route de voitures n'est pas encore terminée, car on doit percer un tunnel de quatre cents mètres dans la montagne de Rousset. Si intéressante d'ailleurs que soit cette route, il me faut suivre mon habile dessinateur, M. A. Muston, par un autre chemin plus curieux pour les artistes. Cette fois nous partirons, non de Pont-en-Royans, mais de Saint-Jean-en-Royans, chef-lieu de canton de deux mille sept cent trente et un habitants, qui n'est éloigné de Pont que de deux heures à pied, et qui appartient déjà au département de la Drôme.

Saint-Jean-en-Royans n'a de remarquable que sa situation sur la Lyonne, les trois arbres de liberté — des peupliers — qui ombragent l'abondante fontaine de sa place principale, et ses magnifiques noyers dont les produits s'exportent à l'étranger, surtout dans le nord de l'Europe.

A une heure environ de Saint-Jean, quand on a dépassé Oriol et Saint-Martin-le-Colonel, la vallée de la Lyonne, moins riante et plus resserrée entre des montagnes plus hautes, devient plus pittoresque et plus sauvage. Bientôt elle se bifurque. Du sud descend la Lyonne de Bouvante : notre route remonte, en se dirigeant au sud-ouest, la Lyonne de Léoncel, qui roule ses belles eaux dans une longue gorge droite, presque partout stérile et nue. Jadis d'admirables forêts couvraient entièrement ces pentes aujourd'hui dépouillées de végétation; mais ils sont depuis longtemps tombés sous la hache du bûcheron, tous les arbres qui, abattus et transportés dans la plaine, pouvaient produire le plus faible bénéfice. L'exploitation de ceux qui restent debout sur des hauteurs d'un accès difficile serait trop coûteuse, aussi les respecte-t-on encore.

Cette gorge un peu triste aboutit à un vallon également nu, mais tapissé en partie de belles prairies, au milieu desquelles s'épanouit à l'aise le petit village de *Léoncel*, peuplé seulement de quatre cent quarante-cinq habitants (voy. la gravure, p. 388). Une abbaye de l'ordre de Cîteaux avait été fondée au douzième siècle dans ce vallon alors entièrement boisé. Il n'en reste aujourd'hui que des ruines, assez belles toutefois pour avoir mérité d'être classées parmi les monuments historiques de la France. Les derniers débris de l'église, entretenus avec soin, servent de succursale. Un autre village, situé sur notre route, à deux kilomètres de Léoncel, témoigne encore par son nom de l'importance qu'eut cette antique abbaye : il s'appelle la *Vacherie*. Les moines avaient en effet établi sur ce point une grande ferme dont le nom seul a subsisté.

A cent mètres environ de la Vacherie, on voit se dére-

lopper sur la droite une route de voitures qui décrit de longs lacets. C'est la route de Chabeuil par Peyrus. Bien que nous allions à Die, c'est-à-dire dans une direction opposée, nous descendrons pendant quelques instants cette route pour contempler l'admirable vue que l'on découvre du haut des pentes abruptes qui dominent la grotte ou balme du Pialoux (voy. p. 389).

Des rochers aux formes étranges, tapisés de plantes rares, ombragés çà et là de pins silvestres ou de pins maritimes, composent le premier plan du tableau; sur le second, des collines de sable et de gravier, entièrement nues, ondulent comme les vagues d'une mer furieuse. Au delà de cette ligne jaunâtre, la Véoure déroule ses rubans argentés à travers une plaine accidentée et couverte d'une luxuriante végétation, où tous les tons du vert, habilement fondus, forment un harmonieux ensemble. A l'extrémité de cette mer de verdure, le Rhône, à demi perdu dans les vapeurs de l'horizon, apparaît çà et là au pied de la chaîne des montagnes du Forez et de l'Ardèche, que l'on découvre depuis les vignobles de Saint-Péray jusqu'aux cimes du Mezenc et du Gerbier-de-Joncs. Parmi les innombrables maisons blanches qui surgissent comme des ilots du sein des flots d'arbres, on distingue surtout les groupes plus importants qui portent les noms de Romans, Chabeuil et Valence.



La vallée de Léoncel. — Dessin de Karl Girardet d'après M. A. Muston.

Remontons maintenant à la Vacherie pour gagner, par un chemin qui n'est pas encore praticable aux voitures, le vallon des Pêchers, d'où nous irons explorer les gorges d'Omblèze. D'abord le vallon est trop cultivé ou trop aride, mais bientôt le sentier, pittoresquement taillé en escalier dans les corniches ébréchées des rochers, descend le long du ruisseau qui, transformé en torrent impétueux, bondit en écume de gradin en gradin, jusqu'à ce qu'il forme une jolie cascade, la « Grande pissoire, » plus importante mais moins gracieuse que la « Petite pissoire. » Ces cascades ne sont pas visibles tous les jours, je dois en avertir les touristes; même quand les eaux sont abondantes, elles disparaissent complétement, car elles servent à l'irrigation des prairies supérieures. Il serait donc inutile de les chercher sur ma recommandation; on ne les trouverait pas aux heures où elles sont condamnées, pour remplir leur fonction fécondante, à se montrer plus utiles qu'agréables. Lorsqu'elles ont la liberté de se faire admirer, elles se jettent dans la Gervanne, qui arrose les célèbres *gorges d'Omblèze.*

Ces gorges, où nous sommes parvenus, ont environ quatre kilomètres de longueur; mais on passerait, sans en regretter une seule minute, une journée entière à les parcourir. Elles sont, en effet, tellement variées de formes et d'aspects qu'à chaque pas que l'on y fait elles offrent un paysage nouveau. Leur largeur moyenne est de cent

Digitized by Google

vingt à cent cinquante mètres; et parfois le torrent y dispute à la route l'espace dont il a besoin. Ces jeux, ces caprices de la nature, sont aussi charmants qu'extraordinaires. Ce qui donne aux parois de cette gorge un aspect tout particulier, ce sont les gracieux bouquets de verdure qui les décorent; de toutes les fentes, de toutes les corniches, pendent de vigoureux arbustes ou des fleurs odorantes. Le cri du pluvier domine par moments les murmures des eaux et les bruissements du feuillage. Tous les sens sont ravis à la fois. Comme le moine de la légende dont le sommeil dura mille ans, on oublierait aisément les heures dans cette gorge solitaire, à contempler les tableaux qui s'y déroulent incessamment aux regards, à respirer les senteurs embaumées des plantes, à écouter les chants des oiseaux.

Le charme cesse toutefois si l'on continue trop longtemps sa promenade; la gorge s'élargissant prend une direction droite, les rochers qui s'abaissent perdent leurs formes pittoresques, la culture reparaît. Dans le fond de ce bassin vulgaire se dresse la *montagne d'Ambel* aux pentes rapides, aux flancs déchirés, à la base de laquelle se tapit le village d'*Omblèze* qui a donné son nom à la vallée. Mais, si au lieu de continuer à remonter le ruisseau, nous le descendons, d'autres curiosités nous attendent.

Peu de temps, en effet, après être sortie des gorge d'Omblèze, la Gervanne, parvenue sur le bord d'un escarpement de quarante mètres de hauteur environ, s'élance d'un bond dans l'abîme où ses eaux, tout à l'heure si calmes sous un épais berceau de saules, se brisent en écume avec le bruit de la foudre. Cette belle cascade se nomme la *Druise*. Quelle description pourrait valoir la gravure qu'en ont faite d'après un dessin de M. A. Muston, MM. Français et Lavieille (voir page 393)?



La vallée de la Veoure et la plaine du Rhône vues des hauteurs de la Vacherie. — Dessin de Karl Girardet d'après M. A. Muston.

Au-dessous de la Druise, la vallée de la Gervanne, plus large, devient par conséquent moins intéressante; mais, en revanche, deux curieuses montagnes en forment les deux versants: l'une, celle de la rive gauche, domine le village d'*Ansage* qui lui a pris son nom; l'autre, celle de la rive droite, s'appelle le *Velan* et porte sur ses flancs herbeux et boisés le village de *Plan-de-Baix*. Ces deux montagnes se distinguent de toutes celles que nous avons vues jusqu'ici par les crêtes abruptes, les arêtes vives des grands et beaux rochers arides de leur sommet; quand le soleil les dore de ses plus chauds rayons, leur couleur éclatante fait un contraste saisissant avec les teintes, plus foncées et plus pâles tout à la fois, des tapis de gazon ou des bois qui s'étendent en pente douce de leur base jusqu'au fond de la vallée.

Le Velan ne doit pas seulement nous attirer par lui-même de son côté, bien qu'il ne soit pas sur notre route. Au-dessus et au-dessous de Plan-de-Baix, nous avons, comme en témoigne la gravure de la page 394, deux

Digitized by Google

excursions à faire : l'une au château de Montrond, l'autre aux sources du Ruïdoux. Le château de *Montrond*, dont l'histoire m'est restée inconnue, malgré mes recherches, n'est plus qu'une ruine entourée de vieux arbres. On y arrive par un plateau d'un accès facile, d'un aspect riant, mais, des fenêtres de la façade opposée à celle de la porte d'entrée, on domine les rochers abrupts et sauvages au pied desquels coule la Gervanne. Le *Ruïdoux* est un ruisseau qui sort d'une grotte à la base d'un escarpement aride, et qui coule dans une gorge profonde que côtoie la route de Beaufort. Ce chef-lieu de canton (voir la gravure de la page 392) est trop éloigné de Plan-de-Baix pour que nous allions le visiter. D'ailleurs, la route n'est pas seulement longue, elle manque d'intérêt; et Beaufort, qui n'a conservé que des débris insignifiants de son ancien château fort et de ses vieilles fortifications, n'aurait rien à nous montrer que sa belle situation au-dessus de l'étroite vallée de la Gervanne. Retournons donc à la Druïse et franchissons la Gervanne, près des moulins, pour monter, par une pente assez roide et rocailleuse, au hameau d'Ansage, puis, au delà d'un petit plateau, sur la *montagne de Birchos*, que la carte du Dépôt de la guerre appelle les Berches.

Après avoir dépassé plusieurs petits vallons gazonnés, on contourne l'extrémité supérieure d'un bassin plus considérable et plus profond, la vallée d'Eyglui ou du Cheylard, et, laissant cette vallée à sa droite, on monte par des terrains rocailleux jusqu'à un petit col d'où l'on aperçoit tout à coup sous ses pieds une autre vallée, celle dans laquelle nous allons descendre par le hameau des Petites-Vachères. Cette vallée, c'est la *vallée de Quint*. La Suze, qui l'arrose et qui se jette dans la Drôme à Sainte-Croix, prend sa source au *Pas de l'Infernay* dont le signal atteint dix-sept cent trois mètres. L'attention est surtout attirée par les montagnes, très-extraordinaires de formes et de couleurs, au-dessus desquelles se dressent dans le lointain le mont Glandaz et le grand pic de Saint-Géniz. « C'est, en effet, selon l'expression pittoresque de M. A. Muston, qui les a aussi bien décrites que dessinées, une véritable bataille de montagnes, saisie dans son tumulte et immobilisée dans son mouvement le plus impétueux. » (Voir la gravure de la page 377.)

A l'entrée de la vallée de Quint où nous nous dirigeons, s'élève une colline isolée qui semble la barrer, et dont la Suze est obligée de contourner la base avant de pouvoir se jeter dans la Drôme. Cette colline, qui porte le village de Sainte-Croix, a joué un rôle important dans l'histoire militaire du Diois. Le château fort en ruines que l'on aperçoit à son sommet (voir la gravure de la page 376) avait été bâti par les Romains pour protéger leurs communications sur la route de Vienne à Milan, qui traversait le mont Genèvre, et mettre en même temps Die, la capitale des Voconces (dea Vocontia), à l'abri d'une attaque des peuplades voisines. Il appartint longtemps aux empereurs d'Occident. En 1215, l'empereur Frédéric II le donna aux évêques de Saint-Paul-Trois-Châteaux; mais, vers la fin du treizième siècle, la maison de Poitiers le possédait. Pendant les guerres de religion, les catholiques et les protestants l'occupèrent tour à tour. Ces derniers le gardèrent jusqu'à la prise de la Rochelle. Richelieu, les en ayant expulsés, le fit démolir. Sa forte position témoigne seule maintenant de son importance passée, car les ruines ne se composent que de quelques fragments de murailles. Le vaste bâtiment qui attire les regards au milieu du village de Sainte-Croix n'est point un château moderne, construit dans une situation plus facilement abordable après la destruction de la vieille forteresse romaine et féodale; c'est un couvent d'Antonins, supprimé avant la Révolution, et dont les biens avaient été donnés à l'ordre de Malte. Des belles terrasses de ce monastère, transformé en ferme, on découvre une jolie vue sur la vallée de la Drôme, qui décrit une courbe elliptique de Sainte-Croix jusqu'à Pontaix.

Pour aller visiter *Pontaix* (voir la gravure page 380), situé à deux kilomètres en aval de Sainte-Croix, il nous faudrait descendre la vallée de la Drôme en suivant la rive gauche de la rivière. Nous allons au contraire la remonter jusqu'à Die. D'ailleurs Pontaix est aussi mal bâti et aussi malpropre que pittoresquement situé.

Le petit bassin qui commandait la forteresse de Sainte-Croix aboutit, en amont de l'embouchure de la Suze, à un défilé au sortir duquel on découvre devant soi le vaste et beau bassin de Die (voir la gravure de la page 377). Nous revoyons de plus près et mieux dégagées quelques-unes des montagnes que nous avons déjà remarquées au col des Vachères. Le mont Glandaz se distingue entre toutes ces montagnes par son étendue, sa forme et sa couleur. On chercherait en vain dans toute la chaîne des Alpes une masse de rochers aussi étrangement singulière. Elle ressemble en effet à une immense forteresse flanquée de tours et de bastions. A la gauche de ces hautes parois verticales qui dominent le Val Croissant, caché derrière un chaînon de collines, se dressent les deux pointes de la Dent de Die, au pied de laquelle passe la route du Monétier de Clermont; le Grand-Weymont se montre quand le temps est clair au-dessus du pic de Chamaloc. Enfin, au delà du plateau supérieur du Vercors, le pic de Saint-Genix, dont le signal atteint quatorze cent soixante-six mètres, domine la vallée de Quint.

V

Die. — La vallée de Roumeyer. — La forêt de Saou

Die est, à certains égards, une ville heureuse entre toutes les villes : elle occupe une agréable situation, sous un climat tempéré, dans une vallée aussi riante que fertile ; elle contemple à son aise de belles montagnes assez éloignées de son territoire pour qu'elle n'ait jamais à souffrir de leur ombre ; une rivière suffisamment abondante l'arrose ; ses vignes produisent un petit vin blanc, une *clairette* justement célèbre, qui, au charme piquant du champagne mousseux, unit un caractère plus inoffensif. Elle possède un assez grand nombre d'antiquités pour se distraire à perpétuité par l'étude de ces respectables débris du passé, quand elle sera rassasiée de tous les bien-

by Google

faits dont la nature s'est plu à la combler; et cependant cette cité, trop favorisée du ciel, n'a jamais joui d'un bonheur complet. Au lieu de se laisser vivre au jour le jour, en admirant les délicieux et beaux paysages qui les entouraient de toutes parts, en dégustant, dans un doux *far niente*, sous leurs fraîches tonnelles, l'excellent vin qu'ils avaient l'inappréciable chance de pouvoir récolter sans trop de fatigue, en se livrant même, si l'envie les en eût pris, à des discussions historiques et archéologiques, ses habitants n'ont jamais laissé échapper une occasion de se quereller, de se battre, de s'égorger; que dis-je? dès qu'elle leur manquait, ils s'empressaient de la faire naître. L'homme est trop souvent inquiet, maladroit, pour ne pas dire sot, envieux, entêté, vindicatif, dominateur. L'histoire de Die servira-t-elle de leçon à d'autres villes? J'en doute; mais, pour justifier mes reproches, je vais essayer de la raconter le plus brièvement que je pourrai.

Ce n'est pas l'étymologie du nom de la ville qui a divisé la population en deux ou plusieurs camps rivaux. Cette étymologie, malgré les savants, paraît à peu près certaine. Die vient de *dia*, c'est-à-dire de *dea*, en français déesse. Sous les Romains, pour ne pas remonter plus haut, cette ville était consacrée à Cybèle, la déesse ou la bonne déesse, à laquelle elle rendait un culte particulier. Les Voconces ou Vocontiens, — on appelait ainsi les habitants de la vallée de la Drôme et d'autres vallées voisines, — avaient alors la passion des *tauroboles*, sacrifices des taureaux. C'était une distraction assez sauvage, comme vous allez en juger. Il fallait être singulièrement Voconce pour se complaire à de pareils divertissements. Ne désirant nullement me faire un mauvais parti dans la *Dea Vocontiorum*, j'emprunte les renseignements suivants à Millin, et je déclare solennellement que je lui en laisse toute la responsabilité:

« On creusait une grande fosse où descendait le prêtre qui devait faire l'expiation; il avait une robe de soie, une couronne sur la tête et des bandelettes. Le plancher de la fosse était percé de plusieurs trous. Le sang de la victime arrosait le prêtre qui devait se retourner pour le recevoir partout; alors chacun se prosternait devant lui, comme s'il représentait la divinité. Ses habits ensanglantés étaient conservés avec un respect religieux. Le taurobole était donc une expiation, un baptême de sang: on le renouvelait tous les vingt ans. Les femmes recevaient cette régénération comme les hommes. »

Aujourd'hui encore, on trouve à Die cinq autels tauroboliques bien conservés; d'autres, dont les inscriptions sont parvenues jusqu'à nous, ont été détruits; mais ces inscriptions et les autels qui restent suffisent pour témoigner de la sottise et de la brutalité de ses anciens habitants. Du reste, les tauroboles ne sont pas les seules antiquités de Die. « Il est peu de villes, dit le savant auteur de la *Statistique de la Drôme*, M. Delacroix, où l'on remarque un aussi grand nombre de monuments anciens, d'inscriptions, de colonnes et de bas-reliefs. Beaucoup de ces fragments sont employés dans des bancs et des chambranles de portes et fenêtres. La porte de Saint-Pierre, par laquelle on arrive à Die, en venant de Saillans, est un reste de construction romaine. On y voyait autrefois une inscription portant que Sextus Vencius Juventianus, prêtre augustal, agrégé au corps des citoyens et élevé à la dignité de sénateur de Lyon, etc., avait obtenu des Vocontiens les honneurs d'une statue, à cause de sa grande libéralité pour les spectacles et les jeux publics. A gauche, hors de la même porte, est un lieu vulgairement appelé *palat*: on croit que c'est l'emplacement de l'ancien palais. Un peu plus loin, et tout près des remparts, on remarque des restes de murailles en forme d'hémicycle, qui font conjecturer que ce sont les ruines d'un théâtre. A quelque distance de là, on reconnaît les vestiges des aqueducs qui amenaient à Die les eaux de la vallée de Roumeyer et du Val Croissant. La porte Saint-Marcel, avec ses deux tours, est un arc de triomphe auquel furent ajoutées, dans le moyen âge, des constructions qui contrastent avec ce qui reste de cet ancien édifice.... Les belles colonnes de granit qui forment le péristyle de l'église cathédrale et celles qui supportent les voûtes supérieures des divers étages du clocher ont évidemment appartenu à des monuments antiques.... De tous côtés, on a découvert des bas-reliefs, des mosaïques, des inscriptions.... »

Die, s'étant convertie au christianisme dès le troisième siècle, renonça sans doute à ses pratiques païennes, mais elle s'était trop habituée aux sacrifices des taureaux pour se priver du plaisir de verser ou de voir couler le sang. A défaut de taureaux, elle immola des hommes. Ses évêques et ses comtes s'en disputant incessamment la possession, elle prit parti tantôt pour les évêques, tantôt pour les comtes, afin de satisfaire à discrétion ses appétits de bête fauve. Aussi grand fut son mécontentement lorsque, en 1201, l'intervention du dauphin du Viennois, Guignes André, vint mettre un terme à une lutte civile qui durait depuis des siècles. Sous le prétexte assez spécieux, je l'avoue, de revendiquer les droits naturels ou les priviléges dont l'avaient dépouillée ses seigneurs ecclésiastiques, la population se souleva, et, ce qui est beaucoup moins excusable, se permit, sans doute pour s'entretenir la main, de massacrer son évêque, Humbert, devant l'une des portes de la cathédrale, appelée depuis cette époque la *porte rouge*. Ce sacrifice d'un prélat, substitué, malgré le progrès général de l'humanité, à celui d'un taureau, eut lieu le 3 novembre 1222. Il devait être et il fut inutile. Humbert mort, Amédée lui succéda, et le comte de Valentinois, investi du fief des anciens comtes, lui déclara la guerre. Toutes ces querelles impatientèrent à la fin le pape Grégoire X, qui, pour en finir, employa un moyen moins violent, mais plus sûr que celui dont s'était servi jadis la populace: au lieu de supprimer l'évêque (Amédée venait de mourir), il supprima l'évêché qu'il réunit à celui de Valence (1275). Le remède fut, hélas! pire que le mal. Les chanoines et les habitants, ligués ensemble, s'insurgèrent aussitôt contre le titulaire des deux évêchés, et le contraignirent à confirmer leurs priviléges. Les chanoines avaient leur petite armée de mercenaires qui

se battaient contre leurs adversaires, quels qu'ils fussent; quand ils se sentaient assez riches pour augmenter le nombre de leurs soldats, ils essayaient à leur tour de se rendre indépendants et d'asservir les bourgeois. C'était un tohu-bohu souvent impossible à comprendre. Cependant, après s'être tour à tour administré de sévères leçons, le chapitre et le peuple firent définitivement cause commune, et, n'étant pas assez forts pour triompher seuls de leur évêque, se donnèrent d'abord au pape, puis, cet appui leur ayant manqué lorsque le pape dut quitter Avignon, au dauphin, roi de France, Charles VI. Ainsi, dès les premières années du quinzième siècle (1404), le Diois fut réuni au Dauphiné.

Les querelles politiques apaisées, Die resta quelque temps tranquille; mais les passions religieuses ne tardèrent pas à lui procurer les émotions fortes dont elle s'était montrée si avide pendant tant de siècles. Les catholiques et les protestants s'en emparèrent à tour de rôle, et y commirent d'odieux excès. Toutefois, la population plus éclairée commençait à se lasser de tous ces plaisirs sanglants. Quand l'édit de Nantes lui rendit la paix et lui garantit la liberté de conscience, elle employa toutes ses facultés à son développement physique, intellectuel et moral. Elle s'accrut en s'enrichissant par l'industrie et le commerce, et en s'efforçant d'augmenter le petit trésor de ses connaissances. Ses fabriques étaient



Beaufort. — Dessin de Français d'après M. A. Muston.

renommées au loin; on enseignait même les langues orientales dans son académie protestante. Malheureusement la révocation de l'édit de Nantes vint l'arrêter dans son essor. La moitié de ses habitants émigrèrent, et c'étaient, comme partout, les plus intelligents, les plus instruits, les plus industrieux. Elle ne s'est jamais relevée de ce coup fatal. Bien que Louis XIV lui eût rendu un évêché séparé que la Révolution a supprimé, aujourd'hui elle ne compte que trois mille neuf cent douze habitants. Elle est plus commerçante qu'industrielle, et on lui reproche de falsifier trop souvent, par amour du lucre, cette *clairette* qui lui a valu jadis une certaine réputation. Malgré ces petites tricheries sur la nature et la qualité des produits qu'elle livre à la consommation, elle s'est évidemment améliorée; elle donne complétement raison aux défenseurs de la doctrine incontestable du progrès.

Die a conservé une partie de ses anciennes murailles, flanquées de tours, mais son église cathédrale, saccagée par les protestants, a été reconstruite au dix-septième siècle, telle qu'elle est aujourd'hui; aussi offre-t-elle peu d'intérêt. Les antiquaires y sont généralement plus heureux que les archéologues, car ils y trouvent un grand nombre de fragments de colonnes, de pierres sculptées, de mosaïques, et ils peuvent en outre s'y procurer la satisfaction de déchiffrer, de copier, de traduire, de commenter cinquante-six inscriptions, sans compter celles qui sont encore enfouies dans les murailles ou sous le sol actuel, et qu'ils pourraient parvenir à déterrer s'ils les cherchaient



Cascade de la Druise. — Dessin de Karl Girardet d'après M. A. Muston.

Digitized by Google

bien. Parmi les touristes affligés de douleurs rhumatismales, plus d'un se félicitera d'être venu à Die et d'y avoir passé quelques jours, soit dans l'établissement du docteur Chevandier, soit dans celui du docteur Benoit, au Martouret. Les bains de vapeur résineuse, inventés par les paysans des environs et perfectionnés par ces habiles praticiens, ont, en effet, pour résultat presque infaillible de soulager et même de guérir les diverses variétés de ces maladies, aussi cruelles qu'inconnues, que la médecine désigne sous le nom général de rhumatismes.

Les environs de Die sont agréables à visiter. L'une des vallées les plus intéressantes est celle de *Roumeyer*, qui s'ouvre au nord et à peu de distance de la ville. L'entrée en est étrangement pittoresque (voir la gravure de la page 385). Si les rochers qui la forment s'avançaient encore un peu l'un vers l'autre, ils se toucheraient dans leur partie supérieure, en laissant au-dessous de ce pont naturel un passage suffisant pour la rivière et la route. Ce curieux défilé franchi, on voit s'étendre devant soi une jolie vallée, riche en prairies, bordée de collines boisées, que dominent les crêtes bizarres, majestueuses et nues du mont Glandaz (voir la gravure de la page 384). Si, après avoir traversé le village, on continue à suivre le ruisseau en le remontant, on ne tarde pas à atteindre la source ou plutôt les sources de ce cours d'eau. Au pied d'un grand rocher de poudingues, dont une verdure variée décore toutes les fentes, jaillissent, entre les pierres, la mousse et le gazon, quatre sources limpides qui ne tarissent jamais....



Le Velan et Plan-de-Baix vus des sources du Rurdoux. — Dessin de Karl Girardet d'après M. A. Muston.

Descend-on au contraire la vallée de la Drôme de Die à Valence, on traverse, avant d'atteindre la petite ville de Crest, le bourg d'*Aouste* (on prononce Oste), ancienne colonie romaine, connue jadis sous le nom d'*Augusta*. Les habitants de ce bourg, dont le nombre dépassera bientôt deux mille, ont assez d'esprit pour vivre en bonne intelligence, bien que la moitié de la population professe la religion catholique et l'autre moitié la religion protestante. Une route nouvelle, encore inachevée, et qui partira d'Aouste, doit relier dans une dizaine d'années la vallée de la Drôme à celle de l'Aygues par la forêt de Saou et Bourdeaux. Cette route s'appelle la route du *Pas de Lauzun*. Elle doit ce nom à un défilé assez semblable à ceux que nous avons déjà admirés dans les Goulets, dans les gorges d'Omblèze et à l'entrée de la vallée de Roumeyer. Le passage est étroit : les rochers semblent vouloir se rejoindre au-dessus de la route, taillée au ciseau en encorbellement ou en corniche. Le ruisseau fait une jolie chute au fond de la gorge. Ce chemin, attribué à tort ou à raison aux Romains, n'a jamais été honoré, que je sache, de la visite de ce favori de Louis XIV qui épousa en secret la petite-fille de Henri IV. S'il porte ce nom fameux, c'est qu'on exploite dans le

Digitized by Google

voisinage une carrière de grandes pierres plates que les paysans appellent des *lauzes*.

A peine a-t-on dépassé le seuil de cette singulière porte naturelle, que l'on entre dans une petite vallée étroite mais verdoyante, où le ruisseau qui l'arrose, et qui descend des hauteurs de Roche-Colombe, paraît se plaire à folâtrer. On serait volontiers tenté de l'imiter. De jeunes bois taillis couvrent les deux versants qu'ombrageaient jadis des forêts séculaires. Le calme est profond, l'air embaumé : le thym, la lavande, le serpolet abondent sur les rochers où un charmant oiseau, le grimpereau des murailles, aime à faire son nid. Que de lieux obscurs et solitaires ravissent ainsi le voyageur qui voudrait s'y fixer pour longtemps, quelquefois même pour toujours, s'il lui était permis d'y vivre entouré de ceux qu'il aime, mais qui passe, comme le torrent ou le nuage, sans pouvoir s'arrêter au gré de son caprice, emportant avec ses souvenirs la triste certitude de ne jamais les revoir ! Heureusement pour lui les tableaux nouveaux que la nature lui offre incessamment adoucissent l'amertume de ses regrets, en lui inspirant d'autres désirs non moins vifs et aussi vite oubliés !

Lorsqu'on est parvenu au sommet de la colline que gravit la route, on traverse un petit plateau cultivé, au delà duquel on voit s'ouvrir devant soi le bassin extraordinaire qui porte le nom de *forêt de Saou* (on prononce



Bourdeaux. — Dessin de Karl Girardet d'après M. A. Muston.

Sou). Ce bassin présente en effet sur une longueur de douze à treize kilomètres, et une largeur moyenne de cinq à six (j'emprunte ces chiffres à M. Delacroix), la forme d'un immense vaisseau ; à l'extérieur, des rochers à pic en forment la carène ; à l'intérieur, il offre des pentes inclinées, autrefois couvertes d'arbres magnifiques qui lui ont fait donner le nom de forêt. Cette colossale corbeille contient aujourd'hui des habitations, des terres labourables, des prés, d'abondants pâturages, et quelques bouquets de bois en décorent l'extrémité exposée au nord ou les hauteurs. Une mine de charbon y a été exploitée sans succès. On n'y pénètre que par deux grands portails naturels qui s'ouvrent, l'un, au nord, du côté d'Aouste, l'autre, au sud, vers le village de Saou; ces deux portails pourraient se fermer comme les portes d'une ville. Les eaux qui y tombent ou qui y jaillissent y forment le ruisseau de Vèbre, qui en sort par le portail du défilé méridional. De tous les rochers dont elle est entourée, le plus haut, le plus abrupt, le plus déchiré est celui qu'on appelle *Roche-Courbe* ou des *Trois-Becs*. De ce rocher on découvre un vaste et curieux panorama.

La forêt de Saou, la plus belle forêt de la Drôme, appartenait autrefois à une abbaye, dont il ne reste actuellement que des ruines insignifiantes. Elle est aujourd'hui possédée presque entièrement par M. Crémieux, avocat au barreau de Paris (voir la gravure de la page 397).

A l'époque où les moines l'habitaient, ils y jouissaient de la société des lynx et des aigles qui y prospéraient également. Le dernier lynx a été tué en 1829, mais les aigles y sont encore nombreux. Ces oiseaux de proie y déploient une habileté qui dénote une certaine intelligence. Comme ils ne se sentent pas assez forts pour enlever des moutons vivants, ils se précipitent sur ceux qui paissent au bord d'un rocher, les frappent à coups d'ailes, les effrayent de leurs cris et les font tomber dans les précipices où ils peuvent dépecer en paix leurs cadavres sanglants. Quant aux renards, qui sont moins faciles à surprendre et à épouvanter, ils les saisissent avec leurs serres, les emportent à une grande hauteur, et les laissent tomber sur le rocher le plus escarpé et le plus aigu de la forêt. Si leur victime ne meurt pas de la première chute, ils recommencent l'opération et la continuent ainsi jusqu'à ce qu'elle réussisse, car ils ont grand'peur de la morsure des renards blessés.

Dès qu'on a atteint à peu près le milieu de cet étrange bassin, on voit s'entr'ouvrir à droite les rochers qui le forment, sur l'un des points où ils sont le plus élevés. La route s'engage avec le ruisseau dans cette profonde fissure appelée le *Pas de Saou*. En en sortant on se trouve dans une petite vallée, couverte de prairies, où ne croît aucun arbre, où nulle habitation ne s'est construite, tant les vents qui s'y engouffrent dans les jours de tempête y soufflent avec violence. Ce désert a environ deux kilomètres de longueur. A son extrémité inférieure se montre



Poët-Cellard. — Dessin de Karl Girardet d'après M. A. Muston.

le petit village de Saou, qui avec les hameaux voisins compte environ mille habitants. Un piton isolé le domine. Un château du seizième siècle, flanqué de tourelles, a été, comme l'abbaye, transformé en ferme....

Au delà de Saou, je pourrais aller visiter le Pas de Lestang, le vieux château de *Poët-Cellard*, *Bourdeaux* dont notre dessinateur, M. A. Muston, l'auteur de l'*Histoire des Vaudois*, est l'un des ministres protestants (voir la gravure de la page 395); enfin la *Gorge de Trente-Pas* (voir la gravure de la page 400), etc. Mais il me faut retourner à Grenoble pour monter à la Grande-Chartreuse.

Durant ce petit voyage à travers le département de la Drôme, je ne me suis occupé que de la nature; jamais je n'ai parlé des habitants. La raison de mon silence est bien simple : il n'y a rien à en dire. Les paysans drômois ressemblent aux paysans de tous nos départements, beaucoup trop nombreux, dont la population a perdu son originalité primitive. Ils n'ont aucun caractère physique qui leur soit propre; leurs qualités ou leurs défauts, leurs vertus ou leurs vices ne se distinguent plus par aucun trait saillant; leur costume est aussi vulgaire de forme et de couleurs que leur habitation. Enfin s'ils emploient encore entre eux un patois imagé et sonore :

Véci lou djoli mé di mai
Qui lous galans plantan lou mai,
N-en plantaré iun à ma mïo,
Saro plus iaut qui sa tiolino,

Digitized by Google

ils parlent le français avec les étrangers, et ils le comprennent tous. On ne court même plus la chance d'éprouver, en visitant leur curieux pays, des impressions de voyage semblables à celle que racontait Racine à son ami La Fontaine en 1661, dans son voyage de Paris à Uzès.

« J'avais, dit-il, commencé dès Lyon à ne plus guère entendre le langage du pays, et à n'être plus intelligible moi-même. Ce malheur s'accrut à Valence, et Dieu voulut qu'ayant demandé à une servante un pot de chambre, elle mit un réchaud sous mon lit. Vous pouvez vous imaginer les suites de cette maudite aventure, et ce qui peut arriver à un homme endormi, qui se sert d'un réchaud dans ses nécessités de nuit.... »

VI

Le col de la Cochette.

Une nuit du mois dernier, à mon retour de Grenoble, je fis un rêve singulier. Un Génie venait de me donner un talisman qui me permettait de ressusciter un mort pendant vingt-quatre heures. Mon choix avait été bientôt fait. J'étais allé, sans perdre une minute, réveiller le grand saint Bruno au fond de sa tombe, et je l'avais prié de m'accompagner incognito à la Grande-Chartreuse. Je me promettais une joie enfantine de jouir de ses surprises; tout ce qu'il verrait, tout ce qu'il entendrait, seulement le long du chemin, lui causerait, me disais-je,



La forêt de Saou. — Dessin de Sabatier d'après M. A. Muston.

un tel étonnement qu'il refuserait d'en croire ses yeux et ses oreilles. Nous eûmes ensemble la conversation suivante, dès que nous approchâmes de Fourvoirie :

SAINT BRUNO. Dites-moi, je vous prie, mon cher guide, quel est ce grand bâtiment qui s'élève sur la droite de notre route?

MOI. C'est un entrepôt de liqueurs.

SAINT BRUNO. Où donc est la fabrique?

MOI. A la Grande-Chartreuse.

SAINT BRUNO. Vous voulez plaisanter.

MOI. Nullement, mon révérend père. Les Chartreux, vos descendants, fabriquent actuellement des liqueurs, et de fort bonnes, je vous assure. La recette est leur propriété. J'ignore à quelle époque et par qui ces liqueurs, dont la réputation, très-justement méritée, est répandue dans le monde entier, ont été inventées; mais je sais qu'il entre dans leur composition de petits œillets rouges, de la mélisse, de l'absinthe, et aussi de jeunes bourgeons de sapin. Il y en a de trois espèces : la *verte*, la *jaune* et la *blanche*. La verte est la plus forte, la blanche la plus faible; généralement on préfère la jaune. La consommation s'accroît chaque année, et les Chartreux retirent maintenant de cette fabrication des bénéfices considérables.

SAINT BRUNO. Cela n'est pas possible....

MOI. Permettez-moi de vous interrompre. Tout est

possible à notre époque. Ne jugez pas les Chartreux de 1860 avec vos idées, vos sentiments et vos habitudes du onzième siècle. Les temps sont bien changés. D'ailleurs cette industrie était devenue, depuis la Révolution, une nécessité pour le couvent, car les moines furent alors dépouillés de toutes leurs propriétés. Ils ne possèdent plus aujourd'hui que de vastes bâtiments d'un entretien fort coûteux et d'un rapport complétement nul. Pour subvenir à toutes leurs dépenses, et plus encore pour secourir les malheureux qui ne sollicitent jamais en vain leur pitié, ils ont dû se créer des ressources : ils se sont faits liquoristes. Qui pourrait les en blâmer? Ne croyez pas d'ailleurs qu'ils s'occupent eux-mêmes de la fabrication, de la vente et de l'expédition de leurs liqueurs. Ce sont des domestiques salariés qui, sous la direction d'un frère, s'acquittent de tous ces soins matériels.

SAINT BRUNO. Tout ce que vous m'apprenez me semble trop extraordinaire. Mais, où va cette voiture remplie de jeunes gens et de jeunes femmes et qui parait suivre le même chemin que nous?

MOI. A la Chartreuse.

SAINT BRUNO. A la Chartreuse!

MOI. Cela vous étonne. Écoutez-moi. Le désert n'est plus le désert. De votre temps, le Guiers passait seul dans cette gorge étroite qu'il avait creusée entre ces deux murailles de rochers. Un jour les Chartreux se lassèrent de suivre les mauvais chemins que vous aviez découverts en cherchant la solitude où vous vous étiez établi pour la vie. Nombreux d'ailleurs, il leur fallait absolument, à moins de se laisser mourir de faim, s'ouvrir des voies de communication plus faciles avec le reste du monde. Au commencement du seizième siècle, le trente-troisième général de l'ordre, dom Le Roux, se décida à profiter de l'exemple que lui avait donné le torrent; il fit tailler, à l'aide de la pioche et de la mine, dans l'un des rochers qui se dressaient à pic au-dessus du Guiers, un chemin praticable aux bêtes de somme; mais il eut le soin de se réserver l'usage exclusif de ce chemin. Le désert était tout à la fois ouvert et fermé à la volonté des Chartreux. Une double porte fortifiée, gardée par un portier fidèle, en interdisait l'entrée aux indiscrets et aux malfaiteurs. Si ce premier passage avait été forcé, il y en avait un autre d'un accès encore plus difficile et mieux défendu — la porte de l'Œillette — qui mettait, de ce côté du moins, le couvent à l'abri de toute attaque ennemie ou de toute invasion curieuse. D'ailleurs, ce chemin était rude, escarpé, souvent impraticable par le mauvais temps et depuis longtemps ouvert à tout venant. Il y a quelques années, l'État, devenu en 1789 propriétaire de la majeure partie des forêts qui couvrent encore les montagnes voisines de la Grande-Chartreuse, l'État, dis-je, résolut de rendre ce mauvais chemin praticable aux voitures. Un de mes bons amis, un homme de talent et de cœur, alors inspecteur des forêts, aujourd'hui bénédictin à Solesmes, M. Eugène Viaud, fut chargé de cette tâche difficile dont il s'acquitta avec autant d'habileté que de goût, avant d'embrasser la vie monastique. Cette voie nouvelle, encore plus pittoresque que l'ancienne, ne devait dans le principe servir qu'au transport des bois exploités. Mais à peine fut-elle ouverte que des voitures publiques et privées s'y aventurèrent; aujourd'hui des espèces d'omnibus font un service régulier entre Saint-Laurent-du-Pont et la Grande-Chartreuse. C'est une promenade dangereuse, parce que la route, trop roide encore à certains tournants, n'est pas bordée de garde-fous. De temps en temps une voiture roule dans l'abîme avec le cheval, le cocher et les voyageurs. N'importe, le lendemain la procession recommence de plus belle; on est curieux de voir, outre le désert et le couvent, l'endroit où l'*événement* a eu lieu Chaque jour, pendant la belle saison, des centaines de personnes des deux sexes montent à la Grande-Chartreuse à pied, à mulet ou en voiture. Les uns en redescendent le même jour, les autres y passent la nuit.

SAINT BRUNO. Où donc, monsieur?

MOI. Dans le couvent, mon révérend père. Vos descendants se sont toujours distingués par leur hospitalité. En tout temps ils ont bien accueilli les fidèles ou les simples curieux qui venaient leur rendre visite. Depuis que le *tourisme* (excusez-moi, c'est un mot moderne que vous ne devez pas comprendre) est devenu à la mode, le nombre de leurs hôtes s'est accru dans une telle proportion que souvent ils sont fort embarrassés pour les loger. Une nuit de cette année, ils ont pu donner des lits à deux cent cinquante individus. L'entrée du couvent reste interdite aux femmes; elles dinent et couchent dans un bâtiment séparé habité par des religieuses. L'inconvénient grave de cette situation, c'est la nécessité où se voient aujourd'hui les Chartreux de recevoir indistinctement toutes les personnes qui se présentent à la porte du monastère. Or, parmi leurs innombrables visiteurs, se trouvent des individus indignes d'un tel honneur et qui en abusent! En outre, quand les Chartreux, privés désormais de toutes leurs propriétés productives, ont, pour ne pas déroger à leurs nobles habitudes, résolu d'accorder l'hospitalité à tous les étrangers, quelles que fussent leur nationalité, leur condition, leur religion, leur profession, leur moralité, ils ont dû forcément leur demander au départ une certaine rétribution. Cette rétribution est assurément toujours trop faible, mais les voyageurs mal élevés qui la payent sans réflexion, ceux surtout qui n'auraient jamais dû entrer dans ce saint lieu, s'imaginent trop souvent être par cela seul autorisés à faire entendre, comme dans une auberge, des réclamations exagérées ou des plaintes ridicules....

SAINT BRUNO. Aucun étranger ne devrait pénétrer dans le couvent, ni le jour ni la nuit.

MOI. Y pensez-vous, mon révérend père? Vous seriez actuellement à la tête de l'ordre que vous ne pourriez mettre ce principe en pratique. Vous refuseriez de recevoir, je le veux bien, les simples touristes qui viendraient seulement admirer les sévères beautés de la solitude où jadis vous avez dit au monde un adieu éternel; mais repousseriez-vous les fidèles dont les âmes souffrantes ou troublées auraient besoin de vos consola-

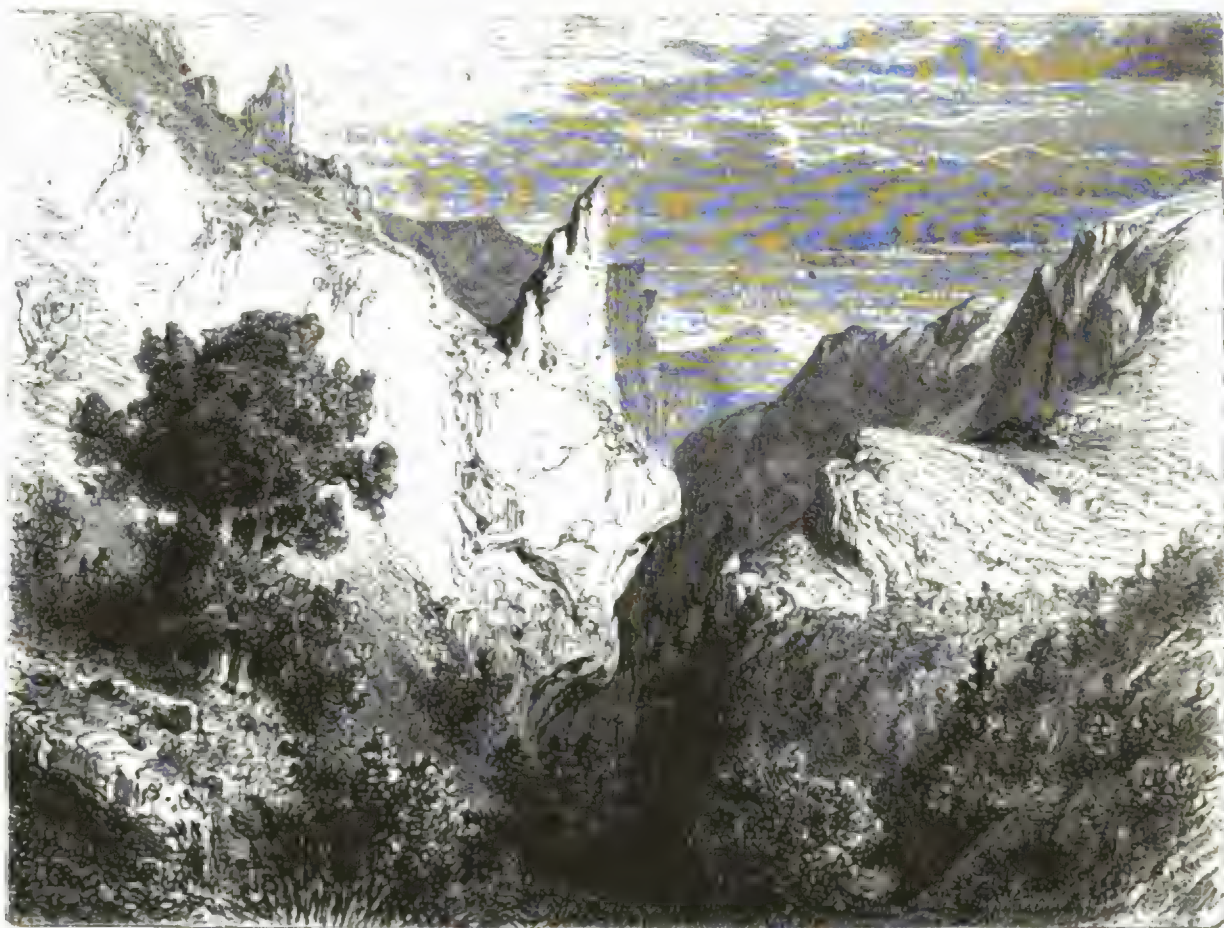
d by Google

tions et de vos conseils pour reprendre confiance en la bonté du Tout-Puissant et se raffermir dans la voie du devoir? Évidemment non. Comment choisir, d'après leur apparence extérieure, à moins d'être doué d'une intuition divine, entre tous ceux qui se présenteraient sous un prétexte ou sous un autre? Laisseriez-vous mourir de fatigue, de froid, de soif et de faim, sous les murs du monastère, le voyageur que la tempête, si fréquente dans vos montagnes, aurait surpris au milieu des forêts voisines, et qui, après avoir longtemps erré à travers les sapins, arriverait mouillé jusqu'aux os, épuisé d'émotions et d'efforts, mourant d'inanition, à l'asile où l'aurait guidé une lumière libératrice?... Je comprends et je respecte votre silence. Si vous n'osez pas me répondre, c'est que dans ces diverses circonstances, vous ouvririez votre demeure et votre cœur à tous ceux qui solliciteraient de votre bonté, de votre dévouement, un secours physique et moral. Écoutez le court récit que je vais vous faire et vous reconnaitrez avec moi que vos successeurs sont vraiment dignes de vous.

Il y a quelques années, la cohue de badauds que l'on rencontrait déjà sur cette route, alors ouverte seulement aux piétons et aux bêtes de somme, avait fini par m'impatienter. Cette foule vulgaire, qui ne sait ni regarder ni comprendre la nature, ou qui n'a aucun sentiment religieux, et qui monte à la Grande-Chartreuse comme elle irait au parc d'Asnières, uniquement parce que c'est la mode d'y monter, me donnait des crispations de nerfs dont je souffrais trop pour pouvoir admirer les magnifiques tableaux que formaient, sous mes yeux ravis, les arbres, les rochers, la route et le torrent. Je résolus de chercher, pour mon pèlerinage annuel, un chemin moins fréquenté, fût-il moins beau. Un de mes bons amis du Dauphiné, le docteur E..., m'offrit de me conduire par les cols de la Charmette et de la Cochette. « Nous étions sûrs, me dit-il, de jouir, dans une solitude complète, des innombrables beautés de ce passage; car ce chemin, presque inconnu, est peu fréquenté, et le col escarpé de la Cochette ne peut être escaladé que par des piétons exercés aux courses de montagnes; les mulets ne sauraient y passer. » Je m'empressai d'accepter. Nous partimes donc, accompagnés de sa femme et de ses deux filles. Malheureusement le docteur, qui est la personnification du dévouement, avait cru devoir sacrifier une partie de sa matinée à une pauvre femme malade. Il était neuf heures quand nous quittâmes le village de Saint-Robert, situé sur la route de Lyon, à six kilomètres de Grenoble, pour monter à Proveysieux. Plus malheureusement encore, nous rencontrâmes le curé de ce dernier village, et, malgré les protestations du docteur, qui avait déjà fait plusieurs fois cette belle course, il persuada à Mme E.... que trois heures devaient nous suffire pour aller à la Grande-Chartreuse; or, il nous en fallait au moins encore sept. On se reposa trop souvent pour jouir des paysages charmants et variés que nous offrit le chemin : là, un ruisseau qui bondissait de roche en roche, sous des arbres touffus, ou qui serpentait mélancoliquement à travers une jolie prairie; ici, des grottes nombreuses, percées dans les flancs arides d'une montagne chenue; derrière nous, au delà de la longue et gracieuse vallée de Proveysieux, entre le casque de Néron et Rochepleine, tout un monde de cimes lointaines; plus loin, au-dessous du col de la Charmette, un hardi promontoire de rochers tout couvert de sapins séculaires, comme l'abime imposant qu'il domine; plus loin encore, un petit vallon solitaire, dont les herbes et les fleurs s'élevaient jusqu'à la ceinture. La montée du col de la Cochette fut un peu pénible. On se reposa; puis il fallut gravir une aiguille voisine pour découvrir un splendide point de vue. Au sortir des forêts, où le sentier est fort roide, on rencontre une si ravissante prairie qu'on est toujours tenté de faire une courte halte sur ses épais tapis de gazon. D'ailleurs n'est-il pas nécessaire d'achever ses provisions? A quoi bon se fatiguer plus longtemps à les porter? N'aperçoit-on pas les clochers du monastère? Le jour commence à baisser! Qu'importe? le couvent est en vue! pourquoi se presser? Nous ne hâtâmes donc point le pas, et, quand nous atteignîmes les prairies de Vallombrée, la nuit y était aussi arrivée. Nous avions à traverser, pour descendre au Guiers, une épaisse forêt de sapins. A peine nous fûmes-nous engagés sous cette voûte sombre que le sentier nous manqua. Nous nous jetâmes sur la gauche, afin de ne pas prendre à droite un chemin qui devait nous conduire à la porte du désert. Le lit alors desséché d'un torrent nous parut être le sentier que nous cherchions. Nous le descendîmes, mais nous ne tardâmes pas à reconnaître notre erreur; car nous étions obligés de nous laisser glisser de bloc en bloc, et nous entendions déjà, à l'extrémité inférieure de ce couloir escarpé formé par les eaux, le Guiers se briser avec un fracas étourdissant contre les rochers qu'il roule depuis des siècles. L'obscurité était profonde; le froid devenait très-vif. Notre inquiétude croissait de minute en minute. Que faire? Continuer à descendre, c'était se vouer à une mort presque certaine; remonter jusqu'à la prairie, il n'y fallait pas songer. Nous eûmes un moment l'idée de bivaquer, mais nous n'avions ni vivres pour ranimer nos forces épuisées, ni vêtements pour nous garantir de l'humidité glaciale de la nuit, et nous étions déjà affamés et tout mouillés de sueur. Une simple halte eût été surtout pour les deux jeunes filles un véritable danger.

En vain j'appelai du secours de toutes mes forces; en vain je fis retentir tous les échos de la forêt d'un cri prolongé bien connu des montagnards. Le torrent qui menaçait de nous engloutir répondit seul à mon appel. Je tentai un dernier effort; abandonnant un moment mes compagnons, je me lançai résolûment à travers les ténèbres dans la direction où j'espérais retrouver le sentier perdu. Cette fois j'eus le bonheur de réussir, et bientôt nous fûmes tous cinq réunis dans la bonne voie. Mais le plus difficile restait encore à faire. Il fallait dans cette forêt même franchir le Guiers sur un vieux pont de pierre, construit en dos d'âne à une assez grande élévation au-dessus du torrent, et fort insuffisamment garni de parapets. Or, ce pont nous ne pouvions pas le trouver. Toutes

les allumettes dont nous étions porteurs avaient été inutilement brûlées. Nous sondions le terrain à droite et à gauche pour ne pas nous précipiter dans le Guiers, et nos bâtons ferrés s'enfonçaient d'un côté dans le vide. Nous ignorions alors que le pont fût en biais. Jamais, je crois, voyageurs attardés n'ont été égarés dans une obscurité plus profonde. Enfin à une nouvelle tentative mon bâton alla chercher si bas un point d'appui qu'il n'en rencontra plus. Je tombai avec lui dans l'abîme. Mes amis me crurent perdu. Par bonheur un bloc de rocher m'arrêta; mais, comme je ne voyais pas le danger que je courais j'en frémis plus tard quand je vins au grand jour explorer ce terrible passage), je n'eus aucune frayeur, et, en me relevant, j'aperçus l'arche du pont qui se dressait à sept ou huit mètres au-dessus de ma tête. Le torrent franchi, nous étions sauvés. Toutefois il y avait encore un long trajet à parcourir avant d'atteindre le couvent. Les émotions que nous avions éprouvées, plus pour les autres que pour nous-mêmes, avaient doublé notre fatigue. Onze heures sonnaient quand nous frappâmes à la porte du monastère. Nous avions, tous cinq, grand besoin d'un bon souper, d'un grand feu, de quelques verres de liqueur et d'un lit.... et pourtant le temps était beau. Si vous nous aviez entendus, mon révérend père, ne seriez-vous pas



La gorge de Trente-Pas. — Dessin de Karl Girardet d'après M. A. Muston.

venu nous ouvrir, et, si vous étiez venu nous ouvrir, auriez-vous refusé de nous recevoir malgré le règlement qui fixe à huit heures, je crois, la fermeture définitive des portes? Non certainement. On nous entendit, on nous ouvrit, on s'empressa de nous offrir tout ce dont nous avions besoin, et nous en conserverons une reconnaissance éternelle. Cependant, je l'avoue entre nous, chaque fois que j'entre dans la salle des voyageurs, que je vois l'excellent frère Gérasime vendre des caisses de liqueurs, faire faire l'*addition* des voyageurs qui fument leur cigare en soldant leur compte, à côté d'une affiche jaune indiquant le service des omnibus de Saint-Laurent-du-Pont à la Grande-Chartreuse et la marche des trains du chemin de fer de Paris-Lyon à la Méditerranée, j'éprouve quelques-unes des émotions qui ne manqueront pas de vous troubler lorsque nous arriverons tout à l'heure au couvent....

. . . .

Notre conversation dura encore longtemps, mais il faut que je cède la place à mon collaborateur et ami, M. Élisée Reclus, qui va conduire mes lecteurs dans d'autres régions du Dauphiné qu'il connaît et qu'il décrira mieux que moi.

Adolphe JOANNE.



Le Mont Viso. — Dessin de Sabatier d'après nature.

Digitized by Google

EXCURSIONS DANS LE DAUPHINÉ,

PAR M. ÉLISÉE RECLUS[1].

1850-1860.

I

La Grave. — L'Aiguille du Midi. — Le Clapier de Saint-Christophe. — Le pont du Diable. — La Bérarde. — Le col de la Tempe.

Dans les deux numéros précédents du *Tour du monde*, M. Adolphe Joanne a décrit quelques-uns des sites les plus pittoresques du Dauphiné : le pic de Belledonne, le Graisivaudan, le Royanuais, le Vercors. Il faudrait écrire des volumes pour les faire connaitre comme ils le méritent, ainsi que tant d'autres parties de cette belle province : le Champsaur, le Val-Godemar, le Val-Queyras et cette étonnante chaine de montagnes à laquelle les formes étranges et hérissées de ses pics, ses obélisques, ses pyramides et ses aiguilles, les blocs amoncelés dans ses vallons, les ravages de ses torrents ont fait donner le nom de Dévoluy (*devolutum*), synonyme d'écroulement. Ce groupe de montagnes, ancienne et formidable citadelle des Sarrasins, se termine de tous les côtés par des roches abruptes dont les deux Buech, le Drac et l'un de ses affluents rongent les bases; le Mont-Aurouze, grand pic qui se dresse à son extrémité méridionale, est entouré de talus de pierres et de débris étincelants au soleil comme des contre-forts de marbre blanc; tous les sommets qui partent de ce colosse à l'apparence volcanique semblent des entassements de montagnes en désordre; on ne voit de toutes parts que des ruines et des avalanches de rochers avec lesquelles la charmante vallée de Saint-Étienne, située au centre du groupe, comme au fond d'un cratère, et les vastes forêts de la Chartreuse de Durbon, produisent un délicieux contraste. Mais quel que soit l'intérêt offert par cette chaine étrange du Dévoluy, elle le cède sous tous les rapports au massif du Pelvoux ou de l'Oisans, le plus remarquable de la France avant l'annexion de la Savoie.

Ce massif de terrains granitiques situé dans les deux départements de l'Isère et des Hautes-Alpes, est de forme presque circulaire. Du côté du nord, il présente un front de montagnes à pic séparées des Grandes-Rousses et de la chaine méridionale de la Savoie par la dépression du Lautaret et l'étroite combe de Malaval; au sud, il dresse comme un promontoire la montagne escarpée de Chaillol-le-Vieil dominant la haute vallée du Drac; à l'est et à l'ouest, il est limité par une série de cols gazonnés et de sommets calcaires; de profondes vallées, que parcourent de furieux torrents, la Guisane, la Gironde, le Fournel, le Vénéon, la Séveraisse, entaillent ce massif et présentent les seules voies qui donnent accès aux hautes sommités pendant les plus beaux jours de la belle saison; encore ces vallées aboutissent-elles sans exception à quelque muraille croulante et souvent inabordable du glacier qui remplit uniformément les cirques et recouvre les sommets, vaste étendue blanche que percent çà et là de noires aiguilles mouchetées de neige. Le soulèvement du Pelvoux, d'une hauteur moyenne de deux mille cinq cents à quatre mille mètres, n'a guère que quarante kilomètres de long sur trente kilomètres de large; cependant, il offre dans ce petit espace un vrai dédale de neiges, de glaces, de moraines, de fissures étroites, de rochers et de pics : on pourrait cheminer pendant des années dans ce labyrinthe de montagnes sans le parcourir en entier.

Ce massif si remarquable par ses beautés naturelles et ses phénomènes grandioses est encore à peu près inconnu, si ce n'est aux botanistes et aux géologues. Un grand nombre de rocs et de glaciers n'ont encore été visités que par les chamois et les chasseurs; plusieurs pics élevés attendent encore leur nom; tel col, qui fait communiquer les vallées les plus importantes des deux versants, n'a encore été franchi que par une trentaine de personnes, et la Vallouise, charmante vallée ouverte au pied même de la montagne qui a donné son nom au massif entier, ne reçoit peut-être pas dix voyageurs par an. Sans aucun doute, les habitants des villes voisines, Grenoble, Gap, Briançon, connaissent bien mieux *de visu* ou par ouï-dire les beautés de la Suisse et de la Savoie que celles des montagnes qui bornent leur horizon. Heureusement qu'un Écossais, M. Forbes, a visité les hautes vallées du Pelvoux et raconté son voyage à ses compatriotes[1]. Espérons qu'une pacifique invasion d'Anglais nous apprendra que cette région de notre patrie n'est pas moins belle que bien des pays étrangers fourmillant chaque année de touristes innombrables. Il est temps que les Français apprennent à connaitre la France.

Le panorama le plus grandiose offert par le massif du Pelvoux est sans contredit celui que l'on contemple du haut de l'arête méridionale de la Maurienne; de ce côté la citadelle de montagnes se présente dans toute sa largeur comme une muraille à pic, depuis les glaciers de Monetier et l'hospice de la Madeleine jusqu'aux pâturages du Mont-de-Lans : on n'en est séparé que par une

1. Suite et fin. — Voy. pages 369 et 385.

1. *Norway and its glaciers visited in 1851; followed by a Journal of excursions in the High Alps of Dauphiné, Berne and Savoy*, by James D. Forbes. Edinburgh, Adam and Charles Black. 1853

d by Googl

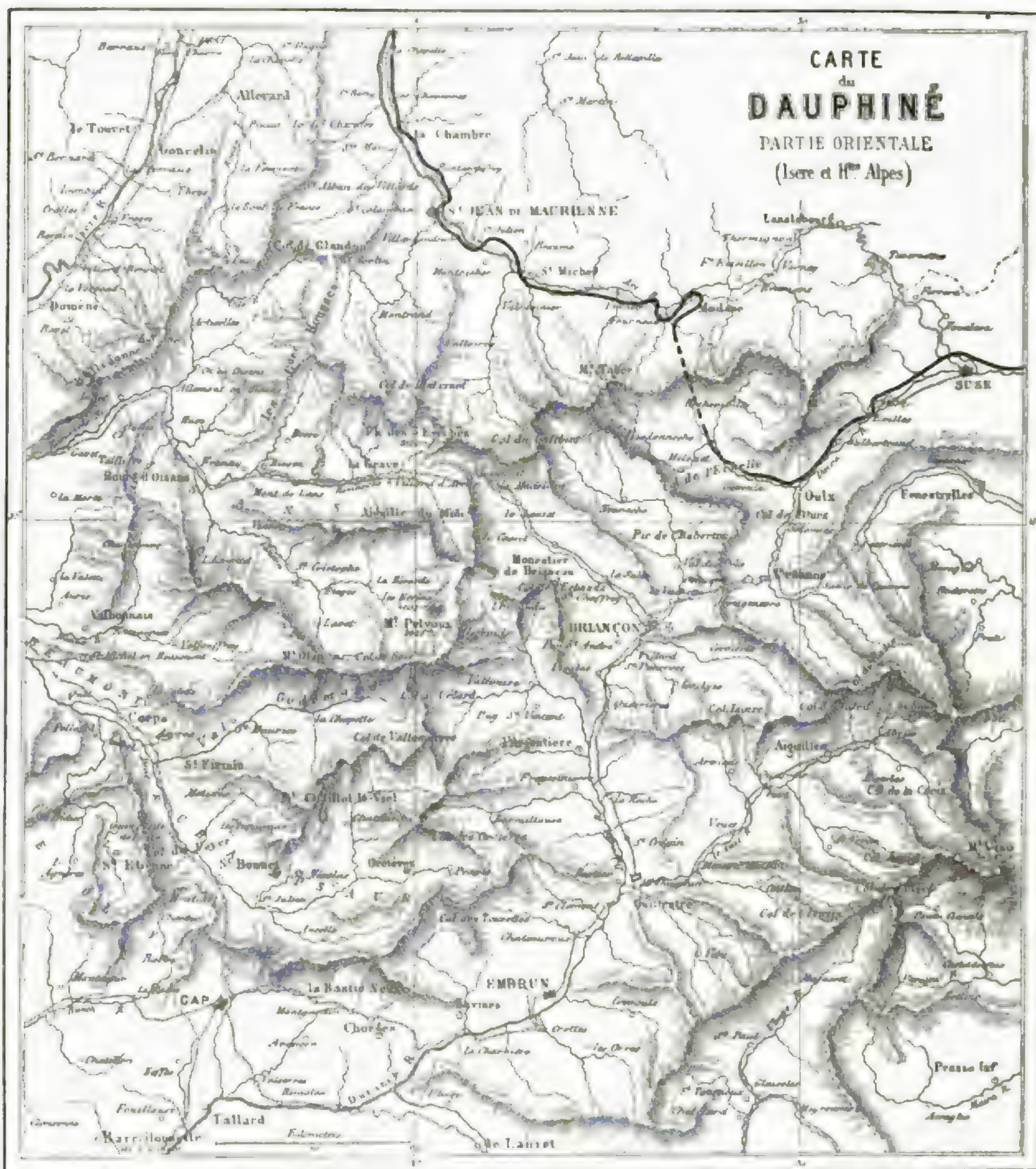
combe noire semblable à une fissure et que l'on croirait à peine éloignée d'un jet de pierre. Un jour, accompagné de quelques amis, j'eus le bonheur de voir ce beau panorama du haut du col de l'Infernet, situé en face même des plus hauts sommets de l'Oisans. Derrière nous ce n'était qu'une mer de brouillards et de pluie roulant ses flots gris sur les plateaux, les vallées et les montagnes; à nos pieds, une lumière éblouissante éclairait de rares champs de neige écroulés dans un cirque, dorait une colline herbeuse qui jaillit du fond de l'abîme comme un cône volcanique, et lançait même quelques rayons incertains dans le gouffre noir de la combe de Malaval; au delà, les brouillards cachaient le ciel jusque près du zénith et reposaient encore sur toutes les cimes du Pelvoux : on ne voyait que des champs de glace aux reflets de plomb, semblables à des pans de nuages, et les bases noirâtres des montagnes où croissent à grand'peine quelques sapins rabougris. Mais, par degrés, le vaste rideau de vapeurs remonta; çà et là de larges trouées s'ouvrirent dans sa surface amincie; le vent le déchira lambeau par lambeau et en éparpilla les débris dans l'air bleu où ils disparurent lentement; puis les nuages s'amoindrissant toujours et rampant en longues traînées sur les arêtes vives des contre-forts, battirent en retraite devant l'implacable soleil, s'enroulèrent autour des hautes cimes, ou bien s'étendirent comme de l'argent mat sur le métal éblouissant des névés. Toutes les glaces se montraient dans leur splendeur : au centre brillaient les trois glaciers de la Grave, blanches cataractes aux vagues soulevées par de longues arêtes et des rochers aigus; çà et là, sur les escarpements, on voyait les tranches bleuâtres de la glace d'où se détachent parfois des pans énormes, cristaux de cinquante mètres qui tombent d'un jet du sommet des rocs, roulent avec un bruit tonnant plus fort que celui de l'artillerie, et s'écrasent au milieu des pâturages en longues coulées d'une blancheur éclatante. Au delà des dômes arrondis qui limitent les champs de glace apparaissaient au loin quelques cimes du Pelvoux, tandis qu'au-dessus des neiges, des roches et des cimes, trônait éternelle et splendide la pyramide de l'Aiguille du Midi, ceinte d'un léger brouillard qui lui faisait une auréole lumineuse et fondait ainsi ses lignes superbes avec l'azur trop cru du ciel.

Les voyageurs qui désirent se rendre directement de la Grave dans la vallée du Vénéon, ouverte au centre même du massif du Pelvoux, peuvent, s'ils ont le pied montagnard, gravir les escarpements que couronne l'Aiguille du Midi, et traverser le vaste glacier du Lac, semblable à un amphithéâtre romain aux gradins concentriques. Du haut d'un dôme de glace, qui s'arrondit à trois mille six cent soixante-treize mètres au-dessus du niveau de la mer, ils verront d'un regard tout le massif des monts d'Oisans, vaste champ de neige troué de pics et dominé par la Barre des Ecrins, point culminant des Alpes dauphinoises; en se retournant vers le nord, ils verront aussi, par delà les deux chaînes de Maurienne, le Mont-Blanc qui se dresse avec ses aiguilles et ses glaciers comme une île escarpée au milieu d'une mer de vapeurs. Le spectacle de ces deux géants des Alpes est vraiment grandiose; mais les dangers de l'excursion ne doivent pas être bravés de gaieté de cœur, et le touriste prudent se gardera de tenter les crevasses du glacier du Lac, les ardoisières de Saint-Christophe, les moraines de la Selle et les défilés du Diable, qui mènent dans la vallée du Vénéon. Il vaut mieux, comme les montagnards eux-mêmes, suivre la grande route qui passe au fond de la combe de Malaval, le long du cours de la Romanche, gravir la colline escarpée du Mont-de-Lans, et redescendre au charmant village de Vénosc par l'alpe du Mont-de-Lans, pâturage dont le célèbre Linné connaissait déjà les plantes rares; c'est à la beauté de ce pâturage que les habitants de Vénosc doivent indirectement leur prospérité. Souvent visités par des botanistes, ils sont devenus botanistes eux-mêmes, et chaque année, dans leurs émigrations périodiques, ils vont exercer le commerce des plantes alpines dans toutes les parties de la France, en Italie, en Angleterre, et même jusqu'en Russie et en Amérique; de retour dans leurs montagnes, ils apportent avec eux l'aisance ou même la fortune.

Vénosc éparpille ses maisons blanches et roses sur des croupes mollement arrondies, qui s'abaissent d'étage en étage jusqu'aux bords du Vénéon. L'ensemble de la vallée offre un charmant tableau : les habitations sont à demi cachées sous le branchage des grands noyers; le Vénéon, aux eaux d'un bleu pâle comme les glaciers qui les ont produites, bondit de pierre en pierre entre deux berges fleuries; le ruisseau de la Muzelle descend en cascade d'un charmant vallon de prairies et plonge dans une forêt de sapins : au loin on aperçoit des neiges et le cirque de pâturages au fond duquel se cache le lac de Lauvitel. Mais à peine a-t-on marché pendant quelques minutes en remontant le cours du Vénéon que le paysage change tout à coup de caractère : on vient d'entrer dans le *clapier* de Saint-Christophe. Toute trace de végétation a disparu; on ne voit plus que blocs entassés en désordre, semblables à des tours, à des pans de murailles, aux ruines d'une Babel gigantesque; les sommets des montagnes disparaissent eux-mêmes derrière l'accumulation de ces débris énormes; on entend mugir le Vénéon à une grande profondeur sous l'amas des rochers écroulés; çà et là brille à travers une ouverture étroite l'écume blanchissante du torrent. Les blocs semblent se tenir debout en vertu d'un équilibre impossible; on se croirait au milieu du chaos d'une nature insurgée contre ses propres lois et l'on tremble presque en suivant l'humble sentier qui serpente à la base des rochers, se glisse dans leurs interstices, s'attache à leurs anfractuosités, et passe sous leurs voûtes hardies.

Pour saisir d'un coup d'œil l'ensemble du chaos et se faire une idée du gigantesque écroulement, le voyageur qui peut disposer de quelques heures de loisir fera bien de gravir à la suite des chèvres les escarpements du Diable qui dresse en face ses assises d'ardoise rayées de noir et de gris. En s'aidant des pieds et des mains pour monter les degrés inégaux du roc, puis en suivant les *passerelles* vertigineuses suspendues au flanc de la

montagne, et en pénétrant dans les couloirs étroits d'où s'écroulent au printemps des avalanches de neiges et de pierres, on finit par atteindre une terrasse de pâturages d'où la vue s'étend librement sur la vallée du Vénéon. A plus de mille mètres de profondeur, immédiatement au-dessous du rebord de la terrasse, apparaît le torrent bleuâtre serpentant au milieu d'un champ de pierres, alluvions de l'ancien lac que retenait l'effroyable digue du clapier. En face l'immense écroulement se montre dans toute sa hauteur. Ce n'est rien moins qu'une moitié de montagne formant avec ses fragments de toutes les dimensions un demi-cône de débris aussi élevé que le



Vésuve, et barrant complétement la vallée de son énorme talus. Sur la face du mont resté debout, on voit en partie l'escarre blanche de laquelle s'est détaché ce chaos formidable de pierres. Un léger brouillard de vapeurs et les couches d'air vaguement azurées jettent un voile transparent sur les rochers épars de la base; à droite et à gauche du clapier, des ruisseaux descendus des neiges supérieures bondissent dans la vallée du Vénéon et secouent au vent leurs ondoyantes cascades : on n'aurait soi-même qu'à faire un pas pour tomber de chute en chute dans l'abime effrayant, si profond qu'il semble appartenir à un autre monde.

Cette étroite vallée, plus nue et plus sombre en certains endroits que la combe de Malaval, ne mérite pas d'être célèbre uniquement à cause de son clapier. Quelques minutes avant d'arriver au village de Saint-Christophe, on franchit un ressaut de rochers et l'on atteint un petit pont d'une arche bordé de garde-fous peints en rouge: c'est le pont du Diable. Il n'est guère de vallée des Pyrénées et des Alpes qui ne se vante d'avoir un pont construit par l'architecte des enfers, mais ces travaux méritent rarement le nom que les montagnards leur ont orgueilleusement donné. Le pont de Saint-Christophe, lui-même, n'offre rien de bien diabolique; en revanche, la gorge d'où sort le torrent du Diable, et plus bas, l'abîme où il se perd, offrent un spectacle vraiment infernal. En amont, du côté des glaciers de la Selle, l'eau jaillit d'une étroite fissure entre deux rochers perpendi-



Le pont du Diable, près du village de Saint-Christophe. — Dessin de Sabatier d'après nature.

culaires striés de couches noires comme des bancs de houille. Blanc d'écume, le ruisseau descend en cascades qui se séparent, se rejoignent, s'entre-croisent, se séparent de nouveau, puis se réunissent en une seule masse pour tomber sur des blocs éboulés, qui les font rejaillir en fusées de perles sur des buissons ondoyants penchés au-dessus de la chute. Un moment calmée, l'eau du torrent s'étale en tournoyant, puis, glissant au-dessous du pont par un étroit canal, s'abîme une seconde fois dans un gouffre : on voit encore une masse d'écume blanchissant à peine au fond de l'obscurité ; plus bas, on entrevoit les spirales d'un tourbillon, puis la fissure se referme, le torrent reste caché par les lèvres de l'abîme et les branchages des frênes qui croissent dans les fentes des rocs; la terre semble avoir englouti son fils mugissant. Des églantiers en fleurs, des touffes de fou-

Digitized by Google

gères et de scolopendres se font jour à travers les pierres descellées du pont et recourbent leur feuillage sur l'eau tournoyante; de vertes capillaires, toujours humides de rosée, tapissent çà et là les parois du gouffre. Un bruit étourdissant résonne sans cesse dans la gorge et se répercute de roche en roche.

Le petit hameau de la Bérarde est situé à l'extrémité de la vallée du Vénéon dans un site qu'on pouvait à bon droit, il y a encore une vingtaine d'années, appeler le Bout du Monde. A cette époque, aucun montagnard, pas même un chasseur de chamois, n'avait depuis longtemps franchi les glaciers qui remplissent les gorges environnantes, et les quelques habitants de la Bérarde, agglomérés dans leurs petites cabanes à demi enterrées dans le sol, ne communiquaient avec le reste du monde que par la vallée de Saint-Christophe. Maintenant il n'en est plus ainsi, grâce au courage et à l'adresse des deux chasseurs Roudier père et fils. Ils ont découvert au milieu des glaces trois cols de plus de dix mille pieds de hauteur qui permettent de passer de la vallée de la Bérarde soit dans celle de la Romanche, soit dans la Vallouise, soit dans le Val-Godemar. Ils ont déjà guidé par ces passages difficiles plus de cinquante touristes : il va sans dire que c'est à des Anglais que revient l'honneur d'avoir inauguré la traversée des Alpes du Pelvoux : en 1841, MM. Forbes et Heath, ont pénétré de la vallée de la Bérarde dans le Val-Godemar par le col de Saïs, quelques jours après que ce passage eût été frayé par Roudier père. Depuis cette époque, il ne s'écoule guère d'année sans qu'un ou plusieurs touristes français, anglais ou même américains viennent réclamer les services des intrépides chasseurs de la Bérarde; mais la plupart se contentent d'aller visiter la base des hauts glaciers et redoutent avec raison la traversée des cols.

En compagnie d'un ami qui désirait passer avec moi dans la Vallouise, je quittai la Bérarde par une froide matinée de juillet, une heure environ avant le lever du soleil. Le brouillard recouvrait uniformément toutes les montagnes de son voile gris et nous permettait à peine de voir à quelques pas devant nous les pierres éparses dans les pâturages; la voix même du torrent était assourdie par les couches de vapeurs; mais le guide, que rassuraient divers signes météorologiques à nous inconnus, nous promettait une belle journée et nous le suivîmes avec confiance. En effet, dès que nous eûmes commencé à gravir les roches arides ou parsemées de genévriers rabougris qui hérissent les flancs de la montagne de la Tempe, le dôme de brouillard qui recouvrait la vallée s'amincit peu à peu et prit la teinte jaunâtre de l'air éclairé par les premiers rayons du soleil. Enfin, arrivés sur une pente de neige, nous émergeons de la couche la plus élevée des vapeurs et nous voyons se dérouler autour de nous tout l'amphithéâtre des glaciers, le Chardon, le Baverjat, la Pilatte, la Combe-Faviel, la Tempe, le Vallon, les uns encore ensevelis dans l'ombre, les autres réfléchissant timidement la lumière discrète du matin. L'arche d'où jaillit le Vénéon apparait comme une petite cavité noire à la base des glaces de la Pilatte; quelques nuages remontent lentement vers le col de Saïs; en bas, sur la mer de vapeurs qui tourbillonne comme la fumée d'un grand incendie, nos ombres se dessinent vaguement environnées d'un double arc-en-ciel qui se déplace à chacun de nos pas; l'ombre de la montagne elle-même, avec toutes les aiguilles de sa crête, repose sur les ondes mouvantes des brouillards. La magnificence du spectacle augmente à mesure que nous montons : le soleil fait resplendir d'un éclat plus intense la blancheur immaculée des cirques; les vapeurs se cachent dans les ravins et disparaissent comme une armée en déroute; par delà les crevasses et le champ de neige qui nous séparent encore de l'arête du col, nous voyons grandir incessamment les pics les plus élevés du Pelvoux, l'Ailefroide, les deux Olan, la Barre des Escrins ou pointe des Arcines. Enfin, nous atteignons le col, haut de trois mille sept cent cinquante-six mètres au-dessus du niveau de la mer, et nous contemplons à nos pieds un cirque de glaces large de deux à trois kilomètres, sillonné dans toute sa longueur de fentes étroites et de moraines parallèles semblables aux stries des fucus au milieu de l'Océan. Une paix merveilleuse règne sur l'immense horizon de montagnes et de neiges : aucun bruit des vallées ne s'élève jusqu'à ces hauteurs, la voix du torrent lui-même a cessé de retentir. Parfois une masse de neige s'écroule d'une terrasse de rochers et s'abat dans le cirque, accompagnée d'un nuage de poussière et suivie d'un long roulement d'échos, comme celui de la foudre. Rien ne rappelle la vie animale dans ce désert, si ce n'est la trace d'un chamois ou quelque papillon gris voltigeant au hasard. Sur la surface du champ de neige ridée par le vent comme les rivages de la mer sont ridés par les flots, les pierres éparses sont bordées de cristaux de glace que le brouillard vient de déposer; çà et là des touffes d'herbes dont chaque feuille est recouverte d'une gaine de givre, des pensées, de petites gentianes, des myosotis, des œillets roses aux racines enfoncées dans un coussin de mousse verte, jaillissent à travers la couche de neige : souvent ces plantes sont couvertes de quelques flocons fraîchement tombés; on dirait que la neige est veinée de sang. Quelle charmante élégie un poëte de l'école mélancolique pourrait faire sur ces pensées et ces myosotis, les dernières fleurs qui accompagnent l'homme dans les régions de l'éternel hiver!

Le glacier qui s'étendait à nos pieds, offre le seul chemin par lequel on pénètre de la vallée de la Bérarde dans la Vallouise : il est connu sous le nom du glacier Noir. Il reçoit presque toutes les neiges du Mont-Pelvoux et de la Barre des Escrins, aussi bien que les rochers écroulés des flancs presque perpendiculaires de ces montagnes; au sortir de son vaste cirque, il comprime ses glaces et ses moraines dans un défilé large d'un demi kilomètre au plus, et vient, à la base septentrionale du Pelvoux, s'unir en partie à l'extrémité inférieure du glacier Blanc, également étranglée entre deux parois de rochers verticaux. A l'endroit où ils s'effleurent par leurs moraines latérales, ces deux glaciers of-

by Google

frent un contraste absolu, et peut-être que nulle part dans les Alpes, on ne pourrait mieux étudier tous les phénomènes que présentent ces étranges fleuves de glace sur lesquels les savants discutent depuis si longtemps sans pouvoir s'entendre. Vu de la plaine de débris qui s'ouvre entre les deux moraines et que parcourt le ruisseau du Banc, le glacier Noir est tellement chargé de détritus de toute espèce qu'il semble une immense coulée de boue, pareille à celle que vomissent les volcans de Java : on ne reconnait la nature de sa masse que par les crevasses béantes dans lesquelles s'engouffrent incessamment avec un bruit sourd des blocs de pierre et des traînées de cailloux. A la base du glacier s'appuie une effroyable moraine de plusieurs centaines de mètres de haut, composée de fragments de roches arrachés à toutes les montagnes avoisinantes; des ruisseaux boueux s'échappent de cet amas de blocs et se traînent lentement à travers les débris de la plaine. De l'autre côté, le glacier Blanc, presque entièrement libre de rochers, se termine par de gigantesques degrés et appuie sur le sol des contre-forts verticaux qui le font ressembler à une patte de lion. Ses assises sont d'un blanc pur, çà et là rayé de rouge et de jaune d'or; de son arche médiane admirablement cintrée s'échappe l'affluent principal du Banc, aux eaux d'un blanc laiteux comme celles du Vénéon. En face du confluent des deux glaciers, le Mont-Pelvoux se dresse comme une flèche gothique, hérissée de clochetons et portant dans ses anfractuosités des champs de glace très-courts, mais très-épais, ressemblant à des marches massives de marbre blanc. A sa base, croissent quelques mélèzes rabougris.

Les crevasses de ces divers glaciers sont assez dangereuses et il s'écoule peu d'années qui ne comptent leur moisson de victimes. Quelques jours avant notre passage une petite fille de dix ans qui gardait ses brebis dans un maigre pâturage situé sur le bord d'un glacier, avait glissé sur une pente de mousse et disparu dans une crevasse : on n'avait pu découvrir son corps mutilé qu'après deux jours de recherche. Un mois auparavant, un autre accident, qui heureusement ne se termina pas d'une manière fatale, avait eu lieu près du même endroit. Un pâtre, arrêté sur la surface du glacier, sondait avec son bâton une couche de neige qui recouvait l'ouverture d'une crevasse. Soudain la neige s'affaisse et l'entraîne; avant qu'il ait songé à se jeter en travers de la fente, il se trouve à vingt-cinq mètres de profondeur entre deux murailles de glace bleue et sur un sol jonché de pierres. Sa position était tout à fait désespérée : à sa place, aucun autre n'eût songé à sortir de cette fissure étroite qui laissait à peine un rayon de lumière descendre jusqu'à lui. Les cris étaient inutiles; car personne ne l'avait accompagné sur le glacier; autour de lui, il ne touchait que la glace dure, de ses pieds il ne frappait que le roc de granit; il se sentait gelé par le souffle aigre et froid qui glissait dans la crevasse; ses vêtements mouillés se glaçaient sur son corps. N'importe : au lieu d'attendre avec frayeur cette mort qui devait lui sembler inévitable, il se met hardiment à l'ouvrage; avec la petite hache qui termine son bâton, il taille à intervalles égaux, dans les deux parois de la crevasse, des trous profonds qui lui servent d'échelons pour remonter peu à peu; il arrive ainsi jusqu'à une dizaine de mètres au-dessous de la surface du glacier; mais à cet endroit, une des parois surplombe tellement qu'il ne peut y tailler de marches, et qu'il est obligé de s'arrêter dans son ascension. Son courage ne l'abandonne pas : il creuse dans une des parois une espèce de niche, et vis-à-vis, deux entailles rapprochées; ensuite il redescend et va chercher au fond de la crevasse trois pierres, une assez large qu'il pose dans la niche, deux autres plus petites qu'il place dans les marches de la paroi opposée; puis il s'assied sur la grosse pierre, afin d'éviter à son corps le contact de la glace humide, pose ses pieds sur les petites pierres de la paroi opposée, et ne cesse de *battre la semelle* pour maintenir la chaleur vitale. Il resta ainsi plus de vingt-quatre heures suspendu à mi-hauteur de la crevasse; le lendemain matin, les bergers envoyés à sa recherche entendirent ses cris et le retirèrent encore vivant hors de la fente du glacier. Ce héros, qui déploya tant de courage et de présence d'esprit, est un crétin à l'œil terne, à la parole embarrassée, au long goître pendant; à sa place tout homme de sens se serait abandonné au désespoir, ou bien aurait croisé ses bras en invoquant la mort; mais le pauvre d'esprit ne sut pas comprendre son horrible situation et c'est pour cela qu'il réussit à sauver sa vie.

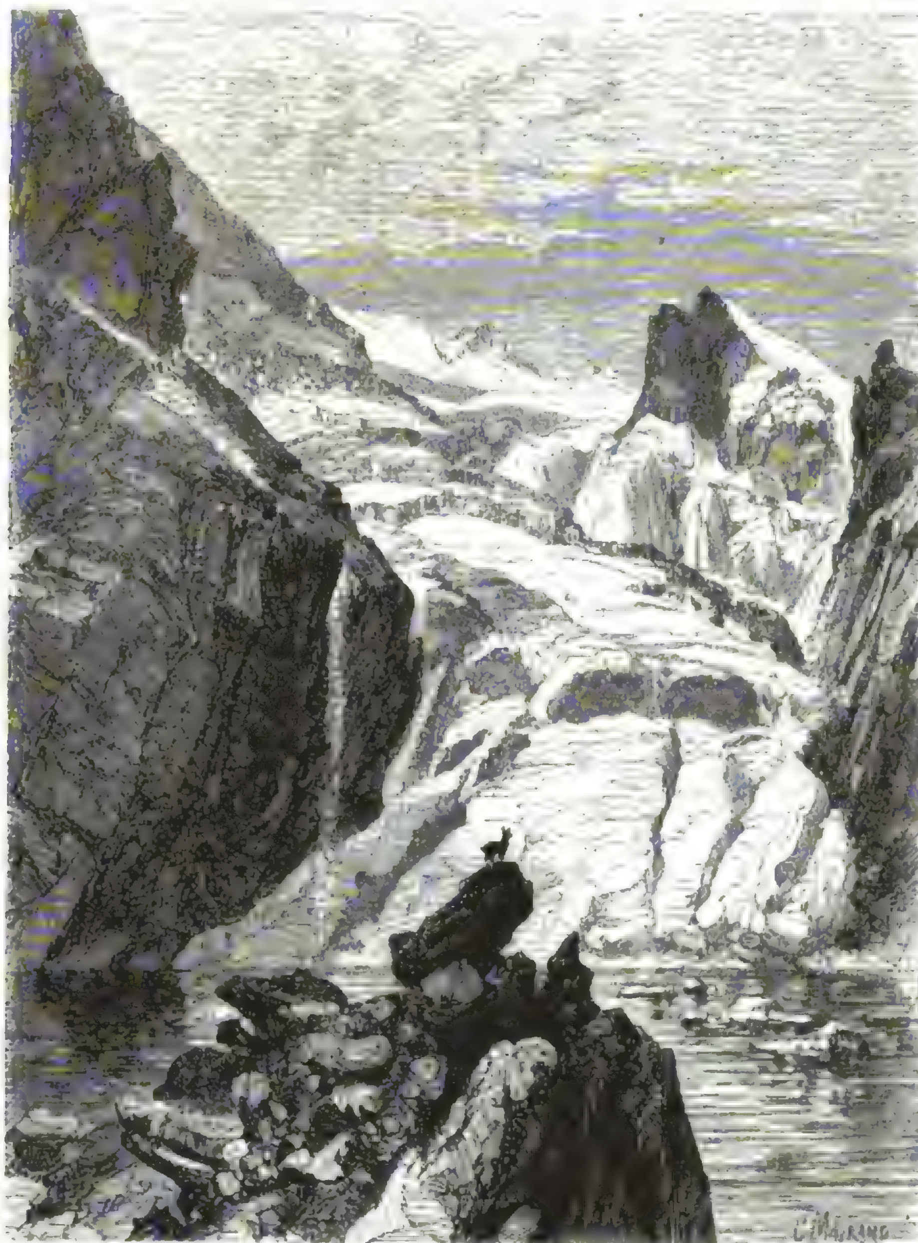
II

La Vallouise. — Le plateau de Puy-Prés. — Le Pertuis-Rostan. — Le village des Claux. — Le Mont-Pelvoux. — La Balme-Chapelu. — Mœurs des habitants.

La Vallouise, jadis appelée Valpute, est une vallée tortueuse, longue d'environ vingt kilomètres, depuis les moraines du glacier Noir et l'arche du glacier Blanc jusqu'à son confluent avec la vallée de la Durance. Elle offre incontestablement les paysages les plus charmants des Alpes dauphinoises : il faudrait même aller jusqu'en Piémont pour trouver des sites aussi gracieux, des forêts aussi vastes, des plateaux plus riants et mieux cultivés. C'est à la rencontre des terrains géologiques qui composent cette partie des Alpes que la Vallouise doit la richesse de sa végétation et la diversité de ses aspects. Les gorges supérieures appartiennent encore au Pelvoux et traversent les formations primitives : là, ce ne sont que glaces, rochers écroulés, murailles de rochers à pic, cascades mugissantes; au point de contact des terrains primitifs et des grès à anthracite, des bouquets de sapins sont épars sur les pentes et sur le bord des torrents; puis vient la formation du lias avec ses massifs de trembles, de hêtres, de mélèzes, ses larges croupes herbeuses, ses buissons fleuris, ses eaux ruisselantes et ses plateaux boisés, dominés par d'âpres crêtes calcaires semblables aux ruines de gigantesques murailles.

Le chef-lieu de la vallée, décoré par les habitants du nom de Ville-Vallouise, ou plus brièvement de Ville, ne mérite guère son nom ambitieux : c'est un misérable

village, aux ruelles tortueuses, aux chalets enfumés qui semblent porter la trace de récents incendies. En outre, les maisons situées sur le bord du torrent ont été en partie détruites par l'inondation de 1856 : depuis cette époque, on n'a rien fait pour réparer le désastre ; les chambres et les greniers délabrés sont encore ouverts à tous les vents, et ces pauvres débris de constructions ruinées sont à la merci de la première crue. Les habitants de Ville-Vallouise n'oseraient guère s'enorgueillir de leur patrie s'ils n'avaient les fresques de l'église représentant saint Christophe et l'enfant Jésus. Cette ignoble peinture, qui occupe presque toute la hauteur du clocher, leur semble une merveilleuse œuvre d'art : ils l'admirent consciencieusement et montrent avec satisfaction aux étrangers les longues jambes rouges du géant, son pourpoint bleu, sa face paterne et débonnaire. « Que



Le lac de l'Échauda. — Dessin de Sabatier d'après nature.

dites-vous de notre saint Christophe ? me demandait un Vallouisais. A-t-on d'aussi belles peintures à Paris ? »

Si le village lui-même n'est remarquable que par le délabrement et la saleté de ses constructions, en revanche sa position est vraiment belle. Il est situé au confluent de deux vallées, au pied d'un promontoire crénelé de rochers et portant sur son plateau presque uni de vastes pâturages semés de chalets et de bois. D'un côté le Gir, qui reçoit toutes les eaux du Pelvoux et de l'Échauda ; de l'autre côté, l'Onde alimentée par les neiges de l'Alp-Martin, de Bonvoisin, du Célard, environnent le village et se réunissent pour former la Gironde, torrent presque aussi fort que la Durance dans laquelle il va se jeter à un kilomètre au nord de l'Argentière. Des talus de sable et de pierres rouges, tombés des cimes du Sablier et du Montbrison, cachent en partie les



Le Pelvoux. — Dessin de Sabatier d'après nature.

Digitized by Google

pentes qui dominent la rive septentrionale du Gir; par un heureux contraste, les vastes forêts de la Ville recouvrent les montagnes de la vallée de l'Onde; mais quel que soit le charme dont ces forêts revêtent le paysage, elles le cèdent en beauté au plateau riant de Puy-Prés qui s'étend au sud-est de Ville-Vallouise sur une longueur de cinq kilomètres et une largeur de près de trois kilomètres. Ce plateau est la gloire de la Vallouise : des prés, arrosés par de petits ruisseaux gazouilleurs qui ne débordent jamais, occupent les vallons en forme de conques qui frangent le plateau; des bouquets d'aunes et de frênes croissant au bord des ruisseaux égayent les premières pentes et laissent entrevoir çà et là les villages et les hameaux éparpillés à mi-côte; plus haut, viennent les champs d'orge et d'avoine à l'abri dans une large dépression qui occupe presque tout le sommet du plateau; plus haut encore, ce sont des bois de mélèzes d'abord clairsemés, puis réunis en une vaste forêt qui tapisse tout le versant; enfin deux escarpements calcaires jaillissent de la verdure, séparés par le col boisé de la Pousterle. De ce col, on jouit d'une vue vraiment ravissante sur la forêt de mélèzes et les cultures du plateau : au delà du promontoire de Ville-Vallouise se dresse le Mont-Pelvoux sur un entassement de montagnes neigeuses; à leurs bases se contournent la vallée du Gir, et, plus loin, celle d'Ailefroide jusqu'aux glaciers Blanc et de l'Encula, dont la surface semble hérissée de vagues comme une mer agitée par l'orage.

La Vallouise forme un monde à part, et rien ne serait plus facile que d'en faire une véritable forteresse de montagnes. Inaccessible pour ainsi dire du côté de la barrière de glaciers qui la sépare à l'ouest de la Bérarde et du Val-Godemar, elle ne pourrait être envahie au nord que par le col de l'Échauda et le sentier scabreux de Presles, au sud par le col de la Pousterle et les passages souvent encombrés de neige de l'Alp-Martin et de la Cavale. A l'est, le promontoire qui se prolonge entre la Vallouise et la Durance était jadis fortifié au moyen de retranchements et de tours, aujourd'hui en ruines.

Quel fut le constructeur de cette muraille bâtie entre la Durance et la Gironde, à plus d'un kilomètre en amont du confluent? C'est là une question souvent débattue, mais non résolue par les archéologues du Dauphiné. Peu nous importe d'ailleurs, car en cet endroit même un fait géologique des plus intéressants jette singulièrement dans l'ombre tous les travaux attribués aux archevêques d'Embrun, aux seigneurs de Briançon ou même aux émirs sarrasins. Immédiatement en amont de la muraille ruinée qui défendait l'entrée de la Vallouise, la Durance coule entre deux parois de rochers complétement à pic, taillés sans aucun doute par l'action incessante des eaux lors du soulèvement de cette partie des Alpes. A une cinquantaine de mètres au-dessus du lit actuel de la rivière, ces parois se terminent soudain, et des deux côtés s'étend une surface relativement unie, mais assez étroite, semblable à la marche d'un degré gigantesque; chacun de ces plateaux qui surplombe le lit de la Durance, est à son tour dominé par une paroi très-abrupte qui escarpe le flanc de la montagne. L'ancien chemin de Briançon passait sur le plateau oriental, et peut-être que çà et là ses lacets avaient été taillés dans le roc : il n'en fallait pas davantage aux savants du Dauphiné pour leur faire supposer que la gorge elle-même avait été ouverte de main d'homme; d'après les uns, les rochers qui obstruaient le passage auraient été dissous par le vinaigre d'Annibal, d'après les autres, ce percement grandiose serait l'œuvre de Cottius, d'après d'autres encore, le chef sarrasin Rostan aurait fendu la montagne pour faire passer dans la vallée de Briançon ses bandes envahissantes : de là viendrait à la gorge son nom de Pertuis-Rostan. Cependant il suffit de regarder pour comprendre que les deux plateaux des versants opposés sont le reste d'un ancien lit de la Durance, lit que le torrent a *scié* lui-même par le milieu dans toute sa longueur, afin d'y creuser l'espèce de *cañon*[1] dans lequel ses eaux coulent aujourd'hui.

Si l'on monte sur l'un des mamelons pierreux qui séparent le confluent de la Durance et de la Gironde, on verra parfaitement que ce dernier torrent a lui-même changé d'allure depuis les âges géologiques. De nos jours, il coule directement de la Vallouise vers la Durance jusqu'à cinq cents mètres environ de Pertuis-Rostan; là, il se recourbe tout à coup vers le sud, et, passant dans une gorge étroite, court parallèlement à la Durance pendant plus d'un kilomètre. Autrefois ses eaux se déversaient directement dans le torrent principal par la dépression du col de la Bathie, situé à côté de Pertuis-Rostan et à peu près à la même hauteur, en amont de l'ancien mur qui fermait la Vallouise. Ainsi le soulèvement des Alpes a forcé les deux torrents à se frayer un nouveau lit : la Durance l'a excavé dans la gorge où elle passait déjà, tandis que la Gironde, changeant de cours et abandonnant la dépression de la Bathie, obliquait à droite et se frayait une issue à travers le flanc de la montagne de Pousterle.

Mais parmi les voyageurs qui suivent la grande route de Briançon à Gap serpentant sur le flanc de la montagne de la Bessée, il en est peu qui remarquent la gorge de Pertuis-Rostan et le col de la Bathie; la vue est invinciblement attirée vers le Pelvoux qui dresse à l'horizon ses deux cornes de rochers séparés par un long couloir de glaces : c'est le roi de la Vallouise, et les rares touristes qui pénètrent dans cette vallée ne peuvent se dispenser d'aller visiter au moins la base du géant.

Si l'on veut tenter l'ascension de cette montagne, ou seulement parcourir les vallées qui s'ouvrent alentour, il faut choisir pour quartier général le village des Claux, situé à cinq kilomètres en amont de Ville-Vallouise, au confluent des deux torrents d'Ailefroide et de l'Échauda, dont les eaux réunies forment le Gir. Les Claux, en patois *Claou*, c'est-à-dire *Clef*, sont en effet la clef des vallées supérieures, car les chalets de ce village sont bâtis au point de contact des terrains granitiques et des formations calcaires; là, le sol presque uni de la vallée est

1. Voir la 23e livraison du *Tour du monde*.

by Google

dominé de tous côtés par des ressauts élevés, d'où les torrents descendent en rapides et en cascades ; les voyageurs qui redoutent la fatigue des ascensions sont dans une véritable impasse. Les constructions de ce village sont encore plus misérables que celles de Ville-Vallouise ; mais, en revanche, le paysage est peut-être plus beau dans son cadre resserré : les diverses essences d'arbres s'y mêlent en groupes plus pittoresques et les eaux y ruissellent en plus grande abondance ; au milieu des prairies ombragées gazouillent de toutes parts les canaux d'irrigation, empruntant leur eau transparente à l'Échauda ou leur onde laiteuse au torrent d'Ailefroide. C'est le versant méridional surtout qui fait la beauté de ce coin de la Vallouise : il est recouvert, jusqu'à la hauteur de deux cents mètres, de frênes et de trembles, à travers lesquels on voit briller les innombrables cascatelles de la Pisse jaillissant en nappes, bondissant en chutes successives ou glissant discrètement sous le feuillage. A quelques mètres au-dessus de la plus haute cascade, là où commence à se faire sentir l'âpre souffle des glaciers, l'herbe courte remplace tout à coup les grands arbres ; la limite entre la végétation et l'aridité est marquée par une ligne inflexible, droite comme si elle eût été tirée au cordeau. L'eau qui alimente toutes ces cascades provient en grande partie du petit lac de l'Échauda, bassin ovale qui engouffre dans son sein les blocs tombés des roches surplombantes, et laisse flotter à sa surface les glaçons translucides, petits *icebergs* détachés de la base du glacier de Séguret-Foran.

Vu du bassin des Claux, le Mont-Pelvoux apparaît dans toute sa majesté. Sa double pyramide appuyée sur des contre-forts également pyramidaux, ses glaciers étroits qui semblent taillés à pic, ses terrasses herbeuses environnées de précipices, les neiges saupoudrant ses rochers abrupts, son isolement surtout, lui donnent un caractère grandiose ; par son énorme masse, il cache complétement la Barre des Escrins et les autres cimes qui lui sont égales ou supérieures en élévation ; il semble le monarque incontesté de la chaîne ; aussi a-t-il donné son nom au massif entier. Sa forme offre une certaine analogie avec celle du Viso, autre monarque, régnant sur toute la chaîne des Alpes méridionales, depuis la dépression du Mont-Genèvre jusqu'au col de Tende. Le Bric du Mont-Viso, encore plus auguste que le Pelvoux, se termine aussi par deux cimes distinctes ; autour de lui tous les sommets s'abaissent et lui font une ceinture de neiges et de glaces ; mais il a de plus que le Pelvoux le privilége de n'avoir jamais été visité. Il est vierge de pas humains et restera probablement inviolé jusqu'à ce que l'aéronaute puisse diriger son ballon et débarquer du haut du ciel sur toutes les cimes inaccessibles aujourd'hui.

D'après le témoignage des guides et des rares touristes qui ont foulé la cime du Pelvoux, cette montagne est très-facile à gravir pendant deux ou trois semaines de l'été, alors que les pentes supérieures sont presque dégagées de neiges ; à cette époque de l'année, les bergers provençaux, suivis de leurs brebis, montent souvent dans les cirques ouverts à quelques centaines de mètres du sommet. Lorsque les neiges d'hiver ont été peu abondantes, les glaciers sont d'un accès difficile parce que les crevasses non remplies par les névés restent béantes dans toute leur largeur ; les montagnes, en revanche, sont facilement accessibles, parce que le rocher reste à nu et qu'il ne se forme pas de couloirs d'avalanches. Le contraire a lieu lorsque l'hiver a répandu sur toutes les montagnes des couches épaisses de neige : alors les glaciers offrent moins de dangers, et les pics deviennent inabordables. Les mêmes circonstances qui m'avaient permis de traverser le col de la Tempe m'empêchèrent d'escalader le Pelvoux, et je dus me contenter d'errer dans les vallées qui entourent la base de cette montagne.

Au sortir des Claux, on gravit une assise de rochers que le torrent traverse par une profonde coupure, et l'on se trouve sur une terrasse herbeuse, vrai paysage de Calame transporté de la Suisse en Dauphiné. Des rocs éboulés reposent çà et là au milieu des prairies ; des sapins se groupent en massifs pittoresques et laissent entrevoir les neiges et les monts à travers leur large branchage ; des troncs tombés de vieillesse, mais retenus dans leur chute par une saillie du roc, se tiennent en équilibre au-dessus du gouffre au fond duquel mugit le torrent d'Ailefroide. Au delà d'une ancienne levée de moraines, aujourd'hui revêtue de mousse et ombragée par un rideau de mélèzes, on entre dans le bassin triangulaire de Planche-Vallière, étalant ses maigres champs d'orge et ses prairies marécageuses au pied même des escarpements en étages du Pelvoux. Là sont épars les chalets misérables d'Ailefroide, situés au confluent du Banc ou ruisseau de Saint-Pierre, issu du glacier Blanc, et du torrent de Celce-Nière, Capescure ou Soleillan, provenant du vaste glacier du Célé. C'est la gorge de ce dernier torrent qu'il faut suivre quand on veut tenter l'ascension du Pelvoux. On peut également pénétrer par les glaciers de cette gorge dans le Val-Godemar, et l'examen de la carte nous fait supposer qu'on pourrait aussi choisir cette voie pour se rendre dans la vallée de la Bérarde ; la distance serait un peu plus longue que par le col de la Tempe, mais le col qu'on aurait à franchir est moins élevé de près de huit cents mètres.

Après avoir marché pendant deux heures dans la gorge de Capescure jusqu'à la base du glacier du Célé, le voyageur qui se dirige vers le Pelvoux gravit à droite une pente escarpée aboutissant à une terrasse où se trouve le gîte des bergers de Provence, formé par la cavité d'un grand rocher tombé du haut de la montagne : c'est là que le touriste et son guide passent la nuit, étendus à côté d'un grand feu de racines et de branches sèches. Le lendemain matin, on atteint, comme on peut, le sommet d'un éboulis de pierres, puis on escalade, en s'aidant des mains, les saillies d'une espèce d'escalier de roches où coulent d'innombrables ruisseaux descendus des neiges du sommet, où bondissent aussi des blocs de granit détachés du flanc de la montagne. L'astronome M. Puiseux, qui a fait en 1848 l'ascension du Pelvoux, venait de s'installer pour le déjeuner sur l'un de ces gradins, lorsque

tout à coup un bloc d'un mètre cube environ vint tomber comme une bombe à côté de lui, lançant dans toutes les directions une mitraille d'éclats; heureusement que ni lui ni son guide ne furent atteints, et le repas, commencé sous de si fâcheux auspices, ne fut pas autrement troublé. Arrivé au sommet de l'escarpement, on se trouve sur un vaste plateau de neige d'un parcours facile, au milieu duquel s'élèvent les deux plus hautes sommités du Pelvoux. De ces deux cimes, également accessibles, on jouit d'une vue magnifique. On voit s'ouvrir à ses pieds la verdoyante Vallouise, et, plus loin, l'aride vallée de la Durance; à l'ouest, la Barre des Escrins lève sa tête noire au-dessus des glaciers de l'Encula, de la Tempe et du Vallon; au delà de ce premier cercle de glaces et de neiges, toutes les Alpes du Dauphiné forment à l'horizon des cercles concentriques de pics et de dômes; au nord, le Mont-Blanc écrase toutes les autres cimes de sa masse énorme; à l'est, le Mont-Viso se fait remarquer par sa double pyramide élancée. M. Durand, le premier touriste qui ait escaladé le Mont-Pelvoux, croit avoir aussi aperçu la Méditerranée; mais M. Puiseux n'a pu la distinguer, et les guides des Claux disent n'avoir jamais vu du côté du sud d'autre mer que celle des brouillards ou des brumes reposant sur les plaines de Provence.

Depuis 1828, année de la première ascension, jusqu'à nos jours, le Mont-Pelvoux n'a encore été gravi que par



Le Mont-Aurouze, vu du col de Barbey-Loubet. — Dessin de Français d'après M. A. Muston.

ces touristes français; presque tous les Anglais qui ont pénétré dans la Vallouise, avaient pour unique but de faire un pèlerinage à la Balme-Chapelu, grotte située au pied du mont, dans la combe de Capescure. Cette excavation, dont la voûte de granit, en partie effondrée, peut encore abriter deux cents personnes, a longtemps servi de forteresse aux Vaudois persécutés. Inaccessible de toutes parts, si ce n'est du côté du torrent dont la sépare une pente escarpée, elle offrait une retraite sûre, et des tas de pierres que l'on voit près de l'entrée prouvent que les Vaudois étaient disposés à se défendre. Les pauvres gens réfugiés dans cette grotte consentaient à vivre comme des ours dans la région des orages; éloignés de leur patrie, privés de tout commerce avec leurs semblables, ils n'avaient d'autres ressources que les maigres récoltes épargnées par le terrible hiver de la combe; mais au moins pouvaient-ils lire en paix leur Bible et prier leur Dieu dans leur propre langue, sans crainte d'être décapités ou écorchés vifs. Mais en une fatale nuit d'orage, ils furent tout à coup surpris par une force considérable de soldats. Un petit nombre d'entre eux seulement put échapper au massacre et s'enfuir à travers les glaciers, dans le Val-Godemar, et de là, dans la vallée de Freyssinières. Les montagnards de la Vallouise se racontent encore l'un à l'autre l'histoire de ces malheureux étrangers, peu à peu transformée en légende; mais ils

Digitized by Google



Mont-Ferrand. Mont-Charnier. Mont-Chamouset. Mont-Aurouze.

LES MONTAGNES DU DÉVOLUY. — Dessin de Karl Girardet d'après M. A. Muston.

Digitized by Google

ne comprennent point le mobile qui les poussait; d'après eux, les Vaudois n'auraient jamais osé braver les terreurs d'un hiver passé au milieu des glaces, des brouillards et des tempêtes, s'ils n'avaient pratiqué de noirs maléfices et connu l'art de transformer les pierres en lingots d'or. En l'an de grâce 1859, il s'est encore trouvé des gens assez superstitieux pour creuser à l'heure de minuit le sol de la Balme, dans l'espoir d'y découvrir des trésors cachés. Quelques années auparavant, un prêtre accompagné de deux sacristains avait réussi à détacher de la voûte enchantée une pierre, qui, grâce à des incantations magiques, devait se transformer en un bloc d'argent; mais, le lendemain matin, la pierre remonta, dit-on, par une impulsion soudaine et se replaça d'elle-même dans la voûte de la grotte. Heureux celui qui saura découvrir les trésors cachés sous la pierre par les Vaudois fugitifs, de leur vivant noirs magiciens et suppôts du démon!

On le voit : les habitants de la Vallouise ne peuvent se vanter d'avoir l'esprit dégagé des antiques superstitions, et la plupart d'entre eux mériteraient de vivre en plein moyen âge. Il n'est pas un récit de miracle qui ne trouve crédit chez eux, tout prodige est accepté comme vrai sans examen. Un jour qu'un de mes amis, un peu ironique de sa nature, racontait à une société de Vallouisais les merveilles les plus étranges, les aventures les plus miraculeuses de la mythologie indoue, il s'aperçut avec stupeur qu'on acceptait tous ses récits sans arrière-pensée; les exploits divins de Krichna et de Kali trouvaient dans ces âmes simples une croyance absolue. Séparés du reste du monde par un cercle de glaces et de rochers, initiés depuis quelques années seulement à la jouissance d'un chemin carrossable, les habitants de la Vallouise sont restés à peu près en dehors de tout progrès. Ils sont incontestablement bons, doux et naïfs, mais on ne leur ferait aucun tort si on les comparait à tel peuple barbare du nouveau monde ou de la mer du Sud.

Pour apprendre à connaître les mœurs des indigènes de la Vallouise, qu'on entre dans une de leurs cabanes, et l'on verra que les huttes des Esquimaux[1] ne sont guère inférieures aux habitations de nos compatriotes des Alpes. Je ne parle pas ici seulement de ces gîtes improvisés entre deux rochers surplombants, et dont les murailles sont construites au hasard en pierres de toute provenance, ardoise, granit, marbre ou porphyre; les plus superbes constructions, celles qui de loin offrent le plus de ressemblance avec les chalets suisses, et dont le toit bruni recouvre un vaste grenier à gerbes, sont en réalité des bouges inhabitables pour tout homme doué du moindre instinct de propreté. En entrant par la porte basse qui est la seule ouverture du taudis, on ne peut d'abord rien distinguer dans l'obscurité générale, mais, en revanche, l'odorat est désagréablement affecté. Lorsque enfin les yeux se sont habitués à ces demi-ténèbres, on ne peut reconnaître les objets, tant ils sont confondus en désordre et recouverts uniformément d'une épaisse couche de suie. Aux noires poutres du plafond sont suspendus des barattes, des marmites, des paniers, des branches jadis vertes de sapin bénit, de fétides articles de vêtement, sale défroque transmise de génération en génération; des débris de toute espèce sont épars sur le sol presque visqueux; une table, un lit, un pétrin, et deux ou trois siéges en bois qu'à leur couleur on ne saurait distinguer du sol ou du foyer, occupent plus de la moitié de la chambre; une âcre fumée se mêle à l'air déjà si corrompu. Près du feu gît une boîte de sapin noirci, hermétiquement fermée par des pièces de toile ou de laine jadis vertes; cette boîte, d'où s'échappent des gémissements lamentables, ressemble à un cercueil, c'est le berceau d'un nouveau-né. Si le pauvre être a eu le malheur de venir au monde vers le commencement de l'hiver, il est condamné à vivre pendant huit mois de la fétide atmosphère qu'il a respirée au jour de sa naissance; pendant cette première période de sa vie, de beaucoup la plus importante en résultats pour sa santé future, ses poumons ne s'empliront pas une seule fois de l'air pur qui descend des montagnes; dans leur sollicitude, ses parents lui ont créé une atmosphère artificielle de la plus funeste insalubrité. Qu'on s'étonne ensuite de la mortalité des enfants dans les Alpes dauphinoises, qu'on s'étonne de compter parmi les survivants un si grand nombre de crétins!

Dans quelques villages, ces êtres dégradés forment le tiers ou la moitié de la population. Abondamment pourvus d'un goître majestueux qui ne fait que s'allonger et grossir avec l'âge, ils atteignent dès leur enfance le plus complet développement possible de leur intelligence, semblables sous ce rapport aux orangs-outangs qui n'ont plus rien à acquérir dès qu'ils sont arrivés à l'âge de trois ans. A cinq ans les petits crétins ont déjà l'air placide et mûr qu'ils doivent garder toute leur vie; leurs membres sont ramassés et trapus comme ceux des hommes faits; ils remplissent leurs fonctions de bergers ou de manœuvres aussi bien qu'ils le feront dans la force de l'âge, et comme des adultes, ils portent culottes, habit à queue et large chapeau noir. Ils ont même avant l'âge un certain gros bon sens, et s'ils appartiennent à une famille de notables, rien n'empêche qu'on ne les choisisse pour en faire les sacristains et les marguilliers de la paroisse : une seule chose leur manque, la force d'impulsion nécessaire pour devenir des hommes. Leurs yeux, aussi brillants qu'ils soient, se ternissent peu à peu, leur bouche commence à baver, leurs jambes hésitent et se traînent. Épais, lourds, hideux, ils ne demandent qu'à satisfaire leur faim, et la vue d'une écuelle de lait, d'un morceau de pain les satisfait complétement. Pour comprendre leur misérable état, est-il besoin d'analyser savamment l'eau qu'ils boivent et de doser l'air qu'ils absorbent? Il suffit de pénétrer dans les tanières impures où ils ont passé leur enfance.

La nourriture des montagnards du Pelvoux ne vaut guère mieux que leur logement; elle est simple, puisqu'elle se compose presque uniquement de pain, de laitage et de racines; mais le pain qui forme la base de l'alimentation est toujours de mauvaise qualité. Un usage

1. Voir la 2e livraison du *Tour du monde*.

d by Google

antique et solennel veut que chaque famille ait sa provision de pain pour une année entière; ainsi l'on montre aux envieux que la farine ne manque pas. Le pauvre seul mange parfois du pain frais, parce qu'il n'a pas une récolte suffisante pour cuire en une fois la provision de toute l'année; mais il a honte de sa pauvreté, et quand il s'agit de mettre de nouveau la main à la pâte, il se cache afin d'échapper aux regards des voisins. Le pain de la Vallouise, fait de seigle et de froment, ou bien de seigle et d'avoine, a toujours goût de poussière ou de moisi. Il va sans dire que pour couper ce pain il faut recourir à des moyens héroïques. Sur la table est placé un gros billot de chêne auquel est attaché un coutelas tranchant; on introduit le pain sous l'instrument, et en appuyant de tout le poids de son corps sur le manche qui termine le coutelas, on parvient à détacher un morceau du bloc de pain soumis à la pression. Pour ramollir ce morceau, dur comme un éclat de marbre, il faut le faire tremper pendant quelques minutes; les pauvres se contentent d'eau pure, les riches se servent de vin blanc pour cette opération.

Semblables sous ce rapport à toutes les peuplades isolées, les gens de la Vallouise n'ont point d'habitudes commerciales; ils tâchent de vivre comme si le reste du genre humain n'existait pas, et chacun d'eux tâche de produire dans ses champs et dans son chalet tout ce qu'il croit être nécessaire à ses besoins ou à son agrément. Il se contente de vendre sur les marchés de Briançon et de la Bessée les denrées qu'il lui est absolument impossible de consommer lui-même, et jamais il n'achète qu'à la dernière extrémité les objets les plus indispensables. Il est son propre journalier, son charpentier, son maçon, son boulanger, son tailleur, son cordonnier; même lorsqu'il est obligé d'accepter l'intermédiaire du fabricant, il se croit tenu de fournir la matière première. Quand il a besoin d'un vêtement de drap, il tond ses brebis, en fait carder et filer la laine dans sa maison, la porte au fabricant qui la transforme en drap, puis au teinturier qui la teint en gros bleu, et enfin rapporte le drap à sa femme qui taille la culotte ou l'habit sur un patron laissé par la grand'mère. De même, les chemises du Vallouisais doivent être faites du chanvre qui croît autour de son chalet; en outre, le nombre des *sétérées* de chanvre qu'il cultive doit augmenter avec sa fortune. Un œil exercé peut toujours reconnaître à l'étendue des chènevières situées dans une propriété, combien le maître a de chemises dans son armoire. Il est bon d'ajouter que la plupart de ces chemises ne sont autre chose qu'un symbole de richesse et restent inviolées sur les planches de sapin jusqu'au jour où l'heureux possesseur les transmet solennellement à son fils ou à son gendre.

Ayant ainsi l'ambition de tout produire par eux-mêmes, leur foin, leurs céréales, leurs chanvres, leurs laines, leurs fromages, leur vin, les habitants de la Vallouise sont obligés d'avoir des parcelles de terrain à plusieurs lieues de distance, les unes à l'origine, les autres à l'issue de la vallée, car les produits divers qu'ils demandent ne peuvent être obtenus qu'à différentes altitudes. Les habitants des Claux, non contents d'avoir autour de leurs chalets des champs de céréales, des prairies, des chènevières, quelques arbres fruitiers, ont aussi des chalets d'été à l'Ailefroide, à la Sapenière, à l'Échauda, dans tous les pâturages communaux où ils peuvent envoyer leurs moutons ou leur gros bétail; d'un hameau, ils tirent leur seigle, leurs choux et leurs navets; près d'un autre hameau, situé à deux ou trois lieues plus loin, ils traient leurs vaches, font leur beurre et leurs fromages. Quant aux vignobles, ils sont situés à seize kilomètres des Claux, près de l'issue de la vallée, à la base d'un rocher exposé au soleil du midi; mais leur altitude dépassant mille mètres, ils n peuvent produire qu'un abominable verjus dont les propriétaires sont pourtant singulièrement fiers. Au milieu du vignoble se trouve la cave où l'on emmagasine les deux ou trois barriques de liquide récolté, et lorsque le vin manque chez les habitants des Claux, ils sont obligés de seller leur monture et d'employer toute une journée de travail pour aller remplir deux outres goudronnées. En revenant, ils ne manquent pas d'inviter tous les amis qu'ils rencontrent sur la route, la procession grossit à mesure qu'ils se rapprochent du village; à peine arrivés, tous s'attablent pour fêter le bon vin; une grande partie de l'outre entamée se vide en l'honneur de l'amphitryon, et celui-ci passe le reste de la journée à cuver sa liqueur. Tel est l'un des moindres inconvénients du système que pratique l'indigène de la Vallouise en produisant sur sa propriété tous les objets nécessaires à sa consommation. Protectionniste fidèle aux saines traditions de l'économie politique, il mange son blé, boit son vin, s'habille de sa laine et de son chanvre, bâtit son chalet avec son propre bois, sculpte lui-même le berceau de son enfant et rabote le cercueil de son père; il ne paye aucun tribut aux habitants des autres vallées mais il mange du pain moisi, boit du vinaigre, s'habille de vêtements mal faits, se construit des cabanes insalubres, fait de ses enfants autant de petits crétins, et de plus il perd son temps qu'il pourrait employer d'une manière utile.

Lorsque vient l'hiver, l'interminable hiver, lorsqu'une épaisse neige remplit la vallée et que les branches d'arbres portent chacune leur poids de glace, ceux qui n'abandonnent pas le pays se réfugient, pour échapper au froid, dans les écuries creusées au-dessous des maisons: les exhalaisons du fumier entassé depuis plusieurs mois, la respiration des chevaux et des mulets, l'absence de courant d'air, l'épaisseur des murailles, même la couche de neige qui obstrue toutes les issues, maintiennent une température confortable dans ces souterrains nauséabonds. On y transporte les instruments culinaires, les rouets, les fuseaux, les branches bénites, l'antique pendule qui mesure les heures de son tictac monotone. Une rigole pavée emporte les eaux ménagères et le purin des animaux dans le tas de fumier qui occupe l'extrémité opposée à celle où siégent les dieux lares de la famille. Toutes les dispositions sont prises dans le but de rendre supportable le séjour des écuries. Le temps se passe assez agréablement pour les femmes qui ont toujours à

vaquer aux soins du ménage, à soigner les enfants, les vieillards et les malades, à filer la laine et le chanvre; quant aux hommes, ils n'ont qu'à se jeter sur la paille à côté des animaux, et sauf les heures pendant lesquelles ils soignent leurs bêtes, ils emploient leur temps à dormir d'un long sommeil semblable à celui des marmottes; parfois, dans leurs moments d'insomnie, ils tricotent des bas et vont tenir compagnie aux dames.

C'est là un genre de vie inacceptable pour des hommes habitués au grand air, à la liberté du chasseur ou du pâtre; aussi la plupart d'entre eux quittent la prison dans laquelle l'hiver renferme leur famille, et suivant l'exemple que leur donnent les troupeaux de Provence, quittent leurs âpres montagnes pour aller séjourner jusqu'au printemps dans les régions plus fortunées du Midi. Vrais nomades, ils habitent pendant la saison des chaleurs les fraîches vallées des Alpes, puis au commencement de l'automne descendent dans les vallées inférieures et enfin, lors de la chute des neiges, vont jouir du doux climat des plages maritimes. Il serait à désirer qu'en hiver les hommes n'eussent pas seuls le privilége d'émigrer dans les plaines tempérées de la Provence. Pendant



Ruines de la Chartreuse de Durbon. — Dessin de Karl Girardet d'après M. A. Muston.

la saison des neiges, le climat des Alpes devient celui du Spitzberg; alors les femmes et les enfants, confinés sous terre dans les écuries infectes, n'osent plus sortir de peur de respirer l'air glacé du dehors. Le jour ne viendra-t-il pas où ils pourront émigrer en masse vers les chaudes plaines du Midi, laissant les villages en garde à quelques chasseurs? Le bien-être des montagnards, leur santé l'exigent impérieusement, et si l'on désire l'extinction graduelle du crétinisme, on ne peut recourir à un moyen plus naturel et plus efficace. Autant les montagnes sont belles quand les vallées qui en ceignent la base leur font une ceinture de feuillage, autant elles sont effrayantes à voir lorsqu'elles reposent sur un monde de frimas. Alors un silence terrible repose sur la vaste étendue des vallées et des montagnes uniformément blanches; le ciel gris se confond avec l'horizon dentelé des cimes; souvent les neiges tourbillonnent fouettées par la tourmente, et les avalanches s'écroulent en grondant du haut des rochers. Au milieu de cette nature inhospitalière, l'homme, blotti dans un souterrain, se sent à peine le droit d'exister.

Élisée Reclus.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

Digitized by Google

GRAVURES.

d by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



CARTES ET PLANS.



TABLE DES MATIÈRES.

Digitized by Google

Digitized by Google



Amblyrhinchus cristatus, iguane des îles Galapagos.

ERRATA.

I. Sous le titre *Voyage d'un naturaliste*, pages 139 et 146, on a imprimé : (1858. — INÉDIT). — Cette date et cette qualification ne peuvent s'appliquer qu'à la traduction.

La note qui commence la page 139 donne la date du voyage (1838) et avertit les lecteurs que le texte a été publié en anglais.

II. Dans un certain nombre d'exemplaires, le voyage du capitaine Burton *aux grands lacs de l'Afrique orientale*, 1re partie, 46e livraison, le mot ORIENTALE se trouve remplacé par celui d'OCCIDENTALE.

III. On a omis, sous les titres de *Juif* et *Juive de Salonique*, dessins de Bida, pages 108 et 109, la mention suivante : d'après M. A. Proust.

IV. On a également omis de donner, à la page 146, la description des oiseaux et du reptile de l'archipel des Galapagos représentés sur la page 145. Nous réparons cette omission :

1° *Tanagra Darwinii*, variété du genre des *Tanagras* très-nombreux en Amérique. Ces oiseaux ne diffèrent de nos moineaux, dont ils ont à peu près les habitudes, que par la brillante diversité des couleurs et par les échancrures de la mandibule supérieure de leur bec.

2° *Cactornis assimilis* : Darwin le nomme *Tisseim des Galapagos*, où l'on peut le voir souvent grimper autour des fleurs du grand cactus. Il appartient particulièrement à l'île Saint-Charles. Des treize espèces du genre *pinson*, que le naturaliste trouva dans cet archipel, chacune semble affectée à une île en particulier.

3° *Pyrocephalus nanus*, très-joli petit oiseau du sous-genre *muscicapa*, gobe-mouches, tyrans ou moucherolles. Le mâle de cette variété a une tête de feu. Il hante à la fois les bois humides des plus hautes parties des îles *Galapagos* et les districts arides et rocailleux.

4° *Sylvicola aureola*. Ce charmant oiseau, d'un jaune d'or, appartient aux îles Galapagos.

5° Le *Leiocephalus grayii* est l'une des nombreuses nouveautés rapportées par les navigateurs du *Beagle*. Dans le pays on le nomme *holotropis*, et moins curieux peut-être que l'*amblyrhinchus*, il est cependant remarquable en ce que c'est un des plus beaux sauriens, sinon le plus beau saurien qui existe.

Le saurien *amblyrhinchus cristatus*, que nous reproduisons ici, est décrit dans le texte, page 147.



Digitized by Google

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

d by Google

d by Google


UNIVERSITY
APR 4
OF MICHIGAN

Digitized by Google



Digitized by Google



UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 08000 0238

Digitized by Google